L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR

MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR LOUIS VIARDOT

VIGNETTES DE TONY JOHANNOT

BIBLIOTHÈQUE ROYALE



PARIS

J.-J. DUBOCHET ET Cie, ÉDITEURS

RUE RICHELIEU, 60

1845

Y2

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR

MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR LOUIS VIARDOT

VIGNETTES DE TONY JOHANNOT

BIBLIOTHÈQUE ROYALE



PARIS

J.-J. DUBOCHET ET Cie, ÉDITEURS

RUE RICHELIEU, 60

1845

Y2

www.bnf.fr
eISBN : 9782329001364

Sommaire

Page de Copyright
PROSPECTUS
Page de titre
NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CERVANTÈS
PROLOGUE
LIVRE I.
- **CHAPITRE I.**
- **CHAPITRE II.**
- **CHAPITRE III.**
- **CHAPITRE IV.**
- **CHAPITRE V.**
- **CHAPITRE VI.**
- **CHAPITRE VII.**
- **CHAPITRE VIII.**

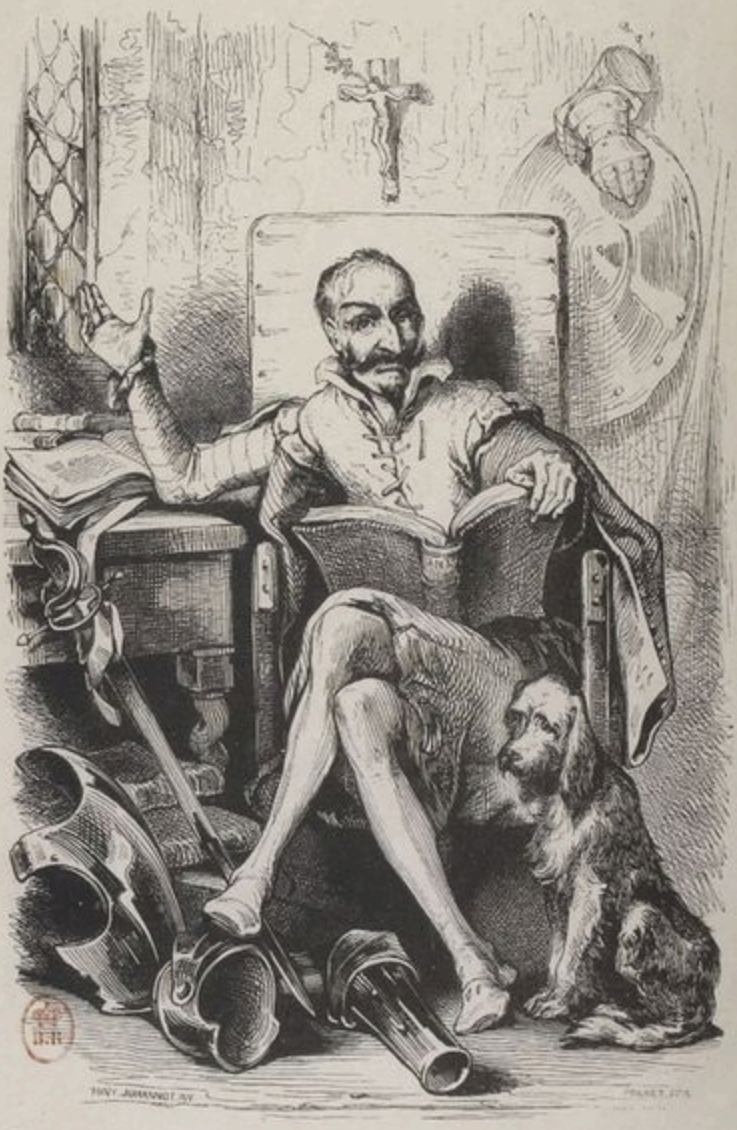
LIVRE II
- **CHAPITRE IX.**
- **CHAPITRE X.**
- **CHAPITRE XI.**
- **CHAPITRE XII.**
- **CHAPITRE XIII.**
- **CHAPITRE XIV.**

LIVRE III.
- **CHAPITRE XV.**
- **CHAPITRE XVI.**
- **CHAPITRE XVII.**
- **CHAPITRE XVIII.**
- **CHAPITRE XIX.**
- **CHAPITRE XX.**
- **CHAPITRE XXI.**
- **CHAPITRE XXII.**
- **CHAPITRE XXIII**
- **CHAPITRE XXIV.**

CHAPITRE XXV.
CHAPITRE XXVI.
CHAPITRE XXVII.
LIVRE IV.
CHAPITRE XXVIII.
CHAPITRE XXIX.
CHAPITRE XXX.
CHAPITRE XXXI.
CHAPITRE XXXII.
CHAPITRE XXXIII.
CHAPITRE XXXIV.
CHAPITRE XXXV.
CHAPITRE XXXVI.
CHAPITRE XXXVII.
CHAPITRE XXXVIII.
CHAPITRE XXXIX.
CHAPITRE LX.
CHAPITRE XLI.
CHAPITRE XLII.
CHAPITRE XLIII.
CHAPITRE XLIV.
CHAPITRE XLV.
CHAPITRE XLVI.
CHAPITRE XLVII.
CHAPITRE XLVIII.
CHAPITRE XLIX.
CHAPITRE L.
CHAPITRE LI.
CHAPITRE LII.
PROLOGUE.
CHAPITRE IER.
CHAPITRE II.
CHAPITRE III.
CHAPITRE IV.
CHAPITRE V.
CHAPITRE VI.
CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII,
CHAPITRE IX.
CHAPITRE X.
CHAPITRE XI.
CHAPITRE XII.
CHAPITRE XIII.
CHAPITRE XIV.
CHAPITRE XV.
CHAPITRE XVI.
CHAPITRE XVII.
CHAPITRE XVIII.
CHAPITRE XIX.
CHAPITRE XX.
CHAPITRE XXI.
CHAPITRE XXII.
CHAPITRE XXIII.
CHAPITRE XXIV.
CHAPITRE XXV.
CHAPITRE XXVI.
CHAPITRE XXVII.
CHAPITRE XXVIII.
CHAPITRE XXIX.
CHAPITRE XXX.
CHAPITRE XXXI.
CHAPITRE XXXII.
CHAPITRE XXXIII.
CHAPITRE XXXIV,
CHAPITRE XXXV.
CHAPITRE XXXVI.
CHAPITRE XXXVII.
CHAPITRE XXXVIII.
CHAPITRE XXXIX.
CHAPITRE XL.
CHAPITRE XLI.
CHAPITRE XLII.
CHAPITRE XLIII.
CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.
CHAPITRE XLVI.
CHAPITRE XLVII.
CHAPITRE XLVIII.
CHAPITRE XLIX.
CHAPITRE L.
CHAPITRE LI.
CHAPITRE LII.
CHAPITRE LIII.
CHAPITRE LIV.
CHAPITRE LV.
CHAPITRE LVI.
CHAPITRE LVII.
CHAPITRE LVIII.
CHAPITRE LIX.
CHAPITRE LX.
CHAPITRE LXI.
CHAPITRE LXII.
CHAPITRE LXIII.
CHAPITRE LXIV.
CHAPITRE LXV.
CHAPITRE XLVI.
CHAPITRE LXVII.
CHAPITRE LXVIII.
CHAPITRE LXIX.
CHAPITRE LXX.
CHAPITRE LXXI.
CHAPITRE LXXII.
CHAPITRE LXXIII.
CHAPITRE LXXIV.





PROSPECTUS

Nous publions en un seul volume le *Don Quichotte, illustré*, dont les deux premières éditions étaient en deux volumes. Le format reste le même; nous ne retranchons pas une seule de nos huit cents gravures. Le volume sera seulement un peu plus fort que n'était chacun des deux volumes des éditions précédentes. Celle-ci même sera également lisible, et nous n'avons pas eu besoin de recourir à des caractères plus compactes, ce qui se fait quelquefois au grand préjudice des yeux du lecteur , et ce qui serait un grave inconvénient dans une œuvre qu'on veut lire de suite et sans désemparer. Un nouvel arrangement dans le placement des gravures nous a suffi pour réduire à la proportion d'un seul volume les deux volumes du *Don Quichotte illustré,* Cette combinaison nous permet de réduire d'un tiers le prix du Don *Quichotte* sans rien retrancher d'un luxe d'*illustrations,* qui, joint à la rare exactitude et à la fidélité toute nouvelle en France de la traduction de ce chef-d'œuvre, a fait la fortune de cette magnifique publication.

Avant la traduction de M. Louis Viardot, on ne connaissait en France le *Don Quichotte* que par des traductions incomplètes, comme celle de Florian, on remplies de contre-sens et d'omissions, comme celle de Filleau-Saint-Martin, la plus connue de toutes. M. Louis Viardot n'a entrepris la traduction du *Don Quichotte* qu'après avoir étudié l'Espagne, ses moeurs, sa littérature; c'est dans cette étude qu'il a découvert le sens souvent incompris de son auteur. Longtemps avant de songer à devenir le nouveau traducteur de Cervantès, M. Louis Viardot avait écrit ces paroles, qui sont à la fois le motif et la justification de son entreprise: « Je puis affirmer, disait-il dans ses *Études sur la Littérature, le Théâtre et les Beaux-Arts en Espagne,* que personne n'a encore lu le *Don Quichotte* en français, et que Cervantès attend toujours un traducteur. »

Grâce à M. Viardot, ce traducteur est trouvé. Les nombreuses qualités d'écrivain que des publications antérieures avaient fait découvrir en lui, brillent dans su fidèle traduction du *Don Quichotte* sans nuire à la physionomie si tranchée du style de Cervantès. On oublie, en la lisant, que ce n'est pas l'original qu'on tient; ou plutôt on croit lire le texte, et le texte comme jamais les Espagnols eux-mêmes ne l'ont lu, éclairé des commentaires de l'Académie, des Bowle, des Pellicer, des Fernandez Navarete, de Los Rios, des Arrieta, des Clémencin. Plus d'allusions inintelligibles pour le lecteur du *Don Quichotte,* plus de phrases voilées. La note marche comme un flambeau devant le texte, quand le texte s'enveloppe de l'obscurité prudente commandée à Cervantès par la terreur de l'inquisition. L'ouvrage de Cervantès n'est pas seulement un roman, c'est une époque. Côte à côte du traducteur doit marcher l'historien. M. Viardot a compris et réalisé cette double tâche; il l'a complétée surtout par la *Vie de Cervantès,* qu'il a écrite pour être placée en tète de sa traduction : morceau spécial, qui expose l'influence de l'auteur du *Don Quichotte* sur son temps, et celle de son temps sur son livre.

Le choix d'un dessinateur habile comprenant aussi le *Don Quichotte,* pour le traduire à son tour avec le crayon, était difficile à faire entre tant d'artistes qui se se seraient disputé l'honneur de le justifier. M. Tony Johannot a senti toute la responsabilité dont nous chargions sa renommée, sinon pour l'agrandir, du moins pour la soutenir au point élevé où elle est parvenue. De notre côté, nous étions sûrs que jamais Cervantès n'aurait eu de meilleur interprète dans la langue colorée et vivante du burin. Quinze mille exemplaires, déjà en circulation et dans les mains du public, lui

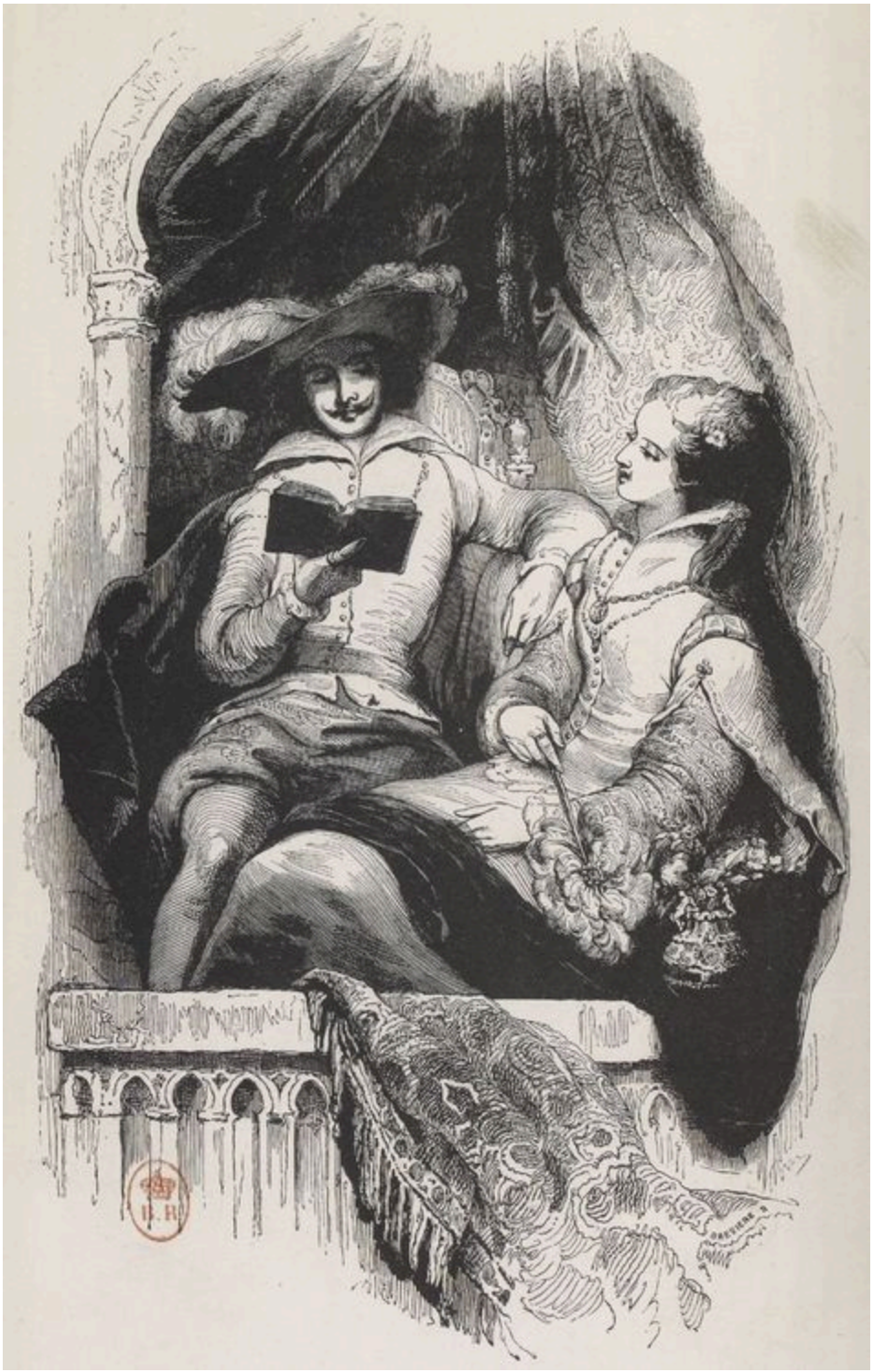
permettent de vérifier la justesse et le mérite de ces éloges, qui pouvaient paraître intéressés la première fois qu'ils ont fait le sujet de notre *Prospectus,* mais qui, aujourd' hui, ont reçu la confirmation d'un succès qui n'a pas trouvé de contradicteurs.

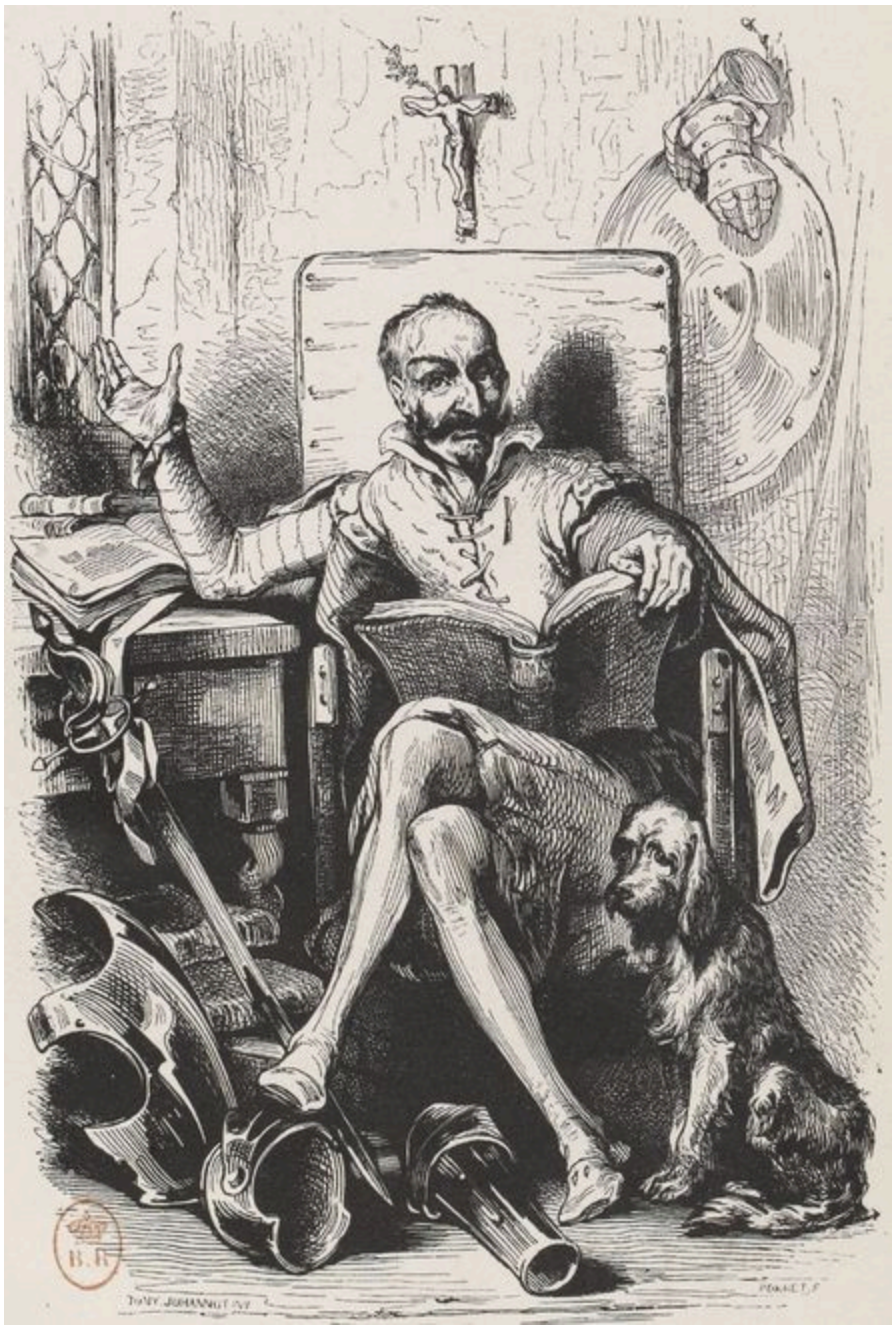
LE DON QUICHOTTE EST PUBLIÉ EN 100 LIVRAISONS A 20 CENTIMES **20 francs l'ouvrage complet**

En payant d'avance tout ou partie de l'ouvrage, on reçoit franco à domicile le nombre des livraisons souscrites. Dans aucun cas, ce nombre ne peut être moindre de 25.

L'édition princeps en deux volumes se vend 30 fr., soit, 30 cent, la livraison.

ON SOUSCRIT
CHEZ J.-J. DUBOCHET ET C^{IE}, ÉDITEURS
RUE DE SEINE, 33.





L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR

MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR LOUIS VIARDOT

VIGNETTES DE TONY JOHANNOT

BIBLIOTHÈQUE ROYALE



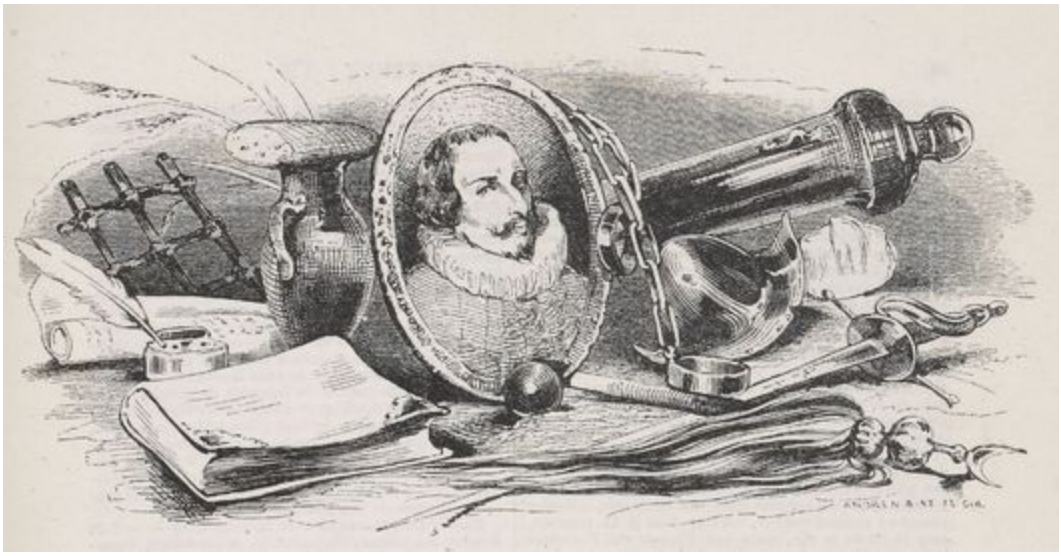
PARIS

J.-J. DUBOCHET ET Cie, ÉDITEURS

RUE RICHELIEU, 60

1845

Y2



NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CERVANTÈS

On peut dire, en général, que l'histoire d'un écrivain, comme celle d'un artiste, est bornée aux oeuvres qui lui survivent, que ses écrits sont ses actions, et qu'enfin l'homme est tout entier dans l'auteur. Il n'en est pas ainsi de Cervantès. Homme illustre avant d'être illustre écrivain, il fit de grandes choses avant de faire un livre immortel. Son histoire saurait intéresser, même sans le prestige d'un nom glorieux, et sa vie n'est pas moins que ses œuvres pleine de charme et de moralité.

Méconnu jusqu'à sa mort, et longtemps au delà, Cervantès n'a point trouvé de biographes à l'époque où l'attention contemporaine, fixée sur un homme célèbre, recueille d'ordinaire avec un soin religieux les particularités d'une existence glorieuse. Il a fallu tous les efforts d'une admiration posthume, bien lente à s'éveiller, pour reconstruire laborieusement, à l'aide de la tradition non moins que des documents authentiques, et de la conjecture autant que de la certitude, l'édifice incomplet d'une vie longue et remplie. Bien des lacunes restent à combler, bien des doutes à éclaircir; mais ce qu'on sait comme avéré et ce qu'on

suppose comme probable suffit maintenant pour nous apprendre quelle fut la destinée de l'un des grands génies dont s'honore l'humanité.

On n'a pu découvrir encore où est le tombeau de Cervantès, et longtemps on ignora où fut son berceau. Huit villes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître, Madrid, Séville, Tolède, Lucena, Esquivias, Alcazar de San-Juan, Consuegra et Alcala de Henarès. C'est dans cette dernière qu'il naquit; il y fut baptisé, à l'église paroissiale de Sainte-Marie-Majeure, le 9 octobre 1547. Sa famille, originaire de Galice, puis établie dans la Castille, sans appartenir à la noblesse titrée, comptait du moins parmi les familles de gentilshommes qu'on appelait *fils de quelque, chose (hijos de algo,* ou *hidalgos).* Dès le treizième siècle, le nom de Cervantès était honorablement cité dans les annales espagnoles. Il y avait eu des guerriers de ce nom lors des grandes conquêtes de saint Ferdinand, à la prise de Baeza et à celle de Séville. Ils eurent part aux distributions de territoire qui se firent à cette époque, lorsqu'on repeuplait de chrétiens les champs abandonnés par les Mores. D'autres Cervantès se trouvèrent parmi les conquérants du nouveau monde, et portèrent dans ces contrées lointaines une branche de la souche principale. Dans les premières années du seizième siècle, Juan de Cervantès était corrégidor d'Osuna, Son fils, Rodrigo de Cervantès, épousa, vers 1540, dona Leonor de Cortinas, dame noble, du bourg de Barajas. De cette union naquirent d'abord deux filles, dona Andrea et dona Luisa, puis deux fils, Rodrigo et Miguel. Celui-ci était le plus jeune enfant de cette famille, pauvre autant qu'honorable.

On a peu de détails sur la jeunesse de Cervantès. Il est probable qu'étant né dans une ville d'université, où venaient étudier les jeunes gens de Madrid , qui n'en est distant que de quatre lieues, il y fit ses premières études. Ce qu'on sait de lui, et par lui-même, c'est qu'il avait dès sa plus tendre enfance un grand goût pour les lettres, et qu'il aimait la lecture au point de *ramasser dans la rue des bribes de papier déchiré.* Son inclination pour la poésie et pour le théâtre se déclara devant les tréteaux du fameux Lope de Rueda, ce comédien ambulant, fondateur du théâtre espagnol, qu'il vit jouer, avant l'âge de onze ans, à Ségovie et à Madrid.

Le jeune Miguel, ayant atteint l'adolescence, partit pour Salamanque, où il passa deux années immatriculé parmi les étudiants de cette université célèbre. On sait qu'il demeurait dans la rue de *los Moros.* Ce fut là qu'il apprit à connaître ces moeurs des étudiants, qu'il a si bien peintes en quelques endroits de ses ouvrages, entre autres dans la seconde partie du

Don Quichotte et dans deux de ses meilleures nouvelles, le *Licencié Vidriera, et la Tante supposée (la Tia fingida*). Un peu plus tard, on trouve Cervantès à l'école d'un humaniste assez distingué, nommé Juan Lopez de Hoyos. Ce régent de collège fut chargé, par la municipalité de Madrid, de composer les allégories et les devises qui devaient orner, dans l'église de *las Descalzas Reales,* le mausolée de la reine Elisabeth de Valois, lors des magnifiques funérailles qu'on lui fit le 24 octobre 1568. Hoyos se fit aider par quelques-uns de ses meilleurs élèves, et Cervantès est cité au premier rang. Dans la *Relation* que publia cet humaniste, et où sont racontées en détail la maladie, la mort et les obsèques de la reine, il mentionne comme ouvrage de Cervantès, qu'il appelle à plusieurs reprises *son cher et bien-aimé disciple,* la première épitaphe, en forme de sonnet, quatre *redondillas* (quatrains), une *copla castellana* (stance à rimes croisées, enfin une élégie en tercets, composée au nom de toute la classe, et adressée au cardinal don Diego de Espinosa, président du conseil de Castille et inquisiteur général.

Ces premiers essais furent applaudis, et ce fut sans doute à la même époque que Cervantès, encouragé par son succès d'école, composa le petit poëme pastoral de *Filena,* quelques sonnets, quelques *romances,* enfin des *rimas* ou poésies mêlées, œuvres dont il fit mention, vers la fin de sa vie, dans son *Voyage au Parnasse (Viage al Parnaso),* mais dont il n'est resté que ce souvenir.

C'était alors que venait de se passer, dans le palais de Philippe II, ce drame mystérieux et sanglant dont le double dénoûment fut la mort de l'infant don Carlos et celle de la reine Elisabeth, qui ne lui survécut que deux mois. Le pape Pie V envoya aussitôt un nonce à Madrid, pour offrir au roi d'Espagne ses compliments de condoléances (*el pesame*) et réclamer aussi, à la faveur de cette ambassade d'étiquette, certains droits de l'Église refusés par Philippe dans ses domaines d'It lie. Ce nonce était un prélat romain, nommé Giulio Acquaviva, fils du duc d'Atri, qui reçut le chapeau de cardinal à son retour d'Espagne. Sa mission ne pouvait plaire à Philippe, qui avait impérieusement ordonné que personne, princes ou sujets, ne lui parlât de la mort de son fils, et qui, tout dévot qu'il fût, ne céda jamais sur aucun point à la cour de Rome. Aussi le légat du pape ne fit-il qu'un court séjour à Madrid. Il reçut ses passe-ports le 2 décembre 1568, deux mois après son arrivée, avec ordre de retourner immédiatement en Italie, par la route de Valence et de Barcelone. Comme Cervantès assure lui-même qu'il servit à Rome le cardinal Acquaviva, en qualité de *camarero* (valet de

chambre), il est probable que le nonce romain, auquel le jeune Miguel put être présenté parmi les poëtes du catafalque de la reine, le prit en affection , et que, touché de sa détresse non moins que de ses talents naissants, il consent t à l'admettre dans ce qu'on appelait alors la *famille* d'un grand seigneur, pour ne pas dire sa domesticité. C'était, au reste, un usage fort général: beaucoup de jeunes gentilshommes espagnols se mettaient ainsi, sans croire déroger, au service de la pourpre romaine, soit pour faire à peu de frais le voyage d'Italie, soit pour s'avancer dans l'Eglise à la faveur de leurs patrons.

Ce fut en accompagnant son nouveau maître, lorsque celui-ci retournait à Rome, que Cervantès traversa, chemin faisant, Valence et Barcelone, dont il fit maintes fois l'éloge dans ses écrits, ainsi que les provinces méridionales de France, qu'il décrivit dans sa *Galatée;* car à nulle autre époque de sa vie il n'aurait pu visiter ces pays.

Malgré la douce oisiveté que pouvait lui offrir l'antichambre du prélat romain, et l'occasion plus douce encore de se livrer à ses goûts de poète, Cervantès ne resta pas longtemps dans la domesticité. Dès l'année suivante, 1569, il s'enrôla parmi les troupes espagnoles qui occupaient une portion de l'Italie. Pour les gentilshommes pauvres, il n'y avait d'autres carrières que l'Eglise ou les armes; Cervantès préféra les armes: il se fit soldat. Ce mot n'avait pas précisément la même signification qu'aujourd'hui. C'était comme un premier grade militaire, d'où l'on pouvait immédiatement passer à celui d'enseigne (*alferez*), ou même au rang de capitaine. Aussi n'était pas soldat qui voulait; il fallait une sorte d'admission, et l'on disait en Espagne *asentar plaza de soldado.*

Le moment était bien choisi pour un homme de cœur comme Cervantès. Une grande querelle, qui venait de s'allumer, allait mettre aux prises la chrétienté et l'islamisme. Sélim II, violant les traités, envahit en pleine paix l'île de Chypre, qui appartenait aux Vénitiens. Ceux-ci implorèrent le secours de Pie V, qui fit aussitôt réunir ses galères et celles d'Espagne, sous les ordres de Marc-Antoine Colona, aux galères de Venise. Cette flotte combinée partit, au commencement de l'été de 1570), pour les mers du Levant, dans le dessein d'arrêter les progrès de l'ennemi commun. Mais la mésintelligence et l'indécision des généraux confédérés firent échouer cette première campagne. Les Turcs prirent Nicosie d'assaut, étendirent leur conquête sur l'île entière, et les escadres chrétiennes, séparées par des tempêtes, furent obligées de regagner les ports d'où elles étaient sorties.

Parmi les quarante-neuf galères espagnoles qui s'étaient réunies à celles du pape, sous le commandement supérieur de Jean-André Doria, se trouvaient les vingt galères de l'escadre de Naples, commandées par le marquis de Santa-Cruz. On avait renforcé leurs équipages de cinq mille soldats espagnols, parmi. lesquels était comprise la compagnie du brave capitaine Diego de Urbina, détachée du *tercio* (régiment) de Miguel de Moncada. C'est dans cette compagnie que s'était enrôlé Cervantès, qui fit alors la première épreuve de son nouveau métier.

Tandis qu'il hivernait avec la flotte dans le port de Naples, les préparatifs militaires se poussaient vigoureusement chez les trois puissances maritimes du midi de l'Europe, et la diplomatie du temps jetait les bases de l'alliance qui devait un moment les réunir. Enfin, le 20 mai 1571, fut signé le fameux traité *de la Ligue* entre le pape, le roi d'Espagne et la république de Venise. Dans ce traité même, les trois puissances contractantes nommaient pour généralissime de leurs forces combinées le fils naturel de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, qui venait de s'illustrer, dès son début dans les armes, en étouffant la longue révolte des Morisques de Grenade.

Don Juan réunit en toute hâte à Barcelone les vieilles troupes qu'il avait éprouvées dans la guerre des Alpuxarres, entre autres les fameux *tercios* de don Miguel de Mon ada et de don Lope de Figueroa; et, mettant sans retard à la voile pour l'Italie, il entra, le 26 juin, dans la rade de Gènes, avec quarante-sept galères. Après qu'on eut distribué les troupes et les équipages sur les divers bâtiments de cette escadre, elle gagna le port de Messine, en Sicile, où se réunissait toute la flotte combinée. Dans cette distribution, l'on avait attribué aux galères italiennes de Jean-André Doria, qui étaient alors au service d'Espagne, deux nouvelles compagnies de vétérans, prises au *tercio* de Moncada, celles d'Urbina et de Rodrigo de Mora. Cervantès suivit son capitaine sur la galère *Marquesa*, que commandait Francesco Santo-Pietro.

La flotte des confédérés, après avoir secouru Corfou, et poursuivi quelque temps la flotte ennemie, la découvrit, le 7 octobre au matin, à l'entrée du golfe de Lépante. L'action s'engagea, un peu après midi, par l'aile de Barbarigo, s'étendit bientôt sur toute la ligne, et se termina, à la chute du jour, par une des victoires les plus signalées et les plus meurtrières, mais aussi les plus inutiles, dont fassent mention les annales des temps modernes.

Cervantès était alors atteint d'une fièvre intermittente; aux approches du combat, son capitaine et ses camarades l'engagèrent avec instance à se retirer dans l'entre-pont de la galère. Mais le généreux descendant des vainqueurs de Séville, quoique affaibli par la maladie, loin de se rendre à ce timide conseil, supplia son capitaine de lui désigner le poste le plus périlleux. Il fut placé auprès de la chaloupe, parmi douze soldats d'élite. Sa galère, la *Marquesa,* fut une de celles qui se distinguèrent le plus dans l'action: elle aborda la capitane d'Alexandrie, y tua près de cinq cents Turcs, avec leur commandant, et prit l'étendard royal d'Egypte. Au milieu de cette sanglante mêlée, Cervantès reçut trois coups d'arquebuse, deux à la poitrine, et l'autre à la main gauche, qui fut brisée et dont il resta estropié toute sa vie. Justement fier d'avoir pris une si belle part à ce combat mémorable, Cervantès ne regretta jamais la perte de sa main; mais il répéta souvent qu'il s'applaudissait d'avoir payé de ce prix la gloire de se compter parmi les soldats de Lépante, et pour témoignage de sa valeur, qu'il appréciait beaucoup plus que son esprit, il aimait à montrer ses blessures, *comme reçues,* disait-il, *dans la plus éclatante occasion qu'aient vue les siècles passés et présents, et qu'espèrent voir les siècles à venir ... et comme des étoiles qui doivent guider les autres au ciel de l'honneur.*

Don Juan aurait voulu, poursuivant sa victoire, emporter les châteaux de Lépante et de Sainte-Maure, et bloquer les Turcs dans les Dardanelles; mais la saison avancée, le manque de vivres, le grand nombre de blessés et de malades, enfin les ordres exprès de son frère Philippe, l'obligèrent à regagner Messine, où il entra le 31 octobre. Les troupes furent distribuées en divers quartiers d'hiver, et le *lercio* de Moncada s'établit dans le midi de la Sicile. Pour Cervantès, à la fois malade et blessé, il ne put quitter Messine, et resta six mois environ dans les hôpitaux de cette place. Don Juan d'Autriche, qui lui avait. témoigné un vif intérèt dès le lendemain du combat, lorsqu'il visita les divers corps de l'armée navale, ne l'oublia point dans ce triste asile. On trouve la mention de petits secours pécuniaires qu'il lui fit donner par l'intendance (*pagaduria)* de la flotte, sous les dates des 16 et 25 janvier, 9 et 17 mars 1572. Enfin, lorsque Cervantès fut rétabli, un ordre du généralissime, adressé, le 29 avril, aux officiers payeurs (*oficiales de cuenta y razon*) attribua une haute paie de trois écus par mois au soldat Cervantès, qui passa dans une compagnie du *tercio* de Figueroa.

La campagne qui suivit celle de Lépante fut loin de répondre aux grands résultats qu'on en attendait. Pie V, l'âme de la *ligue*, venait de mourir; les

Vénitiens, atteints dans les intérêts de leur commerce du Levant, s'étaient déjà refroidis; l'Espagne se trouva presque seule engagée contre les Turcs, qui, soutenus par la diversion que faisait la France en leur faveur contre le roi catholique, l'année même de la Saint-Barthélemi, en menaçant la Flandre espagnole, avaient fait de grands préparatifs et menaçaient à leur tour les côtes de Sicile. Cependant Marc-Antoine Colona mit à la voile le 6 juin pour l'Archipel, avec une partie de la flotte confédérée, entre autres les trente-six galères du marquis de Santa-Cruz, où se trouvait la compagnie du *tercio* de Figueroa, dans laquelle était entré Cervantès. Don Juan d'Autriche partit, le 9 août, avec le reste de la flotte ; mais les deux escadres passèrent à se chercher vainement une partie de la saison; puis, quand elles furent enfin réunies au mois de septembre, elles perdirent, par la faute des pilotes, l'occasion d'attaquer avec avantage la flotte des Turcs, qui avaient imprudemment divisé leurs forces dans les ports de Navarin et de Modon. Après une vaine tentative d'assaut contre le château de Navarin, don Juan fut obligé de rembarquer ses troupes, et de regagner, au commencement de novembre, le port de Messine. Cervantès raconte longuement, dans l'histoire du *Capitaine captif,* les détails de cette infructueuse campagne de 1572, à laquelle il avait pris part.

Philippe II, cependant, n'abandonnait pas encore ses desseins. Il voulait réunir, pour le printemps de l'année suivante, jusqu'à trois cents galères à Corfou, et frapper la marine ottomane d'un coup dont elle ne pût se relever. Mais les Vénitiens, qui traitaient secrètement avec Sélim par l'intermédiaire de la France, signèrent un traité de paix au mois de mars 1573. Cette défection inattendue rompit la *ligue,* et fit renoncer à toute entreprise contre la Turquie. Pour occuper les forces rassemblées par l'Espagne, on résolut d'opérer une descente, soit à Alger, soit à Tunis. Philippe et don Juan choisirent également ce dernier parti; mais le roi voulait seulement renverser du trône le Turc Aluch-Aly, pour y replacer le Maure Muley-Mohammed, et démanteler les forteresses dont la conservation lui coûtait beaucoup; tandis que le prince, son frère, auquel il refusait le titre d'infant d'Espagne, voulait se faire roi de cette contrée, où les Espagnols possédaient, depuis Charles-Quint, le fort de la Golette.

L'expédition fut d'abord heureuse. Après avoir débarqué ses équipages à la Golette, don Juan envoya le marquis de Santa-Cruz, à la tête des compagnies d'élite, prendre possession de Tunis, abandonné par la garnison turque et la population presque entière. Mais Philippe, non moins inquiet

des desseins du prince aventurier qu'irrité de sa désobéissance, lui envoya l'ordre de retourner immédiatement en Lombardie. Don Juan partit, laissant de faibles garnisons dans la Golette et le fort, que les Turcs enlevèrent d'assaut, à la fin de la même année.

Cervantès, après être entré à Tunis avec le marquis de Santa-Cruz, dans les rangs de ce fameux *tercio* de Figueroa, *qui faisait,* dit l'historien Vander-Hamen, *trembler la terre sous ses mousquets,* revint à *Palerme* avec la flotte. De là il fut embarqué sous les ordres du duc de Sesa, qui essaya vainement de secourir la Golette; puis alla prendre ses quartiers d'hiver en Sardaigne, et fut ramené en Italie sur les galères de Marcel Doria. Il obtint alors de don Juan d'Autriche, qui était revenu à Naples au mois de juin 1575, un congé pour retourner en Espagne, dont il était éloigné depuis sept ans.

A la faveur de ces expéditions militaires, Cervantès parcourut toute l'Italie ; il visita Florence, Venise, Rome, Naples, Palerme et le collège de Bologne, fondé pour les Espagnols par le cardinal Albornoz; il apprit la langue italienne, et fit une étude approfondie de cette littérature, où s'étaient formés, avant lui, Boscan, Garcilaso, Hurtado de Mendoza; où se formaient de son temps Mesa, Viruès, Mira de Amescua, les frères Leonardo de Argensola. Cette étude influa sur ses travaux postérieurs et sur son style en général, où quelques-uns de ses contemporains, descendant de la secte des *antipétrarquistes,* relevèrent un certain nombre d'italianismes fort peu dissimulés.

Cervantès, alors âgé de vingt-huit ans, estropié, affaibli par les fatigues de trois campagnes, et toujours simple soldat, résolut de revoir son pays et sa famille. D'ailleurs, en se rapprochant de la cour, il pouvait espérer quelque juste récompense de ses brillants services. Il obtint de son général plus qu'un simple congé. Don Juan d'Autriche lui donna des lettres pour le roi, son frère, dans lesquelles, faisant l'éloge du blessé de Lépante, il priait instamment Philippe de lui confier le commandement de l'une des compagnies qu'on levait en Espagne pour l'Italie ou la Flandre. Le vice-roi de Sicile, don Carlos d'Aragon, duc de Sesa, recommandait aussi à la bienveillance du roi et des ministres un soldat jusque-là négligé, qui avait captivé, par sa valeur, son esprit, sa conduite exemplaire, l'estime de ses camarades et de ses chefs.

Muni de recommandations si puissantes, qui promettaient une heureuse issue à son voyage, Cervantès s'embarqua à Naples sur la galère espagnole

el Sol (le Soleil), avec son frère aîné, Rodrigo, soldat comme lui, le général d'artillerie Pero – Diez Carrillo de Quesada, précédent gouverneur de la Golette, et plusieurs autres militaires de distinction qui retournaient également dans leur patrie. Mais d'autres épreuves l'attendaient, et le temps du repos n'était pas venu pour lui. Le 26 septembre 1575, la galère *el Sol* fut enveloppée par une escadre algérienne aux ordres de l'Arnaute (Albanais) Mami, qui avait le titre de Capitan de la mer. Trois bâtiments turcs abordèrent la galère espagnole, entre autres un galion de vingt-deux bancs de rameurs, commandé par Dali-Mami, renégat grec, qu'on appelait le Boiteux. Après un combat aussi opiniâtre qu'inégal, où Cervantès montra sa bravoure accoutumée, la galère, obligée d'amener pavillon, fut conduite en triomphe au port d' Alger, où se fit entre les vainqueurs la répartition des captifs. Cervantès tomba au pouvoir de ce même Dali-Mami, qui avait capturé le navire chrétien.

C'était un homme également avare et cruel. Dès qu'il eut pris à Cervantès les lettres adressées au roi par don Juan d'Autriche et le duc de Sesa, il tint son prisonnier pour l'un des gentilshommes d'Espagne les plus nobles et les plus importants. Aussitôt, pour en obtenir une prompte et forte rançon, il le chargea de chaînes, l'enferma étroitement, lui fit souffrir toutes sortes de privations et de tortures. C'est ainsi qu'en usaient les corsaires barbaresques avec les captifs de distinction qui tombaient dans leurs mains. Ils les accablaient de mauvais traitements, au moins dans les premiers temps de la captivité, soit pour les obliger à renier leur foi, soit pour qu'ils consentissent à payer une forte rançon, et qu'ils pressassent leurs parents, leurs amis, d'envoyer promptement le prix de leur rachat.

Dans cette lutte contre les souffrances de toutes les heures, Cervantès montra un héroïsme, plus rare et plus grand sans doute que celui du courage, l'héroïsme de la patience, « cette seconde valeur des hommes, comme dit « Solis, et aussi fille du cœur que la première. » Loin de céder, loin de fléchir, Cervantès conçut dès lors le projet, tant de fois hasardé par lui, de recouvrer la liberté à force d'audace et d'industrie. Il voulait aussi la rendre à tous ses compagnons, dont il devint bientôt l'âme et le guide, par la supériorité de son esprit et de son caractère. On a conservé les noms de quelques-uns d'entre eux. C'étaient le capitaine don Francisco de Menesès, les enseignes Rios et Castaneda, le sergent Navarrete, un certain don Beltran del Salto y Castilla et un autre gentilhomme appelé Osorio. Leur premier dessein, au dire du P. Haedo (*Historia de Angel*) fut de se rendre

par terre, comme l'avaient fait d'autres captifs, jusqu'à Oran, qui appartenait alors à l'Espagne. Ils réussirent même à sortir d'Alger, sous la conduite d'un More du pays que Cervantès avait gagné. Mais ce More les abandonna dès la seconde journée, et les fugitifs n'eurent d'autre ressource que de revenir chez leurs maîtres recevoir le châtiment de leur tentative d'évasion. Cervantès fut traité comme le chef du complot.

Quelques-uns de ses compagnons, entre autres l'enseigne Gabriel de Castaneda, furent rachetés vers le milieu de l'année 1576. Ce Castaneda se chargea de porter aux parents de Cervantès des lettres où les deux frères captifs peignaient leur déplorable situation. Rodrigo de Cervantès, le père, vendit ou engagea sur-le-champ le petit patrimoine de ses fils, son propre bien, guère plus considérable, et jusqu'aux dots des deux sœurs, qui ne s'étaient point encore mariées, condamnant ainsi toute la famille à la misère. C'étaient, hélas ! des efforts inutiles. Quand l'argent des ventes et des emprunts parvint à Cervantès, il voulut entrer en arrangerment avec son maître Dali-Mami; mais le renégat estimait trop son captif pour le céder à bon compte. Ses prétentions furent si exorbitantes que Cervantès dut renoncer à l'espoir de payer sa liberté. Il consacra généreusement sa part à la rançon de son frère, lequel, mis à moindre prix, fut racheté dans le mois d'août. 1577. En partant, il promit de faire promptement équiper, à Valence ou aux îles Baléares, une frégate armée, qui, venant toucher à un point convenu de la côte d'Afrique, pourrait délivrer son frère et d'autres chrétiens. Il emportait à cet effet des lettres pressantes de plusieurs captifs de haute naissance pour les vice-rois des provinces maritimes.

Ce projet se rattachait à un plan depuis longtemps formé par Cervantès. A trois milles d'Alger, du côté de l'est, se trouvait le jardin, ou maison d'été, du kaïd Hassan, renégat grec. Un de ses esclaves, appelé Juan, et natif de Navarre, avait secrètement creusé dans ce jardin, qu'il était chargé de cultiver, une espèce de cave ou de souterrain. Là, suivant les instructions de Cervantès, et dès la fin de février 1577, s'étaient successivement réfugiés et cachés divers captifs chrétiens. Leur nombre, au départ de Rodrigo pour l'Espagne, s'élevait déjà à quatorze ou quinze. C'était Cervantès qui, sans quitter la maison de son maître, gouvernait cette petite république souterraine, pourvoyant aux besoins et à la sûreté de ses membres. On douterait de ce fait, qui prouve toutes les ressources de son génie inventif, s'il n'était prouvé par une foule de témoignages et de documents. Il avait, pour aides principaux dans son entreprise, d'abord Juan le jardinier, qui

faisait le guet et ne laissait approcher personne du jardin d'Hassan; puis un autre esclave, appelé *le Doreur* (el Dorador), qui, tout jeune, avait renié sa religion, et plus tard était redevenu chrétien. Celui-ci était chargé d'apporter des vivres à la caverne dont personne ne sortait que pendant l'obscurité de la nuit. Quand Cervantès crut prochaine l'arrivée de la frégate que devait expédier son frère, il s'enfuit du bagne de Dali-Mami, et le 20 septembre, après avoir pris congé de son ami le docteur Antonio de Sosa, trop malade pour le suivre, il alla s'enfermer lui-même dans le souterrain.

Son calcul était juste. Dans l'intervalle on avait équipé, à Valence ou à Mayorque, une frégate dont le commandement fut donné à un certain Viana, récemment racheté, homme actif, brave, et connaissant bien les côtes de Berbérie. Cette frégate arriva en vue d'Alger le 28 septembre, et, après avoir gardé la haute mer tout le jour, elle s'approcha de nuit d'un endroit convenu, assez proche du jardin pour aviser et recueillir en peu d'instants les captifs. Malheureusement, des pécheurs qui n'avaient point encore quitté leur barque reconnurent, malgré l'obscurité, la frégate chrétienne. Ils donnèrent l'alarme, et rassemblèrent tant de monde, que Viana fut obligé de regagner la pleine mer. Il essaya, plus tard, de s'approcher une seconde fois du rivage; mais sa tentative eut une issue désastreuse. Les Mores étaient sur leurs gardes; ils surprirent la frégate au débarquement firent prisonnier tout l'équipage, et déjouèrent ainsi le projet d'évasion.

Jusque-là, Cervantès et ses compagnons avaient supporté patiemment, dans le doux espoir d'une prochaine liberté, les privations, les souffrances, et même les maladies qu'avait engendrées parmi eux un si long séjour dans cette habitation humide et sombre. Bientôt l'espérance même leur manqua. Dès le lendemain de la capture de la frégate, le Doreur, ce renégat réconcilié avec l'Eglise, en qui Cervantès avait mis toute sa confiance, abjura de nouveau, et alla révéler au dey d'Alger, Hassan-Aga, la retraite des captifs que Viana venait enlever. Le dey, ravi de cette nouvelle, qui lui permettait, suivant l'usage du pays, de s'approprier tous ces chrétiens comme esclaves perdus, envoya le commandant de sa garde avec une trentaine de soldats turcs pour arrêter les fugitifs et le jardinier qui les cachait. Ces soldats, guidés par le délateur, entrèrent à l'improviste et le cimeterre à la main dans la cave souterraine. Tandis qu'ils garrottaient les chrétiens surpris, Cervantès éleva la voix, et s'écria, avec une noble fierté, qu'aucun de ses malheureux compagnons n'était coupable, que lui seul les avait fait enfuir et les avait cachés, et qu'étant seul l'auteur du complot, il devait seul en

subir la peine. Etonnés d'un aveu si généreux, qui attirait sur la tête de Cervantès tout le courroux du cruel Hassan-Aga, les Turcs expédièrent un cavalier à leur maître pour lui rendre compte de ce qui se passait. Le dey ordonna que l'on conduisit tous les captifs dans son bagne particulier, et que leur chef fût amené immédiatement en sa présence. Cervantès, chargé de chaînes, fut conduit, à pied, du souterrain jusqu'au palais d'Hassan, au milieu des outrages de la populace ameutée.

Le dey l'interrogea plusieurs fois; il employa les plus flatteuses promesses et les plus terribles menaces pour lui faire avouer ses complices. Cervantès, sourd à toute séduction, inaccessible à toute crainte, persista à n'accuser que lui-même. Le dey, fatigué de sa constance, et touché sans doute de sa magnanimité, se contenta de le faire enchainer au bagne.

Le kaïd Hassan, dans le jardin duquel s'était passée l'aventure, accourut auprès du dey pour demander qu'on fit sévère justice de tous les fugitifs, et, commençant par son esclave, Juan le jardinier, il le pendit de ses propres mains. Le même sort attendait Cervantès et ses compagnons, si l'avarice du dey n'eût fait taire sa cruauté habituelle. D'ailleurs, la plupart des captifs furent réclamés par leurs anciens maîtres, et Cervantès lui-même revint au pouvoir de Dali-Mami. Mais, soit qu'il lui fit ombrage, soit qu'il lui parût homme de haute rançon, le dey le racheta bientôt après moyennant cinq cents écus.

Cet Hassan-Aga, Vénitien d'origine, et dont le vrai nom était Andreta, fut un des plus féroces forbans qui aient ensanglanté la Berbérie de leurs monstrueux forfaits. Ce que raconte le P. Haedo des atrocités qu'il commit pendant son gouvernement surpasse toute croyance, et fait frémir d'horreur. Il n'était pas moins redoutable à ses esclaves chrétiens, dont le nombre s'élevait presqu'à deux mille, qu'à ses sujets musulmans. Cervantès dit, à ce propos, dans l'histoire du *Capitaine captif :* « .... Rien ne nous causait autant de tourment que d'être témoin des cruautés inouïes que mon maître exerçait sur les chrétiens. Chaque jour il en faisait pendre quelqu'un. On empalait celui-là ; on coupait l'oreille à celui-ci, et cela pour si peu de chose, ou plutôt tellement sans motif, que les Turcs eux-mêmes reconnaissaient qu'il ne faisait le mal que pour le faire, et parce que son humeur naturelle le portait à être le meurtrier du genre humain. »

Cervantès fut acheté par Hassan-Aga vers la fin de 1577. Malgré la rigueur de sa captivité, malgré le péril imminent qui le menaçait à chaque tentative d'évasion , il ne cessa de mettre en pratique toutes les ressources

que lui offraient les circonstances et son adresse. Dans le cours de l'année 1578, il trouva moyen d'expédier un More pour Oran, avec des lettres adressées au général don Martin de Cordova, gouverneur de la place. Mais cet émissaire fut arrêté au moment d'atteindre le but de son voyage, et amené avec ses dépêches au dey d'Alger. Hassan-Aga fit empaler le malheureux messager, et condamna Cervantès, le signataire des lettres, à recevoir deux mille coups de fouet. Quelques amis, qu'il s'était faits dans l'entourage du dey, interposèrent qu'il s'était faits dans l'entourage du dey, interposèrent leurs bons offices, et cette fois encore l'impitoyable Hassan lui pardonna : clémence d'autant plus étrange, qu'à la même époque, ce barbare faisait périr sous le bâton, en sa présence, trois captifs espagnols qui avaient tenté de fuir par le même chemin, et que les naturels du pays avaient ramenés au bagne.

Tant d'insuccès, tant de désastres répétés, ne purent abattre la résolution de Cervantès, qui rêvait toujours sa délivrance et celle de ses plus chers compagnons. Il fit connaissance, vers le mois de septembre 1579, d'un renégat espagnol, né à Grenade, où il s'appelait le licencié Giron, et qui avait pris, avec le turban, le non d'Abdal-Rhamen. Ce renégat montrait du repentir et l'intention de retourner dans sa patrie se réconcilier avec l'Eglise. Cervantès prépara, d'accord avec lui, un nouveau plan d'évasion. Ils s'adressèrent à deux marchands valenciens, établis à Alger, dont l'un s'appelait Onofre Exarque, et l'autre Baltazar de Torrès. Ceux-ci prêtèrent les mains au complot, et le premier donna jusqu'à quinze cents doublons pour le prix d'une frégate armée, de douze bancs de rameurs, qu'acheta le renégat Abdal-Rhamen, sous le prétexte d'aller en course. L'équipage était prêt, et plusieurs captifs de distinction, avertis par Cervantès, n'attendaient plus que l'avis du départ. Un misérable les vendit tous : le docteur Juan Blanco de Paz, moine dominicain, alla, comme un autre Judas, pour le vil appât d'une récompense, dénoncer au dey le projet de ses compatriotes.

Hassan-Aga préféra d'abord dissimuler; il voulait, en saisissant les captifs sur le fait, se les approprier comme gens condamnés à mort. Toutefois, le bruit de cette délation transpira, et les marchands valenciens surent que le dey connaissait la trame dont ils étaient les complices et les instruments. Tremblant pour sa fortune et pour sa vie, Onofre Exarque voulut faire éloigner Cervantès, dont il avait à redouter le témoignage, si la torture lui arrachait des aveux. Il lui offrit de le racheter à tout prix, et de l'embarquer immédiatement pour l'Espagne. Mais Cervantès, incapable de

fuir quand le péril devait retomber sur ses compagnons, rejeta cette offre, et rassura le marchand, lui jurant que ni les tourments, ni la mort, ne lui feraient accuser personne.

A cette époque, et prêt à partir sur la frégate du renégat, Cervantès s'était enfui du bagne; il était caché dans la maison d'un de ses anciens compagnons d'armes, l'enseigne Diego Castellano. Bientôt on publia dans les rues un ordre du dey qui réclamait son esclave Cervantès, et menaçait de mort quiconque lui donnerait asile. Toujours généreux, Cervantès délivra son ami d'une telle responsabilité : il alla volontairement se présenter au dey, sous l'intercession d'un renégat de Murcie, nommé Morato Raez Maltrapillo, qui s'était acquis les bonnes grâces d'Hassan-Aga. Celui-ci exigea de Cervantès la déclaration de tous ses complices, et, pour l'intimider davantage, il lui fit attacher les mains derrière le dos, et passer une corde au cou, comme s'il n'eût plus fallu que le hisser à la potence. Cervantès garda la même fermeté d'âme; il n'accusa que lui, et n'avoua pour complices que quatre gentilshommes espagnols, qui avaient tout récemment recouvré la liberté. Ses réponses furent si nobles et si ingénieuses, qu'Hassan-Aga se laissa toucher encore. Il se contenta d'exiler le licencié Giron au royaume de Fez, et d'envoyer Cervantès dans un cachot de la prison des Mores, où l'infortuné languit cinq mois entiers, traînant des menottes et des entraves. Tel fut le prix de cette noble action, qui lui valut, suivant l'expression d'un témoin oculaire, l'enseigne Luis de Pedrosa, *renom, honneur et couronne parmi les chrétiens*.

Ces diverses aventures, dont Cervantès disait lui-même « qu'elles resteraient de longues années dans la mémoire des gens du pays , et dont le P. Haedo dit également « qu'on en pourrait écrire une histoire particulière », avaient, en effet, donné tant de crédit à leur auteur, parmi les chrétiens est les Mores, qu'Hassan-Aga eut l'appréhension de quelque entreprise plus importante et plus générale. Déjà, précédemment deux braves Espagnols avaient tenté d'opérer un soulèvement dans Alger. Cervantès , soutenu par vingt-cinq mille captifs agglomérés alors dans la capitale de la Régence pouvait bien concevoir la même pensée. Un de ses récents historiens, Fernandez-Navarrete, la lui prête, et affirme même qu'il aurait pu réussir sans la malveillance et l'ingratitude qui le trahirent si souvent. Quoi qu'il en soit Hassan-Aga craignait tellement son courage, son adresse et l'empire qu'il avait pris sur ses compagnons de captivité, qu'il disait de lui : « Quand je tiens sous bonne garde l'Espagnol estropié, je tiens en sûreté ma capitale,

mes esclaves et mes galères. » Et cependant (tant la vraie grandeur a de puissance!), ce méchant homme n'avait que pour Cervantès des égards et de la modération. C'est ce que révèle celui-ci, parlant de lui-même, dans le récit du *Capitaine captif:* «..... Un seul s'en tira bien avec lui. C'était un soldat espagnol , nommé *un tel*, de Saavedra , lequel fit des choses qui resteront de longues années dans la « mémoire des gens de ce pays, et toutes pour recouvrer sa liberté. Cependant , jamais Hassan-Aga ne lui donna un coup de bâton, ni ne lui en fit donner, ni ne lui adressa une parole injurieuse; tandis qu'à chacune des nombreuses tentatives que faisait ce captif pour s'enfuir, nous craignions tous qu'il ne fût empalé, et lui même en eut la peur plus d'une fois. »

Cervantès, enchaîné dans son cachot, n'était guère plus à plaindre que les esclaves appelés libres, dont la condition devenait insupportable. En s'emparant du commerce exclusif des grains et des provisions de toute nature, Hassan-Aga fit naître une telle disette, que les rues de la ville étaient jonchées de cadavres des gens du pays que moissonnaient la faim et les maladies. Les chrétiens, nourris par avarice plus que par compassion, ne recevaient, des Turcs , leurs patrons , que le strict nécessaire; et cependant ils étaient sans relâche accablés des plus rudes travaux , car les grands préparatifs que faisait Philippe II contre le Portugal, en annonçant une expédition contre Alger, avaient jeté l'effroi dans la Régence , et l'on y employait jour et nuit les captifs à réparer les fortifications et à radouber la flotte.

Tandis que Cervantès faisait tant d'inutiles efforts pour conquérir sa liberté, ses parents mettaient tout en œuvre, à Madrid, pour la lui rendre par le moyen ordinaire du rachat. Ayant épuisé toutes leurs ressources, en 1577, pour la rançon du frère aîné, ils firent dresser une enquête devant l'un des *alcaldes de corte,* sous la date du 17 mars 1578, dans laquelle plusieurs témoins constatèrent les services honorables de Cervantès dans les campagnes du Levant, et la détresse absolue de sa famille, qui ne pouvait le racheter par ses propres moyens. A cette pièce, qui fut transmise au roi , le duc de Sesa, précédent vice-roi de Sicile, joignit une espèce de certificat, où il recommandait vivement son ancien soldat à la bienveillance du monarque.

La mort du père de Cervantès vint interrompre ces démarches, et livrer la triste famille à de plus pressants soucis. L'année su vante, Philippe II résolut d'envoyer à Alger des commissaires de rachat. Le P. Fray Juan Gil,

procureur général de l'ordre de la Sainte-Trinité, et qui portait en outre le titre de *rédempteur pour la couronne de Castille,* fut chargé de cette mission , pour laquelle on lui adjoignit un autre moine du même ordre, appelé Fray Antonio de la Bella. Ce fut devant ces religieux que se présentèrent, le 31 juillet 1579, dona Leonor de Cortinas, et sa fille dona Andréa de Cervantès, qui venaient leur apporter trois cents ducats pour aider au rachat de Miguel de Cervantès , leur fils et frère. Deux cent cinquante ducats étaient offerts par la pauvre veuve, et cinquante par la pauvre fille.

Les pères rédempteurs se mirent en route , et abordèrent à Alger le 29 mai 1580. Ils commencèrent aussitôt les opérations de leur respectable office. Mais de grandes difficultés retardèrent longtemps le rachat de Cervantès. Le dey, son maître, demandait mille écus de rançon, pour doubler le prix qu'il lui avait coûté, et menaçait, si la somme ne lui était pas immédiatement remise, d'emmener son esclave à Constantinople. En effet, un firman du Grand Seigneur venait de lui donner un successeur dans le gouvernement de la Régence, et Hassan-Aga, prêt à emporter toutes ses richesses, tenait déjà Cervantès enchaîné sur une de ses galères. Le P. Juan Gil, ému de compassion, et craignant que cet intéressant prisonnier ne perdit à jamais l'occasion de sa délivrance, mit en œuvre tant de prières et d'intercessions qu'il obtint de le racheter moyennant cinq cents écus en or d'Espagne. Pour trouver cette somme, il fallut emprunter à plusieurs marchands européens, et prendre une large part dans le fonds commun des aumônes de rédemption. Enfin après avoir encore donné neuf doubles de gratification aux officiers de la galère où il allait ramer, Cervantès fut mis à terre, le 19 septembre 1580, à l'instant même où Hassan-Aga mettait à la voile pour Constantinople. Ainsi fut conservé Cervantès à sa patrie et au monde.

Le premier usage qu'il fit de sa liberté, ce fut de repousser, par la voie la plus authentique et la plus éclatante, les calomnies dont il avait été récemment la victime. Son infâme délateur , le moine Juan Blanco de Paz, qui se disait faussement commissaires du saint-office, avait profité de l'étroit emprisonnement de Cervantès pour lui attribuer l'exil du renégat Giron, et l'insuccès de leur dernière tentative. Cervantès, une fois libre, supplia le P. Juan Gil de faire établir une enquête. En effet, le notaire apostolique Pedro de Ribera reçut les déclarations de onze gentilshommes espagnols, les plus distingués d'entre les captifs, en réponse à vingt-cinq

questions qui leur furent posées. Cette enquête, où se trouvent minutieusement racontés tous les faits relatifs à la captivité de Cervantès, donne en outre d'intéressants détails sur son esprit, son caractère , la pureté de ses mœurs , et ce noble dévouement aux malheureux qui lui gagna tant d'amis. On peut citer, parmi ces dépositions, celle de don Diego de Benavidès. S'étant informé, dit-il, à son arrivée dans Alger, des principaux captifs chrétiens, on lui cita Cervantès au premier rang, parce qu'il était *loyal*, *noble, vertueux, d'excellent caractère, et chéri des autres gentilshommes* . Ce Benavidès rechercha son amitié, et fut traité si cordialement qu'il trouva auprès de lui *père et mère*. Le moine carmélite Fray Feliciano Enriquez déclare également qu'après avoir reconnu la fausseté d'une accusation calomnieuse portée contre Cervantès, il était devenu son ami, comme tous les autres captifs, *auxquels donnait envie sa conduite noble*, *chrétienne, honnête et vertueuse.* Enfin, l'enseigne Luis de Pedrosa déclare que, de tous les gentilshommes résidant à Alger, *il n'en a vu aucun faire plus de bien que Cervantès aux autres captifs, et montrer plus de point d'honneur; qu'il a surtout une grâce particulière en toute chose, parce qu'il est si spirituel, si prudent, si avisé* , *que peu de gens approchent de lui.*

Est-il étonnant, quand on se reporte aux étranges événements de sa captivité, que Cervantès en ait conservé toute sa vie la mémoire, qu'il a t pris ses propres aventures pour sujets de drames ou de nouvelles, et qu'il ait fait, dans presque tous ses ouvrages, des allusions qui n'étaient point comprises avant qu'on eût reconstruit l'histoire de sa vie ! Il n'oublia pas non plus de quelle manière lui fut rendue la liberté, et sa reconnaissance lui dicta, dans la nouvelle de l'*Espagnole- Anglaise,* un juste éloge des pères de la Rédemption. Muni de l'enquête dressée devant le notaire Pedro de Ribera, et des certificats particuliers du P. Juan Gil, il mit à la voile vers la fin d'octobre 1580, et jouit enfin, selon son expression, *de l'une des plus grandes joies qu'on puisse goûter dans ce monde, qui est de revenir, après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie ..... car sur la terre,* ajoute-t-il ailleurs, *il n'y a pas de bien qui gale celui de recouvrer sa liberté perdue.*

La misère le chassa bientôt du sein de sa famille. A l'époque de son retour, Philippe II était encore convalescent à Badajoz, après la mort de sa seconde femme, Anne d'Autriche. Ce monarque entra, le 5 décembre, dans le Portugal, que le duc d'Albe venait de lui conquérir et de pacifier. L'armée espagnole occupait toutefois le pays, tant pour en assurer la soumission que

pour préparer celle des îles Açores, où continuaient de lutter les partisans du prieur d'Ocrato. Rodrigo de Cervantès, après son rachat, avait repris du service, probablement dans son ancien corps, le *tercio* du mestre-de-camp général don Lope de Figueroa. Son frère alla le rejoindre, et cet homme que redoutait le dey d'Alger, quoique enchaîné dans son bagne, reprit de sa main mutilée le mousquet de simple soldat. Cervantès s'embarqua, dans l'été de 1581 , sur l'escadre de don Pedro Valdès, chargée de préparer l'attaque des Açores et de protéger le commerce des Indes. Il fit la campagne de l'année suivante , sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, et assista au combat naval que gagna cet amiral le 23 juillet , en vue de l'île Terceire, sur la flotte française qui protégeait les insurgées du Portugal. Le galion San-Mateo, que montaient les vétérans de Figueroa parmi lesquels se trouvait sans doute Cervantès, prit la plus grande part à cette victoire. Enfin, les deux frère firent ensemble la campagne de 1583, et se trouvèrent à la prise de Terceire, qui fut emportée d'assaut. Rodrigo de Cervantès se distingua dans cette affaire, en s'élançant l'un des premiers sur le rivage, et reçut le grade d'enseigne au retour de la flotte.

Malgré l'humilité de sa position militaire, que son mérite seul pouvait relever, à défaut de la fortune, Cervantès se loue de son séjour en Portugal, où, pendant les quartiers d'hiver, il était admis dans les cercles les plus distingués. Il eut alors, d'une dame de Lisbonne, une fille naturelle, nommée dona Isabel de Saavedra, qu'il garda auprès de lui tout le reste de sa vie, même après s'être marié, n'ayant jamais eu d'autre enfant.

Ce fut l'amour qui rendit Cervantès au culte des lettres. Dans un intervalle de ses campagnes, il fit la connaissance d'une demoiselle noble de la petite ville d'Esquivias, en Castille, appelée dona Catalina de Palacios Salazar y Vozmediano. Il s'enflamma pour elle, et trouva moyen, au milieu de la vie agitée d'un soldat, de composer en son honneur le poëme de *Galatée.* Ce poëme, qu'il appelle *églogue*, est une *nouvelle*, pastorale tout à fait à la manière de l'époque, dans laquelle il sut, sous des noms imaginaires, raconter une partie de ses propres aventures, louer les beaux esprits du temps, et surtout faire agréer à la dame, objet de sa tendresse, un hommage délicat et passionné. On ne saurait douter, d'après l'exemple de Rodrigo de Cota, auteur de la *Célestine* , de Jorge de Montemayor auteur de la *Diane,* et d'après le témoignage formel de Vega, que Cervantès, caché sous le nom d'Elicio, berger des rives du Tage, n'ait peint ses amours avec Galatée, bergère née sur les bords de ce fleuve. On ne saurait douter non

plus que les autres bergers qu'il introduit dans la fable, Tircis, Damon, Meliso, Siralvo, Lauso, Larsileo, Artidoro, ne soient Francisco de Figueroa, Pedro Lainez, don Diego Hurtado de Mendoza, Luiz Galvez de Montalvo, Luis Barahona de Soto, don Alonzo de Ercilla, Andrès Rey de Artieda, tous ses amis , tous écrivains plus ou moins célèbres du temps. La *Galatée,* dont on n'a que la première partie, est remarquable par la pureté du style, la beauté des descriptions, la délicatesse des peintures de l'amour. Mais les bergers de Cervantès sont trop érudits, trop philosophes , trop beaux parleurs, et la fécondité un peu déréglée de son esprit lui fait entasser les épisodes avec trop peu d'ordre et de goût. Ce sont des défauts dont Cervantès s'accuse lui-même dans le prologue de sa pastorale, et qu'il aurait sans doute évités dans la seconde partie , qu'il promit souvent et n'acheva jamais.

La *Galatée*, dédiée à l'abbé de Sainte-Sophie, Ascanio Colona, fils de Marc-Antoine Colona, son ancien amiral, fut publiée à la fin de 1584, et, le 14 décembre de la même année, Cervantès, alors âgé de trente-sept ans, épousa l'héroïne de son poëme. Le père de dona Catilina de Palacios Salazar était mort, et la veuve promit, aux fiançailles de sa fille, de lui donner une dot raisonnable en biens meubles et immeubles. Cette promesse fut remplie deux ans après, et dans le contrat de mariage (*carta dotat*) , passé le 9 août 1588 devant le notaire Alonzo de Aguilera, Cervantès dota également sa femme de cent ducats, qu'il dit être le dixième des s biens.

Sorti de l'armée, après tant de brillants services, simple soldat comme il y était entré, et devenu bourgeois d'Esquivias, dont le séjour monotone ne pouvait suffire à l'activité de son esprit, Cervantès, obligé d'ailleurs d'augmenter par son travail un revenu trop modique, revint aux premiers rêves, aux premières occupations de sa jeunesse. La proximité de Madrid lui permettait de fréquents voyages, et presque d'y résider. Ce fut alors qu'il fit ou renouvela connaissance avec plusieurs écrivains de cette époque, entre autres, Juan Rufo, Lopez Maldonado, et surtout Vicente Espine [1], l'auteur du roman de *Marcos de Obregon*, que Le Sage a si bien mis à profit dans la composition de *Gil Blus*. Il est même probable que Cervantès fut admis à une espèce d'académie que venait d'ouvrir dans sa maison de Madrid un grand seigneur, qui faisait ainsi, à la cour de Philippe II. ce qu'avait fait l'illustre Fernand Cortès à celle de Charles-Quint. Du moins Cervantès, parlant, dans une de ses nouvelles, des académies italiennes, nomme celle-ci *academia imitatoria* de Madrid.

Pendant les quatre années qui suivirent immédiatement son mariage, de 1584 à 1588, Cervantès, redevenu s homme de lettres, en même temps que citadin d'Esquivias, abandonna la poésie pastorale, qui ne rapportait rien, pour s'adonner exclusivement au théâtre, seule carrière lucrative qu'offrissent alors les lettres. C'était pendant son enfance que le théâtre espagnol, échappé de l'église, et sécularisé, si l'on peut ainsi dire, avait commencé de se montrer en place publique sur les tréteaux de Lope de Rueda, cet Eschyle ambulant, auteur et acteur, humble mais véritable fondateur de la scène où devaient s'illustrer Lope de Vega, Calderon, Moreto, Tirso de Molina, Solis, où devaient s'inspirer Corneille et Molière [1]. La cour d'Espagne, qui avait toujours voyagé d'une capitale de province à l'autre, se fixa tout à fait à Madrid en 1561, et, vers 1580, on éleva dans cette ville les deux théâtres, encore subsistants, *de la Cruz* et *de/ Principe.* Alors, quelques esprits supérieurs ne dédaignèrent point de travailler pour la scène, abandonnée jusque-là à des chefs de troupes ambulantes *(autores)* qui composaient eux-mêmes les farces de leur répertoire. Cervantès entra l'un des premiers dans cette carrière nouvelle, où son début fut une comédie en six actes, composée sur ses propres aventures, et portant le titre de *Los Tratos de Argel.* Cette pièce fut suivie de plus de vingt autres, parmi lesquelles il cite avec complaisance, avec éloge, la *Numancia, la Batalla naval, la Gran- Turquesca, la Entretenida, la Casa* de *los* Zelos, *la Jerusalem, la Amaranta o la del Mayo,* el *Bosque amoroso, la Unica y bizarra Arsinda,* et surtout *la Confusa,* qui parut, à l'en croire, *admirable sur les* théâtres. « J'osai, dit-il, réduire les comédies à trois actes, de cinq qu'elles avaient auparavant. Je fus le premier qui « représentai les imaginations et les pensées secrètes de l'âme, en mettant des figures morales sur la scène, au vif et général applaudissement du public. Je composai dans ce temps jusqu'à vingt et trente comédies, qui toutes furent jouées *(que todas se recilarou),* sans qu'on leur adressât des offrandes de concombres ou d'autres projectiles, et coururent leur carrière sans sifflets, cris ni tapage... »

Toutes ces pièces, comme une partie de ses autres ouvrages, ne furent longtemps connues que de nom, et l'on en déplorait vivement la perte. On pensait qu'avec une imagination si riche, un esprit si gai, une raison si é evée, un goût si pur; qu'avec sa connaissance des règles du théâtre, dont il a fait en plusieurs endroits du *Don Quichotte* une judicieuse poétique; qu'après les louanges qu'il se donne avec tant d'ingénuité, comme auteur

comique, et le singulier talent qu'il a réellement déployé dans ses intermèdes; on pensait, dis-je, que ses grandes compositions étaient autant de chefs-d'œuvre. Malheureusement pour sa renommée dramatique, trois ou quatre d'entre elles furent retrouvées, entre autres *la Numancia, la entretenida* et *los Tratos de Argel.* Ces pièces sont loin de répondre aux regrets qu'elles avaient excités, et la réputation de leur auteur aurait assurément gagné à ce qu'on ne les connût que par le jugement tout paternel qu'il en porte. C'est un curieux exemple (et non le seul qu'il donnera) de l'impuissance où l'on est, même avec un beau génie, d'être juge de soi-même.

Des pièces retrouvées, la meilleure est à coup sûr sa tragédie de *Numancia.* Bien que fort éloignée de la perfection elle vaut incomparablement mieux que les tragédies de Lupercio de Argensola, auxquelles Cervantès prodigue des éloges qui surprennent sous une plume si peu flatteuse (*Don Quichotte,* première partie, chapitre XLVIII). Dans les sentiments héroïques d'un peuple qui se dévoue à la mort pour conserver sa liberté dans les touchants épisodes que fait naître, au milieu de cette immense catastrophe, l'enthousiasme de l'amitié, de l'amour, de la tendresse maternelle, se déploie tout le génie de cette âme si fière et si tendre. Mais l'ensemble du drame est défectueux, le plan vague et décousu, les détails incohérents; l'intérêt, trop divisé, se fatigue et s'éteint. A tout prendre, les meilleures productions que Cervantès ait données au théâtre sont ses intermèdes, petites pièces appelées *saïnétès* aujourd'hui, et qu'on jouait alors, non point après la grande pièce, mais dans les entr'actes de ses trois *jornadas.* On a retrouvé neuf intermèdes de Cervantès : *el Juez de los divorcios, el Rufian viudo, la Eleccion de los Alcades*, etc, qui sont pour la plupart, des modèles de verve bouffonne.

Le pauvre Cervantès ne trouva pas longtemps dans ses succès de théâtre la gloire et le profit qu'il en attendait. Cette source fut bientôt tarie. « Les comédies, comme il le dit lui-même dans son *Prologue,* ont leur temps et leurs saisons. Alors vint régner sur le théâtre ce prodige de nature, ce grand Lope de Vega, qui s'empara de la monarchie comique (*alzòse con la* « *moanarquia comica),* soumit à sa juridiction tous les acteurs, et remplit le monde de ses comédies. » Chassé du théâtre, comme tant d'autres, par la fabuleuse fécondité de Lope de Vega, Cervantès fut contraint de chercher un autre métier, moins de son goût, assurément, moins brillant et moins noble, mais qui pût lui donner du pain. Arrivé à plus de quarante ans, sans

patrimoine, sans récompense pour ses vingt années de services et de misères, il avait à supporter le fardeau d'une famille augmentée de ses deux sœurs et de sa fille naturelle, Un conseiller des finances, Antonio de Guevara, fut nommé, au commencement de 1588, munitionnaire des escadres et flottes des Indes, à Séville, avec le droit de s'adjoindre quatre commissaires pour l'aider dans le détail de ses fonctions; il s'agissait de terminer l'équipement de cette *flotte invincible* que détruisirent les Anglais et les tempêtes. Guevara offrit une de ces places à Cervantès, qui partit pour l'Andalousie avec toute sa famille, sauf son frère Rodrigo, encore au service dans les armées de Flandre.

Voilà donc l'auteur de *Galatée,* le poète dramatique vingt fois applaudi, devenu commis aux vivres! Ce n'était pas tout; il demanda au roi, par une requête datée de mai 1590, quelque emploi de payeur dans la Nouvelle-Grenade, ou de corrégidor dans une petite ville du Goetemala; il voulait enfin passer en Amérique, qu'il appelle lui-même *refuge ordinaire des désespérés d'Espagne.* Heureusement que sa requête s'arrêta dans les cartons du conseil des Indes.

Le séjour de Cervantès à Séville fut de longue durée. Sauf quelques excursions dans l'Andalousie, et un seul voyage à Madrid, il y resta au moins dix années consécutives. Après avoir été commis du munitionnaire *(proveedor)* Guevara, jusqu'en 1591, il le fut encore deux années de son successeur, Pedro de Isunza; puis, quand cet emploi subalterne vint à lui manquer par la suppression de la place principale, il se fit agent d'affaires, et vécut plusieurs années de commissions que lui confièrent des municipalités, des corporations et de riches particuliers, entre autres don Hernando de Toledo, seigneur de Cigales, dont il administra les biens, et qui devint son ami.

Au milieu d'occupations si peu dignes de lui, Cervantès cependant *n'avait pas dit aux muses le dernier adieu;* il leur conservait un culte secret, et entretenait soigneusement le feu sacré de son génie. La maison du célèbre peintre Francisco Pacheco, maître et beau-père du grand Velasquez, s'ouvrait alors à tous les genres de mérites; l'atelier de ce peintre, qui cultivait aussi la poésie, était, au dire de Rodrigo Caro, l'*académie ordinaire de tous les beaux esprits de Séville.* Cervantès comptait parmi les plus assidus visiteurs, et son portrait figura dans cette précieuse galerie de plus de cent personnages distingués qu'avait tracés et réunis le pinceau du maître. Il se lia d'amitié, dans cette académie, avec l'illustre poète lyrique

Fernando de Herrera, dont ses compatriotes ont presque laissé périr la mémoire, puisqu'on ne connaît ni la date de sa naissance, ni aucune particularité de sa vie, et dont les œuvres, ou plutôt celles qui restent, furent trouvées par fragments dans les portefeuilles de ses amis. Cervantès, qui fit un sonnet sur la mort d'Herrera, était également l'ami d'un poëte, Jean de Jauregui, l'élégant traducteur de *l'Aminta* du Tasse, dont la copie, égalant l'original, a le rare privilège d'être aussi comptée parmi les œuvres classiques. Le peintre Pacheco cultivait la poésie; le poëte Jauregui cultivait la peinture, et fit également le portrait de son ami Cervantès.

Ce fut pendant son séjour à Séville que Cervantès écrivit la plupart de ses *Nouvelles,* dont le recueil, successivement grossi, ne parut que beaucoup plus tard, entre les deux parties du *Don Quichotte.* Ainsi, les aventures de deux célèbres voleurs, qui furent arrêtés à Séville en 1569, et dont l'histoire y était encore populaire, lui fournirent la matière de *Rinconete y Cortadillo.*

Le sac de Cadix, où débarqua, le 1er juillet 1596, la flotte anglaise commandée par l'amiral Howard et le comte d'Essex, lui suggéra l'idée de *l'Espagnole-Anglaise (la Espanola Inglesa).* Il écrivit également à Séville *le Curieux malavisé (el Curioso impertinente),* qu'il inséra dans la première partie du *Don Quichotte;* le *Jaloux Estrémadurien (el Zeloso Estremeno),* et la *Tante supposée (la Tia fiagida)*, souvenir de son séjour à Salamanque, dont longtemps le titre seul fut connu, et qu'on a retrouvée dernièrement en manuscrit.

Jusqu'à Cervantès, et depuis les guerres de Charles-Quint, qui leur ouvrirent la connaissance de la littératu re italienne, les Espagnols s'étaient bornés à traduire les contes licencieux du *Décaméron* et des imitateurs de Boccace. Cervantès put dire, dans son Prologue: « Et je me donne pour le premier qui ait écrit des nouvelles en espagnol, car celles en grand nombre qui circulent imprimées dans notre langue sont toutes empruntées aux langues étrangères. Celles-ci sont a moi, non imitées, ni volées; mon esprit les engendra, ma plume les mit au jour... » Il les nomma *Nouvelles exemplaires (Novelas ejemplares),* pour les distinguer des contes italiens, et parce qu'il n'en est aucune, comme il le dit lui-même, dont on ne puisse tirer quelque utile exemple. Elles sont en outre divisées en *sérieuses (serias)* et *badines (jocosas),* On en compte sept de la première espèce, et huit de la seconde.

M. de Florian, qui veut bien trouver les nouvelles de Cervantès *agréables,* lui a fait l'honneur d'en *arranger* deux en français, celle qu'il

nomme *Léocadie* (la Fuerza de la sangre) et le *Dialogue des chiens.* Il les a traitées précisément comme la *Galatée* et le *Don Quichotte;* et c'est vraiment une pitié que de voir les œuvres d'un si grand génie audacieusement maniées, écourtées et mutilées par un si petit bel esprit. Comment retrouver, dans les dix pages prétentieuses et décolorées de *Léocadie,* le récit nerveux et pathétique de la *Force du sang* Comment retrouver, dans la plate conversation de *Scipion* et de *Bergance*, vrais roquets de boudoirs, ces fines railleries des ridicules humains, et ces leçons de haute moralité qu'échangent entre eux les deux gardiens de l'hôpital de la Résurrection? Les *Nouvelles* sont, après le *Don Quichotte,* le plus beau titre de Cervantès à l'immortalité. Là se révèlent aussi, sous mille formes variées, la fécondité de son imagination, la bonté de son cœur aimant, la verve de son esprit railleur sans causticité, les ressources d'un style qui se plie à tous les sujets, enfin toutes ces qualités diverses qui brillent au même degré dans la touchante histoire de la tendre *Cornelia,* et dans cet admirable tableau de mœurs infâmes qu'on appelle *Rinconele y Cortadillo,* dont l'unique défaut, peut-être, est de ne pouvoir passer dans aucune autre langue.

A la mort de Philippe II, arrivée le 13 septembre 1598, on éleva, dans la cathédrale de Séville, un magnifique catafalque, *le plus merveilleux monument tumulaire,* dit un chroniqueur de la cérémonie, *qu'yeux humains eussent eu le bonheur de voir.* Ce fut à cette occasion que Cervantès composa ce fameux sonnet burlesque, où il se moque avec tant de grâce de la forfanterie des Andalous, les Gascons de l'Espagne, et qu'il appelle (dans le *Voyage au Parnasse) l'honneur principal de ses écrits* [2]. La date de ce sonnet sert à fixer le terme de son séjour à Séville, qu'il quitta bientôt après pour n'y plus revenir. Voici à quelle occasion :

Cervantès, qui ressemble par tant de traits à Camoëns, éprouva la plus cruelle des infortunes dont fut abreuvé ce grand homme, lorsque, accusé de malversation dans sa charge de munitionnaire des vivres à Macao, il fut jeté en prison et traduit devant le tribunal des comptes ; comme le chantre des *Lusiades,* Cervantès, resté pauvre, prouva facilement son innocence. Vers la fin de 1594, lorsqu'il établissait, à Séville, les comptes de son commissariat, et faisait rentrer avec peine quelques recouvrements arriérés, Cervantès envoya successivement des fonds à la *Contaduria-mayor* de Madrid, en lettres de change tirées de Séville. Une de ces sommes, provenant de la perception du district de Velez-Malaga, et montant à 7,400 réaux, fut remise

par lui, en espèces, à un négociant de Séville, nommé Simon Freire de Lima, qui se chargea de la verser à la trésorerie de Madrid. Cervantès fit alors le voyage de cette capitale, et n'y trouvant pas son dépositaire, il lui réclama la somme avancée; mais, dans l'intervalle, Freire avait fait faillite, et s'était enfui d'Espagne. Cervantès retourna aussitôt à Séville, où il trouva tous les biens de son débiteur saisis par d'autres créanciers. Il adressa requête au roi, et un décret du 7 août 1595 ordonna au docteur Bernardo de Olmedilla, juge *de los grados* à Séville, de prendre par privilége, sur les biens de Freire, la somme que lui avait remise Cervantès. Ce juge en opéra effectivement la rentrée , et adressa cette somme au trésorier général don Pedro Mesia de Tobar par une lettre de change tirée le 22 novembre 1596.

Le tribunal de la *Contaduria* mettait alors la plus grande sévérité dans l'apurement des comptes de tous les employés du trésor, dont les caisses s'étaient entièrement épuisées par la conquête du Portugal et de Terceire, par les campagnes de Flandre, la destruction de la flotte *invincible,* et les essais ru neux qu'on avait laissé faire à plusieurs de ces charlatans financiers appelés alors *arbitristas.* Le percepteur principal, dont Cervantès n'avait été que l'agent, fut mandé à Madrid pour rendre ses comptes. Il représenta que tous les documents sur lesquels il pouvait les établir étaient à Séville entre les mains de Cervantès. Une cédule royale, du 6 septembre 1597, ordonna, sans autre forme de procès, au juge Gaspar de Vallejo, de faire arrêter celui-ci, et de l'envoyer sous escorte à la prison de la capitale, où il serait à la disposition du tribunal des comptes. Cervantès, en effet, fut immédiatement mis en prison; mais ayant offert des garanties pour le paiement de 2,641 réaux (environ 670 francs), à quoi se réduisait le déficit dont il était accusé, il fut relâché en vertu d'une seconde cédule datée du 1er décembre de la même année, sous la condition qu'il se présenterait à la *Conladuria* dans le terme de trente jours, et paierait le solde de ses comptes.

On ne sait comment se termina cette première poursuite dirigée contre Cervantès; mais, quelques années après, il fut inquiété de nouveau pour la même misérable somme de 2,641 réaux. Le percepteur de Baza, Gaspar Osorio de Tejada, présenta dans ses comptes, a la fin de 1602, un récipissé de Cervantès constatant que cette somme lui avait été remise lorsqu'il était commissionné, en 1594, pour le recouvrement des rentes arriérées de cette ville et de son district. Consultés sur ce point, les membres de la *Contaduria-mayor* adressèrent un rapport, daté de Valladolid, le 24 janvier 1603, où Ils rendaient compte de l'arrestation de Cervantès en 1597, à

propos de la même somme, et de son élargissement sous caution, ajoutant que, depuis lors, il n'avait point paru devant le tribunal. Ce fut à cette occasion que Cervantès se rendit, avec toute sa famille, à Valladolid, où, depuis deux ans, Philippe III avait porté la cour. On a effectivement retrouvé la preuve que, le 8 février 1603, sa sœur dona Andrea s'occupait à réparer l'équipage et la garde-robe d'un certain don Pedro de Toledo Osorio, marquis de Villafranca, qui revenait de l'expédition d'Alger. Il y a, dans ces comptes de ménage, qui prouvent la détresse de sa famille, plusieurs notes et mémoires écrits de la main de Cervantès. Il régla ses affaires avec le tribunal des comptes, soit en justifiant d'un paiement antérieur, soit en s'acquittant à cette époque; car les poursuites cessèrent, et il passa. paisiblement le reste de sa vie auprès de ce tribunal qui l'avait si durement traité. L'honneur de Cervantès exigeait ces minutieux détails; mais s'il fallait prouver, d'ailleurs, que sa probité fut à l'abri de tout soupçon, il suffirait de rappeler qu'il mentionne lui-même avec une gaieté spirituelle ses emprisonnements nombreux. C'eut été, certes, trop d'effronterie, s'ils avaient eu pour cause quelque vilaine action, et ses ennemis, ses envieux, ses détracteurs de tous genres, qui lui reprochèrent jusqu'à sa main brisée, ne se fussent pas fait faute de le blesser dans un endroit bien autrement sensible que l'amour-propre de l'écrivain.

Les renseignements recueillis sur la vie de Cervantès présentent ici une grande lacune. On ne sait rien de lui avec certitude, depuis 1598, lorsqu'il écrivait à Séville le sonnet sur le tombeau de Philippe II, jusqu'en 1603, lorsqu'il eut rejoint la cour à Valladolid. C'est pourtant dans cet intervalle de cinq années qu'il conçut, commença et termina presque la première partie du *Don Quichotte*. Plusieurs probabilités se réunissent pour faire supposer qu'il quitta Séville, avec sa famille, vers 1599, et qu'il vint se fixer dans quelque bourgade de la Manche, province où il avait des parents et où il exerça plusieurs commissions. La promptitude avec laquelle il se présenta au tribunal des comptes, à Valladolid, en 1603, ne permet pas de douter qu'il n'habitât alors un pays plus rapproché de cette ville que l'Andalousie ; et la connaissance parfaite qu'il montre, dans son roman, des localités et des mœurs de la Manche, prouve également qu'il y fit un long séjour. Il est probable qu'il avait fixé sa résidence au bourg d'Argamasilla de Alba, et qu'en y plaçant la patrie de son gentilhomme en démence, il eut la pensée de ridiculiser les hobereaux de ce village, qui, précisément à cette époque, eurent entre eux, pour certains droits de prééminence, des querelles

si scandaleuses et des procès si obstinés, qu'au dire des chroniqueurs du temps, la population du pays en diminua de beaucoup.

Quand on voit Cervantès annoncer, dans son prologue du *Don Quichotte,* que le fils de son intelligence, ce *fils sec, maigre, jauni, fantasque... s'est engendré dans une prison, où toute incommodité a son siège, où tout bruit sinistre fait sa demeure,* on se demande avec curiosité à quel sujet, à quelle époque, en quel pays, lui fut donné ce triste loisir d'esprit et de corps, d'où sortit l'une des plus belles œuvres de l'esprit humain. L'opinion commune, hors de l'Espagne, a longtemps été qu'il conçut et commença son ouvrage dans les cachots du saint-office. Il faut, selon le mot de Voltaire, être bien maladroit pour calomnier l'inquisition. Au milieu de toutes ses disgrâces, Cervantès eut du moins le bonheur de n'avoir rien à démêler avec elle. On a fait, sur son emprisonnement dans la Manche, mille conjectures encore incertaines. Quelques-uns croient que cette avanie lui arriva au village du Toboso, à propos d'une parole piquante qu'il avait dite à une femme, dont les parents offensés se vengèrent ainsi. Mais l'on admet presque généralement que ce furent les habitants du bourg d'Argamasilla de Alba qui jetèrent Cervantès en prison, révoltés contre lui, soit parce qu'il leur réclamait des dimes arriérées pour le grand-prieuré de San – Juan, soit parce qu'il enlevait à leurs irrigations les eaux de la Guadiana, pour y préparer des salpètres. Il est certain qu'on montre encore aujourd'hui dans ce bourg une antique maison, appelée *casa de Medrano,* où la tradition immémoriale du pays place la prison de Cervantès. Il est également certain que le pauvre commissaire des dîmes ou des poudres y languit fort longtemps, et dans un état si misérable, qu'il fut obligé de recourir à son oncle, don Juan Barnabé de Saavedra, bourgeois d'Alcazar de San – Juan, pour lui demander sa protection et ses secours. On conserve le souvenir d'une lettre écrite alors par Cervantès à cet oncle, et qui commençait par ces mots : « De longs jours et de courtes nuits (des insomnies) me fatiguent dans cette prison, ou pour mieux dire, caverne... » C'est en mémoire de ces mauvais traitements qu'il commença le *Don Quicholle* par ces mots de bien douce vengeance : « Dans un endroit de la Manche, *dont je ne veux pas me rap peler le nom...* »

Revenu, après treize ans d'absence, à ce qu'on appelait *la cour (la corte),* c'est-à-dire à la résidence du monarque, Cervantès se trouva comme en pays étranger. Un autre prince et d'autres favoris gouvernaient l'Etat ; ses anciens amis étaient morts ou dispersés. Si le soldat de Lépante, si l'auteur de *Galatée* et de *Numance* n'avait trouvé ni justice ni protection, quand ses

titres étaient récents, que pouvait-il espérer du successeur de Philippe II, après quinze années d'oubli ? Néanmoins, pressé par la situation de sa famille, Cervantès fit une dernière tentative. Il se présenta à l'audience du duc de Lerme, *Allas du poids de cette monarchie,* comme il l'appelle, c'est-à-dire, tout-puissant dispensateur des grâces. L'orgueilleux favori le reçut avec dédain, et Cervantès, blessé jusqu'au fond de son âme fière et sensible, renonça pour jamais au rôle de solliciteur. Depuis lors, partageant sa vie entre quelques agences d'affaires et le travail de sa plume, il vécut avec résignation, dans la retraite et la médiocrité, du produit de ses veilles et des secours qu'y ajoutèrent ses deux protecteurs, le comte de Lemos et l'archevèque de Tolède.

La situation pénible où se trouvait Cervantès, pauvre et dédaigné lui fit hâter la publication du *Don Quichotte,* ou du moins de la première partie, qui était déjà très-avancée. Il obtint le privilége du roi, pour l'impression de son livre, à la date du 26 septembre 1604. Mais il fallait trouver un Mécène qui en acceptât la dédicace, et le prît à l'ombre de son nom. Obéir à cet usage était une sorte de nécessité pour Cervantès, obscur et pauvre, et pour un livre de la nature du sien. Si ce livre, dont le titre pouvait tromper, était pris pour un simple roman de chevalerie, il tombait aux mains de gens qui, n'y trouvant pas ce qu'ils y cherchaient, n'y auraient pas trouvé davantage la délicate satire de leur goût dépravé. Au contraire, s'il était sur-le-champ reconnu et compris, trop de fines et hardies critiques s'y mêlaient, sous mille allusions, à la critique principale, pour qu'une haute protection ne lui fût pas nécessaire. Le patronage d'un grand seigneur défendait le livre contre ce double écueil. Cervantès fit choix de don Alonzo Lopez de Zuniga y Sotomayor, septième duc de Béjar, l'un de ces désœuvrés de noble sang qui daignaient dispenser aux lettres et aux arts le sourire d'encouragement de leur ignorance titrée. On raconte que le due, en apprenant que l'objet du *Don Quichotte* était une raillerie, crut sa dignité compromise, et refusa la dédicace. Cervantès, feignant de céder à sa répugnance, lui demanda seulement la faveur d'en lire un chapitre devant lui. Mais tels furent la surprise et le plaisir que causa cette lecture sur l'auditoire, que, de chapitre en chapitre, on alla jusqu'à la fin du livre. L'auteur fut comblé d'éloges, et le duc, cédant à la prière générale, se laissa de la sorte immortaliser. On raconte également qu'un religieux, directeur du duc de Béjar, et qui gouvernait sa maison comme sa conscience, choqué du succès de Cervantès, censura le livre et l'auteur avec une égale amertume, et reprocha

vivement au duc le bon accueil qu'il leur faisait. Ce moine morose avait sans doute un grand empire sur son pénitent, car le duc oublia Cervantès, qui, de son côté, ne lui dédia plus rien. Il se vengea même à sa manière, en peignant la scène et les personnages dans la seconde partie du *Don Quichotte.*

La première partie fut publiée au commencement de 1605. Il faut, avant de passer outre et de continuer ce récit, dire quel était, quant à l'objet spécial du livre, l'état des choses à son apparition.

L'époque où l'on suppose que fleurit la chevalerie errante, et où l'on place les aventures des paladins, membres de cet institut imaginaire, est comprise entre l'extinction de la civilisation antique et la renaissance de la civilisation moderne. C'est cette époque de ténèbres et de barbarie où la force était le droit, où la justice se rendait sur l'épreuve du duel, où l'anarchie féodale désolait incessamment la terre, où la puissance religieuse, appelée au secours de l'autorité civile, ne trouvait que la *trêve de Dieu*pour donner aux nations quelques jours de paix. Certes, à une telle époque, il eût été beau de se dévouer à la défense des malheureux, à la protection des opprimés. Un guerrier de haut parage, qui, la lance à la main, et couvert de son armure, s'en serait allé par le monde, cherchant les occasions d'exercer à ce noble métier la générosité de son coeur et la valeur de son bras, eût été un être bienfaisant, glorieux, qui devait attirer sur ses pas la reconnaissance et l'admiration. Quand il aurait détruit quelques-uns des bandits qui désolaient les grands chemins, ou chassé de leurs repaires ces autres brigands à écussons, qui, de leurs châteaux bâtis à la cime des rochers, fondaient, comme un aigle de son aire, sur la proie facile qu'offraient des passants désarmés; quand il aurait délivré des captifs de leurs chaînes, arraché un innocent au supplice, puni un meurtrier, renversé un usurpateur du trône ; quand il aurait, enfin, renouvelé, dans ce premier âge des sociétés modernes, les travaux des Hercule des Thésée, des demi-dieux d'un précédent monde aussi dans l'enfance; alors son nom, répété de bouche en bouche, se serait conservé dans la mémoire des hommes, avec tous les ornements d'une histoire traditionnelle. D'une autre part, les femmes, dont les mœurs publiques ne défendaient pas encore la faiblesse, auraient été le principal objet de la généreuse protection du chevalier errant; la galanterie, ce nouvel amour inconnu de l'antiquité, auquel le christianisme a donné naissance en mêlant aux plaisirs sensuels les respects et la foi d'une espèce de culte religieux, aurait réuni ses doux passe-temps aux sanglantes

aventures du justicier bardé de fer, dont la vie se serait ainsi partagée entre la guerre et l'amour.

Il y avait assurément dans ce sujet, convenablement traité, la matière, non d'un livre, mais d'une littérature entière. Il était facile de rattacher à l'histoire des chevaliers errants celle des coutumes de l'époque, la description des tournois et des fêtes, la justice galante des cours d'amour, les chants des troubadours et les danses des jongleurs, les pèlerinages religieux ou guerriers à la terre sainte, et l'Orient s'ouvrait avec toutes ses merveilles à l'imagination du romancier. Ce ne fut point là que se dirigèrent, ou du moins que s'arrêtèrent les auteurs des livres de chevalerie. Sans respect pour la vérité, ni même pour la vraisemblance, ils entassèrent à plaisir les fautes les plus grossières en histoire. en géographie, en physique, et même les plus dangereuses erreurs en morale ; ils ne surent trouver que coups de lance et coups d'épée, batailles perpétuelles, exploits incroyables, aventures cousues bout a bout, sans plan, sans connexion, sans intelligence ; ils mêlèrent la tendresse à la férocité, et le vice à la superstition ; ils appelèrent à leur aide les géants, les monstres, les enchanteurs, et ne songèrent enfin qu'à se surpasser l'un l'autre par l'exagération de l'impossible et du merveilleux.

Cependant, et par leurs défauts mêmes, ces sortes de livres ne pouvaient manquer de plaire. A l'époque où ils parurent, quelques érudits commençaient bien, il est vrai à retrouver l'antiquité parmi ses ruines ; mais la multitude, ignorante et désœuvrée, était encore sans aliment pour remplir le vide de son esprit et de ses loisirs ; elle se jeta sur cette proie avec avidité. D'ailleurs, depuis les croisades, un goût général d'expéditions aventureuses avait merveilleusement préparé la voie aux romans de chevalerie, et s'ils eurent, en Espagne, un succès plus populaire et plus durable que partout ailleurs, c'est qu'en Espagne plus qu'ailleurs s'était enraciné ce goût de la vie chevaleresque. Aux huit siècles de guerre incessante contre les Arabes et les Mores, avaient succédé la découverte et les conquêtes du nouveau monde, puis les guerres d'Italie, de Flandre et d'Afrique. Comment s'étonner que l'on se fût pris de passion pour les livres de chevalerie dans un pays où leurs exemples avaient été sérieusement mis en pratique ? Don Quichotte n'était pas le premier fou de son espèce, et l'imaginaire héros de la Manche avait eu des précurseurs vivants, des modèles en chair et en os. Qu'on ouvre les *Hommes illustres de Castille* d'Hernando del Pulgar, on y verra citer avec éloge la fameuse extravagance

de don Suéro de Quinonès, fils du grand bailli des Asturies, lequel, étant convenu d'une rançon de trois cents lances brisées pour se racheter des chaînes de sa dame, défendit pendant trente jours le passage de l'Orbigo, comme Rodomont le pont de Montrellier. Le même chroniqueur, sans quitter le règne Jean II, (de 1407 à 1454), cite une foule de guerriers, de lui personnellement connus, tels que Gonzalo de Guzman, Juan de Merlo, Gutierre Quejada, Juan de Polanco, Pero Vazquez de Sayavedra, Diego Varela, qui s'en allèrent, non-seulement visiter leurs voisins, les Mores de Grenade, mais parcourir, en vrais chevaliers errants, les pays étrangers, la France, l'Allemagne, l'Italie, offrant à quiconque acceptait leur défi de rompre une lance en l'honneur des dames [3].

Le goût immodéré des romans de chevalerie porta bientôt ses fruits. Les jeunes gens, éloignés de l'étude de l'histoire, qui n'offrait pas assez d'aliment à leur curiosité déréglée, prirent modèle, dans le langage et dans les actions, sur les livres de leur choix. Obéissance aux caprices des femmes, amours adultères, faux point d'honneur, sanglantes vengeances des plus petites injures, luxe effréné, mépris de tout ordre social, tout cela fut mis en pratique, et les livres de chevalerie devinrent ainsi non moins funestes aux bonnes mœurs qu'au bon goût.

Ces conséquences fatales excitèrent d'abord le zèle des moralistes. Luis Vivès, Alexo Venegas, Diego Gracian, Melchor Cano, Fray Luis de Granada, Malon de Chaïde, Arias-Montano, et d'autres écrivains sensés ou pieux, élevèrent à l'envi les cris de leur indignation contre les maux que produisait la lecture de ces livres. Les lois vinrent ensuite à leur aide. Un décret de Charles-Quint, rendu en 1543, donna l'ordre aux vice-rois et aux audiences du nouveau monde de ne laisser ni imprimer, ni vendre, ni lire aucun roman de chevalerie à aucun Espagnol ou Indien. En 1555, les cortès de Valladolid réclamèrent, dans une pétition très-énergique la même prohibition pour la Péninsule, demandant de plus qu'on recueillit et qu'on brûlât tous ceux qui existaient. La reine Jeanne promit une loi, qui ne fut point rendue [4].

Mais ni les déclamations des rhéteurs et des moralistes, ni les anathèmes des législateurs ne purent arrêter la contagion. Tous ces remèdes furent impuissants contre le goût du merveilleux, contre ce goût dont le raisonnement, la science, la philosophie, ne peuvent complètement nous faire triompher. On continuait à faire et à lire les romans de chevalerie. Des

princes, des grands, des prélats en acceptaient la dédicace. Une sainte Thérèse, très-affectionnée, dans sa jeunesse, à cette lecture, composait un roman chevaleresque avant d'écrire le *Château intérieur* et ses autres ouvrages mystiques. Un Chartes-Quint dévorait en cachette le *Don Belianis de Grèce,* l'une des plus monstrueuses productions de cette littérature en démence, pendant qu'il rendait contre elle des décrets de proscription ; et lorsque sa sœur, la reine de Hongrie, voulut fêter son retour en Flandre, elle ne trouva rien de mieux à lui offrir, dans les fameuses fêtes de Bins (1549), que la représentation vivante des aventures d'un livre de chevalerie, dans laquelle prirent des rôles tous les seigneurs de la cour, y compris l'austère Philippe II. Ce goût avait pénétré jusque dans les cloitres ; on y lisait, on y composait des romans. Un moine franciscain, appelé Fray Gabriel de Mata, fit imprimer, non pas au treizième siècle, mais en 1589, un poëme chevaleresque dont le héros était saint François, le patron de son ordre, et qui avait pour titre, le *chevalier d'Assise (el caballero Asisio).* Sur le frontispice était gravé le portrait du saint, à cheval et armé de toutes pièces, à la manière des images qui décoraient les Amadis et les Esplandian. Son cheval était caparaçonné et paré de magnifiques panaches. Il portait sur le cimier du casque une croix avec les clous et la couronne d'épines, sur son écu, l'image des cinq plaies, et sur le guidon de la lance, celle de la Foi tenant la croix et le calice, avec cette légende : *En esta no faltaré,* qu'on pourrait traduire ainsi, à l'aide du vieux français : *En celle-ci point ne faudrai.* Ce livre singulier était dédié au connétable de Castille.

Voilà quel était l'état des choses quand Cervantès, emprisonné dans son village de la Manche, conçut le projet de renverser de fond en comble la littérature chevaleresque. C'était au milieu de sa vogue, de ses succès, de son triomphe, qu'il pensa, lui, pauvre, obscur, sans nom , sans protecteur, n'ayant d'autres ressources que son esprit et sa plume, s'attaquer à cette hydre qui bravait la raison et les lois. Mais il prit une arme bien plus efficace pour servir le bon sens, que les arguments, les sermons et les prohibitions législatives : le ridicule. Son succès fut complet. Les moralistes et les législateurs qui s'étaient précédemment élevés contre les livres de chevalerie purent dire de Cervantès, comme Buffon de J.-J. Rousseau, à propos des mères nourrices : « Nous avions tous conseillé la même chose ; lui seul l'a ordonné et s'est fait obéir. » Un gentilhomme de la cour de Philippe III, don Juan de Silva y Toledo, seigneur de Canada-Hermosa, avait publié, en 1602, *la Chronique du prince don Policisne de Boccia*. Ce

livre, l'un des plus extravagants de son espèce, fut le dernier roman de chevaler que vit naître l'Espagne. Depuis l'apparition du *Don Quichotte,* non seulement aucun roman nouveau ne fut publié, mais on cessa complètement de réimprimer les anciens, qui devenus très-rares, ne sont plus que des curiosités bibliographiques. Il y en a plusieurs dont il ne reste que le souvenir, et beaucoup d'autres, sans doute, dont les noms mêmes ont péri. Enfin, le succès du *Don Quichotte* fut tel, en ce sens, que des esprits sévères lui ont reproché d'avoir, par l'énergie du remède, causé le mal contraire, et n'ont pas craint d'affirmer que l'ironie de cette satire, dépassant son but, avait atteint et affaibli les maximes jusque-là respectées du vieux *point d'honneur* castillan.

> « .... Nous disons, en outre, qu'est très-notoire le dommage qu'a fait et que fait dans ces royaumes, aux jeunes gens et aux jeunes filles, la lecture des livres de mensonges et vanités, comme sont *Amadis* et tous les livres du même genre composés depuis celui-là... Car, comme les jeunes gens et les jeunes filles, par leur oisiveté, s'occupent principalement à cela, ils prennent goût à ces rêveries et aux évènements qu'ils lisent être arrives dans ces livres, aussi bien d'amour que de guerre, et autres vanités ; et, une foi qu'ils en ont pris le goût, si quelque événement vient à s'offrir, ils s'y jettent à bride abattue. bien plus que s'ils ne l'avaient pas lu Et bien souvent la mère laisse sa fille enfermée dans la maison, croyant la laisser dans la retraite, et celle-ci reste à lire de semblables livres. Si bien q'il vandrait mieux que la mère l'eût emmenée avec elle. Et cela ne tourne pas seulement au préjudice et à l'irrévérence des personnes, mais au grand détriment des consciences ; car, plus on s'affectionne à ces vanités, plus on s'éloigne de la doctrine sainte, véritable et chretienne... Et pour remède au mal susdit, nous supplions Votre Majesté d'ordonner, sous de graves peines, qu'aucun livre de ceux-la ni d'autres semblables ne se lise ni ne s'imprime, et que ceux qui existent aujourd'hui soient recueillis et brûles.... car, faisant cela. Votre Majesté fera grand service a Dieu, en ôtant aux gens la lecture de ces livres de vanités, et en les reduisant a lire des livres religieux

qui édifient les âmes et reforment les corps, et Voire Majesté fera à ces royaumes grand bien et faveur. »

Après avoir expliqué l'objet primitif du *Don Quichotte* , il est temps de revenir à l'histoire du livre et de son auteur. Suivant une tradition généralement admise, et qui ne manque pas d'une certaine vraisemblance, la première partie fut reçue d'abord avec l'indifférence la plus complète. Comme le devait craindre Cervantès, elle fut lue des gens qui ne pouvaient l'entendre, et dédaignée de ceux qui l'auraient comprise. Alors il imagina de faire courir, sous le titre du *Buscapié* (nom de ces petites fusées ou serpenteaux qu'on jette en avant pour éclairer sa marche un pamphlet anonyme, dans lequel, faisant une apparente critique de son livre, il en exposait le véritable but, et laissait même entendre que, tout imaginaires qu'ils fussent, ses personnages et leurs actions pouvaient bien avoir quelque rapport avec les hommes et les choses du temps. Cette petite ruse eut un plein succès. Excités par les demi-révélations du *Buscapié,* les gens d'esprit lurent le livre, et dès lors Cervantès vit promptement changer l'indifférence du public en insatiable curiosité. La première partie du *Don Quichotte* fut réimprimée quatre fois en Espagne dans la même année 1605, et presque immédiatement répandue à l'étranger par d'autres éditions faites en France, en Italie, en Portugal et en Flandre.

L'éclatant succès de son livre devait avoir pour Cervantès un résultat plus certain que celui de le tirer de l'obscurité et de la misère : c'était de lui susciter des envieux et des ennemis, Je ne parle pas seulement de ces basses vanités que tout mérite offusque, et que toute gloire indigne; il y avait, dans le *Don Quichotte*, assez de satires littéraires, assez de traits décochés contre les auteurs ou les admirateurs des livres et des pièces du temps pour mettre en rumeur tout le peuple lettré. Comme de coutume, les grandes réputations reçurent, sans se fâcher, les coups qui les atteignaient, et Lope de Vega, le plus maltraité peut-être, ne montra nulle rancune contre l'écrivain nouveau venu qui osait mêler quelques gouttes d'absinthe à ce nectar nommé louange dont tout le monde l'enivrait. Sa renommée et ses richesses lui permettaient d'être généreux. Il eut même la courtoisie d'avouer que Cervantès ne manquait *ni de grâce ni de style.* Mais il n'en fut pas de même des auteurs de seconde volée qui avaient à défendre leur mince bagage de réputation et de bénéfice. Ce fut un déchaînement contre le pauvre

Cervantès, un concert de censures publiques et de diatribes secrètes. L'un , du haut de son érudition pédantesque, le traitait d'*esprit de frère lai* (*ingenio lego*). privé de culture et de science; l'autre, croyant bien l'injurier, l'appelait *Quichottiste;* celui-ci le dénigrait dans de petits pamphlets, les journaux du temps; celui-là lui adressait, sous enveloppe, un sonnet bien méchant, que Cervantès, pour se venger, prenait soin de publier lui-même. Parmi les hommes de quelque valeur qui se montrèrent le plus ardents à lui faire la guerre, il faut citer le poëte don Luis de Gongora, fondateur de la secte des *cullos*, aussi envieux par caractère que frondeur par tournure d'esprit ; le docteur Cristoval Suarez de Figueroa, autre écrivains railleur et jaloux, et jusqu'à cet étourdi d'Esteban Villegas, qui donnait le titre de *Délices* à des poésies datées du collége, et se faisait modestement représenter, sur le frontispice, comme un soleil levant qui fait pâlir les étoiles, ajoutant à cet emblème, trop obscur peut – être, une devise qui levât tous les doutes : *sicut sol matutinus me surgente, quid islæ !* Cervantès, qui n'avait pas plus de fiel que de vanité, dut rire de ces attaques d'amours – propres en révolte contre sa gloire naissante ; mais ce qui dut blesser son cœur aimant, ce fut l'abandon de quelques amis, de ceux au moins qui le sont à la condition qu'on ne dépassera jamais leur niveau, et qui ne Pardonnent, point à leurs amis le crime de s'élever au-dessus d'eux. J'ai regret de citer dans ce nombre Vicente Espinel, romancier, poëte et musicien, qui fit *Marcos de Obregon,* qui inventa la strophe appelée *espinela* avant de se nommer décime, et qui mit la cinquième corde à la guitare. Au reste, Cervantès eût été trop privilégié s'il n'avait éprouvé ces déboires qui mêlent leur amertume à la douceur de tout succès. Il m'a suffi de les indiquer une fois pour toutes, et, comme de toute chose inévitable, je puis me dispenser d'en faire mention dorénavant. ,

L'époque de la publication du *Don Quichotte* pst celle de la naissance de Philippe IV, qui eut lieu à Valladolid le 8 avril 1605. L'année précédente, on avait envoyé en Angleterre le connétable de Castille, don Juan Fernandez de Velasco, pour négocier de la paix. Jacques I^{er}, en échange de cette déférence, fit partir l'amiral Charles Howard, comte de Hontingham, pour présenter le traité de paix à la ratification du roi d'Espagne, et le complimenter sur la naissance de son fils. , Howard, débarqué à la Corogne, avec six cents Anglais, entra à Valladolid le 26 mai 1605. Il y fut traité avec toute la magnificence que pouvait déployer la cour d'Espagne. Parmi les solennités religieuses, les courses de taureaux, les bals masqués, les parades

militaires, les joutes où le roi lui-même courut la bague, et toutes les fêtes qui furent prodiguées à l'amiral , on cite un dîner que lui donna le connétable de Castille, où l'on servit jusqu'à douze cents plats de viande et de poisson, sans compter le dessert et les mets qui ne purent trouver place. Le duc de Lerme fit écrire une *Relation* de ces cérémonies, qui fut imprimée à Valladolid cette même année. On croit que Cervantès en est l'auteur; du moins, un sonnet épigrammatique de Gongora, témoin oculaire, semble en donner la preuve [5]

Ce fut à la suite de ces réjouissances qu'un événement funeste vint troubler la famille de Cervantès et le conduire pour la troisième fois en prison. Un chevalier de Saint-Jacques, appelé don Gaspar de Ezpeleta, voulant passer, pendant la nuit du 27 juin 1605, sur un pont de bois de la rivière Esgueva, en fut empêché par un inconnu. La querelle ,s'engagea, et les deux champions ayant mis l'épée à la main , don Gaspar fut percé de plusieurs coups. Appelant du secours, il se réfugia, tout sanglant, dans l'une des maisons voisines. L'un des deux appartements du premier étage de cette maison était occupé par dona Luisa de Montoya, veuve du chroniqueur Esteban de Garibay, avec ses deux fils, et l'autre par Cervantès avec sa famille. Aux cris du blessé, Cervantès accourut avec l'un des fils de sa voisine. Ils trouvèrent don Gaspar étendu sous le porche , son épée dans une main et son bouclier dans l'autre, et le portèrent chez la veuve de Garibay, où il expira Je surlendemain. Une enquête fut aussitôt commencée par l'*alcalde de casa y corte* Cristobal de Villaroel. On reçut les dépositions de Cervantès, de sa femme dona Catalina de Palacios Salazar, de sa fille naturelle dona Isabel de Saavedra, âgée de vingt ans, de sa sœur dona Andrea de Cervantès, veuve, ayant une fille de vingt-huit ans, appelée dona Constanza de Ovando; d'une religieuse, dona Magdalena de Sotomayor, qui se donne également pour sœur de Cervantès, de sa servante Maria de Cevallos, et enfin de deux amis qui se trouvaient dans sa maison, le seigneur de Cigales et un Portugais nommé Simon Mendez. Supposant, à tort ou à raison, que don Gaspar de Ezpeleta avait été tué dans une intrigue d'amour avec la fille ou la nièce de Cervantès, le juge fit arrêter ces dames , ainsi que Cervantès lui-même et sa sœur, la veuve de Ovando. Ce ne fut qu'au bout de huit à dix jours, après des interrogatoires et des auditions de témoins, et même en fournissant caution, que les quatre prévenus furent relâchés. Les dépositions auxquelles donna lieu ce désagréable incident prouvent qu'à cette époque, et pour soutenir ce fardeau de cinq femmes,

dont il était l'unique soutien, Cervantes s'occupait encore d'agences, et mêlait à la culture des lettres la sotte, mais un peu moins stérile occupation des affaires.

Il est à croire que Cervantès suivit la cour à Madrid , en 1606, et qu'il se fixa dorénavant dans cette capitale, où l'était près de ses parents à Alcala, près des parents de sa femme à Esquivias, et bien placé tout à la fois pour ses travaux littéraires et ses agences de négoce. On est parvenu à constater qu'au mois de juin 1609 il demeurait dans la rue de la *Magdalena ;* un peu après, derrière le collège de Notre-Dame-de-Lorette; en juin 1610 dans la rue *del Leon* n° 9; en 1614, dans la rue de *Las Huertas*; ensuite dans la rue du *Duc d'Albe,* au coin de San-Isidoro, d'où on lui donna congé; enfin, en 1616, dans la rue *del Leon,* no 20, au coin de celle de *Francos*, où il mourut.

Depuis son retour à Madrid, Cervantès, touchant à la vieillesse, sans fortune et chargé d'une nombreuse famille, rencontrant la même ingratitude pour ses talents que pour ses services, dans un temps où, si les dédicaces rapportaient des pensions, les livres ne rapportaient rien, négligé de ses amis et déchiré de ses rivaux, parvenu enfin, par sa longue expérience du monde, à cette perte de toute illusion que les Espagnols nomment *desengano*, Cervantès se voua complétement à la retraite. Il vécut en philosophe, sans murmurer, sans se plaindre, non dans cete *médiocrité d'or* qu'Horace souhaite aux disciples des muses, mais dans la détresse, dans la pauvreté. Il rencontra pourtant deux protecteurs, don Bernardo de Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède, et un grand seigneur éclairé, don Pedro Ferandès de Castro, comte de Lemos, auteur de la comédie intitulée *la Casa confusa*, lequel emmena, en 1610, une petite cour littéraire dans sa vice-royauté de Naples, et n'oublia pas, de si haut et de si loin, le vieux soldat mutilé qui n'avait pu le suivre.

Une chose vraiment inexplicable, et qui fait, du reste, autant d'honneur à l'âme indépendante de Cervantès que de honte aux ministres des faveurs royales, c'est l'oubli où fut laissé cet homme illustre, tandis qu'une foule d'obscurs beaux esprits touchaient les pensions qu'ils avaient mendiées en prose et en vers. On raconte qu'un jour Philippe III, étant au balcon de son palais, aperçut un étudiant qui se promenait, un livre à la main, sur les bords du Manzanares. L'homme au manteau noir s'arrêtait à toute minute, gesticulait, se frappait le front avec le poing et laissait échapper de longs éclats de rire. Philippe observait de loin sa pantomime : « Ou cet étudiant est fou, s'écria-t-il, ou il lit *Don Quichotte*. » Des courtisans coururent

aussitôt vérifier si la pénétration royale avait deviné juste, et revinrent annoncer à Philippe qu'en effet c'était bien le *Don Quichotte* que lisait l'étudiant en délire; mais aucun d'eux ne s'avisa de rappeler au prince l'abandon où vivait l'auteur de ce livre si populaire et si goûté.

Une autre anecdote, un peu postérieure, mais qu'il convient de placer ici, fera mieux connaître encore l'estime dont jouissait Cervantès, en même temps que la détresse où il était réduit. Je laisse parler celui qui a recueilli cette anecdote, le licencié Francisco Marquez de Torrès, chapelain de l'archevêque de Tolè le, qui fut chargé de faire la *censure* de la seconde partie du *Don Quichotte*. « Je certifie en vérité, dit-il, que, le 25 février de cette année 1615, l'illustrissime seigneur cardinal, archevêque, mon seigneur, ayant été rendre visite à l'ambassadeur de France... plusieurs gentilshommes français, de ceux qui avaient accompagné l'ambassadeur, aussi courtois qu'éclairés et amis des belles-lettres, s'approchèrent de moi et d'autres chapelains du cardinal, mon seigneur, désireux de savoir quels livres d'imagination avaient alors la vogue Je citai par hasard celui-ci (*le Don Quichote*), dont je fais l'examen. A peine eurent-ils entendu le nom de Miguel de Cervantès qu'ils commencèrent à chuchoter entre eux, et vantèrent hautement l'estime qu'on faisait en France et dans les royaumes limitrophes de ses divers ouvrages, La *Galalée,* que l'un d'eux savait presque par cœur, la première partie du *Don Quichotte* et les *Nouvelles*. Leurs éloges furent si grands, que je m'offris à les mener voir l'auteur de ces œuvres offre qu'ils reçurent avec mille démonstrations de vif désir. Ils me questionnèrent très en détail sur son âge, sa profession, sa qualité et sa fortune. Je fus obligé de répondre qu'il était vieux, a fortune. Je fus obligé de pauvre; à qu'il était vieux, soldat, gentilhomme et pauvre ; à cela l'un d'eux répliqua ces paroles formelles : « Eh quoi ! l'Espagne n'a pas fait riche un tel homme ! On ne le nourrit pas aux frais du trésor publie ! alors un de ces gentilshommes, relevant cette pensée, reprit avec beaucoup de finesse : « Si c'est la nécessité qui l'oblige à écrire, Dieu veuille qu'il n'ait jamais l'abondance, afin que, par ses oeuvres, lui restant pauvre, il fasse riche le monde entier. »

La première édition du *Don Quichotte,* celle de 1605, avait été faite loin des yeux de l'auteur, et sur un manuscrit de sa main, c'est-à-dire fort difficile à déchiffrer. Aussi fourmillait-elle de fautes. Un des premiers soins de Cervantès, fixé à Madrid, fut de publier une seconde édition de son livre,

qu'il revit et corrigea soigneusement. Cette seconde édition, de 1608, bien préférable à la précédente, a servi de modèle à toutes celles qui l'ont suivie.

Deux ans plus tard, en 1612, Cervantès publia les douze *Nouvelles*, qui forment, avec les deux intercalées dans le *Don Quichotte*, et celle qu'on a retrouvée depuis, le recueil des quinze *Nouvelles* qu'il avait successivement composées depuis son séjour à Séville. J'en ai parlé précédemment, à cette époque de sa vie. Ce livre, qu'on qualifiait, dans le privilége, de «très-honnête passe-temps, où se montre la hauteur et la fécondité de la langue castillane», fut reçu, en Espagne et à l'étranger, avec autant de faveur que le *Don Quichotte*. Lope de Vega l'imita de deux façons, en composant à son tour des nouvelles, très-inférieures à celles de Cervantès, et en mettant sur la scène plusieurs des sujets traités par celui-ci. D'autres grands auteurs dramatiques puisèrent à la même source; entre autres le moine Fray Gabriel Tellez, connu sous le nom de Tirso de Molina, qui appelait Cervantès le *Boccace espagnol,* don Agustino Moreto, don Diego de Figueroa et don Antonio Solis.

Après les *Nouvelles*, Cervantès publia, en 1614, son poème intitulé : *Voyage au Parnasse (Viage al Parnaso)* et le petit dialogue en prose qu'il y joignit ensuite sous le nom de *Adjunta al Parnaso*. Dans le poème, fait à l'im tation de celui de Cesare Caporali, de Pé ouse, il louait les bons écrivains de son temps, et déchirait sans pitié ces adeptes de la nouvelle école, qui faisaient périr, sous de ridicules et délirantes innovations, la belle langue du *siècle d'or* [6]. Dans le dialogue, il se plaignait des comédiens qui ne voulaient jouer ni ses anciennes pièces, ni celles qu'il avait composées depuis. Pour tirer quelque parti de ces travaux dramatiques, Cervantès résolut de faire imprimer son théâtre. Il s'adressa au libraire Villaroel, l'un des plus accrédités de Madrid, qui répondit ingénûment : « Un auteur de renom, que j'ai consulté, m'a dit qu'on pouvait beaucoup attendre de votre p ose, mais de vos vers absolument rien. » L'arrêt était juste, quoique un peu sévère, et dut être bien sensible à Cervantès, qui *rima malgré Minerve,* et qui tenait comme un enfant à sa renommée de poëte. Villaroel imprima cependant, au mois de septembre 1615, huit comédies et autant d'intermèdes, avec une dédicace au comte de Lemos, et un prologue, non-seulement très-spirituel, mais très-intéressant pour l'histoire de la scène espagnole. Lope de Vega régnait encore, et le rival qui devait le détrôner, Calderon, débutait dans la carrière. Le public reçut avec indifférence les pièces choisies de Cervantès, et les comédiens ne daignèrent pas en

représenter une seule. Le public et les comédiens furent ingrats peut-être, mais non pas injustes. Comment les blâmer d'avoir laissé dans l'oubli des comédies dont Blas de Nasarre ne trouvait rien de mieux à dire, en les réimprimant un siècle plus tard, sinon que Cervantès les avait faites exprès mauvaises *(artificiosamente malas)* pour se moquer des pièces extravagantes auxquelles s'attachait la vogue?

On publia, dans cette même année 1615, un autre opuscule de Cervantès, qui se rattache à une circonstance intéressante. L'Espagne conservait encore la coutume des *joules poétiques (justas poeticas),* aussi à la mode sous le roi Jean II que les joutes guerrières, et qui se sont conservées, dans le midi de la France, sous le nom de *Jeux floraux*. Paul V ayant canonisé, en 1614, la fameuse sainte Thérèse de Jésus, le triomphe de cette héroïne des cloîtres fut donné pour sujet du concours, dont Lope de Vega était l'un des juges. Il fallait chanter les *extases de la sainte*, dans la forme de l'ode appelée *cancion caslellana,* et sur le mètre de la première églogue de Garcilaso de la Vega, *El dulce lamentar de los pastores.* Tous les écrivains de quelque renom prirent part au concours, et Cervantès, devenu poète lyrique à soixante-sept ans, envoya aussi son ode, qui, sans avoir le prix, fut du moins imprimée, parmi les meilleures, dans la *Relation* des fêtes que célébra l'Espagne entière à la gloire de son illustre fille.

Ce fut encore la même année 1615 qui vit paraître la seconde partie du *Don Quichotte.*

Elle était très-avancée, et Cervantès, qui l'avait annoncée dans le prologue de ses *Nouvelles,* y travaillait assidûment, lorsqu'au milieu de l'année 1614, une continuation de la première partie parut à Tarragone comme l'œuvre du licencié A lonzo Fernandez de Avellaneda, natif de Tordesillas. C'était un nom supposé sous lequel s'était caché cet insolent plagiaire, qui du vivant de l'auteur primitif, lui dérobait le titre et le sujet de son livre. Il n'a pas été possible de découvrir quel était son nom véritable; seulement on croit être certain, d'après les recherches de Mayans, du P. Murillo et de Pellicer, que c'était un Aragonais, moine de l'ordre des prédicateurs, et l'un des auteurs de comédies dont Cervantès s'était moqué si gracieusement dans la première partie du *Don Quichotte.* Semblable aux voleurs de grands chemins, qui injurient les gens qu'ils détroussent, le prétendu Avellaneda commençait son livre en vomissant tout le fiel d'un cœur haineux et jaloux, en accablant Cervantès des plus grossières injures. Il l'appelait manchot, vieux, bourru, envieux, calomniateur; il lui reprochait

ses disgrâces, son emprisonnement, sa pauvreté; il l'accusait enfin d'être sans talent, sans esprit, et se vantait de le priver du débit de sa seconde partie. Quand ce livre tomba entre les mains de Cervantès, quand il vit tant d'outrages en tête d'une œuvre insipide, pédantesque et obscène, piqué d'une telle insolence, il prépara une vengeance digne de lui : il se hâta d'achever son livre, tellement que les derniers chapitres portent quelques traces de cette précipitation. Mais il voulut que rien ne manquât à la comparaison des deux ouvrages. En adressant ces comédies au comte de Lemos, à l'entrée de l'année 1615, il lui disait : « Don Quichotte a les éperons chaussés pour ; lier baiser les pieds de Votre Excellence. Je crois qu'il arrivera un peu maussade, parce qu'à Tar ragone on l'a égaré et maltraité; toutefois il a fait constater par enquête que ce n'est pas lui qui est con tenu dans cette histoire, mais un autre supposé, qui voulut être lui, et ne put y parvenir. » Cervantès fit mieux encore : dans le texte même du *Don Quichotte* (prologue, et chap. LlX) il répondit aux grossières insultes de son plagiaire, sans daigner toutefois en prononcer le vrai nom, par les railleries les plus fines, les plus délicates et les plus attiques, se montrant aussi supérieur par la noblesse et la dignité de sa conduite que par l'accablante perfection de son ouvrage. Mais pour ôter aux Avellaneda futurs toute envie de nouvelles profanations, il conduisit cette fois son héros jusqu'au lit de mort; il reçut son testament, sa confession, et son dernier soupir; il l'enterra, fit son épitaphe, et put s'écrier ensuite, dans un juste et sublime orgueil : « Lei Cid Hamet Ben-Engeli a déposé sa plume; mais il l'a attachée si haut, que personne désormais ne s'avisera de la reprendre. » J'ai regret, j'ai honte d'avoir à dire que cette plate et misérable continuation du prétendu licencié de Tordesillas fut traduite en français par l'auteur du *Gil Blas,* par Le Sage, et que la plupart des lecteurs de notre pays l'ont confondue, jusqu'à ces derniers temps, avec l'œuvre de Cervantès.

Il faut encore s'arrêter ici pour examiner le *Don Quichotte,* non plus dans ses antécédents et son origine, mais en lui-même ; pour considérer enfin sous son principal aspect ce livre immortel, œuvre capitale de son auteur et de son pays.

Montesquieu fait dire à Rica (*Lettres Persanes,* n. 78) : « Les Espagnols n'ont qu'un bon livre, celui qui a montré le ridicule de tous les autres. » C'est là une de ces charmantes railleries qui plaisent par leur exagération même, et que nos voisins ont eu grand tort de prendre au sérieux. S'est-on fâché en France parce que Rica dit, en terminant la même lettre : « A Paris il

y a une maison où l'on met les fous... Sans doute que les Français, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. » Les deux railleries se valent, j'imagine. Toutefois, la définition que donne Montesquieu du *Don Quichotte* pèche aussi bien par l'éloge de ce livre que par la réprobation de tous les autres. S'il n'avait d'autre mérite que de parodier les romans de chevalerie, il ne leur eût pas longtemps survécu. Son œuvre faite, on eût, après les vaincus, enterré le vainqueur. Est-ce la critique des Amadis, des Esplandian, des Platir et des Kyrié-Eléison que nous y cherchons maintenant? Sans doute Cervantès compta, parmi ses mérites, celui d'avoir ruiné de fond en comble cette extravagante et dangereuse littérature. Son livre, en ce sens, est une œuvre morale, qui réunit au plus haut degré les deux vertus de la comédie véritable, corriger en amusant. Néanmoins le *Don Quichotte* est bien autre chose qu'une satire des vieux romans, et je vais essayer d'indiquer les transformations que ce sujet a subies dans la pensée de son auteur.

Je crois bien qu'en commençant son livre Cervantès n'eut d'autre objet en vue que d'attaquer avec les armes du ridicule toute la littérature chevaleresque. C'est ce qu'il dit formellement dans son prologue. D'ailleurs, il suffit d'observer les négligences étranges, les contradictions, les étourderies, dont fourmille la première partie du *Don Quichotte,* pour trouver dans ce défaut (si toutefois c'en est un) la preuve manifeste qu'il le commença dans un moment d'humeur, dans une boutade, sans plan arrêté d'avance, laissant courir sa plume au gré de son imagination, se trouvant romancier de nature, comme La Fontaine était *fablier,* n'attachant enfin aucune importance préméditée à cette œuvre, dont il ne semble pas avoir jamais compris toute la grandeur. Don Quichotte n'est d'abord qu'un fou, un fou complet, un fou à lier, et surtout à bâtonner, car le pauvre gentilhomme reçoit plus de coups des bêtes et des gens que n'en pourrait supporter l'échine même de Rossinante. Sancho Panza n'est aussi qu'un gros lourdaud de paysan, donnant en plein, par intérêt et par simplicité, dans les travers de son maître. Mais cela dure peu. Cervantès pourrait-il rester longtemps entre la folie et la bêtise ! Il s'affectionne d'ailleurs à ses héros, à ceux qu'il appelle les *enfants de son intelligence;* bientôt il leur prête son jugement, son esprit, faisant entre eux une part égale et bien réglée. Au maître, il donne la raison élevée et étendue que peuvent enfanter dans un esprit sain l'étude et la réflexion ; au valet, l'instinct borné, mais sûr, le bon

sens inné, la droiture naturelle, quand l'intérêt ne la trouble pas, que tout homme peut recevoir en naissant, et que la commune expérience suffit à cultiver. Don Quichotte n'a plus qu'une case du cerveau malade ; sa monomanie est celle d'un homme de bien que révolte l'injustice, qu'exalte la vertu. Il rêve encore à se faire le consolateur de l'affligé, le champion du faible, l'effroi du superbe et du pervers. Sur tout le reste, il raisonne à merveille, il disserte avec éloquence, il est *plus fait,* comme lui dit Sancho, *pour être prédicateur que chevalier errant.* De son côté, Sancho a dépouillé le vieil homme; il est fin quoique grossier, il est malin quoique naïf. Comme don Quichotte. n'a plus qu'un grain de folie, lui n'a plus qu'un grain de crédulité, que justifient d'ailleurs l'intelligence supérieure de son maître et l'attachement qu'il lui porte.

Alors commence un spectacle admirable. On voit ces deux hommes, devenus inséparables comme l'âme et le corps, s'expliquant, se complétant l'un par l'autre ; réunis pour un but à la fois noble et insensé; faisant des actions folles et parlant avec sagesse; exposés à la risée des gens quand ce n'est pas à leur brutalité, et mettant en lumière les vices et les sottises de ceux qui les raillent ou les maltraitent; excitant d'abord la moquerie du lecteur, puis sa pitié, puis sa sympathie la plus vive; sachant l'attendrir presque autant que l'égayer, lui donnant à la fois l'amusement et la leçon, et formant enfin, par le contraste perpétuel de l'un avec l'autre, et de tous deux avec le reste du monde, l'immuable fond d'un drame immense et toujours nouveau.

C'est surtout dans la seconde partie du *Don Quichotte* que se montre bien à découvert la nouvelle pensée de son auteur, mûri par l'âge et l'expérience du monde. Il n'y est question de chevalerie errante que justement assez pour continuer la première partie, pour que le même plan général les réunisse et les embrasse. Mais ce n'est plus une simple parodie des romans chevaleresques ; c'est un livre de philosophie pratique, un recueil de maximes, ou plutôt de paraboles, une douce et judicieuse critique de l'humanité tout entière. Ce nouveau personnage introduit dans la familiarité du héros de la Manche, le bachelier Samson Carrasco, n'est-il pas l'incrédulité sceptique qui se raille de toute chose, sans respect! Et, pour donner un autre exemple, qui n'a pensé, en lisant pour la première fois cette seconde partie, que Sancho, revêtu du gouvernement de l'île Barataria, allait lui apprêter à rire ! qui n'a cru que ce monarque improvisé ferait plus de folies sur son lit de justice que don Quichotte. dans sa pénitence de la

Sierra-Morena? On s'était trompé, et le génie de Cervantès pensait beaucoup plus loin que le divertissement du lecteur, sans l'oublier pourtant. Il voulait prouver que cette science si vantée du gouvernement des hommes n'est pas le secret d'une famille ou d'une caste, qu'elle est accessible à tous, et qu'il faut, pour la bien exercer, d'autres qualités plus précieuses que la connaissance des lois et l'étude de la politique, le bon sens et de bonnes intentions. Sans. sortir de son caractère, sans dépasser la sphère de son esprit, Sancho Panza, juge et règne comme Salomon.

La seconde partie du *Don Quichotte* ne parut que dix années après la première, et Cervantès, en publiant celle-ci, ne pensa t pas à lui donner une suite. C'était la mode alors de ne point achever les ouvrages d'imagination. L'on finissait un livre, comme Arioste les chants de son poëme, au milieu des aventures les plus compliquées, dans le plus intéressant de l'action. Le *Lazarille de Tormès* et le *Diable Boiteux* n'ont pas de dénoûment ; la *Galatée* pas davantage. Chez nous même, *Gil Blas* fut fait en trois fragments. Enfin, ce n'est pas la continuation d'Avellaneda qui décida Cervantès à composer la sienne, puisque celle-ci était presque terminée quand l'autre parut. Le *Don Quichotte,* s'il n'eût été qu'une satire littéraire, devait rester inachevé. C'est avec le projet évident que je lui attribue que Cervantès reprit et continua ce sujet. Voilà pourquoi les deux moitiés de l'ouvrage offrent une exception unique dans les annales de la littérature : une seconde partie, faite après cour, qui, non-seulement égale, mais surpasse la première. C'est que l'exécution n'est pas inférieure, et que l'idée mère est plus grande et plus féconde; c'est que l'ouvrage s'adresse ainsi à tous les pays, à tous les temps; c'est qu'il parle à l'humanité dans sa langue universelle; c'est qu'enfin il est peut-être, de tous les livres, celui qui élève à sa plus haute expression cette qualité rare et précieuse par-dessus toutes celles dont fut doué l'esprit humain, le sens commun, qui l'est si peu; le bon sens, si bon, en effet, que rien n'est meilleur.

J'ai voulu seulement donner une explication, en quelque sorte historique, du livre de Cervantès; car, à quoi bon faire son éloge! qui ne l'a lu! qui ne le sait par cœur! qui n'a dit avec Walter Scott, le plus grand admirateur de Cervantès, comme son plus digne rival, que c'est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ? Y a-t-il un conte plus populaire, une histoire qui sache mieux plaire à tous les âges, à tous les goûts, à tous les caractères, à toutes les conditions! N'a-t-on pas toujours devant les yeux ce don Quichotte, long, mince et grave; ce Sancho, gros, court et plaisant; et la gouvernante de

celui-là, et la femme de celui-ci, et le curé, et le barbier maître Nicolas, et la servante Maritornes, et le bachelier Carrasco, que sais-je? et tous les personnages de cette histoire, y compris Rossinante et le Grison, autre paire d'inséparables amis? Peut-on avoir oublié comment ce livre est conçu, comment il est exécuté ! Peut-on n'avoir pas admiré la parfaite unité du plan, et la prodigieuse diversité des détails? — Cette imagination si féconde, si prodigue, qu'elle rassasie la curiosité du plus insatiable lecteur? - L'art infini avec lequel se succèdent et s'enlacent les épisodes, qu'anime un intérêt toujours varié, toujours croissant, et que l'on quitte pourtant sans regret pour le plaisir plus vif encore de se retrouver tête à tête avec les deux héros? — Leur assortiment et leur contraste à la fois, les sentences du maître, les saillies du valet, une gravité jamais lourde, un badinage jamais futile, une alliance intime et naturelle entre le burlesque et le sublime, le rire et l'émotion, l'amusement et la moralité? Peut-on enfin n'avoir pas senti les charmes et les beautés de ce langage magnifique, harmonieux, facile, prenant toutes les nuances et tous les tons; de ce style où sont tous les styles, depuis le plus familier comique jusqu'à la plus majestueuse éloquence, et qui a fait dire du livre qu'il était « divinement écrit dans une langue divine? »

Hélas! cette dernière satisfaction n'appartient complétement qu'à ceux qui ont le bonheur de le lire dans l'original. Ils sont rares en deçà des Pyrénées. Nous ne sommes plus au temps où l'espagnol se parlait à Paris, à Bruxelles, à Munich, à Vienne, à Milan, à Naples, où il était la langue des cours, de la politique et du bon ton; le français l'a détrôné. En revanche , il est facile à chacun de s'imaginer qu'il lit le *Don Quichotte,* le trouvant transporté dans son propre idiome. Si aucun livre ne compte autant de lecteurs que celui-là, aucun non plus ne compte autant de traducteurs. Il en a trouvé en Hollande, en Danemark, en Suède, en Russie. Ce sont, en Allemagne, des écrivains comme Tieck et Soltau , qui ont fait passer dans la langue du pays l'œuvre de Cervantès. Elle a eu dix traducteurs en Angleterre : Shelton, Gayton, Ward, Jarvis, Smollett, Ozell, Motteux, Wilmont, Durfey, J. Philips, outre un commentateur intelligent comme le docteur John Bowle; et peut-être autant en Italie, depuis Franciosini jusqu'au traducteur anonyme de 1815, pour qui Novelli dessina des gravures. En France , le nombre en est plus grand encore, si l'on réunit toutes les versions qui parurent, depuis les premières ébauches de César Oudin et de Rosset, contemporains du livre , jusqu'aux deux traductions

publiées dans le présent siècle. Celle que donna Filleau de Saint-Martin, vers le milieu du siècle dernier, est, sinon la meilleure, au moins la plus répandue. Dans une introduction qu'y ajouta M. Auger, en 1819, il faisait remarquer que le nombre des éditions de cette seule traduction, publiées en France, s'élevait déjà, le croira-t-on? à cinquante et une. Depuis, on en a publié une cinquante-deuxième édition. Ce succès, qui n'a peut-être pas d'autre exemple, prouve avec éclat le mérite immense de l'œuvre originale, et la curiosité toujours nouvelle, toujours croissante, qu'elle entretient de génération en génération. Il faut , en effet, que le *Don Quichotte* soit doué d'un principe de vie bien puissant, ou plutôt qu'il porte le sceau de l'immortalité, pour avoir si glorieusement résisté aux mutilations forcées de ses traducteurs. Ce livre fut écrit avec trop d'esprit et d'adresse pour avoir été compris de tout le monde : il fallait dépayser jusqu'aux limiers du saint-office. De là ces adroits propos à double entente, ces fines allusions, ces délicates ironies, voiles ingénieux qu'employait Cervantès pour déguiser, sous l'œil de l'inquisition, des pensées trop hardies, trop moqueuses, trop profondes pour qu'elles se montrassent à front découvert. Il fallait déjà, il y a deux cents ans, lire le *Don Quichotte* comme l'épitaphe du licencié Pedro Garcias, et faire comme l'étudiant du prologue de *Gil Blas,* lever la pierre du tombeau pour savoir quelle âme s'y trouvait enterrée. Maintenant surtout que les allusions contemporaines nous échappent, le sens devient plus difficile à saisir. Les mots seuls se montrent, l'idée se cache, et les Espagnols eux-mêmes n'entendent plus tout leur livre. Il faut une clef; or, cette clef ne se trouve que dans les commentaires tout récents de Bowle, de Pellicer, de l'académie espagnole, de Fernandez Navarrette, de Los Rios, de Arrieta, de Clémencin. Nul traducteur n'avait encore pu profiter de leurs annotations pour comprendre Cervantès et le faire comprendre. Un tel secours était nécessaire, indispensable. C'est, d'une. part, avec l'aide de ces précieux travaux, et, de l'autre, avec la conscience des fautes et des imperfections de mes devanciers, que j'ose à mon tour lutter contre *un si rude jouteur*, et, joignant pour la première fois le commentaire au texte, rendre à l'auteur du *Don Quichotte* l'hommage auquel se préparait dès longtemps mon admiration passionnée.

Travaillant, a soixante ans passés, avec toute l'ardeur et toute la verve d'un jeune homme, Cervantès menait de front plusieurs écrits de longue haleine. Dans cette dédicace si noble et si digne qu'il adressait, au mois d'octobre 1615, avec la seconde partie du *Don Quichotte,* à son protecteur

le comte de Lemos, il lui annonçait l'envoi prochain de son autre roman *Persilis et Sigismonde (Los Trabajos de Pérsiles* y *Sigismunda) ;* Il avait également promis, en d'autres occasions, la seconde partie de la *Galalée* et deux ouvrages nouveaux dont on ignore l'espèce, le *Bernardo et les Semaines du Jardin (Las Semanas del Jardin)*. De ces trois derniers il n'est pas resté même un fragment. Quant au *Persilès*, il fut publié par sa veuve, en 1617. Chose étrange ! Dans l'instant même où Cervantès tuait le roman chevaleresque sous les traits de sa raillerie, et de la même plume qui lançait ces traits meurtriers, il écrivait un roman presque aussi extravagant que ceux qui avaient brouillé la cervelle de son hidalgo. Il faisait à la fois la censure et l'apologie, imitant ceux qu'il blâmait, et tombant tout le premier dans le péché qu'il frappait d'anathème. Chose non moins étrange! C'est à cette œuvre informe qu'il réservait ses éloges et sa prédilection : semblable à ces pères auxquels une tendresse aveugle fait préférer le fruit maladif de leur vieillesse à ses robustes aînés. Parlant du *Don Quichotte* avec modestie, presque avec embarras, il annonçait pompeusement au monde la merveille du *Persilès*. C'était Corneille mettant *Nicomède* plus haut que *Cinno.* Ce roman de *Persilès et Sigismonde,* qu'on ne sait à quoi comparer, ni dans quel genre classer, car il réunit tous les genres sans appartenir à aucun, est un tissu d'épisodes entrelacés comme ceux d'une intrigue de Calderon, d'aventures bizarres, de rencontres inouïes, de prodiges invraisembles, de caractères faux, de sentiments alambiqués. Cervantès, peintre si exact , si judicieux , de la nature physique et morale, a bien fait d'en reléguer la scène aux régions hyperboréennes, car c'est un monde imaginaire, sans nul rapport avec celui qu'il avait sous les yeux. Du reste, à la lecture de cette débauche d'un grand esprit, où se trouverait aisément la matière de vingt drames et de cent contes, on ne peut trop admirer cette imagination presque septuagénaire, aussi riche encore, aussi féconde que celle de l'Arioste; on ne peut trop admirer cette plume toujours noble, élégante, hardie, couvrant les absurdités du récit sous la magnifique parure du langage. Le *Persilès* est plus correct et plus châtié que le *Don Quichotte;* c'est, en plusieurs parties, un modèle achevé de style, et peut-être le livre le plus classique de l'Espagne. On pourrait le comparer à un palais tout bâti de marbre et de bois de cèdre, mais sans ordonnance, sans proportions, sans figure, et n'offrant à vrai dire, au lieu d'une œuvre architecturale, qu'un amas de précieux matériaux. Quand on voit le sujet du livre et le nom de l'auteur, la préférence qu'il il lui donnait sur tous ses ouvrages, et les éminentes

qualités qu'il y a si follement dépensées, on est en droit de dire que le *Persilès* est une des grandes aberrations de l'esprit humain.

Cervantès ne put jouir ni du succès qu'il se promettait complaisamment de ce dernier ouvrage de sa plume, de ce Benjamin *des enfants de son intelligence,* ni du succès bien autrement durable et légitime de son véritable titre à l'immortalité. Toujours malheureux, il ne lui fut pas même permis de discerner, à travers les éloges de ses contemporains, quelle gloire immense lui réservait la postérité. Lorsqu'il publia, vers la fin de 1615, la seconde partie du *Don Quichotte*, ayant : lors soixante-huit ans, il était attaqué sans remède de la maladie qui l'emporta bientôt après. Espérant, à l'entrée de la belle saison, trouver quelque soulagement dans l'air de la campagne, il partit, le 2 avril suivant, pour le bourg d'Esquivias, où demeuraient les parents de sa femme. Mais, au bout de quelques jours, son mal empirant, il fut contraint de revenir à Madrid, accompagné de deux amis qui le soignaient en chemin. Ce fut à ce retour d'Esquivias que lui arriva une petite aventure dont il composa le prologue du *Persilès,* et à laquelle nous devons l'unique relation un peu détaillée qu'on ait conservée de sa maladie.

Les trois amis cheminaient paisiblement sur la route de traverse, quand un étudiant, qui venait derrière eux, monté sur un âne, leur cria de s'arrêter, et se plaignit, en les rejoignant, de ce qu'il n'avait pu les atteindre plus tôt pour jouir de leur compagnie. L'un des bourgeois d'Esquivias répondit que la faute en était au cheval du seigneur Miguel de Cervantès, qui avait le pas très-allongé. A ce nom de Cervantès, pour lequel il était passionné sans le connaître, l'étudiant sauta à bas de sa monture, et, lui saisissant la main entre les siennes : « Oui, oui, s'écria-t-il, voilà le manchot sain, le fameux tout, l'écrivain joyeux, et finalement le boute-en-train des muses. » Cervantès, qui se vit si à l'improviste comblé de caresses et d'éloges, répondit avec sa modestie ordinaire, et engagea l'étudiant à remonter sur sa bourrique pour achever à ses côtés le reste de la route.

« Nous retinmes un peu la bride, continue Cervantès, et, chemin faisant, on parla de ma maladie. Le bon étudiant m'eut bientôt condamné. « Ce mal, dit-il, est une hydropisie que ne pourra guérir toute l'eau de l'Océan, quand vous la boiriez goutte à goutte. Que Votre Grâce, seigneur Cervantès, se mette à la ration pour boire, et n'oublie pas.de bien manger; avec cela vous guérirez, sans autre médecine. — C'est ce que bien des gens m'ont déjà dit, répondis-je. Mais je ne puis pas plus m'empêcher de boire à toute mon en«

vie que si je n'étais pas né pour autre chose. Ma vie va s'éteignant, et au pas des éphémérides de mon pouls, qui finiront au plus tard leur carrière diman« che prochain, je finirai celle de ma vie. Votre Grâce est arrivée en un rude moment à faire ma connaissance, puisqu'il ne me reste pas assez de temps pour me montrer reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez. , » En disant cela, nous arrivâmes au pont de Tolède, que je traversai, et l'étudiant s'éloigna pour gagner celui de Ségovie... »

Ce prologue, sans suite et sans liaison, mais où du moins Cervantès montrait encore toute la gaieté de son esprit dans le portrait burlesque de l'étudiant, avant de dire adieu à ses *joyeux amis,* fut le dernier effort de sa plume. Son mal fit d'effrayants progrès; il s'alita, et reçut l'extrême-onction le 18 avril. On annonçait alors le retour prochain du comte de Lemos, qui passait de la vice-royauté de Naples à la présidence du conseil. La dernière pensée de Cervantès fut un sentiment de gratitude, un tendre souvenir à son protecteur. Presque mourant, il dicta la lettre suivante, que je traduis mot pour mot :

« Ces anciens couplets, qui furent célèbres en leur temps, et qui commencent ainsi, *Le pied déjà dans l'étrier,* je voudrais qu'ils ne vinssent pas si à propos dans cette mienne épitre. Car, presque avec les mêmes paroles, je puis commencer en disant :

« *Le pied déjà dans l'étrier, avec les angoisses de la mort, grand seigneur, je l'écris celle-ci* [7]...

« Hier on m'a donné l'extrême-onction, et aujourd'hui je vous écris ce billet. Le temps est court, l'angoisse s'accroît, l'espérance diminue, et avec tout cela je porte la vie sur le désir que j'ai de vivre ; et je voudrais y mettre une borne jusqu'à ce que je baise les pieds de Votre Excellence. Peut-être que la joie de vous revoir bien portant en Espagne serait si grande qu'elle me rendrait la vie. Mais s'il est décrété que je dois la perdre, que la volonté des cieux s'accomplisse. Que du moins Votre Excellence connaisse ce mien désir, et sache qu'elle eut en moi un serviteur si désireux de la servir qu'il voulut aller même au delà de la mort pour montrer son attachement. Avec tout cela, comme en prophétie, je m'applaudis du retour de Votre Excellence ; je me réjouis de vous voir partout montrer au doigt, et me réjouis plus encore de ce que se sont accomplies mes espérances, établies sur la renommée de vos vertus... »

Cette lettre, qui devrait, au dire de Los Rios, être toujours sous les yeux des grands et des écrivains, pour apprendre, aux uns la générosité, aux

autres la reconnaissance, prouve au moins quelle parfaite sérénité d'âme Cervantès conserva jusqu'au dernier moment. Atteint bientôt d'une longue défaillance, il expira le samedi 23 avril 1616.

Le docteur John Bowle a fait la remarque piquante que les deux plus beaux génies de cette grande époque, tous deux méconnus de leurs contemporains et vengés tous deux par la postérité, Miguel de Cervantès et William Shakspeare, étaient morts précisément le même jour. On trouve, en effet, dans les biographies de Shakspeare, qu'il décéda le 23 avril 1616. Mais il faut prendre garde que les Anglais n'adoptèrent le calendrier grégorien qu'en 1754, et qu'ils furent jusque-là en retard des Espagnols pour les dates, comme les Russes le sont aujourd'hui du reste de l'Europe. Shakspeare a donc survécu douze jours à Cervantès.

Par son testament, où il nommait pour exécuteurs de ses volontés (*albaceas*) sa femme dona Catalina de Palacios Salazar, et son voisin le licencié Francisco Nunez, Cervantès avait ordonné qu'on l'enterrât dans un couvent de religieuses trinitaires fondé depuis quatre ans dans la rue *del Humilladero*,et où sa fille, dona Isabel de Saavedra, chassée peut-être par la pauvreté de la maison paternelle, avait récemment fait ses vœux. Il est probable que ce dernier désir de Cervantès fut respecté; mais, en 1633, les religieuses *del Humilladero* passèrent à un nouveau couvent de la rue de *Cantaranas,* et l'on ignore ce que devinrent les cendres de Cervantès, dont nul tombeau, nulle pierre, nulle inscription, n'ont pu faire découvrir la place.

Une négligence semblable a laissé périr les deux portraits qu'avaient faits de lui Jauregui et Pacheco. Seulement une copie de l'un d'eux s'est conservée jusqu'à nos jours. Elle est du règne de Philippe IV la grande époque de la peinture espagnole, et les uns l'attribuent à Alonzo del Arco, les autres à l'école de Vicencio Carducho, ou de Eugenio Cajès. Au reste, quel qu'en soit l'auteur, elle répond parfaitement à la peinture que Cervantès a tracée de lui-même dans le prologue de ses *Nouvelles*. Il suppose qu'un de ses amis devait graver son portrait en tête du livre, et qu'on aurait mis au-dessous cette inscription : « Celui que vous voyez ici avec un visage aquilin, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez courbe quoique bien proportionné, la barbe d argent (il n'y a pas vingt ans qu'elle était d'or), les mousta ches grandes, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il n'en a que six sur le devant, encore sont-elles mal conditionnées et plus mal rangées , puisqu'elles ne correspondent

pas les unes aux autres le corps entre deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint clair, plutôt blanc que brun, un peu chargé des épaules, et non fort léger des pieds ; celui-là est l'auteur de la *Galatée,* du *Don Quichotte de la Manche*... et d'autres œuvres qui courent les rues, égarées de leur chemin , et peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. » Il parle ensuite de sa main gauche brisée à Lépante, et termine ainsi son portrait : Enfin, puisque cette occasion m'a manqué, et que je reste en blanc, sans figure, force me sera de me faire valoir par ma langue, laquelle, quoique bègue, ne le sera pas pour dire des vérités qui se font bien entendre par signes. »

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir sur l'histoire de cet homme illustre, l'un de ceux qui payèrent par le malheur de toute la vie les tardifs honneurs d'une gloire posthume. Né dans une famille honorable, mais pauvre; recevant d'abord une éducation libérale, puis jeté dans la domesticité par la misère; page, valet de chambre, enfin soldat ; estropié à la bataille de Lépante ; distingué à la prise de Tunis; pris par un corsaire barbaresque; captif cinq années dans les bagnes d'Alger; racheté par la charité publique, après de vains efforts d'industrie et d'audace ; encore soldat dans le Portugal et les Açores; épris d'une dame noble et pauvre autant que lui; ramené un moment aux lettres par l'amour, et bientôt éloigné d'elles par la détresse, récompensé de ses services et de ses talents par un magnifique emploi de commis aux vivres; accusé de détournement de derniers publics; jeté en prison par les gens du roi, relâché après preuve d'innocence, puis encore emprisonné par des paysans mutins ; devenu poëte et agent d'affaires; faisant, pour gagner son pain, du négoce par procuration, et des pièces de théâtre ; découvrant , à cinquante ans passés, sa véritable vocation; ne sachant à quel protecteur faire agréer la dédicace de ses œuvres; trouvant un public indifférent qui daigne rire, mais non l'apprécier ni le comprendre; des rivaux jaloux qui le ridiculisent et le diffament ; des amis envieux qui le trahissent; poursuivi par le besoin jusqu'en sa vieillesse ; oublié de la plupart, méconnu de tous, et mourant enfin dans la solitude et la pauvreté : tel fut, durant sa vie, Miguel de Cervantès Saavedra. C'est après deux siècles qu'on s'avise de chercher son berceau et sa tombe, qu'on pare d'un médaillon de marbre la dernière maison qu'il habita, qu'on lui élève une statue sur la place publique, et qu'effaçant le nom de quelque obscur bienheureux, on grave au coin d'une petite rue de Madrid ce grand nom qui remplit le monde.

Il me reste à dire un mot sur la manière dont j'ai compris et envisagé ma tâche.

A mes yeux, la traduction d'un livre justement célèbre, d'un de ces ouvrages qui appartiennent moins à une littérature en particulier qu'à l'humanité tout entière, n'est pas seulement une affaire de goût et de style ; c'est une affaire de conscience , et j'oserais presque dire de probité. Je crois que le traducteur a pour devoir strict d'appliquer incessamrnent ses efforts, non-seulement à rendre le sens dans toute sa vérité, dans toute sa rigueur, mais encore à reproduire l'effet de chaque période, de chaque phrase et presque de chaque mot. Je crois que, tout en respectant les règles et les exigences de sa propre langue, il doit se plier assez aux formes du modèle, dans l'ensemble et dans le détail, pour qu'on sente perpétuellement l'original sous la copie ; qu'il doit parvenir, non point à tracer, comme on l'a dit souvent, la gravure d'un tableau, c'est-à-dire une imitation décolorée, mais à peindre une seconde fois le tableau avec sa couleur générale et ses nuances particulières. Je crois encore que le traducteur doit rejeter comme une pensée coupable, en quelque sorte comme une tentation de vol ou de sacrilége, toute envie de supprimer le moindre fragment du texte, ou d'ajouter la moindre chose de son propre fonds; il ne doit, suivant le mot de Cervantès, *rien omettre et rien mettre*. Je crois, enfin, que le respect pour son modèle doit être porté si loin qu'il ne se croie pas même permis de corriger une faute, non de celles de goût, dont il n'est pas juge, mais une faute matérielle, une erreur de fait. Qu'il la signale, bien; mais qu'il la laisse. Les défauts saillants ou les taches légères qui se rencontrent dans une œuvre importante et durable, soit qu'ils proviennent de l'époque, soit qu'ils proviennent. de l'écrivain, ont toujours leur sens et leur prix. Ils appartiennent, sous divers points de vue, à l'historien , à l'artiste, au critique littéraire; ils servent de leçon presque autant que les beautés mêmes. Qu'on les respecte donc à l'égal des beautés.

La plus grande difficulté qui se rencontre pour arriver à cette fidèle et complète reproduction de l'original, c'est la différence des idiomes , ou plutôt la différence que les temps, les mœurs, le goût, impriment aux idiomes de deux nations, à deux époques. J'ai dû hasarder quelquefois des tours et des expressions qui peut-être ne sont plus dans l'usage courant. On les appellera des *espagnolicismses*; ce ne serait pas juste. Notre langue du seizième siècle se rapprochait assez de celle de l'Espagne, dont elle était

tributaire à la même époque, pour m'offrir des analogies et des ressources que me refuse notre langue émancipée du dix-neuvième. Il faudrait donc seulement m'accuser d'archaïsme. Au fait, je n'ai fait qu'une seule étude préparatoire pour traduire Cervantès : j'ai relu Montaigne.

LOUIS VIARDOT.





PROLOGUE



LECTEUR inoccupé, tu me croiras bien, sans exiger de serment, si je te dis que je voudrais que ce livre, comme enfant de mon intelligence [8], fût le plus beau, le plus élégant et le plus spirituel qui se pût imaginer; mais, hélas! je n'ai pu contrevenir aux lois de la nature, qui veut que chaque être engendre son semblable. Ainsi, que pouvait engendrer un esprit stérile et mal cultivé comme le mien, sinon l'histoire d'un fils sec, maigre, rabougri, fantasque, plein de pensées étranges et que nul autre n'avait conçues, tel enfin qu'il pouvait s'engendrer dans une prison, où toute incommodité a son siège, où tout bruit sinistre fait sa demeure? Le loisir et le repos, la paix du séjour, l'aménité des champs, la sérénité des cieux, le murmure des fontaines, le calme de l'esprit, toutes ces choses concourent à ce que les muses les plus stériles se montrent fécondes, et offrent au monde ravi des fruits merveilleux qui le comblent de satisfaction. Arrive-t-il qu'un père ait un fils laid et sans aucune grâce, l'amour qu'il porte à cet enfant lui met un bandeau sur les yeux pour qu'il ne voie pas ses défauts ; au contraire, il les prend pour des saillies, des gentillesses, et les conte à ses amis pour des traits charmants d'esprit et de malice. Mais moi, qui ne suis, quoique j'en paraisse le père véritable, que le père putatif [9]de don Quichotte, je ne veux pas suivre le courant de l'usage,

ni te supplier, les larmes aux yeux, comme d'autres font, très-cher lecteur, de pardonner ou d'excuser les défauts que tu verras en cet enfant, que je te présente pour le mien. Puisque tu n'es ni son parent ni son ami ; puisque tu as ton âme dans ton corps avec son libre arbitre, autant que le plus huppé ; puisque tu habites ta maison, dont tu es seigneur autant que le roi de ses tributs, et que tu sais bien le commun proverbe : *Sous mon manteau. je tue le roi*, toutes choses qui t'exemptent à mon égard d'obligation et de respect, tu peux dire de l'histoire tout ce qui te semblera bon, sans crainte qu'on te punisse pour le mal, sans espoir qu'on te récompense pour le bien qu'il te plaira d'en dire.

Seulement, j'aurais voulu te la donner toute nue, sans l'ornement du prologue, sans l'accompagnement ordinaire de cet innombrable catalogue de sonnets, d'épigrammes, d'éloges, qu'on a l'habitude d'imprimer en tête des livres [10]. Car je dois te dire que, bien que cette histoire m'ait coûté quelque travail à composer, aucun ne m'a semblé plus grand que celui de faire cette préface que tu es à lire. Bien souvent j'ai pris la plume pour l'écrire, et toujours je l'ai posée, ne sachant ce que j'écrirais. Mais un jour que j'étais indécis, le papier devant moi, la plume sur l'oreille, le coude sur la table et la main sur la joue, pensant à ce que j'allais dire, voilà que tout à coup entre un de mes amis, homme d'intelligence et d'enjouement, lequel, me voyant si sombre et si rêveur, m'en demanda la cause. Comme je ne voulais pas la lui cacher, je lui répondis que je pensais au prologue qu'il fallait écrire pour l'histoire de don Quichotte, et que j'étais si découragé que j'avais résolu de ne pas le faire, et dès lors de ne pas mettre au jour les exploits d'un si noble chevalier.



«Car enfin, lui dis-je, comment voudriez-vous que je ne fusse pas en souci de ce que va dire cet antique législateur qu'on appelle le public, quand il verra qu'au bout de tant d'années où je dormais dans l'oubli, je viens aujourd'hui me montrer au grand jour, portant toute la charge de mon âge [11], avec une légende sèche comme du jonc, pauvre d'invention et de style, dépourvue de jeux d'esprit et de toute érudition, sans annotations en marge et sans commentaires à la fin du livre ; tandis que je vois d'autres ouvrages, même fabuleux et profanes, si remplis de sentences d'Aristote, de Platon et de toute la troupe des philosophes, qu'ils font l'admiration des lecteurs, lesquels en tiennent les auteurs pour hommes de grande lecture, érudits et éloquents? Et qu'est-ce, bon Dieu ! quand ils citent la sainte Écriture! ne dirait-on pas que ce sont autant de saints Thomas et de docteurs de l'Église, gardant en cela une si ingénieuse bienséance qu'après avoir dépeint, dans une ligne, un amoureux dépravé, ils font, dans la ligne suivante, un petit sermon chrétien, si joli que c'est une joie de le lire ou de l'entendre! De tout cela mon livre va manquer; car je n'ai rien à annoter en

marge, rien à commenter à la fin, et je ne sais pas davantage quels auteurs j'y ai suivis, afin de citer leurs noms en tête du livre, comme font tous les autres, par les lettres de l'A B C, en commençant par Aristote et en finissant par Xénophon, ou par Zoïle et Zeuxis, bien que l'un soit un critique envieux et le second un peintre. Mon livre va manquer encore de sonnets en guise d'introduction, au moins de sonnets dont les auteurs soient des ducs, des comtes, des marquis, des évêques, de grandes dames ou de célèbres poëtes; bien que, si j'en demandais quelques-uns à deux ou trois amis, gens du métier, je sais qu'ils me les donneraient, et tels que ne les égaleraient point ceux des plus renommés en notre Espagne. Enfin, mon ami et seigneur, poursuivis-je, j'ai résolu que le seigneur don Quichotte restât enseveli dans ses archives de la Manche, jusqu'à ce que le ciel lui envoie quelqu'un qui l'orne de tant de choses dont il est dépourvu; car je me sens incapable de les lui fournir, à cause de mon insuffisance et de ma chétive érudition, et parce que je suis naturellement, paresseux d'aller à la quête d'auteurs qui disent pour moi ce que je sais bien dire sans eux. C'est de là que viennent l'indécision et la rêverie où vous m'avez trouvé, cause bien suffisante, comme vous venez de l'entendre, pour m'y tenir plongé. »

Quand mon ami eut écouté cette harangue, il se frappa le front du creux de la main, et, partant d'un grand éclat de rire, « Par Dieu, frère, s'écria-t-il, vous venez de me tirer d'une erreur où j'étais resté depuis le long temps que je vous connais. Je vous avais toujours tenu pour un homme d'esprit sensé, et sage dans toutes vos actions, mais je vois à présent que vous êtes aussi loin de cet homme que la terre l'est du ciel. Comment est-il possible que de semblables bagatelles, et de si facile rencontre, aient la force d'interdire et d'absorber un esprit aussi mûr que le vôtre, aussi accoutumé à aborder et à vaincre des difficultés bien autrement grandes? En vérité, cela ne vient pas d'un manque de talent, mais d'un excès de paresse et d'une absence de réflexion. Voulez-vous éprouver si ce que je dis est vrai? Eh bien ! soyez attentif, et vous verrez comment, en un clin d'oeil, je dissipe toutes ces difficultés et remédie à tous ces défauts qui vous embarrassent, dites-vous, et vous effraient au point de vous faire renoncer à mettre au jour l'histoire de votre fameux don Quichotte, miroir et lumière de toute la chevalerie errante. — Voyons, répliquai-je à son offre; de quelle manière pensez-vous remplir le vide qui fait mon effroi, et tirer à clair le chaos de ma confusion ? »

Il me répondit : « A la première chose qui vous chagrine, c'est-à-dire les sonnets, épigrammes et éloges qui vous manquent pour mettre en tête du livre, voici le remède que je propose : prenez la peine de les faire vous-même ; ensuite vous les pourrez baptiser et nommer comme il vous plaira, leur donnant pour parrains le Preste-Jean des Indes [12] ou l'empereur de Trébisonde, desquels je sais que le bruit a couru qu'ils étaient d'excellents poëtes ; mais quand même ils ne l'eussent pas été, et que des pédants de bacheliers s'aviseraient de mordre sur vous par derrière à propos de cette assertion, n'en faites pas cas pour deux maravédis, car, le mensonge fût-il avéré, on ne vous coupera pas la main qui l'a écrit.

« Quant à citer en marge les livres et les auteurs où vous auriez pris les sentences et les maximes que vous placerez dans votre histoire [13], vous n'avez qu'à vous arranger de façon qu'il y vienne à propos quelque dicton latin, de ceux que vous saurez par cœur, ou qui ne vous coûteront pas grande peine à trouver. Par exemple, en parlant de liberté et d'esclavage, vous pourriez mettre :

Non bene pro toto libertas venditur auro,

et citer en marge Horace, ou celui qui l'a dit [14]. S'il est question du pouvoir de la mort, vous recourrez aussitôt au distique :

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas regumque turres.

S'il s'agit de l'affection et de l'amour que Dieu commande d'avoir pour son ennemi, entrez aussitôt dans la divine Écriture, ce que vous pouvez faire avec tant soit peu d'attention, et citez pour le moins les paroles de Dieu même : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros ;* si vous traitez de mauvaises pensées, invoquez l'Évangile : *De corde exeunt cogitationes*

malœ; si de l'instabilité des amis, voilà Caton [15] qui vous prêtera son distique :

> Douce cris felix multos numerabis amicos ;
> Tempora si fuerint nubila, solus cris.

Avec ces bouts de latin, et quelques autres de même étoffe, on vous tiendra du moins pour grammairien, ce qui, à l'heure qu'il est, n'est pas d'un petit honneur ni d'un mince profit.

« Pour ce qui est de mettre des notes et commentaires à la fin du livre, vous pouvez en toute sûreté le faire de cette façon : si vous avez à nommer quelque géant dans votre livre, faites en sorte que ce soit le géant Goliath, et vous avez, sans qu'il vous en coûte rien, une longue annotation toute prête; car vous pourrez dire : *Le géant Golias, ou Goliath, fut un Philistin que le berger David tua d'un grand coup de fronde dans la vallée de Thérébinthe, ainsi qu'il est conté dans le* Livre des Rois, *au chapitre où vous en trouverez l'histoire.* Après cela, pour vous montrer homme érudit, versé dans les lettres humaines et la cosmographie, arrangez-vous de manière que. le fleuve du Tage soit mentionné en quelque passage de votre livre, et vous voilà en possession d'un autre magnifique commentaire. Vous n'avez qu'à mettre: *Le fleuve du Tage fut ainsi appelé du nom d'un ancien roi des Espagnes; il a sa source en tel endroit, et son embouchure dans l'Océan, où il se jette, après avoir baigné les murs de la fameuse cité de Lisbonne. Il passe pour rouler des sables d'or*, etc. Si vous avez à parler de larrons, je vous fournirai l'histoire de Cacus, que je sais par cœur ; si de femmes perdues, voilà l'évêque de Mondonedo [16] qui vous prêtera Lamia, Layda et Flora, et la matière d'une note de grand crédit; si de cruelles, Ovide vous fournira Medée ; si d'enchanteresses, Homère a Calypso, et Virgile, Circé ; si de vaillants capitaines, Jules César se prêtera lui-même dans ses *Commentaires*, et Plutarque vous donnera mille Alexandres. Avez-vous à parler d'amours? pour peu que vous sachiez quatre mots de la langue italienne, vous trouverez dans Leone Hebreo [17] de quoi remplir la mesure toute comble; et s'il vous déplaît d'aller à la quête en pays étrangers, vous avez chez vous Fonséca et son *Amour de Dieu*, qui renferme tout ce que

vous et le plus ingénieux puissiez désirer en semblable matière. En un mot, vous n'avez qu'à faire en sorte de citer les noms que je viens de dire, ou de mentionner ces histoires dans la vôtre, et laissez-moi le soin d'ajouter des notes marginales et finales : je m'engage, parbleu, à vous remplir les marges du livre et quatre feuilles à la fin.

« Venons, maintenant, à la citation d'auteurs qu'ont les autres livres et dont le vôtre est dépourvu. Le remède est vraiment très-facile, car vous n'avez autre chose à faire que de chercher un ouvrage qui les ait tous cités, depuis l'a jusqu'au z [18], comme vous dites fort bien; et ce même abécédaire, vous le mettrez tout fait dans votre livre. Vit-on clairement le mensonge, à cause du peu d'utilité que ces auteurs pouvaient vous offrir, que vous importe? il se trouvera peut-être encore quelque homme assez simple pour croire que vous les avez tous mis à contribution dans votre histoire ingénue et tout unie. Et, ne fût-il bon qu'à cela, ce long catalogue doit tout d'abord donner au livre quelque autorité. D'ailleurs, qui s'avisera, n'ayant à cela nul intérêt, de vérifier si vous y avez ou non suivi ces auteurs? Mais il y a plus, et, si je ne me trompe, votre livre n'a pas le moindre besoin d'aucune de ces choses que vous dites lui manquer ; car enfin, il n'est tout au long qu'une invective contre les livres de chevalerie, dont Aristote n'entendit jamais parler, dont Cicéron n'eut pas la moindre idée, et dont saint Basile n'a pas dit un mot. Et, d'ailleurs, ses fabuleuses et extravagantes inventions ont-elles à démêler quelque chose avec les ponctuelles exigences de la vérité, ou les observations de l'astronomie ? Que lui importent les mesures géométriques ou l'observance des règles et arguments de la rhétorique? A-t-il, enfin, à prêcher quelqu'un, en mêlant les choses humaines et divines, ce qui est une sorte de mélange que doit réprouver tout entendement chrétien ? L'imitation doit seulement lui servir pour le style, et plus celle-là sera parfaite, plus celui-ci s'approchera de la perfection. Ainsi donc, puisque votre ouvrage n'a d'autre but que de fermer l'accès et de détruire l'autorité qu'ont dans le monde et parmi le vulgaire les livres de chevalerie, qu'est-il besoin que vous alliez mendiant des sentences de philosophes, des conseils de la sainte Écriture, des fictions de poëtes, des oraisons de rhétoriciens et des miracles de bienheureux? Mais tâchez que, tout uniment et avec des paroles claires, honnêtes, bien disposées, votre période soit sonore et votre récit amusant, que vous peigniez tout ce que votre imagination conçoit, et que vous fassiez comprendre vos pensées sans les obscurcir et les embrouiller. Tâchez aussi qu'en lisant votre histoire, le

mélancolique s’excite à rire, que le rieur augmente sa gaieté, que le simple ne s’ennuie pas, que l’habile admire l’invention, que le grave ne la méprise point, et que le sage se croie tenu de la louer. Surtout, visez continuellement à renverser de fond en comble cette machine mal assurée des livres de chevalerie, réprouvés de tant de gens, et vanlés d’un bien plus grand nombre. Si vous en venez à bout, vous n’aurez pas fait une mince besogne. »

J’avais écouté dans un grand silence tout ce que me disait mon ami, et ses propos se gravèrent si bien dans mon esprit, que, sans vouloir leur opposer la moindre dispute, je les tins pour sensés, leur donnai mon approbation, et voulus même en composer ce prologue, dans lequel tu verras, lecteur bénévole, la prudence et l’habileté de mon ami, le bonheur que j’eus de rencontrer en temps si opportun un tel conseiller, enfin le soulagement que tu goûteras toi-même en trouvant dans toute son ingénuité, sans mélange et sans détours, l’histoire du fameux don Quichotte de la Manche, duquel tous les habitants du district de la plaine de Montiel ont l’opinion qu’il fut le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier que, de longues années, on ait vu dans ces parages. Je ne veux pas trop te vanter le service que je te rends en te faisant connaître un si digne et si notable chevalier; mais je veux que tu me saches gré pourtant de la connaissance que je te ferai faire avec le célèbre Sancho Panza, son écuyer, dans lequel, à mon avis, je te donne rassemblées toutes les grâces du métier qui sont éparses à travers la foule innombrable et vaine des livres de chevalerie. Après cela, que Dieu te donne bonne santé, et qu’il ne m’oublie pas non plus. *Vale.*





LIVRE I.

CHAPITRE I.

Qui traite de la qualité et des occupations du fameux hidalgo don Quichotte de la Manche.



DANS une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un hidalgo, de ceux qui ont lance au ràtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse. Un pot-au-feu, plus souvent de mouton que de bœuf, une vinaigrette presque tous les soirs, des abatis de bétail[19] le samedi, le vendredi des lentilles, et le dimanche quelque pigeonneau outre l'ordinaire, consumaient les trois quarts de son revenu. Le reste se dépensait en un pourpoint de drap fin, des chausses de panne avec leurs pantoufles de même étoffe, pour les jours de fête, et un habit de la meilleure serge du pays, dont il se faisait honneur les jours de la semaine. Il avait chez lui une gouvernante qui passait les quarante ans, une nièce qui n'atteignait. pas les vingt, et de plus un garçon de ville et de campagne, qui sellait le bidet aussi bien qu'il maniait la serpette. L'âge de notre hidalgo frisait la cinquantaine; il était de complexion robuste, maigre de corps, sec de visage, fort matineux et grand ami de la chasse. On a dit qu'il avait le surnom de Quixada ou Quesada, car il y a sur ce point quelque divergence entre les auteurs qui en ont écrit, bien que les conjectures les plus vraisemblables fassent entendre qu'il s'appelait

Quijana. Mais cela importe peu à notre histoire ; il suffit que, dans le récit des faits, on ne s'écarte pas d'un atome de la vérité.



Or, il faut savoir que cet hidalgo, dans les moments où il restait oisif, c'est-à-dire à peu près toute l'année, s'adonnait à lire des livres de chevalerie, avec tant de goût et de plaisir, qu'il en oublia presque entièrement l'exercice de la chasse et l'administration de son bien. Sa curiosité et son extravagance arrivèrent à ce point qu'il vendit plusieurs arpents de bonnes terres à blé pour acheter des livres de chevalerie à lire. Aussi en amassa-t-il dans sa maison autant qu'il put s'en procurer. Mais, de tous ces livres, nul ne lui paraissait aussi parfait que ceux composés par le fameux Feliciano de Silva [20]. En effet, l'extrême clarté de sa prose le ravissait, et ses propos si bien entortillés lui semblaient d'or; surtout quand il venait à lire ces lettres de galanterie et de défi, où il trouvait écrit en plus d'un endroit : *La raison de la déraison qu'à ma raison vous faites, affaiblit tellement ma raison, qu'avec raison je me plains de votre beauté;* et de même quand il lisait : Les *hauts cieux qui de votre divinité divinement par le secours des étoiles vous fortifient, et vous font méritante des mérites que mérite votre grandeur.*



Avec ces propos et d'autres semblables, le pauvre gentilhomme perdait le jugement. Il passait les nuits et se donnait la torture pour les comprendre, pour les approfondir, pour leur tirer le sens des entrailles, ce qu'Aristote lui-même n'aurait pu faire, s'il fût ressuscité tout exprès pour cela. Il ne s'accommodait pas autant des blessures que don Bélianis donnait ou recevait, se figurant que, par quelque excellent docteur qu'il fût pansé, il ne pouvait manquer d'avoir le corps couvert de cicatrices, et le visage de balafres. Mais, néanmoins, il louait dans l'auteur cette façon galante de terminer son livre par la promesse de cette interminable aventure ; souvent même il lui vint envie de prendre la plume, et de le finir au pied de la lettre, comme il y est annoncé [21]. Sans doute il l'aurait fait, et s'en serait même tiré à son honneur, si d'autres pensées, plus continuelles et plus grandes, ne l'en eussent détourné. Maintes fois il avait disputé avec le curé du pays, homme docte et gradué à Sigüenza [22], sur la question de savoir lequel avait été le meilleur chevalier, de Palmérin d'Angleterre ou d'Amadis de Gaule. Pour maître Nicolas, barbier du même village, il assurait que nul n'approchait du chevalier de Phébus, et que si quelqu'un pouvait lui être comparé, c'était le seul don Galaor, frère d'Amadis de Gaule; car celui-là était propre à tout, sans minauderie, sans grimaces, non point un pleureur comme son frère, et ne lui cédant pas d'un pouce pour le courage.



Enfin, notre hidalgo s'acharna tellement à sa lecture, que ses nuits se passaient en lisant du soir au matin, et ses jours, du matin au soir. Si bien qu'à force de dormir peu et de lire beaucoup, il se dessécha le cerveau, de manière qu'il vint à perdre l'esprit. Son imagination se remplit de tout ce qu'il avait lu dans les livres, enchantements, querelles, défis, batailles, blessures, galanteries, amours, tempêtes et extravagances impossibles; et il se fourra si bien dans la tête que tout ce magasin d'inventions révées était la vérité pure, qu'il n'y eut pour lui nulle autre histoire plus certaine dans le monde. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait sans doute été bon chevalier, mais qu'il n'approchait point du chevalier de l'Ardente-Epée, lequel, d'un seul revers, avait coupé par la moitié deux farouches et démesurés géants. Il faisait plus de cas de Bernard de] Carpio, parce que, dans la gorge de Roncevaux, il avait mis à mort Roland l'enchanté, s'aidant de l'adresse d'Hercule quand il étouffa Antée, le fils de la Terre, entre ses bras. **Il** disait grand bien du géant Morgan, qui, bien qu'issu de cette race géante, où tous sont arrogants et discourtois, était lui seul affable et bien élevé. Mais celui qu'il préférait à tous les autres, c'était Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château, et détrousser autant de gens qu'il en rencontrait, ou voler, par delà le détroit, cette idole de Mahomet, qui était toute d'or, à ce que dit son histoire [23]. Quant au traître Ganelon [24], pour lui administrer une volée de coups de pieds dans les côtes, il aurait volontiers donné sa gouvernante, et même sa nièce par-dessus le marché.



Finalement, ayant perdu l'esprit sans ressource. il vint à donner dans la plus étrange pensée dont jamais fou se fût avisé dans le monde. Il lui parut convenable et nécessaire, aussi bien pour l'éclat de sa gloire que pour le service de son pays, de se faire chevalier errant, de s'en aller par le monde, avec son cheval et ses armes, chercher les aventures, et de pratiquer tout ce qu'il avait lu que pratiquaient les chevaliers errants, redressant toutes sortes de torts, et s'exposant à tant do rencontres, à tant de périls, qu'il acquit, en les surmontant, une éternelle renommée. Il s'imaginait t déjà le pauvre rêveur, voir couronner la valeur de son bras au moins par l'empire de Trébisonde. Ainsi emporté par de si douces pensées et par l'ineffable attrait qu'il y trouvait, il se hâta de mettre son désir en pratique. La première chose qu'il fit fut de nettoyer les pièces d'une armure qui avait appartenu à ses bisaïeux, et qui, moisie et rongée de rouille, gisait depuis des siècles oubliée dans un coin. Il les lava, les frotta, les raccommoda du mieux qu'il put. Mais il s'aperçut qu'il manquait à cette armure une chose importante, et qu'au lieu d'un heaume complet elle n'avait qu'un simple morion. Alors son industrie suppléa à ce défaut: avec du carton, il lit une manière de demi-salade, qui, emboîtée avec le morion, formait une apparence de salade entière. Il est vrai que, pour essayer si elle était forte et à l'épreuve d'estoc et de taille, il tira son épée, et lui porta deux coups du tranchant, dont le premier détruisit en un instant l'ouvrage d'une semaine. Cette facilité de la mettre en pièces ne laissa pas de lui déplaire, et, pour s'assurer contre un tel péril, il se mit à refaire son armet, le garnissant en dedans de légères bandes de fer, de façon qu'il demeura satisfait de sa solidité; et, sans vouloir faire

sur lui de nouvelles expériences, il le tint pour un casque à visière de la plus fine trempe.



Cela fait , il alla visiter sa monture; et, quoique l'animal eût plus de tares que de membres, et plus triste apparence que le cheval de Gonéla, qui *tantum pellis et ossa fuit*[25], il lui sembla que ni le Bucéphaled' Alexandre, ni le Babiéca du Cid, ne lui étaient comparables. Quatre jours se passèrent à ruminer dans sa tête quel nom il lui donnerait: a Car, se disait-il, il n'est pas juste que cheval de si fameux chevalier, et si bon par lui-même, reste sans nom connu. » Aussi essayait-il de lui en accommoder un qui désignàt ce qu'il avait été avant d'entrer dans la chevalerie errante, et ce qu'il était alors. La raison voulait d'ailleurs que son maitre changeant d'état, il changeât aussi de nom, et qu'il en prit un pompeux et éclatant, tel que l'exigeaient le nouvel ordre et la nouvelle profession qu'il embrassait. Ainsi, après une quantité de noms qu'il composa, effaça, rogna, augmenta, défit et refit dans sa mémoire et son imagination, à la fin il vint à l'appeler *Rossinante*[26], nom, à son idée, majestueux et sonore, qui signifiait ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu, la première de toutes les rosses du monde.



Ayant, donné à son cheval un nom si à sa fantaisie, il voulut s'en donner un à lui-même; et cette pensée lui prit huit autres jours, au bout desquels il décida de s'appeler *don Quichotte.* C'est de là., comme on l'a dit, que les auteurs de cette véridique histoire prirent occasion d'affirmer qu'il devait se nommer Quixada, et non Quesada [27], comme d'autres ont voulu le faire croire. Se rappelant alors que le valeureux Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler Amadis tout court, mais qu'il avait ajouté à son nom celui de sa patrie, pour la rendre fameuse, et s'était appelé Amadis de Gaule, il voulut aussi, en bon chevalier, ajouter au sien le nom de la sienne, et s'appeler don *Quichotte de la Manche,* s'imaginant qu'il désignait clairement par là sa race et sa patrie, et qu'il honorait celle-ci en prenant d'elle son surnom.



Ayant donc nettoyé ses armes, fait du morion une salade, donné un nom à son bidet et à lui-même la confirmation [28], il se persuada qu'il ne lui manquait plus rien, sinon de chercher une dame de qui tomber amoureux, car, pour lui, le chevalier errant sans amour était un arbre sans feuilles et sans fruits, un corps sans àme. Il se disait: «Si, pour la punition de mes péchés, ou plutôt par faveur de ma bonne étoile, je rencontre par là quelque géant, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants ; que je le renverse du premier choc ou que je le fende par le milieu du corps, qu'enfin je le vainque et le réduise à merci, ne serait-il pas bon d'avoir à qui l'envoyer en présent, pour qu'il entre et se mette à genoux devant ma douce maîtresse, et lui dise d'une voix humble et soumise: «Je suis le géant Caraculiambro, seigneur de l'île Malindrania, qu'a vaincu en combat singulier le jamais dignement loué chevalier don Quichotte de la Manche, lequel m'a ordonné de me présenter devant Votre Grâce, pour que Votre Grandeur dispose de moi tout à son aise? » Oh! combien se réjouit notre bon chevalier quand il eut fait ce discours, et surtout quand il eut trouvé à qui donner le nom de sa dame! Ce fut, à ce que l'on croit, une jeune paysanne de bonne mine, qui demeurait dans un village voisin du sien, et dont il avait été quelque temps amoureux, bien que la belle n'en eût jamais rien su, et ne s'en fût pas souciée davantage. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo, et ce fut à elle qu'il lui sembla bon d'accorder le titre de dame suzeraine de ses pensées. Lui cherchant alors un nom qui ne s'écartât pas trop du sien, qui sentit et représentât la grande dame et la princesse, il vint à l'appeler *Dulcinée, du Toboso,* parce qu'elle était native de ce village; nom harmonieux à son avis, rare et distingué, et non moins expressif que tous ceux qu'il avait donnés à son équipage el à lui-même.



CHAPITRE II.

Qui traite de la première sortie que fit de son pays l’ingénieux don Quichotte.



AYANT donc achevé ces préparatifs, il ne voulut pas attendre davantage pour mettre à exécution son projet. Ce qui le pressait de la sorte, c’était la privation qu’il croyait faire au monde par son retard, tant il espérait venger d’offenses, redresser de torts, réparer d’injustices, corriger d’abus, acquitter de dettes. Ainsi, sans mettre âme qui vive dans la confidence de son intention, et sans que personne le vit, un beau matin, avant le jour, qui était un des plus brûlants du mois de juillet, il s’arma de toutes pièces, monta sur Rossinante, coiffa son espèce de salade, embrassa son écu, saisit sa lance, et, par la fausse porte d’une basse-cour, sortit dans la campagne, ne se sentant pas d’aise de voir avec quelle facilité il avait donné carrière à son noble désir. Mais à peine se vit-il en chemin qu’une pensée terrible l’assaillit, et telle, que peu s’en fallut qu’elle ne lui fit abandonner l’entreprise commencée. Il lui vint à la mémoire qu’il n’était pas armé chevalier; qu’ainsi, d’après les lois de la chevalerie, il ne pouvait ni ne devait entrer en lice avec aucun chevalier; et que, même le fût-il, il devait porter des armes blanches, comme chevalier novice, sans devise sur l’écu, jusqu’à ce qu’il l’eût gagnée par sa valeur. Ces pensées le firent hésiter dans son propos; mais, sa folie l’emportant sur toute raison, il résolut de se faire armer chevalier par le premier qu’il rencontrerait, à

l'imitation de beaucoup d'autres qui en agirent ainsi, comme il l'avait lu dans les livres qui l'avaient mis en cet état. Quant aux armes blanches, il pensait frotter si bien les siennes, à la première occasion, qu'elles devinssent plus blanches qu'une hermine. De cette manière, il se tranquillisa l'esprit, et continua son chemin, qui n'était autre que celui que voulait son cheval, car il croyait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

En cheminant ainsi, notre tout neuf aventurier se parlait à lui-même, et disait : « Qui peut douter que dans les temps à venir, quand se publiera la véridique histoire de mes exploits, le sage qui les écrira, venant à conter cette première sortie que je fais si matin, ne s'exprime de la sorte: « A peine le blond Phébus avait-il étendu sur la spacieuse face de la terre immense les tresses dorées de sa belle chevelure; à peine les petits oiseaux nuancés de mille couleurs avaient-ils salué des harpes de leurs langues, dans une douce et mielleuse harmonie, la venue de l'aurore au teint de rose, qui, laissant la molle couche de son jaloux mari, se montre aux mortels du haut des balcons de l'horizon castillan, que le fameux chevalier don Quichotte de la Manche, abandonnant le duvet oisif, monta sur son fameux cheval Rossinante, et prit sa route à travers l'antique et célèbre plaine de Montiel. » En effet, c'était là qu'il cheminait; puis il ajouta : « Heureux âge et siècle heureux celui où paraitront à la clarté du jour mes fameuses prouesses, dignes d'être gravées dans le bronze, sculptées en marbre, et peintes sur bois, pour vivre éternellement dans la mémoire des âges futurs! 0 toi! qui que tu sois, sage enchanteur, destiné à devenir le chroniqueur de cette merveilleuse histoire, je t'en prie, n'oublie pas mon bon Rossinante, éternel compagnon de toutes mes courses et de tous mes voyages. » Puis, se reprenant, il disait, comme s'il eût été réellement amoureux: «0 princesse Dulcinée, dame de ce cœur captif! une grande injure vous m'avez faite en me donnant congé, en m'imposant, par votre ordre, la rigoureuse contrainte de ne plus paraître en présence de votre beauté. Daignez, ma dame, avoir souvenance de ce cœur, votre sujet qui souffre tant d'angoisses pour l'amour de vous[29]. » A ces sottises, il en ajoutait cent autres, toutes à la manière de celles que ses livres lui avaient apprises, imitant de son mieux leur langage. Et cependant, il cheminait avec tant de lenteur, et le soleil, qui s'élevait, dardait des rayons si brûlants, que la chaleur aurait sufli pour lui fondre la cervelle s'il en eût conservé quelque peu.



Il marcha presque tout le jour sans qu'il lui arrivàt rien qui fût digne d'être conté; et il s'en désespérait, car il aurait voulu rencontrer aussitôt quelqu'un avec qui faire l'expérience de la valeur de son robuste bras. Des auteurs disent que la première aventure qui lui arriva fut celle du Port-Lapice [30]; d'autres, celle des moulins à vent. Mais ce que j'ai pu vérifier à ce sujet, et ce que j'ai trouvé consigné dans les annales de la Manche, c'est qu'il alla devant lui toute cette journée, et qu'au coucher du soleil, son bidet et lui se trouvèrent harassés et morts de faim. Alors regardant de toutes parts pour voir s'il ne découvrirait pas quelque château, quelque hutte de bergers, où il pût chercher un gîte et un remède à son extrême besoin, il aperçut non loin du chemin où il marchait, une hôtellerie[31]; ce fut comme s'il eût vu l'étoile qui le guidait aux portiques, si ce n'est au palais de sa rédemption. II pressa le pas, si bien qu'il y arriva à la tombée de la nuit. Par hasard, il y avait sur la porte deux jeunes filles, de celles-là qu'on appelle *de joie*, lesquelles s'en allaient à Séville avec quelques muletiers qui s'étaient décidés à faire halte cette nuit dans l'hôtellerie. Et comme tout ce

qui arrivait à notre aventurier, tout ce qu'il voyait ou pensait, lui semblait se faire ou venir à la manière de ce qu'il avait lu, dès qu'il vit l'hôtellerie, il s'imagina que c'était un château, avec ses quatre tourelles et ses chapiteaux d'argent bruni, auquel ne manquaient ni le pont-levis, ni les fossés, ni aucun des accessoires que de semblables châteaux ont toujours dans les descriptions. Il s'approcha de l'hôtellerie, qu'il prenait pour un château, et, à quelque distance, il relint la bride à Rossinante, attendant qu'un nain parût entre les créneaux pour donner avec son cor le signal qu'un chevalier arrivait au château. Mais voyant qu'on tardait, et que Rossinante avait hâle d'arriver à l'écurie, il s'approcha de la porte, et vit les deux filles perdues qui s'y trouvaient, lesquelles lui parurent deux jolies demoiselles ou deux gracieuses dames qui, devant la porte du château, folàtraient et prenaient, leurs ébats.





En ce moment il arriva, par hasard, qu'un porcher qui rassemblait dans des chaumes un troupeau de cochons (sans pardon ils s'appellent ainsi) souffla dans une corne, au son de laquelle ces animaux se réunissent. Aussitôt don Quichotte s'imagina, comme il le désirait, qu'un nain donnait le signal de sa venue. Ainsi donc, transporté de joie, il s'approcha de l'hôtellerie et des dames, lesquelles voyant venir un homme armé de la sorte, avec lance et bouclier, allaient, pleines d'effroi, rentrer dans la maison. Mais don Quichotte comprit à leur fuite la peur qu'elles avaient. Il leva sa visière de carton, et, découvrant son sec et poudreux visage, d'un air aimable et d'une voix posée, il leur dit: «Que Vos Grâces ne prennent point la fuite, et ne craignent nulle discourtoise offense, car, dans l'ordre de chevalerie que je professe, il n'appartient ni ne convient d'en faire à personne, et surtout à des demoiselles d'aussi haut parage que le démontrent vos présences. » Les filles le regardaient, et cherchaient de tous leurs yeux son visage sous la mauvaise visière qui le couvrait. Mais quand elles s'entendirent appeler demoiselles, chose tellement hors de leur profession, elles ne purent s'empêcher d'éclater de rire, et ce fut de telle sorte que don Quichotte vint à se fâcher. Il leur dit gravement: « La politesse sied à la beauté, et le rire qui procède d'une cause légère est une inconvenance; mais je ne vous dis point cela pour vous causer de la peine, ni troubler votre belle humeur, la mienne n'étant autre que de vous servir. » Ce langage, que ne comprenaient point les dames, et la mauvaise mine de noire chevalier augmentaient en elles le rire, et en lui le courroux, tellement que la chose eût mal tourné, si, dans ce moment même, n'eût paru l'hôtelier, gros homme que son embonpoint rendait pacifique ; lequel voyant cette bizarre figure, accoutrée d'armes si dépareillées, comme étaient la bride, la lance, la rondache et le corselet, fut tout près d'accompagner les demoiselles dans l'effusion de leur joie. Mais cependant, effrayé de ce fantôme armé en guerre, il se ravisa et résolut de lui parler poliment : « Si Votre Grâce, seigneur chevalier, lui dit-il vient chercher un gîte, sauf le lit, car il n'y en a pas un seul dans cette hôtellerie, tout le reste s'y trouvera en grande abondance. » Don Quichotte, voyant l'humilité du commandant de la forteresse, puisque tels lui paraissaient l'hôte et l'hôtellerie, lui répondit : « Pour moi, seigneur châtelain, quoi que ce soit me suffit. *Mes parures, ce sont les armes; mon repos, c'est le combat,* etc. [32] » L'hôte pensa que l'étranger l'avait appelé châtelain, parce qu'il lui semblait un échappé de

Castille [33], quoiqu'il fût Andalous, et de la plage de San-Lucar, aussi voleur que Cacus, aussi goguenard qu'un étudiant ou un page. Il lui répondit donc : « A ce train-là, *les lits de Votre Grâce sont derorchers durs*, *et son sommeil est toujours veiller* [34]. S'il en est ainsi, vous pouvez mettre pied à terre, bien assuré de trouver dans cette masure l'occasion et les occasions de ne pas dormir, non de la nuit, mais de l'année entière. »



En disant cela, il fut tenir l'étrier à don Quichotte, lequel descendit de cheval avec beaucoup de peines et d'efforts, comme un homme qui n'avait pas rompu le jeûne de toute la journée. Il dit aussitôt à l'hôtelier d'avoir grand soin de son cheval, parce que c'était la meilleure bête qui portât selle au monde. L'autre la regarda, et ne la trouva pas si bonne que disait don Quichotte, pas même de moitié. Il l'arrangea pourtant dans l'écurie, et revint voir ce que voulait son hôte, que les demoiselles s'occupaient à désarmer, s'étant déjà réconciliées avec lui. Elles lui avaient bien ôté la

cuirasse de poitrine et celle d'épaules, mais jamais elles ne purent venir à bout de lui déboîter le hausse-col, ni de lui ôter l'informe salade que tenaient attachée des rubans verts. Il fallait couper ces rubans, dont on ne pouvait défaire les nœuds ; mais don Quichotte ne voulut y consentir en aucune façon, et préféra rester toute cette nuit la salade en tête, ce qui faisait la plus étrange et la plus gracieuse figure qui se pût imaginer ; et, pendant cette cérémonie, se persuadant que les coureuses qui le désarmaient étaient de grandes dames du château, il leur dit, avec une grâce parfaite, ces vers d'un vieux *romance :* « Jamais ne fut chevalier si bien servi des dames que don Quichotte quand il vint de son village ; les demoiselles prenaient soin de lui, et les princesses de son rossin, » ou Rossinante, car tel est, mesdames, le nom de mon cheval, comme don Quichotte de la Manche est celui de votre serviteur ; et, bien que je ne voulusse pas me découvrir jusqu'à ce que m'eussent découvert les exploits faits en votre service et profit, le besoin d'ajuster à l'occasion présente ce vieux *romance* de Lancelot a été cause que vous avez su mon nom avant la juste époque. Mais un temps viendra pour que vos seigneuries commandent et que j'obéisse, et pour que la valeur de mon bras témoigne du désir que j'ai de vous servir. » Les jeunes filles, qui n'étaient pas faites à de semblables rhétoriques, ne répondaient mot. Elles lui demandèrent s'il voulait manger quelque chose. « Quoi que ce fût, je m'en accommoderais, répondit don Quichotte, car, si je ne me trompe, toute chose viendrait fort à point. »



Par bonheur, ce jour-là tombait un vendredi, et il n'y avait dans toute l'hôtellerie que des tronçons d'un poisson séché qu'on appelle, selon le pays, morue, merluche ou truitelle. On lui demanda si, par hasard, Sa Grâce mangerait de la truitelle, puisqu'il n'y avait pas d'autre poisson à lui servir. « Pourvu qu'il y ait plusieurs truitelles, répondit don Quichotte, elles pourront servir de truites, car il m'est égal qu'on me donne huit réaux en monnaie ou bien une pièce de huit réaux. D'ailleurs, il se pourrait qu'il en fut de ces truitelles comme du veau, qui est plus tendre que le bœuf, ou comme du chevreau, qui est plus tendre que le bouc. Mais, quoi que ce soit, apportez-le vite; car la fatigue et le poids des armes ne se peuvent supporter sans l'assistance de l'estomac. » On lui dressa la table à la porte de l'hôtellerie, pour qu'il eût plus frais, et l'hôte lui apporta une ration de cette merluche mal détrempée et plus mal assaisonnée, avec du pain aussi noir et moisi que ses armes. C'était à mourir de rire que de le voir manger ; car comme il avait la salade mise et la visière levée, il ne pouvait rien porter à

la bouche avec ses mains. Il fallait qu'un autre l'embecquât ; si bien qu'une de ces dames servit à cet office. Quant à lui donner à boire, ce ne fut pas possible, et ce ne l'aurait jamais été si l'hôte ne se fût avisé de percer de part en part un jonc dont il lui mit l'un des bouts dans la bouche, tandis que par l'autre il lui versait du vin. A tout cela, le pauvre chevalier prenait patience, plutôt que de couper les rubans de son morion. Sur ces entrefaites, un châtreur de porcs vint par hasard à l'hôtellerie, et se mit, en arrivant, a souffler cinq à six fois dans son sifflet de jonc. Cela suffit pour confirmer don Quichotte dans la pensée qu'il était en quelque fameux château, qu'on lui servait un repas en musique, que la merluche était de la truite, le pain bis du pain blanc, les drôlesses des dames, et l'hôtelier le châtelain du château. Aussi donnait-il pour bien employées sa résolution et sa sortie. Pourtant, ce qui l'inquiétait le plus, c'était de ne pas se voir armé chevalier; car il lui semblait qu'il ne pouvait légitimement s'engager dans aucune aventure sans avoir reçu l'ordre de chevalerie.





CHAPITRE III.

Où l’on raconte de quelle gracieuse manière don Quichotte se fit armer chevalier.



AINSI tourmenté de cette pensée, il dépêcha son maigre souper d’auberge; puis, dès qu’il l’eut achevé, il appela l’hôte, et, le menant dans l’écurie, dont il ferma la porte, il se mit à genoux devant lui en disant : « Jamais je ne me lèverai d’où je suis, valeureux chevalier, avant que votre courtoisie ne m’octroie un don que je veux lui demander, lequel tournera à votre gloire et au service du genre humain. » Quand il vit son hôte à ses pieds, et qu’il entendit de semblables raisons, l’hôtelier le regardait tout surpris, sans savoir que faire ni que dire, et s’opiniâtrait à le relever. Mais il ne put y parvenir, si ce n’est en lui disant qu’il lui octroyait le don demandé. « Je n’attendais pas moins, seigneur, de votre grande magnificence, repondit don Quichotte ; ainsi, je vous le déclare, ce don que je vous demande, et que votre libéralité m’octroie, c’est que demain matin vous m’armiez chevalier. Cette nuit, dans la chapelle de votre château, je passerai la veillée des armes, et demain, ainsi que je l’ai dit, s’accomplira ce que tant je désire, afin de pouvoir, comme il se doit, courir les quatre parties du monde, cherchant les aventures au profit des nécessiteux, selon le devoir de la chevalerie et des chevaliers errants comme moi, qu’à de semblables exploits porte leur inclination. »

L’hôtelier, qui était passablement matois, comme on l’a dit, et qui avait déjà quelque soupçon du jugement fêlé de son hôte, acheva de s’en convaincre quand il lui entendit tenir de tels propos; mais pour s’apprêter de quoi rire cette nuit, il résolut de suivre son humeur, et lui répondit qu’il avait parfaitement raison d’avoir ce désir; qu’une telle résolution était propre et naturelle aux gentilshommes de haute volée, comme il semblait être, et comme l’annonçait sa bonne mine. « Moi-même, ajouta-t-il, dans les années de ma jeunesse, je me suis adonné à cet honorable exercice, j’ai parcouru diverses parties du monde, cherchant mes aventures, sans manquer à visiter le faubourg aux Perches de Malaga, les îles de Riaron, le compas de Séville, l’aqueduc de Ségovie, l’oliverie de Valence, les rondes de Grenade, la plage de San-Lucar, le haras de Cordoue, les guinguettes de Tolède [35], et d’autres endroits où j’ai pu exercer aussi bien la vitesse de mes pieds que la subtilité de mes mains, causant une foule de torts, courtisant des veuves, défaisant quelques demoiselles, et trompant beaucoup d’orphelins, finalement me rendant célèbre dans presque tous les tribunaux et cours d’Espagne. A la fin je suis venu me retirer dans ce mien château, où je vis de ma fortune et de celle d’autrui, y recevant tous les chevaliers errants de quelque condition et qualité qu’ils soient, seulement pour la grande affection que je leur porte, et pourvu qu’ils partagent avec moi leurs finances en retour de mes bonnes intentions. » L’hôtelier lui dit aussi qu’il n’y avait dans son château aucune chapelle où passer la veillée des armes, parce qu’on l’avait abattue pour en bâtir une neuve; mais qu’il savait qu’en cas de nécessité on pouvait passer cette veillée partout où bon semblait, et qu’il pourrait fort bien veiller cette nuit dans la cour du château; que le matin venu, s’il plaisait à Dieu, on ferait toutes les cérémonies voulues, de manière qu’il se trouvât armé chevalier, et aussi chevalier qu’on pût l’être au monde.

Il lui demanda de plus s’il portait de l’argent. Don Quichotte répondit qu’il n’avait pas une obole, parce qu’il n’avait jamais lu dans les histoires des chevaliers errants qu’aucun d’eux s’en fût muni. A cela l’hôte répliqua qu’il se trompait ; car, bien que les histoires n’en fissent pas mention, leurs auteurs n’ayant pas cru nécessaire d’écrire une chose aussi simple et naturelle que celle de porter de l’argent et des chemises blanches, il ne fallait pas croire pour cela que les chevaliers errants n’en portassent point avec eux; qu’ainsi il tint pour sûr et dûment vérifié que tous ceux dont tant de livres sont pleins et rendent témoignage portaient, à tout événement, la

bourse bien garnie, ainsi que des chemises et un petit coffret plein d'onguents pour panser les blessures qu'ils recevaient. « En effet, ajoutait l'hôte, il ne se trouvait pas toujours dans les plaines et les déserts où se livraient leurs combats, où s'attrapaient leurs blessures, quelqu'un tout à point pour les panser, à moins qu'ils n'eussent pour ami quelque sage enchanteur qui vînt incontinent à leur secours, amenant dans quelque nue, à travers les airs, quelque damoiselle ou nain avec quelque fiole d'une eau de telle vertu, que d'en avaler quelques gouttes les guérissait tout aussitôt de leurs blessures, comme s'ils n'eussent jamais eu le moindre mal; mais à défaut d'une telle assistance, les anciens chevaliers tinrent pour chose fort bien avisée que leurs écuyers fussent pourvus d'argent et d'autres provisions indispensables, comme de la charpie et des onguents pour les panser ; et s'il arrivait, par hasard, que les chevaliers n'eussent point d'écuyer, ce qui se voyait rarement, eux-mêmes portaient tout cela sur la croupe de leurs chevaux, dans une toute petite besace, comme si c'eût été autre chose de plus d'importance ; car, à moins de ce cas particulier, cet usage de porter besace ne fut pas très-suivi par les chevaliers errants.» En conséquence, il lui donnait le conseil, et l'ordre même au besoin, comme à son filleul d'armes, ou devant bientôt l'être, de ne plus se mettre désormais en route sans argent et sans provisions, et qu'il verrait, quand il y penserait le moins, comme il se trouverait bien de sa prévoyance. Don Quichotte lui promit d'accomplir ponctuellement ce qu'il lui conseillait.

Aussitôt tout fut mis en ordre pour qu'il fit la veillée des armes dans une grande basse-cour à côté de l'hôtellerie. Don Quichotte, ramassant toutes les siennes, les plaça sur une auge, à côté d'un puits; ensuite il embrassa son écu, saisit sa lance, et d'une contenance dégagée, se mit à passer et repasser devant l'abreuvoir. Quand il commença cette promenade, la nuit commençait à tomber. L'hôtelier avait conté à tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie la folie de son hôte, sa veillée des armes et la cérémonie qui devait se faire pour l'armer chevalier. Étonnés d'une si bizarre espèce de folie, ils allèrent le regarder de loin. Tantôt il se promenait d'un pas lent et mesuré; tantôt, appuyé sur sa lance, il tenait fixement les yeux sur ses armes, et ne les en ôtait d'une heure entière. La nuit se ferma tout à fait ; mais la lune jetait tant de clarté, qu'elle pouvait le disputer à l'astre qui la lui prêtait, de façon que tout ce que faisait le chevalier novice était parfaitement vu de tout le monde.

En ce moment, il prit fantaisie à l'un des muletiers qui s'étaient hébergés dans la maison d'aller donner de l'eau à ses bêtes, et pour cela il fallait enlever de dessus l'auge les armes de don Quichotte ; lequel, voyant venir cet homme, lui dit à haute voix : « O toi, qui que tu sois, téméraire chevalier, qui viens toucher les armes du plus valeureux chevalier errant qui ait jamais ceint l'épée, prends garde à ce que tu fais, et ne les touche point, si tu ne veux laisser ta vie pour prix de ton audace. » Le muletier n'eut cure de ces propos, et mal lui en prit, car il se fût épargné celle de sa santé; au contraire, empoignant les courroies, il jeta le paquet loin de lui; ce que voyant, don Quichotte tourna les yeux au ciel, et, élevant son âme, à ce qu'il parut, à sa souveraine Dulcinée, il s'écria : « Secourez-moi, ma dame, en cette première offense qu'essuie ce cœur, votre vassal; que votre aide et faveur ne me manquent point dans ce premier péril. » Et tandis qu'il tenait ces propos et d'autres semblables, jetant sa rondache, il leva sa lance à deux mains, et en déchargea un si furieux coup sur la tête du muletier, qu'il le renversa par terre, en si pileux état, qu'un second coup lui eût ôté tout besoin d'appeler un chirurgien. Cela fait, il ramassa ses armes, et se remit à marcher de long en large avec autant de calme qu'auparavant.



Peu de temps après, et sans savoir ce qui s'était passé, car le muletier gisait encore sans connaissance, un de ses camarades s'approcha dans la même intention d'abreuver ses mules. Mais, au moment où il enlevait les armes pour débarrasser l'auge, voilà que, sans dire mot et sans demander

faveur à personne, don Quichotte jette de nouveau son écu, lève de nouveau sa lance, et, sans la mettre en pièces, en fait plus de trois de la tête du second muletier, car il la lui fend en quatre. Tous les gens de la maison accoururent au bruit, et l'hôtelier parmi eux. En les voyant, don Quichotte embrassa son écu, et, mettant l'épée la main, il s'écria : « O dame de beauté, aide et réconfort de mon cœur défaillant, voici le moment de tourner les yeux de ta grandeur sur ce chevalier, ton esclave, que menace une si formidable aventure. » Ces mots lui rendirent tant d'assurance, que si tous les muletiers du monde l'eussent assailli, il n'aurait pas reculé d'un pas. Les camarades des blessés, qui les virent en cet état, commencèrent à faire pleuvoir de loin des pierres sur don Quichotte, lequel, du mieux qu'il pouvait, se couvrait avec son écu, et n'osait s'éloigner de l'auge, pour ne point abandonner ses armes. L'hôtelier criait qu'on le laissât tranquille, qu'il leur avait bien dit que c'était un fou, et qu'en qualité de fou il en sortirait quitte, les eût-il tués tous. De son côté, don Quichotte criait plus fort, les appelant traîtres et mécréants, et disant que le seigneur du château était un chevalier félon et malappris, puisqu'il permettait qu'on traitât de cette manière les chevaliers errants. « Si j'avais reçu, ajourait-il, l'ordre de chevalerie, je lui ferais bien voir qu'il est un traître; mais de vous, impure et vile canaille, je ne fais aucun cas. Jetez, approchez, venez et attaquez-moi de tout votre pouvoir, et vous verrez quel prix emportera votre folle audace. » Il disait cela d'un air si résolu et d'un ton si hautain, qu'il glaça d'effroi les assaillants, tellement que, cédant à la peur et aux remontrances de l'hôtelier, ils cessèrent de lui jeter des pierres. Alors don Quichotte laissa emporter les deux blessés, et se remit à la veillée des armes avec le même calme et la même gravité qu'auparavant.

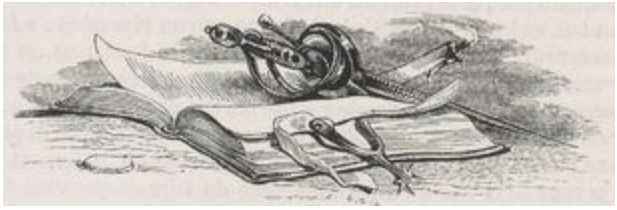
L'hôtelier cessa de trouver bonnes les plaisanteries de son hôte, et, pour y mettre fin, il résolut de lui donner bien vite son malencontreux ordre de chevalerie, avant qu'un autre malheur arrivât. S'approchant donc humblement, il s'excusa de l'insolence qu'avait montrée ces gens de rien, sans qu'il en eût la moindre connaissance, lesquels, au surplus, étaient assez châtiés de leur audace. Il lui répéta qu'il n'y avait point de chapelle dans ce château ; mais que, pour ce qui restait à faire, elle n'était pas non plus indispensable, ajoutant que le point capital pour être armé chevalier consistait dans les deux coups sur la nuque et sur l'épaule, suivant la connaissance qu'il avait du cérémonial de l'ordre, et que cela pouvait se faire au milieu des champs; qu'en ce qui touchait à la veillée des armes, il

était bien en règle, puisque deux heures de veillée suffisaient, et qu'il en avait passé plus de quatre.



Don Quichotte crut aisément tout cela ; il dit à l'hôtelier qu'il était prêt à lui obéir, et le pria d'achever avec toute la célérité possible. « Car, ajouta-t-il, si l'on m'attaquait une seconde fois, et que je me visse armé chevalier, je ne laisserais pas âme vivante dans le château, excepté toutefois celle qu'il vous plairait, et que j'épargnerais par amour de vous. » Peu rassuré d'un tel avis, le châtelain s'en alla quérir un livre où il tenait note de la paille et de l'orge qu'il donnait aux muletiers. Bientôt, accompagné d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et des deux demoiselles en question, il revint où l'attendait don Quichotte, auquel il ordonna de se mettre à genoux; puis, lisant dans son manuel comme s'il eût récité quelque dévote oraison, au milieu de sa lecture, il leva la main, et lui en donna un grand coup sur le chignon; ensuite, de sa propre épée, un autre coup sur l'épaule, toujours marmottant entre ses dents comme s'il eût dit des patenôtres. Cela fait, il commanda à l'une de ces dames de lui ceindre l'épée, ce qu'elle fit avec beaucoup de grâce et de retenue, car il n'en fallait pas une faible dose

pour s’empêcher d’éclater de rire à chaque point des cérémonies. Mais les prouesses qu’on avait déjà vu faire au chevalier novice tenaient le rire en respect. En lui ceignait l’épée, la bonne dame lui dit : « Que Dieu rende Votre Grâce très-heureux chevalier, et lui donne bonne chance dans les combats. » Don Quichotte lui demanda comment elle s’appelait, afin qu’il sût désormais à qui rester obligé de la faveur qu’elle lui avait faite; car il pensait lui donner part à l’honneur qu’il acquerrait par la valeur de son bras. Elle répondit avec beaucoup d’humilité qu’elle s’appelait la Tolosa, qu’elle était fille d’un ravaudeur de Tolède, qui demeurait dans les échoppes de Sancho-Bienaya, et que, en quelque part qu’elle se trouvât, elle s’empresserait de le servir, et le tiendrait pour son seigneur. Don Quichotte, répliquant, la pria, par amour de lui, de vouloir bien désormais prendre le *don*, et s’appeler dona Tolosa; ce qu’elle promit de faire. L’autre lui chaussa l’éperon, et il eut avec elle presque le même dialogue qu’avec celle qui avait ceint l’épée : quand il lui demanda son nom, elle répondit qu’elle s’appelait la Meunière, et qu’elle était fille d’un honnête meunier d’Antéquéra. A celle-ci don Quichotte demanda de même qu’elle prit le *don* et s’appelât dona Molinera, lui répétant ses offres de service et de faveurs. Ces cérémonies, comme on n’en avait jamais vu, ainsi faites au galop et en toute hâte, don Quichotte. brûlait d’impatience de se voir à cheval, et de partir à la quête des aventures; il sella Rossinante au plus vite, l’enfourcha, et, embrassant son hôte, il lui dit des choses si étranges, pour le remercier de la faveur qu’il lui avait faite en l’armant chevalier, qu’il est impossible de réussir à les rapporter fidèlement. Pour le voir au plus tôt hors de sa maison, l’hôtelier lui rendit, quoique en moins de paroles, la monnaie de ses compliments, et, sans lui demander son écot, le laissa partir à la grâce de Dieu.



CHAPITRE IV.

De ce qui arriva à notre chevalier quand il quitta l'hotellerie.



L'AUBE du jour commençait à poindre quand don Quichotte sortit de l'hôtellerie, si content, si ravi, si transporté de joie de se voir enfin armé chevalier, qu'il en faisait tressaillir jusqu'aux sangles de son cheval. Toutefois, venant à se rappeler les conseils de son hôte au sujet des provisions si nécessaires dont il devait être pourvu, entre autres l'argent et les chemises, il résolut de s'en retourner chez lui pour s'y accommoder de tout ce bagage ; et encore d'un écuyer, comptant prendre à son service un paysan, son voisin, pauvre et chargé d'enfants, mais très-propre à l'office d'écuyer dans la chevalerie errante. Cette résolution prise, il tourna Rossinante du côté de son village, et celui-ci, comme s'il eût reconnu le chemin de son gîte, se mit à détaler de si bon cœur, qu'il semblait que ses pieds ne touchaient pas à terre.

Don Quichotte n'avait pas fait encore grand trajet, quand il crut s'apercevoir que, de l'épaisseur d'un bois qui se trouvait à sa droite, s'échappaient des cris plaintifs comme d'une personne qui se plaignait. A peine les eut-il entendus qu'il s'écria : « Grâces soient rendues au ciel pour la faveur qu'il m'accorde, puisqu'il m'envoie si promptement des occasions de remplir les devoirs de mon état et de recueillir le fruit de mes bons desseins. Ces cris, sans doute, sont ceux d'un nécessiteux ou d'une nécessiteuse qui nécessite mon secours et ma protection. » Aussitôt,

tournant bride, il dirigea Rossinante vers l'endroit d'où les cris lui semblaient partir. Il n'avait pas fait vingt pas dans le bois, qu'il vit une jument attachée à un chêne, et, à un autre chêne, également attaché un jeune garçon de quinze ans au plus, nu de la tête à la ceinture. C'était lui qui jetait ces cris plaintifs, et non sans cause vraiment, car un vigoureux paysan lui administrait une correction à grands coups d'une ceinture de cuir, accompagnant chaque décharge d'une remontrance et d'un conseil. « La bouche close, lui disait-il, et les yeux éveillés ! » Le jeune garçon répondait : « Je ne le ferai plus, mon seigneur; par la passion de Dieu, je ne le ferai plus, et je promets d'avoir à l'avenir plus grand soin du troupeau. » En apercevant cette scène, don Quichotte s'écria d'une voix courroucée : « Discourtois chevalier, il vous sied mal de. vous attaquer à qui ne peut se défendre ; montez sur votre cheval, et prenez votre lance (car une lance [36] était aussi appuyée contre l'arbre où la jument se trouvait attachée), et je vous ferai voir qu'il est d'un lâche de faire ce que vous faites à pré sent. » Le paysan, voyant tout à coup fondre sur lui ce fantôme couvert d'armes qui lui brandissait sa lance sur la poitrine, se tint pour mort, et d'un ton patelin répondit : « Seigneur chevalier, ce garçon que vous me voyez châtier est un mien valet qui me sert à garder un troupeau de brebis dans ces environs; mais il est si négligent, que chaque jour il en manque quelqu'une; et parce que je châtie sa paresse, ou peut-être sa friponnerie, il dit que c'est par vilenie, et pour ne pas lui payer les gages que je lui dois. Mais, sur mon Dieu et sur mon âme, il en a menti. — Menti devant moi, méchant vilain! reprit don Quichotte. Par le soleil qui nous éclaire, je ne sais qui me retient de vous passer ma lance à travers le corps. Payez-le sur-le-champ, et sans réplique ; sinon, je jure Dieu que je vous ex- termine et vous anéantis sur le coup. Qu'on le détache. » Le paysan baissa la tête, et, sans répondre mot, détacha son berger, auquel don Quichotte, demanda combien lui devait son maître.

« Neuf mois, dit-il, à sept réaux chaque. » Don Quichotte fit le compte, et, trouvant que la somme montait a soixante-trois réaux, il dit au laboureur de les débourser sur-le-champ, s'il ne voulait mourir. Le vilain ré- pondit , tout tremblant, que, par le mauvais pas où il se trouvait, et par le serment qu'il avait fait déjà (il n'avait encore rien juré) , il affirmait que la somme n'était pas si flirte; qu'il fallait en rabattre et porter en ligne de compte trois paires de souliers qu'il avait fournies à son valet, et un réal pour deux saignées qu'on lui avait faites étant malade. « Tout cela est bel et bon ,

répliqua don Quichotte; mais que les souliers et la saignée restent pour les coups que vous lui avez donnés sans motif. S'il a déchiré le cuir des souliers que vous avez payés, vous avez déchiré celui de son corps; et si le barbier lui a tiré du sang étant malade, vous lui en avez tiré en bonne santé. Partant, il ne vous doit rien. — Le malheur est, seigneur chevalier, que je n'ai pas d'argent ici; mais qu'André s'en retourne à la maison avec moi, et je lui paierai son dû, un réal sur l'autre. — Que je m'en aille avec lui ! s'écria le jeune garçon ; ah bien oui, seigneur ; Dieu me préserve d'y penser. S'il me tenait seul à seul il m'écorcherait vif comme un saint Barthélemi. — Non, non, il n'en fera rien, reprit don Quichotte. Il suffit que je le lui ordonne pour qu'il me garde respect. Et pourvu qu'il me le jure par la loi de la chevalerie qu'il a reçue, je le laisse aller libre, et je réponds du paiement. — Que Votre Grâce, seigneur, prenne garde à ce qu'elle dit, reprit le jeune garçon; mon maître que voici n'est point chevalier, et n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie ; c'est Juan Haldudo le riche, bourgeois de Quintanar. — Qu'importe? répondit don Quichotte, il peut y avoir des Haldudo chevaliers ; et d'ailleurs chacun est fils de ses couvres. — C'est bien vrai, reprit André ; mais de quelles oeuvres mon maître est-il fils, lui qui me refuse mes gages, le prix de ma sueur et de mon travail? — Je ne refuse pas, André, mon ami, répondit le laboureur; faites-moi le plaisir de venir avec moi, et je jure par tous les ordres de chevalerie qui existent dans le monde de vous payer, comme je l'ai dit, un réal sur l'autre, et même avec les intérêts. — Des intérêts je vous fais grâce, reprit don Quichotte ; payez-le en bons deniers comptants, c'est tout ce que j'exige. Et prenez garde d'accomplir ce que vous venez de jurer; sinon, et par le même serment, je jure de revenir vous chercher et vous châtier ; je saurai bien vous découvrir, fussiez-vous mieux caché qu'un lézard de murailles. Et si vous voulez savoir qui vous donne cet ordre, pour être plus sérieusement tenu de l'accomplir, sachez que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, le défaiseur de torts et le réparateur d'iniquités. Maintenant, que Dieu vous bénisse! mais n'oubliez pas ce qui est promis et juré, sous peine de la peine prononcée. » Disant cela, il piqua des deux à Rossinante, et disparut en un instant.



Le laboureur le suivit des yeux, et quand il vit que don Quichotte avait traversé le bois et ne paraissait plus, il revint à son valet André : « Or çà, lui dit-il, venez ici, mon fils, je veux vous payer ce que je vous dois, comme ce défaiseur de torts m'en a laissé l'ordre. — Je le jure bien, reprit André, et Votre Grâce fera sagement d'exécuter l'ordonnance de ce bon chevalier, auquel Dieu donne mille années de vie pour sa vaillance et sa bonne justice, et qui reviendra, par la vie de saint Roch, si vous ne me payez, exécuter ce qu'il a dit.

— Moi aussi, je le jure, reprit le laboureur; mais, par le grand amour que je vous porte, je veux accroître la dette pour accroître le paiement. » Et, le prenant par le bras, il revint l'attacher au même chêne, où il lui donna tant de coups, qu'il le laissa pour mort. « Appelez maintenant, seigneur André, disait le laboureur, appelez le défaiseur de torts; vous verrez s'il défait celui-ci; quoique je croie pourtant qu'il n'est pas encore complètement fait, car il me prend envie de vous écorcher tout vif, comme vous en aviez peur. » A la fin, il le détacha, et lui donna permission d'aller chercher son juge pour qu'il exécutât la sentence rendue. André partit tout éploré, jurant qu'il irait chercher le valeureux don Quichotte de la Manche, qu'il lui conterait

de point en point ce qui s'était passé, et que son maître le lui paierait au quadruple. Mais avec tout cela, le pauvre diable s'en alla pleurant, et son maître resta à rire; et c'est ainsi que le tort fut redressé par le valeureux don Quichotte.

Celui-ci, enchanté de l'aventure, qui lui semblait donner un heureux et magnifique début à ses prouesses de chevalerie, cheminait du côté de son village, disant à mi-voix. « Tu peux bien te nommer heureuse par-dessus toutes les femmes qui vivent aujourd'hui dans ce monde, ô par-dessus toutes les belles, belle Dulcinée du Toboso, puisque le sort t'a fait la faveur d'avoir pour sujet et pour esclave de tes volontés un chevalier aussi vaillant et aussi renommé que l'est et le sera don Quichotte de la Manche, lequel, comme tout le monde le sait, reçut hier l'ordre de chevalerie, et dès aujourd'hui a redressé le plus énorme tort qu'ait inventé l'injustice et commis la cruauté, en ôtant le fouet de la main à cet impitoyable bourreau qui déchirait avec si peu de raison le corps de ce délicat entant. »

En disant cela, il arrivait à un chemin qui se divisait en quatre, et tout aussitôt lui vint à l'esprit le souvenir des carrefours où les chevaliers errants se mettaient à penser quel chemin ils choisiraient. Et, pour les imiter, il resta un moment immobile ; puis, après avoir bien réfléchi, il lâcha la bride à Rossinante, remettant sa volonté à celle du bidet, lequel suivit sa première idée, qui était de prendre le chemin de son écurie. Après avoir marché environ deux milles, don Quichotte découvrit une grande troupe de gens, que depuis l'on sut être des marchands de Tolède, qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six, portant leurs parasols, avec quatre valets à cheval et trois garçons de mules à pied. A peine don Quichotte les aperçut-il, qu'il s'imagina faire rencontre d'une nouvelle aventure, et, pour imiter autant qu'il lui semblait possible les passes d'armes qu'il avait lues dans ses livres, il crut trouver tout à propos l'occasion d'en faire une à laquelle il songeait. Ainsi, prenant l'air fier et la contenance assurée, il s'affermit bien sur ses étriers, empoigna sa lance, se couvrit la poitrine de son écu, et, campé au beau milieu du chemin, il attendit l'approche de ces chevaliers errants, puisqu'il les tenait et jugeait pour tels. Dès qu'ils furent arrivés à portée de voir et d'entendre, don Quichotte éleva la voix, et d'un ton arrogant leur cria : « Que tout le monde s'arrête, si tout le monde ne confesse qu'il n'y a dans le monde entier demoiselle plus belle que l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. » Les marchands s'arrêtèrent , au bruit de ces paroles, pour considérer l'étrange

figure de celui qui les disait, et, par la figure et par les paroles, ils reconnurent aisément la folie du pauvre diable. Mais ils voulurent voir plus au long où pouvait tendre cette confession qu'il leur demandait, et l'un d'eux, qui était quelque peu goguenard et savait fort discrètement railler, lui répondit: « Seigneur chevalier, nous ne connaissons pas cette belle dame dont vous parlez ; faites-nous-la voir, et si elle est d'une beauté aussi incomparable que vous nous le signifiez, de bon cœur et sans nulle crainte nous confesserons la vérité que votre bouche demande.



— Si je vous la faisais voir, répliqua don Quichotte, quel beau mérite auriez-vous à confesser une vérité si manifeste? L'important, c'est que, sans la voir, vous le croyiez, confessiez, affirmiez, juriez et souteniez les armes à la main. Sinon, en garde et en bataille, gens orgueilleux et démesurés; que vous veniez un à un, comme l'exige l'ordre de chevalerie, ou bien tous ensemble, comme c'est l'usage et la vile habitude des gens de votre trempe, je vous attends ici, et je vous défie, confiant dans la raison que j'ai de mon côté.

— Seigneur chevalier, reprit le marchand, je supplie Votre Grâce, au nom de tous tant que nous sommes de princes ici, qu'afin de ne pas charger nos consciences en confessant une chose que nous n'avons jamais vue ni entendue et qui est en outre si fort au détriment des impératrices et reines de la Castille et de l'Estramadure, vous vouliez bien nous montrer quelque portrait de cette dame ; ne fût-il pas plus gros qu'un grain d'orge, par l'échantillon nous jugerons de la pièce, et tandis que nous garderons l'esprit en repos, Votre Grâce recevra pleine satisfaction. Et je crois même, tant nous sommes déjà portés en sa faveur, que son portrait nous fit-il voir qu'elle est borgne d'un œil, et que l'autre distille du soufre et du vermillon,

malgré cela, pour complaire à Votre Grâce, nous dirions à sa louange tout ce qu'il vous plaira. — Elle ne distille rien, canaille infâme, s'écria don Quichotte, enflammé de colère; elle ne distille rien, je le répète, de ce que vous venez de-dire; mais bien du musc et de l'ambre ; elle n'est ni tordue, ni bossue, mais plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Et vous allez payer le blasphème énorme que vous avez proféré contre une beauté du calibre de celle de ma dame. »

En disant cela, il se précipite, la lance baissée, contre celui qui avait porté la parole, avec tant d'ardeur et de furie, que, si quelque bonne étoile n'eût fait trébucher et tomber Rossinante au milieu de la course, mal en aurait pris à l'audacieux marchand. Rossinante tomba donc, et envoya rouler son maître à dix pas plus loin, lequel s'efforçait de se relever, sans en pouvoir venir à bout, tant le chargeaient et l'embarrassaient la lance, l'écu, les éperons, la salade et le poids de sa vieille armure ; et, au milieu des incroyables efforts qu'il faisait vainement pour se remettre sur pied, il ne cessait de dire : « Ne fuyez pas, poltrons, vils esclaves; ne fuyez pas. Prenez garde que ce n'est point par ma faute, mais par celle de mon cheval, que je suis étendu sur la terre. » Un garçon muletier, de la suite des marchands, qui sans doute n'avait pas l'humeur fort endurante, ne put entendre proférer au pauvre chevalier tombé tant d'arrogances et de bravades, sans avoir envie de lui en donner la réponse sur les côtes. S'approchant de lui, il lui arracha sa lance, en fit trois ou quatre morceaux, et de l'un d'eux se mit à frapper si fort et si dru sur notre don Quichotte, qu'en dépit de ses armes il le moulut comme plâtre. Ses maîtres avaient beau lui crier de ne pas tant frapper, et de le laisser tranquille, le muletier avait pris goût au jeu, et ne voulut quitter la partie qu'après avoir ponté tout le reste de sa colère. Il ramassa les autres éclats de la lance, et acheva de les briser l'un après l'autre sur le corps du misérable abattu, lequel, tandis que cette grêle de coups lui pleuvait sur les épaules, ne cessait d'ouvrir la bouche pour menacer le ciel et la terre et les voleurs de grand chemin qui le traitaient ainsi. Enfin le muletier se fatigua, et les marchands continuèrent leur chemin, emportant de quoi conter pendant tout le voyage sur l'aventure du pauvre fou bâtonné.



Celui-ci, dès qu'il se vit seul, essaya de nouveau de se relever, mais s'il n'avait pu en venir à bout lorsqu'il était sain et bien portant, comment aurait-il mieux réussi étant moulu et presque anéanti? Et pourtant il faisait contre fortune bon coeur, regardant sa disgrâce comme propre et commune aux chevaliers errants, et l'attribuant d'ailleurs tout entière à la faute de son cheval. Mais quant à se lever, ce n'était pas possible, tant il avait le corps meurtri et disloqué.



CHAPITRE V.

Où se continue le récit de la disgrâce de notre chevalier.



VOYANT donc qu'en effet il ne pouvait remuer, don Quichotte prit le parti de recourir à son remède ordinaire, qui était de songer à quelque passage de ses livres ; et sa folie lui remit aussitôt en mémoire l'aventure de Baudouin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot abandonna le premier, blessé dans la montagne : histoire sue des enfants, connue des jeunes gens, vantée et même crue des vieillards, et véritable, avec tout cela, comme les miracles de Mahomet. Celle-là donc lui sembla venir tout exprès pour sa situation ; et, donnant les signes de la plus vive douleur, il commença à se rouler par terre, et à dire, d'une voix affaiblie, justement ce que disait, disait-on, le chevalier blessé : « 0 ma dame, où « es-tu, que mon mal te touche si peu? ou tu ne le sais pas, ou tu es fausse et « déloyale. » De la même manière, il continua de réciter le romance, et quand il fut aux vers qui disent : « 0 noble marquis de Mantoue, mon oncle et seigneur, le hasard fit passer par là un laboureur de son propre village, et demeurant tout près de sa maison, lequel venait de conduire une charge de blé au moulin. Voyant cet homme étendu, il s'approcha, et lui demanda qui il était, et quel mal il ressentait pour se plaindre si tristement. Don Quichotte crut sans doute que c'était son oncle le marquis de Mantoue ; aussi ne lui répondit-il pas autre chose que de continuer son romance, où Baudouin lui rendait compte de sa disgrâce, et des amours du fils de

l’empereur avec sa femme, tout cela mot pour mot comme on le chante dans le romance [37]. Le laboureur écoutait tout surpris ces sottises, et lui ayant ôté la que les coups de bâton avaient mise en pièces, il lui essuya le visage, qu’il avait plein de poussière; et dès qu’il l’eut un peu débarbouillé, il le reconnut. « Eh, bon Dieu! s’écria-t-il, seigneur Quijada, (tel devait être son nom quand il était en bon sens, et qu’il ne s’était pas encore transformé, d’hidalgo paisible, en chevalier errant), qui vous a mis en cet état? » Mais l’autre continuait son romance à toutes les questions qui lui étaient faites.



Le pauvre homme, voyant cela, lui ôta le mieux qu’il put le corselet et l’épaulière, pour voir s’il n’avait pas quelque blessure ; mais il n’aperçut pas trace de sang. Alors il essaya de le lever de terre, et, non sans grande peine, il le hissa sur son âne, qui lui semblait une plus douce monture. Ensuite il ramassa les armes, jusqu’aux éclats de la lance, et les mit en paquet sur Rossinante. Puis, prenant celui-ci par la bride, et l’âne par le licou, il s’achemina du côté de son village, tout préoccupé des mille extravagances que débitait don Quichotte. Et don Quichotte ne l’était pas moins, lui qui, brisé et moulu, ne pouvait se tenir sur la bourrique, et poussait de temps en temps des soupirs jusqu’au ciel. Si bien que le laboureur se vit obligé de lui demander encore quel mal il éprouvait. Mais le diable, a ce qu’il parait, lui rappelait à la mémoire toutes les histoires accommodées à la sienne ; car, en cet instant, oubliant tout à coup Baudouin, il se souvint du More Aben-Darraez, quand le gouverneur d’Anléquéra, Rodrigo de Narvaez, le fit prisonnier et l’emmena dans son château fort. De sorte que, le laboureur lui ayant redemandé comment il se

trouvait et ce qu'il avait, il lui répondit les mêmes paroles et les mêmes propos que l'Abencerrage captif à Rodrigo de Narvaez, tout comme il en avait lu l'histoire dans la *Diane* de Montemayor, se l'appliquant si bien à propos, que le laboureur se donnait au diable d'entendre un tel fatras d'extravagances. Par là il reconnut que son voisin était décidément fou; et il avait hâte d'arriver au village pour se délivrer du dépit que lui donnait don Quichotte avec son interminable harangue. Mais celui-ci ne l'eut pas achevée, qu'il ajouta: « Il faut que vous sachiez, don Rodrigo de Narvaez, que cette Xarifa, dont je viens de parler, est maintenant la charmante Dulcinée du Toboso, pour qui j'ai fait, je fais et je ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait vus, qu'on voie et qu'on verra dans le monde. — Ah ! pécheur que je suis! répondit le paysan; mais voyez donc, seigneur, que je ne suis ni Rodrigo de Narvaez, ni le marquis de Mantoue, mais bien Pierre Alonzo, votre voisin; et que Votre Grâce n'est pas davantage Baudouin, ni Aben-Darraez, mais bien l'honnête hidalgo seigneur Quijada. — Jesais qui je suis, reprit don Quichotte, et je sais que je puis être, non-seulement ceux que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France, et les neuf chevaliers de la Renommée [38] puisque les exploits qu'ils ont faits, tous ensemble et chacun en particulier, n'approcheront jamais des miens. » Ce dialogue et d'autres semblables les menèrent jusqu'au pays, où ils arrivèrent à la chute du jour. Mais le laboureur attendit que la nuit fût close, pour qu'on ne vît pas le disloqué gentilhomme dans ce piteux état.



L'heure venue, il entra au village et gagna la maison de don Quichotte, qu'il trouva pleine de trouble et de confusion. Le curé et le barbier du lieu, tous deux grands amis de don Quichotte, s'y étaient réunis, et la gouvernante leur disait, en se lamentant: « Que vous en semble, seigneur licencié Pero Perez (ainsi s'appelait le curé), et que pensez-vous de la disgrâce de mon seigneur? Voilà six jours qu'il ne paraît plus, ni lui, ni le bidet, ni la rondache, ni la lance, ni les armes. Ah, malheureuse que je suis! je gagerais ma tête, et c'est aussi vrai que je suis née pour mourir, que ces maudits livres de chevalerie, qu'il a ramassés et qu'il lit du matin au soir, lui ont tourné l'esprit. Je me souviens maintenant de lui avoir entendu dire bien des fois, se parlant à lui-même, qu'il voulait se faire chevalier errant, et s'en aller par le monde chercher les aventures. Que Satan et Barabbas emportent tous ces livres, qui ont ainsi gâté le plus délicat entendement qui fût dans toute la Manche! » La nièce, de son côté, disait la même chose, et plus encore: « Sachez, seigneur maître Nicolas, car c'était le nom du barbier, qu'il est souvent arrivé à mon seigneur oncle de passer à lire dans ces abominables livres de malheur deux jours avec leurs nuits, au bout desquels il jetait le livre tout à coup, empoignait son épée, et se mettait à escrimer contre les murailles. Et quand il était rendu de fatigue, il disait qu'il avait tué quatre géants grands comme quatre tours, et la sueur qui lui coulait de lassitude, il disait que c'était le sang des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Puis ensuite il buvait un grand pot d'eau froide, et il se trouvait guéri et reposé, disant que cette eau était un précieux breuvage que lui avait apporté le sage Esquife [39], un grand enchanteur, son ami. Mais c'est à moi qu'en est toute la faute; à moi, qui ne vous ai pas avisés des extravagances de mon seigneur oncle, pour que vous y portiez remède avant que le mal arrivât jusqu'où il est arrivé, pour que vous brûliez tous ces excommuniés de livres; et il en a beaucoup qui méritent bien d'être grillés comme autant d'hérétiques. — Ma foi, j'en dis autant, reprit le curé, et le jour de demain ne se passera pas sans qu'on en fasse un *auto-da-fé* et qu'ils soient condamnés au feu, pour qu'ils ne donnent plus envie à ceux qui les liraient de faire ce qu'a fait mon pauvre ami. »

Tous ces propos, don Quichotte et le laboureur les entendaient hors de la porte, si bien que celui-ci acheva de connaître la maladie de son voisin. Et il se mit à crier à tue-tête : « Ouvrez, s'il vous plaît, au seigneur Baudouin, et au seigneur marquis de Mantoue, qui vient grièvement blessé, et au seigneur More Aben-Darraez, qu'amène prisonnier le valeureux Rodrigo de

Narvaez, gouverneur d'Antéquéra. » Ils sortirent tous à ces cris, et, reconnaissant aussitôt, les uns leur ami, les autres leur oncle et leur maître, qui n'était pas encore descendu de l'âne, faute de le pouvoir, ils coururent à l'envi l'embrasser. Mais il leur dit: « Arrêtez-vous tous. Je viens grièvement blessé par la faute de mon cheval; qu'on me porte à mon lit, et qu'on appelle, si c'est possible, la sage Urgande, pour qu'elle vienne panser mes blessures. — Hein ! s'écria aussitôt la gouvernante, qu'est-ce que j'ai dit? est-ce que le cœur ne me disait pas bien de quel pied boitait mon maître? Allons, montez, seigneur, et soyez le bienvenu, et sans qu'on appelle cette Urgande, nous saurons bien ici vous panser. Maudits soient-ils, dis-je une autre et cent autres fois, ces livres de chevalerie qui ont mis Sa Grâce en si bel état! » On porta bien vite don Quichotte dans son lit; mais quand on examina ses blessures, on n'en trouva aucune. Il leur dit alors: « Je n'ai que les contusions d'une chute, parce que Rossinante, mon cheval, s'est abattu sous moi tandis que je combattais contre dix géants, les plus démesurés et les plus formidables qui se puissent rencontrer sur la moitié de la terre. — Bah! bah! dit le curé, voici des géants en danse! Par le saint dont je porte le nom, la nuit ne viendra pas demain que je ne les aie brûlés. » Ils firent ensuite mille questions à don Quichotte; mais celui-ci ne voulut rien répondre, sinon qu'on lui donnât à manger, et qu'on le laissât dormir, deux choses dont il avait le plus besoin. On lui obéit. Le curé s'informa tout au long, près du paysan, de quelle manière il avait rencontré don Quichotte. L'autre raconta toute l'histoire, sans omettre les extravagances qu'en le trouvant et en le ramenant il lui avait entendu dire. C'était donner au licencié plus de désir encore de faire ce qu'en effet il fit le lendemain, à savoir: d'aller appeler son ami le barbier maître Nicolas, et de s'en venir avec lui à la maison de don Quichotte...



CHAPITRE VI.

De la grande et gracieuse enquête que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre ingénieux hidalgo.



LEQUEL dormait encore. Le curé demanda à la nièce les clefs de la chambre où se trouvaient les livres auteurs du dommage, et de bon cœur elle les lui donna. Ils entrèrent tous, la gouvernante à leur suite, et ils trouvèrent plus de cent gros volumes fort bien reliés, et quantité d'autres petits. Dès que la gouvernante les aperçut, elle sortit de la chambre en grande hâte, et revint bientôt, apportant une écuelle d'eau bénite avec un goupillon. «Tenez, seigneur licencié, dit-elle, arrosez cette chambre, de peur qu'il n'y ait ici quelque enchanteur, de ceux dont ces livres sont pleins, et qu'il ne nous enchante en punition de la peine que nous voulons leur infliger en les chassant de ce monde. » Le curé se mit à rire de la simplicité de la gouvernante, et dit au barbier de lui présenter ces livres un à un pour voir de quoi ils traitaient, parce qu'il pouvait s'en rencontrer quelques-uns, dans le nombre, qui ne méritassent pas le supplice du feu. « Non, non, s'écria la nièce, il n'en faut épargner aucun, car tous ont fait le mal. Il vaut mieux les jeter par la fenêtre dans la cour, en faire une pile, et y mettre le feu, ou bien les emporter dans la basse-cour, et là nous ferons le bûcher, pour que la fumée n'incommode point. » La gouvernante fut du même avis, tant elles désiraient toutes deux la mort de ces pauvres innocents. Mais le

curé ne voulut pas y consentir sans en avoir au moins lu les titres: et le premier ouvrage que maître Nicolas lui remit dans les mains fut les quatre volumes *d'Amadis de Gaule*. « Il semble, dit le curé, qu'il y ait là-dessous quelque mystère; car, selon ce que j'ai ouï dire, c'est là le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne; tous les autres ont pris de celui-là naissance et origine. Il me semble donc que, comme fondateur d'une si détestable secte, nous devons sans rémission le condamner au feu. — Non pas, seigneur, répondit le barbier; car j'ai ouï dire aussi que c'est le meilleur de tous les livres de cette espèce qu'on ait composés, et, comme unique en son genre, il mérites qu'on lui pardonne. — C'est également vrai, dit le curé, et, pour cette raison, nous lui faisons, quant à présent, grâce de la vie [40]. Voyons cet autre qui est à côté de lui. — Ce sont, répondit le barbier, les *Prouesses d'Esplandian, fils légitime d'Amadis de Gaule* [41]. — Pardieu! dit le curé, il ne faut pas tenir compte au fils des mérites du père. Tenez, dame gouvernante, ouvrez la fenêtre et jetez-le à la cour: c'est lui qui commencera la pile du feu de joie que nous allons allumer. » La gouvernante ne se fit pas prier, et le brave Esplandian s'en alla, en volant, dans la cour, attendre avec résignation le feu qui le menaçait. « A un autre, dit le curé. — Celui qui vient après, dit le barbier, c'est *Amadis de Grèce,* et tous ceux du même côté sont, à ce que je crois bien, du même lignage des Amadis [42]. — Eh bien! dit le curé, qu'ils aillent tous à la basse-cour; car, plutôt que de ne pas brûler la reine Pintiquiniestra, et le berger Darinel, et ses églogues, et les propos alambiqués de leur auteur, je brûlerais avec eux le père qui m'a mis au monde, s'il apparaissait sous la figure de chevalier errant. — C'est bien mon avis, dit le barbier. — Et le mien aussi, reprit la nièce. — Ainsi donc, dit la gouvernante, passez-les, et qu'ils aillent à la basse-cour. » On lui donna le paquet, car ils étaient nombreux, et, pour épargner la descente de l'escalier, elle les envoya par la fenêtre du haut en bas.



« Quel est ce gros volume? demanda le curé. — C'est, répondit le barbier, *Don Olivanté de Laura.* — L'auteur de ce livre, reprit le curé, est le même qui a composé le *Jardin des fleurs;* et, en vérité, je ne saurais guère décider lequel des deux livres est le plus véridique, ou plutôt le moins menteur. Mais ce que je sais dire, c'est que celui-là ira à la basse-cour comme un extravagant et un présomptueux [43]. — Le suivant, dit le barbier, est *Florismars d'Hircanie* [44]. — Ah! ah! répliqua le curé, le seigneur Florismars se trouve ici? Par ma foi, qu'il se dépêche de suivre les autres, en dépit de son étrange naissance [45] et de ses aventures rêvées ; car la sécheresse et la dureté de son style ne méritent pas une autre fin : à la basse-cour, celui-là, et cet autre encore, dame gouvernante. — Très-volontiers, seigneur, répondit-elle; » et déjà elle se mettait gaiement en devoir d'exécuter cet ordre. « Celui-ci est le *Chevalier Platir* [46], dit le barbier. —

C’est un vieux livre, reprit le curé, mais je n’y trouve rien qui mérite grâces. Qu’il accompagne donc les autres sans réplique. » Ainsi fut fait.

On ouvrit un autre livre, et l’on vit qu’il avait pour titre *le Chevalier de la Croix* [47]. « Un nom aussi saint que ce livre le porte, dit le curé, mériterait qu’on fit grâce à son ignorance. Mais il ne faut pas oublier le proverbe: derrière la croix se tient le diable. Qu’il aille au feu! » Prenant un autre livre, « Voici, dit le barbier, le *Miroir de chevalerie*[48]. — Ah! je connais déjà sa seigneurie, dit le curé. On y rencontre le seigneur Renaud de Montauban, avec ses amis et compagnons, tous plus voleurs que Cacus, et les douze pairs de France, et leur véridique historien Turpin. Je suis, par ma foi, d’avis de ne les condamner qu’à un bannissement perpétuel, et cela parce qu’ils ont eu quelque part dans l’invention du fameux Mateo Boyardo, d’où a tissé sa toile le poète chrétien Ludovic Arioste[49]. Quant à ce dernier, si je le rencontre ici, et qu’il parle en une autre langue que la sienne, je ne lui porterai nul respect; mais s’il parle en sa langue, je l’élèverai, par vénération, au-dessus de ma tête. — Moi, je l’ai en italien, dit le barbier, mais je ne l’entends pas. — Il ne serait pas bon non plus que vous l’entendissiez, répondit le curé; et mieux aurait valu que ne l’entendît pas davantage un certain capitaine [50], qui ne nous l’aurait pas apporté en Espagne pour le faire castillan, car il lui a bien enlevé de son prix. C’est, au reste, ce que feront tous ceux qui voudront faire passer les ouvrages en vers dans une autre langue ; quelque soin qu’ils mettent, et quelque habileté qu’ils déploient, jamais ils ne les conduiront au point de leur première naissance. Mon avis est que ce livre et tous ceux qu’on trouvera parlant de ces affaires de France, soient descendus et déposés dans un puits sec, jusqu’à ce qu’on décide, avec plus de réflexion, ce qu’il faut faire d’eux. J’excepte, toutefois, un certain *Bernard del Carpio*[51], qui doit se trouver par ici, et un autre encore appelé *Roncevaux* [52], lesquels, s’ils tombent dans mes mains, passeront aussitôt dans celles de la gouvernante, et de là, sans aucune rémission, dans celles du feu. »

De tout cela, le barbier demeura d’accord, et trouva la sentence parfaitement juste, tenant son curé pour si bon chrétien et si amant de la vérité, qu’il n’aurait pas dit autre chose qu’elle pour toutes les richesses du monde. En ouvrant un autre volume, il vit que c’était *Palmerin d’Olive*, et, près de celui-là, s’en trouvait un autre qui s’appelait *Palmerin d’Anglelerre.*

A cette vue, le licencié s'écria : « Cette olive, qu'on la broie et qu'on la brûle, et qu'il n'en reste pas même de cendres; mais cette palme d'Angleterre, qu'on la conserve comme chose unique, et qu'on fasse pour elle une cassette aussi précieuse que celle qu'Alexandre trouva dans les dépouilles de Darius, et qu'il destina à enfermer les œuvres du poëte Homère. Ce livre-ci, seigneur compère, est considérable à deux titres : d'abord, parce qu'il est très-bon en lui-même ; ensuite, parce qu'il passe pour être l'ouvrage d'un spirituel et savant roi de Portugal. Toutes les aventures du château de Miraguarda sont excellentes et d'un heureux enlacement ; les propos sont clairs, sensés, de bon goût, et toujours appropriés au caractère de celui qui parle, avec beaucoup de justesse et d'intelligence [53]. Je dis donc, sauf votre meilleur avis, seigneur maître Nicolas, que ce livre et l'*Amadis de Gaule* soient exemptés du feu, mais que tous les autres, sans plus de demandes et de réponses, périssent à l'instant. — Non, non, seigneur compère, répliqua le barbier, car celui que je tiens est le fameux *Don Bélianis.* — Quant à celui-là, reprit le curé, ses deuxième, troisième et quatrième parties auraient besoin d'un peu de rhubarbe pour purger leur trop grande bile ; il faudrait en ôter aussi toute cette histoire du château de la Renommée, et quelques autres impertinences de même étoffe[54]. Pour cela, on peut lui donner le délai d'outre-mer [55], et, s'il se corrige ou non, l'on usera envers lui de miséricorde ou de justice. En attendant, gardez-les chez vous, compère, et ne les laissez lire à personne. — J'y consens, répondit le barbier. » Et, sans se fatiguer davantage à feuilleter des livres de chevalerie , le curé dit à la gouvernante de prendre tous les grands volumes et de les jeter à la basse-cour.

Il ne parlait ni à sot ni à sourd, mais bien à quelqu'un qui avait plus envie de les brûler que de donner une pièce de toile à faire au tisserand, quelque grande et fine qu'elle prit être. Elle en prit donc sept ou huit d'une seule brassée, et les lança par la fenêtre ; mais voulant trop en prendre à la fois, un d'eux était tombé aux pieds du barbier, qui le ramassa par envie de savoir ce que c'était, et lui trouva pour titre *Histoire du fameux chevalier Tirant-le-Blanc.*

« Bénédiction! dit le curé, en jetant un grand cri; vous avez là *Tirant-le-Blanc!* Donnez-le vite, compère, car je réponds bien d'avoir trouvé en lui un trésor d'allégresse et une mine de divertissements. C'est là que se rencontrent don Kyrie-Eleison de Montalban, un valeureux chevalier, et son

frère Thomas de Montalban, et le chevalier de Fonséca, et la bataille que livra au dogue le brave Détriant, et les finesses de la demoiselle Plaisir-de-ma-vie, avec les amours et les ruses de la veuve Reposée[56], et madame l'impératrice amoureuse d'Hippolyte, son écuyer. Je vous le dis en vérité, seigneur compère, pour le style, ce livre est le meilleur du monde. Les chevaliers y mangent, y dorment, y meurent dans leurs lits, y font leurs testaments avant de mourir, et l'on y conte mille autres choses qui manquent à tous les livres de la même espèce. Et pourtant je vous assure que celui qui l'a composé méritait, pour avoir dit tant de sottises sans y être forcé, qu'on l'envoyât ramer aux galères tout le reste de ses jours[57]. Emportez le livre chez vous, et lisez-le, et vous verrez si tout ce que j'en dis n'est pas vrai. — Vous serez obéi, répondit le barbier; mais que ferons-nous de tous ces petits volumes qui restent? — Ceux-là, dit le curé, ne doivent pas être des livres de chevalerie, mais de poésie. »

Il en ouvrit un, et vit que c'était la *Diane* de Jorge de Montemayor [58]. Croyant que tous les autres étaient de la même espèce, « Ceux-ci, dit-il, ne méritent pas d'être brûlés avec les autres; car ils ne font ni ne feront jamais le mal qu'ont fait ceux de chevalerie. Ce sont des livres d'innocente récréation, sans danger pour le prochain. — Ah, bon Dieu! monsieur le curé, s'écria la nièce, vous pouvez bien les envoyer rôtir avec le reste; car si mon oncle guérit de la maladie de chevalerie errante, en lisant ceux-là il n'aurait qu'à s'imaginer de se faire berger, et de s'en aller par les prés et les bois, chantant et jouant de la musette ; ou bien de se faire poëte, ce qui serait pis encore, car c'est, à ce qu'on dit, une maladie incurable et contagieuse. — Cette jeune fille a raison, dit le curé, et nous ferions bien d'ôter à notre ami, si facile à broncher, cette occasion de rechute. Puisque nous commençons par la *Diane* de Montemayor, je suis d'avis qu'on ne la brûle point, mais qu'on en ôte tout ce qui traite de la sage Félicité et de l'Onde enchantée, et presque tous les grands vers. Qu'elle reste, j'y consens de bon cœur, avec sa prose et l'honneur d'être le premier de ces sortes de livres. — Celui qui vient après, dit le barbier, est la *Diane* appelée la *seconde du Salmantin;* puis un autre portant le même titre, mais dont l'auteur est Gil Polo. — Pour celle du Salmantin[59], répondit le curé, qu'elle aille augmenter le nombre des condamnés de la basse-cour; et qu'on garde celle de Gil Polo[60] comme si elle était d'Apollon lui-même. Mais passons

outre, seigneur compère, et dépêchons-nous, car il se fait tard. — Celui-ci, dit le barbier, qui en ouvrait un autre, renferme les *Dix livres de Fortune d'amour,* composés par Antonio de Lofraso, poëte de Sardaigne [61] — Par les ordres que j'ai reçus, s'écria le curé, depuis qu'Apollon est Apollon, les muses des muses et les poëtes des poëtes, jamais on n'a composé livre si gracieux et si extravagant. Dans son espèce, c'est le meilleur et l'unique de tous ceux qui ont paru à la clarté du jour, et qui ne l'a pas lu peut se vanter de n'avoir jamais rien lu d'amusant. Amenez ici, compère, car je fais plus de cas de l'avoir trouvé que d'avoir reçu en cadeau une soutane de taffetas de Florence. » Et il le mit à part avec une grande joie.

« Ceux qui suivent, continua le barbier, sont le *Pasteur d'Ibérie*[62], les *Nymphes* de *Hénarès*[63] et les *Remèdes à la jalousie* [64]. — Il n'y a rien de mieux à faire, dit le curé, que de les livrer au bras séculier de la gouvernante, et qu'on ne me demande pas le pourquoi, car je n'aurais jamais fini. — Voici maintenant le *Berger de Philida*[65]. — Ce n'est pas un berger, dit le curé, mais bien un sage et ingénieux courtisan. Qu'on le garde comme une relique. — Ce grand-là qui vient ensuite, dit le barbier, s'intitule *Trésor de poésies variées* [66]. Si elles étaient moins nombreuses, reprit le curé, elles n'en vaudraient que mieux. Il faut que ce livre soit sarclé, échardonné et débarrassé de quelques bassesses qui nuisent à ses grandeurs. Qu'on le garde pourtant, parce que son auteur est mon ami, et par respect pour ses autres œuvres, plus relevées et plus héroïques. — Celui-ci, continua le barbier, est le *Chansonnier de Lopez Maldonado* [67]. — L'auteur de ce livre, répondit le curé, est encore un de mes bons amis. Dans sa bouche, ses vers ravissent ceux qui les entendent, et telle est la suavité de sa voix, que, lorsqu'il les chante, il enchante. Il est un peu long dans les églogues; mais ce qui est bon n'est jamais de trop. Qu'on le mette avec les réservés. Mais quel est le livre qui est tout auprès? — C'est la *Galatée* de Miguel de Cervantès, répondit le barbier. — Il y a bien des années, reprit le curé, que ce Cervantès est de mes amis, et je sais qu'il est plus versé dans la connaissance des infortunes que dans celle de la poésie. Son livre ne manque pas d'heureuse invention; mais il propose et ne conclut rien. Attendons la seconde partie qu'il promet[68], peut-être qu'en se corrigeant il obtiendra tout à fait la miséricorde qu'on lui refuse

aujourd'hui. En attendant, seigneur compère, gardez-le reclus en votre logis. — Très-volontiers, répondit maître Nicolas. En voici trois autres qui viennent ensemble. Ce sont l'*Araucana* de don Alonzo de Ercilla, l'*Austriade* de Juan Rufo, juré de Cordoue, et le *Monserrate* de Cristoval de Virnès, poëte valencien. — Tous les trois, dit le curé, sont les meilleurs qu'on ait écrits en vers héroïques dans la langue espagnole, et ils peuvent le disputer aux plus fameux d'Italie. Qu'on les garde comme les plus précieux bijoux de poésie que possède l'Espagne[69]. »

Enfin le curé se lassa de manier tant de livres et voulut que, sans plus d'interrogatoire, on jetât tout le reste au feu. Mais le barbier en tenait déjà un ouvert qui s'appelait *les Larmes d'Angélique* [70]. « Ah ! je verserais les miennes, dit le curé, si j'avais fait brûler un tel livre, car son auteur fut un des fameux poëtes, non-seulement d'Espagne, mais du monde entier, et il a merveilleusement réussi dans la traduction de quelques fables d'Ovide. »

CHAPITRE VII.

De la seconde sortie de notre bon chevalier don Quichotte de la manche.



ON en était là, quand don Quichotte se mit à jeter de grands cris. « Ici, disait-il, ici, valeureux chevaliers , c'est ici qu'il faut montrer la force de vos bras invincibles, car les gens de la cour emportent tout l'avantage du tournoi. » Pour accourir à ce tapage, on laissa là l'inventaire des livres qui restaient. Aussi croit-on que, sans être entendus ni confrontés, la *Caroléa* [71] et *Léon d'Espagne*[72] s'en allèrent au feu avec les *Gestes* de *l'empereur,* composés par don Luis de Avila [73], car sans doute ils se trouvaient dans la bibliothèque ; et peut-être , si le curé les eût vus, n'auraient-ils point subi ce rigoureux arrêt.

Quand ils arrivèrent auprès de don Quichotte, il avait quitté son lit, et continuait à la fois ses cris et ses extravagances, frappant de tous côtés, d'estoc et de taille , mais aussi éveillé que s'il n'eût jamais dormi. On le prit à bras le corps, et par force on le retoucha. Quand il se fut un peu calmé, il se tourna vers le curé pour lui adresser la parole, et lui dit : « En vérité, seigneur archevêque Turpin, c'est une grande honte que ceux de nous qui nous appelons les douze Pairs , nous laissions si bonnement remporter la victoire de ce tournoi aux chevaliers de la cour, après que nous autres, les chevaliers errants, en avons enlevé les prix ces trois jours passés[74]. — Faites silence, seigneur compère, répondit le curé; s'il plait à Dieu, la

chance tournera, et ce qu'on perd aujourd'hui se peut gagner demain ; ne vous occupez, pour le moment, que de votre santé, car il me semble que vous devez être. harassé et peut-être blessé grièvement. — Blessé, non, reprit don Quichotte, mais moulu et rompu, cela ne fait pas doute; car ce bâtard de Roland m'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, et tout cela de pure jalousie, parce qu'il voit que je suis le seul pour tenir tête à ses fanfaronnades. Mais je ne m'appellerais pas Renauld de Montauban, s'il ne me le payait, quand je sortirai de ce lit, en dépit de tous les enchantements qui le protégent. Quant à présent, qu'on me donne à manger ; car c'est ce qui peut me venir de plus à propos, et qu'on laisse à ma charge le soin de ma vengeance. » On s'empressa d'obéir et de lui apporter à manger ; après quoi ils restèrent, lui, encore une fois endormi, et les autres, émerveillés de sa folie.



Cette même nuit, la gouvernante brûla et calcina autant de livres qu'il s'en trouvait dans la basse-cour et dans toute la maison ; et tels d'entre eux souffrirent la peine du feu, qui méritaient d'être conservés dans d'éternelles archives. Mais leur mauvais sort et la paresse de l'examinateur ne permirent point qu'ils en échappassent, et ainsi s'accomplit pour eux le proverbe, que souvent le juste paie pour le pécheur.

Un des remèdes qu'imaginèrent pour le moment le curé et le barbier contre la maladie de leur ami, ce fut qu'on murât la porte du cabinet des livres, afin qu'il ne les trouvât plus quand il se lèverait (espérant qu'en ôtant

la cause, l'effet cesserait aussi), et qu'on lui dit qu'un enchanteur les avait emportés, le cabinet et tout ce qu'il y avait dedans ; ce qui fut exécuté avec beaucoup de diligence. Deux jours après, don Quichotte se leva, et la première chose qu'il fit fut d'aller voir ses livres. Mais ne trouvant plus le cabinet où il l'avait laissé, il s'en allait le cherchant à droite et à gauche, revenait sans cesse où il avait coutume de rencontrer la porte, en tâtait la place avec les mains, et, sans mot dire, tournait et retournait les yeux de tous côtés. Enfin, au bout d'un long espace de temps, il demanda à la gouvernante où se trouvait le cabinet des livres. La gouvernante, qui était bien stylée sur ce qu'elle devait répondre, lui dit:



« Quel cabinet ou quel rien du tout cherche Votre Grâce? Il n'y a plus de cabinet ni de livres dans cette maison, car le diable lui-même a tout emporté. — Ce n'était pas le diable, reprit la nièce, mais bien un enchanteur qui est venu sur une nuée, la nuit. après que Votre Grâce est partie d'ici, et, mettant pied à terre d'un serpent sur lequel il était à cheval, il entra dans le cabinet, et je ne sais ce qu'il y fit, mais au bout d'un instant, il sortit en s'envolant par la toiture, et laissa la maison toute pleine de fumée ; et quand nous voulûmes voir ce qu'il laissait de fait, nous ne vîmes plus ni livres, ni chambre. Seulement, nous nous souvenons bien, la gouvernante et moi, qu'au moment de s'envoler, ce méchant vieillard nous cria d'en haut que c'était par une secrète inimitié qu'il portait au maitre des livres et du cabinet qu'il faisait dans cette maison le dégât qu'on verrait ensuite. Il ajouta aussi

qu'il s'appelait le sage Mugnaton. — Freston, il a dû dire[75], » reprit don Quichotte. « Je ne sais, répliqua la gouvernante, s'il s'appelait Freston ou Friton, mais, en tout cas, c'est en *ton* que son nom finit. — En effet, continua don Quichotte, c'est un savant enchanteur, mon ennemi mortel, qui m'en veut parce qu'il sait, au moyen de son art et de son grimoire, que je dois, dans la suite des temps, me rencontrer en combat singulier avec un chevalier qu'il favorise, et que je dois aussi le vaincre, sans que sa science puisse en empêcher : c'est pour cela qu'il s'efforce de me causer tous les déplaisirs qu'il peut; mais je l'informe, moi, qu'il ne pourra ni contredire ni éviter ce qu'a ordonné le ciel. — Qui peut en douter? dit la nièce. Mais, mon seigneur oncle, pourquoi vous mêlez-vous à toutes ces querelles ? Ne vaudrait-il pas mieux rester pacifiquement dans sa maison que d'aller par le monde chercher du meilleur pain que celui de froment, sans considérer que bien des gens vont quérir de la laine qui reviennent tondus? — O ma nièce! répondit don Quichotte, que vous êtes peu au courant des choses! avant qu'on me tonde, moi, j'aurai rasé et arraché la barbe à tous ceux qui s'imagineraient me toucher à la pointe d'un seul cheveu. » Toutes deux se turent, ne voulant pas répliquer davantage, car elles virent que la colère lui montait à la tête.

Le fait est qu'il resta quinze jours dans sa maison, très-calme et sans donner le moindre indice qu'il voulût recommencer ses premières escapades; pendant lequel temps il eut de fort gracieux entretiens avec ses deux compères, le curé et le barbier, sur ce qu'il prétendait que la chose dont le monde avait le plus besoin c'était de chevaliers errants, et qu'il fallait y ressusciter la chevalerie errante. Quelquefois le curé le contredisait, quelquefois lui cédait aussi; car, à moins d'employer cet artifice, il eût été impossible d'en avoir raison.

Dans ce temps-la, don Quichotte sollicita secrètement un paysan, son voisin, homme de bien (si toutefois on peut donner ce titre à celui qui est pauvre), mais, comme on dit, de peu de plomb dans la cervelle. Finalement il lui conta, lui persuada et lui promit tant de choses, que le pauvre homme se décida à partir avec lui, et à lui servir d'écuyer. Entre autres choses, don Quichotte lui disait qu'il se disposât à le suivre de bonne volonté, parce qu'il pourrait lui arriver telle aventure qu'en un tour de main il gagnât quelque île, dont il le ferait gouverneur sa vie durant. Séduit par ces promesses et d'autres semblables, Sancho Panza (c'était le nom du paysan) planta là sa femme et ses enfants, et s'enrôla pour écuyer de son voisin.

Don Quichotte. se mit aussitôt en mesure de chercher de l'argent, et, vendant une chose, engageant l'autre, et gaspillant toutes ses affaires, il ramassa une raisonnable somme. Il se pourvut aussi d'une rondache de fer qu'il emprunta d'un de ses amis, et raccommoda du mieux qu'il put sa mauvaise salade brisée; puis il avisa son écuyer Sancho du jour et de l'heure où il pensait se mettre en route, pour que celui-ci se munît également de ce qu'il jugerait le plus nécessaire. Surtout, il lui recommanda d'emporter un bissac. L'autre promit qu'il n'y manquerait pas, et ajouta qu'il pensait aussi emmener un très-bon âne qu'il avait, parce qu'il ne se sentait pas fort habile sur l'exercice de la marche à pied. A ce propos de l'âne, don Quichotte réfléchit un peu, cherchant à se rappeler si, par hasard, quelque chevalier errant s'était fait suivre d'un écuyer monté comme au moulin. Mais jamais sa mémoire ne put lui en fournir un seul. Cependant il consentit à lui laisser emmener la bête, se proposant de l'accommoder d'une plus honorable monture dès qu'une occasion se présenterait, c'est-à-dire en enlevant le cheval au premier chevalier discourtois qui se trouverait sur son chemin. Il se pourvut aussi de chemises, et des autres choses qu il put se procurer, suivant le conseil que lui avait donné l'hôtelier, son parrain.





Tout cela fait et accompli, et, ne prenant congé, ni Panza de sa femme et de ses enfants, ni don Quichotte de sa gouvernante et de sa nièce, un beau soir ils sortirent du pays sans être vus de personne, et ils cheminèrent si bien toute la nuit, qu'au point du jour ils se tinrent pour certains de n'être plus attrapés, quand même on se mettrait à leurs trousses. Sancho Panza s'en allait sur son âne, comme un patriarche, avec son bissac, son outre, el, de plus, une grande envie de se voir déjà gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte prit justement la même direction et le même chemin qu'à sa première sortie, c'est-à-dire à travers la plaine de Montiel, où il cheminait avec moins d'incommodité que la fois passée, car il était fort grand matin, et les rayons du soleil, ne frappant que de biais, ne le gênaient point encore. Sancho Panza dit alors à son maître : « Que Votre Grâce fasse bien attention, seigneur chevalier errant, de ne point oublier ce que vous m'avez promis au sujet d'une île, car, si grande qu'elle soit, je saurai bien la gouverner. » A quoi répondit don Quichotte : « Il faut que tu saches, ami Sancho Panza, que ce fut un usage très-suivi par les anciens chevaliers errants de faire leurs écuyers gouverneurs des îles ou royaumes qu'ils gagnaient, et je suis bien décidé à ce qu'une si louable coutume ne se perde point par ma faute. Je pense au contraire y surpasser tous les autres, car, maintes fois, et même le plus souvent, ces chevaliers attendaient que leurs écuyers fussent vieux; c'est quand ceux-ci étaient rassasiés de servir et las de passer de mauvais jours et de plus mauvaises nuits, qu'on leur donnait quelque titre de comte ou pour le moins de marquis, avec quelque vallée ou quelque province à l'avenant ; mais si nous vivons, toi et moi, il

peut bien se faire qu'avant six jours je gagne un royaume fait de telle sorte qu'il en dépende quelques autres, ce qui viendrait tout à point pour te couronner roi d'un de ceux-ci. Et que cela ne t'étonne pas, car il arrive à ces chevaliers des aventures si étranges, d'une façon si peu vue et si peu prévue, que je pourrais facilement te donner encore plus que je ne te promets. — A ce train-là, répondit Sancho pallia, si, par un de ces miracles que raconte Voire Grâce, j'allais devenir roi, Juana Gutierrez, ma ménagère, ne deviendrait rien moins que reine, et mes enfants infants. — Qui en doute? répondit don Quichotte. — Moi, j'en doute, répliqua Sancho ; car j'imagine que, quand même Dieu ferait pleuvoir des royaumes sur la terre, aucun ne s'ajusterait bien à la tète de Mari-Gutierrez. Sachez, seigneur, qu'elle ne vaut pas deux deniers pour être reine. Comtesse lui irait mieux , encore serait-ce avec l'aide de Dieu. — Eh bien! laisses-en le soin à Dieu , Sancho, répondit don Quichotte; il lui donnera ce qui sera le plus à sa convenance, et ne te rapetisse pas l'esprit au point de venir à te contenter d'être moins que gouverneur de province. — Non, vraiment, mon seigneur, répondit Sancho, surtout ayant en Votre Grâce un si bon et si puissant maitre, qui saura me donner ce qui me convient le mieux, et ce que mes épaules pourront porter. »



CHAPITRE VIII.

Du beau succès qu'eut le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et inimaginable aventure des moulins à vent , avec d'autres événements dignes d'heureuse souvenance.



EN ce moment ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a dans cette plaine, et, dès que don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que ne pourrait y réussir notre désir même. Regarde, ami Sancho, voilà devant nous au moins trente démesurés géants, auxquels je pense livrer bataille et ôter la vie à tous tant qu'ils sont. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir; car c'est prise de bonne guerre, et c'est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise engeance de la face de la terre. — Quels géants? demanda Sancho Panza. — Ceux que tu vois là-bas, lui répondit son maître, avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long. — Prenez donc garde, répliqua Sancho ; ce que nous voyons là-bas ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui paraît leurs bras, ce sont leurs ailes, qui, tournées par le vent, font tourner à leur tour la meule du moulin. — On voit bien, répondit don Quichotte, que tu n'es pas expert en fait d'aventures : ce sont des géants, te dis-je; si tu as peur, ôte-toi de là, et va te mettre en oraison pendant que je leur livrerai une inégale et terrible bataille. » En parlant ainsi, il donne de l'éperon à son cheval Rossinante, sans prendre garde aux avis de son écuyer Sancho, qui lui criait

qu'à coup sûr c'était des moulins à vent et non des géants qu'il allait attaquer. Pour lui, il s'était si bien mis dans la tête que c'étaient des géants, que non-seulement il n'entendait point les cris de son écuyer Sancho. mais qu'il ne parvenait pas, même en approchant tout près, à reconnaître la vérité. Au contraire, et tout en courant, il disait à gands cris : « Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui vous attaque. » Un peu de vent s'étant alors levé, les grandes ailes commencèrent à se mouvoir; ce que voyant don Quichotte, il s'écria : « Quand même vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous allez me le payer. » En disant ces mots, il se recommande du profond de son coeur à la dame Dulcinée, la priant de le secourir en un tel péril; puis, bien couvert de son écu, et la lance en arrêt, il se précipite, au plus grand galop de Rossinante, contre le premier moulin qui se trouvait devant lui; mais, au moment où il perçait l'aile d'un grand coup de lance, le vent la chasse avec tant de furie qu'elle met la lance en pièces, et qu'elle emporte après elle le cheval et le chevalier, qui s'en alla rouler sur la poussière en fort mauvais état.

Sancho Panza accourut à son secours de tout le trot de son âne, et trouva, en arrivant près de lui, qu'il ne pouvait plus remuer, tant le coup et la chute avaient été rudes. « Miséricorde! s'écria Sancho, n'avais-je pas bien dit à Votre Grâce qu'elle prit garde à ce qu'elle faisait, que ce n'était pas autre chose que des moulins à vent , et qu'il fallait, pour s'y tromper, en avoir d'autres dans la tête? — Paix, paix! ami Sancho, répondit don Quichotte: les choses de la guerre sont plus que toute autre sujettes à des chances continuelles ; d'autant plus que je pense, et ce doit être la vérité, que ce sage Freston, qui m'a volé les livres et le cabinet, a changé ces géants en moulins, pour m'enlever la gloire de les vaincre ; tant est grande l'inimitié qu'il me porte. Mais en fin de compte son art maudit ne prévaudra pas contre la bonté de mon épée. — Dieu le veuille, comme il le peut, répondit Sancho Panza; » et il aida son maître à remonter sur Rossinante, qui avait les épaules à demi déboîtées.



En conversant sur l'aventure, ils suivirent le chemin du Port-Lapice, parce que, disait don Quichotte, comme c'est un lieu de grand passage, on ne pouvait manquer d'y rencontrer toutes sortes d'aventures. Seulement, il s'en allait tout chagrin de ce que sa lance lui manquât, et faisant part de ce regret à son écuyer, il lui dit : « Je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol nommé Diego Perez de Vargas, ayant eu son épée brisée dans une bataille, arracha d'un chêne une forte branche, ou peut-être le tronc, et, avec cette arme, fit de tels exploits, et assomma tant de Mores, qu'on lui donna le surnom d'*assommoir*, que lui et ses descendants ajoutèrent depuis au nom de Vargas [76] . Je t'ai dit cela, parce que je pense arracher du premier chêne, gris ou vert, que je rencontre, une branche aussi forte que celle-là, avec laquelle j'imagine faire de telles prouesses, que tu te tiennes pour heureux d'en avoir mérité le spectacle et d'être témoin de merveilles qu'on aura peine à croire. — A la volonté de Dieu , répondit Sancho ; je le crois tout comme vous le dites. Mais Votre Grâce ferait bien de se redresser un peu, car il me semble qu'elle se tient quelque peu de travers, et ce doit être l'effet des secousses de sa chute. — Aussi vrai que tu le dis, reprit don Quichotte; et si je ne me plains pas de la douleur que j'endure, c'est parce qu'il est interdit aux chevaliers errants de se plaindre d'aucune blessure, quand même les entrailles leur sortiraient de la plaie[77]. — S'il en est ainsi, je n'ai rien à répondre, répliqua Sancho; mais Dieu sait si je ne serais pas ravi de vous entendre plaindre, dès que quelque chose vous ferait mal. Pour

moi, je puis dire que je me plaindrais au plus petit bobo, à moins toutefois que cette défense de se plaindre ne s'étende aux écuyers des chevaliers errants. » Don Quichotte ne put s'empêcher de rire de la simplicité de son écuyer, et lui déclara qu'il pouvait fort bien se plaindre, quand et comme il lui plairait, avec ou sans envie, n'ayant jusque-là rien lu de contraire dans les lois de la chevalerie.

Sancho lui fit remarquer alors qu'il était l'heure de dîner. Don Quichotte répondit qu'il ne se sentait point d'appétit pour le moment, mais que lui pouvait manger tout sa fantaisie. Avec cette permission, Sancho s'arrangea du mieux qu'il put sur son âne, et tirant de son bissac des provisions qu'il y avait mises, il s'en allait mangeant et cheminant au petit pas derrière son maître. De temps en temps, il portait l'outre à sa bouche de si bonne grâce, qu'il aurait fait envie au plus galant cabaretier de Malaga. Et tandis qu'il marchait ainsi, avalant un coup sur l'autre, il ne se rappelait aucune des promesses que son maître lui avait faites, et regardait, non comme un rude métier, mais comme un vrai délassement, de s'en aller cherchant des aventures, toutes périlleuses qu'elles pussent être.

Finalement, ils passèrent cette nuit sous un massif d'arbres, de l'un desquels don Quichotte rompit une branche sèche qui pouvait au besoin lui servir de lance, et y ajouta le fer de celle qui s'était brisée. Don Quichotte ne dormit pas de toute la nuit , pensant à sa dame Dulcinée, pour se conformer à ce qu'il avait lu dans ses livres, que les chevaliers errants passaient bien des nuits sans dormir au milieu des forêts et des déserts, s'entretenant du souvenir de leurs dames. Sancho Panza ne la passa point de même; car, comme il avait l'estomac plein et non d'eau de chicorée, il n'en fit d'un bout à l'autre qu'un somme ; au matin, il fallut la voix de son maître pour l'éveiller, ce que ne pouvaient faire ni les rayons du soleil, qui lui donnait en plein sur le visage, ni le chant de mille oiseaux qui saluaient joyeusement la venue du nouveau jour. En se frottant les yeux, Sancho fit une caresse à son outre, et, la trouvant un peu plus maigre que la nuit d'avant, son cœur s'affligea, car il lui sembla qu'ils ne prenaient pas le chemin de remédier sitôt à sa disette. Don Quichotte ne se soucia point non plus de déjeuner, préférant, comme on l'a dit, se repaître de succulents souvenirs.

Ils reprirent le chemin du Port-Lapice, et vers trois heures de l'après-midi ils en découvrirent l'entrée. « C'est ici, dit à cette vue don Quichotte, que nous pouvons, ami Sancho, mettre les mains jusqu'aux coudes dans ce

qu'on appelle aventures. Mais prends bien garde que, me visses-tu dans le plus grand péril du monde , tu ne dois pas mettre l'épée à la main pour me défendre, à moins que tu ne t'aperçoives que ceux qui m'attaquent sont de la canaille et des gens de rien, auquel cas tu peux me secourir; mais si c'étaient des chevaliers, il ne t'est nullement permis ni concédé par les lois de la chevalerie de me porter secours, jusqu'à ce que tu sois toi-même armé chevalier. — Par ma foi, seigneur, répondit Sancho, Votre Grâce en cela sera bien obéie, d'autant plus que de ma nature je suis pacifique, et fort ennemi de me fourrer dans le tapage et les querelles. Mais, à vrai dire, quand il s'agira de défendre ma personne, je ne tiendrai pas grand compte de ces lois; car celles de Dieu et des hommes permettent à chacun de se défendre contre quiconque voudrait l'offenser. — Je ne dis pas le contraire, répondit don Quichotte; seulement, pour ce qui est de me secourir contre les chevaliers, tiens en bride tes mouvements naturels. — Je répète que je n'y manquerai pas, répondit Sancho, et que je garderai ce commandement aussi bien que celui de chômer le dimanche. »

En devisant ainsi, ils découvrirent deux moines de l'ordre de Saint-Benoît, à cheval sur deux dromadaires, car les mules qu'ils montaient en avaient la taille, et portant leurs lunettes de voyage et leurs parasols. Derrière eux venait un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval, et suivi de deux garçons de mules à pied. Dans ce carrosse était, comme on le sut depuis, une dame de Biscaye qui allait à Séville, où se trouvait son mari prêt à passer aux Indes avec un emploi considérable. Les moines ne venaient pas avec elle, mais suivaient le même chemin. A peine don Quichotte les eut-il aperçus, qu'il dit à son écuyer : « Ou je suis bien trompé, ou nous tenons la plus fameuse aventure qui se soit jamais vue. Car ces masses noires qui se montrent là-bas doivent être, et sont sans nul doute, des enchanteurs qui emmènent dans ce carrosse quelque princesse qu'ils ont enlevée; il faut que je défasse ce tort à tout risque et de toute ma puissance. — Ceci, répondit Sancho, m'a l'air d'être pire que les moulins à vent. Prenez garde, seigneur ; ce sont là des moines de Saint-Benoît, et le carrosse doit être à des gens qui voyagent. Prenez garde, je le répète, à ce que vous allez faire, et que le diable ne vous tente pas. — Je t'ai déjà dit, Sancho, répliqua don Quichotte, que tu ne sais pas grand'chose en matière d'aventures. Ce que je te dis est la vérité, et tu le verras dans un instant. »

Tout en disant cela, il partit en avant, et fut se placer au milieu du chemin par où venaient les moines; et dès que ceux-ci furent arrivés assez près pour

qu'il crût pouvoir se faire entendre d'eux, il leur cria de toute sa voix : « Gens de l'autre monde, gens diaboliques, mettez sur-le-champ en liberté les hautes princesses que vous enlevez et gardez violemment dans ce carrosse; sinon préparez-vous à recevoir prompte mort pour juste châtiment de vos mauvaises œuvres. » Les moines retinrent la bride et s'arrêtèrent, aussi émerveillés de la figure de don Quichotte que de ses propos, auxquels ils répondirent : « Seigneur chevalier, nous ne sommes ni diaboliques ni de l'autre monde, mais bien deux religieux de Saint-Benoît, qui suivons notre chemin, et nous ne savons si ce carrosse renferme ou non des princesses enlevées. — Je ne me paie point de belles paroles, reprit don Quichotte, et je vous connais déjà, déloyale canaille. » Puis, sans attendre d'autre réponse, il pique Rossinante, et se précipite, la lance basse, contre le premier moine, avec tant de furie et d'intrépidité, que, si le bon père ne se fût laissé tomber de sa mule, il l'aurait envoyé malgré lui par terre, ou grièvement blessé, ou mort peut-être. Le second religieux, voyant traiter ainsi son compagnon, prit ses jambes au cou de sa bonne mule, et enfila la venelle, aussi léger que le vent. Sancho Panza, qui vit l'autre moine par terre, sauta légèrement de sa monture, et, se jetant sur lui, se mit à lui ôter son froc et son capuce. Alors, deux valets qu'avaient les moines accoururent, et lui demandèrent pourquoi il déshabillait leur maître. Sancho leur répondit que ses habits lui appartenaient légitimement, comme dépouilles de la bataille qu'avait gagnée son seigneur don Quichotte. Les valets, qui n'entendaient pas raillerie, et ne comprenaient rien à ces histoires de dépouilles et de bataille, voyant que don Quichotte s'était éloigné pour aller parler aux gens du carrosse, tombèrent sur Sancho, le jetèrent à la renverse, et, sans lui laisser poil de barbe au menton, le rouèrent si bien de coups, qu'ils le laissèrent étendu par terre, sans haleine et sans connaissance. Le religieux ne perdit pas un moment pour remonter sur sa mule, tremblant, épouvanté, et le visage tout blême de frayeur. Dès qu'il se vit à cheval, il piqua du côté de son compagnon, qui l'attendait assez loin de là, regardant comment finirait cette alarme; et tous deux, sans vouloir attendre la fin de toute cette aventure, continuèrent en hâte leur chemin, faisant plus de signes de croix que s'ils eussent eu le diable lui-même à leurs trousses.



Pour don Quichotte, il avait été, comme on l'a vu, parler à la dame du carrosse ; et il lui disait : « Votre Beauté, madame, peut désormais faire de sa personne tout ce qui sera le plus de son goût ; car la superbe de vos ravisseurs git maintenant à terre, abattue par ce bras redoutable. Afin que vous ne soyez pas en peine du nom de votre libérateur, sachez que je; m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et captif de la belle sans pareille dona Dulcinée du Toboso. Et, pour prix du bienfait que vous avez reçu de moi , je ne vous demande qu'une chose : c'est de retourner au Toboso, de vous présenter de ma part devant cette dame, et de lui raconter ce que j'ai fait pour votre liberté. » Tout ce que disait don Quichotte était entendu par un des écuyers qui accompagnaient la voiture, lequel était Biscayen ; et celui-ci, voyant qu'il ne voulait pas laisser partir la voiture, mais qu'il prétendait, au contraire, la faire retourner au Toboso, s'approcha de don Quichotte, empoigna sa lance, et dans une langue qui n'était pas plus du castillan que du biscayen, lui parla de la sorte : « Va, chevalier, que mal ailles-tu; par le Dieu qui me créa, si le carrosse ne laisses, aussi bien mort tu es que Biscayen suis-je. » Don Quichotte le comprit très-bien, et lui répondit avec un merveilleux sang-froid : « Si tu étais chevalier, aussi bien que tu ne l'es pas, chétive créature, j'aurais déjà châtié ton audace et ton insolence. » A quoi le Biscayen répliqua : « Pas chevalier, moi! je jure à Dieu, tant tu as menti comme chrétien. Si lance jettes et épée tires, à l'eau tu verras comme ton chat vite s'en va. Biscayen par terre, hidalgo par mer, hidalgo par le diable, et menti tu as si autre chose dis. — C'est ce que nous allons voir, » répondit don Quichotte; et, jetant sa lance à terre, il tire son épée, embrasse son écu, et s'élance avec fureur sur le Biscayen, résolu à lui ôler la vie.

Le Biscayen , qui le vit ainsi venir, aurait bien désiré sauter en bas de sa mule, mauvaise bête de louage sur laquelle on ne pouvait compter; mais il n'eut que le temps de tirer son épée, et bien lui prit de se trouver près du carrosse, d'où il saisit un coussin pour s'en faire un bouclier. Aussitôt ils se jetèrent l'un sur l'autre, comme s'ils eussent été de mortels ennemis. Les assistants auraient voulu mettre le holà ; mais ils ne purent en venir à bout, parce que le Biscayen jurait en son mauvais jargon que si on ne lui laissait achever la bataille, il tuerait lui-même sa maîtresse et tous ceux qui s'y opposeraient. La dame du carrosse, surprise et effrayée de ce qu'elle voyait, fit signe au cocher de se détourner un peu, et, de quelque distance, se mit à regarder la formidable rencontre.

En s'abordant, le Biscayen déchargea un si vigoureux coup de taille sur l'épaule de don Quichotte, que si l'épée n'eût rencontré la rondache, elle ouvrait en deux notre chevalier jusqu'à la ceinture. Don Quichotte, qui ressentit la pesanteur de ce coup prodigieux, jeta un grand cri, en disant : « O dame de mon âme, Dulcinée, fleur de beauté, secourez votre chevalier, qui, pour satisfaire la bonté de votre cœur, se trouve en cette dure extrémité. » Dire ces mots, serrer son épée, se couvrir de son écu, et assaillir le Biscayen, tout cela fut l'affaire d'un moment; il s'élança, déterminé à tout aventurer à la chance d'un seul coup. Le Biscayen, le voyant ainsi venir à sa rencontre, jugea de son emportement par sa contenance, et résolut de jouer le même jeu que don Quichotte. Il l'attendit de pied ferme, bien couvert de son coussin, mais sans pouvoir tourner ni bouger sa mule, qui, harassée de fatigue et peu faite à de pareils jeux d'enfants, ne voulait avancer ni reculer d'un pas. Ainsi donc, comme on l'a dit, don Quichotte s'élançait, l'épée haute, contre le prudent Biscayen, dans le dessein de le fendre par la moitié, et le Biscayen l'attendait de même, l'épée en l'air, et abrité sous son coussin. Tous les assistants epouvantés attendaient avec anxiété l'issue des effroyable coups dont ils se menaçaient. La dame du carrosse offrait, avec ses femmes, mille vœux à tous les saints du paradis et mille cierges à toutes les chapelles d'Espagne, pour que Dieu délivràt leur écuyer et elles-mêmes du péril extrême qu'ils couraient. Mais le mal de tout cela, c'est qu'en cet endroit même l'auteur de cette histoire laisse la bataille indécise et pendante, donnant pour excuse qu'il n'a rien trouvé d'écrit sur les exploits de don Quichotte, de plus qu'il n'en a déjà raconté. Il est vrai que le second auteur de cet ouvrage ne voulut pas croire qu'une si curieuse histoire fût ensevelie dans l'oubli, et que les beaux esprits de la Manche se fussent

montrés si peu jaloux de sa gloire, qu'ils n'eussent conservé dans leurs archives ou leurs bibliothèques quelques manuscrits qui traitassent de ce fameux chevalier. Ainsi donc, dans cette supposition, il ne désespéra point de rencontrer la fin de cette, intéressante histoire, qu'en effet, par la faveur du ciel, il trouva de la manière qui sera rapportée dans la seconde partie.





LIVRE II [78]



CHAPITRE IX.

Où se conclut et termine l'épouvantable bataille que se livrèrent le gaillard Biscayen et le vaillant Mauchois.



Nous avons laissé, dans la première partie de cette histoire, le valeureux Biscayen et le fameux don Quichotte, les épées nues et hautes, prêts à se décharger deux furieux coups de tranchant, tels que, s'ils eussent frappé en plein, ils ne se fussent rien moins que pourfendus de haut en bas, et ouverts en deux comme une grenade ; mais justement à cet endroit critique, on a vu cette savoureuse histoire rester en l'air et démembrée, sans que l'auteur nous fit connaître où l'on pourrait en trouver la suite. Cela me causa beaucoup de dépit, car le plaisir d'en avoir lu si peu

se changeait en déplaisir, quand je songeais quelle faible chance s'offrait de trouver tout ce qui me semblait manquer d'un conte si délectable. Toutefois il me parut vraiment impossible, et hors de toute bonne coutume, qu'un si bon chevalier eût manqué de quelque sage qui prit à son compte le soin d'écrire ses prouesses inouïes, chose qui n'avait manqué à aucun de ces chevaliers errants desquels les gens disent qu'ils vont à leurs aventures ; car chacun d'eux avait toujours à point nommé un ou deux sages, qui non-seulement écrivaient leurs faits et gestes, mais qui enregistraient leurs plus petites et plus enfantines pensées, si cachées qu'elles pussent être [79]. Et, vraiment un si bon chevalier ne méritait pas d'être à ce point malheureux, qu'il manquàt tout à fait de ce qu'un Platir et d'autres semblables avaient eu de reste. Aussi ne pouvais-je me décider à croire qu'une histoire si piquante fût restée incomplète et estropiée ; j'en attribuais la faute à la malignité du temps, qui dévore et consume toutes choses, supposant qu'il la tenait cachée, s'il ne l'avait détruite. D'un autre côté, je me disais : « Puisque, parmi les livres de notre héros, il s'en est trouvé d'aussi modernes que les *Remèdes à la jalousie* et *les Nymphes de Hénarès,* son histoire ne peut pas être fort ancienne, et si elle n'a point été écrite, elle doit se retrouver encore dans la mémoire des gens de son village et des pays circonvoisins. »

Cette imagination m'échauffait la tète et me donnait un grand désir de connaître d'un bout à l'autre la vie et les miracles de notre fameux Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la chevalerie manchoise, et le premier qui, dans les temps calamiteux de notre âge, ait embrassé la profession des armes errantes ; le premier qui se soit mis à la besogne de défaire les torts, de secourir les veuves, de protéger les demoiselles, pauvres filles qui s'en allaient, le fouet à la main, sur leurs palefrois, par monts et par vaux, portant la charge et l'embarras de leur virginité, avec si peu de souci, que si quelque chevalier félon, quoique vilain armé en guerre, ou quelque démesuré géant ne leur faisait violence, il s'est trouvé telle de ces demoiselles, dans les temps passés , qui, au bout de quatre-vingts ans, durant lesquels elle n'avait pas couché une nuit sous toiture de maison, s'en est allée à la sépulture aussi vierge que la mère qui l'avait mise au monde [80]. Je dis donc que, sous ce rapport et sous bien d'autres, notre don Quichotte est digne de perpétuelles et mémorables louanges; et vraiment, on ne doit pas me les refuser à moi-même pour la peine que j'ai prise et la diligence que j'ai Faite dans le but de trouver la fin de cette histoire.

Cependant je sais bien que si le ciel, le hasard et la fortune ne m'eussent aidé, le monde restait privé du passe-temps exquis que. pourra goûter, presque deux heures durant, celui qui mettra quelque attention à la lire. Voici donc de quelle manière j'en fis la découverte.



Me trouvant un jour à Tolède, dans la rue d'Alcana, je vis un jeune garçon qui venait vendre à un marchand de soieries de vieux cahiers de papier. Comme je me plais beaucoup à lire, et jusqu'aux bribes de papier qu'on jette à la rue, poussé par mon inclination naturelle, je pris un des cahiers que vendait l'enfant, et je vis que les caractères en étaient arabes. Et comme, bien que je les reconnusse, je ne les savais pas lire, je me mis à regarder si je n'apercevrais point quelque Morisque espagnolisé qui pût les lire pour moi, et je n'eus pas grand'peine à trouver un tel interprète ; car si je l'eusse cherché pour une langue plus sainte et plus ancienne, je l'aurais également trouvé[81]. Enfin, le hasard m'en ayant amené un, je lui expliquai mon désir, et lui remis le livre entre les mains. Il l'ouvrit au milieu, et n'eut pas plutôt lu quelques lignes qu'il se mit à rire. Je lui demandai pourquoi il riait : « C'est, me dit-il, d'une annotation qu'on a mise en marge de ce livre. » Je le priai de me la faire connaître, et lui, sans cesser de rire, « Voilà, reprit-il, ce qui se trouve écrit en marge : *Cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent fait mention dans la présente histoire, eut, dit-on, pour saler*

des porcs, meilleure main qu'aucune autre femme de la Manche. » Quand j'entendis prononcer le nom de Dulcinée du Toboso, je demeurai surpris et stupéfait, parce qu'aussitôt je m'imaginai que ces paperasses contenaient l'histoire de don Quichotte. Dans cette pensée, je le pressai de lire l'intitulé, et le Morisque, traduisant aussitôt l'arabe en castillan, me dit qu'il était ainsi conçu : *Histoire de don Quichotte de la Manche, écrite par Cid Hamet Ben-Engéli, historien arabe.* Il ne me fallut pas peu de discrétion pour dissimuler la joie que j'éprouvai quand le titre du livre frappa mon oreille. L'arrachant des mains du marchand de soie, j'achetai au jeune garçon tous ces vieux cahiers pour un demi-réal; mais s'il eût eu l'esprit de deviner quelle envie j'en avais, il pouvait bien se promettre d'emporter plus de six réaux du marché.

M'éloignant bien vite avec le Morisque, je l'emmenai dans le cloître de la cathédrale, et le priai de me traduire en castillan tous ces cahiers, du moins ceux qui traitaient de don Quichotte, sans rien mettre ni rien omettre, lui offrant d'avance le prix qu'il exigerait. Il se contenta de cinquante livres de raisin sec et de quatre boisseaux de froment, et me promit de les traduire avec autant de promptitude que de fidélité. Mais moi, pour faciliter encore l'affaire, et ne pas me dessaisir d'une si belle trouvaille, j'emmenai le Morisque chez moi, où, dans l'espace d'un peu plus de six semaines, il traduisit toute l'histoire de la manière dont elle est ici rapportée [82].

Dans le premier cahier on voyait, peinte au naturel, la bataille de don Quichotte avec le Biscayen; tous deux dans la posture où l'histoire les avait laissés, les épées hautes, l'un couvert de sa redoutable rondache, l'autre, de son coussin. La mule du Biscayen était si frappante qu'on reconnaissait qu'elle était de louage à une portée de mousquet. Le Biscayen avait à ses pieds un écriteau où on lisait : *Don Sancho de Azpeilia;* c'était sans doute son nom; et aux pieds de Rossinante il y en avait un autre qui disait : *Don Quichotte.* Rossinante était merveilleusement représenté, si long et si roide, si mince et si maigre, avec une échine si saillante et un corps si étique, qu'il témoignait bien hautement avec quelle justesse et quel à-propos on lui avait donné le nom de Rossinante. Près de lui était Sancho Panza, qui tenait son âne par le licou, et aux pieds duquel on lisait sur un autre écriteau : *Sancho Zancas*. Ce nom venait sans doute de ce qu'il avait, comme le montrait la peinture, le ventre gros, la taille courte, les jambes grêles et cagneuses.

C’est de là que durent lui venir les surnoms de Panza et de Zancas, que l’histoire lui donne indifféremment, tantôt l’un, tantôt l’autre [83].



Il y avait bien encore quelques menus détails à remarquer; mais ils sont de peu d’importance et n’ajoutent rien à la vérité de cette histoire, œuvre de laquelle on peut dire que nulle n’est mauvaise , pourvu qu’elle soit véritable. Si l’on pouvait élever quelque objection contre la sincérité de celle-ci, ce serait uniquement que son auteur fut de race arabe, et qu’il est fort commun aux gens de cette nation d’être menteurs. Mais, d’une autre part, ils sont tellement nos ennemis, qu’on pourrait plutôt l’accuser d’être resté en deçà du vrai que d’avoir été au delà. C’est mon opinion, car lorsqu’il pourrait et devrait s’étendre en louanges sur le compte d’un si bon chevalier, on dirait qu’il les passe exprès sous silence, chose mal faite et plus mal pensée, puisque les historiens doivent être véridiques, ponctuels, jamais passionnés, sans que l’intérêt ni la crainte, la rancune ni l’affection, les fassent écarter du chemin de la vérité, dont la mère est l’histoire, émule du temps , dépôt des actions humaines, témoin du passé, exemple du

présent, enseignement de l'avenir. Dans celle-ci, je sais qu'on trouvera tout ce que peut offrir la plus attrayante ; et s'il y manque quelque bonne chose, je crois, à part moi , que ce fut plutôt la faute du chien de l'auteur que celle du sujet [84]. Enfin, suivant la traduction, la seconde partie commençait de la sorte :

A voir lever en l'air les tranchantes épées des deux braves et courroucés combattants, à voir leur contenance et leur résolution, on eût dit qu'ils menaçaient le ciel, la terre et l'abîme. Le premier qui déchargea son coup fut le colérique Biscayen, et ce fut avec tant de force et de fureur, que, si l'épée en tombant ne lui eût tourné dans la main, ce seul coup suffisait pour mettre fin au terrible combat et à toutes les aventures de notre chevalier. Mais sa bonne étoile, qui le réservait pour de plus grandes choses, fit tourner l'épée de son ennemi de manière que, bien qu'elle lui frappât en plein sur l'épaule gauche, elle ne fit d'autre mal que de lui désarmer tout ce côté-là, lui emportant de compagnie la moitié de la salade et la moitié de l'oreille; et tout cela s'écroula par terre avec un épouvantable fracas. Vive Dieu! qui pourrait à cette heure bonnement raconter de quelle rage fut saisi le cœur de notre Manchois, quand il se vit traiter de la sorte ! On ne peut rien dire de plus, sinon qu'il se hissa de nouveau sur ses étriers, et, serrant son épée dans ses deux mains, il la déchargea sur le Biscayen avec une telle furie, en l'attrapant en plein sur le coussin et sur la tête, que malgré cette bonne défense, et comme si une montagne se fût écroulée sur lui, celui-ci commença à jeter le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles, faisant mine de tomber de la mule en bas, ce qui était infaillible, s'il ne se fût accroché par les bras à son cou. Mais cependant ses pieds quittèrent les étriers, bientôt après ses bras s'étendirent, et la mule épouvantée de ce terrible coup, se mettant à courir à travers les champs, en trois ou quatre bonds jeta son cavalier par terre.

Don Quichotte le regardait avec un merveilleux sang-froid : dès qu'il le vit tomber, il sauta de cheval, accourut légèrement, et, lui mettant la pointe de l'épée entre les deux yeux, il lui cria de se rendre ou qu'il lui couperait la tête. Le Biscayen était trop étourdi pour pouvoir répondre un seul mot; et son affaire était faite, tant la colère aveuglait don Quichotte, si les dames du carrosse, qui jusqu'alors avaient regardé le combat tout éperdues, ne fussent accourues auprès de lui, et ne l'eussent supplié de faire, par faveur insigne, grâce de la vie à leur écuyer. A cela, don Quichotte répondit avec beaucoup de gravité et de hauteur : « Assurément, mes belles dames, je suis ravi de

faire ce que vous me demandez ; mais c'est à une condition, et moyennant l'arrangement que voici : que ce chevalier me promette d'aller au village du Toboso, et de se présenter de ma part devant la sans pareille Dulcinée, pour qu'elle dispose de lui tout à sa guise. » Tremblantes et larmoyantes, ces dames promirent bien vite, sans se faire expliquer ce que demandait don Quichotte, et sans s'informer même de ce qu'était Dulcinée, que leur écuyer ferait ponctuellement tout ce qui lui serait ordonné. « Eh bien! reprit don Quichotte, sur la foi de cette parole, je consens à lui laisser la vie, bien qu'il ait mérité la mort. »



CHAPITRE X.

Du gracieux entretien qu'eurent don Quichotte et Sancho Panza, son écuyer.

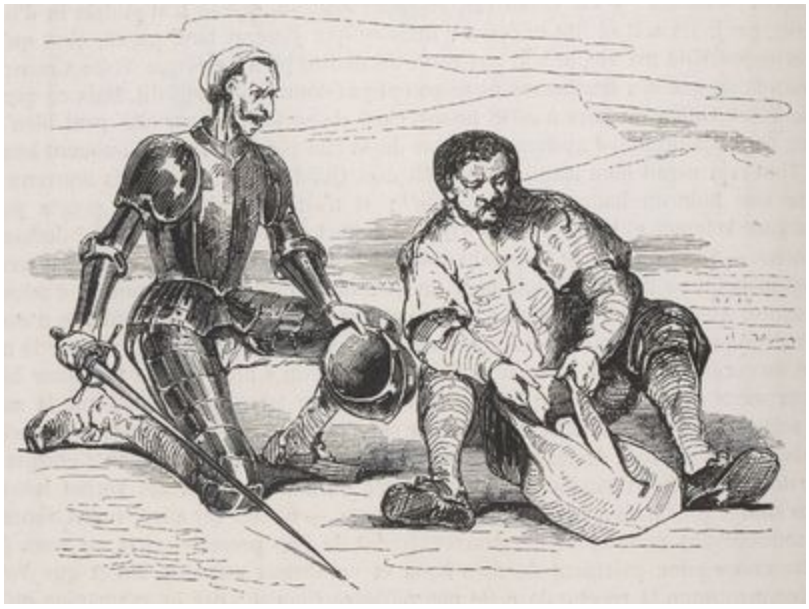


Il y avait déjà quelque temps que Sancho Panza s'était relevé, un peu maltraité par les valets des moines, et, spectateur attentif de la bataille que livrait son seigneur don Quichotte, il priait Dieu du fond de son cœur de vouloir bien donner à celui-ci la victoire pour qu'il y gagnât quelque île et l'en fit gouverneur, suivant sa promesse formelle. Voyant donc le combat terminé, et son maître prêt à remonter sur Rossinante, il accourut lui tenir l'étrier ; mais avant de le laisser monter à cheval, il se mit à genoux devant lui, lui prit la main, la baisa, et lui dit : « Que Votre Grâce, mon bon seigneur don Quichotte, veuille bien me donner le gouvernement de l'île que vous avez gagnée dans cette formidable bataille ; car, si grande qu'elle puisse être, je me sens de force à la savoir gouverner aussi bien que quiconque s'est jamais mêlé de gouverner des îles en ce monde. » A cela don Quichotte répondit : « Prenez garde, mon frère Sancho, que cette aventure et celles qui lui ressemblent ne sont pas aventures d'îles, mais de croisières de grandes routes, où l'on ne gagne guère autre chose que de s'en aller la tête cassée, ou avec une oreille de moins. Mais prenez patience, et d'autres aventures s'offriront où je pourrai vous faire non-seulement gouverneur, mais quelque chose de mieux. » Sancho se confondit en remerciements, et, après avoir encore une fois baisé la main de don Quichotte et le pan de sa cotte de mailles, il l'aida à monter sur Rossinante,

puis il enjamba son âne, et se mit à suivre son maître, lequel, s'éloignant à grands pas, sans prendre congé des dames du carrosse, entra dans un bois qui se trouvait près de là.

Sancho le suivait de tout le trot de sa bête ; mais Rossinante cheminait si lestement, que, se voyant en arrière, force lui fut de crier à son maître de l'attendre. Don Quichotte retint la bride à Rossinante, et s'arrêta jusqu'à ce que son traînard d'écuyer l'eût rejoint. « Il me semble, seigneur, dit ce dernier en arrivant, que nous ferions bien d'aller prendre asile dans quelque église ; car ces hommes contre qui vous avez combattu sont restés en si piteux état, qu'on pourrait bien donner vent de l'affaire à la Sainte-Hermandad [85] et nous mettre dedans. Et, par ma foi, s'il en était ainsi, avant de sortir de prison, nous aurions à faire feu des quatre pieds. — Tais-toi, reprit don Quichotte ; où donc as-tu jamais vu ou lu qu'un chevalier errant eût été traduit devant la justice, quelque nombre d'homicides qu'il eût commis ! — Je ne sais rien en fait d'homéciles, répondit Sancho, et de ma vie ne l'ai essayé sur personne; mais je sais bien que ceux qui se battent au milieu des champs ont affaire à la Sainte-Hermandad, et c'est de cela que je ne veux pas me mêler. — Eh bien! ne te mets pas en peine, mon ami, répondit don Quichotte; je le tirerai, s'il le faut, des mains des Philistins, à plus forte raison de celles de la Sainte-Hermandad. Mais, dis-moi, par ta vie! as-tu vu plus vaillant chevalier que moi sur toute la surface de la terre? As-tu lu dans les histoires qu'un autre ait eu plus d'intrépidité dans l'attaque, plus de résolution dans la défense, plus d'adresse à porter les coups, plus de promptitude à culbuter l'ennemi ? — La vérité est, répliqua Sancho, que je n'ai jamais lu d'histoires, car je ne sais ni lire ni écrire; mais ce que j'oserai bien gager, c'est qu'en tous les jours de ma vie, je n'ai pas servi un maître plus hardi que Votre Grâce; et Dieu veuille que ces hardiesses ne se paient pas comme j'ai déjà dit. Mais ce que je prie Votre Grâce de faire à cette heure, c'est de se panser, car elle perd bien du sang par cette oreille. J'ai dans le bissac de la charpie et un peu d'onguent blanc. — Tout cela serait bien inutile, répondit don Quichotte, si je m'étais souvenu de faire une fiole du baume de Fierabras [86] ; il n'en faudrait qu'une goutte pour épargner le temps et les remèdes. — Quelle fiole et quel baume est-ce là? demanda Sancho. — C'est un baume, répondit don Quichotte, dont je sais la recette par cœur, avec lequel il ne faut plus avoir peur de la mort, ni craindre de mourir d'aucune blessure. Aussi, quand je

l’aurai composé et que je te le donnerai à tenir, tu n’auras rien de mieux à faire, si tu vois que, dans quelque bataille, on m’a fendu par le milieu du corps, comme il nous arrive mainte et mainte fois, que de ramasser bien proprement la partie du corps qui sera tombée par terre; puis, avant que le sang ne soit gelé, tu la replaceras avec adresse sur l’autre moitié qui sera restée en selle, mais en prenant soin de les ajuster et de les emboîter bien exactement; ensuite tu me donneras à boire seulement deux gorgées du baume, et tu me verras revenir plus sain et plus frais qu’une pomme de reinette. — S’il en est ainsi, reprit Sancho, je renonce dès maintenant au gouvernement de l’île promise, et je ne veux pas autre chose pour paiement de mes bons et nombreux services, sinon que Votre Grâce me donne la recette de cette merveilleuse liqueur; car je m’imagine qu’en tout pays elle vaudra bien deux réaux l’once, et c’est tout ce qu’il me faut pour passer cette vie en repos et en joie. Mais il reste à savoir si la façon en est bien chère. — Pour moins de trois réaux, reprit don Quichotte, on en peut faire plus de trois pintes. — Par la vie du Christ! s’écria Sancho, qu’attend donc Votre Grâce pour le faire et pour me l’apprendre? — Paix, paix, ami ! répondit don Quichotte, je t’enseignerai, j’espère, de bien plus grands secrets, et te ferai de bien plus grandes faveurs; mais pansons maintenant mon oreille, car elle me fait plus de mal que je ne voudrais. »



Sancho tira du bissac de la charpie et de l’onguent. Mais quand don Quichotte vint à s’apercevoir que sa salade était brisée, peu s’en fallut qu’il

ne perdit l'esprit. Portant la main à son épée, et levant les yeux au ciel, il s'écria : « Je fais serment au Créateur de toutes choses, et sur les quatre saints Évangiles, de mener la vie que mena le grand marquis de Mantoue, lorsqu'il jura de venger la mort de son neveu Baudoin, c'est-à-dire de ne pas manger pain sur table, de ne pas folâtrer avec sa femme et de s'abstenir d'autres choses (lesquelles, bien que je ne m'en souvienne pas, je tiens pour comprises dans mon serment), jusqu'à ce que j'aie tiré pleine vengeance de celui qui m'a fait un tel outrage. » Sancho, entendant cela, l'interrompit : « Que Votre Grâce fasse attention, dit-il, seigneur don Quichotte, que si le chevalier vaincu s'est acquitté de l'ordre qu'il a reçu, en allant se présenter devant madame Dulcinée du Toboso, il doit être quitte et déchargé, et ne mérite plus d'autre peine qu'il ne commette d'autre délit. — Tu as parlé comme un oracle et touché le vrai point, répondit don Quichotte ; ainsi j'annule mon serment en ce qui touche la vengeance à tirer du coupable; mais je le refais, le répète et le confirme de nouveau, quant à mener la vie que j'ai dite, jusqu'à ce que j'enlève par force , à quelque chevalier, une salade aussi belle et aussi bonne que celle-ci. Et ne t'avise pas de croire, Sancho, que je parle à l'étourdie ; car je ne suis pas sans modèle en ce que je fais, et c'est ce qui se passa au pied de la lettre à propos de l'armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant [87]. — Croyez-moi, mon seigneur, répliqua Sancho ; que Votre Grâce donne au diable de tels serments, qui nuisent à la santé autant qu'ils troublent la conscience. Sinon, dites-moi : nous n'avons, par hasard, qu'à passer plusieurs jours sans rencontrer d'homme armé et coiffé de salade, que ferons-nous dans ce cas? Faudra-t-il accomplir le serment malgré tant d'inconvénients et d'incommodités, comme de dormir tout vêtu, de ne pas coucher en lieu habité, et mille autres pénitences que contenait le serment de ce vieux fou de marquis de Mantoue, que Votre Grâce veut ratifier à présent [88]? Prenez donc garde qu'il ne passe pas d'hommes armés par ces chemins-ci, mais bien des muletiers et des charretiers, qui non-seulement ne portent pas de salades, mais ne connaissent peut-être que celles de laitue. — C'est en cela que tu te trompes, reprit don Quichotte ; car nous n'aurons pas cheminé deux heures par ces croisières de routes que nous y verrons plus de gens armés qu'il n'en vint devant la citadelle d'Albraque, à la conquête d'Angélique la Belle. [89]. — Paix donc, et ainsi soit-il! répondit Sancho; Dieu permette que tout aille bien, et que le temps vienne de gagner cette île qui me coûte déjà si

cher, dussé-je en mourir de joie ! — Je t'ai déjà dit, Sancho., reprit don Quichotte, de ne pas te mettre en souci de cela. Si nous manquons d'îles, voici le royaume de Dinamarque ou celui de Sobradise [90], qui t'iront comme une bague au doigt, d'autant mieux qu'étant en terre ferme, ils doivent te convenir davantage. Mais laissons chaque chose à son temps, et regarde dans ce bissac si tu n'aurais rien à manger, afin d'aller ensuite à la recherche de quelque château où nous pussions loger cette nuit, et faire le baume dont je t'ai parlé ; car je jure Dieu que l'oreille me cuit cruellement. — J'ai bien ici, répondit Sancho, un oignon, un peu de fromage, et je ne sais combien de vieilles croûtes de pain ; mais ce ne sont pas des mets à l'usage d'un aussi vaillant chevalier que Votre Grâce. — Que tu entends mal les choses! répondit don Quichotte. Apprends donc, Sancho, que c'est la gloire des chevaliers errants de ne pas manger d'un mois, et, s'ils mangent, de prendre tout ce qui se trouve sous la main. De cela tu ne ferais aucun doute, si tu avais lu autant d'histoires que moi. Quel qu'en ait été le nombre, je n'y ai pas trouvé la moindre mention que les chevaliers errants mangeassent, si ce n'est par hasard et dans quelques somptueux banquets qu'on leur offrait; mais, le reste du temps, ils vivaient de l'air qui court. Et bien qu'il faille entendre qu'ils ne pouvaient passer la vie sans manger et sans satisfaire les autres nécessités naturelles, car, en effet, ils étaient hommes comme nous, il faut entendre aussi que, passant la vie presque entière dans les déserts et les forêts, sans cuisinier, bien entendu, leurs repas ordinaires devaient être des mets rustiques, comme ceux que tu m'offres à présent. Ainsi donc, ami Sancho, ne t'afflige pas de ce qui me fait plaisir, et n'essaie pas de rendre le monde neuf, ni d'ôter de ses gonds la chevalerie errante. — Excusez-moi , reprit Sancho ; car , ne sachant ni lire ni écrire, comme je l'ai déjà dit à Votre Grâce, je n'ai pas eu connaissance des règles de la profession chevaleresque ; mais, dorénavant, je pourvoirai le bissac de toutes espèces de fruits secs pour Votre Grâce, qui est chevalier; et pour moi, qui ne le suis pas, je le pourvoirai d'autres objets volatiles et plus nourrissants. — Je ne dis pas, Sancho, répliqua don Quichotte, qu'il soit obligatoire aux chevaliers errants de ne manger autre chose que les fruits dont tu parles ; mais que leurs aliments les plus ordinaires devaient être ces fruits et quelques herbes qu'ils trouvaient au milieu des champs, lesquelles herbes ils savaient reconnaître, ce que je sais aussi bien qu'eux. — C'est une grande vertu, répondit Sancho, que de connaître ces herbes ; car, à ce que je vais m'imaginant, nous aurons besoin quelque jour de mettre cette

connaissance à profit. » Et, tirant en même temps du bissac ce qu'il avait dit y porter, ils se mirent à diner tous deux en paisible et bonne compagnie. Mais, désirant trouver un gîte pour la nuit, ils dépêchèrent promptement leur sec et pauvre repas. Ils remontèrent ensuite à cheval, et se donnèrent hâte pour arriver à quelque habitation avant la chute du jour ; mais le soleil leur manqua, et avec lui l'espérance d'atteindre ce qu'ils cherchaient, près de quelques huttes de chevriers. Ils se décidèrent donc à y passer la nuit; et autant Sancho s'affligea de n'avoir pas trouvé l'abri d'une maison, autant son maître se réjouit de dormir à la belle étoile, parce qu'il lui semblait, chaque fois qu'il lui arrivait pareille chose, qu'il faisait un nouvel acte de possession, et justifiait d'une nouvelle preuve dans l'ordre de la chevalerie errante.





CHAPITRE XI.

De l’aventure qu’eut don Quichotte avec des chevriers.



NOTRE héros reçut des chevriers un bon accueil ; et Sancho ayant accommodé du mieux qu“il put pour la nuit Rossinante et son âne, flaira et découvrit, au fumet qu’ils répandaient, certains quartiers de chevreau qui bouillaient devant le feu dans une marmite. Il aurait voulu, à l’instant même, voir s’ils étaient cuits assez à point pour les transvaser de la marmite en son estomac; mais les chevriers lui en épargnèrent la peine. Ils les tirèrent du feu ; puis, étendant sur la terre quelques peaux de moutons, ils dressèrent en diligence leur table rustique, et convièrent de bon cœur les deux étrangers à partager leurs provisions. Six d’entre eux, qui se trouvaient dans la bergerie, s’accroupirent à l’entour des peaux, après avoir prié don Quichotte, avec de grossières cérémonies, de s’asseoir sur une auge en bois qu’ils avaient renversée pour lui servir de siège. Don Quichotte s’assit, et Sancho resta debout pour lui servir à boire dans une coupe qui n’était pas de cristal, mais de corne. Son maître, le voyant. debout, lui dit : « Pour que tu voies, Sancho, tout le bien qu’enferme en soi la chevalerie errante, et combien ceux qui en exercent quelque ministère que ce soit sont toujours sur le point d’être honorés et estimés dans le monde, je veux qu’ici, à mon côté, et en compagnie de ces braves gens, tu viennes t’asseoir, et que tu ne

fasses qu'un avec moi, qui suis ton maître et seigneur naturel, que tu manges dans mon assiette, que tu boives dans ma coupe ; car on peut dire de la chevalerie errante précisément ce qu'on dit de l'amour, qu'elle égale toutes choses.

— Grand merci! répondit Sancho. Mais je puis dire à Votre Grâce que, pourvu que j'aie de quoi bien manger, je m'en rassasie, debout et à part moi, aussi bien et mieux qu'assis de pair avec un empereur. Et même, s'il faut dire toute la vérité, je trouve bien plus de goût à ce que je mange dans mon coin, sans contrainte et sans façons, ne fût-ce qu'un oignon sur du pain, qu'aux dindons gras des autres tables où il faut mâcher doucement, boire à petits coups, s'essuyer à toute minute; où l'on ne peut ni tousser, ni éternuer quand l'envie vous en prend, ni faire autre chose enfin que permettent la solitude et la liberté. Ainsi donc, monseigneur, ces honneurs que Votre Grâce veut me faire comme membre adhérent de la chevalerie errante, ayez la bonté de les changer en autres choses qui me soient plus à profit et à commodité; car ces honneurs, quoique je les tienne pour bien reçus, j'y renonce pour d'ici à la fin du monde. — Avec tout cela, reprit don Quichotte, il faut que t'asseoies, car celui qui s'humilie, Dieu l'élève; » et, le prenant par le bras, il le fit asseoir, par force, à côté de lui.

Les chevriers n'entendaient rien à ce jargon d'écuyers et de chevaliers errants, et ne faisaient autre chose que se taire, manger et regarder leurs hôtes, qui, d'aussi bonne grâce que de bon appétit, avalaient des morceaux gros comme le poing. Quand le service des viandes fut achevé, ils étalèrent sur des nappes de peaux une grande quantité de glands doux, et mirent au milieu un demi-fromage, aussi dur que s'il eût été fait de mortier. Pendant ce temps, la corne ne restait pas oisive; car elle tournait si vite à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, comme les pots d'une roue à chapelet, qu'elle eut bientôt desséché une outre, de deux qui étaient en évidence.

Après que don Quichotte eut pleinement satisfait son estomac, il prit une poignée de glands dans sa main, et, les regardant avec attention, il se mit à parler de la sorte :



« Heureux âge, dit-il, et siècles heureux, ceux auxquels les anciens donnèrent le nom d'âge d'or, non point parce que ce métal, qui s'estime tant dans notre âge de fer, se recueillait sans aucune peine à cette époque fortunée, mais parce qu'alors ceux qui vivaient ignoraient ces deux mots, *tien* et *mien*. En ce saint âge, toutes choses étaient communes. Pour se procurer l'ordinaire soutien de la vie, personne, parmi les hommes, n'avait d'autre peine à prendre que celle d'étendre la main, et de cueillir sa nourriture aux branches des robustes chênes, qui les conviaient libéralement au festin de leurs fruits doux et mûrs. Les claires fontaines et les fleuves rapides leur offraient en magnifique abondance des eaux limpides et délicieuses. Dans les fentes des rochers, et dans le creux des arbres, les diligentes abeilles établissaient leurs républiques, offrant sans nul intérêt, à la main du premier venu, la fertile moisson de leur doux labeur. Les liéges vigoureux se dépouillaient d'eux-mêmes et par pure courtoisie, des larges écorces dont on commençait à couvrir les cabanes, élevées sur des poteaux rustiques, et seulement pour se garantir de l'inclémence du ciel. Tout alors était paix, amitié, concorde. Le soc aigu de la pesante charrue n'osait point encore ouvrir et déchirer les pieuses entrailles de notre première mère, car, sans y être forcée, elle offrait, sur tous les points de son sein spacieux et fertile, ce qui pouvait alimenter, satisfaire et réjouir les enfants qu'elle y

portait alors[91]. Alors aussi les simples et folâtres bergerettes s'en allaient de vallée en vallée et de colline en colline, la tête nue, les cheveux tressés, sans autres vêtements que ceux qui sont nécessaires pour couvrir ce que la pudeur veut et voulut toujours tenir couvert; et leurs atours n'étaient pas de ceux dont on use à présent, où la soie de mille façons martyrisée se rehausse et s'enrichit de la pourpre de Tyr ; c'étaient des feuilles entrelacées de bardane et de lierre, avec lesquelles, peut-être, elles allaient aussi pompeuses et parées que le sont aujourd'hui nos dames de la cour, avec les étranges et galantes inventions que leur a enseignées l'oisive curiosité. Alors les amoureux mouvements de l'âme se montraient avec ingénuité, comme elle les ressentait, et ne cherchaient pas, pour se faire valoir, d'artificieux détours de paroles. Il n'y avait point de fraude, point de mensonge, point de malice qui vinssent se mêler à la franchise, à la bonne foi. La justice seule faisait entendre sa voix, sans qu'osât la troubler celle de la faveur ou de l'intérêt, qui l'étouffent maintenant et l'oppriment. La loi du bon plaisir ne s'était pas encore emparée de l'esprit du juge, car il n'y avait alors ni chose ni personne à juger. Les jeunes filles et l'innocence marchaient de compagnie, comme je l'ai déjà dit, sans guide et sans défense, et sans avoir à craindre qu'une langue effrontée ou de criminels desseins les souillassent de leurs atteintes; leur perdition naissait de leur seule et propre volonté. Et maintenant, en ces siècles détestables, aucune d'elles n'est en sûreté, fût-elle enfermée et cachée dans un nouveau labyrinthe de Crète ; car, à travers les moindres fentes, la sollicitude et la galanterie se font jour ; avec l'air pénètre la peste amoureuse, et tous les bons principes s'en vont à vau-l'eau. C'est pour remédier à ce mal que, dans la suite des temps, et la corruption croissant avec eux, on institua l'ordre des chevaliers errants, pour défendre les filles, protéger les veuves, favoriser les orphelins et secourir les malheureux[92]. De cet ordre-là, je suis membre, mes frères chevriers, et je vous remercie du bon accueil que vous avez fait à moi et à mon écuyer; car, bien que, par la loi naturelle, tous ceux qui i vivent sur la terre soient tenus d'assister les chevaliers errants, toutefois, voyant que, sans connaître cette obligation, vous m'avez bien accueilli et bien traité, il est juste que ma bonne volonté réponde autant que possible à la vôtre. »



Toute cette longue harangue, dont il pouvait fort bien faire l'économie, notre chevalier l'avait débitée parce que les glands qu'on lui servit lui remirent l'âge d'or en mémoire, et lui donnèrent la fantaisie d'adresser ce beau discours aux chevriers, lesquels, sans lui répondre un mot, s'étaient tenus tout ébahis à l'écouter. Sancho se taisait aussi; mais il avalait des glands doux, et faisait de fréquentes visites à la seconde outre, qu'on avait suspendue à un liége pour que le vin se tint frais. Don Quichotte avait été plus long à parler que le souper à finir, et dès qu'il eut cessé, un des chevriers lui dit : « Pour que Votre Grâce, seigneur chevalier errant, puisse dire avec plus de raison que nous l'avons régalée de notre mieux, nous voulons lui donner encore plaisir et divertissement; ce sera de faire chanter un de nos compagnons, qui ne peut tarder à revenir. C'est un garçon très-entendu et très-amoureux, qui sait lire et écrire par-dessus le marché, et de plus est musicien, jouant d'une viole à ravir les gens. » A peine le chevrier achevait ces mots, qu'on entendit le son de la viole[93], et bientôt on vit paraître celui qui en jouait, lequel était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, et de fort bonne mine. Ses compagnons lui demandèrent s'il avait soupé; il répondit que oui. Alors celui qui l'avait annoncé lui dit: « De cette manière, Antonio, tu pourras bien nous faire le plaisir de chanter un peu, afin que ce seigneur, notre hôte, voie que, dans les montagnes et les forêts, on trouve aussi des gens qui savent la musique. Nous lui avons raconté tes talents, et nous désirons que tu les montres, afin de ne point passer pour

menteurs. Ainsi, assieds-toi, je t'en prie, et chante-nous la chanson de tes amours, celle qu'a versifiée ton oncle le bénéficier, et que le village a trouvée si jolie. — Très-volontiers, répondit Antonio; » et, sans se faire prier davantage, il s'assit sur une souche de chêne, accorda sa viole, et, un moment après, chanta de fort bonne grâce les couplets suivants :

« Je sais, Olalla, que tu m'adores, bien que tu ne m'en aies rien dit, même avec les yeux, ces langues muettes des amours.

Parce que je sais que tu m'as compris, je me persuade que tu m'aimes, car jamais l'amour qui fut connu n'est resté malheureux.

Il est vrai que maintes fois, Olalla, tu m'as fait accroire que tu as l'âme de bronze, et que ton sein blanc couvre un cœur de rocher ;

Mais, à travers l'honnêteté de les refus et de tes reproches, l'espérance laisse voir le pan de sa robe.

Si l'amour est courtoisie, de celle que tu montres je conclus que la fin de mes espérances sera telle que je l'imagine.

Et si de bons offices sont capables d'adoucir un cœur, ceux que j'ai pu te rendre fortifient mon espoir.

Car, pour peu que tu aies pris garde, tu auras vu plus d'une fois que je me suis vêtu le lundi de ce qui me faisait honneur le dimanche.

Comme l'amour et la parure suivent toujours le même chemin, en tout temps à tes yeux j'ai voulu me montrer galant.

Je laisse la danse à cause de toi, et n'ai pas besoin de te rappeler les musiques que tu as entendues, à la nuit close ou au chant du coq.

Je ne compte pas toutes les louanges que j'ai faites de ta beauté, lesquelles, toutes vraies qu'elles soient, m'ont mis très-mal avec quelques-unes de tes compagnes.

Teresa del Berrocal me dit un jour que je te vantais : « Tel pense adorer un ange qui n'adore qu'un singe,

Grâce à de nombreux joyaux, à des cheveux postiches, et à d'hypocrites beautés qui trompent l'amour même. »

Je lui donnai un démenti ; elle se fâcha ; son cousin prit sa défense, il me défia, et tu sais bien ce qu'il a fait et ce que j'ai fait.

Je ne t'aime pas à l'étourdie, et ne te fais pas une cour assidue pour que tu deviennes ma maîtresse ; mon intention est plus honnête.

L'Église a de saints nœuds qui sont des liens de soie; mets ta tête sous le joug, tu verras comme j'y mettrai la mienne.

Si tu refuses, je jure ici, par le saint le plus révéré, de ne plus sortir de ces montagnes, sinon pour me faire capucin. »

En cet endroit, le chevrier cessa de chanter ; et quoique don Quichotte le priât de chanter encore quelque chose, Sancho Panza ne voulut pas y consentir, lui qui avait plus d'envie de dormir que d'entendre des chansons. « Votre Grâce, dit-il à son maître, peut bien s'arranger dès à présent un gîte pour la nuit; car le travail que se donnent ces bonnes gens toute la journée ne permet pas qu'ils passent la nuit à chanter. — Je te comprends, Sancho, lui répondit don Quichotte, et je m'aperçois bien que tes visites à l'outre exigent en retour plus de sommeil que de musique. — Dieu soit loué! répondit Sancho, personne n'en a fait le dégoûté. — J'en conviens, reprit

don Quichotte ; permis à toi de t'arranger à ta fantaisie ; mais aux gens de ma profession, il sied mieux de veiller que de dormir. Cependant, il sera bien, Sancho, que tu me panses encore une fois cette oreille, qui me fait vraiment plus de mal qu'il n'est besoin. » Sancho se mit en devoir d'obéir; mais un des chevriers, voyant la blessure, dit à don Quichotte de ne pas s'inquiéter, et qu'il allait employer un remède qui l'aurait bientôt guéri. Cueillant aussitôt quelques feuilles de romarin, qui était très-abondant en cet endroit, il les mâcha, les mêla d'un peu de sel, et lui appliquant cet emplâtre sur l'oreille, qu'il banda fortement, il l'assura qu'il n'était pas besoin d'un second médecin ; ce qui fut vrai.



CHAPITRE XII.

De ce que raconta un chevrier à ceux qui étaient avec don Quichotte.



SUR ces entrefaites, arriva un autre garçon, de ceux qui apportaient les provisions du village. « Compagnons, leur dit-il, savez- vous ce qui se passe au pays? — Et comment pourrions-nous le savoir? répondait l'un d'eux. — Eh bien, sachez, reprit le nouveau venu, que, ce matin, est mort ce fameux Chrysostome, l'étudiant berger, et l'on murmurequ'il est mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle, la fille de Guillaume le riche, celle qui se promène en habits de bergère à travers les landes. — Pour Marcelle, dis-tu? interrompit un chevrier. — Pour elle-même, te dis-je ; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il a ordonné par son testament qu'on l'enterràt au milieu des champs, comme s'il était More, et précisément au pied de la roche d'où coule la fontaine du Liège; car, à ce qu'on rapporte qu'il a dit, ce fut en cet endroit qu'il la vit pour la première fois. Et il a aussi ordonné d'autres choses, telles, que les marguilliers du pays disent qu'il ne faut pas les exécuter et que ce serait très-mal fait, parce qu'elles sentent le païen. A tout cela son grand ami Ambroise l'étudiant, qui s'est aussi déguisé en berger comme lui, répond qu'il faut tout accomplir, sans que rien y manque, de ce qu'a ordonne Chrysostome, et c'est là-dessus que le village s'est mis en émoi. Mais enfin, dit-on, il faudra faire ce que veulent Ambroise et tous les autres bergers ses amis. Demain on vient l'enterrer en grande pompe où je viens de vous dire; et m'est avis que ce sera une belle chose à voir; du

moins je ne manquerais pas d'aller m'en régaler, si je savais n'avoir pas besoin de retourner demain au pays. — Nous ferons tous de même, répondirent les chevriers, et nous tirerons au sort à qui gardera les chèvres des autres. — Tu as raison, Pédro, reprit l'un d'eux; mais il ne sera pas besoin de se donner cette peine, car je resterai pour tous; et ne crois pas que ce soit vertu de ma part, ou manque de curiosité : c'est que l'épine qui me traversa le pied l'autre jour ne me laisse pas faire un pas. — Nous ne t'en sommes pas moins obligés, » répondit Pédro.

Alors, don Quichotte pria celui-ci de lui dire quel était ce mort et quelle cette bergère. A quoi Pédro répondit que tout ce qu'il savait, c'est que ce mort était un fils d'hidalgo, fort riche, qui habitait un bourg de ces montagnes; qu'il avait passé plusieurs années étudiant à Salamanque, au bout desquelles il était revenu dans son pays, avec la réputation d'être très-savant et grand liseur de livres. « On dit, ajouta Pédro, qu'il savait principalement la science des étoiles, et tout ce que font là-haut dans le ciel le soleil et la lune : car il nous annonçait ponctuellement les éclisses de la lune et du soleil. — C'est éclipses, mon ami, et non éclisses, interrompit don Quichotte, que s'appelle l'obscurcissement momentané de ces deux grands luminaires célestes. » Mais Pédro, qui ne regardait pas à ces bagatelles, poursuivit son conte en disait : « Il devinait tout de même quand l'année devait être abondante ou strile. — Stérile, vous voulez dire, mon ami, interrompit de nouveau don Quichotte,. — Stérile ou strile, reprit Pédro, c'est tout un, et je dis donc que de ce qu'il leur disait, ses parents et ses amis s'enrichirent, ceux du moins qui avaient confiance en lui, et qui suivaient ses conseils. Cette année, leur disait,-il, semez de l'orge et non du froment; celle-ci, vous pouvez semer des pois, mais pas d'orge; celle qui vient sera d'une grande abondance en huile, et les trois suivantes on n'en récoltera pas une goutte. — Cette science s'appelle *astrologie*, dit don Quichotte, je ne sais comment elle s'appelle, répliqua Pédro, mais je sais qu'il savait tout cela, et bien d'autres choses. Finalement, il ne s'était pas encore passé bien des mois depuis son retour de Salamanque, quand, un beau matin, il s'éveilla vêtu en berger avec sa houlette et sa veste de peau, ayant jeté aux orties le long manteau d'étudiant. Et en même tems, son grand ami Ambroise, qui avait été son camarade d'étude, s'habilla aussi en berger. J'oubliais de dire que Chrysostome le défunt fut un fameux homme pour composer des chansons, tellement qu'il faisait les noëls qui se chantent pour la naissance du Seigneur, et les comédies de la Fête-Dieu, que

représentaient les garçons de notre village, et tout le monde disait que c'était d'un beau achevé. Quand ceux du village virent tout à coup en bergers les deux étudiants, ils restèrent bien étonnés, et personne ne pouvait deviner pour quelle raison ils avaient fait une si drôle de transformation. Dans ce temps-là, le père de notre Chrysostome venait de mourir; de manière qu'il resta héritier d'une bien jolie fortune, tant en meubles qu'en biens-fonds, sans compter bon nombre de têtes de bétail gros et menu, et une. grande quantité d'argent comptant. De tout cela, le jeune homme resta maître absolu et dissolu; et il le méritait bien, en vérité; car c'était un bon compagnon, charitable, ami des braves gens, et il avait une figure de bénédiction. Ensuite, on vint à reconnaître que ce changement d'habit ne s'était fait que pour courir dans les déserts de ces montagnes après cette bergère Marcelle que notre camarade a nommée tout à l'heure, et de qui s'était amouraché le pauvre défunt Chrysostome.

« Et je veux vous dire à présent, parce qu'il faut que vous le sachiez, quelle est cette créature; peut-être, et même sans peut-être, vous n'aurez rien entendu de pareil dans tous les jours de votre vie, dussiez-vous vivre plus d'années que Mathieu Salé[94]. — Dites Mathusalem, interrompit don Quichotte, qui ne pouvait souffrir les équivoques du chevrier. — Salem ou Salé, la distance n'est pas grande, répliqua Pédro, et si vous vous mettez, seigneur, à éplucher toutes mes paroles, nous n'aurons pas fini au bout de l'année. — Pardon, mon ami, reprit don Quichotte, la distance est plus grande que vous ne pensez; mais continuez votre histoire, et je ne vous reprendrai plus sur rien. — Je disais donc, seigneur de mon âme, reprit le chevrier, qu'il y eut dans notre village un laboureur encore plus riche que le père de Chrysostome, qui s'appelait Guillaume, et auquel Dieu donna, par-dessus ses grandes richesses, une fille dont la mère mourut en la mettant au monde. Cette mère était bien la plus respectable femme qu'il y eût dans tous les environs. Il me semble que je la vois encore, avec cette figure qui était la moitié du soleil et la moitié de la lune; et surtout elle était bonne ménagère et bonne amie des pauvres, si bien que je crois qu'au jour d'aujourd'hui son âme est dans la gloire de Dieu. Du chagrin de la mort d'une si bonne femme, son mari Guillaume en mourut, laissant sa fille Marcelle toute petite, mais grandement riche, au pouvoir d'un sien oncle, prêtre et bénéficier dans le pays. L'enfant grandit en âge, et grandit en beauté, tellement qu'elle nous rappelait sa mère, qui en avait eu beaucoup, et l'on jugeait même que la fille passerait un jour la mère. Et ce fut ainsi,

car dès qu'elle eut atteint quatorze à quinze ans, personne ne pouvait la voir sans bénir Dieu de l'avoir créée si belle, et la plupart s'en retournaient fous d'amour. Son oncle la gardait dans la retraite et le recueillement ; mais néanmoins la renommée de sa grande beauté s'étendit de telle façon que, non seulement les jeunes gens du pays, mais ceux de plusieurs lieues à la ronde, et les plus huppés, sollicitaient et importunaient l'oncle afin qu'il la leur donnât pour femme. Mais lui, qui va droit son chemin comme un bon chrétien, quoiqu'il eût voulu la marier dès qu'il la vit en âge de l'être, il ne voulut pas pourtant forcer son consentement, et cela, sans prendre garde au bénéfice qu'il il trouvait à garder la fortune de la petite tant qu'il différait son mariage. Et, par ma foi, c'est ce qu'on a dit à plus d'une veillée du village à la louange du bon prêtre. Et je veux que vous sachiez, seigneur errant, que, dans ces petits pays, on parle de tout et on mord sur tout; et vous pouvez bien vous mettre dans la tête, comme je me le suis mis, qu'un curé doit être bon hors de toute mesure pour obliger ses paroissiens à dire du bien de lui, surtout dans les villages. — C'est bien la vérité, s'écria don Quichotte; mais continuez, je vous prie, car l'histoire est bonne, et vous la contez, bon Pédro, avec fort bonne grâce. — Que celle du Seigneur ne me manque pas, reprit Pédro, c'est celle qui importe le plus.



« Et vous saurez, du reste, que l'oncle proposait bien exactement à la nièce chacun des partis qui se présentaient, en lui vantant leurs qualités et en la pressant de choisir un mari de son goût; elle, jamais ne lui répondit autre chose, sinon qu'alors elle ne voulait pas se marier, et qu'étant si jeune, elle se sentait trop faible pour porter le fardeau d'un ménage. Avec ces excuses, qui lui semblaient raisonnables, l'oncle cessait de l'importuner, et attendait qu'elle eût pris un peu d'âge, et qu'elle sût choisir une compagnie de son goût; « car, disait-il, et il disait fort bien, il ne faut pas que les parents engagent les enfants contre leur gré. » Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau matin, sans que personne s'y fût attendu, la dédaigneuse Marcelle se fait et se montre bergère; et, sans que son oncle et tous les gens du pays pussent l'en dissuader, la voilà qui s'en va aux champs avec les autres filles du village, et garde elle-même son troupeau ; et, par ma foi, dès qu'elle se fit voir en public, et que sa beauté parut au grand jour, je ne saurais plus vous dire combien de riches jeunes gens, hidalgos ou laboureurs, ont pris le costume de Chrysostome, et s'en vont lui faire la cour à travers les champs.

« Un d'eux, comme vous le savez déjà, était notre défunt, duquel on disait qu'il ne l'aimait pas, mais qu'il l'adorait. Et qu'on ne pense pas que, pour s'être mise en cette vie si libre et si relàchée, Marcelle ait rien fait, même en apparence, qui fût au détriment de sa chasteté; au contraire, elle garde son honneur avec tant de vigilance, que, de tous ceux qui la servent et la sollicitent, aucun n'a pu ni ne pourra se flatter qu'elle lui ait laissé la plus petite espérance d'agréer ses désirs, et, bien qu'elle ne fuie ni la compagnie ni la conversation des bergers, et qu'elle les traite fort amicalement, dès que l'un d'eux s'avise de lui découvrir son intention, quoique juste et sainte autant que l'est celle du mariage, elle le chasse bien loin d'elle comme avec un mousquet. De manière qu'avec cette humeur et cette façon d'être, elle fait plus de mal dans ce pays que si une contagion de peste s'y était déclarée; car sa douceur et sa beauté attirent les coeurs de tous ceux qui la voient : ils s'empressent de la servir, de l'aimer, et bientôt son indifférence et sa rigueur les mènent au désespoir. Aussi ne savent-ils faire autre chose que de l'appeler à grands cris ingrate et cruelle, et de lui donner d'autres noms semblables qui peignent bien son genre de caractère. Et si vous deviez rester ici quelques jours, vous entendriez, seigneur, résonner ces montagnes et ces vallées des plaintes de ces amants rebutés qui la suivent.



« Près de ces huttes est un endroit où sont réunis presque deux douzaines de grands hêtres, et il n'y en a pas un qui n'ait sur sa lisse écorce le nom de Marcelle écrit et gravé; quelquefois une couronne est gravée au-dessus du nom, comme si son amant avait voulu dire qu'elle mérite et porte la couronne de la beauté. Ici soupire un berger, là se plaint un autre; par ici on entend des chants d'amour; par là, des stances de tristesse et de désespoir. Tel passe toutes les heures de la nuit assis au pied d'un chêne ou d'un rocher, et le soleil le trouve, au matin, absorbé dans ses pensées, sans qu'il ait fermé ses paupières humides; tel autre, pendant la plus insupportable ardeur de l'été, reste étendu sur la poussière brûlante pour envoyer ses plaintes au ciel compatissant. De l'un, de l'autre et de tous ensemble la belle Marcelle se moque et triomphe. Nous tous qui la connaissons, nous sommes curieux de voir où aboutira sa fierté, et quel sera l'heureux prétendant qui doit venir à bout de dompter une humeur si farouche, de posséder une beauté si parfaite. Et, comme tout ce que j'ai dit est la vérité la plus avérée, je me figure qu'il en est de même de ce qu'a conté notre compagnon sur la mort de Chrysostome. Je vous conseille donc, seigneur, de ne pas manquer de vous trouver à son enterrement : c'est une chose à voir, car Chrysostome a bien des amis, et d'ici à l'endroit où il a ordonné qu'on l'enterrât, il n'y a pas une demi-lieue.

— J'en fais mon affaire, répondit don Quichotte, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait en me contant une si intéressante histoire. — Oh! ma foi, répliqua le chevrier, je ne sais pas la moitié des aventures arrivées aux amants de Marcelle ; mais il se pourrait que, chemin faisant,

nous rencontrassions demain quelque berger qui nous contât le reste. Quant à présent, vous ferez bien d'aller dormir sous l'abri d'un toit; car le serein pourrait faire mal à votre blessure, bien que le remède qu'on y a mis soit tel qu'il n'y ait plus d'accident à craindre. »

Sancho Panza, qui donnait au diable le chevrier et ses bavardages, pressa son maître d'aller se coucher dans la cabane de Pedro. Don Quichotte à la fin céda; mais ce fut pour donner le reste de la nuit au souvenir de sa dame Dulcinée, à l'imitation des amants de Marcelle. Quant à Sancho, il s'arrangea sur la paille, entre Rossinante et son âne, et dormit, non comme un amant rebuté, mais comme un homme qui a l'estomac plein et le dos roué de coups.



CHAPITRE XIII.

où se termine l’histoire de la bergère Marcelle, avec d’autres évènements.



MAIS à peine l’aurore commençait à se montrer, comme disent les poëtes, sur les balcons de l’Orient, que cinq des six chevriers se levèrent, furent appeler don Quichotte, et lui dirent, s’il avait toujours l’intention d’aller voir l’enterrement de Chrysostome, qu’ils étaient prêts à lui tenir compagnie. Don Quichotte, qui ne désirait pas autre chose, se leva, et ordonna à Sancho de mettre à leurs bêtes la selle et le bât. Sancho obéit en diligence, et, sans plus de retard, toute la troupe se mit en chemin.

Ils n’eurent pas fait un quart de lieue qu’à la croisière du sentier ils virent venir de leur côté six à sept bergers vêtus de vestes de peaux noires, la tête couronnée de guirlandes de cyprès et de laurier-rose, et tenant chacun à la main un fort bâton de houx. Après eux venaient deux gentilshommes à cheval, en bel équipage de route, avec trois valets de pied qui les accompagnaient. En s’abordant, les deux troupes se saluèrent avec courtoisie, et s’étant demandé les uns aux autres où ils allaient, ils surent que tous se rendaient au lieu de l’enterrement; ils se mirent donc à cheminer tous de compagnie. Un des cavaliers s’adressant à son compagnon: « Il me semble, seigneur Vivaldo, lui dit-il, que nous n’aurons point à regretter le retard que nous coûtera le spectacle de cette cérémonie, qui ne pourra manquer d’être intéressante, d’après les choses étranges que nous ont

contées ces bonnes gens, aussi bien du berger défunt que de la bergère homicide. — C'est ce que je pense aussi, répondit Vivaldo, et j'aurais retardé mon voyage, non d'un jour, mais de quatre, pour en être témoin. »

Don Quichotte alors leur demanda ce qu'ils avaient oui dire de Marcelle et de Chrysostome. Le voyageur répondit que, ce matin même, ils avaient rencontré ces bergers, et que, les voyant en ce triste équipage, ils leur avaient demandé pour quelle cause ils allaient ainsi costumés ; que l'un d'eux la leur conta, ainsi que la beauté et l'étrange humeur d'une bergère appelée Marcelle, la multitude d'amoureux qui la recherchaient, et la mort de ce Chrysostome à l'enterrement duquel ils allaient assister. Finalement, il répéta tout ce qu'avait déjà conté Pédro à don Quichotte.

Cet entretien fini, un autre commença, le cavalier qui se nommait Vivaldo ayant demandé à don Quichotte quel était le motif qui le faisait voyager armé de la sorte, en pleine paix et dans un pays si tranquille. A cela, don Quichotte répondit: « La profession que j'exerce et les vœux que j'ai faits ne me permettent point d'aller d'une autre manière. Le repos, la bonne chère, les divertissements furent inventés pour d'efféminés gens de cour; mais les fatigues, les veilles et les armes ne furent inventées que pour ceux que le monde appelle chevaliers errants, desquels, quoique indigne et le moindre de tous, j'ai l'honneur de faire partie. » Dès qu'on entendit sa réponse, tout le monde le tint pour fou; mais, afin de s'en assurer davantage, et de voir jusqu'au bout de quelle espèce était sa folie, Vivaldo, revenant à la charge, lui demanda ce qu'on entendait par chevaliers errants.

« Vos Grâces n'ont-elles jamais lu, répondit don Quichotte, les chroniques et les annales d'Angleterre, où il est question des fameux exploits du roi Arthur, que, dans notre idiome castillan, nous appelons le roi Artus, et duquel une antique tradition, reçue dans tout le royaume de la Grande-Bretagne, raconte qu'il ne mourut pas, mais qu'il fut, par art d'enchantement, changé en corbeau, et que, dans la suite des temps, il doit venir reprendre sa couronne et son sceptre; ce qui fait que, depuis cette époque jusqu'à nos jours, on ne saurait prouver qu'aucun Anglais ait tué un corbeau[95] Eh bien! c'est dans le temps de ce bon roi que fut institué ce fameux ordre de chevalerie appelé la *Table-Ronde*[96], et que se passèrent de point en point, comme on les conte, les amours de don Lancelot du Lac et de la reine Genièvre, amours dont la confidente et la médiatrice était cette

respectable duègne Quintagnone, pour laquelle fut fait ce romance si connu et si répété dans notre Espagne:

One chevalier ne fut sur terre
Des dames si bien accueilli
Qu'à son retour de l'Angleterre
Don Lancelot n'en fut servi [97],

ainsi que cette progression si douce et si charmante de ses hauts faits amoureux et guerriers. Depuis lors, et de main en main, cet ordre de chevalerie alla toujours croissant et s'étendant aux diverses parties du monde. Ce fut en son sein que se rendirent fameux et célèbres par leurs actions le vaillant Amadis de Gaule, avec tous ses fils et petit-fils, jusqu'à la cinquième génération, et le valeureux Félix-Mars d'Hircanie, et cet autre qu'on ne peut jamais louer assez, Tirant le Blanc; et qu'enfin, presque de nos jours, nous avons vu, entendu et connu l'invincible chevalier don Bélianis de Grèce. Voilà, seigneur, ce que c'est que d'être chevalier errant; voilà de quel ordre de chevalerie je vous ai parlé, ordre dans lequel, quoique pécheur, j'ai fait profession, professant tout ce qu'ont professé les chevaliers dont je viens de faire mention. Voilà pourquoi je vais par ces solitudes et ces déserts, cherchant les aventures, bien déterminé à risquer mon bras et ma vie dans la plus périlleuse que puisse m'envoyer le sort, si c'est au secours des faibles et des affliges. »

Il n'en fallut pas davantage pour achever de convaincre les voyageurs que don Quichotte avait le jugement à l'envers, et pour leur apprendre de quelle espèce de folie il était possédé; ce qui leur causa le même étonnement qu'à tous ceux qui, pour la première fois, en prenaient connaissance. Vivaldo, qui avait l'esprit vif et l'humeur enjouée, désirant passer sans ennui le peu de chemin qui leur restait à faire pour arriver à la colline de l'enterrement, voulut lui offrir l'occasion de poursuivre ses extravagants propos: « Il me semble, seigneur chevalier errant, lui dit-il, que Votre Grâce a fait profession dans un des ordres les plus rigoureux qu'il y ait sur la terre; et, si je ne m'abuse, la règle même des frères chartreux n'est pas si étroite.

— Aussi étroite, c'est possible, répondit notre don Quichotte; mais aussi nécessaire au monde, c'est une chose que je suis à deux doigts de mettre en doute; car, s'il faut parler vrai, le soldat qui exécute ce que lui ordonne son capitaine ne fait pas moins que le capitaine qui a commandé. Je veux dire que les religieux, en tout repos et en toute paix, demandent au ciel le bien de la terre; mais nous, soldats et chevaliers, nous mettons en pratique ce qu'ils mettent en prière, faisant ce bien par la valeur de nos bras et le tranchant de nos épées, non point à l'abri des injures du temps, mais à ciel découvert, en butte aux insupportables rayons du soleil d'été, et aux glaces hérissées de l'hiver. Ainsi, nous sommes les ministres de Dieu sur la terre, et les instruments par qui s'exerce sa justice. Et, comme les choses de la guerre et toutes celles qui s'y rattachent ne peuvent être mises à exécution que par le travail excessif, la sueur et le sang, il suit de là que ceux qui en font profession accomplissent, sans aucun doute, une œuvre plus grande que ceux qui, dans le calme et la sécurité, se contentent d'invoquer Dieu pour qu'il prête son aide à ceux qui en ont besoin. Je ne veux pas dire pour cela (rien n'est plus loin de ma pensée) que l'état de chevalier errant soit aussi saint que celui de moine cloîtré ; ,je veux seulement inférer des fatigues et des privations que j'endure, qu'il est plus pénible, plus laborieux, plus misérable, plus sujet à la faim, à la soif, à la nudité, à la vermine. Il n'est pas douteux, en effet, que les chevaliers errants des siècles passés n'aient éprouvé bien des souf frances dans le cours de leur vie ; et si quelques-uns s'élevèrent par la valeur de leur bras jusqu'à devenir empereurs [98], il leur en a coûté, par ma foi, un bon prix payé en sueur et en sang; encore, si ceux qui montèrent jusqu'à ce haut degré eussent manqué d'enchanteurs et de sages qui les protégeassent, ils seraient restés bien déçus dans leurs espérances et bien frustrés dans leurs vœux.





— C’est assurément mon avis , répliqua le voyageur; mais une chose qui, parmi beaucoup d’autres, me choque de la part des chevaliers errants, c’est que, lorsqu’ils se trouvent en occasion d’affronter quelque grande et périlleuse aventure, où ils courent manifestement risque de la vie, jamais, en ce moment critique,ils ne se souviennent de recommander leur âme à Dieu, comme tout bon chrétien est tenu de faire en semblable danger; au contraire, ils se recommandent à leurs dames avec autant d’ardeur et de dévotion que s’ils en eussent fait leur Dieu ; et cela, si je ne me trompe, sent quelque peu le païen [99]. — Seigneur, répondit don Quichotte, il n’y a pas moyen de faire autrement ; et le chevalier qui ferait autre chose se mettrait dans un mauvais cas. Il est reçu en usage et passé en coutume dans la chevalerie errante, que le chevalier errant qui est en présence de sa dame au moment d’entreprendre quelque grand fait d’armes tourne vers elle amoureusement les yeux, comme pour lui demander par son regard qu’elle le secoure et le favorise dans le péril qui le presse; et même lorsque personne ne peut l’entendre, il est tenu de murmurer quelques mots entre les dents pour se recommander à elle de tout son cœur; et de cela nous avons dans les histoires d’innombrables exemples. Mais il ne faut pas croire cependant que les chevaliers s’abstiennent de recommander leur âme à Dieu ; ils trouveront temps et lieu pour le faire pendant la besogne [100].

— Avec tout cela, répliqua le voyageur, il me reste un scrupule. J’ai lu bien des fois que deux chevaliers errants en viennent aux gros mots, et, de parole en parole, voilà que leur colère s’enflamme, qu’ils font tourner leurs chevaux pour prendre du champ, et que tout aussitôt, sans autre forme de procès, ils reviennent se heurter à bride abattue, se recommandant à leurs dames au milieu de la carrière. Et ce qui arrive le plus ordinairement de ces rencontres, c’est que l’un des chevaliers tombe à bas de son cheval percé d’outre en outre par la lance de son ennemi, et que l’autre, à moins de s’empoigner aux crins, descendrait aussi par terre. Or comment le mort a-t-il eu le temps de recommander son âme à Dieu, dans le cours d’une besogne si vite expédiée? Ne vaudrait-il pas mieux que les paroles qu’il emploie pendant la course à se recommander à sa dame fussent employées à ce qu’il est tenu de faire comme bon chrétien? d’autant plus que j’imagine, à part moi, que les chevaliers errants n’ont pas tous des dames à qui se recommander, car enfin ils ne sont pas tous amoureux. — Cela ne peut être, s’écria don Quichotte : je dis que cela ne peut être, et qu’il est impossible

qu'il y ait un chevalier errant sans dame : pour eux tous, il est aussi bien de nature et d'essence d'être amoureux, que pour le ciel d'avoir des étoiles. A coup sûr vous n'avez jamais vu d'histoires où se rencontre un chevalier errant sans amours, car, par la raison même qu'il n'en aurait point, il ne serait pas tenu pour légitime chevalier, mais pour bâtard, et l'on dirait qu'il est entré dans la forteresse de l'ordre, non par la grande porte, mais par-dessus les murs, comme un larron et un brigand[101].

— Néanmoins, reprit le voyageur, il me semble, si j'ai bonne mémoire, avoir lu que don Galaor, frère du valeureux Amadis de Gaule, n'eut jamais de dame attitrée, de laquelle il pût se réclamer dans les périls; et pourtant il n'en fut pas moins tenu pour un vaillant et fameux chevalier. »

A cela don Quichotte répondit : « Seigneur, une seule hirondelle ne fait pas le printemps ; d'ailleurs, je sais de bonne source qu'en secret ce chevalier était réellement amoureux. En outre, cette manie d'en conter à toutes celles qu'il trouvait à son gré, c'était une complexion naturelle et particulière qu'il ne pouvait tenir en bride. Mais, néanmoins, il est parfaitement avéré qu'il n'avait qu'une seule dame maîtresse de sa volonté et de ses pensées, à laquelle il se recommandait mainte et mainte fois, mais très-secrètement, car il se piquait d'être amant discret [102].

— Puisqu'il est de l'essence de tout chevalier errant d'être amoureux, reprit le voyageur, on peut bien croire que Votre Grâce n'a point dérogé à cette règle de l'état qu'elle professe, et si Votre Grâce ne se pique pas d'être aussi discret que don Galaor, je vous supplie ardemment, au nom de toute cette compagnie et au mien propre, de nous apprendre le nom, la patrie, la qualité et les charmes de votre dame. Elle ne peut manquer de tenir à grand bonheur que tout le monde sache qu'elle est aimée et servie par un chevalier tel que nous paraît Votre Grâce. » A ces mots, don Quichotte poussa un grand soupir : « Je ne pourrais affirmer, dit-il, si ma douce ennemie désire ou craint que le monde sache que je suis son serviteur; seulement je puis dire, en répondant à la prière qui m'est faite avec tant de civilité, que son nom est Dulcinée; sa patrie le Toboso, village de la Manche; sa qualité, au moins celle de princesse, puisqu'elle est ma reine et ma dame ; et ses charmes, surhumains, car en elle viennent se réaliser et se réunir tous les chimériques attributs de la beauté que les poëtes donnent à leurs maîtresses. Ses cheveux sont des tresses d'or, son front des champs élyséens, ses sourcils des arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres

du corail, ses dents des perles, son cou de l'albâtre, son sein du marbre, ses mains de l'ivoire, sa blancheur celle de la neige, et ce que la pudeur cache aux regards des hommes est tel, je m'imagine, que le plus judicieux examen pourrait seul en reconnaître le prix, mais non pas y trouver des termes de comparaison.

— Maintenant, reprit Vivaldo, nous voudrions savoir son lignage, sa souche et sa généalogie. — Elle ne descend pas, répondit don Quichotte, des Curtius, Caïus, et t Scipion de l'ancienne Rome, ni des Colona et Ursini de la moderne, ni des Moncada et Réquésen de Catalogne, ni des Rébella et Villanova de Valence, ni des Palafox, Nuza, Rocaberti, Corella, Luna, Alagon, Urréa, Foz et Gurréa d'Aragon; ni des Cerda, Manrique, Mendoza et Guzman de Castille; ni des Alencastro, Palha et Ménésès de Portugal ; elle est de la famille du Toboso de la Manche, race nouvelle, il est vrai, mais telle qu'elle peut être le généreux berceau des plus illustres races des siècles à venir. Et qu'à cela l'on ne réplique rien, si ce n'est aux conditions que Zerbin écrivit au pied du trophée des armes de Roland :

Que nul de les toucher ne soit si téméraire,
S'il ne veut de Roland affronter la colère [103].

— Quoique ma famille, répondit le voyageur, soit des Cachopins de Larédo[104], je n'oserais point la mettre en parallèle avec celle du Toboso de la Manche; et pourtant, à vrai dire, ce nom et ce titre n'étaient pas encore arrivés jusqu'à mes oreilles C'est étrange, et j'en suis surpris, » répondit don Quichotte.

Cet entretien des deux interlocuteurs, tous les autres l'écoutaient avec une grande attention, si bien que les chevriers et les bergers eux-mêmes reconnurent le vide qu'il y avait dans la cervelle de notre héros. Le seul Sancho Panza s'imaginait que tout ce que disait son maître était pure vérité, et cela, parce qu'il savait de longue main quel homme c'était, l'ayant connu depuis sa première enfance. Si pourtant quelque chose éveillait ses doutes et lui semblait difficile à croire, c'était cette invention de la charmante Dulcinée du Toboso ; car, demeurant si près de ce village, jamais il n'avait eu connaissance de tel nom, ni de telle princesse.

Ils cheminaient discourant ainsi, quand ils virent descendre, par un ravin creusé entre deux hautes montagnes, une vingtaine de bergers, tous vêtus de longues vestes de laine noire, et couronnés de guirlandes, qu'ensuite on reconnut être, les unes d'if, les autres de cyprès. Six d'entre eux portaient un brancard couvert d'une infinité de fleurs et de branches vertes. En les apercevant, un des chevriers s'écria : « Voici venir ceux qui apportent le corps de Chrysostome, et c'est au pied de cette montagne qu'il a ordonné qu'on l'enterrât. » Cela fit hâter la marche, et toute la troupe arriva, au moment où les autres avaient déjà déposé leur brancard à terre, et où quatre d'entre eux s'occrapaient, avec des pieux aigus, à creuser la sépulture au pied d'une roche vive. Ils s'abordèrent courtoisement les uns les autres; puis, les saluts échangés, Don Quichotte et ceux qui l'accompagnaient se mirent à considérer le brancard, sur lequel était étendu, tout couvert de fleurs, un cadavre vêtu en berger [105] auquel on pouvait donner trente ans d'âge. Quoique mort, il montrait avoir été, pendant la vie, de belle tournure et de beau visage. Autour de lui, et sur le brancard même, on avait placé quelques livres et plusieurs papiers ouverts ou pliés.



Ceux qui l'examinaient, comme ceux qui creusaient la fosse, et tous les autres assistants, gardaient un merveilleux silence ; enfin un de ceux qui l'avaient apporté dit à l'un de ses compagnons : « Regarde, Ambroise, si c'est bien là l'endroit qu'a désigné Chrysostome , puisque tu veux si

ponctuellement accomplir ce qu'il a ordonné dans son testament. — C'est bien là, répondit Ambroise ; car mon malheureux ami cent fois m'y a conté sa déplorable histoire. C'est là, m'a-t-il dit, qu'il vit pour la première fois cette mortelle ennemie du genre humain; là que, pour la première fois, il lui déclara son amour, aussi pur que passionné ; là, enfin, que Marcelle acheva de le désespérer par son indifférence et ses dédains, et l'obligea de mettre une fin tragique au misérable drame de sa vie ; c'est là qu'en souvenir de tant d'infortunes il a voulu qu'on le déposât dans le sein d'un éternel oubli. » Se tournant alors vers don Quichotte et les voyageurs, il continua de la sorte: « Ce corps, seigneurs, que vous regardez avec des yeux attendris, fut dépositaire d'une âme en qui le ciel avait mis une grande partie de ses plus riches dons. C'est le corps de Chrysostome, qui fut unique pour l'esprit et pour la courtoisie, extrême pour la grâce et la noblesse, phénix en amitié, généreux et magnifique sans calcul, grave sans présomption, joyeux sans futilité ni bassesse ; finalement, le premier en tout ce qui s'appelle être bon, et sans second en tout ce qui s'appelle être malheureux. Il aima, et fut haï ; il adora, et fut dédaigné; il voulut adoucir une bête féroce, attendrir un marbre, poursuivre le vent, se faire entendre du désert; il servit enfin l'ingratitude, et le prix qu'il en reçut, ce fut d'être la proie de la mort au milieu du cours de sa vie, à laquelle mit fin une bergère qu'il voulait faire vivre éternellement dans la mémoire des hommes. C'est ce que prouveraient au besoin ces papiers sur lesquels vous portez les regards, s'il ne m'avait enjoint de les livrer au feu dès que j'aurai livré son corps à la terre.

— Mais, seigneur, reprit Vivaldo, ce serait les traiter avec plus de rigueur et de cruauté que leur auteur lui-même. Il n'est ni juste ni raisonnable d'exécuter à la lettre la volonté de celui qui commande des choses hors de toute raison. Qu'aurait fait Auguste s'il eût consenti qu'on exécutât ce qu'ordonnait par son testament le divin chantre de Mantoue? Ainsi donc, seigneur Ambroise, c'est assez de donner le corps de voire ami à la terre; ne donnez pas encore ses œuvres à l'oubli. Ce qu'il ordonna en homme outragé, ne l'accomplissez pas en instrument aveugle. Au contraire, en rendant la vie à ses écrits, rendez-la de même pour toujours à la cruauté de Marcelle, afin que, dans les temps à venir, elle serve d'exemple aux hommes, pour qu'ils évitent de tomber dans de semblables abîmes. Nous savons, en effet, nous tous qui vous entourons, l'histoire des amours et du désespoir de votre ami; nous savons l'affection que vous lui portiez, la

raison de sa mort, et ce qu'il ordonna en mettant fin à sa vie; et de cette lamentable histoire nous pouvons inférer combien furent grands l'amour de Chrysostome, la cruauté de Marcelle, la foi de votre amitié, et quel terme fatal attend ceux qui, séduits par l'amour, se précipitent sans frein dans le sentier de perdition où il les entraîne. Hier au soir, en apprenant la mort de Chrysostome, nous avons su que son enterrement devait se faire en cet endroit; et non moins remplis de compassion que de curiosité, nous avons résolu de quitter notre droit chemin pour venir voir de nos propres yeux ce dont le seul récit nous avait si vivement touchés. Pour prix de cette compassion, et du désir que nous avons formé de remédier, si nous avions pu, à cette infortune, nous vous prions, ô discret Ambroise, et moi, du moins, je vous supplie que, renonçant à brûler ses écrits, vous m'en laissiez enlever quelques-uns. » Sans attendre la réponse du berger. Vivaldo étendit la main et saisit quelques papiers, de ceux qui se trouvaient le plus à sa portée. En voyant son action, Ambroise lui dit : « Par courtoisie, je consentirai, seigneur, à ce que vous gardiez ceux que vous avez pris; mais espérer que je renonce à jeter le reste au feu, c'est une espérance vaine. »

Vivaldo, qui brûlait de savoir ce que contenaient ces papiers, en ouvrit un précipitamment, et vit qu'il avait pour titre *Chant de désespoir.* Quand Ambroise l'entendit citer, « Voilà, s'écria-t-il, les derniers vers qu'écrivit l'infortuné; et, pour que vous voyiez, seigneur, en quelle situation l'avait réduit sa disgrâce, lisez-les de manière à ce que vous soyez entendu : vous en aurez bien le temps pendant qu'on achèvera de creuser la tombe. — C'est ce que je ferai de bon cœur, « répondit Vivaldo ; et comme tous les assistants partageaient, son envie, ils se mirent en cercle autour de lui, et voici ce qu'il lueur lut d'une voix haute et sonore :



CHAPITRE XIV.

Où sont rapportés les vers désespérés du berger défunt, avec d'autres événements inattendus.

CHANT DE CHRYSOSTOME [106].



PUISQUE tu veux, cruelle, que l'on publie de bouche en bouche et de pays en pays l'âpre violence de la rigueur, je ferai en sorte que l'enfer lui-même communique à ma triste poitrine un accent lamentable qui change l'ordinaire accent de ma voix. Et, au gré de mon désir, qui s'efforce de raconter ma douleur et tes prouesses, il en sortira un effroyable cri, auquel seront mêlés, pour plus de tourment, des morceaux de mes misérables entrailles. Écoute donc, et prête une oreille attentive, non pas au son harmonieux, mais au bruit confus qui, pour ma satisfaction et pour ton dépit, s'exhale du fond de ma poitrine amère :

« Que le rugissement du lion, le féroce hurlement du loup, le sifflement horrible du serpent écailleux, l'effroyable cri de quelque monstre, le croassement augural de la corneille, le vacarme du vent qui agite la mer, l'implacable mugissement du taureau vaincu, le plaintif roucoulement de la tourterelle veuve, le chant sinistre du hibou, et les gémissements de toute la noire troupe de l'enfer, accompagnent la plainte de mon âme, et se mêlent en un son qui trouble tous les sens ; car la peine qui me déchire a besoin, pour être contée, de moyens nouveaux.

« Ce ne sont point les sables dorés du Tage, ni les oliviers du fameux Bétis, qui entendront les échos de cette étrange confusion : c'est sur le sommet des rochers et dans la profondeur des abîmes que, d'une langue morte, mais de paroles toujours vivantes, se répandront mes déchirantes peines; ou dans d'obscurs vallons, ou sur des plages arides, ou dans les lieux que le soleil n'éclaira jamais de sa lumière, ou parmi la multitude de bêtes venimeuses que nourrit le limon du Nil. Et, tandis que, dans les déserts sauvages, les échos sourds et incertains résonneront de mon mal et de ta rigueur sans pareille, par privilège de mon misérable destin, ils seront portés dans l'immensité du monde.

« Un dédain donne la mort; un soupçon faux ou vrai met à bout la patience; la jalousie tue d'une pointe cruelle; une longue absence trouble la vie, et à la crainte de l'oubli ne résiste nulle espérance d'un sort heureux; en tout se montre la mort inévitable. Mais moi, prodige inouï! je vis jaloux, absent, dédaigné, et certain des soupçons qui me tuent. Dans l'oubli où mon feu s'avive, et parmi tant de tourments, ma vue ne peut atteindre l'ombre de l'espérance, et, dans mon désespoir, je ne la désire pas; au contraire, pour me plonger et m'opiniâtrer dans ma plainte, je jure de la fuir éternellement.

« Peut-on, par hasard, dans le même instant, espérer et craindre? ou est-ce bien de le faire, quand les raisons de craindre sont les plus certaines? Dois-je, si la cruelle jalousie se présente à moi, dois-je fermer les yeux, quand je ne peux manquer de la voir à travers les mille blessures dont mon âme est percée? Qui n'ouvrirait toutes grandes les portes à la méfiance et à la crainte, quand il voit l'indifférence à découvert, ses soupçons devenus, par une amère conviction, des vérités palpables, et la vérité nue déguisée en mensonge? 0 Jalousie, tyran du royaume d'Amour, mets-moi des fers à ces deux mains ! Donne-moi, dédain, la corde du supplice ! Mais, hélas! par une cruelle victoire, la souffrance étouffe votre souvenir!

« Je meurs enfin, et pour n'espérer jamais aucun bon succès, ni dans la vie ni dans la mort je m'obstinerai et resterai ferme en ma pensée. Je dirai qu'on a toujours raison de bien aimer, et que l'âme la plus libre est celle qui est le plus esclave de la tyrannie de l'amour; je dirai que celle qui fut toujours mon ennemie a l'âme aussi belle que le corps, que son indifférence naît de ma faute, et que c'est par les maux qu'il nous fait qu'Amour maintient en paix son empire. Cette opinion et un lacet misérable accélérant le terme fatal où m'ont conduit tes dédains, j'offrirai aux vents le corps et l'âme sans laurier, sans palme de gloire à venir.

» Toi qui fais voir, par tant de traitements cruels, la raison qui m'oblige à traiter de même la vie qui me lasse et que j'abhorre ; puisque cette profonde blessure de mon cœur te donne d'éclatantes preuves de la joie qu'il sent à s'offrir aux coups de ta rigueur, si, par bonheur, tu me reconnais digne que le pur ciel de tes beaux yeux soit troublé par ma mort, n'en fais rien : je ne veux pas que tu me donnes un regret en échange des dépouilles de mon âme. Au contraire, que ton rire, dans le moment funeste, prouve que ma fin est une fête pour toi. Mais c'est une grande simplicité de te donner cet avis, sachant que tu mets ta gloire à ce que ma vie arrive si promptement à son terme.

« Viennent donc, puisque l'henre a sonné, viennent du profond de l'abîme, Tantale avec sa soif, Sisyphe avec le poids de son rocher; que Prométhée amène son vautour, qu'Ixion n'arrête point sa roue, ni les cinquante sœurs leur interminable travail; que tous ensemble transportent dans mon cœur leur mortel supplice, et qu'à voix basse (si l'on en doit à celui qui meurt de sa main) ils chantent de tristes obsèques à ce corps auquel on refusera un saint linceul ; que le portier de l'enfer, aux trois têtes, que mille autres chimères et mille autres monstres fassent à ce concert un douloureux contre-point : il me semble que nulle autre pompe ne peut mieux convenir aux funérailles d'un homme mort d'amour.

« Chant de désespoir, n'éclate pas en plaintes quand tu abandonneras ma triste compagnie ; au contraire, puisque la cause qui t'a fait naître augmente de mon malheur son bonheur, garde-toi, même en la sépulture, de montrer ta tristesse. »

Les vers de Chrysostome furent trouvés bons par ceux qui en avaient entendu la lecture. Toutefois Vivaldo fit remarquer qu'ils ne paraissaient pas d'accord avec ce qu'on lui avait raconté de la modestie et de la vertu de Marcelle; Chrysostome, en effet, s'y plaignait de jalousie, de soupçons, d'absence, toutes choses fort au détriment de la bonne et pure renommée de son amante. Mais Ambroise, comme un homme qui avait su les plus secrètes pensées de son ami, répondit aussitôt : « Il faut que vous sachiez, seigneur, pour éclaircir votre doute, qu'au moment où cet infortuné écrivit les vers que vous venez de lire, il était loin de Marcelle, qu'il avait volontairement quittée pour essayer si l'absence userait avec lui de son ordinaire pouvoir; et comme, pour l'amant absent, il n'est soupçon qui ne le poursuive ni crainte qui ne l'assiége, de même Chrysostome souffrait les tourments trop réels d'une jalousie imaginaire. Ainsi demeure hors de toute

atteinte la vérité que publie la renommée sur la vertu de Marcelle, à laquelle, au défaut près d'être cruelle, un peu arrogante et très-dédaigneuse, l'envie même ne pourrait reprocher ni découvrir la moindre tache. »

Vivaldo lui répondit qu'il avait raison; et, comme il voulait lire un autre papier de ceux qu'il avait sauvés du feu, il en fut empêché par une merveilleuse vision (tel en paraissait du moins l'objet) qui tout à coup s'offrit à leurs yeux. Sur la roche au pied de laquelle se creusait la sépulture apparut la bergère Marcelle, si belle, que sa beauté passait sa renommée. Ceux qui ne l'avaient point encore vue la regardaient dans le silence de l'admiration, et ceux qui avaient l'habitude de lavoir ne restèrent pas moins étonnés que les autres. Mais dès qu'Ambroise l'eut aperçue, il s'écria avec l'accent d'une âme indignée : « Viens-tu, par hasard, sauvage basilic de ces montagnes, dont le seul regard empoisonne, viens-tu voir si ta présence fera couler le sang des blessures de ce malheureux que ta cruauté a privé de la vie? Viens-tu t'applaudir et te glorifier des cruelles prouesses de ta bizarre humeur ? ou bien voir, du haut de cette colline , comme un autre impitoyable Néron, l'incendie de sa Home en flammes, ou fouler aux pieds ce misérable cadavre, comme la fille dénaturée de ; Tarquin foula celui de son père [107] ? Dis-nous vite ce qui t'amène, et ce que tu souhaites de nous; car, sachant que jamais la volonté de Chrysostome ne cessa de t'obéir durant sa vie, je ferai en sorte, après sa mort, que tu sois également obéie par les volontés de tous ceux qui s'appelèrent ses amis.



— Je ne viens, ô Ambroise, répondit Marcelle, pour aucune des choses que tu as dites; je viens prendre moi-même ma défense, et prouver combien ont tort ceux qui m'accusent de leurs peines et de la mort de Chrysostome. Je vous prie donc, vous tous qui êtes ici présents, de m'écouter avec attention; il ne faut dépenser ni beaucoup de temps ni beaucoup de paroles pour démontrer une vérité aux esprits intelligents.

« Le ciel, à ce que vous dites, m'a faite belle, de telle sorte que, sans pouvoir vous en défendre, ma beauté vous force de m'aimer; et, en retour de l'amour que vous avez pour moi, vous dites et vous prétendez que je suis tenue de vous aimer. Je reconnais bien, par l'intelligence naturelle que Dieu m'a donnée, que tout ce qui est beau est aimable; mais je ne puis comprendre que, par la raison qu'il est aimable, ce qui est aimé comme beau soit tenu d'aimer ce qui l'aime, d'autant mieux qu'il pourrait arriver que ce qui aime le beau fût laid : or le laid étant digne de haine, il vient mal à propos de dire : Je t'aime parce que tu es belle; tu dois m'aimer quoique je sois laid. Mais supposons que les beautés soient égales : ce n'est pas une

raison pour que les désirs soient égaux, car de toutes les beautés ne naît pas l'amour : il y en a qui réjouissent la vue sans soumettre la volonté. Si toutes les beautés touchaient et forçaient les coeurs, le monde serait une confusion où les volontés se croiseraient et s'entre-choqueraient sans savoir où se prendre et se fixer; car, rencontrant des beautés en nombre infini, les désirs seraient également infinis; et l'amour véritable, à ce que j'ai ouï dire, ne se divise point : il doit être volontaire et non forcé. S'il en est ainsi, comme je le crois, pourquoi voulez-vous que mon coeur cède à la contrainte, et seulement parce que vous dites que vous m'aimez bien ? Mais, dites-moi, si le ciel, au lieu de me faire belle, m'eût faite laide, serait-il juste que je me plaignisse de vous parce que vous ne m'aimeriez pas? D'ailleurs, vous devez considérer que la beauté que j'ai, je ne l'ai pas choisie; telle qu'elle est, le ciel me l'a donnée par pure grâce, sans prière, sans choix de ma part; et, de même que la vipère ne mérite pas d'être accusée du venin qu'elle porte en sa bouche, bien que ce venin cause la mort, parce que la nature le lui a donné, de même je ne mérite pas de reproches pour être née belle. La beauté, dans la femme honnête, est comme le feu éloigné, comme l'épée immobile ; ni l'un ne brûle, ni l'autre ne blesse ceux qui ne s'en approchent point. L'honneur et la vertu sont des ornements de l'âme, sans lesquels le corps peut, mais ne doit point paraître beau. Eh bien, si l'honnêteté est un des mérites qui ornent et embellissent le plus le corps et l'âme, pourquoi la femme qu'on aime pour ses charmes devrait-elle la perdre, afin de correspondre aux désirs de l'homme qui, pour son plaisir seul, essaie, par tous les moyens, de la lui enlever? Libre je suis née, et, pour pouvoir mener une vie libre, j'ai choisi la solitude des champs. Les arbres de ces montagnes sont ma compagnie, les eaux claires de ces ruisseaux, mes miroirs; c'est aux arbres et aux ruisseaux que je communique mes pensées et mes charmes. Je suis un feu éloigné, une épée mise hors de tout contact. Ceux que j'ai rendus amoureux par ma vue, je les ai détrompés par mes paroles ; et si les désirs ne s'alimentent que d'espérance, n'en ayant jamais donné la moindre ni à Chrysostome ni à nul autre, on peut dire que c'est plutôt son obstination que ma cruauté qui lui a donné la mort. Si l'on m'objecte que ses désirs étaient honnêtes, et que, pour cela, j'étais obligée de m'y rendre, je répondrai que quand, dans ce même endroit où l'on creuse à présent sa fosse, il me découvrit l'honnêteté de son intention, je lui dis que la mienne était de vivre en perpétuelle solitude, et que la terre seule possédât les dépouilles intactes de ma beauté; que si, malgré cet avis qui

devait lui dessiller les yeux, il voulut s'obstiner contre l'espérance et naviguer contre le vent, est-il étonnant qu'il ait fait naufrage au milieu du golfe de son imprudence? Si je l'avais abusé, j'aurais été fausse ; si je l'avais satisfait, j'aurais manqué à ma sainte résolution. Il s'opiniâtra, quoique détrompé ; il se désespéra, sans être haï. Voyez maintenant s'il est juste qu'on m'accuse de ses tourments. Ai-je trompé quelqu'un, qu'il se plaigne; ai-je manqué à mes promesses, qu'il se désespère; l'ai-je appelé, qu'il prenne confiance; l'ai-je admis à mes faveurs, qu'il se glorifie. Mais doit-il me nommer cruelle et homicide, celui que je n'ai point trompé, point appelé, point choisi? Le ciel, jusqu'à présent, n'a pas voulu que j'aimasse par fatalité; croire que j'aimerai par choix, c'est une erreur. Que cet avertissement général serve à tous ceux qui me sollicitent pour leur goût particulier, et que l'on sache dorénavant que, si quelqu'un meurt pour moi, ce ne sera ni de jalousie ni de dédain ; car celle qui n'aime personne ne peut donner de jalousie à personne, et détromper les gens n'est pas les dédaigner. Celui qui m'appelle basilic et bête féroce, qu'il me fuie comme une chose haïssable et dangereuse ; celui qui m'appelle ingrate, qu'il ne me serve pas ; étrange et impénétrable, qu'il ne cherche point à me connaître ; cruelle, qu'il cesse de me poursuivre. Cette bête, ce basilic, cette ingrate, cette cruelle, cette impénétrable, ne veut les chercher, les suivre, les servir et les connaître en aucune façon. Si son impatience et ses ardents désirs ont fait périr Chrysostome, la faute en est-elle à ma conduite honnête et à ma circonspection ? Si je conserve ma vertu parmi les arbres de ces solitudes, pourquoi veut-il me la faire perdre, celui qui veut que je la garde parmi les hommes? J'ai, comme vous le savez, des biens à moi; je ne convoite pas ceux des autres : ma situation me rend libre, et il ne me plaît pas de me faire esclave. Je n'aime ni ne hais personne. On ne peut dire que je trompe celui-ci, que je flatte celui-là, que je me raille de l'un et m'adoucis avec l'autre. L'honnête compagnie des bergères de ces villages et le soin de mes chèvres suffisent à mes plaisirs. Ces montagnes forment tout le domaine de mes désirs, et si parfois ils en franchissent les limites, c'est pour contempler la beauté du ciel, où l'âme doit diriger ses pas, comme à son premier et dernier séjour. »

En achevant ces mots, et sans attendre aucune réponse, la bergère se retourna, et disparut dans le plus épais d'un bois qui couvrait la montagne, laissant dans l'admiration, aussi bien de son esprit que de sa beauté, tous ceux qui l'avaient entendue. Quelques-uns de ceux qu'avait blessés la

puissante flèche des rayons de ses beaux yeux firent mine de vouloir la suivre, sans mettre à profit l'avertissement qu'elle venait de leur donner. Mais aussitôt que don Quichotte s'aperçut de leur intention, il lui sembla que l'occasion était belle d'exercer sa chevalerie, en portant secours aux demoiselles qui en avaient besoin. Mettant la main à la garde de son épée, d'une voix haute et intelligible, il s'écria : « Que personne, de quelque état et condition que ce soit, ne s'avise de suivre la belle Marcelle, sous peine d'éveiller mon indignation et d'encourir ma colère. Elle a prouvé, par d'éclatantes raisons, qu'elle est à peu près, ou plutôt tout à fait innocente de la mort de Chrysostome ; elle a prouvé combien elle est éloignée de condescendre aux vœux d'aucun de ses amants. Au lieu donc d'être suivie et poursuivie, il est juste qu'elle soit estimée et honorée de toutes les âmes honnêtes qui peuplent le monde; car elle y est sans doute la seule femme qui passe sa vie en de si pures intentions. »



Soit que les menaces de don Quichotte leur imposassent, soit qu'Ambroise les priât de remplir jusqu'au bout leur devoir envers son ami, aucun des bergers ne fit un pas pour s'éloigner jusqu'à ce que, la fosse creusée, et les papiers de Chrysostome brûles, ils eussent déposé son corps dans la tombe; ce qui ne s'acheva point sans arracher des larmes à tous les assistants. On couvrit la fosse d'un large éclat de rocher, en attendant qu'on

eût achevé une pierre tumulaire, sur laquelle, à ce que dit Ambroise, il pensait faire graver ces vers pour épitaphe :

« Ci-git le corps glacé d'un amant malheureux, qui fut un berger de troupeaux, et que perdit un refus d'amour [108].

Il mourut sous les coups de la rigueur d'une ingrate beauté par qui l'Amour étend la tyrannie de son empire. »

On répandit ensuite sur la sépulture une infinité de fleurs et de branchages, et tous les bergers, ayant témoigné à leur ami Ambroise la part qu'ils prenaient à sa douleur, lui dirent successivement adieu. Vivaldo et son compagnon en firent autant, et, de son côté, don Quichotte prit congé de ses hôtes et des voyageurs, lesquels le conviaient à les accompagner à Séville, lieu si fécond en aventures, lui disaient-ils, qu'on en trouve plus au coin de chaque rue qu'en nulle autre ville du monde. Don Quichotte les remercia de leur conseil et de la bonne grâce qu'ils montraient à lui rendre service; mais il ajouta qu'il ne voulait ni ne devait aller à Séville avant qu'il n'eût purgé toutes ces montagnes des bandits dont elles passaient pour être infestées.

Les voyageurs, le voyant en cette bonne résolution, ne voulurent pas l'importuner davantage. Au contraire, après lui avoir dit une autre fois adieu, il poursuivirent leur chemin, pendant lequel les sujets d'entretien ne leur manquèrent pas, ayant à converser sur l'histoire de Marcelle et de Chrysostome, et sur les folies de don Quichotte. Celui-ci résolut d'aller à la recherche de la bergère Marcelle, et de s'offrir à son service. Mais les choses n'arrivèrent point comme il l'imaginait, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette véridique histoire, dont la seconde partie se termine en cet endroit.







LIVRE III.

CHAPITRE XV.

Où l’on raconte la disgracieuse aventure que rencontra don Quichotte en rencontrant quelques Yangois [109] dénaturés.



LE sage Cid Hamet Ben-Engeli raconte qu’aussitôt que don Quichotte eut pris congé de ses hôtes et de tous ceux qui s’étaient trouvés à l’enterrement de Chrysostome, il entra, suivi de son ecuyer, dans le bois où ils avaient vu disparaître la bergère Marcelle ; mais, après avoir erré çà et là pendant deux heures, la cherchant de toutes parts, sans avoir pu la rencontrer, ils arrivèrent à une prairie couverte d’herbe fraîche, au milieu de laquelle coulait un doux et limpide ruisseau. Conviés par la beauté du lieu, ils résolurent d’y passer les heures de la sieste ; car l’ardeur de midi commençait à se faire rudement sentir. Don Quichotte et Sancho mirent pied à terre, et, laissant l’âne et Rossinante paître tout à leur aise l’herbe abondante que le pré leur offrait, ils donnèrent l’assaut au bissac, et, sans cérémonie, en paix et en bonne société, maître et valet se mirent à manger ensemble ce qu’ils y trouvèrent.

Sancho n’avait pas songé à mettre des entraves à Rossinante ; car il le connaissait pour si bonne personne, et si peu enclin au péché de la chair, que toutes les juments des herbages de Cordoue ne lui auraient pas donné la moindre tentation. Mais le sort ordonna, et le diable aussi, qui ne dort pas toujours, que justement dans ce vallon se trouvassent à paître un troupeau de juments galiciennes que menaient des muletiers yangois, lesquels ont coutume de faire la sieste avec leurs bêtes dans les endroits où se trouvent l’herbe et l’eau. Celui où s’était arrêté don Quichotte était donc fort à leur convenance. Or, il arriva que Rossinante sentit tout à coup le désir d’aller folâtrer avec mesdames les juments, et sortant, dès qu’il les eut flairées, de

ses habitudes et de ses allures naturelles, sans demander permission à son maître, il prit un petit trot coquet, et s'en alla leur communiquer son amoureuse envie.
Mais les juments, qui avaient sans doute plus besoin de paître que d'autre chose, le reçurent à coups de pieds et à coups de dents, si bien qu'en un moment elles rompirent les sangles de la selle, et le laissèrent tout nu sur le pré. Mais une autre disgrâce l'attendait, plus cuisante encore : les muletiers, voyant qu'il voulait faire violence à leurs juments, accoururent avec leurs gourdins, et lui assénèrent une telle bastonnade, qu'ils l'eurent bientôt jeté les quatre fers en l'air. Cependant don Quichotte et Sancho, qui voyaient la déconfiture de Rossinante, accouraient tout haletants, et don Quichotte dit à son écuyer : « A ce que je vois, ami Sancho, ces gens-là ne sont pas des chevaliers, mais de la vile et basse canaille. Ainsi, tu peux, en toute sûreté de conscience, m'aider à tirer une vengeance légitime de l'outrage qu'ils ont fait devant nos yeux à Rossinante. — Quelle diable de vengeance avons-nous à tirer, répondit Sancho, s'ils sont plus de vingt, et nous seulement deux, ou plutôt même un et demi? — Moi, j'en vaux cent, répliqua don Quichotte ; » et, sans plus de discours, il mit l'épée à la main, et fondit sur les Yangois. Sancho fit de même, excité par l'exemple de son maître.





A la première attaque, don Quichotte porta à l'un des muletiers un si grand coup d'épée, qu'il lui fendit un pourpoint de cuir, dont il était vêtu, et, de compagnie, un bon morceau de l'épaule. Les Yangois, qui se virent mal mener par deux hommes seuls, étant si nombreux, recoururent à leurs gourdins, et, enfermant au milieu de la troupe les deux téméraires, se mirent à jouer du bâton sur leurs reins avec une merveilleuse diligence. Il est vrai qu'à la seconde décharge, ils avaient jeté Sancho sur le carreau, et que don Quichotte, en dépit de son adresse et de son courage, n'avait pas été quitte à meilleure marché. Son étoile voulut même qu'il allât tomber aux pieds de Rossinante, qui ne s'était pas encore relevé : tableau qui démontre bien avec quelle fureur officie le bâton entre des mains grossières et courroucées. Les Yangois, voyant donc la méchante besogne qu'ils avaient faite, se dépêchèrent de charger leurs bêtes, et s'éloignèrent en toute hâte, laissant les deux aventuriers en mauvaise mine et en pire état.





Le premier qui reprit ses sens fut Sancho Panza, lequel se trouvant tout auprès de son maître, lui dit d'une voix plaintive et dolente : « Seigneur don Quichotte, aïe! aïe! seigneur don Quichotte! — Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier d'un accent aussi lamentable. — Je voudrais bien, si c'était possible , répondit Sancho , que Votre Grâce me donnât deux gorgées de ce breuvage du Fier-Blas, si elle en a par hasard sous la main, peut-être sera-t-il aussi bon pour les os rompus que pour la chair ouverte. — Ah ! si j'en avais, malheureux que je suis! répondit don Quichotte, que nous manquerait-il? Mais je te jure, Sancho Panza, foi de chevalier errant, que deux jours ne se passeront pas, si la fortune n'ordonne autre chose, sans que j'aie ce baume en mon pouvoir, ou j'aurai perdu l'usage des mains. — Deux jours, répliqua Sancho ; mais en combien donc Votre Grâce croit-elle que nous aurons recouvré l'usage des pieds? — Pour mon compte, reprit le

moulu chevalier, je ne pourrais trop en dire le nombre. Mais je crois que de ce malheur toute la faute est à moi : je ne devais pas tirer l'épée contre des hommes qui ne fussent pas armés chevaliers; et c'est pour avoir violé les lois de la chevalerie que le Dieu des batailles a permis que je reçusse ce châtiment. C'est pourquoi, mon frère Sancho, il est bon que je t'avertisse d'une chose qui importe beaucoup au salut de tous deux; à savoir, que, dès que tu verras qu'une semblable canaille nous fait insulte, tu n'attendes pas que je tire l'épée pour les châtier, ce que je ne ferai plus d'aucune façon ; mais toi, mets l'épée à la main, et châtie-les tout à ton aise; et si des chevaliers accourent à leur aide et défense, alors je saurai bien le défendre et les repousser de la bonne manière, car tu as vu déjà, par mille preuves et expériences, jusqu'où s'étendent la force et la valeur de cet invincible bras. » Tant le pauvre gentilhomme avait conservé d'arrogance depuis sa victoire sur le vaillant Biscaïen !

Mais Sancho ne trouva pas tellement bon l'avis de son maître, qu'il ne crût devoir y répondre : « Seigneur, dit-il, je suis un homme doux, calme et pacifique, et je sais dissimuler toute espèce d'injures, parce que j'ai une femme à nourrir et des enfants à élever. Ainsi que Votre Grâce reçoive également cet avis, puisque je ne peux dire cet ordre, que je ne mettrai, d'aucune manière, l'épée à la main, ni contre vilain, ni contre chevalier; et que, dès à présent jusqu'au jugement dernier, je pardonne toutes les offenses qu'on m'a faites ou qu'on pourra me faire, qu'elles soient venues, viennent ou doivent venir de personne haute ou basse, de riche ou de pauvre, d'hidalgo ou de manant, sans excepter aucun état ni condition. »

Quand il entendit cela, son maître répondit: « Je voudrais avoir assez d'haleine pour parler posément, et que la douleur dont je souffre à cette côte brisée se calmât un peu, pour te faire comprendre, ô Panza ! dans quelle erreur tu es. Or çà, pécheur impénitent, si le vent de la fortune, jusqu'à présent si contraire, tourne en notre faveur et remplit les voiles de notre désir, pour nous faire, sans plus de tempêtes, prendre port en quelqu'une des iles que je t'ai promises, qu'arrivera-t-il de toi, si, quand j'aurai conquis cette île, je veux t'en faire seigneur? Tu vas m'en empêcher, parce que tu ne seras pas chevalier, et que tu ne veux pas l'être, et que tu n'as ni courage ni point d'honneur pour venger tes injures et défendre ta seigneurie ; car il faut que tu saches que, dans les provinces ou royaumes nouvellement conquis, les esprits des naturels ne sont pas tellement tranquilles, ni tellement dans le parti de leur nouveau maître, qu'on ne doive craindre qu'ils ne veuillent

encore brouiller les affaires, et, comme on dit, tenter fortune. Il faut donc que le nouveau possesseur ait assez d'entendement pour savoir se gouverner, et assez de valeur pour prendre, en tout événement, l'offensive et la défensive. — Dans celui qui vient de nous arriver, répondit Sancho, j'aurais bien voulu avoir cet entendement et cette valeur que vous dites. Mais je vous jure, foi de pauvre homme, qu'à cette heure j'ai plus besoin d'emplâtres que de sermons. Voyons, que Votre Grâce essaie de se lever, et nous aiderons ensuite Rossinante, bien qu'il ne le mérite guère, car c'est lui qui est la cause principale de toute cette pluie de coups. Jamais je n'aurais cru cela de Rossinante, que je tenais pour une personne chaste et pacifique autant que moi. Enfin, on a raison de dire qu'il faut bien du temps pour connaître les gens, et que rien n'est sûr en cette vie. Qui aurait dit qu'après les grands coups d'épée que Votre Grâce a donnés à ce malheureux errant, viendrait si vite à leur suite cette grande tempête de coups de bâton qui est venue fondre sur nos épaules? — Encore les tiennes, Sancho, répliqua don Quichotte, sont-elles faites à semblables averses; mais pour les miennes, élevées dans la fine toile de Hollande, il est clair qu'elles sentiront bien plus longtemps la douleur de cette triste aventure; et si je n'imaginais, que dis-je, imaginer! si je n'étais certain que toutes ces incommodités sont attachées forcément à la profession des armes, je me laisserais mourir à cette place de honte et de dépit. » A cela, l'écuyer répondit : « Seigneur, puisque ces disgrâces sont dans les revenus de la chevalerie, pourriez-vous me dire si elles arrivent tout le long de l'année, ou si elles ont des époques fixes, comme les moissons; car il me semble que si nous faisons deux récoltes comme celle-ci, nous ne serons guère en état d'en faire une troisième, à moins que Dieu ne nous prête le secours de son infinie miséricorde.

— Sache donc, ami Sancho, répondit don Quichotte, que la vie des chevaliers errants est sujette à mille dangers et à mille infortunes; mais aussi, qu'ils sont incessamment en passe de devenir rois et empereurs, comme l'a prouvé l'expérience en divers chevaliers, dont je sais parfaitement les histoires, et je pourrais maintenant, si la douleur me le permettait, te conter celles de quelques-uns d'entre eux qui, par la seule valeur de leur bras, sont montés jusqu'au trône. Eh bien! ces mêmes chevaliers s'étaient vus avant et se virent depuis plongés dans les malheurs et les misères. Ainsi le valeureux Amadis de Gaule se vit au pouvoir de son mortel ennemi, l'enchanteur Archalaüs, et l'on tient pour avéré que celui-ci, le tenant prisonnier, lui donna plus de deux cents coups de fouet avec les

rênes de son cheval, après l'avoir attaché à une colonne de la cour de son château [110]. Il y a même un auteur secret et fort accrédité qui raconte que le chevalier de Phébus, ayant été pris dans une certaine trappe qui s'enfonça sous ses pieds dans un certain château, se trouva en tombant dans un profond souterrain, les pieds et les mains attachés; que là, on lui administra un remède d'eau de neige et de sable, qui le mit à deux doigts de la mort; et que s'il n'eût été secouru dans cette transe par un sage, son grand ami, c'en était fait du pauvre chevalier. Ainsi je puis bien passer par les mêmes épreuves que de si nobles personnages; car ils eurent à souffrir de plus grands affronts que celui que nous essuyons à cette heure. Et je veux en effet t'apprendre, Sancho, que les blessures faites avec les instruments qui se trouvent sous la main ne causent point d'affront, et cela se trouve écrit en termes exprès dans la loi du duel, « Si le cordonnier, y est-il dit, en frappe un autre avec la forme qu'il tient à la main, bien que véritablement cette forme soit de bois, on ne dira pas que celui qui a reçu le coup soit bâtonné. » Je te dis cela pour que tu ne t'avises pas de penser qu'ayant été moulus dans cette rencontre, nous ayons aussi été outragés; car les armes que portaient ces hommes, et avec lesquelles ils nous ont assommés, n'étaient autre chose que leurs pieux, et nul d'entre eux, si j'ai bonne mémoire, ne portait épée, poignard ou coutelas.

— Ma foi, répondit Sancho, ils ne m'ont pas donné le temps d'y regarder de si près; car à peine eus-je mis ma tisonne[111] au vent, qu'ils me chatouillèrent les épaules avec leurs rondins, tellement qu'ils m'ôtèrent la vue des yeux et la force des pieds, et qu'ils me jetèrent juste à l'endroit où je suis encore gisant; et ce qui m'y donne de la peine, ce n'est pas de penser si les coups de pieux m'ont ou non causé d'outrage, mais bien la douleur que m'ont laissée ces coups, qui resteront aussi longtemps gravés dans ma mémoire que sur mes épaules. — Avec tout cela, répondit don Quichotte, je dois te rappeler, mon frère Panza, qu'il n'y a point de ressentiment que le temps n'efface, ni de douleur que la mort ne guérisse. — Oui-da, répliqua Sancho; mais quel plus grand mal peut-il y avoir que celui qui doit attendre le temps pour s'effacer et la mort pour se guérir? Si du moins notre mal d'aujourd'hui était de ceux que guérit une paire d'emplâtres, patience; mais je commence à croire que tous les cataplasmes d'un hôpital ne suffiraient pas seulement pour nous remettre sur pieds.

— Allons, Sancho, reprit don Quichotte, cesse de te plaindre, et fais contre fortune bon cœur; je te donnerai l'exemple. Et voyons un peu comment se porte Rossinante; car il me semble que le pauvre animal a reçu sa bonne part de l'orage. — Il n'y a pas de quoi s'en étonner, répondit Sancho, puisqu'il est aussi chevalier errant. Mais ce qui m'étonne, c'est que mon âne en soit sorti sain et sauf, et qu'il n'ait pas perdu un poil où nous avons, comme on dit, laissé la toison. — Dans le malheur, reprit don Quichotte, la fortune laisse toujours une porte ouverte pour en sortir. Je dis cela, parce que cette bonne bête pourra suppléer au défaut de Rossinante, et me porter d'ici à quelque château où je sois pansé de mes blessures. D'autant plus que je ne tiendrai pas une telle monture à déshonneur; car je me rappelle avoir lu que ce bon vieux Silène, le père nourricier du dieu de la joie, se prélassait à cheval sur un bel âne quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes. — Il devait être à cheval, en effet, comme dit Votre Grâce, répondit Sancho; mais il y a bien de la différence entre aller de cette manière, jambe de-ci, jambe de-là, ou bien être étendu de travers comme un sac de farine. — Les blessures qui se reçoivent dans les batailles, repartit gravement don Quichotte, donnent de l'honneur loin de l'ôter. Ainsi donc, ami Panza, ne réplique pas davantage; mais, au contraire, comme je te l'ai dit, lève-toi du mieux qu'il te sera possible, mets-moi sur ton âne de la manière qu'il te conviendra le plus, et partons d'ici, avant que la nuit nous surprenne dans cette solitude. — Mais j'ai souvent ouï dire à Votre Grâce, répondit Sancho, qu'il est très-habituel aux chevaliers errants de coucher dans les déserts à la belle étoile, et qu'ils s'en font un vrai plaisir. — Cela arrive, reprit don Quichotte, quand ils ne peuvent faire autrement, ou quand ils sont amoureux. Et tu as si bien dit vrai, qu'il y a eu tel chevalier qui est resté sur une roche, exposé au soleil, à l'ombre et à toutes les inclémences du ciel, pendant deux années entières, sans que sa dame le sût. Et l'un de ceux-là fut Amadis, lorsque, s'étant appelé Beau-Ténébreux [112], il se gita sur la Roche-Pauvre, et y passa je ne sais pas trop si ce fut huit ans ou huit mois, car le compte m'en est échappé; il suffit de savoir qu'il y resta en pénitence pour je ne sais quelle rebuffade qu'il avait essuyée de sa dame Oriane. Mais laissons tout cela, Sancho, et finissons-en, avant qu'une autre disgrâce n'arrive à l'âne comme à Rossinante.

— Ce serait bien le diable, » répliqua Sancho; puis, poussant trente soupirs, soixante aïe! aïe! et cent vingt jurons ou malédictions contre qui l'avait amené là, il finit par se mettre sur pieds; mais, s'arrêtant à mi-

chemin de la besogne, il resta ployé comme un arc, sans pouvoir achever de se redresser. Dans cette douloureuse posture, il lui fallut rattraper et harnacher l'âne, qui avait pris aussi quelque distraction, à la faveur des libertés de cette journée. Ensuite il releva Rossinante, lequel, s'il eût eu une langue pour se plaindre, aurait bien tenu tête au maître et au valet. Finalement, Sancho accommoda don Quichotte sur la bourrique, attacha Rossinante en arrière-garde, et, tirant sa bête par le licou, il s'achemina du côté où il lui semblait que pouvait se trouver le grand chemin. En effet, au bout d'une petite heure de marche, la fortune, qui menait de mieux en mieux ses affaires, lui présenta tout à coup la grande route, sur laquelle il découvrit une hôtellerie, qui, malgré lui, mais au gré de don Quichotte, devait être un château. Sancho soutenait que c'était une hôtellerie, et don Quichotte, un château; et la querelle dura si longtemps, qu'avant de l'avoir terminée ils étaient à la porte de la maison, où Sancho entra, sans autre vérification, avec toute sa caravane.



CHAPITRE XVI.

De ce qui arriva à l’ingénieux hidalgo dans l’hôtellerie qu’il prenait pour un château.



L’HÔTELIER, qui vit don Quichotte mis en travers sur un âne, demanda à Sancho quel mal s’était fait cet homme. Sancho répondit que ce n’était rien; qu’il avait roulé du haut d’une roche en bas, et qu’il venait avec les reins tant soit peu meurtris. Cet hôtelier avait une femme qui, bien au rebours de celles d’un semblable métier, était naturellement charitable et s’apitoyait sur les afflictions du prochain. Aussi elle accourut bien vite pour panser don Quichotte, et se fit aider par une fille qu’elle avait, jeune personne avenante et de fort bonne mine.



Il y avait aussi, dans la même hôtellerie, une servante asturienne, large de face, plate du chignon, camuse du nez, borgne d'un oeil et peu saine de l'autre. A la vérité, l'élégance du corps suppléait aux défauts du visage. Elle n'avait pas sept palmes des pieds à la tète, et ses épaules, qui chargeaient et voûtaient quelque peu son dos, lui faisaient baisser les yeux à terre plus souvent qu'elle n'aurait voulu. Cette gentille personne vint aider la fille de la maison, et toutes deux dressèrent un méchant lit à don Quichotte dans un galetas qui, selon toutes les apparences, avait servi longues années de grenier à paille. Dans la même pièce logeait aussi un muletier, qui avait son lit un peu plus loin que celui de notre don Quichotte; et, quoique le lit du manant fût fait des bâts et des couvertures de ses mules, il valait cent fois mieux que celui du chevalier; car c'étaient tout bonnement quatre planches mal rabotées posées sur deux bancs inégaux; un matelas, si mince qu'il avait l'air d'une courte-pointe, tout couvert d'aspérités qu'on aurait prises au toucher pour des cailloux, si l'on n'eût vu, par quelques trouées, que c'étaient des tapons de laine; deux draps cuir de buffle, et une couverture dont on aurait compté les fils, sans en échapper un seul. Ce fut dans ce

méchant grabat que s'étendit don Quichotte; et tout aussitôt l'hôtesse et sa fille vinrent l'oindre d'onguent des pieds à la tête, à la lueur d'une lampe que tenait Maritornes, car c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne.



Pendant l'opération, l'hôtesse voyant don Quichotte noir et meurtri en tant d'endroits, « Ceci, dit-elle, ressemble plus à des coups qu'à une chute. — Ce ne sont pourtant pas des coups, répondit Sancho ; mais la roche où il est tombé avait beaucoup de pointes, et chacune a marqué sa place. » Puis il ajouta : « Faites en sorte, madame, s'il plaît à Votre Grâce, qu'il reste quelques étoupes; je sais quelqu'un qui saura bien en tirer parti, car les reins me cuisent aussi quelque peu. — Vous êtes donc aussi tombé? demanda l'hôtesse. — Non vraiment, répliqua Sancho ; mais, de la frayeur et de la secousse que j'ai enes en voyant tomber mon maître, le corps me fait si mal qu'on dirait que j'ai reçu cent coups de bâton. — Cela pourrait bien être, interrompit la jeune fille; car il m'est arrive souvent de rêver que je tombais du haut d'une tour en bas, et que je ne finissais jamais d'arriver jusqu'à terre; et, quand je me réveillais, j'étais aussi lasse et aussi brisée que si je fusse tombée réellement. — Voilà justement l'affaire, mademoiselle, s'écria Sancho; et, moi, sans rien rêver du tout, et plus éveillé que je ne le suis à présent, je me trouve presque autant de marques noires et bleues sur le corps que mon seigneur don Quichotte. — Comment appelez-vous ce

cavalier? demanda l'Asturienne Maritornes. — Don Quichotte de la Manche, répondit Sancho Panza ; c'est un chevalier errant l'un des plus braves et des plus dignes qu'on ait vus de longtemps sur la terre. — Qu'est-ce qu'un chevalier errant? répliqua la gracieuse servante. — Quoi! reprit Sancho, vous êtes si neuve en ce monde que vous ne le sachiez pas? Eh bien, sachez, ma sœur, qu'un chevalier errant est quelque chose qui, en un tour de main, est bâtonné ou empereur; aujourd'hui, c'est la plus malheureuse créature du monde, et la plus affamée ; demain, il aura trois ou quatre couronnes de royaumes à donner à son écuyer. — Comment alors, interrompit l'hôtesse, puisque vous êtes celui de ce bon seigneur, n'avez-vous pas au moins quelque comté? — Il est de bonne heure encore, répondit Sancho; car il n'y a pas plus d'un mois que nous sommes à chercher les aventures, et, jusqu'à présent, nous n'en avons pas encore rencontré qui valût la peine de s'appeler ainsi. Il arrive quelquefois de chercher une chose et d'en trouver une autre. Mais que mon seigneur don Quichotte guérisse de cette blessure, ou de cette chute, et que je n'en reste pas moi-même estropié, et je ne troquerais pas mes espérances pour la meilleure seigneurie d'Espagne. »

Tout cet entretien, don Quichotte l'écoutait, de son lit avec grande attention; se mettant comme il put sur son séant, il prit tendrement la main de l'hôtesse, il lui dit: « Croyez-moi, belle et noble dame, vous pouvez vous appeler heureuse pour avoir recueilli dans votre château ma personne, qui est telle que, si je ne la loue pas, c'est parce qu'on a coutume de dire que la louange propre avilit; mais mon écuyer vous dira qui je suis. Je veux seulement vous dire que j'aurai éternellement gravé dans la mémoire le service que vous m'avez rendu, pour vous en garder reconnaissance autant que durera ma vie. Et plût au ciel que l'amour ne me tint pas assujetti à ses lois, et ne m'eût pas fait l'esclave des yeux de cette belle ingrate que je nomme entre mes dents; car ceux de cette aimable demoiselle seraient maintenant les maîtres de ma liberté. » L'hôtesse, sa fille et la bonne Maritornes restaient toutes confuses aux propos du chevalier errant, qu'elles n'entendaient pas plus que s'il eût parlé grec. Elles devinaient bien portant que tout cela tirait à des remerciments et à des galanteries; mais, peu faites à semblable langage, elles le regardaient et se regardaient, et don Quichotte leur semblait un tout autre homme que les autres. Après l'avoir remercié de ses politesses en propos d'hôtellerie, elles le quittèrent, et Maritornes alla panser Sancho, qui n'en avait pas moindre besoin que son maitre.



Or, il faut savoir que le muletier et l'Asturienne avaient comploté de prendre ensemble cette nuit leurs ébats. Celle-ci lui avait donné sa parole qu'aussitôt que les hôtes seraient retirés et ses maîtres endormis, elle irait le trouver pour lui faire plaisir en tout ce qu'il commanderait. Et l'on raconte de cette bonne fille que jamais elle ne donna semblable parole sans la tenir, l'eût-elle donnée au fond d'un bois, et sans aucun témoin; car elle se piquait d'avoir du sang d'hidalgo dans les veines, et ne se tenait pas pour avilie d'être servante d'auberge, disant que des malheurs et des revers de fortune l'avaient jetée dans cet état.

Le lit dur, étroit, chétif et traître sur lequel reposait don Quichotte se trouvait le premier au milieu de cet appartement d'où l'on voyait les étoiles. Auprès de lui, Sancho lit le sien, tout bonnement avec une natte de jonc et une couverture qui semblait plutôt de crin que de laine. A ces deux lits succédait celui du muletier, fabriqué, comme on l'a dit, avec les bàts et tout l'attirail de ses deux meilleurs mulets; et il en menait douze, tous gras, brillants et vigoureux, car c'était un des riches muletiers d'Arevalo, à ce que dit l'auteur de cette histoire, lequel fait dudit muletier mention particulière, parce qu'il le connaissait très-intimement, et l'on assure même qu'il était tant soit peu son parent [113]. Cid Hamet Ben-Engeli fut, en effet, un historien très-curieux et très-ponctuel en toutes choses, ce que prouvent assez celles qu'il a rapportées jusqu'à présent, puisque, si communes et

chétives qu'elles soient, il n'a pas voulu les passer sous silence. De lui pourront prendre exemple les historiens sérieux et graves, qui nous racontent les actions de leurs personnages d'une façon si courte et si succincte, qu'à peine le goût nous en touche les lèvres, et qui laissent dans l'encrier, par négligence, ignorance ou malice, le plus substantiel de l'ouvrage. Loué soit mille fois l'auteur de *Tablante de Ricamonte,* et celui du livre qui rapporte les faits et gestes du *Comte Tomillas!* Avec quelle exactitude tout est décrit par eux!

Je dis donc, pour en revenir à notre histoire, que le muletier, après avoir visite ses bètes et leur avoir donné la seconde ration d'orge, s'étendit sur ses harnais, et se mit à attendre sa ponctuelle Maritornes. Sancho Panza était bien graissé et couché; mais, quoiqu'il fit tout ce qu'il pùt pour dormir, la douleur de ses côtes l'en tenait empêché; et quant à don Quichotte, avec la douleur des siennes, il avait. les yeux ouverts comme un lièvre. Toute l'hôtellerie était ensevelie dans le silence, et il n'y avait pas, dans la maison entière, d'autre lumière que celle d'une lampe qui brûlait suspendue sous le portail. Cette merveilleuse tranquillité, et les pensées qu'entretenait toujours en l'esprit de notre chevalier le souvenir des événements qui se lisent à chaque page dans les livres auteurs de sa disgrâce, lui tirent naître en l'imagination l'une des plus étranges folies que de sang-froid l'on pût imaginer. Il se persuada qu'il était arrivé à un fameux château, puisque toutes les hôtelleries où il logeait étaient autant de châteaux à ses yeux, et que la fille de l'hôtelier était la fille du châtelain, laquelle, vaincue par sa bonne grâce, s'était éprise d'amour pour lui, et résolue à venir cette nuit même, en cachette de ses parents, le visiter dans son alcôve. Prenant toute cette chimère, qu'il avait fabriquée, pour réelle et véritable, il commença à se troubler et à s'affliger, en pensant à l'imminent péril que sa chasteté courait; mais il résolut au fond de son cœur de ne commettre aucune déloyauté contre sa dame Dulcinée du Toboso, quand la reine Geneviève elle-même, assistée de sa duègne Quintagnonne, viendrait l'en solliciter.

En continuant de rêver à ces extravagances, le temps passa, et l'heure arriva, pou r lui fatale, où devait venir l'Asturienne, laquelle, en chemise et pieds nus, les cheveux retenus dans une coiffe de futaine, se glissa à pas de loup dans l'appartement où logeaient les trois hôtes, à la quête de son muletier. Mais à peine eut-elle passé la porte que den Quichotte l'entendit, et, s'asseyant sur son lit, en dépit de ses emplaires et Je son mal de reins, il étendit les bras pour recevoir sa charmante damoiselle l'Asturienne, qui,

toute ramassée et retenant son haleine, allait les mains en avant, cherchant à tàlons son cher ami. Elle vint donner dans les bras de don Quichotte, qui la saisit fortement par un poignet, et, la tirant vers lui sans qu'elle osât souffler mot, la fit asseoir sur son lit. Il tàta sa chemise, qui lui sembla, bien qu'elle fût de toile à faire des sacs, de la plus fine percale de lin. Elle portait aux bras des espèces de bracelets en boules de verre qui lui parurent avoir le reflet des perles orientales; ses cheveux, qui tiraient un peu sur la nature et la couleur du crin, il les prit pour des tresses d'or fin d'Arabie, dont l'éclat obscurcissait celui du soleil ; et son haleine, qui sentait assurément la salade à l'ail marinée de la veille, lui parut répandre une odeur suave et parfumée. Finalement, il se la peignit dans son imagination avec les mêmes charmes et les mêmes atours que cette autre princesse qu'il avait lu dans ses livres être venue visiter de nuit le chevalier blessé, vaincue par l'amour dont elle s'était éprise. Tel était l'aveuglement du pauvre hidalgo, que rien ne pouvait le détromper ni le toucher, ni l'haleine ni certaines autres choses qui distinguaient la pauvre fille, lesquelles auraient pourtant lait vomir les entrailles à tout autre qu'à un muletier; au contraire, il croyait serrer dans ses bras la déesse des amours, et, la tenant amoureusement embrassée, il lui dit d'une voix douce et tendre : « Je voudrais bien, haute et charmante dame, me trouver en passe de payer une faveur infinie comme celle que, par la vue de votre extrême beauté, vous m'avez octroyée; mais la fortune, qui ne se lasse pas de persécuter les bons, a voulu me jeter dans ce lit, où je gis moulu et brisé, tellement que si ma volonté voulait correspondre à la vôtre, elle n'en aurait pas le pouvoir. Mais à cette impossibilité s'en ajoute une plus grande : c'est la foi que j'ai promise et donnée à la sans pareille Dulcinée du Toboso, unique dame de mes plus secrètes pensées. Certes, si ces obstacles ne venaient pas à la traverse, je ne serais pas un assez niais chevalier pour laisser passer en fumée l'heureuse occasion que m'offre voire infinie bonté.»



Maritornes était dans une mortelle angoisse de se voir retenue si fortement par don Quichotte, et, ne prêtant nulle attention aux proposqu'il lui tenait, elle faisait, sans dire mot, tous les efforts possibles pour se dégager.

Le bon muletier, que tenaient éveillé ses méchants désirs, avait aussi entendu sa nymphe dès qu'elle eut passé le seuil de la porte. Il écouta très-attentivement tout ce que disait don Quichotte, et, jaloux de ce que l'Asturienne lui eût manqué de parole pour un autre, il se leva, s'approcha davantage du lit de don Quichotte., et se tint coi pour voir où aboutiraient ces propos qu'il ne pouvait entendre. Mais quand il vit que la pauvre fille travaillait à se dépêtrer, tandis que don Quichotte s'efforçait de la retenir, le jeu lui déplut ; il éleva le bras tout de son long, et déchargea un si terrible coup de poing sur les étroites mâchoires de l'amoureux chevalier, qu'il lui mit la bouche tout en sang; et, non content de cette vengeance, il lui monta sur la poitrine, et, d'un pas un peu plus vite que le trot, il lui parcourut toutes les côtes du haut en bas. Le lit, qui était de faible complexion et de fondements peu solides, ne pouvant supporter la surcharge du muletier, s'enfonça et tomba par terre. Au bruit de ses craquements, l'hôtelier s'éveilla, et bientôt il s'imagina que ce devait être quelque démêlé de Maritornes, car quoiqu'il l'appelât à tue-tête, elle ne répondait pas. Dans ce soupçon, il se leva, alluma sa lampe à bec, et s'avança du côté d'où venait le tapage. La servante, entendant venir son maître, dont elle connaissait l'humeur terrible, toute troublée et tremblante, alla se réfugier dans le lit de Sancho Panza, qui dormait encore, et s'y tapit, recoquillée comme un peloton. L'hôtelier entra en disant : « Où es-tu, carogne? car, à coup sûr, ce sont ici de tes équipées. » En ce moment, Sancho entr'ouvrit les yeux, et, sentant cette masse sur son estomac, il crut qu'il avait le cauchemar; il se

mit donc à allonger des coups de poing de droite et de gauche, dont la meilleure partie attrapèrent Maritornes, laquelle, excitée par la douleur, et perdant avec la patience toute retenue, rendit à Sancho la monnaie de sa pièce, et si dru, qu'elle eut bientôt, achevé de l'éveiller. Sancho, se voyant traiter ainsi, sans savoir par qui, ni pourquoi, se releva du mieux qu'il put, et, prenant Maritornes à bras-le-corps, ils commencèrent entre eux la plus acharnée et la plus gracieuse escarmouche qu'on ait jamais vue. Cependant le muletier, voyant à la lueur de la lampe la transe où se trouvait sa dame, laissant enfin don Quichotte, accourut lui porter le secours dont elle avait tant besoin. L'hôtelier fit la même chose, mais dans une intention différente, car il voulait châtier l'Asturienne, croyant bien qu'elle était l'unique cause de cette diabolique harmonie. Et de même qu'on a coutume de dire le chien au chat, et le chat au rat, le muletier tapait sur Sancho, Sancho sur la fille, la fille sur Sancho et l'hôte sur la fille, et tous les quatre y allaient de si bon cœur et de si bon jeu, qu'ils ne se donnaient pas un instant de répit. Le meilleur de l'affaire, c'est que la lampe de l'hôtelier s'éteignit, et, comme ils se trouvèrent tout à coup dans les ténèbres, les coups donnés à tâtons roulaient si impitoyablement à tort et à travers, que, partout où portaient leurs mains, ils ne laissaient ni chair saine ni morceau de chemise.

Par hasard logeait cette nuit dans l'hôtellerie un archer de ceux qu'on appelle de la sainte Hermandad vieille de Tolède[114]. Quand il entendit l'étrange vacarme de la bataille, il empoigna sa verge noire et sa boite de fer-blanc qui contenait ses titres; puis, entrant à tâtons dans la pièce où se livrait le combat, « Holà! s'écria-t-il, arrêtez, au nom de la justice, au nom de la sainte Hermandad ! » Le premier qu'il rencontra sous sa main fut le déplorable don Quichotte, qui était encore sur les débris de sa couche, étendu la bouche en l'air, et sans aucune connaissance. L'archer, l'empoignant par la barbe, ne cessait de crier : « Main-forte à la justice ! » Mais, voyant que celui qu'il tenait à poignée ne bougeait ni ne remuait le moins du monde, il s'imagina qu'il était mort et que les autres étaient ses meurtriers. Dans cette croyance, il haussa encore la voix, et s'écria : « Qu'on ferme la porte de la maison, et qu'on ait soin que personne ne s'échappe. On vient de tuer un homme ici. » Ce cri effraya tous les combattants; chacun d'eux laissa la bataille indécise, et justement au point où l'avait trouvée la voix de l'archer. L'hôtelier se retira dans sa chambre, la servante dans son tandis, le muletier sur ses harnais entassés ; les deux malheureux don Quichotte et Sancho furent les seuls qui ne purent bouger

de la place. L’archer, lâchant enfin la barbe de don Quichotte, sortit pour aller chercher de la lumière et revenir arrêter les coupables : mais il n’en trouva pas une étincelle, l’hôtelier ayant exprès éteint la lampe du portail en se retirant. L’archer fut donc obligé de recourir à la cheminée, où ce ne fut qu’à force de patience et de temps perdu qu’il trouva moyen de rallumer une autre mèche.



CHAPITRE XVII.

Où se poursuit l'histoiredes innombrables travaux qu'eut à supporter le bravo don Quichotte avec son bon écuyer Sancho Pauza, dans l'hôtellerie qu'il avait crue, pour son malheur, être un château.



DANS cet intervalle, don Quichotte était enfin revenu de son évanouissement ; et, de ce même accent plaintif avec lequel il avait appelé la veille son écuyer, quand il était étendu dans la vallée des Gourdins, il se mit à l'appeler de nouveau. « Sancho, mon ami, dors-tu? Dors-tu, mon ami Sancho? — Que diable voulez-vous que je dorme, répondit Sancho, plein de désespoir et de dépit, si tous les démons de l'enfer se sont déchaînés cette nuit contre moi ? — Ah ! tu peux bien le croire en effet, reprit don Quichotte; car, ou je ne sais pas grand'chose, ou ce château est enchanté. Il faut que tu saches..... Mais, avant de parler, je veux que tu me jures que tu tiendras secret ce que je vais te dire jusqu'après ma mort. — Oui, je le jure, répondit Sancho. — Je te demande ce serment, reprit don Quichotte, parce que je hais de faire tort à l'honneur de personne. — Puisque je vous dis que je le jure, répéta Sancho, et que je tairai la chose jusqu'à la fin de vos jours. Mais plût à Dieu que je pusse la découvrir dès demain ! — Est-ce que je me conduis si mal envers toi, Sancho, répondit don Quichotte, que tu veuilles me voir sitôt trépassé ? — Ce n'est pas pour

cela, répliqua Sancho, c'est que je n'aime pas garder beaucoup les secrets: je craindrais qu'ils ne se pourrissent dans mon estomac d'être trop gardés. — Que ce soit pour une raison ou pour une autre, reprit don Quichotte, je me confierai plus encore à ton affection et à ta courtoisie. Eh bien! sache donc qu'il m'est arrivé cette nuit une des plus étranges aventures dont je puisse tirer gloire ; et, pour te la conter le plus brièvement possible, tu sauras qu'il y a peu d'instants je vis venir près de moi la fille du seigneur de ce château, qui est bien la plus accorte et la plus ravissante damoiselle qu'on puisse trouver sur une grande partie de la terre. Que pourrais-je te dire des charmes de sa personne, des grâces de son esprit, et d'autres attraits cachés que, pour garder la foi que je dois, à ma dame Dulcinée du Toboso, je laisserai passer sans y toucher, et sans en rien dire! Je veux te dire seulement que, le ciel se trouvant envieux du bonheur extrême que m'envoyait la fortune, ou peut-être, ce qui est plus certain, ce château, comme je viens de dire, étant enchanté, au moment où j'étais avec elle dans le plus doux, le plus tendre et le plus amoureux entretien, voilà que, sans que je la visse, ni sans que je susse d'où elle venait, une main qui pendait au bras de quelque géant démesuré m'asséna un si grand coup de poing sur les mâchoires, qu'elles sont encore toutes baignées de. sang ; puis ensuite le géant me battit et me moulut de telle sorte, que je suis en pire état qu'hier, lorsque les muletiers, à propos de l'incontinence de Rossinante, nous firent l'affront que tu sais bien. D'où je conjecture que le trésor de la beauté de cette demoiselle doit être confié à la garde de quelque More enchanté, et qu'il n'est pas réservé pour moi. — Ni pour moi non plus, s'écria Sancho; car plus de quatre cents Mores m'ont tanné la peau de telle manière, que la mouture d'hier sous les gourdins n'était que pain bénit en comparaison. Mais, dites-moi, seigneur, comment appelez-vous belle et rare cette aventure qui nous laisse dans l'état où nous sommes? Encore, pour Votre Grâce, le mal n'a pas été si grand, puisqu'elle a tenu dans ses bras cette incomparable beauté. Mais moi, qu'ai-je attrapé, bon Dieu, sinon les plus effroyables gourmades que je pense recevoir en toute ma vie? Malheur à moi et à la mère qui m'a mis au monde! Je ne suis pas chevalier errant, et je n'espère jamais le devenir; et de toutes les mauvaises rencontres j'attrape la meilleure part! — Comment! on t'a donc aussi gourmé? demanda don Quichotte. — Qu'il en cuise à ma race! s'écria Sancho; qu'est-ce que je viens donc de vous dire? — Ne te mets pas en peine, ami, reprit don

Quichotte, je vais préparer tout à l'heure le baume précieux avec lequel nous guérirons en un clin d'œil. »

En ce moment, l'archer de la sainte Hermandad, qui venait d'allumer sa lampe, rentra pour visiter celui qu'il pensait avoir été tué. Quand Sancho le vit entrer, en chemise, un mouchoir roulé sur la tète, sa lampe à la main, et, par-dessus le marché, ayant une figure d'hérétique, il demanda à son maître : « Seigneur, ne serait-ce pas là, par hasard, le More enchanté qui revient achever la danse, si les mains et les pieds lui démangeant encore? — Non, répondit don Quichotte, ce ne peut être le More, car les enchantés ne se font voir de personne. — Ma foi, reprit Sancho, s'ils ne se font pas voir, ils se font bien sentir; sinon, qu'on en demande des nouvelles à mes épaules. — Les miennes pourraient en donner aussi, répondit don Quichotte ; mais ce n'est pas un indice suffisant pour croire que celui que nous voyons soit le More enchanté. »

L'archer s'approcha, et, les trouvant en si tranquille conversation, s'arrêta tout surpris. Il est vrai que don Quichotte était encore la bouche en l'air, sans pouvoir bouger de ses coups et de ses emplâtres. L'archer vint à lui. « Eh bien, dit-il, comment vous va, bon homme? — Je parlerais plus courtoisement, reprit don Quichotte, si j'étais à votre place. Est-il d'usage, dans ce pays, de parler ainsi aux chevaliers errants, lourdaud mal élevé ? » L'archer, qui s'entendit traiter de la sorte par un homme de si pauvre mine, ne put souffrir son arrogance; et, levant la lampe qu'il tenait à la main, il l'envoya avec toute son huile sur la tête de don Quichotte, qui en fut à demi trépané; puis, laissant tout dans les ténèbres, il s'enfuit aussitôt. « Sans aucun doute, seigneur, dit Sancho Panza, c'est bien là le More enchanté : il doit garder le trésor pour d'autres ; mais pour nous, il ne garde que les coups de poing et les coups de lampe. — Ce doit être ainsi, répondit don Quichotte ; mais il ne faut faire aucun cas de tous ces enchantements, ni prendre contre eux dépit ou colère : comme ce sont des êtres invisibles et fantastiques, nous chercherions vainement de qui nous venger. Lève-toi, Sancho, si tu peux; appelle le commandant de cette forteresse, et fais en sorte qu'il me donne un peu d'huile, de vin, de sel et de romarin, pour en composer le baume salutaire. En vérité, je crois que j'en ai grand besoin maintenant, car je perds beaucoup de sang par la blessure que ce fantôme m'a faite. »

Sancho se leva, non sans douleur de la moelle de ses os, et s'en fut à tâtons chercher l'hôte ; et, rencontrant sur son chemin l'archer, qui s'était

arrêté près de la porte, inquiet de savoir ce que devenait son ennemi blessé, « Seigneur, lui dit-il, qui que vous soyez, faites-nous la grâce et la charité de nous donner un peu de romarin, d'huile, de vin et de sel, dont nous avons besoin pour panser un des meilleures chevaliers errants qu'il y ait sur toute la surface de la terre, lequel gît à présent dans ce lit, grièvement blessé par les mains du More enchanté qui habite cette hôtellerie. » Quand l'archer entendit de semblables propos, il prit Sancho pour un cerveau timbré; mais, le jour commençant à poindre, il alla ouvrir la porte de l'hôtellerie, et appela l'hôte pour lui dire ce que ce bonhomme voulait. L'hôte pourvut Sancho de toutes les provisions qu'il était venu chercher, et celui-ci les porta bien vite à don Quichotte, qu'il trouva la tète dans ses deux mains, se plaignant du mal que lui avait causé le coup de lampe, qui ne lui en avait causé d'autre pourtant que de lui faire pousser au front deux bosses assez grosses ; car ce qu'il prenait pour du sang n'était que l'huile de la lampe mêlée à la sueur qu'avaient fait couler de son front les angoisses de la tempête passée. Finalement, il prit ses drogues, les mêla dans une marmite, et les fit bouillir sur le feu jusqu'à ce qu'il lui semblât qu'elles fussent à leur point de cuisson. Il demanda ensuite quelque fiole pour y verser cette liqueur; mais, comme on n'en trouva point dans toute l'hôtellerie, il se décida à la mettre dans une burette d'huile en fer-blanc, dont l'hôte lui fit libéralement, donation. Puis il récita sur la burette plus de quatre-vingts *Pater noster,* autant d'*Ave Maria,* de Salve et de Credo, accompagnant chaque parole d'un signe de croix en manière de bénédiction. A cette cérémonie se trouvaient présents Sancho, l'hôte et l'archer, car le muletier avait repris paisiblement le soin et le gouvernement de ses mulets.



Cela fait, don Quichotte voulut aussitôt expérimenter par lui-même la vertu de ce baume, qu'il s'imaginait si précieux. Il en but donc, de ce qui n'avait pu tenir dans la burette et qui restait encore dans la marmite où il avait bouilli, plus d'une bonne demi-pinte. Mais à peine eut-il fini de boire qu'il commença de vomir, de telle manière qu'il ne lui resta rien au fond de l'estomac ; et les angoisses du vomissement lui causant, en outre, une sueur abondante, il demanda qu'on le couvrît bien dans son lit et qu'on le laissât seul. On lui obéit, et il dormit paisiblement plus de trois grandes heures, au bout desquelles il se sentit, en s'éveillant, le corps tellement soulagé et les reins si bien remis de leur foulure, qu'il se crut entièrement guéri; ce qui, pour le coup, lui fit penser qu'il avait vraiment trouvé la recette du baume de Fierabras, et qu'avec un tel remède il pouvait désormais affronter sans crainte toute espèce de rencontres, de querelles et de batailles, quelque périlleuses qu'elles fussent. Sancho Panza, tenant aussi à miracle le soulagement de son maître, le pria de lui laisser prendre ce qui restait dans la marmite, et qui n'était pas une faible dose. Don Quichotte le lui abandonna, et Sancho, prenant le pot à deux anses de la meilleure foi du monde, comme de la meilleure grâce, s'en versa dans le gosier presque autant que son maître.

Or, il arriva que l'estomac du pauvre Sancho n'avait pas sans doute toute la délicatesse de celui de son seigneur ; car, avant de vomir, il fut tellement pris de sueurs froides, de nausées, d'angoisses et de haut-le-coeur, qu'il pensa bien véritablement que sa dernière heure était venue; el, dans son affliction, il maudissait, non-seulement le baume, mais le gredin qui le lui avait fait prendre. Don Quichotte, le voyant en cet état, lui dit gravement : « Je crois, Sancho, que tout ce mal te vient de ce que tu n'es pas armé chevalier, car j'ai l'opinion que cette liqueur ne doit pas servir à ceux qui ne le sont pas. — Malédiction sur moi et sur toute ma race ! s'écria Sancho, si Votre Grâce savait cela d'avance, pourquoi donc me l'a-t-elle seulement laissé goûter ? » En ce moment, le breuvage fit enfin son opération, et le pauvre écuyer commença à se vider par les deux bouts, avec tant de hâte et si peu de relâche, que la natte de jonc sur laquelle il s'était recouché, et la couverture de toile à sac qui le couvrait, furent à tout jamais mises hors de service. Il faisait, cependant, de tels efforts et souffrait de telles convulsions, que non-seulement lui, mais tous les assistants crurent qu'il y laisserait la vie. Cette bourrasque et ce danger durèrent presque deux heures, au bout desquelles il ne se trouva pas soulagé comme son maître, mais, au contraire, si fatigué et si rompu, qu'il ne pouvait plus se soutenir.



Mais don Quichotte, qui se sentait, comme on l'a dit, guéri radicalement, voulut aussitôt se remettre en route à la recherche des aventures; car il lui semblait que tout le temps qu'il perdait en cet endroit, c'était le faire perdre

au monde et aux malheureux qui attendaient son secours, surtout joignant à cette habituelle pensée la confiance qu'il mettait désormais en son baume. Aussi, dans son impatient désir, il mit lui-même la selle à Rossinante, le bât à l'âne de Sancho ; puis aida Sancho à se hisser sur l'âne, après l'avoir aidé à se vêtir. Ayant ensuite enfourché son cheval, il s'avança dans un coin de la cour de l'hôtellerie, et prit une pique de messier qui était là pour qu'elle lui servît de lance. Tous les gens qui se trouvaient dans l'hôtellerie, et leur nombre passait vingt personnes, s'étaient mis à le regarder. La fille de l'hôte le regardait aussi, et lui ne cessait de tenir les yeux sur elle, jetant de temps à autre un soupir qu'il tirait du fond de ses entrailles; mais tout le monde croyait que c'était la douleur qui le lui arrachait, ceux du moins qui l'avaient vu graisser et emplâtrer la veille.

Dès qu'ils furent tous deux à cheval, don Quichotte, s'arrêtant à la porte de la maison, appela l'hôtelier, et lui dit d'une voix grave et posée : « Grandes et nombreuses, seigneur châtelain, sont les grâces que j'ai reçues dans votre château, et je suis étroitement obligé à vous en être reconnaissant tous les jours de ma vie. Si je puis les reconnaître et les payer en tirant pour vous vengeance de quelque orgueilleux qui vous ait fait quelque outrage, sachez que ma profession n'est pas autre que de secourir ceux qui sont faibles, de venger ceux qui reçoivent des offenses, et de châtier les félonies. Consultez donc votre mémoire, et si vous trouvez quelque chose de cette espèce à me recommander, vous n'avez qu'à le dire, et je vous promets, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que vous serez pleinement quitte et satisfait. »

L'hôte lui répondit, avec le même calme et la même gravité : « Je n'ai nul besoin, seigneur chevalier, que Votre Grâce me venge d'aucun affront; car, lorsque j'en reçois, je sais bien moi-même en tirer vengeance. J'ai seulement besoin que Votre Grâce me paie la dépense qu'elle a faite cette nuit dans l'hôtellerie, aussi bien de la paille et de l'orge donnés à ses deux bêtes que des lils et du souper. — Comment! c'est donc une hôtellerie? s'écria don Quichotte. — Et de très-bon renom, répondit l'hôtelier. — En ce cas, reprit don Quichotte, j'ai vécu jusqu'ici dans l'erreur; car, en vérité, j'ai pensé que c'était un château, et non des plus mauvais. Mais, puisque c'est une hôtellerie et non point un château, ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment, c'est que vous renonciez au paiement de l'écot ; car je ne puis contrevenir à la règle des chevaliers errants, desquels je sais de science certaine, sans avoir jusqu'à ce jour lu chose contraire, que jamais aucun

d’eux ne paya logement, nourriture, ni dépense d’auberge. En effet, on leur doit, par droit et privilége spécial, bon accueil partout où ils se présentent, en récompense des peines insupportables qu’ils se donnent pour chercher les aventures de nuit et de jour, en hiver et en été, à pied et à cheval, avec la soif et la faim, sous le chaud et le froid, sujets enfin à toutes les inclémences du ciel et à toutes les incommodités de la terre. — Je n’ai rien à voir là-dedans, répondit l’hôtelier : qu’on me paie ce qu’on me doit, et trêve de chansons : tout ce qui m’importe, c’est de faire mon métier et de recouvrer mon bien. — Vous êtes un imbécile et un méchant gargotier, » repartit don Quichotte; puis, piquant des deux à Rossinante, et croisant sa pique, il sortit de l’hôtellerie sans que personne le suivit, et, sans voir davantage si son écuyer le suivait, il gagna champ à quelque distance.

L’hôtelier, voyant qu’il s’en allait et ne le payait point, vint réclamer son dû à Sancho Panza, lequel répondit que, puisque son maître n’avait pas voulu payer, il ne le voulait pas non plus; et qu’étant écuyer de chevalier errant, il devait jouir du même bénéfice que son maître pour ne payer aucune dépense dans les auberges et hôtelleries. L’hôte eut beau se fâcher, éclater, et menacer, s’il ne le payait pas, de lui faire rendre gorge d’une façon qui lui en cuirait, Sancho jura, par la loi de chevalerie qu’avait reçue son maître, qu’il ne paierait pas un maravédis, dût-il lui en coûter la vie. « Car, disait-il, ce n’est point par mon fait que doit se perdre cette antique et excellente coutume des chevaliers errants, et je ne veux pas que les écuyers de ceux qui sont à venir au monde aient à se plaindre de moi pour me reprocher la violation d’un si juste privilége. »

La mauvaise étoile de l’infortuné Sancho voulut que, parmi les gens qui avaient couché dans l’hôtellerie, se trouvassent quatre drapiers de Ségovie, trois merciers de Cordoue et deux marchands forains de Séville, tous bons diables et bons vivants, aimant les niches et la plaisanterie. Ces neuf gaillards, comme poussés d’un même esprit, s’approchèrent de Sancho, le firent descendre de son âne, et, l’un deux ayant couru chercher la couverture du lit de l’hôtesse, on jeta dedans le pauvre écuyer. Mais, en levant les yeux, ils s’aperçurent que le plancher du portail était trop bas pour leur besogne. Ils résolurent donc de sortir dans la basse-cour, qui n’avait d’autre toit que le ciel ; et là, ayant bien étendu Sancho sur la couverture, ils commencèrent à l’envoyer voltiger dans les airs, se jouant de lui comme on fait d’un chien dans le temps du carnaval [115].



Les cris que poussait le malheureux berné étaient si perçants, qu'ils arrivèrent jusqu'aux oreilles de son maître, lequel, s'arrêtant pour écouter avec attention, crut d'abord qu'il lui arrivait quelque nouvelle aventure; mais il reconnut bientôt que c'était son écuyer qui jetait ces cris affreux. Tournant bride aussitôt, il revint de tout le pesant galop de son cheval à l'hôtellerie, et, la trouvant fermée, il en fit le tour pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque passage. Mais il ne fut pas plutôt arrivé devant les murs de la cour, qui n'étaient pas fort élevés, qu'il aperçut le mauvais jeu qu'on faisait jouer à son écuyer. Il le vit monter et descendre à travers les airs, avec tant de grâce et d'agilité, que, si la colère ne l'eût suffoqué, je suis sûr qu'il aurait éclaté de rire. Il essaya de grimper de son cheval sur le mur ; mais il était si moulu et si harassé. qu'il ne put pas seulement mettre pied à terre. Ainsi, du haut de son cheval, il commença à proférer tant d'injures et de défis à ceux qui bernaient Sancho, qu'il n'est pas possible de parvenir à les rapporter. Mais, en dépit de ses malédictions, les berneurs ne cessaient ni leur besogne ni leurs éclats de rire, et le voltigeur Sancho ne cessait pas non plus ses lamentations, qu'il entremêlait tantôt de menaces et tantôt de prières ; rien n'y faisait, et rien n'y fit, jusqu'à ce qu'ils l'eurent laissé de pure lassitude.

On lui ramena son âne, et l'ayant remis dessus, on le couvrit bien de son petit manteau. Le voyant si harassé, la compatissante Maritornes crut lui devoir le secours d'une cruche d'eau, et l'alla tirer du puits pour qu'elle fût

plus fraîche. Sancho prit la cruche, et l'approcha de ses lèvres; mais il s'arrêta aux cris de son maître, qui lui disait: « Sancho, mon fils, ne bois pas de cette eau; n'en bois pas, mon enfant, elle te tuera. Vois-tu, j'ai ici le très-saint baume (et il lui montrait sa burette) ; avec deux gouttes que tu boiras, tu seras guéri sans faute. » A ces cris, Sancho tourna les yeux tant soit peu de travers, et répondit en criant plus fort :
« Est-ce que, par hasard, Votre Grâce oublie déjà que je ne suis pas chevalier, et veut-elle que j'achève de vomir le peu d'entrailles qui me restent d'hier soir? Gardez votre liqueur, de par tous les diables! et laissez-moi tranquille. » Achever de dire ces mots et commencer de boire, ce fut tout un ; mais voyant, à la première gorgée que c'était de l'eau, il ne voulut pas continuer, et pria Maritornes de lui apporter du vin, ce qu'elle lit aussitôt de très-bonne grâce, et même elle le paya de sa poche; car on dit d'elle, en effet, que, quoiqu'elle fût réduite à cet état, elle avait encore quelque ombre éloignée de vertu chrétienne.

Dès que Sancho eut achevé de boire, il donna du talon à son âne, et, lui faisant ouvrir toute grande la porte de l'hôtellerie, il sortit, enchanté de n'avoir rien payé du tout, et d'être venu à bout de sa résolution, bien que c'eût été aux dépens de ses cautions ordinaires, c'est-à-dire de ses épaules. Il est vrai que l'hôtelier garda son bissac en paiement de ce qui lui était dû; mais Sancho s'était enfui si troublé qu'il ne s'aperçut pas de cette perte. Dès qu'il le vit dehors, l'hôtelier voulut barricader la porte, mais les berneurs l'en empêchèrent; car c'étaient de telles gens que, si don Quichotte eût été réellement un des chevaliers de la Table-Ronde, il n'en aurait pas fait cas pour deux liards de plus.



CHAPITRE XVIII.

Où l’on raconte l’entretien qu’eurent Sancho Panza et son seigneur don Quichotte, avec d’autres aventures bien dignes d’être rapportées.



SANCHO rejoignit son maître, si abattu, si affaissé, qu’il ne pouvait plus seulement talonner son âne. Quand don Quichotte le vit en cet état : « Pour le coup, bon Sancho, lui dit-il, j’achève de croire que ce château, ou hôtellerie si tu veux, est enchanté sans aucun doute. Car enfin ceux qui se sont si atrocement joués de toi, que pouvaient-ils être, sinon des fantômes et des gens de l’autre monde? Ce qui me confirme dans cette pensée, c’est que, tandis que je regardais les actes de la déplorable tragédie par-dessus l’enceinte de la cour, il ne me fut possible ni de monter sur les murs, ni de les franchir, ni même de descendre de cheval. Sans doute ils me tenaient moi-même enchanté ; car je te jure, par la foi d’un homme tel que je suis, que, si j’avais pu monter au mur ou mettre pied à terre, je t’aurais si bien vengé de ces félons et mauvais garnements, qu’ils auraient à tout jamais gardé le souvenir de leur méchant tour, quand bien même j’eusse dû, pour les châtier, contrevenir aux lois de la chevalerie, qui ne permettent pas, comme je te l’ai déjà dit maintes fois, qu’un chevalier porte la main sur celui qui ne l’est pas, sinon pour la défense de sa propre vie et en cas d’urgente nécessité. — Chevalier ou non, répondit Sancho, je me serais, pardieu! bien vengé moi-même, si j’avais pu ; mais le mal est que je ne pouvais pas. Et pourtant je jurerais bien que ces gens-la qui se sont

divertis à mes dépens n'étaient ni fantômes ni hommes enchantés, comme dit Votre Grâce, mais bien de vrais hommes de chair et d'os tout comme nous; et je le sais bien, puisque je les entendais s'appeler l'un l'autre pendant qu'ils me faisaient voltiger, et que chacun d'eux avait son nom. L'un s'appelait Pedro Martinez ; l'autre, Tenorio Fernandez, et l'hôtelier, Juan Palomèque le gaucher. Ainsi donc, seigneur, si vous n'avez pu sauter la muraille, ni seulement mettre pied à terre, cela venait d'autre chose que d'un enchantement. Quant à moi, ce que je tire au clair de tout ceci, c'est que ces aventures que nous allons cherchant nous mèneront à la fin des fins à de telles mésaventures, que nous ne saurons plus reconnaître notre pied droit. Ce qu'il y a de mieux à faire et de plus raisonnable, selon mon faible entendement, ce serait de nous en retourner an pays, maintenant que c'est le temps de la moisson, et de nous occuper de nos affaires, au lieu de nous en aller, comme on dit, de fièvre en chaud mal, et de l'alguazil au corrégidor.

— Que tu sais peu de chose, Sancho, répondit don Quichotte, en fait de chevallerie errante ! Tais-toi, et prends patience : un jour viendra où tu verras par la vue de les yeux quelle grande et noble chose est l'exercice de cette profession. Sinon, dis-moi quelle plus grande joie, quel plus doux ravissement peut-il y avoir dans ce monde, que celui de remporter une victoire et de triompher de son ennemi? Aucun, sans doute. — Cela peut bien être, repartit Sancho, encore que je n'en sache rien ; mais tout ce que je sais, c'est que, depuis que nous sommes chevaliers errants, ou Votre Grâce du moins, car je ne mérite pas de me compter en si honorable confrérie. nous n'avons jamais remporté de victoire, si ce n'est pourtant contre le Biscayen : encore Votre Grâce en est-elle sortie en y laissant une moitié d'oreille et une moitié de salade. Depuis lors, tout a été pour nous coups de poing sur coups de bâton, et coups de bâton sur coups de poing; mais j'ai reçu, par-dessus le marché, les honneurs du bernement, et encore de gens enchantés, dont je ne pourrais tirer vengeance pour savoir jusqu'où s'étend, comme dit Votre Grâce, le plaisir de vaincre son ennemi. — C'est bien la peine que je ressens, répondit don Quichotte, et celle que tu dois ressentir aussi. Mais sois tranquille ; je vais dorénavant faire en sorte d'avoir aux mains une épée forgée avec tant d'art, que celui qui la porte soit à l'abri de toute espèce d'enchantement. Il se pourrait même bien que la fortune me fit présent de celle que portait Amadis quand il s'appelait le chevalier de *l'Ardente-Épée* [116], laquelle fut une des meilleures lames que chevalier posséda jamais au monde; car, outre qu'elle avait la vertu dont je viens de

parler, elle coupait comme un rasoir, et nulle armure, quelque forte ou enchantée qu'elle fût, ne résistait à son tranchant. — Je suis si chanceux, moi, reprit l'écuyer, que, quand même ce bonheur vous arriverait, et qu'une semblable épée tomberait en vos mains, elle ne pourrait. servir et profiter qu'aux chevaliers dûment armés tels, tout de même que le baume; et quant aux écuyers, bernique. — N'aie pas cette crainte, Sancho, reprit don Quichotte ; le ciel en agira mieux avec toi. »

Les deux aventuriers s'entretenaient ainsi, quand, sur le chemin qu'ils suivaient, don Quichotte aperçut un épais nuage de poussière qui se dirigeait de leur côté. Dès qu'il le vit, il se tourna vers Sancho, et lui dit : « Voici le jour, ô Sancho, où l'on va voir enfin la haute destinée que me réserve la fortune; voici le jour, dis-je encore, où doit se montrer, autant qu'en nul autre, la valeur de mon bras ; où je dois faire des prouesses qui demeureront écrites dans le livre de la Renommée pour l'admiration de tous les siècles à venir. Tu vois bien, Sancho, ce tourbillon de poussière ? eh bien! il est soulevé par une immense armée qui s'avance de ce côté, formée d'innombrables et diverses nations. — En ce cas, reprit Sancho, il doit y en avoir deux ; car voilà que, du côté opposé, s'élève un autre tourbillon. » Don Quichotte se retourna tout empressé, et, voyant que Sancho disait vrai, il sentit une joie extrême, car il s'imagina sur-le-champ que c'étaient deux armées qui venaient se rencontrer et se livrer bataille au milieu de cette plaine étendue. Il avait, en effet, à toute heure et à tout moment, la fantaisie pleine de batailles, d'enchantements, d'aventures, d'amours, de défis, et de toutes les impertinences que débitent les livres de chevalerie errante, et rien de ce qu'il faisait, disait ou pensait ne manquait de tendre à de semblables rêveries.



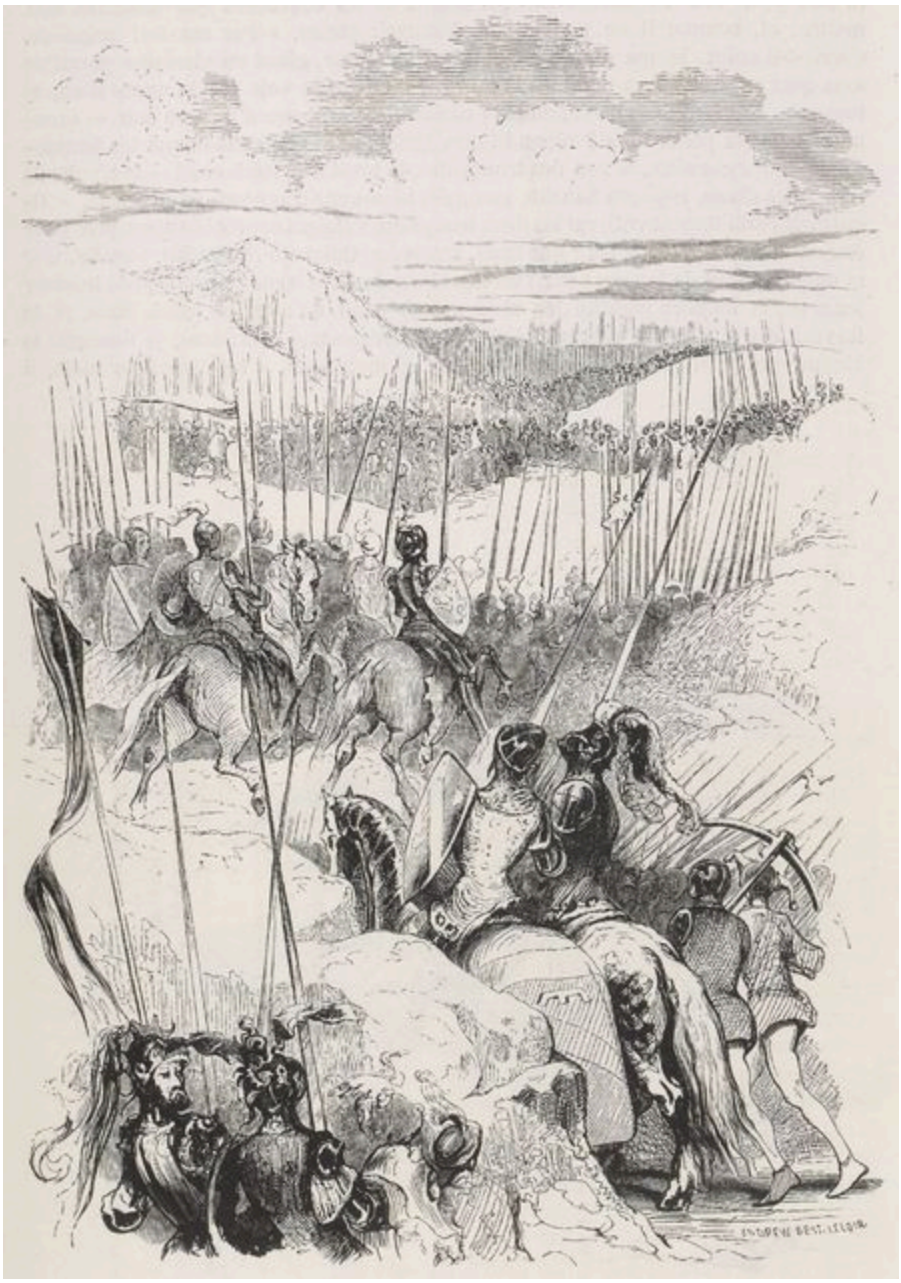
Ces tourbillons de poussière qu'ils avaient vus étaient soulevés par deux grands troupeaux de moutons qui venaient sur le même chemin de deux endroits différents, mais si bien cachés par la poussière, qu'on ne put les distinguer que lorsqu'ils furent arrivés tout près. Don Quichotte affirmait avec tant d'insistance que c'étaient des armées, que Sancho finit par le croire. » Eh bien ! seigneur, lui dit-il, qu'allons-nous faire, nous autres? — Qu'allons-nous faire? reprit don Quichotte; porter notre aide et notre secours aux faibles et aux abandonnés**.** Or, il faut que tu saches, Sancho, que cette armée que nous avons en face est conduite et commandée par le grand empereur Alifanfaron, seigneur de la grande île Taprobana[117], et que cette autre armée qui vient par derrière nous est celle de son ennemi le roi des Gara-mantes [118], Pentapolin au bras retroussé, qu'on appelle ainsi parce qu'il entre toujours dans les batailles avec le bras droit nu jusqu'à l'épaule. — Et pourquoi, demanda Sancho, ces deux seigneurs-là s'en veulent-ils ainsi? — Ils s'en veulent, répondit don Quichotte, parce que cet Alifanfaron est un furieux païen qui est tombé amoureux de la fille de Pentapolin, très-belle et très-accorte dame, laquelle est chrétienne, et son père ne la veut pas donner au roi païen, à moins que celui-ci ne renonce d'abord à la loi de son faux prophète Mahomet pour embrasser celle de sa fiancée. — Par ma barbe! s'écria Sancho, je jure que Pentapolin a bien raison, et que je l'aiderai de bon cœur du mieux que je pourrai. — Tu ne feras en cela que ce que tu dois, Sancho, reprit don Quichotte; car, pour prendre part à de semblables batailles, il n'est pas requis et nécessaire d'être

armé chevalier. — J'entends bien cela, répondit Sancho; mais où mettrons-nous cet âne pour être sûrs de le retrouver après la fin de la mêlée ; car s'y fourrer sur une telle monture, je ne crois pas que cela se soit vu jusqu'à présent. — C'est vrai, reprit don Quichotte; mais ce que tu peux faire de lui, c'est de le laisser aller à la bonne aventure, qu'il se perde ou se retrouve; car, après la victoire, nous aurons tant et tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court grand risque d'être troqué pour un autre. Mais fais silence , regarde, et prête-moi toute ton attention. Je veux te désigner et te dépeindre les principaux chevaliers qui viennent dans les deux armées; et pour que tu les voies et distingues plus facilement, retirons-nous sur cette éminence, d'où l'on doit aisément découvrir l'une et l'autre. »

Ils quittèrent le chemin, et gravirent une petite hauteur, de laquelle on aurait, en effet, parfaitement distingué les deux troupeaux que don Quichotte prenait pour des armées, si les nuages de poussière qui se levaient sous leurs pieds n'en eussent absolument caché la vue. Mais enfin, voyant dans son imagination ce qu'il ne pouvait voir de ses yeux et ce qui n'existait pas, don Quichotte commença d'une voix élevée : « Ce chevalier que tu vois là-bas, avec des armes dorées, qui porte sur son écu un lion couronné, rendu aux pieds d'une jeune damoiselle, c'est le valeureux Laurcalco, seigneur du Pont-d'Argent. Cet autre, aux armes à fleurs d'or, qui porte sur son écu trois couronnes d'argent en champ d'azur, c'est le redoutable Micocolembo, grand-duc de Quirocie. Cet autre, aux membres gigantesques, qui se trouve à sa main droite, c'est le toujours intrépide Brandabarbaran de Boliche, seigneur des trois Arabies; il a pour cuirasse une peau de serpent, et pour écu une porte. qu'on dit être une de celles du temple que renversa Samson de fond en comble, quand. au prix de sa vie, il se vengea des Philistins ses ennemis [119].Mais tourne maintenant les yeux de ce côté, et tu verras, à la tête de cette autre armée, le toujours vainqueur et jamais vaincu Timonel de Carcaxona, prince de la Nouvelle-Biscaye; il est couvert d'armes écartelées d'azur, de sinople, d'argent et d'or, et porte sur son écu un chat d'or, en champ lionné, avec ces quatre lettres : *Miou,* qui forment le commencement du nom de sa dame, laquelle est, à ce qu'un assure, l'incomparable Mioulina, fille du duc d'Alfégniquen des Algarves. Cet autre, qui charge et fait plier les reins de cette puissante cavale, dont les armes sont blanches comme la neige et l'écu sans aucune devise, c'est un chevalier novice, Français de nation, qu'on appelle Pierre Papin, seigneur des baronnies d'Utrique. Cet autre, qui de ses larges étriers bat les flancs

mouchetés de ce zèbre rapide, et porte des armes parsemées de coupes d'azur, c'est le puissant duc de Nerbie, Espartafilardo du Bocage, dont l'emblème, peint sur son écu, est un champ d'asperges avec cette devise espagnole; *Rastrea mi suerte* [120]. »

Don Quichotte continua de la même manière à nommer une foule de chevaliers qu'il s'imaginait voir dans l'une et l'autre armée, leur donnant à chacun, sans hésiter, les armes, les couleurs et les devises que lui fournissait son intarissable folie; puis, sans s'arrêter un instant, il poursuivit de la sorte: « Ces escadrons que tu vois en face de nous sont formés d'une infinité de nations diverses. Voici ceux qui boivent les douces eaux du fleuve appelé Xante par les dieux, et par les hommes, Scamandre ; ici sont les montagnards qui foulent les champs massiliens; là, ceux qui criblent la fine poudre d'or de l'heureuse Arabie; là, ceux qui jouissent des fraîches rives du limpide Thermodon; là, ceux qui épuisent, par mille saignées, le Pactole au sable doré; là, les Numides, de foi douteuse et inconstante, les Perses, fameux par leur adresse à tirer de l'arc; les Parthes et les Mèdes, qui combattent en fuyant; les Arabes, aux tentes nomades; les Scythes, aussi cruels de coeur que blancs de peau; les Éthiopiens, qui s'attachent des anneaux aux lèvres; et enfin cent autres nations dont je vois bien et reconnais les visages, mais dont les noms m'ont échappé. Dans cette autre armée, voici venir ceux qui s'abreuvent au liquide cristal du Bétis, couronnés d'oliviers; ceux qui lavent et polissent leurs visages dans les ondes dorées que le Tage roule toujours à pleins bords; ceux qui jouissent des eaux fertilisantes du divin Génil[121]; ceux qui foulent les champs tartésiens[122] aux gras pâturages; ceux qui folâtrent dans les prés élyséens de Xérès, les riches Manchois couronnés de blonds épis; ceux qui se couvrent de fer, antiques restes du sang des Goths[123]; ceux qui se baignent dans la Pisuerga, fameuse par la douceur de ses courants; ceux qui paissent d'innombrables troupeaux dans les vastes pâturages qu'enserre en ses détours le tortueux Guadiana, célèbre par sa source inconnue; ceux qui tremblent de froid sous les vents qui sifflent dans les vallons des Pyrénées, ou sous les flocons de neige qui blanchissent le sommet de l'Apennin, finalement, toutes les nations diverses que l'Europe renferme en son sein populeux. »



Qui pourrait redire toutes les provinces que cita don Quichotte, et tous les peuples qu'il nomma, en donnant à chacun d'eux, avec une merveilleuse célérité, ses attributs les plus caractéristiques, tout absorbé qu'il était par le souvenir de ses livres mensongers? Sancho Panza restait, comme on dit, pendu à ses paroles, sans trouver moyen d'en placer une seule; seulement, de temps à autre, il tournait la tète pour voir s'il apercevrait les géants et les chevaliers que désignait son maître; et, comme il ne pouvait en découvrir aucun, « Par ma foi! seigneur, s'écria-t-il enfin, je me donne au diable, si

homme, géant ou chevalier parait de tous ceux que vous avez nommés là; du moins, je n'en vois pas la queue d'un, et tout cela doit être des enchantements comme les fantômes d'hier au soir. — Comment peux-tu parler ainsi? répondit don Quichotte; n'entends-tu pas les hennissements des chevaux, le son des trompettes, le bruit des tambours? — Je n'entends rien autre chose, répliqua Sancho, sinon des bêlements d'agneaux et de brebis. » Ce qui était parfaitement vrai, car les deux troupeaux s'étaient approchés assez près pour être entendus. « C'est la peur que tu as, reprit don Quichotte, qui te fait, Sancho, voir et entendre tout de travers; car l'un des effets de cette triste passion est de troubler les sens, et de faire paraître les choses autrement qu'elles ne sont. Mais, si ta frayeur est si grande, retire-toi à l'écart, et laisse-moi seul; seul, je donnerai la victoire au parti où je porterai le secours de mon bras. » En disant ces mots, il enfonce les éperons à Rossinante, et, la lance en arrêt, descend comme un foudre du haut de la colline. Sancho lui criait de toutes ses forces: « Arrêtez ! seigneur don Quichotte, arrêtez! Je jure Dieu que ce sont des moutons et des brebis que vous allez attaquer. Revenez donc, par la vie du père qui m'a engendré. Quelle folie est-ce là? Mais regardez qu'il n'y a ni géant, ni chevalier, ni chat, ni asperges, ni champ, ni écu d'azur, ni quartier d'écu, ni diable, ni rien. Par les péchés que je dois à Dieu, qu'est-ce que vous allez faire? »



Ces cris n’arrêtaient point don Quichotte, lequel, au contraire, criait encore plus haut: « Courage! chevaliers qui combattez sous la bannière du valeureux empereur Pentapolin au bras retroussé; courage! suivez-moi tous, et vous verrez avec quelle facilité je tirerai pour lui vengeance de son ennemi, Alifanfaron de Taprobana. » En disant cela, il se jette à travers l’escadron des brebis, et commence à les larder à coups de lance, avec autant d’ardeur et de rage que s’il eût réellement frappé ses plus mortels ennemis. Les pâtres qui menaient le troupeau lui crièrent d’abord de laisser ces pauvres bêtes; mais, voyant que leurs avis ne servaient de rien, ils délièrent leurs frondes, et se mirent à lui saluer les oreilles avec des cailloux gros comme le poing. Don Quichotte, sans se soucier des pierres qui pleuvaient sur lui, courait çà et là, et disait : « Où donc es-tu, superbe Alifanfaron? Viens à moi, c’est un seul chevalier qui veut éprouver tes forces corps à corps, et t’ôter la vie en peine de la peine que tu causes au valeureux Garamante Pentapolin.» En cet instant arrive une amande de rivière qui, lui donnant droit dans le côté, lui ensevelit deux côtes au fond

de l'estomac. A ce coup, il se crut mort ou grièvement blessé; et, se rappelant aussitôt son baume, il tire la burette, la porte à ses lèvres, et commence à se verser dans le corps la précieuse liqueur. Mais, avant qu'il eût fini d'avaler ce qui lui en semblait nécessaire, voilà qu'une seconde dragée lui arrive, qui frappe si en plein sur sa main et sur sa burette, qu'elle fait voler celle-ci en éclats, lui écrase deux doitgs horriblement, et lui emporte, chemin faisant, trois ou quatre dents de la bouche. Telle fut la roideur du premier coup, et telle celle du second, que force fut au pauvre chevalier de se laisser tomber de son cheval en bas. Les pâtres s'approchèrent de lui, et, croyant qu'ils l'avaient tué, ils se dépêchèrent de rassembler leurs troupeaux, chargèrent sur leurs épaules les brebis mortes, dont le nombre passait six à huit, et, sans autre enquête, s'éloignèrent précipitamment.

Sancho était resté tout ce temps sur la hauteur, d'où il comtemplait les folies que faisait son maître, s'arrachant la barbe à pleines mains, et maudissant l'heure où la fortune avait permis qu'il en fit la connaissance. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit de la colline, s'approcha de lui, et le trouva dans un piteux état, quoiqu'il n'eût pas perdu le sentiment. « Eh bien! seigneur don Quichotte, lui dit-il, ne vous disais-je pas bien de revenir, et que vous alliez attaquer, non pas des armées, mais des troupeaux de moutons? — C'est ainsi, répondit don Quichotte, qu'a fait disparaître et changer les choses ce larron de sage enchanteur, mon ennemi. Car apprends, ô Sancho, qu'il est très-facile à ces gens-là de nous faire apparaître ce qu'ils veulent; et ce malin nécromant qui me persécute, envieux de la gloire qu'il a bien vu que j'allais recueillir dans cette bataille, a changé les escadrons de soldats en troupeaux de brebis. Sinon, Sancho, fais une chose, par ma vie! Pour que tu te détrompes et que tu voies la vérité de ce que je dis, monte sur ton âne, et suis-les, sans faire semblant de rien; et tu verras comment, dès qu'ils se seront éloignés quelque peu, ils reprendront leur forme naturelle, et, cessant d'être moutons, redeviendront hommes faits et parfaits, tout comme je te les ai dépeints d'abord. Mais non, n'y va pas à présent; j'ai trop besoin de ton secours et de tes services. Approche et regarde combien il me manque de dents, car je crois, en vérité, qu'il ne m'en reste pas une seule dans la bouche. » Sancho s'approcha de son maître, et si près, qu'il lui mettait presque les yeux dans le gosier. C'était alors que le baume venait d'opérer dans l'estomac de don Quichotte; et au moment où Sancho se mettait à regarder l'état de ses mâchoires,

l’autre leva le coeur, et, plus violemment que n’aurait fait une arquebuse, lança tout ce qu’il avait dans le corps à la barbe du compatissant écuyer. « Sainte Vierge! s’écria Sancho, qu’est - ce qui vient de m’arriver là? Sans doute que ce pécheur est blessé à mort, puisqu’il vomit le sang par la bouche. » Mais dès qu’il y eut regardé de plus près, il reconnut, à la couleur, odeur et saveur, que ce n’était pas du sang, mais bien le baume de la burette qu’il lui avait vu boire. Alors il fut pris d’une si horrible nausée, que, le coeur aussi lui tournant, il vomit ses tripes au nez de son seigneur, et qu’ils restèrent tous deux galamment accoutrés.



Sancho courut à son âne pour prendre de quoi s’essuyer et panser son maître; mais ne trouvant plus le bissac, il fut sur le point d’en perdre l’esprit. Il se donna de nouveau mille malédictions, et résolut, dans le fond de son cœur, d’abandonner son maître pour regagner pays, dût-il perdre ses gages et les espérances du gouvernement de l’île tant promise. Don Quichotte se leva cependant, et, tenant ses mâchoires de la main gauche

pour empêcher de tomber le reste de ses dents, il prit de l'autre la bride de Rossinante, lequel n'avait pas bougé des côtés de son maître, tant il était fidèle et loyal serviteur; puis il s'en alla trouver son écuyer, qui, la poitrine appuyée sur son âne et la joue sur sa main, se tenait comme un homme accablé de tristesse.

En voyant sa posture et ses marques de profond chagrin, don Quichotte lui dit: « Apprends, ô Sancho, qu'un homme n'est pas plus qu'un autre, s'il ne fait plus qu'un autre. Tous ces orages dont nous sommes assaillis sont autant de signes que le temps enfin va reprendre sa sérénité, et nos affaires un meilleur cours; car il est impossible que le bien ou le mal soient durables : d'où il suit que le mal ayant beaucoup duré, le bien doit être proche. Ainsi tu ne dois pas t'affliger outre mesure des disgrâces qui m'arrivent, puisque tu n'en prends aucune part. — Comment non? répondit Sancho; est-ce que par hasard celui qu'on faisait danser hier sur la couverture était un autre que le fils de mon père? Et le bissac qui me manque aujourd'hui, avec tout mon bagage, était-il à d'autres qu'au même? — Quoi! tu n'as plus le bissac? s'écria douloureusement don Quichotte. — Non. je ne l'ai plus, répliqua Sancho. — En ce cas, nous n'avons rien à manger aujourd'hui, reprit don Quichotte. — Ce serait vrai, répondit Sancho, si ces prés manquaient des plantes que Votre Grâce dit connaître si bien, et avec lesquelles ont coutume de suppléer à de telles privations d'aussi malencontreux chevaliers errants que vous l'êtes. — Avec tout cela, reprit don Quichotte, j'aimerais mieux, à l'heure qu'il est, un quartier de pain bis avec deux têtes de harengs, que toutes les plantes que décrit Dioscorides, fût-il commenté par le docteur Laguna[124]. Mais allons, bon Sancho, monte sur ton âne, et viens-t'en derrière moi; Dieu, qui pourvoit a toutes choses, ne nous manquera pas, surtout travaillant, comme nous le faisons, si fort à son service: car il ne manque ni aux moucherons de l'air, ni aux vermisseaux de la terre, ni aux insectes de l'eau; il est si miséricordieux, qu'il fait luire son soleil sur les bons et les méchants, et tomber sa pluie sur le juste et l'injuste. — En vérité, répondit Sancho, vous étiez plus fait pour devenir prédicateur que chevalier errant. — Les chevaliers errants, Sancho, reprit don Quichotte, savaient et doivent savoir de tout; et tel d'entre eux, dans les siècles passés, s'arrêtait à faire un sermon au milieu du grand chemin, comme s'il eût pris ses licences à l'université de Paris. Tant il est vrai que jamais l'épée n'émoussa la plume, ni la plume l'épée. — A la bonne heure, répondit Sancho, qu'il en soit comme le veut Votre Grâce. Allons-nous-en de là, et

tâchons de trouver un gite pour la nuit; mais que Dieu veuille surtout que ce soit en tel lieu qu'il n'y ait ni berne, ni berneur, ni fantômes, ni Mores enchantes : car, si j'en retrouve, j'envoie à tous les diables le manche après la cognée. — Demandes-en la grâce à Dieu, mon fils, répliqua don Quichotte, et mène-nous où tu voudras; je veux, cette fois-ci, laisser à ton choix le soin de notre logement. Mais, avant tout, donne voir ta main, et tâte avec le doigt pour savoir combien de dents me manquent de ce côté droit de la mâchoire supérieure; car c'est là que je sens le plus de mal. » Sancho lui mit la main dans la bouche, et, tâtant de haut et de bas, «Combien de dents, lui demanda-t-il, aviez-vous l'habitude d'avoir de ce côté? — Quatre, répondit dont Quichotte, sans compter l'œillère, toutes bien entières et bien saines. — Faites attention à ce que vous dites, seigneur, reprit Sancho. — Je dis que j'en avais quatre, si ce n'est même cinq, répondit don Quichotte; car, en toute ma vie, on ne m'a pas tiré une dent de la bouche, et je n'en ai perdu ni de carie ni de pituite. — Eh bien! à ce côté d'en bas, dit Sancho, Votre Grâce n'a plus que deux dents et demie, et, à celui d'en haut, ni demie ni entière: tout est ras et plat comme la paume de la main. — Oh! malheureux que je suis! s'écria don Quichotte aux tristes nouvelles que lui donnait son écuyer; j'aimerais mieux qu'ils m'eussent enlevé un bras, pourvu que ce ne fût pas celui de l'épée : car il faut que tu saches, Sancho, qu'une bouche sans dents est comme un moulin sans meule, et qu'on doit mille fois plus estimer une dent qu'un diamant. Mais enfin, ce sont des disgrâces auxquelles nous sommes sujets, nous tous qui avons fait profession dans l'ordre austère de la chevalerie errante. Allons, monte sur ton âne, conduis-nous; je te suivrai au train que tu voudras. »

Sancho fit ce qu'ordonnait son maître, et s'achemina du côté où il lui parut plus sûr de trouver un gîte, sans s'écarter toutefois du grand chemin, très-fréquenté dans cet endroit. Comme ils s'en allaient ainsi l'un devant l'autre et pas à pas, parce que la douleur des mâchoires ne laissait à don Quichotte ni repos ni envie de se hâter beaucoup, Sancho, voulant endormir son mal et le divertir en lui contant quelque chose, lui dit ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Des ingénieux propos que Sancho tint à son maître, et de l’aventure arrivée à celui-ci avec un corps mort, ainsi que d’autres événements fameux.



IL me semble, seigneur, que toutes ces mésaventures qui nous sont arrivées depuis quelques jours doivent être la peine du péché que Votre Grâce a commis contre l’ordre de sa chevalerie, en manquant d’accomplir le serment que vous aviez fait de ne pas manger pain sur nappe, ni badiner avec la reine, ni tout ce qui s’ensuit, et que vous aviez juré d’accomplir jusqu’à ce que vous ayez enlevé cet armet de Malandrin , ou comme s’appelle le More, car je ne me souviens pas très-bien de son nom. — Tu as vraiment raison, Sancho, répondit don Quichotte; mais, à vrai dire, cela m’était tout à fait sorti de la mémoire. Et tu peux bien être assuré de même que c’est pour la faute que tu as commise en manquant de m’en faire ressouvenir à temps, que tu as attrapé l’aventure de la berne. Mais je vais réparer la mienne; car il y a aussi, dans l’ordre de la chevalerie, des compositions sur toutes sortes de péchés. — Est-ce que, par hasard, j’ai juré quelque chose, moi? reprit Sancho. — Peu importe que tu n’aies pas juré, répliqua don Quichotte : il suffit que tu ne sois pas très à l’abri du reproche de complicité. Ainsi, pour oui ou pour non, il vaut mieux nous

pourvoir de dispenses. — Ma foi, s'il en est ainsi, reprit Sancho, que Votre Grâce prenne garde à ne pas oublier ce nouveau serment comme l'autre; car les fantômes pourraient bien reprendre l'envie de se divertir encore avec moi, et même avec Votre Grâce, s'ils la voient en rechute. »

Durant ces entretiens et d'autres semblables, la nuit les surprit au milieu du Chemin, sans qu'ils sussent comment avoir ni comment découvrir où se mettre à l'abri; et le pis de l'affaire, c'est qu'ils mouraient de faim, car avec le bissac s'était envolée toute la provision. Pour achever pleinement leur disgrâce, il leur arriva une aventure qui, cette fois et sans artifice, pouvait bien s'appeler ainsi. La nuit était venue, et fort obscure; cependant ils cheminaient toujours, Sancho croyant que, de bon compte, on ne pouvait faire plus d'une à deux lieues sur la grande route sans rencontrer quelque hôtellerie. Or donc, tandis qu'ils marchaient ainsi par la nuit noire, l'écuyer mourant de faim, et le chevalier avec grand appétit, voilà qu'ils aperçurent venir, sur le chemin qu'ils suivaient, une grande multitude de lumières qui semblaient autant d'étoiles mouvantes. A cette vue, Sancho perdit la carte, et son maître sentit un peu la chair de poule. L'un tira son âne par le licou, l'autre son bidet par la bride, et tous deux se tinrent cois, regardant avec grande attention ce que ce pouvait être. Ils virent que les lumières venaient droit de leur côté, et que plus elles s'approchaient, plus elles semblaient grandes.

Pour le coup, Sancho se mit à trembler de tous ses membres, comme un épileptique, et les cheveux se dressèrent sur la tête de don Quichotte, lequel, s'animant néanmoins un peu, « Voici sans doute, dit-il, une grande et périlleuse aventure, où il va falloir, Sancho, que je montre toute ma force et tout mon courage. — Malheureux que je suis! répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle m'en a tout l'air, où trouver des côtes pour y suffire? — Tout fantômes qu'ils puissent être, s'écria don Quichotte, je ne permettrai pas qu'ils te touchent seulement au poil du pourpoint. S'ils t'ont fait un mauvais tour l'autre fois, c'est que je n'ai pu sauter les murs de la basse-cour ; mais nous sommes maintenant en rase campagne, où je pourrai jouer de l'épée tout à mon aise. — Mais s'ils vous enchantent et vous engourdissent comme la fois passée, répliqua Sancho, que vous servira-t-il d'avoir ou non le champ libre? — En tout cas, reprit don Quichotte, je te supplie, Sancho, de reprendre courage; l'expérience te fera voir quel est le mien. — Eh bien! oui, j'en aurai, s'il plaît à Dieu, » répondit Sancho. Et tous deux, se détournant un peu du chemin, se remirent

à considérer attentivement ce que pouvaient être ces lumières qui marchaient.

Ils aperçurent bientôt un grand nombre d'hommes enchemisés dans des robes blanches [125], et cette effrayante vision acheva si bien d'abattre le courage de Sancho Panza, qu'il commença à claquer des dents comme dans un accès de fièvre tierce ; mais la peur et le claquement augmentèrent encore quand ils virent enfin distinctement ce que c'était. Ils découvrirent une vingtaine au moins de ces gens en chemise , tous à cheval, tenant à la, main des torches allumées, derrière lesquels venait une litière tendue en deuil, que suivaient six autres cavaliers habillés de noir jusqu'aux pieds de leurs mules, car on voyait bien, au calme de l'allure de ces bêtes, que ce n'étaient pas des chevaux. Ces fantômes blancs cheminaient en murmurant d'inintelligibles paroles d'une voix basse et plaintive.



Cette étrange apparition, à une telle heure et dans un lieu si désert, suffisait bien pour faire pénétrer l'effroi jusqu'au coeur de Sancho, et même jusqu'à celui de son maître. Néanmoins, tandis que toute la résolution de Sancho faisait naufrage, le contraire arriva pour don Quichotte , auquel sa folle imagination représenta sur-le-champ que c'était une des aventures de

ses livres. Il se figura que la litière était un brancard où l'on portait quelque chevalier mort ou grièvement blessé, dont la vengeance était réservée à lui seul. Sans plus de réflexion, il s'affermit bien sur la selle, met en arrêt sa pique de messier, et, d'une contenance assurée, va se planter au beau milieu du chemin où devaient forcément passer les gens aux blancs manteaux. Dès qu'il les vit s'approcher, il leur cria d'une voix terrible : « Halte-là, chevaliers! qui que vous soyez, halte-là! Dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et ce que vous menez sur ce brancard. Selon toutes les apparences, ou vous avez fait, ou l'on vous a fait quelque tort et grief; il convient donc et il est nécessaire que j'en sois instruit, soit pour vous punir du mal que vous avez fait, soit pour vous venger de celui qu'on vous a fait. — Nous sommes pressés, et l'hôtellerie est loin, répondit un des hommes en chemise: nous n'avons pas le temps de vous rendre tous les comptes que vous demandez; » et, piquant sa mule, il voulut passer outre. Mais don Quichotte s'était grandement irrité de cette réponse ; saisissant la mule par le mors, « Halle-là! vous dis-je, et soyez plus poli. Qu'on réponde à ce que j'ai demandé, ou sinon je vous déclare la guerre à tous, et vous livre bataille. » La mule était ombrageuse : se sentant prise au mors, elle se cabra et se renversa par terre sur son cavalier. Un valet, qui marchait à pied, voyant tomber son maître, se mit à injurier don Quichotte, lequel, déjà enflammé de colère, baisse sa lance sans attendre davantas, et, fondant, sur un des habillés de noir, l'envoie rouler sur la poussière atteint d'un mauvais coup; puis, se ruant à travers la troupe, c'était merveille de voir avec quelle promptitude il les attaquait et les culbutait l'un après l'autre; l'on eût dit qu'il avait en cet instant poussé des ailes à Rossinante, tant il se montrait fier et léger.



Tous ces manteaux blancs étaient des gens timides et sans armes; dès les premiers coups, ils lâchèrent pied, et se mirent à courir à travers champs avec leurs torches allumées, si bien qu'on les aurait pris pour une des mascarades qui courent les nuits de carnaval. Quant aux manteaux noirs, ils étaient si empêtrés dans leurs longues jupes, qu'ils ne pouvaient remuer. Don Quichotte put donc les bàtunner et les chasser tous devant lui, restant à bon marché maître du champ de bataille; car ils imaginaient tous que ce n'était pas un homme, mais bien le diable en personne qui était venu de l'enfer les attendre au passage, pour leur enlever le corps mort qu'ils menaient dans la litière. Sancho, cependant, regardait tout cela, admirant l'intrépidité de son seigneur, et il disait dans sa barbe: « Sans aucun doute, ce mien maître-là est aussi brave et vaillant qu'il le dit. »

Une torche était restée, brûlant par terre, auprès du premier qu'avait renversé la mule. Don Quichotte, l'apercevant à cette lueur, s'approcha de lui, et, lui posant la pointe de sa lance sur la gorge, il lui cria de se rendre, ou, sinon, qu'il le tuerait. « Je ne suis que trop rendu, répondit l'homme à terre, puisque je ne puis bouger, et que j'ai, je crois, la jambe cassée. Mais, si vous êtes gentilhomme et chrétien, je supplie Votre Grâce de ne pas me tuer; elle commettrait un grand .sacrilége, car je suis licencié et j'ai reçu les premiers ordres. — Et qui diable, étant homme d'Église, vous a conduit ici?

s’écria don Quichotte. — Qui, seigneur? répondit l’autre; mon malheur. — Eh bien! répliqua don Quichotte, un autre plus grand vous menace, si vous ne répondez sur-le-champ à toutes les questions que je vous ai faites. — Vous allez être aisément satisfait, reprit le licencié ; et d’abord Votre Grâce saura que, bien que j’aie dit tout à l’heure que j’avais les licences, je ne suis encore que bachelier. Je m’appelle Alonzo Lopez et suis natif d’Alcovendas. Je viens de la ville de Baéza, en compagnie d’onze autres prêtres, ceux qui fuyaient avec les torches. Nous allons à Ségovie, accompagnant un corps mort qui est dans cette litière : ce corps mort est celui d’un gentilhomme qui mourut à Baéza, où il a été quelque temps déposé au cimetière; mais, comme je vous ai dit, nous portons ses os à Ségovie, où est la sépulture de sa famille. — Et qui l’a tué? demanda don Quichotte. — Dieu, par le moyen d’une fièvre maligne qu’il lui a envoyée, répondit le bachelier. — En ce cas, reprit don Quichotte, le Seigneur m’a dispensé de la peine que j’aurais prise pour venger sa mort, si tout autre l’eût tué. Mais, étant frappé de telle main, je n’ai plus qu’à me taire et à plier les épaules, ce que je ferais s’il m’eût frappé moi-même. Mais je veux apprendre à Votre Révérence que je suis un chevalier de la Manche, appelé don Quichotte, et que ma profession est d’aller par le monde redressant les torts et réparant les injustices. — Je ne sais trop, répondit le bachelier, comment vous entendez le redressement des torts, car, de droit que j’étais, vous m’avez fait tordu, me laissant avec une jambe cassée, qui ne se verra plus droite en tous les jours de sa vie; et l’injustice que vous avez réparée en moi, ç’a été de m’en faire une irréparable, et nulle plus grande mésaventure ne pouvait m’arriver que de vous rencontrer cherchant des aventures. — Toutes les choses ne se passent point de la même façon, répliqua don Quichotte; le mal est venu, seigneur bachelier Alonzo Lopez, de ce que vous cheminiez la nuit, velus de surplis blancs, des torches à la main, marmottant entre vos lèvres et couverts de deuil, tels enfin que vous ressembliez à des fantômes et à des gens de l’autre monde. Aussi je n’ai pu me dispenser de remplir mon devoir en vous attaquant, et je n’aurais pas manqué de le faire, quand bien même vous auriez été réellement, comme je n’ai cessé de le croire, une troupe de démons échappés de l’enfer. — Puisque ainsi l’a voulu ma mauvaise fortune, reprit le bachelier, je vous supplie, seigneur chevalier errant, qui m’empêcherez pour longtemps d’errer, de m’aider à me dégager de cette mule, sous laquelle ma jambe est prise entre la selle et l’étrier. — Vous parliez donc pour demain, à ce qu’il

parait? répondit don Quichotte. Et que diable attendiez-vous pour me conter votre souci? »

Il cria aussitôt à Sancho de venir; mais celui-ci n'avait garde de se presser, parce qu'il s'occupait à dévaliser un mulet de bât que ces bons prêtres menaient chargé d'excellentes provisions de bouche. sancho fit de son manteau une manière de havre-sac, et l'ayant farci de tout ce qu'il put y faire entrer, il en chargea son âne, puis il accourut aux cris de son maître, auquel il prêta la main pour tirer le seigneur bachelier de dessous sa mule. Ils parvinrent à le remettre en selle, lui rendirent sa torche, et don Quichotte lui dit de suivre le chemin qu'avaient pris ses compagnons en le chargeant de leur demander de sa part pardon de l'offense qu'il n'avait pu s'empêcher de leur faire. Sancho lui dit encore : « Si par hasard ces messieurs veulent savoir quel est le brave qui les a mis en déroute, vous n'avez qu'à leur dire que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, autrement appelé *le chevalier de la Triste Figure*. »

Le bachelier s'éloigna sans demander son reste, et don Quichotte alors s'informa de Sancho pour quel motif il l'avait appelé *le chevalier de la Triste Figure*, plutôt à cette heure qu'à toute autre. «Je vais vous le dire, répondit Sancho: c'est que je vous ai un moment considéré à la lueur de cette torche que porte ce pauvre boiteux; et véritablement Votre Grâce a bien la plus mauvaise mine que j'aie vue depuis longues années; ce qui doit venir sans doute, ou des fatigues de ce combat, ou de la perte de vos dents. — Ce n'est pas cela, répondit don Quichotte; mais le sage auquel est confié le soin d'écrire un jour l'histoire de mes prouesses aura trouvé bon que je prenne quelque surnom significatif, comme en prenaient tous les chevaliers du temps passé. L'un s'appelait *le chevalier de l'Ardente-Épée*; l'autre, *de la Licorne;* celui-ci, *des Damoiselles;* celui-là, *du Phénix;* cet autre, du *Griffon;* et cet autre, *de la Mort;* et c'est par ces surnoms et ces insignes qu'ils étaient connus sur toute la surface de la terre. Ainsi donc, dis-je, le sage dont je viens de parler t'aura mis dans la pensée et sur la langue ce nom de *chevalier de la Triste Figure* [126], que je pense bien porter désormais; et pour que ce nom m'aille mieux encore, je veux faire peindre sur mon écu, dès que j'en trouverai l'occasion, une triste et horrible figure. — Par ma foi, seigneur, reprit Sancho, il est bien inutile de dépenser du temps et de l'argent à faire peindre cette figure-là. Votre Grâce n'a qu'à montrer la sienne, et à regarder en face ceux qui la regarderont, et je vous réponds que, sans autre image et sans nul écu, ils vous appelleront tout de

suite *le chevalier de la Triste Figure*. Et croyez bien que je vous dis vrai; car je vous assure, soit dit en badinage, que la faim et le manque de dents vous donnent une si pileuse mine qu'on peut, comme je l'ai dit, très-aisément épargner la peinture. »

Don Quichotte se mit à rire de la saillie de son écuyer, mais pourtant n'en résolut pas moins de prendre ce surnom, en faisant peindre son bouclier comme il l'entendait. « Sais-tu bien, Sancho, lui dit-il ensuite, que me voilà excommunié pour avoir violemment porté les mains sur une chose sainte, suivant ce texte : *Si quis, suadente diabolo*, etc. [127]. Et cependant, à vrai dire, je n'ai pas porté les mains, mais cette pique; et d'ailleurs je ne pensais guère offenser des prêtres et des choses de l'Église, que je respecte et que j'adore comme fidèle chrétien catholique que je suis, mais au contraire des fantômes et des spectres de l'autre monde. Et quand il en serait ainsi, je n'ai pas oublié ce qui arriva au Cid Ruy-Dias quand il brisa la chaise de l'ambassadeur d'un certain roi devant Sa Sainteté le pape, qui l'excommunia pour ce fait; ce qui n'empêcha pas que le bon Rodrigo de Vivar n'eût agi ce jour-la en loyal et vaillant chevalier [128]. »

Le bachelier s'étant éloigné sur ces entrefaites, don Quichotte avait envie de voir si le corps qui venait dans la litière était de chair ou d'os; mais Sancho ne voulut jamais y consentir. «Seigneur, lui dit-il, Votre Grâce a mis à lin cette aventure à moins de frais que toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. Il ne faut pas tenter le diable. Ces gens, quoique vaincus et mis en déroule, pourraient bien cependant s'apercevoir qu'une seule personne les abattus ; la honte et le dépit pourraient bien les ramener sur nous prendre leur revanche, et ils nous donneraient du fil à retordre. Croyez-moi, l'âne est pourvu, la montagne est près, la faim nous talonne : il n'y a rien de mieux à faire que de nous en aller bravement les pieds l'un devant l'autre : et, comme on dit, que le mort aille à la sépulture et le vivant à la pâturé.» Là-dessus prenant son âne parle licou, il pria son maître de le suivre, lequel obéit, voyant que Sancho avait la raison de son côté.

Après avoir cheminé quelque temps entre deux coteaux, ils arrivèrent dans un large et frais vallon, où ils mirent pied à terre. Sancho soulagea bien vite son âne ; puis, maître et valet, étendus sur l'herbe verte, ayant toute la sauce de leur appétit, déjeunèrent, dinèrent, goûtèrent et soupèrent tout à la fois, pêchant dans plus d'un panier de viandes froides que messieurs les prêtres du défunt, gens qui rarement oublient les soins d'ici-bas, avaient eu

l’attention de charger sur les épaules du mulet. Mais il leur arriva une autre disgrâce, que Sancho trouva la pire de toutes : c’est qu’ils n’avaient pas de vin à boire, pas même une goutte d’eau pour se rafraîchir la bouche. La soif à son tour les tourmentait, et Sancho, voyant que le pré sur lequel ils étaient assis avait beaucoup d’herbe fraîche et menue, dit à son maître ce qu’on verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XX.

De l’aventure inouie que mit à lin le valeureux don Quichotte, avec moins de péril que n’en courut en nulle autre nul fameux chevalier.



IL est impossible, mon seigneur, que ce gazon vert ne rende pas témoignage qu’ici près coule quelque fontaine ou ruisseau qui le mouille et le rafraîchit. Nous ferons donc bien d’avancer un peu, car nous trouverons sans doute de quoi calmer cette terrible soif qui nous obsède, et dont le tourment est pire encore que celui de la faim. »

Don Quichotte approuva cet avis : il prit Rossinante par la bride, et Sancho, son âne par le licou, après lui avoir mis sur le dos les débris du souper; puis ils commencèrent à cheminer en remontant la prairie à tâtons, car l’obscurité de la nuit ne laissait pas apercevoir le moindre objet. Ils n’eurent pas fait deux cents pas que leurs oreilles furent frappées par un grand bruit d’eau, comme serait celui d’une cascade qui tomberait du haut d’un rocher. Ils sentirent à ce bruit une joie infinie, et s’étant arrêtés pour écouter attentivement d’où il partait, ils entendirent tout à coup un autre vacarme qui calma tout à la fois leur joie et leur soif, surtout pour Sancho, naturellement poltron. Ils entendirent de grands coups sourds, frappés en cadence, et accompagnés d’un certain cliquetis de fers et de chaînes, qui, joint au bruit du torrent, aurait jeté l’effroi dans tout autre cœur que celui de don Quichotte. La nuit, comme je viens de le dire, était très-obscure, et le hasard les avait amenés sous un bouquet de grands arbres, dont les feuilles,

agitées par la brise, faisaient un autre bruit à la fois doux et effrayant; si bien que la solitude, le site, l'obscurité, le bruit de l'eau et le murmure des feuilles, tout répandait l'horreur et l'épouvante. Ce fut pis encore quand ils virent que les coups ne cessaient de frapper, ni le vent de souffler, et que le jour tardait à poindre pour leur apprendre du moins où ils se trouvaient.

Mais don Quichotte, soutenu par son cœur intrépide, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, et, croisant sa lance, « Ami Sancho, s'écria-t-il, apprends que je suis né, par la volonté du ciel, dans notre âge de fer, pour y ressusciter l'âge d'or. C'est à moi que sont réservés les périls redoutables, les prouesses éclatantes et les vaillants exploits. C'est moi, dis-je encore une fois, qui dois ressusciter les vingt-cinq de la Table-Ronde, les douze de France et les neuf de la Renommée ; qui dois mettre en oubli les Platir, les Phébus, les Bélianis, les Tablant, Olivant et Tirant, et la foule innombrable des fameux chevaliers errants des siècles passés, faisant en ce siècle où je me trouve de si grands et de si merveilleux faits d'armes, qu'ils obscurcissent les plus brillants dont les autres aient à se vanter. Remarque bien, écuyer loyal et fidèle, les ténèbres de celte nuit et son profond silence, le bruit sourd et confus de ces arbres, l'effroyable tapage de cette eau que nous étions venus chercher, et qui semble se précipiter du haut des montagnes de la Lune [129]; enfin le vacarme incessant de ces coups redoublés qui nous déchirent les oreilles; toutes choses qui, non-seulement ensemble, mais chacune en particulier, sont capables de jeter la surprise, la peur et l'effroi dans l'âme même du dieu Mars, à plus forte raison de celui qui n'est pas fait à de tels événements. Eh bien! toutes ces choses que je viens de te peindre sont autant d'aiguillons qui réveillent mon courage, et déjà le cœur me bondit dans la poitrine du désir que j'éprouve d'affronter cette aventure, toute périlleuse qu'elle s'annonce. Ainsi donc, Sancho, serre un peu les sangles de Rossinante, et reste à la garde de Dieu. Tu m'attendras ici l'espace de trois jours, au bout desquels, si je ne reviens pas, tu pourras t'en retourner à notre village, et de là, pour faire une bonne œuvre et me rendre service, tu iras au Toboso, où tu diras à Dulcinée, mon incomparable dame, que son captif chevalier est mort pour accomplir des choses mémorables qui le rendissent dignes de se nommer ainsi. »

Lorsque Sancho entendit son maître parler de la sorte, il se prit à pleurer avec le plus profond attendrissement. «Seigneur, lui dit-il, je ne sais pourquoi Votre Grâce veut absolument s'engager dans une si périlleuse aventure. Il est nuit à cette heure, personne ne nous voit; nous pouvons bien

changer de route et échapper au danger, dussions-nous ne pas boire de trois jours; et puisqu'il n'y a personne pour nous voir, il n'y en aura pas davantage pour nous taxer de poltrons. Et d'ailleurs, j'ai souvent entendu prêcher au curé de notre endroit, ce curé que Votre Grâce connaît bien, que quiconque cherche le péril y succombe. Ainsi donc il ne serait pas bien de tenter Dieu, en se jetant dans une si effroyable affaire qu'on ne pût s'en tirer que par miracle. C'est bien assez de ceux qu'a faits le ciel en votre faveur, lorsqu'il vous a préservé d'être berné comme moi, et qu'il vous a donné pleine victoire, sans qu'il vous en coûtât la moindre égratignure, sur tous ces ennemis qui accompagnaient le corps du défunt. Mais si tout cela ne peut toucher ni attendrir ce cœur de rocher, qu'il s'attendrisse du moins en pensant qu'à peine Votre Grâce aura fait un pas pour s'éloigner d'ici, je rendrai de frayeur mon âme à qui voudra la prendre. J'ai quitté mon pays, j'ai laissé ma femme et mes enfants pour suivre et servir Votre Grâce, croyant valoir plutôt plus que moins. Mais, comme on dit, l'envie d'y trop mettre rompt le sac: elle a détruit mes espérances; car, au moment où je comptais le plus attraper enfin cette ile malencontreuse que Votre Grâce m'a tant de fois promise, voilà qu'en échange et en paiement de mes services vous voulez maintenant me laisser tout seul dans un lieu si éloigné du commerce des hommes. Ah ! par un seul Dieu, mon seigneur, n'ayez pas à mon égard tant de cruauté. Et si Votre Grâce ne veut pas absolument renoncer à courir cette aventure, attendez au moins jusqu'au matin; car, à ce que m'apprend la science que j'ai apprise quand j'étais berger, il ne doit pas y avoir trois heures d'ici à l'aube du jour : en effet, la bouche de la petite Ourse est par-dessus la tète de la Croix, tandis que minuit se marque à la ligne du bras gauche [130].

— Mais, Sancho, répondit don Quichotte, comment peux-tu voir cette ligne, ni où sont la bouche et la tète, puisque la nuit est si obscure qu'on ne distingue pas une seule étoile? — C'est bien vrai, répliqua Sancho; mais la peur a de bons yeux, et puisqu'elle voit, à ce qu'on dit, sous la terre, elle peut bien voir en haut dans le ciel; d'ailleurs il est aisé de conjecturer qu'il n'y a pas loin d'ici au jour. — Qu'il vienne tôt ou qu'il vienne tard, reprit don Quichotte, il ne sera pas dit, à cette heure ni dans aucun temps, que des larmes ou des prières m'aient empêché de faire ce que je dois en qualité de chevalier. Je te prie donc, Sancho, de te taire. Dieu, qui m'a mis dans le cœur l'envie d'affronter cette aventure inouïe et formidable, aura soin de veiller à mon salut et de consoler ton affliction. Ce que tu as à faire, c'est de

bien serrer les sangles de Rossinante, et de te tenir ici; je te promets d'être bientôt de retour, mort ou vif. »

Sancho, voyant l'inébranlable résolution de son maître et le peu d'influence qu'avaient sur lui ses conseils, ses prières et ses larmes, résolut de recourir à son adresse, et de lui faire, s'il était possible, attendre le jour bon gré mal gré. Pour cela, tandis qu'il serrait les sangles du cheval, sans faire semblant de rien et sans être aperçu, il attacha avec le licou de l'âne les deux pieds de Rossinante, de façon que, lorsque don Quichotte voulut partir, il n'en put venir à bout, car le cheval ne pouvait bouger, si ce n'est par sauts et par bonds. Voyant le succès de sa ruse, Sancho Panza lui dit aussitôt « Eh bien! seigneur, vous le voyez : le ciel, touché de mes pleurs et de mes supplications, ordonne que Rossinante ne puisse bouger de là, et si vous vous opiniâtrez, si vous tourmentez cette pauvre bête, ce sera vouloir fâcher la fortune, et donner, comme on dit, du poing contre l'aiguillon. »



Cependant don Quichotte se désespérait; mais, plus il frappait son cheval de l'éperon, moins il le faisait avancer. Enfin, sans se douter de la ligature, il trouva bon de se calmer et d'attendre, ou que le jour vint, ou que Rossinante remuât. Toutefois, attribuant son refus de marcher à toute autre cause que l'industrie de Sancho : «Puisqu'il en est ainsi, lui dit-il, et que Rossinante ne veut pas avancer, il faut bien me résigner à attendre que l'aube nous rie, quoique j'aie à pleurer tout le temps qu'elle va tarder à poindre. — Il n'y a pas de quoi pleurer, répondit Sancho; j'amuserai Votre Grâce en lui contant des contes jusqu'au jour; à moins pourtant que vous

n'aimiez mieux descendre de cheval, et dormir un peu sur le gazon, à la mode des chevaliers errants, pour vous trouver demain mieux reposé, et plus en état d'entreprendre cette furieuse aventure qui vous attend. — Qu'appelles-tu descendre, qu'appelles-tu dormir! s'écria don Quichotte. Suis-je par hasard de ces chevaliers musqués qui prennent du repos dans les périls? Dors, toi, qui es né pour dormir, et fais tout ce que tu voudras; mais je ferai, moi, ce qui convient le plus à mes desseins. — Que Votre Grâce ne se fâche pas, mon cher seigneur, répondit Sancho; j'ai dit cela pour rire; » et, s'approchant de lui, il mit une main sur l'arçon de devant, passa l'autre sur l'arçon de derrière, de sorte qu'il se tint embrassé à la cuisse gauche de son maître, sans oser s'en éloigner d'une seule ligne, tant sa frayeur était grande au bruit des coups qui continuaient à frapper alternativement.

Don Quichotte dit alors à Sancho de lui conter un conte, comme il le lui avait promis. «Je le ferais de bon cœur, répondit l'écuyer, si la peur me laissait la parole; et cependant je vais m'efforcer de vous dire une histoire telle, que, si je parviens à la conter et si je n'en n'oublie rien, ce sera la meilleure de toutes les histoires. Que Votre Grâce soit donc attentive, je vais commencer.

« Il y avait un jour ce qu'il y avait... — que le bien qui vient soit pour tout le monde, et le mal pour celui qui l'est allé chercher [131]... — Et je vous prie de remarquer mon seigneur, le commencement que les anciens donnaient à leurs contes de la veillée; ce n'était pas le premier venu, vraiment, mais bien une sentence de Caton, l'encenseur romain, qui dit : « Et le mal pour celui qui l'est allé chercher. » Laquelle sentence vient ici comme une bague au doigt pour que Votre Grâce reste tranquille, et pour je n'aille chercher le mal d'aucun côté; mais bien plutôt pour que nous prenions un autre chemin, puisque personne ne nous force à continuer celui où nous assaillent tant de frayeurs. — Continue ton conte, Sancho, dit don Quichotte; et du chemin que nous devons prendre, laisse-m'en le souci.

— Je dis donc, continua Sancho, que, dans un endroit de l'Estramadure, il y avait un pâtre chevrier, c'est-à-dire qui gardait des chèvres, lequel pâtre ou chevrier, comme dit mon histoire, s'appelait Lope Ruiz, et ce Lope Ruiz était amoureux d'une bergère qui s'appelait Torralva, laquelle bergère appelée Torralva était fille d'un riche propriétaire de troupeaux, et ce riche propriétaire de troupeaux... — Mais si c'est ainsi que tu contes ton histoire, Sancho, interrompit don Quichotte, répétant deux fois ce que tu as à dire, tu ne finiras pas en deux jours. Conte-la tout uniment, de suite, et comme un

homme d'intelligence; sinon, tais-toi, et n'en dis pas davantage. — De la manière que je la conte, répondit Sancho, se content dans mon pays toutes les histoires de veillées; je ne sais pas la conter autrement, et il n'est pas juste que Votre Grâce exige que je fasse des modes nouvelles. — Conte donc comme tu voudras, s'écria don Quichotte, et, puisque le sort m'a réduit à t'écouter, continue.

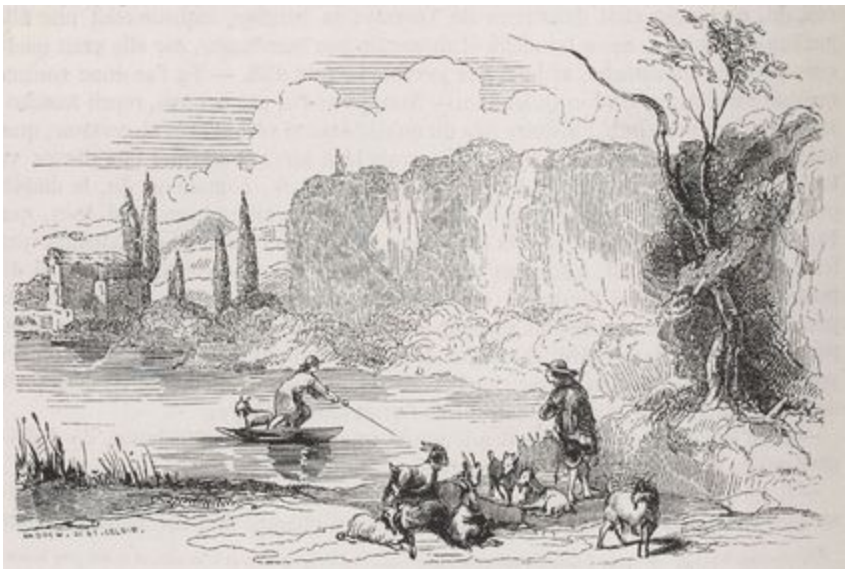
— Vous saurez donc, seigneur de mon âme, poursuivit Sancho, que, comme j'ai déjà dit, ce berger était amoureux de Torralva la bergère, laquelle était une fille joufflue et rebondie, assez farouche et même un peu hommasse, car elle avait quelques poils de moustache, si bien que je crois la voir d'ici. — Tu l'as donc connue quelque part? demanda don Quichotte. — Non, je ne l'ai pas connue, reprit Sancho; mais celui qui m'a conté l'histoire m'a dit qu'elle était si véritable et si certaine, que, quand je la raconterais à un autre, je pourrais bien jurer et affirmer que j'avais vu tout ce qui s'y passe. Or donc, les jours allant et venant, comme on dit, le diable, qui ne s'endort pas et qui se fourre partout pour tout embrouiller, lit si bien, que l'amour qu'avait le berger pour la bergère se changea en haine et en mauvais vouloir; et la cause en fut, selon les mauvaises langues, une certaine quantité de petites jalousies qu'elle lui donna les unes sur les autres, et telles, ma foi, qu'elles passaient la plaisanterie. Depuis ce temps, la haine du berger devint si forte, que, pour ne plus voir la bergère, il résolut de quitter son pays, et d'aller jusqu'où ses yeux ne pussent jamais la revoir. La Torralva, tout aussitôt qu'elle se vit dédaignée de Lope, l'aima bien plus fort que lui ne l'avait jamais aimée.

— C'est la condition naturelle des femmes, interrompit don Quichotte, de dédaigner qui les aime, et d'aimer qui les dédaigne. Continue.

— Il arriva donc reprit Sancho, que le berger mit en œuvre son projet, et, poussant ses chèvres devant lui, il s'achemina dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Portugal. La Torralva, qui eut vent de sa fuite, se mit aussitôt à ses trousses; elle le suivait de loin, à pied, ses souliers dans une main, un bourdon dans l'autre, et portant à son cou un petit bissac qui contenait, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, la moitié d'un peigne, et je ne sais quelle petite boite de fard à farder pour le visage. Mais, qu'elle portât ces choses ou d'autres, ce que je n'ai pas envie de vérifier à présent, toujours est-il que le berger arriva avec son troupeau pour passer le Guadiana, dans le temps que les eaux avaient tellement crû, que la rivière sortait presque de son lit; et du côté où il arriva il n'y avait ni

barque, ni bateau, ni batelier, pour le passer lui et ses chèvres, ce qui le fit bien enrager, parce qu'il voyait déjà la Torralva sur ses talons, et qu'elle allait lui faire passer un mauvais quart d'heure avec ses pleurs et ses criailleries. Mais il regarda tant de côté et d'autre, qu'à la fin il aperçut un pêcheur qui avait auprès de lui un petit bateau, mais si petit qu'il ne pouvait y tenir qu'une chèvre et une personne. Et pourtant il l'appela, et fit marché pour qu'il le passât à l'autre bord, lui et trois cents chèvres qu'il conduisait. Le pêcheur se met dans la barque, vient prendre une chèvre et la passe; puis revient et en passe une autre, puis revient encore et en passe encore une autre... Ah çà ! que Votre Grâce fasse bien attention de compter les chèvres que passe le pêcheur; car si vous en échappez une seule, le conte finira sans qu'on puisse en dire un mot de plus. Je continue donc, et je dis que la rive de l'autre côté était escarpée, argileuse et glissante, de sorte que le pêcheur tardait beaucoup pour aller et venir. Il revint pourtant chercher une autre chèvre, puis une autre, puis une autre encore.





— Eh, pardieu! suppose qu'il les a toutes passées! s'écria don Quichotte, et ne te mets pas à aller et venir de cette manière, car tu ne finirais pas de les passer en un an. — Combien y en a-t-il de passées jusqu'à cette heure? demanda Sancho. — Et qui diable le sait? répondit don Quichotte. — Je vous le disais bien, pourtant, d'en tenir bon compte, reprit Sancho. Eh bien ! voilà que l'histoire est finie, et qu'il n'y a plus moyen de la continuer. — Comment cela peut-il être? s'écria don Quichotte ; est-il donc si essentiel à ton histoire de savoir par le menu le nombre de chèvres qui ont passé, que, si l'on se trompe d'une seule, tu ne puisses en dire un mot de plus? — Non, seigneur, en aucune façon, répondit Sancho ; car, au moment où je demandais à Votre Grâce combien de chèvres avaient passé, et que vous m'avez répondu que vous n'en saviez rien, tout aussitôt ce qui me restait à dire s'en est allé de ma mémoire, et c'était, par ma foi, le meilleur et le plus divertissant. — De façon, reprit don Quichotte, que l'histoire est finie? — Comme la vie de ma mère, répondit Sancho. — Je t'assure en vérité, répliqua don Quichotte, que tu viens de conter là l'un des plus merveilleux contes, histoires ou historiettes, qu'on puisse inventer dans ce monde[132], et qu'une telle manière de le conter et de le finir ne s'est vue et ne se verra jamais. Je ne devais pas, au surplus, attendre autre chose de ta haute raison. Mais pourquoi m'étonner ? Peut-être que ces coups, dont le bruit ne cesse pas, t'ont quelque peu troublé la cervelle? — Tout est possible, répondit Sancho; mais, à propos de mon histoire, je sais qu'il n'y a plus rien à dire, et qu'elle finit juste où commence l'erreur du compte des chèvres qui

passent. — A la bonne heure, reprit don Quichotte, qu'elle finisse où tu voudras. Mais voyons si maintenant Rossinante peut remuer. » En disant cela, il se remit à lui donner de l'éperon, et le cheval se remit à faire un saut, sans bouger de place, tant il était bien attaché.

En ce moment il arriva, soit à cause de la fraîcheur du matin qui commençait à se faire sentir, soit parce que Sancho avait mangé la veille au soir quelque chose de laxatif, soit enfin, ce qui est le plus probable, que la nature opérât en lui, il arriva qu'il se sentit envie de déposer une charge dont personne ne pouvait le soulager. Mais telle était la peur qui s'était emparée de son âme, qu'il n'osait pas s'éloigner de son maître de l'épaisseur d'un ongle. D'une autre part, essayer de remettre ce qu'il avait à faire était impossible. Dans cette perplexité, il imagina de lâcher la main droite avec laquelle il se tenait accroché à l'arçon de derrière; puis, sans faire ni bruit ni mouvement, il détacha l'aiguillette qui soutenait ses chausses, lesquelles lui tombèrent aussitôt sur les talons, et lui restèrent aux pieds comme des entraves; ensuite il releva doucement le pan de sa chemise, et mit à l'air les deux moitiés d'un postérieur qui n'était pas de mince encolure. Cela fait, et lorsqu'il croyait avoir achevé le plus difficile pour sortir de cette horrible angoisse, un autre embarras lui survint, plus cruel encore : il lui sembla qu'il il ne pouvait commencer sa besogne sans laisser échapper quelque bruit, et le voilà, serrant les dents et pliant les épaules, qui retient son souffle de toute la force de ses poumons. Mais en dépit de tant de précautions, il fut si peu chanceux qu'à la fin il fit un léger bruit, fort différent de celui qui causait sa frayeur. — Don Quichotte l'entendit. « Quel est ce bruit? demanda-t-il aussitôt. — Je ne sais, seigneur, répondit l'autre; mais ce doit être quelque chose de nouveau, car les aventures et mésaventures ne commencent jamais pour un peu. » Puis il se remit à tenter la fortune, et cette fois avec tant de succès, que, sans plus de scandale ni d'alarme, il se trouva délivré du fardeau qui l'avait si fort mis à la gêne.

Mais, comme don Quichotte avait le sens de l'odorat tout aussi fin que celui de l'ouïe, et, comme Sancho était si près et si bien cousu à ses côtés que les vapeurs lui montaient à la tète presque en ligne droite, il ne put éviter que quelques-unes n'arrivassent jusqu'à, ses narines. Dès qu'il les eut senties, il appela ses doigts au secours de son nez, qu'il serra étroitement entre le pouce et l'index. « Il me semble; Sancho, dit-il alors d'un ton nasillard, que tu as grand' - peur en ce moment. — C'est vrai, répondit

Sancho ; mais à quoi Votre Grâce s'aperçoit-elle que ma peur est plus grande à présent que tout à l'heure? — C'est qu'à présent tu sens plus fort que tout à l'heure, reprit don Quichotte, et ce n'est pas l'ambre, en vérité. — C'est encore possible, répliqua Sancho; mais la faute n'en est pas à moi: elle est à Votre Grâce, qui m'amène à ces heures indues dans ces parages abandonnés. — Relire-toi deux ou trois pas, mon ami, reprit don Quichotte, sans lâcher les doigts qui lui tenaient le nez; et désormais prends un peu plus garde à ta personne et à ce que lu dois à la mienne: c'est sans doute de la grande liberté que je le laisse prendre avec moi qu'est née cette irrévérence. — Je gagerais, répliqua Sancho, que Votre Grâce s'imagine que j'ai fait de ma personne quelque chose que je ne devais point faire. — Laisse, laisse, s'écria don Quichotte: ce sont matières qu'il vaut mieux ne pas agiter. »



Ce fut en ces entretiens et d'autres semblables que le maître et le valet passèrent le reste de la nuit. Dès que Sancho vit que l'aube allait poindre, il détacha tout doucement les liens de Rossinante, et celui-ci, se voyant libre, se sentit, à ce qu'il parut, un peu de cœur au ventre. Quoiqu'il ne fût nullement fougueux de sa nature, il se mit à piétiner du devant; car, quant à faire des courbettes, je lui en demande bien pardon, mais il n'en était pas capable. Don Quichotte, voyant qu'enfin Rossinante remuait, en tira bon augure, et vit là le signal d'entreprendre cette aventure redoutable.

Pendant ce temps, le jour achevait de venir, et les objets se montraient distinctement. Don Quichotte vit qu'il était sous un groupe de hauts châtaigniers, arbres qui donnent une ombre très-épaisse ; mais, quant au bruit des coups, qui ne cessaient pas un instant, il ne put en découvrir la cause. Ainsi donc, sans attendre davantage, il fit sentir l'éperon à Rossinante, et, prenant encore une fois congé de son écuyer, il lui ordonna de l'attendre en cet endroit trois jours au plus, comme il. lui avait dit précédemment, au bout desquels, si Sancho ne le-voyait pas revenir, il pourrait tenir pour certain qu'il avait plu à Dieu de lui faire laisser la vie dans cette périlleuse aventure. Il lui rappela ensuite l'ambassade qu'il devait présenter de sa part à sa dame Dulcinée; enfin il ajouta que Sancho ne prit aucun souci du paiement de ses gages, parce que lui don Quichotte, avant de quitter le pays, avait laissé son testament, où se trouvait l'ordre de lui payer gages et gratifications au prorata du temps qu'il l'avait servi. « Mais, continua-t-il, s'il plaît à Dieu de me tirer de ce péril sain et sauf et sans encombre, tu peux regarder comme archicertaine la possession de l'île que je t'ai promise. » Quand Sancho entendit les touchantes propos de son bon seigneur, il se remit à pleurer, et résolut de ne plus le quitter jusqu'à l'entière et complète solution de l'affaire. De ces pleurs et de cette honorable détermination, l'auteur de notre histoire tire la conséquence que Sancho Panza devait être bien né, et tout au moins vieux chrétien [133]. Son affliction attendrit quelque peu son maître, mais pas assez pour qu'il montrât la moindre faiblesse. Au contraire, dissimulant du mieux qu'il put, il s'achemina sans retard du côté d'où lui semblait venir le bruit continuel de l'eau et des coups.

Sancho le suivait à pieds, selon sa coutume, menant par le licou son âne, éternel compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Quand ils eurent marché quelque temps sous le feuillage de ces sombres châtaigniers, ils arrivèrent dans une petite prairie, au pied de quelques roches élevées, d'où

tombait avec grand bruit une belle chute d'eau. Au bas de ces roches étaient quelques mauvaises baraques, plus semblables à des ruines qu'à des maisons, du milieu desquelles ils s'aperçurent que partait le bruit de ces coups redoublés qui continuaient toujours. Rossinante s'effraya du bruit que faisaient les coups et la chute de l'eau. Mais don Quichotte, après l'avoir calmé de la voix et de la main, s'approcha peu à peu des masures, se recommandant du profond de son cœur à sa dame, qu'il suppliait de lui accorder faveur en cette formidable entreprise, et, chemin faisant, invoquant aussi l'aide de Dieu. Pour Sancho, qui ne s'éloignait pas des côtés de son maître, il étendait tant qu'il pouvait le cou et la vue par-dessous le ventre de Rossinante, pour voir s'il apercevrait ce qui le tenait depuis si longtemps en doute et en émoi. Ils avaient fait encore une centaine de pas dans cette posture, lorsqu'enfin, au détour d'un rocher, se découvrit manifestement à leurs yeux la cause de cet infernal tapage qui, pendant la nuit tout entière, leur avait causé de si mortelles alarmes. Et c'était tout bonnement, si cette découverte, ô lecteur, ne te donne ni regret ni dépit, six marteaux de moulin à foulon, qui, de leurs coups alternatifs, faisaient tout ce vacarme.





A cette vue, don Quichotte devint muet; il pâlit et défaillit du haut en bas. Sancho le regarda, et vit qu'il avait la tête baissée sur la poitrine, comme un homme confus et consterné. Don Quichotte aussi regarda Sancho : il le vit les deux joues enflées, et la bouche tellement pleine d'envie de rire, qu'il semblait vouloir en étouffer; et toute sa mélancolie ne pouvant tenir contre la comique grimace de Sancho, il se laissa lui-même aller à sourire. Dès que Sancho vit que son maître commençait, il lâcha la bonde, et s'en donna de si bon cœur, qu'il fut obligé de se serrer les rognons avec les poings pour ne pas crever de rire. Quatre fois il se calma, et quatre fois il se reprit avec la même impétuosité que la première. Don Quichotte s'en donnait au diable, surtout quand il l'entendit s'écrier, par manière de figue, et contrefaisant sa voix et ses gestes : « Apprends, ami Sancho, que je suis né, par la volonté du ciel, dans notre âge de fer pour y ressusciter l'âge d'or: c'est à moi que sont réservés les périls redoutables, les prouesses éclatantes et les vaillants exploits; continuant de répéter ainsi les propos que lui avait tenus son maître lorsqu'il entendit la première fois le bruit des coups de marteau. Voyant donc que Sancho se moquait de lui décidément, don Quichotte fut saisi d'une telle colère, qu'il leva le manche de sa pique, et lui en asséna deux coups si violents, que, si l'autre les eût reçus sur la tête aussi bien que sur les épaules, son maître était quitte de lui payer ses gages, à moins que ce ne fût à ses héritiers. Quand Sancho vit que ses plaisanteries étaient payées de cette monnaie, craignant que son maître ne doublât la récompense, il prit une contenance humble et un ton contrit: « Que Votre Grâce s'apaise! lui dit-il ; ne voyez-vous pas que je plaisante? — Et c'est justement parce que vous plaisantez que je ne plaisante pas, répondit don Quichotte. Venez ici, monsieur le rieur, et répondez: Vous semble-t-il, par hasard, que si ces marteaux à foulon eussent été aussi bien une périlleuse aventure, je n'avais

pas montré assez de courage pour l'entreprendre et la mettre à fin? et suis-je obligé. par hasard, chevalier que je suis, à distinguer les sons, et à reconnaître si le bruit que j'entends vient de marteaux à foulon ou d'autre chose? et ne pourrait-il pas arriver, comme c'est la vérité toute pure, que je n'en aie jamais vu ni entendu de ma vie, comme vous les avez vus et entendus, vous, rustre et vilain que vous êtes, né et élevé dans leur voisinage? Sinon, faites voir un peu que ces six marteaux se changent en six géants, et jetez-lés-moi à la barbe l'un après l'autre, ou tous ensemble; et si je ne les mets pas tous les six les quatre fers en l'air, alors je vous permets de vous moquer de moi tout à votre aise. — En voilà bien assez, mon cher seigneur, répliqua Sancho; je confesse que j'ai trop lâché la bride à ma bonne humeur. Mais dites-moi, maintenant que nous sommes quittes et que la paix est faite (que Dieu vous tire de toutes les aventures aussi sain et sauf que de celle-ci !), dites-moi, n'y a-t-il pas de quoi rire, et aussi de quoi conter, dans cette grande frayeur que nous avons eue; dans la mienne, je veux dire, car je sais bien que Votre Grâce n'a jamais connu le nom même de la peur ? — .Je ne nie pas, répondit don Quichotte, que dans ce qui nous est arrivé il n'y ait réellement matière à rire; mais je ne pense pas qu'il y ait matière à conter, car tous les gens qui vous écoutent n'ont pas assez de sens et d'esprit pour mettre les choses à leur vrai point. — Tout au moins, reprit Sancho, vous avez su mettre à son vrai point le manche de la lance; car, en me visant sur la tête, vous m'avez donné sur les épaules, grâce à Dieu et au soin que j'ai pris de gauchir à droite. Mais passe: tout s'en va, comme on dit, dans la lessive, et j'ai souvent ouï dire encore: Celui-là t'aime bien qui te fait pleurer; et d'autant plus que les grands seigneurs, après une mauvaise parole dite à leurs valets, ont coutume de leur donner une nippe. Je ne sais trop ce qu'ils leur donnent quand ils leur ont donné des coups de bâton; mais j'imagine que les chevaliers errants donnent après le bâton des îles ou des royaumes en terre ferme. — La chance pourrait tourner de telle sorte, répondit don Quichotte, que tout ce que tu dis vint à se vérifier. Et d'abord, pardonne le passé : tu es raisonnable, et tu sais que les premiers mouvements ne sont pas dans la main de l'homme. Mais je veux aussi que tu sois désormais informé d'une chose, afin que tu te contiennes et t'abstiennes de trop parler avec moi: c'est que, dans tous les livres de chevalerie que j'ai lus, et le nombre en est infini, jamais je n'ai vu qu'aucun écuyer bavardât avec son seigneur aussi hardiment que tu bavardes avec le tien. Et, à vrai dire, nous avons aussi grand tort l'un que l'autre: toi, parce

que tu ne me respectes pas assez; moi, parce que je ne me fais pas assez respecter. Voilà Gandalin, l'écuyer d'Amadis, qui devint comte de l'Ile-Ferme; eh bien! on lit de lui que jamais il ne parlait à son seigneur, sinon le bonnet à la main, la tête penchée et le corps incliné, *more turquesco.* Mais que dirons-nous de Gasabal, l'écuyer de don Galaor, lequel fut si discret, que, pour nous instruire de son merveilleux talent à garder le silence, son nom n'est cité qu'une fois dans tout le cours de cette grande et véridique histoire? De tout ce que je viens de dire, tu dois inférer, Sancho, qu'il est nécessaire de faire la différence du maître au valet, du seigneur au vassal, du chevalier à l'écuyer. Ainsi donc désormais nous devrons nous traiter avec plus de respect, sans prendre trop de corde et nous permettre trop de badinage. Car enfin, de quelque manière que je vienne à me fâcher contre vous, ce sera toujours tant pis pour la cruche [134]. Les récompenses et les bienfaits que je vous ai promis viendront à leur-temps, et s'ils ne viennent pas, du moins, comme je vous l'ai dit, votre salaire ne se perdra point. — Tout ce que dit Votre Grâce est parfaitement bien, répondit Sancho; mais je voudrais savoir, si le temps des récompenses ne devait jamais venir, et qu'il fallût s'en tenir aux gages, combien gagnait dans ce temps-là un écuyer de chevalier errant, et s'il faisait marché au mois, ou à la journée, comme les goujats des maçons. — A ce que je crois, répliqua don Quichotte, les écuyers de ce temps-là n'étaient pas à gages, mais à merci; et si je t'ai assigné des gages dans le testament clos que j'ai laissé chez moi, c'est en vue de ce qui pouvait arriver. Car, en vérité, je ne sais pas encore comment prendra la chevalerie dans les siècles calamiteux où nous sommes, et je ne voudrais pas que, pour si peu de chose, mon âme fût en peine dans l'autre monde. Il faut, en effet, que tu saches, ami Sancho,, qu'en celui-ci , il n'est pas d'état plus scabreux et plus périlleux que celui des coureurs d'aventures. — Je le crois bien, reprit Sancho, puisque le seul bruit des marteaux à foulon a pu troubler et désarçonner le cœur d'un errant aussi valeureux que Votre Grâce. Au reste, vous pouvez être bien certain que désormais je ne desserrerai plus les dents pour badiner sur vos affaires, mais seulement pour vous honorer comme mon maître et seigneur naturel. — En ce cas-là, répliqua don Quichotte, tu vivras, comme on dit, sur la face de la terre; car, après les parents, ce sont les maîtres qu'on doit respecter le plus, et comme s'ils avaient les mêmes droits et la même qualité. »





CHAPITRE XXI.

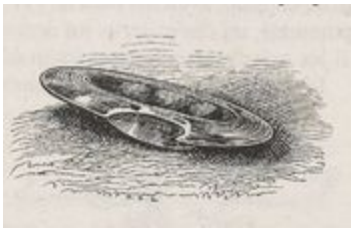
Qui traite de la haute aventure et de la riche conquète de l'armet de Mambrin [135], ainsi que d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier.



EN ce moment, il commença de tomber un peu de pluie, et Sancho aurait bien voulu se mettre à l'abri en entrant dans les moulins à foulon. Mais don Quichotte les avait pris en telle aversion pour le mauvais tour qu'ils venaient de lui jouer, qu'il ne voulut en aucune façon consentir à y mettre le pied. Il tourna bride brusquement à main droite, et tous deux arrivèrent à un chemin pareil à celui qu'ils avaient suivi la veille.

A peu de distance, don Quichotte découvrit de loin un homme à cheval, portant sur sa tête quelque chose qui luisait et brillait comme si c'eût été de l'or. A peine l'avait-il aperçu, qu'il se tourna vers Sancho, et lui dit : «Il me semble, Sancho, qu'il n'y a point de proverbe qui n'ait un sens véritable; car que sont-ils, sinon des sentences tirées de l'expérience même, qui est la commune mère de toutes les sciences? Cela est vrai spécialement du proverbe qui dit: Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. En effet, si la fortune hier soir nous a fermé la porte de l'aventure que nous cherchions, en nous abusant sur le bruit des marteaux à foulon, voilà. maintenant qu'elle nous ouvre à deux battants la porte d'une autre aventure meilleure et plus certaine; et cette fois, si je ne réussis pas à en trouver l'entrée, ce sera ma

faute, sans que je puisse m'excuser sur mon ignorance des moulins à foulon, ni sur l'obscurité de la nuit. Je dis tout cela, parce que, si je ne me trompe, voilà quelqu'un qui vient de notre côté portant coiffé sur sa tête cet armet de Mambrin à propos duquel j'ai fait le serment que tu n'as pas oublié.



— Pour Dieu! seigneur, répondit Sancho, prenez bien garde à ce que vous dites, et plus encore à ce que vous faites; je ne voudrais pas que ce fussent d'autres marteaux à foulon qui achevassent de nous fouler et de nous marteler le bon sens. — Que le diable soit de l'homme ! s'écria don Quichotte. Qu'a de commun l'armet avec les marteaux ? — Je n'en sais rien, répondit Sancho; mais, par ma foi, si je pouvais parler comme j'en avais l'habitude, je vous donnerais de telles raisons, que Votre Grâce verrait bien qu'elle se trompe en ce qu'elle dit. — Comment puis-je me tromper en ce que je dis, traître méticuleux? reprit don Quichotte. Dis-moi, ne vois-tu pas ce chevalier qui vient à nous, monté sur un cheval gris pommelé, et qui porte sur la tête un armet d'or? — Ce que j'avise et ce que je vois, répondit Sancho, ce n'est rien autre qu'un homme monté sur un âne gris comme le mien, et portant sur la tête quelque chose qui reluit. — Eh bien! ce quelque chose, c'est .l'armet de Mambrin, reprit don Quichotte. Range-toi de côte, et laisse-moi seul avec lui. Tu vas voir comment, sans dire un mot, pour ménager le temps, j'achève cette aventure, et m'empare de cet armet que j'ai tant souhaité. — De me ranger à l'écart, c'est mon affaire, répondit Sancho; mais Dieu veuille, dis-je encore, que ce soit de la fougère et non des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, s'écria don Quichotte, que vous cessiez de me rebattre les oreilles de ces foulons; car je jure de par tous les...., vous m'entendez bien, que je vous foulerai l'âme au fond du corps. Sancho se tul aussitôt, craignant que son maître n'accomplît son serment, car il l'avait assaisonnné à se déchirer la bouche.



Or, voici ce qu'étaient cet armet, ce cheval et ce chevalier que voyait don Quichotte. Il y avait dans ces environs deux villages voisins: l'un si petit qu'il n'avait ni pharmacie ni barbier; et l'autre plus grand, ayant l'une et l'autre. Le barbier du grand village desservait le petit, dans lequel un malade avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe. Le barbier s'y rendait pour ces deux offices, portant un plat à barbe en cuivre rouge; le sort ayant voulu que la pluie le prît en chemin, pour ne pas tacher son chapeau, qui était neuf sans doute, il mit par-dessus son plat à barbe, lequel, étant bien écuré, reluisait d'une demi-lieue. Il montait un âne gris, comme avait dit Sancho; et voilà pourquoi don Quichotte crut voir un cheval pommelé, un chevalier et un armet d'or: car toutes les choses qui frappaient sa vue, il les arrangeait aisément à son délire chevaleresque et à ses errantes pensées.



Dès qu'il vit que le pauvre chevalier s'approchait, sans entrer en pourparlers, il fondit sur lui, la lance basse, de tout le galop de Rossinante, bien résolu à le traverser d'outre en outre; mais, au moment de l'atteindre, et sans ralentir l'impétuosité de sa course, il lui cria: « Défends-toi, chétive créature, ou livre-moi de bonne grâce ce qui m'est dû si justement. » Le barbier, qui, sans y penser ni le prévoit, vit tout à coup fondre sur lui ce

fantôme, ne trouva d'autre moyen de se garer du coup de lance que de se laisses tomber en bas de son âne, puis, dès qu'il eut touché la terre, il se releva plus agile qu'un daim, et se mit à courir si légèrement à travers la plaine, que le vent même n'eût pu l'attraper. Il laissa son bassin par terre, et c'est tout ce que demandait don Quichotte, lequel s'écria que le païen n'était pas bête, et qu'il avait imité le castor, qui, se voyant pressé par les chasseurs, coupe de ses propres dents ce que son instinct naturel lui apprend être l'objet de leurs poursuites.



Il ordonna ensuite à Sancho de ramasser l'armet; et celui-ci, le pesant dans la main, « Pardieu! dit-il, ce plat à barbe est bon, et vaut une piastre comme un maravédis. » Puis il le donna à son maître, qui le mit aussitôt sur sa tète, le tournant et le retournant de tous côtés pour en trouver l'enchâssure ; et comme il ne pouvait en venir à bout, « Il faut, s'écria-t-il, que ce païen, à la mesure duquel on a forgé pour la première fois cette fameuse salade, ait eu la tête bien grosse; et le pis, c'est qu'il en manque la moitié. » Quand Sancho entendit appeler salade un plat à barbe, il ne put retenir un grand éclat de rire ; mais la colère de son maître lui revenant en mémoire, il fit halte à mi-chemin. « De quoi ris-tu, Sancho? lui demanda don Quichotte. — Je ris, répondit-il, en considérant quelle grosse tête devait avoir le païen, premier maître de cet armet, qui ressemble à un bassin de barbier comme une mouche à l'autre. — Sais-tu ce que j'imagine, Sancho ? reprit don Quichotte : que cette pièce fameuse, cet armet enchanté, a dû, par quelque étrange accident, tomber aux mains de quelqu'un qui ne sut ni connaître ni estimer sa valeur, et que ce nouveau maître, sans savoir ce qu'il faisait, et le voyant de l'or le plus pur, s'imagina d'en fondre la moitié pour en faire argent; de sorte que l'autre moitié est restée sous cette forme, qui ne ressemble pas mal, comme tu dis, à un plat de barbier. Mais qu'il en soit ce

qu'il en est; pour moi, qui le connais, sa métamorphose m'importe peu ; je le remettrai en état au premier village où je rencontrerai un forgeron, et de telle façon qu'il n'ait rien à envier au casque même que fourbit le dieu des fournaises pour le dieu des batailles. En attendant, je le porterai comme je pourrai, car mieux vaut quelque chose que rien du tout, et d'ailleurs il sera bien suffisant pour me défendre d'un coup de pierre. — Oui, répondit Sancho, pourvu qu'on ne les lance pas avec une fronde, comme dans la bataille des deux armées, quand on vous rabota si bien les mâchoires, et qu'on mit en morceaux la burette où vous portiez ce bienheureux breuvage qui m'a fait vomir la fressure. — Je n'ai pas grand regret de l'avoir perdu, reprit don Quichotte; car tu sais bien, Sancho, que j'en ai la recette dans la mémoire. — Moi aussi, je la sais par cœur, répondit Sancho; mais si je le fais ou si je le goûte une autre fois en ma vie, que ma dernière heure soit venue. Et d'ailleurs je ne pense pas me mettre davantage en occasion d'en avoir besoin ; au contraire, je pense me garer, avec toute la force de mes cinq sens, d'être blessé et de blesser personne. Quant à être une autrefois berné, je n'en dis rien : ce sont de ces malheurs qu'on ne peut guère prévenir; et quand ils arrivent, il n'y a rien de mieux à faire que de plier les épaules, de retenir son souffle, de fermer les yeux, et de se laisser aller où le sort et la couverture vous envoient.

— Tu es un mauvais chrétien, Sancho, dit don Quichotte lorsqu'il entendit ces dernières paroles; car jamais tu n'oublies l'injure qu'on t'a faite. Apprends donc qu'il est d'un cœur noble et généreux de ne faire aucun cas de tels enfantillages. Dis-moi, de quel pied boites-tu? Quelle côte enfoncée, ou quelle tête rompue as-tu tirée de la bagarre pour ne pouvoir oublier cette plaisanterie? Car enfin, en examinant la chose, il est clair que ce ne fut qu'une plaisanterie et un passe-temps. Si je ne l'entendais pas ainsi, je serais déjà retourné là-bas, et j'aurais fait pour te venger plus de ravage que n'en firent les Grecs pour venger l'enlèvement d'Hélène; laquelle, si elle fût venue dans cette époque, ou ma Dulcinée dans la sienne, pourrait bien être sûre de n'avoir pas une si grande réputation de beauté. » En disant cela, il poussa un profond soupir, qu'il envoya jusqu'aux nuages. « Eh bien ! reprit Sancho, que ce soit donc pour rire, puisqu'il n'y a pas moyen de les en faire pleurer, mais je sais bien, quant à moi, ce qu'il y avait pour rire et pour pleurer, et ça ne s'en ira pas plus de ma mémoire que de la peau de mes épaules. Mais laissons cela de côté, et dites-moi, s'il vous plaît, seigneur, ce que nous ferons de ce cheval gris pommelé, qui semble un âne

gris, et qu'a laissé à l'abandon ce Martin que Votre Grâce a si joliment flanqué par terre. Au train dont il a pendu ses jambes à son cou, pour prendre la poudre d'escampette, il n'a pas la mine de revenir jamais le chercher ; et, par ma barbe, le grison n'a pas l'air mauvais. — Je n'ai jamais coutume, répondit don Quichotte, de dépouiller ceux que j'ai vaincus; et ce n'est pas non plus l'usage de la chevalerie de leur enlever les chevaux et de les laisser à pied, à moins pourtant que le vainqueur n'ait perdu le sien dans la bataille; car alors il lui est permis de prendre celui du vaincu, comme gagné de bonne guerre. Ainsi donc, Sancho, laisse ce cheval, ou âne, ou ce que tu voudras qu'il soit, car dès que son maître nous verra loin d'ici, il viendra le reprendre. — Dieu sait pourtant si je voudrais l'emmener, répliqua Sancho, ou tout au moins le troquer contre le mien, qui ne me semble pas si bon. Et véritablement les lois de votre chevalerie sont bien étroites, puisqu'elles ne s'étendent pas seulement à laisser troquer un âne contre un autre. Mais je voudrais savoir si je pourrais tout au moins troquer les harnais. — C'est un cas dont je ne suis pas très-sûr, répondit don Quichotte; de façon que, dans le doute, et jusqu'à plus ample information, je permets que tu les échanges, si tu en as un extrême besoin. — Si extrême, répliqua Sancho, que si ces harnais étaient pour ma propre personne, je n'en aurais pas un besoin plus grand. » Aussitôt, profitant de la licence, il fit *mutatio capparum*, comme disent les étudiants, et para si galamment son âne, qu'il lui en parut avantagé du quart et du tiers.

Cela fait, ils déjeunèrent avec les restes des dépouilles prises sur le mulet des bons pères, et burent de l'eau du ruisseau des moulins à foulon, mais sans tourner la tête pour les regarder, tant ils les avaient pris en aversion pour la peur qu'ils en avaient eue. Enfin, la colère étant passée avec l'appétit, et même la mauvaise humeur, ils montèrent à cheval, et, sans prendre aucun chemin déterminé, pour se mieux mettre à l'unisson des chevaliers errants, ils commencèrent à marcher par où les menait la volonté de Rossinante; car celle du maître se laissait entraîner, et même celle de l'âne, qui le suivait toujours en bon camarade quelque part que l'autre lui servît de guide. De cette manière, ils revinrent sur le grand chemin, qu'ils suivirent à l'aventure, et sans aucun parti pris.

Tandis qu'ils cheminaient ainsi tout droit devant eux, Sancho dit à son maître : « Seigneur, Votre Grâce veut-elle me donner permission de deviser un peu avec elle? Depuis que vous m'avez imposé ce rude commandement du silence, plus de quatre bonnes choses m'ont pourri dans l'estomac, et

j’en ai maintenant une sur le bout de la langue, une seule que je ne voudrais pas voir perdre ainsi. — Dis-la, répondit don Quichotte ; et sois bref dans tes propos; aucun n’est agréable s’il est long. — Je dis donc, seigneur, reprit Sancho, que, depuis quelques jours, j’ai considéré combien peu l’on gagne et l’on amasse à chercher ces aventures que Votre Grâce cherche par ces déserts et ces croisières de grands chemins, où, quels que soient les dangers qu’on affronte et les victoires qu’on remporte, comme il n’y a personne pour les voir et les savoir, vos exploits restent enfouis dans un oubli perpétuel, au grand détriment des bonnes intentions de Votre Grâce et de leur propre mérite. Il me semble donc qu’il vaudrait mieux, sauf le meilleur avis de Votre Grâce, que nous allassions servir un empereur, ou quelque autre grand prince, qui eût quelque guerre à soutenir, au service duquel Votre Grâce pût montrer la valeur de son bras, ses grandes forces et son intelligence plus grande encore. Cela vu du seigneur que nous servirons, force sera qu’il nous récompense, chacun selon ses mérites. Et là se trouveront aussi des clercs pour coucher par écrit les prouesses de Votre Grâce, et pour en garder mémoire. Des miennes je ne dis rien, parce qu’elles ne doivent pas sortir des limites de la gloire écuyère; et pourtant j’ose dire que, s’il était d’usage dans la chevalerie d’écrire les prouesses des écuyers, je crois bien que les miennes ne resteraient pas entre les lignes.



— Tu n’as pas mal parlé, Sancho, répondit don Quichotte; mais avant que d’en arriver là, il faut d’abord aller par le monde, comme en épreuves,

cherchant les aventures, afin de gagner par ces hauts faits nom et renom, tellement que, dès qu'il se présente à la cour d'un grand monarque, le chevalier soit déjà connu par ses œuvres, et qu'à peine il ait franchi les portes de la ville, tous les petits garçons le suivent et l'entourent, criant après lui : « Voici, le chevalier du Soleil[136], ou bien du Serpent[137], ou de quelque autre marque distinctive sous laquelle il sera connu pour avoir fait de grandes prouesses ; voici, diront-ils, celui qui a vaincu en combat singulier l'effroyable géant Brocabruno de la grande force, celui qui a désenchanté le grand Mameluk de Perse d'un long enchantement où il était retenu depuis bientôt neuf cents années. » Ainsi, de proche en proche, ils iront publiant ses hauts faits; et bientôt, au tapage que feront les enfants et le peuple tout entier, le roi de ce royaume se mettra aux balcons de son royal palais; et, dès qu'il aura vu le chevalier, qu'il reconnaîtra par la couleur des armes et la devise de l'écu, il devra forcément s'écrier : « Or sus, que tous les chevaliers qui se trouvent à ma cour sortent pour recevoir la fleur de la chevalerie qui s'avance! » A cet ordre, ils sortiront tous, et lui-même descendra jusqu'à la moitié de l'escalier, puis il embrassera étroitement son hôte, et lui donnera le baiser de paix au milieu du visage[138] ; aussitôt il le conduira par la main dans l'appartement de la reine, où le chevalier la trouvera avec l'infante sa fille, qui ne peut manquer d'être une des plus belles et des plus parfaites jeunes personnes qu'à grand'peine on pourrait trouver sur une bonne partie de la face de la terre. Après cela, il arrivera tout aussitôt que l'infante jettera les yeux sur le chevalier, et le chevalier sur l'infante, et chacun d'eux paraîtra à l'autre plutôt, une chose divine qu'humaine; et, sans savoir pourquoi ni comment, ils resteront enlacés et pris dans les lacs inextricables de l'amour, et le cœur percé d'afflictions de ne savoir comment se parler pour se découvrir leurs sentiments, leurs désirs et leurs peines. De là, sans doute, on conduira le chevalier dans quelque salle du palais richement meublée , où , après lui avoir ôté ses armes, on lui présentera une riche tunique d'écarlate pour se vêtir; et s'il avait bonne mine sous ses armes, il l'aura meilleure encore sous un habit de cour. La nuit venue, il soupera avec le roi, la reine et l'infante, et n'ôtera pas les yeux de celle-ci, la regardant en cachette des assistants, ce qu'elle fera de même et avec autant de sagacité ; car c'est, comme je l'ai dit, une très-discrète personne. Le repas desservi, on verra tout à coup entrer par la porte de la salle un petit vilain nain, et, derrière lui, une belle dame

entre deux géants, laquelle vient proposer une certaine aventure préparée par un ancien sage, est telle que celui qui en viendra à bout sera tenu pour le meilleur chevalier du monde[139]. Aussitôt le roi ordonnera que tous les chevaliers de sa cour eu fassent l'épreuve ; mais personne ne pourra la mettre à fin, si ce n'est le chevalier étranger, au grand accroissement de sa gloire, et au grand contentement de l'infante, qui se tiendra satisfaite et même récompensée d'avoir placé en si haut lieu les pensées de son âme. Le bon de l'affaire, c'est que ce roi, ou prince, ou ce qu'il est enfin, soutient une guerre acharnée contre un autre prince aussi puissant que lui, et le chevalier son hôte, après avoir passé quelques jours dans son palais, lui demandera permission d'aller le servir dans cette guerre. Le roi la lui donnera de très-bonne grâce, et le chevalier lui baisera courtoisement les mains pour la faveur qui lui est octroyée. Et cette nuit même, il ira prendre congé de l'infante sa maîtresse, à travers le grillage d'un jardin sur lequel donne sa chambre à coucher. Il l'a déjà entretenue plusieurs fois en cet endroit, par l'entremise d'une damoiselle, leur confidente, à qui l'infante confie tous ses secrets [140]. Il soupire, elle s'évanouit; la damoiselle apporte de l'eau, et s'afflige de voir venir le jour, ne voulant, pas, pour l'honneur de sa maîtresse, qu'ils soient découverts. Finalement, l'infante reprend connaissance, et tend à travers la grille ses blanches mains au chevalier, qui les couvre de mille baisers et les baigne de ses larmes; ils se concertent sur la manière de se faire savoir leurs bonnes ou mauvaises fortunes, et la princesse le supplie d'être absent le moins longtemps possible; il lui en fait la promesse avec mille serments, et, après lui avoir encore une fois baisé les mains, il s'arrache d'auprès d'elle avec de si amers regrets, qu'il est près de laisser là sa vie; il regagne son appartement, se jette sur son lit, mais ne peut dormir du chagrin que lui cause son départ; il se lève de grand matin, va prendre congé du roi, de la reine et de l'infante; mais les deux premiers, en recevant ses adieux, lui disent que l'infante est indisposée et ne peut recevoir de visite. Le chevalier pense alors que c'est de la peine de son éloignement; son cœur est navré, et peu s'en faut qu'il ne laisse éclater ouvertement son affliction. La confidente est témoin de la scène, elle remarque tout, et va le conter à sa maîtresse, qui l'écoute en pleurant, et lui dit qu'un des plus grands chagrins qu'elle éprouve, c'est de ne savoir qui est son chevalier, s'il est ou non de sang royal. La damoiselle affirme que tant de grâce, de courtoisie et de vaillance ne peuvent se trouver ailleurs que

dans une personne royale et de qualité. La princesse affligée accepte cette consolation ; elle essaie de cacher sa tristesse pour ne pas donner une mauvaise opinion d'elle à ses parents; et au bout de deux jours elle reparaît en public. Cependant le chevalier est parti ; il prend part à la guerre, combat et défait l'ennemi du roi, emporte plusieurs villes, gagne plusieurs victoires. Il revient à la cour, voit sa maîtresse à leur rendez-vous d'habitude, et convient avec elle qu'il la demandera pour femme à son père, en récompense de ses services; le roi ne le veut pas accepter pour gendre, ne sachant qui il est; et pourtant, soit par enlèvement, soit d'autre manière, l'infante devient l'épouse du chevalier, et son père finit par tenir cette union à grand honneur, parce qu'on vient à découvrir que ce chevalier est fils d'un vaillant roi de je ne sais quel royaume, car il ne doit pas se trouver sur la carte. Le père meurt, l'infante hérite, et voilà le chevalier roi [141]. C'est alors le moment de faire largesse à son écuyer et à tous ceux qui l'ont aidé à s'élever si haut. Il marie son écuyer avec une damoiselle de l'infante, qui sera sans doute la confidente de ses amours, laquelle est fille d'un duc de première qualité.









— C’est cela ! s’écria Sancho ; voilà ce que je demande, et vogue la galère! Oui, je m’en tiens à cela, et tout va nous arriver au pied de la lettre, pourvu que Votre Grâce s’appelle *le chevalier de la Triste Figure.* — N’en doute pas, Sancho, répondit don Quichotte, car c’est par les mêmes degrés et de la même manière que je viens de te conter que montaient et que montent encore les chevaliers errants jusqu’au rang de rois ou d’empereurs

142. Il ne manque plus maintenant que d'examiner quel roi des chrétiens ou des païens a sur les bras une bonne guerre et une belle fille. Mais nous avons le temps de penser à cela; car, ainsi que je te l'ai dit, il faut d'abord acquérir ailleurs de la renommée avant de se présenter à la cour. Pourtant, il y a bien encore une autre chose qui me manque : en supposant que nous trouvions un roi avec une guerre et une fille, et que j'aie gagné une incroyable renommée dans l'univers entier, je ne sais trop comment il pourrait se faire que je me trouvasse issu de roi, ou pour le moins cousin issu de germain d'un empereur. Car enfin, avant d'en être bien assuré, le roi ne voudra pas me donner sa fille pour femme, quelque prix que méritent mes éclatants exploits; et voilà que, par ce manque de parenté royale, je vais perdre ce que mon bras a bien mérité. Il est vrai que je suis fils d'hidalgo, de souche connue, ayant possession et propriété, et bon pour exiger cinq cents sous de réparation 143. Il pourrait même se faire que le sage qui écrira mon histoire débrouillât et arrangeât si bien ma généalogie, que je me trouvasse arrière-petit-fils de roi, à la cinquième ou sixième génération. Car il est bon, Sancho, que je t'apprenne une chose : il y a deux espèces de descendances et de noblesses. Les uns tirent leur origine de princes et de monarques; mais le temps, peu à peu, les a fait déchoir, et ils finissent en pointe comme les pyramides ; les autres ont pris naissance en basse extraction, et vont montant de degré en degré jusqu'a devenir de grands seigneurs. De manière qu'entre eux il y a cette différence, que les uns ont été ce qu'ils ne sont plus, et que les autres sont ce qu'ils n'avaient pas été; et, comme je pourrais être de ceux-là, quand il serait bien avéré que mon origine est grande et glorieuse, il faudrait à toute force que cela satisfit le roi mon futur beau-père, sinon, l'infante m'aimerait si éperdument, qu'en dépit de son père, et sût-il à n'en pouvoir douter que je suis fils d'un porteur d'eau, elle me prendrait encore pour son époux et seigneur. Sinon, enfin, ce serait le cas de l'enlever et de l'emmener où bon me semblerait, jusqu'à ce que le temps ou la mort eût apaisé le courroux de ses parents.

— C'est aussi le cas de dire, reprit Sancho, ce que disent certains vauriens : Ne demande pas de bon gré ce que tu peux prendre de force. Quoique cependant cet autre dicton vienne plus à propos : mieux vaut le saut de la haie que la prière des braves gens. Je dis cela parce que si le seigneur roi, beau-père de Votre Grâce, ne veut pas se laisser fléchir jusqu'à vous donner madame l'infante, il n'y a pas autre chose à faire, comme dit

Votre Grâce, que de l'enlever et de la mettre en lieu sûr. Mais le mal est qu'en attendant, que la paix soit faite, et que vous jouissiez paisiblement du royaume, le pauvre écuyer pourra bien rester avec ses dents au crochet dans l'attente des faveurs promises; à moins pourtant que la damoiselle confidente, qui doit devenir sa femme, ne soit partie à la suite de l'infante, et qu'il ne passe avec elle sa pauvre vie, jusqu'à ce que le ciel en ordonne autrement; car, à ce que je crois, son seigneur peut bien la lui donner tout de suite pour légitime épouse. — Et qui l'en empêcherait? répondit don Quichotte. — En ce cas, reprit Sancho, nous n'avons qu'à nous recommander à Dieu, et laisser courir le sort comme soufflera le vent. — Oui, répliqua don Quichotte, que Dieu fasse ce qui convient à mon désir et à ton besoin, Sancho, et que celui-là ne soit rien qui ne s'estime pour rien.

— A la main de Dieu! s'écria Sancho; je suis vieux chrétien, et pour être comte, c'est tout assez. — Et c'est même trop, reprit don Quichotte; tu ne le serais pas que cela ne ferait rien à l'affaire. Une fois que je serai roi, je puis bien te donner la noblesse, sans que tu l'achètes où que tu la gagnes par les services; car, si je te fais comte, le voilà du coup gentilhomme, et, quoi que disent les mauvaises langues, par ma foi, ils seront bien obligés, malgré tout leur dépit, de te donner de la seigneurie. — Et quand même! s'écria Sancho, croit-on que- je ne saurais pas faire valoir mon titre ? — J'ai été, dans un temps, bedeau d'une confrérie, et, par ma vie, la robe de bedeau m'allait si bien que tout le monde disait que j'avais assez bonne mine pour être marguillier. Que sera-ce, bon Dieu, quand je me mettrai un manteau ducal sur le dos, et que je serai tout habillé d'or et de perles, à la mode d'un comte étranger! J'ai dans l'idée qu'on me viendra voir de cent lieues. — Assurément tu auras bonne mine, répondit don Quichotte, mais il sera bon que tu te râpes souvent la barbe; car tu l'as si épaisse, si emmêlée et si crasseuse que, si tu n'y mets pas le rasoir au moins tous les deux jours, on reconnaîtra qui tu es à une portée d'arquebuse. — Eh bien! répliqua Sancho, il n'y a qu'à prendre un barbier et l'avoir à gages à la maison; et même, si c'est nécessaire, je le ferai marcher derrière moi comme l'écuyer d'un grand seigneur. — Et comment sais-tu, demanda don Quichotte, que les grands seigneurs mènent derrière eux leurs écuyers? — Je vais vous le dire, répondit Sancho. Il y a des années que j'ai été passer un mois à. la cour; et là, je vis à la promenade un seigneur qui était très-petit, et tout le monde disait qu'il était, très-grand [144]. Un homme le suivait à cheval à tous les tours qu'il faisait, si bien qu'on aurait dit que c'était sa queue. Je

demandai pourquoi cet homme ne rejoignait pas l'autre et restait toujours derrière lui. On me répondit que c'était son écuyer, et que les grands avaient coutume de se faire suivre ainsi de ces gens [145]. Voilà comment je le sais depuis ce temps-là, car je n'ai jamais oublié l'aventure. — Je dis que tu as pardieu raison, reprit don Quichotte, et que tu peux fort bien mener ton barbier à ta suite. Les modes ne sont pas venues toutes à la fois; elles s'inventent l'une après l'autre, et tu peux bien être le premier comte qui se fasse suivre de son barbier. D'ailleurs c'est plutôt un office de confiance, celui de faire la barbe, que celui de seller le cheval. — Pour ce qui est du barbier, dit Sancho, laissez-m'en le soin, et gardez celui de faire en sorte d'arriver à être roi et à me faire comte. — C'est ce qui sera, avec l'aide de Dieu, répondit don Quichotte; » et, levant les yeux, il aperçut ce qu'on dira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

De la liberté que rendit don Quichotte à quantité de malheureux que l'on conduisait, contré leur gré, où ils eussent été bien aises de ne pas aller.



CID Hamet Ben-Engéli, auteur arabe et manchois, raconte, dans cette grave, douce, pompeuse, humble et ingénieuse histoire, qu'après que le fameux don Quichotte de la Manche et Sancho Panza son écuyer eurent échangé les propos qui sont rapportés à la fin du chapitre XXI, don Quichotte leva les yeux, et vit venir, sur le chemin qu'il suivait, une douzaine d'hommes à pied, enfilés par le cou à une longue chaîne de fer, comme les grains d'un chapelet, et portant tous des menottes aux bras. Ils étaient accompagnés de deux hommes à cheval et de deux hommes à pied, ceux à cheval portant des arquebuses à rouet, ceux à pied, des piques et des épées. Dès que Sancho les aperçut, il s'écria: « Voilà la chaîne des galériens, forçats du roi, qu'on mène ramer aux galères. — Comment! forçats? répondit don Quichotte. Est-il possible que le roi fasse violence à personne? — Je ne dis pas cela, reprit Sancho; je dis que ce sont des gens condamnés, pour leurs délits, à servir par force le roi dans les galères. — Finalement, répliqua don Quichotte, et quoi qu'il en soit, ces gens que l'on conduit vont par force et non de leur plein gré? — Rien de plus sûr, répondit Sancho. — Eh bien! alors, reprit son maître, c'est ici que se présente l'exécution de mon office, qui est d'empêcher les violences et de secourir les malheureux. — Faites attention, dit Sancho, que la justice, qui

est la même chose que le roi, ne fait ni violence ni outrage à de semblables gens, mais qu'elle les punit en peine de leurs crimes. »



Sur ces entrefaites, la chaîne des galériens arriva près d'eux, et don Quichotte, du ton le plus honnête, pria les gardiens de l'informer de la cause ou des causes pour lesquelles ils menaient de la sorte ces pauvres gens. « Ce sont des forçais, répondit un des gardiens à cheval, qui vont servir Sa Majesté sur les galères. Je n'ai rien de plus à vous dire, et vous, rien de plus à demander. — Cependant, répliqua don Quichotte, je voudrais bien savoir sur chacun d'eux en particulier la cause de leur disgrâce. » A cela il ajouta d'autres propos si polis pour les engager à l'informer de ce qu'il désirait tant savoir, que l'autre gardien lui dit enfin: « Nous avons bien ici le registre où sont consignées les condamnations de chacun de ces misérables; mais ce n'est pas le moment de nous arrêter pour l'ouvrir et en faire lecture. Approchez-vous, et questionnez-les eux-mêmes; ils vous répondront s'ils en ont envie, et bien certainement ils l'auront, car ce sont des gens qui prennent également plaisir à faire et à raconter des tours de coquins. »

Avec cette permission, que don Quichotte aurait bien prise si on ne la lui eut accordée, il s'approcha de la chaîne, et demanda au premier venu pour quels péchés il allait en si triste équipage. « Pour avoir été amoureux, répondit l'autre. — Quoi! pas davantage? s'écria don Quichotte. Par ma foi! si l'on condamne les gens aux galères pour être amoureux, il y a longtemps que je devrais y ramer. — Oh! mes amours ne sont pas de ceux qu'imagine Votre Grâce, répondit le galérien. Quant à moi, j'aimai si éperdument une corbeille de lessive remplie de linge blanc, et je la serrai si étroitement dans mes bras, que, si la justice ne me l'eût arrachée par force, je n'aurais pas

encore, à l'heure qu'il est, cessé mes caresses. Je fus pris en flagrant. délit: il n'était pas besoin de question; la cause fut bâclée : on me chatouilla les épaules de cent coups de fouet, et quand j'aurai, par-dessus le marché, fauché le grande pré pendant trois ans, l'affaire sera faite. — Qu'est-ce que cela, faucher le grand pré? demanda don Quichotte. — C'est ramer aux galères, » répondait le forçat, qui était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, natif, à ce qu'il dit, de Piédraïta.

Don Quichotte fit la même demande au second, qui ne voulut pas répondre un mot, tant il marchait triste et mélancolique. Mais le premier répondit pour lui: « Celui-là, seigneur, va aux galères en qualité de serin de Canarie, je veux dire de musicien et de chanteur. — Comment donc! s'écria don Quichotte, envoie-t-on les musiciens et les chanteurs aux galères? — Oui, seigneur, répondit le forçat; il n'y a rien de pire au monde que de chanter dans le tourment. — Mais, au contraire, reprit don Quichotte; j'avais toujours entendu dire, avec le proverbe: Qui chante ses maux enchante. — Eh bien! c'est tout au rebours ici, repartit le galérien; qui chante une fois pleure toute sa vie. — Je n'y comprends rien, » dit don Quichotte. Mais un des gardiens lui dit : « Seigneur cavalier, parmi ces gens de bien, chanter dans le tourment veut dire confesser à la torture. Ce drôle a été mis à la question, et a fait l'aveu de son crime, qui est d'avoir été voleur de bestiaux ; et, sur son aveu, on l'a condamné à six ans de galères, sans compter deux cents coups de fouet qu'il porte déjà sur les épaules. Il marche toujours triste et honteux, à cause que les autres voleurs, aussi bien ceux qu'il laisse là-bas que ceux qui l'accompagnent ici, le méprisent, le bafouent et le maltraitent, parce qu'il a confessé le délit et n'a pas eu le courage de tenir bon pour le nier; car ils disent qu'il n'y a pas plus de lettres dans un *non* que dans un *oui,* et que c'est trop de bonheur pour un accusé d'avoir sur sa langue sa vie ou sa mort, et non pas sur la langue des témoins et des preuves; et, quant à cela, je trouve que tout le tort n'est pas de leur côté. — C'est bien aussi ce que je pense, répondit don Quichotte, lequel, passant au troisième, lui fit la même question qu'aux autres ; et celui-ci, sans se faire tirer l'oreille, répondit d'un ton dégagé : « Moi, je vais faire une visite de cinq ans à mesdames les galères, faute de dix ducats. — J'en donnerais bien vingt de bon cœur pour vous préserver de cette peine, s'écria don Quichotte. — Cela ressemble, reprit le galérien, à celui qui a sa bourse pleine au milieu de la mer, et qui meurt de faim, ne pouvant acheter ce qui lui manque. Je dis cela, parce que, si j'avais eu en temps opportun les vingt

ducats que m'offre à présent Votre Grâce, j'aurais graissé la patte du greffier, avivé l'esprit et la langue de mon avocat, de manière que je me verrais aujourd'hui au beau milieu de la place de Zocodover à Tolède, et non le long de ce chemin, accouplé comme un chien de chasse. Mais Dieu est grand, la patience bonne, et tout est dit. »



Don Quichotte passa au quatrième. C'était un homme de vénérable aspect, avec une longue barbe blanche qui lui couvrait toute la poitrine ; lequel, s'entendant demander pour quel motif il se trouvait à la chaîne, se mit à pleurer sans répondre un mot; mais le cinquième condamné lui servit de truchement. « Cet honnête barbon, dit-il, va pour quatre ans aux galères, après avoir été promené en triomphe dans les rues, à cheval et magnifiquement vêtu. — Cela veut dire, si je ne me trompe, interrompit Sancho, qu'il a fait amende honorable, et qu'il est monté au pilori. — Tout justement, reprit le galérien; et le délit qui lui a valu cette peine, c'est d'avoir été courtier d'oreille et même du corps tout entier; je veux dire que ce gentilhomme est ici en qualité de Mercure galant, et parce qu'il avait aussi quelques pointes et quelques grains de sorcellerie. — De ces pointes et de ces grains, je n'ai rien à dire, répondit don Quichotte; mais, quant à la qualité de Mercure galant tout court, je dis que cet homme ne mérite pas d'aller aux galères, si ce n'est pour y commander et pour en être le général.

Car l'office d'entremetteur d'amour n'est pas comme le premier venu ; c'est un office de gens habiles et discrets, très-nécessaire dans une république bien organisée, et qui ne devrait être exercé que par des gens de bonne naissance et de bonne éducation. On devrait même créer des inspecteurs et examinateurs pour cette charge comme pour les autres, et fixer le nombre des membres en exercice, ainsi que pour les courtiers de commerce. De cette manière on éviterait bien des maux, dont la seule cause est que trop de gens se mêlent du métier; gens sans tenue et sans intelligence, femmelettes, petits pages, drôles de peu d'années et de nulle expérience, qui, dans l'occasion la plus pressante, et quand il faut prendre un parti, ne savent plus reconnaître leur main droite de la gauche, et laissent geler leur soupe de l'assiette à la bouche. Je voudrais pouvoir continuer ce propos, et démontrer pourquoi il conviendrait de faire choix des personnes qui exerceraient dans l'État cet office si nécessaire; mais ce n'est ici ni le lieu ni le temps. Quelque jour j'en parlerai à quelqu'un qui puisse y pourvoir. Je dis seulement aujourd'hui que la peine que m'a causée la vue de ces cheveux blancs et de ce vénérable visage, mis à si rude épreuve pour quelques messages d'amour, s'est calmée à cette autre accusation de sorcellerie. Je sais bien pourtant qu'il n'y a dans le monde ni charmes ni sortiléges qui puissent, contraindre ou détourner la volonté, comme le pensent quelques simples. Nous avons parfaitement notre libre arbitre: ni plantes ni enchantements ne peuvent lui faire violence. Ce que font quelques femmelettes par simplicité, ou quelques fripons par fourberie, ce sont des breuvages, des mixtures, de vrais poisons, avec lesquels ils rendent les hommes fous, faisant accroire qu'ils ont le pouvoir de les rendre amoureux, tandis qu'il est, comme je le dis, impossible de cantraindre la volonté[146]. — Cela est bien vrai, s'écria le bon vieillard. Et en vérité, seigneur, quant à la sorcellerie, je n'ai point de faute à me reprocher : je ne puis nier quant aux entremises d'amour; mais jamais je n'ai cru malfaire en cela. Ma seule intention était que tout le monde se divertit, et vécût en paix et en repos, sans querelles comme sans chagrins. Mais ce désir charitable ne m'a pas empêché d'aller là d'où je pense bien ne plus revenir, tant je suis chargé d'années, et tant je souffre d'une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de répit. » A ces mots, le bon homme se remit à pleurer de plus belle, et Sancho en prit tant de pitié, qu'il tira de sa poche une pièce de quatre réaux, et lui en fit l'aumône.

Don Quichotte, continuant son interrogatoire, demanda au suivant quel était son crime; celui-ci, d'un ton non moins vif et dégagé que le précédent, répondit : « Je suis ici pour avoir trop folâtré avec deux de mes cousines germaines, et avec deux autres cousines qui n'étaient pas les miennes. Finalement, nous avons si bien joué tous ensemble aux petits jeux innocents, qu'il en est arrivé un accroissement de famille tel et tellement embrôuillé, qu'un faiseur d'arbres généalogiques n'aurait pu s'y reconnaître. Je fus convaincu par preuves et témoignages; la faveur me manqua, l'argent aussi, et je fus mis en danger de périr par la gorge. On m'a condamné à six ans de galères; je n'ai point appelé : c'est la peine de ma faute. Mais je suis jeune, la vie est longue, et tant qu'elle dure il y a remède à tout. Si Votre Grâce, seigneur chevalier, a de quoi secourir ces pauvres gens, Dieu vous le paiera dans le ciel, et nous aurons grand soin sur la terre de prier Dieu dans nos oraisons pour la santé et la vie de Votre Grâce, afin qu'il vous les donne aussi bonne et longue que le mérite votre respectable personne. » Celui-ci portait l'habit d'étudiant, et l'un des gardiens dit qu'il était très-élégant discoureur, et fort avancé dans le latin.



Derrière tous ceux-là venait un homme d'environ trente ans, bien fait et de bonne mine, si ce n'est cependant que lorsqu'il regardait il mettait l'un de ses yeux dans l'autre . Il était attaché bien différemment de ses compagnons; car il portait au pied une chaîne si longues, qu'elle lui faisait, en remontant, le tour du corps, puis deux forts anneaux à la gorge, l'un rivé à la chaîne, l'autre comme une espèce de carcan duquel partaient deux barres de fer qui descendaient jusqu'à la ceinture et aboutissaient à deux menottes où il avait les mains attachées par de gros cadenas; de manière qu'il ne pouvait ni lever ses mains à sa tête, ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi cet homme portait ainsi bien plus de fers que les autres. Le gardien répondit que c'était parce qu'il avait commis plus de crimes à lui seul que tous les autres ensemble, et que c'était un si hardi et si rusé coquin, que, même en le gardant de cette manière, ils n'étaient pas très-sûrs de le tenir, et qu'ils avaient toujours peur qu'il ne vint à leur échapper. « Mais quels grands crimes a-t-il donc faits, demanda don Quichotte, s'ils ne méritent pas plus que les galères? — Il y est pour dix ans, répondit le gardien, ce qui emporte la mort civile. Mais il n'y a rien de plus à dire, sinon que c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement dit Ginésille de Parapilla. — Holà! seigneur commissaire, dit alors le galérien, tout doucement, s'il vous plaît, et ne nous amusons pas à épiloguer sur les noms et surnoms. Je m'appelle Ginès et non Ginésille; et Passamont est mon nom de famille, non point Parapilla, comme vous dites. Et que chacun à la ronde se tourne et s'examine, et ce ne sera pas mal fait. — Parlez un peu moins haut, seigneur larron de la grande espèce, répliqua le commissaire, si vous n'avez envie que je vous fasse taire par les épaules. — On voit bien, reprit le galérien, que l'homme va comme il plaît à Dieu; mais, quelque jour, quelqu'un saura si je m'appelle ou non Ginésille de Parapilla. — N'est-ce pas ainsi qu'on t'appelle, imposteur? s'écria le gardien. — Oui, je le sais bien, reprit le forçat; mais je ferai en sorte qu'on ne me donne plus ce nom, ou bien je m'arracherai la barbe, comme je le dis entre mes dents. Seigneur chevalier, si vous avez quelque chose à nous donner, donnez-nous-le vite, et allez à la garde de Dieu, car tant de questions sur la vie du prochain commencent à nous ennuyer; et si vous voulez connaître la mienne, sachez que je suis Ginès de Passamont, dont l'histoire est écrite par les cinq doigts de cette main. — Il dit vrai, reprit le commissaire, lui-même a écrit sa vie, et si bien, qu'on ne peut rien désirer de mieux. Mais il a laissé le livre en gage dans la prison pour deux cents

réaux. — Et je pense bien le retirer, s'écria Ginès, fût-il engagé pour deux cents ducats. — Est-il donc si bon? demanda don Quichotte. — Si bon, reprit le galérien, qu'il fera la barbe à Lazarille de Tormès, et à tous ceux du même genre écrits ou à écrire. Ce que je puis dire à Votre Grâce, c'est qu'il rapporte des vérités, mais des vérités si gracieuses et si divertissantes, qu'aucun mensonge ne peut en approcher. — Et quel est le titre du livre? demanda don Quichotte. — *La vie de Ginès de Passamont,* répondit l'autre. — Est-il fini? reprit don Quichotte. — Comment peut-il être fini, répliqua Ginès, puisque ma vie ne l'est pas? Ce qui est écrit comprend depuis le jour de ma naissance jusqu'au moment où l'on m'a condamné cette dernière fois aux galères. Vous y aviez donc été déjà? reprit don Quichotte. — Pour servir Dieu et le roi, répondit Ginès, j'y ai déjà fait quatre ans une autre fois, et je connais le goût du biscuit et du nerf de bœuf, et je n'ai pas grand regret d'y retourner encore, car j'aurai le temps d'y finir mon livre; il me reste une foule de bonnes choses à dire, et, dans les galères d'Espagne, on a plus de loisir que je n'en ai besoin, d'autant plus qu'il ne m'en faut pas beaucoup pour ce qui me reste à écrire, car je le sais déjà par cœur[147]. — Tu as de l'esprit, lui dit don Quichotte. — Et du malheur, répondit Ginès, car le malheur poursuit toujours l'esprit. — Poursuit toujours la scélératesse ! s'écria le gardien. — Je vous ai déjà dit, seigneur commissaire, répliqua Passamont, de parler plus doux. Ces messieurs de la chancellerie ne vous ont pas mis cette verge noire en main pour maltraiter les pauvres gens qui sont ici, mais pour nous conduire où l'ordonne Sa Majesté. Sinon, et par la vie de... Mais suffit. Quelque jour les taches faites dans l'hôtellerie pourraient bien s'en aller à la lessive; que chacun se taise, et vive bien, et parle mieux encore; et suivons notre chemin, car c'est bien assez de fadaises comme cela. » Le commissaire leva sa baguette pour donner à Passamont la réponse à ses menaces; mais don Quichotte, se jetant au-devant du coup, le pria de ne point le frapper : « Ce n'est pas étonnant, lui dit-il, que celui qui a les mains si bien attachées ait du moins la langue un peu libre. » Puis, s'adressant à tous les forçats de la chaîne, il ajouta : « De tout ce que vous venez de me dire, mes très-chers frères, je découvre clairement que, bien qu'on vous ait punis pour vos fautes, les châtiment que vous allez subir ne sont pas fort de votre goût, et qu'enfin vous allez aux galères tout à fait contre votre gré. Je découvre aussi que le peu de courage qu'a montré l'un dans la question, le manque d'argent pour celui-ci, pour celui-là le manque de faveur, et, finalement, l'erreur on la passion du juge,

ont été les causes de votre perdition, et vous ont privés de la justice qui vous était due. Tout cela maintenant s'offre à ma mémoire pour me dire et me persuader que je dois montrer à votre égard pourquoi le ciel m'a mis au monde, pourquoi il a voulu que je fisse profession dans l'ordre de chevalerie dont je suis membre, et pourquoi j'ai fait vœu de porter secours aux malheureux qu'oppriment les forts et aux faibles. Mais, comme je sais qu'une des qualités de la prudence est de ne pas faire par la violence ce qui peut se faire par la douceur, je veux prier messieurs les gardiens et monsieur le commissaire de vouloir bien vous détacher et vous laisser aller en paix; d'autres ne manqueront pas pour servir le roi en meilleures occasions, et c'est, à vrai dire, une chose monstrueuse de rendre esclaves ceux que Dieu et la nature ont faits libres. Et d'ailleurs, seigneurs gardiens, continua don Quichotte, ces pauvres diables ne vous ont fait nulle offense; eh bien! que chacun d'eux reste avec son péché : Dieu est là-haut dans le ciel, qui n'oublie ni de châtier le méchant ni de récompenser le bon, et il n'est pas bien que des hommes d'honneur se fassent les bourreaux d'autres hommes, quand ils n'ont nul intérêt à cela. Je vous prie avec ce calme et cette douceur, afin d'avoir, si vous accédez à ma demande, à vous remercier de quelque chose. Mais, si vous ne le faites de bonne grâce, cette lance et cette épée, avec la valeur de mon bras, vous feront bien obéir par force.

— Voilà, pardieu, une gracieuse plaisanterie! s'écria le commissaire; c'était bien la peine de tant lanterner pour accoucher de cette belle idée. Tiens! ne veut-il pas que nous laissions aller les forçats du roi, comme si nous avions le pouvoir de les lâcher, ou qu'il eût celui de nous en donner l'ordre! Allons donc, seigneur, passez votre chemin, et redressez un peu le bassin que vous avez sur la tête, sans vous mêler de chercher cinq pattes à notre chat. — C'est vous qui êtes le chat, le rat, le forçat et le goujat! » s'écria don Quichotte. Et sans dire gare, il s'elance sur lui avec tant de furie, qu'avant que l'autre ait eu le temps de se mettre en garde, il le jette sur le carreau grièvement blessé d'un coup de lance. Le bonheur voulut que ce fût justement l'homme à l'arquebuse. Les autres gardes restèrent d'abord étonnés et stupéfaits à cette attaque inattendue; mais, reprenant bientôt leurs esprits, ils empoignèrent, ceux à cheval leurs épées, ceux à pied leurs piques, et assaillirent tous ensemble don Quichotte, qui les attendait avec un merveilleux sang-froid. Et sans doute il eût passé un mauvais quart d'heure, si les galériens, voyant cette belle occasion de recouvrer la liberté, n'eussent fait tous leurs efforts pour rompre la chaîne où ils étaient attachés côte à

côte. La confusion devint alors si grande, que les gardiens, tantôt accourant aux forçats qui se détachaient, tantôt attaquant don Quichotte, dont ils étaient attaqués, ne firent enfin rien qui vaille. Sancho aidait de son côté à délivrer Ginès de Passamont, qui prit le premier la clef des champs; et celui-ci, dès qu'il se vit libre, sauta sur le commissaire abattu, lui prit son épée et son arquebuse, avec laquelle, visant l'un, visant l'autre, sans tirer jamais, il eut bientôt fait vider le champ de bataille à tous les gardes, qui échappèrent, en fuyant, aussi bien à l'arquebuse de Passamont qu'aux pierres que leur lançaient sans relâche les autres galériens délivrés.

Sancho s'affligea beaucoup de ce bel exploit, se doutant bien que ceux qui se sauvaient à toutes jambes allaient rendre compte de l'affaire à la Sainte-Hermandad, laquelle se mettrait, au son des cloches et des tambours, à la poursuite des coupables. Il communiqua celle crainte à son maître, qu'il pria de s'éloigner bien vite du chemin et de s'enfoncer dans la montagne qui était proche. « C'est fort bien, répondit don Quichotte; mais je sais ce qu'il convient de faire avant tout. » Appelant alors tous les galériens qui couraient pêle-mêle, et qui avaient dépouillé le commissaire jusqu'à la peau, ces honnêtes gens se mirent en rond autour de lui pour voir ce qu'il leur voulait. Don Quichotte leur tint ce discours: « Il est d'un homme bien né d'être reconnaissant des bienfaits qu'il reçoit, et l'un des péchés qui offensent Dieu davantage, c'est l'ingratitude. Je dis cela, parce que vous avez vu, seigneurs, par manifeste expérience, le bienfait que vous avez reçu de moi, en paiement duquel je désire, ou plutôt telle est ma volonté, que, chargés de cette chaîne dont j'ai délivré vos épaules, vous vous mettiez immédiatement en chemin pour vous rendre à la cité du Toboso; que là vous vous présentiez devant ma dame Dulcinée du Toboso, à laquelle vous direz que son chevalier, celui de la Triste-Figure, lui envoie ses compliments, et vous lui conterez mot pour mot tous les détails de celte fameuse aventure, jusqu'au moment où je vous ai rendu la liberté si désirée. Après quoi vous pourrez vous retirer, et vous en aller chacun à la bonne aventure[148]. »

Ginès de Passamont, se chargeant de répondre pour tous, dit à don Quichotte:

« Ce que Votre Grâce nous ordonne, seigneur chevalier notre libérateur, est impossible à faire, de toute impossibilité; car nous ne pouvons aller tous ensemble le long de ces grands chemins, mais, au contraire, seuls, insolés, chacun tirant à part soi, et s'efforçant de se cacher dans les entrailles de la terre, pour n'être pas rencontrés par la Sainte-Hermandad, qui va sans

aucun doute lâcheur ses limiers à nos trousses. Ce que Voire Grâce peut faire, et ce qu'il est juste qu'elle fasse, c'est de commuer ce service et cette obligation de passage devant celte dame Dulcinée du Toboso en quelques douzaines de *Credo et d'Ave Maria,* que nous dirons en votre intention. C'est du moins une pénitence qu'on peut faire de nuit et de jour, pendant la fuite comme pendant le repos, en paix comme en guerre. Mais penser que nous allons maintenant retourner en terre d'Égypte, je veux dire que .nous allons reprendre notre chaîne et suivre le chemin du Toboso, c'est penser qu'il fait nuit à présent, quoiqu'il ne soit pas dix heures du matin; et nous demander une telle folie, c'est demander des poires à l'ormeau. — Eh bien! je jure Dieu, s'écria don Quichotte, s'enflammant de colère, don fils de mauvaise maison, don Ginésille de Paropillo, ou comme on vous appelle, que vous irez tout seul, l'oreille basse et la queue entre les jambes, avec toute la chaîne sur le dos. » Passamont, qui n'était pas fort endurant de sa nature, et qui n'était plus à s'apercevoir que la cervelle de don Quichotte avait un faux pli, puisqu'il avait commis une aussi grande extravagance que celle de leur rendre la liberté, se voyant traiter si cavalièrement, cligna de l'œil à ses compagnons, lesquels, s'éloignant tout d'une volée, firent pleuvoir sur don Quichotte une telle grêle de pierres, qu'il n'avait pas assez de mains pour se couvrir de sa rondache; et quant au pauvre Rossinante, il ne faisait pas plus de cas de l'éperon que s'il eût. été coulé en bronze. Sancho se jeta derrière son âne, et se défendit avec cet écu du nuage de pierres qui crevait sur tous les deux. Mais don Quichotte ne put pas si bien s'abriter, que je ne sais combien de cailloux ne l'atteignissent dans le milieu du corps, et si violemment, qu'ils l'emmenèrent avec eux par terre. Dès qu'il fut tombé, l'étudiant lui sauta dessus, et lui ôta de la tête son plat à barbe, dont il lui donna trois ou quatre coups sur les épaules, puis qu'il frappa autant de fois sur la terre, et qu'il mit presque en morceaux. Ces vauriens prirent ensuite au pauvre chevalier un pourpoint à doubles manches, qu'il portait par-dessus ses armes, et lui auraient enlevé jusqu'à ses bas, si l'armure des grèves n'en eût empêché, Ils débarrassèrent aussi Sancho de son manteau court, et le laissèrent en justaucorps; puis, ayant partagé entre eux tout le butin de la bataille, ils s'échappèrent chacun de son côté, ayant plus de soin d'éviter la Sainte-Hermandad, dont ils avaient grand'peur, que de se mettre la chaîne au cou, et de se présenter en cet état devant madame Dulcinée du Toboso. Il ne resta plus sur la place que l'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte: l'âne, pensif et tête basse, secouant de

temps en temps les oreilles, comme si l'averse de pierres n'eût pas encore cessé; Rossinante, étendu le long de son maître, car une autre décharge l'avait aussi jeté sur le carreau; Sancho, en manches de chemise, et tremblant à l'idée de la Sainte-Hermandad; enfin don Quichotte, l'âme navrée de se voir ainsi maltraité par ceux-là mêmes qui lui devaient un si grand bienfait.



CHAPITRE XXIII

De ce qui arriva au fameux don Quichotte dans la Sierra-Morena [149], l'une des plus rares aventures que rapporte cette véridique histoire.



DON Quichotte, se voyant en si triste état, dit à son écuyer : « Toujours, Sancho, j'ai entendu dire que faire du bien à de la canaille, c'est jeter de l'eau dans la mer. Si j'avais cru ce que tu m'as dit, j'aurais évité ce déboire; mais la chose est faite, prenons patience pour le moment, et tirons expérience pour l'avenir. — Vous tirerez expérience, répondit Sancho, tout comme je suis Turc. Mais, puisque vous dites que, si vous m'eussiez cru, vous eussiez évité ce malheur, croyez-moi maintenant, et vous en éviterez un bien plus grand encore. Car je vous déclare qu'avec la Sainte-Hermandad il n'y a pas de chevalerie qui tienne, et qu'elle ne fait pas cas de tous les chevaliers errants du monde pour deux maravédis. Tenez, il me semble déjà que ses flèches me sifflent aux oreilles[150]. — Tu es naturellement poltron, Sancho, reprit don Quichotte; mais, afin que tu ne dises pas que je suis entêté et que je ne fais jamais ce que tu me conseilles, pour cette fois, je veux suivre ton avis, et me mettre à l'abri de ce courroux qui te fait si peur. Mais c'est à une condition : que jamais, en la vie ou en la mort, tu ne diras à personne que je me suis éloigné et retiré de ce péril par frayeur, mais bien pour complaire à tes supplications. Si tu dis autre chose,

tu en auras menti, et dès à présent pour alors, comme alors pour dès à présent, je te donne un démenti, et dis que tu mens et mentiras toutes les fois que tu diras ou penseras pareille chose. Et ne me réplique rien; car, de penser seulement que je m'éloigne d'un péril, de celui-ci principalement où il semble que je montre je ne sais quelle ombre de peur, il me prend envie de rester là, et d'y attendre seul, non-seulement cette Sainte-Hermandad ou confrérie qui t'épouvante, mais encore les frères des douzes tribus d'Israël, et les sept frères Machabées, et les jumeaux Castor et Pollux, et tous les frères, confrères et confréries qu'il y ait au monde. — Seigneur, répondit Sancho, se retirer, ce n'est pas fuir, et attendre n'est pas sagesse quand le péril surpasse l'espérance et les forces. Il est d'un homme sage de se garder aujourd'hui pour demain, et de ne pas s'aventurer tout entier en un jour. Et sachez que tout rustre et vilain que je suis, j'ai bien quelque idée pourtant de ce qu'on appelle se bien gouverner. Ainsi, ne vous repentez pas d'avoir suivi mon conseil; montez plutôt sur Rossinante, si vous pouvez, ou sinon je vous aiderai; et suivez-moi, car le cœur me dit que nous avons plus besoin maintenant de nos pieds que de nos mains. »

Don Quichotte monta sur sa bête, sans répliquer un mot; et, Sancho prenant les devants sur son âne, ils entrèrent dans une gorge de la Sierra-Morena, dont ils étaient proches. L'intention de Sancho était de traverser toute cette chaîne de montagnes, et d'aller déboucher au Viso ou bien à Almodovar del Campo, après s'être cachés quelques jours dans ces solitudes, pour échapper à la Sainte-Hermandad, si elle se mettait à leur piste. Ce qui l'encouragea dans ce dessein, ce fut de voir que le sac aux provisions qu'il portait sur son âne avait échappé au pillage des galériens, chose qu'il tint à miracle, tant ces honnêtes gens avaient bien fureté, et pris tout ce qui leur convenait.

Les deux voyageurs arrivèrent cette nuit même au cœur de la Sierra-Morena, où Sancho trouva bon de faire halte, et même de passer quelques jours, au moins tant que dureraient les vivres. Ils s'arrangèrent donc pour la nuit entre deux roches et quantité de grands liéges. Mais la destinée, qui, selon l'opinion de ceux que n'éclaire point la vraie foi, ordonne et règle tout à sa fantaisie, voulut que Ginès de Passamont, cet insigne voleur qu'avaient délivré de la chaîne la vertu et la folie de don Quichotte, poussé par la crainte de la Sainte-Hermandad, qu'il redoutait avec juste raison, eût aussi songé à se cacher dans ces montagnes. Elle voulut de plus que sa frayeur et son étoile l'eussent conduit précisément où s'étaient arrêtés don Quichotte

et Sancho Panza, qu'il reconnut aussitôt, et qu'il laissa paisiblement endormir. Comme les méchants sont toujours ingrats, comme la nécessité est l'occasion qui fait le larron, et que le présent fait oublier l'avenir, Ginès, qui n'avait pas plus de reconnaissance que de bonnes intentions, résolut de voler l'âne de Sancho Panza, se souciant peu de Rossinante, qui lui parut un aussi mauvais meuble à vendre qu'à mettre en gage. Sancho dormait; Ginès lui vola son âne, et, avant que le jour vint, il était trop loin pour qu'on pût le rattraper.

L'aurore parut, réjouissant la terre, et attristant le bon Sancho Panza; car, ne trouvant plus son âne, et se voyant sans lui, il se mit à faire les plus tristes et les plus douloureuses lamentations, tellement que don Quichotte s'éveilla au bruit de ses plaintes, et l'entendit qui disait en pleurant : « O fils de mes entrailles, né dans ma propre maison, jouet de mes enfants, délices de ma femme, envie de mes voisins, soulagement de mes charges, et, finalement, nourricier de la moitié de ma personne, car, avec vingt-six maravédis que tu gagnais par jour, tu fournissais à la moitié de ma dépense! » Don Quichotte, qui vit les pleurs de Sancho et en apprit la cause, le consola par les meilleurs raisonnements qu'il put trouver, et lui promit de lui donner une lettre de change de trois ânons sur cinq qu'il avait laissés dans son écurie. A cette promesse, Sancho se consola, sécha ses larmes, calma ses sanglots, et remercia son maître de la faveur qu'il lui faisait.



Celui-ci, dès qu'il eut pénétré dans ces montagnes, qui lui semblaient des lieux tout à fait propres aux aventures qu'il cherchait, s'était senti le cœur bondir de joie. Il repassait en sa mémoire ces merveilleux événements qui,

dans de semblables lieux, âpres et solitaires, étaient arrivés à des chevaliers errants, et ces pensées l'absorbaient et le transportaient au point qu'il oubliait toute autre chose. Quant à Sancho, il n'avait d'autre souci, depuis qu'il croyait cheminer en lieu sûr, que de restaurer son estomac avec les débris qui restaient du butin fait sur les prêtres du convoi. Il s'en allait donc derrière son maître, chargé de tout ce qu'aurait dû porter le grison, [151] et tirant du sac pour mettre en son ventre; et il se trouvait si bien de cette manière d'aller, qu'il n'aurait pas donné une obole pour rencontrer toute autre aventure. En ce moment, il leva les yeux, et vit que son maître, s'étant arrêté, essayait de soulever avec la pointe de sa lance je ne sais quel paquet qui gisait par terre. Se hâtant alors d'aller lui aider, s'il en était besoin, il arriva au moment où don Quichotte soulevait sur le bout de sa pique un coussin et une valise attachées ensemble, tous deux en lambeaux et à demi pourris. Mais le paquet pesait tant que Sancho fut obligé d'aller le prendre à la main, et son maître lui dit de voir ce qu'il y avait dans la valise. Sancho s'empressa d'obéir, et, quoiqu' elle fût fermée avec une chaîne et son cadenas, il lui fut facile, par les trous qu'avait faits la pourriture, de voir ce qu'elle contenait. C'étaient quatre chemises de fine toile de Hollande, et d'autres hardes aussi élégantes que propres; et de plus, Sancho trouva dans un mouchoir un bon petit tas d'écus d'or. Dès qu'il les vit: « Béni soit le ciel tout entier, s'écria-t-il, qui nous envoie enfin une aventure à gagner quelque chose. » Il se remit à chercher, et trouva un petit livre de souvenirs richement relié. « Donne-moi ce livre, lui dit don Quichotte; quant à l'argent, garde-le, je t'en fais cadeau. » Sancho lui baisa les mains pour le remercier de cette faveur, et, dévalisant la valise, il mit la lingerie dans le sac aux provisions. A la vue de toutes ces circonstances, don Quichotte dit à son écuyer : « Il me semble, Sancho, et ce ne peut être autre chose, que quelque voyageur égaré aura voulu traverser ces montagnes, et que des brigands, l'ayant surpris au passage, l'auront assassiné, et seront venus l'enterrer dans cet endroit désert. — Cela ne peut pas être, répondit Sancho; car des voleurs n'auraient point laissé l'argent. — Tu as raison, reprit don Quichotte, et je ne devine vraiment pas ce que ce peut être. Mais attends, nous allons voir s'il n'y a pas dans ces tablettes quelque note d'où nous puissions dépister et découvrir ce que nous désirons savoir. » Il ouvrit le petit livre, et la première chose qu'il vit écrite, comme en brouillon, quoique d'une belle écriture, fut un sonnet, qu'il lut à haute voix pour que Sancho l'entendit. Ce sonnet disait :







« Ou l’amour n’a point assez de discernement, ou il a trop de cruauté ; ou bien ma peine n’est point en rapport avec la faute qui me condamne à la plus dure espèce de tourment.

«Mais, si l’amour est un dieu, personne n’ignore, et la raison le veut ainsi, qu’un dieu ne peut être cruel. Qui donc ordonne l’amère douleur que j’endure et que j’adore?

« Si je dis que c’est vous, Philis, je me trompe ; car tant de mal ne peut sortir de tant de bien, et ce n’est pas du ciel que me vient cet enfer.

« Il faut donc mourir, voilà le plus certain: car au mal dont la cause est inconnue, ce serait miracle de trouver le remède. »

« Cette chanson-là ne nous apprend rien, dit Sancho; à moins pourtant que, par ce fil dont il y est question, nous ne tirions le peloton de toute l’aventure. — De quel fil parles-tu? demanda don Quichotte. — Il me semble, répondit Sancho, que Votre Grâce a parlé de fil. — De Philis j’ai parlé, reprit don Quichotte, et c’est sans doute le nom de la dame dont se plaint l’auteur de ce sonnet; et, par ma foi! ce doit être un poëte passable, ou je n’entends rien au métier. — Comment, donc! s’écria Sancho; est-ce que Votre Grâce s’entend aussi à composer des vers? — Et plus que tu ne penses, répondit don Quichotte. C’est ce que tu verras bientôt, quand tu porteras à madame Dulcinée du Toboso une lettre écrite en vers du haut en

bas. Il faut que tu saches, Sancho, que tous, ou du moins la plupart des chevaliers errants des temps passés étaient de grands troubadours, c'est-à-dire de grands poëtes et de grands musiciens; car ces deux talents, ou ces deux gràces, pour les mieux nommer, sont essentielles aux amoureux errants. Il est vrai que les strophes des anciens chevaliers ont plus de vigueur que de délicatesse[152]. — Lisez autre chose, dit Sancho; peut-être trouverez-vous de quoi nous satisfaire. » Don Quichotte tourna la page, « Ceci est de la prose, dit-il, et ressemble à une lettre. — A une lettre missive [153] ? demanda Sancho. — Elle ne me semble, au commencement, qu'une lettre d'amour, répondit don Quichotte. — Eh bien! que Votre Grâce ait la bonté de lire tout haut, reprit Sancho; j'aime infiniment ces histoires d'amour. — Volontiers. » dit don Quichotte; et, lisant à haute voix, comme Sancho l'en avait prié, il trouva ce qui suit :

« La fausseté de tes promesses et la certitude de mon malheur me conduisent en un lieu d'où arriveront plus tôt à tes oreilles la nouvelle de ma mort que les expressions de mes plaintes. Tu m'as trahi ingrate, pour un homme qui a plus, mais qui ne vaut pas plus que moi. Si la vertu était estimée une richesse, je n'envierais pas le bonheur d'autrui, et je ne pleurerais pas mon propre malheur. Ce qu'avait fait ta beauté, tes actions l'ont détruit. Par l'une, je te crus un ange; par les autres, j'ai reconnu que tu étais une femme. Reste en paix, toi qui me fais la guerre ; et fasse le ciel que les perfidies de ton époux demeurent toujours cachées, afin que tu ne te repentes point de ce que tu as fait, et que je ne tire pas vengeance de ce que je ne désire plus. »

Quand don Quichotte eut achevé de lire cette lettre : «Elle nous en apprend encore moins que les vers, dit-il, si ce n'est pourtant que celui qui l'a écrite est quelque amant rebuté.» Feuilletant ensuite le livre en entier, il y trouva d'autres poésies et d'autres lettres, tantôt lisibles, tantôt effacées. Mais elles ne contenaient autre chose que des plaintes, des lamentations, des reproches, des plaisirs et des peines, des faveurs, des mépris, célébrant les unes et déplorant les autres.

Pendant que don Quichotte faisait l'examen des tablettes, Sancho faisait celui de la valise, sans y laisser, non plus que dans le coussin, un coin qu'il ne visitât, un repli qu'il ne furetât, une couture qu'il ne rompît, un flocon de laine qu'il ne triât soigneusement, pour que rien ne se perdit faute de diligence et d'attention; tant lui avaient éveillé l'appétit les écus d'or déjà

trouvés, et dont le nombre passait la centaine! Bien qu'il ne rencontrât rien de plus que cette trouvaille, il donna pour bien employés les sauts sur la couverture, les vomissements du baume de Fiera-bras, les caresses des gourdins, les coups de poing du muletier, l'enlèvement du bissac, le vol du manteau, et toute la faim, la soif et la fatigue qu'il avait souffertes au service de son bon seigneur, trouvant qu'il en était plus que payé et récompensé par l'abandon du trésor découvert.



Le chevalier de la Triste-Figure conservait un grand désir de savoir quel était le maître de la valise, conjecturant par le sonnet et la lettre, par la monnaie d'or et par les chemises fines, qu'elle devait avoir appartenu à quelque amoureux de haut étage, que les dédains et les perfidies de sa dame avaient conduit à quelque fin désespérée. Mais, comme en cet endroit âpre et sauvage il ne se trouvait personne dont il pût recueillir des informations, il ne pensa qu'à passer outre, sans prendre d'autre chemin que celui qui convenait à Rossinante, c'est-à-dire où la pauvre bête pouvait mettre un pied devant l'autre, et s'imaginant toujours qu'au travers de ces broussailles

devait enfin s'offrir quelque étrange aventure. Tandis qu'il cheminait dans ces pensées, il aperçut tout à coup, à la cime d'un monticule qui se trouvait en face de lui, un homme qui allait sautant de roche en roche et de buisson en buisson avec une étonnante légèreté. Il crut reconnaîtra qu'il était à demi nu, la barbe noire et touffue, les cheveux longs et en désordre, la tête découverte, les pieds sans chaussures, et les jambes sans aucun vêtement. Des chausses, qui semblaient de velours jaune, lui couvraient les cuisses, mais tellement en lambeaux, qu'elles laissaient voir la chair en plusieurs endroits. Bien qu'il eût passé avec la rapidité de l'éclair, cependant tous ces détails furent remarqués et retenus par le chevalier de la Triste-Figure. Celui-ci aurait bien voulu le suivre; mais il n'était pas donné aux faibles jarrets de Rossinante de courir à travers ces pierrailles, ayant d'ailleurs de sa nature le pas court et l'humeur flegmatique. Don Quichotte s'imagina aussitôt que ce devait être le maître de la valise, et il résolut à part soi de se mettre à sa poursuite, dût-il, pour le trouver, courir toute une année par ces montagnes. Il ordonna donc à Sancho de prendre par un côté du monticule, tandis qu'il prendrait par l'autre, espérant, à la faveur d'une telle manœuvre, rencontrer cet homme qui avait disparu si vite à leurs yeux. « Je ne puis faire ce que vous commandez, répondit Sancho; car, dès que je quitte Votre Grâce, la peur est avec moi, qui m'assaille de mille espèces d'alarmes et de visions. Et ce que je dis là doit vous servir d'avis pour que dorénavant vous ne m'éloigniez pas d'un doigt de votre présence. — J'y consens, reprit le chevalier de la Triste-Figure, et je suis ravi que tu aies ainsi confiance en mon courage, qui ne te manquera pas, quand même l'âme te manquerait au corps. Viens donc derrière moi, pas à pas, ou comme tu pourras, et fais de tes yeux des lanternes. Nous ferons le tour de ces collines, et peut-être tomberons-nous sur cet homme que nous venons d'entrevoir, et qui, sans aucun doute, n'est autre que le maître de notre trouvaille. — En ce cas, répondit Sancho, il vaut bien mieux ne pas le chercher; car, si nous le trouvons, et s'il est par hasard le maître de l'argent, il est clair que me voilà contraint de le lui restituer. Il vaut mieux, dis-je, sans faire ces inutiles démarches, que je reste en possession de bonne foi, jusqu'à ce que, sans tant de curiosité et de diligence, le véritable propriétaire vienne à se découvrir. Ce sera peut-être après que j'aurai dépensé l'argent, et alors le roi m'en fera quitte. — Tu te trompes en cela, Sancho, répondit don Quichotte. Dès que nous soupçonnons que c'est le maître de cet argent que nous avons eu devant les yeux, nous sommes

obligés de le chercher et de lui faire restitution; et si nous ne le cherchions pas, la seule puissante présomption qu'il en est le maître nous mettrait dans la même faute que s'il l'était réellement. Ainsi donc, ami Sancho, n'aie pas de peine de le chercher, car ce sera m'en ôter une grande si je le trouve. » Cela dit, il donna de l'éperon à Rossinante, et Sancho le suivit à pied, portant la charge de l'âne, grâce à Ginès de Passamont.





Quand ils eurent presque achevé le tour de la montagne, ils trouvèrent, au bord d'un ruisseau, le cadavre d'une mule portant encore la selle et la bride, à demi dévoré par les loups et les corbeaux; ce qui confirma davantage leur soupçon que ce fuyard était le maître de la valise et de la mule. Pendant qu'ils la considéraient, ils entendirent un coup de sifflet, comme ceux des pâtres qui appellent leurs troupeaux; puis tout à coup, à leur main gauche,

ils virent paraitre une grande quantité de chèvres, et derrière elles parut, sur le haut de la montagne, le chevrier qui les gardait, lequel était un homme d'âge. Don Quichotte l'appela aussitôt à grands cris, et le pria de descendre auprès d'eux. L'autre répondit en criant de même, et leur demanda comment ils étaient venus dans un lieu qui n'était guère foulé que par le pied des chèvres, ou des loups et d'autres bêtes sauvages. Sancho lui répliqua qu'il n'avait qu'à descendre, et qu'on lui rendrait bon compte de toute chose. Le chevrier descendit donc, et en arrivant auprès de don Quichotte, il lui dit: « Je parie que vous êtes à regarder la mule de louage qui est morte dans ce ravin. Eh bien! de bonne foi, il y a bien six mois qu'elle est à la même place. Mais, dites-moi, avez-vous rencontré par là son maître? — Nous n'avons rencontré personne, répondit don Quichotte, mais seulement un coussin et une valise que nous avons trouvés près d'ici. — Je l'ai bien aussi trouvée, moi, cette valise, repartit le chevrier ; mais je n'ai voulu ni la relever ni m'en approcher tant seulement, craignant quelque malheur, et qu'on ne m'accusât de l'avoir eue par vol; car le diable est fin, et il jette aux jambes de l'homme de quoi le faire trébucher et tomber, sans savoir pourquoi ni comment. — C'est justement ce que je disais, répondit Sancho; moi aussi, je l'ai trouvée, mais je n'ai pas voulu m'en approcher d'un jet de pierre. Je l'ai laissée là-bas, où elle est comme elle était, car je n'aime pas attacher des grelots aux chiens. — Dites-moi, bonhomme, reprit don Quichotte, savez-vous, par hasard, quel est le maître de ces objets? — Ce que je saurai vous dire, répondit le chevrier, c'est qu'il y a au pied de six mois environ qu'à des huttes de bergers, qui sont comme à trois lieues d'ici, arriva un jeune homme de belle taille et de bonne façon, monté sur cette même mule qui est morte par là, et avec cette même valise que vous dites avoir trouvée et n'avoir pas touchée. Il nous demanda quel était l'endroit de la montagne le plus âpre et le plus désert. Nous lui dîmes que c'était celui où nous sommes à présent; et c'est bien la vérité, car si vous entriez une demi-lieue plus avant, peut-être ne trouveriez-vous plus moyen d'en sortir, et je m'émerveille que vous ayez pu pénétrer jusqu'ici, car il n'y a chemin ni sentier qui conduise en cet endroit. Je dis donc qu'en écoutant notre réponse, le jeune homme tourna bride, et s'achemina vers le lieu que nous lui avions indiqué, nous laissant tous ravis de sa bonne mine et de la hâte qu'il se donnait à s'enfoncer dans le plus profond de la montagne. Et depuis lors nous ne le vîmes plus jamais, jusqu'à ce que, quelques jours après, il coupa le chemin à l'un de nos pâtres; et, sans lui rien dire, il s'approcha de

lui, et lui donna une quantité de coups de pied et de coups de poing. Ensuite, il s'en fut à la bourrique aux provisions, lui prit tout le pain et le fromage qu'elle portait, et, cela fait, il s'enfuit et rentra dans la montagne plus vite qu'un cerf. Quand nous apprîmes cette aventure, nous nous mines, quelques chevriers et moi, à le chercher presque pendant deux jours, dans le plus épais des bois de la montagne, au bout desquels nous le trouvâmes blotti dans le creux d'un gros liége. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, mais les habits déjà en pièces, et le visage si défiguré, si brûlé du soleil, qu'à peine nous le reconnaissions ; si bien que ce furent ses habits, tout déchirés qu'ils fussent, qui, par le souvenir que nous en avions gardé, nous tirent entendre que c'était bien là celui que nous cherchions. Il nous salua très-poliment; puis, en de courtes mais bonnes raisons, il nous dit de ne pas nous étonner de le voir aller et vivre de la sorte, que c'était pour accomplir certaine pénitence que lui avaient fait imposer ses nombreux péchés. Nous le priâmes de nous dire qui il était ; mais nous ne pûmes jamais l'y décider. Nous lui dîmes aussi, quand il aurait besoin de nourriture et de provisions, de nous indiquer où nous le trouverions, parce que nous lui en porterions de bon cœur et très-exactement ; et, si cela n'était pas plus de son goût, qu'il vînt les demander, mais non les prendre de force aux bergers. Il nous remercia beaucoup de nos offres, nous demanda pardon des violences passées, et nous promit de demander dorénavant sa nourriture pour l'amour de Dieu, sans faire aucun mal à personne. Quant à son habitation, il nous dit qu'il n'en avait pas d'autre que celle qu'il pouvait rencontrer où la nuit le surprenait ; enfin, après ces demandes et ces réponses, il se mit à pleurer si tendrement, que nous aurions été de pierre, nous tous qui étions à l'écouter, si nous n'eussions fondu en larmes. Il suffisait de considérer comment nous l'avions vu la première fois, et comment nous le voyions alors; car, ainsi que je vous l'ai dit, c'était un gentil et gracieux jeune homme, et qui montrait bien, dans la politesse de ses propos, qu'il était de bonne naissance et richement élevé, si bien que nous étions tous des rustres, et que, pourtant, sa gentillesse était si grande, qu'elle se faisait reconnaître même par la rusticité. Et tout à coup pendant qu'il était au milieu de sa conversation, le voilà qui s'arrête, qui devient muet, qui cloue ses yeux en terre un bon morceau de temps, et nous voilà tous étonnés, inquiets, attendant comment allait finir cette extase, et prenant de lui grande pitié; en effet, comme tantôt il ouvrait de grands yeux, tantôt les fermait, tantôt regardait à terre sans ciller, puis serrait les lèvres et

fronçait les sourcils, nous reconnûmes facilement qu'il était pris de quelque accident de folie. Mais il nous fit bien vite voir que nous pensions vrai; car il se releva tout à coup, furieux, de la terre où il s'était couché, et se jeta sur le premier qu'il trouva près de lui, avec tant de vigueur et de rage, que si nous ne le lui eussions arraché des mains, il le tuait à coups de poings et à coups de dents. Et tout en le frappant, il disait : « Ah ! traître de Fernand ! c'est ici, c'est ici que tu me paieras le tour infâme que tu m'as joué; ces mains vont t'arracher le cœur où logent et trouvent asile toutes les perversités réunies, principalement la fraude et la trahison ; » et il ajoutait à cela d'autres propos qui lendaient tous à mal parler de ce Fernand, et à l'appeler traître et perfide. Enfin, nous lui ôtâmes, non sans peine, notre pauvre camarade, et alors, sans dire un mot, il s'éloigna de nous à toutes jambes, et disparut si vite entre ses roches et ses broussailles qu'il nous fut impossible de le suivre. Nous avons de là conjecturé que la folie le prenait par accès, et qu'un particulier nommé Fernand a dû lui faire quelque méchant tour, aussi cruel que le montre l'état où il l'a réduit. Et tout cela s'est confirmé depuis par le nombre de fois qu'il est venu à notre rencontre, tantôt pour demander aux bergers de lui donner une part de leurs provisions, tantôt pour la leur prendre de force; car, quand il est dans ses accidents de folie, les bergers ont beau lui offrir de bon cœur ce qu'ils ont, il ne veut rien recevoir, mais il prend à coups de poing. Au contraire, quand il est dans son bon sens, il demande pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de politesse, et quand il a reçu, il fait tout plein de remerciements, sans manquer de pleurer aussi. Et je puis vous dire, en toute vérité, seigneurs, continua le chevrier, qu'hier nous avons résolu, moi et, quatre bergers, dont deux sont mes pâtres et deux mes amis, de le chercher jusqu'a ce que nous le trouvions, et, quand nous l'aurons trouvé, de le conduire, de gré ou de force, à la ville d'Almodovare, qui est à huit lieues d'ici; et là nous le ferons guérir si son mal peut être guéri, ou du moins nous saurons qui il est, quand il aura son bon sens, et s'il a des parents auxquels nous puissions donner avis de son malheur. Voilà, seigneurs, tout ce que je puis vous dire touchant ce que vous m'avez demandé, et comptez bien que le maître des effets, que vous avez trouvés est justement le même homme que vous avez vu passer avec d'autant plus de légèreté que ses habits ne le gênent guère. »



Don Quichotte, qui avait dit, en effet, au chevrier comment il avait vu courir cet homme à travers les broussailles, resta tout surpris de ce qu'il venait d'entendre; et, sentant s'accroître son désir de savoir qui était ce malheureux fou, il résolut de poursuivre sa première pensée, et de le chercher par toute la montagne, sans y laisser une caverne, une fente, un trou qu'il ne visitât jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé. Mais la fortune arrangea mieux les choses qu'il ne l'espérait; car, en ce même instant, parut, dans une gorge de la montagne qui débouchait sur eux, le jeune homme qu'il voulait chercher. Celui-ci s'avançait en marmottant dans ses lèvres des paroles qu'il n'eût pas même été possible d'entendre de près. Son costume était tel qu'on l'a dépeint; seulement, lorsqu'il fut proche, don Quichotte s'aperçut qu'un pourpoint en lambeaux qu'il portait sur les épaules était de peau de daim parfumée d'ambre[154]; ce qui acheva de le convaincre qu'une personne qui portait de tels habits ne pouvait être de basse condition. Quand le jeune homme arriva près d'eux, il les salua d'une voix rauque et brusque, mais avec beaucoup de courtoisie. Don Quichotte lui rendit ses saluts avec non moins de civilité, et, mettant pied à terre, il alla l'embrasser avec une grâce affectueuse, et le tint quelques minutes étroitement serré sur sa poitrine, comme s'il l'eût connu depuis longues années. L'autre, que nous pouvons bien appeler *le Déguenillé de la mauvaise mine*, comme don Quichotte *le chevalier de la Triste-Figure,* après s'être laissé donner l'embrassade, l'écarta un peu de lui, et, posant ses deux mains sur les épaules de don Quichotte, il se mit à le regarder comme s'il eût voulu chercher à le reconnaître, n'étant peut-être pas moins surpris de voir la figure, l'air et les armes de don Quichotte, que don Quichotte ne l'était de le

voir lui-même en cet état. Finalement, le premier qui parla, après leur longue accolade, ce fut le Déguenillé, qui dit ce que nous rapporterons plus loin.



CHAPITRE XXIV.

Où se continue l’histoire de la Sierra-Morena.



L’HISTOIRE rapporte que don Quichotte écoutait avec une extrême attention le misérable chevalier de la Montagne, lequel, poursuivant l’entretien, lui dit : « Assurément, seigneur, qui que vous soyez, car je ne vous connais pas, je vous rends grâce de la courtoisie et des marques d’affection que vous me donnez: et je voudrais me trouver en position de répondre autrement que par ma bonne volonté à celle que vous me témoignez dans l’aimable accueil que je reçois de vous. Mais ma triste destinée ne me donne rien autre chose, pour correspondre aux bons offices qui me sont rendus, que de bons désirs de les reconnaître. — Les miens, repartit don Quichotte, sont de vous servir, tellement que j’avais résolu de ne pas sortir de ces montagnes jusqu’à ce que je vous eusse découvert, et que j’eusse appris de votre bouche si la douleur dont l’étrangeté do votre vie montre que vous êtes atteint peut trouver quelque espèce de remède, pour le chercher, dans ce cas, avec toute la diligence possible. Et si votre malheurs est de ceux qui tiennent la porte fermée à toute espèce de consolation, je voulais du moins vous aider à le supporter, en mêlant aux vôtres mes gémissements et mes pleurs; car, enfin, c’est un soulagement dans les peines que de trouver quelqu’un qui s’y montre sensible. Si donc mes bonnes intentions méritent d’être récompensées par quelque preuve de

courtoisie, je vous supplie, seigneur, par celle que je vois briller en vous, et je vous conjure aussi par l'objet que vous avez aimé, ou que vous aimez le plus au monde, de me dire qui vous êtes. et quel motif vous a poussé à vivre et à mourir comme une bête brute au milieu de ces solitudes, où vous séjournez si différent de vous-même, ainsi que le prouvent les dehors de votre personne. Je jure, continua don Quichotte, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique pécheur indigne, et par la profession de chevalier errant, que si vous consentez, seigneur, à me complaire en cela, je vous servirai avec toute l'ardeur et le dévouement auxquels je suis tenu, étant ce que je suis, soit en soulageant votre disgrâce, s'il s'y trouve quelque remède, soit, comme je vous l'ai promis, en vous aidant à la pleurer. »

Le chevalier de la Forêt, qui entendait parler de cette façon celui de la Triste-Figure, ne faisait autre chose que le regarder, l'examiner, le considérer du haut en bas, et quand il l'eut contemplé tout à son aise, « Si l'on a, dit-il, quelque chose à me donner à manger, qu'on me le donne pour l'amour de Dieu; et quand j'aurai mangé, je ferai et je dirai tout ce qu'on voudra, en reconnaissance des bonnes intentions qui me sont témoignées. » Aussitôt Sancho tira de son bissac et le chevrier de sa pannetière ce qu'il fallait au Déguenillé pour apaiser sa faim. Celui-ci se jeta sur car qu'on lui offrit, comme un être abruti et stupide, et se mit à manger avec tant de voracité, qu'une bouchée n'attendait pas l'autre, et qu'il semblait plutôt les engloutir que les avaler. Tant qu'il mangea, ni lui ni ceux qui le regardaient ne soufflèrent mot; mais dès qu'il eut fini son repas, il leur fît signe de le suivre, et les conduisit dans une petite prairie verte et fraîche, qui se trouvait près de là au détour d'un rocher. En arrivant à cet endroit, il s'étendit sur l'herbe, les autres firent de même, et tout cela sans rien dire, jusqu'à ce qu'enfin le chevalier Déguenillé, s'étant bien arrangé dans sa place, leur parla de la sorte : « Si vous voulez, seigneurs, que je vous conte en peu de mots l'immensité de mes malheurs, il faut que vous me promettiez que, par aucune question, par aucun geste, vous n'interromprez le fil de ma triste histoire; car à l'instant où vous le feriez, ce que je raconterais en resterait là. » Ce préambule du chevalier Déguenillé rappela aussitôt à la mémoire de don Quichotte l'histoire que lui avait contée son écuyer, et qui resta suspendue faute d'avoir trouvé le nombre de chèvres qui avaient passé la rivière. Cependant le Déguenillé poursuivit : « Si je prends cette précaution, dit-il, c'est parceque je voudrais passer rapidement sur l'histoire de mes infortunes; car les rappeler à ma mémoire ne peut servir à rien qu'à m'en

causer de nouvelles; et moins vous m'interrogerez, plus tôt j'aurai fait de les dire : mais je n'omettrai rien toutefois de ce qui a quelque importance pour satisfaire pleinement votre curiosité. » Don Quichotte lui fit, au nom de tous, la promesse qu'il ne serait point interrompu; et lui, comptant sur cette assurance, commença de la sorte :

« Mon nom est Cardénio, mon pays une des principales villes de l'Andalousie, ma famille noble, mes parents riches, et mon malheur si grand, que mes parents l'auront pleuré et que ma famille l'aura ressenti, sans que leur richesse puisse l'adoucir ; car pour remédier aux maux que le ciel envoie, les biens de la fortune ont peu de puissance. Dans ce même pays vivait un ange du ciel, en qui l'amour avait placé toutes les perfections, toutes les gloires qu'il me fut possible d'ambitionner. Telle était la beauté de Luscinde, demoiselle aussi noble, aussi riche que moi, mais plus heureuse, et moins constante que ne méritaient mes honnêtes sentiments. Cette Luscinde, je l'aimai, je l'adorai dès mes plus tendres années. Elle aussi, elle m'aima avec cette innocence et cette naïveté que permettait son jeune âge. Nos parents s'étaient aperçus de notre mutuelle affection, mais sans regret, car ils voyaient bien qu'en continuant au delà de l'enfance, elle ne pouvait avoir d'autre fin que le mariage, chose que semblait arranger d'avance l'égalité de notre noblesse et de nos fortunes. Pour tous deux, en effet, l'amour grandit avec l'âge, et le père de Luscinde crut devoir, par bienséance, me refuser l'entrée de sa maison, imitant ainsi les parents de cette Thisbé, tant de fois célébrée par les poëtes. Cette défense de nous voir ne fit qu'ajouter un désir au désir, une flamme à la flamme; car, bien qu'elle imposât silence à nos lèvres, elle ne put l'imposer à nos plumes, lesquelles savent, plus librement que la langue, faire entendre à qui l'on veut les sentiments que l'âme renferme, puisque souvent la présence de l'objet aimé trouble la résolution la mieux arrêtée, et rend muette la langue la plus hardie. O ciel! combien de billets je lui écrivis! combien de réponses je reçus, honnêtes et tendres! combien de chansons je composai, et des vers amoureux, où mon âme déclarait ses sentiments secrets, peignait ses désirs brûlants, entretenait ses souvenirs, et se délassait de ses transports ! A la fin, me voyant réduit au désespoir, et sentant que mon âme se consumait dans l'envie de revoir Luscinde, je résolus de tenter et de mettre en œuvre ce qui me semblait le plus convenable pour atteindre le prix si désiré et si mérité de mon amour, c'est-à-dire de la demander à son père pour légitime épouse. Je le fis en effet ; il me répondit qu'il était

sensible à l'intention que je montrais de vouloir l'honorer de mon alliance et m'honorer de la sienne ; mais que, mon père vivant encore, c'était à lui qu'il appartenait à juste droit de faire cette demande, car si cette union n'était pleinement de son agrément et de son goût, Luscinde n'était point une femme à prendre un mari et à se donner pour épouse à la dérobée. Comme il me parut avoir raison en tout ce qu'il disait, je lui rendis grâce de ses bonnes intentions, et j'espérai que mon père donnerait son consentement dès que je le lui demanderais.





«Dans cet espoir, j'allai à l'instant même dire à mon père quel était mon désir. Mais au moment où j'entrai dans son appartement, je le trouvai tenant à la main une lettre ouverte, qu'il me remit avant que je lui eusse dit une parole. « Cardénio, me dit-il, tu verras par cette lettre que le duc Ricardo te veut du bien. » Le duc Ricardo, comme vous devez le savoir, seigneurs , est un grand d'Espagne qui a ses terres dans la plus belle contrée de l'Andalousie. Je pris la lettre, je la lus, et je vis qu'elle était conçue en termes tels, qu'à moi-même il me parut impossible que mon père manquât de condescendre à ce qui lui était demandé. Le duc le priait (le m'envoyer aussitôt où il résidait, disant qu'il voulait que je fusse, non point attaché à la personne de son fils ainé, mais son compagnon, et qu'il se chargeait de me placer en une situation qui répondit à l'estime qu'il avait pour moi. Je devins muet à la lecture de cette lettre, et surtout quand j'entendis mon père ajouter : « D'ici à deux jours, Cardénio, tu partiras pour obéir à la volonté du duc, et rends grâces à Dieu, qui l'ouvre un chemin par lequel tu dois atteindre à ce que tu mérites. » A ces propos, il ajouta les conseils que donne un père en cette occasion. Le moment de mon départ arriva. J'avais entretenu Luscinde la nuit précédente, et lui avais conté tout ce qui se passait. J'en avais également rendu compte à son père en le suppliant de me garder quelque temps sa parole, et de différer de prendre un parti pour sa fille, au moins jusqu'à ce que je susse ce que Ricardo voulait de moi. Il m'en fit la promesse, et Luscinde la confirma par mille serments, par mille défaillances. Je me rendis enfin auprès du duc Ricardo, et je reçus de lui un accueil si bienveillant, qu'aussitôt l'envie s'éveilla parmi les gens de sa maison, car il leur sembla que les marques d'intérêt dont me comblait le duc étaient à leur préjudice. Mais celui de tous qui témoigna le plus de joie de mon arrivée, ce fut son second fils, appelé don Fernand, beau jeune homme, de nobles manières, libéral, et facile à s'éprendre, lequel voulut bientôt que je fusse à tel point son ami, que notre liaison fit gloser tout le monde. L'aîné m'aimait sans doute, et me traitait avec distinction, mais sans avoir pour moi, néanmoins, l'affection et l'intimité de don Fernand. Or il arriva que, comme entre amis rien n'est secret, et que la privauté dont je jouissais auprès de don Fernand avait cessé de s'appeler ainsi pour devenir amitié, il me confiait toutes ses pensées, entre autres un sentiment amoureux qui lui causait quelque souci. Il aimait une jeune paysanne, vassale de son père, dont les parents étaient très-riches, et si belle, si spirituelle, si sage, que ceux qui la connaissaient ne savaient en laquelle de

ces qualités elle excellait davantage. Tant d'attraits réunis en la belle paysanne enflammèrent à tel point les désirs de don Fernand, qu'il résolut, pour faire sa conquête, et tout autre moyen demeurant sans succès, de lui donner parole de l'épouser. Pour répondre à l'amitié qu'il me portait, je me crus obligé de chercher, par les plus puissantes raisons et les exemples les plus frappants que je pus trouver, à le détourner d'un tel dessein; et, voyant que mes remontrances étaient vaines, je résolus de tout découvrir au duc son père. Mais don Fernand, adroit et fin, se douta que je prendrais ce parti; car il vit bien qu'en serviteur loyal je ne pouvais tenir cachée une chose si déshonorante pour le duc mon seigneur. Aussi, voulant me distraire et me tromper, il me dit qu'il ne trouvait pas de meilleur remède pour écarter de son souvenir la beauté qui l'avait soumis que de s'absenter quelques mois, et qu'il voulait en conséquence que nous vinssions tous deux chez mon père, en donnant au duc le prétexte d'aller acheter quelques bons chevaux dans ma ville natale, où s'élèvent les meilleurs de l'univers. Quand je l'entendis ainsi parler, poussé par ma tendresse, j'aurais approuvé sa résolution, fût-elle moins sage, comme la plus judicieuse qui se pût imaginer, en voyant quelle heureuse occasion elle m'offrait de revoir ma Luscinde. Dans cette pensée et dans ce désir, j'approuvai son avis, je l'affermis en son dessein, et lui conseillai de le mettre en pratique sans retard, disant que l'absence, en dépit des plus fermes sentiments, a d'infaillibles effets. Mais, comme je l'appris ensuite, don Fernand ne m'avait fait cette proposition qu'après avoir abusé de la jeune paysanne sous le faux titre de son époux, et il cherchait une occasions de se mettre en sûreté avant d'être découvert, craignant le courroux que ferait éclater son père en apprenant sa faute. Comme, chez la plupart des jeunes gens, l'amour ne mérite pas ce nom ; que c'est un désir passager qui n'a d'autre but que le plaisir, et qu'une fois celui-ci obtenu l'autre s'éteint, ce qui n'arrive point à l'amour véritable, aussitôt que don Fernand eut possédé la paysanne, ses désirs s'apaisèrent, et sa flamme s'éteignit; tellement que, s'il avait d'abord feint de vouloir s'éloigner pour éviter de prendre un engagement, il voulait s'éloigner alors pour éviter de le tenir. Le duc lui donna la permission de partir, et me chargea de l'accompagner. Nous arrivâmes dans ma ville, où mon père le reçut comme l'exigeait la qualité d'un tel hôte. Je revis bientôt Luscinde, et mes feux renaquirent, sans avoir été ni morts ni refroidis. Pour mon malheur, je les fis connaître à don Fernand, car il me semblait que la loi de notre amitié m'obligeait à ne lui

garder aucun secret. Je lui vantai les charmes, les grâces et l'esprit de Luscinde, avec une telle passion, que mes louanges lui donnèrent l'envie de voir une personne ornée de tant d'attraits. Mon triste sort voulut que je satisfisse son désir; une nuit, je la lui fis voir à la lumière d'une bougie, par une fenêtre où nous avions coutume de nous entretenir. Il la vit, et toutes les beautés qu'il avait vues jusqu'alors furent mises en oubli. Il resta muet, absorbé, insensible, et, finalement, épris d'amour au point où vous le verrez dans le cours de ma triste histoire. Pour enflammer davantage son désir, qu'il me cachait à moi, et ne découvrait qu'au ciel, la destinée voulut qu'il trouvàt un jour un billet qu'elle m'écrivait pour m'engager à demander sa main à son père, billet si plein de grâce, de pudeur et d'amour, qu'après l'avoir lu il me dit qu'en la seule Luscinde se trouvaient réunis tous les charmes de l'esprit et de la beauté répartis dans le reste des femmes. Il est bien vrai, et je veux l'avouer à présent, que, tout en voyant avec quels justes motifs don Fernand faisait l'éloge de Luscinde, j'étais fâché d'entendre de telles louanges dans sa bouche, et je commençai justement à me défier de lui. En effet, à tous moments il voulait que nous parlassions de Luscinde, et sans cesse il ramenait l'entretien sur son compte, dût-il le tirer par les cheveux. Tout cela éveillait en mon âme quelque soupçon de jalousie, non que je craignisse aucun revers de la constance et de la loyauté de Luscinde, et pourtant ma destinée me faisait craindre précisément ce qu'elle me préparait. Don Fernand cherchait toujours à lire les billets que j'envoyais à Luscinde et ceux qu'elle me répondait, sous le motif qu'il prenait un grand plaisir à l'ingénieuse expression de notre tendresse.



« Un jour, il arriva que Luscinde m'ayant demandé à lire un livre de chevalerie pour lequel elle avait beaucoup de goût, l'*Amadis de Gaule. . .*» A peine don Quichotte eut-il entendu prononcer le mot de livre de chevalerie, qu'il s'écria : « Si Votre Grâce m'eût dit, au commencement de son histoire, que Sa Grâce mademoiselle Luscinde avait du goût pour les

livres de chevalerie, vous n'auriez eu nul besoin d'autre éloge pour me faire apprécier l'élévation de son intelligence, qui ne pouvait être ornée d'autant de mérite que vous, seigneur, nous l'avez dépeinte, si elle eût manqué de goût pour une si exquise et si savoureuse lecture. Aussi, quant à moi, n'est-il plus besoin d'entrer en dépense de paroles pour me vanter ses charmes, son mérite et son esprit; il m'a suffi d'apprendre où se dirigent ses goûts pour la déclarer la plus belle et la plus spirituelle des femmes de ce monde. Seulement j'aurais voulu, seigneur, que Votre Grâce lui eût envoyé, en même temps qu'*Amadis de Gaule*, ce bon *don Rugel de Grèce,* car je suis sûr que mademoiselle Luscinde se fût beaucoup divertie de Daraïda et Garaya, et des élégants propos du pasteur Darinel [155], et des admirables vers de ses bucoliques, qu'il chantait et jouait avec tant de grâce, d'esprit et d'enjouement; mais le temps viendra de réparer facilement cette faute; et ce sera dès que Votre Grâce voudra bien s'en venir avec moi dans mon village; car là, je pourrai lui donner plus de trois cents volumes qui font les délices de mon âme et les délassements de ma vie; bien que je croie me rappeler que je n'en ai plus aucun, grâce à la malice et à l'envie dès méchants enchanteurs. Et que Votre Grâce me pardonne si j'ai contrevenu à la promesse que nous lui avions faite de ne point interrompre son récit; mais dès que j'entends parler de chevalerie et de chevaliers errants, il n'est pas plus en mon pouvoir de m'empêcher d'y joindre mon mot qu'il n'est possible aux rayons du soleil de cesser de répandre la chaleur, ou à ceux de la lune, l'humidité. Ainsi donc, excusez, et poursuivez, ce qui viendra maintenant le plus à propos. »

Pendant que don Quichotte débitait le discours qui vient d'être rapporté, Cardénio avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Et, bien que, par deux fois, don Quichotte l'eût prié de continuer son histoire, il ne voulait ni relever la tête ni répondre un mot. Mais enfin, après un long silence, il se redressa et dit : « Je ne puis m'ôter une chose de la pensée, et personne au monde ne me l'en ôtera, et celui-là serait un grand maraud qui croirait ou ferait croire le contraire : c'est que ce belître insigne de maître Élisabad [156] vivait en concubinage avec la reine Madasime. — Oh! pour cela non, de par tous les diables! s'écria don Quichotte, enflammé de colère, et donnant un démenti assaisonné comme de coutume; c'est une grande malignité, ou plutôt une grande coquinerie de parler ainsi. La reine Madasime fut une noble et

vertueuse dame, et l'on ne peut supposer qu'une si haute princesse s'avisât de faire l'amour avec un guérisseur de hernies. Et qui dira le contraire en a menti comme un misérable coquin; et c'est ce que je lui ferai voir à pied ou à cheval, armé ou désarmé, de jour ou de nuit, et de telle manière qu'il lui fera plaisir. » Cependant Cardénio le regardait fixement, car il venait d'être repris d'un accès de folie, et n'était pas plus en état de continuer son histoire que don Quichotte de l'entendre, tant celui-ci s'était piqué de l'injure faite à Madasime. Chose étrange! il avait pris parti pour elle, tout comme si elle eût été réellement sa véritable et légitime souveraine ; tellement il s'était entêté de ses excommuniés de livres! Or donc, Cardénio étant redevenu fou, dès qu'il s'entendit donner un démenti et traiter de coquin, avec d'autres gentillesses semblables, il prit mal la plaisanterie, et, ramassant un gros caillou qui se trouvait à ses pieds, il en donna un tel coup dans la poitrine à don Quichotte, qu'il le culbuta roide sur le dos. Sancho Panza, qui vit ainsi traiter son seigneur, se jeta sur le fou le poing fermé; mais le fou le reçut de telle sorte que, d'une gourmade, il l'envoya par terre; et, lui montant sur l'estomac, il lui foula les côtes tout à plaisir. Le chevrier, qui voulut défendre Sancho, courut la même chance, et après les avoir tous trois moulus et rendus, le fou les laissa, et s'en fut, avec un merveilleux sang-froid, regagner les bois de la montagne. Sancho se releva; mais, dans la rage qu'il avait de se voir ainsi rossé sans raison, il s'en prit au chevrier, lui disant que c'était sa faute, puisqu'il ne les avait pas avertis que cet homme avait de temps en temps des accès de folie, et que, s'ils l'eussent su, ils se seraient tenus sur leurs gardes. Le chevrier répondit qu'il avait dit cela précisément, et que, si l'autre ne l'avait pas entendu, ce n'était pas sa faute. Sancho repartit, le chevrier répliqua, et la fin des reparties et des répliques fut de s'empoigner à la barbe, et de se donner de telles gourmades, que si don Quichotte ne les eût séparés, ils se mettaient en pièces. Sancho disait, tenant le chevrier à la poignée : « Laissez-moi faire, seigneur chevalier de la Triste-Figure ; celui-ci est vilain comme moi, et n'est pas armé chevalier; et je puis bien tout à mon aise me venger du tort qu'il m'a fait, en combattant avec lui main à main, comme un homme d'honneur. — C'est vrai, répondit don Quichotte ; mais je sais qu'il n'y a nullement de sa faute dans ce qui nous est arrivé. » En disant cela, il leur fit faire la paix; puis il demanda de nouveau au chevrier s'il serait possible de trouver Cardénio, car il mourait d'envie de savoir la fin de son histoire. Le chevrier lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, qu'il ne savait au juste où Cardénio faisait sa demeure, mais

que, s’il parcourait avec soin ces alentours, il ne manquerait pas de le rencontrer, ou raisonnable ou fou.

CHAPITRE XXV.

Qui traite des choses étranges qui arrivèrent, dans la Sierra-Morena, au vaillant chevalier de la Manche, et de la pénitence qu'il fit à l'imitation du Beau-Ténébreux.



DON Quichotte, ayant fait ses adieux au chevalier, remonta sur Rossinante, et donna ordre à Sancho de le suivre; lequel obéit, mais de mauvaise grâce, forcé qu'il était d'aller à pied. Ils pénétraient peu à peu dans le plus âpre de la montagne, et Sancho mourait d'envie de deviser, tout en marchant, avec son maître ; mais il aurait voulu que celui-ci engageât la conversation, pour ne pas contrevenir aux ordres qu'il en avait reçus. A la fin, ne pouvant supporter un aussi long silence, il lui dit: « Seigneur don Quichotte, que Votre Grâce veuille bien me donner sa bénédiction et mon congé; je veux m'en aller d'ici , et retourner à ma maison pour y retrouver ma femme et mes enfants, avec lesquels je pourrai du moins parler et converser tout à mon aise; car enfin, prétendre que j'aille avec Votre Grâce à travers ces solitudes, de jour et de nuit, sans que je puisse lui parler quand l'envie m'en prend, c'est m'enterrer tout vif. Encore, si le sort voulait que les animaux parlassent, comme au temps d'Isope, le mal ne serait pas si grand, car je causerais avec mon âne[157], ou la première bête venue, de tout ce qui me passerait par l'esprit, et je

prendrais ainsi mon mal en patience. Mais c'est une rude chose, et qu'on ne peut bonnement supporter, que de s'en aller cherchant des aventures toute sa vie, sans trouver autre chose que des coups de poing, des coups de pied, des coups de pierre et des sauts de couverture, et avec tout cela, il faut se coudre la bouche, sans oser tâcher ce qu'on a sur le cœur, comme si l'on était muet. — Je t'entends, Sancho, répondit don Quichotte : tu meurs d'envie que je lève l'interdit que j'ai jeté sur ta langue. Eh bien ! tiens-le pour levé, et dis tout ce que tu voudras, mais à condition que cette suspension de l'interdit ne durera pas au delà du temps que nous passerons dans ces montagnes. — Soit, dit Sancho ; pourvu que je parle maintenant, Dieu sait ce qui viendra plus tard. Et pour commencer à jouir de ce sauf-conduit, je vous demanderai à quel propos Votre Grâce s'avisait de prendre le parti de cette reine Marcassine, ou comme elle s'appelle. Et que diable vous importait que cet Élie l'abbé fût ou non son bon ami? Je crois que si vous aviez laissé passer ce point, dont vous n'étiez pas juge, le fou aurait passé plus avant dans son histoire, et nous aurions évité, vous le caillou dans l'estomac, moi plus de dix soufflets sur la face, et autant de coups de pied sur le ventre. — Par ma foi, Sancho, répondit don Quichotte, si tu savais aussi bien que je le sais quelle noble et respectable dame fut cette reine Madasime, je sais que tu dirais que ma patience a été grande de ne pas briser la bouche d'où étaient sortis de tels blasphèmes, et c'est un grand blasphème de dire ou de penser qu'une reine vive en concubinage avec un chirurgien. La vérité de l'histoire est que ce maître Élisabad dont le fou a parlé était un homme très-prudent et de bons conseils, et qu'il servit autant de gouverneur que de médecin à la reine; mais s'imaginer qu'elle était sa bonne amie, c'est une insolence digne du plus sévère châtiment. Et d'ailleurs, pour que tu conviennes que Cardénio. ne savait ce qu'il disait, tu dois observer que, lorsqu'il parlait ainsi, il était déjà retombé dans ses accès. — C'est justement ce que je dis, reprit Sancho, et qu'il ne fallait faire aucun cas des paroles d'un fou, car enfin, si votre bonne étoile ne vous eût secouru, et si le caillou, au lieu de s'acheminer à l'estomac, eût pris la route de la tête, nous serions frais maintenant pour avoir voulu défendre cette belle dame que Dieu a mise en pourriture. — Eh bien! Sancho, répliqua don Quichotte, mets-toi dans la tête que sa folie même ne pouvait absoudre Cardénio. Contre les sages et contre les fous, tout chevalier errant est obligé de prendre parti pour l'honneur des femmes, quelles qu'elles puissent être; à plus forte raison des princesses de haut étage, comme le fut la reine

Madasime, à laquelle je porte une affection toute particulière pour ses rares qualités; car, outre qu'elle était prodigieusement belle, elle se montra prudente, patiente et courageuse dans les nombreux malheurs qui l'accablèrent. C'est alors que les conseils et la société de maître Élisabad lui furent d'un grand secours pour l'aider à supporter ses peines avec prudence et fermeté. De là le vulgaire ignorant et malintentionné prit occasion de dire et de croire qu'elle était sa maîtresse. Mais ils en ont menti, dis-je encore, et ils en auront encore menti deux cents autres fois, tous ceux qui oseront dire ou penser telle chose. — Je ne le dis ni ne le pense, moi, répondit Sancho; et que ceux qui mordent à ce conte le mangent avec leur pain. S'ils ont ou non couché ensemble, c'est à Dieu qu'ils en auront rendu compte. Moi, je viens de nos vignes, je ne sais rien de rien, je n'aime pas m'enquérir de la vie d'autrui; et celui qui achète et ment, dans sa bourse le sent. D'ailleurs, nu je suis né, nu je me trouve; je ne perds ni ne gagne. Mais, eussent-ils été bons amis, que m'importe à moi! Bien des gens croient qu'il y a des quartiers de lard où il n'y a pas seulement de crochets pour les pendre. Mais qui peut mettre des portes aux champs? n'a-t-on pas glosé de Dieu lui-même? — Ah! sainte Vierge, s'écria don Quichotte , combien de niaiseries enfiles-tu, Sancho, les unes aux bout des autres! Eh! quel rapport y a-t-il entre l'objet qui nous occupe et les proverbes que tu fais ainsi défiler? Par ta vie, Sancho, tais-toi une fois pour toutes, et ne t'occupe plus désormais que de talonner ton âne, sans te mêler de ce qui ne te regarde pas, et mets-toi bien dans la tête, avec l'aide de chacun de tes cinq sens, que tout ce que je fis, fais et ferai, est d'accord avec la droite raison, et parfaitement conforme aux lois de la chevalerie, que je connais mieux que tous les chevaliers qui en ont fait profession dans le monde. — Mais, seigneur, répondit Sancho, est-ce une bonne règle de chevalerie, que nous allions ainsi par ces montagnes comme des enfants perdus, sans chemin ni sentier, et cherchant un fou, auquel, dès que nous l'aurons trouvé, il pourrait bien prendre envie de finir ce qu'il a commencé, non de son histoire, mais de la tête de Votre Grâce et de mes côtes à moi, je veux dire d'achever de nous les rompre? — Tais-toi, Sancho, je te le répète, reprit don Quichotte; car il faut. que tu saches que ce qui m'amène dans ces lieux déserts, ce n'est pas seulement le désir de rencontrer le fou, mais bien aussi celui que j'ai d'y faire une prouesse capable d'éterniser mon nom et de répandre ma renommée sur toute la face de la terre, telle enfin qu'elle doit mettre le sceau à tous les mérites qui rendent parfait et fameux un chevalier errant. —

Et cette prouesse est-elle bien périlleuse? demanda Sancho. — Non, répondit le chevalier de la Triste-Figure, bien que le dépuisse tourner de manière que nous ayons, au lieu de chance, du guignon. Mais tout dépendra de ta diligence. — Comment de ma diligence? reprit Sancho. — Oui, reprit don Quichotte, car, si tu reviens vite d'où je vais t'envoyer, vite finira ma peine et vite commencera ma gloire. Mais, comme il n'est pas juste que je te tienne davantage en suspens et dans l'attente du sujet de mes propos, je veux que tu saches, ô Sancho, que le fameux Amadis de Gaule fut un des plus parfaits chevaliers errants : que dis-je ? un des plus parfaits! le seul, l'unique, le premier, le seigneur de tous les chevaliers qui étaient au monde de son temps. J'en suis bien fâché pour don Bélianis, et pour tous ceux qui disent qu'il l'égala en quelque chose, car ils se trompent, sur ma foi. Je dis, d'un autre côté, que, lorsqu'un peintre veut devenir célèbre dans son art, il essaie d'imiter les originaux des meilleurs peintres qu'il connaisse; et la même règle doit courir pour tous les métiers, pour toutes les professions qui servent à la splendeur des républiques C'est encore ce que doit faire et ce que fait celui qui veut gagner une réputation de prudence et de patience; il imite Ulysse dans la personne et les travaux duquel Homère nous a tracé un portrait vivant de l'homme prudent et ferme dans le malheur, de même que Virgile nous a montré, dans la personne d'Énée, la valeur d'un fils pieux et la sagacité d'un vaillant capitaine; les peignant tous deux, non tels qu'ils furent, mais tels qu'ils devaient être, afin de laisser aux hommes à venir un modèle achevé de leurs vertus. De la même manière, Amadis fut le nord, l'étoile et le soleil des chevaliers vaillants et amoureux, et c'est lui que nous devons imiter, nous tous qui sommes engagés sous les bannières de l'amour et de la chevalerie. Cela donc étant ainsi,il me paraît, Sancho, que le chevalier errant qui l'imitera le mieux sera le plus près d'atteindre à la perfection de la chevalerie. Or, l'une des choses où ce chevalier fit le plus éclater sa prudence, sa valeur, sa fermeté, sa patience et son amour, ce fut quand il se retira, dédaigné par sa dame Oriane, pour faire pénitence sur la Roche-Pauvre, après avoir changé son nom en celui du Beau-Ténébreux, nom significatif, à coup sûr, et bien propre à la vie qu'il s'était volontairement imposée [158]. Ainsi, comme il m'est plus facile de l'imiter en cela qu'à pourfendre des géants, à décapiter des andriaques [159], à défaire des armées, à disperser des flottes et à détruire des enchantements, comme, d'ailleurs, ces lieux sauvages sont admirablement propres à de tels

desseins, je n'ai pas envie de laisser passer sans la saisir l'occasion qui m'offre si commodément les mèches de ses cheveux. — En définitive, demanda Sancho, qu'est-ce que Votre Grâce prétend faire dans cet endroit si écarté? — Ne t'ai-je pas dit, répondit don Quichotte, que j'y veux imiter Amadis faisant le désespéré, l'insensé, le furieux, afin d'imiter en même temps le valeureux don Roland, quand il trouva sur les arbres d'une fontaine les indices qu'Angélique la belle s'était avilie dans les bras de Médor, ce qui lui donna tant de chagrin qu'il en devint fou, et qu'il arracha des arbres, troubla l'eau des claires fontaines, tua des bergers, détruisit des troupeaux, incendia des chaumières, renversa des maisons, traîna sa jument, et fit cent mille autres extravagances dignes d'éternelle renommée [160]. Il est vrai que je ne pense pas imiter Roland, ou Orland, ou Rotoland (car il avait ces trois noms à la fois), de point en point, dans toutes les folies qu'il fit, dit ou pensa. Mais j'ébaucherai du moins de mon mieux celles qui me sembleront les plus essentielles. Peut-être même viendrai-je à me contenter tout simplement de l'imitation d'Amadis, qui, sans faire de folies d'éclat et de mal, mais seulement de pleurs et de désespoir, obtint autant de gloire que personne. — Quant à moi, dit Sancho, il me semble que les chevaliers qui en agirent de la sorte y furent provoqués, et qu'ils avaient des raisons pour faire ces sottises et ces pénitences. Mais vous, mon seigneur, quelle raison avez-vous de devenir fou? quelle dame vous a rebuté? ou quels indices avez-vous trouvés qui fissent entendre que madame Dulcinée du Toboso ait fait quelque enfantillage avec More ou chrétien? — Eh ! par Dieu, voilà le point, répondit don Quichotte; et c'est là justement qu'est le fin de mon affaire. Qu'un chevalier errant devienne fou quand il en a le motif, il n'y a là ni gré ni grâce; le mérite est de perdre le jugement sans sujet, et de faire dire à ma dame : S'il fait de telles choses à froid, que ferait-il donc à chaud? D'ailleurs, n'ai-je pas un motif bien suffisant dans la longue absence qui me sépare de ma dame et toujours maîtresse Dulcinée du Toboso? car, ainsi que tu l'as entendu dire à ce berger de l'autre jour, Ambrosio : Qui est absent, tous les maux craint ou ressent. Ainsi donc, ami Sancho, ne perds pas en vain le temps à me conseiller que j'abandonne une imitation si rare, si heureuse, si inouïe. Fou je suis, et fou je dois être jusqu'à ce que tu reviennes avec la réponse d'une lettre que je pense te faire porter à ma dame Dulcinée. Si cette réponse est telle que la mérite ma foi, aussitôt cesseront ma folie et ma pénitence ; si le contraire arrive, alors je deviendrai fou tout de bon, et n'aurai plus nul sentiment. Ainsi, de quelque manière

qu'elle réponde, je sortirai de la confusion et du tourment où tu m'auras laissé, jouissant du bien que tu m'apporteras, à la faveur de ma raison, ou cessant de sentir le mal, à la faveur de ma folie. Mais, dis-moi, Sancho, as-tu bien précieusement gardé l'armet de Mambrin ? J'ai vu que tu l'as relevé de terre quand cet ingrat voulut le mettre en pièces, et ne put en venir à bout; ce qui démontre bien clairement toute la finesse de sa trempe. » A cela Sancho répondit: « Vive Dieu! seigneur chevalier de la Triste-Figure, je ne puis souffrir ni porter en patience certaines choses que dit Votre Grâce. Elles me font imaginer à la fin que tout ce que vous me dites d'aventures de chevalerie, de gagner des royaumes et des empires, de donner des îles et de faire d'autres faveurs et générosités à la mode des chevaliers errants, que tout cela, dis-je, n'est que vent et mensonge, et autant de contes à dormir debout. Car, enfin, quiconque entendrait dire à Votre Grâce qu'un plat à barbe de barbier est l'armet de Mambrin, et ne vous verrait pas sortir de cette erreur en plus de quatre jours, qu'est-ce qu'il devrait penser, sinon que celui qui dit et affirme une telle chose doit avoir le cerveau timbré? Le plat à barbe, je l'ai dans mon bissac, tout aplati et tout bossué, et je l'emporte pour le redresser à la maison, et m'y faire la barbe, si Dieu me fait assez de grâce pour que je me retrouve un jour avec ma femme et mes enfants. — Vois-tu bien, Sancho, reprit don Quichotte, par le même Dieu au nom duquel tu viens de jurer, je te jure que tu as le plus étroit entendement qu'écuyer eut jamais au monde. Est- il possible que depuis le temps que tu marches à ma suite, tu ne te sois pas encore aperçu que toutes les choses des chevaliers errants semblent autant de chimères, de billevesées et d'extravagances, et qu'elles vont sans cesse au rebours des autres? Ce n'est point parce qu'il en est ainsi, mais parce qu'au milieu de nous s'agite incessamment une tourbe d'enchanteurs qui changent nos affaires, les troquent, les dénaturent et les bouleversent à leur gré, selon qu'ils ont envie de nous nuire ou de nous prêter faveur. Voilà pourquoi cet objet, qui te paraît à toi un plat à barbe de barbier, me paraît à moi l'armet de Mambrin, et à un autre paraîtra toute autre chose. Et ce fut vraiment une rare précaution du sage qui est de mon parti de faire que tout le monde prit pour un plat à barbe ce qui est bien réellement l'armet de Mambrin, car cet objet étant de si grande valeur, tout le monde me poursuivrait pour me l'enlever. Mais, comme on voit que ce n'est rien autre chose qu'un bassin de barbier, personne ne s'en met en souci. C'est ce qu'a bien prouvé celui qui voulait le rompre, et qui l'a laissé par terre sans l'emporter ; car, ma foi, s'il eût connu

ce que c'était, il ne serait pas parti les mains vides. Garde-le, ami ; à présent je n'en ai nul besoin, car je dois au contraire me dépouiller de toutes ces armes, et rester nu comme lorsque je sortis du ventre de ma mère, s'il me prend fantaisie d'imiter dans ma pénitence plutôt Roland qu'Amadis.»





Ils arrivèrent, tout en causant ainsi, au pied d'une haute montagne qui s'élevait seule, comme une roche taillée en pic, au milieu de plusieurs autres dont elle était entourée. Sur son flanc courait un ruisseau limpide, et tout a l'entour s'étendait une prairie si verte et si molle, qu'elle faisait plaisir aux yeux qui la regardaient, Beaucoup d'arbres dispersés çà et là et quelques fleurs des champs embellissaient encore cette douce retraite. Ce fut le lieu que choisit le chevalier de la Triste-Figure pour faire sa pénitence. Dès qu'il l'eut aperçu, il se mit à s'écrier à haute voix comme s'il eût déjà perdu la raison : « Voici l'endroit, ô ciel, que j'adopte et choisis pour pleurer l'infortune où vous-même m'avez fait descendre; voici

l'endroit où les pleurs de mes yeux augmenteront les eaux de ce petit ruisselet, où mes profonds et continuels soupirs agiteront incessamment les feuilles de ces arbres sauvages, en signe et en témoignage de l'affliction qui déchire mon cœur outragé. O vous, qui que vous soyez, dieux rustiques, qui faites votre séjour dans ces lieux inhabités, écoutez les plaintes de ce misérable amant qu'une longue absence et d'imaginaires motifs de jalousie ont réduit à venir se lamenter dans ces déserts, et à se plaindre des rigueurs de cette belle ingrate, modèle et dernier terme de l'humaine beauté. O vous, napées et dryades, qui habitez d'ordinaire dans les profondeurs des montagnes, puissent les légers et lascifs satyres dont vous êtes vainement adorées ne troubler jamais votre doux repos, pourvu que vous m'aidiez à déplorer mes infortunes, ou du moins que vous ne vous lassiez pas d'entendre mes plaintes! O Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, gloire de mes peines, nord de mes voyages, étoile de ma bonne fortune, puisse le ciel te la donner toujours heureuse en tout ce qu'il te plaira de lui demander, si tu daignes considérer en quels lieux et en quel état m'a conduit ton absence, et répondre par un heureux dénoûment à la constance de ma foi! O vous, arbres solitaires, qui allez désormais tenir compagnie à ma solitude, faites connaître par le doux bruissement de votre feuillage que ma présence ne vous déplaît pas[161]. Et toi, ô mon écuyer, agréable et fidèle compagnon de ma bonne et mauvaise fortune, retiens bien dans ta mémoire ce qu'ici tu me verras faire, pour que tu le transmettes et le racontes à celle qui en est la cause unique. » En disant ces derniers mots, il mit pied à terre, se hâta d'ôter le mors et la selle à Rossinante, et le frappant doucement sur la croupe avec la paume de la main, « Reçois la liberté, lui dit-il, de celui qui l'a perdue, ô coursier aussi excellent par tes œuvres que malheureux par ton sort; va-t'en, prends le chemin que tu voudras, car tu portes écrit sur le front que nul ne t'a égalé en légèreté et en vigueur, ni l'hippogriphe d'Astolphe, ni le renommé Frontin, qui coûta si cher à Bradamante [162]. » Sancho, voyant cela, « Pardieu ! s'écria-t-il, bien en a pris vraiment à celui qui nous a ôté la peine de débâter le grison; on ne manquerait, par ma foi, ni de caresses à lui faire, ni de belles choses à dire à sa louange. Mais s'il était ici, je ne permettrais point que personne le débâtât, car, à quoi bon? Il n'avait que voir aux noms d'amoureux et de désespéré, puisque son maître n'était ni l'un ni l'autre, lequel maître était moi, quand il plaisait à Dieu. En vérité, seigneur chevalier de la Triste-Figure, si mon départ et votre folie ne sont

pas pour rire, mais tout de bon il sera fort à propos de resseller Rossinante pour qu'il supplée au défaut du grison; ce sera gagner du temps sur l'allée et le retour; car si je fais à pied le chemin, je ne sais ni quand j'arriverai ni quand je reviendrai, tant je suis pauvre marcheur. — Je dis, Sancho, répondit don Quichotte, que tu fasses comme tu voudras, et que ton idée ne me semble pas mauvaise. Et j'ajoute que tu partiras dans trois jours, afin que tu voies d'ici là tout ce que je fais et dis pour elle, et que tu puisses le lui répéter. — Et qu'est-ce que j'ai à voir, reprit Sancho, de plus que je n'ai vu? — Tu n'es pas au bout du compte, répondit don Quichotte. A présent ne faut-il il pas que je déchire mes vêtements, que je disperse les pièces de mon armure, et que je fasse des culbutes la tête en bas sur ces rochers, ainsi que d'autres choses de même espèce qui vont exciter ton admiration? — Pour l'amour de Dieu, reprit Sancho, que Votre Grâce prenne bien garde à la manière de faire ces culbutes; vous pourriez tomber sur une telle roche et en telle posture, qu'au premier saut se terminerait toute la machine de cette pénitence. Moi, je suis d'avis que, puisque Votre Grâce trouve ces culbutes tout à fait nécessaires, et que l'oeuvre ne peut s'en passer, vous vous contentiez, tout cela n'étant qu'une chose feinte et pour rire, vous vous contentiez, dis-je, de les faire dans l'eau, ou sur quelque chose de doux, comme du coton; et laissez-moi me charger du reste : je saurai bien dire à madame Dulcinée que Votre Grâce faisait ses culbutes sur une pointe de rocher plus dure que celle d'un diamant. — Je suis reconnaissant de ta bonne intention, ami Sancho, répondit don Quichotte; mais je veux te faire savoir que toutes ces choses que je fais ici, loin d'être pour rire, sont très-réelles et très-sérieuses; car, d'une autre manière, ce serait contrevenir aux règlements de la chevalerie, qui nous défendent de dire aucun mensonge, sous la peine des relaps; et faire une chose pour une autre, c'est la même chose que mentir. Ainsi donc mes culbutes doivent être franches, sincères et véritables, sans mélange de sophisme ou de fantastique. Il sera même nécessaire que tu me laisses quelques brins de charpie pour me panser, puisque le sort a voulu que nous perdissions le baume. — ç'a été bien pis de perdre l'âne, reprit Sancho, car avec lui s'en est allée la charpie et toute la boutique. Et je supplie Votre Grâce de ne plus se rappeler ce maudit breuvage; il suffit que j'en entende le nom, pour me mettre toute l'âme à l'envers, et l'estomac sens dessus dessous. Je vous supplie, en outre, de tenir pour passés les trois jours de délai que vous m'avez accordés afin de voir quelles folies vous faites; je les donne pour dûment vues et pour

passées en force de chose jugée. J'en dirai des merveilles à madame,: mais écrivez la lettre et dépêchez-moi vite, car j'ai la meilleure envie de revenir tirer Votre Grâce de ce purgatoire où je la laisse. – Purgatoire, dis-tu, Sancho? reprit don Quichotte. Tu ferais mieux de l'appeler enfer, et pire encore s'il y a quelque chose de pire. — Qui est en enfer, répliqua Sancho, *nulla est retentio* [163], à ce que j'ai ouï dire. — Je n'entends pas ce que veut dire *retentio*, reprit don Quichotte. — *Retentio* veut dire, repartit Sancho, que qui est en enfer n'en sort plus jamais, et n'en peut plus sortir; ce qui sera tout au rebours pour Votre Grâce, ou, ma foi, je ne saurai plus jouer des talons, au cas que je porte des éperons pour éveiller Rossinante. Et plantez-moi une bonne fois pour toutes dans le Toboso, et en présence de madame Dulcinée; je lui ferai un tel récit des bêtises et des folies (c'est tout un) que Votre Grâce a faites et qui lui restent encore à faire, que je finirai par la rendre plus souple qu'un gant, dussé-je la trouver plus dure qu'un tronc de liège. Avec cette réponse douce et mielleuse, je reviendai à travers les airs, comme un sorcier, et je tirerai Votre Grâce de ce purgatoire, qui parait un enfer, bien qu'il ne le soit pas, puisqu'il y a grande espérance d'en sortir, ce que n'ont pas, comme je l'ai dit, ceux qui sont en enfer; et je ne crois pas que Votre Grâce dise autre chose. — Oui, c'est la vérité, répondit le chevalier de la Triste-Figure; mais comment ferons-nous pour écrire la lettre? — Et puis aussi la lettre de change des ânons, ajouta Sancho. — Tout y sera compris, répondit don Quichotte. Et, puisque le papier manque, il serait bon que nous l'écrivissions, comme faisaient les anciens, sur des feuilles d'arbres, ou sur des tablettes de cire, quoiqu'à vrai dire il ne serait pas plus facile de trouver de la cire que du papier. Mais voilà qu'il me vient à l'esprit où il sera bien et plus que bien de l'écrire : c'est sur le livre de poche qu'a perdu Cardénio. Tu auras soin de la faire transcrire sur une feuille de papier, en bonne écriture, dans le premier village où tu trouveras un maître d'école, ou sinon, le premier sacristain venu te la transcrira; mais ne t'avise pas de la faire transcrire par un notaire; ces gens-là ont une écriture de chicane que Satan lui-même ne déchiffrerait pas. — Et que faut-il faire de la signature? demanda Sancho. — Jamais Amadis n'a signé ses lettres, répondit don Quichotte,. — C'est très-bien, répliqua Sancho, mais la lettre de change doit être signée forcément. Si je. la fais transcrire, on dira que la signature est fausse, et je resterai sans ânons. — La lettre de change, reprit don Quichotte., sera faite et signée sur le livre de poche lui-même, et quand ma nièce la verra, elle ne fera nulle difficulté d'y faire honneur.

Quant à la lettre d'amour, tu mettras pour signature : *A vous jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure.* Il importera peu qu'elle soit écrite d'une main étrangère ; car, si je m'en souviens bien, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et de toute sa vie n'a vu lettre de ma main. En effet, mes amours et les siens ont toujours été platoniques, sans s'étendre plus loin qu'à une honnête oeillade, et encore tellement de loin en loin, que j'oserais jurer d'une chose en toute sûreté de conscience : c'est que, depuis douze ans au moins que je l'aime plus que la prunelle de ces yeux que doivent manger un jour les vers de la terre, je ne l'ai pas vue quatre fois; encore, sur ces quatre fois, n'y en a-t-il peut-être pas une où elle ait remarqué que je la regardais, tant sont grandes la réserve et la retraite où l'ont. élevée son père Lorenzo Corchuelo et sa mère Aldonza Nogalès. — Comment, comment ! s'écria Sancho, c'est la fille de Lorenzo Corchuelo qui est à cette heure madame Dulcinée du Toboso, celle qu'on appelle, par autre nom, Aldonza Lorenzo? — C'est elle-même, répondit don Quichotte, celle qui mérite de régner sur tout l'univers. — Oh! je la connais bien, reprit Sancho, et je puis dire qu'elle jette aussi bien la barre que le plus vigoureux garçon de tout le village. Tudieu ! c'est une fille de tête, faite et parfaite, et de poil à l'estomac, propre à faire la barbe et le toupet à. tout chevalier errant qui la prendra pour dame. Peste! quelle voix elle a, et quel creux de poitrine! Je puis dire qu'un jour elle monta au clocher du village pour appeler des valets de ferme qui travaillaient dans un champ de son père : et quoiqu' il y eût de là plus d'une demi-lieue, ils l'entendirent aussi bien que s'ils eussent été au pied de la tour. Et ce qu'elle a de mieux, c'est qu'elle n'est pas du tout bégueule ; elle a beaucoup de bonnes façons, elle badine avec tout le monde, elle rit et folâtre à tout propos. A présent, seigneur chevalier de la Triste-Figure, je dis que non-seulement Votre Grâce peut et doit faire des folies pour elle, mais que vous pouvez à juste titre vous désespérer et vous pendre, et que de ceux qui l'apprendront, il n'y a personne qui ne dise que vous avez bien fait, dût le diable vous emporter. Oh ! je voudrais déjà me trouver en chemin, seulement pour le plaisir de la revoir, car il y a longtemps que je ne l'ai vue : et vraiment elle doit être bien changée. Rien ne gâte plus vite le teint des femmes que d'être toujours à travers champs, à l'air et au soleil. Il faut pourtant que je confesse à Votre Grâce une vérité, seigneur don Quichotte ; car jusqu'à présent j'étais resté dans une grande ignorance. Je pensais bien innocemment que madame Dulcinée devait être quelque princesse dont Votre Grâce S'était éprise, ou quelque personne de

haut rang et telle qu'elle méritât les riches présents que vous lui avez envoyés, à savoir : celui du Biscayen vaincu, ou celui des galériens délivrés, et beaucoup d'autres encore, aussi nombreux que les victoires que doit avoir remportées Votre Grâce dans le temps que je n'étais pas encore son écuyer. Mais, tout bien considéré, que diable peut gagner madame Aldonza Lorenzo , je veux dire madame Dulcinée du Toboso, à voir venir s'agenouiller de-vantelle les vaincus que Votre Grâce lui envoie, ou lui doit envoyer? Car il pourrait bien arriver qu'au moment où ils paraitraient elle fût à peigner du chanvre ou à battre du blé dans la grange, et qu'en la voyant, ces gens-là se missent en colère, tandis qu'elle se moquerait ou se fâcherai aussi du cadeau. — Je t'ai déjà dit bien des fois, Sancho, répondit don Quichotte, que tu es un grand bavard, et qu'avec un esprit lourd et obtus tu te mêles souvent de badiner et de faire des pointes. Mais pour que tu reconnaisses combien tu es sot et combien je suis sage, je veux que tu écoutes une petite histoire. Apprends donc qu'une jeuve veuve, belle, libre et riche, et surtout fort amie de la joie, s'amouracha d'un frère lai, gros garçon, frais, réjoui et de large encolure. Son aîné vint à le savoir, et dit un jour à la bonne veuve, en manière de semonce fraternelle : « Je suis étonné, madame, et non sans raison, qu'une femme aussi noble, aussi belle, aussi riche que Votre Grâce, aille s'amouracher d'un homme d'aussi bas étage et d'aussi pauvre esprit qu'un tel, tandis qu'il y a dans la même maison tant de docteurs, de maîtres et de théologiens, parmi lesquels vous pourriez choisir comme au milieu d'un cent de poires, et dire : Celui-ci me convient, celui-là me déplaît. » Mais la dame lui répondit avec beaucoup d'aisance et d'abandon : « Vous êtes bien dans l'erreur, mon très-cher seigneur et frère, et vous pensez à la vieille mode, si vous imaginez que j'ai fait un mauvais choix en prenant un tel, quelque idiot qu'il vous paraisse; car pour ce que j'ai à faire de lui, il sait autant et plus de philosophie qu'Aristote. » De la même manière, Sancho, pour ce que j'ai à faire de Dulcinée, elle vaut autant que la plus haute princesse de la terre. Il ne faut pas croire que tous les poëtes qui chantent des dames sous des noms qu'ils leur donnent à leur fantaisie les aient réellement pour maîtresses. Penses-tu que les Amarillis, les Philis, les Sylvies, les Dianes, les Galathées, les Alices et d'autres semblables, dont sont remplis les livres, les romances, les boutiques de barbiers et les théâtres de comédies, fussent de vraies créatures en chair et en os, et les dames de ceux qui les ont célébrées? Non, vraiment; la plupart des poëtes les imaginent pour donner un sujet à leurs vers, et pour qu'on les

croie amoureux, ou du moins capables de l'être [164]. Ainsi donc, il me suffit de penser et de croire que la bonne Aldonza Lorenzo est belle et sage. Quant à la naissance, elle importe peu; nous n'en sommes pas à faire une enquête pour lui conférer l'habit de chanoinesse, et je me persuader, moi, qu'elle est la plus haute princesse du monde. Car il faut que tu saches, Sancho, si tu ne le sais pas encore, que deux choses par-dessus toutes excitent à l'amour : ce sont la beauté et la bonne renommée. Or, ces deux choses se trouvent dans Dulcinée au degré le plus éminent, car, en beauté, personne ne l'égale, et, en bonne renommée, bien peu lui sont comparables. Et pour tout dire en un mot, j'imagine qu'il en est ainsi, sans qu'il faille rien ôter ni rien ajouter, et je la peins dans mon imagination telle que je la désire, aussi bien pour la noblesse que pour les attraits; à ce point, que nulle femme n'approche d'elle, ni les Hélènes, ni les Lucrèces, ni toutes les héroïnes des siècles passés, grecques, romaines ou barbares. Que chacun en dise ce qu'il voudra; si je suis blâmé par les ignorants, je ne serai pas du moins puni par les gens austères. — Et, moi je dis, reprit Sancho, qu'en toute chose Votre Grâce a raison, et que je ne suis qu'un âne. Et je ne sais pourquoi ce nom me vient à la bouche, car il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu. Mais donnez-moi la lettre, et que je déménage, »



Don Quichotte prit les tablettes de Cardénio, et, se mettant à l'écart, il commença d'un grand sang-froid à écrire la lettre. Quand il l'eut finie, il appela Sancho, et lui dit qu'il voulait la lui lire pour qu'il l'apprit par cœur dans le cas où elle se perdrait en route, car il fallait tout craindre de sa mauvaise étoile. « Votre Grâce ferait mieux, répondit Sancho, de l'écrire deux ou trois fois, là, dans le livre, et de me le donner après : je saurai bien le garder ; mais penser que j'apprenne la lettre par cœur, c'est une sottise. J'ai la mémoire si mauvaise, que j'oublie souvent comment je m'appelle. Toutefois, lisez-la-moi, je serai bien aise de l'entendre, car elle doit être faite comme en lettres moulées. — Écoute donc, reprit don Quichotte; voici comment elle est conçue :

LETTRE DE DON QUICHOTTE A DULCINÉE DU TOBOSO.

« Haute et souveraine dame,

> « Le piqué au vif des pointes de l'absence, le blessé dans l'intime région du cœur, dulcissime Dulcinée du Toboso, te souhaite la bonne santé dont il ne jouit plus. Si ta beauté me dédaigne, si tes mérites cessent d'être portés en ma faveur, et si les rigueurs entretiennent mes angoisses, bien que je sois passablement rompu à la souffrance, mal pourrai-je me maintenir en une transe semblable, qui n'est pas seulement forte, mais durable à l'avenant. Mon bon écuyer Sancho te fera une relation complète, ò belle ingrate, ô ennemie adorée, de l'état où je me trouve en ton intention. S'il te plaît de me secourir, je suis à toi ; sinon, fais à ta fantaisie, car, en terminant mes jours, j'aurai satisfait à mon désir et à ta cruauté.

« A toi jusqu'à la mort,

« Le chevalier de la TRISTE-FIGURE. »

— Par la vie de mon père! s'écria Sancho, quand il eut entendu lire cette lettre, voilà bien la plus haute et la plus merveilleuse pièce que j'aie jamais entendue ! Peste! comme Votre Grâce lui dit bien là tout ce qu'elle veut lui dire! et comme vous avez joliment enchâssé dans le parafe *le chevalier de la Triste-Figure !* Je le dis en vérité, vous êtes le diable lui-même, et il n'y a rien que vous ne sachiez. — Tout est nécessaire, reprit don Quichotte, pour la profession que j'exerce. — Or çà, reprit Sancho, mettez maintenant au revers de la page la cédule pour les trois ânons, et signez-la très-clairement, pour qu'en la voyant on reconnaisse votre écriture. — Volontiers, » dit don Quichotte. Et l'avant écrite, il lui en lut ensuite le contenu:

« Veuillez, madame ma nièce, payer sur cette première d'ânons [165], à Sancho Panza, mon écuyer, trois des cinq que j'ai laissés à la maison, et qui sont confiés aux soins de Votre Grâce; lesquels trois ànons je lui fais payer et délivrer pour un égal nombre reçus ici comptant, et qui, sur cette lettre et sur sa quittance, seront dûment acquittés. Fait dans les entrailles de la Sierra-Morena, le 27 août de la présente année. »

— C'est très-bien! s'écria Sancho, Votre Grâce n'a plus qu'à signer. — Il n'est pas besoin de signature, répondit don Quichotte; je vais seulement mettre mon parafe, ce qui vaudra tout autant que la signature, non pour trois ânes, mais pour trois cents. — Je me fie en Votre Grâce, reprit Sancho. Laissez maintenant que j'aille seller Rossinante, et préparez-vous à me donner votre bénédiction ; car je veux me mettre en route tout à l'heure, sans voir les extravagances que vous avez à faire, et je saurai bien dire que je vous en ai vu faire à bouche que veux-tu. — Pour le moins, je veux, Sancho, repartit don Quichotte, et c'est tout à fait nécessaire, je veux, dis-je, que tu me voies tout nu, sans autre habit que la peau, faire une ou deux douzaines de folies. Ce sera fini en moins d'une demi-heure; mais quand tu auras vu celles-là de tes propres yeux, tu pourras jurer en conscience pour toutes celles qu'il te plaira d'ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas autant que je pense en faire. — Par l'amour de Dieu, mon bon seigneur. s'écria Sancho, que je ne voie pas la peau de Votre Grâce ! j'en aurais trop de compassion, et ne pourrais m'empêcher de pleurer ; et pour avoir pleuré hier soir le pauvre grisou, j'ai la tête si malade que je ne suis pas en état de me remettre à de nouveaux pleurs. Si Votre Grâce veut à toute force que je voie quelques-unes de ses folies, faites-les tout habillé, courtes et les premières venues. D'ailleurs, quant à moi, rien de cela n'est nécessaire, et, comme je vous l'ai dit, ce serait abréger le voyage et hâter mon retour, qui

doit vous rapporter d'aussi bonnes nouvelles que Votre Grâce les désire et les mérite. Sinon, par ma foi, que madame Dulcinée se tienne bon ! Si elle ne répond pas, comme la raison l'exige, je fais vœu solennel à qui m'entend de lui arracher la bonne réponse de l'estomac à coups de pied et à coups de poing. Car enfin, qui peut souffrir qu'un chevalier errant aussi fameux que Votre Grâce aille devenir fou sans rime ni raison pour une. . . . Que la bonne dame ne me le fasse pas dire, car, au nom de Dieu, je lâche ma langue et lui crache son fait à la figure. Ah! je suis bon, vraiment, pour ces gentillesses. Elle ne me connaît guère, et si elle me connaissait, elle me jeûnerait comme la veille d'un saint [166]. — Par ma foi, Sancho, interrompit don Quichotte, à ce qu'il parait, tu n'es guère plus sage que moi. — Je ne suis pas si fou, reprit Sancho, mais je suis plus colère. Maintenant, laissant cela de côté, qu'est-ce que Votre Grâce va manger en attendant que je revienne? Allez-vous, comme Cardénio, vous mettre en embuscade et prendre de force votre nourriture aux bergers. — Que cela ne te donne pas de souci, répondit don Quichotte; quand même j'aurais des vivres en abondance, je ne mangerais pas autre chose que les herbes et les fruits que me fourniront cette prairie et ces arbres. Le fin de mon affaire est de ne pas manger du tout, et de souffrir bien d'autres austérités. — A propos, dit Sancho, savez-vous ce que je crains? c'est de ne plus retrouver mon chemin pour revenir en cet endroit où je vous laisse, tant il est désert et caché. — Prends-en bien toutes les enseignes, répondit don Quichotte ; je ferai en sorte de ne pas m'éloigner de ces alentours, et même j'aurai soin de monter sur les plus hautes de ces roches pour voir si je te découvre quand tu reviendras. Mais, au reste. dans la crainte que tu ne me manques et ne te perdes, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est que tu coupes des branches de ces genêts, dont nous sommes entourés, et que tu les déposes de distance en distance jusqu'à ce que tu arrives à la plaine. Ces branches te serviront d'indices et de guides pour que tu me retrouves à ton retour, à l'imitation du fil qu'employa Persée dans le labyrinthe [167]. — C'est ce que je vais faire, » répondit Sancho. Et dès qu'il eut coupé quelques broussailles, il vint demander à son seigneur sa bénédiction, et, non sans avoir beaucoup pleuré tous deux, il prit congé de lui. Après être monté sur Rossinante, que don Quichotte lui recommanda tendrement, l'engageant d'en prendre soin comme de sa propre personne, Sancho se mit en route pour la plaine, semant de loin en loin des branches de genêt, comme son maître le lui avait conseillé, et bientôt il s'éloigna, au

grand déplaisir de don Quichotte. qui aurait voulu lui faire voir au moins une couple de folies.





Mais Sancho n’avait pas encore fait cent pas qu’il revint, et dit à son maître : « Je dis, seigneur, que Votre Grâce avait raison ; pour que je puisse jurer en repos de conscience que je lui ai vu faire des folies, il sera bon que j’en voie pour le moins une, bien que, Dieu merci, j’en aie vu une assez grosse dans voire envie de rester là. — Ne te l’avais-je pas dit? s’écria don Quichotte. Attends, Sancho ; en moins d’un *credo* ce sera fait » Aussitôt, tirant ses chausses en toute hâte, il resta nu en pan de chemise ; puis, sans autre façon, il se donna du talon dans le derrière, fit deux cabrioles en l’air et deux culbutes, la tête en bas et les pieds en haut, découvrant de telles choses que, pour ne les pas voir davantage, Sancho tourna bride, et se tint pour satisfait de pouvoir jurer que son maître demeurait fou. Maintenant nous le laisserons suivre son chemin jusqu’ au retour, qui ne fut pas long.



CHAPITRE XXVI.

Où se continuent les lines promesses d’amour que fit don Quichotte dans la Sierra-Morena.



ET revenant à conter ce que fit le chevalier de la Triste-Figure quand il se vit seul, l’histoire dit qu’à peine don Quichotte eut achevé ses sauts et ses culbutes, nu de la ceinture en bas, et vêtu de la ceinture en haut, voyant que Sancho s’en était allé sans vouloir attendre d’autres extravagances, il gravit jusqu’à la cime d’une roche élevée, et là se remit à réfléchir sur une chose qui avait déjà maintes fois occupé sa pensée, sans qu’il eût encore pu prendre une résolution. C’était de savoir lequel serait le meilleur et lui conviendrait le mieux, d’imiter Roland dans ses folies dévastatrices, ou bien Amadis dans ses folies mélancoliques ; el., se parlant à lui-même, il disait : « Que Roland ait été aussi brave et vaillant chevalier que tout le monde le dit, qu’y a-t-il à cela de merveilleux ? car enfin, il était enchanté, et personne ne pouvait lui ôter la vie, si ce n’est en lui enfonçant une épingle noire sous la plante du pied. Or, il portait toujours à ses souliers six semelles de fer[168]. Et pourtant toute sa magie ne servit de

rien contre Bernard del Carpio, qui découvrit la feinte, et l'étouffa entre ses bras dans la gorge de Roncevaux. Mais, laissant à part la question de sa vaillance, venons à celle de sa folie, car il est certain qu'il perdit le jugement sur les indices qu'il trouva aux arbres de la fontaine, et sur la nouvelle que lui donna le pasteur qu'Angélique avait dormi plus de deux siestes avec Médor, ce petit More aux cheveux bouclés, page d'Agramant [169]. Et certes, s'il s'imagina que cette nouvelle était vraie, et que la dame lui avait joué ce tour, il n'eut pas grand mérite à devenir fou. Mais moi, comment puis-je l'imiter dans les folies, ne l'ayant point imité dans le sujet qui les lit naître ? car, pour ma Dulcinée du Toboso, j'oserais bien jurer qu'en tous les jours de sa vie elle n'a pas vu l'ombre d'un More, en chair et en costume, et qu'elle est encore aujourd'hui comme la mère qui l'a mise au monde. Je lui ferais donc une manifeste injure, si, croyant d'elle autre chose, j'allais devenir fou du genre de folie qu'eut Roland le Furieux. D'un autre côté, je vois qu'Amadis de Gaule, sans perdre l'esprit et sans faire d'extravagances, acquit en amour autant et plus de renommée que personne. Et pourtant, d'après son histoire, il ne lit rien de plus, en se voyant dédaigné de sa dame Oriane, qui lui avait ordonné de ne plus paraître en sa présence contre sa volonté, que de se retirer sur la Roche-Pauvre, en compagnie d'un ermite; et là il se rassasia de pleurer, jusqu'à ce que le ciel le secourût dans l'excès de son affliction et de ses angoisses. Si telle est la vérité, et ce l'est à coup sûr, pourquoi me donnerais-je à présent la peine de me déshabiller tout à fait, et de faire du mal à ces pauvres arbres qui ne m'en ont fait aucun? Et qu'ai-je besoin de troubler l'eau claire de ces ruisseaux, qui doivent me donner à boire quand l'envie m'en prendra ? Vive, vive la mémoire d'Amadis, et qu'il soit imité en tout ce qui est possible par don Quichotte de la Manche, duquel on dira ce qu'on a dit d'un autre, que, s'il ne fit pas de grandes choses, il périt pour les avoir entreprises [170] ! Et si je ne suis ni outragé ni dédaigné par ma Dulcinée, ne me suffit-il pas, comme je l'ai déjà dit, d'être séparé d'elle par l'absence? Courage donc, les mains à la besogne; venez à mon souvenir, belles actions d'Amadis, enseignez-moi par où je dois commencer à vous imiter. Mais je sais que ce qu'il fit la plupart du temps, ce fut de réciter ses prières, et c'est ce que je vais faire aussi.» Alors, pour lui servir de chapelet, don Quichotte prit de grosses pommes de liège, qu'il enfila, et dont il fit un rosaire à dix grains. Mais ce qui le contrariait beaucoup, c'était de ne pas avoir sous la main un ermite qui le

confessât et lui donnât des consolations. Aussi passait-il le temps, soit à se promener dans la prairie, soit à écrire et à tracer sur l'écorce des arbres ou sur le sable même une foule de vers, tous accommodés à sa tristesse, et quelques-uns à la louange de Dulcinée. Mais les seuls qu'on put retrouver entiers, et qui fussent encore lisibles quand on vint à sa recherche, furent les strophes suivantes [171] :





« Arbres, plantes et fleurs, qui vous montrez en cet endroit si haut, si verts et si brillants, écoutez, si vous ne prenez plaisir à mon malheur, écoutez mes plaintes respectables. Que ma douleur ne vous trouble point, quelque terrible qu'elle éclate ; car, pour vous payer sa bienvenue, ici pleura don Quichotte l'absence de Dulcinée

du Toboso.

« Voici le lieu où l'amant le plus loyal se cache loin de sa dame, arrivé à tant d'infortune sans savoir ni comment ni pourquoi. Un amour de mauvaise engeance le ballotte et se joue de lui; aussi, jusqu'à remplir un baril, ici pleura don Quichotte l'absence de Dulcinée

du Toboso.

« Cherchant les aventures à travers de durs rochers, et maudissant de plus dures entrailles, sans trouver parmi les broussailles et les rocs autre chose que des mésaventures, l'Amour le frappa de. son fouet acéré, non de sa douce bandelette, et, blessé sur le chignon, ici pleura don Quichotte l'absence de Dulcinée

du Toboso. »



Ce ne fut pas un petit sujet de rire, pour ceux qui firent la découverte des vers qu'on vient de citer, que cette addition *du Toboso* faite hors ligne au nom de Duleinée ; car ils pensèrent que don Quichotte s'était imaginé que si, en nommant Dulcinée, il n'ajoutait aussi *du Toboso*, la strophe ne pourrait être comprise: et c'est, en effet, ce qu'il avoua depuis lui-même. Il écrivit bien d'autres poésies; mais, comme on l'a dit, ces trois strophes furent les seules qu'on put déchiffrer. Tantôt l'amoureux chevalier occupait ainsi ses loisirs, tantôt il soupirait, appelait les faunes et les sylvains de ces

bois, les nymphes de ces fontaines, la plaintive et vaporeuse Écho, les conjurant de l'entendre, de lui répondre et de le consoler ; tantôt il cherchait quelques herbes nourrissantes pour soutenir sa vie en attendant le retour de Sancho. Et si, au lieu de tarder trois jours à revenir, celui-ci eût tarde trois semaines, le chevalier de la Triste-Figure serait resté si défiguré, qu'il n'eût pas été reconnu même de la mère qui l'avait mis au monde. Mais il convient de le laisser absorbé dans ses soupirs et ses poésies, pour conter ce que devint Sancho, et ce qui lui arriva dans son ambassade.

Dès qu'il eut gagné la grand'route, il se mit en quête du Toboso, et atteignit le lendemain l'hôtellerie où lui était arrivée la disgrâce des sauts sur la couverture. A peine l'eut-il aperçue qu'il s'imagina voltiger une seconde fois par les airs, et il résolut bien de ne pas y entrer, quoiqu'il fût justement l'heure de le faire, c'est-à-dire l'heure du diner, et qu'il eût grande envie de goûter à quelque chose de chaud, n'ayant depuis bien des jours rien mangé que des provisions froides. Son estomac le força donc à s'approcher de l'hôtellerie, encore incertain s'il entrerait ou brûlerait l'étape. Tandis qu'il était en suspens, deux hommes sortirent de la maison, et, dès qu'ils l'eurent aperçu, l'un d'eux dit à l'autre : « Dites-moi, seigneur licencié, cet homme à cheval, n'est-ce pas Sancho Panza, celui que la gouvernante de notre aventurier prétend avoir suivi son maître en guise d'écuyer ? — C'est lui-même, répondit le licencié, et voilà le cheval de notre don Quichotte. » Ils avaient, en effet, reconnu facilement l'homme et sa monture; car c'étaient le curé et le barbier du village, ceux qui avaient fait le procès et l'*auto-da-fé* des livres de chevalerie. Aussitôt qu'ils eurent achevé de reconnaître Sancho et Rossinante, désirant savoir des nouvelles de don Quichotte, ils s'approchèrent du cavalier, et le curé, l'appelant par son nom, « Ami Sancho Panza, lui dit-il, qu'est-ce que fait votre maître ? » Sancho les reconnut aussitôt, mais il résolut de leur cacher le lieu et l'état où il avait laissé son seigneur; il leur répondit donc que celui-ci était occupé en un certain endroit, à une certaine chose qui lui était d'une extrême importance, mais qu'il ne pouvait découvrir, au prix des yeux qu'il avait dans sa tête. — Non, non, Sancho Panza, s'écria le barbier; si vous ne nous dites point où il est et ce qu'il fait, nous croirons, comme nous avons déjà droit de le croire, que vous l'avez assassiné et volé, car enfin vous voilà monté sur son cheval. Et, par Dieu ! vous nous rendrez compte du maître de la bête, ou gare à votre gosier. — Oh ! répondit Sancho, il n'y a pas de menace à me faire, et je ne suis pas homme à tuer ni voler personne. Que

chacun meure de sa belle mort, à la volonté de Dieu qui l'a créé. Mon maître est au beau milieu de ces montagnes, à faire pénitence tout à son aise. » Et sur-le-champ il leur conta, d'un seul trait et sans prendre haleine, en quel état il l'avait laissé, les aventures qui leur étaient arrivées, et comment il portait une lettre à madame Dulcinée du Toboso, qui était la fille de Lorenzo Corchuclo, dont son maître avait le cœur épris jusqu'au foie.

Les deux questionneurs restèrent tout ébahis de ce que leur contait Sancho ; et, bien qu'ils connussent déjà la folie de don Quichotte et l'étrange nature de cette folie, leur étonnement. redoublait toutes les fois qu'ils en apprenaient des nouvelles. Ils prièrent Sancho Panza de leur montrer la lettre qu'il portait à madame Dulcinée du Toboso. Celui-ci répondit qu'elle était écrite sur un livre de poche, et qu'il avait ordre de son seigneur de la faire transcrire sur du papier dans le premier village qu'il rencontrerait ; à quoi le curé répliqua que Sancho n'avait qu'à la lui faire voir, et qu'il la transcrirait lui-même en belle écriture. Sancho Panza mit aussitôt la main dans son sein pour y chercher le livre de poche; mais il ne le trouva point, et n'avait garde de le trouver, l'eût-il cherché jusqu'à cette heure, car don Quichotte l'avait gardé sans songer à le lui remettre, el sans que Sancho songeât davantage à le lui demander. Quand le bon écuyer vit que le livre ne se trouvait point, il fut pris d'une sueur froide et devint pàle comme un mort; puis il se mit en grande hâte à se tàter tout le corps de haut en bas, et, voyant qu'il ne trouvait toujours rien, il s'empoigna, sans plus de façon, la barbe à deux mains, s'en arracha la moitié, et tout d'une haleine s'appliqua cinq à six coups de poing sur les mâchoires et sur le nez, si bien qu'il se mit tout le visage en sang. Voyant cela, le curé et le barbier lui demandèrent à la fois ce qui lui était arrivé pour se traiter d'une si rude façon. « Ce qui m'est arrivé! s'écria Sancho, que j'ai perdu de la main à la main trois ânons dont le moindre était comme un château. — Comment cela? répliqua le barbier. — C'est que j'ai perdu le livre de poche, reprit Sancho, où se trouvait la lettre à Dulcinée, et de plus une cédule signée de mon seigneur, par laquelle il ordonnait à sa nièce de me donner trois ànons sur quatre ou cinq qui sont à l'écurie. » Et là-dessus Sancho leur conta la perte du grison. Le curé le consola, en lui disant que, dès qu'il trouverait son maître, il lui ferait renouveler la donation, et que cette fois le mandat serait écrit sur du papier, selon la loi et la coutume, attendu que les mandats écrits sur des livres de poche ne peuvent jamais être acceptés ni payés.

Sancho, sur ce propos, se sentit consolé, et dit qu'en ce cas il se souciait fort peu d'avoir perdu la lettre à Dulcinée, puisqu'il la savait presque par cœur, et qu'on pourrait la transcrire de sa mémoire, où et quand on en prendrait l'envie. « Eh bien! dites-la donc, Sancho, s'écria le barbier, et nous vous la transcrirons. » Sancho s'arrêta tout court, et se gratta la tête pour rappeler la lettre à son souvenir; tantôt il se tenait sur un pied, tantôt sur l'autre; tantôt il regardait le ciel, tantôt la terre; enfin, après s'être rongé plus qu'à moitié l'ongle d'un doigt, tenant en suspens ceux qui attendaient sa réponse, il s'écria, au bout d'une longue pause: « Par le saint nom de Dieu, seigneur licencié, je veux bien que le diable emporte ce que je me rappelle de la lettre! Pourtant, elle disait pour commencer : *Haute et souterraine dame.* — Oh! non, interrompit le barbier, il n'y avait pas souterraine, mais surhumaine ou souveraine dame. — C'est cela même, s'écria Sancho; ensuite, si je m'en souviens bien, elle continuait en disant. . . . si je ne m'en souviens pas mal. . . . *Le blessé et manquant de sommeil. . . et le piqué baise à Votre Grâce les mains, ingrate et très-méconnaissable beauté.* Puis je ne sais trop ce qu'il disait de bonne santé et de maladie qu'il lui envoyait; puis il s'en allait discourant jusqu'à ce qu'il vint à finir par: *A vous jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure*. » Les deux auditeurs s'amusèrent beaucoup à voir quelle bonne mémoire avait Sancho Panza; ils lui en firent compliment, et le prièrent de répéter la lettre encore deux fois, pour qu'ils pussent eux-mêmes l'apprendre par cœur, et la transcrire à l'occasion. Sancho la répéta donc trois autres fois, et trois fois répéta trois autres mille impertinences. Après cela, il se mit à conter les aventures de son maître; mais il ne souffla mot de la berne qu'il avait essuyée dans cette hôtellerie où il refusait toujours d'entrer. Il ajouta que son seigneur, dès qu'il aurait reçu de favorables dépêches de sa dame Dulcinée du Toboso, allait se mettre en campagne pour tâcher de devenir empereur, ou monarque pour le moins, ainsi qu'ils en étaient convenus entre eux; et que c'était une chose toute simple et très-facile, tant était grande la valeur de sa personne et la force de son bras; puis, qu'aussitôt qu'il serait monté sur le trône, il le marierait, lui Sancho, qui serait alors veuf, parce qu'il ne pouvait en être autrement, et qu'il lui donnerait pour femme une suivante de l'impératrice, héritière d'un riche et grand État en terre terme, n'ayant pas plus d'iles que d'ilots, desquels il ne se souciait plus.

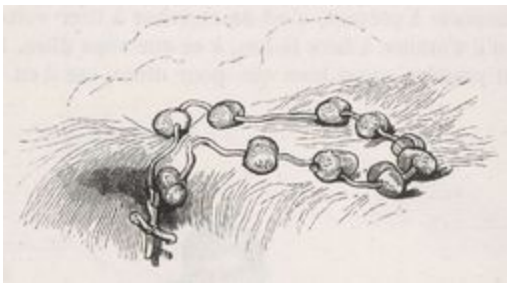
Sancho débitait tout cela d'un air si grave, en s'essuyant. de temps en temps le nez et la barbe, et d'un ton si dénué de bon sens, que les deux

autres tombaient de leur haut, considérant quelle violence devait avoir eue la folie de don Quichotte, puisqu'elle avait emporté après elle le jugement de ce pauvre homme. Ils ne voulurent pas se fatiguer à le tirer de l'erreur où il était, car il leur parut que, sa conscience n'étant point en péril, le mieux était de l'y laisser, et qu'il serait bien plus divertissant pour eux d'entendre ses extravagances. Aussi lui dirent-ils de prier Dieu pour la santé de son seigneur, et qu'il était dans les futurs contingents et les choses hypothétiques qu'avec le cours du temps, il devînt empereur ou pour le moins archevêque, ou dignitaire d'un ordre équivalent. « En ce cas, seigneurs, répondit Sancho, si la fortune embrouillait les affaires de façon qu'il prit fantaisie à mon maître de ne plus être empereur, mais archevêque, je voudrais bien savoir dès à présent ce qu'ont l'habitude de donner à leurs écuyers les archevêques errants[172]. — Ils ont l'habitude, répondit le curé, de leur donner, soit un bénéfice simple, soit un bénéfice à charge d'âmes, soit quelque sacristie qui leur rapporte un bon revenu de rente fixe, sans compter le casuel, qu'il faut estimer aulant. — Mais pour cela, répondit Sancho, il sera nécessaire que l'écuyer ne soit pas marié, et qu'il sache tout au moins servir la messe. S'il en est ainsi, malheur à moi qui suis marié pour mes péchés, et qui ne sais pas la première lettre de l'A B C. Que sera-ce de moi, bon Dieu! si mon maître se fourre dans la tête d'être archevêque et non pas empereur, comme c'est la mode et la coutume des chevaliers errants? — Ne vous mettez pas en peine, ami Sancho, reprit le barbier; nous aurons soin de prier votre maître et nous lui en donnerons le conseil, et nous lui en ferons au besoin un cas de conscience, de devenir empereur, et non archevêque, ce qui lui sera plus facile, car il est plus brave que savant. — C'est bien aussi ce que j'ai toujours cru, répondit Sancho, quoique je puisse dire qu'il est propre à tout. Mais ce que je pense faire de mon côté, c'est de prier Notre-Seigneur qu'il l'envoie justement là où il trouvera le mieux son affaire, et le moyen de m'accorder les plus grandes faveurs. — Vous parlez en homme sage, reprit le curé, et vous agirez en bon chrétien. Mais ce qui importe à présent, c'est de chercher à tirer votre maître de cette inutile pénitence qu'il s'amuse à faire là-bas, à ce que vous dites. Et pour réfléchir au moyen qu'il faut prendre, aussi bien que pour dîner, car il en est l'heure, nous ferons bien d'entrer dans cette hôtellerie. » Sancho répondit qu'ils y entrassent, que lui resterait dehors, et qu'il leur dirait ensuite quelle raison l'empêchait d'entrer ; mais qu'il les suppliait de lui faire apporter quelque chose à manger, de chaud bien entendu, ainsi que de l'orge pour Rossinante.

Les deux amis entrèrent, le laissant là, et, peu de moments après, le barbier lui apporta de quoi diner.



Ensuite, ils se mirent à disserter ensemble sur les moyens qu'il fallait employer pour réussir dans leur projet, et le curé vint à s'arrêter à une idée parfaitement conforme au goût de don Quichotte, ainsi qu'à leur intention. «Ce que j'ai pensé, dit-il au barbier, c'est de prendre le costume d'une damoiselle errante, tandis que vous vous arrangerez le mieux possible en écuyer. Nous irons ensuite trouver don Quichotte; et puis, feignant d'être une damoiselle affligée et quêtant du secours, je lui demanderai un don, qu'il ne pourra manquer de m'octroyer, en qualité de valeureux chevalier errant, et ce don que je pense réclamer, c'est qu'il m'accompagne où il me plaira de le conduire, pour défaire un tort que m'a fait un chevalier félon. Je le supplierai aussi de ne point me faire lever mon voile, ni de m'interroger sur mes affaires, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu raison de ce discourtois chevalier. Je ne doute point que don Quichotte ne se rende à tout ce qui lui sera demandé sous cette forme, et nous pourrons ainsi le tirer de là, pour le ramener au pays, où nous essaierons de trouver quelque remède à son étrange folie. »



CHAPITRE XXVII.

Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être rapportées dans cette grande histoire.



LE barbier ne trouva rien à redire à l'invention du curé elle lui parut si bonne, qu'ils la mirent en œuvre sur-le-champ. Ils demandèrent à l'hôtesse de leur prêter une jupe et des coiffes, en lui laissant pour gages une soutane neuve du curé. Le barbier se fit une grande barbe avec une queue de vache, toute rousse, aux poils de laquelle l'hôte accrochait son peigne. L'hôtesse les pria de lui dire pour quoi faire ils demandaient ces nippes. Le curé lui conta en peu de mots la folie de don Quichotte, et comment ils avaient besoin de ce déguisement pour le tirer de la montagne où il était, encore abandonné. L'hôtelier et sa femme devinèrent aussitôt que ce fou était leur hôte, le faiseur de baume et le maître de l'écuyer berné; aussi contèrent-ils au curé tout ce qui s'était passé chez eux, sans taire ce que faisait si bien Sancho. Finalement, l'hôtesse accoutra le curé de la plus divertissante manière. Elle lui mit une jupe de drap chamarrée de bandes de velours noir d'une palme de large, et toute tailladée, avec un corsage de velours vert, garni d'une bordure de satin blanc, corsage et jupe qui devaient avoir été faits du temps du bon roi Wamba.[173] Le curé ne voulut pas permettre qu'on lui mit des coiffes; mais il se couvrit la tête d'un petit bonnet de toile piquée, qu'il portait la nuit pour dormir; puis il se serra le front avec une large jarretière de taffetas

noir, et fit de l'autre une espèce de voile qui lui cachait fort bien la barbe et tout le visage. Par-dessus le tout, il enfonça son chapeau clérical, qui était assez grand pour lui servir de parasol, et, se couvrant les épaules de son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes, tandis que le barbier enfourchait la sienne, avec une barbe qui lui tombait sur la ceinture, moitié rousse, et moitié blanche, car elle était faite de la queue d'une vache rouane. Ils prirent congé de tout le monde, même de la bonne Maritornes, qui promit de réciter un chapelet, bien que pécheresse, pour que Dieu leur donnàt bonne chance dans une entreprise si difficile et si chrétienne. Mais le curé n'eut pas plutôt passé le seuil de l'hôtellerie, qu'il lui vint un scrupule à la pensée. Il trouva que c'était mal à lui de s'être accoutré de la sorte, et chose indécente pour un prêtre, bien que ce fût à bonne intention. « Mon compère, dit-il au barbier, en lui faisant part de sa réflexion, changeons de costume, je vous prie; il est plus convenable que vous fassiez la damoiselle quêteuse; moi, si vous refusez, je ferai l'écuyer, et je profanerai moins ainsi mon caractère; je suis résolu à ne point passer outre, dût le diable emporter don Quichotte.»



Sancho arriva dans ce moment, et ne put s'empêcher de rire en les voyant tous deux en cet équipage. Le barbier consentit à tout ce que voulut le curé, et celui-ci, changeant de rôle, se mit à instruire son compère sur la manière dont il fallait s'y prendre, et sur les paroles qu'il fallait dire à don Quichotte, pour l'engager et le contraindre à ce qu'il s'en vint avec eux et laissàt le gîte qu'il avait choisi pour sa vaine pénitence. Le barbier répondit que, sans recevoir de leçon, il saurait bien s'acquitter de son rôle. Il ne

voulut pas se déguiser pour le moment, préférant attendre qu'ils fussent arrivés près de don Quichotte; il plia donc ses habits, tandis que le curé ajustait sa barbe, et ils se mirent en route, guidés par Sancho Panza. Celui-ci leur conta, chemin faisant, ce qui était arrivé à son maître et à lui avec le fou qu'ils avaient rencontré dans la montagne, mais en cachant toutefois la trouvaille de la valise et de ce qu'elle renfermait; car tout benêt qu'il fût, le jeune homme n'était pas mal intéressé.

Le jour suivant, ils arrivèrent à l'endroit où Sancho avait semé les branches de genêt pour retrouver en quelle place son maître était resté. Dès qu'il l'eut reconnu, il leur dit qu'ils étaient à l'entrée de la montagne, et qu'ils n'avaient qu'à s'habiller, si leur déguisement devait servir à quelque chose pour la délivrance de son seigneur. Ceux-ci, en effet, lui avaient dit auparavant que, d'aller ainsi de compagnie et de se déguiser de la sorte, était de la plus haute importance pour tirer son maître de la méchante vie à laquelle il s'était réduit. Ils lui avaient en outre recommandé de ne point dire à son maître qui ils étaient, ni qu'il les connût, et que, si don Quichotte lui demandait, comme c'était inévitable, s'il avait remis la lettre à Dulcinée, il répondit que oui, mais que la dame, ne sachant pas lire, s'était contentée de répondre de vive voix qu'elle lui ordonnait, sous peine d'encourir sa disgrâce, de venir, à l'instant même, se présenter devant elle, chose qui lui importait essentiellement. Enfin, ils avaient ajouté qu'avec cette réponse et ce qu'ils pensaient lui dire de leur côté, ils avaient la certitude de le ramener à meilleure vie, et de l'obliger à se mettre incontinent en route pour devenir empereur ou monarque; car il n'y avait plus à craindre qu'il voulût se faire archevêque.

Sancho écouta très-attentivement leurs propos, se les mit bien dans la mémoire et les remercia beaucoup de l'intention qu'ils témoignaient de conseiller à son maître qu'il se fit empereur et non pas archevêque, car il tenait, quant à lui, pour certain, qu'en fait de récompenses à leurs écuyers, les empereurs pouvaient plus que les archevêques errants. « Il sera bon, ajouta-t-il, que j'aille en avant retrouver mon seigneur, et lui donner la réponse de sa dame: peut-être suffira-t-elle pour le tirer de là, sans que vous vous donniez tant de peine. » L'avis de Sancho leur parut bon, et ils résolurent de l'attendre jusqu'à ce qu'il rapportât la nouvelle de la découverte de son maître. Sancho s'enfonça dans les gorges de la montagne, laissant ses deux compagnons au milieu d'une étroite vallée, où courait, en murmurant, un petit ruisseau, et que couvraient d'une ombre

rafraîchissante de hautes roches et quelques arbres qui croissaient sur leurs flancs. On était alors au mois d'août, temps où, dans ces parages, la chaleur est grande, et il pouvait être trois heures de l'après-midi. Tout cela rendait le site plus agréable, et conviait nos voyageurs à y attendre le retour de Sancho. Ce fut aussi le parti qu'ils prirent. Mais tandis qu'ils étaient tous deux assis paisiblement à l'ombre, tout à coup une voix parvint à leurs oreilles, qui, sans s'accompagner d'aucun instrument, faisait entendre un chant doux, pur et délicat. Ils ne furent pas peu surpris, n'ayant pu s'attendre à trouver dans ce lieu quelqu'un qui chantât de la sorte. En effet, bien qu'on ait coutume de dire qu'on rencontre au milieu des champs et des forêts, et parmi les bergers, de délicieuses voix, ce sont plutôt des fictions de poëtes que des vérités. Leur étonnement redoubla quand ils s'aperçurent que ce qu'ils entendaient chanter étaient des verts, non de grossiers gardeurs de troupeaux, mais bien d'ingénieux citadins. Voici, du reste, les vers tels qu'ils les recueillirent[174].

« Qui cause le tourment de ma vie? le dédain. Et qui augmente mon affliction? la jalousie. Et qui met ma patience à l'épreuve? l'absence. De cette manière, aucun remède ne peut être apporté au mal qui me consume, puisque toute espérance est tuée par le dédain, la jalousie et l'absence.

» Qui m'impose cette douleur? l'amour. Et qui s'oppose à ma félicité? la fortune. Et qui permet mon affliction? le ciel. De cette manière, je dois appréhender de mourir de ce mal étrange, puisqu'à mon détriment s'unissent l'amour, la fortune et le ciel.

« Qui peut améliorer mon sort? la mort. Et le bonheur d'amour, qui l'obtient? l'inconstance. Et ses maux qui les guérit? la folie. De cette manière, il n'est pas sage de vouloir guérir une passion, quand les remèdes sont la mort, l'inconstance et la folie. »

L'heure, le temps, la solitude, la belle voix et l'habileté du chanteur, tout causait à la fois à ses auditeurs de l'étonnement et du plaisir. Ceux-ci se tinrent immobiles dans l'espoir qu'ils entendraient encore autre chose. Enfin, voyant que le silence du musicien durait assez longtemps, ils résolurent de se mettre à sa recherche, et de savoir qui chantait si bien. Mais, comme ils se levaient, la même voix les retint à leur place, en se faisant entendre de nouveau. Elle chantait le sonnet suivant:

« Sainte amitié, qui, laissant ton apparence sur la terre, t'es envolée d'une aile légère vers les âmes bienheureuses du ciel, et résides, joyeuse, dans les demeures de l'empyrée ;

« De là, quand il te plait, tu nous montres ton aimable visage couvert d'un voile à travers lequel brille parfois l'ardeur des bonnes oeuvres, qui deviennent mauvaises à la fin.

« Quitte le ciel, ô amitié, et ne permets pas que l'imposture revête ta livrée, pour détruire l'intention sincère;

« Si tu ne lui arraches tes apparences, bientôt le monde se verra dans la mêlée de la discorde et du chaos.»

Ce chant fut terminé par un profond soupir, et les deux auditeurs écoutaient toujours avec la même attention si d'autres chants le suivraient encore. Mais, voyant que la musique s'était changée en plaintes et en sanglots, il s'empressèrent de savoir quel était le triste chanteur dont les gémissements étaient aussi douloureux que la voix était délicieuse. Ils n'eurent pas à chercher longtemps : au détour d'une pointe de rocher, ils aperçurent un homme de la taille et de la figure que Sancho leur avait dépeintes quand il leur conta l'histoire de Cardénio. Cet homme, en les voyant, ne montra ni trouble, ni surprise; il s'arrêta, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine, dans la posture d'une personne qui rêve profondément, sans avoir levé les yeux pour les regarder, si ce n'est la première fois, lorsqu'ils parurent à l'improviste devant lui. Le curé, qui était un homme d'élégante et courtoise parole, l'ayant reconnu au signalement qu'en avait donné Sancho, s'approcha de lui, et, comme quelqu'un au fait de sa disgrâce, il le pria, en termes courts mais pressants, de quitter la vie si misérable qu'il menait en ce désert, crainte de l'y perdre enfin, ce qui est, de tous les malheurs, le plus grand. Cardénio se trouvait alors avec tout son bon sens, et libre de ces accès furieux qui le mettaient si souvent hors de lui. Aussi, quand il vit ces deux personnes dans un costume si peu à l'usage de ceux qui fréquentent ces après solitudes, il ne laissa pas d'éprouver quelque surprise, surtout lorsqu'il les entendit, lui parler de son histoire comme d'une chose à leur connaissance ; car les propos du curé ne lui laissaient, pas de doute à cet égard. Il leur répondit en ces termes : « Je vois bien, seigneurs, qui que vous soyez, que le ciel, dans le soin qu'il prend de secourir les bons, et maintes fois aussi les méchants, m'envoie, sans que je mérite cette faveur, en ces lieux si éloignés du commerce des hommes, des

personnes qui , retraçant à mes yeux, sous les plus vives images, quelle est ma démence à mener la vie que je mène, essaient de me tirer de cette triste retraite pour me ramener en un meilleur séjour. Mais, comme elles ne savent point ce que je sais, moi, qu'en sortant du mal présent, j'aurais à tomber dans un pire, elles doivent sans doute me tenir pour un homme de faible intelligence, et peut-être même privé de tout jugement. Ce ne serait point une chose surprenante qu'il en fût ainsi, car je m'aperçois bien moi-même que le souvenir de mes malheurs est si continuel et si pesant, et qu'il a tant d'influence pour ma perdition, que, sans pouvoir m'en défendre, je reste quelquefois comme une pierre, privé de tout sentiment et de toute connaissance. Il faut bien que je reconnaisse cette vérité, quand on me dit, en m'en montrant les preuves, ce que j'ai fait pendant que ces terribles accès se sont emparés de moi. Alors je ne sais qu'éclater en plaintes inutiles, que maudire sans profit ma mauvaise étoile, et, pour excuse de ma folie, j'en raconte l'origine à tous ceux qui veulent l'entendre. De cette manière, quand les gens sensés apprennent la cause, ils ne s'étonnent plus des effets; s'ils ne trouvent point de remède à m'offrir, du moins ne trouvent-ils pas de faute à m'imputer, et l'horreur de mes extravagances se change en pitié de mes malheurs. Si vous venez donc, seigneurs, dans la même intention que d'autres sont venus, je vous en supplie, avant de continuer vos sages et charitables conseils, écoulez ma fatale histoire. Peut-être, après l'avoir entendue, vous épargnerez-vous la peine que vous prendriez à consoler une infortune à laquelle est fermée toute consolation. »

Les deux amis, qui ne désiraient autre chose que d'apprendre de sa bouche même la cause de son mal, le prièrent instamment de la leur conter, et lui promirent de ne faire rien de plus qu'il ne voudrait pour le guérir ou le soulager. Le triste chevalier commença donc sa déplorable histoire à peu près dans les mêmes termes et avec les mêmes détails qu'il l'avait déjà contée à don Quichotte et au chevrier, peu de jours auparavant, lorsque, à l'occasion de maître Élisabad, et par la ponctualité de don Quichotte à remplir les devoirs de la chevalerie, le récit, comme on l'a vu, en resta inachevé. Mais à présent un heureux hasard permit que l'accès de furie ne prit point Cardénio, et lui laissàt le temps de continuer jusqu'au bout.

Quand il fut arrivé à l'endroit du billet que don Fernand trouva dans un volume *d'Amadis de Gaule,* « J'en ai parfaitement conservé le souvenir, ajouta-t-il, et voici comment il était conçu:

« LUSCINDE A CARDÉNIO.

« Chaque jour je découvre en vous des mérites qui m'obligent à vous estimer davantage. Si donc vous voulez que j'acquitte ma dette, sans que ce soit aux dépens de l'honneur, vous pourrez facilement réussir. J'ai un père qui vous connaît et qui m'aime, lequel, sans contraindre ma volonté, satisfera celle qu'il est juste que vous ayez, s'il est vrai que vous m'estimiez comme vous me le dites, et comme je le crois. »

« C'est ce billet qui m'engagea à demander la main de Luscinde, comme je vous l'ai conté; c'est ce billet qui la fit passer, dans l'opinion de don Fernand, pour une des femmes les plus spirituelles et les plus adroites de son temps, et qui fit naître en lui l'envie de me perdre avant que mes désirs fussent comblés. Je confiai à don Fernand que le père de Luscinde exigeait que le mien la lui demandât, et que je n'osais en prier mon père, dans la crainte qu'il ne voulût pas y consentir, non qu'il ne connut parfaitement la qualité, les vertus et les charmes de Luscinde, bien capables d'ennoblir toute autre maison d'Espagne, mais parce que je supposais qu'il ne voudrait point me laisser marier avant de savoir ce que le duc Ricardo voulait faire de moi. Finalement, je lui dis que je ne me hasardderais point à m'ouvrir à mon père, tant à cause de cet obstacle que de plusieurs autres que j'entrevoyais avec effroi, sans savoir quels ils fussent, et seulement parce qu'il me semblait que jamais mes désirs ne seraient satisfaits. A tout cela don Fernand me répondit qu'il se chargeait, lui, de parlera à mon père, et de le décider à parler pour moi au père de Luscinde [175]. Traite ami, homme ingrat, perfide et cruel, que t'avait fait cet infortuné qui te découvrait avec tant d'abandon les secrets et les joies de son cœur? Quelle offense as-tu reçue de moi ? quelle parole t'ai-je dite, quel conseil t'ai-je donné, qui n'eussent pour but unique ton intérêt et ton illustration? Mais pourquoi me plaindre, hélas! N'est-ce point une chose avérée que, lorsque le malheur nous vient d'une fatale étoile, comme il se précipite de haut en bas avec une irrésistible violence, il n'y a nulle force sur la terre qui puisse l'arrêter, nulle prudence humaine qui puisse le prévenir? Qui aurait pu s'imaginer que don Fernand, cavalier de sang illustre et d'esprit distingué, mon obligé par mes services, assez puissant pour obtenir tout ce qu'un désir amoureux lui faisait

souhaiter, quelque part qu'il s'adressât, irait se mettre en tête de me ravir, à moi, ma seule brebis, que même je ne possédais pas encore [176]? Mais laissons de côté ces considérations inutiles, et renouons le fil rompu de ma triste histoire.

« Don Fernand, qui trouvait dans ma présence un obstacle à l'exécution de son infâme dessein, résolut de m'envoyer auprès de son frère aîné. Ce fut sous le prétexte de demander quelque argent à celui-ci pour payer six chevaux qu'a dessein, et dans le seul but de m'éloigner pour laisser le champ libre à sa perfidie, il avait achetés le jour même qu'il s'offrit de parler à mon père. Pouvais-je, hélas ! prévenir cette trahison? pouvait-elle seulement tomber dans ma pensée? Non, sans doute : au contraire, je m'offris de bon cœur à partir aussitôt, satisfait de ce marché. Dans la nuit, je parlai à Luscinde; je lui dis ce que nous avions concerté, don Fernand et moi, et j'ajoutai qu'elle eût la ferme espérance de voir combler bientôt nos justes et saints désirs. Elle me répondit, aussi peu défiante que moi de la trahison de don Fernand, que je fisse en sorte de revenir bien vite. parce qu'elle croyait aussi que nos souhaits ne tarderaient à s'accomplir qu'autant que mon père tarderait à parler au sien Je ne sais ce qui lui prit en ce moment; mais, comme elle achevait de me dire ce peu de mots, ses yeux se remplirent de larmes, sa voix s'éteignit; il sembla qu'un nœud qui lui serrait la gorge ne lui laissait plus articuler les paroles qu'elle s'efforçait de me dire encore. Je restai stupéfait de ce nouvel accident, qui jamais ne lui était arrivé. En effet, chaque fois qu'un heureux hasard ou mon adresse nous permettaient de nous entretenir, c'était toujours avec allégresse et contentement, sans que jamais nos entretiens fussent mêlés de pleurs, de soupirs, de jalousies ou de soupçons. Je ne faisais, de mon côté, qu'exalter mon bonheur de ce que le ciel me l'avait donnée pour dame et maîtresse ; je vantais les attraits de sa personne et les charmes de son esprit. Elle, alors, me rendait ingénument la pareille, louant en moi ce que son amour lui faisait paraître digne d'éloge. Au milieu de tout cela, nous nous contions mille enfantillages, et les aventures de nos voisins ou de nos connaissances; et jamais ma hardiesse n'allait plus loin qu'à prendre, presque de force, une de ses belles mains blanches, que j'approchais de ma bouche autant que le permettaient les étroits barreaux d'une fenêtre basse par lesquels nous étions séparés. Mais la nuit qui précéda le fatal jour de mon départ, elle pleura, elle gémit, et s'en fut, me laissant plein de trouble et d'alarmes, effrayé d'avoir vu chez Luscinde ces nouveaux et tristes témoignages de

regret et d'affliction. Toutefois, pour ne pas détruire moi-même mes espérances, j'attribuai tout à la force de l'amour qu'elle me portait et à la douleur que cause toujours l'absence à ceux qui s'aiment avec ardeur. Enfin je partis, triste et pensif, l'âme remplie de soupçons et de frayeurs, sans savoir ce qu'il fallait soupçonner et craindre : manifestes indices du coup affreux qui m'attendait.

« J'arrivai au pays où j'étais envoyé; je remis les lettres au frère de don Fernand ; je fus bien reçu de lui, mais non pas bien promptement dépêché, car il me fit attendre, à mon grand déplaisir, huit jours entiers, et dans un endroit où le duc ne put me voir, parce que don Fernand écrivait qu'on lui envoyât de l'argent sans que son père en eût connaissance. Tout cela fut une ruse du perfide, puisque, l'argent ne manquant pas à son frère, il pouvait m'expédier sur-le-champ. Cet ordre imprévu m'autorisait à lui désobéir, car il me semblait impossible de supporter la vie tant de jours en l'absence de Luscinde, surtout l'ayant laissée dans la tristesse que je vous ai dépeinte. Cependant je me résignai à obéir en bon serviteur, bien que je visse que ce serait aux dépens de mon repos et de ma santé. Au bout de quatre jours, un homme arrive, me cherchant pour me remettre une lettre que reconnus être de Luscinde à l'écriture de l'adresse. Je l'ouvre, tout saisi d'effroi, pensant bien que quelque grand motif l'avait seul décidée à m'écrire pendant l'absence ; car, présente, elle le faisait rarement. Mais avant de lire cette lettre, je demande à l'homme quelle personne la lui avait donnée et quel temps il avait mis à faire le chemin. Il me répond que, passant par hasard dans une rue de la ville vers l'heure de midi, une très-belle dame l'avait appelé d'une fenêtre, les yeux baignés de larmes, et qu'elle lui avait dit en grande hâte : « Mon frère, si vous êtes chrétien comme vous le paraissez, je vous supplie, par l'amour de Dieu, de porter vite, vite, cette lettre au pays et à la personne qu'indique l'adresse, et que tout le monde connait; vous ferez une bonne œuvre devant Notre-Seigneur. Et, pour que vous puissiez commodément la faire, prenez ce que contient ce mouchoir. » En disant cela, ajouta le messager, elle jeta par la fenêtre un mouchoir où se trouvaient enveloppés cent réaux, cette bague d'or que je porte et cette lettre que vous tenez; puis, aussitôt, sans attendre ma réponse, elle s'éloigna de la fenêtre après avoir vu pourtant que j'avais ramassé le mouchoir et la lettre, et quand je lui eus dit par signes que je ferais ce qu'elle m'avait prescrit. Me voyant donc si bien payé de la peine que j'allais prendre, et connaissant à l'adresse de la lettre qu'on m'envoyait auprès de vous, seigneur, que je

connais bien , Dieu merci ; touché surtout des larmes de cette belle dame, je résolus de ne me fier à personne et de venir moi-même vous apporter la lettre ; aussi , depuis seize heures qu'elle me l'a donnée, j'ai fait le chemin, qui est, comme vous savez, de dix-huit lieues. »



« Tandis que le reconnaissant messager me donnait ces détails, j'étais, comme on dit, pendu à ses paroles, et les jambes me tremblaient si fort, que je pouvais à peine me soutenir. Enfin, j'ouvris la lettre, et je vis qu'elle contenait ce peu de mots :

« La parole que vous avait donnée don Fernand de parler à votre père pour qu'il parlàt au mien, il l'a remplie plus à son contentement qu'à votre profit. Sachez, seigneur, qu'il a demandé ma main ; et mon père, aveuglé par les avantages qu'il pense qu'a sur vous don Fernand, consent à la lui donner. La chose est tellement sérieuse, que, d'ici à deux jours, les fiançailles doivent se faire, mais si secrètement, qu'elles n'auront d'autres témoins que le ciel et quelques gens de la maison. En quel état je suis, imaginez-le; s'il vous importe d'accourir, jugez-en ; et si je vous aime ou non, l'événement vous le fera connaître. Plaise à Dieu que ce billet arrive en vos mains avant que la mienne se voie contrainte de s'unir à celle d'un homme qui sait si mal garder la foi qu'il engage! »

« Telles furent en substance les expressions de la lettre. A peine eus-je achevé de la lire, que je partis à l'instant même, sans attendre ni argent ni réponse à ma mission, car je reconnus bien alors que ce n'était pas pour acheter des chevaux, mais pour laisser le champ libre à ses désirs, que don Fernand m'avait envoyé à son frère. La juste fureur que je conçus contre cet ami déloyal, et la crainte de perdre un cœur que j'avais gagné par tant d'années d'amour et de soumission, me donnèrent des ailes. J'arrivai le lendemain dans ma ville, juste à l'heure convenable pour entretenir Luscinde. J'entrai secrètement, et je laissai la mule que j'avais montée chez le brave homme qui m'avait apporté la lettre. Un heureux hasard permit que je trouvasse Luscinde à la fenêtre basse si longtemps témoin de nos amours. Elle me reconnut aussitôt, et moi je la reconnus aussi; mais non point comme elle devait me revoir, ni moi la retrouver. Y a-t-il, hélas ! quelqu'un au monde qui puisse se flatter d'avoir sondé l'abime des confuses pensées et de la changeante condition d'une femme? personne assurément. Dès que Luscinde me vit, « Cardénio, me dit-elle, je suis vêtue de mes habits de noces; déjà m'attendent dans le salon don Fernand le traître et mon père l'ambitieux, avec d'autres témoins, qui seront plutôt ceux de ma mort que de mes fiançailles. Ne te trouble point, ami, mais tâche de te trouver présent à ce sacrifice; si mes paroles n'ont pas le pouvoir de t'empêcher, un poignard est caché là, qui saura me soustraire à toute violence, qui empêchera que mes forces ne succombent, et qui, en mettant fin à ma vie, mettra le sceau à l'amour que je t'ai voué. » Je lui répondis, plein de trouble et de précipitation, craignant de n'avoir plus le temps de me faire entendre : « Que tes œuvres, ô Luscinde, justifient tes paroles; si tu portes un poignard pour accomplir ta promesse, j'ai la une épée pour te défendre, ou pour me tuer si le sort nous est contraire. » Je ne crois pas qu'elle pût entendre tous mes propos, car on vint l'appeler en grande hâte pour la mener où le fiancé l'attendait. Alors, je puis le dire ainsi, le soleil de ma joie se coucha et la nuit de ma tristesse acheva de se fermer; je demeurai les yeux sans vue et l'intelligence sans raison, ne pouvant ni trouver l'entrée de sa demeure ni me mouvoir d'aucun côté. Mais enfin, considérant combien ma présence importait dans une circonstance si critique et si solennelle, je me ranimai du mieux que je pus, et j'entrai dans la maison. Comme j'en connaissais dès longtemps toutes les issues, j'y pénétrai, sans que personne me vit, à la faveur du trouble et de la confusion qui régnaient; je parvins à me glisser

jusque dans un recoin que formait une fenêtre du salon même, et que couvraient de leurs plis deux rideaux en tapisserie, à travers lesquels je pouvais voir, sans être vu, tout ce qui se passait dans l'appartement. Qui pourrait dire à présent quelles alarmes firent battre mon cœur tout le temps que je passai dans cette retraite! quelles pensées m'assaillirent! quelles résolutions je formai! Elles furent telles qu'il est impossible et qu'il serait mal de les redire. Il suffit que vous sachiez que le financé entra dans la salle, sans autre parure que ses habits ordinaires. Il avait pour parrain de mariage le cousin germain de Luscinde, et, dans tout l'appartement, il n'y avait personne que les serviteurs de la maison. Un peu après, Luscinde sortit d'un cabinet de toilette, accompagnée de sa mère et de deux suivantes, vêtue et parée comme l'exigeaient sa naissance et sa beauté, et comme l'avait pu faire la perfection de son bon goût. L'égarement où j'étais ne me permit pas de remarquer les détails de son costume ; j'en aperçus seulement les couleurs, qui étaient le rouge et le blanc, et les reflets que jetaient les riches bijoux dont sa coiffure et tous ses habits étaient ornés. Mais rien n'égalait la beauté singulière de ses cheveux blonds, qui brillaient aux yeux d'un éclat plus vif que les pierres précieuses, plus vif que les quatre torches qui éclairaient la salle. O souvenir, ennemi mortel de mon repos! à quoi sert-il de me représenter maintenant les incomparables attraits de cette ennemie adorée? Ne vaut-il pas mieux, cruel souvenir, que tu me rappelles et me représentes ce qu'elle fit alors, afin qu'un si manifeste outrage me fasse chercher, sinon la vengeance, au moins le terme de ma vie? Ne vous lassez point, seigneurs, d'entendre les digressions auxquelles je me laisse aller ; mais ma douloureuse histoires n'est pas de celles qui se peuvent conter succinctement, à la hâte ; et chacune de ces circonstances me semble, à moi, digne d'un long discours. »

Le curé lui répondit que non-seulement ils ne se lassaient point de l'entendre, mais qu'ils prenaient au contraire grand intérêt à tous ces détails, qui méritaient la même attention que le fond même du récit.

Cardénio continua donc : « Aussitôt, dit-il, que tout le monde fut réuni dans la salle, on fit entrer le curé de la paroisse, lequel prit les deux fiancés par la main, pour faire ce qu'exige une telle cérémonie. Lorsqu'il prononça ces mots sacramentels : « Voulez-vous, madame, prendre le seigneur don Fernand, ici présent, pour votre légitime époux, comme l'ordonne la sainte mère Église? » je passai toute la tête et le cou hors de la tapisserie, et me mis, d'une oreille attentive et d'une âme troublée, à écouter ce que

répondrait Luscinde, attendant de sa réponse l'arrêt, de ma mort ou la confirmation de ma vie. Oh! pourquoi n'ai-je pas alors quitté ma retraite? pourquoi ne me suis-je pas écrié: « Luscinde, Luscinde! vois ce que tu fais, vois ce que tu me dois; considère que tu es à moi et ne peux être à un autre; que prononcer le *oui,* et m'ôter la vie, ce sera l'affaire du même instant. Et toi, traître don Fernand, ravisseur de mon bien, meurtrier de ma vie, que veux-tu? que prétends-tu? ne vois-tu pas que tu ne peux chrétiennement satisfaire tes désirs, puisque Luscinde est ma femme, et que je suis son époux? » Malheureux insensé! à il présent que je suis loin du péril, je dis bien ce que je devais faire et ce que je ne lis pas; à présent que j'ai laissé ravir mon plus cher trésor, je maudis vainement le ravisseur, dont j'aurais pu me venger, si j'avais eu autant de cœur pour frapper, que j'en ai maintenant pour me plaindre! Enfin, puisque je fus alors imbécile et lâche, il est juste que je meure maintenant honteux, repentant et insensé. Le curé attendait toujours la réponse de Luscinde, qui resta fort longtemps à la faire; et, lorsque je pensais qu'elle allait tirer son poignard pour tenir sa promesse, ou délier sa langue pour déclarer la vérité et parler dans mes intérêts, j'entends qu'elle prononce, d'une voix faible et tremblante : *Oui, je le prends.* Don Fernand dit la même parole, lui mit au doigt l'anneau de mariage, et ils furent unis d'un indissoluble nœud. Le marié s'approcha pour embrasser son épouse; mais elle, posant la main sur son cœur, tomba évanouie dans les bras de sa mère.



“ Il me reste à dire maintenant en quel état je me trouvai lorsque, dans ce *oui* fatal, que j’avais entendu, je vis la perte de mes espérances, la fausseté des promesses et de la parole de Luscinde, et l’impossibilité de recouvrer, en aucun temps, le bien que cet instant venait de me faire perdre. Je restai privé de sens, me croyant abandonné du ciel et devenu pour la terre un objet d’inimitié; car l’air ne fournissait plus d’haleine à mes soupirs, ni l’eau de matière à mes larmes; le feu seul s’était accru, et tout mon cœur brûlait de jalousie et de rage. L’évanouissement de Luscinde avait mis en émoi toute l’assemblée ; et sa mère l’ayant délacée pour lui donner de l’air, on découvrit sur son sein un papier cacheté que don Fernand saisit aussitôt, et qu’il se mit à lire à la lueur d’une des torches. Dès qu’il eut achevé cette lecture, il se jeta sur une chaise, et resta la tête appuyée sur sa main, dans la posture d’un homme rêveur, sans se mêler aux soins qu’on prodiguait à sa femme pour la faire revenir de son évanouissement. Pour moi, quand je vis toute la maison dans cette confusion et ce trouble, je me hasardai à sortir, sans me soucier d’être vu, et bien déterminé, dans ce cas, à faire un si sanglant éclat, que tout le monde connût la juste indignation qui poussait mon coeur au châtiment du traître, et même à celui de l’inconstante, encore évanouie. Mais mon étoile, qui me réservait sans doute pour de plus grands maux, s’il est possible qu’il y en ait, ordonna que j’eusse alors trop de jugement, elle qui, depuis, m’en a complètement privé. Ainsi, sans vouloir tirer vengeance de mes plus grands ennemis, ce qui m’était facile, puisque nul ne pensait à moi, j’imaginai de la tirer de moi-même, et de m’infliger la peine qu’ils avaient méritée ; et sans doute avec plus de rigueur que je n’en aurais exercé contre eux, si je leur eusse en ce moment donné la mort, car celle qui frappe à l’improviste a bientôt terminé le supplice, tandis que celle qui se prolonge en tourments interminables tue perpétuellement sans ôter la vie. Enfin, je m’échappai de cette maison, et me rendis chez l’homme où j’avais laissé ma mule. Je la fis aussitôt seller; et sans prendre congé de lui, je quittai la ville, n’osant pas, comme un autre Loth, tourner la tête pour la regarder. Quand je me vis seul, au milieu de la campagne, couvert par l’obscurité de la nuit, et invité par son silence à donner cours à mes plaintes, sans crainte d’être écouté ou reconnu, je déliai ma langue et j’éclatai en malédictions contre Luscinde. et Fernand, comme si j’eusse ainsi vengé l’outrage que j’avais reçu d’eux. Je m’attachais surtout à elle, lui donnant les noms de cruelle, d’ingrate, de fausse et de parjure, mais par-dessus tout d’intéressée et d’avaricieuse, puisque c’était la richesse de mon ennemi qui

avait ébloui ses yeux, et lui avait fait préférer celui envers qui la fortune s'était montrée plus libérale de ses dons; puis, au milieu de la fougue de ces emportements et de ces malédictions, je l'excusais en disant : « Peut-on s'étonner qu'une jeune fille, élevée dans la retraite, auprès de ses parents, accoutumée à leur obéir toujours, ait voulu condescendre à leur désir, lorsqu'ils lui donnaient pour époux un gentilhomme si noble, si riche, si bien fait de sa personne, qu'en le refusant, elle aurait fait croire, ou qu'elle avait perdu l'esprit, ou qu'elle avait déjà donné son cœur, ce qui eût porté une grave atteinte à sa bonne réputation? » Puis, je revenais au premier sentiment, et me disais : « Pourquoi n'a-t-elle pas dit que j'étais son époux? on aurait vu qu'elle n'avait pas fait un choix si indigne qu'elle ne pût s'en justifier, car, avant que don Fernand s'offrit, ses parents eux-mèmes ne pouvaient, s'ils eussent mesuré leur désir sur la raison, souhaiter mieux que moi pour époux de leur fille. Ne pouvait-elle donc, avant de s'engager dans ce dernier et terrible pas, avant de donner sa main, dire qu'elle avait déjà reçu la mienne, puisque je me serais prêté, dans ce cas, à tout ce qu'elle eût voulu feindre ? » Enfin, je me convainquis que peu d'amour, peu de jugement, beaucoup d'ambition et de désirs de grandeur lui avaient fait oublier les promesses dont elle m'avait bercé, trompé et entretenu dans mon honnête et fidèle espoir. Pendant cette agitation et ces entretiens avec moi-même, je cheminai tout le reste de la nuit, et me trouvai, au point du jour, à l'une des entrées de ces montagnes. J'y pénétrai, et continuai de marcher devant moi trois jours entiers, sans suivre aucun chemin; enfin, j'arrivai à une prairie, dont je ne sais trop la situation, et je demandai à des bergers qui s'y trouvaient où était l'endroit le plus désert et le plus âpre de ces montagnes. Ils m'indiquèrent celui-ci ; je m'y acheminai aussitôt avec le dessein d'y finir ma vie. En entrant dans cette affreuse solitude, ma mule tomba morte de faim et de fatigue, ou plutôt, à ce que je crois, pour se débarrasser d'une charge aussi inutile que celle qu'elle portait en ma personne. Je restai à pied, accablé de lassitude, exténue de besoin, sans avoir et sans vouloir chercher personne qui me secourût. Après être demeuré de la sorte je ne sais combien de temps, étendu par terre, je me levai, n'ayant plus faim, et je vis auprès de moi quelques chevriers, ceux qui avaient sans doute pourvu à mes extrêmes besoins. Ils me racontèrent, en effet, comment ils m'avaient trouvé, et comment je leur avais dis tant de niaiseries et d'extravagances que j'annonçais clairement avoir perdu l'esprit. Hélas ! j'ai bien senti moi-même, depuis ce moment, que je ne l'ai

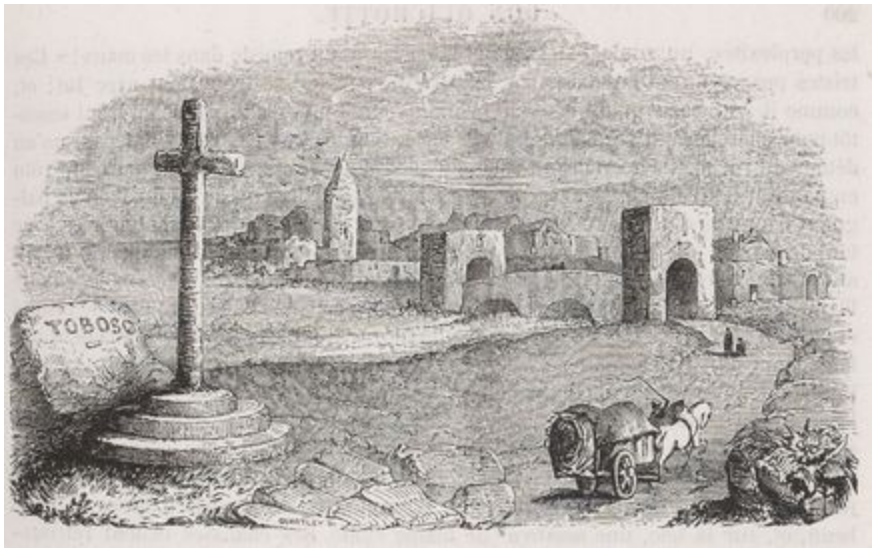
pas toujours libre et satin ; mais, au contraire, si affaibli, si troublé, que je fais mille folies, déchirant mes habits, parlant tout haut au milieu de ces solitudes, maudissant ma fatale étoile, et répétant sans cesse le nom .chéri de mon ennemie, sans avoir alors d'autre intention que celle de laisser exhaler ma vie avec mes cris. Quand je reviens à moi, je me trouve si fatigué, si rendu, qu'à peine puis-je me soutenir. Ma plus commune habitation est le creux d'un liège, capable de couvrir ce misérable corps. Les pâtres et les chevriers qui parcourent ces montagnes avec leurs troupeaux, émus de pitié, me donnent ma nourriture, en plaçant des vivres sur les chemins et sur les rochers où ils pensent que je pourrai les trouver en passant; car, même dans mes accès de démence, la nécessité parle, et l'instinct naturel me donne le désir de chercher à manger, et la volonté de satisfaire ma faim. D'autres fois, à ce qu'ils me disent quand ils me rencontrent en mon bon sens, je m'embusque sur les chemins, et j'enlève de force, quoiqu'ils me les offrent de bon coeur, les provisions que des bergers apportent du village à leurs cabanes. C'est ainsi que je passe le reste de ma misérable vie, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de la conduire à son dernier terme, ou de m'ôter la mémoire, afin que je perde tout souvenir des charmes et du parjure de Luscinde, et des outrages de don Fernand. S'il me faisait cette grâce, sans m'ôter la vie, je ramènerais sans doute mes pensées vers la droite raison; sinon, je n'ai plus qu'à le prier de traiter mon âme avec miséricorde, car je ne sens en moi ni le courage ni la force de tirer mon corps des austérités où l'a condamné mon propre choix. Voilà, seigneurs, l'amère histoire de mes infortunes. Dites-moi s'il est possible de la conter avec moins de regret et d'affliction que je ne vous en ai montré? surtout, ne vous fatiguez point à me vouloir persuader, par vos conseils, ce que la raison vous suggérera pour remédier à mes maux; ils ne me seraient pas plus utiles que n'est le breuvage ordonné par le médecin au malade qui ne veut pas le prendre. Je ne veux point de guérison sans Luscinde ; et, puisqu' il lui a plu d'appartenir à un autre, étant ou devant être à moi, il me plait d'appartenir à l'infortune, ayant pu être au bonheur. Elle a voulu, par son inconstance, rendre stable ma perdition ; eh bien! je voudrai, en me perdant, contenter ses désirs. Et l'on dira désormais qu'à moi seul a manqué ce qu'ont pour dernière ressource tous les malheureux, auxquels sert de consolation l'impossibilité même d'être consolés [177] ; c'est au contraire, pour moi, la cause de plus vifs regrets et de plus cruelles douleurs, car j'imagine qu'ils doivent durer même au delà de la mort. »





Ici, Cardénio termina le long récit de sa triste et amoureuse histoire; et, comme le curé se préparait à lui adresser quelques mots de consolation, il fut retenu par une voix qui frappa tout à coup leurs oreilles, et qui disait, en plaintifs accents, ce que dira la quatrième partie de cette narration; car c'est ici que mit fin à la troisième le sage et diligent historien Cid Hamet Ben-Engeli.





LIVRE IV.

CHAPITRE XXVIII.

Qui traite de la nouvelle et agréable aventure qu'eurent le curé et le barbier dans la Sierra-Morena



HEUREUX , trois fois heureux furent les temps où vint au monde l'audacieux chevalier don Quichotte de la Manche! En effet, parce qu'il prit l'honorable détermination de ressusciter l'ordre presque éteint, et mort de la chevalerie errante, nous jouissons maintenant, dans notre âge si nécessiteux de divertissements et de gaieté, non-seulement des douceurs de son histoire véridique , mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, non moins agréables, pour la plupart, non moins ingénieux et véritables que l'histoire elle-même [178]. Celle-ci, poursuivant le fil peigné, retors et dévidé de son récit, raconte qu'au moment où le curé se disposait à consoler de son mieux Cardénio, une voix l'en empêcha, en frappant leurs oreilles de ses tristes accents. « O mon Dieu, disait cette voix, est-il possible qu'enfin j'aie trouvé un lieu qui puisse servir de sépulture cachée à ce corps dont je porte si fort contre mon gré la charge pesante? Oui, je le crois, à moins que la solitude que promettent ces montagnes ne vienne à me manquer aussi. Hélas! combien ces rochers et ces broussailles, qui me laissent confier par mes plaintes mes malheurs au ciel, me tiendront une plus agréable compagnie que celle d'aucun homme de ce monde, car il n'en est aucun sur la terre de qui l'on puisse attendre un conseil dans les perplexités, un soulagement dans la tristesse, un remède dans les maux! » Ces tristes propos furent entendus par le curé et ceux qui se trouvaient avec lui ; et, comme il leur parut qu'on les avait prononcés tout près d'eux, ils se levèrent aussitôt pour chercher qui se plaignait de la sorte. Ils n'eurent pas

fait vingt pas, qu'au détour du rocher ils aperçurent, assis au pied d'un frêne, un jeune garçon, vêtu en paysan, dont ils ne purent voir alors le visage, parce qu'il l'inclinait, en se baignant les pieds dans un ruisseau qui coulait en cet endroit. Ils étaient arrivés avec tant de silence que le jeune garçon ne les entendit point; celui-ci, d'ailleurs, n'était attentif qu'à se laver les pieds, qu'il avait tels, qu'on aurait dit deux morceaux de blanc cristal de roche mêlés parmi les autres pierres du ruisseaux. Tant de beauté et tant de blancheur les surprit étrangement, car ces pieds ne leur semblaient pas faits pour fouler des mottes de terre derrière une charrue et des bœufs, comme l'indiquaient les vêtements de l'inconnu. Voyant qu'ils ne s'étaient pas fait entendre, le curé, qui marchait devant, fît signe aux deux autres de se blottir derrière des quartiers de roche qui se trouvaient là. Ils s'y cachèrent tous trois, épiant curieusement le jeune garçon. Celui-ci portait un mantelet à deux pans, serré au tour des reins par une épaisse ceinture blanche. Il avait aussi de larges chausses en drap brun, et, sur la tête, une *montera* [179] de même étoffe. Ses chausses étaient retroussées jusqu'à la moitié des jambes, qui semblaient, assurément, faites de blanc albâtre. Quand il eut fini de laver ses beaux pieds, il prit, pour se les essuyer, un mouchoir sous sa montera, et, voulant soulever sa coiffure, il releva la tête: alors ceux qui l'observaient eurent occasion de voir une beauté si incomparable, que Cardénio dit à voix basse au curé : « Puisque ce n'est pas Luscinde, ce n'est pas non plus une créature humaine. » Le jeune homme ôta sa montera, et, secouant la tête d'un et d'autre côté, il fit tomber et déployer des cheveux dont ceux du soleil même devaient être jaloux. Alors nos trois curieux reconnurent que celui qu'ils avaient pris pour un paysan était une femme, jeune et délicate, la plus belle qu'eussent encore vue les yeux des deux amis de don Quichotte, et même ceux de Cardénio, s'il n'eût pas connu Luscinde, car il affirma depuis que la seule beauté de Luscinde pouvait le disputer à celle-là. Ces longs et blonds cheveux non-seulement lui couvrirent les épaules, mais la cachèrent tout entière sous leurs tresses épaisses, tellement que, de tout son corps, on n'apercevait plus que les pieds. Pour les démêler, elle n'employa d'autre peigne que les doigts de deux mains, telles que, si les pieds avaient paru dans l'eau des morceaux de cristal, les mains ressemblaient dans les cheveux à des flocons de neige. Tout cela redoublant l'admiration des trois spectateurs et leur désir de savoir qui elle était, ils résolurent enfin de se montrer. Mais, au mouvement qu'ils firent en se levant, la belle jeune fille tourna la tête, et, séparant avec

ses deux mains les cheveux qui lui couvraient le visage, elle regarda d'où partait le bruit. Dès qu'elle eut aperçu ces trois hommes, elle se leva précipitamment ; puis, sans prendre le temps de se chausser et de rassembler ses cheveux, elle saisit un petit paquet de hardes qui se trouvait près d'elle, et se mit à fuir, pleine de trouble et d'effroi. Mais elle n'eut pas fait quatre pas que, ses pieds délicats ne pouvant souffrir les aspérités des rocailles, elle se laissa tomber par terre. A cette vue, les trois amis accoururent auprès d'elle, et le curé, prenant le premier la parole, « Arrêtez-vous, madame, lui dit-il; qui que vous soyez, sachez que nous n'avons d'autre intention que celle de vous servir. Ainsi n'essayez pas vainement de prendre la fuite; vos pieds ne sauraient vous le permettre, et nous ne pouvons nous-mêmes y consentir. » A ces propos elle ne répondait mot, stupéfaite et confuse. ils s'approchèrent, et le curé, la prenant par la main, continua de la sorte : « Ce que nous cachent vos habits, madame, vos cheveux nous l'ont découvert; clairs indices que ce ne sont pas de faibles motifs qui ont travesti votre beauté sous ce déguisement indigne d'elle, et qui vous ont amenée au fond de cette solitude, où nous sommes heureux de vous trouver, sinon pour donner un remède à vos maux, au moins pour vous offrir des conseils. Aucun mal, en effet, ne peut, tant que la vie dure, arriver à cette extrémité que celui qui l'éprouve ne veuille pas même écouter l'avis qui lui est offert avec bonne intention. Ainsi donc, ma chère dame, ou mon cher monsieur, ou ce qu'il vous plaira d'être, remettez-vous de l'effroi que vous a causé notre vue, et contez-nous votre bonne ou mauvaise fortune, sûre qu'en nous tous ensemble, et en chacun de nous, vous trouverez qui vous aide à supporter vos malheurs en les partageant. »





Pendant que le curé partait ainsi, la belle travestie demeurait interdite et comme frappée d'un charme ; elle les regardait tour à tour, sans remuer les lèvres et sans dire une parole, semblable à un jeune paysan auquel on

montre à l'improviste des choses rares et qu'il n'a jamais vues. Enfin, le curé continuant ses propos affectueux, elle laissa échapper un profond soupir, et rompit le silence : « Puisque la solitude de ces montagnes, dit-elle, n'a pu me cacher aux regards, et que mes cheveux en s'échappant ne permettent plus à ma langue de mentir, en vain voudrais-je feindre à présent, et dire ce qu'on ne croirait plus que par courtoisie. Cela posé, je dis, seigneurs, que je vous suis très-obligée des offres de service que vous m'avez faites, et qu'elles m'ont mise dans l'obligation de vous satisfaire en tout ce que vous m'avez demandé. Je crains bien, à vrai dire, que la relation de mes infortunes, telle que je vous la ferai, ne vous cause autant de contrariété que de compassion, car vous ne trouverez ni remède pour les guérir, ni consolation pour en adoucir l'amertume. Mais néanmoins, pour que mon honneur ne soit pas compromis dans votre pensée, après que vous m'avez reconnue pour femme, que vous m'avez vue jeune, seule et dans cet équipage, toutes choses qui peuvent, ensemble ou séparément, détruire tout crédit d'honnêteté, je me décide à vous dire ce que j'aurais voulu qu'il me fût possible de taire, » Ce petit discours fut adressé tout d'une haleine par cette charmante fille aux trois amis, avec une voix si douce et tant d'aisance de langage, que la grâce de son esprit ne leur causa pas moins de surprise que sa beauté. Ils répétèrent leurs offres de service, et lui firent de nouvelles instances pour qu'elle remplit sa promesse ; elle alors, sans se faire prier davantage, après avoir décemment remis sa chaussure et relevé ses cheveux, prit pour siège une grosse pierre, autour de laquelle s'assirent les trois auditeurs; puis, se faisant violence pour retenir quelques larmes qui lui venaient aux yeux, d'une voix sonore et posée, elle commença ainsi l'histoire de sa vie :

« Dans cette Andalousie qui nous avoisine , est une petite ville dont un duc prend son titre, et qui le met au rang de ceux qu'on appelle grands d'Espagne [180]. Ce duc a deux fils : l'aîné, héritier de ses États, l'est aussi, selon toute apparence, de ses belles qualités ; quant au cadet, je ne sais de quoi il est héritier, si ce n'est des ruses de Ganelon et des trahisons de Vellido [181]. De ce seigneur mes parents sont vassaux, humbles de naissance, mais tellement pourvus de richesses que, si les biens de la nature eussent égalé pour eux ceux de la fortune, ils n'auraient pu rien désirer au delà, et moi, je n'aurais pas eu non plus à craindre de tomber dans la

détresse ou je me vois réduite, car tout mon malheur naît peut-être de ce qu'ils n'ont pas eu le bonheur de naître illustres. Il est vrai qu'ils ne sont pas d'extraction si basse qu'ils aient à rougir de leur condition; mais elle n'est pas si haute non plus qu'on ne puisse m'ôter de la pensée que de leur humble naissance viennent toutes mes infortunes. Ils sont laboureurs enfin, mais de sang pur, sans aucun mélange de race mal sonnante et, comme on dit, vieux chrétiens de vieille roche ; et si vieux, en effet, que leurs richesses et leur somptueux train de vie leur acquièrent peu à peu le nom d'hidalgos et même de gentilshommes. Cependant la plus grande richesse et la plus grande noblesse dont ils se fissent gloire, c'était de m'avoir pour fille. Aussi, comme ils n'ont pas d'autres enfants pour hériter d'eux, et qu'ils m'ont toujours tendrement chérie, j'étais bien une des filles les plus doucement choyées que jamais choyèrent des parents. J'étais le miroir où ils se miraient, le bâton où s'appuyait leur vieillesse, le but unique où tendaient tous leurs désirs, qu'ils mesuraient sur la volonté du ciel, et dont les miens, en retour de leur bonté, ne s'écartaient sur aucun point. Et de la même manière que j'étais maîtresse de leurs cœurs, je l'étais aussi de leurs biens. C'est moi qui admettais ou congédiais les domestiques, et le compte de tout ce qui était semé ou récolté passait par mes mains. Les moulins d'huile, les pressoirs de vin, les troupeaux de grand et de petit bétail, les ruches d'abeilles, finalement tout ce que peut avoir un riche laboureur comme mon père, était remis à mes soins. J'étais la majordome et la dame, et j'en remplissais les fonctions avec tant de sollicitude et de plaisir que je ne saurais parvenir à vous l'exprimer. Les moments de la journée qui me restaient, après avoir donné les ordres aux contre-maîtres, aux valets de ferme et aux journaliers, je les employais aux exercices permis et commandés à mon sexe, l'aiguille, le tambour à broder, et le rouet, bien souvent. Si, pour me récréer, je laissais ces travaux, je me donnais le divertissement de lire quelque non livre, ou de jouer de la harpe, car l'expérience m'a fait voir que la musique repose les esprits fatigués et soulage du travail de l'intelligence. Voilà quelle était la vie que je menais dans la maison paternelle ; et, si je vous l'ai contée avec tant de détails, ce n'est point par ostentation, pour vous faire entendre que je suis riche, mais pour que vous jugiez combien c'est sans ma faute que je suis tombée de cette heureuse situation au triste état où je me trouve à. présent réduite. En vain je passais ma vie au milieu de tant d'occupations, et dans une retraite si sévère qu'elle pourrait se comparer il celle d'un couvent, n'étant vue de

personne, à ce que j'imaginais, si ce n'est des gens de la maison, car les jours où j'allais à la messe, c'était de si grand matin, accompagnée de ma mère et de mes femmes, si bien voilée d'ailleurs et si timide, qu'à peine mes yeux voyaient plus de terre que n'en foulaient mes pieds. Et néanmoins les yeux de l'amour, ou de l'oisiveté, pour mieux dire, plus perçants que ceux du lynx, me livrèrent aux poursuites de don Fernand. C'est le nom du second fils de ce duc dont je vous ai parlé. »





A peine ce nom de don Fernand fut-il sorti de la bouche de celle qui racontait son histoire, que Cardénio changea de visage, et se mit à frémir de tout son corps avec une si visible altération, que le curé et le barbier, ayant jeté les yeux sur lui, craignirent qu'il ne fût pris de ces accès de folie dont ils avaient ouï dire qu'il était de temps en temps attaqué. Mais Cardénio, pourtant, ne lit pas autre chose que de suer et trembler, sans bouger de place, et d'attacher fixement ses regards sur la belle paysanne, imaginait

bien qui elle était. Celle-ci, sans prendre garde aux mouvements convulsifs de Cardénio, continua de la sorte son récit :

« Ses yeux ne m'eurent pas plutôt aperçue, qu'il se sentit, comme il le dit ensuite, enflammé de ce violent amour dont il donna bientôt des preuves. Mais, pour arriver plus vite au terme de l'histoire de mes malheurs, je veux passer sous silence les démarches que fit don Fernand pour me déclarer ses désirs. Il suborna tous les gens de ma maison, il fit mille cadeaux et offrit mille faveurs à mes parents; les jours étaient de perpétuelles fêtes dans la rue que j'habitais, et, pendant la nuit, les sérénades ne laissaient dormir personne ; les billets en nombre infini qui, sans que je susse comment, parvenaient en mes mains, étaient remplis d'amoureux propos, et contenaient moins de syllabes que de promesses et de serments. Tout cela, cependant, loin de m'attendrir, m'endurcissait, comme s'il eût été mon plus mortel ennemi, et que tous les efforts qu'il faisait pour me séduire, il les eût faits pour m'irriter. Ce n'est pas que je ne reconnusse tout le mérite personnel de don Fernand, et que je tinsse à outrage les soins qu'il me rendait; j'éprouvais, au contraire, je ne sais quel contentement à me voir estimée et chérie par un si noble cavalier, et je n'avais nul déplaisir à lire mes louanges dans ses lettres : car il me semble qu'à nous autres femmes, quelque laides que nous soyons, il est toujours doux de nous entendre appeler jolies. Mais ce qui m'empêchait de fléchir, c'était le soin de mon honneur, c'étaient les continuels conseils que me donnaient mes parents, lesquels avaient bien facilement découvert l'intention de don Fernand, qui ne se mettait d'ailleurs point en peine que tout le monde la connût. Ils me disaient qu'en ma vertu seule reposaient leur honneur et leur considération ; que je n'avais qu'à mesurer la distance qui me séparait de don Fernand, pour reconnaître que ses vues, bien qu'il dit le contraire, se dirigeaient plutôt vers son plaisir que vers mon intérêt; ils ajoutaient que, si je voulais y mettre un obstacle et l'obliger à cesser ses offensantes poursuites, ils étaient prêts à me marier sur-le-champ avec qui je voudrais choisir, non-seulement dans notre ville, mais dans celles des environs, puisqu' on pouvait tout espérer de leur grande fortune et de ma bonne renommée. Ces promesses et leurs avis, dont je sentais la justesse, fortifiaient si bien ma résolution, que jamais je ne voulus répondre à don Fernand un mot qui pût lui montrer, même au loin, l'espérance de voir ses prétentions satisfaites. Toutes ces précautions de ma vigilance, qu'il prenait sans doute pour des dédains, durent enflammer davantage ses coupables désirs; c'est le seul nom que je

puisse donner à l'amour qu'il me témoignait, car, s'il eût été ce qu'il devait être, je n'aurais pas eu l'occasion de vous en parler à cette heure. Finalement, don Fernand apprit que mes parents cherchaient à m'établir, afin de lui ôter l'espoir de me posséder, ou du moins que j'eusse plus de gardiens pour me défendre. Cette nouvelle ou ce soupçon suffirent pour lui faire entreprendre ce que je vais vous raconter.

« Une nuit, j'étais seule dans mon appartement, sans autre compagnie que celle d'une femme de chambre, ayant eu soin de bien fermer les portes, dans la crainte que la moindre négligence ne mit mon honneur en péril. Tout à coup, sans pouvoir imaginer comment cela se fit, au milieu de tant de précautions, dans la solitude et le silence de ma retraite, tout à coup il parut devant moi. Cette vue me troubla de manière qu'elle m'ôta la lumière des yeux et la parole de la langue; je ne pus pas même jeter des cris pour appeler au secours, et je crois qu'il ne m'aurait pas laissé le temps de crier, car aussitôt il s'approcha de moi, et, me prenant dans ses bras, puisque je n'avais pas la force de me défendre, tant j'étais troublée, il se mit à me tenir de tels propos, que je ne sais comment le mensonge peut être assez habile pour les arranger de manière à les faire croire des vérités. Le traître faisait d'ailleurs en sorte que les larmes donnassent crédit à ses paroles, et les soupirs à ses intentions. Moi, pauvre enfant, seule parmi les miens, et sans expérience de semblables rencontres, je commençai, ne sachant comment, à tenir pour vraies toutes ces faussetés, non de façon, cependant, qu'elles me donnassent plus qu'une simple compassion pour ses soupirs et ses pleurs. Aussi, revenant un peu de ma première alarme, je retrouvai mes esprits éperdus, et je lui dis avec plus de courage que je n'avais cru pouvoir en conserver: « Si, comme je suis dans vos bras, seigneur, j'étais entre les griffes d'un lion furieux, et qu'il fallût, pour m'en délivrer avec certitude, faire ou dire quelque chose au détriment de ma vertu, il ne me serait pas plus possible de le faire ou de le dire qu'il n'est possible que ce qui a été ne fût pas. Ainsi donc, si vous tenez mon corps enserré dans vos bras, moi, je tiens mon âme retenue par mes bons sentiments, qui sont aussi différents des vôtres que vous le verriez, s'il vous convenait d'user de violence pour les satisfaire. Je suis votre vassale, mais non votre esclave ; la noblesse de votre sang ne vous donne pas le droit de mépriser, de déshonorer l'humilité du mien ; et je m'estime autant, moi, paysanne et vilaine, que vous gentilhomme et seigneur. Vos forces n'ont aucune prise sur moi, ni vos richesses aucune influence; vos paroles ne peuvent me tromper, ni vos

soupirs et vos larmes m'attendrir. Mais, si je voyais quelqu'une des choses que je viens d'énumérer dans celui que mes parents me donneraient pour époux, alors ma volonté se plierait à la sienne, et lui serait vouée à jamais. De manière que, même à contre-cœur, pourvu que mon honneur fût intact, je vous livrerais volontairement, seigneur, ce que vous voulez maintenant m'arracher par la violence. C'est vous dire que jamais personne n'obtiendra de moi la moindre faveur qu'il ne soit mon légitime époux. — S'il ne faut que cela pour te satisfaire, me répondit le déloyal chevalier, vois, charmante Dorothée (c'est le nom de l'infortunée qui vous parle), je t'offre ma main, et je jure d'être ton époux, prenant pour témoins de mon serment les cieux, auxquels rien n'est caché, et cette sainte image de la mère de Dieu, que voilà devant nous. »



Au moment où Cardénio. l'entendit se nommer Dorothée, il fut repris de ses mouvements convulsifs, et acheva de se confirmer dans la première

opinion qu'il avait eue d'elle. Mais, ne voulant pas interrompre l'histoire dont il prévoyait et savait presque la fin, il lui dit seulement : « Quoi! madame, Dorothée est votre nom ? J'ai ouï parler d'une personne qui le portait, et dont les malheurs vont de pair avec les vôtre. Mais continuez votre récit : un temps viendra où je vous dirai des choses qui ne vous causeront pas moins d'étonnement que de pitié. » A ces propos de Cardénio, Dorothée jeta les yeux sur lui, considéra son étrange et misérable accoutrement, puis le pria, s'il savait quelque chose qui la concernât, de le dire aussitôt. « Tout ce que la fortune m'a laissé, ajouta-t-elle, c'est le courage de souffrir et de résister à quelque désastre qui m'atteigne, bien assurée qu'il n'en est aucun dont mon infortune puisse s'accroître. — Je n'aurais pas perdu un instant, madame, à vous dire ce que je pense, répondit Cardénio, si j'étais sûr de ne pas me tromper dans mes suppositions; mais l'occasion de les dire n'est pas venue, et il ne vous importe nullement encore de les connaître. — Comme il vous plaira, reprit Dorothée ; je reviens à mon histoire.

« Don Fernand, saisissant une image de la Vierge, qui se trouvait dans ma chambre, la plaça devant nous pour témoin de nos fiançailles, et m'engagea, sous les serments les plus solennels et les plus formidables, sa parole d'être mon mari. Cependant, avant qu'il achevât de les prononcer, je lui dis qu'il prit bien garde à ce qu'il allait faire; qu'il considérât le courroux que son père ne manquerait pas de ressentir en le voyant épouser une paysanne, sa vassale ; qu'il ne se laissât point aveugler par la beauté que je pouvais avoir, puisqu'il n'y trouverait pas une excuse suffisante de sa faute, et que, si son amour le portait à me vouloir quelque bien, il laissât plutôt mon sort se modeler sur ma naissance; car, jamais des unions si disproportionnées ne réussissent, et le bonheur qu'elles donnent au commencement n'est pas de longue durée. Je lui exposai toutes ces raisons que vous venez d'entendre, et bien d'autres encore dont je ne me souviens plus; mais elles ne purent l'empêcher de poursuivre son dessein, de la même manière que celui qui emprunte, pensant ne pas payer, ne regarde guère aux conditions du contrat. Dans ce moment, je fis, à part moi, un rapide discours, et je me dis à moi-même : « Non, je ne serai pas la première que le mariage élève d'une humble à une haute condition ; et don Fernand ne sera pas le premier auquel les charmes de la beauté, ou plutôt une aveugle passion ait fait prendre une compagne disproportionnée à la grandeur de sa naissance. Puisque je ne veux ni changer le monde, ni faire de nouveaux usages, j'aurai raison de

saisir cet honneur que m'offre la fortune, car, dût l'affection qu'il me témoigne ne pas durer au delà de l'accomplissement de ses désirs, enfin je serai son épouse devant Dieu. Au contraire, si je veux l'éloigner par mes dédains et mes rigueurs, je le vois en un tel état, qu'oubliant toute espèce de devoir, il usera de violence, et je resterai, non-seulement sans honneur, mais sans excuse de la faute que pourra me reprocher quiconque ne saura pas combien j'en suis exemple. Quelles raisons auraient, en effet, le pouvoir de persuader à mes parents et aux autres que ce gentilhomme est entré dans ma chambre sans mon consentement? » Toutes ces demandes et ces réponses, mon imagination se les lit en un instant ; mais ce qui commença surtout à m'ébranler et à me pousser, sans que je le susse, à ma perdition, ce furent les serments et les imprécations de don Fernand, les témoins qu'il invoquait, les larmes qu'il répandait en abondance, et finalement les charmes de sa bonne mine, qui, soutenus partant de témoignages de véritable amour, auraient pu vaincre tout autre cœur aussi libre, aussi sage que le mien. J'appelai la fille qui me servait, pour qu'elle se joignit sur la terre aux témoins invoqués dans le ciel; don Fernand renouvela et confirma ses premiers serments; il prit de nouveaux saints à témoin; il se donna mille malédictions s'il ne remplissait point sa promesse; ses yeux se mouillèrent encore de larmes, sa bouche s'enflamma de soupirs; il me serra davantage entre ses bras, dont je n'avais pu me dégager un seul instant; enfin, quand ma servante eut de nouveau quitté l'appartement, il mit le comble à mon déshonneur et à sa trahison.

« Le jour qui succéda à la nuit de ma perte ne venait point, à ce que je crois, aussi vite que le souhaitait don Fernand; car, après avoir assouvi un désir criminel, il n'en est pas de plus vif que celui de s'éloigner des lieux où on l'a satisfait. C'est du moins ce que je pensai quand je vis don Fernand mettre tant de hâte à partir. Cette même servante qui l'avait amené jusqu'en ma chambre le conduisit hors de la maison, avant que le jour parût. Quand il me fit ses adieux, il me répéta, quoique avec moins d'empressement et d'ardeur qu'à son arrivée, que je fusse tranquille sur sa foi, que je crusse ses serments aussi valables que sincères ; et, pour donner plus de poids à ses paroles, il tira de son doigt un riche anneau qu'il mit au mien. Enfin, il me quitta, et moi, je restai, je ne sais trop si ce fut triste ou gaie. Ce que je puis dire, c'est que je demeurai confuse et rêveuse, et presque hors de moi d'un tel événement, sans avoir le courage ou même la pensée de gronder ma fille de compagnie pour la trahison qu'elle avait commise en cachant don

Fernand dans ma propre chambre; car je ne pouvais encore décider si ce qui venait de m'arriver était un bien ou un mal. J'avais dit à don Fernand, au moment de son départ, qu'il pourrait employer la même voie pour me visiter d'autres nuits secrètement, puisque j'étais à lui, jusqu' à ce qu'il lui convint de publier notre mariage. Mais il ne revint plus, si ce n'est la nuit suivante, et je ne pus plus le voir, ni dans la rue, ni à l'église, pendant tout un mois que je me fatiguai vainement à le chercher, bien que je susse qu'il n'avait pas quitté la ville, et qu'il se livrait la plupart du temps à l'exercice de la chasse, qu'il aimait avec passion. Je sais, hélas ! coin. bien ces jours me parurent longs et ces heures amères; je sais que je commençai à douter de sa bonne foi, et même à cesser d'y croire; je sais aussi que ma servante entendit alors les reproches que je ne lu avais pas faits auparavant pour me plaindre de son audace; je sais enfin qu'il me fallut me faire violence pour retenir mes pleurs et composer mon visage, afin de ne pas obliger mes parents à me demander le sujet de mon affliction, et de ne pas être obligée moi-même de recourir avec eux au mensonge. Mais cet état forcé dura peu. Le moment vint bientôt où je perdis toute patience, où je foulai aux pieds toute considération et toute retenue, où je fis enfin éclater mon courroux au grand jour. Ce fut lorsque, au bout de quelque temps, on répandit chez nous la nouvelle que, dans une ville voisine, don Fernand s'était marié avec une jeune personne d'une beauté merveilleuse et de noble famille, mais pas assez riche, néanmoins, pour avoir pu prétendre, avec sa seule dot, à si haute union. On disait qu'elle se nommait Luscinde et l'on racontait aussi des choses étranges arrivées pendant la cérémonie des fiançailles. »



Quand il entendit le nom de Luscinde, Cardénio ne fit autre chose que de plier les épaules, froncer le sourcil, se mordre les lèvres et laisser bientôt couler sur ses joues deux ruisseaux de larmes. Dorothée n'interrompit point pour cela le fil de son histoire, et continua de la sorte : « Cette triste nouvelle arriva promptement jusqu'à moi; mais, au lieu de se glacer en l'apprenant, mon cœur s'enflamma d'une telle rage, qu'il s'en fallut peu que je ne sortisse de la maison, et ne parcourusse à grands cris les rues de la ville pour publier l'infâme trahison dont j'étais victime. Mais cette fureur se calma par la pensée qui me vint d'un projet que je mis en œuvre dès la nuit suivante. Je m'habillai de ces vêtements, que me donna un domestique de mon père, de ceux qu'on appelle *zagals* chez les laboureurs, auquel j'avais découvert toute ma funeste aventure, et que j'avais prié de m'accompagner jusqu'à la ville, où j'espérais rencontrer mon ennemi. Ce zagal, après m'avoir fait des remontrances sur l'audace et l'inconvenance de ma résolution, m'y voyant bien déterminée, s'offrit, comme il le dit, à me tenir compagnie jusqu'au bout du monde. Aussitôt j'enfermai dans un sac de toile un habillement de femme, ainsi que de l'argent et des bijoux pour me servir au besoin, et, dans le silence de la nuit, sans rien dire de mon départ à ma perfide servante, je quittai la maison, accompagnée du zagal, et assaillie de mille pensées confuses. Je pris à, pied le chemin de la ville; mais le désir d'arriver me donnait des ailes, afin de pouvoir, sinon empêcher ce que je

croyais achevé sans retour, au moins demander à don Fernand de quel front il en avait agi de la sorte. J'arrivai en deux jours et demi au but de mon voyage, et, tout en entrant dans la ville, je m'informai de la maison des parents de Luscinde. Le premier auquel j'adressai cette question me répondit plus que je n'aurais voulu en apprendre. Il m'indiqua leur maison, et me raconta tout ce qui s'était passé aux fiançailles de leur fille, chose tellement publique dans la ville , qu'elle faisait la matière de tous les entretiens et de tous les caquets. Il me dit que la nuit où fut célèbre le mariage de don Fernand avec Luscinde, celle-ci, après avoir prononcé le oui de le prendre pour époux, avait été saisine d'un long évanouissement, et que son époux, l'ayant voulu délacer pour lui donner de l'air, trouva un billet écrit de la main même de Luscinde, où elle déclarait qu'elle ne pouvait être l'épouse de don Fernand, parce qu'elle était celle de Cardénio (un noble cavalier de la même ville, à ce que me dit cet homme), et que, si elle avait donné à don Fernand le oui conjugal, c'était pour ne point désobéir à ses parents. Enfin, ce billet faisait entendre, dans le reste de son contenu, qu'elle avait pris la résolution de se tuer à la fin de la cérémonie des épousailles, et donnait les raisons qui l'obligeaient à s'ôter la vie. Cette intention était, dit-on, clairement confirmée d'ailleurs par un poignard qu'on trouva caché sous ses habits de noce. A celle vue, don Fernand, se croyant joué et outragé par Luscinde., se jeta sur elle avant qu'elle fut revenue de son évanouissement, et voulut la percer de ce même poignard qu'on avait trouvé dans son sein ; ce qu'il aurait fait, si les parents et les assistants ne l'eussent retenu. On ajoute que don Fernand sortit aussitôt, et que Luscinde ne revint à elle que le lendemain ; qu'alors elle conta à ses parents comment elle était la véritable épouse de ce Cardénio dont je viens de parler. J'appris encore, d'après les bruits qui couraient, que Cardénio s'était trouvé présent aux fiançailles, et que, voyant sa maîtresse mariée, ce qu'il n'avait jamais cru possible, il avait quitté la ville en désespéré, après avoir écrit une lettre où, se plaignant de l'affront que Luscinde lui faisait, il annonçait qu'on ne le reverrait plus. Tout cela était de notoriélé publique dans la ville, et l'on n'y parlait pas d'autre chose. Mais on parla bien davantage encore, quand on sut que Luscinde avait disparu de la maison de son père, et même de la ville, car on l'y chercha vainement; et ses malheureux parents en perdaient l'esprit, ne sachant quel moyen prendre pour la retrouver. Toutes ces nouvelles ranimèrent un peu mes espérances, et je me crus plus heureuse de n'avoir pas trouvé don Fernand que de

l’avoir trouvé marié. Il me semble, en effet, que mon malheur n’était pas sans remède, et je m’efforçais de me persuader que peut-être le ciel avait mis cet obstacle imprévu au second mariage pour lui rappeler les engagements pris au premier, pour le faire réfléchir à ce qu’il était chrétien, et plus intéressé au salut de son âme qu’à toutes les considérations humaines. Je roulais toutes ces pensées dans ma tête, me consolant sans sujet de consolation, et rêvant de lointaines espérances, pour soutenir une vie que jai prise en haine à présent.





Tandis que je parcourais la ville sans savoir que résoudre, puisque je n’avais pas rencontré don Fernand, j’entendis le crieur public annoncer dans les rues une grande récompense pour qui me trouverait, donnant le signalement de mon âge, de ma taille, des habits dont j’étais vêtue. J’entendis également rapporter, comme un ouï-dire, que le valet qui m’accompagnait m’avait enlevée de la maison paternelle. Ce nouveau coup m’alla jusqu’à l’âme; je vis avec désespoir à quel degré de flétrissure était tombée ma réputation, puisqu’il ne suffisait pas que je l’eusse perdue par

ma fuite, et qu'on me donnait pour complice un être si vil et si indigne de fixer mes pensées. Aussitôt que j'entendis publier ce ban, je quittai la ville, suivie de mon domestique, qui commençait à montrer quelque hésitation dans la fidélité à toute épreuve qu'il m'avait promise. La même nuit, dans la crainte d'être découverts, nous pénétrâmes jusqu'au plus profond de ces montagnes ; mais, comme on dit, un malheur en appelle un autre, et la fin d'une infortune est d'ordinaire le commencement d'une plus grande. C'est ce qui m'arriva: car dès que mon bon serviteur, jusque-là si sûr et si fidèle, se vit seul avec moi dans ce désert, poussé de sa perversité plutôt que de mes attraits, il voulut saisir l'occasion que semblait lui offrir notre solitude absolue. Sans respect pour moi et sans crainte de Dieu, il osa me tenir d'insolents discours; et, voyant avec quel juste mépris je repoussais ses impudentes propositions, il cessa les prières dont il savait d'abord essayé, et se mit en devoir d'employer la violence. Mais le ciel, juste et secourable, qui manque rarement d'accorder son regard et son aide aux bonnes intentions, favorisa si bien les miennes, que, malgré l'insuffisance de mes forces, je le fis, sans grande peine, rouler dans un précipice, où je le laissai, mort ou vif. Aussitôt, et plus rapidement que ma fatigue et mon effroi ne semblaient le permettre, je m'enfonçai dans ces montagnes, sans autre dessein que de m'y cacher, et d'échapper à mes parents ou à ceux qu'ils enverraient à ma poursuite. Il y a de cela je ne sais combien de mois. Je rencontrai presque aussitôt un gardien de troupeaux, qui me prit pour berger, et m'emmena dans un hameau, au cœur de la montagne. Je l'ai servi depuis ce temps, faisant en sorte d'être aux champs tout le jour, pour cacher ces cheveux qui viennent, bien à mon insu, de me découvrir. Mais toute mon adresse et toute ma sollicitude furent vaines à la fin. Mon maître vint à s'apercevoir que je n'étais pas homme, et ressentit les mêmes désirs coupables que mon valet. Comme la fortune ne donne pas toujours la ressource à côté du danger, et que je ne trouvais point de précipice pour y jeter le maître après le serviteur, je crus plus prudent de fuir encore et de me cacher une seconde fois dans ces âpres retraites, que d'essayer avec lui mes forces ou mes remontrances. Je revins donc chercher, parmi ces rochers et ces bois, un endroit où je pusse, sans obstacle, offrir au ciel mes soupirs et mes larmes, où je pusse le prier de prendre en pitié mes infortunes, et de me faire la grâce, ou d'en trouver le terme, ou de laisser ma vie dans ces solitudes, et d'y ensevelir la mémoire d'une infortunée qui a donné si innocemment sujet à la malignité de la poursuivre et de la déchirer. »









CHAPITRE XXIX.

Qui traite du gracieux artifice qu’on employa pour tirer notre amoureux chevalier de la rude pénitence qu’il accomplissait.



TELLE est, seigneurs, la véritable histoire de mes tragiques aventures. Voyez et jugez maintenant si les soupirs que vous avez entendus s’échapper avec mes paroles, si les larmes que vous avez vues couler de mes yeux n’avaient pas de suffisants motifs pour éclater avec plus d’abondance. En considérant la nature de mes disgrâces, vous reconnaîtrez que toute consolation est superflue, puisque tout remède est impossible. Je ne vous demande qu’une chose, qu’il vous sera facile de m’accorder : apprenez-moi où je pourrai passer ma vie sans être exposée à la perdre à tout instant par la crainte et les alarmes, tant je redoute que ceux qui me cherchent ne me découvrent à la fin. Je sais bien que l’extrême tendresse qu’ont pour moi mes parents me promet d’eux un bon accueil ; mais j’éprouve une telle honte, seulement à penser que je paraîtrais en leur présence autrement qu’ils ne devaient l’espérer, que j’aime mieux m’exiler pour jamais de leur vue plutôt que de lire sur leur visage la pensée qu’ils ne trouvent plus sur le mien la pureté et l’innocence qu’ils attendaient de leur fille. »

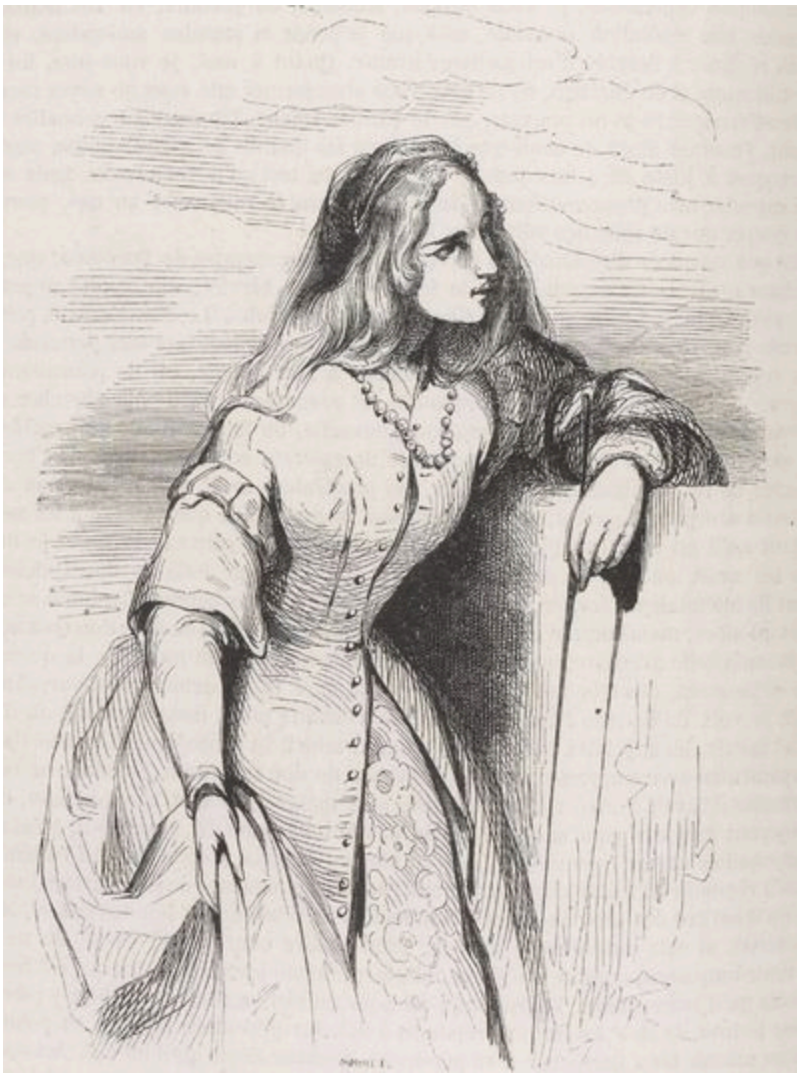
Elle se tut en achevant ces paroles, et la rougeur qui couvrit alors son visage fit clairement connaître les regrets et la confusion dont son âme était remplie. Ce fut au fond des leurs que ceux qui avaient écouté le récit de ses infortunes ressentirent l'étonnement et la compassion qu'elle inspirait. Le curé voulait aussitôt lui donner des consolations et des avis, mais Cardénio le prévint: « Quoi, madame ! s'écria-t-il, vous êtes la belle Dorothée, la fille unique du riche Clenardo ! » Dorothée resta toute surprise quand elle entendit le nom de son père et qu'elle vit la chétive apparence de celui qui le nommait, car on sait déjà de quelle manière était vêtu Cardénio. « Qui êtes-vous, mon ami, lui dit-elle, pour savoir ainsi le nom de mon père? Jusqu'à présent, si j'ai bonne mémoire, je ne l'ai pas nommé une seule fois dans le cours de mon récit. — Je suis, répondit Cardénio, cet infortuné que, suivant vous, madame, Luscinde a dit être son époux; je suis le malheureux Cardénio, que la perfidie du même homme qui vous a mise en l'état où vous êtes a réduit à l'état où vous me voyez, nu, déchiré, privé de toute consolation sur la terre, et, ce qui est pire encore, privé de raison, car je n'en ai plus l'usage que lorsqu'il plait au ciel de me l'accorder pour quelques instants. Oui, Dorothée, c'est moi qui fus le témoin et la victime des perversités de don Fernand; c'est moi qui attendis jusqu'à ce que Luscinde, le prenant pour époux, eût prononcé le *oui* fatal; mais qui n'eus pas assez de courage pour voir où aboutiraient son évanouissement et la découverte du billet caché dans son sein, car mon âme n'eut pas assez de force pour supporter tant de malheurs à la fois. Je quittai la maison quand je perdis patience, et, laissant à mon hôte une lettre que je le priai de remettre aux mains de Luscinde, je m'en vins dans ce désert, avec l'intention d'y finir ma vie, que j'ai détestée depuis lors comme mon ennemie mortelle. Mais le ciel n'a pas voulu me l'ôter, se bornant à m'ôter la raison, et me gardant peut-être pour le bonheur qui m'arrive de vous rencontrer aujourd'hui. Car, si tout ce que vous avez conté est vrai, comme je le crois, il est possible que le ciel ait réservé, pour tous deux, une meilleure fin que nous ne pensons à nos désastres. S'il est vrai que Luscinde ne peut épouser don Fernand, parce qu'elle est à moi, comme elle l'a hautement déclaré, ni don Fernand l'épouser, parce qu'il est à vous, nous pouvons encore espérer que le ciel nous restitue ce qui nous appartient, puisque ces objets existent et qu'ils ne sont ni aliénés ni détruits. Maintenant que cette consolation nous reste, non fondée sur de folles rêveries et de chimériques espérances, je vous supplie, madame, de prendre, en vos honnêtes pensées, une résolution nouvelle, telle

que je pense la prendre moi-même, et de vous résigner à l'espoir d'un meilleur avenir. Quant à moi, je vous jure, foi de gentilhomme et de chrétien, de ne plus vous abandonner que vous ne soyez rendue à don Fernand. Si je ne pouvais, par le raisonnement, l'amener à reconnaître vos droits, j'userais alors de celui que me donne ma qualité de gentilhomme, pour le provoquer à juste titre au combat, en raison du tort qu'il vous cause, mais sans me rappeler mes propres offenses, dont je laisserai la vengeance au ciel, pour ne m'occuper que de celle des vôtres sur la terre. »

Ce que venait de dire Cardénio accrut tellement la surprise de Dorothée, que, ne sachant quelles grâces rendre à de telles offres de service, elle voulut se jeter à ses pieds et les embrasser; mais Cardénio l'en empêcha. Le bon licencié prit la parole pour tous deux, approuva le sage projet de Cardénio, et leur persuada par ses conseils et ses prières de l'accompagner à son village, où ils pourraient se fournir des choses qui leur manquaient, et prendre un parti pour chercher don Fernand, ramener Dorothée à la maison paternelle, ou faire enfin ce qui semblerait le plus convenable. Cardénio et Dorothée acceptèrent son offre, avec des témoignages de reconnaissance. Le barbier, qui jusqu'alors avait écouté sans rien dire, fit aussi son petit discours, et s'offrit d'aussi bonne grâce que le curé à les servir autant qu'il en était capable. Par la même occasion, il conta brièvement le motif qui les avait amenés en cet endroit, ainsi que l'étrange folie de don Quichotte, dont ils attendaient l'écuyer, qu'ils avaient envoyé à sa recherche. Cardénio se ressouvint alors, mais comme en un songe, du démêlé qu'il avait eu avec don Quichotte, et raconta cette aventure, sans pouvoir toutefois indiquer le motif de la querelle. En ce moment, des cris se tirent entendre; le curé et le barbier reconnurent aussitôt la voix de Sancho Panza, qui, ne les trouvant point dans l'endroit où il les avait laissés, les appelait à tue-tête. Ils allèrent tous à sa rencontre, et comme ils lui demandaient avec empressement des nouvelles de don Quichotte, Sancho leur conta comment il l'avait trouvé nu, en chemise, sec, maigre, jaune et mort de faim, mais soupirant toujours pour sa dame Dulcinée. «Je lui ai bien dit, ajouta-t-il, qu'elle lui ordonnait de quitter cet endroit et de s'en aller au Toboso, où elle restait à l'attendre ; il m'a répondu qu'il était décidé à ne point paraître en présence de ses charmes jusqu'à ce qu'il eût fait des prouesses qui le rendissent méritant de ses bonnes grâces. Mais, en vérité, si cela dure encore un peu, mon maître court grand risque de ne pas devenir empereur, comme il s'y est obligé, ni même archevêque, ce qui est bien le moins qu'il puisse faire. Voyez donc,

au nom du ciel, comment il faut s'y prendre pour le tirer de là. » Le licencié répondit à Sancho qu'il ne se mit pas en peine, et qu'on saurait bien l'arracher à sa pénitence, quelque dépit qu'il en eût. Aussitôt il conta à Cardénio et à Dorothée le moyen qu'ils avaient imaginé pour la guérison de don Quichotte, ou du moins pour le ramener à sa maison. Dorothée s'offrit alors de bonne grâce à jouer elle-même le rôle de la demoiselle affligée, qu'elle remplirait, dit-elle, mieux que le barbier, puisqu'elle avait justement des habits de femme, qui lui permettraient de le faire au naturel, ajoutant qu'on pouvait se reposer sur elle du soin de représenter ce personnage comme il convenait au succès de leur dessein, parce qu'elle avait lu assez de livres de chevalerie pour savoir en quel style les damoiselles désolées demandaient un don aux chevaliers errants. « A la bonne heure, donc, s'écria le curé ; il n'est plus besoin que de se mettre à l'œuvre. En vérité, la fortune se déclare en notre faveur; car, sans penser à vous le moins du monde, madame et seigneur, voilà qu'elle commence par notre moyen à rouvrir une porte à votre espérance, et qu'elle nous fait trouver en vous l'aide et le secours dont nous avions besoin. » Dorothée tira sur-le-champ de son paquet une jupe entière de fine et riche étoffe, ainsi qu'un mantelet de brocart vert, et, d'un écrin, un collier de perles avec d'autres bijoux. En un instant elle fut parée de manière à passer pour une riche et grande dame. Tous ces ajustements, elle les avait, dit-elle, emportés de la maison de ses parents pour s'en servir au besoin; mais elle n'avait encore eu nulle occasion d'en faire usage. Ils furent tous enchantés de sa grâce parfaite et de sa beauté singulière, et achevèrent de tenir don Fernand pour un homme de peu de sens, puisqu'il dédaignait tant d'attraits. Mais celui qui éprouvait le plus de surprise et d'admiration, c'était Sancho Panza. Jamais, en tous les jours de sa vie, il n'avait vu une si belle créature. Aussi demanda-t-il avec empressement au curé qui était cette si charmante dame, et qu'est-ce qu'elle cherchait à travers ces montagnes. « Cette belle dame, mon ami Sancho, répondit le curé, est tout bonnement, sans que cela paraisse, l'héritière en droite ligne et de mâle en mâle du grand royaume de Micomicon: elle vient à la recherche de votre maître pour le prier de lui octroyer un don, lequel consiste à défaire un tort que lui a fait un déloyal géant; et c'est au bruit de la renommée de bon chevalier qu'a votre maître sur toute la surface de la terre, que cette princesse s'est mise en quête de lui depuis les côtes de la Guinée. — Heureuse quête et heureuse trouvaille! s'écria Sancho transporté, surtout si mon maître est assez chanceux pour venger cette

offense et redresser ce tort, en tuant ce méchant drôle de géant que Votre Grâce vient de dire. Et oui, pardieu, il le tuera s'il le rencontre, à moins pourtant que ce ne soit un fantôme; car, contre les fantômes, mon seigneur est sans pouvoir. Mais, seigneur licencié, je veux entre autres choses vous demander une grâce. Pour qu'il ne prenne pas fantaisie à mon maître de se faire archevêque, car c'est là tout ce que je crains, vous ferez bien de lui conseiller de se marier tout de suite avec cette princesse : il se trouvera ainsi dans l'impossibilité de recevoir les ordres archiépiscopaux, et se décidera facilement à s'en tenir au titre d'empereur, ce qui sera le comble de mes souhaits. Franchement, j'y ai bien réfléchi, et je trouve, tout compté, qu'il ne me convient pas que mon maître soit archevêque ; car enfin je ne suis bon à rien pour l'Église, puisque je suis marié; et m'en aller maintenant courir après des dispenses pour que je puisse toucher le revenu d'une prébende, ayant, comme je les ai, femme et enfants, ce serait à n'en jamais finir. Ainsi donc, seigneur, tout le joint de l'affaire, c'est que mon maître se marie tout de suite avec cette dame, que je ne peux nommer par son nom, ne sachant pas encore comment elle s'appelle. — Elle s'appelle, répondit le curé, la princesse Micomicona; car, son royaume s'appelant Micomicon, il est clair qu'elle doit s'appeler ainsi. — Sans aucun doute, reprit Sancho, et j'ai vu bien des gens prendre pour nom de famille et de terre celui du lieu où ils sont nés, s'appelant Pedro de Alcala, ou Juan de Ubéda, ou Diego de Valladolid; et ce doit être aussi l'usage, par là en Guinée, que les reines prennent le nom de leur royaume. — C'est probable, répondit le curé; et, quant au mariage de votre maître, croyez que j'y emploierai toutes les ressources de mon éloquence. » Sancho demeura aussi satisfait de cette promesse que le curé surpris de sa simplicité, en voyant que les contagieuses extravagances de son maître s'étaient si bien nichées dans sa cervelle, qu'il croyait très-sérieusement le voir devenir empereur quelque beau jour.



Pendant cet entretien, Dorothée s'était mise à cheval sur la mule du curé, et le barbier avait ajusté à son menton la barbe de queue de vache. Ils dirent alors à Sancho de les conduire où se trouvait don Quichotte, mais en l'avertissant bien qu'il ne fit pas semblant de connaître le curé et le barbier, car c'était en cela que consistait tout le prestige pour faire devenir son maître empereur. Pour le curé et Cardénio, ils ne voulurent pas les accompagner, Cardénio dans la crainte que don Quichotte ne se rappelât leur querelle, et le curé parce que sa présence n'était alors d'aucune utilité. Ils les laissèrent prendre les devants, et les suivirent à pied sans presser leur marche. Le curé avait cru prudent d'enseigner à Dorothée comment elle devait s'y prendre; mais celle-ci lui avait répondu d'être sans crainte à cet égard, et que tout se ferait exactement comme l'exigeaient les descriptions et les récits des livres de chevalerie.



Après avoir fait environ trois quarts de lieue, elle et ses deux compagnons découvrirent don Quichotte au milieu d'un groupe de roches amoncelées, habillé déjà, mais non point armé. Dès que Dorothée l'eut aperçu, et qu'elle eut appris de Sancho que c'était don Quichotte, elle pressa son palefroi, suivi du barbu barbier. En arrivant près de lui, l'écuyer sauta de sa mule et prit Dorothée dans ses bras, laquelle ayant mis pied à terre avec beaucoup d'aisance, alla se jeter à genoux aux pieds de don Quichotte, et, bien que celui-ci fit tous ses efforts pour la relever, elle, sans vouloir y consentir, lui parla de la sorte : « D'ici je ne me lèverai plus, ô valeureux et redoutable chevalier, que votre magnanime courtoisie ne m'ait octroyé un don, lequel tournera à l'honneur et gloire de votre personne et au profit de la plus offensée et plus inconsolable damoiselle que le soleil ait éclairée jusqu'à présent. Et, s'il est vrai que la valeur de votre invincible bras répond à la voix de votre immortelle renommée, vous êtes obligé de prêter aide et faveur à l'infortunée qui vient de si lointaines régions, à la trace de votre nom célèbre, vous chercher pour remède à ses malheurs. — Je ne vous répondrai pas un mot, belle et noble dame, répondit don Quichotte, et n'écouterai rien de vos aventures que vous ne soyez relevée de

terre. — Et moi, je ne me relèverai point, seigneur, répliqua la damoiselle affligée, avant que, par votre courtoisie, ne me soit octroyé le don que j'implore. — Je vous l'octroie et concède, répondit don Quichotte, pourvu qu'il ne doive pas s'accomplir au préjudice ou au déshonneur de mon roi, de ma patrie et de celle qui tient la clef de mon cœur et de ma liberté. — Ce ne sera ni au préjudice ni au déshonneur de ceux que vous venez de nommer, mon bon seigneur, » reprit la dolente damoiselle. Mais, comme elle allait continuer, Sancho s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit tout bas : « Par ma foi, seigneur, Votre Grâce peut bien lui accorder le don qu'elle réclame; c'est l'affaire de rien; il ne s'agit que de tuer un gros lourdaud de géant; et celle qui vous demande ce petit service est la haute princesse Micomicona, reine du grand royaume de Micomicon en Ethiopie. — Qui qu'elle soit, répondit don Quichotte, je ferai ce que je suis obligé de faire et ce que me dicte ma conscience, d'accord avec les lois de ma profession. » Puis, se tournant vers la damoiselle, « Que votre extrême beauté se lève, lui dit-il, je lui octroie le don qu'il lui plaira de me demander. — Eh bien donc, s'écria la damoiselle, celui que je vous demande c'est que votre magnanime personne s'en vienne sur-le-champ avec moi où je la conduirai, et qu'elle me promette de ne s'engager en aucune aventure, de ne s'entremettre en aucune querelle jusqu'à ce qu'elle m'ait vengée d'un traître qui, contre tout droit du ciel et des hommes, tient mon royaume usurpé. — Je répète que je vous l'octroie, reprit don Quichotte; ainsi, vous pouvez dès aujourd'hui, madame, chasser la mélancolie qui vous oppresse, et faire reprendre courage à votre espérance évanouie. Avec l'aide de Dieu et celle de mon bras, vous vous verrez bientôt de retour dans votre royaume, et rassise sur le trône des grands États de vos ancêtres, en dépit de tous les félons qui voudraient y trouver à redire. Allons donc, la main à la besogne, car c'est, comme on dit, dans le retard que git le péril. » La nécessiteuse damoiselle fit alors mine de vouloir lui baiser les mains; mais don Quichotte, qui était en toute chose un galant et courtois chevalier, ne voulut jamais y consentir. Au contraire, il la fit relever et l'embrassa respectueusement ; puis, il ordonna à Sancho de bien serrer les sangles à Rossinante, et de l'armer lui-même sans délai. L'écuyer détacha les armes, qui pendaient comme un trophée aux branches d'un chêne, et, après avoir ajusté la selle du bidet, il arma son maître en un tour de main. Celui-ci, se voyant en équipage de guerre, s'écria: « Allons maintenant, avec l'aide de Dieu, prêter la nôtre à cette grande princesse. »

Le barbier se tenait encore à genoux, prenant grand soin de ne pas éclater de rire ni de laisser tomber sa barbe, dont la chute aurait pu ruiner de fond en comble leur bonne intention. Quand il vit que le don était octroyé, et avec quelle diligence don Quichotte s'apprêtait à l'aller accomplir, il se leva, prit sa maîtresse de la main qui n'était point occupée, et la mit sur sa mule, avec l'aide du chevalier. Celui-ci enfourcha légèrement Rossinante, et le barbier s'arrangea sur sa monture; mais le pauvre Sancho resta sur ses pieds, ce qui renouvela ses regrets et lui fit de nouveau sentir la perte du grison. Toutefois, il prenait son mal en patience, parce qu'il lui semblait que son maître était en bonne voie de se faire empereur, n'ayant plus aucun doute qu'il ne se mariât avec cette princesse, et qu'il ne devint ainsi pour le moins roi de Micomicon. Une seule chose le chagrinait: c'était de penser que ce royaume était en terre de nègres, et que les gens qu'on lui donnerait pour vassaux seraient tout noirs. Mais son imagination lui fournit bientôt une ressource, et il se dit à lui-même : « Eh ! que m'importe, après tout, que mes vassaux soient des nègres? Qu'ai-je à faire, sinon de les emballer et de les charrier en Espagne, où je les pourrai vendre à bon argent comptant, et de cet argent je pourrai m'acheter quelque titre ou quelque office qui me fera vivre sans souci tout le reste de ma vie et de mes jours. C'est cela; croyez-vous donc qu'on dorme des deux yeux, et qu'on n'ait ni talent, ni esprit pour tirer parti des choses, et pour vendre trente ou dix mille vassaux comme on brûle un fagot de paille! Ah! par- dieu, petit ou grand, je saurai bien en venir à bout, et les rendre blancs ou jaunes dans ma poche, fussent-ils noirs comme l'âme du diable. Venez, venez, et vous verrez si je suce mon pouce. » Plein de ces beaux rêves, Sancho marchait si occupé et si content qu'il oubliait le désagrément d'aller à pied.



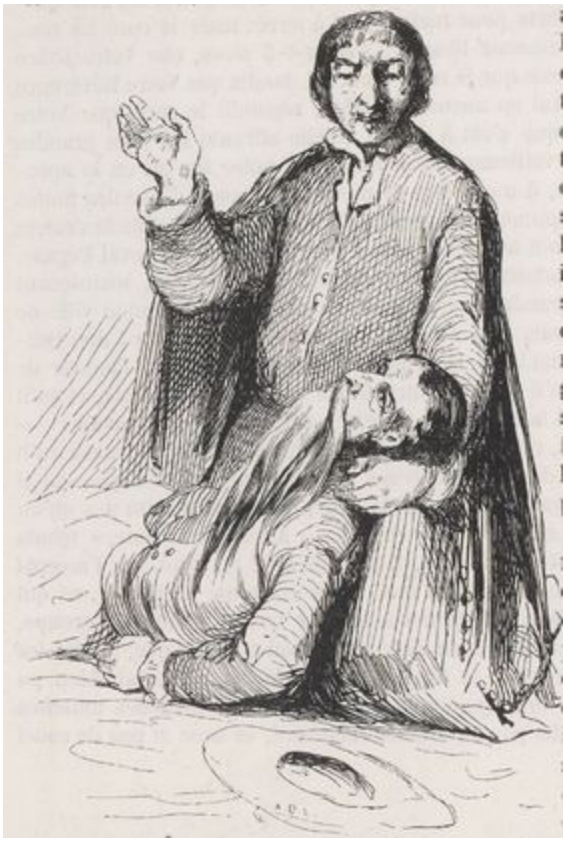


Toute cette étrange scène, Cardénio et le curé l'avaient regardée à travers les broussailles, et ne savaient quel moyen prendre pour se réunir au reste de la troupe. Mais le curé, qui était grand trameur d'expédients, imagina bientôt ce qu'il fallait faire pour sortir d'embarras. Avec une paire de ciseaux qu'il portait dans un étui, il coupa fort habilement la barbe à Cardénio, puis il lui mit un mantelet brun dont il était vêtu, ainsi qu'un collet noir, ne gardant pour lui que ses hauts-de-chausses et son pourpoint. Cardénio fut si changé par cette toilette, qu'il ne se serait pas reconnu lui-même, se fût-il regardé dans un miroir. Cela fait, et bien que les autres

eussent pris les devants pendant qu'ils se déguisaient, les deux amis purent atteindre avant eux le grand chemin, car les roches et les broussailles qui embarrassaient le passage ne permettaient pas aux cavaliers d'aller aussi vite que les piétons. Ceux-ci, ayant une fois gagné la plaine, s'arrêtèrent à la sortie de la montagne; et, dès que le curé vit venir don Quichotte suivi de ses compagnons, il se mit à le regarder fixement, montrant par ses gestes qu'il cherchait à le reconnaître; puis, après l'avoir longtemps examiné, il s'en fut a lui, les bras ouverts, et s'écriant de toute la force de ses poumons : « Qu'il soit le bienvenu et le bien trouvé, le miroir de la chevalerie, mon brave compatriote don Quichotte de la Manche, la fleur et la crème de la galanterie, le rempart et l'appui des affligés, la quintessence des chevaliers errants! » En disant ces mots. il se tenait embrassé au genou de la jambe gauche de don Quichotte, lequel, stupéfait de ce qu'il voyait faire et de ce qu'il entendait dire à cet homme, se mit à le considérer avec attention, et le reconnut à la fin. Étrangement surpris de le rencontrer là, don Quichotte fit aussitôt tous ses efforts pour mettre pied à terre ; mais le curé ne voulait pas y consentir : « Eh! seigneur licencié, s'écria-t-il alors, que Votre Grâce me laisse faire; il n'est pas juste que je reste à cheval, tandis que Votre Révérence est à pied. — Je ne le souffrirai en aucune manière, répondit le curé, que Votre Grandeur reste à cheval, puisque c'est à cheval qu'elle affronte les plus grandes aventures et fait les plus merveilleuses prouesses dont notre âge ait eu le spectacle. Pour moi, prêtre indigne, il me suffira de monter en croupe d'une des mules de ces gentilshommes qui cheminent en compagnie de Votre Grâce, s'ils le veulent bien permettre, et je croirai tout au moins avoir pour monture le cheval Pégase, ou le zèbre sur lequel chevauchait ce fameux More Muzaraque, qui, maintenant encore, gît enchanté dans la grande caverne Zuléma, auprès de la grande ville de Compluto [182]. — Je ne m'en avisais pas, en effet, seigneur licencié, reprit don Quichotte; mais je suis sûr que madame la princesse voudra bien, pour l'amour de moi, ordonner à son écuyer qu'il cède à Votre Grâce la selle de sa mule, et qu'il s'accommode de la croupe, si tant est que la bête souffre un second cavalier. — Oui vraiment, à ce que je crois, répondit la princesse; mais je sais bien aussi qu'il ne sera pas nécessaire que je donne des ordres au seigneur mon écuyer, car il est si courtois et si fait aux beaux usages de la cour, qu'il ne souffrira pas qu'un ecclésiastique aille à pied , pouvant aller à cheval. — Assurément non, » ajouta le barbier; et, mettant aussitôt pied à terre, il offrit la selle au curé, qui l'accepta sans beaucoup de façons.

Mais le mal est que c'était une mule de louage, ce qui veut assez dire une méchante bête; et, quand le barbier voulut monter en croupe, elle leva le train de derrière, et lança en l'air deux ruades, telles que, si elle les eût appliquées sur l'estomac ou sur la tête de maître Nicolas, il aurait bien pu donner au diable la venue de don Quichotte en ce monde. Ces ruades toutefois l'ébranlèrent si bien qu'il tomba par terre assez rudement, et avec si peu de souci de sa barbe qu'elle tomba d'un autre côté. S'apercevant alors qu'il l'avait perdue, il ne trouva rien de mieux à faire que de se cacher le visage dans les deux mains et de se plaindre que la maudite bête lui avait cassé les mâchoires. Quand don Quichotte vit tout ce paquet de poils, n'ayant après eux ni chair ni sang, loin du visage de l'écuyer tombé, «Vive Dieu, s'écria-t-il, voici bien un grand miracle! elle lui a enlevé et arraché la barbe du menton comme on l'aurait tranchée d'un revers. » Le qui vit le danger que son invention courait d'être découverte, se hâta de ramasser la barbe, et la porta où gisait encore maître Nicolas, qui continuait à jeter des cris étouffées; puis, lui prenant la tête contre son estomac, il la lui rajusta d'un seul nœud, en marmottant sur lui quelques paroles qu'il dit être un certain charme[183] très-propre à faire reprendre une barbe, comme on allait le voir. En effet, dès qu'il eut attaché la queue, il s'éloigna, et l'écuyer se trouva aussi bien portant et aussi bien barbu qu'auparavant. Don Quichotte fut tout émerveillé d'une telle guérison, et pria le curé de lui apprendre, dès qu'il en trouverait le temps, les paroles de ce charme, dont la vertu lui semblait devoir s'étendre plus loin qu'à recoller des barbes; car il était clair que, dans les occasions où les barbes sont arrachées, la chair aussi doit être meurtrie, et que, si le charme guérissait le tout à la fois, il devait servir à la chair comme au poil. Le curé en convint, et promit de lui enseigner le charme à la première occasion.





Il fut alors arrêté que le curé monterait seul sur la mule, et que, de loin en loin, le barbier et Cardénio se relaieraient pour prendre sa place, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'hôtellerie, qui pouvait être à deux lieues de là. Trois étant donc à cheval, à savoir, don Quichotte, le curé et la princesse, et trois à pied, Cardénio, le barbier et Sancho Panza, le chevalier dit à la damoiselle: « Que Votre Grandeur, madame, nous guide maintenant où il lui plaira. » Mais, avant qu'elle répondit, le licencié prit la parole: « Vers quel royaume

veut nous guider votre seigneurie? Est-ce, par hasard, vers celui de Micomicon? C'est bien ce que j'imagine, ou, par ma foi, j'entends peu de chose en fait de royaume. » Dorothée, dont l'esprit était prêt à tout, comprit bien ce qu'elle devait répondre: « Justement, seigneur, lui dit-elle, c'est vers ce royaume que je me dirige. — En ce cas, reprit le curé, il faut que nous passions au beau milieu de mon village; de là, Votre Grâce prendra le chemin de Carthagène, où elle pourra s'embarquer à la garde de Dieu; si le vent, est bon, la mer tranquille et le ciel sans tempêtes, en un peu moins de neuf ans, vous serez en vue du grand lac Méona, je veux dire, des Palus-Méotides, qui sont encore à cent journées de route en deçà du royaume de Votre Grandeur. — Votre Grâce, seigneur. me semble se tromper, répondit-elle, car il n'y a pas deux ans que j'en suis partie, sans avoir eu jamais le temps favorable, et cependant je suis parvenue à rencontrer l'objet de mes désirs, le seigneur don Quichotte de la Manche, dont la renommée a frappé mon oreille dès que j'eus mis le pied sur la terre d'Espagne. C'est le bruit de ses exploits qui m'a décidée à me mettre à sa recherche, pour me recommander à sa courtoisie, et confier la justice de ma cause à la valeur de son bras invincible. — Assez, assez, madame, s'écria don Quichotte; faites trêve à mes louanges; je suis ennemi de toute espèce de flatterie, et, n'eussiez-vous pas cette intention, de tels discours néanmoins offensent mes chastes oreilles. Ce que je puis vous dire, madame, que j'aie ou non du courage, c'est que celui que j'ai ou que je n'ai pas, je l'emploierai à votre service jusqu'à perdre la vie. Et maintenant, laissant cela pour son temps, je prie le seigneur licencié de vouloir bien me dire quel motif l'a conduit en cet endroit, seul, sans valet, et vêtu tellement à la légère que j'en suis effraye. — A cette question, je répondrai brièvement, repartit le curé. Vous saurez donc, seigneur don Quichotte, que moi et maître Nicolas, notre ami et notre barbier, nous allions à Séville toucher certaine somme d'argent que vient de m'envoyer un mien parent, qui est passé aux Indes, il y a bien des années; et vraiment la somme n'est pas à dédaigner, car elle monte à soixante mille piastres de bon aloi; et, comme nous passions hier dans ces lieux écartés, nous avons été surpris par quatre voleurs de grands chemins, qui nous ont enlevé jusqu'à la barbe, et si bien jusqu'à la barbe, que le barbier a trouvé bon de s'en mettre une postiche; et, quant à ce jeune homme qui nous suit (montrant Cardénio), ils l'ont mis comme s'il venait de nailre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le bruit court dans tous les environs que ces gens qui nous ont dévalisés sont des galériens qu'a mis en

liberté, presque au même endroit, un homme si valeureux, qu'en dépit du commissaire et des gardiens, il leur a donné à tous la clef des champs. Sans nul doute, cet homme avait perdu l'esprit, ou ce doit être un aussi grand scélérat que ceux qu'il a délivrés, un homme enfin, sans âme et sans conscience, puisqu'il a voulu lâcher le loup au milieu des brebis, le renard parmi les poules et le frelon sur le miel; il a voulu frustrer la justice, se révolter contre son roi et seigneur naturel, dont il a violé les justes commandements; il a voulu, dis-je, ôter aux galères les bras qui les font mouvoir, et mettre sur pied la Sainte-Hermandad, qui reposait depuis longues années ; il a voulu finalement faire un exploit où se perdit son âme, sans que son corps eût rien à gagner. »

Sancho avait raconté au curé et au barbier l'aventure des galériens, dont son maître s'était tiré avec tant de gloire, et c'est pour cela que le curé appuyait si fort en la rapportant, afin de voir ce que ferait ou dirait don Quichotte. Le pauvre chevalier changeait de visage à chaque parole, et n'osait avouer qu'il était le libérateur de cette honnête engeance. « Voilà, continua le curé, quelles gens nous ont détroussés et mis en cet état. Dieu veuille, en son infinie miséricorde, pardonner à celui qui ne les a pas laissé conduire au supplice qu'ils avaient mérité! »



CHAPITRE XXX.

Qui traite de la finesse d'esprit que montra la belle Dorothée, ainsi que d'autres choses singulièrement divertissante.



Le curé n'avait pas fini de parler, que Sancho lui dit : « Par ma foi, seigneur licencié, savez-vous qui a fait cette belle prouesse? c'est mon maître. Et pourtant je ne m'étais pas fait faute de lui dire, par avance, qu'il prît garde à ce qu'il allait faire, et que c'était un péché mortel de leur rendre la liberté, puisqu'on les envoyait tous aux galères comme de fieffés coquins. — Imbécile, s'écria don Quichotte, est-ce par hasard, aux chevaliers errants à vérifier si les affligés, les enchaînés et les opprimés qu'ils trouvent sur les grands chemins vont en cet état et dans ces tourments pour leurs fautes ou pour leurs mérites? Ils n'ont rien à faire qu'à les secourir à titre de malheureux, n'ayant égard qu'à leurs misères, et non point à leurs méfaits. J'ai rencontré un chapelet de pauvres diables, tristes et souffrants, et j'ai fait pour eux ce qu'exige le serment de mon ordre : advienne que pourra. Quiconque y trouverait à redire, sauf toutefois le saint caractère du seigneur licencié et sa vénérable personne, je lui dirai qu'il n'entend rien aux affaires de la chevalerie, et qu'il ment comme un rustre mal appris; et je le lui ferai bien voir avec la lance ou l'épée, à pied ou à cheval, ou de telle manière qu'il lui plaira. » En disant cela, don Quichotte s'affermit sur ses étriers, et enfonça son morion jusqu'aux yeux ; car, pour le plat à barbe, qui était à son compte l'armet de

Mambrin, il le portait pendu à l'arçon de sa selle, en attendant qu'il le remit des mauvais traitements que lui avaient fait essuyer les galériens.

Dorothée, qui était pleine de modération et d'esprit, connaissant déjà l'humeur timbrée de don Quichotte, dont elle savait bien que tout le monde se raillait, hormis Sancho Panza, ne voulut point demeurer en reste; et, le voyant si courroucé, « Seigneur chevalier, lui dit-elle, que Voire Grâce ne perde pas souvenance du don qu'elle m'a promis sur sa parole, en vertu de laquelle vous ne pouvez vous entremettre en aucune aventure, quelque pressante qu'elle puisse être. Calmez votre cœur irrité, car assurément, si le seigneur licencié eût su que c'était à ce bras invincible que les galériens devaient leur délivrance, il aurait mis trois fois le doigt sur sa bouche, et se serait même mordu trois fois la langue, plutôt que de lâcher une parole qui pût causer à Votre Grâce le moindre déplaisir. — Oh ! je le jure, sur ma foi, s'écria le curé, et je me serais plutôt arraché la moustache. — Je me tairai donc, madame, répondit don Quichotte; je réprimerai la juste colère qui s'était allumée dans mon âme, et me tiendrai tranquille et pacifique, jusqu'à ce que j'aie satisfait à la promesse que vous avez reçue de moi. Mais, en échange de ces bonnes intentions, je vous supplie de me dire, si toutefois vous n'y trouvez nul déplaisir, quel est le sujet de votre affliction, quels et combien sont les gens de qui je dois vous donner une légitime, satisfaisante et complète vengeance. — C'est ce que je ferai de bien bon cœur, répondit Dorothée, s'il ne vous déplaît pas d'entendre des malheurs et des plaintes. — Non, sans doute, répliqua don Quichotte. — En ce cas, reprit Dorothée, que Vos Grâces me prêtent leur attention. »

A peine eut-elle ainsi parlé, que Cardénio et le barbier se placèrent à côte d'elle, désireux de voir comment la discrète Dorothée conterait sa feinte histoire; et Sancho fit de même, aussi abusé que son maître sur le compte de la princesse. Pour elle, après s'être bien affermie sur sa selle, après avoir troussé et pris les précautions d'un orateur à son début, elle commença de la sorte, avec beaucoup d'aisance et de grâces.

« Avant tout, mes seigneurs, je veux faire savoir à Vos Grâces qu'on m'appelle. . . » Ici, elle hésita un moment, ne se souvenant plus du nom que le curé lui avait donné; mais celui-ci, comprenant d'où partait cettte hésitation, vint à son aide et lui dit : « Il n'est pas étrange, madame, que Votre Grandeur se trouble et s'embarrasse dans le récit de ses infortunes. C'est l'effet ordinaire du malheur d'ôter parfois la mémoire à ceux qu'il a

frappés, tellement qu'ils oublient jusqu'à leurs propres noms, comme il vient d'arriver à votre seigneurie, qui semble ne plus se souvenir qu'elle s'appelle la princesse Micomicona, légitime héritière du grand royaume de Micomicon. Avec cette simple indication, Votre Grandeur peut maintetenant rappeler à sa triste mémoire tout ce qu'il lui plaira de nous raconter. — Ce que vous dites est bien vrai, répondit la damoiselle : mais je crois qu'il ne sera pas désormais nécessaire de me rien indiquer ni souffler, et que je mènerai à bon port ma véridique histoire. La voici donc :

« Le roi mon père, qui se nommait Tinacrio le Sage, fut très-versé dans la science qu'on appelle magie. Il découvrit, à l'aide de son art, que ma mère, nommée la reine Xaramilla, devait mourir avant lui, et que lui-même, peu de temps après, passerait de cette vie dans l'autre, de sorte que je resterais orpheline de père et de mère. Il disait toutefois que cette pensée ne l'affligeait pas autant que de savoir, de science certaine, qu'un effroyable géant, seigneur d'une grande île qui touche presque à notre royaume, nommé Pantafilando de la Sombre-Vue (car il est avéré que, bien qu'il ait les yeux à leur place, et droits l'un et l'autre, il regarde toujours de travers, comme s'il était louche, ce qu'il fait par malice, pour faire peur à ceux qu'il regarde); mon père, dis-je, sut que ce géant, dès qu'il apprendrait que j'étais orpheline, devait venir fondre avec une grande armée sur mon royaume, et me l'enlever tout entier pièce à pièce, sans me laisser le moindre village où je pusse trouver asile ; mais que je pourrais éviter ce malheur et cette ruine si je consentais à me marier avec lui. Du reste, mon père voyait bien que jamais je ne pourrais me résoudre à un mariage si disproportionné : et c'était bien la vérité qu'il annonçait; car jamais il ne m'est venu dans la pensée d'épouser ce géant, ni aucun autre, si grand et si colossal qu'il pût être. Mon père dit, aussi qu'après qu'il serait mort, et que je verrais Pantafilando commencer à envahir mon royaume, je ne songeasse aucunement à me mettre en défense, ce qui serait courir à ma perte; mais que je lui abandonnasse librement la possession du royaume, si je voulais éviter la mort et la destruction totale de mes bons et fidèles vassaux, puisqu'il m'était impossible de résister à la force diabolique de ce géant. Il ajouta que je devais sur-le-champ prendre avec quelques-uns des miens le chemin des Espagnes, où je trouverais le remède à mes maux dans la personne d'un chevalier errant, dont la renommée s'étendrait alors dans tout ce royaume, et qui s'appellerait, si j'ai bonne mémoire, don Fricote, ou don

Gigote. . . — C'est don Quichotte qu'il aura dit, madame, interrompit en ce moment Sancho Panza, autrement dit le chevalier de la Triste-Figure. — Justement, reprit Dorothée; il ajouta qu'il devait être haut de stature, sec de visage, et que, du côté droit, sous l'épaule gauche, ou près de là, il devait avoir une envie de couleur brune, avec quelques poils en manière de soies de sanglier. — Approche ici, mon fils Sancho, dit aussitôt don Quichotte à son écuyer; viens m'aider à me déshabiller, car je veux voir si je suis le chevalier qu'annonce la prophétie de ce sage roi. — Et pourquoi Votre Grâce veut-elle se déshabiller ainsi? demanda Dorothée. — Pour voir si j'ai bien cette envie dont votre père a parlé, répondit don Quichotte. — Il n'est pas besoin de vous déshabiller pour cela, interrompit Sancho ; je sais que Votre Grâce a justement une envie de cette espèce au beau milieu de l'épine du dos, ce qui est un signe de force dans l'homme. — Cela suffit, reprit Dorothée ; entre amis, il ne faut pas y regarder de si près. Qu'elle soit sur l'épaule, qu'elle soit sur l'échine, qu'elle soit où bon lui semble, qu'importe, pourvu que l'envie s'y trouve? après tout, c'est la même chair. Sans aucun doute, mon bon père a rencontré juste; et moi aussi, j'ai bien rencontré en m'adressant au seigneur don Quichotte, qui est celui dont mon père a parlé, car le signalement de son visage concorde avec celui de la grande renommée dont jouit ce chevalier, non-seulement en Espagne, mais dans toute la Manche.



« En effet, j’étais à peine débarquée à Osuna que j’entendis raconter de lui tant de prouesses, qu’aussitôt le cœur me dit que c’était bien celui que je venais chercher. — Mais comment Votre Grâce est-elle débarquée à Osuna, interrompit don Quichotte, puisque cette ville n’est pas un port de mer? » Avant que Dorothée répondit, le curé prit la parole : « Madame la princesse, dit-il, a sûrement voulu dire qu’après être débarquée à Malaga, le premier endroit où elle entendit raconter de vos nouvelles, ce fut Osuna. — C’est bien cela que j’ai voulu dire, reprit Dorothée. — Et maintenant rien n’est plus clair, ajouta le curé. Votre Majesté peut poursuivre son récit. — Je n’ai plus rien à poursuivre, répondit Dorothée, sinon qu’à la fin ç’a été pour moi une si bonne fortune de rencontrer le seigneur don Quichotte, que déjà je me regarde et me tiens pour reine et maîtresse de tout mon royaume; car, dans sa courtoisie et sa munificence, il m’a octroyé le don de me suivre où il me plairait de le mener, ce qui ne sera pas ailleurs qu’en face de Pantatilando de la Sombre-Vue, pour qu’il lui ôte la vie et me fasse restituer ce que ce traître a usurpé contre tout droit et toute raison. Tout cela doit

arriver au pied de la lettre, comme l'a prophétisé Tinacrio le Sage, mon bon père, lequel a également laissé par écrit, en lettres grecques ou chaldéennes (je n'y sais pas lire), que si le chevalier de la prophétie, après avoir coupé la tête au géant, voulait se marier avec moi, je devais, sans réplique, me livrer à lui pour sa légitime épouse, et lui donner la possession de mon royaume en même temps que celle de ma personne. — Eh bien! que t'en semble, ami Sancho? dit à cet instant don Quichotte; ne vois-tu pas ce qui se passe? ne te l'avais-je pas dit? Regarde si nous n'avons pas maintenant royaume à gouverner et reine à épouser ? — J'en jure par ma barbe, s'écria Sancho, et nargue du bâtard qui ne se marierait pas des qu'il aurait ouvert le gosier au seigneur Pend-au-fil-en-dos. La reine est peut-être une laideron, hein! Que toutes les puces de mon lit ne sont-elles ainsi faites ! » En disant cela, il fit en l'air deux gambades, se frappant le derrière du talon, avec tous les signes d'une grande joie; puis, il s'en fut prendre par la bride la mule de Dorothée, la fit arrêter, et, se mettant à genoux devant la princesse, il la supplia de lui donner ses mains à baiser, en signe qu'il la prenait pour sa reine et maîtresse.





Qui, des assistants, aurait pu s'empêcher de rire, en voyant la folie du maître et la simplicité du valet? Dorothée, en effet, présenta sa main à Sancho, et lui promit de le faire grand seigneur dans son royaume, dès que le ciel lui aurait accordé la grâce d'en recouvrer la paisible possession. Sancho lui offrit ses remerciments en termes tels qu'il fit éclater de nouveaux rires. « Voilà, seigneur, poursuivit Dorothée, ma fidèle histoire. Je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que de tous les gens venus de mon royaume à ma suite, il ne me reste que ce bon écuyer barbu : tous les autres se sont noyés dans une grande tempête que nous essuyâmes en vue du port. Lui et moi, nous arrivâmes à terre sur deux planches, et comme par miracle, car tout est miracle et mystère dans le cours de ma vie, ainsi que vous l'aurez observé. Si j'ai dit des choses superflues, si je n'ai pas toujours rencontré aussi juste que je le devais, il faut vous en prendre à ce qu'a dit le seigneur licencié au commencement de mon récit, que les peines extraordinaires et continuelles ôtent la mémoire à ceux qui les endurent. — Elles ne me l'ôteront point à moi, haute et valeureuse princesse, s'écria don Quichotte, quelque grandes et inouïes que soient celles que je doive endurer à votre service. Ainsi, je confirme de nouveau le don que je vous ai octroyé, et je jure de vous suivre au bout du monde, jusqu'à ce que je me voie en face de votre farouche ennemi, auquel j'espère bien, avec l'aide de Dieu et de mon bras, trancher la tête orgueilleuse sous le fil de celle. . . je n'ose dire bonne épée, grâce à Ginès de Passamont, qui m'a emporté la mienne. » Don Quichotte dit ces derniers mots entre ses dents, et continua de la sorte : « Après que je lui aurai tranché la tête, et que je vous aurai remise en paisible possession de vos États, vous resterez avec pleine liberté de faire de votre personne tout ce que bon vous semblera; car, tant que j'aurai la mémoire occupée, la volonté captive et l'entendement assujetti par celle .. Je ne dis rien de plus, et ne saurais envisager, même en pensée, le projet de me marier, fût-ce avec l'oiseau phénix. »



Sancho se trouva si choqué des dernières paroles de son maître, et de son refus de mariage, que, plein de courroux, il s'écria en élevant la voix : « Je jure Dieu, et je jure diable, seigneur don Quichotte, que Votre Grâce n'a pas maintenant le sens commun! Comment est-il possible que vous hésitiez à épouser une aussi haute princesse que celle-là? Pensez-vous que la fortune va vous offrir à chaque bout de champ une bonne aventure comme celle qui se présente? est-ce que par hasard, madame Dulcinée est plus belle? Non, par ma foi, pas même de moitié, et j'ai envie de dire qu'elle n'est pas digne de dénouer les souliers de celle qui est devant nous. J'attraperai, pardieu ! bien le comté que j'attends, si Votre Grâce se met à chercher des perles dans les vignes! Mariez-vous, mariez-vous vite, de par tous les diables, et prenez ce royaume qui vous tombe dans la main comme *vobis, vobis;* et quand vous serez roi, faites-moi marquis, ou gouverneur, et qu'ensuite Satan emporte tout le reste. »

Don Quichotte, qui entendit proférer de tels blasphèmes contre sa Dulcinée, ne put se contenir. Il leva sa pique par le manche, et sans adresser une parole à Sancho, sans lui dire gare, il lui déchargea sur les reins deux coups de bâton tels qu'il le jeta par terre, et que, si Dorothée ne lui eût crié de finir, il l'aurait assurément tué sur la place. « Pensez-vous, lui dit-il au bout d'un instant, misérable vilain, qu'il soit toujours temps pour vous de me mettre la main dans l'enfourchure, et que nous n'ayons d'autre chose à faire que vous de pécher et moi de pardonner? N'en croyez rien, coquin excommunié; et sans doute tu dois l'être, puisque tu as porté la langue sur la sans pareille Dulcinée. Et ne savez-vous plus, maraud, belitre, vaurien, que si ce n'était la valeur qu'elle prête à mon bras, je n'aurais pas la force de tuer une puce? Dites-moi, railleur à langue de vipère, qui donc pensez-vous qui ait gagné ce royaume, et coupé la tête au géant, et fait de vous un marquis (car tout cela je le donne pour accompli et passé en force de chose

jugée), si ce n'est la valeur de Dulcinée, laquelle a pris mon bras pour instrument de ses prouesses? C'est elle qui combat et qui triomphe en moi; et moi, je vis et je respire en elle, et j'y puise l'être et la vie. O rustre mal né et mal appris, que vous êtes ingrat! On vous lève de la poussière des champs pour vous faire seigneur titré, et vous répondez à celte bonne œuvre en disant du mal de qui vous fait du bien ! »

Sancho n'était pas si maltraité qu'il n'eùt fort bien entendu tout ce que son maître lui disait. Il se releva le plus promptement qu'il put, alla se cacher derrière le palefroi de Dorothée, et, de là, répondit à son maître : « Dites-moi, seigneur : si Votre Grâce est bien décidée à ne pas se marier avec cette grande princesse, il est clair que le royaume ne sera point à vous, et, s'il n'est pas à vous, quelle faveur pouvez-vous me faire ? C'est de cela que je me plains. Croyez-moi, mariez-vous une bonne fois pour toutes avec cette reine, que nous avons ici comme tombée du ciel; ensuite vous pourrez retourner à madame Dulcinée, car il doit s'être trouvé des rois dans le monde qui aient eu, outre leur femme, des maîtresses. Quant à la beauté, je ne m'en mêle pas; et s'il faut dire la vérité, toutes deux me paraissent assez bien, quoique je n'aie jamais vu madame Dulcinée. — Comment? tu ne l'as jamais vue, traître blasphémateur! s'écria don Quichotte. Ne viens-tu pas à présent de me rapporter une commission de sa part? — Je veux dire, répondit Sancho, que je ne l'ai pas vue assez à mon aise pour avoir observé ses attraits en détail et l'un après l'autre ; mais, comme cela, en masse, elle me semble bien. — A présent, je le pardonne, reprit don Quichotte, et pardonne-moi aussi le petit déplaisir que je t'ai causé; les premiers mouvements ne sont pas dans la main de l'homme. — Je le vois bien, répondit Sancho, mais chez moi le premier mouvement est toujours une envie de parler, et je ne peux m'empêcher de dire au moins une bonne fois ce qui me vient sur la langue. — Avec tout cela, répliqua don Quichotte, prends garde, Sancho, aux paroles que tu dis, car, tant va la cruche à l'eau. . . je ne t'en dis pas davantage. — C'est très-bien, reprit Sancho, Dieu est dans le ciel, qui voit les tricheries, et il jugera entre nous qui fait le plus de mal, ou de moi ne parlant pas bien, ou de Votre Grâce en n'agissant pas mieux. — Que ce soit fini, interrompit Dorothée ; courez, Sancho, allez baiser la main de votre seigneur, et demandez-lui pardon; et désormais soyez plus circonspect dans vos éloges et dans vos critiques, et surtout ne parlez jamais mal de cette dame Tobosa, que je ne connais point, si ce n'est

pour la servir; et prenez confiance en Dieu, qui ne vous laissera pas manquer d'une seigneurie où vous puissiez vivre comme un prince. »

Sancho s'en alla, humble et tête basse, demander la main à son seigneur, qui la lui présenta d'un air grave et posé. Quand l'écuyer lui eut baisé la main, don Quichotte lui donna sa bénédiction, et lui dit de le suivre un peu à l'écart, qu'il avait des questions à lui faire et qu'il désirait causer de choses fort importantes. Sancho obéit, et quand ils eurent tous deux pris les devants, don Quichotte lui dit : « Depuis que tu es de retour, je n'ai eu ni le temps ni l'occasion de t'interroger en détail sur l'ambassade que tu as remplie et sur la réponse que tu m'as apportée. Maintenant que la fortune nous accorde cette occasion et ce loisir, ne me refuse pas la satisfaction que tu peux me donner par de si heureuses nouvelles. — Votre Grâce peut demander ce qu'il lui plaira, répondit Sancho; tout sortira de ma bouche comme il sera entré par mon oreille. Mais, je vous en supplie, ne soyez pas à l'avenir si vindicatif. — Pourquoi dis-tu cela, Sancho ? répliqua don Quichotte. — Je dis cela, reprit-il, parce que les coups de bâton de tout à l'heure me viennent bien plutôt de la querelle que le diable alluma l'autre nuit entre nous deux, que de mes propos sur madame Dulcinée, laquelle j'aime et révère comme une relique, quand même elle ne serait pas bonne à en faire, et seulement parce qu'elle appartient à Votre Grâce. — Ne reprends pas ce sujet, Sancho, par ta vie, répondit don Quichotte; il me déplait et me chagrine. Je t'ai pardonné tout à l'heure, et tu sais bien ce qu'on a coutume de dire: à péché nouveau, pénitence nouvelle. »

Tandis qu'ils en étaient là de leur entretien, ils virent venir, le long du chemin qu'ils suivaient, un homme monté sur un âne, lequel, en s'approchant, leur parut être un Bohémien. Mais Sancho Panza, qui ne pouvait voir un âne sans que son âme s'y portât tout entière avec ses yeux, n'eut pas plutôt aperçu l'homme, qu'il reconnut Ginès de Passamont, et par le fil du Bohémien il tira le peloton de son âne, et c'était bien, en effet, le grison que Passamont avait pour monture. Celui-ci, pour n'être point reconnu, et pour vendre l'âne à son aise, s'était déguisé sous le costume des Bohémiens, gens dont le jargon lui était familier, aussi bien que d'autres langues qu'il parlait comme la sienne propre. Sancho le vit et le reconnut, il se mit à lui crier à plein gosier : « Ah ! voleur de Ginésille, laisse mon bien, lâche ma vie, descends de mon lit de repos, rends-moi mon âne, rends-moi ma joie et mon orgueil; fuis, garnement; décampe, larron. et restitue ce qui n'est pas à toi. » Il ne fallait ni tant de paroles, ni tant d'injures; car, au

premier mot, Ginès sauta par terre, et prenant un trot qui ressemblait fort au galop de course, il fut bientôt loin de la compagnie. Sancho courut à son âne, l'embrassa et lui dit: « Eh bien ! comment t'es-tu porté, mon entant, mon compagnon, cher grison de mes yeux et de mes entrailles? » Et, tout en disant cela, il le baisait et le caressait comme si c'eût été une personne raisonnable. L'âne se taisait, ne sachant que dire, et se laissait baiser et caresser par Sancho, sans lui répondre une seule parole. Toute la compagnie arriva, et chacun fit compliment à Sancho de ce qu'il avait retrouvé le grison; don Quichotte entre autres, qui lui dit qu'il n'annulerait pas pour cela la lettre de change des trois ânons : générosité dont Sancho lui témoigna sa gratitude.





Pendant que le chevalier et l'écuyer s'entretenaient à part, le curé avait complimenté Dorothée sur le tact et l'esprit qu'elle avait montrés, aussi bien dans l'invention de son conte que dans sa brièveté, et dans la ressemblance qu'elle avait su lui donner avec les livres de chevalerie,. Elle répondit qu'elle s'était fort souvent amusée à en lire, mais que, ne sachant pas aussi bien où étaient les provinces et les ports de mer, elle avait dit à tout hasard qu'elle avait débarqué à, Osuna. « Je m'en suis aperçu, reprit le curé, et c'est pour cela que je me suis empressé de dire ce que j'ai dit, et qui a tout réparé. Mais n'est-ce pas une chose étrange que de voir avec quelle facilité ce malheureux gentilhomme donne tête baissée dans toutes ces inventions et dans tous ces mensonges, seulement parce qu'ils ont l'air et le style des niaiseries de ses livres? — Oui, certes, ajouta Cardénio, c'est une folie tellement bizarre, tellement inouïe, que je ne sais si, voulant l'inventer et la fabriquer à plaisir, on trouverait un esprit assez ingénieux pour l'imaginer. — Mais il y a, reprit le curé, une autre chose encore plus étrange: c'est que, hors des extravagances que dit ce bon gentilhomme à propos de sa monomanie, on n'a qu'à traiter un autre sujet, il va discourir très-pertinemment, et montrera une intelligence claire et sensée en toute chose. De sorte que, si l'on ne touche à la corde de sa chevalerie errante, il n'y aura personne qui ne le prenne pour un homme de bon sens et de droite raison. »

CHAPITRE XXXI.

De l’exquise conversation qu’eut don Quichotte avec Sancho Pansa, son écuyer, ainsi que d’autres aventuras.



TANDIS que ceux-ci s’entretenaient de la sorte, don Quichotte continuait sa conversation avec Sancho. « Ami Panza, lui dit-il, oublions nos querelles, faisons la paix, et dis-moi maintenant, sans garder ni dépit ni rancune, où, quand et comment tu as trouvé Dulcinée. Que faisait-elle? que lui as-tu dit? que t’a-t-elle répondu? quelle mine a-t-elle faite à la lecture de ma lettre? qui te l’avait transcrite? enfin , tout ce qui te semblera digne, en cette aventure, d’être demandé et d’être su , dis-le-moi, sans faire de mensonges, sans rien allonger pour augmenter mon plaisir, mais aussi sans rien accourcir pour me le diminuer. — Seigneur, s’il faut dire la vérité, personne ne m’a transcrit la lettre, car je n’en ai pas porté du tout. — C’est comme tu le dis, reprit don Quichotte; car, deux jours après ton départ, j’ai trouvé le livre de poche où je l’avais écrite, ce qui me causa une peine extrême, ne sachant ce que tu allais faire quand tu te verrais sans la lettre; et je croyais toujours que tu reviendrais la chercher dès que lu te serais aperçu qu’elle te manquait. — C’est bien ce que j’aurais fait, répondit

Sancho, si je ne l'avais apprise par cœur quand Votre Grâce m'en fit la lecture, de manière que je la récitai à un sacristain, qui me la transcrivit de mémoire sur le papier, si bien mot pour mot, qu'il me dit qu'en tous les jours de sa vie, et bien qu'il eût vu force billets d'enterrement, il n'avait jamais lu si gentille lettre que celle-là. — Et la sais-tu encore par cœur, Sancho? demanda don Quichotte. — Non, seigneur, répondit Sancho; car, dès que je l'eus donnée au sacristain, comme je vis qu'il ne me servait plus à rien de la retenir, je me mis à l'oublier. Si quelque chose m'en est resté dans la mémoire, c'est le commencement, la *souterraine,* je veux dire la *souveraine dame,* et la fin, *à vous jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure.* Et, entre ces deux choses, j'ai mis plus de trois cents âmes, vies et beaux yeux.

— Tout ceci ne me déplaît pas, reprit don Quichotte : continue ton récit. Quand tu es arrivé près d'elle, que faisait cette reine de beauté? A coup sûr, tu l'auras trouvée enfilant un collier de perles, ou brodant avec du fil d'or quelque devise amoureuse pour ce chevalier son captif. — Je l'ai trouvée, répondit Sancho, qui vannait deux setiers de blé dans sa basse-cour. — Eh bien ! reprit don Quichotte., tu peux compter que, touchés par ses mains, les grains de ce blé se convertissaient en grains de perles. Mais as-tu fait attention si c'était du pur froment, bien lourd et bien brun? — Ce n'était, que du seigle blond, répliqua Sancho.. — Je t'assure pourtant, reprit don Quichotte, qu'après avoir été vanné par ses mains, ce seigle aura fait du pain de fine fleur de froment. Mais passons outre. Quand tu lui as donné ma lettre, l'a-t-elle baisée? l'a-t-elle élevée sur sa tête? a-t-elle fait quelque cérémonie digne d'une telle épître ? Qu'a-t-elle fait enfin? — Au moment où j'allais la lui remettre, répondit Sancho, elle était dans toute la fougue de son opération, et secouait une bonne poignée de blé qui remplissait son van ; alors elle me dit : Mon garçon, mettez cette lettre sur ce sac; je ne pense pas la lire que je n'aie fini de vanner tout ce qui est là. — O discrète personne! s'écria don Quichotte, c'était pour la lire à son aise, et en savourer toutes les expressions. Continue, Sancho. Pendant qu'elle achevait sa tâche, quel entretien eûtes-vous ensemble? quelles questions te fit-elle à mon sujet? et que lui répondis-tu? achève, enfin, conte-moi tout, sans me faire tort d'une syllabe. — Elle ne m'a rien demandé, répliqua Sancho; mais moi, je lui ai dit de quelle manière Votre Grâce était restée à faire pénitence pour son service, que vous étiez nu de la ceinture au cou, perdu au fond des montagnes et des rochers, comme un vrai sauvage, couchant sur la terre,

sans manger pain sur table, et sans vous peigner la barbe, mais pleurant, soupirant et maudissant votre fortune. — En disant que je maudissais ma fortune, tu as mal dit, reprit don Quichotte; car, au contraire, je la bénis et la bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'elle m'a rendu digne de mériter d'aimer une aussi grande dame que Dulcinée du Toboso. — Elle est si grande, en effet, répondit Sancho, qu'en bonne conscience elle me passe la tête de quatre doigts. — Mais comment le sais-tu, Sancho? reprit don Quichotte; tu t'es donc mesuré avec elle? — Je me suis mesuré de cette façon, répondit. Sancho, qu'en m'approchant pour l'aider à charger un sac de blé Sur un âne, nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre que je pus bien voir qu'elle avait la tête de plus que moi. — Mais n'est-il pas vrai, ajouta don Quichotte, qu'elle accompagne et pare cette grandeur du corps par un million de grâces de l'esprit? Il est une chose, du moins, que tu ne me nieras pas, Sancho : quand tu t'es approché tout près d'elle, n'as-tu pas senti une odeur exquise, un parfum d'aromates je ne sais quoi de doux et d'embaumé, une exhalaison délicieuse, comme si tu eusses été dans la boutique d'un élégant parfumeur? — Tout ce que je puis dire, répondit Sancho, c'est que j'ai senti une petite odeur un peu hommasse, et c'était sans doute parce qu'à force d'exercice elle suait à grosses gouttes. — Ce n'est pas cela, répliqua don Quichotte : c'est que tu étais enrhumé du cerveau, ou bien tu te sentais toi-même ; car je sais, Dieu merci, ce que sent cette rose parmi les épines, ce lis des champs, cet ambre délayé. — Ça peut bien être, répondit Sancho, car souvent je sens sortir de moi cette même odeur qui me semblait s'échapper de Sa Grâce madame Dulcinée. Mais il n'y a pas de quoi s'étonner, un diable et un diable se ressemblent.





— Eh bien, continua don Quichotte, maintenant qu'elle a fini de nettoyer son blé et qu'elle l'a envoyé au moulin, que fit-elle quand elle lut ma lettre? — La lettre, répondit Sancho, elle ne l'a pas lue, parce qu'elle dit, dit-elle, qu'elle ne savait pas lire ni écrire ; mais, au contraire, elle la déchira et la mit en petits morceaux, disant qu'elle ne voulait pas que personne pût la lire, afin qu'on ne sût pas ses secrets dans le pays, et que c'était bien assez de ce que je lui avais dit verbalement touchant l'amour que Votre Grâce a pour elle, et la pénitence exorbitante que vous faites à son intention. Et finalement, elle me dit de dire à Votre Grâce qu'elle lui baise les mains, et

qu'elle a plus envie de vous voir que de vous écrire; et qu'ainsi elle vous supplie et vous ordonne qu'au reçu de la présente vous quittiez ces broussailles, et que vous cessiez de faire des sottises, et que vous preniez sur-le-champ le chemin du Toboso, si quelque affaire plus importante ne vous en empêche, car elle meurt d'envie de vous voir. Elle a ri de bon cœur quand je lui ai conté comme quoi Votre Grâce s'appelait *le chevalier de la Triste-Figure.* Je lui ai demandé si elle avait reçu la visite du Biscayen de l'autre fois: elle m'a dit que oui, et que c'était un fort galant homme. Je lui ai fait aussi la même question à propos des galériens, mais elle m'a dit qu'aucun d'eux n'avait encore paru. — Tout va bien jusqu'ici, continua don Quichotte ; mais dis-moi, quand tu pris congé d'elle, de quel bijou le fit-elle présents pour les nouvelles que tu lui portais de son chevalier? car c'est une ancienne et inviolable coutume parmi les errants et leurs dames de donner aux écuyers, damoisels ou nains, qui portent des nouvelles aux chevaliers de leurs dames et aux dames de leurs chevaliers, quelque riche bijou en étrennes, pour récompense du message. — Cela peut bien être, répondit Sancho, et je tiens, quant à moi, la coutume pour bonne; mais sans doute elle ne se pratiquait que dans les temps passés, et l'usage doit être aujourd'hui de donner tout bonnement un morceau de pain et de fromage, car c'est cela que m'a donné madame Dulcinée, par-dessus le mur de la basse-cour, quand j'ai pris congé d'elle, à telles enseignes que c'était du fromage de brebis. — Elle est libérale au plus haut degré, dit don Quichotte, et, si tu n'as pas reçu d'elle quelque joyau d'or, c'est qu'elle n'en avait point là sous la main pour t'en faire cadeau. Mais ce qui est différé n'est pas perdu·; je la verrai, et tout s'arrangera. Sais-tu de quoi je suis émerveillé, Sancho? c'est qu'il me semble que tu as fait par les airs ton voyage d'allée et de venue, car tu n'as mis guère plus de trois jours pour aller et venir de ces montagnes au Toboso, et, d'ici là, il y a trente bonnes lieues au moins. Cela me fait penser que ce sage magicien qui prend soin de mes affaires, et qui est mon ami, car il faut bien qu'à toute force j'en aie un, sous peine de ne point être un bon et vrai chevalier errant, ce magicien, dis-je, a dû t'aider à cheminer sans que tu t'en aperçusses. En effet, il y a de ces sages qui vous prennent un chevalier errant au chaud du lit, et, sans savoir comment la chose s'est faite, celui-ci s'éveille le lendemain à mille lieues de l'endroit où il s'était couché. S'il n'en était pas ainsi, jamais les chevaliers errants ne pourraient se secourir les uns les autres dans leurs périls, comme ils se secourent à tout propos. Il arrivera que l'un d'eux est à combattre dans les

montagnes de l'Arménie contre quelque vampire ou quelque andriaque, ou bien contre un autre chevalier, et que dans la bataille il court danger de mort, et voilà que tout à coup, quand il y pense le moins, arrive sur un nuage ou sur un char de feu quelque autre chevalier de ses amis, qui se trouvait peu d'heures auparavant en Angleterre ; celui-ci prend sa défense, lui sauve la vie, et, à la nuit venue, se retrouve en son logis, assis à table et soupant tout à son aise ; et pourtant, d'un endroit à l'autre il y a bien deux ou trois mille lieues. Tout cela se fait par la science et l'adresse de ces sages enchanteurs, qui veillent sur ces valeureux chevaliers. Aussi, ami Sancho, ne fais-je aucune difficulté de croire que tu sois réellement allé et venu d'ici au Toboso ; ainsi que je te le disais, quelque sage de mes amis t'aura porté à vol d'oiseau sans que tu t'en sois aperçu.





— C’est bien possible, répondit Sancho, car Rossinante allait, par ma foi, d’un tel train qu’on aurait dit un âne de Bohémien avec du vif-argent dans les oreilles[184].



— Que dis-tu ? du vif-argent! s’écria don Quichotte , c’était bien une légion de diables, gens qui cheminent et font cheminer les autres, sans jamais se lasser, autant qu’ils en ont fantaisie. Mais, laissant cela de côté, dis-moi, qu’est-ce qu’il te semble que je doive faire maintenant touchant l’ordre que m’envoie ma dame d’aller lui rendre visite? Je vois bien que je suis dans l’obligation d’obéir à son commandement ; mais alors je me vois aussi dans l’impossibilité d’accomplir le don que j’ai octroyé à la princesse qui nous accompagne, et les lois de la chevalerie m’obligent à satisfaire plutôt à ma parole qu’à mon plaisir. D’une part, me presse et me sollicite le désir de revoir ma dame ; d’une autre part, m’excitent et m’appellent la foi promise et la gloire dont cette entreprise doit me combler. Mais voici ce que je pense faire : je vais cheminer en toute hâte et me rendre bien vite où se trouve ce géant; en arrivant, je lui couperai la tête, et je rétablirai paisiblement la princesse dans ses États; cela fait, je pars et viens revoir cet astre, dont la lumière illumine mes sens. Alors, je lui donnerai de telles excuses que, loin de s’irriter, elle s’applaudira de mon retard, voyant qu’il tourne au profit de sa gloire et de sa renommée, car toute celle que j’ai acquise, que j’acquiers et que j’acquerrai par les armes dans le cours de cette vie, vient de la faveur qu’elle m’accorde et de ce que je lui appartiens. — Sainte Vierge! s’écria Sancho, que Votre Grâce est faible de cervelle! Mais, dites-moi, seigneur, est-ce que vous pensez faire tout ce chemin-là pour prendre l’air? est-ce que vous laisserez passer et perdre l’occasion d’un si haut mariage, où la dot est

un royaume, qui a plus de vingt mille lieues de tour, à ce que je me suis laissé dire, qui regorge de toutes les choses nécessaire au soutien de la vie humaine, et qui est enfin plus grand que le Portugal et la Castille ensemble? Ah! taisez-vous, pour l'amour de Dieu, et rougissez de ce que vous avez dit, et suivez mon conseil , et pardonnez-moi, et mariez-vous dans le premier village où nous trouverons un curé; et sinon, voici notre licencié qui en fera l'office à merveille; et prenez garde que je suis d'âge à donner des avis, et que celui que je vous donne vous va comme un gant, car mieux vaut le passereau dans la main que la grue qui vole au loin, et quand on te donne l'anneau, tends le doigt. — Prends garde toi-même, Sancho., répondit don Quichotte : si tu me donnes le conseil de me marier, pour que je sois roi dès que j'aurai tué le géant, et que j'aie alors toutes mes aises pour te faire des grâces et te donner ce que je t'ai promis, je t'avertis que, sans me marier, je puis très-facilement accomplir ton souhait. Avant de commencer la bataille, je ferai la clause et condition que, si j'en sors vainqueur, on devra, que je me marie ou non, me donner une partie du royaume, pour que je puisse la donner à qui me conviendra ; et quand on me l'aura donnée, à qui veux-tu que je la donne, si ce n'est à toi? — Voilà qui est clair, reprit Sancho; mais que Votre Grâce fasse bien attention de choisir ce morceau de royaume du côté de la mer, afin que, si le séjour ne m'en plaît pas, je puisse embarquer mes vassaux nègres, et faire d'eux ce que j'ai déjà dit. Et ne prenez pas souci d'aller faire pour le moment visite à madame Dulcinée; mais allez vite tuer le géant, et finissons cette affaire, qui me semble, en bonne foi de Dieu, de grand honneur et de grand profit. — Je te dis, Sancho, répondit don Quichotte, que tu es dans le vrai de la chose, et je suivrai ton conseil quanta ce qui est d'aller plutôt avec la princesse qu'auprès de Dulcinée; mais je l'avertis de ne rien dire à personne, pas même à ceux qui viennent avec nous, de ce dont nous venons de jaser et de convenir ; car, puisque Dulcinée a tant de modestie et de réserve qu'elle ne veut pas qu'on sache rien de ses secrets, il serait fort mal qu'on les sût par moi on par un autre à ma place. — Mais s'il en est ainsi, répliqua Sancho comment Votre Grâce s'avise-t-elle d'envoyer tous ceux que son bras a vaincus se présenter devant madame Dulcinée? N'est-ce pas signer de votre nom que vous l'aimez bien, et que vous êtes son amoureux? et puisque vous obligez tous ces gens-là à s'aller jeter à deux genoux devant elle, et à lui dire qu'ils viennent de votre part lui prêter obéissance, comment seront gardés vos secrets à tous deux ? — Oh ! que tu es simple et benêt ! s'écria don

Quichotte ; ne vois-tu pas, Sancho, que tout cela tourne à sa gloire, à son élévation? Sache donc que, dans notre style de chevalerie, c'est un grand honneur pour une dame d'avoir plusieurs chevaliers errants à son service, sans que leurs pensées aillent plus loin que le plaisirs de la servir, seulement parce que c'est, elle, et sans espérer d'autre récompense de leurs vœux et de leurs bons offices sinon qu'elle veuille bien les admettre pour ses chevaliers. — Mais, reprit Sancho, c'est de cette façon d'amour que j'ai entendu prêcher qu'il fallait aimer Notre-Seigneur, pour lui-même, sans que nous y fussions poussés par l'espérance du paradis ou par la crainte de l'enfer, bien que je me contentasse, quant à moi, de l'aimer et de le servir pour quelque raison que ce fût. — Diable soit du vilain ! s'écria don Quichotte; quelles heureuses saillies il a parfois! on dirait vraiment que tu as étudié à Salamanque. — Eh bien, ma foi, je ne sais pas seulement lire, » répondit Sancho.



En ce moment, maître Nicolas leur cria d'attendre un peu, parce que ses compagnons voulaient se désaltérer à une fontaine qui se trouvait sur le bord du chemin. Don Quichotte s'arrêta, au grand plaisir de Sancho, qui se sentait déjà las de tant mentir, et qui avait grand'-peur que son maître ne le prit sur le fait; car, bien qu'il sût que Dulcinée était une paysanne du Toboso, il ne l'avait vue de sa vie. Pendant cet intervalle, Cardénio s'était vêtu des habits que portait Dorothée quand ils la rencontrèrent : lesquels, quoiqu'ils ne fussent pas fort bons, valaient dix fois mieux que ceux qu'il

était. Ils mirent tous pied à terre auprès de la fontaine, et des provisions que le curé avait prises à l'hôtellerie ils apaisèrent quelque peu le grande appétit qui les talonnait.



Pendant leur collation, un jeune garçon vint à passer sur le chemin. Il s'arrêta pour regarder attentivement ceux qui étaient assis à la fontaine, puis accourut tout à coup vers don Quichotte, et, lui embrassant les jambes, il se mit à pleurer à chaudes larmes : « Ah ! mon bon seigneur, s'écria-t-il, est-ce que Votre Grâce ne me reconnaît pas? Regardez-moi bien, je suis ce pauvre André, que Notre Grâces délia du chêne où j'étais attaché. »

A ces mots don Quichotte le reconnut et le prenant parla main, se tourna gravement vers la compagnie : « Afin que Vos Grâces, leur dit-il, voient clairement de quelle importance il est qu'il y ait au monde des chevaliers errants, pour redresser les torts et les griefs qu'y commettent les hommes insolents et pervers, il faut que vous sachiez qu'il y a quelques jours, passant auprès d'un bois, j'entendis des cris et des accents plaintifs, comme d'une personne affligée et souffrante. J'accourus aussitôt, poussé par mon devoir, vers l'endroit d'où partaient ces plaintes lamentables, et je trouvai, attaché à un chêne, ce jeune garçon qui est maintenant devant nous; ce dont je me réjouis au fond de l'âme, car c'est un témoin qui ne me laissera pas accuser de mensonge. Je dis donc qu'il était attaché à un chêne, nu de la tête à la ceinture, et. qu'un rustre, que je sus, depuis, être son maître, lui déchirait la peau à coups d'étrivières avec les sangles d'une jument. Dès que ce spectacle frappa mes yeux, je demandai au paysan la cause d'un traitement aussi atroce. Le vilain me répondit que c'était son valet, et qu'il

le fouettait ainsi parce que certaines négligences qu'il avait à lui reprocher sentaient plus le larron que l'imbécile. A cela cet enfant s'écria: «Seigneur, il ne me fouette que parce je lui demande mes gages. » Le maître répliqua par je ne sais quelles harangues et quelles excuses, que je voulus bien entendre, mais non pas accepter. A la fin, je fis détacher le pauvre garçon, et jurer par serment au vilain qu'il l'emmènerait chez lui et lui paierait ses gages un réal sur l'autre, même avec intérêts. N'est-ce pas vrai, tout ce que je viens de dire, André, mon enfant? N'as-tu pas remarqué avec quel empire je commandait à ton maître, avec quelle humilité il me promit de faire tout ce que lui imposait et notifiait ma volonté? Réponds sans te troubler, sans hésiter en rien, dis à ces seigneurs comment la chose s'est passée, afin qu'on voie bien s'il n'est pas utile, comme je le dis, qu'il y ait des chevaliers errants sur les grands chemins.

— Tout ce que Votre Grâce a dit est la pure vérité, répondit le jeune garçon ; mais la fin de l'affaire a tourné bien au rebours de ce que vous imaginez.

— Comment, au rebours? s'écria don Quichotte; est-ce que ce vilain ne t'a pas payé?

— Non-seulement il ne m'a pas payé, répliqua le jeune homme, mais dès que Votre Grâce fut sortie du bois, et que nous fûmes restés seuls, il me prit, me rattacha au même chêne, et me donna de nouveau tant de coups d'étrivières, qu'il me laissa écorché comme un saint Barthélemi; et chaque coup qu'il m'appliquait, il l'assaisonnait d'un badinage ou d'une raillerie, pour se moquer de Votre Grâce, tellement que, sans la douleur de mes côtes, j'aurais ri de bon cœur de ce qu'il disait. Enfin, il me mit en tel état que, depuis ce temps, je suis resté à l'hôpital pour me guérir du mal que ce méchant homme me fit alors. Et de tout cela, c'est Votre Grâce qui en a la faute; car, si vous aviez suivi votre chemin, sans venir où l'on ne vous appelait pas, et sans vous mêler des affaires d'autrui, mon maître se serait contenté de me donner une ou deux douzaines de coups de fouet, puis il m'aurait lâché et m'aurait payé tout ce qu'il me devait. Mais Votre Grâces vint l'insulter si mal à propos, et lui dire tant d'impertinences, que la colère lui monta au nez, et, comme il ne put se venger sur vous, c'est sur moi que le nuage a crevé, si bien qu'à ce que je crois je ne deviendrai homme en toute ma vie. — Le mal fut, dit don Quichotte, que je m'éloignai trop tôt, et que je ne restai pas jusqu'à ce que tu fusses payé. J'aurais dû savoir, en effet, par longue expérience, que jamais vilain ne garde sa promesse, à

moins qu'il ne trouve son compte à la garder. Mais tu te rappelles bien, André, que j'ai juré, s'il ne te payait pas, de revenir le chercher, et que je le trouverais, se fût-il caché dans le ventre de la baleine. — Oui, c'est vrai, répondit André, mais ça n'a servi de rien. — Maintenant tu vas voir si ça sert t à quelque chose, » s'écria don Quichotte; et, disant cela, il se leva brusquement, appela Sancho, et lui commanda de seller Rossinante, qui s'était mis à paître pendant que les autres mangeaient. Dorothée demanda alors à don Quichotte ce qu'il pensait faire. Celui-ci répondit qu'il pensait aller chercher le vilain, le châtier de sa brutalité, et faire payer André jusqu'au dernier maravédis, en dépit. de tous les vilains du monde qui voudraient y trouver à redire. Mais elle lui répliqua qu'il prit garde que, d'après le don promis, il ne pouvait s'entremettre en aucune entreprise avant qu'il eût mis la sienne à fin, et que, sachant cela mieux que personne, il devait calmer cette juste indignation jusqu'au retour de son royaume. « J'en conviens, répondit don Quichotte; il faut bien qu'André prenne patience jusqu'à mon retour, comme vous dites, madame; mais je jure de nouveau, et promets par serment de ne plus reposer alors qu'il ne soit dument vengé et payé.

— Je me soucie peu de ces jurements, reprit André, et j'aimerais mieux tenir maintenant de quoi me rendre à Séville que toutes les vengeances du monde. Donnez-moi, si vous en avez la, quelque chose à manger ou à mettre dans ma poche, et que Dieu vous conserve, ainsi que tous les chevaliers errants, auxquels je souhaite aussi bonne chance pour eux-mêmes qu'ils l'ont eue pour moi. » Sancho tira de son bissac un quartier de pain et un morceau de fromage, et les présentant au jeune homme, « Tenez, lui dit-il, mon frère André; de cette manière chacun de nous attrapera une part. de votre disgrâce. — Et quelle part attrapez-vous? demanda André. — Cette part de fromage et de pain que je vous donne, répondit Sancho, Dieu sait si elle doit ou non me faire faute, car il faut que vous sachiez, mon ami, que nous autres écuyers de chevaliers errants nous sommes sujets à endurer la faim et la misère, et d'autres choses encore qui se sentent mieux qu'elles ne se disent. » André prit le pain et le fromage; et, voyant que personne ne se disposait à lui donner autre chose, il baissa la tête, tourna le dos, et, comme on dit, pendit ses jambes à son cou. Toutefois il se retourna en partant, et dit à don Quichotte : «Pour l'amour de Dieu, seigneur chevalier errant, si vous me rencontrez une autre fois, bien que vous me voyiez mettre en morceaux, ne prenez pas l'envie de me secourir, mais laissez-moi dans

ma disgrâce, qui ne pourra jamais être pire que celle qui me viendrait du secours de votre seigneurie, que je prie Dieu de confondre et de maudire avec tous les chevaliers errants que le monde ait vus naître.» Don Quichotte se levait pour châtier ce petit insolent; mais l'autre se mit in courir de façon que personne n'eut l'idée de le suivre. Noire chevalier resta donc sur la place, tout honteux de l'histoire d'André, et les autres eurent besoin de faire grande attention à ne point éclater de rire, pour ne pas achever de le fâcher tout de bon.



CHAPITRE XXXII.

Qui traite de ce qui arriva à l’hôtellerie à toute la quadrille de don Quichotte.



LE splendide festin termine, on remit bien vite les selles aux montures, et, sans qu’il se passât aucun événement digne d’être conté, toute la troupe arriva le lendemain à l’hôtellerie, épouvante de Sancho Panza. Celui-ci aurait bien voulu n’y pas mettre les pieds; mais il ne put éviter ce mauvais pas. L’hôte, l’hôtesse, leur fille et Maritornes, qui virent de loin venir don Quichotte et Sancho, sortirent à leur rencontre, et les accueillirent avec de grands témoignages d’allégresse. Notre chevalier les reçut d’un air grave et solennel, et leur dit de lui préparer un lit meilleur que la première fois. L’hôtesse répondit que, pourvu qu’il le payât mieux, il trouverait une couche de prince. Don Quichotte l’ayant promis, on lui dressa un lit passable dans ce même galetas qui lui avait déjà servi d’appartement, et sur-le-champ il alla se coucher, car il avait le corps en aussi mauvais état que l’esprit.

Dès qu’il eut fermé sa porte, l’hôtesse s’approcha du barbier, lui sauta au visage, et prenant sa barbe à deux mains, « Par ma foi, dit-elle, vous ne ferez pas plus longtemps une barbe de ma queue, et vous allez me la rendre

sur l'heure. Depuis qu'elle est partie, les saletés de mon mari traînent par terre que c'est une honte, je veux dire le peigne que j'accrochais à ma bonne queue. » Mais l'hôtesse avait beau tirer, le barbier ne voulait pas se laisser arracher la barbe; enfin le curé lui dit qu'il pouvait la rendre, qu'il n'avait plus besoin de continuer la ruse, et qu'il pouvait se montrer sous sa forme ordinaire : «Vous direz à don Quichotte, ajouta-t-il, qu'après avoir été dépouillé par les galériens, vous êtes venu en fuyant vous réfugier dans celte hôtellerie, et, s'il s'informe de ce qu'est devenu l'écuyer de la princesse, on lui dira qu'elle lui a fait prendre les devants pour annoncer aux gens de son royaume qu'elle s'y rendait accompagnée de leur commun libérateur.» Sur cela, le barbier rendit de bon cœur la queue à l'hôtesse, et on lui restitua de même toutes les nippes qu'elle avait prêtées pour la délivrance de don Quichotte.



Tous les gens de la maison étaient restés émerveillés de la beauté de Dorothée, et même de la bonne mine du berger Cardénio. Le curé fit préparer à dîner avec ce qui se trouvait à l'hôtellerie, et, dans l'espoir d'être grassement payé, l'hôte leur servit en diligence un passable repas. Cependant don Quichotte continuait de dormir, et l'on fut d'avis de ne point

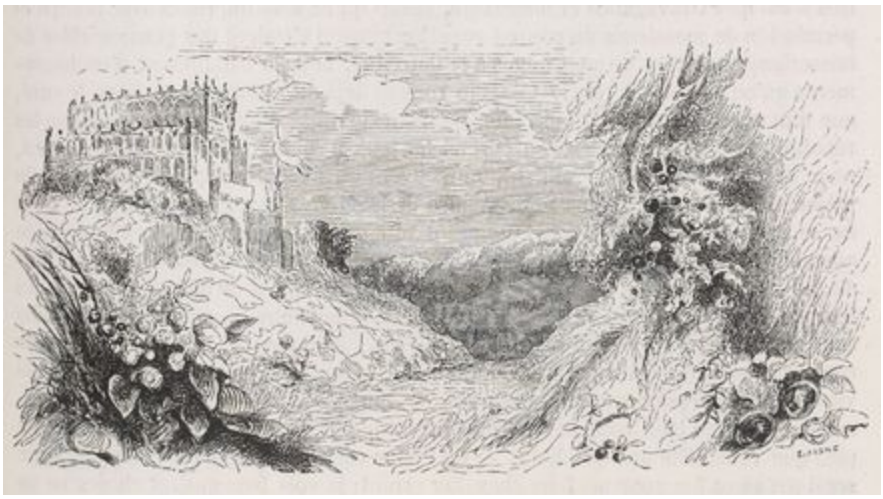
l'éveiller, le lit devant lui faire plus de bien que la table. Au dessert, on s'entretint, devant l'hôtelier, leur femme, sa fille, Maritornes et tous les voyageurs, de l'étrange folie du pauvre don Quichotte, et de l'état où on l'avait trouvé dans la montagne. L'hôtesse raconta ce qui lui était arrivé avec le muletier galant, et, voyant que Sancho n'était pas là pour l'entendre, elle conta aussi l'aventure de sa berne, ce qui divertit fort toute la compagnie. Le curé prenant occasion de dire que c'étaient les livres de chevalerie qu'avait lus don Quichotte qui lui avaient tourné la tête, « Je ne sais comment cela peut se faire, s'écria l'hôtelier; car, pour mon compte, en vérité, je ne connais pas de meilleure lecture au monde. J'ai là deux ou trois de ces livres qui m'ont souvent rendu la vie, non-seulement moi, mais à bien d'autres. Dans le temps de la moisson, quantité de moissonneurs viennent se réunir ici les jours de fête, et, parmi eux, il s'en trouve toujours quelqu'un qui sait lire, et celui-là prend un de ces livres à la main, et nous nous mettons plus de trente autour de lui, et nous restons à l'écouter avec tant de plaisir, qu'il nous ôte plus de mille cheveux blancs. Du moins, je puis dire de moi que, quand j'entends raconter ces furieux et terribles coups d'épée que vous détachent les chevaliers, il me prend grande envie d'en faire autant, et je voudrais entendre lire les jours et les nuits. — Et moi tout de même, ajouta l'hôtesse, puisque je n'ai de bons moments dans ma maison que ceux que vous passez à entendre lire, car vous êtes alors si occupé, si ébahi, que vous ne vous souvenez pas seulement de gronder. — Oh! c'est bien vrai, continua Maritornes, et, en bonne foi de Dieu, j'ai grand plaisir aussi à écouter ces choses, qui sont fort jolies; surtout quand on raconte que l'autre dame est sous des orangers, embrassant son chevalier tout à l'aise, tandis qu'une duègne monte la garde, morte d'envie et pleine d'effroi. Je dis que tout cela est doux comme miel. — Et à vous, que vous en semble, ma belle demoiselle? dit le curé, s'adressant à la fille de l'hôtesse. — Sur mon âme, seigneur, je ne sais trop, répondit-elle; mais j'écoute comme les autres, et, bien que je ne comprenne guère, en vérité, je me divertis aussi d'entendre. Mais ce ne sont pas les coups dont mon père s'amuse tant, qui m'amusent, moi; ce sont les lamentation que font les chevaliers quand ils sont loin de leurs dames, et vraiment j'en pleure quelquefois de la pitié qu'ils me donnent. — Ainsi, mademoiselle, reprit Dorothée, vous ne les laisseriez pas se lamenter longtemps, si c'était pour vous qu'ils fussent à pleurer? — Je ne sais trop ce que je ferais, répondit la jeune fille; mais je sais bien qu'il y en a parmi ces dames de si cruelles, que

leurs chevaliers les appellent tigres, panthères et autres immondices. Ah, Jésus! quelle espèce de gens est-ce donc, sans âme et sans conscience, qui, pour ne pas regarder un honnête homme, le laissent mourir ou devenir fou? Je ne sais pas pourquoi tant de façons; si elles font tout cela par sagesse, que ne se marient-elles avec eux, puisqu'ils ne demandent pas autre chose? — Taisez-vous, petite fille, s'écria l'hôtesse; on dirait que vous en savez long sur ce sujet, et il ne convient pas à votre âge de tant savoir et de tant babiller. — Puisque ce seigneur m'interroge, répondit-elle, il fallait bien lui répondre. — Maintenant, dit le curé, apportez-moi ces livres, seigneur hôtelier, je voudrais les voir. — Très volontiers, » répliqua, celui-ci, et, passant dans sa chambre, il en rapporta une vieille malle fermée d'un cadenas, qu'il ouvrit, et de laquelle il tira trois gros volumes. Le curé les prit, et vit en les ouvrant que le premier était *Don Cirongilio de Thrace*[185], l'autre *Félix-Mars d'Hircanie* [186], et le troisième l'*Histoire du Grand Capitaine Gonzalve de Cordoue*[187], avec la *Vie de Diego Garcia de Parédès.* Après avoir lu le litre des deux premiers ouvrages, le curé se tourna vers le barbier: « Compère, lui dit-il, la gouvernante et la nièce de notre ami nous font faute en ce moment. — Oh! que non, répondit le barbier ; je saurai aussi bien qu'elles les porter à la basse-cour, ou, sans aller plus loin, les jeter dans la cheminée, car il y a vraiment un bon feu. — Est-ce que Votre Grâce veut brûler mes livres ? s'écria l'hôtelier. — Seulement ces deux-ci, répondit le curé: le *Don Cirongilio* et le *Félix-Mars.* — Allons donc, reprit l'hôte, est-ce que mes livres sont hérétiques ou flegmatiques, que vous voulez les jeter au feu ? — Schismatiques, vous voulez dire, mon ami, interrompit le barbier, et non flegmatiques. — Comme il vous plaira, répondit l'hôtelier; mais, si vous voulez en brûler quelqu'un, que ce soit du moins celui de ce grand capitaine, et de ce Diégo Garcia; car je laisserais plutôt brûler ma femme et mes enfants qu'aucun des deux autres. — Mais, frère, répondit le curé, ces deux livres sont des contes mensongers, tout farcis de sottises et d'extravagances; l'autre, au contraire, est une histoire véritable. Il rapporte les faits et gestes de Gonzalve de Cordoue, qui, par ses grands et nombreux exploits, mérita d'être appelé dans tout l'univers le *Grand Capitaine*, surnom illustre, clair, et que lui seul a mérité. Quant à ce Diégo Garcia de Parédès, ce fut un noble chevalier, natif de la ville de Truxillo en Estramadure [188], guerrier de haute valeur et de si grande force corporelle, qu'avec un doigt il arrêtait une roue de moulin dans sa plus

grande furie. Un jour s'étant placé à l'entrée d'un pont avec une épée à deux mains, il ferma le passage à toute une armée innombrable [189], et fit d'autres exploits tels, que si, au lieu de les écrire et de les raconter lui-même avec la modestie d'un chevalier qui est son propre chroniqueur[190], il les eût laissé écrire plus librement par un autre, ces exploits mettraient en oubli ceux des Hector, des Achille et des Roland. — Ah, pardieu! vous me la donnez belle ! s'écria l'hôtelier. Voilà bien de quoi s'étonner, que d'arrêter une roue de moulin! Faites-moi donc le plaisir de lire maintenant ce que j'ai ouï lire de Félix-Mars d'Hircanie, qui, d'un seul revers, coupait cinq géants par le milieu du corps, tout de même que s'ils eussent été faits de chair de rave, comme les petits moinillons que font les enfants; et, une autre fois, il attaqua tout seul une très-grande et très-puissante armée, où l'on comptait plus d'un million six cent mille soldats, tous armés de pied en cap, et il vous les tailla en pièces comme si c'eût été des troupeaux de moutons. Et que me direz-vous de ce brave don Cirongilio de Thrace, qui fut si vaillant et si téméraire, comme vous le verrez dans son livre, où l'on raconte qu'un jour, tandis qu'il naviguait sur une rivière, voilà que du milieu de l'eau sort un dragon de feu, et dès qu'il le voit, don Cirongilio lui saute dessus, et se met à califourchon sur ses épaules écailleuses, et lui serre des deux mains la gorge avec tant de force, que le dragon, voyant qu'il allait l'étrangler, n'eut d'autre ressource que de se laisser aller au fond de la rivière, emmenant avec lui le chevalier, qui ne voulut jamais lâcher prise : et, quand ils furent arrivés là-bas au fond, il se trouva dans un grand palais, et dans des jardins si jolis que c'était un délice ; et le dragon se changea en un beau vieillard, qui lui dit tant et tant de choses qu'il ne faut qu'ouvrir les oreilles. Allez, allez, seigneur, si vous entendiez lire tout cela, vous deviendriez fou de plaisir ; et deux figues, par ma foi, pour ce grand capitaine que vous dites, et pour ce Diégo Garcia. »







Quand Dorothée entendit ce beau discours, elle se pencha vers Cardénio, et lui dit tout bas : « Il s'en faut peu que noire hôte ne fasse la paire avec don Quichotte. — C'est ce qu'il me semble, répondit Cardénio, car, à l'entendre, il tient pour article de foi que tout ce que disent ses livres est arrivé au pied de la lettre, comme ils le racontent, et je défie à tous les carmes déchaussés de lui faire croire autre chose. — Mais prenez garde, frère, répétait cependant le curé, qu'il n'y a jamais eu au monde de Félix-Mars d'Hircanie, ni de Cirongilio de Thrace, ni d'autres chevaliers de même trempe, tels que les dépeignent les livres de chevalerie. Tout cela n'est que mensonge et fiction ; ce ne sont que des fables inventées par des esprits oisifs, qui les composèrent dans le but que vous dites, celui de faire passer le temps, comme le passent, en les lisant, vos moissonneurs ; et je vous jure, en vérité, que jamais il n'y eut de tels chevaliers dans ce monde, et que jamais ils n'y firent de tels exploits ni de telles extravagances. — A d'autres, s'écria l'hôtelier ; trouvez un autre chien pour ronger votre os : est-ce que je ne sais pas où le soulier me blesse, et combien il y a de doigts dans la main ? ne pensez pas me faire avaler de la bouillie, car je ne suis plus au maillot. Vous me la donnez belle, encore une fois, de vouloir me faire accroire que tout ce que disent ces bons livres en lettres moulées n'est qu'extravagance et mensonge, tandis qu'ils sont imprimés avec licence et permission de messieurs du conseil royal! comme si c'étaient des gens capables de laisser imprimer tant de mensonges à la douzaine, tant de batailles et d'enchantements qu'on en perd la tête ! — Mais je vous ai déjà dit, mon ami, répliqua le curé, que tout cela s'écrit pour amuser nos moments perdus; et, de même que, dans les républiques bien organisées, on

permet les jeux d'échecs, de paume, de billard, pour occuper ceux qui ne veulent, ne peuvent ou ne doivent point travailler, de même on permet d'imprimer et de vendre de tels livres, parce qu'on suppose qu'il ne se trouvera personne d'assez ignorant et d'assez simple pour croire véritable aucune des histoires qui s'y racontent. Si j'en avais le temps aujourd'hui, et un auditoire à propos, je dirais de telles choses sur les romans de chevalerie et ce qui leur manque pour être bons, qu'elles ne seraient peut-être ni sans profit ni même sans plaisir; mais un temps viendra, je l'espère, où je pourrai m'en entendre avec ceux qui peuvent y mettre ordre. En attendant, seigneur hôtelier, croyez à ce que je viens de dire ; reprenez vos livres ; arrangez-vous de leurs vérités ou de leurs mensonges, et grand bien vous en fasse ; Dieu veuille que vous ne clochiez pas du même pied que votre hôte don Quichotte. — Oh ! pour cela, non, répondit l'hôtelier, je ne serai pas assez fou pour me faire chevalier errant; je vois bien que les choses ne se passent point à présent comme elles se passaient alors, quand ces fameux chevaliers couraient, à ce qu'on dit, par le monde. »

Sancho, qui s'était trouvé présent à la dernière partie de cet entretien, demeura tout surpris et tout pensif d'entendre dire que les chevaliers errants n'étaient plus de mode, et que tous les livres de chevalerie n'étaient que sottises et mensonges; aussi se proposa-t-il, au fond de son cœur, d'attendre seulement à quoi aboutirait le voyage actuel de son maître, bien décidé, si l'issue n'en était point aussi heureuse qu'il l'avait imaginé, de retourner à sa femme et à ses enfants, et de reprendre avec eux ses travaux habituels.

Cependant l'hôtelier emportait sa malle et ses livres. Mais le curé lui dit : « Attendez un peu; je veux voir ce que sont ces papiers écrits d'une si belle main. » L'hôtelier les tira du coffre, et, les donnant à lire au curé, celui-ci vit qu'ils formaient un cahier de huit feuilles manuscrites, et que, sur la première page, était écrit en grandes lettres le titre suivant : *Nouvelle du curieux malavisé*. Le curé ayant lu tout bas trois ou quatre lignes, « En vérité, s'écria-t-il, le titre de cette nouvelle me tente, et j'ai envie de la lire tout entière. — Votre Révérence fera bien, répondit l'hôtelier, car il faut que vous sachiez que quelques-uns de mes hôtes, qui l'ont lue ici, l'ont trouvée très-agréable, et me l'ont instamment demandée; mais je n'ai jamais voulu la céder, pensant la rendre à celui qui a oublié chez moi cette malle avec les livres el les papiers. Il pourrait se faire que leur maître revint un beau jour par ici, et, bien qu'assurément les livres me fissent faute, par ma foi, je les lui rendrais, car enfin, quoique hôtelier, je suis chrétien. — Vous avez

grandement raison, mon ami. reprit le curé; mais pourtant, si la nouvelle me plaît, vous me la laisserez bien copier? — Oh! très-volontiers, » répliqua l'hôte.

Pendant celle conversation, Cardénio avait pris la nouvelle, et, s'étant mis à lire quelques phrases, il en eut la même opinion que le curé, et le pria de la lire à haute voix pour que tout le monde l'entendit. « Je la lirais de bon cœur, répondit le curé, s'il ne valait pas mieux employer le temps au sommeil qu'à la lecture. — Pour moi, dit Dorothée, ce sera bien assez de repos que de passer une heure ou deux à écouter quelque histoire, car je n'ai pas encore l'esprit assez calme pour dormir à mon gré. — S'il en est ainsi, reprit le curé, je veux bien la lire, ne fût-ce que par curiosité; peut-être la nôtre ne sera-t-elle pas trompée. » Maître Nicolas, et jusqu'à Sancho vinrent aussi lui adresser la même prière : alors le curé, voyant qu'il ferait plaisir à tous les assistants, et pensant d'ailleurs ne point perdre sa peine, « Eh bien donc, s'écria-t-il, soyez tous attentifs; voici de quelle manière commence la nouvelle. »





CHAPITRE XXXIII.

Où l’on raconte l’aventure du CURIEUX MALAVISÉ.



A Florence, riche et fameuse ville d’Italie, dans la province qu’on appelle Toscane, vivaient deux gentilshommes d’illustre famille, Anselme et Lothaire, liés ensemble d’une si étroite amitié, que tous ceux dont ils étaient connus les appelaient, par excellence, *les deux amis*. Tous deux étaient jeunes et garçons; tous deux avaient le même âge et les mêmes goûts, ce qui suffisait pour qu’ils répondissent l’un à l’autre par une mutuelle affection. Il est bien vrai qu’Anselme était plus enclin aux passe-temps amoureux, et Lothaire plus emporté par les plaisirs de la chasse; mais, à l’occasion, Anselme, sacrifiait ses goûts pour suivre ceux de Lothaire, et Lothaire, à son tour, renonçait aux siens pour se livrer à ceux d’Anselme ; de cette façon, leurs volontés marchaient si parfaitement d’accord, qu’une horloge bien réglée n’offrait pas la même harmonie.

Anselme était éperdument épris d’une noble et belle personne de la même ville, fille de parents si recommandables, et si digne elle-même

d’estime, qu’il résolut, avec l’approbation de son ami Lothaire, sans l’avis duquel il ne faisait rien, de la demander en mariage. Ce projet fut aussitôt mis à exécution, et celui qui porta l’ambassade fut Lothaire, lequel conduisit la négociation tellement au gré de son ami, qu’en peu de temps Anselme se vit en possession de l’objet de ses désirs, et Camille si satisfaite de l’avoir obtenu pour époux, qu’elle ne cessait de rendre grâce au ciel, ainsi qu’à Lothaire, par l’entremise duquel lui était venu tant de bonheur.



Dans les premiers jours (ceux des noces sont toujours brillants et joyeux), Lothaire continua comme d’habitude à fréquenter la maison de son ami, pour l’honorer et le fêter de son mieux ; mais dès qu’on eut achevé les noces, dès que les visites et les félicitations se furent calmées, Lothaire commença à ralentir peu à peu, par réflexion, ses allées et venues dans la maison de son ami. Il lui semblait, et ce doit être l’opinion de tous les

hommes sages et prudents, qu'il ne faut plus visiter un ami marié de la même manière qu'un ami garçon ; car, bien que la bonne et franche amitié ne puisse et ne doive concevoir aucun soupçon, l'honneur d'un mari est une chose si délicate, qu'il peut être blessé même par les frères, à plus forte raison par les amis.

Anselme s'aperçut bientôt du refroidissement de Lothaire. Il lui en fit les plaintes les plus vives, disant que, s'il eût su que son mariage pouvait rompre leur habitude de se voir chaque jour, jamais il ne l'aurait conclu, et que, si la mutuelle affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, tant qu'il était resté garçon, leur avait mérité ce doux surnom des *deux amis,* il ne fallait point permettre, par une circonspection mal entendue et sans objet, qu'un nom si rare et si précieux vint à se perdre ; qu'il le suppliait donc, si ce mot pouvait s'employer entre eux, de redevenir maître de sa maison, d'y entrer et d'en sortir sans gène comme auparavant, l'assurant que son épouse Camille n'avait d'autre volonté que celle qu'il voulait qu'elle eût, et que, sachant quelle tendre amitié les avait unis, elle était surprise et peinée de voir maintenant régner entre eux tant de froideur. A toutes ces raisons et d'autres encore que fit valoir Anselme pour persuader à Lothaire de reprendre ses anciennes habitudes, Lothaire répondit avec tant de prudence et de discrétion, qu'Anselme demeura satisfait des bonnes intentions de son ami. Ils convinrent que, deux fois par semaine et les jours de fête, Lothaire irait dîner chez lui. Mais, bien qu'il s'y fût engagé, Lothaire se proposa de ne rien faire de plus que ce qu'autorisait l'honneur de son ami, dont la réputation lui était plus chère que la sienne propre. Il disait, et il disait bien, que le mari à qui le ciel a donné une femme belle doit être aussi prudent sur le choix des amis qu'il reçoit dans sa maison, que sur celui des amies que fréquente sa femme ; car ce qui ne peut ni se faire ni se comploter dans les promenades, dans les temples, dans les stations dévotes et les fêtes publiques (chose que les maris ne doivent pas toujours refuser à leurs femmes), se complote et se facilite chez l'amie ou la parente dont on se croit le mieux assuré. Lothaire disait aussi que les maris auraient besoin d'avoir chacun quelque ami qui les avertit des négligences qu'ils pourraient commettre; car il arrive d'habitude que le grand amour qu'un mari porte à sa femme l'empêche, soit par aveuglement, soit par crainte de l'affliger, de lui recommander qu'elle fasse ou cesse de faire certaines choses qui méritent l'éloge ou le blâme; défaut que corrigeraient aisément les conseils d'un ami. Mais où se trouvera-t-il, cet ami, aussi discret, aussi loyal, aussi

dévoué que le demande Lothaire ? Pour moi, je n'en sais rien assurément. Lothaire seul pouvait l'être, lui qui veillait avec tous les soins de sa prudence sur l'honneur de son ami, lui qui s'efforçait d'éloigner par toutes sortes de prétextes les jours convenus pour ses visites, afin que les yeux oisifs et les langues malicieuses ne trouvassent point à redire sur la trop fréquente admission d'un jeune et riche gentilhomme, doué de toutes les qualités qu'il savait avoir, dans la maison d'une aussi belle personne que Camille ; car, bien que la vertu de celle-ci pût mettre un frein à toute médisance, il ne voulait exposer ni sa bonne renommée ni l'honneur de son mari. En conséquence, la plupart des jours convenus, il les employait d'autres choses qu'il disait être indispensables ; aussi les plaintes de l'un, les excuses de l'autre, prenaient-elles une grande partie de leur temps.

Un jour qu'ils se promenaient tous deux dans une prairie hors de la ville, Anselme prit Lothaire à part, et lui parla de la sorte :

« N'aurais-tu point pensé, ami Lothaire, que je dusse répondre par une gratitude sans bornes aux grâces que Dieu m'a faites en me faisant naître de parents tels que les miens, en me prodiguant d'une main libérale les biens de la nature et ceux de la fortune, surtout à la grâce plus grande encore qu'il a ajoutée en me donnant, toi pour ami, et Camille pour femme, deux bonheurs que j'estime, sinon autant qu'ils le méritent, du moins autant que je le puis? Eh bien! avec tous ces avantages dont se forme l'ensemble de satisfactions qui peuvent et doivent rendre les hommes heureux, je passe la vie de l'homme le plus triste, le plus abattu, le plus désespéré qu'il y ait dans l'univers. Depuis je ne sais combien de jours, un désir me presse et me tourmente, si étrange, si bizarre, si hors de l'usage commun, que je m'étonne de moi-même, que je m'accuse et me gronde, que je voudrais le taire et le cacher à mes propres pensées. Mais, ne pouvant plus contenir ce secret, je veux du moins le confier en dépôt à la discrétion, dans l'espoir que, par les soins que tu mettras à me guérir, en ami véritable, je me verrai bientôt délivré des angoisses qu'il me cause, et que ma joie reviendra par ta sollicitude au point où ma tristesse est arrivée par ma folie. »



Lothaire écoutait avec étonnement les paroles d'Anselme, ne sachant à quoi tendait un si long préambule; et, bien qu'il cherchât et roulât dans son imagination quel désir pouvait être celui qui tourmentait à ce point son ami, les coups portaient toujours loin du blanc de la vérité. Enfin, pour sortir promptement de l'agonie où le tenait cette incertitude, il lui dit que c'était faire outrage à sa vive amitié que de chercher tant de détours pour lui exposer ses plus secrètes pensées, puisqu'il pouvait se promettre de trouver en lui, ou des conseils pour les diriger, ou des ressources pour les accomplir. « Tu as raison, répondit Anselme, et, dans cette confiance, je veux t'apprendre, ami Lothaire, que le désir qui me poursuit, c'est de savoir si Camille, mon épouse, est aussi vertueuse, aussi parfaite que je me

l'imagine. Or, je ne peux m'assurer de la vérité sur ce point qu'en l'éprouvant de manière que l'épreuve démontre la pureté de sa vertu, comme le feu prouve celle de l'or. Je pense, en effet, ô mon ami, qu'une femme n'est vertueuse que selon qu'elle est ou n'est pas sollicitée, et que celle-là seulement peut s'appeler forte, qui ne plie ni aux promesses, ni aux dons, ni aux larmes, ni aux continuelles importunités d'un amant empressé. Quel mérite y a-t-il à ce qu'une femme reste sage si personne ne l'engage à cesser de l'être? est-il étrange qu'elle soit réservée et craintive, celle à qui l'on ne laisse aucune occasion de s'échapper, celle qui connaît assez son mari pour savoir qu'elle paiera de sa vie la première faute où il la surprendra ? aussi la femme vertueuse par crainte ou faute d'occasion, je ne veux pas la tenir en même estime que celle qui est sollicitée, poursuivie, et qui sort des tentations avec la couronne de la victoire. Enfin, par toutes ces raisons, et beaucoup d'autres que je pourrais ajouter à l'appui de mon opinion, je désire que mon épouse Camille passe par ces difficultés, et qu'elle soit mise au creuset des poursuites et des adorations d'un homme digne de prétendre à ses faveurs. Si, comme je l'espère, elle sort de cette bataille avec la palme du triomphe, alors je tiendrai mon bonheur pour sans égal, je pourrai dire que le vide de mes désirs est comblé, et que j'ai reçu en partage la femme forte, celle dont le sage a dit : Qui la trouvera [191] ? Mais, quand même l'événement serait au rebours de ce que j'imagine, le plaisir de voir que je ne m'étais pas trompé dans mon opinion me fera supporter la peine que pourra me causer à bon droit une si coûteuse expérience. Il y a plus : comme rien de ce que tu pourras me dire à l'encontre de cette fantaisie ne saurait me détourner de la mettre en œuvre, je veux, ô mon ami Lothaire, que tu te disposes à être l'instrument qui élèvera l'édifice de ma satisfaction. Je te donnerai les occasions d'agir, et rien ne te manquera de ce qui me semblera nécessaire pour ébranler une femme honnête, modeste, chaste et désintéressée. Ce qui me décide, entre autres choses, à te confier plutôt qu'à tout autre une entreprise si épineuse, c'est de voir que, si Camille est vaincue par toi, la victoire n'ira pas jusqu'à ses dernières exigences, mais seulement à tenir pour fait ce qu'il était possible de faire. De cette manière, je ne serai offensé que par l'intention, et mon outrage restera enseveli dans le secret de ton silence, qui, je le sais, sera, pour ce qui me regarde, éternel comme celui de la mort. Ainsi donc, si tu veux que je goûte une vie qui se puisse appeler de ce nom, il faut que tu ouvres sans délai cette campagne amoureuse, non point avec lenteur et timidité, mais

avec autant d'empressement et de zèle qu'en exige mon désir, et qu'en attend ma confiance en ton amitié. »

Tels furent les propos que tint Anselme à Lothaire, et celui-ci les écoutait avec tant d'attention et de surprise, qu'il n'ouvrit pas les lèvres avant que son ami eût cessé de parlé. S'apercevant qu'il gardait le silence, il se mit d'abord à le regarder fixement, comme il aurait regardé quelque autre chose inconnue pour lui jusqu'alors et dont la vue exciterait son étonnement et son effroi. Enfin, au bout d'une longue pause, il lui dit : « Je ne peux me persuader, ami Anselme, que tout ce que tu viens de dire ne soit pas une plaisanterie ; certes, si j'avais pensé que tu parlais sérieusement, je ne t'aurais pas laissé finir, en cessant de t'écouter, j'aurais coupé court à ta longue harangue. J'imagine, ou que tu ne me connais point, ou que je ne te connais point. Mais non; je sais bien que tu es Anselme, et tu sais bien que je suis Lothaire. Par malheur, je pense que tu n'es plus le même Anselme, et que tu dois avoir aussi pensé que je ne suis pas non plus le même Lothaire; car, ni les choses que tu m'as dites ne sont de cet Anselme, mon ami, ni celles que tu me demandes ne s'adressent à ce Lothaire que tu connais. Les bons amis, en effet, doivent mettre leurs amis à l'épreuve *usque ad aras*, comme a dit un poëte, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas exiger de leur amitié des choses qui soient contre les préceptes de Dieu. Mais si un gentil [192] a pensé cela de l'amitié, à combien plus forte raison doit le penser un chrétien, qui sait que, pour nulle affection humaine, on ne doit perdre l'affection divine! et, si l'ami pousse les choses au point d'oublier ses devoirs envers le ciel pour ses devoirs envers l'amitié, ce ne doit pas être sur de frivoles motifs, mais uniquement quand il y va de l'honneur ou de la vie de son ami. Or, dis-moi, Anselme, laquelle de ces deux choses est en danger chez toi, pour que je me hasarde à te complaire, et à faire une action détestable comme celle que tu me demandes? Aucune, assurément. Tu me demandes, au contraire, à ce que j'aperçois, que j'essaie, que je m'efforce de t'ôter l'honneur et la vie, et de me les ôter en même temps; car, enfin, si je t'ôte l'honneur, il est clair que je t'ôte la vie, puisqu'un homme déshonoré est pire qu'un homme mort; et si je suis, comme tu le veux, l'instrument de ton malheur, je deviens également déshonoré et partant sans vie. Écoute, ami Anselme, prends patience, et ne m'interromps point, jusqu'à ce que j'aie fini de te dire tout ce qui me viendra dans la pensée à l'égard de ta fantaisie. Le temps ne nous manquera point ensuite, à toi pour

me répondre, à moi pour t'écouter. — Très-volontiers, reprit Anselme, dis ce que tu voudras. » Lothaire, alors, poursuivit de la sorte :

« Il me semble, ô Anselme, que tu as à présent l'esprit comme l'ont toujours eu les musulmans, auxquels on ne peut faire entendre la fausseté de leur secte, ni par des citations de la sainte Écriture, ni par des déductions tirées des raisonnements de l'intelligence ou fondées sur des articles de foi; il faut leur apporter des exemples palpables, intelligibles, indubitables; des démonstrations mathématiques qui ne se puissent nier, comme lorsqu'on dit : *Si de deux parties égales nous ôtons des parties égales, celles qui restent sont encore égales*; et, comme ils n'entendent même pas cela sur de simples paroles, il faut le leur mettre sous les yeux, le leur démontrer avec les mains; et pourtant personne ne peut venir à bout de les convaincre des vérités de notre sainte religion. C'est précisément ce moyen que je suis obligé d'employer avec toi ; car le désir qui est né dans ton cœur s'éloigne tellement du chemin de tout ce qui a une ombre de raison, que ce serait assurément du temps perdu, celui que je dépenserais à te faire connaître ta simplicité, à laquelle je veux bien, quant à présent, ne pas donner d'autre nom. Et j'ai même envie de te laisser pour t'en punir, dans ton extravagance ; mais l'amitié que je te porte ne me permet point d'user de tant de rigueur à ton égard ; elle m'oblige, au contraire, à te tirer du péril imminent que tu cours. Et pour que tu le voies bien à découvert, réponds-moi, Anselme : ne m'as-tu pas dit qu'il me fallait solliciter une femme vivant dans la retraite? toucher une femme honnête? offrir des dons à une femme désintéressée? rendre de bons offices à une femme prudente? Oui, tu m'as dit tout cela. Eh bien, si tu sais que tu as une femme retirée, honnête, désintéressée et prudente, que cherches-tu donc? Si tu penses qu'elle sortira victorieuse de tous les assauts que je lui livrerai, quels noms, quels titres espères-tu lui donner après, plus grands et plus précieux que ceux qu'elle a dès maintenant? Sera-t-elle meilleure, enfin, alors qu'aujourd'hui ? Ou tu ne la tiens pas pour ce que tu dis, ou tu ne sais pas ce que tu demandes : dans le premier cas, pourquoi veux-tu l'éprouver? il vaut mieux la traiter en mauvaise femme, et comme il te plaira. Mais si elle est aussi bonne, aussi sûre que tu le crois, ce serait être malavisé que d'éprouver la vérité même, puisque, l'épreuve faite, elle aurait tout juste la même estime et le même prix qu'auparavant. Il est donc de stricte conclusion que vouloir tenter les choses desquelles il doit résulter plutôt du mal que du profit, c'est d'un esprit étourdi et téméraire, surtout lorsque rien n'y force ou n'y engage,

surtout lorsqu'il apparaît clairement que la tentative est une manifeste folie. Les choses difficiles s'entreprennent pour Dieu, pour le monde, ou pour tous deux à la fois. Celles qu'on entreprend pour Dieu sont ce qu'ont fait les saints, qui ont voulu vivre de la vie des anges avec des corps d'hommes; celles qu'on entreprend pour le monde sont ce que font ces gens qui traversent tant de mers immenses, tant de climats divers, tant de pays étrangers, pour acquérir ce qu'on appelle les biens de la fortune; enfin celles qui s'entreprennent pour Dieu et pour le monde à la fois sont les actions de ces vaillants soldats qui, en voyant aux murailles de l'ennemi un espace ouvert, grand comme a pu le faire un boulet d'artillerie, secouant toute crainte, sans raisonner, sans voir le péril évident qui les menace, et emportés sur les ailes du désir de bien mériter de leur foi, de leur nation et de leur roi, s'élancent intrépidement au milieu de mille morts qui les attendent en face. Voilà les choses qu'on a coutume d'entreprendre avec honneur, gloire et profit, bien qu'offrant tant d'inconvénients et de périls. Mais celle que tu veux tenter et mettre en pratique ne saurait te faire acquérir ni mérite aux yeux de Dieu, ni biens de la fortune, ni renommée parmi les hommes. Car, enfin, si le succès répond à ton désir, tu n'en seras ni plus glorieux, ni plus riche, ni plus honoré qu'à présent, et si l'issue était autre, tu te verrais dans la plus profonde affliction qui se puisse imaginer. Rien ne te servirait, en effet, de penser que personne ne connaît ta disgrâce ; il suffirait, pour te déchirer le cœur, que tu la connusses toi-même. En preuve de cette vérité, je veux te citer une strophe du fameux poëte Luigi Tansilo, à la fin de la première partie des *Larmes de saint Pierre* [193]. Elle est ainsi conçue :

« La douleur augmente, et avec elle augmente la honte dans l'âme de Pierre, quand le jour a paru. Et, bien qu'il ne soit aperçu de personne, il a honte de lui-même en voyant qu'il a péché : car, pour un cœur magnanime, ce ne sont pas seulement les yeux d'autrui qui excitent la honte; ne serait-il vu que du ciel et de la terre, il a honte de lui dès qu'il est en faute. »



« Ainsi, le secret ne saurait t'épargner la douleur: au contraire, tu auras à pleurer sans cesse, non les larmes qui coulent des yeux, mais les larmes de sang qui coulent du cœur, comme les pleurait ce crédule docteur que notre poëte nous raconte avoir fait l'épreuve du vase qu'avec plus de sagesse le prudent Renaud s'abstint de tenter [194]; et, bien que ce soit une fiction poétique, encore renferme-t-elle des secrets moraux dignes d'être compris et imités. Mais d'ailleurs ce que je vais te dire à présent achèvera de te faire connaître la grande faute que tu veux commettre. Dis-moi, Anselme, si le ciel, ou une faveur de la fortune, t'avait fait maître et possesseur légitime d'un diamant le plus fin, d'un diamant dont les qualités satisfissent tous les lapidaires qui l'auraient vu; si, d'une voix unanime, tous déclaraient que, pour l'éclat et la pureté de l'eau, il est aussi parfait que permet de l'être la nature de cette pierre précieuse, et que tu en eusses toi-même une opinion semblable, sans rien savoir qui pût te l'ôter; dis-moi, serait-il raisonnable qu'il te prit fantaisie d'apporter ce diamant, de le mettre entre une enclume et un marteau, et là, d'essayer à tour de bras s'il est aussi dur et aussi fin qu'on le dit ? serait-il plus raisonnable que tu misses en œuvre cette fantaisie? Si la pierre résistait à une si sotte épreuve, elle n'y gagnerait ni valeur, ni célébrité; et, si elle se brisait, chose qui pourrait arriver, n'aurait-

on pas tout perdu? oui, certes, et de plus son maître passerait dans l'esprit de chacun pour un niais imprudent. Eh bien, mon cher Anselme, sache que Camille est ce fin diamant, dans ton estime et dans celle d'autrui, et qu'il n'est pas raisonnable de l'exposer au hasard de se briser, puisque, restât-elle intacte, elle ne peut hausser de prix ; mais si elle ne résistait point, et venait à céder, considère dès à présent ce qu'elle deviendrait après avoir perdu sa pureté, et comme tu pourrais à bon droit te plaindre toi-même, pour avoir été cause de sa perdition et de la tienne. Fais bien attention qu'il n'y a point en ce monde de bijou qui vaille autant qu'une femme chaste et vertueuse, et que tout l'honneur des femmes consiste dans la bonne opinion qu'on a d'elles ; et, puisque ton épouse possède l'extrême degré de sagesse que tu lui connais, pourquoi veux-tu mettre en doute cette vérité? Prends garde, ami, que la femme est un être imparfait; que, loin de lui susciter des obstacles qui la fassent trébucher et tomber, il faut, au contraire, les éloigner avec soin, et débarrasser son chemin de tout encombre, pour qu'elle marche d'un pas sûr et facile vers la perfection qui lui manque, et qui consiste dans la vertu. Les naturalistes racontent que l'hermine est un petit animal qui a la peau d'une éclatante blancheur, et que les chasseurs emploient pour la prendre un artifice assuré. Quand ils connaissent les endroits où elle a coutume de passer, ils les ferment avec de la boue; puis, la poussant devant eux, ils la dirigent sur ces endroits; dès que l'hermine arrive auprès de la boue, elle s'arrête et se laisse prendre, plutôt que de passer dans la fange, plutôt que de souiller sa blancheur, qu'elle estime plus que la liberté et la vie. La femme honnête et chaste est une hermine, sa vertu est plus blanche que la neige; celui donc qui veut qu'elle ne la perde pas, mais qu'elle la garde et la conserve précieusement, ne doit point agir avec elle comme les chasseurs avec l'hermine; qu'il se garde bien de mettre sur son passage la fange des cadeaux et des galanteries d'amants empressés, car peut-être, et même sans peut-être, elle n'a point en elle-même assez de force et de vertu naturelle pour renverser tous ces obstacles. On doit les aplanir, et ne placer devant elle que la pureté de la vertu, que la beauté qu'enferme la bonne renommée. La femme vertueuse est comme un miroir de cristal, clair et brillant, mais qui se tache et s'obscurcit au moindre souffle qui l'atteint. Il faut en user avec la femme vertueuse comme avec les reliques, l'adorer sans la toucher; il faut la garder comme un beau jardin rempli de roses et de toutes sortes de fleurs, où le maître ne permet de porter ni les pas, ni la main : c'est assez que les passants puissent, de loin et par une grille de fer, jouir

de sa vue et de ses parfums. Finalement, je veux te citer des vers qui me reviennent à la mémoire, et que j'entendis réciter dans une comédie moderne ; ils viennent tout à point pour le sujet qui nous occupe. Un prudent vieillard conseille à un autre, père d'une jeune fille, de la tenir dans la retraite et de la garder soigneusement sous clef; entre autres propos, il lui dit :



« La femme est fragile comme le verre; mais il ne faut pas éprouver si elle peut se briser ou non, car tout pourrait bien arriver.

« Et comme la brisure est probable, il y aurait folie de s'exposer au péril de rompre ce qui ne peut plus se souder.

« Telle est l'opinion commune, et bien fondée en raison ; car s'il y a des Danaë dans le monde, il y a aussi des pluies d'or. »

« Tout ce que je t'ai dit jusqu'à présent, ô Anselme! n'a eu trait qu'à ce qui te touche; il est bon maintenant de te faire entendre quelque chose de ce qui me regarde ; et, si je suis long, excuse-moi; c'est ce qu'exige le labyrinthe où tu t'es engagé et d'où tu veux que je te tire. Tu me tiens pour ton ami, et cependant tu veux m'ôter l'honneur, chose contraire à ton amitié; ce n'est pas tout : tu veux encore que je te l'ôte à toi-même. Que tu veuilles me l'ôter, rien de plus clair, car, dès que Camille verra que je la courtise comme tu me le demandes, elle devra certes me tenir pour un homme sans honneur et sans pudeur, puisque je ferais une chose si éloignée de ce qu'exigent, et ce que je suis, et ce que tu es pour moi. Que tu veuilles que je te l'ôte, il n'y a pas plus de doute, puisque en voyant que je la

sollicite, Camille doit penser que j'ai découvert en elle quelque faiblesse qui m'a donné l'audace de lui révéler mes désirs coupables ; et si elle se tient pour déshonorée, son déshonneur te touche, toi à qui elle appartient. C'est de là que naît cette commune opinion sur le mari de la femme adultère ; il a beau ne point le savoir, ou n'avoir donné nulle occasion, nul prétexte pour que sa femme lui manque ; on ne l'appelle pas moins d'un nom bas et injurieux, et ceux qui connaissent la mauvaise conduite de sa femme le regardent avec des yeux de mépris plutôt qu'avec des yeux de pitié, tout en voyant que ce n'est point par sa faute, mais par le caprice de sa coupable compagne, que ce malheur l'a frappé. Mais je veux te dire pourquoi le mari de la femme infidèle est à bon droit deshonoré, bien qu'il n'en sache rien, bien qu'il n'y ait de sa part aucune faute, et qu'il n'ait donné aucune occasion pour qu'elle ait péché. Et ne te lasse pas de m'entendre, car tout cela doit tourner à ton profit. Quand Dieu créa notre premier père dans le paradis terrestre, la divine Écriture dit qu'il le jeta dans un profond sommeil, et que, tandis qu'Adam dormait, il lui enleva une côte du côté gauche, dont il forma notre mère Ève. Dès qu'Adam se réveilla et l'eut aperçue, il s'écria : « Voilà la chair de ma chair et les os de mes os. » Et Dieu lui dit : « Pour cette femme, l'homme quittera son père et sa mère, et ils seront deux « dans la même chair. » C'est alors que fut institué le divin sacrement du mariage, dont les liens sont si forts, que la mort seule peut les rompre. Telle est la force et la vertu de ce miraculeux sacrement, que par lui deux personnes distinctes ne font plus qu'une seule et même chair. Il fait plus encore dans les bons ménages, où les époux, bien qu'ils aient deux âmes, n'ont qu'une seule volonté. De là vient que, comme la chair de l'épouse ne fait qu'une même chose avec celle de l'époux, les taches qui la souillent ou les défauts qui la déparent retombent sur la chair du mari, bien qu'il n'ait donné, comme je le disais, aucune occasion, aucun prétexte à ce grief ; car, de même que la douleur du pied, ou de tout autre membre du corps humain, est ressentie par le corps tout entier, parce que c'est une seule et même chair; de même que la tête sent le mal de la cheville, quoiqu'elle ne l'ait pas causé, de même le mari participe au déshonneur de la femme, parce qu'il ne fait qu'une même chose avec elle. Or, comme tous les honneurs et les déshonneurs du monde naissent de la chair et du sang, et que ceux de la femme infidèle sont de cette espèce, force est au mari d'en prendre sa part, et, sans même qu'il le sache, d'être tenu pour déshonoré [195]. Vois donc, ô Anselme! vois le péril où tu

t’exposes en voulant troubler le calme où vit ta vertueuse compagne; vois pour quelle vaine et imprudente curiosité tu veux éveiller les passions endormies dans son chaste cœur. Fais attention que ce que tu hasardes de gagner est bien petit, et ce que tu hasardes de perdre, si grand que je n’en dis rien de plus, car les paroles me manquent pour l’exprimer. Mais, si tout ce que je viens de dire ne suffit pas pour te détourner de ce mauvais dessein, tu peux chercher un autre instrument de ton déshonneur et de ton infortune ; car, pour moi, je ne veux point l’être, dussé-je perdre ton affection, ce qui est la plus grande perte que je puisse imaginer. »

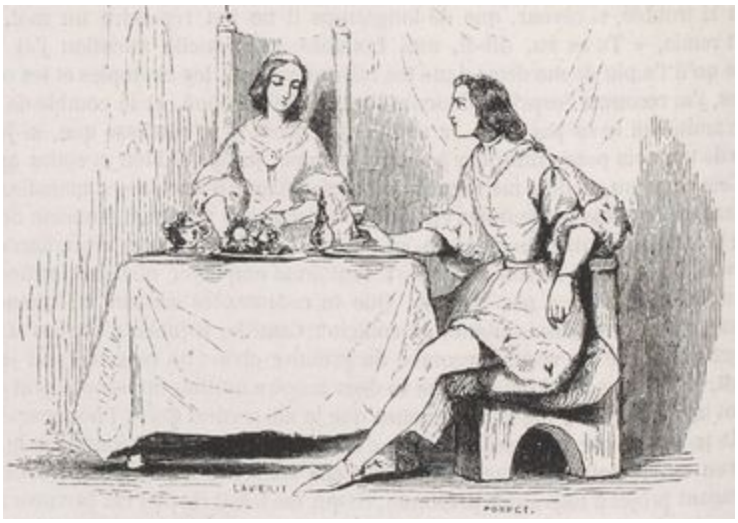
Le prudent et vertueux Lothaire se tut après avoir ainsi parlé, et Anselme demeura si troublé, si rêveur, que de longtemps il ne put répondre un mot. Enfin s’étant remis, « Tu as vu, dit-il, ami Lothaire, avec quelle attention j’ai écouté tout ce qu’il t’a plu de me dire; dans tes raisonnements, tes exemples et tes comparaisons, j’ai reconnu l’esprit judicieux dont le ciel t’a doué, et le comble de la véritable amitié où tu es parvenu. Je reconnais encore et je confesse que, si je m’éloigne de ton avis pour continuer à suivre le mien, je fuis le bien et cours après le mal. Cela convenu, tu dois me regarder comme attaqué d’une de ces maladies qu’éprouvent quelquefois les femmes enceintes, lorsqu’elles prennent fantaisie de manger de la terre, du plâtre, du charbon, et des choses pires encore, répugnantes à la seule vue, à plus forte raison au goût. Il faut donc employer quelque artifice pour me guérir, et cela n’est pas difficile. Que tu commences seulement, même avec mollesse, même avec dissimulation, à solliciter Camille, laquelle n’est pas si tendre aux tentations que sa vertu succombe au premier choc : de ce seul essai je serai satisfait, et tu auras ainsi tenu ce que tu dois à notre amitié, non-seulement en me rendant la vie, mais en me convainquant que je ne perdrai point l’honneur. Tu es forcé de te rendre par une seule raison : c’est qu’étant déterminé comme je le suis à mettre en œuvre cette épreuve, tu ne peux pas consentir à ce que je révèle mon extravagant projet à une autre personne, ce qui me ferait risquer cet honneur que tu veux m’empêcher de perdre. Quant à ce que le tien peut être compromis dans l’opinion de Camille pendant que tu la solliciteras, peu importe vraiment, puisque, bientôt après, trouvant chez elle la résistance que nous espérons, tu pourras lui dire notre artifice et la vérité, ce qui te rendra sa première estime. Ainsi donc, puisque tu hasardes si peu, et qu’en le hasardant tu peux me donner tant de satisfaction, ne refuse plus de le faire, quelques obstacles

que tu y trouves, certain, comme je te l'ai dit, qu'à peine commenceras-tu, je tiendrai le procès pour gagné. »

Lothaire, voyant le parti pris d'Anselme, et ne sachant plus quels exemples rappeler, ni quels raisonnements faire valoir pour l'en détourner ; voyant aussi que son ami le menaçait de confier à un autre sa mauvaise pensée, résolut, pour éviter un plus grand mal, de le contenter et de lui obéir, avec la ferme intention de conduire cette affaire de façon que, sans troubler l'âme de Camille, Anselme restât satisfait. Il lui répondit donc de ne communiquer à nul autre son dessein, qu'il se chargeait, lui, de cette entreprise, et la commencerait dès qu'il le trouverait bon. Anselme le serra tendrement dans ses bras, et le remercia de son offre comme s'il lui eût fait une faveur insigne. Ils convinrent tous deux ensuite de se mettre à l'œuvre dès le lendemain. Anselme promit à Lothaire de lui fournir le temps et l'occasion d'entretenir Camille tête à tête, ainsi que l'argent et les bijoux qu'il emploierait en moyens de séduction. Il lui conseilla de donner des sérénades à sa femme, et d'écrire des vers à sa louange, s'offrant, s'il ne voulait prendre cette peine, de les composer lui-même. Lothaire consentit à tout, mais avec une intention bien différente de celle que lui supposait Anselme. Après ces arrangements, ils retournèrent chez ce dernier, où ils trouvèrent Camille attendant avec inquiétude le retour de son époux, qui avait, ce jour-là, plus tardé que de coutume.

Lothaire regagna sa maison, et Anselme demeura dans la sienne, celui-ci aussi satisfait que l'autre s'en allait pensif, ne sachant quel parti prendre pour sortir honorablement de cette impertinente affaire. Dans la nuit, toutefois, il imagina un moyen de tromper Anselme sans offenser Camille. Le lendemain, il alla diner chez son ami, et fut bien reçu de sa femme, qui l'accueillait toujours affectueusement, en considération de l'amitié que lui portait son mari. Le repas achevé, on desservit, et Anselme pria Lothaire de rester à l'attendre avec Camille tandis qu'il sortirait pour une affaire pressante qui le tiendrait dehors une heure on deux. Camille voulut retenir son mari; et Lothaire s'offrit à l'accompagner ; mais Anselme n'écouta ni l'un ni l'autre; au contraire, il exigea de Lothaire, qu'il restât et l'attendit, voulant plus tard traiter avec lui d'une chose de haute importance. Il recommanda également à Camille de ne point laisser Lothaire seul jusqu'à son retour. Enfin, il sut feindre si bien la nécessité de son absence, que personne n'aurait pu croire qu'elle était feinte. Anselme sorti, Camille et Lothaire restèrent seuls à table, car tous les gens de la maison avaient été

dîner. Voilà donc Lothaire entré dans le champ clos où son ami désirait le voir aux prises; voilà l'ennemi en présence, un ennemi dont la beauté seule aurait pu vaincre un escadron de chevaliers armés. Qu'on juge si Lothaire le craignait à bon droit! Ce qu'il fit alors, ce fut d'appuyer le coude sur le bras de son fauteuil, puis sa joue sur sa main ouverte, et, demandant pardon à Camille d'une telle impolitesse, il lui dit qu'il voulait reposer un peu en attendant le retour d'Anselme. Camille lui répondit qu'il dormirait plus à son aise sur des coussins que sur une chaise, et l'engagea à passer dans son estrade. Mais Lothaire ne voulut point y consentir, et resta endormi à sa place jusqu'à ce qu'Anselme revint. Quand celui-ci trouva Camille dans sa chambre et Lothaire dormant, croyant qu'il avait assez tardé pour leur laisser à tous deux le temps de parler, et même de dormir, il attendit impatiemment que Lothaire s'éveillât pour sortir avec lui et l'interroger sur la situation des choses. Tout arriva comme il le désirait. Lothaire s'éveilla, et tous deux aussitôt quittèrent la maison. Anselme alors le questionna, et Lothaire répondit qu'il lui avait paru peu convenable de se découvrir entièrement dès la première entrevue; qu'ainsi il n'avait rien fait de plus que de louer Camille sur ses attraits, lui disant que, dans toute la ville, on ne parlait d'autre chose que de son esprit et de sa beauté. « Cela m'a semblé, ajouta-t-il, un heureux début pour gagner peu à peu ses bonnes grâces et la disposer à m'entendre volontiers ; j'ai usé de l'artifice qu'emploie le démon quand il veut tromper une âme qui est sur ses gardes ; il se transforme en ange de lumière, lui, esprit des ténèbres, et se cache derrière de belles apparences ; puis, à la fin, il découvre qui il est, et triomphe si, dès le Principe, sa supercherie n'a point été découverte. » Tout cela satisfit, pleinement Anselme, qui promit à Lothaire de lui donner chaque jour la même occasion d'entretenir sa femme, quand bien même il ne sortirait pas de la maison, où il saurait s'occuper de façon que Camille ne s'aperçût point de la ruse.





Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans que Lothaire adressât une parole à Camille ; et cependant il assurait Anselme que, chaque fois, il lui parlait d'une manière plus pressante, mais qu'il n'avait pu obtenir d'elle ni la plus légère faveur, ni la moindre ombre d'espérance, et qu'elle le menaçait, au contraire, s'il ne chassait ces mauvaises pensées, de tout révéler à son mari. « Cela va bien, dit Anselme ; jusqu' ici Camille a résisté aux paroles, il faut voir comment elle résistera aux oeuvres. Je te donnerai demain deux mille écus d'or, que tu lui offriras en cadeau, et deux autres mille pour acheter des joyaux et des pierreries, dont l'appât puisse l'attirer, car toutes les femmes,

surtout quand elles sont belles, et si chastes qu'elles soient, aiment avec passion à se parer et à se montrer dans leurs atours. Si elle résiste à cette nouvelle tentation, je serai satisfait, et ne te causerai plus d'ennui. » Lothaire, répondit que, puisqu'il avait commencé, il mènerait jusqu'au bout son entreprise, bien qu'il fût certain d'en sortir épuisé et vaincu.

Le lendemain, il reçut les quatre mille écus d'or, et avec eux quatre mille confusions, car il ne savait plus quelle invention trouver pour soutenir son mensonge. Toutefois, il résolut de dire à son ami que Camille était aussi inaccessible aux promesses et aux présents qu'aux paroles, et qu'il était inutile de pousser plus loin l'épreuve, puisque c'était perdre son temps. Mais le sort, qui menait les choses d'une autre façon, voulut qu'un jour Anselme, ayant laissé comme d'habitude Lothaire seul avec Camille, s'enfermât dans une chambre voisine, et se mit à regarder par le trou de la serrure ce qui se passait entre eux. Or, il vit qu'en plus d'une demi-heure, Lothaire ne dit pas un mot à Camille, et qu'il ne lui en aurait pas dit davantage, fût-il demeuré un siècle auprès d'elle. Il comprit donc que tout ce que lui rapportait son ami des réponses de Camille n'était que fictions et mensonges. Pour s'en assurer, il sortit de la chambre, et, prenant Lothaire à part, il lui demanda quelles nouvelles il avait à lui donner, et de quelle humeur se montrait Camille. Lothaire répondit qu'il ne voulait plus faire un pas dans cette affaire, parce qu'elle venait de le traiter avec tant d'aigreur et de dureté qu'il n'aurait plus le courage de lui adresser désormais la parole. « Ah ! Lothaire, Lothaire, s'écria Anselme, que tu tiens mal ta promesse, et que tu réponds mal à l'extrême confiance que j'ai mise en toi ! Je viens de te regarder par le jour que me livrait cette clef, et j'ai vu que tu n'as pas dit une seule parole à Camille, d'où je dois conclure que tu es encore à lui dire le premier mot. S'il en est ainsi, comme je ne puis en douter, pourquoi donc me trompes-tu, ou pourquoi veux-tu m'ôter par ta ruse les moyens que je pourrais trouver de satisfaire mon désir?»



Anselme n’en dit pas davantage ; mais ce peu de mots suffirent pour rendre Lothaire honteux et confus. Se faisant comme un point d’honneur d’avoir été surpris en mensonge, il jura à Anselme que, dès cet instant, il prenait à sa charge le soin de le contenter, et sans plus lui mentir, « Tu pourras t’en assurer, lui dit-il, si tu m’épies avec curiosité : mais, au reste, toute diligence de ta part est inutile, et celle que je vais mettre à te satisfaire aura bientôt dissipé tes soupçons. » Anselme le crut, et, pour lui laisser le champ libre avec plein repos et pleine commodité, il résolut de faire une absence de huit jours, et d’aller passer ce temps chez un de ses amis qui demeurait à la campagne, non loin de la ville. Il se fit même inviter formellement par cet ami, pour avoir auprès de Camille un motif à son départ. Imprudent et malheureux Anselme ! qu’est-ce que tu fais, qu’est-ce que tu trames, qu’est-ce que tu prépares ? Prends garde que tu agis contre toi-même en tramant ton déshonneur et en préparant ta perdition. Ton épouse Camille est vertueuse, tu la possèdes en paix; personne ne te cause d’alarmes ; ses pensées ne vont point au delà des murs de sa maison ; tu es son ciel sur la terre, le but de ses désirs , l’accomplissement de ses joies, la mesure où se règle sa volonté, qu’elle ajuste en toutes choses sur la tienne et sur celle du ciel; eh bien! si la mine de son honneur, de sa beauté, de sa vertu te donne, sans aucun travail, toutes les richesses qu’elle renferme et que tu puisses désirer, pourquoi veux-tu creuser encore la terre, et chercher de nouveaux filons d’un trésor inconnu, en courant le risque de la faire

écrouler tout entière, puisque enfin elle ne repose que sur les faibles étais de sa fragile nature ? Prends garde que celui qui cherche l'impossible se voit à bon droit refuser le possible, comme l'a mieux exprimé un poëte lorsqu'il a dit :

« Je cherche dans la mort la vie, dans la maladie la santé, dans la prison la liberté, dans l'enfermé une issue, dans le traître la loyauté.

« Mais ma destinée, de qui je n'espère jamais aucun bien, a réglé, d'accord avec le ciel, que, puisque je demande l'impossible, le possible même me sera refusé. »

Anselme partit le lendemain pour la campagne, après avoir dit à Camille que, pendant son absence, Lothaire viendrait prendre soin de ses affaires et dîner avec elle, et après lui avoir recommandé de le traiter comme lui-même. Camille, en femme honnête et prudente, s'affligea de l'ordre que lui donnait son mari; elle le pria de remarquer qu'il n'était pas convenable que, lui absent, personne occupât son fauteuil à table; que s'il en agissait ainsi par manque de confiance, et dans la crainte qu'elle ne gouvernât pas bien sa maison, il n'avait qu'à la mettre cette fois à l'épreuve, et qu'il verrait par expérience qu'elle pouvait suffire à des soins plus graves. Anselme répliqua que tel était son bon plaisir, et qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de courber la tête et d'obéir, ce que Camille promit de faire, bien que contre son gré.

Anselme partit, Lothaire vint dès le lendemain s'installer dans sa maison, où il reçut de Camille un affectueux et honnête accueil. Mais elle s'arrangea de façon à n'être jamais en tête-à-tête avec Lothaire, car elle marchait toujours accompagnée de ses gens, et surtout d'une camériste appelée Léonella, qu'elle affectionnait beaucoup, parce qu'elles avaient été élevées ensemble depuis l'âge le plus tendre, et qu'elle l'avait amenée avec elle lors de son mariage. Pendant les trois premiers jours, Lothaire ne lui dit rien, bien qu'il eût pu parler lorsqu'on desservait la table, et que les gens allaient manger en toute hâte, comme l'exigeait leur maîtresse. Léonella avait même reçu l'ordre de dîner avant Camille, afin d'être toujours à ses côtés; mais la camériste, qui avait la tête occupée d'autres choses plus de son goût, et qui avait justement besoin de ces heures-là pour les employer à sa guise, ne remplissait pas toujours le commandement de sa maîtresse. Au contraire, elle la laissait le plus souvent seule avec son hôte, comme si ce fût là ce qu'elle lui avait ordonné. Mais le chaste maintien de Camille, la gravité de son visage, la modestie de toute sa personne, étaient tels, qu'ils mettaient un

frein à la langue de Lothaire. Toutefois, cet avantage que donnaient à tous deux les vertus de Camille, en imposant silence à Lothaire, finit par tourner à leur détriment ; car, si la langue se taisait, l'imagination avait le champ libre ; elle pouvait contempler à loisir tous les charmes dont Camille était pourvue, capables de toucher une statue de marbre, et non-seulement un cœur de chair. Lothaire la regardait, pendant le temps qu'il aurait pu lui parler, et considérait à quel point elle était digne d'être aimée. Cette réflexion commença peu à peu à donner l'assaut aux égards qu'il devait à son ami ; cent fois il voulut s'éloigner de la ville, et fuir si loin qu'Anselme ne le vît plus, et qu'il ne vit plus Camille ; mais déjà il se sentait comme arrêté et retenu par le plaisir qu'il trouvait à la regarder. Il combattait contre lui-même, il se faisait violence pour repousser et ne point sentir la joie que lui causait la vue de Camille : il s'accusait, dans la solitude, de sa folle inclination, il s'appelait mauvais ami et même mauvais chrétien; puis la réflexion le ramenait à faire des comparaisons entre Anselme et lui, qui toutes se terminaient par dire qu'il fallait moins accuser son manque de fidélité que la folie et l'aveugle confiance de son ami; et que s'il avait auprès de Dieu les mêmes excuses qu'auprès des hommes, il n'aurait à craindre aucun châtiment pour sa faute. Bref, le mérite et les attraits de Camille, en même temps que l'occasion que lui avait fournie l'imprudent mari, triomphèrent enfin de la loyauté de Lothaire. Trois jours après le départ d'Anselme, pendant lesquels il fut en lutte continuelle pour résister à ses désirs, ne voyant plus que l'objet vers qui l'entraînait sa passion, il la découvrit à Camille, et lui fit une déclaration d'amour avec tant de trouble, avec de si vives instances, que Camille resta confondue, et ne sut faire autre chose que se lever de la place qu'elle occupait et rentrer dans sa chambre sans lui répondre un seul mot. Mais ce froid dédain n'ôta pas à Lothaire l'espérance, qui toujours naît en même temps que l'amour; au contraire, il en estima davantage la conquête de Camille. Celle-ci, quand elle vit cette action de Lothaire, à laquelle elle s'attendait si peu, ne savait à quoi se résoudre. Enfin, comme il lui parut qu'il n'était ni sûr ni convenable de laisser à l'infidèle ami le temps et l'occasion de l'entretenir une seconde fois, elle résolut d'envoyer cette nuit même un de ses gens à Anselme, avec un billet ainsi conçu :



CHAPITRE XXXIV.

Où se continue la nouvelle du CURIEUX MALAVISE.



COMME on a coutume de dire que mal sied l'armée sans son général, et le château sans son châtelain, je dis que plus mal encore sied la femme mariée et jeune sans son mari, quand de justes motifs ne les tiennent pas séparés. Je me trouve si mal loin de vous, et tellement hors d'état de supporter votre absence, que, si vous ne revenez au plus tôt, je serai forcée de me réfugier chez mes parents, dussé-je laisser votre maison sans gardien ; car celui que vous m'avez laissé, si toutefois il mérite ce nom, vise, à ce que je crois, plus à son plaisir qu'à vos intérêts. Vous êtes intelligent : je ne vous dis rien de plus, et même il ne convient pas que j'en dise davantage[196]. »

En recevant cette lettre, Anselme comprit que Lothaire avait enfin commencé l'entreprise, et que Camille devait l'avoir reçu comme il désirait qu'elle le fit. Ravi de semblable nouvelle, il fit répondre verbalement à Camille qu'elle ne quittât sa maison pour aucun motif, et qu'il reviendrait très-promptement. Camille fut fort étonnée de cette réponse d'Anselme, qui la mit dans un plus grand embarras qu'auparavant, car elle n'osait ni rester

dans sa maison, ni moins encore s'en aller chez ses parents. A rester, elle voyait sa vertu en péril; à s'en aller, elle désobéissait aux ordres de son mari. Enfin, dans le doute, elle prit le plus mauvais parti, celui de rester, et de plus la résolution de ne point fuir la présence de Lothaire, afin de ne point donner à ses gens matière à causer. Déjà même elle se repentait d'avoir écrit à son époux, dans la crainte qu'il imaginât que Lothaire avait vu chez elle quelque hardiesse qui l'avait poussé à manquer au respect qu'il lui devait. Mais, confiante en la solidité de sa vertu, elle se mit sous la garde de Dieu et de sa ferme intention, esperant bien résister, par le silence, à tout ce qu'il plairait à Lothaire de lui dire, sans rien révéler de plus à son mari, pour ne pas le jeter dans les embarras d'une querelle. Elle chercha même un moyen de disculper Lothaire auprès d'Anselme, quand ce dernier lui demanderait le motif qui lui avait fait écrire son billet. Dans ces pensées, plus honnêtes que sages, elle resta le lendemain à écouter Lothaire, lequel pressa tellement son attaque, que la fermeté de Camille commença à fléchir, et que sa vertu eut assez à faire de veiller sur ses yeux pour qu'ils ne donnassent pas quelque indice de l'amoureuse compassion qu'avaient éveillée dans son sein les propos et les pleurs de Lothaire. Rien n'échappait à celui-ci, qui s'en enflammait davantage. Finalement, il lui sembla nécessaire, pendant le temps que laissait encore l'absence d'Anselme, de pousser vivement le siège de cette forteresse. Il attaqua le côté de sa présomption par des louanges à sa beauté; car rien ne bat mieux en brèche, et ne renverse plus vite les tours de la vanité d'une belle, que cette même vanité employée par la langue de l'adulation. En effet, il sut si adroitement miner le roc de sa chasteté, et faire jouer de telles machines de guerre, que Camille, fût-elle toute de bronze, ne pouvait manquer de succomber. Lothaire pria, supplia, pleura, adula, pressa, témoigna tant d'ardeur et de sincérité, qu'à la fin il renversa les remparts de la vertu de Camille, et conquit ce qu'il espérait le moins et désirait le plus. Camille se rendit, Camille fut vaincue. Mais qu'y a-t-il d'étrange? l'amitié de Lothaire avait-elle tenu bon? exemple frappant qui nous montre l'unique manière de vaincre l'amour, c'est de le fuir, et que personne ne doit se prendre corps à corps avec un si puissant ennemi ; car, pour résister à ses efforts humains, il faudrait des forces divines.

Léonella connut seule la faute de sa maîtresse, parce que les deux mauvais amis et nouveaux amants ne purent la lui cacher. Lothaire se garda bien de révéler à Camille le projet qu'avait eu Anselme, et de lui dire que

c'était de son mari lui-même qu'il avait tenu les moyens de réussir auprès d'elle, de peur qu'elle ne cessât d'estimer autant son amour, et qu'elle ne vint à penser que c'était par hasard, par occasion et sans dessein qu'il l'avait sollicitée. Au bout de quelques jours Anselme revint dans sa maison; mais il ne vit pas ce qui y manquait, bien que ce fût ce qu'il estimait et ce qu'il devait regretter le plus. Il alla sans délai voir Lothaire, qu'il trouva chez lui. Les deux amis s'embrassèrent, et le nouveau venu demanda aussitôt à l'autre des nouvelles de sa vie ou de sa mort. «Les nouvelles que j'ai à te donner, ô mon ami! répondit Lothaire, sont que tu as une femme qui peut être, avec justice, l'exemple et la gloire de toutes les femmes vertueuses. Les paroles que je lui ai dites, le vent les a emportées ; les offres, elle les a repoussées; les présents, elle ne les a point admis; mes larmes feintes, elle en a fait l'objet de ses railleries. En un mot, de même que Camille est le sommaire de toute beauté, c'est le temple où l'honnêteté a son autel, où résident à la fois la politesse et la pudeur, et toutes les vertus qui peuvent parer une femme de bien. Reprends, ami, reprends ton argent et tes bijoux; ils sont là sans que j'aie eu besoin d'y toucher, car l'intégrité de Camille ne se rend pas à d'aussi vils objets que les cadeaux et les promesses. Sois satisfait, Anselme, et ne pense plus à tenter d'autre épreuve. Puisque tu as passé à pied sec la mer des embarras et des soupçons que les femmes ont coutume de donner, ne t'embarque plus sur l'océan de nouvelles tempêtes, ne fais plus, avec un autre pilote, l'expérience de la solidité du navire que le ciel t'a donné en partage pour faire la traversée de ce monde; mais persuade-toi, tout au contraire, que tu es arrivé à bon port; affermis-toi bien sur les ancres de la bonne considération, et reste en panne jusqu'à ce qu'on vienne te réclamer la dette dont aucune noblesse humaine n'a le privilège d'éviter le paiement. »

Anselme fut ravi des paroles de Lothaire, et les crut comme si quelque oracle les eût prononcées. Cependant il le pria de ne pas abandonner complètement l'entreprise, quand même il ne la suivrait que par curiosité et passe-temps, sans faire d'aussi pressantes démarches que par le passé. «Je veux seulement, lui dit-il, que tu écrives quelques vers à sa louange, sous le nom de Chloris, et je ferai croire à Camille que tu es amoureux d'une dame à laquelle tu as donné ce nom, afin de pouvoir célébrer ses attraits sans manquer aux égards qui lui sont dus. Et si tu ne veux pas te donner la peine d'écrire ces vers, je me charge de les composer. — Cela est inutile, reprit Lothaire; les muses ne me sont pas tellement ennemies qu'elles ne me

fassent quelques visites dans le cours de l'année. Parle à Camille de mes feintes amours; mais quant aux vers, je les ferai, sinon tels que le mérite leur sujet, au moins du mieux que je pourrai. »

Les deux amis, l'imprudent et le traître, ainsi tombés d'accord, Anselme, de retour à sa maison, fit à Camille la question qu'elle s'étonnait de ne point avoir reçue déjà : à savoir, quel motif lui avait fait écrire ce billet qu'elle lui avait adressé. Camille répondit qu'il lui avait semblé que Lothaire la regardait un peu moins respectusement que lorsque son mari était à la maison; mais qu'elle était déjà détrompée, et voyait bien que c'était pure imagination de sa part, puisque Lothaire fuyait sa présence et les occasions de se trouver seul avec elle. Anselme lui dit qu'elle pouvait être bien remise de ce soupçon ; car il savait que Lothaire était violemment épris d'une noble demoiselle de la ville, qu'il célébrait sous le nom de Chloris ; mais que, dans le cas même où son cœur fût libre, il n'y avait rien à craindre de sa loyale amitié. Si Camille n'eût pas été avisée par Lothaire que cet amour pour Chloris était simulé, et qu'il ne l'avait dit à Anselme qu'afin de pouvoir s'occuper quelques instants à célébrer les louanges de Camille elle-même, sans aucun doute elle serait tombée dans les filets cuisants de la jalousie; mais, étant prévenue, elle reçut cette confidence sans alarme.

Le lendemain, comme ils étaient tous trois à table, après le dessert, Anselme pria Lothaire de réciter quelqu'une des poésies qu'il avait composées pour sa bien-aimée Chloris, lui faisant observer que puisque Camille ne la connaissait pas, il pouvait en dire tout ce qu'il lui plairait. « Encore qu'elle la connût, reprit Lothaire, je n'aurais rien à cacher; car, lorsqu'un amant loue sa dame de ses attraits et lui reproche sa cruauté, il ne fait nulle injure à sa bonne renommée. Mais, quoi qu'il en soit, voici le sonnet que j'ai fait hier sur l'ingratitude de Chloris.



SONNET.

“Dans le silence de la nuit, quand le doux sommeil règne sur les mortels, je rends au ciel et à Chloris le pauvre compte de mes riches douleurs ;

« Et quand le soleil commence à se montrer aux portes rosées de l’orient, avec des soupirs et des accents entrecoupés, je renouvelle mon ancienne plainte;

“Et quand le soleil, du haut de son trône étoilé, lance sur la terre de perpendiculaires rayons, mes pleurs augmentent et mes gémissements redoublent.

« La nuit revient, et je reviens à ma triste lamentation ; mais toujours, dans cette lutte mortelle, je trouve le ciel sourd et Chloris insensible [197]. »

Le sonnet plut à Camille, et plus encore à Anselme, qui le loua, et dit que la dame était trop cruelle, puisqu’elle ne répondait point à de si sincères aveux. « En ce cas, s’écrie Camille, tout ce que disent les poëtes amoureux est donc la vérité? — Ce n’est pas comme poëtes qu’ils la disent, répondit

Lothaire; mais comme amoureux, ils sont toujours aussi insuffisants que véridiques. — Cela ne fait pas le moindre doute, » reprit Anselme, qui semblait vouloir expliquer la pensée de Lothaire à Camille, aussi peu soucieuse de l'artifice d'Anselme qu'éperdument éprise de Lothaire. Camille, sachant bien que les vœux et les vers de son amant s'adressaient à elle, et qu'elle était la véritable Chloris, le pria, s'il savait quelque autre sonnet, de le dire encore. « Oui, j'en sais bien un, répondit Lothaire; mais je le crois moins bon que le premier, ou, pour mieux dire, plus mauvais. Au reste, vous allez en juger:

SONNET.

« Je sais bien que je meurs; et, si je ne suis pas écouté, ma mort est aussi certaine qu'il est certain que je me verrais plutôt mort à tes pieds, ô belle ingrate ! que repentant de t'adorer.

« Je pourrai me voir dans la région de l'oubli, déserté par la vie, la gloire et la faveur ; alors on pourra voir, dans mon coeur ouvert, comment ton beau visage y est gravé.

« C'est une relique que je garde pour la crise terrible dont me menace ma constance, qui se fortifie de ta rigueur même.

« Malheur à qui navigue, par un ciel obscur, sur une mer inconnue et dangereuse, où nulle étoile, nul port, ne s'offrent à sa vue! »

Anselme loua ce second sonnet, comme il avait fait du premier, ajoutant, de cette manière, un anneau sur l'autre à la chaîne avec laquelle il enlaçait et serrait son déshonneur. En effet, plus Lothaire le déshonorait, plus il lui disait qu'il était honoré, et chacun des degrés que descendait Camille vers le fond de son avilissement, elle le montait, dans l'opinion de son mari, vers le faîte de la vertu et de la bonne renommée.

Un jour que Camille se trouvait seule avec sa camériste, elle lui dit :

« Je suis confuse, amie Léonella, de voir combien peu j'ai su m'estimer, puisque je n'ai pas même fait acheter par le temps à Lothaire l'entière possession que je lui ai si vite donnée de ma volonté. Je crains qu'il n'accuse ma précipitation ou ma légèreté, sans voir que je n'ai pu résister à sa pressante ardeur. — Que cela ne vous cause point de peine, ma chère

dame, répondit Léonella ; la chose que l'on donne n'est pas dépréciée pour être donnée vite, si elle est par elle -même précieuse et digne d'être estimée. On a même coutume de dire que celui qui donne vite donne deux fois. — Oui, reprit Camille; mais on dit aussi que ce qui coûte peu s'estime encore moins. — Ce n'est pas à vous que s'adresse ce dicton, repartit Léonella; car l'amour, à ce que j'ai ouï dire, tantôt vole, tantôt marche ; il court avec celui-là, se traîne avec celui-ci, refroidit l'un, enflamme l'autre, blesse à gauche, tue à droite. Quelquefois il entreprend la carrière de ses désirs, et au même instant il arrive au bout ; le matin, il met le siège à une forteresse, et le soir la fait capituler, car aucune force ne résiste à la sienne. S'il en est ainsi, pourquoi vous étonner, pourquoi craindre ? Lothaire a dû se dire la même chose, puisque l'amour a pris pour instrument de votre défaite l'absence de notre seigneur. Il fallait que, pendant cette absence, l'amour achevât ce qu'il avait résolu, sans donner, comme on dit, le temps au temps, pour qu'Anselme n'eût pas celui de revenir, et de laisser, par sa présence, l'ouvrage imparfait; car l'amour n'a pas, pour accomplir ses volontés, de meilleur ministre que l'occasion ; c'est de l'occasion qu'il se sert pour tous ses exploits, et surtout dans le début. Tout cela, je le sais fort bien, et plus encore par expérience que par oui-dire, ainsi que je vous le conterai quelque jour, car je suis de chair aussi, et j'ai du sang jeune dans les veines. Et d'ailleurs, madame, vous ne vous êtes pas rendue si tôt, que vous n'ayez d'abord vu toute l'âme de Lothaire dans ses regards, dans ses soupirs, dans ses propos, dans ses présents; que vous n'ayez enfin reconnu combien il était digne d'être aimé. S'il en est ainsi, ne vous laissez pas assaillir l'imagination par ces scrupules et ces pensées de prude; mais soyez assurée que Lothaire vous estime autant que vous l'estimez, et vivez joyeuse et satisfaite de ce qu'étant tombée dans les lacs de l'amour, celui qui vous y retient mérite son triomphe. En effet, il n'a pas seulement les quatre S.S.S.S..que doivent avoir, à ce qu'on dit, tous les amants parfaits[198], mais même un alphabet tout entier. Écoutez-moi, et vous allez voir comme je le sais par cœur. Il est, à ce que je vois et ce que j'imagine,

AIMANT
BON — — — COURAGEUX
DISCRET — — — EMPRESSÉ — — — FIDÈLE
GÉNÉREUX

HABILE ILLUSTRE
JEUNE — — — LOYAL — — MODESTE
NOBLE
ONNÊTE [199] — — — PRUDENT — — — QUALIFIÉ
RICHE
puis les quatre
S — S — S — S
que nous venons de dire, puis
TENDRE — — e t — — — VERIDIQUE ; l'X
ne lui va, c'est une lettre rude;
l' — Y
n'a rien qui lui convienne; enfin
ZÉLÉ
pour votre bonheur. »

Camille rit beaucoup de l'alphabet de sa suivante, et la tint pour plus versée dans les choses d'amour qu'elle ne voulait le paraître. L'autre en fit l'aveu, et découvrit à sa maîtresse qu'elle était engagée dans une intrigue amoureuse avec un jeune homme bien né de la même ville. A cette confidence, Camille se troubla, craignant que ce ne fût une voie ouverte à son déshonneur. Elle pressa de questions Léonella, pour savoir si ces entrevues allaient plus loin que la conversation. Celle-ci, perdant toute retenue, lui répondit effrontément qu'elle ne s'amusait plus aux paroles. Il est, en effet, certain que les fautes des dames ôtent jusqu'à la honte aux suivantes, lesquelles, en voyant leurs maîtresses faire un faux pas, ne s'inquiètent plus de boiter des deux pieds, ni même qu'on s'en aperçoive. Camille ne put faire autre chose que prier Léonella de ne rien révéler de son aventure à celui qu'elle disait être son amant, et de conduire sa propre intrigue dans le plus grand secret, pour qu'il n'en vint rien à la connaissance d'Anselme ou de Lothaire. Léonella le lui promit bien; mais elle tint parole de manière à confirmer Camille dans la crainte que, par elle, sa réputation ne se perdit.

La coupable et audacieuse Léonella ne vit pas plutôt que sa maîtresse avait succombé, qu'elle eut l'effronterie d'introduire son amant dans la maison, bien assurée que sa maîtresse, le vit-elle, n'oserait pas le découvrir. Telle est, avec beaucoup d'autres, la triste suite qu'ont les faiblesses des

dames : elles deviennent esclaves de leurs propres servantes, et se voient forcées de couvrir jusqu'aux méfaits de ces créatures. C'est ce qu'éprouva Camille, qui, bien qu'elle sùt maintes fois que sa Léonella, s'était enfermée en compagnie dans un appartement de la maison, non-seulement n'osait pas l'en gronder, mais, au contraire, prêtait les mains a l'arrivée du galant, et veillait à ce qu'il ne fut pas découvert par son mari.



Toutefois elle ne sut pas si bien faire la garde, que Lothaire, un jour, ne vit sortir l'amant à l'aube du matin. Ne sachant qui ce pouvait être, il le prit d'abord pour quelque fantôme ; mais quand il le vit marcher, s'envelopper dans son manteau et s'échapper avec précaution, il rejeta bien vile cette pensée d'enfant pour s'arrêter à une autre qui devait les perdre tous, si Camille n'eût reparé le mal. Lothaire s'imagina que cet homme qu'il venait de voir sortir à une heure si indue de la maison d'Anselme n'y était pas entré pour Léonella; se rappelait-il même qu'il y eùt une Léonella dans le monde? Il crut seulement que, de la même manière qu'elle avait été facile et inconstante pour lui, Camille l'était devenue pour un autre ; car c'est encore une des conséquences qu'entraîne la mauvaise conduite de la femme adultère : elle perd le crédit de son honneur aux yeux de celui-là même à

qui elle l'a livre, vaincue par ses poursuites; il croit, à son tour, qu'elle le livre à d'autres avec encore plus de facilité, et donne infailliblement croyance à tout soupçon de cette espèce qui vient l'assaillir. Il sembla qu'en ce moment Lothaire eût perdu tout son bon sens, et que toutes ses prudentes résolutions lui fussent sorties de la mémoire. Sans raisonner, sans réfléchir, impatient, fougueux, aveuglé par la rage de jalousie qui lui rongeait les entrailles, et brûlant de se venger de Camille, qui ne l'avait nullement offensé, il courut chez Anselme, avant l'heure de son lever. « Apprends, lui dit-il, apprends, Anselme, que depuis plusieurs jours je lutte avec moi-même, me faisant violence pour ne point t'avouer ce qu'il n'est ni possible ni juste de te cacher davantage ; apprends que la forteresse de Camille a capitulé, qu'elle est rendue et prête à faire tout ce qu'il me plaira. Si j'ai tardé à te découvrir cette vérité fatale, c'est que je voulais voir si c'était de sa part un coupable caprice, ou bien si elle ne feignait de se rendre que pour m'éprouver et s'assurer que je menais sérieusement l'attaque amoureuse commencée avec ta permission. J'ai cru également que, si elle eût été ce qu'elle devait être, et ce que nous pensions tous deux, elle t'aurait déjà révélé mes poursuites. Mais, voyant qu'elle tarde à, t'en faire l'aveu, je dois tenir pour sincère la promesse qu'elle m'a faite de me recevoir, la première fois que lu t'absenterais de chez toi, dans le cabinet qui te sert de garde-robe (et c'était ta, en effet, que se rencontraient Camille, et Lothaire). Toutefois, je ne veux pas que tu coures précipitamment tirer quelque vengeance de l'infidèle, puisque le péché n'est encore commis que par pensée, et qu'il pourrait arriver que, d'ici au moment de le commettre par action, cette pensée de Camille vint à changer et qu'à sa place naquit le repentir; ainsi, comme jusqu'à présent tu as ponctuellement suivi mes conseils, hors en un point, suis encore un avis que je veux te donner maintenant pour que tu lèves tes doutes sans erreur possible, et que tu puisses agir en pleine connaissance de cause. Feins de t'absenter pour deux ou trois jours, comme cela t'est maintes fois arrivé, et fais en sorte de rester enfermé dans ta garde-robe, où les tapisseries et les meubles t'offriront un commode moyen de te cacher. Alors, tu verras par tes propres yeux, ainsi que moi par les miens, ce que veut Camille. Si son intention est coupable, comme c'est à craindre plus que le contraire à espérer, sans bruit, avec discrétion et sagacité, tu pourras être le vengeur de ton outrage. »

Le pauvre Anselme resta stupéfait et comme anéanti à cette confidence de Lothaire. Elle venait, en effet, le surprendre au moment où il s'y

attendait le moins, car il croyait pieusement Camille victorieuse des feintes attaques de Lothaire, et commençant à goùter lui-même les joies du triomphe. Il demeura longtemps les yeux fixés à terre, immobile et silencieux; enfin il s'écria: « Tu as agi, Lothaire, comme je l'attendais de ton amitié; en toutes choses j'ai suivi ton conseil; fais maintenant ce qui te semblera bon, et surtout garde le secret qu'exige un événement si inattendu. » Lothaire le lui promit, et dès qu'il se fut éloigné, il se repentit amèrement de tout ce qu'il venait de dire, voyant avec quelle impardonnable étourderie il avait agi, puisqu'il aurait pu se venger lui-même de Camille, sans prendre une voie si cruelle et si déshonorante. Il maudissait son peu de jugement, se reprochait sa précipitation, et ne savait quel moyen prendre pour défaire ce qu'il avait fait, ou trouver au moins à sa sottise une raisonnable issue. A la fin il résolut de tout révéler à Camille, et comme les occasions ne lui manquaient pas de la voir eu secret, il alla ce jour même la trouver. Dès qu'elle l'aperçut, elle lui dit : « Sachez, ami Lothaire, que j'ai au fond du cœur un chagrin qui me le déchire et le fera quelque jour éclater dans ma poitrine, L'effronterie de Léonella en est venue à ce point que, toutes les nuits, elle fait entrer un galant dans cette maison, et le garde auprès d'elle jusqu'au jour; jugez quel danger court ma réputation, et quel champ libre aurait pour m'accuser celui qui le verrait sortir de chez moi à ces heures indues. Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que je ne peux ni la chasser ni la réprimander ; car de ce qu'elle est la confidente de notre intrigue, j'ai la bouche fermée sur la sienne, et je crains bien que cela n'amène quelque catastrophe. » Aux premières paroles de Camille, Lothaire crut que c'était un artifice pour lui persuader que l'homme qu'il avait vu sortir était venu pour Léonella et non pour elle; mais quand il la vit pleurer, se désoler, et lui demander son secours pour la tirer d'embarras, il reconnut enfin la vérité, ce qui accrut encore son repentir et sa confusion. Cependant il répondit à Camille qu'elle cessât de s'affliger, et qu'il trouverait bien moyen de mettre ordre à l'impudence de Léonella. Ensuite il lui confia tout ce que, dans le transport d'une fureur jalouse, il avait révélé à Anselme, et le complot qu'ils avaient tramé pour que celui-ci se cachât dans sa garde-robe et pût voir clairement de quelle déloyauté sa tendresse était payée. Il lui demanda pardon de cette folie, puis conseil pour la réparer et sortir de l'inextricable labyrinthe où les avait jetés sa fatale irréflexion. Camille fut épouvantée à l'aveu que faisait Lothaire, et commença par lui reprocher, avec un tendre dépit, et sa mauvaise pensée, et la résolution plus mauvaise encore qu'elle

lui avait fait prendre. Mais, comme naturellement la femme a l'esprit plus tôt prêt que l'homme pour le bien et pour le mal, esprit qui lui échappe lorsqu'elle veut réfléchir mûrement, Camille trouva sur-le-champ le moyen de remédier à une faute si irrémédiable en apparence. Elle dit à Lothaire de faire en sorte qu'Anselme se cachât le lendemain, comme ils en étaient convenus, parce qu'elle espérait tirer de cette épreuve même une facilité pour que leur amour put désormais se satisfaire sans alarme et sans effroi. Quoiqu'elle refusât de lui révéler entièrement son dessein, elle l'avertit qu'il ne manquât pas, lorsque Anselme serait dans sa cachette, d'entrer dès que Léonella l'appellerait, et qu'il prit garde de répondre à tout ce qu'elle pourrait lui dire, comme il ferait s'il ne savait pas qu'Anselme était caché près d'eux. Lothaire la pressa vainement d'achever de lui expliquer son intention, pour qu'il pût agir avec plus de prudence et de sûreté; Camille se borna seulement à lui répéter qu'il n'avait autre chose à faire qu'à répondre aux questions qui lui seraient adressées. Elle ne voulait pas le mettre plus au courant de ce qu'elle pensait faire, dans la crainte qu'il ne refusât d'exécuter un projet qu'elle trouvait excellent, et qu'il n'en cherchât d'autres beaucoup moins profitables.

Lothaire s'éloigna; et, le lendemain, sous le prétexte d'aller à la maison de campagne de son ami, Anselme, partit et revint aussitôt se cacher, ce qu'il put faire aisément, Camille et Léonella lui en ayant avec adresse préparé les moyens. Anselme donc, établi dans sa cachette, avec ces angoisses qu'on peut supposer à l'homme qui va voir de ses propres yeux faire la dissection des entrailles de son honneur, se croyait sur le point de perdre le souverain bien, qu'il plaçait en sa chère Camille. Une fois que celle-ci et Léonella furent bien assurées qu'Anselme était caché, elles entrèrent toutes deux dans le cabinet, et, dès qu'elle y eut mis le pied, Camille s'écria, en laissant échapper un grand soupir : « Hélas ! amie Léonella, ne vaudrait-il pas mieux, avant que je me décide à mettre en œuvre ce que je ne veux pas te dire, de peur que tu ne m'empêches de le faire, que tu prisses cette épée d'Anselme que je t'ai demandée, pour percer le cœur infâme qui bat dans ma poitrine ? Mais non, il ne serait pas juste que je portasse la peine de la faute d'autrui. Je veux d'abord savoir qu'est-ce qu'ont vu en moi les yeux effrontés de Lothaire pour lui donner l'audace de me découvrir un désir aussi coupable que celui qu'il n'a pas eu honte de me témoigner, au mépris de mon honneur et de son amitié pour Anselme. Ouvre cette fenêtre, Léonella, et donne-lui le signal : sans doute il est dans

la rue, espérant bien satisfaire sa perverse intention; mais auparavant, je satisferai la mienne, cruelle autant qu'honorable. — Ah, ma chère dame ! répondit aussitôt l'habile Léonella, qui savait bien son rôle; que pensez-vous faire de cette épée? Voulez- vous , par hasard, vous tuer ou tuer Lothaire? mais l'une ou l'autre de ces extrémités doit également compromette votre bonne réputation. Il vaut bien mieux dissimuler votre outrage, et ne pas permettre que ce méchant homme entre à présent et nous trouve seules dans la maison. Faites attention que nous sommes de faibles femmes, qu'il est homme et déterminé, et que, venant poussé par son aveugle passion, il pourrait bien, avant que vous missiez votre projet en œuvre, vous faire pis que vous ôter la vie. Maudite soit la confiance de monseigneur Anselme, qui a laissé prendre pied dans sa maison à ce fat débauche ! Mais, madame, si vous le tuez, comme je vois que vous en avez l'envie, qu'est-ce que nous ferons de lui quand il sera mort? — Ce que nous ferons? reprit Camille ; nous le laisserons là pour qu'Anselme l'enterre; car il est juste qu'il tienne à récréation la peine qu'il prendra pour ensevelir sous terre son propre déshonneur. Appelons ce traître, enfin ; tout le temps que je tarde à tirer de mon outrage une légitime vengeance, il me semble que j'offense la loyauté que je dois à mon époux. »



Anselme écoutait toute cette conversation, et chaque parole que disait Camille renversait toutes ses pensées. Mais quand il entendit qu'elle était résolue à tuer Lothaire, il voulut sortir de sa retraite et se montrer, pour l'empêcher de commettre une telle action. Toutefois il fut retenu par le désir de voir où aboutirait une résolution si énergique et si vertueuse, prêt à paraître à temps pour prévenir toute catastrophe. En cet instant, Camille parut atteinte d'un évanouissement profond, et sa camériste l'ayant jetée sur un lit qui se trouvait là, elle se mit il pleurer amèrement. « Ah, malheureuse! s'écriait-elle, est-ce que je suis destinée à voir mourir entre mes bras cette fleur de chasteté, cet exemple de vertu, ce modèle des femmes! » continuant sur le même ton, de manière à faire croire qu'elle était la plus affligée et la plus loyale des suivantes, et que sa maîtresse était une autre Pénélope. Camille revint bientôt de sa pamoison, et s'écria tout en ouvrant les yeux : « Pourquoi, Léonella, ne vas-tu pas appeler le plus déloyal ami d'ami véritable que le soleil ait éclairé et que la nuit ait couvert? Cours, vole, hâte-toi, pour que le retard n'éteigne pas le feu de la colère qui m'enflamme, et que ma juste vengeance ne se passe point en menaces et en malédictions, — Je vais l'appeler, madame, reprit Léonella; mais auparavant donnez -moi

cette épée, pour qu'en mon absence vous ne lassiez pas une chose qui laisserait à pleurer toute la vie à ceux qui vous aiment. — Sois sans crainte, amie Léonella répondit Camille; quelque simple et quelque hardie que je te paraisse à prendre ainsi la défense de mon honneur, je ne le serai pas autant que cette Lucrèce qui se tua, dit-on, sans avoir commis aucune faute, et sans avoir tué d'abord celui qui causa son infortune. Je mourrai, si je meurs, bien vengée de celui qui m'a fait venir en ce lieu pleurer sur ses hardiesses, dont je suis si peu coupable. » Léonella se lit encore prier avant de sortir pour appeler Lothaire,; mais enfin elle quitta l'appartement; et, en attendant son retour, Camille, restée seule, disait, comme se parlant à elle-même: «Dieu me pardonne! n'aurait-il pas été plus prudent de congédier Lothaire, comme j'ai fait tant d'autres fois, plutôt que de lui donner le droit de me tenir pour une femme légère et impudique, ne fût-ce que le temps que je dois mettre à le désabuser? Oui, ç'aurait été mieux sans doute ; mais serais-je vengée, et l'honneur de mon mari satisfait, si le traître sortait ainsi, en s'en lavant les mains, du pas où l'ont engagé ses pensées infâmes? Non; qu'il paie de sa vie l'audace de ses désirs, et que le monde apprenne, s'il doit le savoir, que non-seulement Camille a gardé la foi due à son époux, mais qu'elle l'a vengé de celui qui osait lui faire outrage. Cependant, ne vaudrait-il pas mieux tout révéler à Anselme? Mais, déjà, je lui ai bien assez clairement parlé dans la lettre qu'il a reçue à la campagne, et je crois que s'il n'a sur-le-champ mis ordre au mal que je lui signalais, c'est que, par excès de confiance et de bonté, il n'a pu croire que le cœur de son indigne ami renfermât la moindre pensée tournée contre son honneur; moi-même je n'ai pu le croire de longtemps après, et jamais je ne l'aurais cru, si son insolence n'en fut venue au point d'éclater par les riches cadeaux, les promesses sans bornes et les larmes continuelles. Mais, à quoi bon faire ces réflexions maintenant? Est-ce qu'une énergique résolution a besoin d'être si mûrement pesée? non certes. Eh bien donc! hors d'ici, trahison ! à moi, vengeance ! Vienne le traître, qu'il entre, qu'il meure, puis advienne que pourra. Pure je suis entrée au pouvoir de celui que le ciel m'a donné pour époux, et pure je dois en sortir; dussé-je le faire baignée dans mon chaste sang et dans le sang impur du plus déloyal ami qui ait jamais profané dans le monde le nom de l'amitié. » Tandis qu'elle parlait ainsi, Camille parcourrait, l'appartement, l'épée nue à la main, d'un pas si brusque, et faisant des gestes si furieux, qu'elle semblait avoir perdu l'esprit et s'être changée de femme délicate en bravache désespéré.



Anselme, couvert par une tapisserie derrière laquelle il s'était blotti, voyait et entendait tout cela. Surpris, émerveillé, il lui semblait que ce qu'il avait vu et entendu était bien suffisant pour détruire des soupçons plus grands même que les siens; aussi désirait-il déjà que l'épreuve de l'arrivée de Lothaire vint à manquer, dans la crainte de quelque fâcheux accident. Comme il se disposait à quitter sa. retraite pour embrasser et désabuser son épouse, il fut retenu par le retour de Léonella, qu'il vit rentrer amenant Lothaire par la main. Aussitôt que Camille l'aperçut, elle fit avec la pointe de l'épée une grande raie devant elle sur le plancher, el lui parla de la sorte: « Lothaire, prends bien garde à ce que je vais te dire. Si par malheur tu as l'audace de passer cette raie que tu vois à terre, ou même de t'en approcher, à l'instant je me perce le cœur avec cette épée que je tiens à la main. Avant qu'à cette injonction tu répondes une seule parole, je veux t'en dire quelques-unes, et je veux que tu m'écoutes en silence. Après, tu répondras ce qui te semblera avait tout, je veux, Lothaire, que tu me dises si tu connais Anselme, mon époux, et quelle opinion tu as de lui; puis ensuite, je veux également savoir si tu me connais, moi qui te parle. Réponds d'abord à cela, sans te troubler, sans hésiter, car ce ne sont pas, j'imagine, des difficultés que je te propose à résoudre.» Lothaire n'était pas si simple que, dès le

premier instant où Camille lui avait dit de faire cacher Anselme, il n'eût compris le tour qu'elle pensait jouer. Aussi se trouva-t-il prêt à répondre à son intention avec tant d'adresse et d'à-propos qu'ils auraient pu, entre eux deux, faire passer ce mensonge pour la plus évidente vérité. Voici de quelle manière il répondit : «Je ne pensais pas, belle Camille, que tu me ferais appeler pour m'adresser des questions si étrangères à l'intention qui m'amène ici. Si tu le fais pour éloigner encore la récompense promise à mes feux, tu aurais bien pu t'y prendre de plus loin, car le désir du bonheur me presse et me tourmente d'autant plus que l'espérance de l'atteindre est plus proche. Mais pour que tu ne dises pas que je refuse de répondre à les questions, je réponds que je connais ton époux Anselme, que nous nous connaissons tous deux depuis notre tendre enfance; mais je ne veux rien dire de plus de notre amitié, que tu connais aussi bien que nous-mêmes, pour ne pas rendre témoignage de l'offense que l'amour me force à lui faire, l'amour, puissante excuse pour de plus grandes fautes. Je te connais également, et je regarde ta possession comme aussi précieuse qu'il la voit lui-même; s'il n'en était pas ainsi, irais-je, pour de moindres attraits que les tiens, manquer à ce que je me dois à moi-même, étant qui je suis, et trahir les saintes lois de l'amitié, aujourd'hui violées en moi, et foulées aux pieds par un aussi redoutable ennemi que l'amour? — Si c'est là ce que tu confesses, reprit Camille, mortel ennemi de tout ce qui mérite justement d'être aimé, de quel front oses-tu te montrer devant celle que tu sais bien être le miroir où se mire celui sur qui tu aurais dû porter tes regards pour voir avec quelle injustice tu l'outrages! Mais, hélas ! malheureuse que je suis ! je me rends compte à présent de ce qui t'a fait perdre le respect que tu te dois à toi-même. Ce doit être quelque trop grande liberté de ma part, que je ne veux pas appeler indécence, puisqu'elle ne provient pas de propos délibéré, mais de ces étourderies auxquelles se laissent aller les femmes lorsqu'elles pensent n'avoir à se tenir en garde contre personne : sinon, dis-moi, traître, quand est-ce que j'ai répondu à tes prières par un mot, par un geste, qui pût éveiller en toi la moindre espérance de voir exaucer tes infâmes désirs ? Quand est-ce que tes propos d'amour n'ont pas été repoussés, reprimandés par les miens avec rigueur et dureté? Quand est-ce que j'ai donné croyance à tes mille promesses, ou accepté tes dons séduisants? Mais, comme je ne peux croire qu'on s'obstine longtemps dans une poursuite amoureuse sans être soutenu par quelque espoir, il faut bien que je rejette sur moi la faute de ton impertinence; sans doute, quelque

involontaire négligence de ma part aura soutenu si longtemps ton volontaire projet de séduction. Aussi, je veux me punir et faire tomber sur moi le châtiment que mérite ta faute. Mais, afin que tu voies qu'étant si cruelle avec moi-même je ne peux manquer de l'être également avec toi, j'ai voulu t'amener ici pour être témoin du sacrifice que je pense faire à l'honneur offensé de mon digne époux, outragé par toi aussi profondément qu'il t'a été possible; et par moi aussi, qui n'ai pas mis assez de soin à fuir toute occasion d'éveiller et d'encourager tes criminelles intentions. C'est ce soupçon, je le répète, que quelque inadvertance de ma part a pu faire naître en toi de si odieuses pensées, qui m'afflige et me tourmente le plus; c'est lui que je veux punir de mes propres mains, car si je cherchais un autre bourreau que moi-même, peut-être ma faute en serait-elle plus publique. Mais je n'entends pas mourir seule, je veux avec moi celui dont la mort complétera ma vengeance, el qui apprendra, quelque part qu'il aille, que la justice atteint toujours la perversité. »



En achevant ces mots, Camille, avec une force et une légèreté incroyables, se precipita, l'épée nue, sur Lothaire; elle paraissait si résolue à lui percer le cœur, qu'il fut presque à douter si ces démonstrations étaient feintes ou véritables, et qu'il se vit contraint d'employer son adresse et sa force pour éviter les coups qu'elle lui portait. Camille mettait tant d'ardeur dans son étrange artifice, que, pour lui donner encore davantage la couleur

de la vérité elle voulut le teindre de son propre sang Voyant qu'elle ne pouvait atteindre Lothaire, ou plutôt feignant qu'elle ne le pouvait point, « Puisque le sort, s'écria-t-elle, ne veut pas que je satisfasse entièrement mon juste désir, il ne sera pas du moins assez puissant pour m'empêcher de le satisfaire à demi. » Faisant effort pour dégager des mains de Lothaire l'épée qu'il avait saisie, elle la tourna contre elle, et la dirigeant à une place où l'arme ne pouvait entrer profondément, elle en enfonça la pointe au-dessus du sein gauche près de l'épaule ; puis, elle se laissa tomber par terre, comme sans connaissance. Lothaire et Léonella étaient également frappés de surprise et de crainte à la vue d'une telle aventure, et ne savaient qu'en croire, lorsqu'ils virent Camille étendue à terre, baignée dans son sang. Hors de lui, sans haleine, Lothaire se précipita. pour arracher l'épée; mais quand il vit combien la blessure était légère, il perdit tout effroi, et admira de nouveau l'adresse et la sagacité de la belle Camille,. Du reste, pour remplir également son rôle, il se mit à faire une longue et triste lamentation sur le corps de Camille, comme si elle fût trépassée, s'accablant de malédictions, et non-seulement lui, mais encore celui qui était la première cause de la catastrophe. Et comme il savait que son ami Anselme était à l'écouter, il disait de telles choses, que quiconque les aurait entendues aurait eu plus pitié de lui que de Camille, même la croyant morte. Léonella, qui la prit dans ses bras, la posa sur le lit, en suppliant Lothaire d'aller chercher quelqu'un pour la panser en secret. Elle lui demandait aussi conseil sur ce qu'il fallait dire à son maître de la blessure de sa maîtresse, s'il était de retour avant qu'elle fût guérie. Lothaire lui répondit de dire tout ce qu'il lui plairait, car il n'était guère en état de donner un conseil profitable; il ajouta seulement qu'elle essayât d'arrêter le sang qui coulait, et que, pour lui, il allait où personne ne pourrait le voir. Alors, avec de grands témoignages de douleur et de regrets, il quitta précipitamment la maison. Dès qu'il se vit seul, et que personne ne put l'apercevoir, il se mit à faire des signes de croix par douzaines, émerveillé qu'il était de l'adresse de Camille et du jeu parfait de Léonella. Il considérait combien Anselme devait être persuadé qu'il avait pour femme une seconde Porcia, et brûlait de le trouver pour célébrer avec lui la vérité la mieux dissimulée et le mensonge le mieux ourdi que jamais on pût imaginer.



Léonella, cependant, étanchait le sang de sa maîtresse, qui n'avait coulé que justement assez pour donner crédit à sa ruse. Après avoir lavé la blessure avec un peu de vin, elle la banda le mieux qu'elle put, en répétant de tels propos, tant que dura le pansement, qu'ils auraient suffi, sans que d'autres les eussent précédés, pour faire croire à Anselme qu'il possédait dans Camille l'image vivante de la vertu. Aux paroles de Léonella vinrent se joindre celles de Camille, qui s'accusait de lâcheté, puisqu'elle avait manqué de cœur au moment où il lui était le plus nécessaire d'en avoir pour s'ôter une vie qu'elle avait en horreur. Elle demandait conseil à sa suivante pour savoir s'il fallait ou non révéler toute l'aventure à son cher époux; mais Léonella lui dit de s'en bien garder, parce qu'elle le mettrait dans l'obligation de se venger de Lothaire, ce qu'il ne pouvait faire qu'au péril

de sa vie; et que la bonne épouse, loin de donner à son mari des occasions de querelles, doit l'en préserver autant qu'elle le peut. Camille répondit que cet avis lui semblait bon, et qu'elle le suivrait; mais qu'il fallait, en tous cas, chercher que dire à Anselme sur la cause de cette blessure qu'il ne pouvait manquer de voir. A cela Léonella répondit que, même à bonne intention, elle ne savait pas mentir. « Et moi, s'écria Camille, le sais-je davantage? je n'oserais pas forger ni soutenir un mensonge, quand il s'agirait de ma vie. Si nous ne savons trouver une issue à ces embarras, il vaut mieux lui dire la vérité toute nue que de nous laisser prendre en délit de mensonge. — Allons, madame, reprit Léonella, ne vous affligez point ainsi; d'ici à demain je penserai à ce qu'il convient de lui dire : peut-être à cause de la place où elle est, pourrons-nous cacher la blessure sans qu'il l'aperçoive, et le ciel daignera favoriser nos honnêtes desseins. Calmez-vous, madame, et tâchez de vous remettre, afin que mon seigneur ne vous retrouve pas dans cette agitation. Pour le reste, laissez-le à mes soins et à la bonté de Dieu, qui vient toujours en aide aux bonnes intentions. »

Anselme, comme on le pense bien, avait mis une attention extrême à entendre et à voir représenter la tragédie de la mort de son honneur, tragédie dont les personnages avaient joué leurs rôles avec tant de naturel et de vérité, qu'on aurait dit qu'ils s'étaient transformés réellement en ce qu'ils feignaient d'être. Il attendait impatiemment la nuit, afin de trouver l'occasion de quitter sa retraite et d'aller visiter Lothaire, son excellent ami, pour qu'ils pussent se féliciter mutuellement de la pierre précieuse qu'il avait trouvée dans l'épreuve de la vertu de sa femme. Les deux comédiennes ne marquèrent pas de lui offrir un moyen commode de s'échapper, et lui, saisissant l'occasion, courut aussitôt à la demeure de Lothaire; il le trouva chez lui, et l'on ne saurait convenablement raconter, et les embrasements qu'il lui donna, et les choses qu'il dit sur son bonheur, et les louanges dont il accabla Camille. Lothaire écoutait tout cela sans pouvoir donner aucun signe de joie, car sa conscience lui représentait dans quelle erreur était son ami, et lui reprochait de l'avoir offensé. Anselme voyait bien que Lothaire ne répondait point à son allégresse; mais il attribuait cette froideur à ce que son ami avait laissé Camille grièvement blessée, et qu'il était la cause de son mal. Aussi, parmi tous ces propos, il lui dit de n'avoir aucune inquiétude sur l'accident de Camille, et que sa blessure sans doute était légère, puisqu'elle était convenue avec sa suivante de la lui cacher. « Ainsi donc, ajouta-t- il, n'aie rien à craindre sur ce point;

il ne te reste plus qu'à te réjouir avec moi, puisque c'est par ton entremise et ton adresse que je me vois élevé au comble de la plus haute félicité dont j'aie pu concevoir le désir. Je veux désormais que tous mes passe-temps ne soient plus occupés qu'à faire des vers à la louange de Camille, pour lui donner une éternelle renommée dans la mémoire des siècles à venir. » Lothaire loua beaucoup l'heureuse détermination de son ami, et lui promit de l'aider, pour sa part, à construire cet illustre édifice à la gloire de sa femme.

Après cette aventure, Anselme resta le mari le plus délicieusement trompé qu'on pût rencontrer dans le monde ; lui-même conduisait par la main à sa maison, croyant y mener l'instrument de sa gloire, celui qui était l'instrument de son déshonneur, et Camille recevait celui-ci avec un visage courroucé, mais avec une âme riante et gracieuse. Cette supercherie réussit encore quelque temps; enfin, au bout de peu de mois, la fortune tourna sa roue ; l'infamie, jusque-là si bien dissimulée, parut au grand jour, et Anselme paya de sa vie son imprudente curiosité.



CHAPITRE XXXV.

Qui traite de l'effroyable bataille que livra don Quichotte à des outres de vin rouge, et où se termine la nouvelle du CURIEUX MALAVISE.



IL ne restait que peu de pages à lire de la nouvelle, lorsque tout à coup, du galetas où couchait don Quichotte, Sancho Panza sortit tout effaré, en criant à pleine gorge : «Au secours, seigneurs, au secours! venez à l'aide de mon seigneur, qui est engagé dans la plus formidable et la plus sanglante bataille que mes yeux aient jamais vue. Vive Dieu ! il a porté un tel revers au géant ennemi de madame la princesse Micomicona, qu'il lui a tranché la tête à rasibus des épaules, comme si c'eût été un navet. — Que dites-vous là, frère? s'écria le curé, interrompant sa lecture. Avez-vous perdu l'esprit? comment diable serait-ce possible, puisque le géant est à plus le deux mille lieues d'ici? » En ce moment, un grand bruit se fit entendre dans le taudis de don Quichotte, et sa voix par-dessus le bruit , « Arrête, larron! s'écriait-il; arrête, félon, bandit, détrousseur de passants ; je le tiens ici, et ton cimeterre ne te sera bon à rien. » Puis, on entendait résonner les coups d'épée qui tombaient sur les

murailles. « Il ne s'agit pas, reprit Sancho, de rester là les bras croisés et l'oreille au guet; entrez bien vile séparer les combattants ou secourir mou maître: encore n'en est-il pas grand besoin, et sans doute le géant est mort à l'heure qu'il est, et rend compte à Dieu de sa mauvaise vie passée ; car j'ai vu le sang couler par terre, et la tête coupée qui roulait dans un coin, grosse, par ma foi, comme une grosse outre de vin. — Que je sois pendu, s'écria aussitôt l'hôtelier, si don Quichotte ou don diable n'a donné quelque coup d'estoc au travers d'une des outres de vin rouge qui sont rangées toutes pleines à la tête de son lit! et c'est le vin qui en coule que ce bon homme aura pris pour du sang. »

Tout en disant cela, l'hôte courait au galetas, où le suivit toute la compagnie; et ils y trouvèrent don Quichotte dans le plus étrange accoutrement du monde. Il n'avait que sa chemise, dont les pans n'étaient pas assez longs pour lui couvrir les cuisses plus qu'à la moitié par-devant, tandis que, par derrière, elle avait six doigts de moins. Ses jambes étaient longues, sèches, velues, et de propreté presque douteuse ; il portait sur la tête un petit bonnet de couleur rouge, qui avait longtemps ramassé la graisse sur celle de l'hôtelier ; à son bras gauche était roulée cette couverture de lit à laquelle Sancho gardait rancune, pour des raisons à lui connues, et de la main droite il tenait son épée nue, avec laquelle il s'en allait frappant de tous côtés d'estoc et de taille, tout en prononçant des paroles, comme s'il eût réellement combattu quelque géant ennemie. Le bon de l'affaire, c'est qu'il avait les yeux fermés car il dormait, et c'était en songe qu'il livrait bataille au géant. Son imagination avait été tellement frappée de l'aventure qu'il allait entreprendre, qu'elle lui fît rêver qu'il était arrivé au royaume de Micomicon, et qu'il se mesurait avec son ennemi. Aussi avait-il donné tant de coups d'épée dans les outres, croyant frapper le géant, que toute la chambre était pleine de vin.





Quand l'hôtelier vit ce dégât, il entra dans une telle fureur, qu'il se jeta sur don Quichotte , les poings fermés, et commença à son tour à lui donner tant de gourmandes que si Cardénio et le curé ne le lui eussent ôte des mains, il mettait fin à la guerre du géant. Et cependant, malgré cette pluie de coups, le pauvre chevalier ne se réveillait pas. Il fallut que le barbier apportât du puits un grand chaudron d'eau froide, qu'il lui lança d'un seul

jet sur le corps. Alors don Quichotte s'éveilla, mais non toutefois si complètement qu'il s'aperçût de l'état où il était. Dorothée, qui le vit si légèrement et si court vêtu, ne voulut point entrer pour assister à la bataille entre son défenseur et son ennemi. Quant à Sancho, il marchait à quatre pattes cherchant dans tous les coins la tête du géant, et comme il ne la trouvait pas , « Je savais déjà bien, s'écria-t-il, que dans cette maudite maison tout est enchantement ; l'autre fois, au même endroit où je me trouve à présent, on m'a roué de coups de poing et de coups de pied, sans que j'aie su qui me les donnait, et sans que j'aie pu voir personne ; et voilà que maintenant cette tête ne parait pas, moi qui l'ai vu couper de mes propres yeux, si bien que le sang coulait du corps comme d'une fontaine. — De quel sang et de quelle fontaine parles-tu, ennemi de Dieu et des saints? s'écria l'hôtelier : ne vois-tu pas, larron, que le sang et la fontaine ne sont autre chose que ces outres criblées de trous et le vin rouge qui nage dans la chambre? puisse-je voir nager dans l'enfer l'âme de celui qui les a crevées! — Je n'y entends plus rien, répondit Sancho ; tout ce que je sais, c'est que, faute de trouver cette tête, mon comté va se fondre comme le sel dans l'eau. » Sancho était pire, éveillé, que son maître dormant, tant les promesses de don Quichotte lui avaient troublé la cervelle.

L'hôtelier se désespérait en voyant le sang-froid de l'écuyer après les dégâts du seigneur; il jurait bien qu'il n'en serait pas de cette fois-ci comme de l'autre, où ils étaient partis sans payer l'écot, et que maintenant les privilégies de leur chevalerie ne leur serviraient à rien pour se dispenser de payer le tout à la fois, même les coutures et les rapiéçages qu'il faudrait faire aux peaux de bouc. Le curé tenait par les mains don Quichotte, lequel, croyant qu'il avait achevé l'aventure et qu'il se trouvait en présence de la princesse Micomicona, se mit à genoux devant le curé, et lui dit : « De ce jour, Votre Grandeur, haute et charmante dame, peut vivre en sécurité, sans craindre aucun mal de cette créature mal née; et de ce jour aussi je suis quitte de la parole que je vous donnai, puisque, avec l'aide de Dieu et la faveur de celle pour qui je vis et respire, je l'ai si heureusement accomplie. — Ne l'avais-je pas dit? s'écria Sancho, dès qu'il entendit ces paroles. Hein ! j'étais ivre peut-être? Voyez : est-ce que mon maître n'a pas mis le géant dans le sel? Pardieu, l'enfant est au monde, et mon comté dans son moule. » Qui n'aurait éclaté de rire à toutes les extravagances de cette paire de fous , maître et valet? Aussi tout le monde riait, sauf l'hôtelier, qui se donnait au diable. A la fin, tant firent le barbier, le curé et Cardénio, qu'ils parvinrent,

non sans grand travail , à remettre en son lit don Quichotte, qui se rendormit aussitôt, comme un homme accablé de fatigue. Ils le laissèrent dormir, et revinrent sous le portail de l'hôtellerie consoler Sancho Panza de ce qu'il n'avait pas trouvé la tête du géant. Mais ils eurent plus de peine encore à calmer l'hôte, désespéré de la mort subite de ses outres. L'hôtesse disait aussi, criant et gesticulant : « A la male heure est entré chez moi ce maudit chevalier errant, qui me coûte si cher. L'autre fois, il s'en est allé emportant la dépense d'une nuit, souper, lit, paille et orge, pour lui, son écuyer, un bidet et un âne, disant qu'il était chevalier aventurier : Dieu lui donne mauvaise aventure, à lui et à tous les aventuriers qui soient au monde! qu'ainsi il n'était tenu de rien payer, parce que c'est écrit dans les tarifs de sa chevalerie errante. Et voilà maintenant qu'à propos de lui, cet autre beau monsieur vient, qui m'emporte ma queue, et me la rend diminuée de moitié, toute pelée qu'elle est, et qui ne peut plus servir à ce qu'en faisait mon mari. Puis, pour couronner l'œuvre, il me crève mes outres et me répand mon vin. Que ne vois-je aussi répandre son sang ! Mais, par les os de mon père et l'éternité de ma grand'mère! qu'il ne pense pas s'en aller cette fois sans me payer tout ce qu'il doit, un denier sur l'autre, ou, pardieu, je ne m'appellerais pas comme je m'appelle, et ne serais pas fille de qui m'a mise au monde. » A ces propos, que débitait l'hôtesse avec emportement, sa bonne servante Maritornes faisait l'écho; la fille seule ne disait rien, et souriait de temps en temps.



Enfin, le curé calma cette tempête en promettant de rembourser tout le dégât, tant des outres crevées que du vin répandu, et surtout le déchet de la queue, dont l'hôtesse faisait si grand bruit. Dorothée consola Sancho Panza, en lui disant que, puisqu' il paraissait vrai que son maître avait coupé la tête au géant, elle lui promettait de lui donner, dès qu'elle se verrait pacifiquement rétablie dans son royaume, le meilleur comté qui s'y trouvât. Cette promesse consola Sancho, qui supplia la princesse de tenir pour certain qu'il avait vu la tête du géant, à telles enseignes qu'elle avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, et que, si on ne la retrouvait pas, c'est que tout se faisait dans cette maison par voie d'enchantement, comme il en avait fait l'épreuve à ses dépens la dernière fois qu'il y avait logé. Dorothée répondit qu'elle n'avait pas de peine à le croire : qu'il cessât donc de s'affliger, et que tout s'arrangerait à bouche que veux-tu.

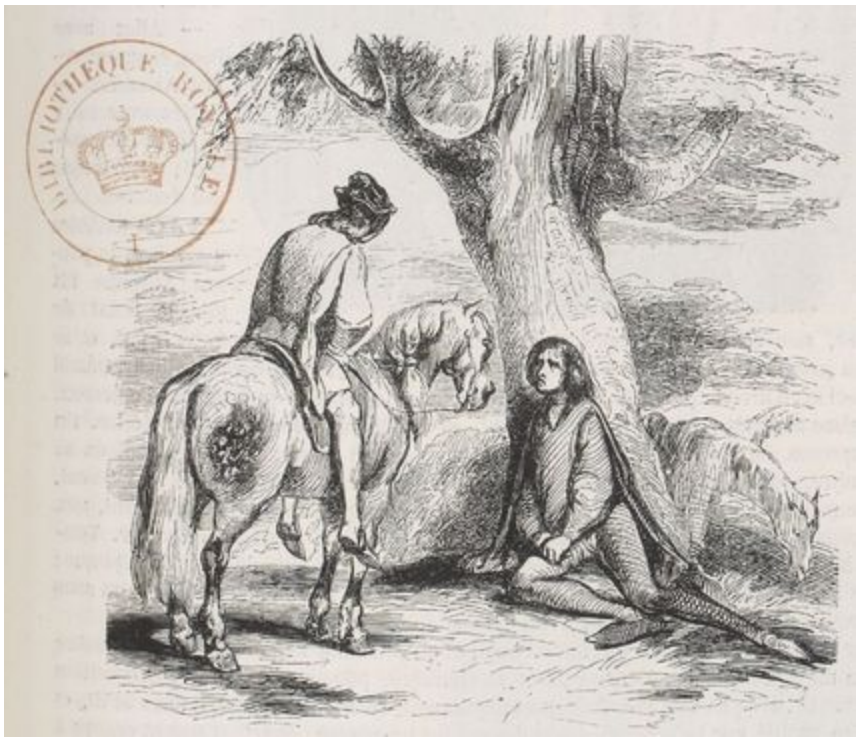
La paix rétablie et tout le monde content, le curé voulut achever le peu qui restait à lire de la nouvelle. C'est ce que lui demandèrent Cardénio, Dorothée et le reste de la compagnie. Voulant donc leur faire plaisir, et satisfaire aussi celui qu'il trouvait à cette lecture, il continua l'histoire en ces termes :

Ce qui arriva de l'aventure, c'est qu'Anselme, rassuré désormais sur la vertu de sa femme, passait une vie heureuse et tranquille. Camille faisait avec intention mauvaise mine à Lothaire, afin qu'Anselme comprit au rebours les sentiments qu'elle lui portait ; et, pour accréditer la ruse de sa complice, Lothaire pria son ami de trouver bon qu'il ne revint plus chez elle, parce qu'il voyait clairement le déplaisir qu'éprouvait Camille à sa vue. Mais, toujours dupe, Anselme ne voulut aucunement y consentir, se faisant ainsi de mille façons l'artisan de son déshonneur, tandis qu'il croyait l'être de sa félicité. Cependant Léonella, dans la joie que lui donnaient ses amours de qualité, s'y livrait chaque jour avec moins de mesure, confiante en sa maîtresse, qui fermait les yeux sur ses déportements, et prêtait même la main à cette intrigue. Une nuit enfin, Anselme entendit marcher dans la chambre de Léonella, et, voulant entrer pour savoir qui faisait ce bruit, il s'aperçut qu'on retenait la porte. Irrité de cette résistance, il fit tant d'efforts qu'il parvint à ouvrir, et il entra justement lorsqu'un homme sautait par la fenêtre dans la rue. Anselme s'élança pour le saisir, ou du moins le reconnaître; mais il en fut empêché par Léonella, qui, se jetant au-devant de lui, le tenait embrassé. « Calmez-vous, mon seigneur, disait-elle, ne faites pas de bruit, et ne suivez pas celui qui vient de s'échapper. Il me touche de

près, et de si près que c'est mon époux. » Anselme ne voulut pas croire à cette défaite : au contraire, transporté de fureur, il tira sa dague, et fit mine d'en frapper Léonella, en lui disant que si elle ne déclarait la vérité, il la tuait sur la place. L'autre, épouvantée, et ne sachant ce qu'elle disait, « Oh ! ne me tuez pas, seigneur, s'écria-t-elle; je vous dirai des choses plus importantes que vous ne pouvez l'imaginer. — Dis-les sur-le-champ, répondit Anselme, ou sinon tu es morte. — A présent, ce serait impossible, reprit Léonella, tant je suis troublée. Mais laissez-moi jusqu'à demain, et je vous apprendrai des choses qui vous étonneront. Et soyez assuré que celui qui a sauté par la fenêtre est un jeune homme de la ville qui m'a donné parole d'être mon mari. » Ce peu de mots apaisèrent Anselme, qui voulut bien accorder le délai que demandait Léonella, ne pensant guère entendre des révélations contre Camille, dont il ne pouvait plus suspecter la vertu. Il quitta la chambre, où il laissa Léonella bien enfermée sous clef, après lui avoir dit qu'elle n'en sortirait plus qu'il n'eût reçu les confidences qu'elle avait à lui faire. Puis il se rendit en toute hâte auprès de Camille, pour lui conter tout ce qui venait de lui arriver avec sa camériste, ajoutant qu'elle lui avait donné sa parole de lui révéler des choses de grande importance. Si Camille fut ou non troublée à ce coup inattendu, il est superflu de le dire. L'épouvante qu'elle ressentit fut telle, en s'imaginant, comme c'était à croire, que Léonella découvrirait à Anselme tout ce qu'elle savait de sa trahison, qu'elle ne se sentit pas même assez de courage pour attendre que ce soupçon fût confirmé. Celte même nuit, dès qu'elle crut qu'Anselme dormait, elle rassembla ses bijoux les plus précieux, prit quelque argent, puis, sans être entendue de personne, elle sortit de la maison, et courut chez Lothaire. Arrivée là, elle lui conta ce qui venait de se passer, et lui demanda de la mettre en lieu sûr, ou de partir avec elle pour échapper tous deux au courroux d'Anselme. La confusion où la visite de Camille jeta Lothaire fut si grande qu'il ne savait que répondre, ni moins encore quel parti prendre. Enfin il proposa de conduire Camille dans un couvent dont sa sœur était abbesse. Camille y consentit, et Lothaire, avec toute la célérité qu'exigeait la circonstance, conduisit sa complice à ce couvent, où il la laissa. Quant à lui, il s'éloigna sur-le-champ de la ville, sans avertir personne de son départ.

Dès que le jour parut, Anselme, sans s'apercevoir que Camille n'était plus à ses côtés, se leva, pressé par le désir d'apprendre ce qu'avait à lui confier Léonella, et courut à la chambre où il l'avait enfermée. Il ouvrit, entra, mais ne trouva plus la camériste ; seulement des draps de lit noués à

la fenêtre lui apprirent qu'elle s'était échappée par ce chemin. Il revint tristement raconter à Camille sa mésaventure; mais, ne la trouvant plus, ni dans le lit ni dans toute la maison, il resta stupéfait, anéanti. Vainement il questionna tous les gens de la maison, personne ne put lui donner de ses nouvelles. Tandis qu'il cherchait Camille de chambre en chambre, le hasard fit qu'il s'aperçut que ses coffres étaient ouverts, et que la plupart de ses bijoux ne s'y trouvaient plus. Alors la fatale vérité lui apparut tout entière, et ce ne fut plus Léonella qu'il accusa de son infortune. Sans achever même de se vêtir, il courut, triste et pensif, confier ses nouveaux chagrins à son ami Lothaire. Mais, ne le trouvant pas, et apprenant de ses domestiques qu'il était parti dans la nuit avec tout l'argent qu'il possédait, Anselme pensa perdre l'esprit. Pour achever de le rendre fou, lorsqu'il revint chez lui, il ne trouva plus aucun des valets et des servantes qu'il y avait laissés: la maison était abandonnée et déserte. Pour le coup, il ne sut plus que penser, ni que dire, ni que faire; et peu à peu il sentait sa tête s'en aller. Il contemplait sa situation, et se voyait, en un instant sans femme, sans ami, sans domestiques, abandonné du ciel et de la nature entière, et par-dessus tout déshonoré; car, dans la fuite de Camille, il vit bien sa perdition. Enfin, après une longue incertitude, il résolut d'aller à la maison de campagne de cet ami chez lequel il avait passé le temps que lui-même avait donné pour la machination de son infortune. Il ferma les portes de sa maison, monta à cheval, et se mit en route, pouvant à peine respirer. Mais il n'eut pas fait la moitié du chemin qu'assailli et vaincu par ses tristes pensées, force lui fut de mettre pied à terre et d'attacher son cheval à un arbre, au pied duquel il se laissa tomber, en poussant de plaintifs et douloureux soupirs. Il resta là jusqu'à la chute du jour. Alors vint à passer un homme à cheval qui venait de la ville, et, après l'avoir salué, Anselme lui demanda quelles nouvelles on disait à Florence. « Les plus étranges, répondit le passant, qu'on y ait depuis longtemps entendues. On dit publiquement que Lothaire,, cet intime ami d'Anselme le riche, qui demeure auprès de Saint-Jean, a enlevé cette nuit Camille, la femme d'Anselme, et que celui-ci a également disparu. C'est ce qu'a raconté une servante de Camille, que le gouverneur a trouvée hier soir se glissant avec des draps de lit d'une fenêtre de la maison d'Anselme. Je. ne sais pas exactement, comment s'est passée l'affaire; mais je sais bien que toute la ville est étonnée d'un tel événement, car on ne pouvait guère l'attendre de l'étroite amitié qui unissait Anselme et Lothaire, si grande qu'on les appelait dit-on, *les deux amis*.





— Savez-vous, par hasard, demanda Anselme, quel chemin ont pris Lothaire et Camille ? — Pas le moins du monde, répondit le Florentin, bien

que le gouverneur ait mis toute la diligence possible à découvrir leurs traces.

— Allez avec Dieu, seigneur, reprit Anselme. — Restez avec lui,» répliqua le passant; et il piqua des deux.

A de si terribles nouvelles, le pauvre Anselme fut sur le point de perdre, non-seulement l'esprit, mais encore la vie. Il se leva comme il put, et se traîna jusqu'à la maison de son ami, qui ne savait point encore son malheur. Quand celui-ci le vit arriver pâle, effaré, tremblant, il le crut atteint de quelque mal dangereux. Anselme aussitôt pria qu'on le mît au lit, et qu'on lui donnât de quoi écrire. On s'empressa de faire ce qu'il demandait; puis on le laissa couché et seul en sa chambre, dont il avait même exige qu'on fermât les portes. Dès qu'il se vit seul, la pensée de son infortune l'accabla de telle sorte, qu'il reconnut clairement, aux angoisses mortelles qui brisaient son cœur, que la vie allait lui échapper. Voulant laisser une explication de sa mort prématurée, il se hâta de prendre la plume; mais avant d'avoir écrit tout ce qu'il voulait, le souffle lui manqua, et il expira sous les coups de la douleur que lui avait causée son imprudente curiosité.

Le lendemain, voyant qu'il était tard, et qu'Anselme n'appelait point, le maître de la maison se décida à entrer dans sa chambre pour savoir si son indisposition continuait. Il le trouva étendu sans mouvement, la moitié du corps dans le lit, et l'autre moitié sur le bureau, ayant devant lui un papier ouvert, et tenant encore à la main la plume avec laquelle il avait écrit. Son hôte s'approcha, l'appela d'abord, et, ne recevant point de réponse, le prit par la main, qu'il trouva froide, et reconnut enfin qu'il était mort. Surpris et désespéré, il appela les gens de sa maison pour qu'ils fussent témoins de la catastrophe. Finalement, il lut le papier, qu'il il reconnut bien être écrit de la main d'Anselme, et qui contenait ce peu de mots: « Un sot et impertinent désir m'ôte la vie. Si la nouvelle de ma mort arrive aux oreilles de Camille, qu'elle sache que je lui pardonne: elle n'était pas tenue de faire un miracle, et je ne devais pas exiger qu'elle le fit. Ainsi, puisque j'ai été moi-même l'artisan de mon déshonneur, il ne serait pas juste. . . » Anselme n'en avait pas écrit davantage, ce qui fit voir qu'en cet endroit, sans pouvoir terminer sa phrase, il avait terminé sa vie. Le lendemain, son ami informa de sa mort les parents d'Anselme, lesquels savaient déjà son infortune; ils connaissaient aussi le monastère où Camille était près de suivre son mari dans l'inévitable voyage, par suite des nouvelles qu'elle avait reçues, non de l'époux mort, mais de l'ami absent. On dit que, bien que veuve, elle ne

voulut pas quitter le monastère, mais qu'elle ne voulut pas davantage y faire ses vœux, jusqu'à ce que, peu de temps après, elle eut appris que Lothaire avait été tué dans une bataille que livra M. de Lautrec au grand capitaine Gonzalve [200] de Cordoue, dans le royaume de Naples, où s'était rendu l'ami trop tard repentant. A cette nouvelle, Camille se lit religieuse, et termina bientôt sa vie dans les regrets et les larmes. Telle fut la fin déplorable qu'eut pour tous trois un commencement insensé.



« Cette nouvelle, dit le curé, ne me semble pas mal; mais je ne puis me persuader qu'elle ait un fond véritable. Si c'est une invention, l'auteur a mal inventé, car on ne peut croire qu'il se trouve un mari assez sot pour faire une aussi périlleuse expérience que celle d'Anselme, Que l'aventure ait été supposée entre un galant et sa belle, passe encore; mais entre mari et femme, elle a quelque chose d'impossible; quant à la façon de la raconter, je n'en suis pas mécontent. »



CHAPITRE XXXVI.

Qui traite d’autres étranges aventures, arrivées dans l’hôtellerie.



EN ce moment, l’hôtelier, qui était sur le seuil de sa porte, s’écria: « Vive Dieu ! voici venir une belle troupe d’hôtes; s’ils s’arrêtent ici, nous aurons du *gaudeamus.* — Quels sont ces voyageurs? demanda Cardénio. — Ce sont, répondit l’hôtelier, quatre hommes montés à cheval à l’écuyère, avec des lances et des boucliers, et portant tous quatre des masques noirs[201] ; au milieu d’eux, se trouve une dame vêtue de blanc, assise sur une selle en fauteuil, et le visage pareillement masqué; puis deux valets de pied par derrière. — Et sont-ils bien près ? demanda le curé. — Si près, répondit l’hôtelier, qu’ils arrivent à la porte. » Quand Dorothée entendit cela, elle se couvrit aussitôt le visage, et Cardénio s’empressa d’entrer dans la chambre où dormait don Quichotte. A peine avaient-ils eu le temps de prendre l’un et l’autre ces précautions, que toute la troupe qu’avait annoncée l’hôtelier entra dans l’hôtellerie. Les quatre cavaliers, gens de bonne mine et de riche apparence, ayant mis pied à terre, allèrent descendre la dame de la selle où elle était assise, et l’un d’eux, la prenant dans ses bras, la porta sur une chaise qui se trouvait à l’entrée de la chambre où Cardénio s’était caché. Pendant tout ce temps, ni elle ni eux n’avaient quitté leurs masques, ni prononcé le moindre mot; seulement, lorsqu’ on la

posa sur sa chaise, la dame, poussant un profond soupir, laissa tomber ses bras, comme une personne malade et défaillante. Les valets de pied menèrent les chevaux à l'écurie. A la vue de ce qui se passait, le curé, désireux de savoir quels étaient ces gens qui gardaient si soigneusement le silence et l'incognito, s'en alla trouver les valets de pied, et questionna l'un d'eux sur ce qu'il avait envie de savoir. «Pardine, seigneur, répondit celui-ci, je serais bien embarrassé de vous dire qui sont ces cavaliers; seulement c'a m'a l'air de gens de distinction, principalement celui qui est venu prendre dans ses bras cette dame que vous avez vue, et si je le dis, c'est parce que tous les autres lui portent rèspect, et ne font rien que ce qu'il ordonne. — Et la dame, qui est-elle? demanda le curé. — Je ne vous le dirai pas davantage, répondit le valet; car, en toute la route, je ne lui ai pas vu un coin de la figure. Pour ce qui est de soupirer, oh! ça, je l'ai entendue bien des fois, et pousser des gémissements si tristes, qu'on dirait qu'avec chacun d'eux elle veut rendre l'âme. Mais il n'est pas étonnant que nous n'en sachions, mon camarade et moi, pas plus long que je ne vous en dis, car il n'y a pas plus de deux jours que nous les accompagnons. Ils nous ont rencontrés sur le chemin, et nous ont priés et persuadés de les suivre jusqu'en Andalousie, en nous promettant de nous bien payer. — Avez-vous entendu nommer quelqu'un d'entre eux? demanda le curé. — Non, par ma foi, répondit l'autre; ils cheminent tous en si grand silence, qu'on dirait qu'ils en ont fait vœu. On n'entend rien autre chose que les soupirs et les sanglots de cette pauvre dame, que c'est à vous fendre le cœur, et nous croyons sans aucun doute qu'elle va contre son gré et par violence, en quelque part qu'on la mène. Autant qu'on en peut juger par sa robe noire, elle est religieuse, ou va bientôt le devenir, ce qui est le plus probable, et peut-être est-elle si triste parce qu'elle n'a pas de goût pour le couvent. — Tout cela peut bien être, » reprit le curé; et, quittant l'écurie, il revint trouver Dorothée. Celle-ci, dès quelle eut entendu soupirer la dame voilée, émue de la compassion naturelle à son sexe, s'approcha d'elle et lui dit : «Qu'avez-vous, madame, quel mal sentez-vous? si c'était quelqu'un de ceux que les femmes ont l'habitude et l'expérience de soigner, je me mets de bien grand cœur à votre service. » A tout cela, la plaintive dame se taisait et ne répondait mot, et, bien que Dorothée renouvelât ses offres avec plus d'empressement, elle continuait de garder le silence. Enfin, le cavalier masqué, auquel, d'après le dire du valet de pied, obéissaient tous les autres, revint auprès d'elle, et dit à Dorothée: « Ne perdez pas votre temps,

madame, à faire des offres de service à cette femme: elle est habituée à n'avoir nulle reconnaissance de ce qu'on fait pour elle, et n'essayez pas davantage d'obtenir d'elle une réponse, à moins que vous ne vouliez entendre sortir de sa bouche un mensonge. — Jamais je n'en ai dit, s'écria vivement celle qui s'était tue jusqu'alors; au contraire, c'est pour avoir été trop sincère, trop ennemie de tout artifice, que je me vois aujourd'hui si cruellement malheureuse; et s'il faut en prendre quelqu'un à témoin, je veux vous choisir vous-même, puisque c'est mon pur amour de la vérité qui vous a rendu, vous, faux et menteur. »



Cardénio entendit clairement et distinctement ces propos, car il était si près de celle qui venait de parler, que la seule porte de la chambre de don Quichotte les séparait. Aussitôt jetant un cri perçant, « O mon Dieu ! s'écria-t-il, que viens-je d'entendre? quelle est cette voix qui a frappé mon oreille! » A ces cris, la dame tourna la tête, pleine de surprise et de trouble; et, ne voyant personne, elle se leva pour entrer dans la chambre voisine; mais le cavalier, qui épiait ses mouvements, l'arrêta, sans lui laisser faire un pas de plus. Dans son agitation, elle lit tomber le masque de taffetas qui lui cachait la figure, et découvrit une incomparable beauté, un visage céleste, bien que décoloré et presque hagard, car ses yeux se portaient tour à tour et sans relâche sur tous les endroits où sa vue pouvait atteindre. Elle avait le regard si inquiet, si troublé, qu'elle semblait privée de raison, et ces signes de folie, quoiqu'on en ignorât la cause, excitèrent la pitié dans l'âme de Dorothée et de tous ceux qui la regardaient. Le cavalier la tenait fortement

des deux mains par les épaules, et, tout occupé de la retenir, il ne put relever son masque, qui se détachait et finit par tomber entièrement. Levant alors les yeux, Dorothée, qui soutenait la dame dans ses bras, vit que celui qui la tenait également embrassée était son époux don Fernand. Dès qu'elle l'eut reconnu, poussant du fond de ses entrailles un long et douloureux soupir, elle se laissa tomber à la renverse, complétement évanouie; et, si le barbier ne se fût trouvé près d'elle, pour la retenir dans ses bras, elle aurait frappé la terre. Le curé, accourant aussitôt, lui ôta son voile pour lui jeter de l'eau sur le visage; don Fernand la reconnut alors, car c'était bien lui qui tenait l'autre femme embrassée, et il resta comme mort à cette vue. Cependant il ne lâchait point prise, et continuait à retenir Luscinde (c'était elle qui s'efforçait de s'échapper de ses bras), laquelle avait reconnu Cardénio à ses cris, lorsqu'il la reconnaissait lui-même. Cardénio entendit aussi le gémissement que poussa Dorothée en tombant évanouie; et, croyant que c'était sa Luscinde, il s'élança de la chambre tout hors de lui. La première chose qu'il vit fut don Fernand, qui tenait encore Luscinde embrassée. Don Fernand aussi reconnut sur-le-champ Cardénio, et tous quatre restèrent muets de surprise, ne pouvant comprendre ce qui leur arrivait. Tous se taisaient, et tous se regardaient: Dorothée avait les yeux sur don Fernand, don Fernand sur Cardénio, Cardénio sur Luscinde, et Luscinde sur Cardénio. La première personne qui rompit le silence fut Luscinde, laquelle, s'adressant à don Fernand, lui parla de la sorte : « Laissez-moi, seigneur don Fernand, au nom de ce que vous devez à ce que vous êtes, si nul autre motif ne vous y décide; laissez-moi retourner au chêne dont je suis le lierre, à celui duquel n'ont pu me séparer vos importunités, vos menaces, vos promesses et vos dons. Voyez par quels chemins étranges, et pour nous inconnus, le ciel m'a ramenée devant mon véritable époux. Vous savez déjà, par mille épreuves pénibles, que la mort seule aurait la puissance de l'effacer de ma mémoire. Eh bien! que vos illusions si clairement détruites changent votre amour en haine, votre bienveillance en fureur. Otez-moi la vie ; pourvu que je rende le dernier soupir aux yeux de mon époux bien-aimé, je tiendrai ma mort pour heureuse et bien employée. Peut-être y verra-t-il la preuve de la fidélité que je lui ai gardée jusqu'au dernier souffle de ma vie. »

Dorothée, cependant, ayant repris connaissance, avait entendu ces paroles de Luscinde, dont le sens lui avait fait deviner qui elle était. Voyant que don Fernand ne la laissait pas échapper de ses bras, et ne répondait rien à de si

touchantes prières, elle fit un effort, se leva, alla se jeter à genoux devant les pieds de son séducteur, et, versant de ses beaux yeux deux ruisseaux de larmes, elle lui dit d'une voix entrecoupée: « Si les rayons de ce soleil, que tu tiens éclipsé dans les bras, ne t'ôtent plus, ô mon seigneur, la lumière des yeux, tu auras reconnu que celle qui s'agenouille à tes pieds est l'infortunée, tant qu'il te plaira qu'elle le soit, et la triste Dorothée. Oui, c'est moi qui suis cette humble paysanne que, par ta bonté, ou pour ton plaisir, tu as voulu élever assez haut pour pouvoir se dire à toi; je suis cette jeune fille qui passait, dans les limites de l'innocence, une vie heureuse et paisible, jusqu'au moment où à la voix de tes importunités, de tes propos, d'amour, si sincères en apparence, elle ouvrit les portes à toute retenue et te livra les clefs de sa liberté: présent bien mal agréé par toi, puisque tu m'as réduite à me trouver en ce lieu où tu me trouves à présent, et à t'y voir dans l'état où je te vois. Mais avant tout, je ne voudrais pas qu'il te vint à l'imagination que je suis venue ici sur les pas de mon déshonneur, tandis que je n'y ai été conduite que par ma douleur et le regret de me voir oubliée de toi. Tu as voulu que je fusse à toi, et tu l'as voulu de telle sorte, qu'en dépit du désir que tu peux en avoir à présent, il ne t'est plus possible de cesser d'être à moi. Prends garde, mon seigneur, que l'incomparable affection que je te porte peut bien compenser la beauté et la noblesse pour lesquelles tu m'abandonnes. Tu ne peux être à la belle Luscinde, puisque tu es à moi, ni elle à toi, puisqu'elle est à Cardénio. Fais-y bien attention, il te sera plus facile de te réduire à aimer celle qui t'adore, que de réduire à t'aimer celle qui te déteste. Tu as surpris mon innocence, tu as triomphé de ma vertu; ma naissance t'était connue, et tu sais bien à quelles conditions je me suis livrée à tes vœux; il ne te reste donc aucune issue, aucun moyen d'invoquer l'erreur et de te prétendre abusé. S'il en est ainsi, et si tu n'es pas moins chrétien que gentilhomme, pourquoi cherches-tu tant de détours pour éviter de me rendre aussi heureuse à la fin, que tu l'avais fait au commencement? Si tu ne veux pas de moi pour ce que je suis, ta véritable et légitime épouse, prends-moi du moins pour ton esclave; pourvu que je sois en ton pouvoir, je me tiendrai pour heureuse et bien récompensée. Ne permets pas, en m'abandonnant, que mon honneur périsse sous d'injurieux caquets; ne donne pas une si triste vieillesse à mes parents, car ce n'est pas ce que méritent les loyaux services qu'en bons vassaux ils ont toujours rendus aux tiens. S'il te semble que tu vas avilir ton sang en le mêlant au mien, considère qu'il y a peu de noblesses au monde qui n'aient passé par

ce chemin, et que ce n'est pas celle des femmes qui sert à relever les illustres races. Et d'ailleurs c'est dans la vertu que consiste la vraie noblesse; si celle-là vient à te manquer, par ton refus de me rendre ce qui m'appartient, je resterai plus noble que toi. Enfin, seigneur, ce qui me reste à te dire, c'est que, bon gré, mal gré, je suis ton épouse. J'en ai pour garant tes paroles, qui ne peuvent être menteuses, si tu te vantes encore de ce pour quoi tu me méprises, la signature que tu m'as donnée, le ciel que tu as pris à témoin de tes promesses; et quand même tout cela me manquerait, ce qui ne me manquera pas, c'est ta propre conscience, qui élèvera ses cris silencieux au milieu de tes coupables joies, qui prendra la défense de cette vérité que je proclame, et troublera tes douces jouissances. »

Ces paroles, et d'autres encore, la plaintive Dorothée les prononça d'un ton si touchant, et en versant tant de larmes, que tous ceux qui étaient présents à cette scène, même les cavaliers de la suite de Fernand, sentirent aussi se mouiller leurs yeux. Don Fernand l'écouta, sans répondre un seul mot, jusqu'à ce qu'elle eût fini de parler, et que sa voix fût étouffée par tant de soupirs et de sanglots, qu'il aurait fallu avoir un cœur de bronze pour n'être point attendri des témoignages d'une si profonde douleur. Luscinde aussi la regardait, non moins touchée de son affliction qu'étonnée de son esprit et de sa beauté. Elle aurait voulu s'approcher d'elle et lui dire quelques paroles de consolation; mais les bras de don Fernand la retenaient encore. Celui-ci, plein de trouble et de confusion, après avoir quelque temps fixé ses regards en silence sur Dorothée,, ouvrit enfin les bras, et rendant la liberté à Luscinde., «Tu as vaincu, s'écria-t-il, belle Dorothée, tu as vaincu! Comment aurait-on le courage de résister à tant de vérités réunies? Encore mal remise de son évanouissement, Luscinde ne se fut pas plutôt dégagée, qu'elle défaillit et se laissa tomber à terre; mais près d'elle était Cardénio, qui se tenait derrière don Fernand pour n'être pas reconnu de lui. Oubliant toute crainte, et se hasardant à tout risque, il s'élança pour soutenir Luscinde ; et la recevant dans ses bras, «Si le ciel miséricordieux, lui dit-il, permet que tu retrouves quelque repos, belle, constante et loyale dame, nulle part tu ne l'auras plus sûr et plus tranquille que dans les bras qui te reçoivent aujourd'hui et qui te reçurent dans un autre temps, alors que la fortune me permettait de te croire à moi.» A ces mots, Luscinde jeta les yeux sur Cardénio ; elle avait commence à le reconnaître par la voix; par la vue elle s'assura que c'était bien lui. Hors d'elle-même, et foulant aux pieds toute convenance, elle jeta ses deux bras au cou de Cardénio; et, collant son

visage au sien, « C’est vous, mon seigneur, s’écria-t-elle ; oh ! oui, c’est bien vous qui êtes le véritable maître de cette esclave qui vous appartient, en dépit du destin contraire, en dépit des menaces faites à une vie qui dépend de la vôtre. » Ce fut un spectacle étrange pour don Fernand, et pour tous les assistants, qu’étonnait un événement si nouveau. Dorothée s’aperçut que don Fernand changeait de couleur, et qu’il semblait vouloir tirer vengeance de Cardénio, car elle lui vit avancer la main vers la garde de son épée. Aussitôt, rapide comme l’éclair, elle se jeta à ses genoux, les embrassa, les couvrit de baisers et de pleurs, et, le tenant si étroitement serré qu’elle ne le laissait pas mouvoir: « Que penses-tu faire, lui disait-elle, ô mon unique refuge, dans cette rencontre inattendue! tu as à tes pieds ton épouse, et celle que tu veux qui le soit est dans les bras de son mari. Vois: te sera-t-il possible de défaire ce que le ciel a fait? Ne vaut-il pas mieux que tu consentes à élever jusqu’à la rendre ton égale celle qui, malgré tant d’obstacles, et soutenue par sa constance, a les yeux sur tes yeux, et baigne de larmes amoureuses le visage de son véritable époux? Je t’en conjure, au nom de ce qu’est Dieu, au nom de ce que tu es toi-même ; que cette vue, qui te désabuse, n’excite point ta colère; qu’elle la calme au contraire à tel point, que tu laisses ces deux amants jouir en paix de leur bonheur, tout le temps que leur en accordera le ciel. Tu montreras ainsi la générosité de ton noble cœur, et le monde verra que la raison a sur toi plus d’empire que tes passions. »



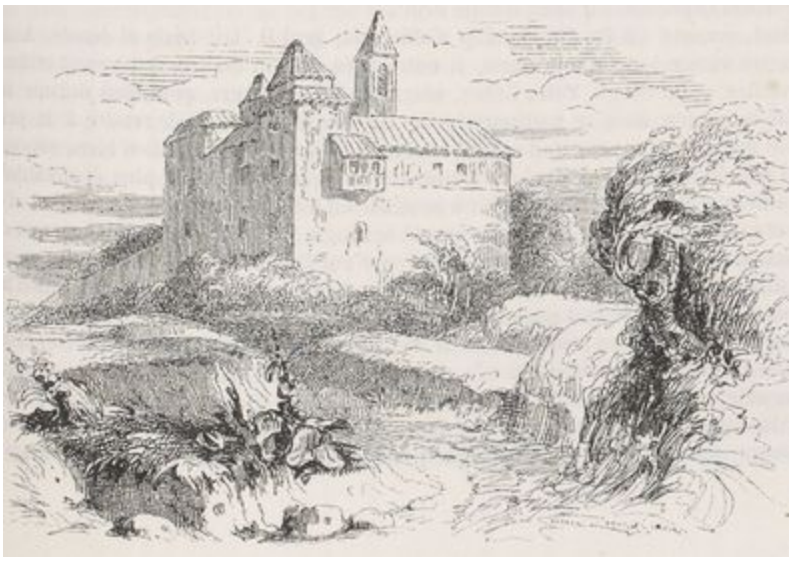
Tandis que Dorothée parlait ainsi, Cardénio, sans cesser de tenir Luscinde étroitement embrassée, ne quittait pas Fernand des yeux, bien résolu, s'il lui voyait faire quelque geste menaçant, à se défendre de son mieux contre lui et contre tous ceux qui voudraient l'attaquer, dût-il lui en coûter la vie. Mais, en ce même instant, les amis de don Fernand accoururent d'un côté; de l'autre, le curé et le barbier, qui s'étaient trouvés présents à toute la scène, sans qu'il y manquât le bon Sancho Panza, tous entouraient don Fernand, le suppliant de prendre pitié des larmes de Dorothée, et de ne point permettre, si, comme ils en étaient convaincus, elle avait dit la vérité, que ses justes espérances fussent déçues. «Considérez, seigneur, ajouta le curé, que ce n'est point le hasard, ainsi que cela parait être, mais une disposition particulière de la Providence, qui vous a tous réunis dans un endroit où, certes, chacun de vous y pensait le moins; considérez que la mort seule peut enlever Luscinde à Cardénio, et que, dût-on les séparer avec le tranchant d'une épée, la mort leur semblerait douce en mourant ensemble. Dans les cas désespérés, irrémédiables, c'est le comble de la raison de se vaincre soi-même et de montrer un cœur généreux. Permettez donc, par votre propre volonté, que ces deux époux jouissent d'un bonheur que le ciel leur accorde déjà. D'ailleurs, jetez aussi les yeux sur la beauté de Dorothée; voyez-vous beaucoup de femmes qui puissent, non la surpasser en attraits, mais

seulement l'égaler? A sa beauté se joignent encore son humilité touchante et l'extrême amour qu'elle vous porte. Enfin considérez surtout que, si vous vous piquez d'être gentilhomme et chrétien, vous ne pouvez faire autre chose que tenir la parole engagée. C'est ainsi que vous apaiserez Dieu, et que vous satisferez les gens éclairés qui savent très-bien reconnaître que c'est une prérogative de la beauté, lorsque la vertu l'accompagne, de pouvoir s'élever au niveau de toute noblesse, sans faire déroger celui qui l'élève à sa hauteur, et qui savent aussi qu'en cédant à l'empire de la passion, lorsqu'on ne pèche point pour la satisfaire, on demeure à l'abri de tout reproche.» A ces raisons, chacun ajouta la sienne, si bien que le noble cœur de don Fernand, où battait enfin un sang illustre, se calma, s'attendrit, et se laissa vaincre par la puissance de la vérité. Pour témoigner qu'il s'était rendu, et qu'il cédait aux bons avis, il se baissa, prit Dorothée dans ses bras, et lui dit : «Levez-vous, madame; il n'est pas juste que je laisse agenouiller à mes pieds celle que je porte en mon âme; et si, jusqu'à présent, je ne vous ai pas prouvé ce que je viens de dire, c'est peut-être par un ordre exprès du ciel, quia voulu qu'en voyant avec quelle constance vous m'aimez, je susse vous estimer autant que vous en êtes digne. Je vous demande une chose, c'est de ne pas me reprocher l'abandon et l'oubli dont vous avez été victime, car la même force qui me contraignit à faire en sorte que vous fussiez à moi, m'a poussé ensuite à tâcher de n'être plus à vous. Si vous en doutez, tournez les yeux et regardez ceux de Luscinde, maintenant satisfaite; vous y trouverez l'excuse de toutes mes fautes. Puisqu'elle a trouvé ce qu'elle désirait, et moi ce qui m'appartient, qu'elle vive, tranquille et contente, de longues années avec son Cardénio; moi, je prierai le ciel à genoux qu'il m'en laisse vivre autant avec ma Dorothée. » En disant ces mots, il la serra de nouveau dans ses bras, et joignit son visage au sien, avec un si tendre transport, qu'il lui fallut se faire violence pour que les larmes ne vinssent pas aussi donner leur témoignage de son amour et de son repentir. Luscinde et Cardénio ne retinrent point les leurs, non plus que ceux qui se trouvaient présents, et tout le monde se mit si bien à pleurer, les uns de leur propre joie, les autres de la joie d'autrui, qu'on aurait dit que quelque grave et subit accident les avait tous frappés. Sancho lui-même fondait en larmes, mais il avoua depuis qu'il n'avait pleuré que parce que Dorothée n'était pas, comme il l'avait cru, la reine Micomicona, de laquelle il attendait tant de faveurs.

Pendant quelque temps, les pleurs durèrent, ainsi que la surprise et l'admiration. Enfin Luscinde et Cardénio allèrent se jeter aux genoux de don Fernand, et lui rendirent grâce de la faveur qu'il leur accordait, en termes si touchants, que don Fernand ne savait que répondre, et que, les ayant fait relever, il les embrassa avec les plus vifs témoignages de courtoisie et d'affection. Ensuite il pria Dorothée de lui dire comment elle était venue à un endroit si éloigné de son pays natal. Dorothée lui conta, en termes succincts et élégants, tout ce qu'elle avait précédemment raconté à Cardénio; et don Fernand, ainsi que les cavaliers qui l'accompagnaient, furent si charmés de son récit, qu'ils auraient voulu qu'il durât davantage, tant la belle paysanne avait de grâce à conter ses infortunes. Dès qu'elle eut fini, don Fernand raconta à son tour ce qui lui était arrivé dans la ville, après avoir trouvé sur le sein de Luscinde le papier où elle déclarait qu'elle était l'épouse de Cardénio et ne pouvait être la sienne. « Je voulus la tuer, dit-il, et je l'aurais fait si ses parents, ne m'eussent retenu; alors je quittai sa maison, confus et courroucé, avec le dessein de me venger d'une manière éclatante. Le lendemain j'appris que Luscinde s'était échappée de chez ses parents, sans que personne pût dire où elle était allée. Enfin, au bout de plusieurs mois, je sus qu'elle s'était retirée dans un couvent, témoignant la volonté d'y rester toute sa vie, si elle ne pouvait la passer avec Cardenio. Dès que je sus cela, je choisis pour m'accompagner ces trois gentilshommes, et je me rendis au monastère où elle s'était réfugiée. Sans vouloir lui parler, dans la crainte que, sachant mon arrivée, on ne fit bonne garde au couvent, j'attendis qu'un jour le parloir fût ouvert; alors, laissant deux de mes compagnons garder la porte, j'entrai avec l'autre pour chercher Luscinde dans la maison. Nous la trouvâmes au cloître, causant avec une religieuse, et, l'enlevant par force, sans lui donner le temps d'appeler au secours, nous la conduisîmes au premier village où nous pûmes nous munir de ce qui était nécessaire pour l'emmener. Tout cela s'était fait aisément, le couvent étant isolé au milieu de la campagne et loin des habitations. Quand Luscinde se vit en mon pouvoir, elle perdit d'abord connaissance; et, depuis qu'elle fut revenue de cet évanouissement, elle n'a fait autre chose que verser des larmes et pousser des soupirs, sans vouloir prononcer un mot. C'est ainsi, dans le silence et les larmes, que nous sommes arrivés à cette hôtellerie, qui est pour moi comme si je fusse arrivé au ciel, où se terminent et s'oublient toutes les disgrâces de la terre. »







CHAPITRE XXXVII.

Où se poursuit l'histoire de la fameuse infante Micomicona, avec d'autres gracieuses aventures.



SANCHO écoutait tous ces propos, non sans avoir l'âme navrée, car il voyait s'en aller en fumée les espérances de sa dignité, depuis que la charmante princesse Micomicona s'était changée en Dorothée et le géant Pantafilando en don Fernand; et cela, tandis que son maître dormait comme un bienheureux sans se douter de tout ce qui se passait. Dorothée ne pouvait se persuader que son bonheur ne fût pas un songe; Cardénio avait la même pensée, que Luscinde partageait aussi. Pour don Fernand, il rendait grâce au ciel de la faveur qu'il lui avait faite, en le tirant de ce labyrinthe inextricable, où il courait si grand risque de son honneur et de son salut. Finalement, tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie faisaient éclater leur joie de l'heureux dénoûment qu'avaient eu à la fois tant d'aventures enlacées ensemble, et qui paraissaient désespérées. Le curé, en homme d'esprit, faisait ressortir ce miraculeux enchaînement, et félicitait chacun de la part qu'il avait acquise dans ce bonheur général. Mais c'était encore l'hôtesse qui se réjouissait le plus haut, à cause de la promesse que lui avaient faite le curé et Cardénio de lui payer tous les dommages et intérêts auxquels don Quichotte lui avait donné droit.

Seul, comme on l'a dit, Sancho s'affligeait; seul il était triste et désolé. Aussi, avec un visage long d'une aune, il entra près de son maître, qui venait enfin de s'éveiller, et lui dit : « Votre Grâce, seigneur Triste-Figure, peut bien dormir tant qu'il lui plaira, sans se mettre en peine de tuer le géant, ni de rendre à la princesse son royaume; car tout est fait et conclu. — Je le crois pardieu bien, répondit don Quichotte, car j'ai livré au géant la plus démesurée et la plus épouvantable bataille que je pense jamais avoir à soutenir en tous les jours de ma vie; et d'un revers, crac, je lui ai fait voler la tête, et le sang a jailli en telle abondance, que des ruisseaux en coulaient par terre comme si c'eût été de l'eau. — Vous feriez mieux de dire comme si c'eût été du vin, repartit Sancho; car il faut que Votre Grâce apprenne, si elle ne le sait pas encore, que le géant mort est une outre crevée, que le sang répandu sont les trente pintes de vin rouge qu'elle avait dans le ventre, et que la tête coupée est la gueuse qui m'a mis au monde; et maintenant que la machine s'en aille à tous les diables! — Que dis-tu là, fou! s'écria don Quichotte; as-tu perdu l'esprit? — Levez-vous, seigneur, répondit Sancho, vous verrez la belle besogne que vous avez faite, et ce que nous avons à payer. Et vous verrez aussi la reine Micomicona changée en une simple dame qui s'appelle Dorothée, et d'autres aventures encore qui vous étonneront, si vous y comprenez quelque chose. — Rien de cela ne m'étonnerait, reprit don Quichotte; car, si tu as bonne mémoire, l'autre fois que nous nous sommes arrêtés dans ce logis, ne t'ai-je pas dit que tout ce qui s'y passait était chose de magie et d'enchantement? Il ne serait pas étonnant qu'il en fût de même cette fois. — Je pourrais croire à tout cela, répondit Sancho, si ma berne avait été de la même espèce; mais elle fut, par ma foi, bien réelle et bien véritable. J'ai vu, de mes deux yeux, que l'hôtelier, le même qui est là au jour d'aujourd'hui, tenait, un coin de la couverture, et qu'il me faisait sauter vers le ciel, riant et se gaussant de moi, avec autant de gaieté que de vigueur. Et je m'imagine, tout simple et pécheur que je suis, qu'où l'on reconnaît les gens il n'y a pas plus d'enchantement que sur ma main, mais seulement des coups à recevoir et des marques à garder. — Allons, mon enfant, dit don Quichotte, Dieu saura bien y remédier; mais donne, que je m'habille, et laisse-moi sortir d'ici pour aller voir ces aventures et ces transformations dont tu parles. »



Sancho lui donna ses habits, et pendant qu'il lui aidait à les mettre, le curé conta à don Fernand et à ses compagnons les folies de don Quichotte, ainsi que la ruse qu'on avait employée pour le tirer de la Roche-Pauvre, où il s'imaginait avoir été conduit, par les rigueurs de sa dame. Il leur conta aussi presque toutes les aventures qu'il avait apprises de Sancho, ce qui les surprit et les amusa beaucoup, car il leur sembla, comme il semblait à tout le monde, que c'était la plus étrange espèce de folie qui pût entrer dans une cervelle dérangée. Le curé ajouta que l'heureuse métamorphose de la princesse ne permettant plus de mener à bout leur dessein, il fallait chercher et inventer quelque autre artifice pour pouvoir ramener don Quichotte jusque chez lui. Cardénio s'offrit à continuer la pièce commencée, dans laquelle Luscinde pourrait convenablement jouer le personnage de Dorothée. — Non, non, s'écria don Fernand, il n'en sera point ainsi; je veux que Dorothée continue son rôle; et si le pays de ce bon gentilhomme n'est pas trop loin, je serai ravi de servir à sa guérison. — Il n'y a pas d'ici plus de deux journées de marche. dit le curé. — Quand même il y en aurait davantage, reprit don Fernand, je les ferais volontiers en échange de cette bonne œuvre. »

En cet instant, don Quichotte parut armé de toutes pièces, l'armet de Mambrin sur la tête, bien que tout bossué, sa rondache au bras, et dans la main sa pique de messier. Cette étrange apparition frappa de surprise don Fernand et tous les nouveaux venus. Ils regardaient avec étonnement ce visage d'une demi-lieue de long, sec et jaune, l'assemblage de ces armes

dépareillées, cette contenance calme et fière, et ils attendaient en silence ce qu'il allait leur dire. Don Quichotte, d'un air grave et d'une voix lente, fixant les yeux sur Dorothée, lui parla de la sorte :



« Je viens d'apprendre, belle et noble dame, par mon écuyer ici présent, que Votre Grandeur s'est annihilée, que votre être s'est anéanti, puisque, de reine et grande dame que vous aviez coutume d'être, vous vous êtes changée en une simple-damoiselle. Si cela s'est fait par ordre du roi négromant votre père, dans la crainte que je ne vous donnasse pas l'assistance convenable, je dis qu'il n'a jamais su et ne sait pas encore la moitié de la messe, et qu'il fut peu versé dans la connaissance des histoires de chevalerie : car, s'il les avait lues et relues avec autant d'attention et aussi souvent que j'ai eu soin de les lire et de les relire, il aurait vu, à chaque pas, comment des chevaliers, d'un renom moindre que le mien, avaient mis fin à des entreprises plus difficiles. Ce n'est pas grand'chose, en effet, que de tuer un petit géant, quelque arrogant qu'il soit; il n'y a pas bien des heures que je me suis vu tête à tête avec lui, et. . . , je ne veux rien dire de plus, pour qu'on ne dise pas que j'en ai menti; mais le temps, qui découvre toutes choses, le dira pour moi, quand nous y penserons le moins. — C'est avec deux outres, et non un géant, que vous vous êtes vu tête à tête, » s'écria l'hôtelier, auquel don Fernand ordonna aussitôt de se taire et de ne plus interrompre le discours de don Quichotte. Celui-ci se reprenant, « Je dis enfin, dit-il, haute dame déshéritée, que si c'est pour une telle

raison que votre père a fait cette métamorphose en votre personne, vous ne devez lui prêter aucune croyance, car il n'y a nul péril sur la terre à travers lequel cette épée ne s'ouvre un chemin, cette épée qui, mettant à vos pieds la tête de votre ennemi, vous remettra en même temps votre couronne sur la tête. »

Don Quichotte n'en dit pas davantage, et attendit la réponse de la princesse. Dorothée, qui savait la résolution qu'avait prise don Fernand de continuer la ruse jusqu'à ce qu'on eût ramené don Quichotte dans son pays, lui répondit avec beaucoup d'aisance, et non moins de gravité: « Qui que ce soit, valeureux chevalier de la Triste-Figure, qui vous ait dit que j'avais changé d'être, ne vous a pas dit la vérité, car ce que j'étais hier, je le suis encore aujourd'hui. Il est vrai que quelque changement s'est fait en moi, à la faveur de certains événements d'heureuse conjoncture, qui m'ont donné tout le bonheur que je pouvais souhaiter. Mais, toutefois, je n'ai pas cessé d'être celle que j'étais auparavant, ni d'avoir la pensée que j'ai toujours eue de recourir à la valeur de votre invincible bras. Ainsi donc, mon seigneur, ayez la bonté de faire réparation d'honneur au père qui m'engendra, et tenez-le désormais pour un homme prudent et avisé, puisqu'il a trouvé, par sa science, un moyen si facile et si sûr de remédier à mes malheurs; car je crois, en vérité, seigneur, qu'à moins d'avoir fait votre rencontre, jamais je n'aurais atteint le bon heur où je suis parvenue. Je dis si vrai, que je prends à témoin de mes paroles la plupart des seigneurs que voici présents. Ce qui reste à faire, c'est de nous mettre en route demain matin; aujourd'hui l'étape serait trop courte; et pour l'heureuse issue de l'entreprise, je l'abandonne à Dieu et à la vaillance de votre noble coeur. »

La gentille Dorothée cessa de parler, et don Quichotte, se tournant vers Sancho avec un visage courroucé, « Maintenant, mon petit Sancho, lui dit-il, j'affirme que vous êtes le plus grand maraud qu'il y ait dans toute l'Espagne. Dis-moi, larron vagabond, ne viens-tu pas de me dire que cette princesse s'était changée en une damoiselle du nom de Dorothée, et que la tête que j'imagine bien avoir coupée au géant était la gueuse qui t'a mis au monde, avec cent autres extravagances qui m'ont jeté dans la plus horrible confusion où je me sois vu en tous les jours de ma vie? Par le Dieu. . . ! (et il regardait le ciel en grinçant des dents) je ne sais qui me tient de faire sur toi un tel ravage que le souvenir en mette du plomb dans la tête à tout autant d'écuyers menteurs qu'il y en aura désormais par le monde au service des chevaliers errants. — Que Votre Grâce s'apaise, mon cher seigneur,

répondit Sancho; il se pourrait bien que je me fusse trompé quant à ce qui regarde la transformation de madame la princesse Micomicona; mais quant à ce qui regarde la tête du géant, ou plutôt la décollation des outres, et à dire que le sang était du vin rouge, oh! vive Dieu, je ne me trompe pas, car les peaux de bouc sont encore au chevet de votre lit, percées de part en part, et la chambre est un lac de vin. Sinon, vous le verrez quand il faudra faire frire les œufs, je veux dire quand Sa Grâce le seigneur hôtelier viendra vous demander le paiement de tout le dégât. Du reste, je me réjouis au fond de l'âme de ce que madame la reine soit restée ce qu'elle était; car j'ai ma part du profit comme chaque enfant de la commune. — Eh bien! Sancho, reprit don Quichotte, je dis seulement que tu es un imbécile : pardonne-moi et n'en parlons plus. — C'est cela, s'écria don Fernand; qu'il n'en suit plus question; et puisque madame la princesse veut qu'on ne se mette en marche que demain, parce qu'il est trop tard aujourd'hui, faisons ce qu'elle ordonne. Nous pourrons passer la nuit en agréable conversation, jusqu'à l'arrivée du jour. Alors nous accompagnerons tous le seigneur don Quichotte, parce que nous voulons être témoins des exploits inouïs qu'accomplira sa valeur dans le cours de cette grande entreprise dont il a bien voulu prendre le fardeau. — C'est moi qui dois vous accompagner et vous servir, répondit don Quichotte; et je suis très-sensible à la grâces qui m'est faite, et très-obligé de la bonne opinion qu'on a de moi, laquelle je m'efforcerai de ne pas démentir, dût-il m'en coûter la vie, et plus encore, s'il est possible. »

Don Quichotte et don Fernand continuaient à échanger des politesses et des offres de services, lorsqu'ils furent interrompus par l'arrivée d'un voyageur qui entra tout à coup dans l'hôtellerie, et dont la vue fit taire tout le monde. Son costume annonçait un chrétien nouvellement revenu du pays des Mores. Il portait un justaucorps de drap bleu, avec des pans très-courts et des demi-manches, mais sans collet; les hauts-de-chausses étaient également de drap bleu, et le bonnet de la même étoffe. Il portait aussi des brodequins jaunes, et un cimeterre moresque pendu à un baudrier de cuir qui lui passait sur la poitrine. Derrière lui entra, assise sur un âne, une femme vêtue à la moresque, le visage voilé, et la tête enveloppée d'une large coiffe. Elle portait, par-dessous, une petite toque de brocart, et une longue robe arabe la couvrait des épaules jusqu'aux pieds. L'homme était d'une taille robuste et bien prise; son âge semblait dépasser un peu quarante ans; il avait le visage brun, la moustache longue et la barbe élégamment

disposée. En somme, il montrait dans toute sa tenue qu'avec de meilleurs vêtements on l'eût pris pour un homme de qualité. Il demanda, en entrant, une chambre particulière, et parut fort contrarié quand on lui dit qu'il n'en restait aucune dans l'hôtellerie. S'approchant néanmoins de celle qui semblait à son costume une femme arabe, il la prit dans ses bras, et la mit à terre. Aussitôt Luscinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille et Maritornes, attirées par ce nouveau costume qu'elles n'avaient jamais vu, entourèrent la Moresque; et Dorothée, qui était toujours aimable et prévenante, s'apercevant qu'elle semblait partager le déplaisir qu'avait son compagnon de ne point trouver une chambre, lui dit avec bonté : « Ne vous affligez point, madame, du peu de commodité qu'offre cette maison: c'est le propre des hôtelleries de n'en avoir aucune. Mais, cependant, s'il vous plaisait de partager notre gîte (montrant du doigt Luscinde, peut-être que, dans le cours de votre voyage, vous n'auriez pas souvent trouvé meilleur accueil. » L'étrangère, toujours voilée, ne répondit rien; mais elle se leva du siége où on l'avait assise, el, croisant ses deux mains sur sa poitrine, elle baissa la tête et plia le corps, en signe de remerciment. Son silence acheva de faire croire qu'elle était Moresque, et qu'elle ne savait pas la langue des chrétiens. En ce moment, revint le captif, qui s'était jusqu'alors occupé d'autres choses. Voyant que toutes ces femmes entouraient celle qu'il avait amenée avec lui, et que celle-ci ne répondait mot à tout ce qu'on lui disait, « Mesdames, leur dit-il, cette jeune fille entend à peine notre langue, et ne sait parler que celle de son pays; c'est pour cela qu'elle n'a pu répondre à ce que vous lui avez demandé. — Nous ne lui demandons rien autre chose, répondit Luscinde, que de vouloir bien accepter notre compagnie pour cette nuit, et de partager la chambre où nous la passerons. Elle y sera reçue aussi bien que le permet un tel lieu, et avec tous les égards qu'on doit à des étrangers, surtout lorsque c'est une femme qui en est l'objet. — Pour elle et pour moi, madame, répliqua le captif, je vous baise les mains, et j'estime à son prix la faveur que vous m'offrez; dans une telle occasion, et de personnes telles que vous, elle ne peut manquer d'être grande. — Dites-moi, seigneur, interrompit Dorothée, cette dame est-elle chrétienne ou musulmane? Son costume et son silence nous font penser qu'elle est ce que nous ne voudrions pas qu'elle fût. — Par le costume et par le corps, répondit le captif, elle est musulmane; mais dans l'âme elle est grandement chrétienne, car elle a grand désir de l'être. — Elle n'est donc pas baptisée? reprit Luscinde. — Pas encore, répliqua le captif; elle n'a pas eu l'occasion

de l'être depuis notre départ d'Alger, sa patrie; et jusqu'à présent, elle ne s'est pas trouvée en péril de mort si imminent, qu'il ait fallu la baptiser avant qu'elle eût appris les cérémonies qu'exige notre sainte mère l'Église. Mais Dieu permettra qu'elle soit bientôt baptisée avec toute la décence que mérite la qualité de sa personne, plus grande que ne l'annoncent son costume et le mien. »



Ces propos donnèrent à tous ceux qui les avaient entendus le désir de savoir qui étaient la Moresque et le captif; mais personne n'osa le demander pour l'instant, voyant bien qu'il était plutôt temps de leur procurer du repos que de les questionner sur leur histoire. Dorothée prit l'étrangère par la main, et, la faisant asseoir auprès d'elle, elle la pria d'ôter son voile. Celle-ci regarda le captif, comme pour lui demander ce qu'on venait de lui dire et ce qu'il fallait faire. Il répondit en langue arabe, qu'on la priait d'ôter son voile, et qu'elle ferait bien d'obéir. Aussitôt, elle le détacha, et découvrit un visage si ravissant, que Dorothée la trouva plus belle que Luscinde, et Luscinde plus belle que Dorothée; et tous les assistants convinrent que, si quelque femme pouvait égaler l'une et l'autre par ses attraits, c'était la Moresque ; il y en eut même qui lui donnèrent sur quelques points la préférence. Et, comme la beauté a toujours le privilége de se concilier les

esprits et de s'attirer les sympathies, tout le monde s'empressa de servir et de fêter la belle Arabe. Don Fernand demanda au captif comment elle s'appelait, et il répondit, Lella Zoraïda[202]; mais, dès qu'elle entendit son nom, elle comprit ce qu'avait demandé le chrétien, et s'écria sur-le-champ, pleine à la fois de dépit et de grâce : « *No, no, Zoraïda; Maria, Maria,* » voulant faire entendre qu'elle s'appelait Marie, et non Zoraïde. Ces paroles, et l'accent pénétré avec lequel la Moresque les prononça, tirent répandre plus d'une larme à quelques-uns de ceux qui l'écoutaient, surtout parmi les femmes, qui sont de leur nature plus tendres et plus compatissantes. Luscinde l'embrassa avec transport, en lui disant : « Oui, oui, Marie, Marie ; » et la Moresque répondit : « *Si, si, Maria. Zoraïda macungé*[203]; c'est-à-dire, *plus de Zoraïde.* »



Cependant la nuit approchait, et, sur l'ordre des compagnons de don Fernand, l'hôtelier avait mis tous ses soins et toute sa diligence à préparer le souper de ses hôtes le mieux qu'il lui fut possible. L'heure venue, ils s'assirent tous à l'entour d'une longue table étroite, faite comme pour un réfectoire, car il n'y en avait ni ronde, ni carrée, dans toute la maison. On offrit le haut bout à don Quichotte, qui essaya vainement de refuser cet honneur, et voulut qu'on mît à ses côtés la princesse Micomicona, puisqu'il

était son chevalier gardien. Ensuite s'assirent Luscinde et Zoraïde, et, en face d'elles, don Fernand et Cardénio; au-dessous d'eux, le captif et les autres gentilshommes; puis, à la suite des dames, le curé et le barbier. Ils soupèrent ainsi avec appétit et gaieté, et leur joie s'accrut quand ils virent que don Quichotte, cessant de manger, et poussé du même esprit qui lui fit autrefois adresser aux chevriers un si long discours, s'apprêtait à parler :



« En vérité, dit-il, mes seigneurs, il faut convenir que ceux qui ont fait profession dans l'ordre de la chevalerie errante voient des choses étranges, merveilleuses, inouïes. Sinon, dites-moi, quel être vivant y a-t-il au monde, qui, entrant à l'heure

qu'il est par la porte de ce château, et nous voyant attablés de la sorte, pourrait juger et croire que nous sommes qui nous sommes? Qui dirait que cette dame assise à mes côtés est la grande reine que nous connaissons tous, et que je suis ce chevalier de la Triste-Figure, dont la bouche de la Renommé répand le nom sur la terre? A présent, il n'en faut plus douter, cet exercice, ou plutôt cette profession surpasse toutes celles qu'ont jamais inventées les hommes, et il faut lui porter d'autant plus d'estime qu'elle est sujette à plus de dangers. Qu'on ôte de ma présence ceux qui prétendraient que les lettres l'emportent sur les armes; car je leur dirais, quels qu'ils fussent, qu'ils ne savent ce qu'ils disent [204]. En effet, la raison que ces gens ont coutume de donner, et dont ils ne sortent jamais, c'est que les travaux de l'esprit surpassent ceux du corps, et que, dans les armes, le corps

seul fonctionne : comme si cet exercice était un vrai métier de portefaix qui n'exigeât que de bonnes épaules; ou comme si, dans ce que nous appelons les armes, nous dont c'est la profession, n'étaient pas comprises les actions de l'art militaire, lesquelles demandent la plus haute intelligence; ou comme si le guerrier qui commande une armée en campagne, et celui qui défend une place assiégée, ne travaillaient point de l'esprit comme du corps. Est-ce, par hasard, avec les forces corporelles qu'on parvient à pénétrer les intentions de l'ennemi, à deviner ses projets, ses stratagèmes, ses embarras, à prévenir le mal qu'on redoute, toutes choses qui sont du ressort de l'entendement, et où le corps n'a, certes, rien à voir? Maintenant, s'il est vrai que les armes exigent, comme les lettres, la coopération de l'esprit, voyons lequel des deux esprits a le plus à faire, de celui de l'homme de lettres, ou celui de l'homme de guerre. Cela sera facile à connaître par la fin et le but que se proposent l'un et l'autre, car l'intention qui se doit le plus estimer est celle qui a le plus noble objet. La fin et le but des lettres (je ne parle point à présent des lettres divines, dont la mission est de conduire et d'acheminer les âmes au ciel; car, à une fin sans fin comme celle-là, nulle autre ne peut se comparer; je parle des lettres humaines) [205], c'est, dis-je, de faire triompher la justice distributive, de rendre à chacun ce qui lui appartient, d'appliquer et de faire observer les bonnes lois. Cette fin, assurément, est grande, généreuse, et digne d'éloge; mais non pas autant, toutefois, que celle des armes, lesquelles ont pour objet et pour but la paix, c'est-à-dire le plus grand bien que puissent désirer les hommes en cette vie. Ainsi, les premières bonnes nouvelles que reçut le monde furent celles que donnèrent les anges, dans cette nuit qui devint notre jour, lorsqu'ils chantaient au milieu des airs : *Gloire soit à Dieu dans les hauteurs célestes, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* De même, le meilleur salut qu'enseigna à ses disciples bien aimés le plus grand maître de la terre et du ciel, ce fut de dire, lorsqu'ils entreraient chez quelqu'un : *Que la paix soit en cette maison !* Et maintes fois encore il leur a dit : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, que la paix soit avec vous* [206], comme le plus précieux bijou que pût donner et laisser une telle main, bijou sans lequel, ni sur la terre, ni dans le ciel, il ne peut exister aucun bonheur. Or, cette paix est la véritable fin de la guerre, et la guerre est la même chose que les armes. Une fois cette vérité admise, que la fin de la guerre c'est la paix, et qu'en cela elle l'emporte sur la fin des lettres, venons maintenant aux

travaux de corps du lettré et à ceux de l'homme qui fait profession des armes, et voyons quels sont les plus rudes. »

Don Quichotte poursuivait son discours avec tant de méthode et en si bons termes, qu'il forçait alors tous ceux qui l'entendaient à ne plus le prendre pour un fou ; au contraire, comme ils étaient, pour la plupart, des gentilshommes destinés par leur naissance à l'état des armes, ils l'écoutaient avec beaucoup de plaisir. « Je dis donc, continua-t-il, que voici les travaux et les peines de l'étudiant[207] : d'abord, et par-dessus tout, la pauvreté; non pas que tous les étudiants soient pauvres, mais pour prendre leur condition dans tout ce qu'elle a de pire. Quand j'ai dit que l'étudiant souffre la pauvreté, il me semble que je n'ai rien de plus à dire de son triste sort : car qui est pauvre n'a rien de bon au monde. Cette pauvreté, il la souffre quelquefois par parties; tantôt c'est la faim, tantôt le froid, tantôt la nudité, quelquefois aussi ces trois choses à la fois. Cependant il n'est jamais si pauvre qu'il ne trouve la fin quelque chose à manger, bien que ce soit un peu plus tard que l'heure, bien que ce ne soient que les restes des riches; et c'est là la plus grande misère de l'étudiant, ce qu'ils appellent entre eux *aller à la soupe*[208]. D'une autre part, ils ne manquent pas de quelque cheminée de cuisine, de quelque *brasero* dans la chambre d'autrui, où ils puissent, sinon se réchauffer, au moins se dégourdir un peu; et enfin, la nuit venue, ils dorment tous sous des toits de maisons. Je ne veux pas descendre jusqu'à d'autres menus détails, à savoir : le manque de chemises et la non abondance de souliers, la vétusté et la maigreur de l'habit, et ce goût pour s'empiffrer jusqu'à la gorge, quand la bonne fortune leur envoie quelque banquet. C'est par ce chemin que je viens de peindre, âpre et difficile, qu'en bronchant par-ci et tombant par-là, se relevant d'un côté pour retomber de l'autre, ils arrivent aux degrés qu'ils ambitionnent. Une fois ce but atteint, nous en avons vu beaucoup qui, après avoir passé à travers ces écueils, entre ces Charybde et ces Scylla, arrivent, comme emportés par le vol de la fortune favorable, à gouverner le monde du haut d'un fauteuil, ayant changé leur faim en satiété, leur froid en douce fraîcheur, leur nudité en habits de parade, et leur natte de joncs en draps de toile de Hollande et en rideaux de damas ; prix justement mérité de leur science et de leur vertu. Mais si l'on compare et si l'on balance leurs travaux avec ceux du guerrier, de combien ils restent en arrière ! C'est ce que je vais facilement démontrer.»



CHAPITRE XXXVIII.

On se continue le curieux discours que fit don Quichotte sur les armes et les lettres.



DON Quichotte prit haleine un moment, et continua de la sorte : « Puisque nous avons commencé, à propos de l'étudiant, par la pauvreté et ses diverses parties, examinons si le soldat est plus riche, et nous verrons qu'il n'y a personne de plus pauvre que lui dans la pauvreté même. En effet, il est toujours réduit, ou à la misère de sa solde, qui arrive tard ou jamais, ou à ce qu'il pille de ses mains, au notable péril de sa vie et de son âme. Quelquefois son dénûment arrive à ce point qu'un justaucorps de peau tailladé lui sert à la fois d'uniforme et de chemise; et, au beau milieu de l'hiver, étant en rase campagne, qu'a-t-il pour se défendre de l'inclémence du ciel? Uniquement le souffle de sa bouche, lequel, sortant d'un lieu vide, doit infailliblement en sortir froid, selon toutes les règles de la nature. Maintenant, que la nuit vienne, pour qu'il puisse réparer les souffrances du jour dans le lit qui l'attend Par ma foi, ce sera bien sa faute si ce lit pèche par défaut de largeur, car il peut mesurer sur la terre autant de pieds qu'il lui en faut, puis s'y tourner et retourner tout à son aise, sans crainte de chiffonner les draps. Vienne à présent le jour et l'heure de recevoir les degrés de sa profession, c'est-à-dire vienne un jour de bataille; on lui mettra sur la tête, en guise de bonnet de docteur, une compresse de

charpie pour lui panser quelque blessure de balle qui lui aura peut-être traversé les deux tempes, ou bien qui le laissera estropié d'une jambe ou d'un bras. Si cela n'arrive point ; si le ciel, en sa miséricorde, le conserve vivant et sain de tous ses membres, il pourra bien se faire qu'il reste dans la même pauvreté qu'auparavant; il faudra que d'autres rencontres se présentent, que d'autres batailles se livrent, et qu'il en sorte toujours vainqueur pour arriver à quelque chose : ce sont des miracles qui ne se voient pas souvent. Mais, dites-moi, seigneurs, si vous y avez jamais fait attention, combien sont moins nombreux ceux qu'a récompensés la guerre, que ceux qui ont péri dans ses hasards! Sans doute vous allez me répondre qu'il n'y a point de comparaison à faire, que les morts sont innombrables, et que les vivants récompensés peuvent se compter avec trois chiffres. Tout cela est au rebours chez les lettrés; car, avec le pan de leur robe, je ne veux pas dire avec leurs manches[209], ils trouvent toujours de quoi vivre : aussi, bien que la peine du soldat soit beaucoup plus grande, la récompense l'est beaucoup moins. A cela, l'on ne manquera pas de répondre qu'il est plus facile de rémunérer convenablement deux mille lettrés que trente mille soldats, car on récompense les premiers en leur conférant des offices qui doivent à toute force appartenir aux gens de leur profession, tandis que les autres ne peuvent être récompensés qu'aux dépens du seigneur qu'ils servent; mais cette impossibilité fortifie d'autant plus la raison que j'ai pour moi. Au reste, laissons cela de côté, car c'est un labyrinthe de fort difficile issue, et revenons à la prééminence des armes sur les lettres. La question est encore à décider, entre les raisons que chacune des parties allègue en sa faveur. Les lettres disent, pour leur part, que, sans elles, les armes ne pourraient subsister, car la guerre aussi a ses lois, auxquelles elle est soumise, et toutes les lois tombent dans le domaine des lettres et des lettrés. A cela les armes répondent, que, sans elles, les lois ne pourraient pas subsister davantage, car c'est avec les armes que les républiques se défendent, que les royaumes se conservent, que les villes se gardent, que les chemins deviennent sûrs, que les mers sont purgées de pirates; finalement, sans leur secours, les républiques, les royaumes, les monarchies, les cités, les chemins de terre et de mer seraient perpétuellement en butte aux excès et à la confusion qu'entraîne la guerre, tout le temps qu'elle dure et qu'elle use de ses priviléges et de ses violences. C'est un fait reconnu que, plus une chose coûte, plus elle s'estime et doit s'estimer. Or, pour qu'on devienne éminent dans les lettres, qu'en coûte-t-il? du temps, des veilles, la faim, la

nudité, des maux de tête, des indigestions d'estomac, et d'autres choses de même espèce que j'ai déjà rapportées en partie. Mais à celui qui veut devenir au même degré bon soldat, il en coûte autant de souffrances qu'a l'étudiant, sauf qu'elles sont incomparablement plus grandes, puisqu'à chaque pas il court risque de la vie. Quelle crainte du dénûment ou de la pauvreté peut tourmenter un étudiant, qui approche de celle que ressent un soldat, lorsque, se trouvant enfermé dans une place assiégée, et faisant sentinelle à l'angle de quelque ravelin, il entend que l'ennemi creuse une mine dans la direction de son poste, et qu'il ne peut remuer de là pour rien au monde, ni fuir le péril qui le menace de si près? Tout ce qu'il peut faire, c'est d'avertir son capitaine de ce qui se passe, pour qu'on remédie au danger par une contre-mine; et lui reste là, attendant que tout à coup l'explosion le fasse voler aux nues sans ailes, et retomber dans l'abîme sans sa volonté. Si ce Péril ne semble pas encore assez formidable, voyons s'il n'est pas surpassé dans l'abordage de deux galères qui s'accrochent par leurs proues au milieu du vaste Océan, ne laissant, dans leur enlacement mutuel, d'autre espace au soldat que les deux pieds de la planche d'éperon. Il voit devant lui autant de ministres de la mort qu'il y a de bouches de canon et d'arquebuses braquées sur le pont ennemi, à la longueur d'une lance; il voit qu'au premier faux pas, il ira visiter les profondeurs de l'empire de Neptune ; et cependant, d'un coup intrépide, emporté par l'honneur qui l'excite, il s'offre pour but à toute cette mousqueterie, et tâche de s'élancer par cet étroit passage sur la galère opposée. Et ce qu'il faut le plus admirer, c'est qu'un soldat n'est pas plutôt tombée là d'où il ne se relèvera plus qu'à la fin du monde, qu'un autre aussitôt le remplace ; si celui-là tombe aussi à la mer qui l'attend comme une proie, un autre lui succède, puis un autre encore, sans leur laisser le temps de mourir : audace et vaillance que rien ne peut surpasser dans les chances de la guerre. Oh ! bienheureux les siècles qui ne connaissaient point la furie épouvantable de ces instruments de l'artillerie, dont je tiens l'inventeur pour damné au fond des enfers, où il reçoit le prix de sa diabolique invention! C'est elle qui est cause qu'un bras infâme et lâche ôte la vie au plus valeureux chevalier; que, sans savoir ni d'où, ni comment, au milieu de l'ardeur et du transport qui enflamment un cœur magnanime, arrive une balle égarée, tirée peut-être par tel qui s'est enfui, épouvanté du feu de sa maudite machine, et voilà qu'elle détruit les pensées et tranche la vie de tel autre qui méritait d'en jouir de longues années[210] Aussi, quand j'y fais réflexion, il me prend envie de dire

que je regrette au fond de l'âme d'avoir embrassé cette profession de chevalier errant, dans un âge aussi détestable que celui où nous avons le malheur de vivre. Certes, aucun péril ne me fait sourciller; mais cependant il me chagrine de penser qu'un peu de poudre et de plomb va m'ôter l'occasion de me rendre célèbre sur toute la face de la terre, par la valeur de mon bras et le tranchant de mon épée. Mais que le ciel fasse ce qui lui plaira; si j'arrive où je prétends, je serai d'autant plus digne d'estime, que j'aurai affronté de plus grands périls que ceux qu'affrontèrent les chevaliers errants des siècles passés. »







Toute cette longue harangue, don Quichotte la débita pendant que les autres soupaient, oubliant lui-même de porter, comme on dit, bouchée à la bouche, bien que Sancho Panza lui eût rappelé à plusieurs reprises de souper aussi, et qu'ensuite il aurait le temps de prêcher autant qu'il lui plairait. Quant à ceux qui l'avaient écouté, ils éprouvèrent une nouvelle compassion en voyant qu'un homme d'une si saine intelligence, et qui discourait si bien sur tous les sujets, eût perdu l'esprit sans ressource à propos de sa maudite et fatale chevalerie. Le curé lui dit qu'il avait eu parfaitement raison en tout ce qu'il avait avancé à l'avantage des armes, et

que lui-même, quoique lettré et gradué, était précisément du même avis. Le souper fini, on . leva la nappe, et pendant que l'hôtesse, sa fille et Maritornes arrangeaient le galetas de don Quichotte, où l'on avait décidé que les dames se réfugieraient ensemble pour la nuit, don Fernand pria le captif de raconter l'histoire de sa vie. Elle ne pouvait, disait-il, manquer d'être intéressante et curieuse, à en juger par l'échantillon qu'en donnait la compagne qu'il ramenait avec lui. Le captif répondit qu'il ferait de bon cœur ce qu'on lui demandait; qu'il craignait seulement que son histoire ne leur causât point autant de plaisir qu'il souhaitait; mais qu'après tout, pour ne point leur désobéir, il était prêt à la conter. Le curé et les autres assistants le remercièrent et le prièrent de nouveau. Alors, se voyant sollicité par tant de monde, « Il n'est pas besoin de prières, dit le captif, à qui peut donner des ordres. Que Vos Grâces me prêtent leur attention, vous entendrez une relation véritable, dont n'approchent pas peut-être les fables que l'on compose avec des efforts étudiés d'imagination. » A ces mots tous les assistants s'arrangèrent sur leurs siégez, et firent bientôt un grand silence. Quand le captif vit que tout le monde se taisait, attendant qu'il parlât, d'un son de voix agréable et mesures, il commença de la sorte :

CHAPITRE XXXIX.

Où le captif raconte sa vie et ses aventures.



C’EST dans une bourgade des montagnes de Léon qu’est la souche de ma famille, pour qui la nature se montra plus libérale que la fortune. Néanmoins, au milieu de ces pays pauvres, mon père avait acquis la réputation d’être riche, et réellement il l’aurait été, s’il eût mis autant de soin à conserver son patrimoine qu’il en mettait à le dissiper. Cette humeur généreuse et dépensière, il l’avait prise étant soldat, pendant les années de sa jeunesse ; car l’état militaire est une école où le chiche devient libéral et le libéral prodigue; et si quelque soldat se montre avare, c’est comme un de ces phénomènes qui se voient bien rarement. Pour mon père, il passait les limites de la libéralité, et touchait à celles de la profusion, ce qui ne peut que nuire à un homme marié, qui a des enfants pour lui succéder dans son nom et dans son existence. Mon père en avait trois , tous garçons, et tous d’âge à prendre un état. Voyant donc, comme il le disait lui-même, qu’il ne pouvait résister à son humeur, il voulut se priver de la cause qui le rendait si prompt à la dépense et aux largesses ; il voulut se dépouiller de son bien, chose sans laquelle Alexandre lui-même ne semblerait qu’un ladre. Un jour donc, nous ayant appelés tous trois et enfermés dans sa chambre, il nous tint à peu près le discours que je vais rapporter. « Mes chers fils, pour comprendre que je veux votre bien, il suffit de dire et de savoir que vous êtes mes enfants; d’un autre côté, pour croire que je veux

votre mal, il suffit de voir que je ne sais pas tenir la main à la conservation de votre patrimoine. Eh bien ! pour que vous soyez désormais persuadés que je vous aime comme un père, et ne peux désirer votre ruine, je veux faire à votre égard une chose à laquelle il y a longtemps que je pense, et que j'ai mûrement préparée. Vous voilà tous trois en âge de prendre un état dans le monde, ou du moins de choisir une profession qui vous donne, lorsque vous serez tout à fait hommes, honneur et profit. Ce que j'ai pensé, c'est de faire quatre parts de mon bien. Je vous en donnerai trois, à chacun la sienne parfaitement égale, et je garderai l'autre pour vivre le reste des jours qu'il plaira au ciel de m'accorder. Seulement, je voudrais que chacun de vous, après avoir reçu la part de fortune qui lui reviendra, suivit une des carrières que je vais dire. Il y a dans notre Espagne un vieux proverbe, à mon avis sage et véridique, comme ils le sont tous, puisque ce sont de courtes maximes tirées d'une longue expérience ; celui-là dit : *Église, ou mer, ou maison du roi* [211], ce qui signifie plus clairement : qui veut réussir et devenir riche doit entrer dans l'Église, ou naviguer pour faire le commerce, ou se mettre au service des rois dans leurs palais; car on dit encore : *mieux vaut miette de roi que grâce de seigneur.* Je voudrais donc, et telle est ma volonté, que l'un de vous suivit les lettres; un autre le négoce, et que le troisième servit le roi dans ses armées, puisqu'il est fort difficile de le servir dans sa maison, et que si la guerre ne donne pas beaucoup de richesse, en revanche elle procure beaucoup de lustre et de renommée. D'ici à huit jours, je vous donnerai toutes vos parts en argent comptant, sans vous faire tort d'un maravédis, comme les comptes vous le prouveront; maintenant, dites-moi si vous consentez à suivre mon opinion et mon conseil au sujet de la proposition que je vous ai faite. »





Mon père, alors, m'ordonna de répondre, comme étant l'aîné. Après l'avoir engagé à ne pas se défaire de son bien et à en dépenser tout ce qu'il lui plairait; après lui avoir dit que nous étions assez jeunes pour avoir le temps d'en gagner, j'ajoutai que j'obéirais à son désir, et que le mien était de suivre le métier des armes, pour y servir Dieu et le roi. Mon second frère fit les mêmes offres, et choisit d'aller aux Indes pour y porter en marchandises la somme qui formerait son lot. Le plus jeune, et, je le crois aussi, le plus spirituel, répondit qu'il voulait suivre la carrière de l'Église, ou du moins aller terminer ses études à Salamanque. Dès que nous eûmes fini de nous mettre d'accord et de choisir nos professions, mon père nous embrassa tendrement, et mit en œuvre, avec autant de célérité qu'il l'avait dit, tout ce qu'il venait de nous promettre. Il donna à chacun sa part, qui fut (je ne l'ai pas oublié) de trois mille ducats, et en argent, parce qu'un de nos oncles ayant acheté tout le patrimoine pour qu'il ne sortit pas de la famille, le paya comptant. Nous primes tous trois ensemble congé de notre bon père, et, ce même jour, trouvant qu'il y aurait à moi de l'inhumanité à laisser mon père avec si peu de bien pour ses vieux jours, je lui fis prendre deux mille ducats sur mes trois mille, le reste suffisant pour me munir de tout ce qui est nécessaire à un soldat. Mes deux frères, poussés par mon exemple, lui donnèrent chacun mille ducats, de façon qu'il resta quatre mille ducats en argent à mon père, outre les trois mille que valait la portion de patrimoine qu'il avait voulu conserver en biens fonds ; enfin nous primes congé de lui et de cet oncle dont j'ai parlé, non sans regrets et sans larmes mutuelles. Ils nous engagèrent, surtout, à leur faire connaître, chaque fois que nous en aurions l'occasion, notre bonne ou mauvaise fortune. Nous le promimes, et, quand ils nous eurent donné le baiser d'adieu et leur bénédiction, l'un de nous prit le chemin de Salamanque, l'autre celui de Séville, et moi celui d'Alicante, où j'avais appris que se trouvait un vaisseau génois faisant un chargement de laine pour retourner en Italie. Il y a, cette année, vingt-deux ans que j'ai quitté la maison de mon père, et pendant tout ce long intervalle, bien que j'aie écrit plusieurs lettres, je n'ai reçu aucune nouvelle de lui ni de mes frères.

Maintenant, je vais brièvement raconter ce qui m'est arrivé depuis cette époque. Je m'embarquai au port d'Alicante; j'arrivai à Gênes, après une heureuse traversée ; de là, je me rendis à Milan, où j'achetai des armes et quelques équipements de soldat, et je voulus aller faire mon enrôlement dans les troupes du Piémont; mais tandis que j'étais en route pour

Alexandrie, j'appris que le grand-duc d'Albe passait en Flandre. Aussitôt, changeant d'avis, je partis à sa suite : je le servis dans les batailles qu'il livra, j'assistai à la mort des comtes de Horn et d'Egmont, et parvins à être nommé enseigne d'un fameux capitaine, natif de Guadalaxara, qu'on appelait Diégo de Urbina [212]. Quelque temps après mon arrivée en Flandre, on y apprit la ligue formée par Sa Sainteté le pape Pie V, d'heureuse mémoire, avec Venise et l'Espagne, contre l'ennemi commun de la chrétienté, le Turc, qui venait d'enlever avec sa flotte la fameuse île de Chypre, appartenant aux Vénitiens, perte fatale et lamentable. On eut la certitude que le général de cette ligue serait le sérénissime infant don Juan d'Autriche, frère naturel de notre grand roi Philippe II. La nouvelle se répandit aussi des immenses préparatifs de guerre qui se faisaient. Tout cela me donna une si extrême envie de prendre part à la campagne navale qui allait s'ouvrir, que, bien que j'eusse l'espoir et l'assurance d'être promu au grade de capitaine à la première occasion, j'aimai mieux tout abandonner, et m'en aller en Italie ; ce que je fis en effet. Ma bonne étoile permit que j'y arrivasse au moment où le seigneur don Juan d'Autriche, ayant débarqué à Gênes, se rendait à Naples pour s'y réunir à la flotte de Venise, jonction qui eut lieu plus tard à Messine. Que dirai-je enfin? Devenu capitaine d'infanterie, honorable emploi que me valut mon bonheur plutôt que mes mérites, je me trouvai à cette grande et mémorable journée de Lépante [213]. Mais en ce jour, si heureux pour la chrétienté, puisque toutes les nations du monde furent désabusées de l'erreur qui leur faisait croire les Turcs invincibles sur mer ; en ce jour où fut brisé l'orgueil ottoman, parmi tant d'heureux qu'il fit (car les chrétiens qui y périrent eurent plus de bonheur encore que ceux qui restèrent vivants et vainqueurs), moi seul je fus malheureux. Au lieu de recevoir, comme au siècle de Rome, une couronne navale, je me vis, dans la nuit qui suivit cette fameuse journée, avec des fers aux pieds et des menottes aux mains. Voici comment m'arriva cette cruelle disgrâce. Uchali [214], roi d'Alger, heureux et hardi corsaire, ayant attaqué et pris à l'abordage la galère capitane de Malte, où trois chevaliers restèrent seuls vivants, et tous trois grièvement blessés[215], la capitane de Jean-André Doria vint à son secours. Je montais cette galère avec ma compagnie, et, faisant ce que je devais en semblable occasion, je sautai sur le pont de la galère ennemie ; mais elle s'éloigna brusquement de celle qui l'attaquait, et mes soldats ne purent me suivre. Je restai seul, au milieu des ennemis, dans

l’impuissance de résister longtemps à leur nombre. Ils me prirent, à la fin, couvert de blessures, et comme vous savez, seigneurs, qu’Uchali parvint à s’échapper avec toute son escadre, je restai son prisonnier. Ainsi, je fus le seul triste parmi tant d’heureux, et le seul captif parmi tant de délivrés, puisqu’en ce jour quinze mille chrétiens qui ramaient sur les bancs des galères turques recouvrèrent leur chère liberté.







On me conduisit à Constantinople, où le Grand Seigneur Sélim fit mon maître général de la mer [216], parce qu'il avait rempli son devoir dans la bataille, ayant remporté pour trophée de sa valeur l'étendard de l'ordre de Malte. Je me trouvai l'année suivante, qui était 1572 [217], à Navarin, ramant dans la capitane appelée les *Trois-Fanaux.* Là, je fus témoin de l'occasion qu'on perdit de prendre dans le port toute la flotte turque, puisque les Levantins [218] et les Janissaires qui se trouvaient sur les bâtiments, croyant être attaqués dans l'intérieur même du port, préparèrent leurs hardes et leurs babouches pour s'enfuir à terre, sans attendre le combat, tant était grande la

peur qu'ils avaient de notre flotte. Mais le ciel en ordonna d'une autre façon, non par la faiblesse ou la négligence du général qui commandait les nôtres, mais à cause des péchés de la chrétienté, et parce que Dieu permet que nous ayons toujours des bourreaux prêts à nous punir. En effet, Uchali se réfugia à Modon, qui est une île près de Navarin ; puis, ayant jeté ses troupes à terre, il fit fortifier l'entrée du port, et se tint en repos jusqu'à ce que don Juan se fût éloigné[219] C'est dans cette campagne que tomba au pouvoir des chrétiens la galère qu'on nommait *la Prise,* dont le capitaine était un fils du fameux corsaire Barberousse. Elfe fut emportée par la capitane de Naples appelée *la Louve,* que commandait ce foudre de guerre, ce père des soldats, cet heureux et invincible capitaine, don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz[220]. Je ne veux pas manquer de vous dire ce qui se passa à cette prise de *la Prise*. Le fils de Barberousse était si cruel et traitait si mal ses captifs, que ceux qui occupaient les bancs de sa chiourme ne virent pas plutôt la galère *la Louve* se diriger sur eux et prendre de l'avance, qu'ils lâchèrent tous à la fois les rames, et saisirent leur capitaine, qui leur criait du gaillard d'arrière de ramer plus vite; puis se le passant de banc en banc, de la poupe à la proue, ils lui donnèrent tant de coups de dents, qu'avant d'avoir atteint le mât, il avait rendu son âme aux enfers, tant étaient grandes la cruauté de ses traitements et la haine qu'il inspirait [221].



Nous retournâmes à Constantinople, et, l'année suivante, 1575, on y apprit que le seigneur don Juan d'Autriche avait emporté Tunis d'assaut, et qu'il avait livré cette ville à Muley-Hamet, ôtant ainsi toute espérance d'y

recouvrer le trône à, Muley-Hamida, le More le plus cruel et le plus vaillant qu'ait vu le monde [222]. Le Grand-Turc sentit vivement cette perte, et, avec la sagacité naturelle à tous les gens de sa famille, il demanda la paix aux Vénitiens, qui la désiraient plus que lui. L'année suivante, 1574, il attaqua la Goulette et le fort que don Juan avait élevé auprès de Tunis, le laissant à demi construit[223]. Pendant tous ces événements de la guerre, je restais attaché à la rame sans nul espoir de recouvrer la liberté, du moins par ma rançon, car j'étais bien résolu de ne pas écrire à mon père la nouvelle de mes malheurs. Enfin, la Goulette fut prise, puis le fort. On compta à l'attaque de ces deux places jusqu'à 65,000 soldats turcs payés, et plus de 400,000 Mores et Arabes, venus de toute l'Afrique. Cette foule innombrable de combattants traînaient tant de munitions et de matériel de guerre, ils étaient suivis de tant de maraudeurs, qu'avec leurs seules mains et des poignées de terre ils auraient pu couvrir la Goulette et le fort. Ce fut la Goulette qui tomba la première au pouvoir de l'ennemi, elle qu'on avait crue jusqu'alors imprenable, et non par la faute de sa garnison, qui lit pour la défendre tout ce qu'elle devait et pouvait faire, mais parce que l'expérience montra combien il était facile d'élever des tranchées dans ce désert de sable, où l'on prétendait que l'eau se trouvait à deux pieds du sol, tandis que les Turcs n'en trouvèrent pas à deux aunes. Aussi, avec une immense quantité de sacs de sable, ils élevèrent des tranchées tellement hautes, qu'elles dominaient les murailles de la forteresse, et comme ils tiraient du terre-plein, personne ne pouvait se montrer, ni veiller à sa défense. L'opinion commune fut que les nôtres n'auraient pas dû s'enfermer dans la Goulette, mais attendre l'ennemi en rase campagne et au débarquement. Ceux qui parlent ainsi parlent de loin, et n'ont guère l'expérience de semblables événements, puisque, dans la Goulette et dans le fort, il y avait à peine sept mille hommes. Comment en si faible nombre, eussent-ils été plus braves encore, pouvaient-ils s'aventurer en plaine, et en venir aux mains avec une foule comme celle de l'ennemi? et comment est-il possible de conserver une forteresse qui n'est point secourue, quand elle est enveloppée de tant d'ennemis acharnés, et dans leur propre pays? Mais il parut à bien d'autres, et à moi tout le premier, que ce fut une grâce particulière que fit le ciel à l'Espagne, en permettant la destruction totale de ce réceptacle de perversités, de ce ver rongeur, de cette insatiable éponge qui dévorait tant d'argent dépensé sans fruit, rien que pour servir à

conserver la mémoire de sa prise par l'invincible Charles-Quint, comme s'il était besoin, pour la rendre éternelle, que ces pierres la rappelassent.

On perdit aussi le fort; mais du moins les Turcs ne l'emportèrent que pied à pied. Les soldats qui le défendaient combattirent avec tant de valeur et de constance, qu'ils tuèrent plus de vingt-cinq mille ennemis, en vingt-deux assauts généraux qui leur furent livrés. Aucun ne fut pris sain et sauf des trois cents qui restèrent en vie ; preuve claire et manifeste de leur indomptable vaillance, et de la belle défense qu'ils firent pour conserver ces places. Un autre petit fort capitula: c'était une tour bâtie au milieu de l'île de l'Estagno [224], où commandait don Juan Zanoguera, gentilhomme valencien et soldat de grand mérite. Les Turcs firent prisonnier don Pedro Puertocarrero, général de la Goulette, qui fit tout ce qui était possible pour défendre cette place forte, et regretta tellement de l'avoir laissé prendre, qu'il mourut de chagrin dans le trajet de Constantinople, où on le menait captif. Ils prirent aussi le général du fort, appelé Gabrio Cervellon, gentilhomme milanais, célèbre ingénieur et vaillant guerrier[225] Bien des gens de marque périrent dans ces deux places, entre autres Pagano Doria, chevalier de Saint-Jean , homme de caractère généreux, comme le montra l'extrême libéralité dont il usa envers son frère, le fameux Jean-André Doria. Ce qui rendit sa mort plus douloureuse, c'est qu'il périt sous les coups de quelques Arabes, auxquels il s'était confié, voyant le fort perdu sans ressources, et qui s'étaient. offerts à le conduire, sous un habit moresque, à Tabarca, petit port qu'ont les Génois sur ce rivage pour la pèche du corail. Ces Arabes lui tranchèrent la tête et la portèrent au général de la flotte turque. Mais celui-ci accomplit sur eux notre proverbe castillan, *bien que la trahison plaise, le traître déplaît*, car on dit qu'il fit pendre tous ceux qui lui présentèrent ce cadeau, pour les punir de ne lui avoir pas amené le prisonnier vivant.



Parmi les chrétiens qui furent pris dans le fort, il s'en trouva un, nommé don Pedro de Aguilar, natif de je ne sais quelle ville d'Andalousie, qui avait été porté-enseigne du fort : c'était un soldat de grande bravoure et de rare intelligence, doué surtout d'un talent particulier pour ce qu'on appelle la poésie. Je puis le dire, car son mauvais sort l'amena dans ma galère et sur mon banc, esclave du même patron que moi; et, avant que nous quittassions ce port, il composa deux sonnets en manière d'épitaphes, l'un sur la Goulette et l'autre sur le fort. En vérité, j'ai même envie de vous les dire, car je les sais par cœur, et je crois qu'ils vous donneront plus de plaisir que d'ennui.

Au moment où le captif prononça le nom de don Pedro de Aguilar, don Fernand regarda ses compagnons, qui, tous trois, se mirent à sourire, et quand il vint à parler des sonnets, l'un d'eux lui dit : « Avant que Votre Grâce continue, je vous supplie de me dire ce qu'est devenu ce don Pedro de Aguilar, dont vous parlez. — Tout ce que je sais, répondit le captif, c'est qu'après avoir passé deux ans à Constantinople, il s'enfuit en costume d'Arnaute[226], avec un espion grec; mais j'ignore s'il parvint à recouvrer sa liberté, bien que je le suppose, car, moins d'un an après, je revis ce Grec à Constantinople, mais sans pouvoir lui demander des nouvelles de leur voyage. — Eh bien! je puis vous en donner, répliqua le gentilhomme, car ce don Pedro est mon frère; il est maintenant dans notre pays, bien portant,

riche, marié et père de trois enfants. — Grâces soient rendues à Dieu, reprit le captif, pour tant de faveurs qu'il lui a faites, car, à mon avis, il n'y a pas sur la terre de contentement égal à celui de recouvrer la liberté perdue. — Au reste, continua le gentilhomme, je sais également les sonnets qu'a faits mon frère. — Alors, répondit le captif, je les laisserai dire à Votre Grâce, qui saura les citer mieux que moi. — Volontiers, répondit le gentilhomme; voici celui de la Goulette.



CHAPITRE LX.

Où se continue l’histoire du captif.

SONNET.



AMES heureuses, qui, libres, par vos belles actions, de l’enveloppe mortelle, vous êtes élevées de la bassesse de la terre à la hauteur du ciel;

« Vous qui, brûlant de zèle et de noble colère, avez exercé la force de vos corps ; qui de votre sang et du sang d’autrui avez rougi les flots de la mer et le sable du sol;

« La vie a manqué avant la valeur à vos bras fatigués, qui, en mourant, tout vaincus qu’ils sont, remportent la victoire;

« El, dans cette triste chute mortelle, vous avez acquis, entre la muraille et le fer, la renommée que donne le monde, et la gloire éternelle des cieux. »

— C’est précisément ainsi que je le sais, dit le captif. — Quant à celui du fort, reprit le gentilhomme, si j’ai bonne mémoire, voici comment il est conçu :

SONNET.

« Du milieu de cette terre stérile et bouleversée, du milieu de ces bastions, renversés à terre, les saintes âmes de trois mille soldats montèrent vivantes à un meilleur séjour.

« Ils avaient d'abord vainement exercé la force de leurs bras courageux, jusqu'à ce qu'enfin, de lassitude et de petit nombre, ils rendirent la vie au fil de l'épée.

« Voilà le sol qu'ont incessamment rempli mille souvenirs lamentables, dans les siècles passés et dans le temps présent.

« Mais jamais, dans son âpre sein, de plus pures âmes n'auront monté au ciel, et jamais il n'aura porté des corps plus vaillants. »

Les sonnets ne furent pas trouvés mauvais, et le captif, après s'être rejoui des bonnes nouvelles qu'on lui donnait de son compagnon, reprit le fil de son histoire. « Après la reddition de la Goulette et du fort, dit-il, les Turcs ordonnèrent que la Goulette fût démantelée; car pour le fort, il n'en restait plus rien à jeter par terre. Afin d'aller plus vite en besogne, on la mina par trois côtés; mais on ne put en aucun endroit faire sauter ce qui semblait le moins solide, c'est-à-dire les murailles antiques, tandis que toutes les nouvelles fortifications qu'avait élevées le Fratin[227] furent aisément, abattues. Finalement, la flotte, victorieuse et triomphante, regagna Constantinople, où, peu de temps après, mourut mon maître Uchali. On l'appelait *Uchali Fartax,* qui veut dire, en langue turque, le *renégat teigneux*[228],parce qu'il l'était effectivement, et c'est l'usage parmi les Turcs de donner aux gens les noms des défauts ou des qualités qu'ils peuvent avoir. Chez eux, en effet, il n'y a que quatre noms de famille, qui viennent également de la maison ottomane; les autres, comme je l'ai dit, prennent leurs noms des vices du corps ou des vertus de l'âme. Ce teigneux, étant esclave, avait ramé quatorze ans sur les galères du Grand Seigneur; et quand il eut trente-quatre ans passes, il se fit renégat, de dépit de ce qu'un Turc lui avait donné un soufflet pendant qu'il ramait; et, pour s'en pouvoir venger, il renia sa foi. Sa valeur fut si grande que, sans passer par les routes

viles et basses que prennent pour s'élever la plupart des favoris du Grand Seigneur, il devint roi d'Alger [229], et ensuite général de la mer, ce qui est la troisième charge de l'empire. Il était Calabrais de nation, et fut moralement homme de bien ; il traitait avec beaucoup d'humanité ses captifs, dont le nombre s'éleva jusqu'à trois mille. Après sa mort, et suivant l'ordre qu'il en donna dans son testament, ceux-ci furent répartis entre ses renégats et le Grand Seigneur (qui est aussi l'héritier de tous ceux qui meurent, et qui prend part comme tous les autres enfants à la succession du défunt). Je tombai en partage à un renégat vénitien, qu'Uchali avait fait prisonnier étant mousse sur un vaisseau chrétien, et qu'il aima tant, qu'il en fit un de ses plus chers mignons. Celui-ci, le plus cruel renégat qu'on vit jamais, s'appelait Hassan-Aga[230] : il devint très-riche, et fut fait roi d'Alger. Je le suivis de Constantinople à cette ville, satisfait d'être si près de l'Espagne ; non que je pensasse à écrire à personne ma douloureuse situation, mais pour voir si la fortune ne me serait pas plus favorable, à Alger qu'à Constantinople, où j'avais, de mille manières, essayé de m'enfuir, sans qu'aucune eût réussi. Je pensais, dans Alger, chercher d'autres moyens d'arriver à ce que je désirais tant, car jamais l'espoir de recouvrer ma liberté ne m'abandonna; et quand, en ce que j'imaginais ou mettais en œuvre, le succès ne répondait pas à l'intention, aussitôt, sans m'abandonner à la douleur, je me forgeais une autre espérance qui , toute faible qu'elle fût, soutint mon courage.

« C'est ainsi que j'occupais ma vie, enfermé dans la prison que les Turcs appellent *bagne* [231], où ils gardent tous les captifs chrétiens, aussi bien ceux du roi que ceux des particuliers, et ceux encore qu'on appelle de l'*almacen,* comme on dirait de la municipalité, parce qu'ils appartiennent à la ville, et servent aux travaux publics. Pour ces derniers, il est difficile que la liberté leur soit rendue; car, étant à tout le monde et n'ayant point de maître particulier, ils ne savent avec qui traiter de leur rançon, même quand ils en auraient une. Dans ces bagnes, comme je l'ai dit, beaucoup de particuliers conduisent leurs captifs, surtout lorsque ceux-ci sont pour être rachetés, parce qu'ils les y tiennent en repos et en sûreté jusqu'au rachat. Il en est de même des captifs du roi quand ils traitent de leur rançon ; ils ne vont point au travail de la chiourme, à moins que la rançon ne tarde à venir, parce qu'alors, pour les forcer d'écrire d'une manière plus pressante, on les fait travailler, et on les envoie comme les autres chercher du bois, ce qui

n’est pas une petite besogne. J’étais donc parmi les captifs du rachat; car, lorsqu’on sut que j’étais capitaine, j’eus beau déclarer que je n’avais ni ressources ni fortune, cela n’empêcha point qu’on ne me rangeât parmi les gentilshommes et les gens à rançon. On me mit une chaîne, plutôt en signe de rachat que pour me tenir en esclavage, et je passais ma vie dans ce bagne, avec une foule d’hommes de qualité désignés aussi pour le rachat. Bien que la faim et le dénùment nous tourmentassent quelquefois, et même à peu près toujours, rien ne nous causait autant de tourment que d’être témoins des cruautés inouïes que mon maître exerçait sur les chrétiens. Chaque jour il en faisait pendre quelqu’un; on empalait celui-là, on coupait les oreilles à celui-ci, et cela pour si peu de chose, ou plutôt tellement sans motif, que les Turcs eux-mêmes reconnaissaient qu’il ne faisait le mal que pour le faire, et parce que son humeur naturelle le portait à être le meurtrier de tout le genre humain[232]. Un seul captif s’en tira bien avec lui; c’était un soldat espagnol, nommé un tel de Saavedra, lequel fit des choses qui resteront de longues années dans la mémoire des gens de ce pays, et toutes pour recouvrer sa liberté. Cependant jamais Hassan-Aga ne lui donna un coup de bâton, ni ne lui en fit donner, ni ne lui adressa une parole injurieuse, tandis qu’à chacune des nombreuses tentatives que faisait ce captif pour s’enfuir, nous craignions tous qu’il ne fût empalé, et lui-même en eut la peur plus d’une fois. Si le temps me le permettait, je vous dirais à présent quelqu’une des choses que fit ce soldat; cela suffirait pour vous intéresser et pour vous surprendre bien plus assurément que le récit de mon histoire [233]. Mais il faut y revenir.

« Au-dessus de la cour de notre prison donnaient les fenêtres de la maison d’un More riche et de haute naissance. Selon l’usage du pays, c’étaient plutôt des lucarnes rondes que des fenêtres; encore étaient-elles couvertes par des jalousies épaisses et serrées. Un jour je me trouvais sur une terrasse de notre prison avec trois de mes camarades, essayant, pour passer le temps, de sauter avec nos chaînes, et seuls alors, car tous les autres chrétiens étaient allés au travail. Je levai les yeux par hasard, et je vis sortir, par l’une de ces lucarnes si bien fermées, une canne de jonc au bout de laquelle pendait un petit paquet, et le jonc s’agitait de haut en bas, comme si l’on nous eût fait signe de venir le prendre. Nous regardâmes attentivement, et l’un de ceux qui se trouvaient avec moi alla se mettre sous la canne, pour voir ce que l’on ferait, et si on la laisserait tomber. Mais dès qu’il fut près

de la muraille, on releva la canne, et on la remua de droite à gauche, comme si l'on eût dit *non* par un signe de tête. Le chrétien s'en revint près de nous, et l'on recommença à baisser la canne avec les mêmes mouvements que d'abord. Un autre de mes compagnons alla tenter l'épreuve, et il lui arriva comme au premier; le troisième ensuite, qui ne fut pas plus heureux que les deux autres. Quand je vis cela, je voulus à mon tour courir la chance, et je ne fus pas plutôt arrivé sous la canne de jonc, qu'on la laissa tomber à mes pieds dans le bagne. Je courus aussitôt détacher le petit paquet, et j'y trouvai un mouchoir noué qui contenait dix *cianis*, monnaie d'or de bas aloi dont les Mores font usage, et qui valent chacun dix de nos réaux. Combien me réjouit la trouvaille, il est inutile de le dire, car ma joie fut égale à la surprise que j'éprouvai en pensant d'où pouvait nous venir cette bonne fortune, ou plutôt à moi, puisqu' en ne voulant lâcher la canne qu'à mon approche, on avait clairement fait entendre que c'était à moi que s'adressait le bienfait. Je pris mon précieux argent, je brisai le jonc, je retournai sur la terrasse pour regarder de nouveau la fenêtre et j'en vis sortir une très-blanche main, qui l'ouvrit et la ferma précipitamment. Cela nous fit comprendre, ou du moins imaginer que c'était de quelque femme habitant cette maison que nous avions reçu cette aumône, et en signe de reconnaissance nous fîmes des révérences [234] à la manière moresque, en inclinant la tête, pliant le corps, et croisant les bras sur la poitrine. Un moment après, on fit paraître par la même lucarne une petite croix faite de morceaux de jonc, qu'on retira aussitôt. Ce signe nous confirma dans la pensée que quelque chrétienne devait être esclave en cette maison, et que c'était elle qui nous faisait ce bien. Mais la blancheur de la main et les bracelets dont elle était ornée détruisirent celte supposition. Alors nous imaginâmes que ce devait être une chrétienne renégate, de celles que leurs maîtres eux-mêmes ont coutume de prendre pour épouses légitimes, chose qu'ils tiennent à grand honneur, car ils les estiment plus que les femmes de leur nation.









« Dans toutes nos conjectures, nous donnions bien loin de la vérité; et, depuis lors, notre unique occupation était de regarder la fenêtre, ce pôle où nous était apparue l'étoile de la canne de roseau. Mais il se passa bien quinze jours sans que nous la revissions, ni la main non plus, ni signal d'aucune espèce. Et bien que, dans cet intervalle, nous eussions mis tous nos soins, toute notre sollicitude à savoir qui habitait cette maison, et s'il s'y trouvait quelque chrétienne renégate, nous ne pûmes rencontrer personne qui nous dit autre chose sinon que là demeurait un More riche et de qualité, appelé Agi-Morato, qui avait été kayd du fort de Bata, emploi de haute importance dans le pays [235]. Mais, quand nous étions le plus loin de croire que d'autres cianis viendraient à pleuvoir par là, nous vîmes tout à coup reparaître la canne de jonc, avec un autre paquet au bout, plus gros que le premier. C'était un jour que le bagne se trouvait, comme la fois précédente, complètement vide. Nous fîmes l'épreuve accoutumée, chacun de mes trois compagnons allant se présenter avant moi; mais le jonc ne se

rendit à aucun d'eux, et ce fut seulement quand j'approchai qu'on le laissa tomber à terre. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or espagnols, et un billet écrit en arabe, à la fin duquel on avait fait une grande croix. Je baisai la croix, je pris les écus, je revins à la terrasse; nous fîmes tous nos révérences, la main se montra de nouveau, puis je fis signe que je lirais le billet, et l'on ferma la fenêtre. Nous restâmes tous étonnés et ravis de l'événement; mais comme aucun de nous n'entendait l'arabe, si notre désir était grand de savoir ce que contenait le papier, plus grande encore était la difficulté de trouver quelqu'un qui pût le lire. Enfin je résolus de me confier à un renégat, natif de Murcie [236], qui s'était donné pour mon grand ami, et duquel j'avais pris des garanties qui l'obligeassent à garder le secret que je lui confierais. Il y a des renégats, en effet, qui ont coutume, lorsqu'ils ont l'intention de retourner en pays de chrétiens, d'emporter avec eux quelques attestations des captifs de qualité, où ceux-ci certifient, dans la forme qu'ils peuvent employer, que ce renégat est homme de bien, qu'il a rendu service aux chrétiens, et qu'il a l'intention de s'enfuir à la première occasion favorable. Il y en a qui recherchent ces certificats avec bonne intention ; d'autres, par adresse et pour en tirer au besoin parti. Ils viennent voler en pays chrétiens; et, s'ils font naufrage, ou s'ils sont arrêtés, ils tirent leurs certificats, et disent qu'on verra par ces papiers qu'ils avaient le dessein de revenir à la foi chrétienne, et que c'est pour cela qu'ils étaient venus en course avec les autres Turcs. Ils se préservent ainsi du premier mouvement d'horreur, se réconcilient avec l'Église, sans qu'il leur en coûte rien, et, dès qu'ils trouvent leur belle, ils retournent en Berbérie faire le même métier qu'auparavant. D'autres font réellement usage de ces papiers, les recherchent à bonne intention, et restent dans les pays chrétiens. Un de ces renégats était l'ami dont je viens de parler, lequel avait des attestations de tous nos camarades, où nous rendions de lui le meilleur témoignage qu'il fût possible. Si les Mores eussent trouvé sur lui ces papiers, ils l'auraient brûlé tout vif. J'appris qu'il savait assez bien l'arabe, non-seulement pour le parler, mais pour l'écrire. Toutefois, avant de m'ouvrir entièrement à lui, je le priai de me lire ce papier que j'avais par hasard trouvé dans une fente de mon hangar. Il l'ouvrit, le regarda quelque temps avec soin, et se mit à l'épeler entre ses dents; je lui demandai s'il le comprenait. « Très-bien, me dit-il, et si vous voulez que je vous le traduise mot pour mot, donnez-moi une plume et de l'encre, ce me sera plus facile. » Nous lui donnâmes aussitôt ce qu'il demandait, et il se mit à traduire peu à peu. Quand il eut

fini, « Tout ce qui est ici en espagnol, dit-il, c'est ce que contient le papier, sans qu'il y manque une lettre. Il faut seulement prendre garde qu'où il y a *Lella Maryem,* cela veut dire *Notre-Dame la Vierge Marie*. » Nous lûmes alors le billet, qui était ainsi conçu :

«Quand j'étais enfant, mon père avait. une esclave[237] qui m'apprit dans ma langue l'azala [238] chrétienne, et qui me dit bien des choses de Lella Maryem ; la chrétienne mourut, et je sais qu'elle n'est point allée au feu, mais auprès d'Allah, car depuis je l'ai vue deux fois, et elle m'a dit d'aller en pays de chrétiens pour voir Lella Maryem, qui m'aime beaucoup. Je ne sais comment y aller. J'ai vu bien des chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a paru gentilhomme, si ce n'est toi. Je suis belle et jeune, et j'ai beaucoup d'argent à emporter avec moi. Vois si tu peux faire en sorte que nous nous en allions; là tu seras mon mari, si tu veux l'être ; et, si tu ne veux pas, cela me sera égal, car Lella Maryem me donnera bien quelqu'un avec qui me marier. C'est moi qui écris cela, mais prends garde à qui tu le feras lire, et ne te fies à aucun More, car ils sont tous trompeurs. Cela me fait grand'peine, et je voudrais que tu ne te découvrisses à personne, car si mon père le sait, il me jettera sur-le-champ dans un puits et me couvrira de pierres. Je mettrai un fil au jonc, attaches-y ta réponse, et si tu n'as personne qui le l'écrive en arabe, fais-la-moi par signes : Lella Maryem fera que je t'entendrai. Qu'elle et Allah le conservent, ainsi que celle croix, que je baise souvent, comme me l'a recommandé la captive. »



« Maintenant, seigneurs, voyez s'il était juste que le contenu de ce billet nous surprit et nous enchantât, Notre étonnement et notre joie éclatèrent de façon que le renégât s'aperçut bien que ce papier n'avait pas été trouvé par hasard, mais qu'il avait été réellement écrit à l'un de nous. Il conjura donc, si ce qu'il soupçonnait était la vérité, de nous fier et de nous ouvrir à lui, nous promettant de hasarder sa vie pour notre délivrance. En parlant ainsi, il tira de son sein un petit crucifix de métal, et, versant d'abondantes larmes, il nous jura, par le Dieu que représentait cette image, et auquel, bien que pécheur et méchant, il avait fidèlement conservé sa croyance, de nous garder le plus loyal secret sur tout ce qu'il nous plairait de lui découvrir. Il lui semblait, à ce qu'il nous dit, ou plutôt il pressentait que, par le moyen de celle qui avait écrit ce billet, nous devions tous obtenir notre liberté, et lui, l'objet de ses ardents désirs, qui était de rentrer dans le giron de la sainte. Église sa mère, dont il était séparé comme un membre pourri, par son ignorance et son péché. C'était avec tant de larmes et avec de telles marques de repentir que le renégat parlait de la sorte, que tous, d'un commun avis, nous consentîmes à lui révéler la vérité de l'aventure, et nous lui en rendîmes en effet un compte exact, sans lui rien cacher. Nous lui fîmes voir la petite fenêtre par où se montrait le bâton de roseau, et lui, remarquant avec soin la maison, promit qu'il mettrait tous ses soins à s'informer des gens qui l'habitaient. Nous pensâmes aussi qu'il serait bon de répondre sur-le-champ au billet de la Moresque, et comme nous avions maintenant quelqu'un qui savait le faire, le rénégat écrivit aussitôt la réponse que je lui dictai, et dont je vais vous dire ponctuellement les propres expressions : car, de tous les détails importants de cette aventure, aucun ne m'est sorti de la mémoire, ni ne m'en sortira tant qu'il me restera un souffle de vie. Voici donc ce que je répondis à la Moresque:

« Que le véritable Allah te conserve, madame, ainsi que cette bienheureuse Maryem, qui est la véritable mère de Dieu, et celle qui t'a mis dans le cœur de t'en aller en pays de chrétiens, parce qu'elle t'aime tendrement. Prie-la de vouloir bien te révéler comment tu pourras mettre en œuvre ce qu'elle t'ordonne ; elle est si bonne, qu'elle le fera. De ma part, et de celle de tous les chrétiens qui se trouvent avec moi, je t'offre de faire pour toi tout ce que nous pourrons jusqu'à mourir. Ne manque pas de m'écrire pour t'informer de ce que tu penses faire; je te répondrai toujours. Le grand Allah nous a donné un chrétien captif qui sait parler et écrire la langue aussi bien que tu le verras par ce billet. Ainsi, sans avoir aucune

inquiétude, tu peux nous informer de tout ce que tu voudras. Quant à ce que tu dis que, si tu arrives en pays de chrétiens, tu dois être ma femme, je te le promets comme bon chrétien, et tu sais que les chrétiens tiennent mieux que les Mores ce qu'ils promettent. Qu'Allah et Maryem, sa mère, t'aient en leur sainte garde. »

« Quand ce billet fut écrit et cacheté, j'attendis deux jours que le bagne fût vide, comme d'habitude, et j'allai aussitôt à la promenade ordinaire de la terrasse pour voir si la canne de jonc paraîtrait; elle ne tarda pas beaucoup à se montrer. Dès que je la vis, bien que je ne pusse voir qui la tenait, je montraile papier, comme pour faire entendre qu'on attachât le fil. Mais déjà il pendait au bâton. J'y liai le billet, et peu de moments après nous vîmes paraître de nouveau notre étoile, avec sa blanche bannière de paix, le petit mouchoir. On le laissa tomber, j'allai le ramasser aussitôt, et nous y trouvâmes, en toutes sortes de monnaies d'or et d'argent, plus de cinquante écus, lesquels doublèrent cinquante fois notre allégresse, et nous affermirent dans l'espoir de la délivrance. Cette même nuit, notre renégat revint au bagne. Il nous dit qu'il avait appris que, dans cette maison, vivait en effet le More qu'on nous avait indiqué, nommé Agi-Morato; qu'il était prodigieusement riche; qu'il avait une fille unique, héritière de tous ses biens, qui passait unanimement dans la ville pour la plus belle femme de toute la Berbérie, et que plusieurs des vice-rois qui étaient venus dans la province l'avaient demandée pour femme [239], mais qu'elle n'avait jamais voulu se marier ; enfin, qu'elle avait eu longtemps une esclave chrétienne, morte depuis peu. Tout cela se rapportait parfaitement au contenu du billet. Nous tînmes ensuite conseil avec le renégat sur le parti qu'il fallait prendre pour enlever de chez elle la Moresque, et venir tous en pays chrétien. Il fut d'abord résolu qu'on attendrait le second avis de Zoraïde (c'est ainsi que s'appelait celle qui veut à présent s'appeler Marie), car nous reconnûmes bien qu'elle seule, et personne autre, pouvait trouver une issue à ces difficultés. Après nous être arrêtés à cela, le renégat nous dit de prendre courage, et qu'il perdrait la vie ou nous rendrait la liberté.

« Pendant quatre jours entiers le bagne resta plein de monde, ce qui fut cause que le bâton de jonc tarda quatre jours à paraître. Au bout de ce temps, et dans la solitude accoutumée, il se montra enfin, avec un paquet si gros, qu'il promettait une heureuse portée. Le jonc s'inclina devant moi, et je trouvai dans le mouchoir un autre billet avec cent écus d'or, sans aucune

monnaie. Le renégat se trouvait présent; nous lui donnâmes à lire le papier dans notre chambrée. Voici ce qu'il contenait :

« Je ne sais, mon seigneur, quel parti prendre pour que nous allions en Espagne, et Lella Maryem ne me l'a pas dit, bien que je le lui aie demandé. Ce qui se pourra faire, c'est que je vous donne par cette fenêtre beaucoup de pièces d'or. Rachetez-vous avec cet argent, toi et tes amis, et qu'un de vous s'en aille en pays de chrétiens, qu'il y achète une barque, et qu'il revienne chercher les autres. On me trouvera, moi, dans le jardin de mon père, qui est à la porte de Bab- Azoun[240] ,près du bord de la mer, où je passerai tout l'été avec mon père et mes serviteurs. De là, pendant la nuit, vous pourrez m'enlever facilement, et me conduire à la barque [241]. Et fais bien attention que tu dois être mon mari ; car sinon, je prierai Maryem qu'il te punisse. Si tu ne te fies à personne assez pour l'envoyer chercher la barque, rachète-toi, et vas-y ; je sais que tu reviendras plutôt qu'un autre, puisque tu es gentilhomme et chrétien. Tâche de savoir où est le jardin ; quand tu viendras le promener par là, je saurai qu'il n'y a personne au bagne, et je te donnerai beaucoup d'argent. Qu'Allah te conserve, mon seigneur. »

« Tel était le contenu du second billet; et dès que nous en eûmes tous pris connaissance, chacun s'offrit pour être racheté et remplir la mission, promettant d'aller et de revenir avec la plus grande ponctualité. Moi-même je m'offris comme les autres. Mais le renégat s'opposa à toutes ces propositions, disant qu'il ne permettrait pas qu'aucun de nous fût mis en liberté avant que tous les autres le fussent en même temps, parce que l'expérience lui avait appris combien, une fois libre, on tenait mal les paroles données dans l'esclavage. Très-souvent, disait-il, des captifs de grande naissance avaient employé ce moyen, rachetant quelqu'un de leurs compagnons pour qu'il allât, avec de l'argent, à Valence ou à Mayorque, armer une barque et revenir chercher ceux qui lui avaient fourni sa rançon; mais jamais on ne les avait revus, parce que le bonheur d'avoir recouvré la liberté et la crainte de la perdre encore effaçaient de leur souvenir toutes les obligations du monde. Pour preuve de cette vérité, il nous raconta brièvement une aventure qui était arrivée depuis peu à des gentilshommes chrétiens, la plus étrange qu'on ait ouï conter dans ces parages, où chaque jour se passent des choses étonnantes [242]. Enfin il finit par nous dire que ce qu'il fallait faire c'était de lui donner, à lui, l'argent destiné à la rançon du chrétien, pour acheter une barque à Alger même, sous prétexte de se faire

marchand et de négocier avec Tétouan et les villes de la côte; et que lorsqu'il serait maître de la barque, il trouverait facilement le moyen de nous tirer du bagne et de nous mettre tous sabord [243]. « D'ailleurs, ajoutait-il, si la Moresque, ainsi qu'elle le promet, donne assez d'argent pour vous racheter tous, rien ne sera plus facile, une fois libres, que de vous embarquer au beau milieu du jour. La plus grande difficulté qui s'offre, c'est que les Mores ne permettent a aucun renégat d'acheter ou d'avoir une barque en leur possession, mais seulement de grands navires pour aller en course, parce qu'ils craignent que celui qui acheté une barque, surtout s'il est Espagnol, ne la veuille avoir uniquement pour se sauver en pays chrétien. Mais je lèverai cet obstacle en mettant un More tagarin[244] de moitié dans l'acquisition de la barque et les bénéfices du négoce. Sous l'ombre de son nom, je deviendrai maiître de la barque, et je tiens dès lors tout le reste pour accompli. »

« Bien qu'il nous eût paru préférable, à mes compagnons et à moi, d'envoyer chercher la barque à Mayorque, ainsi que le disait la Moresque, nous n'osâmes point contredire le renégat, dans la crainte que, si nous ne faisions pas ce qu'il. demandait, il ne nous découvrit, et ne mit en danger de mort nous et Zoraïde, pour la vie de qui nous aurions donné toutes les nôtres. Ainsi nous résolûmes de remettre notre sort dans les mains de Dieu et dans celles du renégat. On répondit à l'instant même à Zoraïde, en lui disant que nous ferions tout ce qu'elle nous conseillait, parce que son idée était aussi bonne que si Lella Maryem la lui eût communiquée, et que c'était à elle seule qu'il appartenait d'ajourner ce projet ou de le mettre immédiatement en œuvre. Je renouvelai enfin, à la suite de cette lettre, la promesse d'être son époux : et un autre jour que le bagne se trouvait solitaire, elle nous descendit, en différentes fois, avec la canne et le mouchoir, jusqu'à deux mille écus d'or. Elle disait, dans un billet, que le prochain *dgiuma*, qui est le vendredi, elle allait au jardin de son père; mais qu'avant de partir elle nous donnerait encore de l'argent; que, si cela ne suffisait pas, nous n'avions qu'à l'en avertir, qu'elle nous en donnerait autant que nous lui en demanderions, parce que son père en avait tant qu'il n'y ferait pas attention, et que d'ailleurs elle tenait les clefs de toutes choses. Nous remîmes aussitôt cinq cents écus au renégat pour l'achat de la barque. Avec huit cents écus je me rachetai. J'avais donné l'argent à un marchand valencien qui se trouvait en ce moment à Alger[245]. Celui-ci me

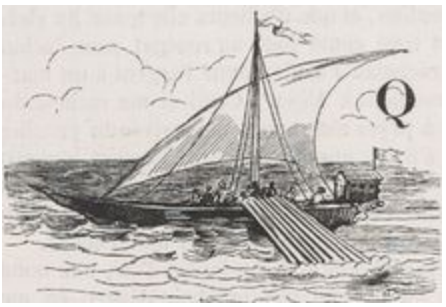
racheta du roi, mais sur parole, et en s'engageant à payer ma rançon à l'arrivée du premier vaisseau qui viendrait de Valence, car, s'il eût aussitôt déboursé l'argent, ç'aurait été donner au roi le soupçon que ma rançon était depuis plusieurs jours à Alger, et que, pour faire un bénéfice, le marchand n'en avait rien dit. Finalement, mon maître était si madré que je n'osai point lui faire compter l'argent tout d'abord.

« La veille du vendredi où la belle Zoraïde devait aller au jardin d'été, elle nous donna encore mille écus d'or, et nous informa de son prochain départ, en me priant, dès que je serais racheté, de me faire indiquer le jardin de son père, et de chercher, en tous cas, l'occasion d'y aller et de la voir. Je lui répondis en peu de mots que je ne manquerais pas de faire ainsi, et qu'elle eût bien soin de nous recommander à Lella Maryem, avec toutes les oraisons que l'esclave lui avait enseignées. Cela fait, on prit des mesures pour que mes trois compagnons se rachetassent aussi, afin de faciliter leur sortie du bagne, et que, me voyant racheté et eux non, tandis qu'il y avait de l'argent pour le faire, le diable n'allât pas leur monter la tête, et leur persuader de faire quelque sottise au détriment de Zoraïde. Bien que leur qualité pût me préserver de cette crainte, cependant je ne voulus pas laisser courir une telle chance à l'affaire. Je les fis donc racheter par le même moyen que j'avais pris pour moi, en remettant d'avance l'argent de la rançon au marchand, pour qu'il pût s'engager en toute sécurité; mais jamais nous ne lui découvrîmes notre secret complot; cette confidence eût été trop dangereuse. »



CHAPITRE XLI.

Où le captif continue son histoire.



QUINZE jours ne se passèrent point sans que notre renégat eût acheté une bonne barque, capable de tenir trente personnes. Pour colorer la chose et prévenir tous soupçons, il résolut de faire et fit en effet le voyage d'un pays appelé Sargel, qui est à vingt lieues d'Alger, du côté d'Oran, où il se fait un grand commerce de figues sèches [246]. Il recommença deux ou trois fois ce voyage, en compagnie du Tagarin dont il nous avait parlé. On appelle *Tagarins*, en Berbérie, les Mores de l'Aragon, et *Mudejarès* ceux de Grenade [247]. Ces derniers se nomment *Elchès* dans le royaume de Fez, et ce sont eux que le roi de ce pays emploie le plus volontiers à la guerre. Chaque fois que le renégat passait avec sa barque, il jetait l'ancre dans une petite cale qui n'était pas à deux portées d'arquebuse du jardin où demeurait Zoraïde. Là, avec les jeunes Mores qui ramaient dans son bâtiment, il se mettait à dessein, tantôt à dire l'*Azala,* tantôt à essayer, comme pour rire, ce qu'il pensait bien faire tout de bon. Ainsi, il allait au jardin de Zoraïde demander des fruits, et le père lui en donnait sans le connaître. Il aurait bien voulu parler à Zoraïde, comme il me le confia depuis, pour lui dire que c'était lui qui devait, par mon ordre, la mener en pays chrétien, et qu'elle attendit patiemment, en toute confiance; mais il ne put jamais y parvenir, parce que les femmes moresques ne se

laissent voir d'aucun More, ni Turc, à moins que ce ne soit par ordre de leur père ou de leur mari. Quant aux captifs chrétiens, elles se laissent voir et entretenir par eux peut-être plus qu'il ne serait raisonnable. Pour moi, j'aurais été fâche qu'il lui eût parlé, car elle se serait effrayée sans doute en voyant son sort confié à la langue d'un renégat. Mais Dieu, qui ordonnait les choses d'autre façon, ne donna point au désir du renégat l'occasion de se satisfaire. Celui-ci, voyant qu'il allait et venait en toute sûreté, dans ses voyages à Sargel; qu'il jetait l'ancre où, quand et comme il lui plaisait; que son associé le Tagarin n'avait d'autre volonté que la sienne; qu'enfin j'étais racheté, et qu'il ne manquait plus que de trouver des chrétiens pour le service des rames, me dit de choisir ceux que je voulais emmener avec moi, outre les gentilshommes rachetés, et de les tenir prévenus pour le premier vendredi, jour où il avait décide qu'aurait lieu notre départ. En conséquence, je parlai à douze Espagnols, tous vigoureux rameurs, et de ceux qui pouvaient le plus librement sortir de la ville. Ce n'était pas facile d'en trouver autant à cette époque, car vingt bâtiments étaient sortis en course, et l'on avait emmené tous les hommes des chiourmes. Ceux-ci ne se rencontrèrent que parce que leur maître ne s'était pas mis en course de toute la saison, ayant à terminer une galiote qui était sur le chantier. Je ne leur dis rien autre chose sinon que, le premier vendredi, dans le tantôt, ils sortissent secrètement un à un, et qu'ils prissent le chemin du jardin d'Agi-Morato, où ils m'attendraient jusqu'à ce que j'arrivasse. Je donnai à chacun cet avis en particulier, en leur recommandant, s'ils voyaient là d'autres chrétiens, de leur dire simplement que je leur avais commandé de m'attendre en cet endroit



« Cette démarche faite, il m'en restait une autre à faire qui me convenait encore davantage: c'était d'informer Zoraïde de l'état où se trouvaient nos affaires, pour qu'elle fût prête et sur le qui-vive, et pour qu'elle ne s'effrayât point si nous l'enlevions à l'improviste avant le temps que, dans sa pensée, devait mettre à revenir la barque des chrétiens. Je résolus donc d'aller au jardin, et de voir si je pourrais lui parler. Sous le prétexte d'aller cueillir quelques herbages, j'y entrai la veille de mon départ, et la première personne que je rencontrai fut son père, lequel s'adressa à moi dans cette langue qu'on parle entre captifs et Mores, sur toutes les côtes de Berbérie, et même à Constantinople, qui n'est ni l'arabe, ni le castillan, ni la langue d'aucune nation, mais un mélange de toutes les langues, avec lequel nous parvenons à nous entendre tous [248]. Il me demanda donc, en cette manière de langage, qui j'étais, et ce que je cherchais dans son jardin. Je lui répondis que j'étais esclave d'Arnaute Mami [249] (et cela, parce que je savais que c'était un de ses amis les plus intimes), et que je cherchais des herbes pour faire une salade. Il me demanda ensuite si j'étais ou non un homme de rachat, et combien mon maître exigeait pour ma rançon. Pendant ces questions et ces réponses, la belle Zoraïde sortit de la maison du jardin, Il y

avait déjà longtemps qu'elle ne m'avait vu, et, comme les Moresques, ainsi que je l'ai dit, ne font aucune façon de se montrer aux chrétiens, et ne cherchent pas davantage à les éviter, rien ne l'empêcha de s'avancer auprès de nous. Au contraire, voyant qu'elle venait à petits pas, son père l'appela et la fit approcher. Ce serait chose impossible que de vous dire à présent avec quelle extrême beauté, quelle grâce parfaite et quels riches atours parut à mes yeux ma bien-aimée Zoraïde. Je dirai seulement que plus de perles pendaient à son beau cou, à ses oreilles, à ses boucles de cheveux, qu'elle n'avait de cheveux sur la tête. Au-dessus des cous-de-pieds, qu'elle avait nus et découverts à la mode de son pays, elle portait deux carcadj (c'est ainsi qu'on appelle en arabe les anneaux ou bracelets des pieds) d'or pur, avec tant de diamants incrustés, que son père, à ce qu'elle m'a dit depuis, les estimait dix mille doublons, et les bracelets qu'elle portait aux poignets des mains valaient une somme égale. Les perles étaient très-fines et très-nombreuses, car la plus grande parure des femmes moresques est de se couvrir de perles en gratins ou en semence. Aussi y a-t-il plus de perles chez les Mores que chez toutes les autres nations. Le père de Zoraïde avait la réputation d'en posséder un grand nombre et des plus belles qui fussent à Alger. Il passait aussi pour avoir dans son trésor plus de deux cent mille écus espagnols, et c'est de tout cela qu'était maîtresse celle qui l'est à présent de moi. Si elle se montrait belle avec tous ces ornements, on peut se faire idée, par les restes de beauté que lui ont laissés tant de souffrances et de fatigues, de ce qu'elle devait être en ces temps de prospérités. On sait que la beauté de la plupart. des femmes a ses jours et ses époques; que les accidents de leur vie la diminuent ou l'augmentent, et qu'il est naturel que les passions de l'âme l'élèvent ou l'abaissent, bien que d'ordinaire elles la flétrissent. Enfin, elle se montra parée et belle au dernier point; du moins, elle me parut la plus riche et la plus ravissante femme qu'eussent encore vue mes yeux. Et, joignant à cela les sentiments de reconnaissance que m'avaient inspirés ses bienfaits, je crus avoir devant moi une divinité du ciel descendue sur la terre pour mon plaisir et mon salut. Dès qu'elle approcha, son père lui dit dans sa langue que j'étais esclave de son ami Arnaute Mami, et que je venais chercher une salade. Elle prit alors la parole, et, dans cette langue mêlée dont je vous ai parlé, elle me demanda si j'étais gentilhomme, et pourquoi je ne m'étais pas encore racheté ; je lui répondis que je venais de l'être et qu'elle pouvait voir, par le prix de ma rançon, combien mon maître m'estimait, puisqu'il avait exigé et touché

quinze cents zoltanis[250]. « En vérité, dit-elle, si tu avais appartenu à mon père, j'aurais fait en sorte qu'il ne te donnât pas pour deux fois autant; car vous autres chrétiens, vous mentez en tout ce que vous dites, et vous vous faites pauvres pour tromper les Mores. — Cela peut bien être, madame, répondis-je ; mais je te proteste que j'ai dit à mon maître la vérité, que je la dis et la dirai à toutes les personnes que je rencontre en ce monde. — Et quand t'en vas-tu? demanda Zoraïde. — Demain, à ce que je crois, lui dis-je. Il y a ici un vaisseau de France qui met demain à la voile, et je pense partir avec lui. — Ne vaudrait-il pas mieux, répliqua Zoraïde, attendre qu'il arrivât des vaisseaux d'Espagne pour t'en aller avec eux, plutôt qu'avec des Français, qui ne sont pas vos amis? — Non, répondis-je; si toutefois il y avait des nouvelles certaines qu'un bâtiment arrive d'Espagne, je me déciderais à l'attendre; mais il est plus sûr de m'en aller dès demain, car le désir que j'ai de me voir en mon pays, auprès des personnes que j'aime, est si fort, qu'il ne me laissera pas attendre une autre occasion, pour peu qu'elle tarde, quelque bonne qu'elle puisse être. — Tu dois sans doute être marié dans ton pays? demanda Zoraïde; et c'est pour cela que tu désires tant aller revoir ta femme. — Non, répondis-je, je ne suis pas marié: mais j'ai donné ma parole de me marier en arrivant. — Est-elle belle, la dame à qui tu l'as donnée? demanda Zoraïde. — Si belle, répliquai-je, que pour la louer dignement, et le dire la vérité, j'affirme qu'elle te ressemble beaucoup. » A ces mots, le père de Zoraïde se mit à rire de bon cœur, et me dit.: «Par Allah, chrétien, elle doit être, bien belle, en effet, si elle ressemble à ma fille, qui est la plus belle personne de tout ce royaume; si tu en doutes, regarde-la bien, et tu verras que je t'ai dit la vérité. » C'était Agi-Morato qui nous servait d'interprète dans le cours de cet entretiens, comme plus habile à parler cette langue bâtarde dont on fait usage en ce pays; car Zoraïde, quoiqu'elle l'entendit également, exprimait plutôt ses pensées par signes que par paroles.



« Tandis que la conversation continuait ainsi, arrive un More tout essoufflé, disant à grands cris que quatre Turcs ont sauté par-dessus les murs du jardin, et qu'ils cueillent les fruits, bien que tout verts encore. A cette nouvelle, le vieillard tressaillit de crainte, et sa fille aussi, car les Mores ont une peur général et presque naturelle des Turcs, surtout des soldats de cette nation, qui sont si insolents et exercent un tel empire sur les Mores leurs sujets, qu'ils les traitent plus mal que s'ils étaient leurs esclaves. Agi-Morato dit aussitôt à Zoraïde: « Fille, retourne vile à la maison, et renferme-toi pendant que je vais parler à ces chiens; toi, chrétien, cherche tes herbes à ton aise, et qu'Allah le ramène heureusement en ton pays. » Je m'inclinai, et il alla chercher les Turcs, me laissant seul avec Zoraïde, qui fit d'abord mine d'obéir à son père; mais, dès qu'il eut disparu derrière les arbres du jardin, elle revint auprès de moi et me dit, les yeux

pleins de larmes: « *Ataméji,* chrétien, *ataméji ?* « ce qui veut dire: « Tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? — Oui, madame lui répondis-,je: mais jamais sans toi. Attends-moi le premier dgiuma, et ne t'effraie pas de nous voir, car, sans aucun doute, nous t'emmènerons en pays de chrétien. » Je lui dis ce peu de mots de façon qu'elle me comprit très-bien, ainsi que d'autres propos que nous échangeâmes. Alors, jetant un bras autour de mon cou, elle commença d'un pas tremblant à cheminer vers la maison. Le sort voulut, et ce pouvait être pour notre perte, si le ciel n'en eût ordonné autrement, que, tandis que nous marchions ainsi embrassés, son père, qui venait déjà de renvoyer les Turcs, nous vit dans cette posture, et nous vîmes bien aussi qu'il nous avait aperçus. Mais Zoraïde, adroite et prudente, ne voulut pas ôter les bras de mon cou; au contraire, elle s'approcha plus près encore, et posa sa tête sur ma poitrine, en pliant un peu les genoux, et donnant tous les signes d'un évanouissement complet. Moi, de mon côté, je feignis de la soutenir contre mon gré. Son père vint en courant à notre rencontre, et voyant sa fille en cet état, il lui demanda ce qu'elle avait; mais comme elle ne répondait pas, «Sans doute, s'écria-t-il, que l'effroi que lui a donné l'arrivée de ces chiens l'aura fait évanouir. » Alors, l'ôtant de dessus ma poitrine, il la pressa contre la sienne. Elle jeta un soupir, et les yeux encore mouillés, se tourna de mon côté, et me dit: « *Améji,* chrétien, *améji*, » c'est-à-dire, « Va-t'en, chrétien, va-t'en. » A quoi son père répondit: « Peu importe, fille, que le chrétien s'en aille, car il ne t'a point fait de mal; et les Turcs sont partis. Que rien ne t'effraie maintenant, et que rien ne te chagrine, puisque les Turcs, ainsi que je le l'ai dit, se sont, à ma prière, en allés par où ils étaient venus. — Ce sont eux, seigneur, dis-je à son père, qui l'ont effrayée, comme tu l'as pensé. Mais puisqu'elle dit que je m'en aille, je ne veux pas lui causer de peine. Reste en paix, et, avec ta permission, je reviendrai, au besoin, cueillir des herbes dans le jardin; car, à ce que dit mon maître, on n'en saurait trouver en aucun autre de meilleures pour la salade. — Tu pourras revenir toutes les fois qu'il te plaira, répondit Agi-Morato ; ma fille ne dit pas cela parce que ta vue ou celle des autres chrétiens la fâche; c'était pour dire que les Turcs s'en allassent qu'elle t'a dit de t'en aller, ou bien parce qu'il était temps de chercher tes herbes. » A ces mots, je pris sur-le-champ congé de tous les deux, et Zoraïde, qui semblait à chaque pas se sentir arracher l'âme, s'éloigna avec son père. Moi, sous prétexte de chercher les herbes de ma salade, je parcourus à mon aise tout le jardin ; je remarquai bien les entrées et les sorties, le fort et le

faible de la maison, et les commodités qui se pouvaient offrir pour le succès de notre entreprise. Cela fait, je revins, et rendis compte de tout ce qui s'était passé au renégat et à mes compagnons, soupirant après l'heure où je me verrais en paisible jouissance du bonheur que m'offrait le ciel dans la belle et charmante Zoraïde.





« Enfin, le temps s'écoula, et amena le jour par nous si désiré. Nous suivîmes ponctuellement tous ensemble l'ordre arrêté dans nos conciliabules après de mûres réflexions, et le succès répondit pleinement à notre espoir. Le vendredi qui suivit le jour où j'avais entretenu Zoraïde dans le jardin, le renégat vint, à l'entrée de la nuit, jeter l'ancre avec sa barque presque en face de la demeure où nous attendait l'aimable fille d'Agi-Morato. Déjà les chrétiens qui devaient occuper les bancs des rameurs étaient avertis et cachés dans divers endroits des environs. Ils étaient tous vigilants et joyeux dans l'attente de mon arrivée, et impatients d'attaquer le navire qu'ils avaient devant les yeux; car, ne sachant point la convention

faite avec le renégat, ils croyaient que c'était par la force de leurs bras qu'il fallait gagner la liberté, en ôtant la vie aux Mores qui occupaient la barque. Il arriva donc qu'à peine je me fus montré avec mes compagnons, tous les autres qui étaient cachés, guettant notre arrivée, accoururent auprès de nous. C'était l'heure où les portes de la ville venaient d'être fermées, et personne n'apparaissait dans toute cette campagne. Quand nous fûmes réunis, nous hésitâmes pour savoir s'il valait mieux aller d'abord chercher Zoraïde, ou faire, avant tout, prisonniers les Mores bagarins[251] qui ramaient dans la barque. Pendant que nous étions encore à balancer, arriva noire renégat, qui nous demanda à quoi nous perdions le temps, ajoutant que l'heure était venue d'agir, et que tous ses Mores, la plupart endormis, ne songeaient guère à se tenir sur leurs gardes. Nous lui dîmes ce qui causait notre hésitation; mais il répondit que ce qui importait le plus, c'était d'abord de s'emparer de la barque, chose très-facile et sans nul danger, puis qu'ensuite nous pourrions aller enlever Zoraïde. Son avis fut unanimement approuvé, et, sans tarder davantage, guidés par lui, nous arrivâmes au petit navire. Il sauta le premier à bord, saisit son cimeterre, et s'écria en langue arabe : « Que personne de vous ne bouge s'il ne veut qu'il lui en coûte la vie. » En ce moment, presque tous les chrétiens étaient entrés à sa suite. Les Mores, qui n'étaient pas gens de résolution, furent frappés d'effroi en écoutant ainsi parler leur arraez [252], et, sans qu'aucun d'eux étendit la main sur le peu d'armes qu'ils avaient, ils se laissèrent en silence garrotter par les chrétiens. Ceux-ci firent cette besogne avec célérité, menaçant les Mores, si l'un d'eux élevait la voix, de les passer tous au fil de l'épée. Quand cela fut fait, la moitié de nos gens restèrent pour les garder, et je revins avec les autres, ayant toujours le renégat pour guide, au jardin d'Agi-Moralo. Le bonheur voulut qu'en arrivant à la porte nous l'ouvrissions avec autant de facilité que si elle n'eût pas été fermée. Nous approchâmes donc en grand silence jusque auprès de la maison, sans donner l'éveil à personne. La belle Zoraïde nous attendait à une fenêtre, et, dès qu'elle entendit que quelqu'un était là, elle demanda d'une voix basse si nous étions *nazarani*, c'est-à-dire chrétiens. Je lui répondis que oui, et qu'elle n'avait qu'à descendre. Quand elle me reconnut, elle n'hésita pas un moment; sans répliquer un mot, elle descendit en toute hâte, ouvrit la porte et se fit voir à tous les yeux, si belle et si richement vêtue, que je ne pourrais l'exprimer. Dès que je la vis, je lui pris une main, et je la baisai; le renégat fit de même ainsi que mes deux

compagnons, et les deux autres aussi, qui, sans rien savoir de l'aventure, firent ce qu'ils nous virent faire, si bien qu'il semblait que tous nous lui rendissions grâce, et la reconnussions pour maîtresse de notre liberté. Le renégat lui demanda en langue moresque si son père était dans le jardin. Elle répondit que oui et qu'il dormait. « Alors il faudra l'éveiller, reprit le renégat, et l'emmener avec nous, ainsi que tout ce qu'il y a de précieux dans ce beau jardin. — Non , s'écria-t-elle, on ne touchera point à un cheveu de mon père; et dans cette maison il n'y a rien de plus que ce que j'emporte, et c'est bien assez pour que vous soyez tous riches et contents. Attendez un peu, et vous allez voir. » A ces mots, elle rentra chez elle, en disant qu'elle reviendrait aussitôt, et que nous restassions tranquilles, sans faire aucun bruit. Je questionnai le renégat sur ce qui venait de se passer entre eux, et quand il me l'eut conté, je lui dis qu'il fallait ne faire en toute chose que la volonté de Zoraïde. Celle-ci revenait déjà, chargée d'un coffret si plein d'écus d'or, qu'elle pouvait à peine le soutenir. La fatalité voulut que son père s'éveillât en ce moments, et qu'il entendit, le bruit qui se faisait dans le jardin. Il s'approcha de la fenêtre, et reconnut sur-le-champ que tous ceux qui entouraient sa maison étaient chrétiens. Aussitôt, jetant des cris perçants, il se mit à dire en arabe : « Aux chrétiens, aux chrétiens! aux voleurs, aux voleurs ! » Ces cris nous mirent tous dans une affreuse confusion. Mais le renégat, voyant le péril que nous courions, et combien il lui importait de terminer l'entreprise avant que l'éveil fût donné , monta, en courant à toutes jambes, à l'appartement d'Agi-Morato. Quelques-uns des nôtres le suivirent, car je n'osai, quant à moi, abandonner Zoraïde. qui était tombée comme évanouie dans mes bras. Finalement, ceux qui étaient montés mirent si bien le temps à profit, qu'un moment après ils descendirent, amenant Agi-Morato, les mains liées et un mouchoir attaché sur la bouche, et le menaçant de lui faire payer un seul mot de la vie. Quand sa fille l'aperçut, elle se couvrit les yeux pour ne point le voir, et lui resta frappé de stupeur, ne sachant pas avec quelle bonne volonté elle s'était remise en nos mains. Mais comme alors les pieds étaient le plus nécessaires, nous regagnâmes en toute hâte notre barque, où ceux qui étaient restés nous attendaient, fort inquiets qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur.





« A peine deux heures de la nuit s’étaient écoulées que nous étions tous réunis dans la barque. On ôta au père de Zoraïde les liens des mains et le mouchoir de la bouche; mais le renégat lui répéta encore que, s’il disait un

mot, c'en était fait de lui. Dès qu'il aperçut là sa fille, Agi-Morato commença à pousser de plaintifs sanglots, surtout quand il vit que je la tenais étroitement embrassée, et qu'elle, sans se plaindre, sans se défendre, sans chercher à s'échapper, demeurait tranquille entre mes bras; mais toutefois il gardait le silence, dans la crainte que le renégat ne mit ses menaces à effet. Au moment où nous allions jeter les rames à l'eau, Zoraïde, voyant dans la barque son père et les autres Mores qui étaient attachés, dit au renégat de me demander que je lui lisse la grâce de relâcher ces Mores, et de rendre à son père la liberté, parce qu'elle se précipiterait plutôt dans la mer que de voir devant ses yeux, et par rapport à elle, emmener captif un père qui l'avait si tendrement aimée. Le renégat me transmit sa prière, et je répondis que j'étais prêt à la contenter. Mais il répliqua que cela n'était pas possible. « Si nous les laissons ici, me dit-il, ils vont appeler au secours, mettre la ville en rumeur, et ils seront cause qu'on enverra de légères frégates à notre poursuite, qu'on nous cernera par terre et par mer, et que nous ne pourrons nous échapper. Ce qu'on peut faire, c'est de leur donner la liberté en arrivant au premier pays chrétien. » Nous nous rendîmes tous à cet avis, et Zoraïde, à laquelle on expliqua les motifs qui nous obligeaient à ne point faire sur-le-champ ce qu'elle désirait, s'en montra satisfaite.

« Aussitôt, en grand silence, mais avec une joyeuse célérité, chacun de nos vigoureux rameurs saisit son aviron, et nous commençâmes, en nous recommandant à Dieu du profond de nos cœurs, à voguer dans la direction des îles Baléares, qui sont le pays chrétien le plus voisin. Mais comme le vent d'est soufflait assez fort et que la mer était un peu houleuse, il devint impossible de suivre la route de Mayorque, et nous fûmes obligés de longer le rivage du côté d'Oran, non sans grande inquiétude d'être découverts de la petite ville de Sargel, qui, sur cette côte, n'est pas à plus de soixante milles d'Alger. Nous craignions aussi de rencontrer dans ces parages quelque galiote de celles qui amènent des marchandises de Tetouan, bien que chacun de nous comptât assez sur lui et sur les autres pour espérer, si nous rencontrions une galiote de commerce qui ne fût point armée en course, non-seulement de ne pas être pris, mais, au contraire, de prendre un bâtiment où nous pourrions achever plus sûrement notre voyage. Tandis qu'on naviguait ainsi, Zoraïde restait à mes côtés, la tête cachée dans mes mains pour ne pas voir son père, et j'entendais qu'elle appelait tout bas Lella Maryem, en la priant de nous assister.

« Nous avions fait environ trente milles quand le jour commença de poindre, mais nous étions à peine à trois portées d'arquebuse de la terre, que nous vîmes entièrement déserte et sans personne qui pût nous découvrir. Cependant, à force de rames, nous gagnâmes la pleine mer, qui s'était un peu calmée, et quand nous fûmes à deux lieues environ de la côte, on donna l'ordre de ramer de quart pendant que nous prendrions quelque nourriture, car la barque était abondamment pourvue. Mais les rameurs répondirent qu'il n'était pas encore temps de prendre du repos, qu'on pouvait donner à manger à ceux qui n'avaient point à faire, et qu'ils ne voulaient pour rien au monde déposer les rames. On leur obéit, et, presque au même instant, un grand vent s'éleva, qui nous força d'ouvrir les voiles et de laisser la rame, en mettant le cap sur Oran, car il n'était pas possible de suivre une autre direction. Cette manœuvre se fit avec rapidité, et nous naviguâmes à la voile, faisant plus de huit milles à l'heure, sans autre crainte que celle de rencontrer un bâtiment armé en course. Nous donnâmes à manger aux Mores bagarins, que le renégat consola en leur disant qu'ils n'étaient point captifs, et qu'à la première occasion la liberté leur serait rendue. Il tint le même langage au père de Zoraïde; mais le vieillard répondit : « Je pourrais, ô chrétiens, attendre toute autre chose de votre générosité et de votre courtoisie, mais ne me croyez pas assez simple pour imaginer que vous allez me donner la liberté. Vous ne vous êtes pas exposés assurément aux périls qu'il y avait de me l'enlever pour me la rendre si libéralement, surtout sachant qui je suis et quels avantages vous pouvez retirer eu m'imposant une rançon. S'il vous plaît d'en fixer le prix, je vous offre dès maintenant tout ce que vous voudrez pour moi et pour cette pauvre enfant, qui est la meilleure et la plus chère partie de mon âme. » En achevant ces mots, il se mit à pleurer si amèrement, qu'il nous fit à tous compassion, et qu'il força Zoraïde a jeter la vue sur lui. Quand elle le vit ainsi pleurer, elle s'attendrit, se leva de mes genoux, pour aller embrasser son père, et, collant son visage au sien, ils commencèrent tous deux à fondre en larmes d'une manière si touchante, que la plupart d'entre nous sentaient aussi leurs yeux se mouiller de pleurs. Mais lorsque Agi-Morato la vit en habit de fête et chargée de tant de bijoux, il lui dit dans sa langue : « Qu'est-ce que cela, ma fille? hier, à l'entrée de la nuit, avant que ce terrible malheur nous arrivât, je t'ai vue avec les habits ordinaires de la maison ; et, maintenant, sans que tu aies eu le temps de te vêtir, et sans que je t'aie donné aucune nouvelle joyeuse à célébrer en pompe et en cérémonie, je te vois parée des plus

riches atours dont j'aie pu te faire présent pendant notre plus grande prospérité? Réponds à cela, car j'en suis plus surpris et plus inquiet que du malheur même où je me trouve. »



« Tout ce que le More disait à sa fille, le renégat nous le transmettait, et Zoraïde ne répondait pas un mot. Mais quand Agi-Morato vit dans un coin de la barque le coffret où elle avait coutume d'enfermer ses bijoux, et qu'il savait bien avoir laissé dans sa maison d'Alger, ne voulant pas rapporter au jardin, il fut bien plus surpris encore et lui demanda comment ce coffre était tombé en nos mains, et qu'est-ce qu'il y avait dedans. Alors le renégal, sans attendre la réponse de Zoraïde, répondit au vieillard : « Ne te fatigue pas,

seigneur, à demander tant de choses à ta fille Zoraïde; je vais t'en répondre une seule, qui pourra satisfaire à toutes les questions. Sache donc, qu'elle est chrétienne, que c'est elle qui a été la lime de nos chaînes et la délivrance de notre captivité. Elle est venue ici de son plein gré, aussi contente, à ce que je suppose, de se voir en cette situation, que celui qui passe des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et de l'enfer au paradis

— Est-ce vrai, ma fille, ce que dit celui-là? s'écria le More.

— Il en est ainsi, répondit Zoraïde,

— Quoi! répliqua le vieillard, tu es chrétienne, et c'est toi qui as mis ton père au pouvoir de ses ennemis?

— Chrétienne, oui, je le suis, reprit Zoraïde, mais non celle qui t'a mis en cet état, car jamais mon désir n'a été de t'abandonner, ni de te faire du mal, mais seulement de faire mon bien.

— Et quel bien t'es-tu fait, ma fille?

— Pour cela, répondit-elle, demande-le à Lella Maryem ; elle saura te le dire mieux que moi. »

« A peine le More eut-il entendu cette réponse, qu'avec une incroyable célérité, il se jeta dans l'eau la tête la première, et il se serait infailliblement noyé si le long vêtement qu'il portait ne l'eût un peu soutenu sur les flots. Aux cris de Zoraïde nous accourûmes tous, et, le saisissant par sa tunique, nous le retirâmes à demi noyé et sans connaissance; ce qui causa une si vive douleur à Zoraïde, qu'elle se mit, comme s'il eût été sans vie, à pousser sur son corps les plus tendres et les plus douloureux sanglots. Nous le pendîmes la tête en bas, il rendit beaucoup d'eau, et revint à lui au bout de deux heures. Pendant ce temps, le vent ayant changé, nous fûmes obligés de nous rapprocher de terre, et de faire force de rames pour ne pas être jetés à la côte. Mais notre bonne étoile permit que nous arrivassions à une cale que forme un petit promontoire appelé par les Mores cap de la *Cava rhoumia,* qui veut dire en notre langue de la *Mauvaise femme* chrétienne. C'est une tradition parmi eux qu'en cet endroit est enterrée cette Cava. qui causa la perle de l'Espagne, parce qu'en leur langue, cava veut dire *mauvaise femme*[253], et *rhoumia, chrétienne.* Ils tiennent même à mauvais augure de jeter l'ancre dans cette cale quand la nécessité les y force, car ce n'est jamais sans nécessité qu'ils y abordent. Pour nous, ce ne fut pas un gîte de mauvaise femme, mais bien un heureux port de salut, tant la mer était furieuse. Nous plaçâmes nos sentinelles à terre, et, sans quitter un moment les nous mangeâmes des provisions qu'avait faites le renégat,; après quoi

nous priâmes, du fond de nos cœurs, Dieu et Notre-Dame de nous prêter leur assistance et leur faveur pour mener à bonne fin un si heureux commencement.





« On se prépara, pour céder aux supplications de Zoraïde, à mettre à terre son père et les autres Mores qui étaient encore attachés, car le cœur lui manquait, et ses tendres entrailles étaient déchirées à la vue de son père lié comme un malfaiteur, et de ses compatriotes prisonniers. Nous promîmes de lui obéir au moment du départ, puisqu'il n'y avait nul danger à les laisser en cet endroit, qui était complétement désert. Nos prières ne furent pas si vaines que le ciel ne les entendit; en notre faveur, le vent changea, la mer devint tranquille, et tout nous invita à continuer joyeusement notre voyage. Voyant l'instant favorable, nous déliâmes les Mores, et, à leur grand étonnement, nous les mimes à terre un à un. Mais quand on descendit le père de Zoraïde, qui avait repris toute sa connaissance, il nous dit: « Pourquoi pensez-vous, chrétiens, que cette méchante femelle se réjouisse de ce que vous me rendez la liberté? croyez-vous que c'est parce qu'elle a pitié

de moi? Non, certes; c'est pour se délivrer de la gêne que lui causerait ma présence quand elle voudra satisfaire ses désirs criminels. N'allez pas imaginer que ce qui l'a fait changer de religion c'est d'avoir cru que la vôtre vaut mieux que la nôtre; non, c'est d'avoir appris que chez vous on se livre à l'impudicité plus librement que dans notre pays.» Puis, se tournant vers Zoraïde, tandis qu'avec un autre chrétien je le retenais par les deux bras, pour qu'il ne fit pas quelque extravagance, « O jeune fille infâme et pervertie ! s'écria-t-il, où vas-tu, aveugle et dénaturée, au pouvoir de ces chiens, nos ennemis naturels? Maudite soit l'heure où je t'ai engendrée, et maudits soient les soins que j'ai pris de ton enfance! » Quand je vis qu'il prenait le chemin de n'en pas finir de sitôt, je me hâtai de le descendre à terre, et là il continuait il grands cris ses malédictions et ses plaintes, suppliant Mahomet de prier Allah de nous détruire et de nous abîmer. Lorsque, après avoir mis à la voile, nous ne pûmes plus entendre ses paroles, nous vîmes encore ses actions; il s'arrachait les cheveux, se frappait le visage et se roulait par terre. Mais, dans un moment, il éleva si fort la voix, que nous pûmes distinctement l'entendre : «Reviens, ma fille bien-aimée, disait-il, descends à terre; je te pardonne tout. Donne à ces hommes ton argent, qui est déjà le leur, et reviens consoler ton triste père, qui, si tu. le laisses, laissera la vie sur cette plage déserte. » Zoraïde entendait tout cela, et, le cœur brisé, pleurait amèrement Elle ne sut rien trouver de mieux à lui répondre que ce peu de paroles : « Allah veuille, ô mon père, que Lella Maryem, qui m'a rendue chrétienne, te console dans la tristesse. Allah sait bien que je n'ai pu m'empêcher de faire ce que j'ai fait, et que ces chrétiens ne doivent rien à ma volonté. Quand même j'aurais voulu les laisser partir et rester à la maison, cela ne m'aurait pas été possible, tant mon âme avait hâte de mettre en œuvre cette résolution, qui me semble aussi sainte qu'à toi, mon bon père, elle parait coupable. »



« Zoraïde. parlait ainsi quand son père ne pouvait plus l'entendre, et que déjà nous le perdions de vue. Tandis que je la consolais, tout le monde se remit à l'ouvrage, et nous recommençâmes à voguer avec un vent si favorable, que nous étions persuadés de nous voir, au point du jour, sur les côtes d'Espagne. Mais comme rarement, ou plutôt jamais, le bien ne vient pur et complet, sans qu'il soit accompagné ou suivi de quelque mal qui le trouble et l'altère, notre mauvaise étoile, ou peut-être les malédictions que le More avait données à sa fille (car il faut les craindre de quelque père que ce soit) vinrent troubler notre allégresse. Nous étions en pleine mer, à plus de trois heures de la nuit, marchant voile déployée et les armes au crochet, car le vent prospère nous dispensait du travail de la chiourme, quand tout à coup, à la clarté de la lune, nous aperçûmes un vaisseau rond, qui, toutes

voiles dehors et penché sur le flanc, traversait devant nous. Il était si proche, que nous fûmes obligés de carguer à la hâte pour ne point le heurter, et lui, de son côté, fit force de timon pour nous laisser le chemin libre. On se mit alors, du tillac de ce vaisseau, à nous demander qui nous étions, où nous allions et d'où nous venions. Mais comme ces questions nous étaient faites en langue française, le renégat s'écria bien vite : « Que personne ne réponde : ce sont sans doute des corsaires français, qui font prise de tout. » Sur cet avis, personne ne dit mot, et, prenant un peu d'avance, nous laissâmes le vaisseau sous le vent. Mais aussitôt on nous lâcha deux coups de canon, sans doute à boulets enchaînés, car la première volée coupa par la moitié notre mât, qui tomba dans la mer avec sa voile; et le second coup, tiré presque au même instant, porta dans le corps de notre barque, qu'il perça de part en part, sans atteindre personne. Mais, nous sentant couler à fond, nous nous mîmes tous à demander secours à grands cris, et à prier les gens du vaisseau de nous recueillir, s'ils ne voulaient nous voir sombrer. Ils mirent alors en panne, et jetant la chaloupe en mer, douze Français, armés de leurs arquebuses, s'approchèrent, mèches allumées, de notre bâtiment. Quand ils virent notre petit nombre, et que réellement nous coulions bas, ils nous prirent à leur bord, disant que c'était. l'impolitesse que nous leur avions faite en refusant de répondre qui nous valait cette leçon. Notre renégat prit alors le coffre qui contenait les richesses de Zoraïde, et le jeta dans la mer, sans que personne prit garde à ce qu'il faisait. Finalement, tous nous passâmes sur le navire des Français, qui s'informèrent d'abord de tout ce qu'il leur plut de savoir de nous; puis, comme s'ils eussent été nos ennemis mortels, ils nous dépouillèrent de tout ce que nous portions; ils prirent à Zoraïde jusqu'aux anneaux qu'elle avait aux jambes. Mais j'étais bien moins tourmenté des pertes dont s'affligeait Zoraïde que de la crainte de voir ces pirates passer à d'autres violences, et lui enlever, après ces riches et précieux bijoux, celui qui valait plus encore et qu'elle estimait davantage. Mais, par bonheur, les désirs de ces gens ne vont pas plus loin que l'argent et le butin, dont ne peut jamais se rassasier leur avarice, qui se montra, en effet, si insatiable, qu'ils nous auraient enlevé jusqu'à nos habits de captifs, s'ils eussent pu en tirer parti.

« Quelques-uns d'entre eux furent d'avis de nous jeter tous à la mer, enveloppés dans une voile, parce qu'ils avaient l'intention de trafiquer dans quelques ports d'Espagne sous pavillon breton, et que s'ils nous eussent emmenés vivants, on aurait découvert et puni leur vol. Mais le capitaine,

qui avait dépouillé ma chère Zoraïde, dit qu'il se contentait de sa prise, et qu'il ne voulait toucher à aucun port d'Espagne, mais continuer sa route au plus vite, passer le détroit de Gibraltar, de nuit et comme il pourrait, et regagner La Rochelle, d'où il était parti. Ils résolurent, en conséquence, de nous donner la chaloupe de leur vaisseau, et tout ce qu'il fallait pour la courte navigation qui nous restait à faire; ce qu'ils exécutèrent le lendemain, , en vue de la terre d'Espagne ; douce et joyeuse vue, qui nous fit oublier tous nos malheurs, toutes nos misères, comme si d'autres que nous les eussent essuyés : tant est grand le bonheur de recouvrer la liberté perdue!

« Il pouvait être à peu près midi quand ils nous mirent dans la chaloupe, en nous donnant deux barils d'eau et quelques biscuits; le capitaine, touché de je ne sais quelle compassion, donna même à la belle Zoraïde, au moment de l'embarquer, quarante écus d'or, et ne permit point que ses soldats lui ôtassent les vêtements qu'elle porte aujourd'hui. Nous descendîmes dans la barque, et nous leur rendîmes grâce du bien qu'ils nous faisaient, montrant plus de reconnaissance que de rancune. Ils prirent aussitôt le large, dans la direction du détroit; et nous, sans regarder d'autre boussole que la terre qui s'offrait à nos yeux, nous nous mîmes à ramer avec tant d'ardeur, qu'au coucher du soleil nous étions assez près, à ce qu'il nous sembla, pour aborder avant que la nuit fût bien avancée. Mais la lune était cachée, et le ciel obscur; et, comme nous ignorions en quels parages nous étions arrivés, il ne nous parut pas prudent de prendre terre. Cependant plusieurs d'entre nous étaient de cet avis; ils voulaient que nous abordassions, fût-ce sur des rochers et loin de toute habitation, parce que, disaient-ils, c'était le seul moyen d'être à l'abri de la crainte que nous devions avoir de rencontrer quelques navires des corsaires de Tétouan , lesquels quittent la Berbérie à l'entrée de la nuit, arrivent au point du jour sur les côtes d'Espagne, font quelque prise, et retournent dormir chez eux. Enfin, parmi les avis contraires, on s'arrêta à celui d'approcher peu à peu, et, si le calme de la mer le permettait, de débarquer où nous pourrions. C'est ce que nous fîmes, et il n'était pas encore minuit quand nous arrivâmes au pied d'une haute montagne, non si voisine de la mer qu'il n'y eût un peu d'espace où l'on pût commodément aborder. Nous écrouâmes notre barque sur- le sable, et, sautant à terre, nous baisâmes à genoux le sol de la patrie; puis, les yeux baignés des douces larmes de la joie, nous rendîmes grâces à Dieu, notre Seigneur, du bien incomparable qu'il nous avait fait pendant notre voyage.

Nous ôtâmes ensuite de la barque les provisions qu'elle contenait, et l'avant tirée sur le rivage, nous gravîmes une grande partie du flanc de la montagne; car, même arrivés là, nous ne pouvions calmer l'agitation de nos cours, ni nous persuader que cette terre qui nous portait fût bien une terre de chrétiens.

« Le jour parut plus tard que nous ne l'eussions désiré, et nous achevâmes de gagner le sommet de la montagne pour voir si de là on découvrirait un village ou des cabanes de bergers. Mais, quelque loin que nous étendissions la vue, nous n'aperçûmes ni habitation, ni sentier, ni être vivant. Toutefois nous résolûmes de pénétrer plus avant dans le pays, certains de rencontrer bientôt quelqu'un qui nous fit connaître où nous étions. Ce qui me tourmentait le plus, c'était de voir Zoraïde marcher à pied sur cet âpre terrain; je la pris bien un moment sur mes épaules, mais ma fatigue la fatiguait plus que son repos ne la reposait; aussi ne voulut-elle plus me laisser prendre cette peine, et elle cheminait, en me donnant la main, avec patience et gaieté. Nous avions fait à peine un quart de lieue, que le bruit d'une clochette frappa nos oreilles. A ce bruit, qui annonçait le voisinage d'un troupeau, nous regardâmes attentivement si quelqu'un se montrait, et nous aperçûmes, au pied d'un liège, un jeune pâtre qui s'amusait paisiblement à tailler un bâton avec son couteau. Nous l'appelâmes, et lui, tournant la tête, se leva d'un bond. Mais, à ce que nous sûmes depuis, les premiers qu'il aperçut furent Zoraïde et le renégat, et comme il les vit en habits moresques, il crut que tous les Mores de la Berbérie étaient à ses trousses. Se sauvant donc de toute la vitesse de ses jambes à travers le bois, il se mit à crier à tue-tête : «Aux Mores ! aux Mores! Les Mores sont dans le pays! Aux Mores! aux armes! aux armes! A ces cris, nous demeurâmes tous fort déconcertés, et nous ne savions que faire ; mais, considérant que le pâtre, en criant de la sorte, allait répandre l'alarme dans le pays, et que la cavalerie garde-côte viendrait bientôt nous reconnaître, nous fîmes ôter au renégat ses vêtements turcs, et il mit une veste ou casaque de captif, qu'un des nôtres lui donna, restant les bras en chemise; puis, après nous être recommandés à Dieu, nous suivîmes le même chemin qu'avait pris le berger, attendant que la cavalerie de la côte vînt fondre sur nous. Notre pensée ne nous trompa point : deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, lorsqu'en débouchant des broussailles dans la plaine, nous découvrîmes une cinquantaine de cavaliers qui venaient au grand trot à notre rencontre. Dès que nous les aperçûmes, nous fîmes halte

pour les attendre. Quand ils furent arrivés, et qu'au lieu de Mores qu'ils cherchaient, ils virent tant de pauvres chrétiens, ils s'arrêtèrent tout surpris, et l'un d'eux nous demanda si c'était par hasard à propos de nous qu'un pâtre avait appelé aux armes. «Oui,» lui répondis-je; et comme je voulais commencer à lui raconter mon aventure, à lui dire d'où nous venions et qui nous étions, un chrétien de ceux qui venaient avec nous reconnut le cavalier qui m'avait fait la question; et, sans me laisser dire un mot de plus, il s'écria: « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous a conduits en si bon port! car, si je ne me trompe; la terre que nous foulons est celle de Velez-Malaga, à moins que les longues années de ma captivité ne m'aient ôté la mémoire au point de ne plus me rappeler que vous, seigneur, qui nous demandez qui nous sommes, vous êtes mon oncle Pedro de Bustamante. » A peine le captif chrétien eut-il dit ces mots, que le cavalier sauta de son cheval, et vint serrer le jeune homme dans ses bras. « Ah! s'écria-t-il, je te reconnais, neveu de mon âme et de ma vie, toi que j'ai pleuré pour mort, ainsi que ma sœur, ta mère, et tous les tiens, qui sont encore vivants. Dieu leur a fait la grâce de leur conserver la vie pour qu'ils jouissent du plaisir de te revoir. Nous venions d'apprendre que tu étais à Alger, et je comprends, à tes habits et à ceux de toute cette compagnie, que vous avez miraculeusement recouvré la liberté. — Rien de plus vrai, reprit le jeune homme, et le temps ne nous manquera pas pour vous conter toutes nos aventures. »





« Quand les cavaliers entendirent que nous étions des captifs chrétiens, ils mirent tous pied à terre, et chacun nous offrit son cheval pour nous mener à la ville de Velez-Malaga, qui était à une lieue et demie. Quelques-uns d'entre eux, auxquels nous dîmes où nous avions laissé notre barque, retournèrent la chercher pour la porter à la ville. Les autres nous tirent monter en croupe, et Zoraïde s'assit sur le cheval de l'oncle de notre compagnon. Toute la population de la ville, ayant appris notre arrivée par quelqu'un qui avait pris les devants, sortit à notre rencontre. Ces gens ne s'étonnaient pas de voir des captifs délivrés, ni des Mores captifs, puisque sur tout ce rivage ils sont habitués à voir des uns et des autres; mais ils s'étonnaient de la beauté de Zoraïde, qui était alors dans tout son éclat; car la fatigue de la marche et la joie de se voir enfin, sans crainte de disgrâce, en pays de chrétiens, animaient son visage de si vives couleurs, que, si la tendresse ne m'aveuglait point, j'aurais osé dire qu'il n'y avait pas dans le monde entier une plus belle créature. Nous allâmes tout droit à l'église, rendre grâces à Dieu de la faveur qu'il nous avait faite, et Zoraïde, en entrant dans le temple, s'écria qu'il y avait là des figures qui ressemblaient à celle de Lella Maryem. Nous lui dîmes que c'étaient ses images, et le renégat lui fit comprendre du mieux qu'il put ce que ces images signifiaient, afin qu'elle les adorât, comme si réellement chacune d'elles eût été la même Lella Maryem qui lui était apparue. Zoraïde, qui a l'intelligence vive et un esprit naturel pénétrant, comprit aussitôt tout ce qu'on lui dit à propos des images [254]. De là nous fûmes ramenés dans la ville, et distribués tous en différentes maisons. Mais le chrétien qui était du pays nous conduisit, le renégat, Zoraïde et moi, dans celle de ses parents, qui jouissaient d'une

honnête aisance, et qui nous accueillirent avec autant d'amour que leur propre fils.



« Nous restâmes six jours à Velez, au bout desquels le renégat, ayant fait dresser une enquête, se rendit à Grenade pour rentrer, par le moyen de la sainte inquisition, dans le saint giron de l'Église. Les autres chrétiens délivrés s'en allèrent chacun où il leur plut. Nous restâmes seuls, Zoraïde et moi, n'ayant que les écus qu'elle devait à la courtoisie du capitaine français. J'en achetai cet animal qui fait sa monture, et, lui servant jusqu'à cette heure de père et d'écuyer, mais non d'époux, je la mène à mon pays, dans l'intention de savoir si mon père est encore vivant, ou si quelqu'un de mes frères a trouvé plus que moi la fortune favorable, bien que le ciel, en me donnant Zoraïde pour compagne, ait rendu mon sort tel, que nul autre, quelque heureux qu'il pût être, ne me semblerait aussi désirable. La patience avec laquelle Zoraïde supporte toutes les incommodités, toutes les privations qu'entraîne après soi la pauvreté, et le désir qu'elle montre de se voir enfin chrétienne, sont si grands, si admirables, que j'en suis émerveillé et que je me consacre à la servir tout le reste de ma vie. Cependant le bonheur que j'éprouve à penser que je suis à elle et qu'elle est à moi est troublé par une autre pensée: je ne sais si je trouverai dans mon pays quelque humble asile où la recueillir, si le temps et la mort n'auront pas fait tant de ravage dans la fortune et la vie de mon père et de mes frères, que je

ne trouve, à leur place, personne qui daigne seulement me reconnaître. Voilà, seigneurs, tout ce que j'avais à vous dire de mon histoire; si elle est agréable et curieuse, c'est à vos intelligences éclairées qu'il appartient d'en juger. Quant à moi, j'aurais voulu la conter plus brièvement, bien que la crainte de vous fatiguer m'ait fait taire plus d'une circonstance et plus d'un détail [255]. »

CHAPITRE XLII.

Qui traite de ce qui arriva encore dans l'hôtellerie, et de plusieurs autres choses dignes d'êtres connues.



APRÈS ces dernières paroles, le captif se tut, et don Fernand lui dit : « En vérité, seigneur capitaine, la manière dont vous avez raconté ces étranges aventures a été telle, qu'elle égale la nouveauté et l'intérêt des aventures mêmes. Tout y est curieux, extraordinaire, plein d'incidents qui surprennent et ravissent ceux qui les entendent; et nous avons eu tant de plaisir à vous écouter, que, dût le jour de demain nous trouver encore occupés à la même histoire, nous nous réjouirions de l'entendre conter une seconde fois. » Cela dit, Cardénio et tous les autres convives se mirent au service du capitaine captif avec des propos si affectueux et si sincères, qu'il n'eut qu'à s'applaudir de leur bienveillance. Don Fernand lui offrit, entre autres choses, s'il voulait revenir avec lui, de faire en sorte que son frère le marquis fut parrain de Zoraïde; il lui offrit également de le mettre en état d'arriver dans son pays avec les commodités et la considération que méritait sa personne. Le captif le remercia courtoisement, mais ne voulut accepter aucune de ses offres libérales.



Cependant le jour baissait, et, quand la nuit fut venue, un carrosse s'arrêta devant la porte de l'hôtellerie, entouré de quelques hommes à cheval, qui demandèrent à loger. L'hôtesse répondit qu'il n'y avait pas un pied carré de libre dans toute la maison. «Parbleu ! s'écria l'un des cavaliers qui avait déjà mis pied à terre, quoi qu'il en soit, il y aura bien place pour monsieur l'auditeur, qui vient dans cette voiture [256]. » A ce nom, l'hôtesse se troubla : « Seigneur, reprit-elle, ce qu'il y a, c'est que je n'ai pas de lits. Si Sa Grâce monsieur l'auditeur en apporte un, comme je le suppose, qu'il soit le bienvenu. Mon mari et moi nous quitterons notre chambre, pour que Sa Grâce s'y établisse. — A la bonne heure ! » dit l'écuyer. En ce moment descendait du carrosse un homme dont le costume annonçait de quel emploi il était revêtu. Sa longue robe aux manches tailladées faisait assez connaître qu'il était auditeur. comme l'avait dit son valet. Il conduisait par la main une jeune fille d'environ seize ans, en habit de voyage, si élégante, si fraîche et si belle, que sa vue excita l'admiration de tout le monde, au point que, si l'on n'eût pas eu sous les yeux Dorothée, Luscinde et Zoraïde, qui se trouvaient ensemble dans l'hôtellerie, on aurait cru qu'il était difficile de rencontrer une beauté comparable à celle de cette jeune personne. Don Quichotte se trouvait présent à l'arrivée de l'auditeur. Dès qu'il le vit entrer avec la demoiselle, il lui dit : «C'est en toute assurance que Votre Grâce peut entrer et prendre ses ébats dans ce château. Il est étroit et assez mal fourni, mais il n'y a ni gêne ni incommodité dans ce monde qui ne cèdent aux armes et aux lettres, surtout quand les armes et les lettres ont la beauté pour compagne et pour guide, comme l'ont justement les lettres de Votre Grâce dans cette belle damoiselle, devant qui non-seulement les châteaux doivent ouvrir leurs portes, mais les rochers doivent se fendre et les montagnes s'aplanir pour lui livrer passage. Que Votre Grâce, dis-je, entre

dans ce paradis; elle y trouvera des étoiles et des astres dignes de faire, compagnie au soleil que Votre Grâce conduit par la main; elle y trouvera les armes à leur poste, et la beauté dans toute son excellence. »



L'auditeur demeura tout interdit de la harangue de don Quichotte, qu'il se mit à considérer des pieds à la tête, aussi étonné de son aspect que de ses paroles; et, sans en trouver une seule à lui répondre, il tomba dans une autre surprise quand il vit paraître Luscinde, Dorothée et Zoraïde, qui, à la nouvelle de l'arrivée de nouveaux hôtes, et au récit que leur avait fait l'hôtesse des attraits de la jeune fille, étaient accourues pour la voir et lui faire accueil. Don Fernand, Cardénio et le curé firent au seigneur auditeur de plus simples politesses et des offres de meilleur ton. Après quoi il entra dans l'hôtellerie, aussi confondu de ce qu'il voyait que de ce qu'il avait entendu, et les beautés de la maison souhaitèrent la bienvenue à la belle

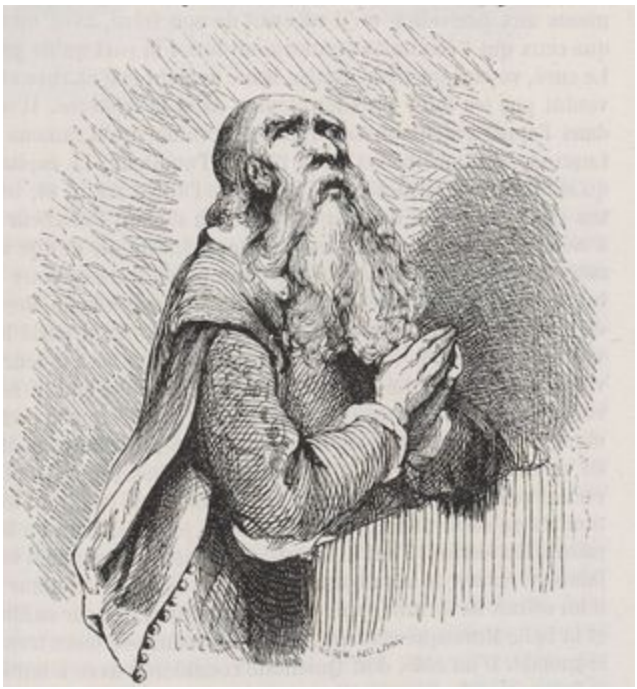
voyageuse. Finalement, l'auditeur reconnut aussitôt qu'il n'y avait là que des gens de qualité : mais l'aspect, le visage et le maintien de don Quichotte le déconcertaient. Quand ils eurent tous échangé des courtoisies et des offres de service, quand ils eurent reconnu et mesuré les commodités que présentait l'hôtellerie, on s'arrêta au parti déjà pris précédemment de faire entrer toutes les dames dans le galetas tant de fois mentionné, tandis que les hommes resteraient dehors, comme pour faire leur garde. L'auditeur consentit volontiers à ce que sa fille (car la jeune personne l'était en effet) s'en allât avec ces dames, ce qu'elle fit de très-bon cœur. Avec une partie du chétif lit de l'hôtelier et la moitié de celui qu'apportait l'auditeur, elles s'arrangèrent pour la nuit mieux qu'elles ne l'avaient espéré.

Pour le captif, dès le premier regard jeté sur l'auditeur, le cœur lui avait dit, par de secrets mouvements, que c'était son frère. Il alla questionner l'un des écuyers qui l'accompagnaient, et lui demanda comment s'appelait ce magistrat, et s'il savait quel était son pays. L'écuyer répondit que son maître s'appelait le licencié Juan Perez de Viedma, natif, à ce qu'il avait ouï dire, d'un bourg des montagnes de Léon. Ce récit, joint à ce qu'il voyait, acheva de confirmer le captif dans la pensée que l'auditeur était celui de ses frères qui, par le conseil de leur père, avait suivi la carrière des lettres. Emu et ravi de cette rencontre, il prit à part don Fernand, Cardénio et le curé, pour leur conter ce qui lui arrivait, en les assurant que cet auditeur était bien son frère. L'écuyer lui avait dit également qu'il allait à Mexico, revêtu d'une charge d'auditeur des Indes à l'audience de cette capitale. Enfin, il avait appris que la jeune personne qui l'accompagnait était sa fille, dont la mère, morte en la mettant au monde, avait laissé son mari fort riche par la dot restée en héritage à la fille. Le captif leur demanda conseil sur la manière de se découvrir, ou plutôt d'éprouver d'abord si, lorsqu'il se serait découvert, son frère le repousserait, en le voyant pauvre, ou l'accueillerait avec des entrailles fraternelles. «Laissez-moi, dit le curé, le soin de faire cette expérience. D'ailleurs, il n'y a point à douter, seigneur capitaine, que vous ne soyez bien accueilli, car le mérite et la prudence que montre votre frère dans ses manières et son maintien n'indiquent point qu'il soit arrogant ou ingrat, et qu'il ne sache pas apprécier les coups de la fortune. — Cependant, reprit le capitaine, je voudrais me faire connaître, non pas brusquement, mais par un détour. — Je vous répète, répliqua le curé, que j'arrangerai les choses de façon que nous soyons tous satisfaites. »

En ce moment, le souper venait d'être servi. Tous les hôtes s'assirent à la table commune, excepté le captif, et les dames, qui soupèrent seules dans leur appartement. Au milieu du repas, le curé prit la parole : « Du même nom que Votre Grâce, seigneur auditeur, dit-il, j'ai eu un camarade à Constantinople, où je suis resté captif quelques années. Ce camarade était un des plus vaillants soldats, un des meilleurs capitaines qu'il y eût dans toute l'infanterie espagnole ; mais, autant il était brave et plein de cœur, autant il était malheureux. — Et comment s'appelait ce capitaine, seigneur licencié ? demanda l'auditeur. — Il s'appelait, reprit le curé, Rui [257] Perez de Viedma, et il était natif d'un bourg des montagnes de Léon. Il me raconta une aventure qui lui était arrivée avec son père et ses frères, telle que, si elle m'eût été rapportée par un homme moins sincère et moins digne de foi, je l'aurais prise pour une de ces histoires que les vieilles femmes content l'hiver au coin du feu. Il me dit, en effet, que son père avait divisé sa fortune entre trois fils qu'il avait, en leur donnant certains conseils meilleurs que ceux de Caton. Ce que je puis dire, c'est que le choix qu'avait fait ce gentilhomme de la carrière des armes lui avait si bien réussi, qu'en peu d'années, par sa valeur et sa belle conduite, et sans autre appui que son mérite éclatant, il parvint au grade de capitaine d'infanterie, et se vit en passe d'être promu bientôt à celui de mestre-de-camp. Mais alors la fortune lui devint contraire ; car, justement comme il devait attendre toutes ses faveurs, il éprouva ses rigueurs les plus cruelles. En un mot, il perdit la liberté dans l'heureuse et célèbre journée où tant d'autres la recouvrèrent, à la bataille de Lépante. Moi, je la perdis à la Goulette, et depuis, par une série d'événements divers, nous fûmes camarades à Constantinople. De là il fut conduit à Alger, où je sais qu'il lui arriva une des plus étranges aventures qui se soient jamais passées au monde. » Le curé, continuant de la sorte, raconta succinctement l'histoire de Zoraïde et du capitaine. A tout ce récit, l'auditeur était si attentif que jamais il n'avait été aussi auditeur qu'en ce moment. Le curé, toutefois, n'alla pas plus loin que le jour où les pirates français dépouillèrent les chrétiens qui montaient la barque ; il s'arrêta à la pauvre et triste condition où son camarade et la belle Moresque étaient restés réduits, ajoutant qu'il ignorait ce qu'ils étaient devenus; s'ils avaient pu aborder en Espagne, où si les Français les avaient emmenés avec eux.

Ce que disait le curé était écouté fort attentivement par le capitaine, qui, d'un lieu à l'écart, examinait tous les mouvements que faisait son frère. Celui-ci, quand il vit que le curé avait achevé son histoire, poussa un

profond soupir et s'écria, les yeux mouillés de larmes : « Oh ! seigneur, si vous saviez à qui s'adressent les nouvelles que vous venez de me conter, et comment elles me touchent dans un endroit tellement sensible, qu'en dépit de toute ma réserve et de toute ma prudence elles m'arrachent les pleurs dont vous voyez mes yeux se remplir ! Ce capitaine si valeureux, c'est mon frère aîné, lequel, comme doué d'une âme plus forte et de plus hautes pensées que moi et mon autre frère cadet, choisit le glorieux exercice de la guerre, l'une des trois carrières que notre père nous proposa, ainsi que vous le rapporta votre camarade, dans cette histoire qui vous semblait un conte de bonne femme. Moi, j'ai suivi la carrière des lettres, où Dieu et ma diligence m'ont fait arriver à l'emploi dont vous me voyez revêtu. Mon frère cadet est au Pérou, si riche que, de ce qu'il nous a envoyé à mon père et à moi, non-seulement il a bien rendu la part de fortune qu'il avait emportée, mais qu'il a donné aux mains de mon père le moyen de rassasier leur libéralité naturelle ; et j'ai pu moi-même suivre mes études avec plus de décence et de considération, et parvenir plus aisément au poste où je me vois. Mon père vit encore, mais mourant du désir de savoir ce qu'est devenu son fils aîné, et suppliant Dieu, dans de continuelles prières, que la mort ne ferme pas ses yeux qu'il n'ait vu vivants ceux de son fils. Ce qui m'étonne, c'est que mon frère, sage et avisé comme il est, n'ait point songé, au milieu de tant de traverses; d'afflictions et d'événements heureux, à donner de ses nouvelles à sa famille. Certes, si mon père ou quelqu'un de nous eût connu son sort, il n'aurait pas eu besoin d'attendre le miracle de la canne de jonc pour obtenir son rachat. Maintenant, ce qui cause ma crainte, c'est de savoir si ces Français lui auront rendu la liberté, ou s'ils l'auront mis à mort pour cacher leur vol. Cela sera cause que je continuerai mon voyage, non plus joyeusement comme je l'ai commencé, mais plein de mélancolie et de tristesse. O mon bon frère, qui pourrait me dire où tu es à présent, pour que j'aille te chercher et te délivrer de tes peines, fût-ce même au prix des miennes! Oh ! qui portera à notre vieux père la nouvelle que tu es encore vivant, fusses-tu dans les cachots souterrains les plus profonds de la Berbérie, car ses richesses, celles de mon frère et les miennes sauront bien t'en tirer! Et toi, belle et généreuse Zoraïde, que ne puis-je te rendre le bien que tu as fait à mon frère ! que ne puis-je assister à la renaissance de ton âme, et à ces noces qui nous combleraient tous de bonheur! »



C’était par ces propos et d’autres semblables que l’auditeur exprimait ses sentiments aux nouvelles qu’il recevait de son frère, avec une tendresse si touchante, que ceux qui l’écoutaient montraient aussi la part qu’ils prenaient à son affliction. Le curé, voyant quelle heureuse issue avaient eue sa ruse et le désir du capitaine, ne voulut pas les tenir plus longtemps dans la tristesse. Il se leva de table, et, entra dans l’appartement où se trouvait Zoraïde, qu’il ramena par la main, suivie de Luscinde, de Dorothée et de la fille de l’auditeur. Le capitaine attendait encore ce qu’allait faire le curé. Celui-ci le prit de l’autre main, et, les conduisant tous deux à ses côtés, il revint dans la chambre où étaient l’auditeur et les autres convives. « Séchez vos larmes, seigneur auditeur, lui dit-il, et que vos désirs soient pleinement comblés. Voici devant vous votre digne frère et votre aimable belle-sœur. Celui-ci, c’est le capitaine Viedma ; cella-là, c’est la belle Moresque dont il a reçu tant de bienfaits ; et les pirates français dont je vous ai parlé les ont mis dans la pauvreté où vous les voyez, pour que vous montriez à leur égard la générosité de votre noble cœur. Le capitaine accourut aussitôt embrasser son frère, qui, dans sa surprise, lui mit d’abord les deux mains sur l’estomac pour l’examiner à distance; mais, dès qu’il eût achevé de le reconnaître, il le serra si étroitement dans ses bras, en versant des larmes de joie et de tendresse, que la plupart des assistants ne purent retenir les leurs. Quant aux paroles que se dirent les deux frères et aux sentiments qu’ils se

témoignèrent, à peine, je crois, peut-on les imaginer, à plus forte raison les écrire. Tantôt ils se racontaient brièvement leurs aventures, tantôt ils faisaient éclater la bonne amitié de deux frères ; l'auditeur embrassait Zoraïde, puis il lui offrait sa fortune, puis il la faisait embrasser par sa fille ; puis la jolie chrétienne et la belle Moresque arrachaient de nouveau, par leurs transports, des larmes à tout le monde. D'un côté, don Quichotte considérait avec attention, et sans mot dire, ces événements étranges, qu'il attribuait tous aux chimères de sa chevalerie errante; de l'autre, on décidait que le capitaine et Zoraïde retourneraient avec leur frère à Séville, et qu'ils informeraient leur père de la délivrance et de la rencontre de son fils, pour qu'il accourût, comme il pourrait, aux noces et au baptême de Zoraïde. Il n'était pas possible à l'auditeur de changer de route ou de retarder son voyage, parce qu'il avait appris qu'à un mois de là une flotte partait de Séville pour la Nouvelle-Espagne, et qu'il lui aurait été fort préjudiciable de perdre cette occasion.



Finalement, tout le monde fut ravi et joyeux de l'heureuse aventure du captif; et comme la nuit avait presque fait les deux tiers de son chemin, chacun résolut de s'aller reposer le peu de temps qui restait jusqu'au jour. Don Quichotte s'offrit à faire la garde du château, afin que quelque géant, ou quelque autre félon malintentionné, attiré par l'appât du trésor de beautés que ce château renfermait, ne vint les y troubler, Ceux qui le

connaissaient lui rendirent grâce de son offre, et apprirent à l'auditeur l'étrange humeur de don Quichotte, ce qui le divertit beaucoup. Le seul Sancho Panza, se désespérait de veiller si tard, et seul il s'arrangea pour la nuit mieux que tous les autres, en se couchant sur les harnais de son âne, qui faillirent lui coûter si cher, comme on le verra dans la suite. Les dames rentrées dans leur appartement, et les hommes s'arrangeant du moins mal qu'il leur fut possible, don Quichotte sortit de l'hôtellerie pour se mettre en sentinelle, et faire, comme il l'avait promis, la garde du château.

Or, il arriva qu'au moment où l'aube du jour allait poindre, les dames entendirent tout à coup une voix si douce et si mélodieuse, qu'elles se mirent toutes à l'écouter attentivement, surtout Dorothée, qui s'était éveillée la première, tandis que dona Clara de Viedma, la fille de l'auditeur, dormait à ses côtés. Aucune d'elles ne pouvait imaginer quelle était la personne qui chantait si bien ; c'était une voix seule, que n'accompagnait aucun instrument. Il leur semblait qu'on chantait, tantôt dans la cour, tantôt dans l'écurie. Pendant qu'elles étaient ainsi non moins étonnées qu'attentives, Cardénio s'approcha de la porte de leur appartement : « Si l'on ne dort pas, dit-il, qu'on écoute, et l'on entendra la voix d'un garçon muletier qui de telle sorte chante, qu'il enchante. — Nous sommes à l'écouter, seigneur, » répondit Dorothée, et Cardénio s'éloigna. Alors Dorothée, prêtant de plus en plus toute son attention, entendit qu'on chantait les couplets suivants :



CHAPITRE XLIII.

Où l’on raconte l’agréable histoire du garçon muletier, avec d’autres étranges événements arrivés dans l’hôtellerie.



JE suis marinier de l’amour, et, sur son océan profond, je navigue sans espérance de rencontrer aucun port.

« Je vais à la suite d’une étoile que je découvre de loin, plus belle et plus resplendissante qu’aucune de celles qu’aperçut Palinure [258].

« Je ne sais point où elle me conduit; aussi navigué-je incertain, ayant l’âme attentive à la regarder, soucieuse et sans autre souci.

« D’importunes précautions, une honnêteté contre l’usage, sont les nuages qui me la cachent, quand je fais le plus d’efforts pour la voir. « O claire[259] et brillante étoile, dont je me consume à suivre la lumière, l’instant où je te perdrai de vue sera l’instant de ma mort. »

Le chanteur en était arrivé là, quand Dorothée vint à penser qu’il serait mal que Clara fût privée d’entendre une si belle voix. Elle la secoua légèrement d’un et d’autre côté, et lui dit en l’éveillant : « Pardonne-moi, jeune fille, si je t’éveille, car je le fais pour que tu aies le plaisir d’entendre la plus charmante voix que tu aies peut-être entendue dans toute ta vie. » Clara, demi-éveillée, se frotta les yeux, et, n’ayant pas compris la première fois ce que lui disait Dorothée, elle la pria de le lui répéter. Celle-ci lui redit

la même chose, ce qui rendit aussitôt Clara fort attentive ; mais à peine eut-elle entendu deux ou trois des vers que continuait à chanter le jeune homme, qu'elle fut prise tout à coup d'un tremblement de tous ses membres, comme si elle eût éprouvé un accès de violente fièvre quarte; et, se jetant au cou de Dorothée, « Ah! dame de mon âme et de ma vie, s'écria-t-elle, pourquoi m'as-tu réveillée? Le plus grand bien que pouvait me faire la fortune en ce moment, c'était de me tenir les yeux et les oreilles fermés pour m'empêcher de voir et d'entendre cet infortuné musicien. — Que dis-tu là, jeune fille ? répondit Dorothée. Pense donc que le chanteur est, à ce qu'on dit, un garçon muletier. — C'est un seigneur de terres et d'âmes, reprit Clara, et si bien seigneur de la mienne, que, s'il ne veut pas s'en défaire, elle lui restera toute l'éternité. » Dorothée demeura toute surprise des propos passionnés de la jeune personne, trouvant qu'ils surpassaient de beaucoup la portée d'intelligence qu'on devait attendre de son âge. « Vous parlez de telle sorte, lui dit-elle, que je ne puis vous comprendre. Expliquez-vous plus clairement : que voulez-vous dire de ces âmes et de ces terres, et de ce musicien dont la voix vous a causé tant d'émotion? Mais non, ne me dites rien à présent; je ne veux pas, pour m'occuper de vos alarmes, perdre le plaisir que j'éprouve à écouter le chanteur, qui commence, à ce qu'il me semble, de nouveaux vers et un nouvel air. — Comme il vous plaira, » répondit la fille de l'auditeur, et, pour ne pointentendre, elle se boucha les oreilles avec les deux mains. Dorothée s'étonna de nouveau, mais, prêtent toute son attention à la voix du chanteur, elle entendit qu'il continuait de la sorte :



« O ma douce espérance, qui, surmontant les obstacles et les impossibilités, suis avec constance la route que tu te traces et t'ouvres toi-même, ne t'évanouis point en te voyant à chaque pas près du pas de ta mort.

« Ce ne sont point les indolents qui remportent d'honorables triomphes, d'éclatantes victoires ; et ceux-là ne parviennent point au bonheur, qui, sans faire face à la fortune, livrent nonchalamment tous leurs sens à la molle oisiveté.

« Que l'amour vende cher ses gloires, c'est grande raison et grande justice, car il n'est pas de plus précieux bijou que celui qui se contrôle au titre de son plaisir; et c'est une chose évidente, que ce qui coûte peu ne s'estime pas beaucoup.

« L'opiniâtreté de l'amour parvient quelquefois à des choses impossibles; ainsi bien que la mienne poursuive les plus difficiles, toutefois je ne perds pas l'espoir de m'élever de la terre au ciel. »

En cet endroit, la voix mit fin à son chant, et Clara recommença ses soupirs. Tout cela enflammait le désir de Dorothée, qui voulait savoir la cause de chants si doux, et de si tristes pleurs. Aussi s'empressa-t-elle de lui demander une autre fois ce qu'elle avait voulu dire. Alors Clara, dans la crainte que Luscinde ne l'entendit, serrant étroitement Dorothée dans ses

bras, mit sa bouche si près de l'oreille de sa compagne, qu'elle pouvait parler avec toute confiance, sans être entendue de nulle autre.

« Celui qui chante, ma chère dame, lui dit-elle, est fils d'un gentilhomme du royaume d'Aragon, seigneur de deux seigneuries Il demeurait en face de la maison de mon père, à Madrid, et, bien que mon père eût soin de fermer les fenêtres de sa maison avec des rideaux de toile en hiver, et des jalousies en été [260], je ne sais comment cela se fit, mais ce jeune gentilhomme, qui faisait ses études, m'aperçut, à l'église ou autre part. Finalement, il devint amoureux de moi, et me le fit comprendre des fenêtres de sa maison, avec tant de signes et tant de larmes, que je fus bien obligée de le croire, et même de l'aimer, sans savoir ce qu'il me voulait. Parmi les signes qu'il me faisait, l'un des plus fréquents était de joindre une de ses mains avec l'autre, pour me faire entendre qu'il se marierait avec moi. Et moi j'aurais été bien contente qu'il en fût ainsi ; mais, seule et sans mère, je ne savais à qui confier mon aventure. Aussi, je le laissais continuer, sans lui accorder aucune faveur, si ce n'est, quand mon père et le sien étaient hors de la maison, de soulever un peu les rideaux ou la jalouse, et de me laisser voir tout entière, ce qui lui faisait tellement fête, qu'il paraissait en devenir fou. Dans ce temps arriva l'ordre du départ de mon père, que ce jeune homme apprit, mais non de moi, car je ne pus jamais le lui dire. Il tomba malade, de chagrin, à ce que j'imagine, et le jour que nous partîmes, je ne pus parvenir à le voir pour lui dire adieu, au moins avec les yeux, Mais, au bout de deux jours que nous faisions route, en entrant dans l'auberge d'un village qui est à une journée d'ici, je le vis sur la porte de cette auberge, en habits de garçon muletier, et si bien déguisé que, si je n'avais eu son portrait gravé dans l'âme, il ne m'eût pas été possible de le reconnaître. Je le reconnus, je m'étonnai et je me réjouis. Lui me regarde en cachette de mon père, dont il évite les regards, chaque fois qu'il passe devant moi dans les chemins ou dans les auberges où nous arrivons. Comme je sais qui il est, et que je considère que c'est pour l'amour de moi qu'il fait la route à pied, avec tant de fatigue, je meurs de chagrin, et partout où il met les pieds, moi je mets les yeux. Je ne sais pas quelle est son intention en venant de la sorte, ni comment il a pu s'échapper de la maison de son père, qui l'aime passionnément, parce que c'est son unique héritier, et qu'il mérite d'ailleurs d'être aimé, comme Votre Grâce en jugera dès qu'elle pourra le voir. Je puis vous dire encore que toutes ces choses qu'il chante, il les tire de sa tête, car j'ai ouï dire qu'il est grand poête et étudiant. Et de plus, chaque fois que je

le vois ou que je l'entends, je tremble de la tête aux pieds, dans la crainte que mon père ne le reconnaisse et ne vienne à deviner nos désirs. De ma vie je ne lui ai dit une parole, et pourtant je l'aime de telle sorte que je ne peux vivre sans lui. Voilà, ma chère dame, tout ce que je puis vous dire de ce musicien, dont la voix vous a si fort satisfaite, et par laquelle vous reconnaîtrez bien qu'il n'est pas garçon muletier, comme vous dites, mais seigneur d'âmes et de terres, comme je vous ai dit.





— C’est assez, dona Clara, s’écria Dorothée en lui donnant mille baisers, c’est assez, dis-je. Attendez que le nouveau jour paraisse, car j’espère, avec l’aide de Dieu, conduire vos affaires de telle sorte qu’elles aient une aussi heureuse fin que le mérite de si honnêtes commencements. — Hélas ! ma bonne dame, reprit dona Clara, quelle fin se peut-il espérer, quand son père est si noble et si riche qu’il lui semblera que je ne suis pas digne, je ne dis pas d’être femme, mais servante de son fils? et quant à me marier en cachette de mon père, je ne le ferais pas pour tout ce que renferme le monde. Je voudrais seulement que ce jeune homme me laissât et s’en retournât chez lui ; peut-être qu’en ne le voyant plus, et lorsque nous serons séparés par la grande distance du chemin qui me reste à faire, la peine que j’éprouve maintenant s’adoucira quelque peu, bien que je puisse dire que ce remède ne me fera pas grand effet. Et pourtant, je ne sais comment le diable s’en est mêlé, ni par où m’est entré cet amour que j’ai pour lui, étant, moi, si jeune fille, et lui, si jeune garçon ; car, en vérité, je crois que nous sommes du même âge, et je n’ai pas encore mes seize ans accomplis; du moins, à ce que dit mon père, je ne les aurai que le jour de la Saint-Michel. » Dorothée ne put s’empêcher de rire en voyant combien dona Clara parlait encore en enfant. « Reposons, lui dit-elle, pendant le peu qui reste de la nuit; Dieu nous enverra le jour, et nous en profiterons, ou je n’aurais ni mains ni langue à mon service. »

Elles s'endormirent après cet entretien, et dans toute l'hôtellerie régnait le plus profond silence. Il n'y avait d'éveillé que la fille de l'hôtesse et sa servante Maritornes, lesquelles sachant déjà de quel pied clochait don Quichotte, et qu'il était à faire sentinelle autour de la maison, armé de pied en cap et à cheval, résolurent entre elles de lui jouer quelque tour, ou du moins de passer un peu le temps à écouter ses extravagances.

Or, il faut savoir qu'il n'y avait pas, dans toute l'hôtellerie, une seule fenêtre qui donnât sur les champs, mais uniquement une lucarne de grenier par laquelle on jetait la paille du dehors. C'est à cette lucarne que vinrent se mettre les deux semi-demoiselles. Elles virent que don Quichotte était à cheval, immobile et appuyé sur le bois de sa lance, poussant de temps à autre de si profonds et de si lamentables soupirs, qu'on eût dit qu'à chacun d'eux son âme allait s'arracher. Elles entendirent aussi qu'il disait d'une voix douce, tendre et amoureuse : « O ma dame Dulcinée du Toboso, extrême de toute beauté, comble de l'esprit, faite de la raison, archives des grâces, dépôt des vertus, et finalement, abrégé de tout ce qu'il y a dans le monde de bon, d'honnête et de délectable, que fait en ce moment Ta Grâce ? Aurais-tu, par hasard, souvenance de ton chevalier captif qui, seulement pour te servir, à tant de périls s'est volontairement exposé ? Oh ! donne-moi de ses nouvelles, astre aux trois visages [261], qui, peut-être, envieux du sien, t'occupes à présent à la regarder, soit qu'elle se promène en quelque galerie de ses palais somptueux, soit qu'appuyée sur quelque balcon, elle considère quel moyen s'offre d'adoucir, sans péril pour sa grandeur et sa chasteté, la tempête qu'éprouve à cause d'elle mon cœur affligé, ou quelle félicité elle doit à mes peines, quel repos à mes fatigues, quelle récompense à mes services, et, finalement, quelle vie à ma mort. Et toi, soleil qui te hâtes sans doute de seller tes coursiers pour te lever de bon matin et venir revoir ma dame, je t'en supplie, dès que tu la verras, salue-la de ma part ; mais garde-toi bien, en la saluant, de lui donner un baiser de paix sur le visage; je serais plus jaloux de toi que tu ne le fus de cette légère ingrate qui te fit tant courir et tant suer dans les plaines de Thessalie, ou sur les rives du Pénée, car je ne me rappelle pas bien où tu courus alors, amoureux et jaloux. »

Don Quichotte en était là de son touchant monologue, quand la fille de l'hôtesse se mit à l'appeler du bout des lèvres, et lui dit enfin : « Mon bon seigneur, ayez la bonté, s'il vous plaît, de vous approcher d'ici. » A ces signes et à ces paroles, don Quichotte tourna la tête, et vit, à la clarté de la lune, qui brillait alors de tout son éclat, qu'on l'appelait à la lucarne, qui lui

semblait une fenêtre, et même avec des barreaux dorés, comme devait les avoir un aussi riche château que lui paraissait l'hôtellerie ; puis, au même instant, il se persuada, dans sa folle imagination, que la jolie damoiselle, fille de la dame de ce château, vaincue par l'amour dont elle s'était éprise pour lui, venait, comme l'autre fois, le tenter et le solliciter. Dans cette pensée, pour ne pas se montrer ingrat et discourtois, il tourna la bride à Rossinante, et s'approcha de la lucarne. Dès qu'il eut aperçu les deux jeunes filles, « Je vous plains sincèrement, dit-il, ô charmante dame, d'avoir placé vos pensées amoureuses en un lieu où l'on ne peut y répondre comme le méritent votre grâce et vos attraits. Mais vous ne devez pas en imputer la faute à ce misérable chevalier errant, que l'amour tient dans l'impossibilité de rendre les armes à nulle autre qu'à celle qu'il a faite, au moment où ses yeux la virent, maîtresse absolue de son âme. Pardonnez-moi donc, aimable damoiselle, et retirez-vous dans vos appartements, sans vouloir, en me témoignant plus clairement vos désirs, que je me montre encore plus ingrat; et si l'amour que vous me portez vous fait trouver en moi quelque chose en quoi je puisse vous satisfaire, pourvu que ce ne soit pas l'amour lui-même, demandez-la-moi; et je jure, par cette douce ennemie dont je pleure l'absence, de vous la donner incontinent, dussiez-vous me demander une mèche des cheveux de Méduse, qui n'étaient que des couleuvres, ou même des rayons du soleil enfermés dans une fiole [262]. — Ce n'est pas de tout cela qu'a besoin ma maîtresse, seigneur chevalier, dit alors Maritornes. — Eh bien, discrète duègne, répondit don Quichotte, de quoi donc votre maîtresse a-t-elle besoin? — Seulement d'une de vos belles mains, répondit Maritornes, afin de pouvoir rassasier sur elle l'extrême désir qui l'a conduite à cette lucarne, tellement au péril de son honneur, que si le seigneur son père l'eût entendue, il en aurait fait un tel hachis que la plus grosse tranche de toute sa personne eût été l'oreille. — Je voudrais bien voir cela, reprit don Quichotte ; mais il s'en gardera bien, s'il ne veut faire la fin la plus désastreuse que fit jamais père au monde, pour avoir porté la main sur les membres délicats de son amoureuse fille. »

Maritornes pensa bien que, sans nul doute, don Quichotte donnerait la main qui lui était demandée, et, réfléchissant à ce qu'elle devait faire, elle quitta la lucarne et descendit à l'écurie, où elle prit le licou de l'âne de Sancho; puis elle remonta rapidement au grenier, dans l'instant où don Quichotte s'était levé tout debout sur la selle de Rossinante pour atteindre à la fenêtre grillée où il s'imaginait qu'était la demoiselle au cœur blessé. En

lui tendant la main, « Prenez, madame, lui dit-il, prenez cette main, ou plutôt ce bourreau des malfaiteurs du monde; prenez cette main, dis-je, qu'aucune main de femme n'a touchée, pas même celle de la beauté qui a pris de tout mon corps entière possession. Je ne vous la donne pas pour que vous la baisiez, mais pour que vous regardiez la contexture des nerfs, l'entrelacement des muscles, la largeur et l'épaisseur des veines, d'où vous jugerez quelle doit être la force du bras auquel appartient une telle main. — C'est ce que nous allons voir, » dit Maritornes ; et, faisant du licou un nœud coulant, elle le lui passa autour du poignet; puis quittant aussitôt la lucarne, elle attacha solidement l'autre bout au verrou de la porte du grenier.



Don Quichotte sentit à son poignet la dureté du cordeau. « Il me semble, dit-il, que Votre Grâce m'égratigne plutôt qu'elle ne me caresse la main; ne la traitez pas si durement, car elle n'est point coupable du mal que vous fait ma volonté, et il ne serait pas bien non plus que vous vengeassiez sur une si petite partie de ma personne toute la grandeur de votre dépit. Faites attention d'ailleurs que qui aime bien ne se venge pas si méchamment. » Mais tous ces propos de don Quichotte, personne ne les écoutait plus : car dès que Maritornes l'eut attaché, elle et l'autre fille se sauvèrent mourant de rire, et le laissèrent si bien pris au piège, qu'il lui fut impossible de se dégager. Il était donc, comme on l'a dit, tout debout sur le dos de Rossinante, le bras passé dans la lucarne, et attaché par le poignet au verrou de la porte: ayant une frayeur extrême que son cheval, en s'écartant d'un côté ou du l'autre, le laissât pendu par le bras. Aussi n'osait-il faire aucun mouvement, bien que le calme et la patience de Rossinante lui promissent qu'il serait tout un siècle sans remuer.

Finalement, quand don Quichotte se vit bien attaché, et que les dames étaient parties, il se mit à imaginer que tout cela se faisait par voie d'enchantement, comme la fois passée, lorsque, dans ce même château, ce More enchanté de muletier le roua de coups. Il maudissait donc tout bas son peu de prudence et de réflexion, puisque, après être sorti si mal, la première fois, des épreuves de ce château, il s'était aventuré à y rentrer encore, tandis qu'il est de notoriété parmi les chevaliers errants que, lorsqu'ils ont éprouvé une aventure et qu'ils n'y ont pas réussi, c'est signe qu'elle n'est point gardée pour eux, mais pour d'autres; et dès lors ils ne sont nullement tenus de l'éprouver une seconde fois. Néanmoins, il tirait son bras pour voir s'il pourrait le dégager; mais le nœud était si bien fait, que toutes ses tentatives furent vaines. Il est vrai qu'il tirait avec ménagement, de peur que Rossinante ne remuât, et bien qu'il eût voulu se rasseoir en selle, il fallait rester debout ou s'arracher la main. C'est alors qu'il se mit à désirer l'épée d'Amadis, contre laquelle ne prévalait aucun enchantement; c'est alors qu'il maudit son étoile, qu'il mesura dans toute son étendue la faute que ferait au monde son absence tout le temps qu'il demeurerait enchanté, car il croyait l'être bien réellement ; c'est alors qu'il se souvint plus que jamais de sa bien-aimée Dulcinée du Toboso ; qu'il appela son bon écuyer Sancho Panza, lequel, étendu sur le bât de son âne, et enseveli dans le sommeil, ne se rappelait guère en ce moment la mère qui l'avait enfanté; c'est alors qu'il appela à son aide les sages Alquife et Lirgandée; qu'il invoqua sa bonne

amie Urgande, pour qu'elle vint le secourir. Finalement, l'aube du jour le surprit, si confondu, si désespéré, qu'il rugissait comme un taureau, n'espérant plus que le jour remédiât à son affliction, qu'il tenait pour éternelle, se tenant pour enchanté. Ce qui lui donnait surtout cette pensée, c'était de voir que Rossinante ne remuait ni peu ni beaucoup. Aussi croyait-il que de la sorte, sans manger, sans boire, sans dormir, ils allaient rester, lui et son cheval, jusqu'à ce que cette méchante influence des étoiles se fût passée, ou qu'un autre plus savant enchanteur le désenchantât.

Mais il se trompa grandement dans sa croyance. En effet, à peine le jour commençait-il à poindre, que quatre hommes à cheval arrivèrent à l'hôtellerie, bien tenus, bien équipés, et portant leurs escopettes pendues à l'arçon. Ils frappèrent à grands coups à la porte de l'hôtellerie, qui n'était pas encore ouverte. Mais don Quichotte, les apercevant de la place où il ne cessait de faire sentinelle, leur cria d'une voix haute et arrogante : « Chevaliers, ou écuyers, ou qui que vous soyez, vous avez tort de frapper aux portes de ce château, car il est clair qu'à de telles heures ceux qui l'habitent sont endormis; et d'ailleurs on n'a pas coutume d'ouvrir les forteresses avant que le soleil étende ses rayons sur la terre entière. Éloignez-vous un peu, et attendez que le jour ait paru; nous verrons alors s'il convient ou non de vous ouvrir. — Quelle diable de forteresse ou de château y a-t-il ici, dit l'un des cavaliers, pour nous obliger à tant de cérémonies? Si vous êtes l'aubergiste, faites-nous ouvrir, nous sommes des voyageurs, et nous ne demandons qu'à donner de l'orge à nos montures pour continuer notre chemin, car nous sommes pressés. — Vous semble-t-il, chevalier, que j'aie la mine d'un aubergiste? répondit don Quichotte. — Je ne sais de quoi vous avez la mine, reprit l'autre ; mais je sais que vous dites une sottise en appelant château cette hôtellerie. — C'est un château, répliqua don Quichotte, et même des meilleurs de cette province, et il y a dedans telle personne qui a porté sceptre à la main et couronne sur la tête. — Ce serait mieux au rebours, reprit le voyageur, le sceptre sur la tête et la couronne à la main. Sans doute, si nous venons au fait, il y aura là-dedans quelque troupe de comédiens, parmi lesquels sont communs ces sceptres et ces couronnes que vous dites ; car, dans une hôtellerie si chétive, et où l'on garde un si grand silence, je ne crois guère qu'il s'y héberge des gens à sceptre et à couronne. — Vous savez peu des choses de ce monde, répliqua don Quichotte, puisque vous ignorez les événements qui se passent d'habitude dans la chevalerie errante. » Mais les compagnons du

questionneur, s’ennuyant du dialogue qu’il continuait avec don Quichotte, se remirent à frapper à la porte avec tant de furie, que l’hôtelier s’éveilla, ainsi que tous les gens de la maison, et qu’il se leva pour demander qui frappait.

En ce moment, il arriva qu’un des chevaux qu’amenaient les quatre cavaliers vint flairer Rossinante, qui, tout triste et les oreilles basses, soutenait sans bouger le corps allongé de son maître ; et comme enfin il était de chair, bien qu’il parût de bois, il ne laissa pas de se ravigoter, et flaira à son tour l’animal qui venait lui faire des caresses. Mais à peine eut-il fait le moindre mouvement, que les deux pieds manquèrent à don Quichotte, qui, glissant de la selle, fût tombé à terre s’il n’eût été pendu par le bras. Sa chute lui causa une si vive douleur qu’il crut, ou qu’on lui coupait le poignet, ou que son bras s’arrachait. Il était, en effet, resté si près de terre, qu’avec la pointe des pieds il baisait celle des herbes ; et c’était pour son mal, car, en voyant le peu qui lui manquait pour mettre les pieds à plat, il s’allongeait et se tourmentait de toutes ses forces pour atteindre la terre. Ainsi les malheureux qui souffrent la torture de la poulie [263] accroissent eux-mêmes leur supplice en s’efforçant de s’allonger, trompés par l’espérance de toucher enfin le sol.



CHAPITRE XLIV.

Où se poursuivent encore les événements inouïs de l’hôtellerie.



ENFIN, aux cris perçants que jetait don Quichotte, l’hôte, ouvrant à la hâte les portes de l’hôtellerie, sortit tout effaré pour voir qui criait de la sorte. Maritornes, que le même bruit avait éveillée, imaginant aussitôt ce que ce pouvait être, monta au grenier, et détacha, sans que personne la vît, le licou qui soutenait don Quichotte. Le chevalier tomba par terre à la vue de l’hôte et des voyageurs, qui, s’approchant de lui tous ensemble, lui demandèrent ce qu’il avait pour jeter de semblables cris. Don Quichotte, sans répondre un mot, s’ôta le cordeau du poignet, se releva, monta sur Rossinante, embrassa son écu, mit sa lance en arrêt, et s’étant éloigné pour prendre du champ, revint au petit galop, en disant : « Quiconque dira que j’ai été à juste titre enchanté, pourvu que ma dame la princesse Micomicona m’en accorde la permission, je lui donne un démenti, et je le défie en combat singulier. » Les nouveaux venus restèrent tout ébahis à ces paroles ; mais l’hôtelier les tira de cette surprise en leur disant qui était don Quichotte, et qu’il ne fallait faire aucun cas de lui, puisqu’il avait perdu le jugement.

Ils demandèrent à l’hôtelier si par hasard il ne serait pas arrivé dans sa maison un jeune homme de quinze à seize ans, vêtu en garçon muletier, de telle taille et de tel visage, donnant enfin tout le signalement de l’amant de

dona Clara. L'hôtelier répondit qu'il y avait tant de monde dans l'hôtellerie, qu'il n'avait pas pris garde au jeune homme qu'on demandait. Mais l'un des cavaliers, ayant aperçu le carrosse de l'auditeur, s'écria: « Il est ici, sans aucun doute, car voilà le carrosse qu'on dit qu'il accompagne. Qu'un de nous reste à la porte, et que les autres entrent pour le chercher. Encore sera-t —il bon qu'un de nous fasse aussi la ronde autour de l'hôtellerie, afin qu'il ne se sauve point par-dessus les murs de la cour. — C'est ce qu'on va faire, » répondit un des cavaliers; et tandis que deux d'entre eux pénétraient dans la maison, un autre resta à la porte, et le dernier alla faire le tour de l'hôtellerie. L'hôtelier voyait tout cela sans pouvoir deviner à quel propos se prenaient ces mesures, bien qu'il crût que ces gens cherchaient le jeune homme dont ils lui avaient donné le signalement.

Cependant le jour arrivait, et, à sa venue, ainsi qu'au tapage qu'avait fait don Quichotte, tout le monde s'était éveillé, surtout dona Clara et Dorothée, qui, l'une par l'émotion d'avoir son amant si près d'elle, l'autre par le désir de le voir, n'avaient guère pu dormir de toute la nuit. Don Quichotte, voyant qu'aucun des voyageurs ne faisait cas de lui et ne daignait seulement répondre son défi, se sentait suffoqué de dépit et de rage; et certes, s'il eût trouvé, dans les règlements de sa chevalerie, qu'un chevalier pût dûment entreprendre une autre entreprise, ayant donné sa parole et sa foi de ne se mêler d'aucune autre jusqu'à ce qu'il eût achevé celle qu'il avait promis de mettre à fin, il les aurait attaqués tous, et les aurait bien fait répondre, bon gré, mal gré. Mais comme il lui semblait tout à fait inconvenant de se jeter dans une entreprise nouvelle avant d'avoir replacé Micomicona sur son trône, il lui fallut se taire et se tenir tranquille, attendant, les bras croisés, où aboutiraient les démarches de ces voyageurs.

Un de ceux-ci trouva le jeune homme qu'il cherchait, dormant à côté d'un garçon de mules, et ne songeant guère, ni qu'on le cherchât, ni surtout qu'on dût le trouver. L'homme le secoua par le bras, et lui dit : « Assurément, seigneur don Luis, l'habit que vous portez sied bien à qui vous êtes; et le lit où je vous trouve ne répond pas moins aux soins délicats dans lesquels vous a élevé votre mère. » Le jeune homme frotta ses yeux endormis, et, regardant avec attention celui qui le secouait, il reconnut aussitôt que c'était un domestique de son père. Cette vue le troubla, de telle sorte qu'il ne put de quelque temps parvenir à répondre un mot. Le domestique continua: «Ce qui vous reste à faire, seigneur don Luis, c'est de vous résigner patiemment, et de reprendre le chemin de la maison, si Votre

Grâce ne veut pas que son père, mon seigneur, prenne celui de l'autre monde; car on ne peut attendre autre chose de la peine que lui cause votre absence. — Mais comment mon père a-t-il su, interrompit don Luis, que j'avais pris ce chemin, et en cet équipage? — C'est un étudiant, répondit le valet, à qui vous avez confié votre dessein, qui a tout découvert, ému de pitié à la vue du chagrin que montra votre père quand il ne vous trouva plus. Il dépêcha aussitôt quatre de ses domestiques à votre recherche, et nous sommes tous quatre ici à voire service, plus contents qu'on ne peut l'imaginer de la bonne œuvre que nous aurons faite en vous ramenant aux yeux qui vous aiment si tendrement. — Ce sera, répondit don Luis, comme je voudrai, ou comme en ordonnera le ciel. — Que pouvez-vous vouloir, répliqua l'autre, ou que peut ordonner le ciel, si ce n'est de consentir à ce que vous reveniez? Toute autre chose est impossible. »



Le garçon muletier auprès duquel était couché don Luis avait entendu tout cet entretien ; el, s'étant levé, il alla dire ce qui se passait à don Fernand, à Cardénio et aux autres, qui venaient de s'habiller. Il leur conta comment cet homme appelait ce jeune garçon par le titre de *don*, comment il voulait le ramener à la maison de son père, et comment l'autre ne le voulait pas. A cette nouvelle, et sachant déjà du jeune homme ce qu'en annonçait la belle voix que le ciel lui avait donnée, ils eurent tous un grand désir de savoir plus en détail qui il était, et même de l'assister si on voulait lui faire quelque violence. Ils se dirigèrent donc du côté où il était encore parlant et disputant avec son domestique.

En ce moment, Dorothée sortit de sa chambre, et derrière elle dona Clara toute troublée. Prenant à part Cardénio, Dorothée lui conta brièvement l'histoire du musicien et de dona Clara. A son tour, Cardénio lui annonça l'arrivée des gens de son père qui venaient le chercher; mais il ne dit pas cette nouvelle à voix si basse que dona Clara ne pût l'entendre, ce qui la mit tellement hors d'elle-même, que si Dorothée ne l'eût soutenue, elle se laissait tomber à terre. Cardénio engagea Dorothée à la ramener dans sa chambre, ajoutant qu'il allait faire en sorte d'arranger tout cela, et les deux amis suivirent son conseil.

Au même instant, les quatre cavaliers venus à la recherche de don Luis étaient entrés dans l'hôtellerie, et, le tenant au milieu d'eux, essayaient de lui persuader de revenir sur-le-champ consoler son père. Il répondit qu'il ne pouvait en aucune façon suivre leur avis avant d'avoir terminé une affaire où il y allait de sa vie, de son honneur et de son âme. Les domestiques le pressèrent alors davantage, disant qu'ils ne reviendraient pas sans lui, et qu'ils le ramèneraient, même contre son gré. «Vous ne me ramènerez que mort, répliqua don Luis; aussi bien, de quelque manière que vous m'emmeniez, ce sera toujours m'emmener sans vie. » Cependant le bruit de la querelle avait attiré la plupart de ceux qui se trouvaient dans l'hôtellerie, notamment Cardénio, don Fernand, ses compagnons, l'auditeur, le curé, le barbier et don Quichotte, auquel il avait semblé qu'il n'était pas nécessaire de garder plus longtemps le château. Cardénio, qui connaissait déjà l'histoire du garçon muletier, demanda à ceux qui voulaient l'entraîner par force quel motif ils avaient d'emmener ce jeune homme contre sa volonté. « Notre motif, répondit l'un des quatre, c'est de rendre la vie au père de ce gentilhomme, que son absence met en péril de la perdre. — Il est inutile, interrompit don Luis, de rendre ici compte de mes affaires. Je suis libre, et je m'en irai s'il me plaît; sinon, aucun de vous ne me fera violence. — C'est la raison qui vous la fera, répondit l'homme; et si elle ne suffit point à Votre Grâce, elle nous suffira, à nous, pour faire ce pourquoi nous sommes venus, et à quoi nous sommes tenus. — Sachons la chose à fond, » dit en ce moment l'auditeur. Mais l'homme, qui le reconnut pour un voisin de sa maison, répondit aussitôt : « Est-ce que Votre Grâces, seigneur auditeur, ne reconnaît pas ce gentilhomme? c'est le fils de votre voisin, qui s'est échappé de la maison de son père, dans ce costume si peu convenable à sa naissance, comme Votre Grâce peut s'en assurer. » L'auditeur se mit alors à le considérer plus attentivement, et, l'ayant reconnu, il le prit dans ses bras :

« Quel enfantillage est-ce là, seigneur don Luis, lui dit-il, ou quels motifs si puissants vous ont fait partir de la sorte, dans cet équipage qui sied si mal à votre qualité? » Le jeune homme sentit les larmes lui venir aux yeux; il ne put répondre un seul mot à l'auditeur, qui dit aux quatre domestiques de se calmer, et qu'il arrangerait l'affaire; puis, prenant don Luis par la main, il le conduisit à part pour l'interroger sur son escapade.

Tandis qu'il lui faisait cette question et d'autres encore, on entendit de grands cris à la porte de l'hôtellerie. Voici quelle en était la cause : deux hôtes qui s'étaient hébergés cette nuit dans la maison, voyant que tout le monde était occupé à savoir ce que cherchaient les quatre cavaliers, avaient tenté de déguerpir sans payer ce qu'ils devaient. Mais, l'hôtelier, qui était plus attentif à ses affaires qu'à celles d'autrui, les arrêta au seuil de la porte, et leur demanda l'écot, en gourmandant leur malhonnête intention avec de telles paroles qu'il finit par les exciter à lui répondre avec les poings. Ils commencèrent donc à le gourmer de telle sorte que le pauvre hôtelier fut contraint de crier au secours. L'hôtesse et sa fille ne virent personne plus inoccupé et plus à portée de le secourir que don Quichotte, auquel la fille de l'hôtesse accourut dire : « Secourez vite, seigneur chevalier, par la vertu que Dieu vous a donnée, secourez vite mon pauvre père, que deux méchants hommes sont à battre comme plâtre. » A cela don Quichotte répondit d'une voix lente et du plus grand sang-froid : «Votre pétition, belle damoiselle, ne peut être accueillie en ce moment : je suis dans l'impossibilité de m'entremettre en aucune autre aventure, jusqu'à ce que j'aie mis fin à celle où m'a engagé ma parole. Mais ce que je puis faire pour votre service, le voici : courez, et dites à votre père qu'il se soutienne dans cette bataille, le mieux qu'il pourra, et qu'il ne se laisse vaincre en aucune façon, tandis que j'irai demander à la princesse Micomicona la permission de le secourir en son angoisse; si elle me la donne, soyez certaine que je saurai bien l'en tirer. — Ah ! pécheresse que je suis, s'écria Maritornes, qui se trouvait là, avant que Votre Grâce ait obtenu cette permission, mon maître sera dans l'autre monde. — Eh bien! madame, reprit don Quichotte, faites que j'obtienne cette permission dont j'ai besoin. Dès que je l'aurai, il importera peu qu'il soit dans l'autre monde ; car je l'en tirerai, en dépit de ce monde-ci, qui voudrait y trouver à redire, ou du moins je tirerai telle vengeance de ceux qui l'y auront envoyé, que vous en serez plus que médiocrement satisfaite. » Et, sans parler davantage, il alla se mettre à deux genoux devant Dorothée, pour lui demander, avec des expressions chevaleresque et

errantes, que Sa Grandeur daignât lui donner permission de courir et de secourir le châtelain de ce château qui se trouvait en une grave extrémité. La princesse la lui donna de bon cœur, et aussitôt embrassant son écu et mettant l'épée à la main, il accourut à la porte de l'hôtellerie, où les deux hôtes étaient encore à malmener l'hôtelier. Mais, dès qu'il arriva, il s'arrêta tout court et se tint immobile, malgré les reproches de Maritornes et de l'hôtesse, qui lui demandaient qu'est-ce qui le retenait en place, au lieu de secourir leur maître et mari. « Ce qui me retient? répondit don Quichotte, c'est qu'il ne m'est pas permis de mettre l'épée à la main contre des gens de bas étage ; mais appelez mon écuyer Sancho, c'est lui que regarde cette défense et cette vengeance. »



Voilà ce qui se passait à la porte de l'hôtellerie, où roulaient les coups de poing et les gourmandes, le tout au préjudice de l'hôtelier et à la rage de Maritornes, de l'hôtesse et de sa fille, qui se désespéraient de la lâcheté de don Quichotte et du mauvais quart d'heure que passait leur maître, père et mari. Mais laissons-le en cet état, car sans doute quelqu'un viendra le secourir; sinon, tant pis pour celui qui se hasarde à plus que ses forces ne permettent, qu'il souffre et ne dise mot. Revenons maintenant, à cinquante pas en arrière, voir ce que don Luis répondit à l'auditeur, que nous avons

laissé l'ayant pris à part pour lui demander la cause de son voyage à pied et dans un si vil équipage. Le jeune homme, lui saisissant les mains avec force, comme si quelque grande affliction lui eût serré le cœur, et versant un torrent de larmes, lui répondit :

« Je ne sais, mon seigneur, vous dire autre chose, si ce n'est que, le jour où le ciel a voulu et où notre voisinage a permis que je visse dona Clara, votre fille et ma dame, dès cet instant je l'ai faite maîtresse de ma volonté; et si la votre, mon veritable seigneur et père, n'y met obstacle, aujourd'hui même elle sera mon épouse.



C'est pour elle que j'ai abandonné la maison de mon père, pour elle que j'ai pris ce costume, afin de la suivre partout où elle irait, comme la flèche suit le but, et le marinier l'étoile polaire. Elle ne sait de mes désirs rien de plus que n'ont pu lui en faire entendre les pleurs qu'elle a vus de loin couler de mes yeux. Vous connaissez déjà, seigneur, la fortune et la noblesse de mes parents, vous savez que je suis leur unique héritier. Si ces avantages vous

semblent suffisants pour que vous vous hasardiez à me rendre complétement heureux, agréez-moi des maintenant pour votre fils. Que si mon père, occupé d'autres vues personnelles, n'était point satisfait du bien que j'ai su trouver pour moi, le temps n'a pas moins de force pour changer les volontés humaines que les choses de ce monde. »

A ces mots, l'amoureux jeune homme cessa de parler, et l'auditeur demeura non moins surpris de la manière délicate et touchante dont il lui avait découvert ses pensées qu'indécis sur le parti qu'il devait prendre dans une affaire si soudaine et si grave. Tout ce qu'il put lui répondre, ce fut qu'il se calmât pour le moment, et qu'il obtint que ses domestiques ne l'emmenassent pas ce jour même, afin d'avoir le temps de considérer ce qui conviendrait mieux à chacun. Don Luis voulut par force lui baiser les mains, et même les baigna de ses larmes, chose qui aurait attendri un cœur de pierre, et non pas seulement celui de l'auditeur, qui, en homme habile, avait vu du premiers coup d'œil combien ce mariage était avantageux à sa fille. Toutefois, il aurait voulu, si c'eût été possible, l'effectuer avec le consentement du père de don Luis, qu'il savait prétendre à faire de son fils un seigneur titré.

En ce moment, les hôtes querelleurs avaient fait la paix avec l'hôtelier, après avoir consenti, plutôt par la persuasion et les bons propos de don Quichotte que par ses menaces, à lui payer ce qu'il demandait; d'un autre côté, les domestiques de don Luis attendaient patiemment là fin de son entretien avec l'auditeur et la résolution de leur maître, quand le diable, qui ne dort jamais, fil entrer à cette heure même dans l'hôtellerie le barbier auquel don Quichotte avait enlevé l'armet de Mambrin, et Sancho Panza, les harnais de son àne, pour les troquer contre ceux du sien. Ce barbier, menant son àne à l'écurie, vit Sancho qui raccommodait je ne sais quoi de son bât. Dès qu'il vit ce bàt, il le reconnut, et, prenant bravement Sancho par le collet, il lui dit : « Ah! don larron, je vous tiens ici, rendez-moi vite mon plat à barbe, et mon bàt, et tous les harnais que vous m'avez volés. » Sancho, qui se vit prendre à la gorge si à l'improviste, et qui entendit les injures qu'on lui disait, saisit le bât d'une main, et de l'autre donna une telle gourmade au barbier, qu'il lui mit les mâchoires en sang. Mais, néanmoins, le barbier ne lâchait pas prise et tenait bon son bât; au contraire, il éleva la voix de telle sorte, que tous les gens de l'hôtellerie accoururent au bruit et à la bataille. « Au nom du roi et de la justice, criait-il, parce que je reprends mon bien, il veut me tuer, ce larron, voleur de grands chemins. — Tu en as

menti, répondit Sancho, je ne suis pas voleur de grands chemins; et c'est de bonne guerre que mon seigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles. »



Celui-ci, qui était promptement accouru, se trouvait déjà présent à la querelle, enchanté de voir avec quelle vigueur son écuyer prenait la défensive et l'offensive. Il le tint même désormais pour homme de cœur, et se proposa, dans le fond de son âme, de l'armer chevalier à la première occasion qui s'offrirait; pensant que l'ordre de chevalerie serait fort bien placé sur sa tête. Parmi toutes les choses que le barbier débitait dans le courant de la dispute, il vint à dire : « Ce bât est à moi, comme la mort que je dois à Dieu, et je le connais comme si je l'avais mis au monde; et voilà mon âne qui est dans l'étable, qui ne me laissera pas mentir. Sinon, qu'on lui essaie le bàt, et s'il ne lui va pas comme un gant, je passerai pour infâme. Et il y a plus, c'est que le même jour qu'ils me l'ont pris, ils m'ont enlevé aussi un plat à barbe de rosette, tout neuf, qui n'avait pas encore été étrenné de sa vie, et qui m'avait coûté un bel et bon écu. » En cet endroit don Quichotte ne put se retenir ; il se mit entre les deux combattants, les sépara, et, déposant le bât par terre pour que tout le monde le vit jusqu'à ce que la vérité fut reconnue, il s'écria :



« Vos Grâces vont voir clairement et manifestement l'erreur où est ce bon écuyer quand il appelle plat à barbe ce qui est, fut et sera l'armet de Mambrin, que je lui ai enlevé de bonne guerre, et dont je me suis rendu maître en tout bien tout honneur. Quant au bât, je ne m'en mêle point; et tout ce que je peux dire, c'est que mon écuyers Sancho me demanda permission pour ôter les harnachements du cheval de ce poltron vaincu, et pour en parer le sien. Je lui donnai la permission, il prit les harnais, et de ce que la selle s'est changée en bât, je ne puis donner d'autre raison que l'ordinaire, c'est-à-dire que ces métamorphoses se voient dans les événements de la chevalerie. Pour preuve et confirmation de ce que j'avance, cours vite, mon fils Sancho, apporte ici l'armet que ce brave homme dit être un plat à barbe. — Pardine, seigneur, répliqua Sancho, si nous n'avons pas d'autre preuve à faire valoir pour nous justifier que celle qu'offre Votre Grâce, nous voilà frais. Aussi plat à barbe est l'armet de Mambrin que la selle de ce bon homme est bât. — Fais ce que je te commande, reprit don Quichotte ; peut-être que toutes les choses qui arrivent en ce château ne doivent pas se passer par voie d'enchantement. » Sancho alla chercher le plat à barbe, l'apporta, et, dès que don Quichotte le lui eut pris des mains, il s'écria : « regardez un peu, seigneurs; de quel front cet écuyer pourra-t-il dire que ceci est un plat à barbe, et non l'armet que j'ai nommé? Et je jure, par l'ordre de chevalerie dont je fais profession, que cet armet est tel que je l'ai pris, sans en avoir ôté, sans y avoir ajouté la moindre chose. — En cela, interrompit Sancho, il n'y a pas le plus petit

doute; car, depuis que mon seigneur l'a gagné jusqu'à cette heure, il n'a livré avec lui qu'une seule bataille, lorsqu'il délivra ces malheureux enchaînés ; et, ma foi, sans l'assistance de ce plat-armet, il aurait passé un mauvais moment, car, dans cette mêlée, les pierres pleuvaient à verse. »



CHAPITRE XLV.

Où l'on achève d'eclaircir les doutes à propos du Lât et de l'armet de Mambrin, avec d'autres à cutures arrivées en toute vérité.



QUE vous semble, seigneurs, s'écria le barbier de ce qu'affirment ces gentilshommes, puisqu'ils s'opiniàtrent à dire que ceci n'est pas un plat à barbe, mais un armet ? Et qui dira le contraire, interrompit don Quichotte, je lui ferai savoir qu'il ment, s'il est chevalier, et, s'il est écuyer, qu'il en a menti mille fois. » Notre barbier, maître Nicolas, qui se trouvait présent à la bagarre, connaissant si bien l'humeur de don Quichotte, voulut exciter encore son extravagance, et pousser plus loin la plaisanterie, pour donner de quoi rire à tout le monde. Il dit donc, parlant à l'autre barbier : « Seigneur barbier, ou qui que vous soyez, sachez que je suis du même état que vous; que j'ai reçu, il y a plus de vingt ans, mon diplôme d'examen, et que je connais parfaitement tous les instruments et ustensiles du métier de la barbe, sans en excepter un seul ; sachez de plus que, dans le temps de ma jeunesse, j'ai été soldat, et que je ne connais pas moins bien ce que c'est qu'un armet, un morion, une salade, et autres choses relatives à la milice, c'est-à-dire aux espèces d'armes que portent les soldats. Et je dis maintenant, sauf meilleur avis, car je m'en remets toujours à celui d'un meilleur entendement, que cette pièce qui est ici devant nous, et que ce bon seigneur tient à la main, non-seulement n'est pas un plat à barbe de barbier, mais qu'elle est aussi loin de l'être que le blanc est loin du unir,

et la vérité du mensonge, Et je dis aussi que, bien que ce soit un armet, ce n'est pas un armet entier. — Non certes, s'écria don Quichotte, car il lui manque une moitié, qui est la mentonnière. — C'est cela justement, » ajouta le curé, qui avait compris l'intention de son ami, maître Nicolas; et leur avis fut aussitôt confirmé par Cardénio, don Fernand et ses compagnons. L'auditeur lui-même, s'il n'eût été si préoccupé de l'aventure de don Luis, aurait aidé, pour sa part, à la plaisanterie ; mais les choses sérieuses auxquelles il pensait l'avaient tellement absorbé, qu'il ne faisait guère attention à ces badinages. « Sainte Vierge! s'écria en ce moment le barbier mystifie, est-il possible que tant d'honnêtes gens disent que ceci n'est pas un plat à barbe, mais un armet ! Voilà de quoi jeter dans l'étonnement toute une université si savante qu'elle soit. A ce train-là, si ce plat à barbe est un armet, ce bill d'âne doit être aussi une selle de cheval, comme ce seigneur l'a prétendu. — A moi, il me paraît. un bàt, reprit don Quichotte ; mais j'ai déjà dit que je ne me mêlais point de cela. — Que ce soit un bàt ou une selle, dit le curé, c'est au seigneur don Quichotte à le décider; car, en affaires de chevalerie, ces seigneurs et moi nous lui cédons la palme. — Pardieu, messeigneurs, s'écria don Quichotte, de si étranges aventures me sont arrivées dans ce château, en deux fois que j'y fus hébergé, que je n'ose plus rien décider affirmativement sur les questions qu'on me ferait à propos, de ce qu'il renferme ; car je m'imagine que tout ce qui s'y passe se règle par voie d'enchantement. La première fois, je fus fort ennuyé des visites d'un More enchanté qui se promène en ce château, et Sancho n'eut guère plus à se louer des gens de sa suite; puis, hier soir, je suis resté pendu par ce bras presque deux heures entières, sans savoir pourquoi ni comment j'étais tombé daus cette disgrâce, Ainsi, me mettre à présent, au milieu d'une telle confusion, à donner mon avis, ce serait m'exposer à un jugement téméraire. En ce qui touche cette singulière prétention de vouloir que ceci soit un plat à barbe et non un armet, j'ai déjà répondu ; mais, quant à déclarer si cela est un bât où une selle, je n'ose point rendre une sentence définitive, et j'aime mieux laisser la question au bon sens de Vos Grâces. Peut-être que, n'étant point armés chevaliers comme moi, vous n'aurez rien à démêler avec les enchantements de céans, et qu'ayant les intelligences parfaitement libres, vous pourrez juger des choses de ce château comme elles sont en réalité, et non comme elles me paraissent.

— Il n'y a pas de doute, répondit à cela don Fernand ; le seigneur don Quichotte a parlé comme un oracle, et c'est à nous qu'appartient la solution de cette difficulté ; et, pour qu'elle soit rendue avec plus de certitude, je vais recueillir en secret les voix de ces seigneurs, et du résultat de ce vote, je rendrai un compte exact et fidèle. » Pour ceux qui connaissaient l'humeur de don Quichotte, toute cette comédie était une intarissable matière à rire ; mais ceux qui n'étaient pas au fait n'y voyaient que la plus grande bêtise du monde, surtout les quatre domestiques de don Luis, et don Luis lui-même, ainsi que trois autres voyageurs qui venaient par hasard d'arriver à l'hôtellerie, et qui paraissaient des archers de la Sainte-Hermandad, comme ils l'étaient en effet. Mais celui qui se désespérait le plus, c'était le barbier, dont le plat à barbe s'était changé, devant, ses yeux, en armet de Mambrin, et dont le bât, à ce qu'il pensait bien, allait sans aucun doute se changer aussi en un riche harnais de cheval. Tous les autres spectateurs riaient de voir don Fernand qui allait prendre les voix de l'un à l'autre, leur parlant tout bas à l'oreille, pour qu'ils déclarassent en secret si ce beau bijou sur lequel on avait tant disputé était un bât ou une selle. Après qu'il eut recueilli les voix de tous ceux qui connaissaient don Quichotte, il dit à haute voix : « Le cas est, brave homme, que je suis vraiment fatigué de prendre tant d'avis, car je ne demande à personne ce que je désire savoir, qu'on ne me réponde aussitôt qu'il y a folie à dire que ce soit un bât d'âne, et que c'est une selle de cheval, et même d'un cheval de race. Ainsi, prenez patience, car en dépit de vous et de votre âne, ceci est une selle, et non un bât, et vous avez fort mal prouvé votre allégation. — Que je perde ma place en paradis, s'écria le pauvre barbier, si toutes Vos Grâces ne se trompent pas; et que mon âme paraisse aussi bien devant Dieu que ce bât me paraît un bât, et non une selle ! Mais, ainsi vont les lois. . . . [264] et je ne dis rien de plus. Et pourtant je ne suis pas ivre, en vérité, car je n'ai pas même rompu le jeûne aujourd'hui, si ce n'est par mes péchés. » Les naïvetés que débitait le barbier ne faisaient pas moins rire que les extravagances de don Quichotte, lequel dit en ce moment : « Ce qu'il y a de mieux à faire ici, c'est que chacun reprenne son bien; et, comme on dit, ce que Dieu t'a donné, que saint Pierre le bénisse. » Alors, un des quatre domestiques s'approchant, « Si ce n'est pas, dit-il, un tour fait à plaisir, je ne puis me persuader que des hommes d'aussi sage entendement que le sont ou le paraissent tous ceux qui se trouvent ici, osent bien dire et affirmer que cela n'est point un bàt, ni ceci un plat à barbe. Mais comme je vois qu'on l'affirme et qu'on le prétend, je

m'imagine qu'il y a quelque mystère dans cet entêtement à dire une chose si opposée à ce que nous démontrent la vérité et l'expérience même! car je jure bien (et son jurement était à pleine bouche) que tous ceux qui vivent dans le monde à l'heure qu'il est ne me feraient pas confesser que cela est autre chose qu'un plat à barbe de barbier, et ceci un bàt d'âne. — Ce pourrait être un bât de bourrique, interrompit le curé. — Tout de même, reprit le domestique; ce n'est pas là qu'est la question, mais à savoir si c'est un bàt, oui ou non, comme Vos Grâces le prétendent. »

A ces propos, un des archers nouveaux venus dans l'hôtellerie. qui avait entendu la fin de la querelle, ne put retenir son dépit et sa mauvaise humeur. « C'est un bât, s'écria-t-il, comme mon père est un homme, et qui a dit ou dira le contraire doit être aviné comme un grain de raisin. — Tu en as menti, comme un maraud de vilain, » répondit don Quichotte Et levant sa lance, qu'il ne quittait jamais, il lui en déchargea un tel coup sur la tête, que si l'archer ne se fût détourné, il l'étendait tout de son long. La lance se brisa par terre, et les autres archers, voyant maltraiter leur camarade, élevèrent la voix pour demander main-forte à la Sainte-Hermandad. L'hôtelier, qui était de la confrérie, courut chercher sa verge et son épée, et se rangea aux côtés de ses compagnons; les domestiques de don Luis entourèrent leur maître, pour qu'il ne pût s'échapper à la faveur du tumulte; le barbier, voyant la maison sens dessus dessous, alla reprendre son bât, que Sancho ne lâchait pas d'un ongle; don Quichotte mit l'épée à la main, et fondit sur les archers; don Luis criait à ses valets de le laisser, et d'aller secourir don Quichotte, ainsi que don Fernand et Cardénio, qui avaient pris sa défense; le curé haranguait de tous ses poumons, l'hôtesse jetait des cris, sa fille soupirait, Maritornes pleurait, Dorothée, était interdite, Luscinde épouvantée, et dona Clara évanouie. Le barbier gourmait Sancho, Sancho rossait le barbier; don Luis, qu'un de ses valets osa saisir par le bras pour qu'il ne se sauvât pas, lui donna un coup de poing qui lui mit les mâchoires en sang; l'auditeur le défendait ; don Fernand tenait un des archers sous ses talons, et lui mesurait le corps avec les pieds tout à son aise; l'hôtelier criait de nouveau pour demander main-forte à la Sainte-Hermandad ; enfin, l'hôtellerie n'était que pleurs, sanglots, cris, terreurs, alarmes, disgrâces, coups d'épée, coups de poing, coups de pied. coups de bâton, meurtrissures et effusion de sang. Tout à coup, an milieu de cette confusion, de ce labyrinthe, de ce chaos, une idée frappe l'imagination de don Quichotte : il se croit, de but en blanc, transporté au camp d'Agramant[265]: et, d'une voix de tonnerre qui ébranlait

l’hôtellerie. « Que tout le monde s’arrête, s’écrie-t-il, que tout le monde dépose les armes, que tout le monde s’apaise, que tout le monde m’écoute, si tout le monde veut rester en vie. » A ces cris, en effet, tout le monde s’arrêta, et lui poursuivit de la sorte : « Ne vous ai-je pas dit, seigneurs, que ce château était enchanté, et qu’une légion de diables l’habitait? En preuve de cela, je veux que vous voyiez par vos propres yeux comment est passée et s’est transportée parmi nous la discorde du camp d’Agramant. Regardez : ici on combat pour l’épée, là pour le cheval, de ce côté pour l’aigle blanche, de celui-ci pour l’armet, et tous nous nous battons, et tous sans nous entendre. Venez ici, seigneur auditeur, et vous aussi, seigneur curé; que l’un serve de roi Agramant, et l’autre de roi Sobrin, et mettez-nous en paix; car au nom du Dieu tout-puissant, c’est une grande vilenie que tant de gens de qualité, comme nous sommes ici, s’entre-tuent pour de si misérables motifs. »



Les archers, qui n’entendaient rien à la rhétorique de don Quichotte, et qui se voyaient fort malmenés par don Fernand, Cardénio et leurs compagnons, ne voulaient pas se calmer. Le barbier oui, car, dans la bataille, on lui avait mis en pièces aussi bien la barbe que le bât. Sancho, en bon serviteur, obéit, au premier mot de son maitre; les quatre domestiques de don Luis se tinrent également tranquilles, voyant combien peu ils gagnaient à ne pas l’être; le seul hôtelier s’obstinait à prétendre qu’il fallait châtier les insolences de ce fou, qui, à chaque pas, troublait et bouleversait

la maison. En définitive, le tapage s'apaisa pour le moment, le bât resta selle jusqu'au jour du jugement dernier, le plat à barbe armet, et l'hôtellerie château, dans l'imagination de don Quichotte.



Le calme enfin rétabli, et la paix faite à l'instigation persuasive de l'auditeur et du curé, les domestiques de don Luis revinrent à la charge pour l'emmener à l'instant même; et, tandis qu'il se débattait avec eux, l'auditeur consulta don Fernand, Cardénio et le curé sur le parti qu'il devait prendre en une telle occurrence, après leur avoir conté la confidence que don Luis venait de lui faire. A la fin, on décida que don Fernand se fit connaître aux domestiques de don Luis, et qu'il leur dit que c'était son plaisir d'emmener ce jeune homme en Andalousie, où son frère le marquis le recevrait comme 11 méritait de l'être, parce qu'il était facile de voir, à l'intention de don Luis, qu'il se laisserait plutôt mettre en morceaux que de retourner cette fois auprès de son père. Quand les quatre domestiques connurent la qualité de don Fernand et la résolution de don Luis, ils résolurent que trois d'entre eux retourneraient conter à son père ce qui s'était passe, tandis que l'autre resterait avec don Luis pour le servir, et qu'il ne le perdrait point de vue que

les autres ne fussent revenus le chercher, ou qu'on ne sût ce qu'ordonnerait son père.

C'est ainsi que s'apaisèrent ce monceau de querelles par l'autorité d'Agramant et la prudence du roi Sobrin. Mais quand le démon, ennemi de la concorde et rival de la paix, se vit méprisé et bafoué; quand il reconnut le peu de fruit qu'il avait retiré de les avoir enfermés tous dans ce labyrinthe inextricable, il résolut de tenter encore une fois la fortune en ressuscitant de nouveaux troubles et de nouvelles disputes.

Or, il arriva que les archers avaient quitté la partie parce qu'ils eurent vent de la qualité de ceux contre lesquels ils combattaient, et ils s'étaient retirés de la mêlée, reconnaissant bien que, quoi qu'il arrivât, ils auraient à porter les coups ; mais l'un d'eux, celui-là même que don Fernand avait si bien moulu sous ses talons, vint à se rappeler que, parmi divers mandats dont il était porteur pour arrêter des délinquants, il s'en trouvait un contre don Quichotte, que la Sainte-Hermandad avait ordonné de saisir par corps, à propos de la délivrance des galériens, comme Sancho l'avait craint avec tant de raison. Frappé de cette idée, l'archer voulut vérifier si le signalement donné dans le mandat d'arrêt cadrait bien avec celui de don Quichotte. Il tira de son sein un rouleau de parchemin, trouva le papier qu'il cherchait; et, se mettant à lire très-posément, car il n'était pas fort lecteur, à chaque mot qu'il épelait, il jetait les yeux sur don Quichotte, et comparait le signalement du mandat avec le visage du chevalier. Il reconnut que, sans nul doute, c'était bien lui que désignait le mandant. A peine s'en fut-il assuré que, serrant son rouleau de parchemin, il prit le mandat de la main gauche, et de la droite empoigna don Quichotte au collet [266], si fortement qu'il ne lui laissait pas prendre haleine. En même temps il criait à haute voix : « Main-forte à la Sainte-Hermandad! et pour qu'on voie que cette fois-ci je la demande sérieusement, on n'a qu'à lire ce mandat, où il est ordonné d'arrêter ce voleur de grands chemins. » Le curé prit le mandat, et reconnut qu'effectivement l'archer disait vrai, et que le signalement s'appliquait à don Quichotte. Quand celui-ci se vit maltraiter par ce coquin de manant, enflammé de colère au point que les os du corps lui craquaient, il saisit du mieux qu'il put, avec ses deux mains, l'archer à la gorge, lequel, si ses camarades ne l'eussent secouru, aurait plutôt laissé la vie que don Quichotte n'eût lâché prise.

L'hôtelier, qui devait forcément donner assistance à ceux de son office, accourut aussitôt leur prêter main-forte, L'hôtesse, en voyant de nouveau

son mari fourré dans les querelles, jeta de nouveau les hauts cris, et ce bruit lui amena Maritornes et sa fille, qui l'aidèrent à demander le secours du ciel et de tous ceux qui se trouvaient là. Sancho s'écria, à la vue de ce qui se passait : « Vive le Seigneur! rien de plus vrai que ce que dit mon maître des enchantements de ce château, car il est impossible d'y vivre une heure en paix. » Don Fernand sépara l'archer de don Quichotte, et, fort à la satisfaction de tous deux, il leur fit mutuellement lâcher prise, car ils accrochaient les ongles de toute leur force, l'un dans le collet du pourpoint de l'autre, et l'autre à la gorge du premier. Mais toutefois la quadrille des archers ne cessait de réclamer leur détenu ; ils criaient qu'on le leur livrât pieds et poings liés, puisque ainsi l'exigeait le service du roi et de la Sainte-Hermandad, au nom desquels ils demandaient secours et main-forte pour arrêter ce brigand, ce voleur de grands chemins et de petits sentiers. Don Quichotte souriait dédaigneusement à ces propos, et, gardant toute sa gravité, il se contenta de répondre : « Approchez, venez ici, canaille mal née et mal apprise. Rendre la liberté à ceux qu'on tient à la chaîne, délivrer les prisonniers, relever ceux qui sont à terre, secourir les misérables et soulager les nécessiteux, c'est là ce que vous appelez voler sur les grands chemins! Ah! race infâme, race indigne, par la bassesse de votre intelligence, que le ciel vous révèle la valeur que renferme en soi la chevalerie errante, et vous laisse seulement comprendre le péché que vous commettez en refusant votre respect à la présence, que dis-je? à l'ombre de tout chevalier errant! venez ici larrons en quadrilles, plutôt qu'archers de maréchaussée, détrousseurs de passants avec licence de la Sainte-Hermandad ; dites-moi, quel est donc l'ignorant qui a signé un mandat d'arrêt contre un chevalier tel que moi? qui ne sait pas que les chevaliers errants sont hors de toute juridiction criminelle, qu'ils n'ont de loi que leur épée, de règlements que leurs prouesses, de code souverain que leur volonté? Quel est donc l'imbécile, dis-je encore, qui peut ignorer qu'aucunes lettres de noblesse ne confèrent autant d'immunités et de priviléges que n'en acquiert un chevalier errant le jour où il est armé chevalier et s'adonne au dur exercice de la chevalerie? Quel chevalier errant a jamais payé gabelle, corvée, dîmes, octrois, douanes, chaîne de route ou bac de rivière? Quel tailleur lui a demandé la façon d'un habit? Quel châtelain, l'ayant recueilli dans son château, lui a fait payer l'écot de la couchée? Quel roi ne l'a fait asseoir à sa table? Quelle demoiselle ne s'est éprise de lui, et ne lui a livré, avec soumission, le trésor de ses charmes? Enfin, quel chevalier errant vit-on,

voit-on et verra-t-on jamais dans le monde, qui n'ait assez de force et de courage pour donner à lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents archers en quadrilles qui oseraient lui tenir tête? »



CHAPITRE XLVI.

De la notable aventure des archers de la Sainte-Hermandad, et de la grande ferocité de notre bon chevalier don Quichotte [267].



TANDIS que don Quichotte débitait cette harangue, le curé s'occupait à faire entendre aux archers que don Quichotte avait l'esprit à l'envers, comme ils le voyaient bien à ses paroles et à ses œuvres, et qu'ainsi rien ne les obligeait à pousser plus loin l'affaire, puisque, parvinssent-ils à le prendre et à l'emmener, il faudrait bien incontinent le relâcher en qualité de fou. Mais l'homme au mandat répondit que ce n'était point à lui à juger de la folie de don Quichotte; qu'il devait seulement exécuter ce que lui commandaient ses supérieurs, et que, le fou une fois arrêté, on pourrait le relâcher trois cents autres fois. « Néanmoins, reprit le curé, ce n'est pas cette fois-ci que vous devez l'emmener, et, si je ne me trompe, il n'est pas d'humeur à se laisser faire. » Finalement, le curé sut leur parler et les persuader si bien , et don Quichotte sut faire tant d'extravagances, que les archers auraient été plus fous que lui s'ils n'eussent reconnu sa folie. Ils prirent donc le parti de s'apaiser, et se firent même médiateurs entre le barbier et Sancho Panza, qui continuaient encore leur querelle avec une implacable rancune. A la fin, comme membres de la justice, ils arrangèrent le procès en amiables compositeurs, de telle façon que les deux parties restèrent satisfaites, sinon complètement, du moins en

quelque chose, car il fut décidé que l'échange des bâts aurait lieu, mais non celui des sangles et des licous. Quant à l'affaire de l'armet de Mambrin, le curé en grande cachette et sans que don Quichotte s'en aperçût, donna huit réaux du plat à barbe, et le barbier lui en fit un récépissé en bonne forme, par lequel il promettait de renoncer à toute réclamation, pour le présent et dans les siècles des siècles, amen.

Une fois ces deux querelles apaisées (c'étaient les plus envenimées et les plus importantes), il ne restait plus qu'à obtenir des valets de don Luis que trois d'entre eux s'en retournassent, et que l'autre demeurât pour accompagner leur maître où don Fernand voudrait l'emmener. Mais le destin moins rigoureux et la fortune plus propice , ayant commencé de prendre parti pour les amants et les braves de l'hôtellerie, voulurent mener la chose à bonne fin. Les valets de don Luis se résignèrent à tout ce qu'il voulut, ce qui donna tant de joie à dona Clara, que personne ne l'aurait alors regardée au visage sans y lire l'allégresse de son âme. Zoraïde, sans comprendre parfaitement tous les événements qui se passaient sous ses yeux, s'attristait ou se réjouissait suivant ce qu'elle observait sur les traits de chacun, et notamment de son capitaine espagnol, sur qui elle avait les yeux fixés et l'âme attachée. Pour l'hôtelier, auquel n'avaient point échappé le cadeau et la récompense qu'avait reçus le barbier, il réclama l'écot de don Quichotte, ainsi que le dommage de ses outres et la perte de son vin, jurant que ni Rossinante ni l'âne de Sancho ne sortiraient de l'hôtellerie qu'on ne lui eût tout payé, jusqu'à la dernière obole. Tout cela fut encore arrangé par le curé, et payé par don Fernand bien que l'auditeur en eût aussi offert le paiement de fort bonne grâce. Enfin, la paix et la tranquillité furent si complément rétablies, que l'hôtellerie ne ressemblait plus, comme l'avait dit don Quichotte, à la discorde du camp d'Agramant, mais à la paix universelle du règne d'Octavien, et la commune opinion fut qu'il fallait en rendre grâces aux bonnes intentions du curé, secondées par sa haute éloquence, ainsi qu'à l'incomparable libéralité de don Fernand.

Quand don Quichotte se vit ainsi libre et débarrassé de toutes ces querelles, tant de son écuyer que des siennes propres, il lui sembla qu'il était temps de poursuivre son voyage et de mettre à fin cette grande aventure, pour laquelle il fut appelé et élu. Il alla donc, avec une énergique résolution , plier les genoux devant Dorothée, qui ne voulut pas lui laisser dire un mot jusqu'à ce qu'il se fût relevé. Pour lui obéir, il se tint debout, et lui dit : « C'est un commun adage, ô belle princesse, que la diligence est

mère de la bonne fortune ; et l'expérience a montré, en des cas nombreux et graves, que l'empressement du plaideur mène à bonne fin le procès douteux. Mais, en aucune chose cette vérile n'éclate mieux que dans celles de la guerre, où la célérité et la promptitude, prévenant les desseins de l'ennemi, remportent la victoire, avant même qu'il se soit mis en défense. Tout ce que je dis là, haute et précieuse dame, c'est parce qu'il me semble que notre séjour dans ce château n'est plus d'aucune utilité, tandis qu'il pourrait nous devenir si nuisible, que nous eussions quelque jour à nous en repentir; car, enfin, qui sait si, par le moyen d'habiles espions, votre ennemi le géant n'aura point appris que je vais l'exterminer, et s'il n'aura pu, favorisé par le temps que nous lui laissons, se fortifier dans quelque citadelle inexpugnable, contre laquelle ne prévaudront ni mes poursuites ni la force de mon infatigable bras? Ainsi donc, princesse, prévenons, comme je l'ai dit, ses desseins par notre diligence, et partons incontinent à la bonne aventure, car Votre Grandeur ne tardera pas plus à l'avoir telle qu'elle la désire, que je ne tarderai a me trouver en face de votre ennemi. »

Don Quichotte se lut à ces mots, et attendit gravement la réponse de la belle infante. Celle-ci, prenant des airs de princesse, accommodés au style de don Quichotte, lui répondit en ces termes : « Je vous rends grâces, seigneur chevalier, du désir que vous montrez de me prêter faveur en ma grande affliction ; c'est agir en chevalier auquel il appartient de protéger les orphelins et de secourir les nécessiteux. Et plaise au ciel que notre commun souhait s'accomplisse, pour que vous confessiez qu'il y a dans le monde des femmes reconnaissantes. Quant à mon départ, qu'il ait lieu sur-le-champ, car je n'ai de volonté que la vôtre. Disposez de moi selon votre bon plaisir; celle qui vous a remis une fois la défense de sa personne, et qui a confié à votre bras la restauration de ses droits royaux, ne peut vouloir aller contre ce qu'ordonne votre prudence. — A la main de Dieu! s'écria don Quichotte; puisqu'une princesse s'humilie devant moi, je ne veux pas perdre l'occasion de la relever, et de la remettre sur son trône héréditaire. Partons sur-le-champ, car le désir et l'éloignement m'éperonnent, et, comme on dit, le péril est dans le retard. Et puisque le ciel n'a pu créer, ni l'enfer vomir aucun être qui m'éprouvante ou m'intimide, selle vite, Sancho, selle Rossinante, ton âne et le palefroi de la reine, prenons congé du châtelain et de ces seigneurs, et quittons ces lieux au plus vite. »

Sancho, qui était présent à toute la scène, s'écria, en hochant la tête de droite et de gauche : « Ah ! seigneur, seigneur, il y a plus de mal au hameau

que n'en imagine le bedeau, soit dit sans offenser les honnêtes coiffes. — Quel mal, interrompit don Quichotte, peut-il y avoir en aucun hameau et dans toutes les villes du monde réunies, qui puisse atteindre ma réputation , manant que tu es? — Si Votre Grâces, se fâche, dit Sancho, je me tairai et me dispenserai de dire ce que je dois lui révéler en bon écuyer, ce que tout bon serviteur doit dire à son maître. — Dis ce que tu voudras, répondit don Quichotte, pourvu que tes paroles n'aient point pour objet de m'intimider ; si tu as peur, fais comme qui tu es : moi, qui suis sans crainte, je ferai comme qui je suis. — Ce n'est pas cela, par les péchés que j'ai commis devant Dieu ! repartit Sancho ; ce qu'il y a, c'est que je tiens pour certain et pour dûment vérifié que cette dame, qui se dit être reine du grand royaume de Micomicon, ne l'est pas plus que ma mère. Car, si elle était ce qu'elle dit, elle n'irait pas se becquetant avec quelqu' un de la compagnie dès qu'on tourne la tête, et à chaque coin de mur. » A ce propos de Sancho, Dorothée rougit jusqu'au blanc des yeux, car il était bien vrai que, maintes fois et en cachette, son époux don Fernand avait touché avec les lèvres un à-compte sur le prix que méritaient ses désirs. Sancho l'avait surprise, et il lui avait paru qu'une telle familiarité était plutôt d'une courtisane que de la reine d'un si grand royaume. Dorothée ne trouva pas un mot à lui répondre, et le laissa continuer : «Je vous dis cela, seigneur, ajouta-t-il, parce que, à la fin des fins, quand nous aurons fait tant de voyages, quand nous aurons passé de mauvaises nuits et de pires journées, si ce gaillard qui se divertit dans cette hôtellerie vient cueillir le fruit de nos travaux, pourquoi faire, ma foi, me tant dépêcher à seller Rossinante, à bâter le grison et à brider le palefroi? Il vaut mieux rester tranquilles, et que chaque femelle file sa quenouille, et allons-nous-en dîner. »

Miséricorde! quelle effroyable colère ressentit don Quichotte quand il entendit les insolentes paroles de son écuyer ! elle fut telle que, lançant des flammes par les yeux, il s'écria d'une voix précipitée et d'une langue que faisait bégayer la rage : « O manant, ô brutal , effronté, impudent, téméraire, calomniateur et blasphémateur ! comment oses-tu prononcer de telles paroles en ma présence et devant ces illustres dames? Comment oses-tu mettre de telles infamies dans ta stupide imagination? Va-t'en loin de moi, monstre de nature, dépositaire de mensonge, réceptacle de fourberies, inventeur de méchancetés, publicateur de sottises, ennemi du respect qu'on doit aux royales personnes; va-t'en, ne parais plus devant moi, sous peine de ma colère. » En disant cela, il fronça les sourcils, enfla les joues, regarda

de travers, frappa la terre du pied droit, signes évidents de la rage qui lui rongeait les entrailles. A ces paroles, à ces gestes furieux, Sancho demeura si atterré, si tremblant, qu'il aurait voulu qu'en cet instant même la terre se fût. ouverte sous ses pieds pour l'engloutir. Il ne sut faire autre chose que se retourner bien vite, et s'éloigner de la présence de son courroucé seigneur. Mais la discrète Dorothée, qui connaissait si bien maintenent l'humeur de don Quichotte, dit aussitôt pour calmer sa colère : « Ne vous fâchez point, seigneur chevalier de la Triste-Figure, des impertinences qu'a dites votre bon écuyer; peut-être ne les a-t-il pas dites sans motif, et l'on ne peut soupçonner sa conscience chrétienne d'avoir porté faux témoignage contre personne. Il faut donc croire, sans conserver le moindre doute à ce sujet, que puisque en ce château, comme vous le dites, seigneur chevalier, toutes choses vont et se passent à la façon des enchantements, il peut bien arriver que Sancho ait vu par cette voie diabolique ce qu'il dit avoir vu de si contraire et de si offensant à ma vertu. — Par le Dieu tout-puissant ! s'écria don Quichotte, je jure que Votre Grandeur a touché le but. Oui, c'est quelque mauvaise vision qui est apparue à ce pécheur de Sancho, pour lui faire voir ce qu'il était impossible qu'il vit autrement que par des sortiléges. Je connais trop bien la bonté et l'innocence de ce malheureux, pour croire qu'il sache porter faux témoignage contre personne. — Voilà ce qui est et ce qui sera, reprit don Fernand ; dès lors, seigneur don Quichotte, vous devez lui pardonner et le rappeler au giron de Votre Grâce, *sicut erat in principio,* avant que ces maudites visions lui eussent tourné l'esprit. » Don Quichotte ayant répondu qu'il lui pardonnait, le curé alla querir Sancho, lequel vint humblement se mettre à genoux devant son maître et lui demander sa main. L'autre se la laissa prendre et baiser, puis il lui donna sa bénédiction, et lui dit : « Maintenant, mon fils Sancho, tu achèveras de reconnaître à quel point était vrai ce que je t'ai dit mainte et mainte fois, que toutes les choses de ce château arrivent par voie d'enchantement. — Je le crois sans peine, répondit Sancho, excepté toutefois l'histoire de la couverture, qui est réellement arrivée par voie ordinaire. — N'en crois rien, répliqua don Quichotte; s'il en était ainsi, je t'aurais alors vengé et je te vengerais encore à présent. Mais, ni alors, ni à présent, je n'ai pu voir sur qui tirer vengeance de ton outrage. » Tous les assistants voulurent savoir ce que c'était que cette histoire de la couverture, et l'hôtelier leur conta de point en point les voyages aériens de Sancho Panza, ce qui les fit beaucoup rire, et ce qui n'aurait pas moins fâché Sancho, si son maître ne lui eût affirmé de

nouveau que c'était un pur enchantement. Toutefois la simplicité de Sancho n'alla jamais jusqu'au point de douter que ce ne fût une vérité démontrée, sans mélange d'aucune supercherie, qu'il avait été bien et dûment berné par des personnages de chair et d'os, et non par des fantômes de rêve et d'imagination, comme le croyait et l'affirmait son seigneur.



Il y avait déjà deux jours que tous les membres de cette illustre société habitaient l'hôtellerie, et comme il leur parut qu'il était bien temps de partir, ils cherchèrent un moyen pour que, sans que Dorothée et don Fernand prissent la peine d'accompagner don Quichotte jusqu'à son village en continuant la délivrance de la reine Micomicona, le curé et le barbier pussent l'y conduire, comme ils le désiraient, et tenter la guérison de sa folie. Ce qu'on arrêta d'un commun accord, ce fut de faire prix avec le charretier d'une charrette à bœufs, que le hasard fit passer par là, pour qu'il l'emmenât de la manière suivante : On fit une espèce de cage avec des bâtons entrelacés, où don Quichotte pût tenir à l'aise; puis, aussitôt, sur

l’avis du curé, don Fernand avec ses compagnons, les valets de don Luis, et les archers réunis à l’hôte, se couvrirent tous le visage, et se déguisèrent, celui-ci d’une façon, celui-là d’une autre, de manière qu’ils parussent à don Quichotte d’autres gens que ceux qu’il avait vus dans ce château. Cela fait, ils entrèrent en grand silence dans la chambre où il était couché, se reposant des alertes passées. Ils s’approchèrent du pauvre chevalier, qui dormait paisiblement, sans méfiance d’une telle aventure, et, le saisissant tous ensemble, ils lui lièrent si bien les mains et les pieds, que, lorsqu’il s’éveilla en sursaut, il ne put ni remuer, ni faire autre chose que de s’étonner et de s’extasier en voyant devant lui de si étranges figures. Il tomba sur-le-champ dans la croyance que son extravagante imagination lui rappelait sans cesse : il se persuada que tous ces personnages étaient des fantômes de ce château enchanté, et que, sans nul doute, il était enchanté lui-même, puisqu’il ne pouvait ni bouger, ni se défendre. C’était justement ainsi que le curé, inventeur de la ruse et de la machination, avait pensé que la chose arriverait.



De tous les assistants, le seul Sancho avait conservé son même bon sens et sa même figure; et, quoiqu’il s’en fallût de fort peu qu’il ne partageât la maladie de son maître, il ne laissa pourtant pas de reconnaître qui étaient tous ces personnages contrefaits. Mais il n’osa pas découdre les lèvres avant d’avoir vu comment se termineraient cet assaut et cette arrestation de son seigneur, lequel n’avait pas plus envie de dire mot, dans l’attente du résultat qu’aurait sa disgrâce. Ce résultat fut qu’on apporta la cage auprès de son lit, qu’on l’enferma dedans, et qu’on cloua les madriers si solidement qu’il aurait fallu plus de deux tours de reins pour les briser. On le prit ensuite à dos d’hommes, et, lorsqu’il sortait de l’appartement, on entendit une voix

effroyable, autant du moins que put la faire le barbier, non celui du bàt, mais l'autre, qui parlait de la sorte :



« O chevalier de la Triste-Figure, n'éprouve aucun déconfort de la prison où l'on t'emporte; il doit en être ainsi pour que tu achèves plus promptement l'aventure que ton grand cœur t'a fait entreprendre, laquelle aventure se terminera quand le terrible lion manchois et la blanche colombe tobosine gîteront dans le même nid, après avoir courbé leurs fronts superbes sous le joug léger d'un doux hyménée. De cette union inouïe sortiront, aux regards du monde étonné, les vaillants lionceaux qui hériteront des griffes rapaces d'un père valeureux. Cela doit arriver avant que Dieu qui poursuit la nymphe fugitive ait, dans son cours rapide et naturel, rendu deux fois visite aux brillantes images du Zodiaque. Et toi, ô le plus noble et le plus obéissant écuyer qui eut jamais l'épée à la ceinture, la barbe au menton et l'odorat aux narines, ne te laisse pas troubler et évanouir en voyant enlever sous tes yeux mêmes la fleur de la chevalerie errante. Bientôt, s'il plaît au grand harmonisateur des mondes, tu te verras emporté si haut que tu ne pourras plus te reconnaître, et qu'ainsi seront accomplies les promesses de ton bon seigneur. Je t'assure même, au nom de la sage Mentironiana, que tes gages te seront payés, comme tu le verras à l'œuvre, Suis donc les traces du vaillant et enchanté chevalier, car il convient que tu ailles jusqu'à l'endroit où vous ferez halte ensemble, et, puisqu'il ne m'est pas permis d'en dire davantage, que la grâce de Dieu reste avec vous ; je m'en retourne où seul je le sais. » A la fin de la prédiction, le prophète éleva la voix en

fausset, puis la baissa peu à peu avec une si touchante modulation, que ceux même qui étaient au fait de la plaisanterie furent sur le point de croire à ce qu'ils avaient entendu.

Don Quichotte se sentit consolé en écoutant la prophétie, car il en démêla de point en point le sens et la portée. Il comprit qu'on lui promettait de se voir engagé dans les liens d'un saint et légitime mariage avec sa bien-aimée Dulcinée du Toboso, dont les flancs heureux mettraient bas les lionceaux, ses fils, pour l'éternelle gloire de la Manche. Plein d'une ferme croyance à ce qu'il venait d'entendre, il s'écria en poussant un profond soupir : « O toi , qui que tu sois, qui m'as prédit tant de bonheur, je t'en supplie, demande de ma part au sage enchanteur qui s'est chargé du soin de mes affaires, qu'il ne me laisse point périr en cette prison où l'on m'emporte à présent, jusqu'à ce que je voie s'accomplir d'aussi joyeuses, d'aussi incomparables promesses. Qu'il en soit ainsi, et je tiendrai pour célestes jouissances les peines de ma prison, pour soulagement les chaînes qui m'enveloppent, et ce lit de planches sur lequel on m'étend, loin de me sembler un dur champ de bataille, sera pour moi la plus douce et la plus heureuse couche nuptiale. Quant à la consolation que doit m'offrir la compagnie de Sancho Panza, mon écuyer, j'ai trop de confiance en sa droiture et en sa bonté pour craindre qu'il m'abandonne en la bonne ou en la mauvaise fortune; car, s'il arrivait, par la faute de son étoile ou de la mienne, que je ne pusse lui donner cette île tant promise, ou autre chose équivalente, ses gages, du moins, ne seront pas perdus, puisque, dans mon testament, qui est déjà fait, j'ai déclaré par écrit ce qu'on doit lui donner, non suivant ses nombreux et loyaux services, mais suivant mes faibles moyens. » A ces mots, Sancho Panza lui fit une révérence fort courtoise, et lui baisa les deux mains, car lui en baiser une n'était pas possible, puisqu'elles étaient attachées ensemble. Ensuite les fantômes prirent, la cage sur leurs épaules, et la chargèrent sur la charrette à bœufs [268].


BIBLIOTHEQUE DU ROI
1

CHAPITRE XLVII.

De l’étrange manière dont fut enchanté don Quichotte de la Manche, avec d’autres fameux événements [269].



LORSQUE don Quichotte se vit encagé de cette façon et hissé sur la charrette, il se mit à dire : « J’ai lu bien des histoires de chevaliers errants, de bien graves et de bien authentiques; mais jamais je n’ai lu, ni vu, ni ouï dire qu’on emmenàt ainsi les chevaliers enchantés, avec la lenteur que promet le pas de ces paresseux et tardifs animaux. En effet, on a toujours coutume de les emporter par les airs avec une excessive rapidité, enfermés dansquelque nuage obscur, ou portés sur un char de feu, ou montés sur quelque hippogriphe. Mais me voir a présent emmené sur une charrette à bœufs, vive Dieu! j’en suis tout confus. Néanmoins, peut-être que la chevalerie et les enchantements de nos temps modernes suivent une autre voie que ceux des temps anciens; peut-être aussi, comme je suis nouveau chevalier dans le monde, et le premier qui ait ressuscité la profession déjà oubliée de la chevalerie errante, a-t-on nouvellement inventé d’autres espèces d’enchantements et d’autres manières de conduire les enchantés. Que t’en semble, mon fils Sancho? — Je ne sais trop ce qu’il m’en semble, répondit Sancho, car je n’ai pas tant lu que Votre Grâce dans les écritures errantes; mais, cependant, j’oserais affirmer et jurer que toutes

ces visions qui vont et viennent ici autour ne sont pas entièrement catholiques. — Catholiques , bon Dieu ! s'écria don Quichotte ; comment seraient-elles catholiques, puisque ce sont autant de démons qui ont pris des corps fantastiques pour venir faire cette belle œuvre, et me mettre dans ce bel état? Et si tu veux l'assurer de cette vérité, touche-les, palpe-les, et tu verras qu'ils n'ont d'autres corps que l'air, et qu'ils ne consistent qu'en l'apparence. — Pardieu, seigneur, repartit Sancho, je les ai déjà touchés; tenez, ce diable-là, qui se trémousse tant, a le teint frais comme une rose, et une autre propriété bien différente de celle qu'ont les démons; car, à ce que j'ai ouï dire, ils sentent tous la pierre de soufre et d'autres mauvaises odeurs; mais celui-ci sent l'ambre à une demi-lieue. » Sancho disait cela de don Fernand, qui, en qualité de grand seigneur, devait sentir comme il le disait. « Que cela ne t'étonne point, ami Sancho, répondit don Quichotte, car je t'avertis que les diables en savent long , et, bien qu'ils portent des odeurs avec eux, par eux-mêmes ils ne sentent rien, car ce sont des esprits, et s'ils sentent, ce ne peut être que de puantes exhalaisons. La raison en est simple : comme, quelque part qu'ils aillent, ils portent l'enfer avec eux, et ne peuvent trouver aucun soulagement à leur supplice : comme, d'un autre côté, une bonne odeur délecte et satisfait, il est impossible qu'ils sentent jamais bon. Et s'il te semble, à toi, que ce démon dont tu parles sent l'ambre, c'est que tu te trompes, ou qu'il veut te tromper pour que tu ne le croies pas un démon, »

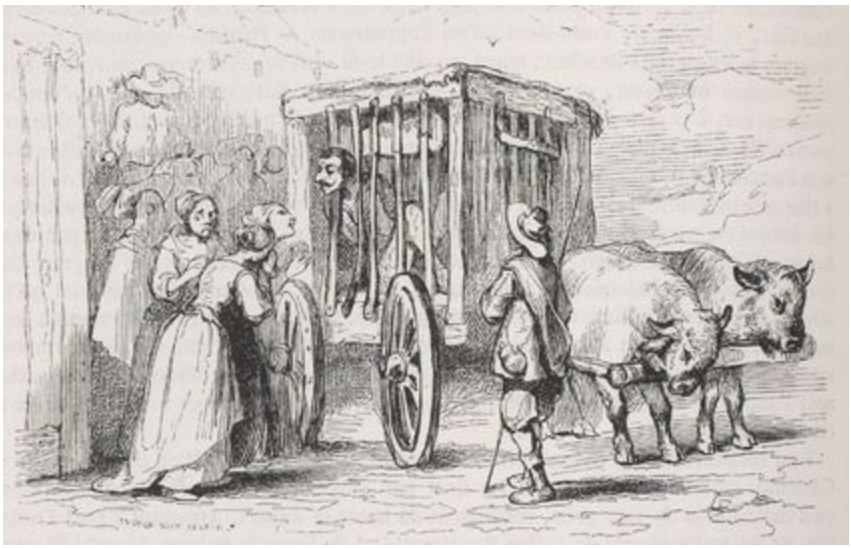


Tout cet entretien se passait entre le maître et le serviteur. Mais don Fernand et Cardénio, craignant que Sancho ne finit par dépister entièrement leur invention, qu'il flairait déjà de fort près, résolurent de hâter le départ.

Appelant à part l'hôtelier, ils lui ordonnèrent de seller Rossinante et de bâter le grison, ce qu'il fit avec diligence. En même temps, le curé faisait marché avec les archers de la Sainte-Hermandad pour qu'ils l'accompagnassent jusqu'à son village, en leur donnant tant par jour. Cardénio attacha aux arçons de la selle de Rossinante, d'un côté l'écu de don Quichotte, et de l'autre son plat à barbe : il ordonna par signes à Sancho de monter sur son âne et de prendre Rossinante par la bride , puis il plaça de chaque côté de la charrette les deux archers avec leurs arquebuses. Mais, avant que la charrette se mit en mouvement, l'hôtesse sortit du logis, avec sa fille et Maritornes, pour prendre congé de don Quichotte, dont elles feignaient de pleurer amèrement la disgrâce. Don Quichotte leur dit : « Ne pleurez pas, mes excellentes dames; tous ces malheurs sont attachés à la profession que j'exerce, et si de telles calamités ne m'arrivaient point, je ne me tiendrais pas pour un fameux chevalier errant ; en effet, aux chevaliers de faible renom, jamais rien de semblable n'arrive, et il n'y a personne au monde qui se souvienne d'eux; c'est le lot des plus renommés, dont la vertu et la vaillance excitent l'envie de beaucoup de princes, et d'autres chevaliers qui s'efforcent, par de mauvaises voies, de perdre les bons. Et cependant la vertu est si puissante, que, par elle seule, et malgré toute la magie qu'a pu savoir son premier inventeur Zoroastre, elle sortira victorieuse de la lutte, et répandra sa lumière dans le monde, comme le soleil la répand dans les cieux. Pardonnez-moi, tout aimables dames, si, par négligence ou par oubli, je vous ai fait quelque offense, car, volontairement et en connaissance de cause, jamais je n'offensai personne. Priez Dieu qu'il me tire de cette prison où m'a enfermé quelque enchanteur malintentionné. Si je me vois libre un jour, je ne laisserai pas sortir de ma mémoire les grâces que vous n'avez faites dans ce château, voulant les reconnaître et les payer de retour comme elles le méritent. »

Pendant que cette scène se passait entre don Quichotte et les dames du château, le curé et le barbier prirent congé de don Fernand et de ses compagnons, du capitaine et de son frère l'auditeur, et de toutes ces dames, à présent si contentes, notamment de Dorothée et de Luscinde. Ils s'embrassèrent tous, et promirent de se donner mutuellement de leurs nouvelles. Don Fernand indiqua au curé où il devait lui écrire pour l'informer de ce que deviendrait don Quichotte, affirmant que rien ne lui ferait plus de plaisir que de le savoir. Il s'engagea, de son côté, à le tenir au courant de tout ce qu'il croirait devoir lui être agréable, tant de son mariage

vue du baptême de Zuraïde, de l'aventure de don Luis et du retour de Luscinde chez ses parents. Le curé s'offrit à faire tout ce qui lui était demandé, avec une ponctuelle exactitude. Ils s'embrassèrent de nouveau, et de nouveau échangèrent des offres et des promesses de service.



L'hôte s'approcha du curé, et lui remit quelques papiers qu'il avait, disait-il, trouvés dans la doublure de la malle où s'était rencontrée la nouvelle du Curieux *malavisé.* « Leur maître, ajouta-t-il, n'ayant plus reparu, vous pouvez les emporter tous; puisque je ne sais pas lire, ils ne me servent à rien. » Le curé le remercia, et, les ayant aussitôt déroulés, il vit qu'en tête se trouvait écrit le titre suivant : *Nouvelle de Rinconete et Cortadillo*, d'où il comprit que ce devait être quelque nouvelle; et, comme celle du *Curieux malavisé* lui avait semblé bonne, il imagina que celle-ci ne le serait pas moins, car il se pouvait qu'elle fût du même auteur [270]. Il la conserva donc dans le dessein de la lire dès qu'il en aurait l'occasion.

Montant à cheval, ainsi que son ami le barbier, tous deux avec leur masque sur la figure, pour n'être point immédiatement reconnus de don Quichotte, ils se mirent en route à la suite du char à bœufs, dans l'ordre suivant : au premier rang marchait la charrette, conduite par le charretier; de chaque côté, comme on l'a dit, les archers avec leurs arquebuses: Sancho. suivait, monté sur son âne, et tirant Rossinante par la bride; enfin, derrière Le cortége, venaient le curé et le barbier sur leurs puissantes mules, le visage masqué, la démarche lente et grave, ne cheminant pas plus vite que ne le permettait la tardive allure des bœufs. Don Quichotte se laissait aller,

assis dans la cage, les mains attachées, les pieds étendus, le dos appuyé sur les barreaux, gardant le même silence et la même immobilité que s'il eût été, non point un homme de chair et d'os, mais une statue de pierre.



Ayant fait environ deux lieues de chemin, avec cette lenteur et dans ce silence ininterrompu, ils arrivèrent à un vallon qui parut au bouvier un endroit convenable pour donner à ses bœufs un peu de repos et de pâture. Il en avertit le curé, mais le barbier fut d'avis qu'on allât un peu plus loin, parce qu'il savait qu'au détour d'une colline qui s'offrait à leurs yeux, il y avait un autre vallon plus frais et mieux pourvu d'herbe que celui où l'on voulait faire halte. On suivit le conseil du barbier, et tout la caravane se remit en marche. A ce moment le curé tourna la tête et vit venir, par derrière eux, six à sept hommes à cheval, fort bien équipés. Ceux-ci les eurent bientôt atteints, car ils cheminaient, non point avec le flegme et la lenteur des bœufs, mais comme gens montés sur des mules de chanoines, et talonnés par le désir d'aller promptement faire la sieste dans une hôtellerie qui se montrait à moins d'une lieue de là.

Les diligents rattrapèrent donc les paresseux, et, en s'abordant, ils se saluèrent avec courtoisie. Mais un des nouveaux venus, qui était finalement chanoine de Tolède, et le maître de ceux qui l'accompagnaient, ne put voir cette régulière procession de la charrette, des archers, de Sancho, de Rossinante, du curé et du barbier, et surtout don Quichotte emprisonné dans sa cage, sans demander ce que cela signifiait, et pourquoi l'on emmenait cet homme d'une telle façon. Cependant il s'était imaginé déjà, en voyant les insignes des archers, que ce devait être quelque brigand de grands chemins, ou quelque autre criminel dont le châtiment appartenait à la Sainte-Hermandad. Un des archers, à qui la question fut faite, répondit de la sorte : « Seigneur, ce que signifie la manière dont voyage ce gentilhomme, qu'il vous le dise lui-même, car nous ne le savons pas. » Don Quichotte entendit

la conversation : « Est-ce que, par hasard, dit-il, Vos Grâces sont instruites et versées dans ce qu'on appelle la chevalerie errante? En ce cas, je vous confierai mes dis-gràces; sinon, il est inutile que je me fatigue à les conter. » En ce moment, le curé et le barbier étaient accourus, voyant que la conversation s'engageait entre les voyageurs et don Quichotte, pour répondre de façon que leur artifice ne fût pas découvert. Le chanoine avait répondu à don Quichotte : « En vérité, frère, je sais un peu plus des livres de chevalerie que des éléments de logique du docteur Villalpando[271]. Si donc il ne faut pas autre chose, vous pouvez me confier tout ce qu'il vous plaira. — A la grâce de Dieu, répliqua don Quichotte. Eh bien ! sachez donc, seigneur chevalier, que je suis enchanté dans cette cage par envie et par surprise de méchants enchanteurs, car la vertu est encore plus persécutée des méchants que chérie des bons. Je suis chevalier errant, et non pas de ceux dont jamais la renommée ne s'est rappelé les noms pour les éterniser dans sa mémoire, mais bien de ceux desquels, en dépit de l'envie même, en dépit de tous les mages de la Perse, de tous les brachmanes de l'Inde, de tous les gymnosophistes de l'Ethiopie [272], elle doit graver les noms dans le temple de l'immortalité, afin qu'ils servent d'exemples et de modèles aux siècles futurs, et que les chevaliers errants des âges à venir y voient le chemin qu'ils doivent, suivre pour arriver au faite de la gloire militaire. — Le seigneur don Quichotte dit parfaitement vrai, interrompit en ce moment le curé. Il marche enchanté sur cette charrette, non par sa faute et ses péchés, mais par la mauvaise intention de ceux qu'offusque la vertu et que fâche la vaillance. C'est en un mot, seigneur, le *chevalier de la Triste-Figure,* si déjà vous ne l'avez entendu nommer quelque part, dont les valeureuses prouesses et les grands exploits seront gravés sur le bronze impérissable et sur le marbre d'éternelle durée, quelques efforts que fassent l'envie pour les obscurcir et la malice pour les cacher. »

Quand le chanoine entendit parler en un semblable style l'homme en prison et l'homme en liberté, il fut sur le point de se signer de surprise; il ne pouvait deviner ce qui lui arrivait, et tous ceux dont il était accompagné tombèrent dans le même étonnement. En cet instant, Sancho Panza, qui s'était approché pour entendre la conversation, ajouta, pour tout raccommoder : « Ma foi, seigneur, qu'on me veuille bien, qu'on me veuille mal pour ce que je vais dire, le cas est que mon seigneur don Quichotte est enchanté comme ma mère. Il a tout son jugement, il boit, il mange, il fait

ses nécessités aussi bien que les autres hommes, et comme il les faisait hier avant qu'on le mît en cage. Et puisqu'il en est ainsi, comment veut-on me faire croire, à moi, qu'il est enchanté? J'ai oui dire à bien des personnes que les enchantés ne peuvent ni manger, ni dormir, ni parler, et mon maître, si on ne lui ferme la bouche, parlera plus que trente procureurs. » Puis, tournant les yeux sur le curé, Sancho ajouta : « Ah! monsieur le curé, monsieur le curé, est-ce que Votre Grâce s'imagine que je ne la connais pas? Est-ce que vous pensez que je ne démêle et ne devine pas fort bien où tendent ces nouveaux enchantements? Eh bien ! sachez que je vous connais, si bien que vous vous cachiez le visage, et sachez que je vous comprends, si bien que vous dissimuliez vos fourberies Enfin, où règne l'envie, la vertu ne peut vivre, ni la libéralité à côté de l'avarice. En dépit du diable, si Votre Révérence ne s'était mise à la traverse, à cette heure-ci mon maître serait déjà marié avec l'infante Micomicona, et je serais comte pour le moins, puisqu'on ne pouvait attendre autre chose, tant de la bonté de mon seigneur *de la Triste-Figure,* que de la grandeur de mes services. Mais je vois bien qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on dit dans mon pays, que la roue de la fortune tourne plus vite qu'une roue de moulin, et que ceux qui étaient hier sur le pinacle sont aujourd'hui dans la poussière. Ce qui me fâche, ce sont ma femme et mes enfants, car lorsqu'ils pouvaient et devaient espérer de voir entrer leur père par les portes de sa maison, devenu gouverneur de quelque île ou vice-roi de quelque royaume, ils le verront revenir palefrenier. Tout ce que je viens de dire, seigneur curé, c'est seulement pour faire entendre à votre paternité qu'elle se fasse conscience des mauvais traitements qu'endure mon bon seigneur. Prenez garde qu'un jour, dans l'autre vie, Dieu ne vous demande compte de cet emprisonnement de mon maître, et qu'il ne mette à votre charge tous les secours et tous les bienfaits que mon seigneur don Quichotte manque de donner aux malheureux, tout le temps qu'il est en prison. — Allons, remettez-moi cette jambe! s'écria en ce moment le barbier. Comment, Sancho, vous êtes aussi de la confrérie de votre maître ? Vive Dieu ! je vois que vous avez besoin de lui faire compagnie dans la cage, et qu'il faut vous tenir enchanté comme lui, puisque vous tenez aussi de son humeur chevaleresque. A la malheure vous vous êtes laissé engrosser de ses promesses et fourrer dans la cervelle cette ile que vous convoitez et qui doit avorter. — Je ne suis gros de personne, répondit Sancho, et ne suis pas homme à me laisser engrosser, même par un roi; et quoique pauvre, je suis vieux chrétien ; et je ne dois rien à âme qui

vive : et si je convoite des îles, d'autres convoitent de pires choses; et chacun est fils de ses œuvres; et puisque je suis homme, je peux devenir pape, à plus forte raison gouverneur d'une ile, et surtout lorsque mon seigneur en peut gagner tant qu'il ne sache à qui les donner. Prenez garde comment vous parlez, seigneur barbier; il ne s'agit pas seulement de raser des barbes, et il y a quelque différence de pierre à Pierre. Je dis cela parce que nous nous connaissons tous, et ce n'est pas à moi qu'il faut jeter un dé pipé. Quant à l'enchantement de mon maître, Dieu sait ce qui en est; et laissons l'ordure en son coin, car il ne fait pas bon la remuer. »

Le barbier ne voulut plus répondre à Sancho, de peur que celui-ci ne découvrit par ses balourdises ce que le curé et lui faisaient tant d'effort pour tenir caché. Dans ce même sentiment, de crainte, le curé avait dit au chanoine de marcher un peu en avant, et qu'il lui dirait le mystère de cet homme en cage, avec d'autres choses qui le divertiraient. Le chanoine, en effet, prit les devants avec lui, suivi de ses domestiques, et écoula fort attentivement tout ce qu'il plut au curé de lui dire sur la qualité, la vie, les mœurs et la folie de don Quichotte. Le curé conta succinctement le principe et la cause de sa démence, et tout le cours de ses aventures jusqu'à sa mise en cage, ainsi que le dessein qu'ils avaient de remmener de force dans son pays pour essayer de trouver là quelque remède à sa folie.

Le chanoine et ses domestiques redoublèrent de surprise en écoutant l'étrange histoire de don Quichotte, et quand il eut achevé d'en entendre le récit, « Véritablement, seigneur curé, dit le chanoine, je prouve, pour mon compte, que ces livres qu'on appelle de chevalerie son un vrai fléau dans l'État. Bien que l'oisiveté et leur faux attrait m'aient fait lire le commencement de presque tous ceux qui ont été jusqu'à ce jour imprimés, jamais je n'ai pu me décider à en lire un seul d'un bout à l'autre, parce qu'il me semble que, tantôt plus, tantôt moins, ils sont tous la même chose; que celui-ci n'a rien de plus que celui-là, ni le dernier que le premier. Il me semble encore que cette espèce d'écrit et de composition rentre dans le genre des anciennes fables milésiennes. c'est-à-dire de contes extravagants, qui avaient pour objet d'amuser et non d'instruire, au rebours des fables apologues, qui devaient amuser et instruire tout à la fois. Maintenant, si le but principal de semblables livres est d'amuser, je ne sais, en vérité, comment ils peuvent y parvenir, remplis comme ils le sont de si nombreuses et de si énormes extravagances. La satisfaction, le délice que l'âme éprouve, doivent provenir de la beauté et de l'harmonie qu'elle voit,

qu'elle admire dans les choses que lui présente la vue ou l'imagination; et toute chose qui réunit en soi laideur et dérèglement ne peut causer aucun plaisir. Eh bien! quelle beauté peut-il y avoir, ou quelle proportion de l'ensemble aux parties et des parties à l'ensemble, dans un livre, ou bien dans une fable, si l'on veut, où un damoiseau de seize ans donne un coup d'épée à un géant haut comme une tour, et le coupe en deux comme s'il était fait de pâte à massepains? Et qu'arrive-t-il quand on veut nous décrire une bataille, après avoir dit qu'il y a dans l'armée ennemie un million de combattants? Pourvu que le héros du livre soit contre eux, il faut, bon gré mal gré, nous résigner à ce que le chevalier remporte la victoire par la seule valeur et la seule force de son bras. Que dirons-nous de la facilité avec laquelle une reine ou une impératrice héréditaire se laisse aller dans les bras d'un chevalier errant et inconnu? Quel esprit, s'il n'est entièrement inculte et barbare, peut s'amuser en lisant qu'une grande tour pleine de chevaliers glisse et chemine sur la mer comme un navire avec le bon vent; que le soir elle quitte les côtes de Lombardie, et que le matin elle aborde aux terres du Preste-Jean des Indes [273], on en d'autres pays que n'a jamais décrits Ptolomée ni vus Marco-Paolo [274]? Si l'on me répondait que ceux qui composent de tels livres les écrivent comme choses d'invention et de mensonge, et que dès lors ils ne sont pas obligés de regarder de si près aux délicatesses de la vérité, je répliquerais, moi, que le mensonge est d'autant meilleur qu'il semble moins mensonger. et qu'il plaît d'autant plus qu'il s'approche davantage du vraisemblable et du possible. Il faut que les fables inventées épousent en quelque sorte l'entendement de ceux qui les lisent, il faut qu'elles soient écrites de telle façon que, rendant l'impossible croyable, et aplanissant les monstruosités, elles tiennent l'esprit en suspens; qu'elles l'étonnent, l'émeuvent, le ravissent, et lui donnent à la fois la surprise et la satisfaction. Or, toutes ces choses ne pourront se trouver sous la plume de celui qui fuit la vraisemblance et l'imitation de la nature, en quoi consiste la perfection d'un écrit. Je n'ai jamais vu de livre de la chevalerie qui formàt un corps de fable entier, avec tous ses membres, de manière que le milieu répondit au commencement, et la fin au commencement et au milieu. Les auteurs les composent, au contraire, de tant de membres dépareillés, qu'on dirait qu'ils ont eu plutôt l'intention de fabriquer une chimère, un monstre, que de faire une figure proportionnée. Outre cela ils sont durs et grossiers dans le style, incroyables dans les prouesses, impudiques dans les amours,

malséants dans les courtoisies, longs et lourds dans les batailles, niais dans les dialogues, extravagants dans les voyages, finalement dépourvus de tact, d'art et d'intelligente invention, et dignes, par tous ces motifs, d'être exilés de la république chrétienne comme gens désœuvrés et dangereux. »



Notre curé, qui avait écouté fort attentivement le chanoine, le tint pour homme de bon entendement, et trouva qu'il avait raison en tout ce qu'il disait. Aussi lui répondit-il qu'ayant la même opinion, et, portant la même haine aux livres de chevalerie, il avait brûlé tous ceux de don Quichotte, dont le nombre était grand. Alors il lui raconta l'enquête qu'il avait faite contre eux, ceux qu'il avait condamnés au feu, ceux auxquels il avait fait grâce de la vie, ce qui divertit singulièrement le chanoine. Celui-ci, reprenant son propos, ajouta que, malgré tout le mal qu'il avait dit de ces livres, il y trouvait pourtant une bonne chose, à savoir, le canevas qu'ils offraient pour qu'une belle intelligence pût se montrer et se déployer tout à l'aise. « En effet, dit-il , il ouvre une longue et spacieuse carrière, où, sans nul obstacle , la plume peut librement courir, peut décrire des naufrages, des tempêtes, des rencontres, des batailles; peut peindre un vaillant capitaine, avec toutes les qualités qu'exige une telle renommée, habile et prudent, déjouant les ruses de l'ennemi, éloquent orateur pour persuader ou dissuader ses soldats, mûr dans le conseil, rapide dans l'exécution, aussi

patient dans l'attente que brave dans l'attaque. L'auteur racontera, tantôt une lamentable et tragique aventure, tantôt un événement joyeux et imprévu; là, il peindra une noble dame, belle, honnête, spirituelle; ici, un gentilhomme, chrétien, vaillant et de belles manières; d'un côté, un impertinent et barbare fanfaron; de l'autre, un prince courtois, affable et valeureux; il représentera la loyauté de fidèles vassaux, les largesses de généreux seigneurs; il peut se montrer tantôt astronome, tantôt géographe, tantôt musicien, tantôt homme d'État, et même, s'il en a l'envie, l'occasion, ne lui manquera pas de se montrer nécromant [275]. Il peut successivement offrir les ruses d'Ulysse, la piété d'Énée, la valeur d'Achille, les infortunes d'Hector, les trahisons de Sinon, l'amitié d'Euryale, la libéralité d'Alexandre, la bravoure de César, la clémence de Trajan, la fidélité de Zopire, la prudence de Caton, et finalement toutes les actions diverses qui peuvent faire un héros parfait, soit qu'il les réunisse sur un seul homme, soit qu'il les divise sur plusieurs. Si cela est écrit d'un style pur, facile, agréable, et composé avec un art ingénieux, qui rapproche autant que possible l'invention de la vérité, alors l'auteur aura tissu sa toile de fils variés et précieux, et son ouvrage, une fois achevé, offrira tant de beauté, tant de perfection, qu'il atteindra le dernier terme auquel puissent tendre les écrits, celui d'instruire en amusant. En effet, la libre allure de ces livres permet à l'auteur de s'y montrer tour à tour épique, lyrique, tragique, comique, et d'y réunir toutes les qualités que renferment en soi les douces et agréables sciences de l'éloquence et de la poésie, car l'épopée peut aussi bien s'écrire en prose qu'en vers [276]. »




BIBLIOTHEQUE ROYALE
1

CHAPITRE XLVIII.

Où le chanoine continue à discourir sur les livres de chevalerie, avec d'autres choses dignes de son esprit.



VOTRE Grâce, seigneur chanoine, reprit le curé, a parfaitement raison, et c'est là ce qui rend plus dignes de blâme ceux qui ont jusqu'à présent composé de semblables livres, sans réflexion, sans jugement, sans s'attacher à l'art et aux règles qui auraient pu, en les guidant, les rendre aussi fameux en prose que l'ont été en vers les deux princes de la poésie grecque et latine.

— Pour moi, du moins, répliqua le chanoine, j'ai eu certaine tentation d'écrire un livre de chevalerie, en y gardant toutes les conditions dont je viens de faire l'analyse. S'il faut même confesser la vérité, je dois dire qu'il y en a bien cent feuilles d'écrites; et, pour m'assurer par expérience si elles méritaient la bonne opinion que j'en ai, je les ai communiquées à des hommes passionnés pour cette lecture, mais doctes et spirituels, et à d'autres, ignorants, qui ne cherchent que le plaisir d'entendre conter des extravagances. Chez les uns comme chez les autres, j'ai trouvé une agréable approbation. Néanmoins, je n'ai pas poussé plus loin ce travail, d'abord, parce qu'il m'a paru que je faisais une chose étrangère à ma profession; ensuite, parce que le nombre des gens simples est plus grand que celui des gens éclairés; et que, bien qu'il vaille mieux être loué du petit nombre des sages que moqué du grand nombre des sots, je ne veux pas me soumettre au

jugement capricieux de l'impertinent vulgaire, auquel appartient principalement la lecture de semblables livres. Mais ce qui me l'ôta surtout des mains, et m'enleva jusqu'à la pensée de le terminer, ce fut un raisonnement que je fis en moi-même, à propos des comédies qu'on représente aujourd' hui. Si ces comédies à la mode, me dis-je, aussi bien celles d'invention que celles tirées de l'histoire, ne sont, pour la plupart, que d'évidentes extravagances, qui n'ont réellement ni pieds ni tête; si, pourtant, le vulgaire les écoute avec plaisir, les approuve et les tient pour bonnes, quand elles sont si loin de l'être; si les auteurs qui les composent et les acteurs qui les jouent disent qu'elles doivent être ainsi, parce qu'ainsi les veut le public; que celles qui respectent et suivent les règles de l'art ne sont bonnes que pour quatre hommes d'esprit qui les entendent, quand tous les autres ne comprennent rien à leur mérite, et qu'il leur convient mieux de gagner de quoi vivre avec la multitude, que de la réputation avec le petit nombre; la même chose arrivera à mon livre, quand je me serai brûlé les sourcils pour garder les préceptes, et je deviendrai, comme on dit, le tailleur de Campillo, qui fournissait le fil et la façon. J'ai tâché quelquefois de persuader aux auteurs qu'ils se trompent dans leur opinion, qu'ils attireraient plus de monde et gagneraient plus de renommée en représentant des comédies régulières que des pièces extravagantes; mais ils sont si obstinés, si profondément ancrés dans leur avis, qu'il n'y a plus ni raisonnement ni évidence qui puisse les en faire revenir. Je me rappelle qu'un jour je dis à l'un de ces entêtés : « Ne vous souvient-il pas qu'il y a peu d'années l'on représenta en Espagne trois tragédies composées par un célèbre poëte de ces royaumes, telles toutes les trois qu'elles étonnèrent et ravirent tous ceux qui les virent jouer, le vulgaire comme les hommes d'élite, et qu'elles rapportèrent à elles seules plus d'argent aux comédiens que trente des meilleures qu'on ait faites depuis? — Sans doute, répondit l'auteur dont je parle, que Votre Grâce veut faire allusion à l'*Isabelle*, à la *Philis* et à l'*Alexandra*[277]? — Justement, répliquai-je, c'est d'elles qu'il s'agit. Elles suivaient assurément les préceptes de l'art; eh bien! voyez : pour les avoir suivis, ont-elles manqué de paraître ce quelles étaient, et de plaire à tout le monde? La faute n'est donc pas au public, qui demande des sottises, mais à ceux qui ne savent pas lui servir autre chose. On ne trouve pas plus d'extravagance dans l'*Ingratitude vengée*, dans la *Numancia*, dans le *Marchand amoureux,* moins encore dans l'*Ennemie favorable* [278], ni

dans quelques autres que composèrent des poëtes habiles au profit de leur renommée et de la bourse des acteurs qui les jouèrent. » J'ajoutai encore d'autres choses qui le laissèrent un peu confus, un peu ébranlé, mais non pas assez convaincu pour le tirer de son erreur. « Votre Grâce, seigneur chanoine, reprit alors le curé, vient de toucher un sujet qui a réveillé chez moi l'ancienne rancune que je porte aux comédies à la mode aujourd'hui, et non moins forte que celle qui m'anime contre les livres de chevalerie. Lorsque la comédie, au dire de Cicéron, doit être le miroir de la vie humaine, l'exemple des mœurs et l'image de la vérité, celles qu'on joue à présent ne sont que des miroirs d'extravagance, des exemples de sottises et des images d'impudicité. En effet, quelle plus grande extravagance peut-il y avoir dans la matière qui nous occupe que de faire paraître un enfant au maillot à la première scène du premier acte, et de le ramener, à la seconde, homme fait avec la barbe au menton [279]? Quelle plus grande sottise que de nous peindre un vieillard bravache, un jeune homme poltron, un laquais rhétoricien, un page conseiller, un roi crocheteur, et une princesse laveuse de vaisselle? Que dirai-je ensuite de l'observation du temps pendant lequel pouvaient arriver les événements que l'on représente? N'ai-je pas vu telle comédie dont le premier acte commence en Europe, le second se continue en Asie, le troisième finit en Afrique; et, s'il y avait quatre actes, le quatrième se terminerait en Amérique, de façon que la pièce se serait passée dans les quatre parties du monde?[280] Si l'imitation historique est la principale qualité de la comédie, comment la plus médiocre intelligence pourrait-elle être satisfaite lorsque, dans une action qui arrive au temps de Pépin ou de Charlemagne, on attribue au personnage principal d'avoir porté, comme l'empereur Héraclius, la croix à Jérusalem, et d'avoir conquis le saint-sépulcre sur les Sarrasins, comme Godefroy de Bouillon, tandis qu'un si grand nombre d'années séparent ces personnages [281]? Si, au contraire, la comédie est toute de fiction, comment lui prêter certaines vérités de l'histoire, comment y mêler des événements arrivés à différentes personnes et à différentes époques, et cela, non point avec l'art d'un arrangement vraisemblable, mais avec des erreurs inexcusables de tous points? Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il se trouve des ignorants qui prétendent que cela seul est parfait, et que vouloir toute autre chose, c'est avoir des envies de femme grosse. Que sera-ce, bon Dieu! si nous arrivons aux comédies divines [282]? Que de faux miracles, que de faits apocryphes, que

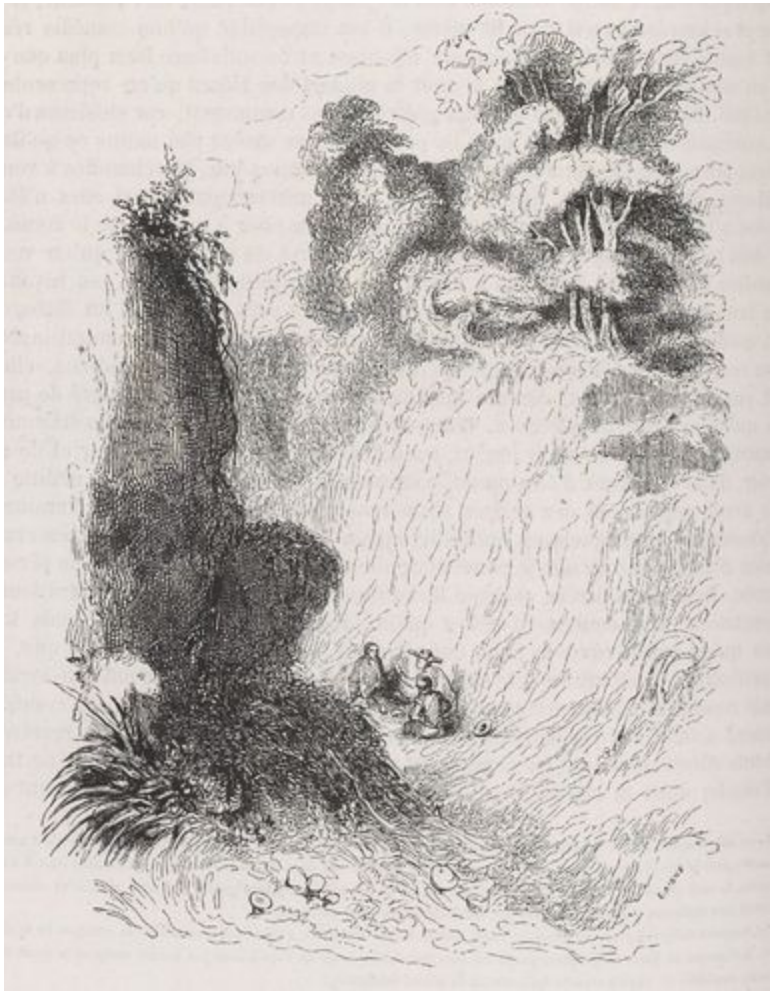
d'actions d'un saint attribuées à un autre! Même dans les comédies humaines, on ose faire des miracles, sans autre excuse, sans autre motif que de dire : En cet endroit viendrait bien un miracle, ou un coup de théâtre, comme ils disent, pour que les imbéciles s'étonnent et accourent voir la comédie. Tout cela, certes, est au préjudice de la vérité, au détriment de l'histoire, et même à la honte des écrivains espagnols ; car les étrangers, qui gardent ponctuellement les lois de la comédie, nous appellent des barbares et des ignorants en voyant les absurdités de celles que nous écrivons[283]. Ce ne serait pas une suffisante excuse de dire que le principal objet qu'ont les gouvernements bien organisés, en permettant la représentation des comédies, c'est de divertir le public par quelque honnête récréation, et de le préserver des mauvaises humeurs qu'engendre habituellement l'oisiveté; qu'ainsi, cet objet étant rempli par la première comédie venue, bonne ou mauvaise, il n'y a point de raison pour établir des lois, pour contraindre ceux qui les composent et les jouent à les faire comme elles devraient être faites, puisque toute comédie remplit ce qu'on attend d'elle. A cela, je répondrais que ce but serait sans comparaison bien mieux atteint par les bonnes comédies que par celles qui ne le sont pas; car, après avoir assisté à une comédie régulière et ingénieuse, le spectateur sortirait amusé par les choses plaisantes, instruit par les choses sérieuses, étonné par les événements, réformé par le bon langage, mieux avisé par les fourberies, plus intelligent par les exemples, courroucé contre le vice et passionné pour la vertu. Tous ces sentiments, la bonne comédie doit les éveiller dans l'âme de l'auditeur, si rustique et si lourdaud qu'il soit. De même, il est impossible qu'une comédie réunissant toutes ces qualités ne plaise, ne réjouisse et ne satisfasse bien plus que celle qui en sera dépourvue, comme le sont la plupart des pièces qu'on représente aujourd' hui. La faute n'en est pas aux poëtes qui les composent, car plusieurs d'entre eux connaissent fort bien en quoi ils pèchent, et ne savent pas moins ce qu'ils devraient faire. Mais comme les comédies sont devenues une marchandise à vendre, ils disent, et avec raison, que les acteurs ne les achèteraient pas si elles n'étaient taillées à la mode. Ainsi le poëte est contraint de se plier à ce qu'exige le comédien, qui doit lui payer son ouvrage. Veut-on une preuve de cette vérité? qu'on voie les comédies en nombre infini qu'a composées un heureux génie de ces royaumes, avec tant de fécondité, tant d'esprit et de grâce, un vers si élégant, un dialogue si bien assaisonné de saillies plaisantes et de graves maximes, qu'il remplit le monde de sa renommée

284 Eh bien, parce qu'il cède aux exigences des comédiens, elles ne sont pas arrivées toutes, comme quelques-unes d'entre elles, au degré de perfection qu'elles devaient atteindre. D'autres auteurs écrivent leurs pièces tellement à l'étourdie, qu'après les avoir jouées, les comédiens sont obligés de fuir et de s'expatrier, dans la crainte d'être punis, comme cela est arrivé mainte et mainte fois, pour avoir représenté des choses irrévérencieuses pour quelques souverains, ou déshonorantes pour quelques nobles lignages. Tous ces inconvénients cesseraient, et bien d'autres encore que je passe sous silence, s'il y avait à la cour une personne éclairée, habile et discrète, chargée d'examiner toutes les comédies avant leur représentation, non-seulement celles qu'on jouerait dans la capitale, mais toutes celles qu'on aurait envie de jouer dans le reste de l'Espagne. Il faudrait que, sans l'approbation, la signature et le sceau de cet examinateur, aucune autorité locale ne laissât représenter aucune comédie dans son pays. De cette manière, les comédiens auraient soin d'envoyer leurs pièces à la cour, et pourraient ensuite les représenter en toute sûreté. Ceux qui les composent y mettraient aussi plus de soin, de travail et d'étude, dans la crainte de l'examen rigoureux et éclairé que devraient subir leurs ouvrages. Enfin, l'on ferait de bonnes comédies, et l'on atteindrait heureusement le but qu'on s'en propose, aussi bien le divertissement du public que la gloire des écrivains de l'Espagne et l'intérêt bien entendu des comédiens, qu'on serait dispensé de surveiller et de punir. Si, de plus, on chargeait une autre personne, ou la même d'examiner les livres de chevalerie qui seraient composés désormais, sans doute il en paraîtrait quelques-uns qui auraient toute la perfection dont parle Votre Grâce. Ils enrichiraient notre langue d'un agréable et précieux trésor d'éloquence ; ils permettraient enfin que les livres anciens s'obscurcissent à la lumière des livres nouveaux, qui se publieraient pour l'honnête passe-temps, non-seulement des oisifs, mais encore des hommes les plus occupés, car il est impossible que l'arc soit toujours tendu, et l'humaine faiblesse a besoin de se retremper dans des récréations permises, »



Le chanoine et le curé en étaient là de leur entretien, quand le barbier, prenant les devants, s'approcha d'eux, et dit au curé : « Voici, seigneur licencié, l'endroit où j'ai dit que nous serions bien pour faire la sieste, tandis que les boeufs trouveraient une fraiche et abondante pâture! — C'est aussi ce qu'il me semble, » répondit le curé. Et dès qu'il eut fait part de son projet au chanoine, celui-ci résolut de s'arrêter avec eux, convié par le charme d'un joli vallon qui s'offrait à leur vue. Pour jouir de ce beau paysage, ainsi que de la conversation du curé, qu'il commençait à prendre en grande affection, et pour savoir plus en détail les prouesses de don Quichotte, il ordonna à quelques-uns de ses domestiques d'aller à l'hôtellerie, qui n'était pas fort éloignée, et d'en rapporter ce qu'ils y trouveraient pour le dîner de toute la compagnie, parce qu'il se décidait à passer la sieste en cet endroit. L'un des domestiques répondit que le mulet

aux provisions, qui devait être arrivé déjà dans l'hôtellerie, était assez bien chargé pour qu'on n'eût rien à y prendre que de l'orge. « En ce cas, reprit le chanoine, conduisez-y toutes nos montures, et faites revenir le mulet. »



Pendant que cet ordre s'exécutait, Sancho, voyant qu'il pouvait enfin parler à son maître sans la continuelle présence du curé et du barbier, qu'il tenait pour suspects, s'approcha de la cage ou gisait don Quichotte, et lui dit : « Seigneur, pour la décharge de ma conscience, je veux vous dire ce qui se passe au sujet de votre enchantement. D'abord ces deux hommes qui vous raccompagnent, avec des masques sur la figure, sont le curé et le barbier de notre village ; et j'imagine qu'ils ont ourdi la trame de vous emmener de cette façon, par pure envie, et parce qu'ils sont jaloux de ce que vous les surpassez à faire de fameux exploits. Cette vérité une fois admise, il s'ensuit que vous n'êtes pas enchanté dans cette cage, mais mystifié comme un benêt. En preuve de ce que je vous dis, je veux vous faire une question,

et si vous me répondez, comme je crois que vous allez me répondre, vous toucherez du doigt cette fourberie, et vous reconnaîtrez que vous n'êtes pas enchanté, mais que vous avez l'esprit à l'envers. — Voyons, répondit don Quichotte, demande ce que tu voudras, mon fils Sancho ; je suis prêt à te donner toute satisfaction. Quant à ce que tu dis que ceux qui vont et viennent autour de nous sont le curé et le barbier, nos compatriotes et nos connaissances, il est bien possible qu'il te semble que ce soit eux-mêmes ; mais que ce soit eux réellement et en effet, ne t'avise de le croire en aucune façon. Ce que tu dois croire et comprendre, c'est que, s'ils leur ressemblent, comme tu le dis, ceux qui m'ont enchanté auront pris cette forme et cette ressemblance. En effet, il est facile aux enchanteurs de prendre la figure qui leur convient, et ils auront revêtu celle de nos amis pour te donner occasion de penser ce que tu penses, et pour te jeter dans un labyrinthe de doutes et d'incertitudes dont le fil de Thésée ne parviendrait pas à te faire sortir. Ils auront également pris cette apparence pour que j'hésite dans ma conviction, et que je ne puisse deviner d'où me vient ce grief. Car enfin, si, d'une part, on me dit que ceux qui nous accompagnent sont le barbier et le curé de notre pays; si, d'une autre part, je me vois encagé, sachant fort bien qu'aucune force humaine, à moins d'être surnaturelle, ne serait capable de me mettre en cage, que veux-tu que je dise ou que je pense, si ce n'est que la façon de mon enchantement surpasse toutes celles que j'ai lues dans toutes les histoires qui traitent des chevaliers errants qu'on a jusqu'à présent enchantés? Ainsi, tu peux bien te calmer et te rendre le repos en ce qui est de croire que ces gens sont ce que tu dis, car ils ne le sont pas plus que je ne suis Turc; et quant à me demander quelque chose, parle, je te répondrai, dusses-tu me faire des questions jusqu'à demain matin.





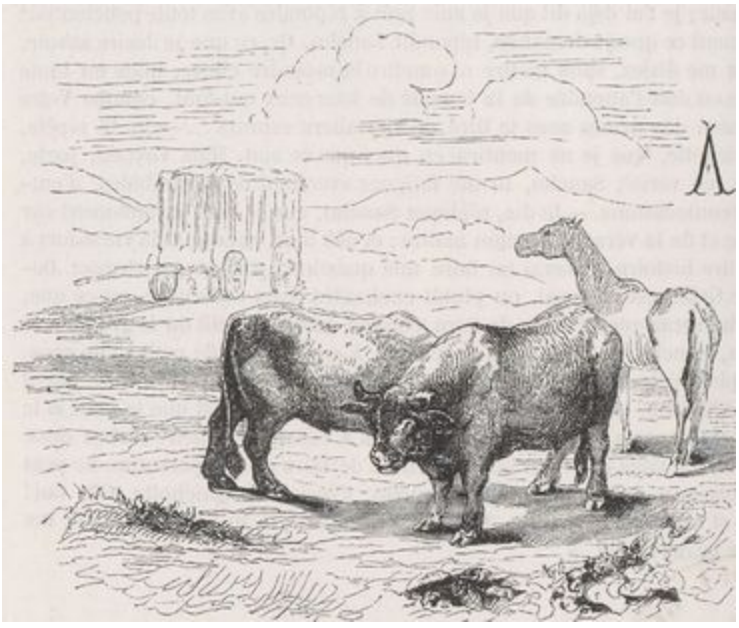
— Par le nom de Notre-Dame ! s'écria Sancho en jetant un grand cri, est-il possible que Votre Grâce soit assez dure de cervelle, assez dépourvue de moelle sous le crâne, pour ne pas reconnaître que ce que je dis est la vérité pure, et que, dans cet emprisonnement qu'on vous fait subir, il entre plus de malice que d'enchantement? Mais, puisqu'il en est ainsi, je veux vous prouver avec la dernière évidence que vous n'êtes pas enchanté. Dites-moi voir un peu... Puisse Dieu vous tirer de ce tourment, et puissiez-vous tomber dans les bras de madame Dulcinée quand vous y penserez le moins!... — Achève tes exorcismes, s'écria don Quichotte, et demande ce qui te fera plaisir; je t'ai déjà dit que je suis prêt à répondre avec toute ponctualité ! — Voilà justement ce que je demande, répondit Sancho. Or, ce que je désire savoir, c'est que vous me disiez, sans mettre ni omettre la moindre chose, mais en toute vérité, comme on doit l'attendre de la bouche de tous ceux qui font, comme Votre Gràce, profession des armes sous le titre de chevaliers errants.... — Je te répète, reprit don Quichotte, que je ne mentirai en quoi que ce soit. Mais voyons, parle, demande; car, en vérité, Sancho, tu me fatigues avec tant de préambules, d'embages et de circonlocutions. — Je dis, répliqua Sancho, que je suis parfaitement sûr de la franchise et de la véracité de mon maître ; et dès lors, comme cela vient fort à point pour notre histoire, j'oserai lui faire une question, parlant par

respect. Depuis que Votre Grâce est encagée, ou plutôt enchantée dans cette cage, est-ce que, par hasard, il lui serait venu l'envie de faire, comme on dit, le petit ou le gros? — Je n'entends rien, Sancho, répondit don Quichotte, à ces paroles de petit et de gros. Explique-toi plus clairement si tu veux que je te réponde avec précision. — Est-il possible, reprit Sancho, que Votre Grâce n'entende pas ce que c'est que le gros et le petit? Mais c'est avec cela qu'on sèvre les enfants à l'école. Eh bien! sachez donc que je veux dire s'il vous est venu quelque envie de faire ce que personne ne peut faire à votre place. — J'y suis, j'y suis, Sancho, s'écria don Quichotte. Oh, oui! bien des fois, et maintenant encore. Tire-moi de ce péril, si tu ne veux que je me trouve dans de beaux draps. »



CHAPITRE XLIX.

Qui traite du gracieux entretien qu’eut Sancho Panza avec son seigneur don Quichotte.



AH! par ma foi vous voilà pris , s’écria Sancho , c’est justement là ce que je voulais savoir, aux dépens de mon âme et de ma vie. Dites donc, seigneur , pourrez-vous nier ce qu’on dit communément dans le pays, lorsque quelqu’un est de mauvaise humeur : je ne sais ce qu’a un tel, il ne mange, ni ne boit, ni ne dort; il répond de travers à ce qu’on lui demande; on dirait qu’il est enchanté? D’où il faut conclure que ceux qui ne mangent, ni ne boivent, ni ne dorment, ni ne font les œuvres naturelles dont je viens de parler, ceux-là sont enchantés véritablement; mais non pas ceux qui ont les envies qu’a Votre Grâce, qui boivent quand on leur donne à boire, qui mangent quand ils ont à manger, et qui répondent à tout ce qu’on leur demande. — Tu dis vrai, Sancho, répondit don Quichotte; mais je t’ai déjà dit qu’il y avait bien des façons

d’enchantement; il se pourrait faire qu’avec le temps la mode ait changé, et qu’il soit maintenant d’usage que les enchantés fassent tout ce que je fais ou veux faire, bien qu’ils ne l’eussent pas fait auparavant. Or, contre la mode des temps, il n’y a pas à argumenter, ni à tirer de conséquences. Je sais et je tiens pour certain que je suis enchanté ; cela suffit pour mettre ma conscience en repos; car je me ferais, je t’assure, un grand cas de conscience, si je doutais que je fusse enchanté, de rester en cette cage, lâche et fainéant, frustrant du secours de mon bras une foule d’affligés et de malheureux qui doivent, à l’heure qu’il est, avoir le plus pressant besoin de mon aide et de ma faveur. — Avec tout cela, répliqua Sancho, je répète que, pour plus de satisfaction et de sûreté, il serait bon que Votre Grâce essayàt de sortir de cette prison. Moi, je m’oblige à vous seconder de tout mon pouvoir, et même à vous en tirer ; vous essaierez ensuite de remonter sur ce bon Rossinante, qui a l’air aussi d’être enchanté, tant il marche triste et mélancolique ; et puis nous courrons encore une fois la chance de chercher des aventures; si elles tournent mal, nous aurons toujours le temps de nous en revenir à la cage ; alors je promets, foi de bon et loyal écuyer, de m’y enfermer avec Votre Grâce, si vous êtes, par hasard, assez malheureux, ou moi assez imbécile pour que nous ne parvenions pas à faire ce que je dis. — Soit, répliqua don Quichotte, j’y consens et j’y donne les mains. Dès que tu saisiras quelque heureuse conjoncture pour mettre en œuvre ma délivrance, je t’obéirai en tout et pour tout. Mais tu verras, Sancho, combien tu te trompes dans l’appréciation de mon infortune. »

Cet entretien conduisit le chevalier errant et son maugréant écuyer jusqu’à l’endroit où les attendaient, ayant déjà mis pied à terre, le curé, le chanoine et le barbier. Le bouvier dételа aussitôt ses bœufs de sa charrette, et les laissa prendre leurs ébats dans cette vaste prairie, dont la fraîcheur et le calme invitaient à jouir de ses attraits, non-seulement les gens aussi enchantés que don Quichotte, mais aussi fins et avisés que son écuyer. Celui-ci pria le curé de permettre que son seigneur sortit un moment de la cage, parce qu’autrement cette prison courrait grand risque de ne pas rester aussi propre que l’exigeaient la décence et la dignité d’un chevalier tel que lui. Le curé comprit la chose, et répondit à Sancho que de bon cœur il consentirait à ce qui lui était demandé, s’il ne craignait qu’en se voyant libre son seigneur ne fit des siennes, et ne se sauvàt où personne ne le reverrait. « Je me rends caution de sa fuite, répliqua Sancho. — Moi de même, ajouta le chanoine, et de tout ce qui en peut résulter, surtout s’il

m’engage sa parole de chevalier qu’il ne s’éloignera point de nous sans notre permission. — Oui, je la donne, s’écria don Quichotte, qui avait écouté tout ce dialogue. Et, d’ailleurs, celui qui est enchanté comme moi n’est pas libre de faire ce qu’il veut de sa personne, car le magicien qui l’a enchanté peut vouloir qu’il ne bouge de la même place trois siècles durant; et si l’enchanté s’enfuyait, l’enchanteur le ferait revenir à tire – d’aile. Puisqu’il en est ainsi, vous pouvez bien me lâcher; ce sera profit pour tout le monde, car, si vous ne me lâchez pas, je vous proteste qu’à moins de vous tenir à l’écart, je ne saurais m’empêcher de vous chatouiller désagréablement l’odorat. » Le chanoine lui fit étendre la main, bien qu’il eût les deux poignets attaches, et, sous la foi de sa parole, on lui ouvrit la porte de sa cage, ce qui lui causa le plus vif plaisir.



La première chose qu’il fit dès qu’il se vit hors de la cage, fut d’étendre, l’un après l’autre, tous les membres de son corps; puis il s’approcha de Rossinante, et, lui donnant sur la croupe deux petits coups du plat de la main, il lui dit tendrement : « J’espère toujours en Dieu et en sa sainte mère, fleur et miroir des coursiers, que bientôt nous nous reverrons comme nous désirons être, toi, portant ton seigneur, et moi, monté sur tes flancs, exerçant ensemble la profession pour laquelle Dieu m’a jeté dans ce monde. » Après avoir ainsi parlé, don Quichotte gagna, suivi de Sancho, un lieu bien à

l’écart, d’où il revint fort soulagé, et plus désireux qu’auparavant de mettre en œuvre le projet de Sancho.





Le chanoine le regardait, et s’émerveillait de la grande étrangeté, de sa folie. Il était étonné surtout que ce pauvre gentilhomme montrât, en tout ce qu’il disait ou répondait, une intelligence parfaite, et qu’il ne perdit les

étriers, comme on l'a dit mainte autre fois, que sur le chapitre de la chevalerie. Ému de compassion , il lui adressa la parole quand tout le monde se fut assis sur l'herbe verte pour attendre les provisions : «Est-il possible, seigneur hidalgo, lui dit-il, que cette oiseuse et fade lecture des livres de chevalerie ait eu sur Votre Grâce assez de puissance pour vous tourner l'esprit au point que vous veniez à croire que vous êtes enchanté, ainsi que d'autres choses du même calibre, aussi loin d'être vraies que le mensonge l'est de la vérité même? Comment peut-il exister un entendement humain capable de se persuader qu'il y ait eu dans le monde cette multitude d'Amadis, et cette tourbe infinie de fameux chevaliers? qu'il y ait eu tant d'empereurs de Trébisonde, tant de Félix-Mars d'Hircanie, tant de coursiers et de palefrois, tant de damoiselles errantes, tant de serpents et de dragons, tant d'andriaques, tant de géants, tant d'aventures inouïes, tant d'espèces d'enchantements, tant de batailles, tant d'effroyables rencontres, tant de costumes et de parures, tant de princesses amoureuses, tant d'écuyers devenus comtes, tant de nains beaux parleurs, tant de billets doux, tant de galanteries, tant de femmes guerrières, et finalement tant de choses extravagantes comme en contiennent les livres de chevalerie? Pour moi, je peux dire que, quand je les lis, tant que mon imagination ne s'arrête pas à la pensée que tout cela n'est que mensonge et dérèglement d'esprit, ils me donnent, je l'avoue, quelque plaisir; mais dès que je réfléchis à ce qu'ils sont, j'envoie le meilleur d'entre eux contre la muraille, et je le jetterais au feu si j'avais là des tisons. Oui, car ils méritent tous cette peine, pour être faux et menteurs, et hors des lois de la commune nature; ils la méritent comme fauteurs de nouvelles sectes, et inventeurs de nouvelles façons de vivre , comme donnant occasion au vulgaire ignorant de croire et de tenir pour vraies toutes les rêveries qu'ils renferment. Ils ont même assez d'audace pour oser troubler les esprits d'hidalgos bien nés et bien élevés, comme? on le voit par ce qu'ils ont fait sur Votre Grâce, puisqu'ils vous ont conduit à ce point qu'il a fallu vous enfermer dans une cage et vous mener sur une charrette à bœufs, comme on mène de village en village un lion ou un tigre pour gagner de quoi vivre en le faisant voir. Allons, seigneur don Quichotte, prenez pitié de vous-même, et revenez au giron du bon sens. Faites usage de celui que le ciel a bien voulu vous départir, en employant l'heureuse étendue de votre esprit à d'autres lectures qui tournent au profit de votre conscience et de votre bonne renommée. Si toutefois, poussé par votre inclination naturelle, vous persistez à lire des histoires d'exploits

chevaleresques, lisez, dans la sainte Écriture, le livre des Juges : vous y trouverez de pompeuses vérités, et des hauts faits non moins certains qu'éclatants. La Lusitanie eut un Viriatès, Rome un César, Carthage un Annibal, la Grèce un Alexandre, la Castille un comte Fernand-Gonzalez[285] Valence un Cid [286], l'Andalousie un Gonzalve de Cordoue, l'Estrémadure un Diego Garcia de Paredès, Xerez un Garci-Perez de Varga[287], Tolède un Garcilaso[288], Séville un don Manuel Ponce de Léon[289]; le récit de leurs vaillants exploits suffit pour amuser, pour instruire, pour ravir et pour étonner les plus hauts génies qui en fassent la lecture. Voilà celle qui est digne de votre belle intelligence, mon bon seigneur don Quichotte; elle vous laissera, quand vous l'aurez faite, érudit dans l'histoire, amoureux de la vertu, instruit aux bonnes choses, fortifié dans les bonnes mœurs, vaillant sans témérité, prudent sans faiblesse ; et tout cela pour la gloire de Dieu, pour votre propre intérêt et pour l'honneur de la Manche, d'où je sais que Votre Grâce tire son origine. »



Don Quichotte avait écouté avec la plus scrupuleuse attention les propos du chanoine. Quand il s'aperçut que celui-ci cessait de parler, après l'avoir d'abord regardé fixement et en silence, il lui répondit : « Si je ne me trompe, seigneur hidalgo, le discours que vient de m'adresser Votre Grâce avait pour but de vouloir me faire entendre qu'il n'y a jamais eu de chevaliers errants dans le monde; que tous les livres de chevalerie sont faux, menteurs, inutiles et nuisibles à la république; qu'enfin j'ai mal fait de les lire, plus mal de les croire, et plus mal encore de les imiter, en me décidant à suivre la dure profession de chevalier errant qu'ils enseignent, parce que vous niez qu'il ait jamais existé des Amadis de Gaule et de Grèce, ni cette multitude d'autres chevaliers dont les livres sont pleins. — Tout est, au pied de la lettre, comme Votre Grâce l'énumère, » reprit en ce moment le chanoine.

Don Quichotte continua : « Votre Grâce a, de plus, ajouté que ces livres m'avaient fait un grand tort, puisque, après m'avoir dérangé l'esprit, ils ont fini par me mettre en cage; et que je ferais beaucoup mieux de m'amender, de changer de lecture, et d'en lire d'autres plus véridiques, plus faits pour amuser et pour instruire. — C'est cela même, répondit le chanoine. — Eh bien! moi, répliqua don Quichotte, je trouve, à mon compte, que l'insensé et l'enchanté c'est vous-même, puisque vous n'avez pas craint de proférer tant de blasphèmes contre une chose tellement reçue dans le monde, tellement admise pour véritable, que celui qui la nie, comme le fait Votre Grâce, mériterait la même peine que vous infligez aux livres dont la lecture vous ennuie et vous fâche. En effet, vouloir faire accroire à personne qu'Amadis n'a pas été de ce monde, pas plus que tous les autres chevaliers d'aventure dont les histoires sont remplies toutes combles, c'est vouloir persuader que le soleil n'éclaire pas, que la gelée ne refroidit pas, que la terre ne nous porte pas. Quel esprit peut-il y avoir en ce monde capable de persuader à un autre que l'histoire de l'infante Floripe avec Guy de Bourgogne n'est pas vraie [290], non plus que l'aventure de Fiérabras au pont de Mantible, qui arriva du temps de Charlemagne [291]. Je jure Dieu que c'est aussi bien la vérilé qu'il est maintenant jour. Si c'est un mensonge, alors il en doit être de même d'Hector, et d'Achille, et de la guerre de Troie, et des douze pairs de France, et du roi Artus d'Angleterre, qui est encore à présent transformé en corbeau, et que ses sujets attendent d'heure en heure [292]. Osera-t-on dire aussi que l'histoire de Guarino Mezquino [293] est mensongère, ainsi que

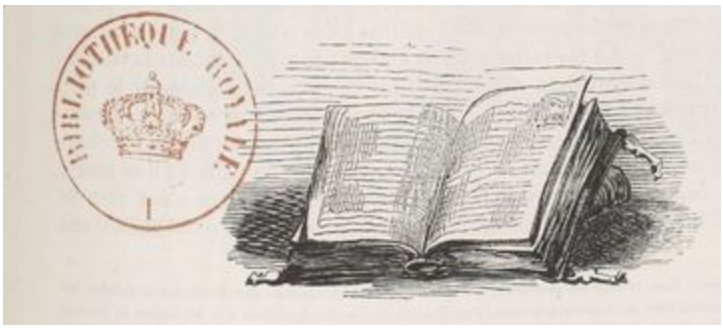
celle de la conquête du Saint-Grial[294] ; que les amours de Tristan et de la reine Iseult sont apocryphes, aussi bien que ceux de la reine Genièvre et de Lancelot [295], tandis qu'il y a des gens qui se rappellent presque d'avoir vu la duègne Quintagnone, laquelle fut le meilleur échanson de vin qu'eut la Grande-Bretagne ? Cela est si vrai, que je me souviens qu'une de mes grand'mères, du côté de mon père, me disait, quand elle rencontrait quelque duègne avec de respectables coiffes: « Celle-ci, mon enfant, ressemble à la duègne Quintagnone ; d'où je conclus qu'elle dut la connaître elle-même, ou du moins en avoir vu quelque portrait. Qui pourra nier que l'histoire de Pierre et de la jolie Magalone [296] ne soit parfaitement exacte, puisqu' on voit encore aujourd' hui, dans la galerie d'armes de nos rois, la cheville qui faisait tourner et mouvoir le cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre de Provence traversait les airs, cheville qui est un peu plus grosse qu'un timon de charrette à bœufs? A côté d'elle est la selle de Babiéca, la jument du Cid, et, dans la gorge de Roncevaux, on voit encore la trompe de Rotand land aussi longue qu'une grande poutre [297]. D'où l'on doit inférer qu'il y eut douze pairs de France, qu'il y eut un Pierre, qu'il y eut un Cid, et d'autres chevalier de la même espèce, de ceux dont les gens disent qu'ils vont à leurs aventures. Sinon il faut nier aussi que le vaillant Portugais Juan de Merlo ait été chevalier errant, qu'il soit allé en Bourgogne, qu'il ait combattu dans la ville de Ras contre le fameux seigneur de Charni, appelé Moïse-Pierre [298]; puis, dans la ville de Bâle, contre Moïse-Henri de Remestan [299], et qu'il soit sorti deux fois de la lice vainqueur et couvert de gloire. Il faut nier encore les aventures et les combats que livrèrent également en Bourgogne les braves Espagnols Pedro Barba, et Gutierre Quixada (duquel je descends en ligne droite de mâle en mâle), qui vainquirent les fils du comte de Saint-Pol. Que l'on nie donc aussi que don Fernando de Guevara soit allé chercher des aventures en Allemagne, où il combattit Messire Georges, chevalier de la maison du duc d'Autriche[300]; qu'on dise enfin que ce sont des contes pour rire, les joutes de Suéro de Quinones, celui du Pas de l'Orbigo [301], les défis de Mosen-Luis de Falcès à don Gonzalo de Guzman, chevalier castillan[302] et tant d'autres exploits faits par des chevaliers chrétiens de ces royaumes et des pays étrangers, si

authentiques, si véritables, que celui qui les nie, je le répète, est dépourvu de toute intelligence et de toute raison. »





Le chanoine fut étrangement surpris d'entendre le singulier mélange de vérités et de mensonges que faisait don Quichotte, et de voir quelle connaissance complète il avait de toutes les choses relatives à sa chevalerie errante. Il lui répondit donc : « Je ne puis nier, seigneur don Quichotte, qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans ce qu'a dit Votre Grâce, principalement en ce qui touche les chevaliers errants espagnols. Je veux bien concéder encore qu'il y eût douze pairs de France; mais je me garderai bien de croire qu'ils firent tout ce que raconte d'eux l'archevêque Turpin [303]. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce furent des chevaliers choisis par les rois de France, qu'on appela *pairs,* parce qu'ils étaient tous égaux en valeur et en qualité ; du moins, s'ils ne l'étaient pas, il était à désirer qu'ils le fussent. C'était un ordre militaire, à la façon de ceux qui existent à présent, comme les ordres de Saint-Jacques et de Calatrava, où l'on suppose que ceux qui font profession sont tous des chevaliers braves et bien nés; et, comme on dit à cette heure, chevalier de Saint-Jean ou d'Alcantara, on disait alors chevalier des Douze Pairs, parce qu'on en choisissait douze, égaux en mérite, pour cet ordre militaire. Qu'il y ait eu un Cid et un Bernard del Carpio [304], nul doute; mais qu'ils aient fait toutes les prouesses qu'on leur prête, c'est autre chose. Quant à la cheville du comte Pierre, dont Votre Grâce a parlé, et qui est auprès de la selle de Babiéca, dans la galerie royale, je confesse mon péché : je suis si gauche, ou j'ai la vue si courte, que, bien que j'aie vu distinctement la selle, je n'ai pu apercevoir la cheville, quoiqu'elle soit aussi grosse que l'a dit Votre Grâce. — Elle y est pourtant, sans aucun doute, répliqua don Quichotte; à telles enseignes qu'on la tient enfermée dans un fourreau de cuir pour qu'elle ne prenne pas le moisi. — C'est bien possible, reprit le chanoine; mais, par les ordres sacrés que j'ai reçus, je ne me rappelle pas l'avoir vue. Et, quand je concéderais qu'elle est en cet endroit, serais-je obligé de croire aux histoires de tous ces Amadis, et de cette multitude de chevaliers pour lesquels on nous fait tant de contes? et serait-ce une raison pour qu'un homme comme Votre Grâce, si plein d'honneur et de qualités, et doué d'un si bon entendement, s'avisât de prendre pour autant de vérités tantde folies étranges qui sont écrites dans ces extravagants livres de chevalerie? »


BIBLIOTHÈQUE ROYALE

CHAPITRE L.

De la spirituelle altercation qu'eurent don Quichotte et le chanoine, ainsi que d'autres événements [305].



VOILA, parbleu, qui est bon! répondit don Quichotte. Comment! les livres qui sont imprimés avec la licence des rois et l'approbation des examinateurs; ces livres, qui, à la satisfaction générale, sont lus et vantés des grands et des petits, des riches et des pauvres, des lettrés et des ignorants, des vilains et des gentils-hommes, enfin de toutes espèces de gens, de quelque état et condition que ce soit; ces livres, dis-je, seraient pur mensonge, tandis qu'ils ont si bien le cachet de la vérité, qu'on y désigne le père, la mère, le pays, les parents, l'âge, le lieu et les exploits point pour point et jour par jour que tirent tel ou tels chevaliers? Allons donc, taisez-vous, seigneur ; ne dites pas un si grand blasphème, et croyez-moi, car je vous donne à cet égard le meilleur conseil que puisse suivre un homme d'esprit. Sinon, lisez-les, et vous verrez quel plaisir vous en donnera la lecture. Dites-moi donc un peu : y a-t-il un plus grand ravissement que de voir, comme qui dirait là, devant nous, un grand lac de poix-résine bouillant à gros bouillons, dans lequel nagent et s'agitent une infinité de serpents, de couleuvres, de lézards, et mille autres espèces

d’animaux féroces et épouvantables? Tout à coup, du fond de ce lac, sort une lamentable voix qui dit : « Toi, chevalier, qui que tu sois, qui es à regarder ce lac effroyable, si tu veux obtenir le trésor qu’il cache sous ses noires eaux, montre la valeur de ton cœur invincible, jette-toi au milieu de ce liquide enflammé. Si tu ne le fais pas, tu ne seras pas digne de voir les hautes et prodigieuses merveilles que renferment les sept châteaux des sept fées qui gisent sous cette noire épaisseur. » Le chevalier n’a pas encore achevé d’entendre la voix redoutable, que déjà, sans entrer en calcul avec lui-même, sans considérer le péril qu’il affronte, sans même se dépouiller de ses armes pesantes, mais en se recommandant à Dieu et à sa dame, il se précipite tête baissée au milieu du lac bouillonnant ; et, quand il se doute le moins de ce qu’il va devenir, le voilà qu’il se trouve au milieu d’une campagne fleurie, à laquelle les Champs-Elysées n’ont rien de comparable. Là, il lui semble que l’air est plus transparent, que le soleil brille d’une clarté nouvelle [306]. Un bois paisible s’offre à sa vue ; il est planté d’arbres si verts et si touffus que leur feuillage réjouit les yeux, tandis que l’oreille est doucement frappée des chants suaves et naturels d’une infinité de petits oiselets aux nuances brillantes, qui voltigent gaiement sous les rameaux entrelacés. Ici se découvre un ruisseau, dont les eaux fraîches, semblables à un liquide cristal, courent sur une fine arène et de blancs cailloux, qui paraissent un lit d’or criblé et de perles orientales. Là il aperçoit une élégante fontaine artistement formée de jaspes aux mille couleurs et de marbre poli; plus loin il en voit une autre, élevée à la façon rustique, où les fins coquillages de la moule et les tortueuses maisons blanches et jaunes de l’escargot, ordonnês sans ordre et mêlés de brillants morceaux de cristal, forment un ouvrage varié, où l’art, imitant la nature, semble la vaincre cette fois. De ce côté paraît tout à coup un formidable château fort ou un élégant palais, dont les murailles sont d’or massif, les créneaux de diamants, les portes de hyacinthes, et finalement dont l’architecture est si admirable que, bien qu’il ne soit formé que d’or, de diamants, d’escarboucles, de rubis, de perles et d’émeraudes, la façon, toutefois, est plus précieuse que la matière. Et que peut-on désirer de plus, quand on a vu cela, que de voir sortir par la porte du château un grand nombre de damoiselles, dont les riches et galantes parures sont telles, que si je me mettais à les décrire, comme font les histoires, je n’aurais jamais fini? Aussitôt, celle qui paraît la principale de la troupe vient prendre par la main l’audacieux chevalier qui s’est jeté dans les flots bouillants du lac, et le conduit, sans dire un mot, dans

l'intérieur de la forteresse ou du palais. Après l'avoir déshabillé, nu comme sa mère l'a mis au monde, elle le baigne dans des eaux tièdes, le frotte d'onguents de senteur, et le revêt d'une chemise de fine percale, toute parfumée d'odeurs exquises; puis, une autre damoiselle survient qui lui jette sur les épaules une tunique qui vaut au moins, à ce qu'on dit, une ville tout entière, et même davantage. Quoi de plus charmant, quand on nous conte ensuite qu'après cela ces dames le mènent dans une autre salle, où il trouve la table mise avec tant de magnificence qu'il en reste tout ébahi ! quand on lui verse sur les mains une eau toute distillée d'ambre et de fleurs odorantes! quand on lui offre un fauteuil d'ivoire! quand toutes les damoiselles le servent en gardant un merveilleux silence! quand on lui apporte tant de mets variés et succulents que l'appétit ne sait où choisir et tendre la main! quand on entend la musique qui joue tant qu'il mange, sans qu'on sache ni qui la fait, ni d'où elle vient! et quand enfin, lorsque le repas est fini et le couvert enlevé, lorsque le chevalier, nonchalamment penché sur le dos de son fauteui!, est peut-être à se curer les dents, selon l'usage, voilà que tout à coup la porte s'ouvre et laisse entrer une autre damoiselle plus belle que toutes les autres, qui vient s'asseoir auprès du chevalier, et commence à lui raconter quel est ce château, et comment elle y est enchantée; avec une foule d'autres choses qui étonnent le chevalier, et ravissent les lecteurs qui sont à lire son histoire! Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet; mais de ce que j'ai dit on peut inférer que, quelque page qu'on ouvre de quelque histoire de chevalier errant que ce soit, elle causera sûrement plaisir et surprise à quiconque la lira. Que Votre Grâce m'en croie : lisez ces livres, ainsi que je vous l'ai dit, et vous verrez comme ils chasseront la mélancolie dont vous pourriez être atteint, et comme ils guériront votre mauvaise humeur, si par hasard vous l'avez mauvaise. Quant à moi, je peux dire que, depuis que je suis chevalier errant, je me trouve valeureux, libéral, poli, bien élevé, généreux, affable, intrépide, doux, patient, souffrant avec résignation les fatigues, les douleurs, les prisons, les enchantements ; et quoiqu'il y ait si peu de temps que je me suis vu enfermé dans une cage comme un fou, je pense bien que, par la valeur de mon bras, si le ciel me favorise et que la fortune ne me soit pas contraire, je me verrai sous peu de jours roi de quelque royaume, où je pourrai montrer la gratitude, et la libéralité dont mon cœur est pourvu. Car, par ma foi, seigneur, le pauvre est hors d'état de faire voir sa vertu de libéralité, en quelque degré qu'il la possède; et la reconnaissance qui ne consiste que

dans le désir est chose morte, comme la foi sans les œuvres. Voilà pourquoi je voudrais que la fortune m'offrît bientôt quelque occasion de devenir empereur, pour que mon cœur se montrât tel qu'il est par le bien que je ferais à mes amis, surtout à ce pauvre Sancho Panza, mon quoi est le meilleur homme du monde; oui, je voudrais lui donner un comté, que je lui ai promis il y a plusieurs jours; mais je crains seulement qu'il n'ait pas toute l'habileté nécessaire pour bien gouverner ses États, »







Sancho entendit ces dernières paroles de son maître, et lui répondit sur-le-champ : « Travaillez, seigneur don Quichotte, à me donner ce comté, autant promis par Votre Grâce qu'attendu par moi, et je vous promets que l'habileté ne me manquera pas pour le gouverner. Si elle me manque, j'ai ouï dire qu'il y a des gens qui prennent en fermage les seigneuries des seigneurs; ils leur donnent tant par an de revenu, et se chargent des soins du gouvernement; et le seigneur reste les bras croisés, touchant et dépensant la rente qu'on lui paie, sans prendre souci d'autre chose. C'est justement ce

que je ferai : au lieu de me rompre la cervelle, je me désisterai de l'emploi, et je jouirai de mes rentes comme un duc, sans me soucier du qu'en dira-t on. — Ceci, mon frère Sancho, dit le chanoine, s'entend fort bien quant à la jouis sance du revenu, mais non quant à l'administration de la justice, qui n'appartient qu'au seigneur de la seigneurie. C'est là que sont nécessaires l'habileté et le droit jugement, et surtout la bonne intention de rencontrer juste ; car, si celle—là manque dans le principe, les moyens et la fin iront tout de travers, Aussi Dieu a-t-il coutume de donner son aide au bon désir de l'homme simple, et de la retirer au méchant désir de l'homme habile.

— Je n'entends rien â toutes ces philosophies, reprit Sancho; mais ce que je sais, c'est que je voudrais avoir le comté aussitôt que je serais capable de le gouverner; car enfin j'ai autant d'âme qu'un autre, et autant de corps que celui qui en a le plus; et je serais aussi bien roi de mes États qu'un autre l'est des siens; et l'étant, je ferais tout ce que je voudrais; et faisant ce que je voudrais, je ferais à mon goût, et faisant à mon goût, je serais content; ci quand on est content, on n'a plus rien à désirer ; et quand on n'a plus rien à désirer, tout est fini. Ainsi donc, que le comté vienne, et que Dieu vous bénisse, et au revoir, bonsoir, comme dit un aveugle à son camarade. – Ce ne sont pas là de mauvaises philosophies, comme vous dites, Sancho, reprit le chanoine: mais cependant il y a bien des choses à dire sur ce chapitre des comtés. — Je ne sais trop ce qui reste à dire, interrompit don Quichotte; seulement je me guide sur l'exemple que m'a donné le grand Amadis de Gaule, lequel fit son écuyer comte de l'Ile-Ferme; ainsi je puis bien, sans scrupule de conscience, faire comte Sancho Panza, qui est un des meilleurs écuyers qu'ait jamais eus chevalier errant. »



Le chanoine resta confondu des extravagances raisonnables (si l'extravagance admet la raison) qu'avait dites don Quichotte, de la manière dont il avait dépeint l'aventure du chevalier du Lac, de l'impression profonde qu'avaient faite sur son esprit les rêveries mensongères des livres qu'il avait lus, et finalement de la crédulité de Sancho, qui soupirait avec tant d'ardeur après le comté que son maître lui avait promis.



En ce moment, les valets du chanoine, revenant le l'hôtellerie, amenaient le muet aux provisions. Ils dressèrent la table avec un tapis étendu sur (le la prairie, et tous les convives, s'étant assis à l'ombre de quelques arbres, dinèrent en cet endroit, pour que le bouvier ne perdit pas, comme on l'a dit, la commodité du pâturage. Tandis qu'ils étaient paisiblement à manger, ils entendirent tout à coup le bruit aigu d'un sifflet qui partait d'un massif de ronces et de broussailles dont ils étaient proches, et presqu'au même instant ils virent sortir de ces broussailles une jolie chèvre, et presqu'au même instant ils virent sortir de ces broussailles une jolie chèvre, qui avait la peau toute mouchetée de noir, de blanc et de fauve. Derrière elle venait un chevrier qui l'appelait de loin, en lui disant les mots à leur usage, pour qu'elle s'arrêtât et rejoignit le troupeau. La bête fugitive accourut tout effrayée vers les voyageurs, comme pour leur demander protection, et s'arrêta près d'eux. Le chevrier arriva, la prit par les cornes, et, comme si elle eût été douée d'intelligence et de réflexion, il lui dit: « Ah! montagnarde! ah! bariolée! et qu'avez-vous donc depuis quelques jours à ne plus marcher qu'à cloche-pied? quelle mouche vous pique, ou quel loup vous fait peur, ma fille? ne me direz-vous pas ce que c'est, mignonne? mais

qu’est-ce que ce peut être, sinon que vous êtes femelle, et que vous ne pouvez rester en repos? Maudite soit votre humeur et l’humeur de toutes celles que vous imitez! Revenez, revenez, ma mie; si vous n’êtes pas aussi joyeuse, au moins vous serez plus en sûreté dans la bergerie et parmi vos compagnes: car si vous, qui devez les guider et les diriger, vous allez ainsi sans guide et sans direction, qu’est-ce qu’il arrivera d’elles? »



Les paroles du chevrier réjouirent fort ceux qui les entendirent, notamment le chanoine, qui lui dit : « Par votre vie, frère, calmez-vous un peu, et ne vous hâtez pas tant de ramener cette chèvre au troupeau. Puisqu’elle est femelle, comme vous dites, il faut qu’elle suive son instinct naturel, quelques efforts que vous fassiez pour l’en empêcher. Tenez, prenez ce morceau, et buvez un coup, vous apaiserez votre colère, et la chèvre s’en reposera d’autant. » En disant cela, il lui tendait avec la pointe du couteau un râble de lapin froid. Le chevrier prit, remercia, but, s’adoucit, et dit ensuite : « Je ne voudrais pas vraiment que, pour m’avoir entendu parler avec tant de sérieux à ce petit animal, Vos Grâces me prissent pour un imbécile; car, en vérité, il y a bien quelque mystère sous les paroles que j’ai dites. Je suis un rustre, mais pas tant néanmoins que je ne sache comment il faut s’y prendre avec les gens et avec les bêtes. — Je le crois bien vraiment, répondit le curé; car je sais déjà, par expérience, que les bois nourrissent des poètes, et que les cabanes de bergers abritent des philosophes. — Du moins,

seigneur, répliqua le chevrier, elles recueillent des hommes devenus sages à leurs dépens. Pour que vous croyiez à cette vérité, et que vous la touchiez du doigt, je veux, bien qu'il semble que je m'invite sans être prié, si cela toutefois ne vous ennuie pas et que vous consentiez à me prêter un moment d'attention, je veux, dis-je, vous conter une aventure véritable, et qui viendra en preuve de ce qu'a dit ce seigneur (montrant le curé), et de ce que j'ai dit moi-même. »

Don Quichotte répondit sur-le-champ : « Comme ceci m'a l'air d'avoir je ne sais quelle ombre d'aventure de chevalerie, pour ma part, frère, je vous écoulerai de grand cœur, et c'est ce que feront aussi ces messieurs, parce qu'ils sont gens d'esprit et fort amis des nouveautés curieuses qui étonnent, amusent et ravissent les sens, comme je ne doute pas que va faire votre histoire. Commencez donc, mon ami, nous vous écoutons tous. — Je retire mon enjeu, s'écria Sancho; pour moi, je vais au ruisseau avec ce pâte, dont je pense me soûler pour trois jours, car j'ai ouï dire à mon seigneur don Quichotte qu'un écuyer de chevalier errant doit manger, quand il en trouve l'occasion, jusqu'à n'en pouvoir plus, parce qu'il pourrait bien lui arriver d'entrer par hasard dans une forêt si inextricable, qu'il ne puisse trouver de six jours à en sortir; et, ma foi, si le pauvre homme ne va pas bien repu, ou le bissac bien rempli, il pourrait fort bien rester là, comme il lui arrive mainte et mainte fois, devenu chair de momie. — Tu es toujours pour le positif, Sancho, lui dit don Quichotte; va-t'en où tu voudras, et mange ce que tu pourras; moi, j'ai déjà l'estomac satisfait, et il ne me manque plus que de donner à l'âme sa collation, comme je me la donnerai en écoutant l'histoire de ce brave homme. — Nous la donnerons aussi à toutes nos âmes, « ajouta le chanoine. Et il pria sur-le-champ le chevrier de commencer le récit qu'il venait de leur promettre. Le chevrier donna deux petits coups de la main sur les flancs de la chèvre, qu'il tenait toujours par les cornes, en lui disant: « Couche-toi près de moi, bariolée, nous avons du temps de reste pour retourner à la bergerie. » On aurait dit que la chèvre l'eût entendu; car, dès que son maître se fut assis, elle se coucha fort paisiblement à ses côtés, et, le regardant au visage, elle faisait croire qu'elle était attentive à ce que disait le chevrier, lequel commença son histoire de la sorte:



CHAPITRE LI.

Qui traite de ce que raconta le chevrier à tous ceux qui emmenaient don Quichotte.



A trois lieues de ce vallon est un hameau, qui, bien que fort petit, est un des plus riches qu'il y ait dans tous ces environs. Là demeurait un laboureur, homme très-honorable, et tellement que, bien qu'il soit comme inhérent au riche d'être honoré, celui-là l'était plus encore pour sa vertu que pour ses richesses. Mais ce qui le rendait surtout heureux, à ce qu'il disait lui-même, c'était d'avoir une fille de beauté si parfaite, de si rare intelligence, de tant de grâce et de vertu, que tous ceux qui la voyaient s'étonnaient de voir de quelles merveilleuses qualités le ciel et la nature l'avaient enrichie. Toute petite, elle était belle; et, grandissant toujours en attraits, à seize ans c'était un prodige de beauté. La renommée de ses charmes commença à s'étendre dans les villages voisins; que dis-je, dans les villages? elle arriva jusqu'aux villes éloignées; elle pénétra jusque dans le palais des rois, et frappa l'oreille de toutes sortes de gens, qui venaient de tous côtés la voir comme une chose surprenante, ou comme une image miraculeuse. Son père la gardait soigneusement, et elle se gardait elle-même, car il n'y a ni serrures, ni cadenas, ni verrous, qui

puissent garder une jeune fille mieux que sa propre sagesse. La richesse du père et la beauté de la fille engagèrent bien des jeunes gens, tant du village que d'autres pays, à la lui demander pour femme. Mais lui, auquel il appartenait de disposer d'un si riche bijou, demeurait irrésolu, sans pouvoir décider à qui des nombreux prétendants qui la sollicitaient il en ferait le cadeau. J'étais du nombre, et vraiment, pour avoir de grandes espérances d'un bon succès, il me suffisait de savoir que le père savait qui j'étais, c'est à-dire né dans le même pays, de pur sang chrétien, à la fleur de l'âge, riche en patrimoine, et non moins bien partagé du côté de l'esprit.

« Un autre jeune homme du même village, et doué des mêmes qualités fit aussi la demande de sa main, ce qui tint en suspens la volonté du père, auquel il semblait qu'avec l'un ou l'autre de nous deux, sa fille serait également bien établie. Pour sortir de cette incertitude, il résolut de tout confier à Léandra (c'est ainsi que s'appelle la riche beauté qui m'a réduit à la misère), faisant réflexion que, puisque nous étions égaux, il ferait bien de laisser à sa fille chérie le droit de choisir à son goût: chose digne d'être imitée de tous les parents qui ont des enfants à marier. Je ne dis pas qu'ils doivent les laisser choisir entre de mauvais partis, mais leur en proposer de bons et de sortables, et les laisser ensuite prendre à leur gré. Je ne sais quel choix fit Léandra; je sais seulement que le père nous amusa tous les deux avec la grande jeunesse de sa fille, et d'autres paroles générales qui, sans l'obliger, ne nous désobligeaient pas non plus. Mon rival se nomme Anselme, et moi je m'appelle Eugénio, afin que vous preniez connaissance des noms des personnages qui figurent dans cette tragédie, dont le dénoûment n'est pas encore venu, mais qui ne peut manquer d'être sanglant et désastreux.



« A cette époque, il arriva dans notre village un certaine Vincent de la Roca, fils d'un pauvre paysan de l'endroit, lequel Vincent revenait des Italies et d'autres pays où il avait servi à la guerre. Il n'avait pas plus d'une douzaine années quand il fut emmené du village par un capitaine qui vint à passer avec sa compagnie, et, douze ans plus tard, le jeune homme revint au pays, habillé à la militaire, chamarre de mille couleurs, et tout historié de joyaux de verroteries et de chaînettes d'acier. Aujourd'hui il mettait une parure, demain une autre; mais c'étaient toujours des fanfreluches de faible poids et de moindre valeur. Les gens de la campagne, qui sont naturellement malicieux, et plus que la malice même quand le loisir ne leur manque pas, notèrent et comptèrent point à point ses hardes et ses bijoux; ils trouvèrent que, de compte fait, il avait, trois habillements de différentes couleurs, avec les bas et les jarretières; mais il en faisait tant de mélanges et de combinaisons, que, si on ne les eût pas comptés, on aurait bien juré qu'il avait étalé à la file au moins dix paires d'habits et plus de vingt panaches.

Et n'allez pas croire qu'il y ait de l'indiscrétion et du bavardage en ce que je vous conte de ses habits, car ils jouent un grand rôle dans cette histoire. Il s'asseyait sur un banc de pierre qui est sous le grand peuplier de la place, et il nous tenait tous la bouche ouverte, au récit des exploits qu'il se mettait à nous raconter. Il n'y avait pas de pays sur la terre entière qu'il n'eût vu, pas de bataille où il ne se fût trouvé. Il avait tué plus de Mores, à ce qu'il disait, que n'en contiennent Maroc et Tunis, et livré plus de combats singuliers que Gante y Luna, plus que Diego Garcia de Parédès, plus que mille autres guerriers qu'il nommait; et de tous ces combats il était sorti victorieux, sans qu'on lui eût tiré une seule goutte de sang. D'un autre côté, il nous montrait des marques de blessures auxquelles personne ne voyait rien, mais qu'il disait être des coups d'arquebuse reçus en diverses rencontres. Finalement, avec une arrogance inouïe, il tutoyait ses égaux et ceux même qui le connaissaient; il disait que son bras était son père, et ses œuvres sa noblesse, et qu'en qualité de soldat il ne devait rien au roi lui-même. Il faut ajouter à ces impertinences qu'il était un peu musicien, et qu'il jouait d'une guitare en arpéges, de façon qu'aucuns disaient qu'il la faisait parler Mais ce n'est pas encore la fin de ses mérites: il était poëte par-dessus le marché, et de chaque enfantillage qui se passait au pays, il composait une complainte qui avait une lieue et demie d'écriture. Enfin donc, ce soldat que je viens de vous dépeindre, ce Vincent de la Roca, ce brave, ce galant, ce musicien, ce poëte, fut maintes fois aperçu et regardé par Léandra, d'une fenêtre de sa maison qui donnait sur la place. Voilà que les oripeaux de ses riches uniformes la séduisent, que ses complaintes l'enchantent, et qu'elle donne pleine croyance aux prouesses qu'il rapportait de lui-même. Finalement, puisque le diable, sans doute, l'ordonnait de la sorte, elle s'amouracha de lui avant qu'il eût seulement senti naitre la présomptueuse envie de la courtiser. Et comme, dans les affaires d'amour, il n'en est point qui s'arrange plus facilement que celle où provoque le désir de la dame, Léandra et Vincent se mirent bientôt d'accord. Avant qu'aucun des nombreux prétendants de la belle pût avoir vent de son projet, il était déjà réalisé; elle avait quitté la maison de son cher et bien-aimé père (sa mère n'existe plus), et s'était enfuie du village avec le soldat, qui sortit plus triomphant de cette entreprise que de toutes celles dont il s'appliquait la réussite.





« L'événement surprit tout le village, et même tous ceux qui en eurent ailleurs connaissance. Je restai stupéfait, Anselme confondu, le père triste,

les parents outragés, la justice éveillée, et les archers en campagne. On battit les chemins, on fouilla les bois; et enfin, au bout de trois jours, on trouva la capricieuse Léandra dans le fond d'une caverne de la montagne, nue en chemise, et dépouillée de la somme d'argent et des précieux bijoux qu'elle avait emportés de chez elle. On la ramena devant son déplorable père, et là elle fut interrogée sur sa disgrâce. Elle avoua sans contrainte que Vincent de la Roca l'avait trompée; que, sous le serment d'être son mari, il lui avait persuadé d'abandonner la maison de son père, lui promettant de la conduire à la plus riche et à la plus délicieuse ville de tout l'univers, qui est Naples; qu'elle alors, imprudente et séduite, crut à ses paroles, et qu'après avoir volé son père, elle se livra au pouvoir du soldat la nuit même ou elle avant disparu; que celui-ci la mena au plus âpre de la montagne, et qu'il l'enferma où on l'avait trouvée. Elle conta alors comment le soldat, sans lui ôter l'honneur, l'avait dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et, la laissant dans la caverne, avait disparu événement qui redoubla la surprise de tout le monde.





« Certes, seigneurs, il n'était pas facile de croire à la continence du jeune homme, mais elle affirma et jura si solennellement qu'il ne s'était livré à mille violence, que cela suffit pour consoler le désolé père, lequel ne regretta plus les richesses qu'on lui emportait, puisqu'on avait laissé à sa fille le bijou qui, une fois perdu, ne se retrouve jamais. Le même jour que Léandra fut ramenée, son père la fit disparaître à tous les regards; il alla l'enfermer dans un couvent d'une ville qui est près d'ici, espérant que le temps affaiblirait la mauvaise opinion que sa fille avait fait naître sur son compte. La jeunesse de Léandra servit d'excuse à sa faute, du moins aux yeux des gens qui n'ont nul intérêt à la trouver bonne ou mauvaise; pour ceux qui connaissaient son esprit et son intelligence éveillée, ils n'attribuèrent point son pêché à l'ignorance, mais à sa légèreté et à l'inclination naturelle des femmes, qui est, la plupart du temps, au rebours de la sagesse et du bon sens.

« Léandra une fois enfermée, les yeux d'Anselme devinrent aveugles, ou du moins n'eurent plus rien à voir qui leur causàt du plaisir. Les miens restèrent aussi dans les ténèbres, sans aucune lumière qui leur montrât quelque chose d'agréable en l'absence de Léandra. Notre tristesse s'augmentait à mesure que s'épuisait notre patience; nous maudissions les

parures du soldat, nous détestions l'imprudence et l'aveuglement du père. Finalement, Anselme et moi nous tombâmes d'accord de quitter le village et de nous en venir à ce vallon. Il y fait paître une grande quantité de moutons qui sont à lui, et moi, un nombreux troupeau de chèvres qui m'appartient également, et nous passons la vie au milieu de ces arbres, tantôt donnant carrière à notre amoureuse passion, tantôt chantant ensemble les louanges ou le blâme de la belle Léandra, tantôt soupirant dans la solitude, et confiant nos plaintes au ciel insensible.



« A notre imitation, beaucoup d'autres amantes de Léandra sont venus se réfugier en ces après montagnes, et s'y adonner au même exercice que nous; ils sont tellement nombreux, qu'on dirait que cet endroit est devenu la pastorale Arcadie [307], tant il est rempli de bergers et d'étables, et nulle part on ne cesse d'y entendre le nom de la belle Léandra. Celui-ci la charge de malédictions, l'appelle capricieuse, légère, évaporée; celui-là lui reproche sa coupable facilité; tel l'absout et lui pardonne, tel la blâme et la condamne; l'un célèbre sa beauté, l'autre maudit son humeur; en un mot, tous la flétrissent de leurs injures et tous l'adorent, et leur folie s'étend si loin, que tel se plaint de ses dédains, sans lui avoir jamais parlé, et tel autre se lamente en éprouvant la poignante rage de la jalousie, sans que jamais elle en eût donné à personne, puisque son péché, comme je l'ai dit, fut connu avant son désir de le commettre. Il n'y a pas une grotte, pas un trou de rocher, pas un bord de ruisseau, pas une ombre d'arbre, où l'on ne trouve

quelque berger qui raconte aux vents ses infortunes. L'écho, partout où il se forme, redit le nom de Léandra ; Léandra, répètent les montagnes; Léandra, murmurent les ruisseaux [308], et Léandra nous tient tous indécis, tous enchantés, tous espérant sans espérance, et craignant sans savoir ce que nous avons à craindre. Parmi tous ces hommes en démence, celui qui montre à la fois le plus et le moins de jugement, c'est mon rival Anselme : ayant à se plaindre de tant de choses, il ne se plaint que de l'absence; et, au son d'une viole dont il joue à ravir, en des vers où se déploient les gràces de son esprit, il se plaint en chantant. Moi, je suis un chemin plus facile et plus sage, à mon avis, celui de médire hautement de la légèreté des femmes, de leur inconstance, de leur duplicité, de leurs promesses trompeuses, de leur foi violée, enfin du peu de goût et de tact qu'elles montrent en plaçant leurs pensées et leurs affections. Voilà, seigneurs, à quel propos me sont venues à la bouche les paroles que j'ai dites en arrivant à cette chèvre, qu'en sa qualité de femelle j'estime peu, bien que ce soit la meilleure de tout mon troupeau. Voilà l'histoire que j'ai promis de vous raconter. Si j'ai été trop long à la dire, je ne serai pas court à vous offrir mes services. Ici près est ma bergerie, j'y ai du lait frais, du fromage exquis et des fruits divers non moins agréables à la vue que savoureux au goût [309]. »



CHAPITRE LII.

Du démèlé qu'eut dou Quichotte avec le chevrier, et de la surprenante aventure des pénitents blancs, qu'il termina glorieusement à la sueur de son front.



L'HISTOIRE du chevrier fil grand plaisir à ceux qui l'avaient entendue. Le chanoine surtout en parut ravi. Il avait curieusement remarqué la manière dont s'était le conteur, beaucoup plus loin de paraître en son récit un rustique chevrier, que près de s'y montrer un élégant homme de cour. Aussi s'écria-t-il que le curé avait dit à bon droit que les bois et les montagnes nourrissent aussi des gens lettrés. Tout le monde fit compliment à Eugénio. Mais celui qui se montra le plus libéral en offres de service, ce fut don Quichotte : « Certes, lui dit-il, frère chevrier, si je me trouvais en position de pouvoir entreprendre quelque aventure, je me mettrais bien vite à l'œuvre pour vous en donner une bonne. J'irais tirer du couvent (où sans doute elle est contre son gré) votre belle Léandra, en dépit de l'abbesse et de tous ceux qui voudraient s'y opposer; puis, je la remettrais en vos mains, pour que vous fissiez d'elle tout ce qui vous semblerait bon, en gardant toutefois les lois de la chevalerie, qui ordonnent qu'à aucune damoiselle il ne soit fait aucune violence. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu Notre-Seigneur, que la force d'un enchanteur malicieux ne prévaudra pas toujours contre celle d'un autre enchanteur mieux intentionné. Je vous promets pour

lors ma faveur et mon appui, comme l'exige ma profession, qui n'est autre que de prêter secours aux nécessiteux et aux abandonnés. »

Le chevrier regarda don Quichotte, et, comme il le vit de si pauvre pelage et de si triste carrure, il se tourna, tout surpris, vers le barbier, qui était à son côté : « Seigneur, lui dit-il, quel est cet homme qui une si étrange mine et qui parle d'une si étrange façon? — Qui pourrait-ce être, répondit le barbier, sinon le fameux don Quichotte de la Manche, le défaiseur de griefs, le redresseur de torts, le soutien des damoiselles, l'effroi des géants et le vainqueur des batailles ? — Cela ressemble fort, repartit le chevrier, à ce qu'on lit dans les livres des chevaliers errants, qui faisaient, ma foi, tout ce que vous me dites que fait celui-ci ; mais cependant je m'imagine, à part moi, ou que Votre Grâce s'amuse et raille, ou que ce galant homme a des chambres vides dans la tête. — Vous êtes un grandissime faquin! s'écria don Quichotte : c'est vous qui êtes le vide et le timbré; et j'ai la tête plus pleine que ne fut jamais le ventre de la carogne qui vous a mis au monde. » Puis, sans plus de façon, il sauta sur un pain qui se trouvait auprès de lui, et le lança au visage du chevrier avec tant de furie, qu'il lui aplatit le nez sous le coup. Le chevrier, qui n'entendait rien à la plaisanterie, voyant avec quel sérieux on le maltraitait, sans respecter ni le tapis, ni la nappe, ni tous ceux qui dînaient à l'entour, se jeta sur don Quichotte, et le saisit à, la gorge avec les deux mains. Il l'étranglait, sans aucun doute, si Sancho Panza, arrivant sur ces entrefaites, n'eût pris le chevrier par les épaules et ne l'eût jeté à la renverse sur la table, cassant les assiettes, brisant les verres, et bouleversant tout ce qui s'y trouvait. Don Quichotte, se voyant libre, accourut grimper sur l'estomac du chevrier, qui, le visage plein de sang, et moulu de coups par Sancho, cherchait à tâlons un couteau sur la table pour tirer quelque sanglante vengeance. Mais le chanoine et le curé l'en empêchèrent. Pour le barbier, il fit en sorte que le chevrier mît à son tour sous lui don Quichotte, sur lequel il fit pleuvoir un tel déluge de coups de poing, que le visage du pauvre chevalier n'était pas moins baigné de sang que le sien. Le chanoine et le curé riaient à se tenir les côtes, les archers dansaient de joie, et les uns comme les autres criaient *xi*, *xi,* comme on fait aux chiens qui se battent [310]. Le seul Sancho Panza se désespérait, parce qu'il ne pouvait se débarrasser d'un valet du chanoine qui l'empêchait d'aller secourir son maître.

Enfin, pendant qu'ils étaient tous dans ces ravissements de joie, hormis les deux athlètes qui se gourmaient, ils entendirent tout à coup le son d'une

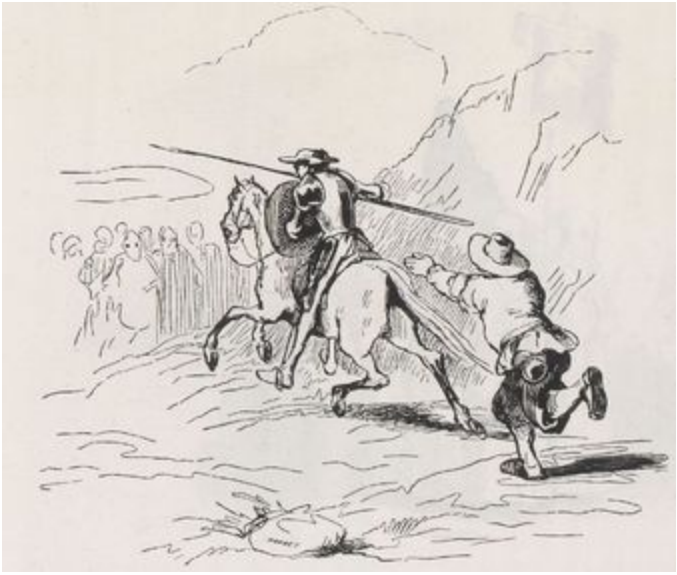
trompette, si triste et si lugubre, qu'il leur fit tourner la tête du côté d'où venait le bruit. Mais celui qui s'émut le plus en l'entendant, ce fut don Quichotte, lequel, bien qu'il fût encore gisant sous le chevrier, fort contre son gré et plus qu'à demi moulu, lui dit aussitôt : « Frère démon, car il n'est pas possible que tu sois autre chose, puisque tu as eu assez de forces pour dompter les miennes, je t'en prie, faisons trêve, seulement pour une heure, il me semble que le son douloureux de cette trompette qui vient de frapper mes oreilles m'appelle à quelque aventure. » Le chevrier, qui se lassait de battre et d'être battu, le lâcha bien vite, et don Quichotte, se remettant sur pied, tourna les yeux vers l'endroit où le bruit s'entendait. Il vit descendre sur la pente d'une colline un grand nombre d'hommes vêtus de robes blanches à la manière des pénitents [311]. Le cas est que, cette année, les nuages avaient refusé leur rosée à la terre, et dans tous les villages de la banlieue on faisait des processions et des rogations, pour demander à Dieu qu'il ouvrit les mains de sa miséricorde et les trésors de ses pluies. Dans cet objet, les habitants d'un hameau voisin venaient en procession à un saint ermitage qu'il y avait au sommet de l'un des coteaux de ce vallon.


BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Don Quichotte, qui vit les étranges costumes des pénitents, sans se rappeler les mille et une fois qu'il devait en avoir vu de semblables, s'imagina que c'était matière d'aventure, et qu'à lui seul, comme chevalier errant, il appartenait de l'entreprendre. Ce qui le confirma dans cette rêverie, ce fut de penser qu'une sainte image qu'on portait couverte de deuil

était quelque haute et puissante dame qu'emmenaient par force ces félons discourtois. Dès que cette idée lui fut tombée dans l'esprit, il courut à toutes jambes rattraper Rossinante, qui était à paître, et détachant de l'arçon le mors et la rondache, il le brida en un clin d'œil ; puis, ayant demandé son épée à Sancho, il sauta sur Rossinante, embrassa son écu, et dit d'une voix haute à tous ceux qui le regardaient faire : « A présent, vaillante compagnie, vous allez voir combien il importe qu'il y ait dans le monde des chevaliers professant l'ordre de la chevalerie errante; à présent, dis-je, vous allez voir, par la délivrance de cette bonne dame que l'on emmène captive, si l'on doit faire estime des chevaliers errants. »

En disant ces mots, il serra les genoux aux flancs de Rossinante, puisqu'il n'avait pas d'éperons, et, prenant le grand trot (car, pour le galop, on ne voit pas, dans tout le cours de cette véridique histoire, que Rossinante l'ait pris une seule fois), il marcha à la rencontre des pénitents. Le curé, le chanoine, le barbier, essayèrent bien de le retenir, mais ce fut en vain. Il ne s'arrêtait pas davantage à la voix de Sancho, qui lui criait de toutes ses forces : « Où allez-vous, seigneur don Quichotte? quels diables avez-vous donc dans le corps qui vous excitent à vous révolter contre notre foi catholique ! Prenez garde, malheur à moi! que c'est une procession de pénitents, et que cette dame qu'on porte sur un piédestal est la très-sainte image de la Vierge sans tache. Voyez , seigneur, ce que vous allez faire ; car, pour cette fois, on peut bien dire que vous n'en savez rien. » Sancho se fatiguait vainement ; son maître s'était si bien mis dans la tête d'aborder les blancs fantômes et de délivrer la dame en deuil , qu'il n'entendit pas une parole, et, l'eût-il entendue, il n'en serait pas davantage retourné sur ses pas, même à l'ordre du roi. Il atteignit donc la procession, retint Rossinante, qui avait déjà grand désir de se calmer un peu, et, d'une voix rauque et tremblante, il s'écria : « O vous qui, peut-être à cause de vos méfaits, vous couvrez le visage, fuites halte, et écoutez ce que je veux vous dire. »



Les premiers qui s'arrêtèrent furent ceux qui portaient l'image, et l'un des quatre prêtres qui chantaient les litanies voyant la mine étrange de don Quichotte, la maigreur de Rossinante, et tant d'autres circonstances risibles qu'il découvrit dans le chevalier, lui répondit: « Seigneur frère, si vous voulez nous dire quelque chose, dites-le vite, car ces pauvres gens ont les épaules rompues, et nous ne pouvons nous arrêter pour rien entendre, à moins que ce ne soit si court qu'on puisse le dire en deux paroles. — En une seule je le dirai, répliqua don Quichotte, et la voici : rendez à l'instant même la liberté à cette aimable dame, dont les larmes et le triste aspect font clairement connaitre que vous l'emmenez contre son gré, et que vous lui avez fait quelque notable outrage. Et moi, qui suis venu au monde pour redresser de semblables torts, je ne souffrirai pas que vous fassiez un pas de plus, avant de lui avoir rendu la liberté qu'elle désire et mérite. » A ces propos, tous ceux qui les entendirent conçurent l'idée que don Quichotte devait être quelque fou échappé, et commencèrent à rire aux éclats. Mais ces rires mirent le feu à la colère de don Quichotte, lequel, sans dire un mot, tira son épée, et assaillit le brancard de la Vierge. Un de ceux qui le portaient, laissant la charge à ses compagnons, vint à la rencontre de don Quichotte, tenant à deux mains une fourche qui servait à soutenir le brancard dans les temps de repos. Il reçut sur le manche un grand coup d'estoc que lui porta don Quichotte et qui trancha la fourche en deux ; mais avec le tronçon qui lui restait dans la main, il asséna un tel coup à don Quichotte sur l'épaule du côté de l'épée, côté que la rondache ne pouvait

couvrir contre la force du manant que le pauvre gentilhomme roula par terre en fort mauvais état.



Sancho Panza, qui, tout haletant, lui courait sur les talons, le voyant tomber, cria à l'assommeur de ne pas relever son gourdin, parce que c'était un pauvre chevalier enchanté qui n'avait fait de mal à personne en tous les jours de sa vie. Mais ce qui retint la main du manant, ce ne furent pas les cris de Sancho ; ce fut de voir que don Quichotte ne remuait plus ni pied ni patte. Croyant donc qu'il l'avait tué, il retroussa le pan de sa robe dans sa ceinture, et se mit à fuir à travers champs aussi vite qu'un daim. En cet instant, tous les gens de la compagnie de don Quichotte accouraient auprès de lui. Mais ceux de la procession, qui les virent approcher en courant, et derrière eux les archers avec leurs arbalètes, craignant quelque méchante affaire, formèrent tous le carré autour de la sainte image. Les chaperons bas, et empoignant, ceux-ci les disciplines, ceux-là les chandeliers, ils attendaient l'assaut, bien résolus à se défendre, et même, s'ils le pouvaient, à prendre l'offensive contre les assaillants. Mais la fortune arrangea mieux les affaires qu'on ne le pensait ; car Sancho ne fit autre chose que de se jeter sur le corps de son seigneur, el, le croyant mort, de commencer la plus douloureuse et la plus riante lamentation du monde. Le curé fut reconnu par

un de ses confrères qui se trouvait dans la procession, et cette reconnaissance apaisa l'effroi réciproque des deux escadrons. Le premier curé fit en deux mots au second l'histoire de don Quichotte, et aussitôt toute la foule des pénitents accourut pour voir si le pauvre gentilhomme était mort. ils entendirent que Sancho, les larmes aux yeux, lui parfait ainsi :

« O fleur de la chevalerie, qui as vu trancher d'un seul coup de bâton la carrière de les ans si bien employés ! ô honneur de ton lignage, gloire de la Manche et même du monde entier, lequel, toi lui manquant, va rester plein de malfaiteurs qui ne craindront plus le châtiment de leurs méfaits ! ô libéral par-dessus tous les Alexandres, puisque, pour huit mois de service et pas davantage, tu m'avais donné la meilleure ile que la mer entoure de ses flots ! ô toi, humble avec les superbes et arrogant avec les humbles, affronteur de périls, endureur d'outrages, amoureux sans objet, imitateur des bons, fléau des méchants, ennemi des pervers, enfin, chevalier errant, ce qui est tout ce qu'on peut dire !..... »



Aux cris et aux gémissements de Sancho, don Quichotte rouvrit les yeux, et la première parole qu'il prononça fut celle-ci : « Celui qui vit loin de vous, dulcissime Dulcinée, est sujet à de plus grandes misères. Aide-moi, ami Sancho, à me remettre sur le char enchanté; je ne suis pas en état d'étreindre la selle de Rossinante, car j'ai cette épaule en morceaux. — C'est ce que je ferai bien volontiers, mon cher seigneur, répondit Sancho ; et retournons notre village, en compagnie de ces messieurs, qui veulent votre bien; là, nous nous préparerons à faire une troisième sortie qui nous donne plus de profit et de répulation. — Tu parles d'or, Sancho, répliqua

don Quichotte : ce sera grande prudence à nous de laisser passer la méchante influence des étoiles qui courent en ce moment. »

Le chanoine, le curé et le barbier lui répétèrent à l'envi qu'il ferait très-sagement d'exécuter ce qu'il disait. Quand ils se furent amusés des simplicités de Sancho, ils placèrent don Quichotte sur la charrette, comme il y était auparavant. La procession se remit en ordre, et poursuivit sa marche à l'ermitage; le chevrier prit congé de tout le monde; les archers ne voulurent pas aller plus loin, et le, curé leur paya ce qui leur était dû ; le chanoine pria le curé de lui faire savoir ce qu'il arriverait de don Quichotte, s'il guérissait de sa folie, ou s'il y persistait ; et quand il eut reçu la promesse, il demanda la permission de continuer son voyages. Enfin, toute la troupe se divisa, et chacun s'en alla de son côté, laissant seuls le curé et le barbier, don Quichotte et Sancho Panza, ainsi que le bon Rossinante, qui gardait, à tout ce qu'il voyait faire, la même patience que son maître. Le bouvier attela ses bœufs, arrangea don Quichotte sur une botte de foin, et suivit avec son flegme accoutumé la route que le curé désigna.

Au bout de six jours ils arrivèrent au village de don Quichotte. C'etait au beau milieu de la ajournée, qui se trouva justement un dimanche, et tous les habitants étaient réunis sur la place que devait traverser la charrette de don Quichotte. Ils accoururent pour voir ce qu'elle renfermait, et quand ils reconnurent leur compatriote, ils furent étrangement surpris. Un petit garçon courut à toutes jambes porter cette nouvelle à la gouvernante et à la nièce. Il leur dit que leur oncle et seigneur arrivait, maigre, jaune, exténué, étendu sur un las de foin, dans une charrette à bœufs. Ce fut une pitié d'entendre les cris que jetèrent les deux bonnes dames, les soufflets qu'elles se donnèrent, et les malédictions qu'elles lancèrent de nouveau sur lous ces maudits livres de chevalerie, désespoir qui redoubla quand elles virent entrer don Quichotte par les portes de sa maison.



A la nouvelle du retour de don Quichotte, la femme de Sancho Panza accourut bien vite, car elle savait que son mari était parti pour lui servir d'écuyer. Dès qu'elle vit Sancho, la première question qu'elle lui fil, ce fut si l'âne se portait bien. Sancho répondit que l'âne était mieux portant que le maître. « Grâces soient rendues à Dieu, s'écria-t-elle, qui m'a fait une si grande faveur! Mais maintenant, ami, contez-moi quelle bonne fortune vous avez tirée de vos fonctions écuyères; quelle jupe à la savoyarde m'apportez-vous? et quels souliers mignons à vos enfants? — Je n'apporte rien de tout cela, femme, répondit Sancho; mais j'apporte d'autres choses de plus de poids et de considération. — J'en suis toute ravie, répliqua la femme; montrez-moi vite, cher ami, ces choses de plus de considération et de poids; je les veux voir pour qu'elles réjouissent ce pauvre cœur, qui est resté si triste et si inconsolable tous les siècles de votre absence. — Vous les verrez à la maison, femme, reprit Panza, et quant à présent soyez contente, car, si Dieu permet que nous nous mettions une autre fois en voyage pour chercher des aventures, vous me verrez bientôt revenir comte, ou gouverneur d'une île, et non de la première venue, mais de la meilleure qui se puisse rencontrer. — Que le ciel y consente, mari, répondit la femme, car nous en avons grand besoin. Mais, dites moi, qu'est-ce que c'est que ça, des îles? Je n'y entends rien. — Le miel n'est pas pour la bouche de l'âne, répliqua Sancho; au temps venu, tu le verras, femme, et même tu seras bien étonnée de t'entendre appeler *votre seigneurie,* par tous tes vassaux. — Que dites-vous là, Sancho, de vassaux, d'iles et de seigneuries? reprit Juana Panza

(ainsi s’appelait la femme de Sancho, non qu’ils fussent parents, mais parce qu’il est d’usage dans la Manche que les femmes prennent le nom de leurs maris [312]). — Ne te presse pas tant, Juana, de savoir tout cela d’un seul coup. Il suffit que je le dise la vérité, et bouche close. Seulement je veux bien te dire, comme en passant, qu’il n’y a rien pour un homme de plus délectable au monde que d’être l’honnête écuyer d’un chevalier errant chercheur d’aventures. Il est bien vrai que la plupart de celles qu’on trouve ne tournent pas si plaisamment que l’homme voudrait, car, sur un cent que l’on rencontre en chemin, il y en a régulièrement quatre-vingt-dix-neuf qui tournent tout de travers. Je le sais par expérience, puisque, de quelques-unes, je me suis tiré berné, et d’autres, moulu ; mais, avec tout cela, c’est une jolie chose que d’attendre les aventures, en traversant les montagnes, en fouillant les forèts, en grimpant sur les rochers, en visitant les châteaux, et en s’hébergeant dans les hôtelleries, à discrétion, sans payer un maravédis d’écot, pas seulement l’aumône du diable. »



Pendant que ces entretiens occupaient Sanclio Panza et Juana Panza, sa femme, la gouvernante et la nièce de don Quichotte reçurent le chevalier, le déshabillèrent et l’étendirent dans son antique lit à ramages. Il les regardait

avec des yeux hagards, et ne pouvait parvenir à se reconnaître. Le curé chargea la nièce d'avoir grand soin de choyer son oncle ; et, lui recommandant d'être sur le qui-vive, de peur qu'il ne leur échappàt une autre fois, il lui conta tout ce qu'il avait fallu faire pour le ramener à la maison. Ce fut alors une nouvelle scène. Les deux femmes se remirent à jeter les hauts cris, à répéter leurs malédictions contre les livres de chevalerie, à prier le ciel de confondre au fond de l'abîme les auteurs de tant de mensonges et d'impertinences. Finalement, elles demeurèrent fort inquiètes et fort troublées par la crainte de se voir encore privées de leur oncle et seigneur dès que sa santé serait un peu rétablie; et c'est ce qui arriva justement comme elles l'avaient imaginé.



Mais l'auteur de cette histoire, malgré toute la diligence qu'il a mise à rechercher curieusement les exploits que fit don Quichotte à sa troisième sortie, n'a pu en trouver nulle part le moindre vestige, du moins en des

écritures authentiques. Seulement la renommée a conservé dans la mémoire des habitants de la Manche une tradition qui rapporte que, la troisième fois qu'il quitta sa maison, don Quichotte se rendit à Saragosse, où il assista aux fêtes d'un célèbre tournoi qui eut lieu dans cette ville [313], et qu'il lui arriva, en cette occasion, des choses dignes de sa haute valeur et de sa parfaite intelligence. Quant à la manière dont il termina sa vie, l'historien n'en put rien découvrir, et jamais il n'en aurait rien su si le plus heureux hasard ne lui eût fait rencontrer un vieux médecin qui avait en son pouvoir une caisse de plomb, trouvée, à ce qu'il disait, sous les fondations d'un antique ermitage qu'on abattait pour le rebâtir [314]. Dans cette caise on avait trouvé quelques parchemins écrits en lettres gothiques, mais en vers castillans, qui rapportaient plusieurs des prouesses de notre chevalier, qui rendaient témoignage de la beauté de Dulcinée du Toboso, de la tournure de Rossinante, de la fidélité de Sancho Panza, et qui faisaient connaître la sépulture de don Quichotte lui-même, avec diverses épitaphes et plusieurs éloges de sa vie et de ses mœurs. Les vers qu'on put lire et mettre au net sont ceux que rapporte ici le véridique auteur de cette nouvelle et surprenante histoire. Cet auteur ne demande à ceux qui la liront, en dédommagement de l'immense travail qu'il lui a fallu prendre pour compulser toutes les archives de la Manche avant de la livrer au grand jour de la publicité, rien de plus que de lui accorder autant de crédit que les gens d'esprit en accordent d'habitude aux livres de chevalerie, qui circulent dans ce monde avec tant de faveur. Moyennant ce prix, il se tiendra pour dûment payé et satisfait, tellement qu'il s'enhardira à chercher et à publier d'autres histoires, sinon aussi véritables, au moins d'égale invention et d'aussi gracieux passe-temps [315].



Voici les premières paroles écrites en tête du parchemin qui se trouva dans la caisse de. plomb [316] :

LES ACADÉMICIENS D'ARGAMASILLA [317], BOURG DE LA MANCHE, SUR LA VIE ET LA MORT DU VALEUREUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE, HOC SCRIPSERUNT.

LE MONICONGO [318], ACADÉMICIEN D'ARGMASILLA, SUR LA SÉPULTURE DE DON QUICHOTTE.

ÉPITAPHE.

« Le cerveau brûlé qui para la Manche de plus de dépouilles que Jason de Crète ; le jugement qui eut la girouette pointue, quand elle aurait mieux fait d'être plate;

« Le bras qui étendit sa force tellement au loin, qu'il atteignit du Caley à Gaëte ; la muse la plus effroyable et la plus discrète qui grava jamais des vers sur une table d'airain ;

« Celui qui laissa les Amadis à l'arrière-garde, et se soucia fort peu des Galaors, appuyé sur les étriers de l'amour et de la valeur;

«Celui qui fit taire tous les Bélianis; qui, sur Rossinante, erra à l'aventure, celui-là git sous cette froide pierre. »

LE PANIAGUADO [319], ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA, IN LAUDEM DULCINEÆ DU TOBOSO.

SONNET.

« Celle que vous voyez au visage hommasse, aux fortes épaules, à la posture fière, c'est Dulcinée, reine du Toboso, dont le grand don Quichotte fut épris.

« Pour elle, il foula l'un et l'autre flanc de la grande montagne Noire, et la fameuse campagne de Montiel, jusqu'à la plaine herbue d'Aranjuez, à pied et fatigué

« Par la faute de Rossinante. Oh ! quelle étoile influa sur cette dame manchoise et cet invincible chevalier errant ! Dans ses jeunes années ,

« Elle cessa en mourant d'être belle, et lui, bien qu'il reste gravé sur le marbre, il ne put échapper à l'amour, aux ressentiments, aux fourberies. »

LE CAPRICHOSO [320], TRÈS-SPIRITUEL ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA, A LA LOUANGE DE ROSSINANTE, CHEVAL DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SONNET.

« Sur le superbe tronc diamanté que Mars foule de ses pieds sanglants, le frénétique Manchois arbore son étendard avec une vaillance inouïe.

« Il suspend les armes et le fin acier avec lequel il taille, il tranche, il éventre, il décapite. Nouvelles prouesses! mais l'art invente un nouveau style pour le nouveau paladin.

« Si la Gaule vante son Amadis, dont les braves descendants firent mille fois triompher la Grèce, et étendirent sa gloire,

« Aujourd'hui, la cour où Bellone préside couronne don Quichotte, et la Manche insigne se glorifie plus de lui que la Grèce et la Gaule.

« Jamais l'oubli ne souillera ses gloires, car Rossinante même excède en gaillardise Brillador et Bayard. »

LE BURLADOR [321], ACADÉMICIEN ARGAMASILLESQUE, A SANCHO PANZA.

SONNET.

« Voilà Sancho Panza, petit de corps, mais grand en valeur. Miracle étrange! ce fut bien l'écuyer le plus simple et sans artifice que vit le monde, je vous le jure et certifie.

« Il fut à deux doigts d'être comte, et il l'aurait été, si, pour sa ruine, ne se fussent conjurées les impertinences du siècle vaurien, qui ne pardonnent pas même à un âne.

« C'est sur un âne (parlant par respect) que marchait ce doux écuyer, derrière le doux cheval Rossinante et derrière son maître.

« O vaines espérances des humains! vous passez en promettant le repos, et vous vous perdez à la fin en ombre, en fumée, en songe. »

LE CACHIDIABLO [322], ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA, SUR LA SÉPULTURE DE DON QUICHOTTE.

ÉPITAPHE.

« Ci-git le chevalier bien moulu et mal errant que porta Rossinante par voies et par chemins.

« Gît également près de lui Sancho Panza le nigaud, écuyer le plus fidèle que vit le métier d'écuyer. »



DU TIQUITOC, ACADÉMICIEN D'ARGAMASILLA, SUR LA SÉPULTURE DE DULCINÉE DU TOBOSO.

ÉPITAPHE.

« Ici repose Dulcinée, que, bien que fraîche et dodue, la laide et épouvantable mort a changée en poussière et en cendre.

« Elle naquit de chaste race et se donna quelques airs de dame; elle fut la flamme du grand don Quichotte, el la gloire de son village. »



Ces vers étaient les seuls qu'on pùt lire. Les autres, dont l'écriture était rongée des vers, furent remis à un académicien pour qu'il les expliquât par conjectures. On croit savoir qu'il y est parvenu à force de veilles et de travail, et qu'il a l'intention de publier ces vers, dans l'espoir de la troisième sortie de don Quichotte,

Forse altri canterà con miglior plettro [323].





PROLOGUE.

AU LECTEUR.



VIVE Dieu! avec quelle impatience, lecteur illustre, ou peut-être plébéien , tu dois attendre à présent ce prologue, croyant y trouver des vengeances, des querelles, des reproches outrageants à l'auteur du second *Don Quichotte !* je veux dire à celui qui fut, dit-on, engendré à Tordésillas, et qui naquit à Tarragone [324]. Eh bien! en vérité, je ne puis te donner ce contentement ; car, si les outrages éveillent la colère dans les cœurs les plus humbles, dans le mien cette règle souffre une

exception. Voudrais-tu que je lui jetasse au nez qu'il est un âne, un sot, un impertinent? Je n'en ai pas seulement la pensée. Que son péché le punisse, qu'il le mange avec son pain, et grand bien lui fasse.

Ce que je n'ai pu m'empêcher de ressentir, c'est qu'il m'appelle injurieusement vieux et manchot, comme s'il avait été en mon pouvoir de retenir le temps, de faire qu'il ne passât point pour moi ; ou comme si ma main eût été brisée dans quelque taverne, et non dans la plus éclatante rencontre qu'aient vue les siècles passés et présents, et qu'espèrent voir les siècles à venir[325]. Si mes blessures ne brillent pas glorieusement aux yeux de ceux qui les regardent, elles sont appréciées du moins dans l'estime de ceux qui savent où elles furent reçues ; car il sied mieux au soldat d'être mort dans la bataille, que libre dans la fuite. Je suis si pénétré de cela, que, si l'on me proposait aujourd'hui d'opérer pour moi une chose impossible, j'aimerais mieux m'être trouvé à cette prodigieuse affaire, que de me trouver, à présent, guéri de mes blessures, sans y avoir pris part. Les blessures que le soldat porte sur le visage et sur la poitrine sont des étoiles qui guident les autres au ciel de l'honneur et au désir des nobles louanges. D'une autre part, il faut observer que ce n'est point avec les cheveux blancs qu'on écrit; mais avec l'entendement, qui a coutume de se fortifier par les années.

Une autre chose encore m'a fâché : c'est qu'il m'appelât envieux, et m'expliquât, comme si je l'eusse ignoré, ce que c'est que l'envie ; car, en bonne vérité, des deux sortes d'envie qu'il y a, je ne connais que la sainte, la noble, la bien intentionnée. S'il en est ainsi, comment irais-je m'attaquer à aucun prêtre, surtout quand il ajoute à cette qualité celle de familier du saint-office [1]? Si l'autre l'a dit pour celui qu'il semble avoir désigné, il se trompe du tout au tout, car de celui-ci j'adore le génie, j'admire les œuvres, et je loue l'occupation continuelle et vertueuse. Toutefois, je suis fort obligé à monsieur l'auteur de dire que mes Nouvelles sont plus satiriques qu'exemplaires, mais qu'elles sont bonnes, et qu'elles ne pourraient l'être s'il ne s'y trouvait un peu de tout.

Il me semble que tu vas dire, lecteur, que je me restreins étrangement, et me contiens un peu trop dans les limites de ma modestie , mais je sais qu'il ne faut pas ajouter affliction sur affliction, et celle qu'endure ce seigneur doit être bien grande, puisqu'il n'ose paraître en plein air et en plein jour, qu'il déguise son nom, qu'il dissimule sa patrie, comme s'il avait commis

quelque attentat de lèse-majesté. Si, par hasard, tu viens à le connaître, dis-lui de ma part que je ne me tiens pas pour offensé, que je sais fort bien ce que sont les tentations du diable, et qu'une des plus puissantes qu'il emploie, c'est de mettre à un homme dans la tête qu'il peut composer et publier un livre, qui lui donnera autant de renommée que d'argent, et autant d'argent que de renommée. Et même, pour preuve de cette vérité, je veux qu'avec ton esprit et ta bonne grâce, tu lui racontes cette histoire-ci :

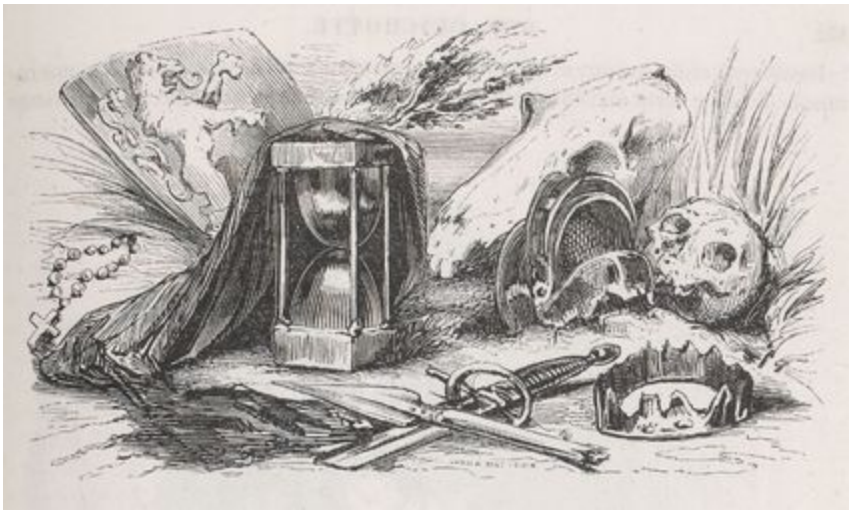
« Il y avait à Séville un fou, qui donna dans la plus gracieuse extravagance dont jamais fou se fût avisé au monde. Il fit un tuyau de jonc, pointu par le bout; et quand il attrapait un chien dans la rue, ou partout ailleurs, il lui prenait une patte sous son pied, lui levait l'autre avec la main, et, du mieux qu'il pouvait, lui introduisait la pointe du tuyau dans certain endroit, où, en soufflant par l'autre bout, il faisait devenir le pauvre animal rond comme une boule. Quand il l'avait mise en cet état, il lui donnait deux petits coups de la main sur le ventre, et le làchait en disant aux assistants, qui étaient toujours fort nombreux : « Vos Grâces penseront-elles maintenant que ce soit un petit travail que d'enfler un chien? — Penserez-vous maintenant que ce soit un petit travail que de faire un livre? » Si ce conte, ami lecteur, ne lui convient pas, tu lui diras celui-ci, qui est également un conte de fou et de chien.

« Il y avait à Cordoue un autre fou, lequel avait coutume de porter sur sa tête un morceau de dalle en marbre, ou un quartier de pierre, non des plus légers; quand il rencontrait quelque chien qui ne fût pas sur ses gardes, il s'en approchait, et laissait tomber d'aplomb le poids sur lui. Le chien, roulant sous le coup, jetait des hurlements, et se sauvait à ne pas s'arrêter au bout de trois rues. Or, il arriva que, parmi les chiens sur lesquels il déchargea son fardeau, se trouva le chien d'un bonnetier, que son maître aimait beaucoup. La pierre, en tombant, lui frappa, sur la tête; le chien assommé jeta des cris perçants; le maître, qui le vit maltraiter, en devint furieux. Il empoigna une aune, lomba sur le fou, et le bâtonna de la tête aux pieds. A chaque décharge il lui disait : « Chien de voleur, à mon lévrier [326]! N'as-tu pas vu, cruel, que mon chien était lévrier? » Et lui répétant le nom de lévrier mainte et mainte fois, il renvoya le fou moulu comme plâtre. Le châtiment fit son effet : le fou se retira, et de plus d'un mois ne se montra dans les rues. A la fin, il reparut avec la même invention, et une charge plus forte. Il s'approchait de la place où était le chien, le visait de son mieux;

mais, sans oser laisser tomber la pierre, il disait: « Celui-ci est lévrier, gare ! » Effectivement, tous les chiens qu'il rencontrait, fussent-ils dogues ou roquets, il disait qu'ils étaient lévriers, et dès lors il ne lâcha plus jamais la pierre. »

Peut-être en arrivera-t-il autant à cet historien ; il n'osera plus lâcher le poids de son esprit en livres, qui, lorsqu'ils sont mauvais, sont plus durs que des pierres. Dis-lui encore que la menace qu'il me fait de m'enlever tout profit avec son livre, je m'en soucie comme d'une obole, et qu'en me conformant au fameux intermède de la *Perendenga* [327], je lui réponds : « Vive pour moi le *veinticuatro*, mon seigneur [328], et le Christ « pour tous. » Oui, vive le grand comte de Lémos, dont la vertu chrétienne et la libéralité bien connue me maintiennent en pied contre tous les coups de ma mauvaise fortune, et vive la suprême charité de l'illustrissime archevêque de Tolède, don Bernardo de Sandoval y Rojas; après cela, qu'il n'y ait pas même d'imprimerie au monde, ou qu'on y imprime contre moi autant de livres que contient de lettres la complainte de Dingo Revulgo [329].Ces deux princes, sans que mon adulation, sans qu'aucune autre espèce d'éloge les sollicite, et par seule bonté d'âme, ont pris à leur charge le soin de venir généreusement à mon aide : en cela, je me tiens pour plus heureux et plus riche que si la fortune, par une voie ordinaire, m'eût conduit à son faîte. L'honneur peut rester au pauvre , mais non au pervers; la pauvreté peut couvrir d'un nuage la noblesse, mais non l'obscurcir entièrement. Pourvu que la vertu jette quelque lumière, ne serait-ce que par les fentes de la détresse, elle finit par être estimée des hauts et nobles esprits, et par conséquent favorisée.

Ne lui dis rien de plus ; et je ne veux pas non plus t'en dire davantage. Je te ferai seulement observer que cette seconde partie du *Don Quichotte* , dont je te fais offrande, est taillée sur le même patron et du même drap que la première. Dans celle-ci, je le donne don Quichotte conduit jusqu'au terme, et finalement mort et enterré, afin que personne ne s'avise de lui dresser de nouveaux actes certilicatifs, puisque les anciens sont bien suffisants. Il suffit aussi qu'un honnête homme ait rendu compte de ses discrètes folies, sans que d'autres veuillent encore y mettre les doigts. L'abondance des choses, même bonnes, les déprécie, et la rareté des mauvaises mêmes les fait apprécier en un point. J'oubliais de te dire d'attendre le Persilès, que je suis en train d'achever, et la seconde partie de *Galatée.*



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I^ER.

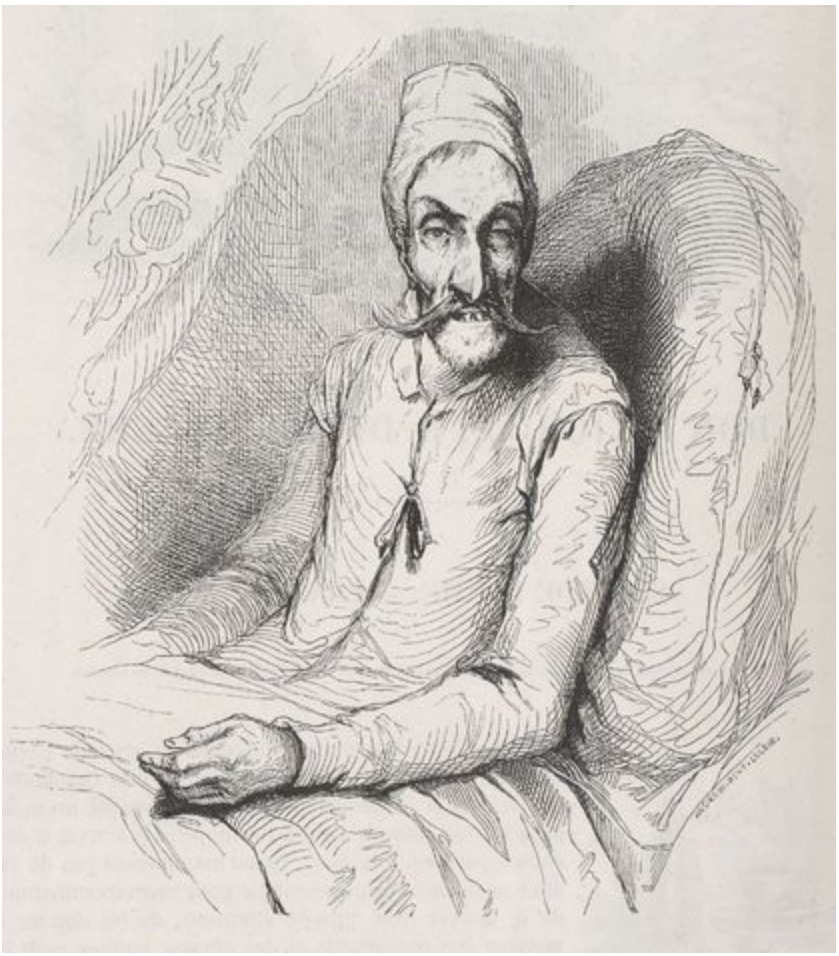
De la manière dont le curé et le barbier se conduisirent avec don Quichotte au sujet de sa maladie.



CID Hamet Ben – Engéli raconte, dans la seconde partie de cette histoire et troisième sortie de don Quichotte, que le curé et le harbier demeurèrent presque un mois sans le voir, afin de ne pas lui appeler le souvenir des choses passées. Toutefois, ils ne manquèrent pas de visiter sa nièce et sa gouvernante pour leur recommander de le choyer avec grande attention, de lui donner à manger des confortants et des choses bonnes pour

le cœur et le cerveau, desquels, suivant toute apparence, procédait son infirmité. Elles répondirent qu'elles faisaient ainsi et continueraient à faire de même avec tout le soin, toute la bonne volonté possibles, car elles commençaient à s'apercevoir que, par moments, leur seigneur témoignait qu'il avait entièrement recouvré l'usage de son bon sens. Celle nouvelle causa beaucoup de joie aux deux amis, qui crurent avoir eu la plus heureuse idée en le ramenant enchanté sur la charrette à bœufs, comme l'a raconté, dans ses derniers chapitres, la première partie de cette grande autant que ponctuelle histoire. Ils résolurent donc de lui rendre visite et de faire l'expérience de sa guérison, bien qu'ils tinssent pour impossible qu'elle fût complète. Ils se promirent également de ne toucher à aucun point de la chevalerie errante, pour ne pas courir le danger de découdre les points de sa blessure, qui était encore si fraîchement reprise. [330]

Ils allèrent enfin le voir, et le trouvèrent assis sur son lit, enveloppé dans une camisole de serge verte et coiffé d'un bonnet de laine rouge de Tolède, avec un visage si sec, si enfumé, qu'il semblait être devenu chair de momie. Don Quichotte. leur fit très-bon accueil; et, quand ils s'informèrent de sa santé, il en rendit compte avec beaucoup de sens et d'élégantes expressions. La conversation prit son cours, et l'on vint à parler de ce qu'on appelle *raison d'État* et modes de *gouvernement* : l'un réformait cet abus et condamnait celui-là; l'autre corrigeait cette coutume et réprouvait celle-ci : bref, chacun des trois amis devint un nouveau législateur, un Lycurgue moderne, un Solon tout neuf ; et, tous ensemble, ils refirent si bien l'état de fond en comble, qu'on eût dit qu'ils l'avaient rapporté à la forge, et l'en avaient retiré tout autre qu'ils ne l'y avaient mis. Don Quichotte parla avec tant d'intelligence et d'esprit sur les diverses matières qu'on traita, que les deux examinateurs furent convaincus qu'il avait recouvré toute sa santé et tout son jugement.





La nièce et la gouvernante étaient présentes à l'entretien, et, pleurant de joie, ne cessaient de rendre grâce à Dieu de ce qu'elles voyaient leur seigneur revenu à une si parfaite intelligence. Mais le curé, chargeant son projet primitif, qui était de ne pas toucher à la corde de chevalerie, voulut rendre l'expérience complète, et s'assurer si la guérison de don Quichotte était fausse ou véritable. Il vint donc, de fil en aiguille, à raconter quelques nouvelles qui arrivaient de la capitale. Entre autres choses, il dit qu'on tenait pour certain que le Turc descendait du Bosphore avec une flotte formidable [331]; mais qu'on ignorait encore son dessein, et sur quels rivages devait fondre une si grande tempête. Il ajouta que, dans cette crainte, qui presque chaque année nous tient sur le qui-vive, toute la chrétienté était en armes. et que Sa Majesté avait fait mettre en défense les côtes de Naples, de Sicile et de Malte.

Don Quichotte, répondit : « Sa Majesté agit en prudent capitaine lorsqu'elle met à temps ses Etats en sûreté, pour que l'ennemi ne les prenne pas au dépourvu. Mais si Sa Majesté acceptait mon avis, je lui conseillerais

une mesure dont elle est certainement, à l'heure qu'il est, bien loin de se douter. » A peine le curé eut-il entendu ces mots, qu'il dit en lui-même : « Que Dieu te tende la main, pauvre don Quichotte! il me semble que tu te précipites du faite élevé de la folie au profond abîme de ta simplicité. » Le barbier, qui avait eu la même pensée que son compère, demanda à don Quichotte quelle était cette mesure qu'il serait, à son avis, si utile de prendre. « Peut-être, ajouta-t-il, sera-t-elle bonne à porter sur la longue liste des impertinentes remontrances qu'on a coutume d'adresser aux princes. — La mienne, seigneur rapeur de barbes, reprit don Quichotte, ne sera point impertinente, mais fort pertinente, au contraire. — Je ne le dis pas en ce sens, répliqua le barbier; mais parce que l'expérience prouve que tous ou presque tous les expédients qu'on propose à Sa Majesté sont impossibles on extravagants, et au détriment du roi ou du royaume. — Eh bien ! répondit don Quichotte, le mien n'est ni impossible ni extravagant; c'est le plus facile, le plus juste et le mieux avisé qui puisse tomber dans la pensée d'aucun inventeur d'expédients [332]. — Pourquoi Votre Grâce tarde-t-elle à le dire, seigneur don Quichotte? demanda le curé. — Je ne voudrais pas, répondit don Quichotte, le dire ici à cette heure, et que demain matin il arrivât aux oreilles de messieurs les conseillers du conseil de Castille, de façon qu'un autre reçût les honneurs et le prix de mon travail. — Quant à moi, dit le barbier, je donne ma parole, tant ici-bas que devant Dieu, de ne répéter ce que va dire Votre Grâce ni à Roi, ni à Roch, ni à nul homme terrestre : serment que j'ai appris dans le romance du curé, lequel avisa le roi du larron qui lui avait volé les cent doubles et sa mule au pas d'amble [333]. — Je ne sais pas l'histoire, répondit don Quichotte; mais je sais que le serment est bon, sachant que le seigneur barbier est homme de bien. — Quand même il ne le serait pas, reprit le curé, moi je le cautionne, et me porte garant qu'en ce cas il ne parlera pas plus qu'un muet, sous peine de payer l'amende et le dédit. — Et vous, seigneur curé, dit don Quichotte., qui vous cautionne? — Ma profession, répondit le curé, qui m'oblige à garder les secrets.

— Corbleu! s'écria pour lors don Quichotte, Sa Majesté n'a qu'à ordonner, par proclamation publique, qu'à un jour fixé, tous les chevaliers errants qui errent par l'Espagne se réunissent à sa cour; quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, tel pourrait se trouver parmi eux, qui suffirait seul pour détruire toute la puissance du Turc. Que Vos Grâces soit

attentives, et suivent bien mon raisonnement. Est-ce, par hasard, chose nouvelle qu'un chevalier errant défasse à lui seul une armée de deux cent mille hommes, comme s'ils n'eussent tous ensemble qu'une gorge à couper, ou qu'ils fussent faits de pâte à massepains? Sinon, voyez plutôt combien d'histoires sont remplies de ces merveilles! Il faudrait aujourd'hui, à la malheure pour moi, car je no veux pas dire pour un autre, que vécut le fameux don Bélianis, ou quelque autre chevalier de l'innombrable lignée d'Amadis de Gaule. Si l'un de ceux-là vivait, et que le Turc se vit face à face avec lui, par ma foi, je ne voudrais pas être dans la peau du Turc. Mais Dieu jettera les yeux sur son peuple, et lui enverra quelqu'un, moins redoutable peut-être que les chevaliers errants du temps passé, qui pourtant ne leur cédera point en valeur. Dieu m'entend, et je n'en dis pas davantage. — Ah! sainte Vierge! s'écria la nièce, qu'on me tue si mon seigneur n'a pas envie de redevenir chevalier errant. — Chevalier errant je dois mourir, répondit don Quichotte : que le Turc monte ou descende quand il voudra, et en si grande force qu'il pourra ; je répète encore que Dieu m'entend. » Le barbier dit alors : « Permettez-moi, j'en supplie Vos Grâces, de vous raconter une petite histoire qui est arrivée à Séville; elle vient si bien à point, que l'envie me prend de vous la conter. » Don Quichotte donna son assentiment, le curé et les femmes prêtèrent leur attention, et le barbier commença de la sorte :

« Dans l'hôpital des fous, à Séville, il y avait un homme que ses parents avaient fait enfermer comme ayant perdu l'esprit. Il avait été gradué en droit canon par l'université d'Osuna; mais, selon l'opinion de bien des gens, quand même c'eût été par l'université de Salamanque, il n'en serait pas moins devenu fou. Au bout de quelques aimées de réclusion, ce licencié s'imagina qu'il avait recouvré le jugement et possédait le plein exercice de ses facultés. Dans cette idée, il écrivit à l'archevêque, en le suppliant avec instance, et dans les termes les plus sensés, de le tirer de la misère où il vivait, puisque Dieu, dans sa miséricorde, lui avait fait la grâce de lui rendre la raison. Il ajoutait que ses parents, pour jouir de son bien, le tenaient enfermé, et voulaient, en dépit de la vérité, qu'il restât fou jusqu'à sa mort. Convaincu par plusieurs billets très-sensés et très-spirituels, l'archevêque chargea un de ses chapelains de s'informer, auprès du recteur de l'hôpital, si ce qu'écrivait ce licencié était bien exact, et même de causer avec le fou, afin que, s'il lui semblait avoir recouvré l'esprit, il le tirât de sa loge et lui rendit la liberté. Le chapelain remplit sa mission ; et le recteur lui dit que

cet homme était encore fou ; que, bien qu'il parlât maintes fois comme une personne d'intelligence rassise, il éclatait à la fin en telles extravagances, qu'elles égalaient par le nombre et la grandeur tous les propos sensés qu'il avait tenus auparavant, comme on pouvait, au reste, s'en assurer en conversant avec lui. Le chapelain voulut faire l'expérience; il alla trouver le fou, et l'entretint plus d'une heure entière. Pendant tout ce temps le fou ne laissa pas échapper un mot extravagant ou même équivoque; au contraire, il parla si raisonnablement que le chapelain fut obligé de croire qu'il était totalement guéri. Entre autres choses, le fou accusa le recteur de l'hôpital. « Il me garde rancune, dit-il , et me dessert, pour ne pas perdre les cadeaux que lui font mes parents afin qu'il dise que je suis encore fou, bien qu'ayant des intervalles lucides. Le plus grand ennemi que j'aie dans ma disgrâce, c'est ma grande fortune, car, pour en jouir, mes héritiers portent un faux jugement et révoquent en doute la grâce que le Seigneur m'a faite en me rappelant de l'état de brute à l'état d'homme.» Finalement, le fou parla de telle sorte qu'il rendit le recteur suspect, qu'il fit paraître ses parents avaricieux et dénaturés, et se montra lui-même si raisonnable, que le chapelain résolut de le conduire à l'archevêque pour que celui-ci reconnût et touchât du doigt la vérité de cette affaire. Dans cette croyance, le bon chapelain pria le recteur de faire rendre au licencié les habits qu'il portait à son entrée dans l'hôpital. A son tour, le recteur le supplia de prendre garde à ce qu'il allait faire, car, sans nul doute, le licencié était encore fou. Mais ses remontrances et ses avis ne réussirent pas à détourner le chapelain de son idée. Le recteur obéit donc en voyant que c'était un ordre de l'archevêque, et l'on remit au licencié ses anciens habits, qui étaient neufs et décents. Lorsqu'il se vit dépouillé de la casaque de fou et rhabillé en homme sage, il demanda par charité au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses camarades les fous. Le chapelain répondit qu'il voulait l'accompagner, et voir les fous qu'il y avait dans la maison. Ils montèrent en effet, et avec eux quelques personnes qui se trouvaient présent. Quand le licencié arriva devant une cage où l'on tenait enfermé un fou furieux, bien qu'en ce moment tranquille et calme, il lui dit : « Voyez, frère, si vous avez quelque chose à me recommander : je retourne chez moi, puisque Dieu a bien voulu, dans son infinie miséricorde et sans que je le méritasse, me rendre la raison. Me voici en bonne santé et dans mon bon sens, car au pouvoir de Dieu rien n'est impossible. Ayez grande espérance en lui. Puisqu'il m'a remis en mon premier état, il pourra bien vous y remettre également, si vous avez

confiance en sa bonté. J'aurai soin de vous envoyer quelques friands morceaux , et mangez-les de bon cœur ; car, en vérité, je m'imagine, comme ayant passé par là, que toutes nos folies procèdent de ce que nous avons l'estomac vide et le cerveau plein d'air. Allons, allons, prenez courage; l'abattement dans les infortunes détruit la santé et hâte la mort. » Tous ces propos du licencié étaient entendus par un autre fou renfermé dans la cage en face de celle du furieux. Il se leva d'une vieille natte de jone sur laquelle il était couché tout nu, et demanda à haute voix quel était celui qui s'en allait bien portant de corps et d'esprit. « C'est moi, frère, qui m'en vais, répondit le licencié; je n'ai plus besoin de rester ici, et je rends au ciel des grâces infinies pour la faveur qu'il m'a faite. — Prenez garde à ce que vous dites, licencié mon ami, répliqua le fou, de peur que le diable ne vous trompe. Pliez la jambe, et restez tranquille dans votre loge, pour éviter l'aller et le retour. — Je sais que je suis guéri, reprit. le licencié, et rien ne m'oblige à recommencer mes stations. — Vous, guéri! s'écria le fou. A la bonne heure, et que Dieu vous conduise. Mais je jure par le nom de Jupiter, dont je représente sur la terre la majesté souveraine, que, pour ce seul péché que Séville commet aujourd'hui en vous tirant de cette maison et en vous tenant pour homme de bon sens, je la frapperai d'un tel châtiment que le souvenir s'en perpétuera dans les siècles des siècles, amen. Ne sais-tu pas, petit bachelier sans cervelle, que je puis le faire comme je le dis, puisque je suis Jupiter tonnant, et que je tiens dans mes mains les foudres destructeurs avec lesquels je menace et bouleverse le monde? Mais non; je veux bien n'imposer qu'un seul châtiment à cette ville ignorante : je ne ferai pas pleuvoir, ni sur elle ni sur tout son district, pendant trois années entières, qui se compteront depuis le jour et la minute où la menace en est prononcée. Ah! tu es libre, tu es bien portant, tu es raisonnable, et moi je suis attaché, je suis malade, je suis fou! Bien. bien, je pense à pleuvoir tout comme à me pendre. » Les assistants étaient restés fort attentifs aux cris et aux propos du fou; mais noire licencié, se tournant vers le chapelain, et lui prenant les mains avec intérêt, « Que Votre Grâce ne se mette point en peine, mon cher seigneur, lui dit-il, et ne fasse aucun cas de ce que ce fou vient de dire. S'il est Jupiter et qu'il ne veuille pas faire pleuvoir, moi, qui suis Neptune, le père est le dieu des eaux, je ferai tomber la pluie chaque fois qu'il me plaira et qu'il en sera besoin. » A cela le chapelain répondit : « Toutefois, seigneur Neptune, il ne convient pas de fâcher le seigneur Jupiter. Que Votre Grâce demeure en sa loge; une autre fois, quand nous aurons mieux nos aises et

notre temps, nous reviendrons vous chercher. » Le recteur et les assistants se mirent à rire, au point de faire presque rougir le chapelain. Quant au licencié, on le déshabilla, puis on le remit dans sa loge; et le conte est fini. »



— C’est donc là, seigneur barbier, reprit don Quichotte, ce conte qui venait si bien à point, qu’on ne pouvait se dispenser de nous le servir? Ah ! seigneur du rasoir, seigneur du rasoir, combien est aveugle celui qui ne voit pas à travers la toile du tamis! Est-il possible que Votre Grâce ne sache pas que les comparaisons qui se font d’esprit à esprit, de courage à courage, de beauté à beauté, de noblesse à noblesse sont toujours odieuses et mal reçues? Pour moi, seigneur barbier, je ne suis pas Neptune, le dieu des eaux, et n’exige que personne me tienne pour homme d’esprit, ne l’étant pas; seulement je me fatigue à faire comprendre au monde la faute qu’il commet en ne voulant pas renouveler en lui l’heureux temps où florissait la chevalerie errante. Mais notre âge dépravé n’est pas digne de jouir du bonheur ineffable dont jouirent les âges où les chevaliers errants prirent à charge et à tâche la défense des royaumes, la protection des demoiselles, l’assistance des orphelins, le châtiment des superbes et la récompense des humbles. La plupart des chevaliers qu’on voit aujourd’hui font plutôt bruire le satin, le brocart et les riches étoffes dont ils s’habillent, que la cotte de mailles dont ils s’arment. Il n’y a plus un chevalier qui dorme en plein

champ, exposé à la rigueur du ciel, armé de toutes pièces de la tête aux pieds; il n'y en a plus un qui, sans quitter l'étrier et appuyé sur sa lance, ne songe qu'à tromper le sommeil, comme faisaient les chevaliers errants. Il n'y en a plus un qui sorte de ce bois pour pénétrer dans cette montagne; puis qui arrive sur une plage stérile et déserte, où bat la mer furieuse, et, trouvant amarré au rivage un petit bateau sans rames, sans voiles, sans gouvernail, sans agrès, s'y jette d'un cœur intrépide, et se livre aux flots implacables d'une mer sans fond , qui tantôt l'élèvent au ciel et tantôt l'entraînent dans l'abîme; tandis que lui, toujours affrontant la tempête, se trouve tout à coup, quand il y songe le moins, à plus de trois mille lieues de distance de l'endroit où il s'est embarqué, et sautant sur une terre inconnue, rencontre des aventures dignes d'être écrites, non sur le parchemin, mais sur le bronze. A présent la paresse triomphe de la diligence, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, l'arrogance de la valeur, et la théorie de la pratique dans les armes, qui n'ont vraiment brillé de tout leur éclat que pendant l'âge d'or et parmi les chevaliers errants. Sinon, dites-moi qui fut plus chaste et plus vaillant que le fameux Amadis de Gaule? qui plus spirituel que Palmerin d'Angleterre? qui plus accommodant et plus traitable que Tirant le Blanc? qui plus galant que Lisvart de Grèce? qui plus blessé et plus blessant que don Bélianis? qui plus intrépide que Périon de Gaule? qui plus entreprenant que Félix-Mars d'Hircanie? qui plus sincère qu'Esplandian? qui plus hardi que don Cirongilio de Thrace? qui plus brave que Rodomont? qui plus prudent que le roi Sobrin? qui plus audacieux que Renaud? qui plus invincible que Roland ? qui plus aimable et plus courtois que Roger, de qui descendent les ducs de Ferrare, suivant Turpin, dans sa *Cosmographie* [334]? Tous ces guerriers, et beaucoup d'autres que je pourrais nommer encore, seigneur curé , furent des chevaliers errants, lumière et gloire de la chevalerie. C'est de ceux-là, ou semblables à ceux-là, que je voudrais que fussent les chevaliers de ma proposition au roi; s'ils l'étaient, Sa Majesté serait bien servie, épargnerait de grandes dépenses, et le Turc resterait à s'arracher la barbe. Avec tout cela, il faut bien que je reste dans ma loge, puisque le chapelain ne veut pas m'en tirer , et si Jupiter, comme a dit le barbier, ne veut pas qu'il pleuve, je suis ici, moi, pour faire pleuvoir quand il m'en prendra fantaisie ; et je dis cela pour que le seigneur Plat-à-Barbe sache que je le comprends.



— En vérité, seigneur don Quichotte, répondit le barbier, je ne parlais pas pour vous déplaire, et que Dieu m'assiste autant que mon invention fut bonne. Votre Grâce ne doit pas se fâcher. — Si je dois me fâcher ou non, répliqua don Quichotte, c'est à moi de le savoir. » Alors le curé prenant la parole, « Bien que je n'aie presque pas encore ouvert la bouche, dit-il, je ne voudrais pas conserver un scrupule qui me tourmente et me ronge la conscience, et qu'a fait naître en moi ce que vient de dire le seigneur don Quichotte. — Pour bien d'autres choses le seigneur curé a pleine permission, répondit don Quichotte; il peut donc exposer son scrupule, car il n'est pas agréable d'avoir la conscience bourrelée. — Eh bien donc, reprit le curé, avec ce sauf-conduit, je dirai que mon scrupule est que je ne puis me persuader en aucune façon que cette multitude de chevaliers errants dont Votre Grâce, seigneur don Quichotte, vient de faire mention, aient été réellement et véritablement des gens de chair et d'os vivant dans ce monde ; j'imagine, au contraire, que tout cela n'est que fiction, fable, mensonge, rêves contés par des hommes éveillés, ou, pour mieux dire, à demi dormants. — Ceci est une autre erreur, répondit don Quichotte, dans laquelle sont tombés un grand nombre de gens qui ne croient pas qu'il y ait eu de lois chevaliers au monde. Quant à moi, j'ai cherché bien souvent, avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes d'occasions, à faire luire la lumière de la vérité sur cette illusion presque générale. Quelquefois je n'ai pu réussir ; d'autres fois je suis venu à bout de mon dessein, en

l'appuyant sur les bases de la vérité. Cette vérité est si manifeste, que je serais tenté de dire que j'ai vu, de mes propres yeux, Amadis de Gaule ; que c'était un homme haut de taille, blanc de visage, la barbe bien plantée, quoique noire, et le regard moitié doux, moitié sévère, bref dans ses propos, lent à se mettre en colère et prompt à s'apaiser. De la même manière que je viens d'esquisser Amadis, je pourrais peindre et décrire tous les chevaliers que mentionnent les histoires du monde entier, car, par la conviction où je suis qu'ils furent tels que le racontent leurs histoires, par les exploits qu'ils firent et le caractère qu'ils eurent, on peut, en bonne philosophie, déduire quels furent leurs traits, leur stature et la couleur de leur teint. — Quelle taille semble-t-il à Votre Grâce, mon seigneur don Quichotte, demanda le barbier, que devait avoir le géant Morgant? — En fait de géants, répondit don Quichotte, les opinions sont partagées sur la question de savoir s'il y en eut ou non dans le monde. Mais la sainte Ecriture, qui ne peut manquer d'un atome à la vérité, nous prouve qu'il y en eût, lorsqu'elle nous raconte l'histoire de cet énorme Philistin, Goliath, qui avait sept coudées et demie de haut [335], ce qui est une grandeur démesurée. On a également trouvé, dans l'île de Sicile, des os de jambes et d'épaules dont la longueur prouve qu'ils appartenaient à des géants aussi hauts que de hautes tours. C'est une vérité que démontre la géométrie. Toutefois, je ne saurais trop dire avec certitude quelle fut la taille du géant Morgant; mais j'imagine qu'elle n'était pas très-grande, et ce qui me fait pencher pour cet avis, c'est que je trouve, dans l'histoire qui fait une mention particulière de ses prouesses [336], qu'il dormait très-souvent sous l'abri d'un toit; et puisqu'il trouvait des maisons capables de le contenir, il est clair que sa taille n'était pas démesurée. — Rien de plus juste, » reprit le curé; lequel, prenant plaisir à lui entendre dire de si grandes extravagances, lui demanda quelle idée il se faisait des visages de Renaud de Montauban , de Roland et des autres douze pairs de France, qui tous avaient été chevaliers errants? — De Renaud, répondit don Quichotte, j'oserais dire qu'il avait la face large, le teint vermeil, les yeux à fleur de tête et toujours en mouvement; qu'il était extrêmement chatouilleux et colérique, ami des larrons et des hommes perdus. Quant à Roland, ou Rotoland, ou Orland (car les histoires lui donnent tous ces noms), je suis d'avis, ou plutôt j'affirme qu'il fut de moyenne stature, large des épaules, un peu cagneux des genoux, le teint brun, la barbe rude et rousse, le corps velu, le regard menaçant, la parole brève; mais courtois, affable et bien

élevé. — Si Roland ne fut pas un plus gentil cavalier que ne le dit Votre Grâce, répliqua le barbier, il ne faut plus s'étonner que madame Angélique la Belle le dédaignât pour les grâces séduisantes que devait avoir le petit More à poil follet à qui elle livra ses charmes; et vraiment elle montra bon goût en préférant la douceur de Médor à la rudesse de Roland. — Cette Angélique, seigneur curé, reprit don Quichotte, fut une créature légère et fantasque, une coureuse, une écervelée, qui laissa le monde aussi plein du bruit de ses impertinences que de la renommée de sa beauté. Elle méprisa mille grands seigneurs, mille chevaliers braves et spirituels[337], et se contenta d'un petit page au menton cotonneux, sans naissance, sans fortune, sans autre renom que celui qu'avait pu lui donner le fidèle attachement qu'il conserva pour son ami [338]. Le fameux chantre de sa beauté, le grand Arioste, n'osant ou ne voulant pas chanter les aventures qu'eut cette dame après sa vile faiblesse, et qui ne furent pas assurément trop honnêtes, la laisse tout à coup, en disant : *et de quelle manière elle reçut le sceptre du Calay, un autre le dira peut-être en chantant sur une meilleure lyre*. Sans doute ces mots furent comme une prophétie, car les poëtes se nomment aussi *vales,* qui veut dire devins; et la prédiction se vérifia si bien, que, depuis lors, un fameux poëte andalous chanta ses larmes, et un autre poëte castillan, unique en renommée, chanta sa beauté[339].

— Dites-moi, seigneur don Quichotte, reprit en ce moment le barbier, ne s'est-il pas trouvé quelque poëte qui ait fait quelque satire contre cette dame Angélique, parmi tant d'autres qui ont fait son éloge? — Je crois bien, répondit don Quichotte, que si Sacripant ou Roland eussent été poëtes, ils auraient joliment, savonné la tête à la demoiselle, car c'est le propre des poëtes dédaignés par leurs dames, feintes ou non feintes, par celles enfin qu'ils ont choisies pour maîtresses de leurs pensées, de se venger par des satires et des libelles diffamatoires : vengeance indigne assurément d'un cœur généreux. Mais, jusqu'à présent, il n'est pas arrivé à ma connaissance un seul vers injurieux contre celte Angélique qui bouleversa le monde [340]. — Miracle! « s'écria le curé... » et tout à coup ils entendirent la nièce et la gouvernante, qui avaient, depuis quelques instants, quitté la conversation, jeter de grands cris dans la cour; ils se levèrent, et coururent tous au bruit.



CHAPITRE II.

Qui traite de la notable querelle qu'eut Sancho Panza avec la nièce et la gouvernante de Don Quichotte, ainsi que d'autres événements gracieux.



L'HISTOIRE raconte[341] que les cris qu'entendirent don Quichotte, le curé et le barbier, venaient de la nièce et de la gouvernante, lesquelles faisaient tout ce tapage en parlant à Sancho, qui voulait à toute force entrer voir son maître, tandis qu'elles lui défendaient la porte: « Que veut céans ce vagabond? s'écriait la gouvernante; retournez chez vous, frère, car c'est vous et nul autre qui embouchez et pervertissez mon seigneur, et qui l'emmenez promener par ces déserts. — Gouvernante de Satan, répondit Sancho, l'embauché, le perverti et l'emmené par ces déserts, c'est moi et non pas ton maître. Lui m'a emmené à travers le monde, et vous vous trompez de la moitié du juste prix. Lui, dis-je, m'a tiré de ma maison par des tricheries, en me promettant une île que j'attends encore à présent [342]. — Que de mauvaises îles t'étouffent, Sancho maudit, reprit la nièce; et qu'est-ce que c'est que des îles? Sans doute quelque chose

à manger, goulu, glouton que tu es ! — Ce n'est pas quelque chose à manger, répondit Sancho, mais bien à gouverner, et mieux que quatre villes ensemble, et mieux que par quatre alcades de cour. — Avec tout cela, reprit la gouvernante, vous n'entrerez pas ici, sac de méchanceté, tonneau de malices; allez gouverner votre maison et piocher votre coin de terre, et laissez là vos îles et vos îlots. »

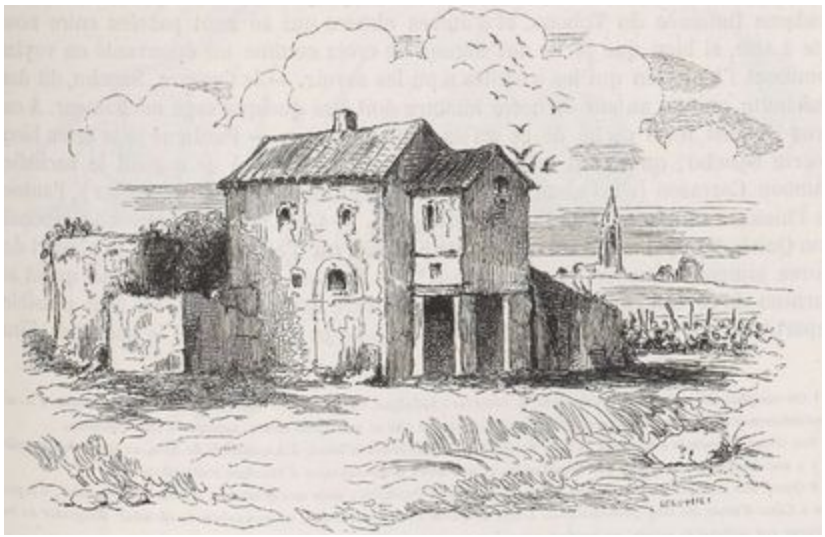
Le curé et le barbier se divertissaient fort à écouter ce dialogue des trois personnages ; mais don Quichotte, craignant que Sancho ne lâchât sa langue, et avec elle un tas de malicieuses simplicités qui pourraient bien ne pas tourner à l'avantage de son maître, l'appela, fit taire les deux femmes, et leur commanda de le laisser entrer. Sancho entra; et le curé et le barbier prirent congé de don Quichotte, dont la guérison leur sembla désespérée quand ils eurent reconnu combien il était imbu de ses égarements et entêté de sa malencontreuse chevalerie. « Vous allez voir compère, dit le curé au barbier, comment, un beau jour, quand nous y penserons le moins, notre hidalgo reprendra sa volée. — Je n'en fais aucun doute, répondit le barbier; mais je ne suis pas encore si confondu de la folie du maître que de la simplicité de l'écuyer, qui s'est si bien chaussé son île dans la cervelle que rien au monde ne pourrait le désabuser. — Dieu prenne pitié d'eux! reprit le curé; mails soyons à l'affût, pour voir où aboutira cet assortiment d'extravagances de tel chevalier et de tel écuyer, car on dirait qu'ils ont été coulés tous deux dans le même moule, et que les folies du maître sans les bêtises du valet ne vaudraient pas une obole. — Cela est vrai, ajouta le barbier; mais je voudrais bien savoir ce qu'ils vont comploter entre eux à cette heure. — Soyez tranquille, répondit le curé, je suis sûr que la nièce ou la gouvernante nous conteront la chose, car elles ne sont pas femmes à se faire faute de l'écouter. »



Cependant, don Quichotte s'était enfermé avec Sancho dans son appartement. Quand ils se virent seuls, il lui dit : « Je suis profondément peiné, Sancho, que tu aies dit et que tu dises que c'est moi qui t'ai enlevé de ta chaumière, quand tu sais bien que je ne suis pas resté dans ma maison. Ensemble nous sommes partis, ensemble nous avons fait voyage. La même fortune, la même chance a couru pour tous les deux. Si l'on t'a berné une fois, cent fois on m'a moulu de coups; voilà l'avantage que j'ai gardé sur toi. — C'était fort juste et fort raisonnable, répondit Sancho, car, à ce que m'a dit Votre Grâce, les mésaventures sont plus le fait des chevaliers errants que de leurs écuyers. — Tu te trompes, Sancho, dit don Quichotte, d'après la maxime: *Quando caput dolet,* etc. [343] — Je n'entends pas d'autre langue que la mienne, répondit Sancho. — Je veux dire, reprit don Quichotte, que quand la tête a mal tous les membres souffrent. Ainsi, puisque je suis ton maître et seigneur, je suis ta tête, et tu es ma partie étant mon valet. Par cette raison, le mal que je ressens doit te faire mal, comme le tien à moi. — C'est ce qui devrait être, repartit Sancho; mais pendant qu'on me bernait, moi membre, ma tête était derrière le mur qui me regardait voler par les airs sans éprouver la moindre douleur. Et puisque les membres sont obligés de sentir le mal de la tête, elle, à son tour, devrait être obligée de sentir leur mal. — Voudrais-tu dire à présent, Sancho, répondit don Quichotte, que je ne souffrais pas pendant qu'on te bernait? Si tu le dis, cesse de le dire et de le

penser, car j'éprouvais alors plus de douleur dans mon esprit que toi dans ton corps. Mais laissons cela pour le moment, un temps viendra où nous pourrons peser la chose et la mettre à son vrai point. Dis-moi maintenant, ami Sancho, qu'est-ce qu'on dit de moi dans le pays? en quelle opinion suis-je parmi le vulgaire, parmi les hidalgos, parmi les chevaliers? Que dit-on de ma valeur, de mes exploits, de ma courtoisie? Comment parle-t-on de la résolution que j'ai prise de ressusciter et de rendre au monde l'ordre oublié de la chevalerie errante? Finalement, Sancho, je veux que tu me dises à ce propos tout ce qui est venu à tes oreilles, et cela sans ajouter au bien, sans ôter au mal la moindre chose. Il appartient à un loyal vassal de dire à son seigneur la vérité, de la lui montrer sous son véritable visage, sans que l'adulation l'augmente ou qu'un vain respect la diminue. Et je veux que tu saches, Sancho, que, si la vérité arrivait à l'oreille des princes toute nue et sans les ornements de la flatterie, on verrait courir d'autres siècles, et d'autres âges passeraient pour l'âge de fer avant le nôtre, que j'imagine devoir être l'âge d'or. Que ceci te serve d'avertissement, Sancho, pour qu'avec bon sens et bonne invention tu rendes à mes oreilles la vérité que tu peux savoir sur tout ce que je t'ai demandé.

— C'est ce que je ferai bien volontiers, mon seigneur, répondit Sancho, à condition que Votre Grâce ne se fâchera pas de ce que je dirai, puisque vous voulez que je dise les choses toutes nues et sans autres habits que ceux qu'elles avaient en arrivant à ma connaissance. — Je ne me fâcherai d'aucune façon, répliqua don Quichotte; tu peux, Sancho, parler librement et sans nul détour. — Eh bien, la première chose que je dis, reprit Sancho, c'est que le vulgaire vous tient pour radicalement fou, et moi pour non moins imbécile. Les hidalgos disent que Votre Grâce, sortant des limites de sa qualité, s'est, approprié le *don* et s'est fait d'assaut gentilhomme, avec quatre pieds de vigne, deux arpents de terre, un haillon par derrière et un autre par devant. Les gentilshommes disent qu'ils ne voudraient pas que les hidalgos vinssent se mêler à eux, principalement ces hidalgos bons pour être écuyers, qui noircissent leurs souliers à la fumée, et reprisent des bas noirs avec de la soie verte [344]. — Cela, dit don Quichotte, ne me regarde nullement; car je suis toujours proprement vêtu, et n'ai jamais d'habits rapiécés; déchirés, ce serait possible, et plutôt par les armes que par le temps.



— Quant à ce qui touche, continua Sancho, à la valeur, à la courtoisie, aux exploits de Votre Grâce, enfin à votre affaire personnelle, il y a différentes opinions. Les uns disent: fou, mais amusant; d'autres: vaillant, mais peu chanceux; d'autres encore: courtois, mais assommant ; et puis ils se mettent à discourir sur tant de choses, que, ni à vous, ni à moi, ils ne laissent une place nette. — Tu le vois, Sancho, dit don Quichotte, quelque part que soit la vertu en éminent degré, elle est persécutée. Bien peu, peut-être aucun des grands hommes passés n'a pu échapper aux traits de la calomnie. Jules César, si brave et si prudent capitaine, fut accusé d'ambition, et de n'avoir ni grande propreté dans ses habits, ni grande pureté dans ses moeurs [345]. On a dit d'Alexandre, auquel ses exploits firent donner le surnom de Grand, qu'il avait certain goût d'ivrognerie; d'Hercule, le héros des douze travaux, qu'il était lascif et efféminé; de Galaor, frère d'Amadis de Gaule, qu'il fut plus que médiocrement hargueux; et de son frère, que ce fut un pleureur. Ainsi donc, mon pauvre Sancho, parmi tant de calomnies contre des hommes illustres, celles qui se débitent contre moi peuvent bien passer, pourvu qu'il n'y en ait pas plus que tu ne m'en as dit. — Ah! c'est là le *hic,* mort de vie! s'écria Sancho. — Comment! y aurait-il autre chose? demanda don Quichotte. — Il reste la queue à écorcher, reprit Sancho; jusqu' à présent ce n'était que pain bénit; mais si Votre Grâce veut savoir tout au long ce qu'il y a au sujet des calomnies que l'on répand sur son compte, je m'en vais vous amener tout à l'heure quelqu'un qui vous les dira toutes, sans qu'il y manque une panse d'a. Hier soir, il nous est arrivé le fils de Bartolomé Carrasco, qui vient d'étudier à Salamanque, où on l'a

fait bachelier; et, comme j'allais lui souhaiter la bienvenue, il me dit que l'histoire de Votre Grâce était déjà mise en livre, avec le titre de l'*Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche.* Il dit aussi qu'il est fait mention de moi dans cette histoire, sous mon propre nom de Sancho Panza, et de madame Dulcinée du Toboso, et d'autres choses qui se sont passées entre nous tête à tête, si bien que je fis des signes de croix comme un épouvanté en voyant comment l'historien qui les a écrites a pu les savoir. — Je t'assure, Sancho, dit don Quichotte, que cet auteur de notre histoire doit être quelque sage enchanteur. A ces gens-là, rien n'est caché de ce qu'ils veulent écrire. — Par dieu! je le crois bien, s'écria Sancho, qu'il était sage et enchanteur, puisque, à ce que dit le bachelier Samson Carrasco (c'est ainsi que s'appelle celui dont je viens de parler), l'auteur de l'histoire se nomme Cid Hamet Berengena. — C'est un nom moresque, répondit don Quichotte. — Sans doute, répliqua Sancho, car j'ai ouï dire que la plupart des Mores aiment beaucoup les aubergines [346]. — Tu dois, Sancho, te tromper quant au surnom de ce Cid, mot qui, en arabe, veut dire seigneur. — C'est bien possible, repartit Sancho; mais si Votre Grâce désire que je lui amène ici le bachelier, j'irai le quérir à vol d'oiseau. — Tu me feras grand plaisir, mon ami, répondit don Quichotte ; ce que tu viens de me dire m'a mis la puce à l'oreille, et je ne mangerai pas morceau qui me profite avant d'être informé de tout exactement. — Eh bien! je cours le chercher, s'écria Sancho; » et, laissant là son seigneur, il se mit en quête du bachelier, avec lequel il revint au bout de quelques instants. Alors entre les trois s'engagea le plus gracieux dialogue.



CHAPITRE III.

Du risible entretien qu'eurent ensemble don Quichotte, Sancho Panza et le bachelier Samson Carrasco.



DON Quichotte était resté fort pensif en attendant le bachelier Carrasco, duquel il espérait recevoir de ses propres nouvelles, mises en livre, comme avait dit Sancho. Il ne pouvait se persuader qu'une telle histoire fût déjà faite, puisque la lame de son épée fumait encore du sang des ennemis qu'il avait tués. Comment avait-on pu sitôt imprimer et répandre ses hautes prouesses de chevalerie? Toutefois, il imagina que quelque sage enchanteur, soit ami, soit ennemi, les avait, par son art, livrées à l'imprimerie : ami, pour les grandir et les élever au-dessus des plus signalées qu'eût faites chevalier errant; ennemi, pour les rapetisser et les mettre au-dessous des plus viles qui eussent, été recueillies de quelque vil écuyer. Cependant, disait-il en lui-même, jamais exploits d'écuyers ne furent écrits; et, s'il est vrai que cette histoire existe, puisqu'elle est de chevalier errant, elle doit forcément être pompeuse, élevée, éloquente, magnifique et véritable. Cette réflexion le consola quelque peu; puis il vint à s'attrister en pensant que l'auteur était More, d'après ce nom de Cid, et que d'aucun More on ne pouvait attendre aucune vérité, puisqu'ils sont tous menteurs, trompeurs et faussaires. Il craignait que cet écrivain n'eût parlé de ses amours avec quelque indécence, ce qui serait porter atteinte à

l’honnêteté de sa dame Dulcinée du Toboso, et désirait que son historien eût fait expresse mention de la fidélité qu’il avait religieusement gardée à sa dame, méprisant, par égard pour elle, reines, impératrices, demoiselles de toutes qualités, et tenant en bride les mouvements de la nature. Ce fut donc plongé et abimé dans toutes ces pensées que le trouvèrent Sancho Panza et Carrasco, que don Quichotte, reçut avec beaucoup de civilité.



Le bachelier, bien qu’il s’appelât Samson, n’était pas fort grand de taille; mais il était grandement sournois et railleur. Il avait le teint blafard, en même temps que l’intelligence très-éveillée. C’était un jeune homme d’environ vingt-quatre ans, ayant la face ronde, le nez camard et la bouche grande, signes évidents qu’il était d’humeur maligne et moqueuse, et fort enclin à se divertir aux dépens du prochain : ce qu’il fit bien voir. Dès qu’il aperçut don Quichotte, il alla se jeter à ses genoux en lui disant : « Que Votre Grandeur me donne ses mains à baiser, seigneur don Quichotte de la Manche; car, par l’habit de saint Pierre dont je suis revêtu, bien que je n’aie reçu d’autres ordres que les quatre premiers, je jure que Votre Grâce est un des plus fameux chevaliers errants qu’il y ait eu et qu’il y aura sur toute la surface de la terre. Honneur à Cid Hamet Ben-Engeli, qui a couché par écrit

l’histoire de vos grandes prouesses; et dix fois honneur au curieux éclairé qui a pris soin de la faire traduire de l’arabe en notre castillan vulgaire, pour l’universel amusement de tout le monde ! »





Don Quichotte le fit lever, et lui dit : « De cette manière, il est donc bien vrai qu’on a fait une histoire de moi, et que c’est un enchanteur more qui l’a composée? — Cela est si vrai, seigneur, reprit Samson, que je tiens pour certain qu’au jour d’aujourd’hui on a imprimé plus de douze mille exemplaires de cette histoire. Sinon qu’on le demande à Lisbonne, à Barcelone, à Valence, où les éditions se sont faites, et l’on dit même qu’elle s’imprime maintenant à Anvers [347]. Quant à moi, j’imagine qu’il n’y aura bientôt ni peuple, ni langue, où l’on n’en fasse la traduction. — Une des choses, dit à ce propos don Quichotte, qui doit donner le plus de joie à un

homme éminent et vertueux, c'est de se voir, lui vivant, passer en bon renom de bouche en bouche, imprimé et gravé. J'ai dit en bon renom, car si c'était le contraire, il n'y a point de mort qui égalât son tourment. — S'il ne s'agit que de grande renommée et de bon renom, reprit le bachelier, Votre Grâce emporte la palme sur tous les chevaliers errants, car le More dans sa langue, et le chrétien dans la sienne, ont eu soin de peindre au naturel la gentillesse de votre personne, votre hardiesse en face du péril, votre fermeté dans les revers, votre patience contre les disgrâces et les blessures, enfin la chasteté de vos amours platoniques avec madame dona Dulcinée du Toboso. — Jamais, interrompit Sancho Panza, je n'avais entendu donner le *don* à madame Dulcinée; on l'appelait simplement la dame Dulcinée du Toboso. Ainsi, voilà déjà l'histoire en faute. — Ce n'est pas une objection d'importance, répondit Carrasco. — Non, certes, ajouta don Quichotte. Mais dites-moi, seigneur bachelier, quels sont ceux de mes exploits qu'on vante le plus dans cette histoire? — Sur ce point, répondit le bachelier, il y a différentes opinions, comme il y a différents goûts. Les uns s'en tiennent à l'aventure des moulins à vent, que Votre Grâce prit pour des géants et des Briarées; d'autres, à celle des moulins à foulon; celui-ci préfère la description des deux armées, qui semblèrent ensuite deux troupeaux de moutons; celui-là, l'histoire du mort qu'on menait enterrer à Ségovie; l'un dit que tout est surpassé par la délivrance des galériens; l'autre, que rien n'égale la victoire sur les deux géants bénédictins, et la bataille contre le valeureux Biscayen. — Dites-moi, seigneur bachelier, interrompit encore Sancho, a-t-on mis l'aventure des muletiers yangois, quand notre bon Rossinante s'avisa de chercher midi à quatorze heures? — Assurément, répondit Samson ; l'enchanteur n'a rien laissé au fond de son écritoire, tout est relaté, tout est rapporté, jusqu'aux cabrioles que fit le bon Sancho dans la couverture. — Ce n'est pas dans la couverture que j'ai fait des cabrioles, reprit Sancho, mais bien dans l'air, et même plus que je n'aurais voulu. — A ce que j'imagine, ajouta don Quichotte, il n'y a point d'histoire humaine en ce monde qui n'ait ses hauts et ses bas, principalement celles qui traitent de chevalerie, lesquelles ne sauraient être toujours remplies d'événements heureux. — Néanmoins, reprit le bachelier, aucuns disent, parmi ceux qui ont lu l'histoire, qu'ils auraient été bien aises que ces auteurs eussent oublié quelques-uns des coups de bâton en nombre infini que reçut en diverses rencontres le seigneur don Quichotte. — Mais la vérité de l'histoire le veut ainsi, dit Sancho. — Non, reprit don Quichotte, ils auraient pu

équitablement les passer sous silence; car, pour les actions qui ne changent ni n'altèrent la vérité de l'histoire, il n'est pas nécessaire de les écrire quand elles tournent au détriment du héros. En bonne foi, Énée ne fut pas si pieux que le dépeint Virgile, ni Ulysse aussi prudent que le fait Homère. — Rien de plus vrai, répliqua Samson; mais autre chose est d'écrire comme poëte, et autre chose comme historien. Le poëte peut conter ou chanter les choses, non comme elles furent, mais comme elles devaient être; tandis que l'historien doit les écrire, non comme elles devaient être, mais comme elles furent, sans donner ni reprendre un atome à la vérité. — Pardieu, dit alors Sancho, si ce seigneur more se mêle de dire des vérités, à coup sûr parmi les coups de bâton de mon maître doivent se trouver les miens, car jamais on n'a pris à Sa Grâce la mesure des épaules, qu'on ne me l'ait prise, à moi, du corps tout entier. Mais il ne faut pas s'en étonner, si, comme le dit mon seigneur lui-même, du mal de la tête les membres doivent pâtir. — Vous êtes railleur, Sancho, répondit don Quichotte, et par ma foi, la mémoire ne vous manque pas, quand vous voulez l'avoir bonne. — Et quand je voudrais oublier les coups de gourdin que j'ai reçus, reprit Sancho, comment y consentiraient les marques qui sont encore toutes fraîches sur mes côtes? Taisez-vous, Sancho, dit don Quichotte, et n'interrompez plus le seigneur bachelier, que je supplie de passer outre, et de me dire ce qu'on raconte de moi dans cette histoire. — Et de moi aussi, ajouta Sancho, car on dit que j'en suis un des principaux présonnages. — Personnages, ami Sancho, et non présonnages, interrompit Samson. — Ah ! nous avons un autre éplucheur de paroles! s'écria Sancho. Eh bien, mettez-vous a l'œuvre, et nous ne finirons pas en toute la vie. — Que Dieu me la donne mauvaise, reprit le bachelier, si vous n'êtes pas, Sancho, la seconde personne de cette histoire! il y en a même qui préfèrent vous entendre parler, plutôt que le plus huppé du livre ; mais aussi, il y en a d'autres qui disent que vous avez été trop crédule en vous imaginant que vous pouviez attraper le gouvernement de cette île promise par le seigneur don Quichotte, ici présent. — Il reste encore du soleil derrière la montagne, dit don Quichotte, et plus Sancho entrera en âge, plus il deviendra propre, avec l'expérience que donnent les années, à être gouverneur. — Pardieu, seigneur, répondit Sancho, l'île que je ne gouvernerai pas bien avec les années que j'ai maintenant, je ne la gouvernerai pas mieux avec toutes celles de Mathusalem. Le mal est que cette île s'amuse à se cacher je ne sais où, et non pas que l'estoc me manque pour la gouverner. — Recommandez la

chose à Dieu, Sancho, reprit don Quichotte. Tout se fera bien, et peut-être mieux que vous ne pensez, car la feuille ne se remue pas à l'arbre sans la volonté de Dieu. — Cela est vrai, ajouta Samson; si Dieu le veut, Sancho aura tout aussi bien cent îles à gouverner qu'une seule. — Moi, dit Sancho, j'ai vu par ici des gouverneurs qui ne vont pas à la semelle de mon soulier; et pourtant on les appelle *seigneurie,* et ils mangent dans des plats d'argent. — Ceux-là ne sont pas gouverneurs d'iles, répliqua Samson, mais d'autres gouvernements plus à la main. Quant à ceux qui gouvernent des îles, ils doivent au moins savoir la grammaire [348]. — Ne parlons point de ce que je n'entends pas, dit Sancho; et, laissant l'affaire du gouvernement à la main de Dieu, qui saura bien m'envoyer où je serai le mieux à son service, je dis, seigneur bachelier Samson Carrasco, que je suis infiniment obligé à l'auteur de cette histoire de ce qu'il ait parlé de moi de manière à ne pas ennuyer les gens; car, par ma foi de bon écuyer, s'il eût dit de moi des choses qui ne fussent pas d'un vieux chrétien comme je le suis, je crierais à me faire entendre des sourds. — Ce serait faire des miracles, dit Samson. — Miracles ou non, reprit Sancho, que chacun prenne garde comment il parle ou écrit des personnes, et qu'il ne mette pas à tort et à travers la première chose qui lui passe par la caboche. — Une des taches qu'on trouve dans cette histoire, dit le bachelier, c'est que son auteur y a mis une nouvelle intitulée *le Curieux malavisé ;* non qu'elle soit mauvaise ou mal exprimée, mais parce qu'elle n'est pas à sa place, et n'a rien de commun avec l'histoire de Sa Grâce le seigneur don Quichotte. — Je parierais, s'écria Sancho, que le fils de chien a mêlé les choux avec les raves. — En ce cas, ajouta don Quichotte, je dis que ce n'est pas un sage enchanteur qui est l'auteur de mon histoire, mais bien quelque ignorant bavard, qui s'est mis à l'écrire sans rime ni raison. Il aura fait comme faisait Orbaneja, le peintre d'Ubeda, lequel, lorsqu'on lui demandait ce qu'il se proposait de peindre, répondait : « Ce qui viendra. » Quelquefois il peignait un coq, si ressemblant et si bien rendu, qu'il était obligé d'écrire au bas, en grosses lettres: « Ceci est un coq. » Il en sera de même de mon histoire, qui aura besoin de commentaire pour être comprise. — Oh ! pour cela, non, répondit le bachelier; elle est si claire, qu'aucune difficulté n'y embarrasse. Les enfants la feuillettent, les jeunes gens la lisent, les hommes la comprennent, et les vieillards la vantent. Finalement elle est si lue, si maniée, si connue de toutes sortes de gens, qu'aussitôt que quelque bidet maigre vient à passer, on s'écrie : « Voilà Rossinante. » Mais ceux qui sont le plus adonnés à sa

lecture, ce sont les pages; il n'y a pas d'antichambre de seigneur où l'on ne trouve un *Don Quichotte.* Dès que l'un le laisse, l'autre le prend; celui-ci le demande, et celui-là l'emporte. En un mot, cette histoire est le plus agréable passe-temps et le moins préjudiciable qui se soit encore vu ; car on ne saurait découvrir, dans tout son contenu , la moindre parole malhonnête, ni une pensée qui ne fût parfaitement catholique. — Écrire d'autre manière, reprit don Quichotte, ne serait pas écrire des vérités, mais des mensonges, et les historiens qui se permettent de mentir devraient être brûlés comme les faux monnayeurs [349]. Et je ne sais vraiment ce qui a pu pousser cet écrivain à chercher des nouvelles et des aventures étrangères, tandis qu'il avait tant à écrire avec les miennes. Sans doute il se sera rappelé le proverbe : De paille et de foin le ventre devient plein. mais, en vérité, il lui suffisait de mettre au jour mes pensées, mes soupirs, mes pleurs, mes chastes désirs et mes entreprises, pour faire un volume aussi gros que le pourraient faire toutes les œuvres du Tostado [350]. La conclusion que je tire de tout cela, seigneur bachelier, c'est que, pour composer des histoires et des livres, de quelque espèce que ce soit, il faut un jugement solide et un mûr entendement. Plaisanter avec grâce, soit par écrit, soit de paroles, c'est le propre des grands esprits. Le plus piquant rôle de la comédie est celui du niais [351], car il ne faut être ni simple, ni sot, pour savoir le paraître. L'histoire est comme une chose sacrée, parce qu'elle doit être véritable, et où se trouve la vérité, se trouve Dieu, son unique source. Malgré cela, il y a des gens qui vous composent et vous débitent des livres à la douzaine, comme si c'étaient des beignets. — Il n'est pas de si mauvais livre, dit le bachelier, qu'il ne s'y trouve quelque chose de bon [352]. — Sans aucun doute, répliqua don Quichotte ; mais il arrive bien souvent que ceux qui s'étaient fait, à juste titre, une grande renommée par leurs écrits en portefeuille, la perdent ou la diminuent dès qu'ils les livrent à l'impression. — La cause en est facile à voir, reprit Samson ; comme un ouvrage imprimé s'examine à loisir, on voit aisément ses défauts, et plus est grande la réputation de son auteur, plus on les relève avec soin. Les hommes fameux par leur génie, les grands poëtes, les historiens illustres, sont en butte à l'envie de ceux qui se font un amusement et un métier de juger les œuvres d'autrui, sans avoir jamais rien publié de leur propre fonds. — C'est une chose dont il ne faut pas s'étonner, dit don Quichotte; car il y a bien des théologiens qui ne valent rien pour la chaire, et sont excellents pour

reconnaître les défauts de ceux qui prêchent à leur place. — Tout cela est comme vous le dites, seigneur don Quichotte, reprit Carrasco; mais je voudrais que ces rigides censeurs montrassent un peu moins de scrupule et un peu plus de miséricorde; je voudrais qu'ils ne fissent pas si grande attention aux taches imperceptibles qui peuvent se trouver sur l'éclatant soleil de l'ouvrage qu'ils critiquent. Si *aliquando bonus dormitat Homerus* [353], ils devraient considérer combien il dut être éveillé plus souvent pour imprimer la lumière à son œuvre avec le moins d'ombre possible; il pourrait même se faire que ce qui leur paraît des défauts fût comme les taches naturelles du visage, qui en relèvent quelquefois la beauté. Aussi dis-je que celui-là s'expose à un grand danger qui se décide à publier un livre, car il est complètement impossible de le composer tel qu'il satisfasse tout ceux qui le liront. — Celui qui traite de moi, dit don Quichotte, aura contenté peu de monde. — Bien au contraire, répondit le bachelier; comme *stultorum infinitus est numerus* [354], le nombre est infini de ceux auxquels a plu cette histoire. Il y en a bien quelques-uns qui ont accusé dans l'auteur une absence de mémoire, parce qu'il oublie de conter quel fut le voleur qui vola l'âne de Sancho; il est dit seulement dans le récit qu'on le lui vola, et deux pas plus loin nous voyons Sancho à cheval sur le même âne, sans qu'il l'eût retrouvé [355]. On reproche encore à l'auteur d'avoir oublié de dire ce que fit Sancho de ces cent écus d'or qu'il trouva dans la valise au fond de la Sierra-Morena. Il n'en est plus fait mention, et bien des gens voudraient savoir ce qu'en fit Sancho, ou comment il les dépensa, car c'est là un des points substantiels qui manquent à l'ouvrage.



— Seigneur Samson, répondit Sancho, je ne suis guère en état maintenant de me mettre en comptes et en histoires, car je viens d'être pris d'une faiblesse d'estomac telle que, si je ne la guéris avec deux rasades d'un vieux bouchon, elle me tiendra cloué sur l'épine de Sainte-Lucie. J'ai la chose à la maison, ma ménagère m'attend; quand j'aurai fini de diner, je reviendrai par ici, prêt à satisfaire Votre Grâce et le monde entier, en répondant à toutes les questions qu'on voudra me faire aussi bien sur la perte de l'âne que sur l'emploi des cent écus. » Et, sans attendre de réponse, ni dire un mot de plus, il regagna son logis.

Don Quichotte pria le bachelier de rester à faire pénitence avec lui. Le bachelier accepta l'offre, il demeura; on ajouta à l'ordinaire une paire de pigeonneaux; à table, on parla de chevalerie. Carrasco suivit l'humeur de son hôte. Le repas fini, ils dormirent la sieste; Sancho revint, et l'on reprit la conversation.



CHAPITRE IV.

Où Sancho Panza répond aux questions et éclaircit les doutes du bachelier Samson Carrasco, avec d'autres événements dignes d'être sus et racontés.



SANCHO revint chez don Quichotte, et, reprenant la conversation précédente : « A ce qu'a dit le seigneur Samson, qu'il désirait de savoir par qui, quand et comment me fut volé l'âne, je réponds en disant que, la nuit même où, fuyant la Sainte-Hermandad, nous entrâmes dans la Sierra-Morena, après l'aventure ou plutôt la mésaventure des galériens et celle du défunt qu'on menait à Ségovie, mon seigneur et moi nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur d'un bois où mon seigneur, appuyé sur sa lance, et moi planté sur mon grison, tous deux moulus et rompus des tempêtes passées, nous nous mîmes à dormir comme si c'eût été sur quatre lits de plume. Pour mon compte, je dormis d'un si pesant sommeil, que qui voulut eut le temps d'approcher et de me suspendre sur quatre gaules qu'il plaça aux quatre coins du bât, de façon que j'y restai à cheval, et qu'on tira le grison de dessous moi sans que je m'en aperçusse. — C'est chose facile, dit don Quichotte, et l'aventure n'est pas nouvelle. Il en arriva de même à Sacripant, lorsque, au siège d'Albraque, ce fameux larron de Brunel employa la même invention pour lui voler son cheval entre les jambes [356]. — Le jour vint, continua Sancho, et je n'eus pas plutôt remué en

m’éveillant, que, les gaules manquant sous moi, je tombai par terre tout de mon haut. Je cherchai l’âne, et ne le vis plus. Alors les larmes me vinrent aux yeux, et je fis une lamentation telle que, si l’auteur de notre histoire ne l’a pas mise, il peut se vanter d’avoir perdu un bon morceau. Au bout de je ne sais combien de jours, tandis que je suivais madame la princesse Micomicona, je reconnus mon âne, et vis sur son dos, en habits de Bohémien , ce Ginès de Passamont, ce fameux vaurien, que mon seigneur et moi avions délivré de la chaîne. — Ce n’est pas là qu’est la faute, répliqua Samson, mais bien en ce qu’avant d’avoir retrouvé l’âne, l’auteur dit que Sancho allait à cheval sur ce même grison. — A cela, reprit Sancho, je ne sais que répondre, sinon que l’historien s’est trompé, ou que ce sera quelque inadvertance de l’imprimeur. — C’est cela sans doute, dit Samson; mais dites-moi maintenant, qu’avez-vous fait des cent écus? — Je les ai défaits, répondit Sancho; je les ai dépensés pour l’utilité de ma personne, de ma femme et de mes enfants. Ils ont été cause que ma femme a pris en patience les routes et les voyages que j’ai faits au service de mon seigneur don Quichotte; car si, au bout d’une si longue absence, je fusse rentré à la maison sans l’âne et sans le sou, je n’en étais pas quitte à bon marché. Et si l’on veut en savoir davantage, me voici prêt à répondre au roi même en personne. Et qu’on ne se mette pas à éplucher ce que j’ai rapporté, ce que j’ai dépensé ; car si tous les coups de bâton qu’on m’a donnés dans ces voyages m’étaient payés argent comptant, quand même on ne les estimerait pas plus de quatre maravédis la pièce, cent autres écus ne suffiraient pas pour m’en payer la moitié. Que chacun se mette la main sur l’estomac, et ne se mêle pas de prendre le blanc pour le noir et le noir pour le blanc, car chacun est comme Dieu l’a fait, et bien souvent pire. — J’aurai soin, dit Carrasco, d’avertir l’auteur de l’histoire que, s’il l’imprime une seconde fois, il n’oublie pas ce que le bon Sancho vient de dire : ce sera la mettre un bon cran plus haut qu’elle n’est.





Y a—t—il autre chose à corriger dans cette légende, seigneur bachelier? demanda don Quichotte. — Oh! sans aucun doute, répondit celui—là; mais aucune autre correction n'aura l'importance de celles que nous venons de rapporter. — Et l'auteur, reprit don Quichotte., promet-il par hasard une seconde partie? — Oui, certes, répliqua Samson; mais il dit qu'il ne l'a pas trouvée, et qu'il ne sait pas qui la possède; de sorte que nous sommes en

doute si elle paraîtra ou non. Pour cette raison, comme aussi parce que les uns disent: « Jamais seconde partie ne fut bonne, » et les autres: « Des affaires de don Quichotte, ce qui est écrit suffit, » on doute qu'il y ait une seconde partie. Néanmoins, il y a des gens d'humeur plus joviale que mélancolique qui disent: « Donnez-nous d'autres *Quichocates;* faites agir don Quichotte et parler Sancho, et quoi que ce soit, nous en serons contents, » — A quoi se décide l'auteur? demanda don Quichotte. — A quoi? répondit Samson. Dès qu'il aura trouvé l'histoire qu'il cherche partout avec une diligence extraordinaire, il la donnera sur-le-champ à l'impression, plutôt en vue de l'intérêt qu'il en pourra tirer, que de tous les éloges qu'on en pourra faire. — Comment! s'écria Sancho, c'est à l'argent et à l'intérêt que regarde l'auteur! alors ce serait merveille qu'il fit quelque chose de bon; il ne fera que brocher et bousiller comme un tailleur la veille de Pâques, et m'est avis que les ouvrages qui se font si à la hâte ne sont jamais terminés avec la perfection convenable. Dites donc à ce seigneur More, ou toute autre chose, de prendre un peu garde à ce qu'il fait, car moi et mon seigneur nous lui mettrons tant de mortier sur sa truelle, en matière d'aventures et événements de toute espèce, qu'il pourra construire, non-seulement une seconde, mais cent autres parties. Le bon homme s'imagine sans doute que nous sommes ici à dormir sur la paille. Eh bien! qu'il vienne nous tenir les pieds à la forge, et il verra duquel nous sommes chatouilleux. Ce que je sais dire, c'est que, si mon seigneur prenait mon conseil, nous serions déjà à travers ces campagnes, défaisant des griefs et redressant des torts, comme c'est l'usage et la coutume des bons chevaliers errants. »

A peine Sancho achevait-il ces paroles, qu'on entendit les hennissements de Rossinante. Don Quichotte les tint à heureux augure[357], et résolut de faire une autre sortie d'ici à trois ou quatre jours, Il confia son dessein au bachelier, et lui demanda conseil pour savoir de quel côté devait commencer sa campagne. L'autre répondit qu'à son avis il ferait bien de gagner le royaume d'Aragon , et de se rendre à la ville de Saragosse, où devaient avoir lieu, sous peu de jours, des joutes solennelles pour la fête de saint George [358], dans lesquelles il pourrait gagner renom par-dessus tous les chevaliers aragonais, ce qui serait le gagner par-dessus tous les chevaliers du monde. Il loua sa résolution comme souverainement honorable et valeureuse, et l'engagea à plus de prudence, à plus de retenue pour affronter les périls, puisque sa vie n'était plus à lui, mais à tous ceux

qui avaient besoin de son bras pour être protégés et secourus dans leurs infortunes. — Voilà justement ce qui me fait donner au diable, seigneur Samson! s'écria Sancho; mon seigneur vous attaque cent hommes armés, comme un polisson gourmand une demi-douzaine de poires. Mort de ma vie! seigneur bachelier, vous avez raison: il y a des temps pour attaquer et des temps pour faire retraite, et il ne faut pas toujours crier : *Saint Jacques*, *et en avant Espagne*[359]! D'autant plus que j'ai ouï dire, et, si j'ai bonne mémoire, je crois que c'est à mon seigneur lui-même, qu'entre les extrêmes de la lâcheté et de la témérité est le milieu de la valeur. S'il en est ainsi, je ne veux pas qu'il fuie sans raison, mais je ne veux pas non plus qu'il attaque quand c'est folie. Surtout je donne cet avis à mon seigneur que, s'il m'emmène avec lui, ce sera sous la condition qu'en fait de bataille il fera toute la besogne; je ne serai tenu d'autre chose que de veiller à sa personne, en ce qui touchera le soin de sa nourriture et de sa propreté. Pour cela je le servirai comme une fée; mais penser que j'irai mettre l'épée à la main, même contre des vilains armés en guerre, c'est se tromper du tout au tout. Moi, seigneur Samson, je ne prétends pas à la renommée de brave, mais à celle du meilleur et du plus loyal écuyer qui ait jamais servi chevalier errant. Si mon seigneur don Quichotte, en retour de mes bons et nombreux services, veut bien me donner quelque ile de toutes celles qu'il doit, dit-il, rencontrer par-là, je serai très-reconnaissant de la faveur; et quand même il né me la donnerait pas, je suis né tout nu, et l'homme ne doit pas vivre sur la foi d'un autre, mais sur celle de Dieu: D'autant plus qu'aussi bon et peut-être meilleur me semblera le goût du pain à bas du gouvernement qu'étant gouverneur. Est—ce que je sais, par hasard, si dans ces gouvernements-là, le diable ne me tend pas quelque croc-en-jambe pour me faire broncher, tomber et casser les dents. Sancho je suis né, et Sancho je pense mourir. Mais avec tout cela, si de but en blanc, sans beaucoup de démarches et sans grand danger, le ciel m'envoyait quelque île ou toute autre chose semblable, je ne suis pas assez niais pour la refuser; car on dit aussi: Quand on te donne la génisse, jette-lui la corde au cou, et quand le bien arrive, mets-le dans ta maison.





— Frère Sancho , dit le bachelier, vous venez de parler comme un recteur en chaire. Cependant, ayez bon espoir en Dieu et dans le seigneur don Quichotte, qui vous donnera non pas une île, mais un royaume. — Aussi bien le plus que le moins, répondit Sancho; et je puis dire au seigneur Carrasco que, si mon seigneur me donne un royaume, il ne le jettera pas dans un sac percé. Je me suis tâté le pouls à moi-mêmes, et je me suis trouvé assez de santé pour régner sur des royaumes et gouverner des îles: c'est ce que j'ai déjà dit mainte et mainte fois à mon seigneur. — Prenez garde, Sancho, dit Samson, que les honneurs changent les meurs; il pourrait se faire qu'en vous voyant gouverneur, vous ne connussiez plus la mère qui vous a mis au monde. — Ce serait bon, répondit Sancho pour les petites gens qui sont nés sous la feuille d'un chou, mais non pour ceux qui ont sur l'âme quatre doigts de graisse de vieux chrétiens, comme je les ai [360]. Essayez un peu mon humeur, et vous verrez si elle rechigne à personne. — Que Dieu le veuille ainsi, dit don Quichotle; c'est ce que dira le gouvernement quand il viendra, et déjà je crois l'avoir entre les deux yeux. »

Cela dit, il pria le bachelier, s'il était poëte, de vouloir bien lui composer quelques vers qu'il pût adresser en adieu à sa dame Dulcinée du Toboso, et d'avoir grand soin de mettre au commencement de chaque vers une lettre de son nom, de manière qu'à la fin de la pièce, en réunissant toutes les premières lettres, on lût Dulcinée du Toboso [361]. — Bien que je ne sois pas, répondit le bachelier, un des fameux poètes que possède l'Espagne, puisqu'il n'y en a, dit-on, que trois et demi [362], je ne laisserai pas d'écrire ces vers. Cependant je trouve une grande difficulté dans leur composition, parce que les lettres qui forment le nom sont au nombre de dix-sept [363]. Si je fais quatre quatrains [364], il y aura une lettre de trop; si je fais quatre strophes de cinq vers, de celles qu'on appelle *décimes* ou *redondillas,* il manquera trois lettres. Toutefois, j'essaierai d'escamoter une lettre le plus proprement possible, de façon à faire tenir dans les quatre quatrains le nom de Dulcinée du Toboso,. — C'est ce qui doit être en tout cas, reprit don Quichotte, car si l'on n'y voit pas le nom clairement et manifestement, nulle femme ne croira que les vers ont été faits pour elle. »

Ils demeurèrent d'accord sur ce point, et fixèrent le départ à huit jours de là. Don Quichotte recommanda au bachelier de tenir cette nouvelle secrète et de la cacher surtout au curé, à maître Nicolas, à sa nièce et à sa gouvernante, afin qu'ils ne vinssent pas se mettre à la traverse de sa louable et valeureuse résolution. Carrasco le promit, et prit congé de don Quichotte, en le chargeant de l'aviser, quand il en aurait l'occasion, de sa bonne ou mauvaise fortune : sur cela, ils se séparèrent, et Sancho alla faire les préparatifs de leur nouvelle campagne.

CHAPITRE V.

Du spirituel, profond et gracieux entretien qu'eurent ensemble Sancho Panza et sa femme Thérèse Panza, ainsi que d'autres événements dignes d'heureuse souvenance.



EN arrivant, à écrire ce cinquième chapitre, le traducteur de cette histoire avertit qu'il le tient pour apocryphe, parce que Sancho y parle sur un autre style que celui qu'on devait attendre de son intelligence bornée, et y dit des choses si subtiles qu'il il semble impossible qu'elles viennent de lui. Toutefois, ajoute-t-il, il n'a pas voulu manquer de la traduire, pour remplir les devoirs de son office. Il continue donc de la sorte :



Sancho rentra chez lui si content, si joyeux, que sa femme aperçut son allégresse à une portée de mousquet, tellement qu'elle ne put s'empêcher de lui demander : « Qu'avez-vous donc, ami Sancho, que vous revenez si gai? — Femme, répondit Sancho , si Dieu le voulait, je serais bien aise de ne pas être si content que j'en ai l'air. — Je ne vous entends pas, mari, répliqua-t-elle, et ne sais ce que vous voulez dire, que vous seriez bien aise, si Dieu le voulait, de ne pas être content; car, toute sotte que je suis, je ne sais pas qui peut trouver du plaisir à n'en pas avoir. — Écoutez, Thérèse, reprit Sancho; je suis gai parce que j'ai décidé de retourner au service de mon maître don Quichotte, lequel veut partir une troisième fois à la recherche des aventures, et je vais partir avec lui, parce qu'ainsi le veut ma détresse, aussi bien que l'espérance de trouver cent autres écus comme ceux que nous avons déjà dépensés; et, tandis que cette espérance me réjouit, je m'attriste d'être forcé de m'éloigner de toi et de mes enfants. Si Dieu voulait me donner de quoi vivre à pied sec et dans ma maison, sans me mener par voies et par chemins, ce qu'il pourrait faire à peu de frais, puisqu'il lui suffirait de le vouloir, il est clair que ma joie serait plus vive et plus durable, puisque celle que j'éprouve est mêlée de la tristesse que j'ai de te quitter. Ainsi, j'ai donc bien fait de dire que, si Dieu le voulait, je serais bien aise de ne pas être content. — Tenez, Sancho, répliqua Thérèse, depuis que vous êtes devenu membre de chevalier errant, vous parlez d'une manière si entortillés qu'on

ne peut plus vous entendre. — Il suffit que Dieu m'entende, femme, reprit Sancho; c'est lui qui est l'entendeur de toutes choses, et restons-en là. Mais faites attention, ma sœur, d'avoir grand soin du grison ces trois jours-ci, pour qu'il soit en état de prendre les armes. Doublez-lui la ration, recousez bien le bât et les autres harnais, car nous n'allons pas à la noce, Dieu merci ! mais faire le tour du monde, et nous prendre de querelle avec des géants, des andriaques, des vampires; nous allons entendre des sifflements, des aboiements, des hurlements et des rugissements; et tout cela ne serait encore que pain bénit si nous n'avions affaire à des muletiers yangois et à des Mores enchantés. — Je crois bien, mari, répliqua Thérèse, que les écuyers errants ne volent pas le pain qu'ils mangent ; aussi resterai-je à prier Dieu qu'il vous tire bientôt de ce méchant pas. — Je vous dis, femme, répondit Sancho, que si je ne pensais pas me voir, dans peu de temps d'ici, gouverneur d'une île, je me laisserais tomber mort sur la place. — Oh ! pour cela, non, mari, s'écria Thérèse ; vive la poule, même avec sa pépie; vivez, vous, et que le diable emporte autant de gouvernements qu'il y en a dans le monde. Sans gouvernement vous êtes sorti du ventre de votre mère, sans gouvernement vous avez. vécu jusqu'à cette heure, et sans gouvernement vous irez, ou bien l'on vous mènera à la sépulture quand il plaire à Dieu. Il y en a bien d'autres dans le monde qui vivent sans gouvernement, et pourtant ils ne laissent pas de vivre et d'être, comptés dans le nombre des gens. La meilleure sauce du monde, c'est la faim, et comme celle-là ne manque jamais aux pauvres, ils mangent toujours avec plaisir. Mais pourtant, faites attention, Sancho, si, par bonheur, vous attrapiez quelque gouvernement d'ile, de ne pas oublier votre femme et vos enfants. Prenez garde que Sanchico a déjà ses quinze ans sonnés, et qu'il est temps qu'il aille l'école, si son oncle l'abbé le fait entrer dans l'Église; prenez garde aussi que Mari-Sancha, votre fille, n'en mourra pas si nous la marions, car je commence à m'apercevoir qu'elle désire autant un mari que vous un gouvernement, et, à la fin des fins, mieux sied la fille mal mariée que bien amourachée. — En bonne foi, femme, répondit Sancho, si Dieu m'envoie quelque chose qui sente le gouvernement, je marierai notre Mari-Sancha si haut, si haut, qu'on ne l'atteindra pas à moins de l'appeler votre seigneurie. — Pour cela, non, Sancho, répondit Thérèse; mariez-la avec son égal, c'est le plus sage parti. Si vous la faites passer des sabots aux escarpins, et de la jaquette de laine au vertugadin de velours; si d'une Marica qu'on tutoie, vous en faites une dona Maria qu'on traite de

seigneurie, la pauvre enfant ne se retrouvera plus, et, à chaque pas, elle fera mille sottises qui montreront la corde de sa pauvre et grossière condition. — Tais-toi, sotte, dit Sancho, tout cela sera l'affaire de deux ou trois ans. Après cela, le bon ton et la gravité lui viendront comme dans un moule; et sinon, qu'importe? Qu'elle soit seigneurie, et vienne que viendra. — Mesurez-vous, Sancho, avec votre état, répondit Thérèse, et ne cherchez pas à vous élever plus haut que vous. Il vaut mieux s'en tenir au proverbe qui dit : Au fils de ton voisin, lave-lui le nez, et prends-le pour tien. Certes, ce serait une jolie chose que de marier notre Mari-Sancha à un gros gentillâtre, un comte à trente-six quartiers, qui, à la première fantaisie, lui chanterait pouille, et l'appellerait vilaine, fille de manant pioche-terre et de dame tourne-fuseau! Non, mari, non, ce n'est pas pour cela que j'ai élevé ma fille. Chargez-vous, Sancho, d'apporter l'argent, et, quant à la marier, laissez-m'en le soin. Nous avons ici Lope Tocho, fils de Juan Tocho, garçon frais et bien portant ; nous le connaissons de longue main, et je sais qu'il ne regarde pas la petite d'un mauvais œil; avec celui-là, qui est notre égal, elle sera bien mariée, et nous l'aurons toujours sous les yeux, et nous serons tous ensemble, pères et enfants, gendre et petits-enfants, et la bénédiction de Dieu restera-sur nous tous. Mais n'allez pas, vous, me la marier à présent dans ces cours et ces palais, où on ne l'entendrait pas plus qu'elle ne s'entendrait elle-même. — Viens çà, bête maudite, femme de Barabbas, répliqua Sancho; pourquoi veux-tu maintenant, sans rime ni raison, m'empêcher de marier ma fille à qui me donnera des petits-enfants qu'on appellera votre seigneurie? Tiens, Thérèse, j'ai toujours entendu dire à mes grands-pères, que celui qui ne sait pas saisir le bonheur quand il vient ne doit pas se plaindre quand il passe. Ce serait bien bête, lorsqu'il frappe maintenant à notre porte, de la lui fermer. Laissons-nous emporter par le vent favorable qui souffle dans nos voiles (c'est à cause de cette manière de parler, et de ce que dira plus bas Sancho, que le traducteur de cette histoire tient le présent chapitre pour apocryphe). Tu ne crois donc pas, pauvre pécore, qu'il sera bon de me jeter de tout mon poids dans quelque gouvernement à gros profits, qui nous tire les pieds de la boue, et de marier Mari-Sancha selon mon goût? Tu verras alors comment on t'appellera dona Teresa Panza, gros comme le poing, et comment tu t'assiéras dans l'église sur des tapis et des coussins, en dépit des femmes d'hidalgos du pays. Sinon, restez donc toujours le même être, sans croître ni décroître, comme une figure de tapisserie! ,Mais ne parlons plus de cela, et, quoi que tu dises, Sanchica sera comtesse. — Voyez-vous

bien tout ce que vous dites, mari, répondit Thérèse? Eh bien! avec tout cela, je tremble que ce comté de ma fille ne soit sa perdition. Faites-en ce que vous voudrez; faite-la duchesse, faites-la princesse, mais je puis bien dire que ce ne sera pas de mon bon gré, ni de mon consentement. Voyez-vous, frère, j'ai toujours été amie de l'égalité, et je ne puis souffrir la morgue et la suffisance. Thérèse on m'a nommée en me jetant l'eau du baptème; c'est un nom tout uni, sans allonge et sans broderie; on appelle mon père Cascajo, et moi, parce que je suis votre femme, Thérèse Panza, et en bonne conscience on devrait m'appeler Thérèse Cascajo; mais ainsi se font les lois comme le veulent les rois, et je me contente de ce nom, sans qu'on mette un *don* par-dessus, qui pèserait tant que je ne pourrais le porter. Non, je ne veux pas donner à jaser à ceux qui me verraient passer vêtue en comtesse ou en gouvernante; ils diraient tout de suite : « Voyez comme elle fait la fière, cette gardeuse de cochons. Hier ça suait à tirer une quenouille d'étoupe, ça s'en allait à la messe la tête couverte du pan de sa jupe en guise de mantille, et aujourd'hui ça se promène avec un vertugadin, avec des agrafes, avec le nez en l'air, comme si nous ne la connaissions pas! » Oh! si Dieu me garde mes six ou mes cinq sens, ou le nombre que j'en ai, je ne pense pas me mettre en pareille passe. Vous, frère, allez être gouverneur ou insulaire, et redressez-vous tout à votre aise ; mais ma fille ni moi, par les os de ma mère! nous ne ferons un pas hors de notre village. La femme de bon renom, jambe cassée et à la maison, et la fille honnête, de travailler se fait fèle. Allez avec votre don Quichotte chercher vos aventures, et laissez-nous toutes deux dans nos mésaventures, auxquelles Dieu remédiera, pourvu que nous le méritions ; et par ma toi je ne sais pourquoi il s'est donné le *don,* quand ne l'avaient ni son père ni ses aïeux. — A présent, répliqua Sancho, je dis que tu as quelque démon familier dans le corps. Diable soit de la femme! Combien de choses tu as enfilées l'une au bout de l'autre, qui n'ont ni pieds ni tête ! Qu'est-ce qu'il y a de commun entre le Cascajo, les agrafes, les proverbes, la suffisance et tout ce que j'ai dit? Viens ici, stupide, ignorante (et je peux bien t'appeler ainsi, puisque tu n'entends pas mes raisons, et que tu te sauves du bonheur comme de la peste). Si je te disais que ma fille se jette d'une tour en bas, ou bien qu'elle s'en aille courir le monde comme l'infante dona Urraca [365], tu aurais raison de ne pas faire à mon goût ; mais si, en moins d'un clin d'oeil, je lui flanque un don et une seigneurie sur le dos, si je la tire des chaumes de blé pour la mettre sur une estrade avec plus de coussins de velours qu'il n'y a d'Almohades à Maroc

366, pourquoi ne veux-tu pas céder, et consentir à ce que je veux? — Savez-vous pourquoi, mari? répondit Thérèse; à cause du proverbes : Qui te couvre le découvre. Sur le pauvre on jette les yeux en courant, mais sur le riche on les arrête; et si ce riche a été pauvre dans un temps, alors on commence à murmurer et à médire, et on n'en finit plus, car il y a dans les rues des médisants par tas, comme des essaims d'abeilles. — Écoute, Thérèse, reprit Sancho, écoute bien ce que je vais te dire à présent; peut-être n'auras-tu rien entendu de semblable en tous les jours de ta vie, et prends garde que je ne parle pas de mon crû; tout ce que je pense dire sont des sentences du père prédicateur qui a prêché le carême dernier dans notre village. Il disait, si je m'en souviens bien, que toutes les choses présentes, celles que nous voyons avec les yeux, s'offrent à l'attention et s'impriment dans la mémoire avec bien plus de force que toutes les choses passées (tous ces propos que tient maintenant Sancho sont le second motif qui a fait dire au traducteur que ce chapitre lui semblait apocryphe, parce qu'en effet ils excèdent la capacité de Sancho, lequel continue de la sorte) : de là vient que, lorsque nous voyons quelque personne bien équipée, parée de beaux habits, et entourée d'une pompe de valets, il semble qu'elle nous oblige par force à lui porter respect; et bien que la mémoire nous rappelle en cet instant que nous avons connu cette personne en quelque bassesse, soit de naissance, soit de pauvreté, comme c'est passe, ce n'est plus, et il ne reste rien que ce qui est présent. Et si celui qu'a tiré la fortune du fond de sa bassesse (ce sont les propres paroles du père prédicateur), pour le porter au faîte de la prospérité, est affable, courtois et libéral avec tout le monde, et ne se met pas à le disputer à ceux qui sont de noble race, sois assuré, Thérèse, que personne ne se rappellera ce qu'il fut, et que tous respecteront ce qu'il est, à l'exception toutefois des envieux, dont nulle prospérité n'est à l'abri. — Je ne vous entends pas, mari, répliqua Thérèse ; faites ce que vous voudrez, et ne me rompez plus la tête avec vos harangues et vos rhétoriques, et si vous êtes révolu à faire ce que vous dites... — C'est résolu qu'il faut dire, femme, interrompit Sancho, et non révolu. — Ne vous mettez pas à disputer avec moi, mari, répondit Thérèse; je parle comme il plaît à Dieu, et ne me mêle pas d'en savoir davantage. Je dis donc que, si vous tenez, à toute force, à prendre un gouvernement, vous emmeniez avec vous votre fils Sancho pour lui enseigner à faire le gouvernement dès cette heure. car il est bon que les fils prennent et apprennent l'état de leurs pères. — Quand j'aurai le gouvernement, dit Sancho, j'enverrai chercher l'enfant

par la poste, et je t’enverrai de l’argent, car je n’en manquerai pas, puisque les gouverneurs trouvent toujours quelqu’un qui leur en prête quand ils n’en ont point; et ne manque pas de bien habiller l’enfant pour qu’il cache ce qu’il est, et paraisse ce qu’il doit être. — Envoyez de l’argent, reprit Thérèse, et je vous l’habillerai comme un petit ange. — Enfin, dit Sancho, nous demeurons d’accord que notre fille sera comtesse. — Le jour où je la verrai comtesse, répondit Thérèse, je compterai que je la porte en terre. Mais, je le répète encore, faites ce qui vous fera plaisir, puisque, nous autres femmes, nous naissons avec la charge d’être obéissantes à nos maris, quand même ce seraient de lourdes bêtes. » Et là-dessus, elle se mit à pleurer tout de bon, comme si elle eût vu Sanchica morte et enterrée.



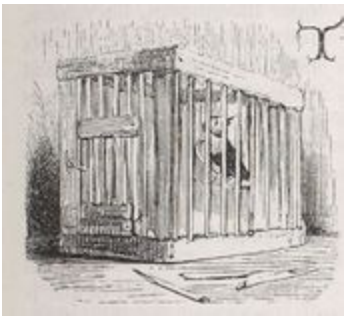




Sancho, pour la consoler, lui dit que, tout en faisant la petite fille comtesse, il tàcherait que ce fût le plus tard possible. Ainsi finit la conversation, et Sancho retourna chez don Quichotte pour mettre ordre à leur départ.

CHAPITRE VI.

Qui traite de ce qui arriva à dou Quichotte avec sa nièce et sa gouvernante, et l'un des plus importants chapitres de l'histoire.



TANDIS que Sancho Panza et sa femme Thérèse Cascajo avaient entre eux l'impertinente conversation rapportée dans le chapitre précédent, la nièce et la gouvernante de don Quichotte ne restaient pas oisives, car elles reconnaissaient à mille signes divers que leur oncle et seigneur voulait leur échapper une troisième fois, et reprendre l'exercice de sa malencontreuse chevalerie errante. Elles essayaient, par tous les moyens possibles, de le détourner d'une si mauvaise pensée; mais elles ne faisaient que prêcher dans le désert, et battre le fer à froid.

Parmi plusieurs autres propos qu'elles lui tinrent à ce sujet, la gouvernante lui dit ce jour-là : « En vérité, mon seigneur, si Votre Grâce ne se cloue pas le pied dans sa maison, et ne cesse enfin de courir par monts et par vaux, comme une âme en peine, cherchant ce que vous appelez des aventures et ce que j'appelle des malencontres, j'irai me plaindre, à cor et à cri, devant Dieu et devant le roi, pour qu'ils y portent remède. » Don Quichotte lui répondit : « Je ne sais trop, ma bonne, ce que Dieu répondra à tes plaintes, et guère mieux ce qu'y répondra Sa Majesté. Mais je sais bien que, si j'étais le roi, je me dispenserais de répondre à une infinité de requêtes impertinentes comme celles qu'on lui adresse. Une des plus pénibles besognes qu'aient les rois, parmi beaucoup d'autres, c'est d'être

obligés d'écouter tout le monde et de répondre à tout le monde ; aussi ne voudrais-je pas que mes affaires lui causassent le moindre ennui. — Dites-nous, seigneur, reprit la gouvernante, est-ce que dans la cour du roi, il n'y a pas de chevaliers? — Si, répondit don Quichotte, et beaucoup ; il est juste qu'il y en ait pour soutenir la grandeur du trône et pour relever dignement la majesté royale. — Eh bien, reprit-elle, pourquoi ne seriez-vous pas un de ces chevaliers, qui, sans tourner les talons, servent dans sa cour leur roi et seigneur? — Fais attention, ma mie, répliqua don Quichotte, que tous les chevaliers ne peuvent pas être courtisans, et que tous les courtisans ne doivent pas davantage être chevaliers errants. Il faut qu'il y ait de tout dans le monde; et quoique nous soyons tous également chevaliers, il y a bien de la différence entre les uns et les autres. Les courtisans, en effet, n'ont que faire de quitter leurs appartements ni de franchir le seuil du palais; ils se promènent par le monde entier, en regardant une carte géographique, sans dépenser une obole, sans souffrir le froid et le chaud, la soif et la faim. Mais nous, chevaliers errants véritables, c'est au soleil, au froid, à l'air, sous toutes les inclémences du ciel, de nuit et de jour, à pied et à cheval, que nous mesurons la terre entière avec le propre compas de nos pieds. Non-seulement nous connaissons les ennemis en peinture, mais en chair et en os. A tout risque, en toute occasion, nous les attaquons sans regarder à des enfantillages, sans consulter toutes ces lois du duel, à savoir : si l'ennemi porte la lance ou l'épée trop longue, s'il a sur lui quelque relique, quelque talisman, quelque supercherie cachée, S'il faut partager le soleil par tranches, et d'autres cérémonies de la même espèce, qui sont en usage dans les duels particuliers de personne à personne, toutes choses que tu ne connais pas, mais que je connais fort bien [367]. Il faut encore que je t'apprenne autre chose : c'est que le bon chevalier errant ne doit jamais avoir peur, verrait-il devant lui dix géants dont les têtes non-seulement toucheraient mais dépasseraient les nuages, qui auraient pour jambes deux grandes tours, pour bras des mâts de puissants navires, dont chaque œil serait gros comme une grande meule de moulin et plus ardent qu'un four de vitrier. Au contraire, il doit, d'une contenance dégagée et d'un cœur intrépide, les attaquer incontinent, les vaincre, les tailler en pièces; et, cela dans un petit instant, et quand même ils auraient pour armure des écailles d'un certain poisson qu'on dit plus dures que le diamant, et, au lieu d'épées des cimeterres de Damas, ou des massues ferrées avec des pointes d'acier, comme j'en ai vu plus de deux fois. Tout ce que je viens de dire, ma chère

amie, c'est pour que tu voies la différence qu'il y a des uns aux autres de ces chevaliers. Serait-il raisonnable qu'il y eût prince au monde qui n'estimât pas davantage cette seconde, ou pour mieux dire cette première espèce, celle des chevaliers errants, parmi lesquels, à ce que nous lisons dans leurs histoires, tel s'est trouvé qui a été le salut, non d'un royaume, mais de plusieurs [368]?

— Ah! mon bon seigneur, repartit la nièce, faites donc attention que tout ce que vous dites des chevaliers errants n'est que fable et mensonge. Leurs histoires mériteraient, si elles n'étaient toutes brûlées, vives, qu'on leur mit à chacun un sanbenito [369] ou quelque autre signe qui les fit reconnaître pour infâmes et corruptrices des bonnes mœurs. — Par le Dieu vivant qui nous alimente, s'écria don Quichotte, si tu n'étais directement ma nièce, comme fille de ma propre sœur, je t'infligerais un tel châtiment, pour le blasphème que tu viens de dire, qu'il retentirait dans le monde entier. Comment! est-il possible qu'une petite morveuse qui sait à. peine manier douze fuseaux à faire le filet ait l'audace de porter la langue sur les histoires des chevaliers errants ? Que dirait le grand Amadis s'il entendait semblable chose? Mais, au reste, non, il te pardonnerait, parce qu'il fut le plus humble et le plus courtois chevalier de son temps, et, de plus, grand protecteur de jeunes filles. Mais tel autre pourrait t'avoir entendue, qui t'en ferait repentir; car ils ne sont pas tous polis et bien élevés; il y en a d'insolents et de félons; et tous ceux qui se nomment chevaliers ne le sont pas complétement de corps et d'âme ; les uns sont d'or pur, les autres d'alliage, et, bien qu'ils semblent tous chevaliers, ils ne sont pas tous à l'épreuve de la pierre de touche de la vérité. Il y a des gens de bas étage qui s'enflent à crever pour paraître chevaliers, et de hauts chevaliers qui suent sang et eau pour paraître gens de bas étage. Ceux-là s'élèvent, ou par l'ambition ou par la vertu; ceux-ci s'abaissent, ou par la mollesse ou par le vice. Il faut faire usage d'un talent très-fin d'observation pour distinguer entre ces deux espèces de chevaliers, si semblables par le nom, si différents par les actes [370].



— Sainte Vierge! s'écria la nièce, vous en savez si long, seigneur oncle, que, s'il en était besoin, vous pourriez monter en chaire, ou vous mettre à prêcher dans les rues; et pourtant, vous donnez dans un tel aveuglement, dans une folie si manifeste, que vous vous imaginez être vaillant étant vieux, avoir des forces étant malade, redresser des torts étant plié par l'âge, et surtout être chevalier ne l'étant pas; car, bien que les hidalgos puissent le devenir, ce n'est pas quand ils sont pauvres. — Tu as grande raison, nièce, en tout ce que tu viens de dire, répondit don Quichotte, et je pourrais, sur ce sujet de la naissance, te dire des choses qui t'étonneraient bien; mais, pour ne pas mêler le divin au terrestre, je m'en abstiens. Écoutez, mes chères amies, et prêtez-moi toute votre attention. On peut réduire à quatre espèces toutes les races et familles qu'il y a dans le monde: les unes, parties d'un humble commencement, se sont étendues et agrandies jusqu'à atteindre une élévation extrême; d'autres, qui ont eu un commencement illustre, se sont conservées et se maintiennent dans leur état originaire; d'autres, quoique ayant eu aussi de grands commencements, ont fini en pointe, comme une pyramide, c'est-à-dire se sont diminuées et rapetissées jusqu'au néant, comme est, à l'égard de sa base, la pointe d'une pyramide; d'autres enfin, et ce sont les plus nombreuses, qui n'ont eu ni commencement illustre ni milieu raisonnable, auront une fin sans nom, comme sont les familles des plébéiens et des gens ordinaires. Des premières, qui eurent un humble commencement et montèrent à la grandeur qu'elles conservent encore, je puis donner pour exemple la maison ottomane, laquelle, partie de la bassesse d'un humble berger [371], s'est élevée au faite où nous la voyons aujourd'hui. De la seconde espèce de famille, celles qui commencèrent dans la grandeur et la conservent sans l'augmenter, on trouvera l'exemple chez un grand nombre de princes, qui le sont par hérédité, et se maintiennent au

même point, en se contenant pacifiquement dans les limites de leurs États. De celles qui commencèrent grandes et larges pour finir en pointe, il y a des milliers d'exemples, car tous les Pharaons et Ptolomées d'Égypte, les Césars de Rome, et toute cette multitude infinie de princes et de monarques mèdes, assyriens, perses, grecs et barbares, toutes ces familles royales et seigneuriales ont fini en pointe et en néant, au point qu'il serait impossible de retrouver un seul de leurs descendants à cette heure, à moins que ce ne fût dans un état obscur et misérable. Des familles plébéiennes, je n'ai rien à dire, sinon qu'elles servent seulement à augmenter le nombre des gens qui vivent [372], sans mériter d'autre renommée ni d'autre éloge des grandeurs qui leur manquent. De tout ce que j'ai dit, je veux vous faire conclure, mes pauvres bonnes filles, que la confusion est grande entre les familles et les races, et que celles-là seulement paraissent grandes, illustres, qui se montrent ainsi par la vertu, la richesse et la libéralité de leurs membres. J'ai dit la vertu, la richesse et la libéralité, parce que le grand adonné au vice sera un grand vicieux, et le riche sans libéralité un mendiant avare; en effet, le possesseur des richesses ne se rend pas heureux de les avoir, mais de les dépenser, et non de les dépenser à tout propos, mais de savoir en faire bon emploi. Il ne reste au chevalier pauvre d'autre chemin pour montrer qu'il est chevalier que celui de la vertu; qu'il soit affable, poli, bien élevé, serviable, jamais orgueilleux, jamais arrogant, jamais détracteur ; qu'il soit surtout charitable, car, avec deux maravédis qu'il donnera au pauvre d'un cœur joyeux, il se montrera aussi libéral que celui qui fait l'aumône son de cloches; et personne ne le verra orné de ces vertus, que, même connaissant sa détresse, il ne le juge et ne le tienne pour homme de noble sang. Ce serait un miracle qu'il ne le fût pas; et comme la louange a toujours été le prix de la vertu, les hommes vertueux ne peuvent manquer d'être loués de chacun. Il y a deux chemins, mes filles, que peuvent prendre les hommes pour devenir riches et honorés: l'un est celui des lettres, l'autre celui des armes. Je suis plus versé dans les armes que dans les lettres, et je suis né, selon l'inclination que je me sens, sous l'influence de la planète Mars. Il m'est donc obligatoire de suivre ce chemin, et je dois le prendre en dépit de tout le monde ; c'est en vain que vous vous fatigueriez à me persuader de ne pas vouloir ce que veulent les cieux, ce qu'a réglé la fortune, ce qu'exige la raison, et surtout ce que désire ma volonté : car, sachant, comme je le sais, quels innombrables travaux sont attachés à la chevalerie errante, je sais également quels biens infinis on obtient par elle. Je sais que le sentier de la

vertu est étroit, que le chemin du vice est large et spacieux. Je sais qu'ils aboutissent à des termes qui sont bien différents, car le large chemin du vice finit par la mort, et l'étroit sentier de la vertu finit par la vie, non pas une vie qui finisse elle-même, mais celle qui n'aura pas de fin. Je sais enfin, comme a dit notre grand poëte castillan [373], que « c'est par ces âpres chemins « qu'on monte au trône élevé de l'immortalité, d'où jamais on ne redescend. »



— Ah! malheureuse que je suis! s'écria sa nièce! quoi! mon seigneur est poëte aussi? Il sait tout, il est bon à tout. Je gage que s'il voulait se faire maçon, il saurait construire une maison comme une cage. — Je t'assure, nièce, répondit don Quichotte, que si ces pensées chevaleresques n'absorbaient pas mes cinq sens, il n'y aurait chose que je ne fisse, ni

curiosité qui ne sortit de mes mains, principalement des cages d'oiseaux et des cure-dents. »



En ce moment on entendit frapper à la porte, et l'une des femmes ayant demandé qui frappait, Sancho Panza répondit : « C'est moi. » A peine la gouvernante eut-elle reconnu sa voix, qu'elle courut se cacher pour ne pas le voir, tant elle le détestait. La nièce lui ouvrit, son seigneur don Quichotte alla le recevoir les bras ouverts, et revint s'enfermer avec lui dans sa chambre, où ils eurent un autre entretien qui ne le cède pas au précédent.



CHAPITRE VII.

De ce que traita don Quichotte avec son écuyer, ainsi que d'autres événements fameux.



A PEINE la gouvernante eut-elle vu Sancho Panza s'enfermer avec son seigneur, qu'elle devina l'objet de leurs menées. S'imaginant que de cette conférence devait sortir la résolution de leur troisième sortie, elle prit sa mante, et courut, toute pleine de trouble et de chagrin, chercher le bachelier Samson Carrasco, parce qu'il lui sembla qu'étant beau parleur et tout fraîchement ami de son maître, il pourrait mieux que personne lui persuader de laisser là un projet si insensé. Elle le trouva qui se promenait dans la cour de sa maison, et, dès qu'elle l'aperçut, elle se laissa tomber à ses pieds, haletante et désolée. Quand le bachelier vit de si grandes marques de trouble et de désespoir, « Qu'avez-vous, dame gouvernante? s'écria-t-il ; qu'est-il arrivé ? On dirait que vous vous sentez arracher l'âme. — Ce n'est rien, mon bon seigneur Samson, dit-elle, sinon que mon maître fuit, il fuit sans aucun doute. — Et par où fuit-il, madame? demanda Samson. S'est-il ouvert quelque partie du corps? — Il fuit, répondit-elle, par la porte de sa folie; je veux dire, seigneur bachelier de mon âme, qu'il veut décamper une autre fois, ce qui fera la troisième, pour chercher par le monde ce qu'il appelle de bonnes aventures, et je ne sais

vraiment comment il peut les nommer ainsi. La première fois, on nous l'a ramené posé de travers sur un âne, et tout moulu de coups. La seconde fois, il nous est revenu sur une charrette à bœufs, enfermé dans une cage, où il s'imaginait qu'il était enchanté. Il rentrait, le malheureux, dans un tel état, qu'il n'aurait pas été reconnu de la mère qui l'a mis au monde, sec, jaune, les yeux enfoncés jusqu'au fin fond de la cervelle, si bien que pour le faire un peu revenir il m'en a coûté plus de cinquante douzaines d'œufs, comme Dieu le sait, aussi bien que tout le monde, et surtout mes poules, qui ne me laisseront pas mentir. — Oh! cela, je le crois bien, répondit le bachelier, car elles sont si bonnes, si dodues et si bien élevées, qu'elles ne diraient pas une chose pour une autre, dussent-elles en crever. Enfin, dame gouvernante, il n'y a rien de plus, et il n'est pas arrivé d'autre malheur que celui que vous craignez pour le seigneur don Quichotte? — Non, seigneur, répliqua-t-elle. — Eh bien, ne vous mettez pas en peine, repartit le bachelier; mais retournez paisiblement chez vous, préparez-m'y quelque chose de chaud pour déjeuner, et chemin faisant, récitez l'oraison de sainte Apolline si vous la savez; je vous suivrai de près, et vous verrez merveille. — Jésus Maria! répliqua la gouvernante, vous dites que je récite l'oraison de sainte Apolline? ce serait bon si mon maître avait le mal de dents, mais il n'est pris que de la cervelle [374]. — Je sais ce que je dis, dame gouvernante, répondit Carrasco ; allez, allez, et ne vous mettez pas à disputer avec moi, puisque vous savez que je suis bachelier par l'université de Salamanque. » Là-dessus la gouvernante s'en retourna, et le bachelier alla sur-le-champ trouver le curé pour comploter avec lui ce qui se dira dans son temps.



Pendant celui que demeurèrent enfermés don Quichotte et Sancho, ils eurent l'entretien suivant, dont l'histoire fait, avec toute ponctualité, une relation véridique. Sancho dit à son maître : «Seigneur, je tiens enfin ma femme réluite à ce qu'elle me laisse aller avec Votre Grâce où il vous plaira de m'emmener. — Réduite, il faut dire, Sancho, dit don Quichotte, et non réluite. — Deux ou trois fois, si je m'en souviens bien, reprit Sancho, j'ai supplié Votre Grâces de ne pas me reprendre les paroles, si vous entendez ce que je veux dire avec elles, et, si vous ne m'entendez pas, de dire : Sancho, ou diable, parle autrement, je ne t'entends pas. Et alors, si je ne m'explique pas clairement, vous pourrez me reprendre, car je suis très-fossile. — Eh bien! je ne t'entends pas, Sancho, dit aussitôt don Quichotte, car je ne sais ce que veut dire, je suis très-fossile. — Très-fossile veut dire, reprit Sancho, que je suis très... comme ça. — Je t'entends encore moins maintenant, répliqua don Quichotte. — Ma foi, si vous ne pouvez m'entendre, dit Sancho, je ne sais comment le dire; c'est tout ce que je sais, et que Dieu m'assiste. — J'y suis, j'y suis, reprit don Quichotte; tu veux dire que tu es très-docile, que tu es si doux, si maniable, que tu prendras

l'avis que je te donnerai, et feras comme je t'enseignerai. — Je parie, s'écria Sancho, que dès l'abord vous m'avez saisi et compris, mais que vous vouliez me troubler pour me faire dire deux cents balourdises. — Cela pourrait bien être, répondit don Quichotte; mais, en définitive, que dit Thérèse? — Thérèse dit, répliqua Sancho, que je lie bien mon doigt avec le vôtre, et puis, que le papier parle et que la langue se taise, car ce qui s'attache bien se détache bien, et un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras. Et-moi je dis que si le conseil de la femme n'est pas beaucoup, celui qui ne le prend pas est un fou. — C'est ce que je dis également, répondit don Quichotte; allons, ami Sancho, continuez; vous parlez d'or aujourd' hui. — Le cas est, reprit Sancho, et Votre Grâce le sait mieux que moi, que nous sommes tous sujets à la mort, qu'aujourd'hui nous vivons et demain plus, que l'agneau s'en va aussi vite que le mouton, et que personne ne peut se promettre en ce monde plus d'heures de vie que Dieu ne veut bien lui en accorder; car la mort est sourde, et quand elle vient frapper aux portes de notre vie, elle est toujours pressée, et rien ne peut la retenir, ni prières, ni violences, ni sceptres, ni mitres, selon le bruit qui court et suivant qu'on nous le dit du haut de la chaire. — Tout cela est la pure vérité, dit don Quichotte; mais je ne sais pas où tu veux en venir. — J'en veux venir, reprit Sancho, à ce que Votre Grâce m'alloue des gages fixes, c'est-à-dire à ce que vous me donniez tant par mois pendant que je vous servirai, et que ces gages me soient payés sur vos biens. J'aime mieux cela que d'être à merci, car les récompenses viennent tard, ou mal, ou jamais, et, comme on dit, de ce que j'ai, que Dieu m'assiste. Enfin, je voudrais savoir ce que je gagne, peu ou beaucoup, car c'est sur un œuf que la poule en pond d'autres, et beaucoup de *peu* font un *beaucoup,* et tant qu'on gagne quelque chose on ne perd rien. A la vérité, s'il arrivait (ce que je ne crois ni n'espère) que Votre Grâce me donnât l'île qu'elle m'a promise, je ne suis pas si ingrat, et ne tire pas tellement les choses par les cheveux, que je ne consente à ce qu'on évalue le montant des revenus de cette île, et qu'on le rabatte de mes gages au marc la livre. — Ami Sancho, répondit don Quichotte, à bon rat bon chat [375]. — Je vous entends, dit Sancho, et je gage que vous voulez dire à bon chat bon rat; mais qu'importe, puisque vous m'avez compris? — Si bien compris, continua don Quichotte, que j'ai pénétré le fond de tes pensées, et deviné à quel blanc tu tires avec les innombrables flèches de tes proverbes. Écoute, Sancho, je te fixerais bien volontiers des gages, si j'avais trouvé dans quelqu'une des histoires des chevaliers errants un exemple qui

me fit découvrir ou me laissàt seulement entrevoir par une fente ce que leurs écuyers avaient coutume de gagner, par mois ou par année; mais, quoique j'aie lu toutes ces histoires ou la plupart d'entre elles, je ne me rappelle pas avoir lu qu'aucun chevalier errant eût fixé des gages à son écuyer. Je sais seulement que tous les écuyers servaient à merci, et que, lorsqu'ils y pensaient le moins, si la chance tournait bien à leurs maîtres, ils se trouvaient récompensés par une ile ou quelque chose d'équivalent, et que pour le moins ils attrapaient un titre et une seigneurie. Si, avec ces espérances et ces augmentations, il vous plaît, Sancho, de rentrer à mon service, à la bonne heure; mais si vous pensez que j'ôterai de ses gonds et de ses limites l'antique coutume de la chevalerie errante, je vous baise les mains. Ainsi donc, mon cher Sancho, retournez chez vous, et déclarez ma résolution à voire Thérèse. S'il lui plaît à elle et s'il vous plaît à vous de me servir à merci, *bene quidem*; sinon, amis comme devant : car si l'appàt ne manque point au colombier, les pigeons n'y manqueront pas non plus. Et prenez garde, mon fils, que mieux vaut bonne espérance que mauvaise possession, et bonne plainte que mauvais paiement. Je vous parle de cette manière, Sancho, pour vous faire entendre que je sais aussi bien que vous lâcher des proverbes comme s'il en pleuvait. Finalement, je veux vous dire, et je vous dis en effet, que si vous ne voulez pas me suivre à merci, et courir la chance que je courrai, que Dieu vous bénisse et vous sanctifie, je ne manquerai pas d'écuyers plus obéissants, plus empressés, et surtout moins gauches et moins bavards que vous. »



Lorsque Sancho entendit la ferme résolution de son maître, il sentit ses yeux se couvrir de nuages et les ailes du cœur lui tombèrent, car il s'était persuadé que son seigneur ne partirait pas sans lui pour tous les trésors du monde. Tandis qu'il était indécis et rêveur, Samson Carrasco entra, et, derrière lui, la gouvernante et la nièce, empressées de savoir par quelles raisons il persuaderait à leur seigneur de ne pas retourner à la quête des aventures. Samson s'approcha, et, toujours prêt à rire et à gausser, ayant embrassé don Quichotte comme la première fois, il lui dit d'une voix éclatante : «O fleur de la chevalerie errante! ô brillante lumière des armes! ô honneur et miroir de la nation espagnole! plaise à Dieu tout-puissant, suivant la formule, que la personne ou les personnes qui voudraient mettre obstacle à ta troisième sortie ne trouvent plus eux-mêmes de sortie dans le labyrinthe de leurs désirs, et qu'elles ne voient jamais s'accomplir ce qu'elles souhaitent le plus! » Et, se tournant vers la gouvernante, il lui dit: « Vous pouvez bien, dame gouvernante, vous dispenser de réciter l'oraison de sainte Apolline; je sais qu'il est arrêté, par une immuable détermination des sphères célestes, que le seigneur don Quichotte doit mettre à exécution ses hautes et nouvelles pensées. Je chargerais lourdement ma conscience si je ne persuadais à ce chevalier, et ne lui intimais au besoin, de ne pas tenir davantage au repos et dans la retraite la force de son bras valeureux et la bonté de son cœur imperturbable, pour qu'il ne prive pas plus longtemps le monde, par son retard, du redressement des torts, de la protection des

orphelins, de l'honneur des filles, de l'appui des veuves, du soutien des femmes mariées, et autres choses de la même espèce qui touchent, appartiennent et adhèrent à l'ordre de la chevalerie errante. Allons, sus, mon bon seigneur don Quichotte, chevalier beau et brave, qu'aujourd'hui plutôt que demain Votre Grandeur se mette en route. Si quelque chose manque pour l'exécution de vos desseins, je suis là, prêt à suppléer de mes biens et de ma personne, et s'il fallait servir d'écuyer à votre magnificence je m'en ferais un immense bonheur.»

Aussitôt don Quichotte, se tournant vers Sancho , «Ne te l'ai-je pas dit, Sancho, que j'aurais des écuyers de reste? Vois un peu qui s'offre à l'être: rien moins que l'inouï bachelier Samson Carrasco, joie et perpétuel boute-en-train des galeries universitaires de Salamanque, sain de sa personne, agile de ses membres, discret et silencieux, patient dans le chaud comme dans le froid, dans la faim comme dans la soif, ayant enfin toutes les qualités requises pour être écuyer d'un chevalier errant. Mais à Dieu ne plaise que, pour satisfaire mon goût, je renverse la colonne des lettres, que je brise le vase de la science, que j'arrache la palme des beaux-arts. Non, que le nouveau Samson demeure dans sa patrie; qu'en l'honorant, il honore aussi les cheveux blancs de son vieux père; et moi je me contenterai du premier écuyer venu, puisque Sancho ne daigne plus venir avec moi. — Si fait, je daigne, s'écria Sancho, tout attendri et les yeux pleins de larmes; oh! non, ce n'est pas de moi, mon seigneur, qu'on dira : Pain mangé, compagnie faussée. Je ne viens pas, Dieu merci, de race ingrate; tout le monde sait, et mon village surtout, quels furent les Panza dont je descends; d'autant plus que je connais et reconnais à beaucoup de bonnes oeuvres, et plus encore à de bonnes paroles, le désir qu'a Votre Grâce de me faire merci; et si je me suis mis en compte de tant et à quand au sujet de mes gages, ç'a été pour complaire à ma femme; car dès qu'elle se met dans la tête de vous persuader une chose, il n'y a pas de maillet qui serre autant les cercles d'une cuve ' qu'elle vous serre le bouton pour que vous fassiez ce qu'elle veut. Mais enfin, l'homme doit être homme, et la femme femme; et puisque je suis homme en quelque part que ce soit, sans qu'il me soit possible de le nier, je veux l'être aussi dans ma maison, en dépit de quiconque y trouverait à redire. Ainsi, il n'y a plus rien à faire, sinon que Votre Grâce couche par écrit son testament et son codicille, en manière qu'il ne se puisse rétorquer [376], et mettons-nous tout de suite en route, pour ne pas laisser dans la peine l'âme du seigneur Samson, qui dit que sa

conscience l'oblige il persuader à Votre Grâce de sortir une troisième fois à travers ce monde. Quant à moi, je m'offre de nouveau à servir Votre Grâce fidèlement et loyalement, aussi bien et mieux encore qu'aucun écuyer ait servi chevalier errant dans les temps passés et présents. »

Le bachelier resta tout émerveillé quand il entendit de quelle manière parlait Sancho Panza; car, bien qu'ayant lu la première histoire de son maître, il ne pouvait s'imaginer que Sancho fût aussi gracieux qu'il y est. dépeint. Mais en le voyant dire un testament et un codicille qu'on ne puisse rétorquer, au lieu d'un testament qu'on ne puisse révoquer, il crut tout ce qu'il avait lu sur son compte, et le tint bien décidément pour un des plus solennels insensés de notre siècle. Il dit même, entre ses dents, que deux fous tels que le maître et le valet ne s'étaient jamais vus au monde.

Finalement, don Quichotte et Sancho s'embrassèrent et restèrent bons amis; puis, sur l'avis et de l'agrément du grand Carrasco, qui était devenu leur oracle, il fut décidé qu'ils partiraient sous trois jours. Ce temps suffisait pour se munir de toutes les choses nécessaires au voyage, et pour chercheur une salade à visière; car don Quichotte voulait absolument en porter une. Samson s'offrit à la lui procurer, parcequ'il savait, dit-il, qu'un de ses amis qui en avait une ne la lui refuserait pas, bien qu'elle fût plus souillée par la rouille et la moisissure que luisante et polie par l'émeri.

Les malédictions que donnèrent au bachelier la gouvernante et la nièce furent sans mesure et sans nombre. Elles s'arrachèrent les cheveux, s'égratignèrent le visage, et, à la façon des pleureuses qu'on louait pour les enterrements [377], elles se lamentaient sur le départ de leur seigneur, comme si c'eût été sur sa mort. Le projet qu'avait Samson, en lui persuadant de se mettre encore une fois en campagne, était de faire ce que l'histoire rapportera plus loin; tout cela sur le conseil du curé et du barbier, avec lesquels il s'était consulté d'abord. Enfin, pendant ces trois jours, don Quichotte et Sancho se pourvurent de ce qui leur sembla convenable; puis, ayant apaisé, Sancho sa femme, don Quichotte sa gouvernante et sa nièce, un beau soir, sans que personne les vit, sinon le bachelier, qui voulut les accompagner à une demi-lieue du village, ils prirent le chemin du Toboso, don Quichotte sur son bon cheval Rossinante, Sancho sur son ancien grison, le bissac bien fourni de provisions touchant la bucolique, et la bourse pleine de l'argent que lui avait donné don Quichotte, pour ce qui pouvait arriver. Samson embrassa le chevalier, et le supplia de lui faire savoir sa bonne ou sa mauvaise fortune, pour s'attrister de l'une et se réjouir de l'autre, comme

l’exigeaient les lois de leur amitié. Don Quichotte lui en ayant fait la promesse, Samson prit la route de son village, et les deux autres celle de la grande ville du Toboso.


BIBLIOTHÈQUE ROYALE

CHAPITRE VIII,

Où l'on raconte ce qui arriva à don Quichotte tandis qu'il allait voir sa dame Dulcinée du Toboso.



BÉNI soit le tout-puissant Allah! s'écrie Hamet Ben-Engeli au commencement de ce huitième chapitre; béni soit Allah! répète-t-il à trois reprises. Puis il ajoute que, s'il donne à Dieu ces bénédictions, c'est en voyant qu'à la fin il tient en campagne don Quichotte et Sancho, et que les lecteurs de son agréable histoire peuvent compter que désormais commencent les exploits du seigneur et les facéties de l'écuyer. Il les invite à oublier les prouesses passées de l'ingénieux hidalgo, pour donner toute leur attention à ses prouesses futures, lesquelles commencent dès à présent sur le chemin du Toboso, comme les autres commencèrent jadis dans la plaine de Montiel. Et vraiment ce qu'il demande est peu de chose en comparaison de ce qu'il promet. Puis il continue de la sorte :

Don Quichotte et Sancho restèrent seuls; et Samson Carrasco, s'était à peine éloigné, que Rossinante se mit à hennir et le grison à braire, ce que les deux voyageurs, chevalier et écuyer, tinrent à bon signe et à très-favorable augure. Cependant, s'il faut dire toute la vérité, les soupirs et les braiements du grison furent plus nombreux et plus forts que les hennissements du bidet, d'où Sancho conclut que son bonheur devait surpasser celui de son maître,

fondant cette opinion sur je ne sais quelle astrologie judiciaire, qu'il savait peut-être, bien que l'histoire ne s'en explique pas. Seulement, on lui entendit souvent, dire que, quand il trébuchait ou tombait, il aurait été bien aise de ne pas être sorti de sa maison, parce qu'à trébucher ou à tomber on ne tirait d'autre profit que de déchirer son soulier ou de se rompre les côtes; et, ma foi, tout sot qu'il fût, il n'allait pas en cela fort loin du droit chemin.

Don Quichotte lui dit : « Ami Sancho, plus nous avançons, plus la nuit se ferme; elle va devenir plus noire qu'il ne faudrait pour qu'avec le point du jour nous pussions apercevoir le Toboso. C'est là que j'ai résolu d'aller avant de m'engager dans aucune aventure; là je demanderai l'agrément et la bénédiction de la sans pareille Dulcinée, et avec cet agrément, je pense et crois fermement mettre à bonne fin toute périlleuse aventure; car rien, dans cette vie ne rend plus braves les chevaliers errants que de se voir favorisés de leurs dames. — Je le crois bien ainsi, répondit Sancho; mais il me semble fort difficile que Votre Grâce puisse lui parler et avoir avec elle une entrevue, en un lieu du moins où vous puissiez recevoir sa bénédiction, à moins qu'elle ne vous la donne par-dessus les murs de la basse-cour ou je la vis la première fois, quand je lui portai la lettre qui contenait les nouvelles des folies et des extravagances que faisait Votre Grâce dans le cœur de la Sierra-Morena. — Des murs de basse-cour, dis-tu, Sancho! reprit don Quichotte. Quoi ! tu t'es mis dans la tête que c'était là ou par là que tu avais vu cette fleur jamais dignement louée de gentillesse et de beauté? Ce ne pouvaient être que des galeries ou des corridors, ou des vestibules de riches et somptueux palais. — Cela se peut bien, répondit Sancho, mais ils m'ont paru des murs de basse-cour, si je n'ai pas perdu la mémoire. — En tout cas, allons-y, Sancho, répliqua don Quichotte; pourvu que je la voie, il m'est aussi égal que ce soit par des murs de basse-cour que par des balcons ou des grilles de jardin; quelque rayon du soleil de sa beauté qui arrive à mes yeux, il éclairera mon entendement et fortifiera mon cœur de façon que je reste unique et sans égal pour l'esprit et pour la vaillance. — Eh bien, par ma foi, seigneur, répondit Sancho, quand j'ai vu ce soleil de madame Dulcinée du Toboso, il n'était pas assez clair pour jeter aucun rayon. C'était sans doute parce que Sa Grâce étant à cribler ce grain que je vous ai dit, la poussière épaisse qui en sortait se mit comme un nuage devant sa face, et l'obscurcit. — Comment! Sancho, s'écria don Quichotte, tu persistes à penser, à croire, à dire et à prétendre que ma dame Dulcinée criblait du blé, tandis que c'est un exercices et un métier tout à fait étrangers à ce que font

et doivent faire les personnes de qualité, lesquelles sont réservées à d'autres exercices et à d'autres passe-temps qui montrent, à portée de mousquet, l'élévation de leur naissance. Oh! que tu te rappelles mal, Sancho, ces vers de notre poëte [378], où il nous dépeint les ouvrages délicats que faisaient dans leur séjour de cristal ces quatre nymphes qui sortirent la tête des ondes du Tage, et s'assirent sur la verte prairie pour travailler à ces riches étoffes que nous décrit l'ingénieux poète, et qui étaient tissues d'or, de soie et de perles. Ainsi devait être l'ouvrage de ma dame, quand tu la vis, à moins que l'envie que porte à tout ce qui me regarde un méchant enchanteur ne change et ne transforme sous des figures différentes toutes les choses qui pourraient me faire plaisir. Aussi je crains bien que, dans cette histoire de mes exploits qui circule imprimée, si par hasard elle a pour auteur quelque sage, mon ennemi, celui-ci n'ait mis des choses pour d'autres, mêlant mille mensonges il une vérité, et s'égarant à conter d'autres actions que celles qu'exige la suite d'une histoire véritabte. O envie, racine de tous les maux, et ver rongeur de toutes les vertus! Tous les vices, Sancho, portent avec eux je ne sais quoi d'agréable; mais celui de l'envie ne porte que des déboires, des rancunes et des rages furieuses. — C'est justement là ce que je dis, répliqua Sancho, et je parie que, dans cette légende ou histoire que le bachelier Carrasco dit avoir vue de nous, mon honneur roule comme voiture versée, pêle-mêle d'un côté, et de l'autre balayant les rues. Eh bien! foi de brave homme, je n'ai pourtant jamais dit de mal d'aucun enchanteurs, et je n'ai pas assez de biens pour faire envie à personne. Il est vrai que je suis un peu malicieux, et que j'ai mon petit grain de coquinerie. Mais tout cela se couvre et se cache sous le grand manteau de ma simplicité, toujours naturelle et jamais artificieuse. Quand je n'aurais d'autre mérite que de croire, comme j'ai toujours cru, sincèrement et fermement, en Dieu et en tout ce que croit la sainte Église catholique romaine, et d'être, comme je le suis, ennemi mortel des juifs, les historiens devraient me faire miséricorde, et me bien traiter dans leurs écrits. Mais, au reste, qu'ils disent ce qu'ils voudront; nu je suis né, nu je me trouve, je ne perds ni ne gagne; et pour me voir mis en livre, circulant par ce monde de main en main, je me soucie comme d'une figue qu'on dise de moi tout ce qu'on voudra. — Cela ressemble, Sancho, reprit don Quichotte, à l'histoire d'un fameux poète de ce temps-ci, lequel, ayant fait une maligne satire contre toutes les dames courtisanes, omit d'y comprendre et d'y nommer une dame de qui l'on pouvait douter si elle l'était ou non. Celle-ci, voyant qu'elle n'était pas sur

la liste de ces dames, se plaignit au poëte, lui demanda ce qu'il avait vu en elle qui l'eût empêché de la mettre au nombre des autres, et le pria d'allonger la satire pour lui faire place, sinon qu'il prît garde à lui. Le poète lui donna satisfaction, et l'arrangea mieux que n'eussent fait des langues de duègnes; alors la dame demeura satisfaite en se voyant célèbre, quoique infâme. A ce propos vient aussi l'histoire de ce berger qui, seulement pour que son nom vécût dans les siècles à venir, incendia le fameux temple de Diane à Éphèse, lequel était compté parmi les sept merveilles du monde. Malgré l'ordre qui fut donné que personne ne nommât ce berger, de vive voix ou par écrit, afin qu'il n'atteignit pas le but de son désir, cependant on sut qu'il s'appelait Érostrate. On peut encore citer à ce sujet ce qui arriva à Rome au grand empereur Charles-Quint, avec un gentilhomme de cette ville. L'empereur voulut voir ce fameux temple de la Rotonde qu'on appela, dans l'antiquité, temple de tous les dieux, et maintenant, sous une meilleure invocation, temple de tous les saints [379]. C'est l'édifice le mieux conservé et le plus complet qui soit resté de tous ceux qu'éleva le paganisme à Rome, celui qui rappelle le mieux la grandeur et la magnificence de ses fondateurs. Il est construit en coupole, d'une étendue immense, et très-bien éclairé, quoique la lumière ne lui arrive que par une fenêtre, ou, pour mieux dire, une claire-voie ronde, qui est au sommet. C'était de là que l'empereur regardait l'édifice, ayant à ses côtés un gentilhomme romain qui lui expliquait les détails et les curiosités de ce chef-d' œuvre d'architecture. Quand l'empereur eut quitté la claire-voie, le gentilhomme lui dit : « Mille fois, sacrée Majesté, le désir m'est venu de saisir Votre Majesté dans mes bras, et de me précipiter de cette ouverture en bas, pour laisser de moi une éternelle renommée dans le monde. — Je vous remercie beaucoup, répondit l'empereur de n'avoir pas exécuté cette mauvaise pensée; désormais je ne vous mettrai plus dans le cas de faire une autre épreuve de votre loyauté. Ainsi, je vous ordonne de ne plus m'adresser la parole et de n'être jamais où je serai. » Après avoir dit cela, il lui accorda une grande faveur. Je veux dire, Sancho, que l'envie de faire parler de soi est prodigieusement active et puissante. Que penses-tu qui précipita du haut du pont, dans les flots profonds du Tibre, Horatius Coclès, tout chargé du poids de ses armes? qui brûla la main de Mutius Scœvola ? qui poussa Curtius à se jeter dans l'abime ardent qui s'était ouvert au milieu de Rome? qui fit, en dépit de tous les augures contraires[380], passer le Rubiconà à Jules-César? et, pour

prendre un exemple plus moderne, qui, faisant couler à fond leurs vaisseaux, laissa sans retraite et sans appui les vaillants Espagnols que guidait le grand Cortez dans le nouveau monde? Tous ces exploits, et mille autres encore, furent et seront l'œuvre de la renommée que les mortels désirent pour récompense, et comme une partie de l'immortalité que méritent leurs hauts laits. Cependant, nous autres chrétiens catholiques et chevaliers errants, nous devons plutôt prétendre à la gloire des siècles futurs, qui est éternelle dans les régions éthérées des cieux, qu'à la vanité de la renommée qui s'obtient dans ce siècle présent et périssable. Car enfin, cette renommée, si longtemps qu'elle dure, doit périr avec le monde lui-même, dont la fin est marquée. Ainsi donc, ô Sancho, que nos actions ne sortent point des bornes tracées par la religion chrétienne que nous professons. Nous devons tuer l'orgueil dans les géants; nous devons vaincre l'envie par la générosité et la grandeur d'âme, la colère par le sang-froid et la quiétude d'esprit, la gourmandise et le sommeil en mangeant peu et en veillant beaucoup, l'incontinence et la luxure par la fidélité que nous gardons à celles que nous avons faites dames de nos pensées, la paresse en courant les quatre parties du monde, cherchant les occasions qui puissent nous rendre, outre bons chrétiens, fameux chevaliers. Voilà, Sancho, les moyens d'atteindre au faite glorieux où porte la bonne renommée.



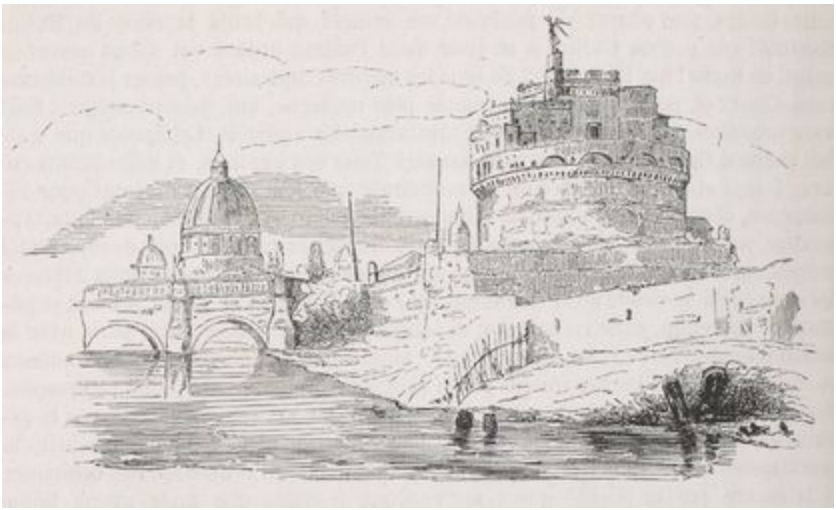


— Tout ce que Votre Grace a dit jusqu'à présent, reprit Sancho, je l'ai parfaitement compris. Cependant, je voudrais que vous eussiez la complaisance de m'absoudre un doute qui vient de me tomber dans l'esprit. — Résoudre, tu veux dire, Sancho, répondit don Quichotte. Eh bien, à la bonne heure, parle, et je te répondrai du mieux que je pourrai le faire. — Dites-moi, seigneur, poursuivit Sancho, ces Juillet, ces Août [381] et tous ces chevaliers à prouesses dont vous avez parlé, et qui sont déjà morts, où sont-ils à présent? — Les gentils, répliqua don Quichotte, sont, sans aucun doute, en enfer; les chétiens, s'ils ont été bons chretiens, sont dans le purgatoire ou dans le ciel. — Voilà qui est bien, reprit Sancho; mais sachons maintenant une chose: les sépultures où reposent les corps de ces gros seigneurs ont-elles à leur porte des lampes d'argent, et les murailles de leurs chapelles sont-elles ornées de béquilles, de suaires, de chevelures, de jambes et d'yeux en cire? Si ce n'est pas de cela, de quoi sont-elles ornées? »

Don Quichotte répondit : « Les sépulcres des gentils ont été, pour la plupart, des temples fastueux. Les cendres de Jules César furent placées sur une pyramide en pierre d'une grandeur démesurée, qu'on appelle aujourd'hui à Rome l'aiguille de Saint-Pierre [382]. L'empereur Adrien eut pour sépulture un château grand comme un gros village, qui fut appelé moles *Hadriani*, et qui est maintenant le château Saint-Ange. La reine Artémise fit ensevelir son mari Mausole dans un sépulcre qui passa pour une des sept merveilles du monde. Mais aucune de ces sépultures, ni

beaucoup d'autres qu'eurent les gentils, n'ont été ornées de suaires et d'autres offrandes, qui montrent que ceux qu'elles renferment soient devenus des saints. — Nous y voilà! répliqua Sancho : dites-moi maintenant quel est le plus beau, de ressusciter un mort ou de tuer un géant? — La réponse est toute prête, repartit don Quichotte : c'est de ressusciter un mort. — Ah! je vous tiens! s'écria Sancho. Ainsi, la renommée de ceux qui ressuscitent les morts, qui donnent la vue aux aveugles, qui redressent les boiteux, qui rendent la santé aux malades, de ceux dont les sépultures sont éclairées par des lampes, dont les chapelles sont remplies d'âmes dévotes qui adorent à genoux leurs reliques, la renommée de ceux-là, dis-je, vaudra mieux, pour ce siècle et pour l'autre, que celle qu'ont laissée et que laisseront autant d'empereurs idolâtres et de chevaliers errants qu'il y en ait dans le monde. — Cest une vérité que je confesse également, répondit don Quichotte. — Eh bien, cette renommée, continua Sancho, ces grâces, ces priviléges, ou comme vous voudrez appeler cela, appartiennent aux corps et aux reliques des saints, auxquels l'approbation et la dispense de notre sainte mère Église accorde des lampes, des cierges, des suaires, des béquilles , des chevelures, des yeux, des jambes, qui grandissent leur renommée chrétienne et augmentent la dévotion des fidèles. C'est sur leurs épaules que les rois portent les reliques des saints [383] ; ils baisent les fragments de leurs os, et ils en décorent leurs oratoires, ils en enrichissent leurs autels. — Et que faut-il conclure, Sancho, de tout ce que tu viens de dire? demanda don Quichotte. — Que nous ferions mieux, répondit Sancho, de nous adonner à devenir saints; nous atteindrions plus promptement la renommée à laquelle nous prétendons. Faites attention, seigneur, qu'hier ou avant-hier (il y a si peu de temps qu'on peut le dire ainsi), l'Église a canonisé et béatifié deux petits moines déchaussés [384], si bien qu'on tient à grand bonheur de baiser ou même de toucher les chaînes de fer dont ils ceignaient et tourmentaient leur corps, et que ces chaînes sont, à ce qu'on dit, en plus grande vénération que l'épée de Roland, qui est dans la galerie d'armes du roi notre seigneur, que Dieu conserve. Ainsi donc, mon seigneur, il vaut mieux être humble moinillon, de quelque ordre que ce soit, que valeureux chevalier errant : on obtient plus de Dieu avec deux douzaines de coups de discipline qu'avec deux mille coups de lances, qu'on les donne à des géants ou à des vampires et des andriaques. — J'en conviens, répondit don Quichotte; mais nous ne pouvons pas tous être moines, et Dieu n'a pas qu'un chemin pour mener ses

élus au ciel. La chevalerie est un ordre religieux, et il y a des saints chevaliers dans le paradis. — Oui, reprit Sancho, mais j'ai ouï dire qu'il y a plus de moines au ciel que de chevaliers errants. — C'est que le nombre des religieux est plus grand que celui des chevaliers, répliqua don Quichotte. — Il y a pourtant bien des gens qui errent, dit Sancho. — Beaucoup, répondit don Quichotte, mais peu qui méritent le nom de chevalier. »



Ce fut dans cet entretien et d'autres semblables qu'ils passèrent cette nuit et le jour suivant, sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être conté, ce qui ne chagrina pas médiocrement don Quichotte. Enfin, le second jour, à l'entrée de la nuit, ils découvrirent la grande cité du Toboso. Cette vue réjouit l'âme de don Quichotte et attrista celle de Sancho, car il ne connaissait pas la maison de Dulcinée, et n'avait vu la dame de sa vie, pas plus que son seigneur; de façon que, l'un pour la voir, et l'autre pour ne l'avoir pas vue, ils étaient tous deux inquiets et agités, et Sancho n'imaginait pas ce qu'il aurait à faire quand son maître l'enverrait au Toboso. Finalement, don Quichotte résolut de n'entrer dans la ville qu'à la nuit fermée. En attendant l'heure, ils restèrent cachés dans un bouquet de chênes qui est proche du Toboso, et, le moment venu, ils entrèrent dans la ville, où il leur arriva des choses qui peuvent s'appeler ainsi.





CHAPITRE IX.

Où l’on raconte ce que l’on y verra.



IL était tout juste minuit [385], ou à peu près, quand don Quichotte et Sancho quittèrent leur petit bois et entrèrent dans le Toboso. Le village était enseveli dans le repos et le silence, car tous les habitants dormaient comme des souches. La lune se trouvait être à demi claire, et Sancho aurait bien voulu qu’elle fût tout à fait noire, pour trouver dans son obscurité une excuse à ses sottises. On n’entendait dans tout le pays que des aboiements de chiens qui assourdissaient don Quichotte et troublaient le cœur de Sancho. De temps en temps, un âne se mettait à braire, des cochons à grogner, des chats à miauler, et tous les bruits de ces voix différentes s’augmentaient par le silence de la nuit. L’amoureux chevalier les prit à mauvais augure. Cependant il dit à Sancho : « Conduis-nous au palais de Dulcinée, mon fils Sancho, peut-être la trouverons-nous encore éveillée. — A quel diable de palais faut-il vous conduire, corps du soleil? s’écria Sancho; celui où j’ai vu Sa Grandeur n’était qu’une très-petite maison. — Sans doute, reprit don Quichotte, elle s’était retirée dans quelque petit appartement de son alcazar [386], pour s’y récréer dans la solitude avec ses femmes, comme c’est l’usage et la coutume des hautes dames et des princesses. — Seigneur, dit Sancho, puisque Votre Grâce veut à toute force que la maison de madame Dulcinée, soit un alcazar, dites-moi, est-ce l’heure d’en trouver la porte ouverte? Ferons-nous bien de frapper à

tour de bras pour qu'on nous entende et qu'on nous ouvre, au risque de mettre tout le monde en rumeur et en alarme? Est-ce que, par hasard, nous allons frapper à la porte de nos donzelles, comme font les amants à prix d'or, qui arrivent, frappent et entrent à toute heure, si tard qu'il soit? — Trouvons d'abord l'alcazar, répliqua don Quichotte; alors je te dirai, Sancho, ce qu'il sera bon que nous fassions. Mais, tiens, ou je ne vois guère, ou cette masse qui donne cette grande ombre qu'on aperçoit là-bas doit être le palais de Dulcinée. — Eh bien, que Votre Grâce nous mène, repondit Sancho; peut-être en sera-t-il ainsi; et pourtant, quand ·je l'aurai vu avec les yeux et touché avec les mains, j'y croirai comme je crois qu'il fait jour maintenant. »

Don Quichotte marcha devant, et quand il eut fait environ deux cents pas, il trouva la masse qui projetait la grande ombre. Il vit une haute tour, et reconnut aussitôt que cet édifice n'était pas un alcazar, mais bien l'église paroissiale du pays. « C'est l'église, Sancho, dit-il, que nous avons rencontrée. — Je le vois bien, répondit Sancho, et plaise à Dieu que nous ne rencontrions pas aussi notre sépulture, car c'est un mauvais signe que de courir les cimetières à ces heures-ci, surtout quand ,j'ai dit à Votre Grâce, si je m'en souviens bien, que la maison de cette dame doit être dans un cul-de-sac. — Maudit sois-tu de Dieu! s'écria don Quichotte. Où donc as-tu trouvé, nigaud, que les alcazars et les palais des rois soient bâtis dans des culs-de-sac ? — Seigneur, répondit Sancho, à chaque pays sa mode; peut-être est-ce l'usage au Toboso de bâtir dans des culs-de-sac les palais et les grands édifices. Aussi, je supplie Votre Grâce de me laisser chercher par ces rues et ces ruelles que je verrai devant moi; peut-être trouverai-je en quelque coin cet alcazar que je voudrais voir mangé des chiens, tant il nous fait donner au diable. — Parle avec respect, Sancho, des choses de ma dame, dit don Quichotte; passons la fête en paix, et ne jetons pas le manche après la cognée. — Je tiendrai ma langue, reprit Sancho; mais avec quelle patience pourrais-je supporter que Votre Grâce veuille à toute force que, pour une fois que j'ai vu la maison de notre maîtresse, je la reconnaisse de but en blanc, et que je la trouve au milieu de la nuit, tandis que vous ne la trouvez pas, vous, qui l'avez vue des milliers de fois? — Tu me feras désespérer, Sancho! s'écria don Quichotte. Viens çà, hérétique; ne t'ai-je pas dit mille et mille fois que de ma vie je n'ai vu la sans pareille Dulcinée, que je n'ai jamais franchi le seuil de son palais, qu'enfin je ne suis amoureux que par ouï-dire, et sur la grande renommée qu'elle a de beauté et

d’esprit? — Maintenant je le saurai, répondit Sancho, et je dis que, puisque Votre Grâce ne l’a pas vue, moi je ne l’ai pas vue davantage. — Cela ne peut être, répliqua don Quichotte, car tu m’as dit pour le moins que tu l’avais vue criblant du blé, quand tu me rapportas la réponse de la lettre que tu lui portais de ma part. — Ne faites pas attention à cela, seigneur, repartit Sancho; il faut que vous sachiez que ma visite fut aussi par ouï-dire, aussi bien que la réponse que je vous rapportai. car je ne sais pas plus ce qu’est madame Dulcinée que de donner un coup de poing dans la lune. — Sancho, Sancho! s’écria don Quichotte, il y a des temps pour plaisanter et des temps où les plaisanteries viennent fort mal à propos. Ce n’est pas, j’imagine, parce que je dis que je n’ai jamais vu ni entretenu la dame de mon âme, qu’il t’est permis de dire également que tu ne l’as ni vue ni entretenue, quand c’est tout le contraire, comme tu le sais bien.»



Tandis que nos deux aventuriers en étaient là de leur entretien, ils virent passer auprès d’eux un homme avec deux mules; et, au bruit que faisait la charrue que traînaient ces animaux, ils jugèrent que ce devait être quelque

laboureur qui s'était levé avant le jour pour aller à sa besogne : ils ne se trompaient pas. Tout en cheminant, le laboureur chantait ce vieux *romance* qui dit : «Il vous en a cuit, Français, « à la chasse de Roncevaux [387]. » «Qu'on me tue, Sancho, s'écria don Quichotte, s'il nous arrive quelque chose de bon cette nuit; entends-tu ce que chante ce manant? — Oui, je l'entends, répondit Sancho; mais que fait à notre affaire la chasse de Roncevaux? il pouvait aussi bien chanter le romance de Calaïnos [388] ; ce serait la même chose pour le bien ou le mal qui peut nous en arriver. »



Le laboureur approcha sur ces entrefaites, et don Quichotte lui demanda: «Sauriez-vous me dire, mon cher ami (que Dieu vous donne toutes sortes de prospérités!), où sont par ici les palais de la sans pareille princesse dona Dulcinée du Toboso? — Seigneur, répondit le passant, je ne suis pas du pays, et il y a peu de jours que j'y suis venu me mettre au service d'un riche laboureur pour travailler aux champs. Mais, tenez, dans cette maison vis-à-vis demeurent le curé et le sacristain du village; entre eux deux ils sauront bien vous indiquer cette madame la princesse, car ils ont la liste de tous les bourgeois du Toboso; quoiqu'à vrai dire je ne croie pas que dans le pays il demeure une seule princesse, mais beaucoup de dames de qualité, oh! pour le sùr, dont chacune d'elles peut bien être princesse dans sa maison. — Eh bien, c'est parmi ces dames, reprit don Quichotte, que doit être, mon ami,

celle dont je m'informe auprès de vous. — Cela se peut bien, reprit le laboureur; mais adieu, car le jour vient. » Et, fouettant ses mules, il s'en alla sans attendre d'autres questions.

Sancho, qui vit que son maître était indécis et fort peu content, «Seigneur, lui dit-il, voilà le jour qui approche, et il ne serait pas prudent que le soleil nous trouvât dans la rue. Il vaut mieux que nous sortions de la ville, et que Votre Grâce s'embusque dans quelque bois près d'ici. Je reviendrai de jour, et je ne laisserai pas un recoin dans tout le pays où je ne cherche le palais ou l'alcazar de ma dame. Je serais bien malheureux si je ne le trouvais pas; et quand je l'aurai trouvé, je parlerai à Sa Grâce, et je lui dirai où et comment vous attendez qu'elle arrange et règle de quelle façon vous pouvez la voir sans détriment de son honneur et de sa réputation. — Tu as dit, Sancho, s'écria don Quichotte, un millier de sentences enveloppées dans le cercle de quelques paroles. Je reçois et j'accepte de bon cœur le conseil que tu viens de me donner. Viens, mon fils, allons chercher un endroit où je m'embusque, tandis que tu reviendras, comme tu dis, chercher, voir et entretenir madame, dont la courtoisie et la discrétion me font espérer plus que de miraculeuses faveurs. »

Sancho grillait d'envie de tirer son maître hors du pays, de crainte qu'il ne vint à découvrir le mensonge de cette réponse qu'il lui avait remise de la part de Dulcinée, dans la Sierra-Morena. Il se hâta donc de l'emmener, et, à deux milles environ, ils trouvèrent un petit bois où don Quichotte s'embusqua pendant que Sancho retournait à la ville. Mais il lui arriva dans son ambasade des choses qui demandent et méritent un nouveau crédit.



CHAPITRE X.

Où l’on raconte quel moyen prit l’indistrieux Sancho pour enchanter madame Dulcinée, avec d’autres événements non moins risibles que véritables.



EN arrivant à raconter ce que renferme le présent chapitre, l’auteur de cette grande histoire dit qu’il aurait voulu le passer sous silence, dans la crainte de n’être pas cru parce que les folies de don Quichotte touchèrent ici au dernier terme que puissent atteindre les plus grandes qui se puissent imaginer, et qu’elles allèrent même deux portées d’arquebuse au delà. Mais finalement, malgré cette appréhension, il les écrivit de la même manière que le chevalier les avait faites, sans ôter ni ajouter à l’histoire un atome de la vérité, et sans se soucier davantage du reproche qu’on pourrait lui adresser d’avoir menti. Il eut raisons, parce que la vérité, si fine qu’elle soit, ne casse jamais, et qu’elle nage sur le mensonge comme l’huile au-dessus de l’eau.

Continuant donc son récit, l’historien dit qu’aussitôt que don Quichotte se fut embusqué dans le bosquet, bois ou forêt proche du Toboso, il ordonna à Sancho de retourner à la ville, et de ne point reparaître en sa présence qu’il n’eût d’abord parlé de sa part à sa dame, pour la prier de vouloir bien se laisser voir de son captif chevalier, et de daigner lui donner sa bénédiction, afin qu’il pût se promettre une heureuse issue dans toutes les entreprises qu’il affronterait désormais. Sancho se chargea de ce que lui commandait son maître, et promit de lui rapporter une aussi bonne réponse

que la première fois. « Va, mon fils, répliqua don Quichotte, et ne te trouble point quand tu te verras devant la lumière du soleil de beauté à la quête de qui tu vas, heureux par-dessus tous les écuyers du monde ! Aie bonne mémoire, et rappelle-toi bien comment elle te recevra, si elle change de couleur pendant que tu exposeras l'objet de ton ambassade, si elle se trouble et rougit en entendant mon nom. Dans le cas où tu la trouverais assise sur la riche estrade d'une femme de son rang, regarde si elle ne peut tenir en place sur ses coussins; mais si elle est debout, regarde si elle se pose tantôt sur un pied, tant sur l'autre, si elle répète deux ou trois fois la réponse qu'elle te donnera, si elle la change de douce en amère, et d'aigre en amoureuse; si elle porte la main à sa chevelure pour l'arranger, quoiqu'elle ne soit pas en désordre. Finalement, mon fils, remarque avec soin toutes ses actions, tous ses mouvements; car, si tu me les rapportes bien tels qu'ils se sont passés, j'en tirerai la connaissance de ce qu'elle a de caché dans le fond du cœur au sujet de mes amours. Il faut que je t'apprenne, Sancho, si tu l'ignores, que les gestes et les mouvements extérieurs qui échappent aux amants, quand on parle de leurs amours, sont de fidèles messagers qui apportent des nouvelles de ce qui se passe dans l'intérieur de leur âme. Pars, ami; sois guidé par un plus grand bonheur que le mien, et ramené par un meilleur succès que celui que je resterai à espérer et à craindre dans cette amère solitude où tu me laisses.

— J'irai et je reviendrai vite, répondit Sancho. Voyons, seigneur de mon âme, laissez gonfler un peu ce petit cœur qui ne doit pas être maintenant plus gros qu'une noisette. Considérez ce qu'on a coutume de dire, que bon cœur brise mauvaise fortune, et qu'où il n'y a pas de lard, il n'y a pas de crochet pour le pendre. On dit aussi: Où l'on s'y attend le moins, saute le lièvre. Je dis cela parce que si, cette nuit, nous n'avons pas trouvé le palais ou l'alcazar de ma dame, maintenant qu'il est jour, j'espère le trouver quand j'y penserai le moins; et quand je l'aurai trouvé, laissez-moi démêler mes flûtes avec elle. — Assurément, Sancho, reprit don Quichotte, tu amènes les proverbes si bien à propos sur ce que nous traitons, que je ne dois pas demander à Dieu plus de bonheur en ce que je désire. »

A ces mots, Sancho tourna le dos, et bàtonna son grison, tandis que don Quichotte restait à cheval, s'appuyant sur ses étriers et sur le bois de sa lance, la tête pleine de tristes et confuses pensées. Nous le laisserons là, pour aller avec Sancho, lequel s'éloignait de son seigneur non moins pensif et troublé qu'il ne le laissait; tellement qu'à peine hors du bois, il tourna la

tête, et, voyant que don Quichotte n'était plus en vue, il descendit de son âne, s'assit au pied d'un arbre, et commença de la sorte à se parler à lui-même : «Maintenant, mon frère Sancho, sachons un peu où va Votre Grâce. Allez-vous chercher quelque âne que vous ayez perdu ? — Non, assurément. — Eh bien! qu'allez-vous donc chercher? — Je vais chercher comme qui dirait une princesse, et en elle le soleil de la beauté et toutes les étoiles du ciel. — Et où pensez-vous trouver ce que vous dites là, Sancho? — Où? dans la grande ville du Toboso. — C'est fort bien; et de quelle part l'allez-vous chercher? — De la part du fameux don Quichotte de la Manche, qui défait les torts, qui donne à boire à ceux qui ont faim et à manger à ceux qui ont soif. — C'est encore très-bien ; mais savez-vous sa demeure, Sancho? — Mon maître dit que ce doit être un palais royal ou un superbe alcazar. — Et l'avez-vous vue quelquefois, par hasard ? — Ni moi ni mon maître ne l'avons jamais vue. — Mais ne vous semble-t-il pas qu'il serait bien trouvé et bien fait aux gens du Toboso, s'ils savaient que vous êtes ici avec l'intention d'embaucher leurs princesses et de débaucher leurs dames, de vous moudre les côtes à grands coups de gourdin, sans vous laisser place nette sur tout le corps? — Oui, ils auraient en vérité bien raison, s'ils ne considéraient pas que j'agis par ordre d'autrui, et que *vous êtes messager, mon ami, vous ne méritez aucune peine* [389]. — Ne vous y fiez pas, Sancho, car les Manchois sont une gent aussi colère qu'estimable, et ils ne se laissent chatouiller par personne. Vive Dieu! s'ils vous dépistent, vous n'êtes pas dans de beaux draps. — Oh! oh! je donne ma langue aux chiens. Pourquoi me mettrais-je à chercher midi à quatorze heures pour les beaux yeux d'un autre? D'ailleurs, chercher Dulcinée par le Toboso, c'est demander le comte à la cour ou le bachelier dans Salamanque. Oui, c'est le diable, le diable tout seul qui m'a fourré dans cette affaire. »

Sancho disait ce monologue avec lui-même, et la conclusion qu'il en tira fut de se raviser tout à coup. «Pardieu, se dit-il, tous les maux ont leur remède, si ce n'est la mort, sous le joug de laquelle nous devons tous passer, quelque dépit que nous en ayons, à la fin de la vie. Mon maître, à ce que j'ai vu dans mille occasions, est un fou à lier, et franchement, je ne suis guère en reste avec lui; au contraire, je suis encore plus imbécile, puisque je l'accompagne et le sers, s'il faut croire au proverbe qui dit : Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es; ou cet autre : Non avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. Eh bien, puisqu'il est fou, et d'une folie qui lui fait la plupart du temps prendre une chose pour l'autre, le blanc pour le noir et le noir pour le

blanc, comme il le fit voir quand il prétendit que les moulins à vent étaient des géants aux grands bras, les mules des religieux des dromadaires, les hôtelleries des châteaux, les troupeaux de moutons des armées ennemies, ainsi que bien d'autres choses de la même force, il ne me sera pas difficile de lui faire accroire qu'une paysanne, la première que je trouverai par ici sous ma main, est madame Dulcinée. S'il ne le croit pas, j'en jurerai ; s'il en jure aussi, j'en jurerai plus fort, et s'il s'opiniâtre, je n'en démordrai pas : de cette manière j'aurai toujours ma main par-dessus la sienne, advienne que pourra. Peut-être le dégoûterai-je ainsi de m'envoyer une autre fois à de semblables messages, en voyant les mauvais compliments que je lui en rapporte. Peut-être aussi pensera-t-il, à ce que j'imagine, que quelque méchant enchanteur, de ceux qui lui en veulent, à ce qu'il dit, aura changé, pour lui jouer pièce, la figure de sa dame. »

Sur cette pensée, Sancho Panza se remit l'esprit en repos et tint son affaire pour heureusement conclue. Il resta couché sous son arbre jusqu'au tantôt pour laisser croire à don Quichotte qu'il avait eu le temps d'aller et de revenir. Tout se passa si bien, que lorsqu'il se leva pour remonter sur le grison il aperçut venir du Toboso trois paysannes, montées sur trois ânes, ou trois ânesses, car l'auteur ne s'en explique pas clairement; mais on peut croire que c'étaient plutôt des bourriques, puisque c'est la monture ordinaire des paysannes, et, comme ce n'est pas un point de haut intérêt, il est inutile de nous arrêter davantage à le vérifier. Finalement, dès que Sancho vit les paysannes, il revint au trot chercher son seigneur don Quichotte, qu'il trouva jetant des soupirs au vent et faisant mille lamentations amoureuses. Aussitôt que don Quichotte l'aperçut, il lui dit : « Qu'y a-t-il, ami Sancho? Pourrai-je marquer ce jour avec une pierre blanchie ou une pierre noire [390]? — Vous ferez mieux, répondit Sancho, de le marquer en lettres rouges comme les écriteaux de collège, afin que ceux qui le verront puissent le lire de loin. — De cette manière, reprit don Quichotte, tu apportes de bonnes nouvelles? — Si bonnes, répliqua Sancho, que vous n'avez rien de mieux à faire que d'éperonner Rossinante, et de sortir en rase campagne pour voir madame Dulcinée du Toboso, qui vient avec deux de ses femmes rendre visite à Votre Grâce. — Sainte Vierge! s'écria don Quichotte; qu'est-ce que tu dis, ami Sancho? Ah! je t'en conjure, ne me trompe pas, et ne cherche point par de fausses joies à réjouir mes véritables tristesses. — Qu'est-ce que je gagnerais à vous tromper, répliqua Sancho, surtout quand vous seriez si près de découvrir mon

mensonge? Donner de l'éperon, seigneur, et venez avec moi, et vous verrez venir notre maîtresse la princesse, vêtue et parée comme il lui convient. Elle et ses femmes, voyez-vous, ce n'est qu'une châsse d'or, que des épis de perles, que des diamants, des rubis, des toiles de brocart à dix étages de haut. Les cheveux leur tombent sur les épaules, si bien qu'on dirait autant de rayons de soleil qui s'amusent à jouer avec le vent. Et par-dessus tout, elles sont à cheval sur trois cananées pies qui font plaisir à regarder. — Haquenées, tu as voulu dire, Sancho ? dit don Quichotte. — De haquenées à cananées, il n'y a pas grande distance, reprit Sancho; mais qu'elles soient montées sur ce qu'elles voudront, elles n'en sont pas moins les plus galantes dames qu'on puisse souhaiter, notamment la princesee Dulcinée, ma maîtresse, qui ravit les cinq sens. — Marchons, mon fils Sancho, s'écria don Quichotte, et pour te payer les étrennes de ces nouvelles aussi bonnes qu'inattendues, je te fais don du plus riche butin que je gagnerai dans la première aventure qui m'arrivera; et si cela ne te suffit pas encore, je te donne les poulains que me feront cette année mes trois juments, qui sont prêtes à mettre bas, comme tu sais, dans le pré communal du pays. — Je m'en tiens aux poulains, répondit Sancho, car il n'est pas bien sûr que le butin de la première aventure soit bon à garder. »





En disant cela, ils sortirent du bois et découvrirent tout près d'eux les trois villageoises. Don Quichotte étendit les regards sur toute la longueur du chemin du Toboso; mais, ne voyant que ces trois paysannes, il se troubla et demanda à Sancho s'il avait laissé ces dames hors de la ville. « Comment, hors de la ville ? s'écria Sancho ; est-ce que par hasard Votre Grâce a les yeux dans le chignon? Ne voyez-vous pas celles qui viennent à nous, resplendissantes comme le soleil en plein midi ? — Je ne vois, Sancho, répondit don Quichotte, que trois paysannes sur trois bourriques. — A présent, que Dieu me délivre du diable! reprit Sancho ; est-il possible que trois hacanées, ou comme on les appelle, aussi blanches que la neige, vous semblent des bourriques? Vive le Seigneur! je m'arracherais la barbe si c'était vrai. — Eh bien, je t'assure, ami Sancho, répliqua don Quichotte, qu'il est aussi vrai que ce sont des bourriques ou des ânes, que je suis don Quichotte et toi Sancho Panza. Du moins ils me semblent tels. — Taisez-vous, seigneur, s'écria Sancho, ne dites pas une chose pareille, mais frottez-vous les yeux, et venez faire la révérence à la dame de vos pensées, que voilà près de nous. »

A ces mots, il s'avança pour recevoir les trois villageoises, et, sautant à bas du grison, il prit au licou l'âne de la première; puis, se mettant à deux genoux par terre, il s'écria: « Reine, princesse et duchesse de la beautés, que votre hautaine Grandeur ait la honté d'admettre en grâce et d'accueillir avec faveur ce chevalier votre captif, qui est là comme une statue de pierre,

tout troublé, pâle et sans haleine de se voir en votre magnifique présence. Je suis Sancho Panza, son écuyer; et lui, c'est le fugitif et vagabond chevalier don Quichotte de la Manche, appelé de son autre nom *le chevalier de la Triste-Figure.* »

En cet instant, don Quichotte s'était déjà jeté à genoux aux côtés de Sancho, et regardait avec des yeux hagards et troublés celle que Sancho appelait reine et madame Et, comme il ne découvrait en elle qu'une fille de village, encore d'assez pauvre mine, car elle avait la face bouffie et le nez camard, il demeurait stupéfait, sans oser découdre la bouche. Les paysannes n'étaient pas moins émerveillées, en voyant ces deux hommes, de si différent aspect, agenouillés sur la route, et qui ne laissaient point passer leur compagne. Mais celle-ci, rompant le silence, et d'une mine toute rechignée, « Gare du chemin, à la malheure, dit-elle, et laissez-nous passer, que nous sommes pressées. — O princesse ! répondit Sancho Panza, ô dame universelle du Toboso! comment! votre cœur magnanime ne s'attendrit pas en voyant agenouillé devant votre sublime présence la colonne et la gloire de la chevalerie errante? » L'une des deux autres, entendant ce propos, « Ohé ! dit-elle, ohé ! viens donc que je te torche, bourrique du beau-père [391]. Voyez un peu comme ces muscadins viennent se gausser des villageoises, comme si nous savions aussi bien chanter pouille qu'eux autres. Passez votre chemin, et laissez-nous passer le nôtre, si vous ne voulez qu'il vous en cuise. — Lève-toi, Sancho, dit aussitôt don Quichotte, car je vois que la fortune, qui ne se rassasie pas de mon malheur, a fermé tous les chemins par où pouvait venir quelque joie à cette âme chétive que je porte en ma chair [392]. Et toi, ô divin extrême de tous les mérites, terme de l'humaine gentillesse, remède unique de ce cœur affligé qui t'adore! puisque le malin enchanteur qui me poursuit a jeté sur mes yeux des nuages et des cataractes, et que pour eux, mais non pour d'autres, il a transformé ta beauté sans égale et ta figure céleste en celle d'une pauvre paysanne, pourvu qu'il n'ait pas aussi métamorphosé mon visage en museau de quelque vampire pour le rendre horrible à tes yeux, oh ! ne cesse point de me regarder avec douceur, avec amour, en voyant dans ma soumission, dans mon agenouillement devant ta beauté contrefaite, avec quelle humilité mon âme t'adore et se confond devant toi. — **H**olà ! vous me la baillez belle, répondit la villageoise, et je suis joliment bonne pour les

cajoleries. Gare, encore une fois, et laissez-nous passer, nous vous en serons bien obligées. »



Sancho se détourna et la laissa partir, enchanté d'avoir si bien conduit sa fourberie. A peine la villageoise qui avait fait le rôle de Dulcinée se vit-elle libre, qu'elle piqua sa cananée avec un clou qu'elle avait au bout d'un bâton, et se mit à courir le long du pré; mais comme la bourrique sentait la pointe de l'aiguillon qui la tourmentait plus que de coutume, elle se mit à lâcher des ruades de façon qu'elle jeta madame Dulcinée par terre. A la vue de cet accident, don Quichotte accourut pour la relever, et Sancho pour arranger le bât, qui était tombé sous le ventre de la bête. Quand le bât fut remis et sanglé, don Quichotte voulut enlever sa dame enchantée, et la porter dans ses bras sur l'ânesse ; mais la dame lui en épargna la peine : elle se releva, fit quelques pas en arrière, prit son élan, et, posant les deux mains sur la croupe de la bourrique, elle sauta sur le bât, plus légère qu'un faucon, et y resta plantée à califourchon comme un homme. « Vive saint Roch ! s'écria Sancho, notre maîtresse saute mieux qu'un chevreuil, et pourrait apprendre la voltige au plus adroit écuyer de Cordoue ou du Mexique ; elle

a passé d'un seul bond par-dessus l'arçon de la selle, et sans éperons elle fait détaler son hacanée comme un zèbre, et, ma foi, ses femmes ne sont pas en reste ; elles courent toutes comme le vent. » C'était la vérité ; car, voyant Dulcinée à cheval, elles avaient donné du talon, et toutes trois enfilèrent la venelle, sans tourner la tête, l'espace d'une grande demi-lieue.


BIBLIOTHEQUE ROYALE

Don Quichotte les suivit longtemps des yeux, et quand elles eurent disparu, il se tourna vers Sancho : «Que t'en semble, Sancho ? dit-il. Vois quelle haine me portent les enchanteurs! vois jusqu'où s'étend leur malice et leur rancune, puisqu'ils ont voulu me priver du bonheur que j'aurais eu à contempler ma dame dans son être véritable ! Oh, oui ! je suis né pour être le modèle des malheureux, le blanc qui sert de point de mire aux flèches de la mauvaise fortune. D'ailleurs, remarque, Sancho, que ces traîtres ne se sont pas contentés de transformer Dulcinée, et de la transformer en une figure aussi basse, aussi laide que celle de cette villageoise; mais encore ils lui ont ôté ce qui est le propre des grandes dames, je veux dire la bonne odeur, puisqu'elles sont toujours au milieu des fleurs et des parfums; car il faut que tu apprennes, Sancho, que lorsque je m'approchai pour mettre Dulcinée sur sa monture (haquenée, suivant toi, mais qui m'a toujours paru une ânesse), elle m'a envoyé une odeur d'ail cru qui m'a soulevé le cœur et empesté l'âme. — O canaille! s'écria Sancho de toutes ses forces; ô enchanteurs pervers et malintentionnés! que ne puis-je vous voir tous enfilés par les ouïes, comme des sardines à la brochette! Beaucoup vous

savez, beaucoup vous pouvez, et beaucoup de mal vous faites. Il devait pourtant vous suffire, coquins maudits, d'avoir changé les perles des yeux de ma dame en méchantes noix de chêne, ses cheveux d'or pur en poil de vache rousse, et finalement tous ses traits de charmants en horribles, sans que vous touchiez encore à son odeur ! Par elle, du moins, nous aurions conjecturé ce qui était caché sous cette laide écorce ; bien qu'à dire vrai moi je n'aie jamais vu sa laideur, mais seulement sa beauté, que relevait encore un gros signe qu'elle a sur la lèvre droite, en manière de moustache, avec sept ou huit poils blonds comme des fils d'or, et longs de plus d'une palme. — Outre ce signe, dit don Quichotte, et suivant la correspondance qu'ont entre eux ceux du visage et ceux du corps [393], Dulcinée doit en avoir un sur le plat de la cuisse, qui correspond au côté où elle a celui du visage. Mais les poils de la grandeur que tu as mentionnée sont bien longs pour des signes. — Eh bien ! je puis dire à Votre Grâce, répondit Sancho, qu'ils semblaient là comme nés tout exprès. — Je le crois bien, ami, répliqua don Quichotte, car la nature n'a rien mis en Dulcinée qui ne fût la perfection même ; aussi aurait-elle cent signes comme celui dont tu parles, que ce serait autant de signes du zodiaque et d'étoiles resplendissantes [394]. Mais, dis-moi, Sancho, ce qui me parut un bât, et que tu remis en place, était-ce une selle plate ou une selle en fauteuil? — C'était, pardieu, une selle à l'écuyère [395], répondit Sancho, avec une housse de campagne qui vaut la moitié d'un royaume, tant elle était riche. — Faut-il que je n'aie pas vu tout cela, Sancho ! s'écria don Quichotte; oh ! je le répète et le répéterai mille fois, je suis le plus malheureux des hommes! »

Le sournois de Sancho avait fort à faire pour ne pas éclater de rire en écoutant les extravagances de son maître, si délicatement dupé. Finalement, après bien d'autres propos, ils remontèrent tous deux sur leurs bêtes, et prirent le chemin de Saragosse, où ils espéraient arriver assez à temps pour assister à des fêtes solennelles qui se célébraient chaque année dans cette ville insigne [396]. Mais avant de s'y rendre il leur arriva des aventures si nombreuses, si surprenantes et si nouvelles, qu'elles méritent d'être écrites et lues, ainsi qu'on le verra en poursuivant.



CHAPITRE XI.

De l’étrange aventure qui arrvia au valeureux don Quichotte avec le char ou la charrette des Cortés de la Mort.



DON Quichotte s’en allait tout pensif le long de son chemin, préoccupé de la mauvaise plaisanterie que lui avaient faite les enchanteurs en transformant sa dame en paysanne de méchante mine, et n’imaginait point quel remède il pourrait trouver pour la remettre en son premier état. Ces pensées le mettaient tellement hors de lui que, sans y prendre garde, il lâcha la bride à Rossinante, lequel s’apercevant de la liberté qu’on lui laissait, s’arrêtait à chaque pas pour paître l’herbe fraîche qui croissait abondamment en cet endroit.

Sancho tira son maître de cette silencieuse extase : « Seigneur, lui dit-il, les tristesses n’ont pas été faites pour les bêtes, mais pour les hommes, et pourtant, quand les hommes s’y abandonnent outre mesure, ils deviennent des bêtes. Allons, revenez à vous, prenez courage, relevez les rènes à Rossinante, ouvrez les yeux, et montrez cette gaillardise qui convient aux chevaliers errants. Que diable est cela? Pourquoi cet abattement? sommes-nous en France, ou bien ici? Que Satan emporte plutôt autant de Dulcinées qu’il y en a dans le monde, puisque la santé d’un seul chevalier errant vaut mieux que tous les enchantements et toutes les transformations de la terre.

— Tais-toi, Sancho, répondit don Quichotte, d'une voix qui n'était pas éteinte ; tais-toi, dis-je, et ne prononce point de blasphèmes contre cette dame enchantée dont la disgrâce et le malheur ne peuvent s'attribuer qu'à ma faute. Oui, c'est de l'envie que me portent les méchants qu'est née sa méchante aventure. — C'est ce que je dis également, reprit Sancho ; de qui l'a vue et la voit, le cœur se fend à bon droit. — Ah ! tu peux bien le dire, Sancho, toi qui l'as vue dans tout l'éclat de sa beauté, puisque l'enchantement ne s'étendit point à troubler ta vue et à te voiler ses charmes; contre moi seul et contre mes yeux s'est dirigée la force de son venin. Cependant, Sancho, il m'est venu un scrupule: c'est que tu as mal dépeint sa beauté; car, si j'ai bonne mémoire, tu as dit qu'elle avait des yeux de perle, et des yeux de perle ressemblent plutôt à ceux d'un poisson qu'à ceux d'une dame. A ce que je crois, ceux de Dulcinée doivent être de vertes émeraudes, bien fendus, avec deux arcs-en-ciel qui lui servent de sourcils. Quant à ces perles, ôte-les des yeux et passe-les aux dents, puisque sans doute tu as confondu, Sancho, prenant les yeux pour les dents. — Cela peut bien être, répondit Sancho, car sa beauté m'avait troublé autant que sa laideur troublait Votre Grâce. Mais recommandons-nous à Dieu, qui sait seul ce qui doit arriver dans cette vallée de larmes, dans ce méchant monde que nous avons pour séjour, où l'on ne trouve rien qui soit sans mélange de tromperie et de malignité. Une chose me fait de la peine, mon seigneur, plus que les autres : quel moyen prendre, quand Votre Grâce vaincra quelque géant ou quelque autre chevalier, et lui ordonnera d'aller se présenter devant les charmes de madame Dulcinée ! Où diable la trouvera ce pauvre géant ou ce malheureux chevalier vaincu? il me semble que je les vois se promener par le Toboso, comme des badauds, le nez en l'air, cherchant madame Dulcinée, qu'ils pourront bien rencontrer au milieu de la rue sans la reconnaître plus que mon père. — Peut-être, Sancho, répondit don Quichotte, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'à ôter la connaissance de Dulcinée aux géants et aux chevaliers vaincus qui se présenteront de ma part. Avec un ou deux des premiers que je vaincrai et que je lui enverrai, nous en ferons l'expérience, et nous saurons s'ils la voient ou non, parce que je leur ordonnerai de venir me rendre compte de ce qu'ils auront éprouvé à ce sujet. — Je vous assure, seigneur, répliqua Sancho, que je trouve fort bon ce que vous venez de dire. Avec cet artifice, en effet, nous parviendrons à connaître ce que nous désirons savoir. Si ce n'est qu'à vous seul qu'elle est cachée, le malheur sera plutôt pour vous que pour elle.

Mais, pourvu que madame Dulcinée ait bonne santé et bonne humeur, nous autres, par ici, nous nous arrangerons, et nous vivrons du mieux possible, cherchant nos aventures, et laissant, le temps faire des siennes, car c'est le meilleur médecin de ces maladies et de bien d'autres. »

Don Quichotte voulait répondre à Sancho. Panza; mais il en fut empêché par la vue d'une charrette, qui parut tout à coup à un détour de chemin, chargée des plus divers personnages et des plus étranges figures qui se puissent imaginer. Celui qui menait les mules et faisait l'office de charretier était un horrible démon. La charrette était à ciel découvert, sans pavillon de toile ou d'osier. La première figure qui s'offrit aux yeux de don Quichotte, fut celle de la Mort elle-même, ayant un visage humain. Tout près d'elle se tenait un ange, avec de grandes ailes peintes. De l'autre côté était un empereur, portant, à ce qu'il paraissait, une couronne d'or sur la tête. Aux pieds de la Mort était assis le dieu qu'on appelle Cupidon, sans bandeau sur les yeux, mais avec l'are, les flêches et le carquois. Plus loin venait un chevalier armé de toutes pièces; seulement il n'avait ni morion, ni salade, mais un chapeau couvert de plumes de diverses couleurs. Derrière ceux-là se trouvaient encore d'autres personnages de différents costumes et aspects. Tout cela, se montrant à l'improviste, troubla quelque peu don Quichotte, et jeta l'effroi dans le cœur de Sancho. Mais bientôt don Quichotte se réjouit, croyant qu'enfin la fortune lui offrait quelque nouvelle et périlleuse aventure. Dans cette pensée, et s'animant d'un courage prêt à tout affronter, il alla se camper devant la charrette, et s'écria d'une voix forte et menaçante : « Charretier, cocher ou diable, ou qui que tu sois, dépêche-toi de me dire qui tu es, où tu vas, et quelles sont les gens que tu mènes dans ton char-à-bancs, qui a plus l'air de la barque à Caron que des chariots dont on fait usage. » Le diable, arrêtant sa voiture, répondit avec douceur : « Seigneur, nous sommes des comédiens de la compagnie d'Angulo le Mauvais [397]. Ce matin, jour de l'octave de la Fête-Dieu, nous avons joué, dans un village qui est derrière cette colline, la divine comédie des *Cortès de la Mort* [398], et nous devons la jouer ce tantôt dans cet autre village qu'on voit d'ici. Comme c'est tout proche, et pour éviter la peine de nous déshabiller et de nous rhabiller, nous faisons route avec les habits qui doivent servir à la représentation. Ce jeune homme fait la Mort, cet autre fait un ange, cette femme, qui est celle du directeur [399], est vêtue en reine, celui-ci en soldat, celui-là en empereur, et moi en démon ; et je suis un des principaux

personnages de l'acte sacramentel, car je fais les premiers rôles dans cette compagnie. Si Votre Grâce veut savoir autre chose sur notre compte, elle n'a qu'à parler ; je saurai bien répondre avec toute ponctualité, car, étant démon, rien ne m'échappe, et tout m'est connu.



— Par la foi de chevalier errant, reprit don Quichotte, quand je vis ce chariot, j'imaginai que quelque grande aventure venait s'offrir à moi, et je dis à présent qu'il faut toucher de la main les apparences pour parvenir à se détromper. Allez avec Dieu, bonnes gens, et faîtes bien votre fête, et voyez si je peux vous être bon à quelque chose : je vous servirai de grand cœur et de bonne volonté, car, depuis l'enfance, je suis très-amateur du masque de théâtre, et, quand j'étais jeune, la comédie était ma passion [400]. »

Tandis qu'ils discouraient ainsi, le sort voulut qu'un des acteurs de la compagnie, resté en arrière, arrivât près d'eux. Celui-là était vêtu en fou de cour, avec quantité de grelots, et portait au bout d'un bâton trois vessies de bœuf enflées. Quand ce magot s'approcha de don Quichotte, il se mit à

escrimer avec son bâton, à frapper la terre de ses vessies, à sauteur de droite et de gauche, en faisant sonner ses grelots, et cette vision fantastique épouvanta tellement Rossinante, que, sans que don Quichotte fût capable de le retenir, il prit son mors entre les dents et se sauva à travers la campagne avec plus de légèreté que n'en promirent jamais les os de son anatomie. Sancho, qui vit le péril où était son maître d'être jeté bas, sauta du grison, et courut à toutes jambes lui porter secours. Quand il atteignit don Quichotte, celui-ci était déjà couché par terre, et auprès de lui Rossinante, qui avait entraîné son maître dans sa chute : fin ordinaire et dernier résultat des vivacités et des hardiesses de Rossinante, Mais à peine Sancho eut-il laissé là sa monture que le diable aux vessies sauta sur le grison, et, le fustigeant avec elles, il le fit, plus de peur que de mal, voler par les champs, du côté du village où la fête allait se passer. Sancho regardait la fuite de son âne et la chute de son maître, et ne savait à laquelle des deux nécessités il fallait d'abord accourir. Mais pourtant, en bon écuyer, en fidèle serviteur, l'amour de son seigneur l'emporta sur celui de son âne ; bien que chaque fois qu'il voyait les vessies se lever et tomber sur la croupe du grison, c'était pour lui des angoisses de mort, et il aurait préféré que ces coups lui fussent donnés sur la prunelle des yeux plutôt que sur le plus petit poil de la queue de son âne. Dans cette cruelle perplexité, il s'approcha de l'endroit ou gisait don Quichotte, beaucoup plus maltraité qu'il ne l'aurait voulu, et tandis qu'il l'aidait à remonter sur Rossinante, « Seigneur, lui dit-il, le diable emporte l'âne. — Quel diable? demanda don Quichotte. — Celui des vessies, reprit Sancho. — Eh bien, je le lui reprendrai, répliqua don Quichotte, allât-il se cacher avec lui dans les plus profonds et les plus obscurs souterrains de l'enfer. Suis-moi, Sancho, la charrette va lentement, et avec les mules qui la traînent, je couvrirai la perte du grison. — Il n'est plus besoin de vous donner cette peine, seigneur, répondit Sancho; que Votre Grâce calme sa colère. A ce qu'il me parait, le diable a laissé le grison, et la pauvre bête revient à son gîte. » Sancho disait vrai, car le diable étant tombé avec l'âne, pour imiter don Quichotte et Rossinante, le diable s'en alla à pied au village, et l'âne revint à son maître. « Il sera bon, toutefois, dit don Quichotte, de châtier l'insolence de ce démon, sur quelqu'un des gens de la charrette, fût-ce l'empereur lui-même. — Otez-vous cela de l'esprit, s'écria Sancho, et suivez mon conseil, qui est de ne jamais vous prendre de querelle avec les comédiens, car c'est une classe favorisée. J'ai vu tel d'entre eux arrêté pour deux meurtres, et sortir de prison sans dépens.

Sachez, seigneur, que ce sont des gens de plaisir et de gaieté ; tout le monde les protège, les aide et les estime, surtout quand ils sont des compagnies royales et titrées[1], car alors, à leurs habits et à leur tournure, on les prendrait pour des princes. — C'est égal, répondit don Quichotte, le diable histrion ne s'en ira pas en se moquant de moi, quand il serait protégé de tout le genre humain. » En parlant ainsi, il tourna bride du côté de la charrette, qui était déjà près d'entrer au village, et il criait en courant : « Arrêtez, arrêtez, troupe joyeuse et bouffonne; je veux vous apprendre comment il faut traiter les ânes et autres animaux qui servent de montures aux écuyers de chevaliers errants, »









Les cris que poussait don Quichotte étaient si forts, que ceux de la charrette les entendirent, et ils jugèrent par les paroles de l'intention de celui qui les prononçait. En un instant, la Mort sauta par terre, puis

l'empereur, puis le démon cocher, puis l'ange, sans que la reine restât, non plus que le dieu Cupidon ; ils ramassèrent tous des pierres, et se mirent en bataille, prêts à recevoir don Quichotte sur la pointe de leurs cailloux. Le chevalier, qui les vit rangés en vaillant escadron, les bras levés et en posture de lancer puissamment leurs pierres, retint la bride à Rossinante, et se mit à penser de quelle manière il les attaquerait avec le moins de danger pour sa personne. Pendant qu'il s'arrêtait, Sancho arriva, et le voyant disposé à l'attaque de l'escadron, « Ce serait trop de folie, s'écria-t-il, que d'essayer une telle entreprise. Considérez, mon cher seigneur, que, contre des amandes de rivières, il n'y a point d'armes défensives au monde, à moins de se blottir sous une cloche de bronze. Considérez aussi qu'il y aurait plus de témérité que de valeur à ce qu'un homme seul attaquât une armée qui a la Mort à sa tête, où les empereurs combattent en personne, où prennent part les bons et les mauvais anges. Si cette considération ne suffit pas pour vous faire tenir tranquille, qu'il vous suffise au moins de savoir que, parmi tous ces gens qui sont là, et bien qu'ils paraissent rois, princes et empereurs, il n'y en a pas un qui soit chevalier errant. — A présent, oui, Sancho, s'écria don Quichotte, tu as touché le point qui peut et doit changer ma résolution. Je ne puis ni ne dois tirer l'épée, comme je te l'ai dit maintes fois, contre gens qui ne soient pas armés chevaliers. C'est toi, Sancho, que l'affaire regarde, si tu veux tirer vengeance de l'outrage fait à ton âne; d'ici, je t'aiderai par mes encouragements et par des avis salutaires. — Il n'y a pas de quoi, seigneur, tirer vengeance de personne, répondit Sancho. D'ailleurs, ce n'est pas d'un bon chrétien de se venger des outrages, d'autant mieux que je m'arrangerai avec mon âne pour qu'il remette son offense aux mains de ma volonté, laquelle est de vivre pacifiquement les jours qu'il plaira au ciel de me laisser vivre. — Eh bien, répliqua don Quichotte, puisque telle est ta décision, bon Sancho, avisé Sancho, chrétien Sancho, laissons là ces fantômes, et allons chercher des aventures mieux caractérisées : car ce pays me semble de taille à nous en fournir beaucoup et de miraculeuses. »

Aussitôt il tourna bride, Sancho alla reprendre son âne, la Mort avec tout son escadron volant remonta sur la charrette pour continuer son voyage, et telle fut l'heureuse issue qu'eut la terrible aventure du char de la Mort. Grâces en soient rendues au salutaire conseil que donna Sancho à son maître, auquel arriva, le lendemain, avec un chevalier amoureux et errant, une autre aventure non moins intéressante, non moins curieuse que celle-ci.

CHAPITRE XII.

De l’étrange aventure qui arriva au valeureux don Quichotte avec le brave chevalier des Miroirs.



LA nuit qui suivit le jour de la rencontre du char de la Mort, don Quichotte et son écuyer la passèrent sous de grands arbres touffus, et, d’après le conseil de Sancho, don Quichotte mangea des provisions de bouche que portait le grison. Pendant le souper, Sancho dit à son maître : « Hein! seigneur, que j’aurais été bête si j’avais choisi pour étrennes le butin de votre première aventure, plutôt que les poulains des trois juments! En vérité, en vérité, mieux vaut le moineau dans la main que la grue qui vole au loin. — Néanmoins, Sancho, répondit don Quichotte, si tu m’avais laissé faire et attaquer comme je le voulais, tu aurais eu pour ta part de butin au moins la couronne d’or de l’impératrice et les ailes peintes de Cupidon, que je lui aurais arrachées à rebrousse poil pour te les mettre dans la main. — Bah! reprit Sancho, jamais les sceptres et les couronnes des empereurs decomédie n’ont été d’or pur, mais bien de similor ou de fer-blanc. — Cela est vrai, répliqua don Quichotte, car il ne conviendrait pas que les ajustements de la comédie fussent de line matière ; ils doivent être,

comme elle-même, simulés et de simple apparence. Quant à la comédie, je veux, Sancho, que tu la prennes en affection, ainsi que ceux qui représentent les pièces, et ceux qui les composent : car ils servent tous grandement au bien de la république, en nous offrant à chaque pas un miroir où se voient au naturel les actions de la vie humaine. Aucune comparaison ne saurait en effet nous retracer plus au vif ce que nous sommes et ce que nous devrions être, que la comédie et les comédiens. Sancho, dis-moi, n'as-tu pas vu jouer quelque pièce où l'on introduit des rois, des empereurs, des pontifes, des chevaliers, des dames, et d'autres personnages divers? l'un fait le fanfaron, l'autre le trompeur, celui-ci le soldat, celui-là le marchand, cet autre le benêt sensé, cet autre encore l'amoureux benêt ; et quand la comédie finit, quand ils quittent leurs costumes, tous les acteurs redeviennent égaux dans les coulisses. — Oui, j'ai vu cela, répondit Sancho. — Eh bien, reprit don Quichotte, la même chose arrive dans la comédie de ce monde, où les uns font les empereurs, d'autres les pontifes, et finalement autant de personnages qu'on en peut introduire dans une comédie. Mais quand ils arrivent à la fin de la pièce, c'est-à-dire quand la vie finit, la mort leur ôte à tous les oripeaux qui faisaient leur différence, et tous redeviennent égaux dans la sépulture. — Fameuse comparaison! s'écria Sancho, quoique pas si nouvelle que je ne l'aie entendu faire bien des fois, comme cette autre du jeu des échecs : tant que le jeu dure, chaque pièce a sa destination particulière ; mais quand il finit, on les mêle, on les secoue, on les bouleverse et on les jette enfin dans une bourse, ce qui est comme si on les jetait de la vie dans la sépulture. — Chaque jour, dit don Quichotte, je m'aperçois que tu deviens moins simple, que tu es plus avisé, plus spirituel. — Il faut bien, répondit Sancho, qu'en touchant votre esprit, il m'en reste quelque chose au bout des doigts. Les terres qui sont naturellement sèches et stériles, quand on les fume et qu'on les cultive, finissent par donner de bons fruits. Je veux dire que la conversation de Votre Grâce a été le fumier qui est tombé sur l'aride terrain de mon stérile esprit, et sa culture, le temps qui s'est passé depuis que je vous sers et vous fréquente. Avec cela j'espère porter des fruits qui soient de bénédiction, tels qu'ils ne dégénèrent point et ne s'écartent jamais des sentiers de la bonne éducation qu'à donnée Votre Grâce à mon entendement desséché. »



Don Quichotte se mit à rire des expressions prétentieuses de Sancho; mais il lui parut dire la vérité quant à ses progrès; car, de temps en temps, Sancho parlait de manière à surprendre son maître ; bien que chaque fois à peu près qu'il voulait s'exprimer en bon langage, comme un candidat au concours, il finissait sa harangue en se précipitant du faite de sa simplicité dans l'abîme de son ignorance. La chose où il montrait le plus d'élégance et de mémoire, c'était à citer des proverbes, qu'ils vinssent à tort ou à raison, comme on l'a vu et comme on le verra dans le cours de cette histoire.

Cet entretien et d'autres encore les occupèrent une grande partie de la nuit. Enfin, Sancho sentit l'envie de laisser tomber les rideaux de ses yeux, comme il disait quand il voulait dormir, et, débâtant le grison, il le laissa librement paître en pleine herbe. Pour Rossinante, il ne lui ôta pas la selle, car c'était l'ordre exprès de son seigneur que, tout le temps qu'ils seraient en campagne et ne dormiraient pas sous toiture de maison, Rossinante ne fût jamais dessellé, suivant l'antique usage respecté des chevaliers errants. Oter la bride et la pendre à l'arçon de la selle, bien; mais ôter la selle au cheval, , halte-là ! Ainsi fit Sancho, pour lui donner la même liberté qu'au grison, dont l'amitié avec Rossinante fut si intime, si unique en son genre, qu'à en croire certaine tradition conservée de père en fils, l'auteur de cette véritable histoire consacra plusieurs chapitres à cette amitié; mais ensuite, pour garder la décence et la dignité qui conviennent à une si héroïque histoire, il les supprima. Cependant, il oublie quelquefois sa résolution, et écrit, par exemple, que dès que les deux bêtes pouvaient se rejoindre, elles s'empressaient de se gratter l'une l'autre, et quand elles étaient bien

fatiguées et bien satisfaites de ce mutuel service, Rossinante posait son cou en croix sur celui du grison, si bien qu'il en passait de l'autre côté plus d'une demi-aune, et tous deux, regardant attentivement par terre, avaient coutume de rester ainsi trois jours ou du moins tout le temps qu'on les laissait ou que la faim ne les talonnait pas. L'auteur, à ce qu'on dit, comparait leur amitié à celle de Nisus avec Euryale, et d'Oreste avec Pylade. S'il en est ainsi, l'auteur aurait fait voir combien fut sincère et solide l'amitié de ces deux pacifiques animaux, tant pour l'admiration générale que pour la confusion des hommes, qui savent si mal se garder amitié les uns aux autres. C'est pour cela qu'on a dit : « Il n'y a point d'ami « pour l'ami, les cannes de jonc deviennent des lances[401] ; » et qu'on a fait ce proverbe : « De l'ami à l'ami, la puce à l'oreille [402]. » Il ne faut pas, d'ailleurs, s'imaginer que l'auteur se soit égaré quelque peu du droit chemin en comparant l'amitié de ces animaux à celle des hommes, car les hommes ont reçu des bêtes bien des avertissements, et en ont appris bien des choses d'importance : par exemple, ils ont appris des cigognes le clystère, des chiens le vomissement et la gratitude, des grues la vigilance, des fourmis la prévoyance, des éléphants la pudeur, et du cheval la loyauté[403].

Finalement, Sancho se laissa tomber endormi an pied d'un liège, et don Quichotte s'étendit sous un robuste chêne. Il y avait peu de temps encore qu'il sommeillait, quand il fut éveillé par un bruit qui se fit entendre derrière sa tête. Se levant en sursaut, il se mit il regarder et à écouter d'où venait le bruit. Il aperçut deux hommes à cheval, et entendit que l'un d'eux, se laissant glisser de la selle, dit à l'autre : « Mets pied à terre, ami, et détache la bride aux chevaux ; ce lieu, à ce qu'il me semble, abonde aussi bien en herbe pour eux qu'en solitude et en silence pour mes amoureuses pensées, » Dire ce peu de mots et s'étendre par terre fut l'affaire du même instant; et quand l'inconnu se coucha, il fit résonner les armes dont il était couvert. A ce signe manifeste, don Quichotte reconnut que c'était un chevalier errant. S'approchant de Sancho, qui dormait encore, il le secoua par le bras, et, non sans peine, il lui fit ouvrir les yeux ; puis il dit à voix basse : « Sancho, mon frère, nous tenons une aventure. — Dieu nous l'envoie bonne ! répondit Sancho ; maison est, seigneur, Sa Grâce madame l'aventure? — Où, Sancho ? répliqua don Quichotte; tourne les yeux, et regarde par là; tu y verras étendu par terre un chevalier errant, qui, à ce que je m'imagine, ne doit pas être trop joyeux, car je l'ai vu se jeter à bas de

cheval et se coucher par terre avec quelques marques de chagrin, et quand il est tombé, j'ai entendu résonner ses armes. — Mais où trouvez-vous, reprit Sancho, que ce soit là une aventure? — Je ne prétends pas dire, reprit don Quichotte, que soit là une aventure complète, mais c'en est le commencement; car c'est ainsi que commencent les aventures. Mais chut! écoutons : il me semble qu'il accorde un luth ou une mandoline, et à la manière dont il crache et se nettoie la poitrine, il doit se préparer à chanter quelque chose. — En bonne foi, c'est vrai, repartit Sancho, et ce doit être un chevalier amoureux. — Il n'y a point de chevaliers errants qui ne le soient, reprit don Quichotte ; mais écoutons-le, et, s'il chante, par le fil de sa voix nous tirerons le peloton de ses pensées, car l'abondance du cœur fait parler la langue [404], » Sancho voulait répliquer à son maître, mais il en fut empêche par la voix du chevalier du Bocage, laquelle n'était ni bonne ni mauvaise. Ils prêtèrent tous deux attention et l'entendirent chanter ce

SONNET.



« Donnez-moi, madame, une ligne à suivre, tracée suivant votre volonté; la mienne s'y conformera tellement que jamais elle ne s'en écartera d'un

point.

« Si vous voulez que, taisant mon martyre, je meure, comptez-moi déjà pour trépassé, et si voulez que je vous le confie d'une manière inusitée, je ferai en sorte que l'amour lui-même parle pour moi.

« Je suis devenu à l'épreuve des contraires, de cire molle et de dur diamant, et aux lois de l'amour mon âme se résigne.

« Mol ou dur, je vous offre mon cœur ; taillez ou gravez-y ce qui vous fera plaisir ; je jure de le garder éternellement. »

Avec un *hélas!* qui semblait arraché du fond de ses entrailles, le chevalier du Bocage termina son chant; puis, après un court intervalle, il s'écria d'une voix dolente et plaintive : « O la plus belle et la plus ingrate des femmes de l'univers! Comment est-il possible, sérénissime Cassildée de Vandalie, que tu consentes à user et à faire périr en de continuels pèlerinages, en d'àpres et pénibles travaux, ce chevalier ton captif ? N'est-ce pas assez que j'aie fait confesser que tu étais la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, à tous les Léonères, à tous les Tarte-siens, à tous les Castillans, et finalement à tous les chevaliers de la Manche. — Oh! pour cela non, s'écria don Quichotte, car je suis de la Manche, et jamais je n'ai rien confessé de semblable, et je n'aurais pu ni dû confesser une chose aussi préjudiciable à la beauté de ma dame. Tu le vois, Sancho, ce chevalier divague, mais écoutons, peut-être se découvrira-t-il davantage. — Sans aucun doute, répliqua Sancho, car il prend le chemin de se plaindre un mois durant. »

Toutefois il n'en fut pas ainsi; le chevalier du Bocage ayant entr'ouï qu'on parlait à ses côtés, interrompit ses lamentations, et, se levant debout, dit d'une voix sonore et polie : « Qui va là ? quels gens y a-t-il? Est-ce par hasard du nombre des heureux ou du nombre des affligés ? — Des affligés, répondit don Quichotte. — Eh bien! venez à moi, reprit le chevalier du Bocage, et vous pouvez compter que vous approchez de l'affliction même et de la tristesse en personne. » Don Quichotte, qui s'entendit répondre avec tant de sensibilité et de courtoisie, s'approcha de l'inconnu, et Sancho fit de même. Le chevalier aux lamentations saisit don Quichotte par le bras : « Asseyez-vous, seigneur chevalier, lui dit-il, car, pour deviner que vous l'êtes, et de ceux qui professent la chevalerie errante, il me suffit de vous avoir trouvé dans cet endroit, où la solitude et le serein vous font compagnie, appartement ordinaire et lit naturel des chevaliers errants. » Don Quichotte répondit : « Je suis chevalier, en effet, de la profession que vous dites, et quoique les chagrins et les disgrâces aient fixé leur séjour

dans mon âme, cependant ils n'en ont pas chassé la compassion que je porte aux malheurs d'autrui. De ce que vous chantiez tout à l'heure, j'ai compris que les vôtres sont amoureux, je veux dire nés de l'amour que vous portez à cette belle ingrate dont le nom vous est échappé dans vos plaintes. »

Quand les deux chevaliers discouraient ainsi, ils étaient assis côte à côte sur le dur siège de la terre, en paix et en bonne intelligence, comme si, aux premiers rayons du jour, ils n'eussent pas dû se couper la gorge. « Seigneur chevalier, demanda celui du Bocage à don Quichotte, seriez-vous par bonheur amoureux? — Par malheur je le suis, répondit don Quichotte, quoique, après tout, les souffrances qui naissent d'une affection bien placée doivent plutôt passer pour des biens que pour des maux. — Telle est la vérité, répliqua le chevalier du Bocage, quand toutefois le dédain ne nous trouble pas l'entendement et la raison, car il peut être poussé au point de ressembler à de la vengeance,. — Jamais je ne fus dédaigné par ma dame, répondit don Quichotte. — Non, par ma foi, ajouta Sancho, qui se tenait près de lui, car notre dame est plus douce qu'un mouton et plus tendre que du beurre. — Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier du Bocage. — Oui, c'est lui, répondit don Quichotte. — Je n'ai jamais vu d'écuyer, répliqua l'inconnu, qui osât parler où parle son seigneur. Du moins, voilà le mien, qui est grand comme père et mère, et duquel on ne saurait prouver qu'il ait desserré les dents où j'avais parlé. — Eh bien, ma foi, s'écria Sancho, moi j'ai parlé, et je parlerai devant un autre aussi... et même plus... mais laissons cela; c'est pire à remuer. »



Alors l'écuyer du Bocage empoigna Sancho par le bras : « .Compère, lui dit-il, allons-nous en tous deux où nous puissions parler tout notre soûl, et

laissons ces seigneurs nos maîtres s'en conter l'un à l'autre avec l'histoire de leurs amours. En bonne foi de Dieu, le jour les surprendra qu'ils n'auront pas encore fini. — Très-volontiers, répondit Sancho, et je dirai à Votre Grâce qui je suis, pour que vous voyiez si l'on peut me compter à la douzaine parmi les écuyers parlants. » A ces mots, les deux écuyers s'éloignèrent, et ils eurent ensemble un dialogue aussi plaisant que celui de leurs maîtres fut grave et sérieux.

CHAPITRE XIII.

Où se poursuit l’aventure du chevalier du Bocage, avec le piquant, suave et nouveau dialogue qu’eurent ensemble les deux écuyers.





S’ÉTANT séparés ainsi, d’un côté étaient les chevaliers, de l’autre les écuyers, ceux-ci se racontant leurs vies, ceux-là leurs amours. Mais l’histoire rapporte d’abord la conversation des valets, et passe ensuite à celle des maîtres. Suivant elle, quand les écuyers se furent éloignés un peu, celui du Bocage dit à Sancho : « C’est une rude et pénible vie que nous menons, mon bon seigneur, nous qui sommes écuyers de chevaliers errants. On peut en toute vérité nous appliquer l’une des malédictions dont Dieu frappa nos premiers parents, et dire que nous mangeons le pain à la sueur de nos fronts [405]. — On peut bien dire aussi, ajouta Sancho, que nous le mangeons à la gelée de nos corps, car qui souffre plus du froid et du chaud

que les misérables écuyers de la chevalerie, errante ? Encore, n'y aurait-il pas grand mal si nous mangions, puisque, suivant le proverbe, avec du pain tous les maux sont vains. Mais quelquefois il nous arrive de passer un jour, et même deux, sans rompre le jeûne, si ce n'est avec l'air qui court. — Tout cela pourtant peut se prendre en patience, reprit l'écuyer du Bocage, avec l'espoir du prix qui nous attend; car si le chevalier errant que l'on sert n'est point par trop ingrat, on se verra bientôt récompensé tout au moins par un aimable gouvernement de quelque île, ou par un comté de bonne mine. — Moi, répliqua Sancho, j'ai déjà dit à mon maître qu'avec le gouvernement d'une île j'étais satisfait, et lui, il est si noble et si libéral, qu'il me l'a promis bien des fois, et à bien des reprises. — Quant à moi, reprit l'écuyer du Bocage, un canonicat paiera mes services, et mon maître me l'a déjà délégué. — Holà ! s'écria Sancho, le maître de Votre Grâce est donc chevalier à l'ecclésiastique [406], puisqu'il fait de semblables grâces à ses bons écuyers ? Pour le mien, il est tout bonnement laïc, et pourtant je me rappelle que des gens d'esprit, quoique, à mon avis, mal intentionnés, voulaient lui conseiller de devenir archevêque. Heureusement qu'il ne voulut pas être autre chose qu'empereur, et je tremblais alors qu'il ne lui prit fantaisie de se mettre dans l'Église, ne me trouvant point en état d'y occuper des bénéfices. Car il faut que vous sachiez une chose , c'est que, tout homme que je paraisse, je ne suis qu'une bête pour être de l'Église. — Eh bien! en vérité, Votre Grâce a tort, reprit l'écuyer du Bocage, car les gouvernements insulaires ne sont pas tous de bonne pâte. Il y en a de pauvres, il y en a de mélancoliques, il y en a qui vont tout de travers, et le mieux bâti, le plus pimpant de tous, traîne une pesante charge d'incommodités et de soucis, que prend sur ses épaules le malheureux auquel il tombe en partage. Il vaudrait mille fois mieux vraiment que nous autres, qui faisons ce maudit métier de servir, nous retournassions chez nous pour y passer le temps à des exercices plus doux, comme qui dirait la chasse ou la pèche; car enfin, quel écuyer si pauvre y a-t-il au monde qui manque d'un bidet, d'une paire de lévriers et d'une ligne à pêcher pour se divertir dans son village? — A moi, rien de tout cela ne manque, répondit Sancho. Il est vrai pourtant que je n'ai pas de bidet, mais j'ai un âne qui vaut deux fois mieux que le cheval de mon maître. Que Dieu me donne mauvaise Pâque, fût-ce la plus prochaine, si je changeais mon âne pour son cheval, quand même il me donnerait quatre boisseaux d'orge en retour. Votre Grâce se moquera si elle veut de la valeur de mon grison ; je dis grison, car c'est le

gris qui est la couleur de mon âne. Quant aux lévriers, c'est bien le diable s'ils me manquaient , lorsqu'il y en a de reste au pays, d'autant mieux que la chasse est bien plus agréable quand on la fait avec le bien d'autrui. — Réellement, seigneur écuyer, répondit celui du Bocage, j'ai résolu et décidé de laisser là ces sottes prouesses de ces chevaliers, pour m'en retourner dans mon village, et élever mes petits enfants, car j'en ai trois, jolis comme trois perles orientales. — Moi, j'en ai deux, reprit Sancho, qu'on peut bien présenter au pape en personne, notamment une jeune fille que j'élève pour être comtesse, s'il plaît à Dieu, bien qu'en dépit de sa mère — Et quel âge a cette dame que vous élevez pour être comtesse? demanda l'écuyer du Bocage? — Quinze ans, à deux de plus ou de moins, répondit Sancho. Mais elle est grande comme une perche, fraîche comme une matinée d'avril, et forte comme un portefaix. — Diable ! ce sont là des qualités, reprit l'écuyer du Bocage, de quoi être non-seulement comtesse, mais encore nymphe du Vert-Bosquet. O gueuse, fille de gueuse ! quelle carrure doit avoir la luronne ! — Tout beau, interrompit Sancho, quelque peu fâché; ni elle n'est gueuse, ni sa mère ne le fut, ni aucune des deux ne le sera, si Dieu le permet, tant que je vivrai. Et parlez, seigneur un peu plus poliment; car, pour un homme élevé parmi les chevaliers errants, qui sont la politesse même, vos paroles ne me semblent pas trop bien choisies. — Oh ! que vous ne vous entendez guère en fait de louanges, seigneur écuyer! s'écria celui du Bocage. Comment donc! ne savez-vous pas que lorsqu'un chevalier donne un bon coup de lance au taureau dans le cirque, ou bien quand une personne fait quelque chose proprement, on a coutume de dire dans le peuple : « O fils de gueuse ! comme il s'en est bien tiré [407].» Et ces mots, qui semblent une injure, sont un notable éloge. Allez, seigneur, reniez plutôt les fils et les filles qui ne méritent point par leurs œuvres qu'on adresse à leurs parents de semblables louanges. — Oui, pardieu, je les renie, s'il en est ainsi, s'écria Sancho, et, par la même raison, vous pouviez nous jeter, à moi, à mes enfants et à ma femme, toute une gueuserie sur le corps; car, en vérité, tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font sont des perfections dignes de tels éloges. Ah! pour les revoir, je prie Dieu qu'il me tire de péché mortel, et ce sera la même chose s'il me tire de ce périlleux métier d'écuyer errant, où je me suis fourré une seconde fois, alléché par une bourse pleine de cent ducats que j'ai trouvée un beau jour au milieu de la Sierra-Morena; et le diable me met toujours devant les yeux, ici, là, de ce côté, de cet autre, un gros sac de doublons, si bien qu'il me semble à chaque pas que je le

touche avec la main, que je le prends dans mes bras, que je l'emporte à la maison, que j'achète du bien, que je me fais des rentes, et que je vis comme un prince. Le moment où je pense à cela, voyez-vous, il me semble facile de prendre en patience toutes les peines que je souffre avec mon timbré de maître, qui tient plus, je le sais bien, du fou que du chevalier. — C'est pour cela, répondit, l'écuyer du Bocage, qu'on dit que l'envie d'y trop mettre rompt le sac; et, s'il faut parler de nos maîtres, il n'y a pas de plus grand fou dans le monde que le mien, car il est de ces gens de qui l'on dit : « Les soucis du prochain tuent l'âne; » en effet, pour rendre la raison à un chevalier qui l'a perdue, il est devenu fou lui-mème, et s'est mis à chercher telle chose que, s'il la trouvait, il pourrait bien lui en cuire. — Est-ce que, par hasard, il est amoureux? demanda Sancho. — Oui, répondit l'écuyer du Bocage, il s'est épris d'une certaine Cassildée de Vandalie, la dame la plus crue et la plus rôtie qui se puisse trouver dans tout l'univers; mais ce n'est pas seulement du pied de la crudité qu'elle cloche; bien d'autres supercheries lui grognent dans le ventre, comme on pourra le voir avant peu d'heures [408]. — Il n'y a pas de chemin si uni, répliqua Sancho, qu'il n'ait quelque pierre à faire broncher; si l'on fait cuire des fèves chez les autres, chez moi c'est à pleine marmite; et la folie, plus que la raison, doit avoir des gens pendus à ses crochets. Mais si ce qu'on dit est vrai, que d'avoir des compagnons dans la peine doit nous en soulager, je pourrai m'en consoler avec Votre Grâce, puisque vous servez un maître aussi bête que le mien. — Bête, oui, mais vaillant, répondit l'écuyer du Bocage, et encore plus coquin que bête et que vaillant. — Oh! ce n'est plus là le mien, s'écria Sancho. Il n'est pas coquin le moins du monde; au contraire, il a un cœur de pigeon, ne sait faire de mal à personne, mais du bien à tous, et n'a pas la moindre malice. Un enfant lui ferait croire qu'il fait nuit en plein midi. C'est pour cette bonhomie que je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et que je ne puis me résoudre à le quitter, quelques sottises qu'il fasse. — Avec tout cela, frère et seigneur, reprit l'écuyer du Bocage, si l'aveugle conduit l'aveugle, tous deux risquent de tomber dans le trou [409]. Il vaut encore mieux battre en retraite, sur la pointe du pied et regagner nos gîtes ; car qui cherche les aventures ne les trouve pas toujours bien mûres. »







Tout en parlant, Sancho paraissait de temps à autre cracher une certaine espèce de salive un peu sèche et collante. Le charitable écuyer s'en aperçut : « Il me semble, dil-il, qu'à force de jaser, nos langues s'épaississent et nous collent au palais. Mais je porte à l'arçon de ma selle un remède à décoller la langue, qui n'est pas à dédaigner. » Cela dit, il se leva, et revint, un instant après, avec une grande outre de vin et un pâté long d'une demi-aune. Et ce n'est pas une exagération, car il était fait d'un lapin de choux d'une telle grosseur, que Sancho, quand il toucha le pâté, crut qu'il y avait dedans, non pas un chevreau, mais un bouc. Aussi il s'écria : « C'est cela que porte Votre Grâce en voyage, seigneur ? — Eh bien, que pensiez-vous donc? répondit l'autre; suis-je, par hasard, quelque écuyer au pain et à l'eau? Oh ! je porte plus de provisions sur la croupe de mon bidet qu'un général en campagne. »

Sancho mangea sans se faire prier davantage. Favorisé par la nuit, il avalait en cachette des morceaux gros comme le poing. « On voit bien, dit-il, que Votre Grâce est un écuyer fidèle et légal, en bonne forme et de bon aloi, généreux et magnifique, comme le prouve ce banquet, qui, s'il n'est pas arrivé par voie d'enchantement, en a du moins tout l'air. Ce n'est pas comme moi, chétif et misérable, qui n'ai dans mon bissac qu'un morceau de fromage, si dur qu'on en pourrait casser la tête à un géant, avec quatre douzaines de caroubes qui lui font compagnie, et autant de noix et de noisettes, grâce à la détresse de mon maître, et à l'opinion qu'il s'est faite,

et qu'il observe comme article de foi, que les chevaliers errants ne doivent se nourrir que de fruits secs et d'herbes des champs.

— Par ma foi, frère, répliqua l'autre écuyer, je n'ai pas l'estomac fait aux chardons et aux poires sauvages, non plus qu'aux racines des bois. Que nos maîtres aient tant qu'ils voudront des opinions et des lois chevaleresques, et qu'ils mangent ce qui leur conviendra. Quant à moi, je porte des viandes froides pour l'occasion, ainsi que cette outre pendue à l'arçon de la selle. J'ai pour elle tant de dévotion et d'amour, qu'il ne se passe guère de moments que je ne lui donne mille embrassades et mille baisers. »

En disant cela, il la mit entre les mains de Sancho, qui, portant le goulot à sa bouche, se mit à regarder les étoiles un bon quart d'heure. Quand il eut fini de boire, il laissa tomber la tête sur une épaule, et, jetant un grand soupir, « Oh ! le fils de gueuse, s'écria-t-il, comme il est catholique! — Voyez-vous, reprit l'écuyer du Bocage, dès qu'il eut entendu l'exclamation de Sancho, comme vous avez loué ce vin en l'appelant fils de gueuse! — Aussi je confesse, répondit Sancho, que ce n'est déshonorer personne que de l'appeler fils de gueuse, quand c'est avec l'intention de le louer. Mais dites-moi, seigneur, par le salut de qui vous aimez le mieux, est-ce que ce vin n'est pas de Ciudad-Réal [410] ? — Fameux gourmet! s'écria l'écuyer du Bocage; il ne vient pas d'ailleurs, en vérité, et il a quelques années de vieillesse. — Comment donc ! reprit Sancho, croyez-vous que la connaissance de votre vin me passe par-dessus la tête? Eh bien! sachez, seigneur écuyer, que j'ai un instinct si grand et si naturel pour connaître les vins, qu'il me suffit d'en sentir un du nez pour dire son pays, sa naissance, son âge, son goût, toutes ses circonstances et dépendances. Mais il ne faut point s'étonner de cela, car j'ai eu dans ma race, du côté de mon père, les deux plus fameux gourmets qu'en bien des années la Manche ait connus; et, pour preuve, il leur arriva ce que je vais vous conter. Un jour, on leur fit goûter du vin d'une cuve, en leur demandant leur avis sur l'état et les bonnes ou mauvaises qualités de ce vin. L'un le goûta du bout de la langue, l'autre ne fit que le flairer du bout du nez. Le premier dit que ce vin sentait le fer, et le second qu'il sentait davantage le cuir de chèvre. Le maître assura que la cuve était propre, et que son vin n'avait reçu aucun mélange qui pût lui donner l'odeur de cuir ou de fer. Cependant, les deux fameux gourmets persistèrent dans leur déclaration. Le temps marcha, le vin se vendit, et quand on nettoya la cuve, on y trouva une petite clef pendue à une courroie de maroquin. Maintenant, voyez si celui qui descend d'une telle

race peut donner son avis en semblable matière [411]. — C'est pour cela que je dis, reprit l'écuyer du Bocage, que nous cessions d'aller à la quête des aventures, et que nous ne cherchions pas des tourtes quand nous avons une miche de pain. Croyez-moi, retournons à nos chaumières, où Dieu saura bien nous trouver s'il lui plaît. — Non, répondit Sancho, jusqu'à ce que mon maître arrive à Saragosse, je le servirai; une fois là, nous saurons quel parti prendre. »

Finalement, tant parlèrent et tant burent les deux bons écuyers, que le sommeil eut besoin de leur attacher la langue et de leur étancher la soif; car, pour l'ôter entièrement, ce n'eût pas été possible. Ainsi donc, tenant tous deux amoureusement embrassée l'outre à peu près vide, et les morceaux encore à demi mâchés dans la bouche, ils restèrent endormis sur la place, où nous les laisserons, pour conter maintenant ce qui se passa entre le chevalier du Bocageet celui de la Triste-Figure.

CHAPITRE XIV.

Où se poursuit l’aventure du chevalier du Bocage.



PARMI bien des propos qu’échangèrent don Quichotte et le chevalier de la Forêt, l’histoire raconte que celui-ci dit à don Quichotte : « Finalement, seigneur chevalier, je veux vous apprendre que ma destinée, ou mon choix pour mieux dire, m’a enflammé d’amour pour la sans pareille Cassildée de Vandalie [412]; je l’appelle sans pareille, parce qu’elle n’en a point, ni pour la grandeur de la taille, ni pour la perfection de la beauté. Eh bien, cette Cassildée, dont je vous fais l’éloge, a payé mes honnêtes pensées et mes courtois désirs en m’exposant, comme la marâtre d’Hercule, à une foule de périls, me promettant, à la fin de chacun d’eux, qu’à la fin de l’autre arriverait le terme de mes espérances. Mais ainsi, mes travaux ont été si bien s’enchainant l’un à l’autre, qu’ils sont devenus innombrables, et je ne sais quand viendra le dernier pour donner ouverture à l’accomplissement de mes chastes désirs. Une fuis, elle m’a commandé de combattre en champ clos la fameuse géante de Séville, appelée la Giralda, qui est vaillante et forte en proportion de ce qu’elle est de bronze, et qui,

sans bouger de place, est la plus changeante et la plus volage des femmes du monde [413]. J'arrivai, je vis et je vainquis, et je l'obligeai à sa tenir immobile (car, en plus d'une semaine, il ne souflla d'autre vent que celui du nord). Une autre fois, elle m'ordonna d'aller prendre et peser les antiques pierres des formidables taureaux de Guisando [414], entreprise plus faite pour un portefaix que pour un chevalier. Une autre fois encore, elle me commanda de me précipiter dans la caverne de Cabra, péril inouï, épouvantable! et de lui rapporter une relation détaillée de ce que renferme cet obscur et profond abîme [415]. J'arrêtai le mouvement de la Giralda, je pesai les taureaux de Guisando, je me précipitai dans la caverne, et mis au jour tout ce que cachait son obscurité; et pourtant mes espérances n'en furent pas moins mortes, ses exigences et ses dédains pas moins vivants. A la fin, elle m'a dernièrement ordonné de parcourir toutes les provinces d'Espagne, pour faire confesser à tous les chevaliers errants qui vaguent par ce royaume qu'elle est la plus belle de toutes les belles qui vivent actuellement, et que je suis le plus vaillant et le plus amoureux chevalier du monde. Dans cette entreprise, j'ai couru déjà la moitié de l'Espagne, et j'y ai vaincu bon nombre de chevaliers qui avaient osé me contredire ; mais l'exploit dont je m'enorgueillis par-dessus tout, c'est d'avoir vaincu en combat singulier ce fameux chevalier don Quichotte de la Manche, et de lui avoir fait avouer que ma Cassildée de Vandalie est plus belle que sa Dulcinée du Toboso. Par cette seule victoire, je compte avoir vaincu tous les chevaliers du monde, car ce don Quichotte, dont je parle, les a vaincus tous, et, puisqu'à mon tour je l'ai vaincu, sa gloire, sa renommée, son honneur ont passe en ma possession, comme a dit le poëte : « Le vainqueur acquiert d'autant plus de « gloire que le vaincu a plus de célébrité [416] ». Ainsi donc, c'est pour mon propre compte, et comme m'appartenant, que courent de bouche en bouche les innombrables exploits du susdit don Quichotte. »



Don Quichotte resta stupéfait d'entendre ainsi parler le chevalier du Bocage, et fut mille fois sur le point de lui donner le démenti de ses paroles. Il eut même un *tu en as menti* sur le bout de la langue ; mais il se contint du mieux qu'il put, afin de lui faire confesser son mensonge de sa propre bouche. Il lui dit donc avec beaucoup de calme : « Que Votre Grâce, seigneur chevalier, ait vaincu la plupart des chevaliers errants d'Espagne, et même du monde entier, à cela je n'ai rien à dire; mais que vous ayez vaincu don Quichotte de la Manche, c'est là ce que je mets en doute. Il pourrait se faire que ce fût un autre qui lui ressemblât, bien que cependant peu de gens lui ressemblent. — Comment, non ! répliqua le chevalier du Bocage; par le ciel qui nous couvre! j'ai combattu contre don Quichotte, je l'ai vaincu, je l'ai fait rendre à merci. C'est un homme haut de taille, sec de visage, long de membres, ayant le teint jaune, les cheveux grisonnants, le nez aquilin et un peu courbe, les moustaches grandes, noires et tombantes. Il fait la guerre sous le nom du chevalier de la Triste-Figure, et mène pour écuyer un paysan qui s'appelle Sancho Panza. Il presse les flancs et dirige le frein d'un fameux coursier nommé Rossinante, et finalement il a pour dame de sa volonté une certaine Dulcinée du Toboso, appelée dans le temps Aldonza Lorenzo, tout comme la mienne, que j'appelle Cassildée de Vandalie, parce qu'elle a nom Cassilda et qu'elle est Andalouse. Maintenant, si tous ces indices ne suffisent pas pour donner crédit à ma véracité, voici mon épée

qui saura bien me faire rendre justice de l'incrédulité même. — Calmez-vous, seigneur chevalier, reprit don Quichotte, et écoutez ce que je veux vous dire. Il faut que vous sachiez que ce don Quichotte est le meilleur ami que j'aie au monde, tellement que je puis dire qu'il m'est aussi cher que moi-même. Par le signalement que vous m'avez donné de lui, si ponctuel et si véritable, je suis forcé de croire que c'est lui-même que vous avez vaincu. D'un autre côté, je vois avec les yeux et je touche avec les mains qu'il est impossible que ce soit lui; à moins toutefois que, comme il a beaucoup d'ennemis parmi les enchanteurs, un notamment qui le persécute d'ordinaire, quelqu'un n'ait pris sa figure pour se laisser vaincre, pour lui enlever la renommée que ses hautes prouesses de chevalerie lui ont acquise sur toute la face de la terre. Pour preuve encore de cela, je veux vous apprendre que ces maudits enchanteurs, ses ennemis, ont transformé, il n'y a pas deux jours, la figure et la personne de la charmante Dulcinée du Toboso en une vile et sale paysanne. Ils auront, de la même manière, transformé don Quichotte. Mais si tout cela ne suffit pas pour vous convaincre de la vérité de ce que je vous dis, voici don Quichotte lui-même, qui la soutiendra les armes à la main, à pied ou à cheval, ou de toute autre manière qui vous conviendra. » A ces mots, il se leva tout debout, et, saisissant la garde de son épée, il attendit quelle résolution prendrait le chevalier du Bocage.

Celui-ci répondit d'une voix également tranquille : « Le bon payeur ne regrette point ses gages; celui qui, une première fois, seigneur don Quichotte, a pu vous vaincre transformé, peut bien avoir l'espérance de vous vaincre encore sous votre forme véritable. Mais comme il n'est pas convenable que les chevaliers accomplissent leurs faits d'armes en cachette ou dans la nuit, ainsi que des brigands ou des souteneurs de mauvais lieux, attendons le jour pour que le soleil éclaire nos œuvres. La condition de notre bataille sera que le vaincu reste à la merci du vainqueur, pour que celui-ci fasse de l'autre tout ce qu'il lui plaira, pourvu toutefois qu'il soit décemment permis à un chevalier de s'y soumettre — Je suis plus que satisfait, répondit don Quichottte, de cette condition et de cet arrangement. »

Cela dit, ils allèrent chercher leurs écuyers, qu'ils trouvèrent dormant et ronflant , dans la même posture que celle qu'ils avaient quand le sommeilles surprit. Ils les éveillèrent, et leur commandèrent de tenir les chevaux prêts, parce qu'au lever du soleil, ils devaient se livrer ensemble un

combat singulier, sanglant et formidable. A ces nouvelles, Sancho frissonna de surprise et de peur, tremblant pour le salut de son maître, à cause des actions de bravoure qu'il avait entendu conter du sien par l'écuyer du Bocage. Cependant, et sans mot dire, les deux écuyers s'en allèrent chercher leur troupeau de bêtes, car les trois chevaux et l'âne, après s'être flairés, paissaient tous ensemble. sachiez,

Chemin faisant, l'écuyer du Bocage dit à Sancho : « Il faut que vous sachiez, frère, que les braves d'Andalousie ont pour coutume. quand ils sont parrains dans quelque duel, de ne pas rester les bras croisés tandis que les filleuls combattent[417]. Je dis cela pour que vous soyez averti que, tandis que nos maîtres ferrailleront, nous aurons, nous autres, à jouer aussi du couteau. — Cette coutume, seigneur écuyer, répondit Sancho, peut bien avoir cours parmi les bravaches dont vous parlez, mais parmi les écuyers de chevaliers errants, pas le moins du monde ; au moins je n'ai jamais ouï citer à mon maître une semblable coutume, lui qui sait par coeur tous les règlements de la chevalerie errante. D'ailleurs, je veux bien que ce soit une règle expresse de faire battre les écuyers tandis que leurs seigneurs se battent; moi, je ne veux pas la suivre : j'aime mieux payer l'amende imposée aux écuyers pacifiques; elle ne passera pas, j'en suis sûr, deux livres de cire[418], et je préfère payer les cierges, car je sais qu'ils me coûteront moins que la charpie qu'il faudrait acheter pour me panser la tête, que je tiens déjà pour cassée et fendue en deux. Il y a plus, c'est que je suis dans l'impossibilité de me battre, n'ayant pas d'épée, et de ma vie je n'en ai porté. — A cela, je sais un bon remède, répliqua l'écuyer du Bocage : j'ai là deux sacs de toile de la même grandeur ; vous prendrez l'un, moi l'autre, et nous nous battrons à coups de sacs, avec des armes égales. — De cette façon-là, s'écria Sancho, à la bonne heure, car un tel combat nous servira plutôt à nous épousseler qu'à nous faire du mal. — Oh ! ce n'est pas ainsi que je l'entends, repartit l'autre; nous allons mettre dans chacun des sacs, pour que le vent ne les emporte pas, une demi-douzaine de jolis cailloux, bien ronds, bien polis, qui pèseront autant les uns que les autres. Ensuite nous pourrons nous étriller à coups de sacs tout à l'aise, sans nous écorcher seulement la peau. — Voyez un peu, mort de ma vie! s'écria Sancho, quelle ouate de coton et quelles martes ciboulines il vous met dans les sacs, pour nous empêcher de nous moudre le crâne et de nous mettre les os en poussière ! Eh bien ! quand on les remplirait de cocons de soie, sachez, mon

bon seigneur, que je ne me battrais pas. Laissons battre nos maitres, et qu'ils s'en tirent comme ils pourront; mais nous, buvons, mangeons et vivons, car le temps prend bien assez soin de nous ôter nos vies, sans que nous cherchions des excitants pour qu'elles finissent avant leur terme et qu'elles tombent avant d'être mûres. — Avec tout cela, reprit l'écuyer du Bocage, nous nous battrons bien au moins une demi-heure. — Pour cela non, répondit Sancho ; je ne serai pas si peu courtois et si peu reconnaissant qu'avec un homme qui m'a fait boire et mangeur j'engage jamais aucune querelle, si minime qu'elle soit. D'autant plus que, n'ayant ni colère ni ressentiment, qui diable va s'aviser de se battre à froid ? — Oh! pour cela, reprit l'écuyer du Bocage, je vous fournirai un remède suffisant. Avant que nous commencions la bataille, je m'approcherai tout doucement de Votre Grâce, et je vous donnerai trois ou quatre soufflets qui vous jetteront par terre à mes pieds; avec cela j'éveillerai bien votre colère, fût-elle plus endormie qu'une marmotte. — Contre cette botte je sais une parade, répondit Sancho, et qui la vaut bien. Je couperai, moi, une bonne gaule, et, avant que Votre Grâce vienne m'éveiller la colère, je ferai si bien dormir la sienne à coups de bâton, qu'elle ne s'éveillera plus, si ce n'est dans l'autre monde, où l'on sait fort bien que je ne suis pas homme à me laisser manier le visage par personne. Que chacun prenne garde à ce qu'il fait; le plus sage serait que chacun laissât dormir sa colère, car personne ne connaît l'âme de personne, et tel va chercher de la laine qui revient tondu. Dieu a béni la paix et maudit les querelles, et si un chat qu'on enferme et qu'on excite se change en lion, moi qui suis homme, Dieu sait en quoi je pourrais me changer. Ainsi donc, seigneur écuyer, j'intime à Votre Grâce que dès à présent elle est responsable de tout le mal qui pourrait résulter de notre bataille. — C'est fort bien, répliqua l'écuyer du Bocage, Dieu ramènera le jour, et nous y verrons clair. »

En ce moment commençaient à gazouiller dans les arbres mille espèces de brillants oiseaux, qui semblaient, dans leurs chants joyeux et variés, souhaiter la bienvenue à la fraîche aurore, dont le charmant visage se montrait peu à peu sur les balcons de l'orient. Elle secouait de ses cheveux dorés un nombre infini de perles liquides, et les plantes baignées de cette suave liqueur paraissaient elles-mêmes jeter et répandre des gouttes de diamant. A sa venue, les saules distillaient une manne savoureuse, les fontaines semblaient rire, les ruisseaux murmurer, les bois se réjouir, et les prairies étaler leur tapis de verdure.

Mais à peine la clarté du jour eut-elle permis d'apercevoir et de discerner les objets, que la première chose qui s'offrit aux regards de Sancho fut le nez de l'écuyer du Bocage, si grand, si énorme, qu'il lui faisait ombre sur tout le corps. On raconte, en effet, que ce nez était d'une grandeur démesurée, bossu au milieu, tout couvert de verrues, d'une couleur violacée comme des mûres, et descendant deux doigts plus bas que la bouche. Cette longueur de nez, cette couleur, ces verrues et cette bosse lui faisaient un visage si horriblement laid, que Sancho commença à trembler des pieds et des mains comme un enfant qui tombe d'épilepsie, et résolut dans son cœur de se laisser plutôt donner deux cents soufflets que de laisser éveiller sa colère pour se battre avec ce vampire.



Don Quichotte regarda aussi son adversaire; mais celui-ci avait déjà mis sa salade et baissé sa visière, de façon qu'il ne put voir son visage; seulement il remarqua que c'était un homme bien membré, et non de très-

haute taille. L'inconnu portait sur ses armes une courte tunique d'une étoffe qui semblait faite de fils d'or, toute parsemée de brillants miroirs en forme de petites lunes, et ce riche costume lui donnait une élégance toute particulière. Sur le cimier de son casque voltigeaient une grande quantité de plumes vertes, jaunes et blanches, et sa lance, qu'il avait appuyée contre un arbre, était très-haute, très-grosse, et terminée par une pointe d'acier d'une palme de long. Don Quichotte remarqua tous ces détails, et en tira la conséquence que l'inconnu devait être un chevalier de grande force. Cependant il ne fut pas glacé de crainte comme Sancho Panza ; au contraire, il dit d'un ton dégagé au chevalier des Miroirs : « Si le grand désir d'en venir aux mains, seigneur chevalier, n'altère pas votre courtoisie, je vous prie en son nom de lever un peu voire visière, pour que je voie si la beauté de votre visage répond à l'élégance de votre ajustement. — Vainqueur ou vaincu, seigneur chevalier, répondit celui des Miroirs, vous aurez du temps de reste pour voir ma figure; et si je refuse maintenant de satisfaire à votre désir, c'est parce qu'il me semble que je fais une notable injure à la belle Cassildée de Vandalie en tardant, seulement le temps de lever ma visière, à vous faire confesser ce que vous savez bien. — Mais du moins, reprit don Quichotte, pendant que nous montons à cheval, vous pouvez bien me dire si je suis ce même don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. — A cela nous vous répondons [419], reprit le chevalier des Miroirs, que vous lui ressemblez comme un œuf ressemble à un autre ; mais, puisque vous assurez que des enchanteurs vous persécutent, je n'oserais affirmer si vous êtes ou non le même en son contenu. — Cela me suffit, à moi, répondit don Quichotte, pour que je croie à l'erreur où vous êtes ; mais pour vous en tirer entièrement, qu'on amène nos chevaux. En moins de temps que vous n'en auriez mis à lever votre visière (si Dieu, ma dame et mon bras me sont favorable), je verrai votre visage, et vous verrez que je ne suis pas le don Quichotte que vous pensez avoir vaincu. »

Coupant ainsi brusquement l'entretien, ils montèrent à cheval, et don Quichotte fit tourner bride à Rossinante afin de prendre le champ nécessaire pour revenir à la rencontre de son ennemi, qui faisait la même chose. Mais don Quichotte ne s'était pas éloigné de vingt pas, qu'il s'entendit appeler par le chevalier des Miroirs, et, chacun ayant fait la moitié du chemin, celui-ci dit à l'autre : « Rappelez-vous, seigneur chevalier, que la condition de notre bataille est que le vaincu, comme je vous l'ai déjà dit, reste à la discrétion du vainqueur. — Je le sais déjà, répondit don Quichotte, pourvu

qu'il ne soit rien ordonné ni imposé au vaincu qui sorte des limites de la chevalerie. — C'est entendu,)) reprit le chevalier des Miroirs.

En ce moment, l'écuyer avec son nez étrange s'offrit aux regards de don Quicholle, qui ne fut pas moins interdit de le voir que Sancho, tellement qu'il le prit t pour quelque monstre, ou pour un homme nouveau, de ceux qui ne sont pas d'usage en ce monde. Sancho, qui vit partir son maître pour prendre champ, ne voulut pas rester seul avec le monstre au grand nez, dans la crainte que, d'une seule pichenette de cette trompe, leur bataille ne fût finie, et que, du coup ou de la peur, il ne restât couché par terre. Il courut donc derrière son maître, pendu à une étrivière de Rossinante, et quand il lui sembla que don Quichotte allait tournerbride : « Je supplie Votre Grâce, mon cher seigneur, lui dit-il, de vouloir bien, avant de retourner à l'attaque, m'aider à monter sur ce liège, d'où je pourrai voir plus à mon aise que parterre la gaillarde rencontre que vous allez faire avec ce chevalier. — Il me semble plutôt, Sancho, dit don Quichotte, que tu veux monter sur les banquettes pour voir sans danger la course des taureaux. — S'il faut dire la vérité, répondit Sancho, les effroyables narines de cet écuyer me tiennent en émoi, et je n'ose pas rester à côté de lui. — Elles sont telles, en effet, reprit don Quichotte, que, si je n'étais qui je suis, elles me feraient aussi trembler. Ainsi, viens, je vais t'aider à monter où tu veux. »



Pendant que don Quichotte s’arrêtait pour faire grimper Sancho sur le liège, le chevalier des Miroirs avait pris tout le champ nécessaire, et, croyant que don Quichotte en aurait fait de même, sans attendre son de trompette ni autre signal d’attaque [420], il avait fait tourner bride à son cheval, lequel n’était ni plus léger, ni de meilleure mine que Rossinante ; puis, à toute sa course, qui n’était qu’un petit trot, il revenait à la rencontre de son ennemi. Mais, le voyant occupé à faire monter Sancho sur l’arbre, il retint la bride, et s’arrêta au milieu de la carrière, chose dont son cheval lui fut très-reconnaissant, car il ne pouvait déjà plus remuer. Don Quichotte, qui crut que son adversaire fondait comme un foudre sur lui, enfonça vigoureusement les éperons dans les flancs efflanqués de Rossinante, et le fit détaler de telle sorte, que, si l’on en croit l’histoire, ce fut la seule fois où l’on pût reconnaître qu’il avait quelque peu galopé, car jusque-là ses plus brillantes courses n’avaient été que de simples trots[421]. Avec cette furie inaccoutumée, don Quichotte s’élança sur le chevalier des Miroirs, qui enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval jusqu’aux talons, sans pouvoir le faire avancer d’un doigt de l’endroit où il s’était comme ancré au milieu de sa course. Ce fut dans cette favorable conjoncture que don

Quichotte surprit son adversaire, lequel, empêtré de son cheval et embarrassé de sa lance, ne put jamais venir à bout de la mettre seulement en arrêt. Don (Quichotte, qui ne regardait pas de si près à ces inconvénients, vint en toute sûreté et sans aucun risque, heurter le chevalier des Miroirs, et ce fut avec tant de vigueur, qu'il le fit, bien malgré lui, rouler à terre par-dessus la croupe de son cheval. La chute fut si lourde, que l'inconnu, ne remuant plus ni bras ni jambe, parut avoir été tué sur le coup,

A peine Sancho le vit-il en bas, qu'il se laissa glisser de son arbre, et vint rejoindre son maître. Celui-ci, ayant mis pied à terre, s'était jeté sur le chevalier des Miroirs, et, lui détachant les courroies de l'armet pour voir s'il était mort, et pour lui donner de l'air, si par hasard il était encore vivant, il aperçut.... qui pourra dire ce qu'il aperçut, sans frapper d'étonnement, d'admiration et de stupeur ceux qui l'entendront? Il vit, dit l'histoire, il vit le visage même, la figure, l'aspect, la physionomie, l'effigie et la perspective du bachelier Samson Carrasco. A cette vue, il appela Sancho de toutes ses forces : « Accours, Sancho, s'écria-t-il, viens voir ce que tu verras sans y croire. Dépêche-toi, mon enfant, et regarde ce que peut la magie, ce que peuvent les sorciers et les enchanteurs. » Sancho s'approcha, et quand il vit la figure du bachelier Carrasco, il commença à faire mille signes de croix, et à réciter autant d'oraisons. Cependant le chevalier renversé ne donnait aucun signe de vie, et Sancho dit à don Quichotte : « Je suis d'avis, mon bon seigneur, que, sans plus de façons, vous fourriez votre épée dans la bouche à celui-là qui ressemble, au bachelier Samson Carrasco; peut-être tuerez-vous en lui quelqu' un de vos ennemis les enchanteurs. — Tu as, pardieu, raison, dit don Quichotte, car, en fait d'ennemis, le moins c'est le meilleur. » Il tirait déjà son épée pour mettre à exécution le conseil de Sancho, quand arriva tout à coup écuyer du chevalier des Miroirs, n'ayant plus le nez qui le rendait si laid : « Ah ! prenez gardé, seigneur don Quichotte, disait-il à grands cris, prenez garde à ce que vous allez faire. Cet homme étendu à vos pids, c'est le bachelier Samson Carrasco, votre ami, et moi je suis son écuyer. » Sancho, le voyant sans sa première laideur, « Et le nez, lui dit-il, qu'est-il devenu? — Il est là, dans ma poche, » répondit l'autre. Et, mettant la main dans sa poche de droite, il en tira un nez potiche en carton vernissé, fabriqué comme on l'a dépeint tout à l'heure. Mais Sancho regardait l'homme de tous ses yeux, et, jetant un cri de surprise, « *Jesus Maria!* s'écria-t-il, n'est-ce pas là Tomé Cécial, mon voisin et mon compère? — Comment, si je le suis! répondit l'écuyer sans nez; oui,

Sancho Panza, je suis Tomé Cécial, votre ami, votre compère ; et je vous dirai tout à l'heure les tours et les détours qui m'ont conduit ici; mais, en attendant, priez et suppliez le seigneur votre maître qu'il ne touche, ni ne frappe, ni ne blesse, ni ne tue le chevalier des Miroirs, qu'il tient sous ses pieds, car c'est, sans nul doute, l'audacieux et imprudent bachelier Samson Carrasco, notre compatriote. »





En ce moment le chevalier des Miroirs revint à lui, et don Quichotte, s'apercevant qu'il remuait, lui mit la pointe de l'épée entre les deux yeux, et lui dit : « Vous êtes mort, chevalier, si vous ne confessez que la sans pareille Dulcinée du Toboso l'emporte en beauté sur votre Cassildée de Vandalie. En outre, il faut que vous promettiez, si de cette bataille et de cette chute vous restez vivant, d'aller à la ville du Toboso, et de vous présenter de ma part en sa présence, pour qu'elle fasse de vous ce qu'ordonnera sa volonté. Si elle vous laisse en possession de la vôtre, vous serez tenu de venir me retrouver (et la trace de mes exploits vous servira de guide pour vous amener où je serai), afin de me dire ce qui se sera passé entre elle et vous : conditions qui, suivant celles que nous avons faites avant notre combat, ne sortent point des limites de la chevalerie errante. – Je confesse, répondit le chevalier abattu, que le soulier sale et déchiré de madame Dulcinée du Toboso vaut mieux que la barbe mal peignée, quoique propre, de Cassildée. Je promets d'aller en sa présence, et de revenir en la vôtre, pour vous rendre un compte fidèle et complet de ce que vous demandez. — faut encore confesser et croire, ajouta don Quichotte, que le chevalier que vous avez vaincu ne fut pas et ne put être don Quichotte de la Manche mais un autre qui lui ressemblait; tout comme je confesse et crois que vous, qui ressemblez au bachelier Samson Carrasco, ne l'êtes pas cependant, mais un autre qui lui ressemble, et que mes ennemis me l'ont présenté sous la figure du bachelier pour calmer la fougue de ma colère, et me faire user avec douceur de la gloire du triomphe. — Tout cela, répondit le chevalier éreinté, je le confesse, je le juge et le sens, comme vous le croyez, jugez et sentez. Mais laissez-moi relever, je vous prie, si la douleur de ma chute le permet, car elle m'a mis en bien mauvais état,. »

Don Quichotte l'aida à se relever, assisté de son écuyer Tomé Cécial, duquel Sancho n'ôtait pas les yeux, tout en lui faisant des questions dont les réponses prouvaient bien que c'était véritablement le Tomé Cécial qu'il se disait être. Mais l'impression qu'avait produite dans la pensée de Sancho l'assurance donnée par son maître que les enchanteurs avaient changé la figure du chevalier des Miroirs en celle du bachelier Carrasco l'empêchait d'ajouter foi à la vérité qu'il avait sous les yeux.

Finalement, maître et valet restèrent dans cette erreur, tandis que le chevalier des Miroirs et son écuyer, confus et rompus, s'éloignaient de don Quichotte et de Sancho, dans l'intention de chercher quelque village où l'on pût graisser et remettre les côtes au blessé. Quant à don Quichotte et à

Sancho, ils reprirent leur chemin dans la direction de Saragosse, où l'histoire les laisse pour faire connaître qui étaient le chevalier des Miroirs et son écuyer au nez effroyable [422].



CHAPITRE XV.

Où l’on raconte et l’on explique qui étaient le chevalier des Miroirs et son écuyer.



DON Quichotte s’en allait, tout ravi, tout lier et tout glorieux d’avoir remporté la victoire sur un aussi vaillant chevalier qu’il s’imaginait être celui des Miroirs, duquel il espérait savoir bientôt, sur sa parole de chevalier, si l’enchantement de sa dame continuait encore, puisque force était que le vaincu, sous peine de ne pas être chevalier, revint lui rendre compte de ce qui lui arriverait avec elle. Mais autre chose pensait don Quichotte, autre chose le chevalier des Miroirs, bien que, pour le moment, celui-ci n’eût, comme on l’a dit, d’autre pensée que de chercher où se faire couvrir d’emplâtres. Or l’histoire dit que lorsque le bachelier Samson Carrasco conseilla à don Quicholte de reprendre ses expéditions un moment abandonnées, ce fut après avoir tenu conseil avec le curé et le barbier sur le moyen qu’il fallait prendre pour obliger don Quichotte a rester dans sa maison tranquillement et patiemment, sans s’inquiéter

davantage d'aller enquête de ses malencontreuses aventures. Le résultat de cette délibération fut, d'après le vote unanime, et sur la proposition particulière de Carrasco, qu'on laisserait partir don Quichotte, puisqu'il semblait impossible de le retenir; que Samson irait le rencontrer en chemin, comme chevalier errant ; qu'il engagerait une bataille avec lui, les motifs de querelle ne manquant point; qu'il le vaincrait, ce qui paraissait chose facile, après être formellement convenu que le vaincu demeurerait à la merci du vainqueur; qu'enfin don Quichotte une fois vaincu, le bachelier chevalier lui ordonnerait de retourner dans son village et dans sa maison, avec défense d'en sortir avant deux années entières, ou jusqu'à ce qu'il lui commandât autre chose. Il était clair que don Quichotte vaincu remplirait religieusement cette condition, pour ne pas contrevenir aux lois de la chevalerie; alors il devenait possible que, pendant la durée de sa reclusion, il oubliât ses vaines pensées, ou qu'il laissât le temps de trouver quelque remède à sa folie.

Carrasco, se chargea du rôle, et, pour lui servir d'écuyer, s'offrit Tomé Cécial, compère et voisin de Sancho Panza, homme jovial et d'esprit éveillé. Samson s'arma comme on l'a rapporté plus haut, et Tomé Cécial arrangea sur son nez naturel le nez postiche en carton qu'on a dépeint, afin de n'être pas reconnu de son compère quand ils se rencontreraient. Dans leur dessein, ils suivirent. la même route que don Quichotte, et peu s'en fallut qu'ils n'arrivassent assez à temps pour se trouver à l'aventure du char de la Mort. A la fin ils trouvèrent leurs deux hommes dans le bois où leur arriva tout ce que le prudent lecteur vient de lire; et, si ce n'eût été grâce à la cervelle dérangée de don Quichotte, qui s'imagina que le bachelier n'était pas le bachelier, le seigneur bachelier demeurait à tout jamais hors d'état de recevoir les licences, pour n'avoir pas même trouvé de nid là où il croyait prendre les oiseaux.

Tomé Cécial, qui vit le mauvais succès de leur bonne envie et le pitoyable terme de leur voyage, dit au bachelier : « Assurément, seigneur Samson Carrasco, nous avons ce que nous méritons. C'est avec facilité qu'on imagine et qu'on commence une entreprise, mais la plupart du temps il n'est pas si aisé d'en sortir. Don Quichotte était fou, nous sensés; pourtant il s'en va riant et bien portant, et vous restez triste et rompu. Sachons maintenant une chose, s'il vous plaît : quel est le plus fou, de celui qui l'est ne pouvant faire autrement, ou de celui qui l'est par sa volonté ? — La différence qu'il y a entre ces deux fous, répondit Samson, c'est que celui

qui l’est par force le sera toujours, tandis que celui qui l’est volontairement cessera de l’être quand il lui plaira. — A ce train-là, reprit Tomé Cécial. j’ai été fou par ma volonté quand j’ai voulu me faire écuyer de Votre Grâce, et maintenant, par la même volonté, je veux cesser de l’être, et retourner à ma maison. — Cela vous regarde, répondit Carrasco, mais penser que je retourne à la mienne avant d’avoir moulu don Quichotte à coups de bâton, c’est penser qu’il fait jour à minuit; et ce n’est plus maintenant le désir de lui rendre la raison qui me le fera chercher, mais celui de la vengeance, car la grande douleur de mes côtes ne me permet pas de tenir de plus charitables discours. »

En devisant ainsi, les deux compagnons arrivèrent à un village, où ce fut grand bonheur de trouver un algébriste [423] pour panser l’infortuné Samson. Tomé Cécial le quitta et retourna chez lui, mais le bachelier resta pour préparer sa vengeance, et l’histoire, qui reparlera de lui dans un autre temps, revint se divertir avec don Quichotte.



CHAPITRE XVI.

De ce qui arriva à don Quichotte avec un discret gentilhomme de la Manche.



DANS cette joie, ce ravissement el cet orgueil qu'on vient de dire, don Quichotte poursuivait sa route, s'imaginant, à l'occasion de sa victoire passée, qu'il était le plus vaillant chevalier que possédât le monde en ce siècle. Il tenait pour achevées et menées à bonne fin autant d'aventures qu'il pourrait dorénavant lui en arriver; il ne faisait plus aucun cas des enchantements et des enchanteurs; il ne se souvenait plus des innombrables coups de bâton qu'il avait reçus dans le cours de ses expéditions chevaleresques, ni de la pluie de pierres qui lui cassa la moitié des dents, ni de l'ingratitude des galériens, ni de l'insolence et de la volée de gourdins des muletiers yangois. Finalement, il se disait tout bas que, s'il trouvait quelque moyen, quelque invention pour désenchanter sa dame Dulcinée, il n'envierait pas le plus grand bonheur dont jouit ou put jouir le plus heureux chevalier errant des siècles passés. Il marchait tout absorbé dans ces rêves agréables, lorsque Sancho lui dit : « N'est-il pas drôle, seigneur, que j'aie encore devant les yeux cet effroyable nez, ce nez démesuré de mon compère Tomé Cécial? — Est-ce que tu crois, par hasard, Sancho, répondit don Quichotte, que le chevalier des Miroirs était le bachelier Carrasco, et son écuyer, Tomé Cécial, ton compère? — Je ne sais que dire à cela, reprit Sancho; tout ce que je sais, c'est que les enseignes

qu'il m'a données de ma maison, de ma femme et de mes enfants sont telles, que personne autre que lui ne pourrait me les donner. Quant à la figure, ma foi, le nez ôté, c'était bien celle de Tome Cécial, comme je l'ai vu mille et mille fois dans le pays où nous demeurons porte à porte, et le son de voix était le même aussi. — Soyons raisonnables, Sancho, répliqua don Quichotte. Viens ici, et dis-moi : en quel esprit peut-il tomber que le bachelier Samson Carrasco s'en vienne, comme chevalier errant, pourvu d'armes offensives et défensives, combattre avec moi? Ai-je été son ennemi par hasard? lui ai-je donné jamais occasion de me porter rancune? suis-jeu son rival, ou bien professe-t-il les armes, pour être jaloux de la renommée que je m'y suis acquise ? — Eh bien, que dirons-nous, seigneur, repartit Sancho, de ce que ce chevalier, qu'il soit ce qu'il voudra, ressemble tant au bachelier Carrasco, et son écuyer à Tomé Cécial, mon compère? Et si c'est de l'enchantement, comme Votre Grâce a dit, est-ce qu'il n'y avait pas dans le monde deux autres hommes à qui ceux-là pussent ressembler? — Tout cela, reprit don Quichotte, n'est qu'artifice et machination des méchants magiciens qui me persécutent; prévoyant que je resterais vainqueur dans la bataille, ils se sont arrangés pour que le chevalier vaincu montràt le visage de mon ami le bachelier, afin que l'amitié que je lui porte se mit entre sa gorge et le fil de mon épée, pour calmer la juste colère, dont mon cœur était enflammé, et que je laissasse la vie à celui qui cherchait, par des prestiges et des perfidies, à m'enlever la mienne. S'il faut t'en fournir des preuves, tu sais déjà bien, ô Sancho, par une expérience qui ne saurait te tromper, combien il est facile aux enchanteurs de changer les visages en d'autres, rendant beau ce qui est laid, et laid ce qui est beau, puisqu'il n'y a pas encore deux jours que tu as vu de tes propres yeux les charmes et les attraits de la sans pareille Dulcinée dans toute leur pureté, dans tout leur éclat naturel, tandis que moi je la voyais sous la laideur et la bassesse d'une grossière paysanne, avec de la chassie aux yeux et une mauvaise odeur dans la bouche. Est-il étonnant que l'enchanteur pervers qui a osé faire une si détestable transformation ait fait également celle de Samson Carrasco et de ton compère, pour m'ôter des mains la gloire du triomphe? Mais, avec tout cela, je me console, parce qu'enfin, quelque figure qu'il ait prise, je suis resté vainqueur de mon ennemi. — Dieu sait la vérité de toutes choses, » répondit Sancho, et comme il savait que la transformation de Dulcinée était une oeuvre de sa ruse, il n'était point satisfait des chimériques raisons de

son maître; mais il ne voulait pas lui répliquer davantage, crainte de dire quelque parole qui découvrît sa supercherie.

Ils en étaient là de leur entretien, quand ils furent rejoints par un homme qui suivait le même chemin qu'eux, monté sur une belle jument gris pommelé. Il portait un gaban de fin drap vert [424] garni d'une bordure de velours fauve, et, sur la tête, une montéra du même velours. Les harnais de la jument étaient ajustés à l'écuyère et garnis de vert et violet. Le cavalier portait un cimeterre moresque, pendu à un baudrier vert et or. Les brodequins étaient du même travail que le baudrier. Quant aux éperons, ils n'étaient pas dorés, mais simplement enduits d'un vernis vert, et si bien brunis, si luisants, que, par leur symétrie avec le reste du costume, ils avaient meilleure façon que s'ils eussent été d'or pur. Quand le voyageur arriva près d'eux, il les salua poliment, et, piquant des deux à sa monture, il allait passer outre; mais don Quichotte le retint. « Seigneur gentilhomme, lui dit-il, si Votre Grâce suit le même chemin que nous, et n'est pas trop pressée, je serais flatté que nous fissions route ensemble. — En vérité, répondit le voyageur, je n'aurais point passé si vite si je n'eusse craint que le voisinage de ma jument n'inquiétât ce cheval. — Oh ! seigneur, s'écria aussitôt Sancho, vous pouvez bien retenir la bride à voire jument, car notre cheval est le plus honnête et le mieux appris du monde. Jamais, en semblable occasion, il n'a fait la moindre fredaine, et pour une seule fois qu'il s'est oublié, nous l'avons payé, mon maître et moi, à de gros intérêts. Mais enfin je répète que Votre Grâce peut s'arrêter si bon lui semble, car on servirait au cheval cette jument entre deux plats, qu'à coup sûr il n'y mettrait pas la dent. »



Le voyageur retint la bride, étonné des façons et du visage de don Quichotte, lequel marchait tête nue, car Sancho portait sa salade comme une valise pendue à l'arçon du bât de son âne. Et si l'homme à l'habit vert regardait attentivement don Quichotte, don Quichotte regardait l'homme à l'habit vert encore plus attentivement, parce qu'il lui semblait un homme d'importance et de distinction. Son âge paraissait être de cinquante ans : ses cheveux grisonnaient à peine; il avait le nez aquilin, le regard moitié gai, moitié grave ; enfin, dans sa tenue et dans son maintien, il représentait un homme de belles qualités. Quant à lui, le jugement qu'il porta de don Quichotte fut qu'il n'avait jamais vu homme de semblable façon et de telle apparence. Tout l'étonnait, la longueur de son cheval, la hauteur de son corps, la maigreur et le teint jaune de son visage, ses armes, son air, son accoutrement, toute cette figure, enfin, comme on n'en avait vu de longtemps dans le pays. Don Quichotte remarqua fort bien avec quelle attention l'examinait le voyageur, et dans sa surprise il lut son désir. Courtois comme il l'était, et toujours prêt à faire plaisir à tout le monde, avant que l'autre lui eût fait aucune question, il le prévint et dit : « Cette figure que Votre Grâce voit en moi est si nouvelle, si hors de l'usage commun, que je ne m'étonnerais pas que vous en fussiez étonné. Mais Votre

Grâce cessera de l'être quand je lui dirai que je suis chevalier, de ceux-là dont les gens disent qu'ils vont à leurs aventures. J'ai quitté ma patrie, j'ai engagé mon bien, j'ai laissé le repos de ma maison, et je me suis jeté dans les bras de la fortune, pour qu'elle m'emmenât où il lui plairait. J'ai voulu ressusciter la défunte chevalerie errante, et, depuis bien des jours, bronchant ici, tombant là, me relevant plus loin, j'ai rempli mon désir en grande partie, en secourant des veuves, en protégeant des filles, en favorisant des mineurs et des orphelins, office propre aux chevaliers errants. Aussi, par mes nombreuses, vaillantes et chrétiennes prouesses, ai-je mérité de courir en lettres moulées presque tous les pays du globe. Trente mille volumes de mon histoire se sont imprimés déjà, et elle prend le chemin de s'imprimer trente mille milliers de fois, si le ciel n'y remédie. Finalement, pour tout renfermer en peu de paroles, ou même en une seule, je dis que je suis le chevalier don Quichotte de la Manche, appelé par surnom le *chevalier de la Triste-Figure.* Et, bien que les louanges propres avilissent, force m'est quelquefois de dire les miennes, j'entends lorsqu'il n'y a personne autre pour les dire. Ainsi donc, seigneur gentilhomme, ni ce cheval, ni cette lance, ni cet écu, ni cet écuyer, ni toutes ces armes ensemble, ni la pâleur de mon visage, ni la maigreur de mon corps, ne pourront plus vous surprendre désormais, puisque vous savez qui je suis et la profession que j'exerce. »

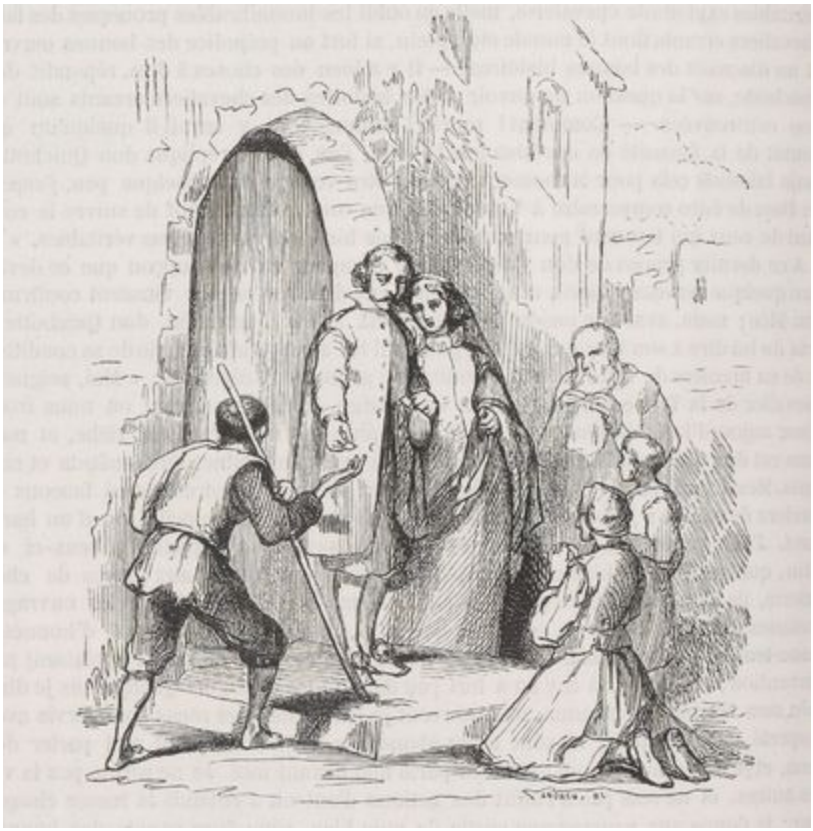
En achevant ces mots, don Quichotte se tut, et l'homme à l'habit vert tardait tellement à lui répondre, qu'on aurait dit qu'il ne pouvait en venir à bout. Cependant, après une longue pause, il lui dit : « Vous avez bien réussi, seigneur cavalier, à reconnaitre mon désir dans ma surprise; mais vous n'avez pas réussi de même à m'ôter l'étonnement que me cause votre vue, car, bien que vous ayez dit, seigneur, que de savoir qui vous êtes suffirait pour me l'ôter, il n'en est pas ainsi; au contraire, maintenant que je le sais, je reste plus surpris, plus émerveille que jamais. Comment ! est-il possible qu'il y ait aujourd'hui des chevaliers errants dans le monde, et des histoires imprimées de véritables chevaleries? Je ne puis me persuader qu'il y ait aujourd'hui sur la terre quelqu'un qui protège les veuves, qui défende les filles, qui respecte les femmes mariées, qui secoure les orphelins; et je ne le croirais pas si dans Votre Grâce, je ne le voyais de mes yeux. Béni soit le ciel, qui a permis que cette histoire, que vous dites être imprimée, de vos nobles et véritables exploits de chevalerie, mette en oubli les innombrables prouesses des faux chevaliers errants dont le monde était plein, si fort au préjudice des bonnes œuvres et au discrédit des bonnes histoires! — Il y a

bien des choses à dire, répondit don Quichotte, sur la question de savoir si les histoires des chevaliers errants sont ou non controuvées. — Comment! reprit l'homme vert, y aurait-il quelqu'un qui doutât de la fausseté de ces histoires? — Moi, j'en doute, répliqua don Quichotte; mais laissons cela pour le moment, et si notre voyage dure quelque peu, j'espère en Dieu de faire comprendre à Votre Grâce que vous avez mal fait de suivre le courant de ceux qui tiennent pour certain que ces histoires ne sont pas véritables. »

A ce dernier propos de don Quichotte, le voyageur eut le soupçon que ce devait être quelque cerveau timbré, et il attendait que d'autres propos vinssent confirmer son idée; mais, avant de passer à de nouveaux sujets d'entretien, don Quichotte le pria de lui dire à son tour qui il était, puisqu'il lui avait rendu compte de sa condition et de sa manière de vivre. A cela, l'homme au gaban vert répondit : « Moi, seigneur chevalier de la Trisie-Figure, je suis un hidalgo, natif d'un bourg où nous irons dîner aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. Je suis plus que médiocrement riche, et mon nom est don Diégo de Miranda. Je passe la vie avec ma femme, mes enfants et mes amis. Mes exercices sont la chasse et la pêche; mais je n'entretiens ni faucons ni lévriers de course; je me contente de quelque chien d'arrêt docile, ou d'un hardi furet. J'ai environ six douzaines de livres, ceux-là en espagnol , ceux-ci en latin, quelques-uns d'histoire, d'autres de dévotion. Quant aux livres de chevalerie, ils n'ont pas encore passé le seuil de ma porte. Je feuillette les ouvrages profanes de préférence à ceux de dévotion, pourvu qu'ils soient d'honnêtes passe-temps, qu'ils satisfassent par le bon langage, qu'ils étonnent et plaisent par l'invention; et de ceux-là il y en a fort peu dans notre Espagne. Quelquefois je dîne chez mes voisins et mes amis, plus souvent je les invite. Mes repas sont servis avec propreté, avec élégance, et sont assez abondants. Je n'aime point mal parler des gens, et je ne permets point qu'on en parle mal devant moi. Je ne scrute pas la vie des autres, et ne suis pas à l'affût des actions d'autrui. J'entends la messe chaque jour; je donne aux pauvres une partie de mon bien, sans faire parade des bonnes œuvres, pour ne pas ouvrir accès dans mon âme à l'hypocrisie et à la vanité, ennemis qui s'emparent tout doucement du cœur le plus modeste et le plus circonspect. J'essaie de réconcilier ceux qui sont en brouille, je suis dévot à Notre-Dame, et j'ai toujours pleine confiance en la miséricorde infinie de Dieu Notre-Seigneur. »

Sancho avait écouté très-attentivement cette relation de la vie et des occupations de l'hidalgo. Trouvant qu'une telle vie était bonne el sainte, et

que celui qui la menait devait faire des miracles, il sauta à bas du grison, et fut en grande hâte saisir l'étrier droit du gentilhomme; puis, d'un cœur dévot et les larmes aux yeux, il lui baisa le pied à plusieurs reprises. L'hidalgo voyant son action, « Que faites-vous, frère? s'écria-t-il. Quels baisers sont-ce là? — Laissez-moi baiser, répondit Sancho, car il me semble que Votre Grâce est le premier saint à cheval que j'aie vu en tous les jours de ma vie. — Je ne suis pas un saint, reprit l'hidalgo, mais un grand pêcheur. Vous, à la bonne heure, frère, qui devez être compté parmi les bons, à en juger par votre simplicité. » Sancho remonta sur son bât, après avoir tiré le rire de la profonde mélancolie de son maître, et causé un nouvel étonnement à don Diégo.



Don Quichotte demanda à celui-ci combien d'enfants il avait, et lui dit qu'une des choses en quoi les anciens philosophes, qui manquèrent de la connaissance du vrai Dieu, avaient placé le souverain bien, fut de posséder les avantages de la nature et ceux de la fortune, d'avoir beaucoup d'amis, et des enfants nombreux et bons. « Pour moi, seigneur don Quichotte, répondit l'hidalgo, j'ai un fils tel que, peut-être, si je ne l'avais pas, je me trouverais

plus heureux que je ne suis; non pas qu'il soit mauvais, mais parce qu'il n'est pas aussi bon que j'aurais voulu. Il peut avoir dix-huit ans; les six dernières années, il les a passées à Salamanque, pour apprendre les langues latine et grecque ; mais quand j'ai voulu qu'il passât à l'étude d'autres sciences, je l'ai trouvé si imbu, si entêté de celle de la poésie (si toutefois elle peut s'appeler science), qu'il est impossible de le faire mordre à celle du droit, que je voudrais qu'il étudiât, ni à la reine de toutes les sciences, la théologie. J'aurais désiré qu'il fût comme la couronne de sa race, puisque nous vivons dans un siècle où nos rois récompensent magnifiquement les gens de lettres vertueux [425], car les lettres sans la vertu sont des perles sur le fumier. Il passe tout le jour à vérifier si Homère a dit bien ou mal dans tel vers de l'Iliade, si Martial fut ou non déshonnête dans telle épigramme, s'il faut entendre d'une façon ou d'une autre tel ou tel vers de Virgile. Enfin, toutes ses conversations sont avec les livres de ces poëtes, ou avec ceux d'Horace, de Perse, de Juvénal, de Tibulle, car des modernes rimeurs il ne fait pas grand cas; et pourtant, malgré le peu d'affection qu'il porte à la poésie vulgaire, il a maintenant la tête à l'envers pour composer une glose sur quatre vers qu'on lui a envoyés de Salamanque, et qui sont, à ce que je crois, le sujet d'une joute littéraire. — Les enfants, seigneur, répondit don Quichotte, sont une portion des entrailles de leurs parents; il faut donc les aimer, qu'ils soient bons ou mauvais, comme on aime les âmes qui nous donnent la vie. C'est aux parents qu'il appartient de les diriger dès l'enfance dans le sentier de la vertu, de la bonne éducation, des mœurs sages et chrétiennes, pour qu'étant hommes ils soient le bâton de la vieillesse de leurs parents et la gloire de leur postérité. Quant à les forcer d'étudier telle science plutôt que telle autre, je ne le trouve ni prudent ni sage, bien que leur donner des conseils sur ce point ne soit pas nuisible. Lorsqu'il ne s'agit pas d'étudier de pane *lucrando,* et si l'étudiant est assez heureux pour que le ciel lui ait donné des parents qui lui assurent du pain, je serais volontiers d'avis qu'on le laissât suivre la science pour laquelle il se sentirait le plus d'inclination; et, bien que celle de la poésie soit moins utile qu'agréable, du moins elle n'est pas de ces sciences qui déshonorent ceux qui les cultivent. La poésie, seigneur hidalgo, est, à mon avis, comme une jeune fille d'un âge tendre et d'une beauté parfaite, que prennent soin de parer et d'enrichir plusieurs autres jeunes filles, qui sont toutes les autres sciences, car elle doit se servir de toutes, et toutes doivent se rehausser par elle. Mais cette aimable vierge ne veut pas être maniée, ni traînée dans les rues, ni affichée

dans les carrefours, ni publiée aux quatre coins des palais [426]. Elle est faite d'une alchimie de telle vertu, que celui qui la sait traiter la changera en or pur d'un prix inestimable. Il doit la tenir en laisse, et ne pas la laisser courir dans de honteuses satires ou des sonnets ignobles. Il ne faut la vendre en aucune façon, à moins que ce ne soit en poëmes héroïques, en lamentables tragédies, en comédies ingenieuses et divertissantes; mais elle ne doit jamais tomber aux mains des baladins ou du vulgaire ignorant, qui ne sait ni reconnaître ni estimer les trésors qu'elle renferme. Et n'allez pas croire, seigneur, que j'appelle ici vulgaire seulement les gens du peuple et d'humble condition; quiconque ne sait rien, fût-il seigneur et prince, doit être rangé dans le nombre du vulgaire. Ainsi donc, celui qui traitera la poésie avec toutes les qualités que je viens d'indiquer rendra son nom célèbre et honorable parmi toutes les nations policées de la terre. Quant à ce que vous dites seigneur, que votre fils n'estime pas beaucoup la poésie en langue castillane, j'aime à croire qu'il se trompe en ce point ; et voici ma raison : le grand Homère n'a pas écrit en latin, parce qu'il était Grec, et Virgile n'a pas écrit en grec, parce qu'il était Latin [427]. En un mot, tous les poëtes anciens écrivirent dans la langue qu'ils avaient tetée avec le lait, et ne s'en allèrent pas chercher les langues étrangères pour exprimer leurs hautes pensées. Puisqu'il en est ainsi, rien ne serait plus raisonnable que d'étendre cette coutume à toutes les nations, et de ne pas déprécier le poëte allemand parce qu'il écrit dans sa langue, ni le Castillan, ni même le Biscayen, parce qu'il écrit dans la sienne. Mais, à ce que j'imagine, votre fils, seigneur, ne doit pas être indisposé contre la poésie vulgaire ; c'est plutôt contre les poètes qui sont de simples faiseurs de couplets, sans savoir d'autres langues ni posséder d'autres sciences, pour éveiller, soutenir et parer leur talent naturel. Et même en cela on peut se tromper ; car, suivant l'opinion bien fondée, le poëte naît[428] ; c'est-à-dire que, du ventre de sa mère, le poëte de nature sort poëte; et avec cette seule inclination que lui donne le ciel, sans plus d'étude ni d'effort, il fait des choses qui justifient celui qui a dit : *Est deus in nobis*, etc. [429]. J'ajoute encore que le poëte de nature qui s'aidera de l'art sera bien supérieur à celui qui veut être poëte uniquement parce qu'il connaît l'art. La raison en est que l'art ne l'emporte pas sur la nature, mais qu'il la perfectionne ; ainsi, que la nature se mêle à l'art, et l'art à la nature, alors ils formeront un poëte parfait. Or donc, la conclusion de mon discours, seigneur hidalgo, c'est que vous laissiez

cheminer votre fils par où l'entraîne son étoile. Puisqu'il est aussi bon étudiant qu'il puisse être, puisqu'il a heureusement franchi la première marche des sciences, qui est celle des langues anciennes, avec leur secours il montera de lui-même au faite des lettres humaines, lesquelles siéent aussi bien à un gentilhomme de cape et d'épée, pour le parer, l'honorer et le grandir, que les mitres aux évêques, ou les toges aux habiles jurisconsultes. Grondez votre fils, seigneur, s'il fait des satires qui nuisent à la réputation d'autrui; punissez-le et mettez son ouvrages en pièces. Mais s'il fait des sermons à la manière d'Horace, où il gourmande les vices en général, avec autant d'élégance que l'a fait son devancier, alors louez-le, car il est permis au poëte d'écrire contre l'envie, de déchirer les envieux dans ses vers, et de traiter ainsi tous les autres vices, pourvu qu'il ne désigne aucune personne. Mais il y a des poëtes qui, pour dire une malice, s'exposeraient à se faire exiler dans les îles du Pont [430]. Si le poëte est chaste dans ses meurs, il le sera aussi dans ses vers. La plume est la langue de l'âme; telles pensées engendre l'une, tels écrits trace l'autre. Quand les rois et les princes trouvent la miraculeuse science de la poésie dans des hommes prudents, graves et vertueux, ils les honorent, les estiment, les enrichissent, et les couronnent enfin avec les feuilles de l'arbre que la foudre ne frappe jamais [431] pour annoncer que personne ne doit faire offense à ceux dont le front est paré de telles couronnes. »



L’homme au gaban vert resta tout interdit de la harangue de don Quichotte, au point de perdre peu a peu l’opinion qu’il avait conçue de la maladie de son cerveau. A la moitié de cette dissertation, qui n’était pas fort de son goût, Sancho s’était écarté du chemin pour demander un peu de lait à des bergers qui étaient près de là, occupées à traire leurs brebis. En ce moment l’hidalgo allait reprendre l’entretien, enchanté de l’esprit et du bon sens de don Quichotte, lorsque celui-ci, levant les yeux, vit venir, sur le chemin qu’ils suivaient, un char surmonté de bannières aux armes royales. Croyant que ce devait être quelque nouvelle aventure, il appela Sancho à grands cris pour qu’il vint lui apporter sa salade. Sancho, qui s’entendit appeler, laissa les bergers, talonna de toutes ses forces le grison, et accourut auprès de son maître, auquel il arriva, comme on va le voir, une insensée et épouvantable aventure.





CHAPITRE XVII.

Où se manifeste le dernier terme qu'atteignit et que put atteindre la valeur inouïe de don Quichotte, dans l'heureuse fin qu'il donna à l'aventure des lions.





L'HISTOIRE rapporte que, lorsque don Quichotte appelait Sancho pour qu'il lui apportât son armet, l'autre achetait du fromage blanc auprès des bergers. Pressé par les cris de son maître, et ne

sachant que faire de ce fromage, ni dans quoi l'emporter, il imagina, pour ne pas le perdre, car il l'avait déjà payé, de le jeter dans la salade de son seigneur; puis, après cette belle équipée, il revint voir ce que lui voulait don Quichotte, lequel lui dit, dès qu'il s'approcha : « Donne, ami, donne-moi cette salade, car, ou je sais peu de choses en fait d'aventures, ou celle que je découvre par là va m'obliger et m'oblige dès à présent à prendre les armes. » L'homme au gaban vert, qui entendit ces mots, jeta la vue de tous côtés, et ne découvrit autre chose qu'un chariot qui venait à leur rencontre, avec deux ou trois petites banderoles, d'où il conclut que le chariot portait de l'argent du roi. Il fit part de cette pensée à don Quichotte; mais celui-ci ne voulut point y ajouter foi, toujours persuadé que tout ce qui lui arrivait devait être aventures sur aventures. Il répondit donc à l'hidalgo: « L'homme prêt au combat s'est à demi battu ; je ne perds rien à m'apprêter, car je sais par expérience que j'ai des ennemis visibles et invisibles; mais je ne sais ni quand, ni où, ni dans quel temps, ni sous quelles figures ils penseront à m'attaquer. » Se tournant alors vers Sancho, il lui demanda sa salade; et celui-ci, qui n'avait pas le temps d'en tirer le fromage, fut obligé de la lui donner comme elle était. Don Quichotte, sans apercevoir ce qu'il y avait dedans, se l'emboîta sur la tête en toute hâte ; mais comme le fromage s'exprimait par la pression, le petit-lait commença à couler sur le visage et sur la barbe de don Quichotte; ce qui lui causa tant d'effroi, qu'il dit à Sancho : « Qu'est-ce que cela, Sancho? On dirait que mon crâne s'amollit, ou que ma cervelle fond, ou que je sue des pieds à la tête. S'il est vrai que je sue, par ma foi, ce n'est pas de peur. Sans doute que c'est une terrible aventure, celle qui va m'arriver. Donne-moi, je te prie, quelque chose pour m'essuyer les yeux, car la sueur me coule si fort du front qu'elle m'aveugle. » Sancho, sans rien dire, lui donna un mouchoir, et rendit grâce à Dieu de ce que son seigneur n'avait pas deviné le fin mot. Don Quichotte s'essuya, puis ôta sa salade pour voir ce que c'était qui lui faisait froid à la télé. Quand il vit cette bouillie blanche au fond de sa salade, il se l'approcha du nez,et dès qu'il l'eut sentie: « Par la vie de ma dame Dulcinée du Toboso, s'écria-t-il, c'est du fromage mou que tu as mis là dedans, traître, impudent, écuyer malappris. » Sancho répondit avec un grand flegme et une parfaite dissimulation : « Si c'est du fromage blanc, donnez-le-moi, je le mangerai bien ; ou plutôt que le diable le mange, car c'est lui qui l'aura mis là. Est-ce que j'aurais eu l'audace de salir l'armet de Votre Grâce ? Vous avez joliment trouvé le coupable? Par ma foi, seigneur, à ce que Dieu me fait

comprendre, il faut que j'aie aussi des enchanteurs qui me persécutent, comme membre et créature de Votre Grâce. Ils auront mis là ces immondices pour exciter votre patience à la colère, et me faire, selon l'usage, moudre les côtes. Mais, en vérité, pour cette fois, ils auront t sauté en l'air, et je me confie assez au bon jugement de mon seigneur, pour croire qu'il aura considéré que je n'ai ni fromage, ni lait, ni rien qui y ressemble, et que si je l'avais, je le mettrais plutôt dans mon estomac que dans la salade.-Tout est possible, » dit don Quichotte, Cependant l'hidalgo regardait et s'étonnait, et il s'étonna bien davantage quand don Quichotte, après s'être essuyé la tête, le visage, la barbe et la salade, s'affermit bien sur ses étriers, dégaina à demi son épée, empoigna sa lance, et s'écria: « Maintenant, advienne que pourra, me voici en disposition d'en venir aux mains avec Satan même en personne.»



Sur ces entrefaites, le char aux banderoles arriva. Il n'y avait d'autres personnes que le charretier, monté sur ses mules, et un homme assis sur le devant de la voiture. Don Quichotte leur coupa le passage, et leur dit : « Où allez-vous, frères? Qu'est-ce que ce chariot? Que menez-vous dedans, et quelles sont ces bannières? » Le charretier répondit : « Ce chariot est à moi; ce que j'y mène, ce sont deux beaux lions dans leurs cages, que le gouverneur d'Oran envoie à la cour pour être offerts à Sa Majesté, et les

bannières sont celles du roi, notre seigneur, pour indiquer que c'est quelque chose qui lui appartient. — Les lions sont-ils grands? demanda don Quichotte. — Si grands, répondit l'homme qui était juché, sur la voiture, que jamais il n'en est venu d'aussi grands d'Afrique en Espagne. Je suis le gardien des lions, et j'en ai conduit bien d'autres, mais comme ceux-là, aucun, Ils sont mâle et femelle ; le lion est dans la cage de devant, la lionne dans celle de derrière, et ils sont affamés maintenant, car ils n'ont rien mangé d'aujourd'hui. Ainsi, que Votre Grâce se détourne, et dépêchons-nous d'arriver où nous puissions leur donner à manger. » Alors, don Quichotte, se mettant à sourire, « De petits lions à moi, dit-il, à moi de petits lions! et à ces heures-ci? Eh bien ! pardieu, ces seigneurs les négromants qui les envoient ici vont voir si je suis homme à m'effrayer de lions. Descendez, brave homme ; et, puisque vous êtes le gardien, ouvrez-moi ces cages, et mettez-moi ces bêtes dehors. C'est au milieu de cette campagne que je leur ferai connaître qui est don Quichotte de la Manche, en dépit et à la barbe des enchanteurs qui me les envoient. — Bah! bah? se dit alors l'hidalgo, notre bon chevalier vient de se découvrir. Le fromage blanc lui aura sans doute amolli le crâne et mûri la cervelle. » En ce moment, Sancho accourut auprès de lui. « Ah! seigneur, s'écria-t-il, au nom de Dieu, que Votre Grâce fasse en sorte que mon seigneur don Quichotte ne se balle pas contre ces lions. S'il les attaque, ils nous mettront tous en morceaux. — Comment! votre maître est-il si fou, répondit l'hidalgo, que vous craigniez qu'il ne combatte ces animaux féroces? — Il n'est pas fou, reprit Sancho, mais audacieux. — Je ferai en sorte qu'il ne le soit pas à ce point, » répliqua l'hidalgo. Et, s'approchant de don Quichotte, qui pressait vivement le gardien d'ouvrir les cages, il lui dit : « Seigneur chevalier, les chevaliers errants doivent entreprendre les aventures qui offrent quelque chance de succès, mais non celles qui ôtent toute espérance. La valeur qui va jusqu'à la témérité est plus près de la folie que du courage; et d'ailleurs, ces lions ne viennent pas contre vous; ils n'y songent pas seulement. C'est un présent offert à Sa Majesté; vous feriez mal de les retenir et d'empêcher leur voyage. — Allez, seigneur hidalgo, répondit don Quichotte, occupez-vous de votre chien d'arrêt docile ou de votre hardi furet, et laissez chacun faire son métier. Ceci me regarde, et je sais fort bien si c'est pour moi ou pour d'autres que viennent messieurs les lions. » Puis, se tournant vers le gardien, « Je jure Dieu, don maraud, lui dit-il, que si vous n'ouvrez vite et vite ces cages, je vous cloue avec cette lance sur le chariot. »

Le charretier, qui vit la résolution de ce fantôme armé en guerre, lui dit alors : « Que Votre Gràce, mon bon seigneur., veuille bien par charité me laisser dételer mes mules, et gagner avec elles un lieu de sûreté avant que les lions ne s'échappent. S'ils me les tuaient, je serais perdu le reste de mes jours, car je n'ai d'autre bien que ce chariot et ces mules. — O homme de peu de foi! répondit don Quichotte, descends et dételle tes bêtes, et fais ce que tu voudras ; mais tu verras bientôt que tu t'es donné de la peine inutilement, et que tu pouvais fort bien t'épargner celle que tu vas prendre. » Le charretier sauta par terre, et dételа ses mules en toute hâte, tandis que le gardien des lions disait à haute voix : « Je vous prends tous à témoin que c'est contre ma volonté et par violence que j'ouvre les cages et que je lâche les lions; je proteste à ce seigneur que tout le mal et préjudice que pourront faire ces bêtes courra pour son compte , y compris mes salaires et autres droits. Hâtez-vous tous, seigneurs, de vous mettre en sureté avant que je leur ouvre, car pour moi je suis bien sûr qu'elles ne me feront aucun mal. »

L'hidalgo essaya une autre fois de persuader à don Quichotte de ne pas faire une semblable folie, lui disant que c'était tenter Dieu que de se lancer en une si extravagante entreprise. Don Quichotte se borna à répondre qu'il savait ce qu'il faisait. « Prenez-y bien garde, reprit l'hidalgo, car moi, je sais que vous vous trompez. — Maintenant, seigneur, répliqua don Quichotte, si vous ne voulez pas être spectateur de ce que vous croyez devoir être une tragédie, piquez des deux à la jument pommelée, et mettez-vous en lieu de sûreté. » Lorsque Sancho l'entendit ainsi parler, il vint à son tour, les larmes aux yeux, le supplier d'abandonner cette entreprise, en comparaison de laquelle toutes les autres avaient été pain bénit, celle des moulins à vent, l'effroyable aventure des foulons, enfin tous les exploits qu'il avait accomplis dans le cours de sa vie. » Prenez garde, seigneur, disait Sancho, qu'il n'y a point d'enchantement ici, ni chose qui y ressemble. J'ai vu à travers les grilles et les fentes de la cage, une griffe de lion véritable, et j'en conclus que le lion auquel appartient une telle griffe est plus gros qu'une montagne. — Allons donc, répondit don Quichotte, la peur te le fera bientôt paraître plus gros que la moitié du monde. Retire-toi, Sancho, et laisse-moi seul. Si je meurs ici, tu connais notre ancienne convention : tu iras trouver Dulcinée, et je ne t'en dis pas davantage. » A cela, il ajouta d'autres propos qui ôtèrent toute espérance de le voir abandonner son extravagante résolution.

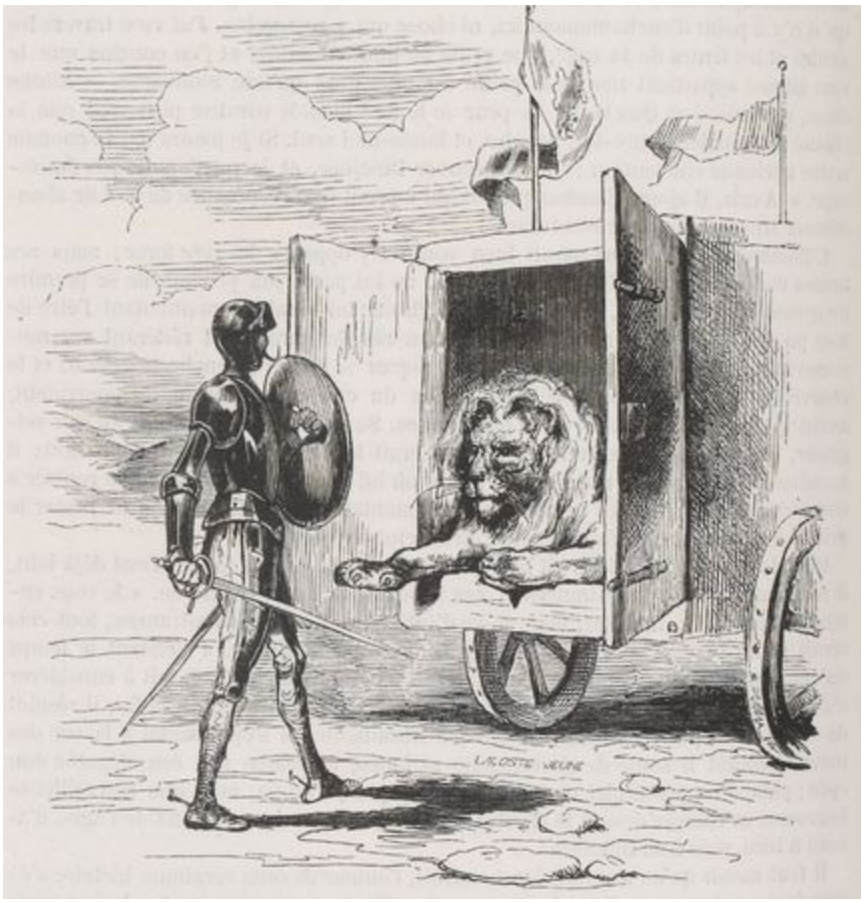
L’homme au gaban vert aurait bien voulu s’y opposer de vive force; mais ses armes étaient trop inégales, et d’ailleurs il ne lui parut pas prudent de se prendre de querelle avec un fou, comme don Quichotte lui semblait maintenant l’être de tout point. Celui-ci revenant à la charge auprès du gardien et réitérant ses menaces avec violence, l’hidalgo se décida à piquer sa jument, Sancho le grison, et le charretier ses mules, pour s’éloigner tous du chariot le plus qu’ils pourraient, avant que les lions sortissent de leurs cages. Sancho pleurait la mort de son seigneur, croyant bien que, cette fois, il laisserait la vie sous les griffes du lion; il maudissait son étoile, il maudissait l’heure où lui était venue la pensée de rentrer à son service; mais, tout en pleurant et se lamentant, il n’oubliait pas de rosser le grison à tour de bras pour s’éloigner du chariot au plus vite.

Quand le gardien des lions vit que ceux qui avaient pris la fuite étaient déjà loin, il recommença ses remontrances et ses intimations à don Quichotte. « Je vous entends, répondit le chevalier, mais trêve d’intimations et de remontrances; tout cela serait peine perdue, et vous ferez mieux de vous dépêcher. » Pendant le temps qu’employa le gardien à ouvrir la première cage, don Quichotte se mit à considérer s’il ne vaudrait pas mieux livrer la bataille à pied qu’à cheval, et, à la fin, il résolut de combattre à pied, dans la crainte que Rossinante ne s’épouvantât à la vue des lions. Aussitôt il saute de cheval, jette sa lance, embrasse son écu, dégaine son épée ; puis, d’un pas assuré et d’un cœur intrépide, s’en va, avec une merveilleuse bravoure, se camper devant le chariot, en se recommandant du fond de l’âme, d’abord à Dieu, puis à sa Dulcinée.

Il faut savoir qu’en arrivant à cet endroit, l’auteur de cette véridique histoire s’écrie dans un transport d’admiration : « O vaillant, ô courageux par-dessus toute expression don Quichotte de la Manche! miroir où peuvent se mirer tous les braves du monde! nouveau don Manuel Ponce de Léon, qui fut la gloire et l’honneur des chevaliers espagnols! avec quelles paroles conterai-je cette prouesse épouvantable! avec quelles raisons persuasives la rendrai-je croyable aux siècles à venir? quelles louanges trouverai-je qui puissent convenir et suffire à ta gloire, fussent-elles hyperboles sur hyperboles? toi à pied, toi seul, toi intrépide, toi magnanime, n’ayant qu’une épée dans une main, et non de ces lames tranchantes marquées au petit chien [432] dans l’autre un écu, et non d’acier très-propre et très-luisant, tu attends de pied ferme les deux plus formidables lions qu’aient nourris les forêts africaines. Ah ! que tes propres exploits parlent à ta louange,

valeureux Manchois; quant à moi, je les laisse à eux-mêmes, car les paroles me manquent pour les louer dignement. »

Ici l'auteur termine l'exclamation qu'on vient de rapporter, et, passant outre rattache le fil de son histoire. Quand le gardien de la ménagerie, dit-il, vit que don Quichotte s'était mis en posture, et qu'il fallait à toute force lâcher le lion mâle, sous peine d'encourir la disgrâce du colérique et audacieux chevalier, il ouvrit à deux battants la première cage où se trouvait, comme on l'a dit, cet animal, lequel parut d'une grandeur démesurée et d'un épouvantable aspect. La première chose qu'il fit fut de se tourner et retourner dans la cage où il était couché, puis de s'étendre tout de son long en allongeant la patte et en desserrant la griffe. Ensuite il ouvrit la gueule, bâilla lentement, et tirant deux pieds de langue, il s'en frotta les yeux et s'en lava toute la face. Cela fait, il mit la tête hors de la cage, et regarda de tous côtés avec des yeux ardents comme deux charbons : regard et geste capables de jeter l'effroi dans le cœur de la témérité même. Don Quichotte seul l'observait attentivement, brûlant du désir que l'animal s'élançât du char et en vint aux mains avec lui, car il comptait bien le mettre en pièces entre les siennes.



Ce fut jusqu'à ce point qu'alla son incroyable folie. Mais le généreux lion, plus courtois qu'arrogant, ne faisant nul cas d'enfantillages et de bravades, après avoir regardé de côté et d'autre, tourna le dos, montra son derrière à don Quichotte, et, avec un sang-froid merveilleux, alla se recoucher dans sa cage. Lorsque don Quichotte vit cela, il ordonna au gardien de prendre un bâton et de l'irriter en le frappant pour le faire sortir. « Quant à cela, je n'en ferai rien, s'écria le gardien, car, si je l'excite, le premier qu'il mettra en pièces ce sera moi. Que Votre Grâce, seigneur chevalier, se contente de ce qu'elle a fait; c'est tout ce qu'on peut dire en fait de vaillance, et n'ayez pas l'envie de tenter une seconde fuis la fortune. Le lion a la porte ouverte; il est libre de sortir ou de rester; s'il n'est pas encore sorti, il ne sortira pas de toute la journée. Mais Votre Grâce a bien manifesté la grandeur de son âme. Aucun brave, à ce que j'imagine, n'est tenu de faire plus que de défier son ennemi et de l'attendre en rase campagne. Si le provoqué ne vient pas, sur lui tombe l'infamie, et le combattant exact au rendez-vous gagne la couronne de la victoire. — Au fait, c'est la vérité, répondit don Quichotte ; ferme la porte, mon ami, et

donne-moi un certificat, dans la meilleure forme que tu pourras trouver, de ce que tu viens de me voir faire, à savoir : que tu as ouvert au lion, que je l'ai attendu, qu'il n'est pas sorti, que je l'ai attendu de nouveau, que de nouveau il a refusé de sortir, et qu'il s'est allé recoucher. Je ne dois rien de plus, arrière les enchantements, et que l'aide de Dieu soit à la raison, à la justice, à la véritable chevalerie! et ferme la porte, comme je t'ai dit, pendant que je ferai signe aux fuyards, pour qu'ils reviennent apprendre cette prouesse de ta propre bouche. »

Le gardien ne se le fit pas dire deux fois, et don Quichotte, mettant au bout de sa lance le mouchoir avec lequel il avait essuyé sur son visage la pluie du fromage blanc, se mit à appeler ceux qui ne cessaient de fuir et de tourner la tête à chaque pas tous attroupés autour de l'hidalgo. Sancho aperçut le signal du mouchoir blanc : « Qu'on me tue, dit-il, si mon seigneur n'a pas vaincu les bêtes féroces, car il nous appelle. » Ils s'arrêtèrent tous trois, et reconnurent, que celui qui faisait les signes était bien don Quichotte. Perdant un peu de leur frayeur, ils se rapprochèrent peu à peu jusqu'à ce qu'ils pussent entendre les cris de don Quichotte qui les appelait.

Finalement, ils revinrent auprès du chariot, et quand ils arrivèrent, don Quichotte dit au charretier : « Allons, frère, attelez vos mules et continuez votre voyage. Et toi, Sancho, donne-lui deux écus d'or, pour lui et pour le gardien des lions, en récompense du temps que je leur ai fait perdre. — Je les donnerai de bien bon cœur répondit Sancho; mais les lions, que sont-ils devenus? sont-ils morts ou vifs? »

Alors le gardien, prenant son temps et ses aises, se mit à conter par le menu la fin de la bataille, exagérant de son mieux la vaillance de don Quichotte. « A la vue du chevalier, dit-il, le lion, intimidé, n'osa pas sortir de la cage, bien que j'aie tenu la porte ouverte un bon espace de temps; et quand j'ai dit à ce chevalier que c'était tenter Dieu que d'exciter le lion pour l'obliger par force à sortir, comme il voulait que je fisse, ce n'est qu'à son corps défendant et contre sa volonté qu'il m'a permis de fermer la porte. — Hein! que t'en semble , Sancho? s'écria don Quichotte; y a-t-il des enchantements qui prévalent contre la véritable valeur? Les enchanteurs pourront bien m'ôter la bonne chance, mais le cœur et le courage, je les en délie. »

Sancho donna les deux écus, le charretier attela ses bêtes, le gardien baisa les mains à don Quichotte en signe de reconnaissance, et lui promit de

conter ce vaillant exploit au roi lui-même quand il le verrait à la cour. « Eh bien, reprit don Quichotte, si par hasard Sa Majesté demande qui l'a fait, vous lui direz que c'est **LE CHEVALIER DES LIONS** ; car désormais je veux qu'en ce nom se change, se troque et se transforme celui que j'avais jusqu'à présent porté, de *Chevalier de* la *Triste-Figure* . En cela, je ne fais que suivre l'antique usage des chevaliers errants, qui changeaient de nom quand il leur en prenait fantaisie, ou quand ils y trouvaient leur compte [433]. » Cela dit, le chariot reprit sa route, et don Quichotte, Sancho et l'homme au gaban vert continuèrent la leur [434].

Pendant tout ce temps, don Diego de Miranda n'avait pas dit un mot, tant il mettait d'attention à observer les actions et les paroles de don Quichotte, qui lui paraissait un homme sensé atteint de folie, et un fou doué de bon sens. Il n'avait pas encore connaissance de la première partie de son histoire, car, s'il en eût fait la lecture, il ne serait pas tombé dans cette surprise où le jetaient les actions et les paroles du chevalier, puisqu'il aurait connu de quelle espèce était sa folie. Ne la connaissant pas, il le prenait, tantôt pour un homme sensé, tantôt pour un fou, car ce qu'il disait était raisonnable, élégant, bien exprimé, et ce qu'il faisait, extravagant, téméraire, absurde. L'hidalgo se disait : « Quelle folie peut-il y avoir plus grande que celle de se mettre sur la tête une salade pleine de fromage blanc, et de s'imaginer que les enchanteurs vous amollissent le crâne? quelle témérité, quelle extravagance plus grande que de vouloir se battre par force avec des lions? » Don Quichotte le tira de cette rêverie, et coupa court à ce monologue, en lui disant : « Je parierais, seigneur don Diego de Miranda, que Votre Grâce me tient dans son opinion pour un homme insensé, pour un fou. Et vraiment, je ne m'en étonnerais pas, car mes œuvres ne peuvent rendre témoignage d'autre chose. Eh bien, je veux pourtant faire observer à Votre Grâce que je ne suis pas aussi fou, pas aussi timbré que je dois en avoir l'air. Il sied bien à un brillant chevalier de donner, au milieu de la place et sous les yeux de son roi, un heureux coup de lance à un brave taureau [435] ; il sied bien à un chevalier, couvert d'armes resplendissantes, de parcourir la lice, devant les dames, dans de joyeux tournois; il sied bien, enfin, à tous ces chevaliers d'amuser la cour de leurs princes, et de l'honorer, si l'on peut ainsi dire, par tous ces exercices en apparence militaires. Mais il sied bien mieux encore à un chevalier errant d'aller par les solitudes, les déserts, les croisières de chemins, les forêts et les

montagnes, chercher de périlleuses aventures avec le désir de leur donner une heureuse issue, seulement pour acquérir une célébrité glorieuse et durable. Il sied mieux, dis-je, à un chevalier errant de secourir une veuve dans quelque désert inhabitable, qu'à un chevalier de cour de séduire une jeune fille dans le sein des cités. Tous les chevaliers, d'ailleurs, ont leurs exercices particuliers. Que celui de cour serve les dames, qu'il rehausse par ses livrées la cour de son roi, qu'il défraie les gentilshommes pauvres au splendide service de sa table, qu'il porte un défi dans une joute, qu'il soit tenant dans un tournoi [436], qu'il se montre grand, libéral, magnifique, et surtout bon chrétien; alors il remplira convenablement son devoir. Mais que le chevalier errant cherche les extrémités du monde, qu'il pénètre dans les labyrinthes les plus inextricables, qu'il affronte à chaque pas l'impossible, qu'il résiste, au milieu des déserts, aux ardents rayons du soleil dans la canicule, et, pendant l'hiver, à l'âpre inclémence des vents et de la gelée, qu'il ne s'effraie pas des lions, qu'il ne tremble pas en face des vampires et des andriaques; car chercher ceux-ci, braver ceux-là, et tout vaincre, voilà ses principaux et véritables exercices. Moi donc, puisqu'il m'est échu en partage d'être membre de la chevalerie errante, je ne puis me dispenser d'entreprendre tout ce qui me semble tomber sous la juridiction de ma profession. Ainsi, il m'appartenait directement d'attaquer ces lions tout à l'heure, quoique je connusse que c'était une témérité sans borne. Je sais bien, en effet, ce que c'est que la valeur: c'est une vertu placée entre deux vices extrêmes, la lâcheté et la témérité. Mais il est moins mal à l'homme vaillant de monter jusqu'à toucher le point où il serait téméraire, que de descendre jusqu'à toucher le point où il serait lâche. Car, ainsi qu'il est plus facile au prodigue qu'à l'avare de devenir libéral, il est plus facile au téméraire de se faire véritablement brave, qu'au lâche de monter à la véritable valeur. Quant à ce qui est d'affronter des aventures, croyez-moi, seigneur don Diego, il y a plus à perdre en reculant qu'en avançant ; car lorsqu'on dit « ce chevalier est audacieux et téméraire, » cela résonne mieux aux oreilles des gens que de dire : « ce chevalier est timide et poltron. » — J'affirme, seigneur don Quichotte, répondit don Diego, que tout ce qu'a dit et fait Votre Grâce est tiré au cordeau de la droite raison, et je suis convaincu que, si les lois et les règlements de la chevalerie venaient à se perdre, ils se retrouveraient dans votre cœur, comme dans leur dépôt naturel et leurs propres archives. Mais pressons-nous un peu, car il se fait tard, d'arriver à mon village et à ma maison; là, Votre Grâce se reposera du

travail passé, qui, s'il n'a pas fatigué le corps, a du moins fatigué l'esprit, ce qui cause aussi d'habitude la fatigue du corps. — Je tiens l'invitation à grand honneur et à grand'merci, seigneur don Diego, » répondit don Quichotte. Ils se mirent alors à piquer leurs montures un peu plus qu'auparavant, et il pouvait être deux heures de l'après-midi quand ils arrivèrent à la maison de don Diego, que don Quichotte appelait le *chevalier du Gaban-Vert.*

CHAPITRE XVIII.

De ce qui arriva à don Quichotte dans le château ou la maison du chevalier du Gaban – Vert, ainsi que d'autres choses extravagantes.



DON Quichotte trouva la maison de don Diego spacieuse, comme elles le sont à la campagne, avec les armes sculptées en pierre brute sur la porte d'entrée ; la cave s'ouvrant dans la cour, et, sous le portail, plusieurs grandes cruches de terre à garder le vin, rangées en rond. Comme ces cruches se fabriquent au Toboso, elles lui rappelèrent le souvenir de sa dame enchantée ; et, soupirant aussitôt, sans prendre garde à ce qu'il disait, ni à ceux qui pouvaient l'entendre, il s'écria : « **O** doux trésor, trouvé pour mon malheur ! doux et joyeux quand Dieu le voulait bien [437] ! **O** cruches tobosines, qui avez rappelé à mon souvenir le doux trésor de mon amer chagrin! » Ces exclamations furent entendues de l'étudiant poëte, fils de don Diego, qui était venu le recevoir avec sa mère ; et la mère et le fils restèrent interdits devant l'étrange figure de don Quichotte. Celui-ci, mettant pied à terre, alla avec une courtoisie parfaite demander à la dame ses mains à baiser, et don Diego lui dit : « Recevez, madame, avec votre bonne grâce accoutumée, le seigneur don Quichotte de

la Manche, que je vous présente, chevalier errant de profession, et le plus vaillant, le plus discret qui soit au monde. » La dame, qui se nommait dona Cristina, le reçut avec de grands témoignages de politesse et de bienveillance, tandis que don Quichotte s'offrait à son service avec les expressions les plus choisies et les plus courtoises. Il répéta presque les mêmes cérémonies avec l'étudiant, qui, en écoutant parler don Quichotte, le tint pour un homme de sens et d'esprit.



Ici, l'auteur de cette histoire décrit avec tous ses détails la maison de don Diego, peignant dans cette description tout ce que contient la maison d'un riche gentilhomme campagnard. Mais le traducteur a trouvé bon de passer ces minuties sous silence, parce qu'elles ne vont pas bien à l'objet principal de l'histoire, laquelle tire plus de force de la vérité que de froides digressions.



On fit entrer don Quichotte dans une salle où Sancho le désarma, et il resta en chausses à la vallonne et en pourpoint de chamois tout souillé de la moisissure des armes. Il portait un collet vallon, à la façon des étudiants, sans amidon ni dentelle; ses brodequins étaient jaunes et ses souliers enduits de cire. Il passa sur l'épaule sa bonne épée, qui pendait à un baudrier de peau de loup marin, et qu'il ne ceignait pas autour de son corps, parce qu'il fut, dit-on, malade des reins pendant longues années. Il jeta enfin sur son dos un petit manteau de bon drap brun. Mais, avant toutes choses, dans cinq ou six chaudronnées d'eau (car sur la quantité des chaudronnées il y a quelque différence) il se lava la tête et le visage, et pourtant la dernière eau restait encore couleur de petit lait, grâce à la gourmandise de Sancho et à l'acquisition du fatal fromage blanc qui avait si bien barbouillé son maître.

Paré de ces beaux atours, et prenant une contenance aimable et dégagée, don Quichotte entra dans une autre pièce, où l'attendait l'étudiant pour lui faire compagnie jusqu'à ce que la table fût mise, car pour la venue d'un si noble hôte, madame dona Cristina avait voulu montrer qu'elle savait bien recevoir ceux qui arrivaient chez elle.

Pendant que don Quichotte se désarmait, don Lorenzo (ainsi se nommait le fils de don Diego) eut le temps de dire à son père : « Que faut-il penser, seigneur, de ce gentilhomme que Votre Grâce vient de nous amener à la maison? Son nom, sa figure, et ce que vous dites qu'il est chevalier errant, nous ont jetés, ma mère et moi, dans une grande surprise. — Je n'en sais vraiment rien, mon fils, répliqua don Diego. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu faire des choses dignes du plus grand fou du monde, et tenir des propos si raisonnables qu'ils effaçaient ses actions. Mais parle-lui toi-même, tâte le pouls à sa science, et puisque tu es spirituel, juge de son esprit ou de sa sottise le plus convenablement possible, bien qu'à vrai dire je le tienne plutôt pour fou que pour sage. »

Après cela, don Lorenzo alla, comme on l'a dit, faire compagnie à don Quichotte, et, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, don Quichotte dit, entre autres choses, à don Lorenzo : « Le seigneur don Diego de Miranda, père de Votre Grâce, m'a fait part du rare talent et de l'esprit ingénieux que vous possédez; il m'a dit surtout que Votre Grâce est un grand poëte. — Poëte, c'est possible, répondit don Lorenzo; mais grand, je ne m'en flatte pas. La vérité est que je suis quelque peu amateur de la poésie, et que j'aime à lire les bons poëtes ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on me donne le nom de grand poëte, comme a dit mon père. — Cette humilité me plait, répondit don Quichotte, car il n'y a pas de poëte qui ne soit arrogant et ne pense de lui-même qu'il est le premier poëte du monde. — Il n'y a pas non plus de règle sans exception, reprit don Lorenzo, et tel peut se rencontrer qui soit poëte et ne pense pas l'être. — Peu sont dans ce cas, répondit don Quichotte; mais dites-moi, je vous prie, quels sont les vers que vous avez maintenant sur le métier, et qui vous tiennent, à ce que m'a dit votre père, un peu soucieux et préoccupé? Si c'est quelque glose, par hasard, je m'entends assez bien en fait de gloses, et je serais enchanté de les voir. S'il s'agit d'une joute littéraire [438], que Votre Grâce tâche d'avoir le second prix; car le premier se donne toujours à la faveur ou à la qualité de la personne, tandis que le second ne s'obtient que par stricte justice, de manière que le troisième devient le second, et que le premier, à ce compte, n'est plus que le troisième, à la façon des licences qui se donnent dans les universités. Mais, cependant, c'est une grande chose que le nom de premier prix. » — « Jusqu'à présent, se dit tout bas don Lorenzo, je ne puis vous prendre pour fou; continuons. — Il me semble, dit-il, que Votre Grâce a fréquenté les écoles; quelles sciences avez-vous étudiées? —

Celle de la chevalerie errante, répondit don Quichotte, qui est aussi haute que celle de la poésie, et qui la passe même de deux doigts. — Je ne sais quelle est cette science, répliqua don Lorenzo, et jusqu'à présent je n'en avais pas ouï parler. — C'est une science, repartit don Quichotte, qui renferme en elle toutes les sciences du monde. En effet, celui qui la professe doit être jurisconsulte et connaître les lois de la justice distributive et commutative, pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Il doit être théologien, pour savoir donner clairement raison de la foi chrétienne qu'il professe, en quelque part qu'elle lui soit demandée. Il doit être médecin, et surtout botaniste, pour connaître, au milieu des déserts et des lieux inhabités, les herbes qui ont la vertu de guérir les blessures, car le chevalier errant ne doit pas chercher à tout bout de champ quelqu'un pour le panser. Il doit être astronome, pour connaître par les étoiles combien d'heures de la nuit sont passées, sous quel climat, en quelle partie du monde il se trouve. Il doit savoir les mathématiques, car à chaque pas il aura besoin d'elles ; et laissant de côté, comme bien entendu, qu'il doit être orné de toutes les vertus théologales et cardinales, je passe à d'autres bagatelles, et je dis qu'il doit savoir nager comme on dit que nageait le poisson Nicolas [439]. Il doit savoir ferrer un cheval, mettre la selle et la bride ; et, remontant aux choses d'en haut, il doit garder sa foi à Dieu et à sa dame [440] ; il doit être chaste dans les pensées, décent dans les paroles, libéral dans les œuvres, vaillant dans les actions, patient dans les peines, charitable avec les nécessiteux, el, finalement, demeurer le ferme champion de la vérité, dût-il, pour la défendre, lui en coûter la vie. De toutes ces grandes et petites qualités se compose un bon chevalier errant; voyez maintenant, seigneur don Lorenzo, si c'est une science à la bavette, celle qu'apprend le chevalier qui l'étudie pour en faire sa profession, et si elle peut se mettre au niveau des plus huppées que l'on enseigne dans les gymnases et les écoles. — S'il en était ainsi, répondit don Lorenzo, je dirais que cette science l'emporte sur toutes les autres. — Comment, s'il en était ainsi? répliqua don Quichotte. — Ce que je veux dire, reprit don Lorenzo, c'est que je doute qu'il y ait eu et qu'il y ait à cette heure des chevaliers errants, et surtout parés de tant de vertus. — J'ai déjà dit bien des fois ce que je vais répéter, répondit don Quichotte : c'est que la plupart des gens de ce monde sont d'avis qu'il n'y a pas eu de chevaliers errants; et comme je suis d'avis que, si le ciel ne leur fait miraculeusement entendre cette vérité, qu'il y en eut et qu'il y en a, toute

peine serait prise inutilement, ainsi que me l'a maintes fois prouvé l'expérience, je ne veux pas m'arrêter maintenant à tirer Votre Grâce de l'erreur qu'elle partage avec tant d'autres. Ce que je pense faire, c'est prier le ciel qu'il vous en tire et vous fasse comprendre combien furent véritables et nécessaires au monde les chevaliers errants dans les siècles passés, et combien ils seraient utiles dans le siècle présent, s'ils étaient encore de mise. Mais aujourd'hui triomphent, pour les péchés du monde, la paresse, l'oisiveté, la gourmandise et la mollesse. — Voilà que notre hôte nous échappe, s'écria tout bas don Lorenzo; mais pourtant c'est un fou remarquable, et je serais moi-même un sot de n'en pas avoir cette opinion »

Là se termina leur entretien, parce qu'on les appela pour dîner. Don Diego demanda à son fils ce qu'il avait pu tirer au net de l'esprit de son hôte : « Je défie, répondit le jeune homme, tous les médecins et tous les copistes de rien tirer du brouillon de sa folie. C'est un fou pour ainsi dire entrelardé, qui a des intervalles lucides. »

On se mit à table, et le dîner fut, comme don Diego avait dit en chemin qu'il avait coutume de l'offrir à ses convives, bien servi, abondant et savoureux. Mais ce qui enchanta le plus don Quichotte, ce fut le merveilleux silence qu'on gardait dans toute la maison, qui ressemblait à un couvent de chartreux. Quand on eut enlevé la nappe, récité les Grâces et jeté de l'eau sur les mains, don Quichotte pria instamment don Lorenzo de lui dire les vers de la joute littéraire. L'étudiant répondit : « Pour ne pas ressembler à ces poëtes qui, lorsqu'on leur demande de réciter leurs vers, s'y refusent, et quand on ne les leur demande pas, nous les jettent au nez, je dirai ma glose, de laquelle je n'espère aucun prix, car c'est uniquement comme exercice d'esprit que je l'ai faite. — Un de mes amis, homme habile, reprit don Quichotte, était d'avis qu'il ne fallait fatiguer personne à gloser des vers. La raison, disait-il, c'est que jamais la glose ne peut atteindre au texte, et que la plupart du temps elle s'éloigne de son sens et de son objet; que d'ailleurs les lois de la glose sont trop sévères, qu'elles ne souffrent ni interrogations, ni les mots *dit-il* ou *dirais-je ;* qu'elles ne permettent ni de faire avec les verbes des substantifs, ni de changer le sens du propre au figuré, et qu'enfin elles contiennent une foule d'entraves et de difficultés qui enchaînent et embarrassent les glosateurs, comme Votre Grâce doit parfaitement le savoir. — En vérité, seigneur don Quichotte, dit don Lorenzo, je voudrais prendre Votre Grâce dans une erreur soutenue et répétée; mais je ne puis, car vous me glissez des mains comme une anguille.

— Je n'entends pas, répondit don Quichotte, ce que dit ni ce que veut dire Votre Grâce par ces mots, que je lui glisse dans les mains. — Je me ferai bientôt entendre, répliqua don Lorenzo; mais maintenant, que Votre Grâce veuille bien écouter les vers glosés et la glose. Les voici :

Si pour moi ce qui fut revient à être,
Je n'aurai plus besoin d'espérer :
Ou bien que le temps vienne déjà
De ce qui doit ensuite advenir [441].

GLOSE.

« A la fin, comme tout passe, s'est passé aussi le bien qu'en un temps m'avait donné la Fortune libérale. Mais elle ne me l'a plus rendu, ni en abondance, ni avec épargne. Il y a des siècles que tu me vois, Fortune, prosterné à tes pieds; rends-moi mon bonheur passé, et je serai pleinement heureux, *si pour moi ce qui fut revient à être.*

« Je ne veux d'autre plaisir ni d'autre gloire, d'autre palme, d'autre victoire ni d'autre triomphe, que de retrouver le contentement qui est une peine dans ma mémoire. Si tu me ramènes à ce point, Fortune, à l'instant se calmera toute l'ardeur de mon feu, et surtout si ce bien vient sur-le-champ, *je n'aurai plus besoin d'espérer.*

« Je demande des choses impossibles, car que le temps revienne à être ce qu'une fois il a été, c'est une chose à laquelle aucun pouvoir sur la terre n'est encore parvenu. Le temps court, il vole, il part légèrement pour ne plus revenir, et l'on se tromperait en pensant ou que déjà le temps fût passé, *ou bien que le temps vienne déjà.*

« Vivre en continuelle perplexité, tantôt avec l'espoir, tantôt avec la crainte, c'est une mort manifeste, et il vaut mieux, en mourant, chercher une issue à la douleur. Mon intérêt serait d'en finir; mais il n'en est pas ainsi, car, par une meilleure réflexion, ce qui me rend la vie, c'est la crainte *de ce qui doit ensuite advenir.* »

Quand don Lorenzo eut achevé de débiter sa glose, don Quichotte. se leva tout debout, et, lui saisissant la main droite, il s'écria, d'une voix haute

qui ressemblait à des cris: « Par le ciel et toutes ses grandeurs, généreux enfant, vous êtes le meilleur poëte de l'univers; vous méritez d'être couronné de lauriers, non par Chypre, ni par Gaëte, comme a dit un poëte auquel Dieu fasse miséricorde[442], mais par les académies d'Athènes, si elles existaient encore, et par celles aujourd'hui existantes de Paris, de Bologne et de Salamanque. Plût à Dieu que les juges qui vous refuseraient le premier prix fussent percés de flèches par Apollon, et que jamais les muses ne franchissent le seuil de leurs portes. Récitez-moi, seigneur, je vous en supplie, quelques vers de grande mesure, car je veux sonder sur tous les points votre admirable génie [443]. »

Est-il besoin de dire que don Lorenzo fut ravi de se voir louer par don Quichotte, bien qu'il le tint pour un fou? O puissance de l'adulation ! que tu as d'étendue et que tu portes loin les limites de ton agréable juridiction ! Don Lorenzo rendit hommage à cette vérité, car il condescendit au désir de don Quichotte, en lui récitant ce sonnet sur l'histoire de Pyrame et de Thisbé.

SONNET.

« Le mur est brisé par la belle jeune fille qui ouvrit le cœur généreux de Pyrame. L'amour part de Chypre, et va en droiture voir la fente étroite et prodigieuse.



« Là parle le silence, car la voix n’ose point passer par un si étroit détroit; les âmes, oui, car l’amour a coutume de rendre facile la plus difficile des choses.

« Le désir a mal réussi, et la démarche de l’imprudente vierge attire, au lieu de son plaisir, sa mort. Voyez quelle histoire :

« Tous deux en même temps, ô cas étrange! les tue, les couvre et les ressuscite, une épée, une tombe, un souvenir. »

« Béni soit Dieu! s’écria don Quichotte quand il eut entendu le sonnet de don Lorenzo ; parmi la multitude de poëtes consommés qui vivent aujourd’hui, je n’ai pas vu un poëte aussi consommé que Votre Grâce, mon cher seigneur; c’est du moins ce que me donne à penser l’ingénieuse composition de ce sonnet. »

Don Quichotte resta quatre jours parfaitement traité dans la maison de don Diego. Au bout de ce temps, il lui demanda la permission de partir. « Je vous suis très-obligé, lui dit-il, du bon accueil que j’ai reçu dans votre maison; mais comme il sied mal aux chevaliers errants de donner beaucoup d’heures à l’oisiveté et à la mollesse, je veux aller remplir le devoir de ma profession, en cherchant les aventures, dont j’ai connaissance que cette terre abonde. J’espère ainsi passer le temps, en attendant l’époque des joutes de Saragosse, qui sont l’objet direct de mon voyage. Mais je veux d’abord

pénétrer dans la caverne de Monlésinos, de laquelle on conte tant et de si grandes merveilles dans ces environs; je chercherai en même temps à découvrir l'origine et les véritables sources des sept lacs appelés vulgairement lagunes de Ruidera. » Don Diego et son fils louèrent hautement sa noble résolution, et l'engagèrent à prendre de leur maison et de leur bien tout ce qui lui ferait plaisir, s'offrant à lui rendre service avec toute la bonne volonté possible, obligés qu'ils y étaient par le mérite de sa personne et l'honorable profession qu'il exerçait.

Enfin le jour du départ arriva, aussi joyeux pour don Quichotte que triste et fatal pour Sancho Panza, qui, se trouvant fort bien de l'abondance des cuisines de don Diego, se désolait de retourner à la disette en usage dans les forêts et dans les déserts, et d'être réduit aux chétives provisions de son bissac. Néanmoins, il le remplit tout comble de ce qui lui sembla le plus nécessaire. Quand don Quichotte prit congé de ses hôtes, il dit à don Lorenzo : « Je ne sais si j'ai déjà dit à Votre Grâce, et, en tout cas, je le lui répète, que si vous voulez abréger les peines et le chemin pour arriver au faite inaccessible de la renommée, vous n'avez qu'une chose à faire : laissez le sentier de la poésie, quelque peu étroit, et prenez le très-étroit sentier de la chevalerie errante. Cela suffit pour devenir empereur en un tour de main. »

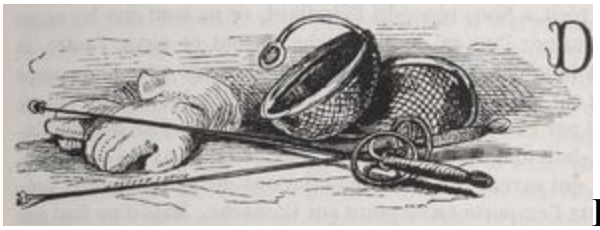
Par ces propos, don Quichotte acheva de décider le procès de sa folie, et plus encore par ceux qu'il ajouta: « Dieu sait, dit-il, si je voudrais emmener avec moi le seigneur don Lorenzo, pour lui enseigner comment il faut épargner les humbles et fouler aux pieds les superbes [444], vertus inhérentes à la profession que j'exerce. Mais, puisque son jeune âge ne l'exige point encore, et que ses Jouables études s'y refusent, je me bornerai à lui donner un conseil: c'est qu'étant poëte, il pourra devenir célèbre s'il se guide plutôt sur l'opinion d'autrui que sur la sienne propre. Il n'y a ni père ni mère auxquels leurs enfants semblent laids, et, pour les enfants de l'intelligence, cette erreur a plus cours encore. »

Le père et le fils s'étonnèrent de nouveau des propos entremêlés de don Quichotte, tantôt sensés, tantôt extravagants, et de la ténacité qu'il mettait à se lancer incessamment à la quête de ses mal chanceuses aventures, terme et but de tous ses désirs. Après s'être mutuellement réitéré les politesses et les offres de service, avec la gracieuse permission de la dame du château, don Quichotte et Sancho s'éloignèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur le grison.

CHAPITRE XIX.

Où l’on raconte l’aventure du berger amoureux, avec d’autres évènements gracieux en vérité.





DON Quichotte n’était encore qu’à peu de distance du village de don Diego, quand il fut rejoint par deux espèces de prêtres ou d’étudiants et deux laboureurs, qui cheminaient montés tous quatre sur des bètes à longues oreilles. L’un des étudiants avait, en guise de portemanteau, un petit paquet de grosse toile verte qui enveloppait quelques hardes et deux paires de bas en bure noire; l’autre ne portait autre chose que deux fleurets neufs avec leurs boutons. Quant aux

laboureurs, ils étaient chargés de plusieurs effets qu'ils venaient sans doute d'acheter dans quelque grande ville pour les porter à leur village. Étudiants et laboureurs tombèrent dans la même surprise que tous ceux qui voyaient don Quichotte pour la première fois, et ils mouraient d'envie de savoir quel était cet homme si différent des autres et si hors de l'usage commun. Don Quichotte les salua, et quand il eut appris qu'ils suivaient le même chemin que lui, il leur offrit sa compagnie, en les priant de retenir un peu le pas, car leurs bourriques marchaient plus vite que son cheval. Pour se montrer obligeant, il leur dit en peu de mots quelles étaient sa personne et sa profession, à savoir qu'il était chevalier errant, et qu'il allait chercher des aventures dans les quatre parties du monde. Il ajouta qu'il s'appelait de son nom propre don Quichotte de la Manche, et par surnom *le chevalier des Lions.* Tout cela, pour les laboureurs, c'était comme s'il leur eût parlé en grec ou en argot de bohémiens ; mais non pour étudiants, qui reconnurent bientôt le vide de sa cervelle. Néanmoins, ils le regardaient avec un étonnement mêlé de respect, et l'un d'eux lui dit: «Si Votre Grâce, seigneur chevalier, ne suit aucun chemin fixe, comme ont coutume de faire ceux qui cherchent des aventures, venez avec nous, et vous verrez une des noces les plus belles et les plus riches qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour dans la Manche et à plusieurs lieues à la ronde. » Don Quichotte demanda s'il s'agissait des noces de quelque prince, pour en faire un si grand récit. « Non, répondit l'étudiant, ce ne sont que les noces d'un paysan et d'une paysanne; l'un est le plus riche de tout ce pays, l'autre, la plus belle qu'aient vue les hommes. On va célébrer leur mariage avec une pompe extraordinaire et nouvelle; car les noces se feront dans un pré qui touche au village de la fiancée, qu'on appelle par excellence Quitéria la belle. Le fiancé se nomme Camache le Riche. Elle a dix-huit ans, lui vingt-deux; tous deux égaux de condition, bien que des gens curieux, qui savent par cœur les filiations du monde entier, prétendent que la belle Quitéria l'emporte en ce point sur Camache. Mais il ne faut pas regarder à cela; les richesses sont assez puissantes pour boucher et aplanir bien des trous. En effet, ce Camache est libéral; et il lui a pris fantaisie de faire couvrir tout le pré avec des branches d'arbres, de façon que le soleil aura de la peine à réussir s'il veut visiter l'herbe fraîche dont la terre est couverte. Il a fait aussi composer des danses, tant à l'épée qu'aux petits grelots [445], car il y a dans son village des gens qui savent merveilleusement les faire sonner. Pour les danseurs

aux souliers[446], je n'en dis rien, il en a commandé un monde. Mais pourtant, de toutes choses que j'ai mentionnées et de bien d'autres que j'ai passé sous silence, aucune, à ce que j'imagine, ne rendra ses noces aussi mémorables que les équipées qu'y fera sans doute le désespéré Basile. Ce Basile est un jeune berger habitant le village de Quitéria, où il avait sa maison porte à porte avec celle des parents de la belle paysanne. L'amour prit de là occasion de rappeler au monde l'histoire oubliée de Pyrame et Thisbé, car Basile devint amoureux de Quitéria dès ses plus tendres années, et la jeune fille le paya de retour par mille chastes faveurs, si bien que dans le village on contait par passe-temps les amours des enfants Basile et Quitéria. Ils grandirent tous deux, et le père de Quitéria résolut de refuser à Basile l'entrée qu'avait eue celui-ci jusqu'alors dans sa maison; puis, pour s'ôter le souci et les craintes, il convint de marier sa fille avec le riche Camache, ne trouvant pas convenable de la donner à Basile, qui n'était pas aussi bien traité par la fortune que par la nature; car, s'il faut dire la vérité sans envie, c'est bien le garçon le mieux découplé que nous connaissions, vigoureux tireur de barre, excellent lutteur, et grand joueur de balle. Il court comme un daim, saute mieux qu'une chèvre, et abat les quilles comme par enchantement. Du reste, il chante comme une alouette, pince d'une guitare à la faire parler, et, par-dessus tout, joue de la dague aussi bien que le plus huppé. — Pour ce seul mérite, s'écria don Quichotte, ce garçon méritait d'épouser, non-seulement la belle Quitéria, mais la reine Genièvre elle-même, si elle vivait encore, en dépit de Lancelot et de tous ceux qui voudraient s'y opposer. — Allez donc dire cela à ma femme, interrompit Sancho, qui n'avait fait jusqu'alors que se taire et écouter ; ce qu'elle veut, c'est que chacun se marie avec son égal, se fondant sur le proverbe qui dit : Chaque brebis avec sa pareille[447]. Ce que je voudrais, moi, c'est que ce bon garçon de Basile, auquel je m'affectionne, se mariât avec cette dame Quitéria, et maudits soient dans ce monde et dans l'autre ceux qui empêchent les gens de se marier à leur goût. — Si tous ceux qui s'aiment pouvaient ainsi se marier, dit don Quichotte, ce serait ôter aux parents le droit légitime de choisir pour leurs enfants, et de les établir comme et quand il convient; et si le choix des maris était abandonné à la volonté des filles telle se trouverait qui prendrait le valet de son père, et telle autre le premier venu, qu'elle aurait vu passer dans la rue fier et pimpant, bien que ce ne fût qu'un spadassin débauché. L'amour aveugle facilement les yeux de

l'intelligence, si nécessaires pour le choix d'un état. Dans celui qu'exige le mariage, on court grand risque de se tromper; il faut un grand tact et une faveur particulière du ciel pour rencontrer juste. Quelqu'un veut faire un long voyage; s'il est prudent, avant de se mettre en route, il choisira une compagnie agréable et sûre. Pourquoi ne ferait-il pas de même, celui qui doit cheminer tout le cours de la vie jusqu'au terme de la mort, surtout si cette compagnie doit le suivre au lit, à la table, partout, comme fait la femme pour son mari? La femme légitime n'est pas une marchandise qu'on puisse rendre, changer ou céder, après l'avoir achetée: c'est un accident inséparable, qui dure autant que la vie; c'est un lien qui, une fois jeté autour du cou, se change en nœud gordien, et ne peut se détacher à moins qu'il ne soit tranché par la faux de la mort. Je pourrais dire bien d'autres choses encore sur ce sujet, mais j'en suis détourné par l'envie de savoir s'il reste au seigneur licencié quelque chose à me dire à propos de l'histoire de Basile. — Il ne me reste qu'une chose à dire, répondit l'étudiant, bachelier ou licencié, comme l'avait appelé don Quichotte : c'est que du jour où Basile a su que la belle Quitéria épousait Camache le riche, on ne l'a plus vu rire, on ne l'a plus entendu tenir un propos sensé. Il marche toujours triste et pensif, se parlant à lui-même, ce qui est un signe infaillible qu'il a perdu l'esprit. Il mange peu, ne dort pas davantage; s'il mange, ce sont des fruits; s'il dort, c'est en plein champ sur la terre, comme une brute. De temps en temps, il regarde le ciel, et d'autres fois il cloue les yeux à terre, dans une telle extase qu'il semble une statue habillée dont l'air agite les vêtements. Enfin, il témoigne si vivement la passion qu'il a dans le cœur, que tous ceux qui le connaissent craignent que le oui prononcé demain par la belle Quitéria ne soit l'arrêt de sa mort. — Dieu fera mieux les choses, s'écria Sancho, car s'il donne le mal, il donne la médecine. Personne ne sait ce qui doit arriver; d'ici à demain il y a bien des heures, et en un seul moment la maison peut tomber; j'ai vu souvent pleuvoir et faire du soleil tout à la fois, et tel se couche le soir bien portant qui ne peut plus remuer le lendemain matin. Dites-moi: Quelqu'un, par hasard, se flatterait-il d'avoir mis un clou à la roue de la fortune? non certes, et d'ailleurs entre le oui et le non de la femme, je n'oserais pas seulement mettre la pointe d'une aiguille, car elle n'y tiendrait pas. Faites seulement que Quitéria aime Basile de bon cœur et de bonne volonté, et moi je lui donnerai un sac de bonne aventure, car l'amour, à ce que j'ai ouï dire, regarde avec des lunettes qui font paraître le cuivre de l'or, la pauvreté des richesses et la chassie des perles. — Où

diable t'arrêteras-tu, Sancho maudit? s'écria don Quichotte. Quand tu commences à enfiler des proverbes et des histoires, personne ne peut te suivre, si ce n'est Judas lui-même et puisse-t-il t'emporter! Dis-moi, animal, que sais-tu de clous et de roues, et de quoi que ce soit? — Oh, pardieu! si l'on ne m'entend pas, répondit Sancho, il n'est pas étonnant que mes sentences passent pour des sottises.

Mais n'importe, moi je m'entends, et je sais que je n'ai pas dit tant de bêtises que vous voulez le croire; c'est plutôt que Votre Grâce, mon cher seigneur, est toujours le contôleur de mes paroles et de mes actions. — Dis donc contrôleur, s'écria don Quichotte, ô prévaricateur du bon langage, que Dieu confonde et maudisse! — Que Votre Grâce ne se fâche pas contre moi, répondit Sancho. Vous savez bien que je n'ai pas été élevé à la cour, que je n'ai pas étudié à Salamanque, pour connaitre si j'ôte ou si je mets quelques lettres de trop à mes paroles. Vive Dieu! il ne faut pas non plus obliger le paysan de Sayago à parler comme le citadin de Tolède[448]. Encore y a-t-il des Tolédains qui ne sont guère avancés dans la façon de parler poliment. — C'est bien vrai, dit le licencié, car ceux qui sont élevés dans les tanneries et les boutiques du Zocodover ne peuvent parler aussi bien que ceux qui passent tout le jour à se promener dans le cloître de la cathédrale; et pourtant ils sont tous de Tolède. Le langage pur, élégant, choisi, appartient aux gens de cour éclairés, fussent-ils nés dans une taverne de Majalahonda; je dis éclairés, car il y en a beaucoup qui ne le sont pas; et les lumières sont la vraie grammaire du bon langage, quand l'usage les accompagne. Moi, seigneur, pour mes péchés, j'ai étudié le droit canonique à Salamanque, et je me pique quelque peu d'exprimer mes idées avec des paroles claires, nettes et significatives. — Si vous ne vous piquiez pas, dit l'autre étudiant, de jouer mieux encore de ces fleurets que de la langue, vous auriez eu la tête au concours des licences, au lieu d'avoir la queue. — Écoutez, bachelier, reprit le licencié, votre opinion sur l'adresse à manier l'épée est la plus grande erreur du monde, si vous croyez cette adresse vaine et inutile. — Pour moi, ce n'est pas une opinion, répondit l'autre, qui se nommait Corchuelo, c'est une vérité démontrée, et si vous voulez que je vous le prouve par l'expérience, l'occasion est belle ; vous avez là des fleurets, j'ai moi le poignet vigoureux, et, avec l'aide de moncourage, qui n'est pas mince, il vous fera confesser que je ne me trompe pas. Allons, mettez pied à terre, et faites usage de vos mouvements de pieds et de mains, de vos angles, de vos cercles, de toute votre science; j'espère bien vous faire voir

des étoiles en plein midi, avec mon adresse tout inculte et naturelle, en laquelle, après Dieu, j'ai assez de confiance pour dire que celui-là est encore à naître qui me fera tourner le dos, et qu'il n'y a point d'homme au monde auquel je ne me charge de faire perdre l'équilibre.
— Que vous tourniez ou non le dos, je ne m'en mêle pas, répliqua l'habile escrimeur; mais pourtant il pourrait se faire que, dans l'endroit même où vous cloueriez le pied pour la première fois, on y creusât votre sépulture, je veux dire que la mort vous fût donnée par cette adresse que vous méprisez tant. — C'est ce que nous allons voir,» répondit Corchuelo. Et, sautant lestement à bas de son ânes, il saisit avec furie un des fleurets que le licencié portait sur sa monture. «Les choses ne doivent pas se passer ainsi, s'écria don Quichotte; je veux être votre maître d'escrime, et le juge de cette querelle tant de fois débattue et jamais décidée. » Il mit alors pied à terre, et, prenant sa lance à la main, il se plaça au milieu de la route, tandis que le licencié s'avançait avec une contenance dégagée et en mesurant ses pas, contre Corchuelo, qui venait à sa rencontre, lançant, comme on dit, des flammes par les yeux. Les deux autres paysans qui les accompagnaient servirent, sans descendre de leurs bourriques, de spectateurs à cette mortelle tragédie. Les bottes d'estoc et de taille que portait Corchuelo, les revers, les fendants, les coups à deux mains, étaient innombrables, et tombaient comme la grêle. Le bachelier attaquait en lion furieux, mais le licencié, d'une tape qu'il lui envoyait avec le bouton de son fleuret, l'arrêtait court au milieu de sa furie, et le lui faisait baiser comme si c'eût été une relique, bien qu'avec moins de dévotion. Finalement, le licencié lui compta, à coups de pointe, tous les boutons d'une demi-soutane qu'il portait, et lui en déchira les pans menus comme des queues de polypes [449]. Il lui jeta deux fois le chapeau par terre, et le fatigua tellement, que, de dépit et de rage, l'autre prit son fleuret par la poignée, et le lança dans l'air avec tant de vigueur qu'il l'envoya presque à trois quarts de lieue. C'est ce que témoigna par écrit l'un des laboureurs, greffier de son état, qui alla le ramasser, et ce témoignage doit servir à faire reconnaître, sur preuve authentique, comment la force est vaincue par l'adresse.



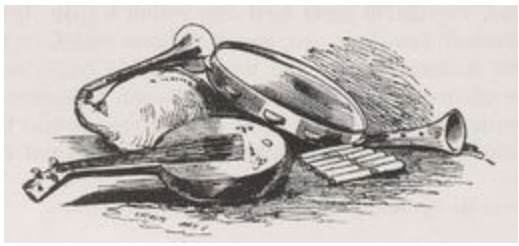
Corchuelo s’était assis tout essoufflé, et Sancho, s’approchant de lui, « Par ma foi, seigneur bachelier, lui dit-il, si Votre Grâce suit mon conseil, vous ne vous aviserez plus désormais de défier personne à l’escrime, mais plutôt à lutter ou à jeter la barre, car vous avez pour cela de la jeunesse et des forces. Quant à ceux qu’on appelle tireurs d’armes, j’ai ouï dire qu’ils mettent la pointe d’une épée dans le trou d’une aiguille. — Je me contente, répondit Corchuelo, d’être, comme on dit, tombé de mon âne, et d’avoir appris par expérience une vérité que j’étais bien loin de croire. » En disant cela, il se leva pour embrasser le licencié, et ils restèrent meilleurs amis qu’auparavant. Ils ne voulurent point attendre le greffier qui avait été chercher le fleuret, pensant qu’il serait trop long à revenir, et résolurent de suivre leur chemin pour arriver de bonne heure au village de Quitéria, d’où ils étaient tous. Pendant la route qu’il leur restait à faire, le licencié leur expliqua les excellences de l’escrime, avec tant de raisons évidentes, tant de figures et de démonstrations mathématiques, que tout le monde demeura convaincu des avantages de cette science, et Corchuelo fut guéri de son entêtement.

La nuit était venue, et, avant d’arriver, ils crurent voir devant le village un ciel rempli d’innombrables étoiles resplendissantes. Ils entendirent également le son confus et suave de divers instruments, comme flûtes, tambourins, psaltérions, luths musettes et tambours de basque. En approchant, ils virent que les arbres d’une ramée qu’on avait élevée de

mains d'homme à l'entrée du village étaient tout chargés de lampes d'illumination, que le vent n'éteignait pas, car il soufflait alors si doucement qu'il n'avait pas la force d'agiter les feuilles des arbres. Les musiciens étaient chargés des divertissements de la noce; ils parcouraient, en diverses quadrilles, cet agréable séjour, les uns dansant, d'autres chantant, et d'autres encore jouant des instruments qu'on vient de citer. En somme, on aurait dit que, sur toute l'étendue de cette prairie, courait l'allégresse et sautait le contentement. Une foule d'autres hommes étaient occupés à construire des échafauds et des gradins, d'où l'on pût le lendemain voir commodément les représentations et les danses qui devaient se faire en cet endroit, pour célébrer les noces du riche Camache et les obsèques de Basile.



Don Quichotte ne voulut point entrer dans le village, quoiqu'il en fût prié par le bachelier et le laboureur. Il donna pour excuse, bien suffisante à son avis, que c'était la coutume des chevaliers errants de dormir dans les champs et les forêts plutôt que dans les habitations, fût-ce même sous des lambris dorés. Après cette réponse, il se détourna quelque peu du chemin, fort contre le gré de Sancho, auquel revint à la mémoire le bon gîte qu'il avait trouvé dans le château ou la maison de don Diégo.



CHAPITRE XX.

Où l’on raconte les noces de Camache le riche, avec l’aventura de Basile le pauvre.



A peine le blanche aurore avait-elle fait place au brillant Phébus, pour qu’il séchât par de brûlants rayons les perles liquides de ses cheveux d’or, que don Quichotte, secouant la paresse de ses membres, se mit sur pied, et appela son écuyer Sancho, qui ronflait encore. En le voyant ainsi, les yeux fermés et la bouche ouverte, don Quichotte lui dit, avant de l’éveiller : « O toi, bienheureux entre tous ceux qui vivent sur la face de la terre, puisque, sans porter envie et sans être envié, tu dors dans le repos de ton esprit, aussi peu persécuté des enchanteurs que troublé des enchantements. Dors, répété – je et répéterai – je cent autres fois, toi qui n’as point à souffrir de l’insomnie continuelle d’une flamme jalouse, toi que n’éveille point le souci de payer des dettes qui sont échues, ni celui de fournir à la subsistance du lendemain pour toi et ta pauvre famille. Ni l’ambition ne t’agite, ni la vaine pompe du monde ne te tourmente, puisque les limites de tes désirs ne s’étendent pas au delà du soin de ton âne, car

celui de ta personne est remis à ma charge, comme un juste contre-poids qu'imposent aux seigneurs la nature et l'usage. Le valet dort, et le maître veille, pensant de quelle manière il pourra le nourrir, améliorer son sort et lui faire merci. Le chagrin de voir un ciel de bronze refuser à la terre la vivifiante rosée n'afflige point le serviteur, mais le maître qui doit alimenter, dans la stérilité et la famine, celui qui l'a servi dans l'abondance et la fertilité. »

A tout cela, Sancho ne répondait mot, car il dormait, et certes il ne se serait pas éveillé de sitôt, si don Quichotte, avec le bout de sa lance, ne l'eût fait revenir à lui. Il s'éveilla enfin, en se frottant les yeux, en étendant les bras ; puis, tournant le visage à droite et à gauche. « Du côté de cette ramée, dit-il, vient, si je ne me trompe, un fumet et une odeur bien plutôt de tranches de jambon frites que de thym et de serpolet. Sur mon âme, noces qui s'annoncent par de telles odeurs promettent d'être abondantes et généreuses. — Tais-toi, glouton, dit don Quichotte, et lève-toi vite ; nous irons assister à ce mariage, pour voir ce que fera le dédaigné Basile. — Ma foi, répondit Sancho, qu'il fasse ce qu'il voudra. Pourquoi est-il pauvre? il aurait épousé Quitéria. Mais, quand on n'a pas un sou vaillant, faut-il vouloir se marier dans les nuages? En vérité, seigneur, moi je suis d'avis que le pauvre doit se contenter de ce qu'il trouve, et non chercher des perles dans les vignes. Je gagerais un bras que Camache peut enfermer Basile dans un sac d'écus. S'il en est ainsi, Quitéria serait bien sotte de repousser les parures et les joyaux que lui a donnés Camache et qu'il peut lui donner encore, pour choisir le talent de Basile à jeter la barre et à jouer du fleuret. Sur le plus beau jet de barre et la meilleure botte d'escrime, on ne donne pas un verre de vin à la taverne. Des talents et des grâces qui ne rapportent rien, en ait qui voudra. Mais quand ces grâces tombent sur quelqu'un qui a la bourse pleine ah! je voudrais pour lors avoir aussi bonne vie qu'ils ont bonne façon. C'est sur un bon fondement qu'on peut élever un bon édifice, et le meilleur fondement du monde, c'est l'argent. — Par le saint nom de Dieu ! s'écria don Quichotte, finis ta harangue, Sancho; je suis convaincu que si on te laissait continuer celles que tu commences à chaque pas, il ne resterait pas assez de temps pour manger ni pour dormir, et que tu ne l'emploierais qu'à parler. — Si Votre Grâce avait bonne mémoire, répliqua Sancho, vous vous rappelleriez les clauses de notre traité avant que nous prissions, cette dernière fois, la clef des champs. L'une d'elles fut que vous me laisseriez parler tant que j'en aurais envie, pourvu que ce ne fût ni

contre le prochain ni contre votre autorité; et jusqu'à présent, il me semble que je n'ai pas contrevenu aux défenses de cette clause. — Je ne me rappelle pas cette clause le moins du monde, Sancho, répondit don Quichotte; mais quand même il en serait ainsi, je veux que tu te taises et que tu me suives, car voilà les instruments que nous entendions hier soir qui recommencent à réjouir les vallons, et sans doute que le mariage se célébrera pendant la fraîcheur de la matinée plutôt que pendant la chaleur du tantôt. »

Sancho obéit à son maître, et quand il eut mis la selle à Rossinante et le bât au grison, ils enfourchèrent tous deux leurs bêtes, et entrèrent pas à pas sous la ramée. La première chose qui s'offrit aux regards de Sancho, ce fut un bœuf tout entier embroché dans un tronc d'ormeau, et, dans le foyer où l'on allait le faire rôtir, brûlait une petite montagne de bois. Six marmites étaient rangées autour de ce bûcher, et certes, elles n'avaient point été faites dans le moule ordinaire des marmites, car c'étaient six cruches à vin [450], qui contenaient chacune un abattoir de viande. Elles cachaient dans leurs flancs des moutons entiers qui n'y paraissaient pas plus que si c'eût été des pigeonneaux. Les lièvres dépouillés de leurs peaux, et les poules toutes plumées qui pendaient aux arbres, pour être bientôt ensevelies dans les marmites, étaient innombrables, ainsi que les oiseaux et le gibier de diverses espèces pendus également aux branches pour que l'air les entretînt frais. Sancho compta plus de soixante grandes outres d'au moins cinquante pintes chacune, toutes remplies, ainsi qu'on le vit ensuite, de vins généreux. Il y avait des monceaux de pains blancs, comme on voit des tas de blé dans les granges. Les fromages, amoncelés comme des briques sur le champ, formaient des murailles, et deux chaudrons d'huile, plus grands que ceux d'un teinturier, servaient à frire les objets de pâtisserie, qu'on en retirait avec deux fortes pelles, et qu'on plongeait dans un autre chaudron de miel qui se trouvait à côté. Les cuisiniers et les cuisinières étaient au nombre de plus de cinquante, tous propres, tous diligents et satisfaits. Dans le large ventre du bœuf étaient cousus douze petits cochons de lait, qui devaient l'attendrir et lui donner du goût. Quant aux épices de toutes sortes, on ne semblait pas les avoir achetées par livres, mais par quintaux, et elles étaient étalées dans un grand coffre ouvert. Finalement, les apprêts de la noce étaient rustiques, mais assez abondants pour nourrir une armée.





Sancho Panza regardait avec de grands yeux toutes ces merveilles, et les contemplait, et s'en trouvait ravi. La première chose qui le captiva, ce furent les marmites, dont il aurait bien volontiers pris un petit pot-au-feu : ensuite, les outres lui touchèrent le cœur, puis enfin les gâteaux de fruits cuits à la poêle, si toutefois on peut appeler poêles d'aussi vastes chaudrons. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'approcha de l'un des diligents cuisiniers, et, avec toute la politesse d'un estomac affamé, il le pria de lui laisser tremper une croûte de pain dans une de ces marmites.

« Frère, répondit le cuisinier, ce jour-ci n'est pas de ceux sur qui la faim ait prise, grâce au riche Camache. Mettez pied à terre, et regardez s'il n'y a point par là quelque cuiller à pot ; vous écumerez une poule ou deux, et grand bien vous fasse. — Je ne vois aucune cuiller, répliqua Sancho. — Attendez un peu, reprit le cuisinier. Sainte Vierge ! que vous faites l'innocent, et que vous êtes embarrassé pour peu de chose! » En disant cela, il prit une casserole, la plongea dans une des cruches qui servaient de marmites, et en tira d'un seul coup trois poules et deux oies. « Tenez, ami, dit-il à Sancho, déjeunez avec cette écume, en attendant que vienne l'heure du dîner. — Mais je n'ai rien pour la mettre, répondit Sancho. — Eh bien! reprit le cuisinier, emportez la casserole et tout ; rien ne coûte à la richesse et à la joie de Camache. »



Pendant que Sancho faisait ainsi ses petites affaires, don Quichotte regardait entrer, par un des côtés de la ramée, une douzaine de laboureurs, montés sur douze belles juments, couvertes de riches harnais de campagne et portant une foule de grelots sur la courroie du poitrail. Ils étaient vêtus d'habits de fête, et ils firent en bon ordre plusieurs évolutions d'un bout à l'autre de la prairie, jetant tous ensemble ces cris joyeux : « Vivent Camache et Quitéria, lui aussi riche qu'elle est belle, et elle, la plus belle du monde! » Quand don Quichotte entendit cela, « On voit bien, se dit-il tout bas, que ces gens n'ont pas vu ma Dulcinée du Toboso; s'ils l'eussent vue, ils retiendraient un peu la bride aux louanges de cette Quitéria. » Un moment après, on vit entrer en divers endroits de la ramée plusieurs chœurs de danses de différentes espèces, entre autres une troupe de danseurs à l'épée, composée de vingt-quatre jeunes gens de bonne mine, tous vêtus de fine toile blanche, et portant sur la tête des mouchoirs en soie de diverses couleurs. Ils étaient conduits par un jeune homme agile, auquel l'un des laboureurs de la troupe des juments demanda si quelques-uns des danseurs s'étaient blessés. « Aucun jusqu'à présent, béni soit Dieu! répondit le chef. Nous sommes tous bien portants. » Aussitôt il commença à former une

mêlée avec ses compagnons, faisant tant d'évolutions, et avec tant d'adresse, que don Quichotte, tout habitué qu'il fût à ces sortes de danses, avoua qu'il n'en avait jamais vu de mieux exécutée que celle-là.

Il ne fut pas moins ravi d'un autre chœur de danse qui entra Bientôt après. C'était une troupe de jeunes filles choisies pour leur beauté, si bien du même âge qu'aucune ne semblait avoir moins de quatorze ans, ni aucune plus de dix-huit. Elles étaient toutes vêtues de léger drap vert, avec les cheveux moitié tressés, moitié flottants, mais si blonds tous qu'ils auraient pu le disputer à ceux du soleil ; et, sur la chevelure elles portaient des guirlandes formées de jasmins, de roses, d'amarantes et de fleurs de chèvre-feuille. Cette jeune troupe était, conduite par un vénérable vieillard et une imposante matrone, mais plus légers et plus ingambes que ne l'annonçait leur grand âge. C'était le son d'une cornemuse de Zamora qui leur donnait la mesure, et ces jeunes vierges, portant la décence sur le visage et l'agilité dans les pieds, se montraient les meilleures danseuses du monde.



Après elles parut une danse composée, et de celles qu'on appelle *parlantes* [451]. C'était une troupe de huit nymphes réparties en deux files. L'une de ces files était conduite par le dieu Cupidon, l'autre par l'Intérêt ; celui-là, paré de ses ailes, de son arc et de son carquois ; celui-ci vêtu de riches étoffes d'or et de soie. Les nymphes qui suivaient l'Amour portaient derrière les épaules leurs noms écrits en grandes lettres sur du parchemin blanc. *Poésie* était le titre de la première; celui de la seconde, *Discrétion;* celui de la troisième, *Bonne famille,* et celui de la quatrième, *Vaillance.* Les nymphes que guidait l'Intérêt se trouvaient désignées de la même façon.

Libéralité était le titre de la première; *Largesse*, celui de la seconde; *Trésor,* celui de la troisième, et celui de la quatrième, *Possession pacifique.* Devant la troupe marchait un château de bois traîné par quatre sauvages, tous vêtus de feuilles de lierre et de filasse peinte en vert, accoutrés si au naturel que peu s'en fallut qu'ils ne fissent peur à Sancho. Sur la façade du château et sur ses quatre côtés était écrit: *Château de bonne garde*. Ils avaient pour musiciens quatre habiles joueurs de flûte et de tambourin. Cupidon commença la danse. Après avoir fait deux figures, il leva les yeux; et, dirigeant son arc contre une jeune fille qui était venue se placer entre les créneaux du château, il lui parla de la sorte:

« Je suis le Dieu tout-puissant dans l'air, sur la terre, dans la mer profonde, et sur tout ce que l'abîme renferme en son gouffre épouvantable.

« Je n'ai jamais connu ce que c'est que la peur; tout ce que je veux, je le puis, quand même je voudrais l'impossible; et, en tout ce qui est possible, je mets, j'ôte j'ordonne et je défends. »

La strophe achevé, il lança une flèche sur le haut du château, et regagna sa place.



Alors l’intérêt s’avança; il dansa également deux pas, et, les tambourins se taisant, il dit à son tour :

« Je suis celui qui peut plus que l’Amour, et c’est l’Amour qui me guide ; je suis de la meilleure race que le ciel entretienne sur la terre, de la plus connue et de la plus illustre.

« Je suis l’Intérêt, par qui peu de gens agissent bien ; et agir sans moi serait grand miracle ; mais, tel que je suis, je me consacre à toi, à tout jamais, amen. »

L’Intérêt s’étant retiré, la Poésie s’avança, et, après avoir dansé ses pas comme les autres, portant les yeux sur la demoiselle du château, elle dit:

« En très-doux accents, en pensées choisies, graves et spirituelles, la très-douce Poésie l’envoie, ma dame, son âme enveloppée de mille sonnets.

« Si ma poursuite ne t'importune pas , ton sort, envié de bien d'autres femmes, sera porté par moi au-dessus du croissant de la lune. »

La Poésie s'éloigna, et la Libéralité, s'étant détachée du groupe de l'Intérêt, dit, après avoir fait ses pas :

« On appelle libéralité la façon de donner aussi éloignée de la prodigalité que de l'extrême contraire , lequel annonce un faible et mol attachement.

« Mais moi, pour te grandir, je veux être désormais plutôt prodigue ; c'est un vice. sans doute, mais un vice noble et d'un cœur amoureux qui se montre par ses présents. »

De la même façon s'avançèrent et se retirèrent tous les personnages des deux troupes; chacun fit ses pas et récita ses vers, quelques-uns élégants, d'autres ridicules ; mais don Quichotte ne retint par cœur (et pourtant sa mémoire était grande) que ceux qui viennent d'être cités. Ensuite, les deux troupes se mêlèrent, faisant et défaisant des chaînes, avec beaucoup de grâce et d'aisance. Quand l'Amour passait-devant le château,il lançait ses flèches par-dessus, tandis que l'Intérêt brisait contre ses murs des boules dorées[452]. Finalement, quand ils eurent longtemps dansé, l'Intérêt tira de sa poche une grande bourse, faite avec la peau d'un gros chat angora, et qui semblait pleine d'argent; puis il la lança contre le château, et, sur lecoup, les planches s'entr'ouvrirent et tombèrent à terre, laissant la jeune fille à découvert et sans défense. L'Intérêt s'approcha d'elle avec les personnages de sa suite, et, lui ayant jeté une grosse chaine d'or au cou, ils parurent la saisir, et l'emmener prisonnière. A cette vue, l'Amour et ses partisans firent mine de vouloir la leur enlever, et toutes les démonstrations d'attaque et de défense se faisaient en mesure, au son des tambourins. Les sauvages vinrent séparer les deux troupes, et quand ils eurent rajusté avec promptitude les planches du château de bois, la demoiselle s'y renferma de nouveau, et ce fut ainsi que finit la danse, au grand contentement des spectateurs.

Don Quichotte demanda à l'une des nymphes qui l'avait composée et mise en scène. Elle répondit que c'était un bénéficier du village , lequel avait un fort gentil talent pour ces sortes d'inventions. « Je gagerais, reprit don Quichotte, que ce bachelier ou bénéficier doit être plus ami de

Camache que de Basile, et qu'il s'entend mieux à mordre le prochain qu'à chanter vêpres. Il a, du reste , fort bien encadré dans la danse les petits talents de Basile et les grandes richesses de Camache. » Sancho Panza, qui l'écoutait parler, dit aussitôt: « Au roi le coq, c'est à Camache que je m'en tiens. — On voit bien, Sancho, reprit don Quichotte, que tu es un manant, et de ceux qui disent : Vive qui a vaincu. — Je ne sais trop desquels je suis, répondit Sancho, je sais bien que jamais je ne tirerai des marmites de Basile une aussi élégante écume que celle-ci, tirée des marmites de Camache; » et en même temps il lit voir à son maître la casserole pleine de poules et d'oisons. Puis il prit une des volailles et se mit à manger avec autant de grâce que d'appétit. « Pardieu, dit-il en avalant, à la barbe des talents de Basile, car autant tu as, autant tu vaux, et autant tu vaux, autant tu as. Il n'y a que deux sortes de rangs et de familles dans le monde, comme disait une de mes grand'mères, c'est *l'avoir* et le *n'avoir pas*[453], et c'est à l'avoir qu'elle se rangeait. Au jour d'aujourd'hui, mon seigneur don Quichotte, on tâte plutôt le pouls à l'avoir qu'au savoir, et un âne couvert d'or a meilleure mine qu'un cheval bâté. Aussi, je le répète, c'est à Camache que je m'en tiens, à Camache, dont les marmites donnent pour écume des oies, des poules, des lièvres et des lapins. Quant à celles de Basile, si l'on en tirait le bouillon, ce ne serait que de la piquette.
— As – tu fini ta harangue, Sancho? demanda don Quichotte. — Il faut bien que je la finisse, répondit Sancho, car je vois que Votre Grâce se fâche de l'entendre; mais si cette raison ne se mettait à la traverse, j'avais taillé de l'ouvrage pour trois jours. — Plaise à Dieu, Sancho, reprit don Quichotte, que je te voie muet avant de mourir. — Au train dont nous allons, répliqua Sancho, avant que vous soyez mort, je serai à broyer de la terre entre les dents, et peut-être alors serai-je si muet que je ne soufflerai mot jusqu'à la fin du monde, ou du moins jusqu'au jugement dernier. — Quand même il en arriverait ainsi, ô Sancho, repartit don Quichotte, jamais ton silence ne vaudra ton bavardage, et jamais tu ne te tairas autant que tu as parlé, que tu parles et que tu parleras dans le cours de ta vie. D'ailleurs, l'ordre de la nature veut que le jour de ma mort arrive avant celui de la tienne; ainsi, je n'espère pas te voir muet, fût-ce même en buvant ou en dormant, ce qui est tout ce que je peux dire de plus fort. — Par ma foi, seigneur, répliqua Sancho, il ne faut pas se fier à la décharnée, je veux dire à la mort, qui mange aussi bien l'agneau que le mouton ; et j'ai entendu dire à notre curé qu'elle frappait d'un égal pied les hautes tours des rois et les humbles

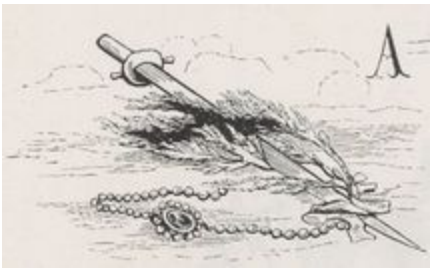
cabanes des pauvres [454]. Cette dame—là, voyez vous, a plus de puissance que de délicatesse. Elle ne fait pas la dégoûtée ; elle mange de tout, s'arrange de tout, et remplit sa besace de toutes sortes de gens, d'âges et de conditions. C'est un moissonneur qui ne fait pas la sieste, qui coupe et moissonne, à toute heure, l'herbe verte et la sèche; l'on ne dirait pas qu'elle mâche les morceaux, mais qu'elle avale et engloutit tout ce qui se trouve devant elle, car elle a une faim canine, qui ne se rassasie jamais ; et bien qu'elle n'ait pas de ventre, on dirait qu'elle est hydropique, et qu'elle a soif de boire toutes les vies des vivants, comme on boit un pot d'eau fraiche. — Assez, assez, Sancho, s'écria don Quichotte; reste là-haut, et ne le laisse pas tomber, car, en vérité, ce que tu viens de dire de la mort, dans tes expressions rustiques, est ce que pourrait dire de mieux un bon prédicateur. Je te le répète, Sancho, si, comme tu as un bon naturel, tu avais du sens et du savoir, tu pourrais prendre une chaire dans ta main, et t'en aller par le monde prêcher de jolis sermons. — Prêche bien qui vit bien, répondit Sancho ; quant à moi, je ne sais pas d'autres tologies. — Et tu n'en as pas besoin non plus, ajouta don Quichotte. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que, la crainte de Dieu étant le principe de toute sagesse, toi qui crains plus un lézard que Dieu, tu en saches si long. — Jugez, seigneur, de vos chevaleries, répondit Sancho, et ne vous mêlez pas de juger des vaillances ou des poltronneries d'autrui, car je suis aussi bon pour craindre Dieu que tout autre enfant de la commune ; et laissez—moi, je vous prie, expédier cette écume ; tout le reste serait des paroles oiseuses dont on nous demanderait compte dans l'autre vie. »

En parlant ainsi, il revint à l'assaut contre sa casserole, et de si bon appétit, qu'il éveilla celui de don Quichotte, lequel l'aurait aidé sans aucun doute, s'il n'en eût été empêché par ce qu'il faut remettre au chapitre suivant.



CHAPITRE XXI.

Où se continuent les noces de Camache, avec d'autres événements récreatifs.



Au moment où don Quichotte et Sancho terminaient l'entretien rappoté dans le chapitre précédent, on entendit s'élever un grand bruit de voix. C'étaient les laboureurs montés sur les juments qui, à grands cris et à grande course, allaient recevoir les nouveaux mariés. Ceux – ci s'avançaient au milieu de mille espèces d'instruments et d'inventions, accompagnés du curé, de leurs parents des deux familles, et de la plus brillante compagnie des villages circonvoisins, tous en habits de fête.

Dès que Sancho vit la fiancée, il s'écria : « En bonne foi de Dieu, ce n'est pas en paysanne qu'elle est vêtue, mais en dame de palais. Pardine, à ce que j'entrevois, les patènes [455] qu'elle devrait porter au cou sont de riches pendeloques de corail, et la serge verte de Cuenca est devenue du velours à trente poils. De plus, voilà que la garniture de bandes de toile blanche s'est, sur mon honneur, changée en frange de satin. Mais voyez donc ces mains parées de bagues de jais! que je meure si ce ne sont des anneaux d'or, et de bon or fin, où sont enchâssées des perles blanches comme du lait caillé, dont chacune doit valoir un œil de la tête. O sainte Vierge! quels cheveux ! s'ils ne sont pas postiches, je n'en ai pas vu en toute ma vie de si longs et de si blonds. Avisez-vous de trouver à redire à sa taille et à sa tournure! Ne

dirait-on pas un palmier qui marche, chargé de grappes de dattes, à voir l'effet de tous ces joyaux qui pendent à ses cheveux et à sa gorge? Je jure Dieu que c'est une maîtresse fille, et qu'elle peut hardiment passer sur les bancs de Flandre [456]. »

Don Quichotte se mit à rire des rustiques éloges de Sancho Panza; mais il lui sembla réellement que, hormis sa dame Dulcinée du Toboso, il n'avait jamais vu plus belle personne. La belle Quitéria se montrait un peu pâle et décolorée, sans doute à cause de la mauvaise nuit que passent toujours les nouvelles mariées en préparant leurs atours pour le lendemain, jour des noces. Les époux s'avançaient vers une espèce de théâtre, orné de tapis et de branchages, sur lequel devaient se faire les épousailles, et d'où ils devaient voir les danses et les représentations. Au moment d'atteindre leurs places, ils entendirent derrière eux jeter de grands cris, et ils distinguèrent qu'on disait : « Attendez, attendez un peu, gens inconsidérés autant qu'empressés. » A ces cris, à ces paroles, tous les assistants tournèrent la tête, et l'on vit paraitre un homme vêtu d'une longue casaque noire, garnie de bandes en soie couleur de feu. Il portait sur le front (comme on le vit bientôt) une couronne de funeste cyprès, et dans la main un long bâton. Dès qu'il fut proche, tout le monde le reconnut pour le beau berger Basile, et, craignant quelque événement fâcheux de sa venue en un tel moment, tout le monde attendit dans le silence où aboutiraient ses cris et ses vagues paroles. Il arriva enfin, essoufflé, hors d'haleine ; il s'avança en face des mariés, et, fichant en terre son bâton, qui se terminait par une pointe d'acier, le visage pâle, les yeux fixés sur Quitéria, il lui dit, d'une voix sourde et tremblante : « Tu sais bien, ingrate Quitéria, que, suivant la sainte loi que nous professons, tu ne peux, tant que je vivrai, prendre d'époux; tu n'ignores pas non plus que, pour attendre du temps et de ma diligence l'accroissement de ma fortune, je n'ai pas voulu manquer au respect qu'exigeait ton honneur. Mais toi, foulant aux pieds tous les engagements que tu avais pris envers mes honnêtes désirs, tu veux rendre un autre maître et possesseur de ce qui est à moi, un autre auquel ses richesses ne donnent pas seulement une grande fortune, mais un plus grand bonheur. Eh bien! pour que son bonheur soit au comble (non que je pense qu'il le mérite, mais parce que les cieux veulent le lui donner), je vais, de mes propres mains, détruire l'impossibilité ou l'obstacle qui s'y oppose, en m'ôtant d'entre vous deux. Vive, vive le riche Camache, avec l'ingrate Quitéria, de longues et heureuses années; et meure le pauvre Basile, dont la pauvreté a coupé les ailes à son bonheur et

l’a précipité dans la tombe! » En disant cela, il saisit son bâton, le sépara en deux moitiés, dont l’une demeura fichée en terre, et il en tira une courte épée à laquelle ce bâton servait de fourreau; puis, appuyant par terre ce qu’on pouvait appeler la poignée, il se jeta sur la pointe avec autant de promptitude que de résolution. Aussitôt une moitié de lame sanglante sortit derrière ses épaules, et le Malheureux, baigné dans son sang, demeura étendu sur la place, ainsi percé de ses propres armes.





Ses amis accoururent aussitôt pour lui porter secours, touchés de sa misère et de sa déplorable aventure. Don Quichotte, laissant Rossinante, s'élança des premiers, et prenant Basile dans ses bras, il trouva qu'il n'avait pas encore rendu l'âme. On voulait lui retirer l'épée de la poitrine; mais le curé s'y opposa jusqu'à ce qu'il l'eût. confessé, craignant que lui retirer l'épée et le voir expirer ne fût l'affaire du même instant. Basile, revenant un peu à lui, dit alors d'une voix affaiblie et presque éteinte : « Si tu voulais, cruelle Quitéria, me donner dans cette dernière crise la main d'épouse, je croirais que ma témérité est excusable, puisqu'elle m'aurait procuré le bonheur d'être à toi. » Le curé, qui entendit ces paroles, lui dit de s'occuper plutôt du salut de l'âme que des plaisirs du corps, et de demander sincèrement pardon à Dieu de ses péchés et de sa résolution désespérée. Basile répondit qu'il ne se confesserait d'aucune façon, si d'abord Quitéria ne lui engageait sa main ; que cette satisfaction lui permettrait de se reconnaître et lui donnerait des forces pour se confesser. Quand don Quichotte entendit la requête du blessé, il s'écria à haute voix que Basile demandait une chose très-juste, très-raisonnable, et très-faisable en outre, et

que le seigneur Camache aurait tout autant d'honneur à recevoir la dame Quitéria, veuve du valeureux Basile, que s'il la prenait aux côtés de son père: « Ici, d'ailleurs, ajouta-t-il, tout doit se borner à un *oui,* puisque la couche nuptiale de ses noces doit être la sépulture. »

Camache écoulait tout cela, incertain, confondu, ne sachant ni que faire ni que dire. Mais enfin les amis de Basile lui demandèrent avec tant d'instances de consentir à ce que Quitéria donnât la main au mourant, pour que son âme ne sortit pas de cette vie dans le désespoir et l'impiété, qu'il se vit obligé de répondre que, si Quitéria voulait la lui donner, il y consentait, puisque, ce n'était qu'ajourner d'un instant l'accomplissement de ses désirs. Aussitôt tout le monde eut recours à Quitéria: les uns par des prières, les autres par des larmes; et tous par les plus efficaces raisons, lui persuadaient de donner sa main au pauvre Basile. Mais elle, plus dure qu'un marbre, plus roide qu'une statue, ne savait ou ne voulait répondre un mot; et sans doute elle n'aurait rien répondu, si le curé ne lui eût dit de se décider promptement à ce qu'elle devait faire, car Basile tenait déjà son âme entre ses dents, et ne laissait point de temps à l'irrésolution. Alors la belle Quitéria, sans répliquer une seule parole, troublée, triste et éperdue, s'approcha de l'endroit où Basile, les yeux éteints, l'haleine haletante, murmurait entre ses lèvres le nom de Quitéria, donnant à croire qu'il mourrait plutôt en gentil qu'en chrétien. Quitéria, se mettant à genoux, lui demanda sa main, par signes et non par paroles. Basile ouvrit les yeux avec effort, et la regardant fixement : « O Quitéria, lui dit-il, qui deviens compatissante au moment où ta compassion doit achever de m'ôter la vie, puisque je n'ai plus la force pour supporter le ravissement que tu me donnes en me prenant pour époux, ni pour arrêter la douleur qui me couvre si rapidement les yeux des ombres horribles de la mort, je te conjure d'une chose, ô ma fatale étoile! c'est qu'en me demandant et en me donnant la main, ce ne soit point par complaisance et pour me tromper de nouveau. Je le conjure de dire et de confesser hautement que c'est sans faire violence à ta volonté que tu me donnes ta main, et que tu me la livres comme à ton légitime époux. Il serait mal de me tromper dans un tel moment, et d'user d'artifice envers celui qui a toujours agi si sincèrement avec loi. »

Pendant le cours de ces propos il s'évanouissait de telle sorte que tous les assistants pensaient qu'à chaque défaillance il allait rendre l'âme. Quitéria, toute houleuse et les yeux baissés, prenant dans sa main droite celle de Basile, lui répondit: « Aucune violence ne serait capable de forcer ma

volonté. C'est donc de mon libre mouvement que je te donne ma main de légitime épouse, et que je reçois celle que tu me donnes de ton libre arbitre, que ne trouble ni n'altère en rien la catastrophe où t'a jeté ton désespoir irréfléchi. — Oui, je te la donne, reprit Basile, sans trouble, sans altération, avec l'intelligence aussi claire que le ciel ait bien voulu me l'accorder ; ainsi je me donne et me livre pour ton époux. — Et moi pour ton épouse, repartit Quitéria, soit que tu vives de longues années, soit qu'on te porte de mes bras à la sépulture. — Pour être si grièvement blessé, dit en ce moment Sancho, ce garçon-là jase beaucoup ; qu'on le fasse donc cesser toutes ces galanteries, et qu'il pense à son âme, car m'est avis qu'il l'a plutôt sur la langue qu'entre les dents. »

Tandis que Basile et Quitéria se tenaient ainsi les mains, le curé, attendri et les larmes aux yeux, leur donna la bénédiction nuptiale, et pria le ciel d'accorder une heureuse demeure à l'âme du nouveau marié. Mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu la bénédiction, qu'il se leva légèrement tout debout, et, avec une vivacité inouïe, il tira la dague à laquelle son corps servait de fourreau. Les assistants furent frappés de surprise, et quelques-uns, plus simples que curieux, commencèrent à crier : Miracle, miracle! « Non, ce n'est pas miracle qu'il faut crier, répliqua Basile, mais adresse, adresse ! » Le curé, stupéfait, hors de lui, accourut tâter la blessure avec les deux mains. Il trouva que la lame n'avait point passé à travers la chair et les côtes de Basile, mais par un conduit de fer creux qu'il s'était arrangé sur le flanc, plein, comme on le sut depuis, de sang préparé pour ne pas se congeler. Finalement, le curé et Camache, ainsi que la plupart des spectateurs, se tinrent pour joués et bafoués. Quant à l'épousée, elle ne parut point fâchée de la plaisanterie; au contraire, entendant quelqu'un dire que ce mariage n'était pas valide, comme entaché de fraude, elle s'écria qu'elle le ratifiait de nouveau, d'où tout le monde conclut que c'était du consentement et à la connaissance de tous deux que l'aventure avait été concertée. Camache et ses partisans s'en montrèrent si fort courroucés qu'ils voulurent sur-le-champ tirer vengeance de cet affront, et, plusieurs d'entre eux mettant l'épée à la main, ils fondirent sur Basile, en faveur de qui d'autres épées furent tirées aussitôt. pour don Quichotte, prenant l'avant-garde avec son cheval, la lance en arrêt et bien couvert de son écu, il se faisait faire place par tout le monde. Sancho, que n'avaient jamais diverti semblables fêtes, courut se réfugier auprès des marmites, dont il avait tiré son agréable écume, cet asile lui semblant un sanctuaire qui devait être respecté.



Don Quichotte criait à haute voix : « Arrêtez, seigneurs, arrêtez; il n'y a nulle raison à tirer vengeance des affronts que fait l'amour. Prenez garde que l'amour et la guerre sont une même chose; et, de même qu'à la guerre il est licite et fréquent d'user de stratagèmes pour vaincre l'ennemi, de même, dans les querelles amoureuses, on tient pour bonnes et légitimes les ruses et les fourberies qu'on emploie dans le but d'arriver à ses fins, pourvu que ce ne soit point au préjudice et au déshonneur de l'objet aimé. Quitéria était à Basile, et Basile à Quitéria, par une juste et favorable disposition des cieux. Camache est riche; il pourra acheter son plaisir, où, quand et comme il voudra. Basile n'a que cette brebis; personne, si puissant qu'il soit, ne pourra la lui ravir, car deux êtres que Dieu réunit, l'homme ne peut les séparer[457] ; et celui qui voudrait l'essayer aura d'abord affaire à la pointe de cette lance. » En disant cela, il brandit sa pique avec tant de force et d'adresse, qu'il frappa de crainte tous ceux qui ne le connaissaient pas. D'une autre part, l'indifférence de Quitéria fit une si vive impression sur l'imagination de Camache, qu'en un instant elle effaça tout amour de son cœur. Aussi se laissa-t-il toucher par les exhortations du cur , homme prudent et de bonnes intentions, qui parvint à calmer Camache et ceux de son parti. En signe de paix, ils remirent les épées dans le fourreau, accusant plutôt la facilité de Quitéria que l'industrie de Basile. Camache fit même la réflexion que, si Quitéria aimait Basile avant d'être mariée, elle l'eût aimé

encore après, et qu'il devait plutôt rendre grâce au ciel de ce qu'il la lui enlevait, que de ce qu'il la lui avait donnée.

Camache, consolé, et la paix rétablie parmi ses hommes d'armes, les amis de Basile se calmèrent aussi, et le riche Camache, pour montrer qu'il ne conservait ni ressentiment ni regret, voulut que les fêtes continuassent, comme s'il se fût marié réellement. Mais ni Basile, ni son épouse et ses amis ne voulurent y assister. Ils partirent pour le village de Basile, car les pauvres qui ont du talent et de la vertu trouvent aussi des gens pour les accompagner, les soutenir et leur faire honneur, comme les riches en trouvent pour les flatter et leur faire entourage. Ils emmenèrent avec eux don Quichotte, le tenant pour homme de cœur, et, comme on dit, de poil sur l'estomac. Le seul Sancho sentit son âme s'obscurcir quand il se vit dans l'impuissance d'attendre le splendide festin et les fêtes de Camache, qui durèrent jusqu'à la nuit. Il suivit donc tristement son seigneur, qui s'en allait avec la compagnie de Basile, laissant derrière lui, bien qu'il les portât au fond de l'âme, les marmites d'Égypte [458], dont l'écume presque achevée, qu'il emportait dans la casserole, lui représentait la gloire et l'abondance perdues. Aussi, ce fut tout pensif et tout affligé qu'il mit le grison sur les traces de Rossinante.

CHAPITRE XXII.

Où l'on rapporte la grande aventure de la caverne de Montesinos, située au cœur de la Manche, aventure à laquelle mit une heureuse fin le valeureux don Quichotte de la Manche.



LES nouveaux mariés accueillirent don Quichotte avec de grands hommages, empressés de reconnaître les preuves de valeur qu'il avait données en défendant leur cause; et, mettant son esprit aussi haut que son courage, ils le tinrent pour un Cid dans les armes et un Cicéron pour l'éloquence. Le bon Sancho se récréa trois jours aux dépens des mariés, desquels on apprit que la feinte blessure n'avait pas été une ruse concertée avec la belle Quitéria, mais une invention de Basile, qui en attendait précisément le résultat qu'on a vu. Il avoua, à la vérité, qu'il avait fait part de son projet à quelques-uns de ses amis, pour qu'au moment nécessaire ils lui prêtassent leur aide et soutinssent la supercherie. « On ne peut et l'on ne doit point, dit don Quichotte, nommer supercherie les moyens qui visent à une fin vertueuse ; et, pour les amants, se marier est la fin par excellence. Mais prenez garde que le plus grand ennemi qu'ait l'amour, c'est le besoin, la nécessité continuelle. Dans l'amour, tout est joie, plaisir, contentement, surtout quand l'amant est en possession de l'objet aimé, et ses plus mortels ennemis sont la pauvreté et la disette. Tout ce que je dis, c'est dans l'intention de faire abandonner au seigneur Basile l'exercice des talents

qu'il possède, lesquels lui donnaient bien de la renommée, mais ne lui produisaient pas d'argent, et pour qu'il s'applique à faire fortune par des moyens d'honnête industrie, qui ne manquent jamais aux hommes prudents et laborieux. Pour le pauvre honorable (en supposant que le pauvre puisse être honoré) une femme belle est un bijou, avec lequel, si on le lui enlève, on lui enlève aussi l'honneur. La femme belle et honnête, dont le mari est pauvre, mérite d'être couronnée avec les lauriers de la victoire et les palmes du triomphe. La beauté par elle seule attire les cœurs de tous ceux qui la regardent, et l'on voit s'y abattre, comme à un appât exquis, les aigles royaux, les nobles faucons, les oiseaux de haute volée. Mais, si à la beauté se joignent la pauvreté et le besoin, alors elle se trouve en butte aux attaques des corbeaux, des milans, des plus vils oiseaux de proie, et celle qui résiste à tant de combats mérite bien de s'appeler la couronne de son mari [459]. Écoutez, discret Basile, ajouta don Quichotte; ce fut l'opinion de je ne sais plus quel ancien sage, qu'il n'y a dans le monde entier qu'une seule femme bonne; mais il conseillait à chaque mari de penser que cette femme unique était la sienne, pour vivre ainsi pleinement satisfait. Moi, je ne suis pas marié, et jusqu'à cette heure, il ne m'est pas venu dans la pensée de l'être ; cependant j'oserais donner à celui qui me les demanderait des avis sur la manière de choisir la femme qu'il voudrait épouser. La première chose que je lui conseillerais, ce serait de faire plus attention à la députation qu'à la fortune, car la femme vertueuse n'acquiert pas la bonne renommée seulement parce qu'elle est vertueuse, mais encore parce qu'elle le parait; en effet, la légèreté et les étourderies publiques nuisent plus à l'honneur des femmes que les fautes secrètes. Si tu mènes une femme vertueuse dans ta maison, il te sera facile de la conserver, et même de la fortifier dans cette vertu; mais si tu mènes une femme de mauvais penchants, tu auras grande peine à la corriger, car il n'est pas fort aisé de passer d'un extrême à l'autre. Je ne dis pas que la chose soit impossible, mais je la regarde comme d'une excessive difficulté. »

Sancho avait entendu tout cela; il se dit tout bas à lui-même : « Ce mien maître, quand je parle de choses moelleuses et substantielles, a coutume de dire que je pourrais prendre une chaire à la main et aller par le monde prêchant de jolis sermons; eh bien! moi je dis de lui que, lorsqu'il se met à enfiler des sentences et à donner des conseils, non-seulement il peut prendre une chaire à la main, mais deux à chaque doigt, et s'en aller de place en place prêcher à bouche que veux-tu. Diable soit de lui pour chevalier errant,

quand on sait tant de choses! Je m'imaginais en mon âme qu'il ne savait rien de plus que ce qui avait rapport à ses chevaleries; mais il n'y a pas une chose où il ne puisse piquer sa fourchette. » Sancho murmurait ce monologue entre ses dents, et son maître, l'ayant entre-ouï, lui demanda : « Que murmures-tu là, Sancho? — Je ne dis rien, et ne murmure de rien, répondit Sancho ; j'étais seulement à me dire en moi-même que j'aurais bien voulu entendre ce que vient de dire Votre Grâce avant de me marier. Peut-être dirais-je à présent que le bœuf détaché se lèche plus à l'aise. — Comment! ta Thérèse est méchante à ce point, Sancho? reprit don Quichotte. — Elle n'est pas très-méchante, répliqua Sancho; mais elle n'est pas non plus très-bonne; du moins, elle n'est pas aussi bonne que je le voudrais. — Tu fais mal, Sancho, continua don Quichotte, de mal parler de ta femme, car enfin elle est la mère de tes enfants. — Oh ! nous ne nous devons rien, répondit Sancho; elle ne parle pas mieux de moi quand la fantaisie lui en prend, et surtout quand elle est jalouse, car alors Satan même ne la souffrirait pas. »

Finalement maître et valet restèrent trois jours chez les mariés, où ils furent servis et traités comme des rois. Don Quichotte pria le licencié maître en escrime de lui donner un guide qui le conduisit à la caverne de Montésinos, ayant grand désir d'y entrer et de voir par ses propres yeux si toutes les merveilles que l'on en contait dans les environs étaient véritables. Le licencié répondit qu'il lui donnerait pour guide un sien cousin, fameux étudiant et grand amateur de livres de chevalerie, qui le mènerait très-volontiers jusqu'à la bouche de la caverne, et lui ferait voir aussi les lagunes de Ruidéra, célèbres dans toute la Manche et même dans toute l'Espagne. « Vous pourrez, ajouta le licencié, avoir avec lui d'agréables entretiens, car c'est un garçon qui sait faire des livres pour les imprimer et les adresser à des princes. »



En effet, le cousin arriva, monté sur une bourrique pleine, dont le bât était recouvert d'un petit tapis bariolé. Sancho sella Rossinante, bâta le grison, et pourvut son bissac, auquel faisait compagnie celui du cousin, également bien rempli; puis, se recommandant à Dieu, et prenant congé de tout le monde, ils se mirent en route dans la direction de la fameuse caverne de Montésinos.

Chemin faisant, don Quichotte demanda au cousin du licencié de quel genre étaient ses exercices, ses études, sa profession. L'autre répondit que sa profession était d'être humaniste, ses études et ses exercices de composer des livres qu'il donnait à la presse, tous de grand profit et d'égal divertissement pour la république. « L'un, dit-il, est intitulé *Livre des livrées*, j'y décris sept cent trois livrées avec leurs couleurs, chiffres et devises, et les chevaliers de la cour peuvent y prendre celles qu'ils voudront dans les temps de fêtes et de réjouissances, sans les aller mendier de personne, et sans s'alambiquer, comme on dit, la cervelle, pour en tirer de conformes à leurs désirs et à leurs intentions. En effet, j'en ai pour le jaloux, pour le dédaigné, pour l'oublié, pour l'absent, qui leur iront juste comme un bas de soie. J'ai fait aussi un autre livre, que je veux intituler *Metamorphoseos* ou l'*Ovide espagnol*, d'une nouvelle et étrange invention. Imitant Ovide dans le genre burlesque, j'y raconte et peins ce que furent la Giralda de Séville, l'ange de la Madeleine, l'égout de Vécinguerra à Cordoue, les taureaux de Guisando, la Sierra-Morena, les fontaines de Léganilos et de Lavapiès à Madrid, sans oublier celle du Pou, celle du

Tuyau doré et celle de la Prieure [460]. A chaque chose, j'ajoute les allégories, métaphores et inversions convenables, de façon que l'ouvrage divertisse, étonne et enseigne en même temps. J'ai fait encore un autre livre, que j'appelle *Supplément à Virgile Polydore* [461], et qui traite de l'invention des choses; c'est un livre de grand travail et de grande érudition, car toutes les choses importantes que Polydore a omis de dire, je les vérifie et les explique d'une gentille façon. Il a, par exemple, oublié de nous faire connaître le premier qui eut un catarrhe dans le monde, et le premier qui fit usage de frictions pour se guérir du mal français. Moi, je le déclare au pied de la lettre, et je m'appuie du témoignage de plus de vingt-cinq auteurs. Voyez maintenant si j'ai bien travaillé et si un tel livre doit être utile au monde! »

Sancho avait écouté très-attentivement le récit du cousin. « Dites-moi, seigneur, lui dit-il, et que Dieu vous donne bonne chance dans l'impression de vos livres! sauriez-vous me dire.... Oh ! oui, vous le saurez, puisque vous savez tout, qui fut le premier qui s'est gratté la tête? il m'est avis que ce dut être notre père Adam. — Ce doit l'être en effet, répondit le cousin, car il est hors de doute qu'Adam avait une tête et des cheveux. Dans ce cas, et puisqu'il était le premier homme du monde, il devait bien se gratter quelquefois. — C'est ce que je crois aussi, répliqua Sancho. Mais dites-moi maintenant, qui fut le premier sauteur et voltigeur du monde? — En vérité, frère, répondit le cousin, je ne saurais trop décider la chose, quant à présent et avant de l'étudier, mais je l'étudierai dès que je serai de retour où sont mes livres, et je vous satisferai la première fois que nous nous verrons, car j'espère que celle-ci ne sera pas la dernière. — Eh bien ! seigneur, répliqua Sancho, ne vous mettez pas en peine de cela, car je viens maintenant de trouver ce que je vous demandais. Sachez que le premier voltigeur du monde fut Lucifer, quand on le précipita du ciel, car il tomba en voltigeant jusqu'au fond des abîmes. — Pardieu , vous avez raison, mon ami, » dit le cousin ; et don Quichotte ajoute : « Cette question et cette réponse ne sont pas de toi, Sancho ; tu les avais entendu dire à quelqu'un. — Taisez-vous, seigneur, repartit Sancho ; en bonne foi, si je me mets à demander et à répondre, je n'aurai pas fini d'ici à demain. Croyez-vous que, pour demander des niaiseries et répondre des bêtises, j'aie besoin d'aller chercher l'aide de mes voisins? — Tu as dit plus long que tu n'en sais, reprit don Quicholle ; car il y a des gens qui se tourmentent pour savoir et

vérifier des choses, lesquelles une fois sues et vérifiées, ne font pas le profit d'une obole à l'intelligence et à la mémoire. »

Ce fut dans ces entretiens et d'autres non moins agréables qu'ils passèrent ce jour-là. La nuit venue, ils se gitèrent dans un petit village, où le cousin dit à don Quichotte que, de là jusqu'à la caverne de Montésinos, il n'y avait pas plus de deux lieues; qu'ainsi, s'il était bien résolu à y pénétrer, il n'avait qu'à se munir de cordes pour s'attacher et se faire descendre dans ses profondeurs. Don Quichotte répondit que, dût-il descendre jusqu'aux abîmes de l'enfer, il voulait en voir le fond. Ils achetèrent d'une environ cent brasses de corde, et le lendemain, vers les deux heures, ils arrivèrent à la caverne, dont la bouche est large et spacieuse, mais remplie d'aubépines, de figuiers sauvages, de ronces et de broussailles, tellement épaisses et entrelacées, qu'elles la couvrent entièrement.



Quand ils se virent auprès, le cousin, Sancho et don Quichotte mirent ensemble pied à terre, et les deux premiers s'occupèrent aussitôt à attacher

fortement le chevalier avec les cordes. Pendant qu'ils lui faisaient une ceinture autour des reins, Sancho lui dit : « Que Voire Grâce, mon bon seigneur, prenne garde à ce qu'elle fait. Croyez-moi, n'allez pas vous ensevelir vivant, et vous prendre comme une cruche qu'on met rafraîchir dans un puits. Ce n'est pas à Votre Grâce qu'il appartient d'être l'examinateur de cette caverne, qui doit être pire qu'un cachot des Mores. — Attache et tais-toi, répondit don Quichotte; une entreprise comme celle-ci, ami Sancho, m'était justement réservée. » Alors le guide ajouta: « Je supplie Votre Grâce, seigneur don Quichotte, de regarder et de fureter par là dedans avec cent yeux; il s'y trouvera peut-être des choses bonnes à mettre dans mon livre des métamorphoses. — Pardieu, répondit Sancho Panza, soyez tranquille, le tambour de basque est dans des mains qui sauront bien en jouer. »

Cela dit et la ceinture de cordes mise à don Quichotte (non sur les pièces de l'armure, mais, plus bas, sur les pans du pourpoint) : « Nous avons été bien imprévoyants, dit-il, de ne pas nous munir de quelque petite sonnette qu'on aurait attachée près de moi, à la corde même, et dont le bruit aurait fait entendre que je descendais toujours, et que j'étais vivant; mais, puisque ce n'est plus possible, à la grâce de Dieu! » Aussitôt il se jeta à genoux, et fit à voix basse une oraison, pour demander à Dieu de lui donner son aide ainsi qu'une heureuse issue à cette nouvelle et périlleuse aventure. Puis, d'une voix haute, il s'écria: « O dame de mes pensées, maîtresse de mes actions, illustre et sans pareille Dulcinée, du Toboso, s'il est possible que les prières et les supplications de ton amant fortune arrivent jusqu'à tes oreilles, par ta beauté inouïe, je le conjure de les écouter; elles n'ont d'autre objet que de te supplier de ne pas me refuser ta faveur et ton appui, maintenant que j'en ai si grand besoin. Je vais m'enfoncer et me précipiter dans l'abîme qui s'offre devant moi, seulement pour que le monde apprenne que, si tu me favorises, il n'y a point d'entreprise que je n'affronte et ne mette à fin. »



En disant cela, il s'approcha de l'ouverture, et vit qu'il était impossible de s'y faire descendre et même d'y aborder, à moins que de s'ouvrir par force un passage. Il mit donc l'épée à la main, et commença de couper et d'abattre des branches à travers les broussailles qui cachaient la bouche de la caverne. Au bruit que faisaient ses coups, il en sortit une multitude de corbeaux et de corneilles, si nombreux, si pressés et tellement à la hâte, qu'ils renversèrent don Quichotte sur le dos, et certes, s'il eût donné aussi pleine croyance aux augures qu'il était bon chrétien catholique, il aurait pris la chose en mauvais signe, et se serait dispensé de s'enfermer dans un lieu semblable. Finalement, il se releva, et voyant qu'il ne sortait, plus ni corbeaux, ni oiseaux nocturnes, car des chauves-souris étaient mêlées aux corbeaux, il demanda de la corde au cousin et à Sancho. qui le laissèrent glisser doucement au fond de l'épouvantable caverne. Au moment où il disparut, Sancho lui donna sa bénédiction, et faisant sur lui mille signes de croix : « Dieu te conduise, s'écria-t-il, ainsi, que la Roche de France et la Trinité de Gaële [462], fleur, crème et écume des chevaliers errants. Va champion du monde, cœur d'acier, bras d'airain ; Dieu te conduise, dis-je encore, et te ramène sain et sauf à la lumière de cette vie, que tu abandonnes pour l'enterrer dans cette obscurité que tu cherches. » Le cousin fit à peu près les mêmes invocations. Cependant don Quichotte criait coup sur coup

qu'on lui donnât de la corde, et les autres la lui donnaient peu à peu. Quand les cris, qui sortaient de la caverne comme par un tuyau, cessèrent d'être entendus, ils avaient lâché les cent brasses de corde. Ils furent alors d'avis de remonter don Quichotte, puisqu'ils ne pouvaient pas le descendre plus bas. Néanmoins, ils attendirent environ une demi-heure, et, au bout de ce temps, ils retirèrent la corde, mais avec une excessive facilité, et sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte était resté dedans. Sancho, le croyant ainsi, pleurait amèrement, et tirait en toute hâte pour s'assurer de la vérité. Mais quand ils furent arrivés à environ quatre-vingts brasses, ils sentirent du poids, ce qui leur causa une joie extrême. Enfin, vers dix brasses, ils aperçurent distinctement don Quichotte, auquel Sancho cria tout joyeux : « Soyez le bien revenu, mon bon Seigneur; nous pensions que vous étiez resté là pour faire race. » Mais don Quichotte ne répondait pas un mot, et quand ils l'eurent entièrement retiré de la caverne, ils virent qu'il avait les yeux fermés comme un homme endormi. Ils l'étendirent par terre, et délièrent sa ceinture de cordes, sans pouvoir toutefois l'éveiller. Enfin, ils le tournèrent, le retournèrent et le secouèrent si bien, qu'au bout d'un long espace de temps il revint à lui, étendant ses membres comme s'il fût sorti d'un lourd et profond sommeil. Il jeta de côté et d'autre des regards effarés, et s'écria: « Dieu vous le pardonne, amis, vous m'avez enlevé au plus agréable spectacle, à la plus délicieuse vie dont aucun mortel ait jamais joui. Maintenant, en effet, je viens de reconnaître que toutes les joies de ce monde passent comme l'ombre et le songe, ou se flétrissent comme la fleur des champs. O malheureux Montésinos! ô Durandart couvert de blessures! ô infortunée Bélerme! ô larmoyant Guadiana! et vous, déplorables filles de Ruidéra, qui montrez dans vos eaux abondantes celles qu'ont versées vos beaux yeux ! »





Le cousin et Sancho écoutaient avec grande attention les paroles de don Quichotte, qui les prononçait comme s'il les eût tirées avec une douleur immense du fond de ses entrailles. Ils le supplièrent de leur expliquer ce qu'il voulait dire, et de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. « Enfer

vous l’appelez! s’écria don Quichotte; non, ne l’appelez pas ainsi, car il ne le mérite pas, comme vous allez voir. » Il demanda qu’on lui donnât d’abord quelque chose à manger, parce qu’il avait une horrible faim. On étendit sur l’herbe verte le tapis qui faisait la selle du cousin, on vida les hissacs, et, tous trois assis en bon accord et bonne amitié, ils goûtèrent et soupèrent tout à la fois. Quand le tapis fut enlevé, don Quichotte s’écria: « Que personne ne se lève, enfants, et soyez tous attentifs. »

CHAPITRE XXIII.

Des choses admirables que l'insigne don Quichotte raconta avoir vues dans la profonde caverne de Montésinos ; choses dont l'impossibilité et la grandeur font que l'on tient cette aventure pour apocryphe.



IL était quatre heures du soir, quand le soleil, caché derrière des nuages, et ne jetant qu'une faible lumière et des rayons tempérés, permit à don Quichotte de conter, sans chaleur et sans fatigue, à ses deux illustres auditeurs, ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos. Il commença de la manière suivante :

« A douze ou quatorze toises de la profondeur de cette caverne, il se fait, à main droite, une concavité, ou espace vide, capable de contenir un grand chariot avec ses mules. Elle reçoit une faible lumière par quelques fentes qui la lui amènent de loin, ouvertes à la surface de la terre. Cette concavité, je l'aperçus lorsque je me sentais déjà fatigué et ennuyé de me voir pendu à une corde pour descendre dans cette obscure région sans suivre aucun chemin déterminé. Je résolus donc d'y entrer pour m'y reposer un peu. Je vous appelai pour vous dire de ne plus me lâcher de corde jusqu'à ce que je

vous en demandasse; mais vous ne dûtes pas m'entendre. Je ramassai la corde que vous continuiez à m'envoyer, et l'arrangeant en pile ronde, je m'assis sur ses plis tout pensif, réfléchissant à ce que je devais faire pour atteindre le fond, alors que je n'avais plus personne qui me soutînt. Tandis que j'étais absorbé dans cette pensée et dans cette hésitation, tout à coup je fus saisi d'un profond sommeil, puis, quand j'y pensais le moins, et sans savoir pourquoi ni comment, je m'éveillai et me trouvai au milieu de la prairie la plus belle, la plus délicieuse que puisse former la nature, ou rêver la plus riante imagination. J'ouvris les yeux, je me les frottai, et vis bien que je ne dormais plus, que j'étais parfaitement éveillé. Toutefois je me tâtai la tête et la poitrine pour m'assurer si c'était bien moi qui me trouvais en cet endroit, ou quelque vain fantôme à ma place. Mais le toucher, les sensations, les réflexions raisonnables que je faisais en moi-même, tout m'attesta que j'étais bien alors le même que je suis à présent.

« Bientôt s'offrit à ma vue un royal et somptueux palais, un alcazar, dont les murailles paraissaient fabriquées de clair et transparent cristal. Deux grandes portes s'ouvrirent, et j'en vis sortir un vénérable vieillard qui s'avançait à ma rencontre. Il était vêtu d'un long manteau de serge violette qui traînait à terre. Ses épaules et sa poitrine s'enveloppaient dans les plis d'un chaperon collégial en satin vert; sa tête était couverte d'une toque milanaise en velours noir, et sa barbe, d'une éclatante blancheur, tombait plus bas que sa ceinture. Il ne portait aucune arme, et tenait seulement à la main un chapelet dont les grains étaient plus gros que des noix, et les dizains comme des œufs d'autruche. Sa contenance, sa démarche, sa gravité, le large aspect de toute sa personne, me jetèrent dans l'étonnement et l'admiration. Il s'approcha de moi, et la première chose qu'il fit fut de m'embrasser étroitement ; puis il me dit : « Il y a bien longtemps, valeureux chevalier don Quichotte de la Manche, que nous tous, habitants de ces solitudes enchantées, nous attendons ta venue, pour que tu fasses connaître au monde ce que renferme et couvre la profonde caverne où tu es entré, appelée la caverne de Montésinos : prouesse réservée pour ton coeur invincible et ton courage éblouissant. Viens avec moi, seigneur insigne; je veux te montrer les merveilles que cache ce transparent alcazar, dont je suis le kaïd et gouverneur perpétuel, puisque je suis Montésinos lui-même, de qui la caverne a pris son nom. [463] »





« A peine m'eut-il dit qu'il était Montésinos, que je lui demandai s'il était vrai, comme on le raconte dans le monde de là-haut, qu'il eût tiré du fond de la poitrine, avec une petite dague, le cœur de son ami Durandart, et qu'il l'eût porté à sa dame Bélerme, comme Durandart l'en avait chargé au moment de sa mort[464]. Il me répondit qu'on disait vrai en toutes choses, sauf quant à la dague, parce qu'il ne s'était servi d'aucune dague, ni petite ni grande, mais d'un poignard fourbi, plus aigu qu'une alène. — Le poignard, interrompit Sancho, devait être de Ramon de Hocès, l'armurier de Séville. — Je ne sais trop, reprit don Quichotte ; mais non, ce ne pouvait être ce fourbisseur, puisque Ramon de Hocès vivait hier, et que le combat de Ronceveaux, où arriva cette catastrophe, compte déjà bien des années. Au reste, cette vérification est de nulle importance et n'altère en rien la vérité ni l'enchaînement de l'histoire. — Non certes, ajouta le cousin ; et continuez-la, seigneur don Quichotte, car je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde. — Je n'en ai pas moins à la raconter, répondit don Quichotte. Je dis donc que le vénérable Montésinos me conduisit au palais de cristal, où, dans une salle basse, d'une extrême fraîcheur et toute bâtie d'albâtre, se trouvait un sépulcre de marbre sculpté avec un art merveilleux. Sur ce sépulcre, je vis un chevalier étendu tout de son long, non de bronze, ni de marbre, ni de jaspe, comme on a coutume de les faire sur d'autres mausolées, mais bien de chair et d'os. Il avait la main droite (qui me sembla nerveuse et quelque peu velue, ce qui est signe de grande force) posée sur le côté du cœur, et, avant que je fisse aucune question, Montésinos, me voyant regarder avec étonnement ce sépulcre : « Voilà, me dit-il, mon ami Durandart. fleur et miroir des chevaliers braves et amoureux de son temps. C'est Merlin, cet enchanteur français[465] qui fut, dit-on, fils du diable, qui le tient enchanté dans ce lieu, ainsi que moi et beaucoup d'autres, hommes et femmes. Ce que je crois, c'est qu'il ne fut pas fils du diable, mais qu'il en sut, comme on dit, un doigt plus long que le diable. Quant au pourquoi et au comment il nous enchanta, personne ne le sait; et le temps seul pourra le révéler, quand le moment en sera venu, lequel n'est pas loin, à ce que j'imagine. Ce qui me surprend par-dessus tout, c'est de savoir, aussi sûr qu'il fait jour à présent, que Durandart termina sa vie dans mes bras, et qu'après sa mort je lui arrachai le cœur de mes propres mains; et, en vérité, il devait peser au moins deux livres, car, suivant les naturalistes, celui qui porte un grand cœur est doué de plus de vaillance que celui qui n'en a qu'un

petit. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, et que ce chevalier mourut bien réellement, comment peut-il à présent se plaindre et soupirer de temps en temps, comme s'il était toujours en vie ? » A ces mots, le misérable Durandart, jetant un grand cri, s'écria : « O mon cousin Montésinos, la dernière chose que je vous ai demandée, c'est, quand je serais mort et mon âme partie, de porter mon cœur à Bélerme, en me le tirant de la poitrine, soit avec un poignard, soit avec une dague [466]. »

« Quand le vénérable Montésinos entendit cela, il se mit à genoux devant le déplorable chevalier, et lui dit, les larmes aux yeux : « J'ai déjà fait, seigneur Durandart, mon très-cher cousin, j'ai déjà fait ce que vous m'avez commandé dans la fatale journée de notre déroute ; je vous ai arraché le cœur du mieux que j'ai pu, sans vous en laisser la moindre parcelle dans la poitrine ; je l'ai essuyé avec un mouchoir de dentelle ; j'ai pris en toute hâte le chemin de la France, après vous avoir déposé dans le sein de la terre, en versant tant de larmes qu'elles ont suffi pour me laver les mains et étancher le sang que j'avais pris en vous fouillant dans les entrailles; à telles enseignes, cousin de mon âme, qu'au premier village où je passai, en sortant des gorges de Ronceveaux, je jetai un peu de sel sur votre cœur, pour qu'il ne sentit pas mauvais, et qu'il arrivât, sinon frais, au moins enfumé, en la présence de votre dame Bélerme. Cette dame, avec vous, moi, Guadiana votre écuyer, la duègne Ruidéra, ses sept filles et ses deux nièces, et quantité d'autres de vos amis et connaissances, sommes enchantés ici depuis bien des années par le sage Merlin. Quoiqu'il y ait de cela plus de cinq cents ans, aucun de nous n'est mort : il ne manque que Ruidéra, ses filles et ses nièces, lesquelles, en pleurant, et par la pitié qu'en eut Merlin, furent converties en autant de lagunes, qu'à cette heure, dans le monde des vivants et dans la province de la Manche, on nomme les lagunes de Ruidéra. Les filles appartiennent aux rois d'Espagne, et les deux nièces aux chevaliers d'un ordre religieux qu'on appelle de Saint-Jean. Guadiana, votre écuyer, pleurant aussi votre disgrâce, fut changé en un fleuve appelé de son nom même, lequel, lorsqu'il arriva à la surface du sol, et qu'il vit le soleil d'un autre ciel, ressentit une si vive douleur de vous abandonner, qu'il s'enfonça de nouveau dans les entrailles de la terre. Mais, comme il est impossible de se révolter contre son penchant naturel, il sort de temps en temps, et se montre où le soleil et les gens puissent le voir [467]. Les lagunes dont j'ai parlé lui versent peu à peu leurs eaux, et, grossi par elles, ainsi que

par une foule d'autres rivières qui se joignent à lui, il entre grand et pompeux en Portugal. Toutefois, quelque part qu'il passe, il montre sa tristesse et sa mélancolie; il ne se vante pas de nourrir dans ses eaux des poissons fins et estimés, mais grossiers et insipides, bien différents de ceux du Tage doré. Ce que je vous dis à présent, ô mon cousin, je vous l'ai dit mille et mille fois; mais, comme vous ne me répondez point, j'imagine ou que vous ne m'entendez pas, ou que vous ne me donnez pas créance, ce qui me chagrine autant que Dieu le sait. Je veux maintenant vous donner des nouvelles, qui, si elles ne servent pas de soulagement à votre douleur, ne l'augmenteront du moins en aucune façon, Sachez que vous avez ici devant vous (ouvrez les yeux, et vous le verrez) ce grand chevalier, de qui le sage Merlin a prophétisé tant de choses, ce don Quichotte de la Manche, lequel, avec plus d'avantage que dans les siècles passés, a ressuscité dans les siècles présents la chevalerie errante, déjà oubliée. Peut-être, par son moyen et par sa faveur, parviendrons-nous à être désenchantés, car c'est aux grands hommes que sont réservées les grandes prouesses. — Et quand même cela n'arriverait pas, répondit le déplorable Durandart d'une voix basse et éteinte, quand même cela n'arriverait pas, ô cousin, je dirai *patience, et battons les cartes*[468]. » Alors, se tournant sur le côté, il retomba dans son silence ordinaire, sans dire un mot de plus.

« En ce moment, de grands cris se firent entendre, ainsi que des pleurs accompagnés de profonds gémissements et de soupirs entrecoupés. Je tournai la tête, et vis, à travers les murailles de cristal, passer dans une autre salle une procession formée par deux files de belles damoiselles, toutes habillées de deuil, avec des turbans blancs sur la tête, à la mode turque. Derrière les deux files marchait une dame (elle le paraissait du moins à la gravité de sa contenance) également vêtue de noir, avec un voile blanc si long et si étendu qu'il baisait la terre. Son turban était deux fois plus gros que le plus gros des autres femmes; elle avait les sourcils réunis, le nez un peu camard, la bouche grande, mais les lèvres colorées. Ses dent, qu'elle découvrait parfois, semblaient être clairsemée et mal rangées, quoique blanches comme des amandes sans peau. Elle portait dans les mains un mouchoir de fine toile, et, dans cette toile, à ce que je pus entrevoir, un cœur de chair de momie, tant il était sec et enfumé. Monlésinos me dit que tous ces gens de la procession étaient les serviteurs de Durandart et de Bélerme, qui étaient enchantés avec leurs maîtres, et que la dernière personne, celle qui portait le cœur dans le mouchoir, était Bélerme elle-même, laquelle,

quatre fois par semaine, faisait avec ses femmes cette procession, et chantait, ou plutôt pleurait, des chants funèbres sur le corps et le cœur pitoyable de son cousin. « Si elle vous a paru quelque peu laide, ajouta-t-il, ou du moins pas aussi belle qu'elle en avait la réputation, c'est à cause des mauvais jours et des pires nuits qu'elle passe dans cet enchantement, comme on peut le voir à ses yeux battus et à son teint valétudinaire. Cette pâleur, ces cernes aux yeux, ne viennent point de la maladie mensuelle ordinaire aux femmes, car il y a bien des mois et même bien des années qu'il n'en est plus question pour elle, mais de l'affliction qu'éprouve son cœur à la vue de celui qu'elle porte incessamment à la main, et qui rappelle à sa mémoire la catastrophe de son malheureux amant. Sans cela, à peine serait-elle égalée en beauté, en grâce, en élégance, par la grande Dulcinée du Toboso, si renommée dans tous ces environs et dans le monde entier. »





« Halte-là ! m’écriai-je alors, seigneur don Montésinos ; que Votre Grâce conte son histoire tout uniment. Vous devez savoir que toute comparaison [est odieuse, et qu’ainsi l’on ne doit comparer personne à personne. La sans pareille Dulcinée du Toboso est ce qu’elle est, madame dona Bélerme ce qu’elle est et ce qu’elle a été, et restons-en là. — Seigneur don Quichotte, me répondit-il, que Votre Grâce me pardonne. Je confesse que j’ai eu tort, et que j’ai mal fait de dire qu’à peine madame Dulcinée égalerait madame Bélerme, car il me suffisait d’avoir eu je ne sais quels vagues soupçons que Votre Grâce est son chevalier, pour que je me mordissela langue plutôt que de la comparer à personne, si ce n’est au ciel même.»

« Cette satisfaction que me donna le grand Montésinos apaisa mon cœur, et me remit de l’agitation que j’avais éprouvée en entendant comparer ma dame avec Bélerme. — Je m’étonne même, dit alors Sancho, que Votre Grâce ait pu s’empêcher de monter sur l’estomac du bonhomme, de lui moudre les os à coups de pied, et de lui arracher la barbe sans lui en laisser un poil au menton. — Non pas, ami Sancho, répondit don Quichotte ; c’eût été mal à moi d’agir ainsi; car nous sommes tous tenus de respecter les vieillards, même ne fussent-ils pas chevaliers, et plus encore lorsqu’ils le sont, et qu’ils sont enchantés par-dessus le compte. Je sais bien que nous ne

sommes pas demeurés en reste l'un avec l'autre quant à beaucoup de questions et de réponses que nous nous sommes mutuellement adressées.»

Le cousin dit alors : « Je ne sais en vérité, seigneur don Quichotte, comment Votre Grâce, depuis si peu de temps qu'elle est descendue là au fond, a pu voir tant de choses, a pu tant écouter et tant répondre. — Combien donc y a-t-il que je suis descendu? demanda don Quichotte. — Un peu plus d'une heure, répondit Sancho. — Cela ne se peut pas, répliqua don Quichotte, car j'ai vu venir la nuit et revenir le jour, puis trois autres soirs et trois autres matins, de manière qu'à mon compte je suis resté trois jours entiers dans ces profondeurs cachées à notre vue. — Mon maître doit dire vrai, reprit Sancho; car, puisque toutes les choses qui lui sont arrivées sont venues par voie d'enchantement, peut-être ce qui nous a semblé une heure lui aura-t-il paru trois jours avec leurs nuits. — Ce sera cela sans doute, dit don Quichotte. — Dites-moi, mon bon seigneur, demanda le cousin, Voire Grâce a-t-elle mangé pendant tout ce temps-là ? — Pas une bouchée, répondit don Quichotte, et n'en ai pas senti la moindre envie. — Est-ce que les enchantés mangent? dit le cousin. — Non, ils ne mangent pas, répondit don Quichotte, et ne font pas non plus leurs grosses nécessités; mais on croit néanmoins que les ongles, la barbe et les cheveux leur poussent. — Et dorment-ils, par hasard, les enchantés, mon seigneur? demanda Sancho. — Non certes, répliqua don Quichotte; du moins pendant les trois jours que j'ai passés avec eux, aucun n'a fermé l'œil, ni moi non plus. — Alors, dit Sancho, le proverbe vient à point: dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Allez donc avec des enchantés qui jeûnent et qui veillent, et étonnez-vous de ne manger ni dormir tant que vous serez avec eux! Mais pardonnez-moi, mon seigneur, si je vous dis que, de tout ce que vous avez dit jusqu'à présent. Dieu m'emporte, j'allais dire le diable, si je crois la moindre chose. — Comment donc! s'écria le cousin, le seigneur don Quichotte peut-il mentir? mais, le voulût-il, il n'aurait pas eu le temps de composer et d'imaginer ce million de mensonges. — Oh! je ne crois pas que mon maître mente, reprit Sancho. — Que crois-lu donc? demanda don Quichotte. — Je crois, répondit Sancho, que ce Merlin ou ces enchanteurs, qui ont enchanté toute cette brigade que Votre Grâce dit avoir vue et fréquentée là-bas, vous ont enchâssé dans la cervelle et dans la mémoire toute cette kyrielle que vous nous avez contée, et tout ce qui vous reste encore à nous dire. — Cela pourrait être, Sancho, répliqua don Quichotte, mais cela n'est point; car ce que j'ai conté, je l'ai vu de mes propres yeux et touché de mes propres

mains. Mais que diras-tu quand je vais t'apprendre à présent que, parmi les choses infinies et les merveilles sans nombre que me montra Montésinos (je te les conterai peu à peu et à leur temps dans le cours de notre voyage, car elles ne sont pas toutes de saison), il me montra trois villageoises qui s'en allaient par ces fraîches campagnes, sautant et cabriolant comme des chèvres? Dès que je les vis, je reconnus que l'une était la sans pareille Dulcinée du Toboso, et les deux autres ces mêmes paysannes qui venaient avec elle, et à qui nous parlâmes à la sortie du Toboso. Je demandai à Montésinos s'il les connaissait; il me répondit que non, mais qu'il imaginait que ce devaient être de grandes dames enchantées, qui avaient paru depuis peu de jours dans ces prairies. Il ajouta que je ne devais point m'en étonner, puisqu'il y avait en cet endroit bien d'autres dames, des siècles passés et présents, enchantées sous d'étranges et diverses figures, parmi lesquelles il connaissait la reine Genièvre et sa duègne Quintagnone, celle qui versait le vin à Lancelot, comme dit le romance, quand il arriva de Bretagne. »

Lorsque Sancho entendit parler ainsi son maître, il pensa perdre l'esprit ou crever de rire. Comme il savait mieux que personne la vérité sur le feint enchantement de Dulcinée, dans lequel il avait été l'enchanteur, et dont il avait rendu témoignage, il acheva de reconnaître que son seigneur était décidément hors du bon sens, et fou de point en point. Aussi lui dit-il: « C'est en mauvaise heure et sous une mauvaise étoile que vous êtes descendu, mon cher patron, dans l'autre monde; et maudit soit l'instant où vous avez rencontré ce seigneur Montésinos, qui vous a rendu à nous comme vous voilà. Pardieu, Votre Grâce était bien ici en haut, avec son jugement complet, tel que Dieu le lui a donné, débitant des sentences et donnant des conseils à chaque pas, et non point à cette heure contant les plus énormes sottises qui se puissent imaginer. — Comme je te connais, Sancho, répondit don Quichotte, je ne fais aucun cas de tes paroles. — Ni moi non plus des vôtres, répliqua Sancho, dussiez-vous me battre, dussiez-vous me tuer, pour celles que j'ai dites et pour celles que je pense dire, si vous ne pensez, vous, à corriger et réformer votre langage. Mais dites-moi, maintenant que nous sommes en paix, comment et à quoi avez-vous reconnu madame notre maîtresse? — Je l'ai reconnue, répondit don Quichotte, à ce qu'elle porte les mêmes habits qu'elle avait quand tu me l'as montrée. Je lui parlai, mais elle ne me répondit pas un mot; au contraire, elle me tourna le dos, et s'enfuit si rapidement qu'une flèche d'arbalète ne l'aurait pas atteinte. Je voulus la suivre, et je l'aurais suivie, si

Montésinos ne m'eût donné le conseil de n'en rien faire, disant que ce serait peine perdue, et que d'ailleurs l'heure s'approchait où il convenait que je sortisse de la caverne. Il ajouta que, dans les temps à venir, on me ferait savoir comment il fallait s'y prendre pour désenchanter lui, Bélerme, Durandart, et tous ceux qui se trouvaient là. Mais ce qui me causa le plus de peine de tout ce que je vis et remarquai là-bas, ce fut qu'étant à causer sur ce sujet avec Montésinos, une des deux compagnes de la triste Dulcinée s'approcha de moi sans que je la visse venir, et, les yeux pleins de larmes, elle me dit d'une voix basse et troublée : «Madame Dulcinée du Toboso baise les mains à Votre Grâce, et supplie Voire Grâce de lui faire celle de lui faire savoir comment vous vous portez; et, comme elle se trouve dans un pressant besoin, elle supplie Votre Grâce, aussi instamment que possible, de vouloir bien lui prêter, sur ce jupon de basin tout neuf que je vous présente, une demi-douzaine de réaux, ou ce que vous aurez dans la poche, engageant sa parole de vous les rendre dans un bref délai. » Une telle commission me surprit étrangement, et, me tournant vers le seigneur Montésinos : « Est-il possible, lui demandai-je, que les enchantés de haut rang souffrent le besoin? — Croyez-moi, seigneur don Quichotte, me dit-il, ce qu'on nomme le besoin se rencontre en tous lieux; il s'étend partout, il atteint tout le monde, et ne fait pas même grâce aux enchantés. Puisque madame Dulcinée du Toboso envoie demander ces six réaux, et que le gage paraît bon, il n'y a rien à faire que de les lui donner, car sans doute elle se trouve en quelque grand embarras. — Le gage, je ne le prendrai point, répondis-je; mais je ne lui donnerai pas davantage ce qu'elle demande, car je n'ai sur moi que quatre réaux (ceux que tu me donnas l'autre jour en monnaie, Sancho, pour faire l'aumône aux pauvres que je trouverais sur le chemin), et je les lui donnai, en disant: «Dites à votre dame, ma chère amie, que je ressens sens peines au fond de l'ame, et que je voudrais être un Fucar [469] pour y porter remède; qu'elle sache que je ne puis ni ne dois avoir bonne santé tant que je serai privé de son agréable vue et de sa discrète conversation, et que je la supplie, aussi instamment que je le puis, de vouloir bien se laisser voir et entretenir par son errant chevalier et captif serviteur. Vous lui direz aussi que, lorsqu'elle y pensera le moins, elle entendra dire que j'ai fait un serment et un vœu, à la manière de celui que fit le marquis de Manloue de venger son neveu Baudouin, quand il le trouva près d'expirer dans la montagne, c'est-à-dire de ne point manger pain sur table, et de faire d'autres pénitences qu'il ajouta, jusqu'à ce qu'il l'eût vengé. Eh bien! je

ferai le vœu de ne plus m'arrêter et de courir les sept parties du monde, avec plus de ponctualité que ne fit l'infant don Pédro de Portugal [470], jusqu'à ce que je l'aie désenchantée. — Tout cela, et plus encore, Voire Grâce le doit à ma maîtresse, me répondit la demoiselle, » et prenant les quatre réaux, au lieu de me faire une révérence, elle fit une cabriole, telle qu'elle sauta en l'air haut de deux aunes.



— O sainte Vierge! s'écria Sancho en jetant un grand cri; est-il possible que le monde soit ainsi fait, et que telle y soit la force des enchanteurs et des enchantements, qu'ils aient changé le bon jugement de mon seigneur en une si extravagante folie ! Ah ! seigneur, seigneur, par le saint nom de Dieu, que Votre Grâce veille sur soi, et songe à son honneur, et ne donne pas crédit à ces billevesées, qui vous troublent et vous dépareillent le sens commun ! — C'est parce que tu m'aimes bien, Sancho, que tu parles de cette façon, dit don Quichotte; et, parce que tu n'as nulle expérience des choses du monde, toutes celles qui ont quelque difficulté te semblent impossibles. Mais le temps marche, comme je te l'ai dit maintes fois, et je te conterai plus tard quelques-unes des choses que j'ai vues là-bas; elles te

feront croire celles que je viens de conter, et dont la vérité ne souffre ni réplique ni dispute. »

CHAPITRE XXIV.

Ou l’on raconte mille babioles aussi impertinentes que nécessaires à la véritable intelligence de cette grande histoire.



CELUI qui a traduit cette grande histoire de l’original écrit parson premier auteur, Cid Hamet Ben-Engeli, dit qu’en arrivant au chapitre qui suit l’aventure de la caverne de Montésinos, il trouva ces propres paroles écrites en marge, et de la main d’Hamet lui-même. « Je ne puis comprendre, ni me persuader qu’il soit réellement arrivé au valeureux don Quichotte ce que rapporte le précédent chapitre. La raison en est que toutes les aventures arrivées jusqu’à présent ont été possibles et vraisemblables; mais, quant à cette aventure de la caverne, je ne vois aucun moyen de la tenir pour véritable, tant elle sort des limites de la raison. Penser que don Quichotte ait menti, lui, le plus véridique hidalgo et le plus noble chevalier de son temps, c’est impossible; il n’eût pas dit un mensonge, dût-on le cribler de flèches. D’un autre côté, je considère qu’il raconta cette histoire avec toutes les circonstances ci-dessus rapportées, sans avoir pu fabriquer en si peu de temps un tel assemblage d’extravagances. Si donc cette aventure paraît apocryphe, ce n’est pas ma faute, et sans affirmer qu’elle soit fausse ou qu’elle soit vraie, je l’écris. Toi, lecteur, puisque tu es prudent et sage, juge la chose comme il te plaira, car je ne dois ni ne peux rien de plus. Toutefois on tient pour certain qu’au moment de sa mort don Quichotte se rétracta, et dit qu’il l’avait inventée parce qu’il lui sembla qu’elle cadrait merveilleusement avec les aventures qu’il avait lues dans ses livres. » Cela dit, l’historien continue de la sorte:

Le cousin s'émerveilla aussi bien de l'audace de Sancho que de la patience de son maître, et jugea que de la joie qu'éprouvait celui-ci d'avoir vu sa dame Dulcinée du Toboso, même enchantée, lui était venue cette humeur bénigne qu'il montrait alors; car autrement, Sancho, avait dit certaines paroles et tenu certains propos qui lui faisaient mériter d'être moulu sous le bâton. Réellement le cousin trouva qu'il avait été fort impertinent envers son seigneur, auquel il dit: « Quant à moi, seigneur don Quichotte de la Manche, je donne pour bien employé le voyage que j'ai fait avec Votre Grâce, car j'y ai gagné quatre choses: la première, d'avoir connu Votre Grâce, ce que je tiens à grand bonheur; la seconde, d'avoir appris ce que renferme cette caverne de Montésinos ainsi que les transformations du Guadiana et des lagunes de Ruidéra , qui me serviront beaucoup pour *l'Ovide espagnol* que j'ai sur le métier; la troisième, d'avoir découvert l'antiquité des cartes. On devait, en effet, s'en servir pour le moins à l'époque de l'empereur Charlemagne, suivant ce qu'on peut inférer des paroles que vous avez entendu dire à Durandart, lorsqu'après ce long discours que lui fit Montésinos, il s'éveilla en disant: « Patience, et ballons les cartes. » Cette expression, cette façon de parler, il n'a pu l'apprendre étant enchanté, mais lorsqu'il était encore en France, et à l'époque dudit empereur Charlemagne, C'est une vérification qui me vient tout à point pour l'autre livre que je suis en train de composer, lequel s'intitule *Supplément à Virgile Polydore sur l'invention des antiquités* . Je crois que dans le sien, il a oublié de mentionner l'invention des cartes; moi je l'indiquerai maintenant, ce qui sera chose de grande importance, surtout en citant pour autorité un auteur aussi grave, aussi véridique que le seigneur Durandart [471]. La quatrième, c'est d'avoir appris avec certitude où est la source du fleuve Guadiana, jusqu'à présent ignorée de tout le monde. — Votre Grâce a parfaitement raison, dit don Quichotte; mais je voudrais savoir, si Dieu vous fait la grâce qu'on vous accorde l'autorisation d'imprimer vos livres, ce dont je doute [472], à qui vous pensez les adresser. — Il y a des seigneurs et des grands en Espagne à qui l'on peut en faire hommage, répondit le cousin. — Pas beaucoup, reprit don Quichotte ; non point qu'ils n'en soient dignes, mais parce qu'ils ne veulent point accepter ces dédicaces pour ne pas être tenus à la reconnaissance qui semble due au travail et à la courtoisie de leurs auteurs. Je connais un prince, moi, qui peut remplacer tous les autres, et avec tant d'avantages, que, si j'osais dire de lui

tout ce que je pense, j'éveillerais peut-être l'envie dans plus d'un cœur généreux [472]. [473]Mais laissons cela pour un temps plus opportun, et cherchons où nous giler cette nuit. — Non loin d'ici, dit le cousin, est un ermitage où fait sa demeure un ermite qui, dit-on, a été soldat, et qui a la réputation d'être bon chrétien, homme de sens et fort charitable. Tout près de l'ermitage est une petite maison qu'il a bâtie lui-même; bien qu'étroite, elle peut recevoir des hôtes. — Est-ce que par hasard cet ermite a des poules? demanda Sancho. — Peu d'ermites en manquent, répondit don Quichotte, car ceux d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux des déserts d'Égypte, qui s'habillaient de feuilles de palmier, et vivaient des racines de la terre. Mais n'allez pas entendre que, parce que je parle bien des uns, je parle mal des autres je veux seulement dire que les pénitences d'aujourd'hui n'ont plus la rigueur et l'austérité de celles d'autrefois; mais tous les ermites n'en sont pas moins vertueux. Du moins c'est ainsi que je les juge, et, lorsque tout va de travers, l'hypocrite qui feint la vertu fait moins mal que le pécheur public. »



Ils en étaient là quand ils virent venir à eux un homme à pied qui marchait en toute hâte, et chassait devant lui à grands coups de gaule un mulet chargé de lances et de hallebardes. En arrivant près d'eux il les salua et passa outre. « Brave homme, lui dit don Quichotte, arrêtez-vous un peu;

il semble que vous allez plus vite que ce mulet n'en a l'envie. — Je ne puis m'arrêter, seigneur, répondit l'homme, car les armes que vous me voyez porter doivent servir demain; ainsi je n'ai pas de temps à perdre : adieu donc. Mais, si vous voulez savoir pourquoi je porte ces armes, je pense m'héberger cette nuit dans l'hôtellerie qui est plus haut que l'ermitage, et si vous suivez le même chemin, vous me trouverez là et je vous conterai des merveilles ; adieu encore un coup. » Cela dit, il poussa si bien le mulet que don Quichotte n'eut pas le temps de lui demander quelles étaient ces merveilles qu'il avait à leur dire. Comme il était quelque peu curieux et tourmenté sans cesse du désir d'apprendre des choses nouvelles, il décida qu'on partirait à l'instant même, et qu'on irait passer la nuit à l'hôtellerie, sans toucher à l'ermitage où le cousin voulait s'arrêter. Ils montèrent donc à cheval et suivirent tous les trois le chemin direct de l'hôtellerie. Le cousin proposa à don Quichotte de passer à l'ermitage pour boire un coup. Dès que Sancho entendit cela, il y dirigea le grison, et don Quichotte l'y suivit avec le cousin. Mais la mauvaise étoile de Sancho voulut que l'ermite ne fût pas chez lui, ce que leur dit une sous-ermite [474] qu'ils trouvèrent dans l'ermitage. Ils lui demandèrent du meilleur cru. Elle répondit que son maître n'avait pas de vin, mais que s'ils voulaient de l'eau à bon marché, elle leur en donnerait de grand cœur. « Si j'avais soif d'eau, répondit Sancho, il y a des puits sur la route où je l'aurais étanchée. Ah! noces de Camache, abondance de la maison de don Diégo, combien de fois j'aurai encore à vous regretter ! »



Ils sortirent alors de l'ermitage et piquèrent du côté de l'hôtellerie. A quelque distance, ils rencontrèrent un jeune garçon qui cheminait devant eux, non très-vite, de façon qu'ils l'eurent bientôt rattrapé. Il portait sur l'épaule son épée comme un bâton, avec un paquet de hardes qui semblait contenir ses chausses, son manteau court et quelques chemises. Il était vêtu d'un pourpoint de velours, avec quelques restes de taillades en satin qui laissaient voir la chemise par-dessous. Ses bas étaient en soie, et ses souliers carrés à la mode de la cour. Son âge pouvait être de dix-huit à dix-neuf ans; il avait la figure joviale, la démarche agile, et s'en allait chantant des *séguidillas* pour charmer l'ennui et la fatigue du chemin. Quand ils arrivèrent auprès de lui il achevait d'en chanter une que le cousin retint par cœur, et qui disait: « A la guerre me conduit ma nécessité ; si j'avais de l'argent, je n'irais pas, en vérité. »



Le premier qui lui parla fut don Quichotte : « Vous cheminez bien à la légère, seigneur galant, lui dit-il ; et de quel côté? que nous le sachions, s'il vous plaît de le dire. — Cheminer si à la légère, répondit le jeune homme, c'est à cause de la chaleur et de la pauvreté; et où je vais, c'est à la guerre. — Comment ! la pauvreté, s'écria – don Quichotte; la chaleur, c'est plus croyable. — Seigneur, répliqua le jeune garçon, je porte dans ce paquet des grègues de velours accompagnées de ce pourpoint : si je les use sur la route, je ne pourrai pas m'en faire honneur dans la ville, et je n'ai pas de quoi en acheter d'autres. Pour cette raison aussi bien que pour me donner de l'air, je marche comme vous voyez, jusqu'à ce que je rejoigne des compagnies d'infanterie qui sont à douze lieues d'ici, et dans lesquelles je m'engagerai. Je ne manquerai pas alors d'équipages pour cheminer jusqu'au point d'embarquement, qu'on dit être Carthagène ; j'aime mieux avoir le roi pour maître et seigneur, et le servir à la guerre, que de servir quelque ladre à la cour. — Mais Votre Grace a-t-elle du moins une haute paye[475]? demanda le cousin. — Ah ! répondit ce jeune homme, si j'avais servi quelque grand d'Espagne ou quelque personnage important, à coup sûr elle ne me manquerait pas. Voilà ce que c'est que de servir en bonne condition : de la table des pages, on devient enseigne ou capitaine, ou l'on attrape quelque

bonne pension. Mais moi, pauvre malheureux, je n'ai jamais servi que des solliciteurs de places, des gens de rien, venus on ne sait d'où, qui mettent leurs valets à la portion congrue, si maigre et si mince, que, pour payer l'empois d'un collet, il faut dépenser la moitié de ses gages. On tiendrait vraiment à miracle qu'un page d'aventure attrapât la moindre fortune. — Mais par votre vie, dites-moi, mon ami, demanda don Quichotte, est-il possible que, pendant les années que vous avez servi, vous n'ayez pu seulement attraper quelque livrée? — On m'en a donné deux, répondit le page; mais de même qu'à celui qui quitte un couvent avant d'y faire profession, on ôte la robe et le capuce pour lui rendre ses habits, de même mes maîtres me rendaient les miens dès qu'ils avaient fini les affaires qui les appelaient à la cour, et reprenaient les livrées qu'ils ne m'avaient données que par ostentation. — Notable vilenie! s'écria don Quichotte. Mais toutefois félicitez-vous d'avoir quitté la cour avec une aussi bonne intention que celle qui vous pousse. Il n'y a rien en effet sur la terre de plus honorable et de plus profitable à la fois que de servir Dieu d'abord, puis son roi et seigneur naturel, principalement dans le métier des armes, par lesquelles on obtient, sinon, plus de richesse, au moins plus d'honneur que par les lettres, comme je l'ai déjà dit maintes et maintes fois. S'il est vrai que les lettres ont plus fondé de majorats que les armes, ceux des armes ont je ne sais quoi de supérieur à ceux des lettres, et je sais bien quoi de noble et d'éclatant qui leur fait surpasser tous les autres. Ce que je vais vous dire à présent, gardez-le bien en votre mémoire, car vous y trouverez grand profit, et grand soulagement dans les peines du métier: c'est que vous éloigniez votre imagination de tous les événements funestes qui pourraient arriver. Le pire de tous est la mort, et, pourvu qu'elle soit glorieuse, le meilleur de tous est de mourir. On demandait à Jules César, ce vaillant empereur romain, quelle était la meilleure mort. « La subite et l'imprévue, » répondit-il. Bien que cette réponse soit d'un gentil, privé de la connaissance du vrai Dieu, toutefois il disait bien, en ce qui est d'échapper au sentiment naturel à l'homme. Que l'on vous tue à la première rencontre, soit d'une décharge d'artillerie, soit des éclats d'une mine qui saute, qu'importe ? c'est toujours mourir, et la besogne est faite. Suivant Térence, mieux sied au soldat d'être mort dans la bataille que vivant et sain dans la fuite, et le bon soldat acquiert juste autant de renommée qu'il montre d'obéissance envers ses capitaines et ceux qui ont droit de lui commander. Prenez garde, mon fils, qu'il sied mieux au soldat de sentir la poudre que le musc, et si la vieillesse

vous atteint dans cet honorable métier, fussiez-vous couvert de blessures, estropié, boiteux, du moins elle ne vous atteindra pas sans honneur, tellement que la pauvreté même ne pourra en obscurcir l'éclat. D'ailleurs, on s'occupe à présent de soulager et de nourrir les soldats vieux et estropiés; car il ne serait pas bien que l'on fît avec eux comme font ceux qui donnent la liberté à leurs nègres quand ils sont vieux et ne peuvent plus servir. En les chassant de la maison sous le titre d'affranchis, ils les font esclaves de la faim, dont la mort seule pourra les affranchir. Quant à présent, je ne veux rien vous dire de plus, sinon que vous montiez en croupe sur mon cheval jusqu'à l'hôtellerie; vous y souperez avec moi, et demain malin vous continuerez votre voyage; puisse Dieu vous le donner aussi bon que vos désirs le méritent ! »



Le page refusa l'invitation de la croupe, mais il accepta celle du souper à l'hôtellerie, et, dans ce moment, Sancho, dit-on, se dit à lui-même: « Diable soit de mon seigneur ! est-il possible qu'un homme qui sait dire tant et de si belles choses, comme celles qu'il vient de débiter, dise avoir vu les bêtises impossibles qu'il raconte de la caverne de Montésinos? Allons, il faut en prendre son parti. » Ils arrivèrent bientôt après à l'hôtellerie, au moment où la nuit tombait, et non sans grande joie de Sancho, qui se réjouit de voir que

son maître la prenait pour une hôtellerie véritable, et non pour un château, comme il en avait l'habitude.

A peine furent-ils entrés, que don Quichotte s'informa, auprès de l'hôtelier, de l'homme aux lances et aux hallebardes. L'autre lui répondit qu'il était dans l'écurie à ranger son mulet. Le cousin et Sancho en tirent autant de leurs ânes, laissant à Rossinante le haut bout et la meilleure mangeoire de l'écurie.



CHAPITRE XXV.

Où l’on rapporte l’aventure du braiment et la gracieuse histoire du joueur de marionnettes, ainsi que les mémorables divinations du singe devin.



DON Quichotte grillait, comme on dit, d’impatience d’apprendre les merveilles promises par l’homme aux armes. Il alla le chercher où l’hôtelier lui avait indiqué qu’il était, et l’ayaut trouvé, il le pria de lui dire sur-le-champ ce qu’il devait lui dire plus tard, à propos des questions qui lui avaient été faites en chemin. L’homme répondit : « Ce n’est pas si vite, ni sur les pieds, qu’il faut entendre le récit de mes merveilles. Que Votre Grâce, mon bon seigneur, me laisse d’abord achever de panser ma bête; après quoi je vous dirai des choses qui vous étonneront. — Si ce n’est que cela, reprit don Quichotte, je vais vous aider. » Aussitôt il se mit à vanner l’orge et à nettoyer la mangeoire, humilité qui obligea l’homme à lui conter de bonne grâce ce qu’il lui demandait. Ils s’assirent donc côte à côte sur un banc de pierre, et l’homme aux hallebardes, ayant pour sénat et pour auditoire le cousin, le page, Sancho Panza et l’hôtelier, commença de la sorte :

« Il faut que vous sachiez, seigneurs, que dans un village qui est à quatre lieues et demie de cette hôtellerie, il arriva qu'un régidor [476] du pays, par la faute ou la malice de sa servante, ce qui serait trop long à conter, perdit un âne, et quelques diligences que fit ce régidor pour retrouver l'animal, il n'en put venir à bout. Quinze jours étaient déjà passés, selon le bruit public, depuis que l'âne avait quitté la maison, lorsque, étant sur la place, le régidor perdant vit venir à lui un autre régidor du même village. « Donnez-moi mes étrennes [477], compère, dit celui-ci, votre âne est retrouvé. — Très-volontiers, compère, répondit l'autre ; mais sachons d'abord où l'âne a reparu. — Dans le bois de la montagne, reprit le trouveur; je l'ai vu ce matin, sans bât, sans harnais, et si maigre que c'était une pitié de le voir. J'ai voulu le chasser devant moi et vous le ramener, mais il est déjà si sauvage, que dès que j'ai voulu l'approcher, il s'est sauvé en courant dans le plus épais du bois. S'il vous plaît que nous retournions le chercher ensemble, laissez-moi mettre cette bourrique à la maison, et je reviens tout de suite. — Vous me ferez grand plaisir, répondit le maître de l'âne, et je tâcherai de vous rendre le service en même monnaie. » C'est avec toutes ces circonstances et de la même manière que je vous conte l'histoire, que la racontent tous ceux qui sont au fait de la vérité. Finalement, les deux régidors, à pied, et bras dessus, bras dessous, s'en allèrent au bois; mais quand ils furent arrivés à l'endroit où ils pensaient trouver l'âne, ils ne le trouvèrent pas, et quelque soin qu'ils missent à le chercher, ils ne purent le découvrir dans tous les environs. Voyant que l'animal ne paraissait point, le régidor qui l'avait vu dit à l'autre : « Écoutez, compère, je viens d'imaginer une ruse, au moyen de laquelle nous finirons par découvrir la bête, fût-elle cachée non dans les entrailles du bois, mais dans celles de la terre. Je sais braire à merveille, et si vous avez aussi quelque peu de ce talent, tenez l'affaire pour conclue. — Quelque peu, dites-vous, compère? reprit l'autre. Oh ! pardieu, j'espère bien que personne n'aurait à m'en revendre, pas même les ânes en chair et en os. — C'est ce que nous allons voir, répondit le second régidor, car j'ai résolu que vous alliez d'un côté de la montagne et moi de l'autre, de façon que nous en fassions le tour, et que nous la parcourions en tous sens. De temps en temps, vous brairez et je brairai aussi, et il n'est pas possible que l'âne ne nous entende et ne nous réponde, s'il est encore dans le bois de la montagne. — En vérité, compère, s'écria le maître de l'âne, la ruse est excellente et digne de votre grand génie. »

Aussitôt ils se séparèrent, et, suivant la convention, chacun prit de son côté; mais, presque en même temps, ils se mirent tous deux à braire, et trompés chacun par le cri de l'autre, ils accoururent se chercher, croyant avoir trouvé l'âne. Quant le perdant vit son compère : « Est-il possible, s'écria-t-il, que ce ne soit pas mon âne que j'ai entendu braire? — Non, ce n'est que moi, repondit l'autre. — Eh bien, compère, reprit le premier, j'affirme que de vous à un âne il n'y a aucune différence, quant à ce qui est de braire, car de ma vie je n'avais vu ni entendu chose plus semblable et plus parfaite. — Sans vous flatter, répondit l'inventeur de la ruse, ces louanges vous appartiennent plus qu'à moi, compère. Par le Dieu qui m'a créé, vous pourriez céder deux points au plus habile brayeur du monde. Le son que vous donnez est haut et fort, les notes aiguës viennent bien en mesure, les suspensions sont nombreuses et précipitées ; enfin je me tiens pour vaincu, et vous rends la palme en ce rare talent d'agrément. — Eh bien! répliqua le maître de l'âne, je m'estimerai désormais davantage, et je croirai savoir quelque chose, puisque j'ai quelque talent; mais, en vérité, quoique je crusse fort bien braire, je n'avais jamais imaginé que ce fût avec la perfection que vous dites. — J'ajoute encore, reprit le second, qu'il y a de rares talents perdus dans le monde, et qui sont mal employés chez ceux qui ne savent pas s'en servir. — Quant aux nôtres, répondit le maître de l'âne, ils ne peuvent guère servir que dans les occasions comme celle qui nous occupe; encore plaise à Dieu qu'ils nous y soient de quelque utilité. » Cela dit, ils se séparèrent de nouveau et se remirent à braire; mais à chaque pas ils se trompaient mutuellement et venaient se rejoindre, jusqu'à ce qu'ils convinrent, pour reconnaître que c'étaient eux et non l'âne, de braire deux fois coup sur coup. Après cela, et redoublant sans cesse les braiments, ils parcoururent toute la montagne sans que l'âne perdu répondit, même par signes. Mais comment aurait-il pu répondre, l'infortuné, puisqu'ils le trouvèrent au plus profond du bois, mangé par les loups! Quand son maître le vit: « Je m'étonnais, s'écria-t-il, qu'il n'eût pas répondu; car, à moins d'être mort, il n'aurait pas manqué de braire en nous entendant, ou bien ce n'eût pas été un âne. Mais, pour vous avoir entendu braire avec tant de grâce, compère, je tiens pour bien employée la peine que j'ai prise à le chercher, quoique je l'aie trouvé mort. — Nous sommes à deux de jeu, compère, répondit l'autre; car si le curé chante bien, aussi bien fait l'enfant de chœur. » Après cela, ils s'en revinrent tristes et enroués au village, où ils contèrent à leurs voisins, amis et connaissances, tout ce qui leur était arrivé

à la recherche de l'âne, chacun d'eux vantant à l'envi la grâce qu'avait l'autre à braire. Tout cela se sut et se répandit dans les villages circonvoisins. Or, le diable, qui ne dort jamais, aime tellement à semer des pailles en l'air, à souffler partout la discorde et les querelles, qu'il s'est avisé de faire que les gens des autres villages, quand ils voient quelqu'un du nôtre, se mettent à braire, comme pour lui jeter au nez le braiment de nos régidors. Les polissons s'en sont mêlés, ce qui est pire que si tous les démons de l'enfer se fussent donné le mot, et le braiment s'est enfin si bien répandu d'un village à l'autre, que les habitants de celui du braiment sont connus et distingués partout comme les nègres parmi les blancs. Les malheureuses suites de cette plaisanterie sont allées si loin, que maintes fois les raillés sont sortis contre les railleurs, à main armée et bataillons formés, pour leur livrer bataille, sans que rien puisse en empêcher, ni crainte, ni honte, ni roi, ni justice. Je crois que demain ou après demain, les gens de mon village, qui est celui du braiment, doivent se mettre en campagne contre un autre pays, à deux lieues du nôtre, et l'un de ceux qui nous persécutent le plus. C'est pour les armer convenablement que je viens d'acheter ces lances et ces hallebardes. Voilà les merveilles que j'avais à vous raconter; si elles ne vous ont point paru telles, je n'en sais pas d'autres. » Et le bonhomme finit de la sorte son récit.







En cet instant parut à la porte de l'hôtellerie un homme tout habillé de peau de chamois, bas, chausses et pourpoint. « Seigneur hôte, dit-il à haute voix, y a-t-il place au logis? voici venir le singe devin, et le spectacle de la délivrance de Mélisandre. — Mort de ma vie ! s'écria l'hôtelier , puisque voici le seigneur maître Pierre, nous sommes sûrs d'une bonne soirée. » J'avais oublié de dire que ce maître Pierre avait l'œil gauche et presque la moitié de la joue cachés sous un emplâtre de taffetas vert, ce qui indiquait que tout ce côté de la figure était malade. « Soyez le bienvenu, seigneur maître Pierre, continua l'hôtelier. Mais où sont donc le singe et le théâtre, je ne les vois pas? — Ils seront bientôt ici, répondit l'homme de chamois; j'ai seulement pris les devants, pour savoir s'il y aurait place. — Je l'ôterais au duc d'Albe en personne, répondit l'hôtelier, pour la donner à maître Pierre. Amenez les tréteaux et le singe, il y a cette nuit des gens dans l'hôtellerie qui paieront pour la vue des uns, et pour les talents de l'autre. — A la bonne heure, répliqua l'homme à l'emplâtre ; je baisserai les prix, et, pourvu que j'y trouve mon écot, je me tiendrai pour bien payé. Mais je vais faire

marcher plus vite la charrette où viennent le singe et le théâtre. » Cela dit, il sortit de l'hôtellerie.

Don Quichotte demanda aussitôt à l'hôtelier qui était ce maître Pierre, quel théâtre et quel singe il menait avec lui. « C'est, répondit l'hôtelier, un fameux joueur de marionnettes, qui se promène depuis quelque temps dans cette partie de la Manche aragonaise, montrant un spectacle de Mélisandre délivrée par le fameux don Gaïferos, qui est bien l'une des meilleures histoires et des mieux représentées qu'on ait vues depuis longues années dans ce coin du royaume. Il mène aussi un singe de la plus rare habileté qu'on ait vue parmi les singes, et qu'on ait imaginée parmi les hommes. Si on lui fait une question, il écoute attentivement ce qu'on lui demande, saute aussitôt sur l'épaule de son maître, et, s'approchant de son oreille, il lui fait la réponse à la question, laquelle réponse maître Pierre répète sur-le-champ tout haut. Il parle beaucoup plus des choses passées que des choses à venir, et, bien qu'il ne rencontre pas juste à tout coup, le plus souvent il ne se trompe pas, de façon qu'il nous fait croire qu'il a le diable dans le corps. On paie deux réaux par question, si le singe répond..., je veux dire si son maître répond pour lui, après qu'il lui a parlé à l'oreille. Aussi croit-on que ce maître Pierre est fort riche. C'est un galant homme, comme on dit en Italie, un bon compagnon, qui se donne la meilleure vie du monde. Il parle plus que six, boit plus que douze, et tout cela aux dépens de sa langue, de son singe et de son théâtre. »





En ce moment, maître Pierre revint conduisant sur une charrette les tréteaux et le singe, qui était grand et sans queue, avec les fesses de feutre, mais non de méchante mine. A peine don Quichotte l'eut-il vu, qu'il demanda : « Dites-moi, seigneur devin, quel *peje pigliamo*[478]? qu'arrivera-t-il de nous ?
Tenez, voilà mes deux réaux. » Et il ordonna à Sancho de les donner à maître Pierre. Celui-ci répondit pour le singe. « Seigneur, dit-il, cet animal ne répond pas et ne donne aucune nouvelle des choses à venir; des choses passées, il en sait quelque peu, et des présentes à l'avenant. — Par là jarni, s'écria Sancho, si je donnais une obole pour qu'on me dît ce qui m'est arrivé! car, qui peut le savoir mieux que moi ? et payer pour qu'on me dît ce que je sais, ce serait une grande bêtise. Mais puisqu'il sait les choses présentes, voici mes deux réaux, et dites-moi, seigneur singissime, qu'est-ce que fait en ce moment ma femme Thérèse Panza? à quoi s'occupe-t-elle ? » Maître Pierre ne voulut pas prendre l'argent. « Je ne fais pas payer à l'avance, dit-il, et ne reçois le prix qu'après le service ; » puis, il frappa de la main droite deux coups sur son épaule gauche. Le singe y sauta d'un seul bond, et approchant la bouche de l'oreille de son maître, il se mit à claquer des dents avec beaucoup de rapidité. Quand il eut fait cette grimace pendant

la durée d'un *credo*, d'un autre bond il sauta par terre. Alors maître Pierre accourut s'agenouiller devant don Quichotte, et, lui prenant les jambes dans ses bras: « J'embrasse ces jambes, s'écria-t-il, comme si j'embrassais les deux colonnes d'Hercule, ô ressusciteur insigne de l'oubliée chevalerie errante! ô jamais dignement loué chevalier don Quichotte de la Manche, appui des faibles, soutien de ceux qui tombent, bras de ceux qui sont tombés, consolation de tous les malheureux ! »



Don Quichotte resta stupéfait, Sancho ébahi, le cousin frappé d'admiration et le page de frayeur, l'hôtelier immobile, l'homme au braiment bouche béante, et finalement, les cheveux dressèrent sur la tête à tous ceux qui avaient entendu parler le joueur de marionnettes. Celui-ci continua sans se troubler : « Ettoi, ô bon Sancho Panza, le meilleur écuyer du meilleur chevalier de ce monde, réjouis-toi, ta bonne femme Thérèse se porte bien, et s'occupe à l'heure qu'il est à peigner une livre de chanvre, à telles enseignes qu'à son côté gauche est un pot égueulé qui tient une bonne pinte de vin, avec lequel elle se délasse, et qui lui fait compagnie dans sa besogne. — Oh ! pour cela, je le crois bien, répondit Sancho, car c'est une vraie bienheureuse, et si elle n'était pas jalouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andandona, qui fut, suivant mon seigneur, une femme très-entendue, très-bonne ménagère; et ma Thérèse est de celles qui ne se laissent manquer de rien, bien qu'aux dépens de leurs héritiers. — Maintenant je répète, s'écria don Quichotte, que celui qui lit et voyage beaucoup apprend et voit beaucoup. Comment, en effet, serait-on parvenu jamais à me persuader qu'il y a dans le monde des singes qui devinent, ainsi que je viens de le voir avec mes propres yeux? car je suis bien ce même don Quichotte de la Manche que ce bon animal vient de nommer, sauf toutefois

qu'il s'est un peu trop étendu sur mes louanges. Mais tel que je sois, je rends grâce au ciel qui m'a doué d'un caractère doux et compatissant, toujours porté à faire bien à tous et mal à personne. — Si j'avais de l'argent, dit le page, je demanderais au seigneur singe ce qui doit m'arriver dans le voyage que j'entreprends. — J'ai déjà dit, répliqua maître Pierre, qui venait de se relever et de quitter les pieds de don Quichotte, que cette bête ne répond point sur les choses à venir. Si elle y répondait, il importerait peu que vous n'eussiez pas d'argent, car pour le service du seigneur don Quichotte, ici présent, j'oublierais tous les intérêts du monde. Et maintenant, pour lui faire plaisir et m'acquitter envers lui, je veux monter mon théâtre et divertir gratis tous ceux qui se trouvent dans l'hôtellerie. » A ces mots, l'hôtelier, ne se sentant pas de joie, indiqua la place où l'on pourrait commodément élever le théâtre, ce qui fut fait en un instant.

Don Quichotte n'était pas fort satisfait des divinations du singe, car il lui semblait hors de croyance qu'un singe devinât ni les choses futures, ni les choses passées. Aussi, tandis que maître Pierre ajustait les pièces de son théâtre, il se retira avec Sancho dans un coin de l'écurie, où, sans pouvoir être entendu de personne, il lui dit: « Ecoute Sancho, j'ai bien mûrement considéré l'étrange talent de ce singe, et je m'imagine que ce maître Pierre, son maître, aura sans doute fait quelque pacte exprès ou tacite avec le diable. — Si la pâte est épaisse et faite par le diable, dit dit Sancho, cela fera, je suppose, un pain fort sale. Mais quel profit peut trouver maître Pierre à manier ces pâtes? — Tu ne m'as pas compris, Sancho, reprit don Quichotte ; je veux dire que maître Pierre doit avoir fait quelque arrangement avec le démon, pour que celui-ci mette ce talent dans le corps du singe, qui lui fera gagner sa vie, et quand il sera riche, il livrera en échange son âme au démon, chose que vise et poursuit toujours cet universel ennemi du genre humain. Ce qui me fait croire cela, c'est de voir que le singe ne répond qu'aux choses passées ou présentes, et la science du diable, en effet, ne s'étend pas plus loin. Les choses à venir, il ne les sait pas, si ce n'est par conjecture, et encore fort rarement : à Dieu seul est réservée la connaissance des temps; pour lui il n'y a ni passé ni futur; tout est présent. S'il en est ainsi, il est clair que ce singe ne parle qu'avec l'aide du diable, et je suis étonné qu'on ne l'ait pas traduit déjà devant le saint-office, pour l'examiner et tirer à clair en vertu de quel pouvoir il devine les choses. Je suis en effet certain que ce singe n'est point astrologue, et que ni lui ni son maître ne savent ce qu'on appelle dresser ces figures

judiciaires[479], si à la mode maintenant en Espagne, qu'il n'y a pas une femmelette, pas un petit page, pas un savetier, qui ne se piquent de savoir dresser une figure comme s'il s'agissait de relever une carte tombée par terre, compromettant ainsi par leur ignorance et leurs mensonges la merveilleuse vérité de la science. Je connais une dame qui demanda à l'un de ces tireurs d'horoscope si une petite chienne de manchon qu'elle avait deviendrait pleine, si elle mettrait bas, en quel nombre et de quelle couleur seraient ses petits. Le seigneur astrologue, après avoir dressé sa figure, répondit que la bichonne deviendrait pleine, et qu'elle mettrait bas trois petits chiens, l'un vert, l'autre rouge, et le troisième bariolé, pourvu que la bête conçût entre onze et douze heures de la nuit ou du jour, et que ce fût le lundi ou le samedi. Ce qui arriva, c'est qu'au bout de deux jours la chienne mourut d'indigestion, et le seigneur dresseur de figures demeura fort en crédit dans l'endroit en qualité d'astrologue, comme le sont presque tous ces gens-là. — Cependant, reprit Sancho, je voudrais que Votre Grâce priât maître Pierre de demander à son singe si ce qui vous est arrivé dans la caverne de Montésinos est bien vrai, car il m'est avis, soit dit sans vous offenser, que tout cela ne fut que mensonge et hâblerie, ou, du moins, choses purement rêvées. — Tout est possible, répondit don Quichotte; mais je ferai ce que tu me conseilles, bien qu'il doive m'en rester je ne sais quel scrupule. »

Ils en étaient là, quand maître Pierre vint chercher don Quichotte pour lui dire que son théâtre était monté, et prier Sa Grâce de venir le voir, car c'était une chose digne d'être vue. Don Quichotte lui communiqua sa pensée, et le pria de demander sur-le-champ à son singe si certaines choses qui lui étaient arrivées dans la caverne de Montésinos étaient rêvées ou véritables, parce qu'il lui semblait qu'elles tenaient. du songe et de la réalité. Maître Pierre, sans répondre un mot, alla chercher son singe, et, se plaçant devant don Quichotte et Sancho : « Attention, seigneur singe, dit-il; ce gentilhomme veut savoir si certaines choses qui lui sont arrivées dans une caverne appelée de Montésinos sont fausses ou vraies. » Puis il lui donna le signal ordinaire, et le singe ayant sauté sur son épaule gauche et fait mine de lui parler à l'oreille, maître Pierre dit aussitôt : « Le singe dit que les choses que Votre Grâce a vues ou faites dans la caverne sont en partie fausses, en partie vraisemblables. Voilà tout ce qu'il sait, et rien de plus, à propos de cette question. Mais si Votre Grâce veut en savoir davantage, vendredi prochain il répondra à tout ce qui lui sera demandé.

Quant à présent, il a perdu sa vertu divinatoire, et ne la retrouvera plus que vendredi. — Ne le disais-je pas, s'écria Sancho, que je ne pouvais m'imaginer que tout ce que Votre Grâce, mon seigneur, a conté des événements de la caverne fût vrai, pas même la moitié? — L'avenir le dira, Sancho, répondit don Quichotte, car le temps, découvreur de toutes choses, n'en laisse aucune qu'il ne traîne à la lumière du soleil, fût-elle cachée dans les profondeurs de la terre. Mais c'est assez; allons voir le théâtre du bon maître Pierre, car je m'imagine qu'il doit offrir quelque curiosité. — Comment donc? quelque curiosité! répliqua maître Pierre; plus de soixante mille en renferme ce mien théâtre. Je le dis à Votre Grâce, mon seigneur don Quichotte, c'est une des choses les plus dignes d'être vues que le monde possède aujourd'hui, et *operibus credite, non verbis.* Allons ! la main à la besogne ! il se fait tard, et nous avons beaucoup à faire, beaucoup à dire et beaucoup à montrer. »

Don Quichotte et Sancho, obéissant à l'invitation, gagnèrent l'endroit où le théâtre de marionnettes était déjà dressé et découvert, garni d'une infinité de petits cierges allumés qui le rendaient pompeux et resplendissant. Dès que maître Pierre fut arrivé, il alla se cacher derrière les tréteaux, car c'est lui qui faisait jouer les figures de la mécanique, et dehors vint se placer un petit garçon, valet de maître Pierre, pour servir d'interprète et expliquer les mystères de la représentation. Celui-ci tenait à la main une baguette, avec laquelle il désignait les figures qui paraissaient sur la scène. Quand donc tous les gens qui se trouvaient dans l'hôtellerie se furent placés en face du théâtre, bon nombre sur leurs pieds, et quand don Quichotte, Sancho, le page et le cousin, se furent arrangés dans les meilleures places, le trucheman commença à dire ce qu'entendra ou lira celui qui voudra entendre ou lire le chapitre suivant.



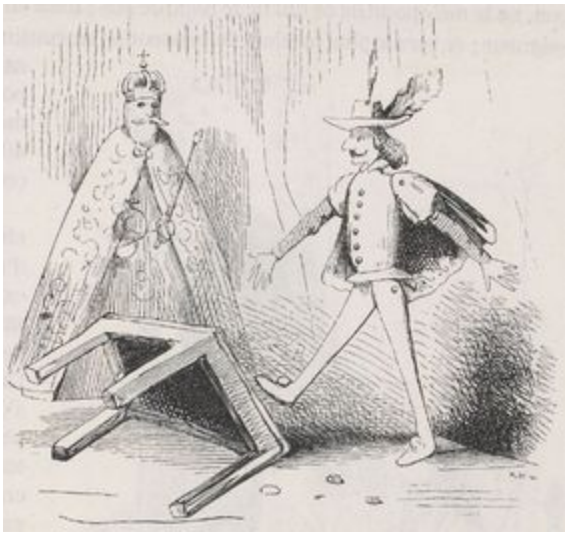
CHAPITRE XXVI.

Où se continue la gracieuse aventure du joueur de marìonnettes, avec d’autres choses fort bonnes en vérité.



Tous se turent, Tyriens et Troyens[480] ; je veux dire, tous les gens qui avaient les yeux fixés sur le théâtre étaient, comme on dit, pendus à la bouche de l’explicateur de ses merveilles , quand on entendit tout à coup derrière la scène battre des timbales, sonner des trompettes, et jouer de l’artillerie, dont le bruit fut bientôt passé. Alors le petit garçon éleva sa voix grêle, et dit: « Cette histoire véritable, qu’on représente ici devant Vos Grâces, est tirée mot pour mot des chroniques françaises et des *romances* espagnols, qui passent de bouche en bouche, et que répètent les enfants au milieu des rues. Elle traite de la liberté que rendit le seigneur don Gaïferos à son épouse Mélisandre, qui était. captive en Espagne, au pouvoir des Mores, dans la ville de Sansuena ; ainsi s’appelait alors celle qui s’appelle aujourd’hui Saragosse. Voyez maintenant ici comment don Gaïferos est à jouer au trictrac, suivant ce que dit la chanson : « Au trictrac joue don Gaïferos, oubliant déjà Mélisandre [481]. Ce personnage qui paraît par là, avec la couronne sur la tête et le sceptre à la

main, c'est l'empereur Charlemagne, père putatif de cette Mélisandre, lequel, fort courroucé de voir la négligence et l'oisiveté de son gendre, vient lui en faire des reproches. Remarquez avec quelle véhémence et quelle vivacité il le gronde ; on dirait qu'il veut lui donner avec son sceptre une demi-douzaine de horions ; il y a même des auteurs qui rapportent qu'il les lui donna, et bien appliqués. El, après lui avoir dit toutes sortes de choses au sujet du péril que courait son honneur s'il n'essayait de délivrer son épouse, il lui dit, dit-on : « Je vous en ai dit assez, prenez-y garde [482]. » Maintenant, voyez comment l'empereur tourne le dos, et laisse don Gaïferos tout dépité, et comment celui-ci, bouillant de colère, renverse la table et le trictrac, demande ses armes en toute hâte, et prie don Roland, son cousin, de lui prêter sa bonne épée Durandal. Roland ne veut pas la lui prêter, et s'offre à lui tenir compagnie dans la difficile entreprise où il se jette; mais le vaillant et courroucé Gaïferos ne veut point accepter son offre ; au contraire, il dit que seul il est capable de délivrer sa femme, fût-elle enfouie au centre des profondeurs de la terre ; et là-dessus, il va revêtir ses armes pour se mettre en route sur-le-champ.



« Maintenant que Vos Grâces tournent les yeux du côté de celte tour qui parait là-bas. On suppose que c'est une des tours de l'alcazar de Saragosse, qui s'appelle aujourd'hui l'Aljaféria. Cette dame, qui se montre à ce balcon, habillée à la moresque, est la sans pareille Mélisandre, laquelle venait mainte et mainte fois regarder par là le chemin de France, et, tournant l'imagination vers Paris et son époux, se consolait ainsi de son esclavage. A

présent, vous allez voir arriver une nouvelle aventure, que vous n'avez peut-être jamais vue arriver. Ne voyez-vous pas ce More, qui, silencieux et le doigt sur la bouche, s'avance à pas de loup derrière Mélisandre ? Eh bien! voyez comment il lui donne un baiser sur les lèvres, et comment elle se dépêche de cracher et de les essuyer avec la manche de sa blanche chemise , comment elle se lamente, et de désespoir s'arrache ses beaux cheveux, comme s'ils avaient à se reprocher la faute du maléfice. Voyez aussi comment ce grave personnage à turban, qui se promène dans ces corridors, est le roi Marsilio de Sansuena, lequel a vu l'insolence du More, et, bien que ce More soit un de ses parents et son grand favori, il ordonne aussitôt qu'on l'arrête, et qu'on lui donne deux cents coups de fouet, en le conduisant par les rues de la ville, avec le crieur devant et les alguasils derrière. Voyez par ici comment on sort pour exécuter la sentence, bien que la faute ait à peine été mise à exécution ; car, parmi les Mores, il n'y a point de confrontation de parties, de témoignages et d'appel, comme parmi nous. — Enfant, enfant, s'écria don Quichotte à cet endroit, suivez votre histoire en ligne droite, et ne vous égarez pas dans les courbes et les transversales ; pour tirer au clair une vérité, il faut bien des preuves et des contre-preuves. » Alors maître Pierre ajouta du dedans : « Petit garçon, ne te mêle point de ce qui ne te regarde pas; mais fais ce que te commande ce bon seigneur; ce sera le plus prudent de beaucoup; et continue à chanter en plain-chant, sans te mettre dans le contrepoint, car le fil casse par le plus menu. — Je ferai comme vous dites, répondit le jeune garçon; » et il continua de la sorte :





« Cette figure, qui paraît à cheval de ce côté, enveloppée d'un grand manteau gascon, est celle de don Gaïferos lui-même, qu'attendait son épouse, laquelle, déjà vengée de l'audace du More amoureux, s'est remise avec un visage plus serein au balcon de la tour. Elle parle à son époux, croyant que c'est quelque voyageur, et lui tient tous les propos de ce

romance, qui dit : « Chevalier, si vous allez en France, informez-vous de Gaïferos » et je n'en cite rien de plus, parce que c'est de la prolixité que s'engendre l'ennui. Il suffit de voir comment don Gaïferos se découvre, et par les transports de joie auxquels se livre Mélisandre, elle nous fait comprendre qu'elle l'a reconnu, surtout maintenant que nous la voyons se glisser du balcon pour se mettre en croupe sur le cheval de son époux. Mais, ô l'infortunée! voilà que le pan de sa jupe s'est accroché à l'un des fers du balcon, et la voilà suspendue en l'air sans pouvoir atteindre le sol. Mais voyez comment le ciel miséricordieux nous envoie son secours dans les plus pressants besoins! Don Gaïferos s'approche, et, sans s'occuper s'il déchirera le riche jupon, il la prend, la tire, et la fait par force descendre à terre; puis, d'un tour de main, il la pose sur la croupe de son cheval, jambe de-ci, jambe de-là, comme un homme, et lui recommande de le tenir fortement pour ne pas tomber, en lui passant les bras derrière le dos, de manière à les croiser sur sa poitrine, car madame Mélisandre n'était pas fort habituée à semblable façon de cavalcader. Voyez aussi comment le cheval témoigne par ses bennissements qu'il est ravi d'avoir sur le dos la charge de vaillance et de beauté qu'il porte en son maître et en sa maîtresse. Voyez comment ils tournent bride pour s'éloigner de la ville, et avec quelle joie empressée ils prennent la route de Paris. Allez en paix, ô paire sans pair de véritables amants! arrivez sains et saufs dans votre patrie bien-aimée, sans que la fortune mette aucun obstacle à votre heureux voyage! Que les yeux de vos amis et de vos parents vous voient jouir, dans la paix du bonheur, des jours, longs comme ceux de Nestor, qui vous restent à vivre! » En cet endroit, maître Pierre éleva de nouveau la voix : « Terre à terre, mon garçon, dit-il, ne te perds pas dans les nues; toute affectation est vicieuse. » L'interprète continua sans rien répondre : « Il ne manqua pas d'yeux oisifs, car il y en a pour tout voir, qui virent la descente et la montée de Mélisandre, et qui en donnèrent connaissance au roi Marsilio, lequel ordonna sur-le-champ de battre la générale. Voyez avec quel empressement on obéit, et comment toute la ville semble s'écrouler sous le bruit des cloches qui sonnent dans toutes les tours des mosquées.





— Oh! pour cela non, s’écria don Quichotte; quant aux cloches, maître Pierre se trompe lourdement, car chez les Mores on ne fait pas usage de cloches, mais de timbales, et d’une espèce de *dulzaïna* qui ressemble beaucoup à nos clairons[483]. Faire sonner les cloches à Sansuena, c’est à coup sûr une grande étourderie. » Maître Pierre, entendant cela, cessa de sonner, et dit : « Que Votre Grâce, seigneur don Quichotte, ne fasse point attention à ces enfantillages, et n’exige pas qu’on mène les choses si bien par le bout du fil, qu’on ne puisse le trouver. Est-ce qu’on ne représente point par ici mille comédies pleines de sottises et extravagances, qui fournissent pourtant une heureuse carrière, et sont écoutées avec applaudissements, avec admiration, avec transports? Continue, petit garçon, et laisse dire; pourvu que je remplisse ma poche, que m’importe de représenter plus de sottises que le soleil n’a d’atomes? — Il a pardieu

raison, répliqua don Quichotte; » et l'enfant continua : « Voyez maintenant quelle nombreuse et brillante cavalerie sort de la ville à la poursuite des deux catholiques amants. Voyez combien de trompettes sonnent, combien de *dulzaïnas* frappent l'air, combien de timbales et de tambours résonnent. J'ai grand'peur qu'on ne les rattrape, et qu'on ne les ramène attachés à la queue de leur propre cheval, ce qui serait un spectacle horrible. »



Quand don Quichotte vit toute cette cohue de Mores, et entendit tout ce tapage de fanfares, il lui sembla qu'il ferait bien de prêter secours à ceux qui fuyaient. Il se leva tout debout, et s'écria d'une voix de tonnerre : « Je ne permettrai jamais que, de ma vie et en ma présence, on joue un mauvais tour à un aussi fameux chevalier, à un aussi hardi amoureux que don Gaïferos. Arrêtez, canaille, gens de rien, ne le suivez ni le poursuivez, ou sinon je vous livre bataille. » Tout en parlant, il dégaina son épée, d'un saut s'approcha du théâtre, et, avec une fureur inouïe, se mit à faire pleuvoir des coups d'estoc et de taille sur l'armée moresque des marionnettes, renversant les uns, pourfendant les autres, emportant la jambe à celui-là et la tête à celui-ci. Il déchargea, entre autres, un fendant du haut en bas si formidable, que, si maître Pierre ne se fût baissé, jeté à terre et blotti sous ses planches, il lui fendait la tête en deux, comme si elle eût été de pâte à massepains. Maître Pierre criait de toutes ses forces: « Arrêtez, seigneur don Quichotte, arrêtez! prenez garde que ceux que vous renversez, tuez et mettez en pièces, ne sont pas de véritables Mores, mais des poupées de carton; prenez garde, pécheur que je suis! que vous détruisez et ravagez tout mon bien. » Malgré cela, don Quichotte ne cessait de faire tomber des estocades, des fendants, des revers drus et serrés comme s'il en pleuvait. Finalement, en moins de deux *credo*, il jeta le théâtre par terre, ayant mis en pièces menues tous ses

décors et toutes ses figures, le roi Marsilio grièvement blessé, et l'empereur Charlemagne avec la couronne et la tête en deux morceaux. A cette vue, le sénat des spectateurs se troubla, le singe s'enfuit sur le toit de l'hôtellerie, le cousin s'effraya, le page eut peur, et Sancho Panza lui-même ressentit une terreur affreuse, car, ainsi qu'il le jura après la tempête passée, jamais il n'avait vu son seigneur dans un tel accès de colère.



Après avoir achevé le bouleversement général du théâtre, don Quichotte se calma un peu. « Je voudrais bien, dit-il, tenir maintenant devant moi tous ceux qui ne croient pas et ne veulent pas croire de quelle utilité sont dans le monde des chevaliers errants. Voyez un peu; si je ne me fusse pas trouvé présent ici, que serait-il arrivé du brave don Gaïferos et de la belle Mélisandre? à coup sûr, l'heure est déjà venue où ces chiens les auraient rattrapés et leur auraient joué quelque vilain tour. Enfin, vive la chevalerie errante par-dessus toutes les choses qui vivent sur la terre ! — Qu'elle vive, à la bonne heure, dit en ce moment d'une voix dolente maître Pierre, qu'elle vive et que je meure, moi, puisque je suis malheureux à ce point, que je puis dire comme le roi don Rodéric: « Hier j'étais seigneur de l'Espagne, et

aujourd'hui je n'ai pas un créneau que je puisse dire à moi [484]; » il n'y a pas une demi-heure, pas cinq minutes, que je me suis vu seigneur de rois et d'empereurs, avec mes écuries pleines de chevaux en nombre infini, et mes coffres pleins d'innombrables parures. Maintenant me voilà désolé, abattu, pauvre et mendiant; et surtout sans mon singe, car, avant que je le rattrape, il me faudra suer jusqu'aux dents. Et tout cela, par la furie inconsidérée de ce seigneur chevalier, duquel on dit qu'il secourt les pupilles, qu'il redresse les torts, et fait d'autres bonnes œuvres. C'est pour moi seul que sa généreuse intention est venue à manquer : bénis et loués soient les cieux dans leurs plus hautes demeures! Enfin, c'était le *chevalier de la Triste-Figure* qui devait défigurer les miennes. »

Sancho se sentit attendrir par les propos de maître Pierre. « Ne pleure pas, maître Pierre, lui dit-il, ne te lamente pas; tu me fends le cœur; et sache que mon seigneur don Quichotte est si bon catholique, si scrupuleux chrétien, que, pour peu qu'ils s'aperçoive qu'il t'a fait quelque tort, il saura et voudra te le payer au double.

— Que le seigneur don Quichotte, répondit maître Pierre, me paie seulement une partie des figures qu'il m'a défigurées, et je serai content, et Sa Grâce mettra sa conscience en repos; car il n'y a point de salut pour celui qui retient le bien d'autrui contre la volonté de son possesseur, et ne veut pas le lui restituer. — Cela est vrai, dit alors don Quichotte; mais jusqu'à présent je ne sais pas avoir rien à vous, maître Pierre. — Comment non! s'écria maître Pierre; et ces restes, ces débris gisants sur le sol dur et stérile, qui les a éparpillés et réduits au néant, si ce n'est la force invincible de ce bras formidable? à qui étaient leurs corps, si ce n'est à moi? avec quoi gagnais-je ma vie, si ce n'est avec eux? A présent je finis par croire, s'écria don Quichotte, ce que j'ai déjà cru bien des fois, que ces enchanteurs qui me poursuivent ne font autre chose que me mettre devant les yeux les figures telles qu'elles sont, pour me les changer et transformer ensuite en celles qu'il leur plait. Je vous assure, vous tous seigneurs qui m'écoutez, qu'il m'a semblé réellement, et en toute vérité, que ce qui se passait là se passait au pied de la lettre, que Mélisandre était Mélisandre, don Gaïferos, don Gaïferos, Marsilio, Marsilio, et Charlemagne, Charlemagne. C'est pour cela que la colère m'est montée à la tête, et, pour remplir les devoirs de ma profession de chevalier errant, j'ai voulu donner aide et faveur à ceux qui fuyaient. C'est dans cette bonne intention que j'ai fait ce que vous avez vu. Si la chose a tourné tout au rebours, ce n'est pas ma faute, mais celle des

méchants qui me persécutent. Au reste, quoi qu'il en soit de ma faute, et bien qu'elle n'ait pas procédé de malice, je veux moi-même me condamner aux dépens. Que maître Pierre voie ce qu'il veut demander pour les figures détruites; je m'offre à lui en payer aussi le prix en bonne monnaie courante de Castille. »

Maître Pierre s'inclina profondément. « Je n'attendais pas moins, dit-il, de l'inouïe charité chrétienne du valeureux don Quichotte de la Manche, véritable défenseur et soutien de tous les nécessiteux vagabonds. Voici le seigneur hôtelier et le grand Sancho, qui seront médiateurs et jurés priseurs entre Votre Grâce et moi, pour décider ce que valent ou pouvaient valoir les figures anéanties. » L'hôtelier et Sancho dirent qu'ils acceptaient. Aussitôt maître Pierre ramassa par terre le roi Marsilio avec la tête de moins, et dit : « Vous voyez combien il est impossible de rendre à ce roi son premier être. Il me semble donc, sauf meilleur avis des juges, qu'il faut me donner pour sa mort, fin et trépas, quatre réaux et demi. — Accordé, dit don Quichotte; continuez. — Pour cette ouverture de haut en bas, poursuivit maître Pierre, prenant à la main les deux moitiés de l'empereur Charlemagne, il ne sera pas exorbitant de demander cinq réaux et un quart. — Ce n'est pas peu, dit Sancho.

— Ni beaucoup, répliqua l'hôtelier; mais prenons un moyen terme, et accordons-lui cinq réaux. — Qu'on lui donne les cinq réaux et le quart, s'écria don Quichotte; ce n'est pas à un quart de réal de plus ou de moins qu'il faut évaluer le montant de cette notable disgrâce. Mais que maître Pierre se dépêche un peu, car voici l'heure du souper, et je me sens quelques frissons d'appétit. — Pour cette figure, dit maître Pierre, sans nez et avec un œil de moins, qui est celle de la belle Mélisandre, je demande, sans surfaire, deux réaux et douze maravédis. — Holà ! s'écria don Quichotte; ce serait bien le diable si Mélisandre n'était pas avec son époux tout au moins à la frontière de France, car le cheval qu'ils montaient m'avait plus l'air de voler que de courir. Il ne s'agit donc pas de me vendre un chat pour un lièvre, en me présentant ici Mélisandre borgne et camuse, tandis qu'elle est maintenant en France à se divertir avec son époux, entre deux draps. Que Dieu laisse à chacun le sien, seigneur maître Pierre, et cheminons tous de pied ferme et d'intention droite. Vous pouvez continuer. » Maître Pierre, qui vit que don Quichotte gauchissait et retournait à son premier thème, ne voulut pas le laisser échapper. « Cette figure, en effet, dit-il, ne doit pas être Mélisandre, mais quelqu'une des femmes qui la

servaient. Ainsi, avec soixante maravédis [485] qu'on me donnera pour elle, je serai content et bien payé. » Il continua de la même manière à fixer, pour toutes les figures mutilées, un prix que les deux juges arbitres modérèrent ensuite à la satisfaction réciproque des parties, et dont le total monta à quarante réaux trois quarts. Sancho les déboursa sur-le-champ, et maître Pierre demanda de plus deux réaux pour la peine de reprendre le singe. « Donne-les, Sancho, dit don Quichotte, non pour prendre le singe, mais pour prendre la guenon [486]; et j'en donnerais volontiers deux cents d'étrennes à qui me dirait avec certitude que la belle dona Mélisandre et le seigneur don Gaïferos sont arrivés en France, et parmi leurs proches. — Personne ne pourra mieux le dire que mon singe, dit maître Pierre. Mais il n'y a point de diable qui pourrait maintenant le rattraper. J'imagine pourtant que sa tendresse et la faim le forceront à me chercher cette nuit. Dieu ramènera le jour, et nous nous verrons. »

Finalement, la tempête passa, et tous soupèrent en paix et en bonne harmonie aux dépens de don Quichotte, qui était libéral au dernier point. L'homme aux lances et aux hallebardes s'en fut avant l'aube ; et, quand le jour fut levé, le cousin et le page vinrent prendre congé de don Quichotte, l'un pour retourner à son pays, l'autre pour suivre son chemin ; à celui-ci don Quichotte donna, pour frais de route, une douzaine de réaux. Quant à maître Pierre, il ne voulut plus rien avoir à démêler avec don Quichotte, qu'il connaissait parfaitement. Il se leva donc avant le soleil, ramassa les débris de son théâtre, reprit son singe, et s'en alla chercher aussi ses aventures. L'hôtelier, qui ne connaissait point don Quichotte, n'était pas moins surpris de ses folies que de sa libéralité. Finalement, Sancho le paya largement par ordre de son seigneur, et tous deux, prenant congé de lui, vers les huit heures du matin, sortirent de l'hôtellerie, et se mirent en route, où nous les laisserons aller, car cela est nécessaire pour trouver le temps de conter d'autres choses relatives à l'intelligence de cette fameuse histoire.


BIBLIOTHEQUE ROYALE

CHAPITRE XXVII.

Où l'on raconte qui étaient maître Pierre et son singe ; ainsi que le mauvais succès qu'eut don Quichotte dans l'aventure du braiment, qu'il ne termina point comme il l'aurait voulu, et comme il l'avait pensé.



CID Hamet Ben-Engeli, le chroniqueur de cette grande histoire, entre en matière, dans le présent chapitre, par ces paroles : *Je jure comme chrétien catholique ...* A ce propos, son traducteur dit qu'en jurant comme chrétien catholique, tandis qu'il était More (et il l'était assurément), il n'a pas voulu dire autre chose sinon que, de même que le chrétien catholique, quand il jure, jure de dire la vérité, et la dit en effet, de même il promet de la dire, comme s'il avait juré en chrétien catholique, au sujet de ce qu'il écrira de don Quichotte ; principalement pour déclarer qui étaient maître Pierre et le singe devin, qui tenait tout le pays dans l'étonnement de ses divinations. Il dit donc que celui qui aura lu la première partie de cette histoire se souviendra bien de ce Ginès de Passamont,

auquel, parmi d'autres galériens, don Quichotte rendit la liberté dans la Sierra-Morena, bienfait qui fut mal reconnu et plus mal payé par ces gens de mauvaise vie et de mauvaises habitudes. Ce Ginès de Passamont, que don Quichotte appelait Ginésille de Parapilla, fut celui qui vola le grison à Sancho Panza, et parce que, dans la première partie, on a omis, par la faute des imprimeurs, de mettre le quand et le comment, cela a donné du fil à retordre à bien des gens, qui attribuaient la faute d'impression au défaut de mémoire de l'auteur. Enfin, Ginès vola le grison tandis que Sancho dormait sur son dos, en usant de l'artifice dont se servit Brunel, quand, au siége d'Albraque, il vola le cheval à Sacripant entre ses jambes. Ensuite Sancho le recouvra, comme on l'a conté. Or, ce Ginès, craignant d'être repris par la justice, qui le cherchait pour le châtier de ses innombrables tours de coquin (il en avait tant fait et de si curieux, qu'il avait composé lui-même un gros volume pour les raconter), résolut de passer au royaume d'Aragon, après s'être couvert l'œil gauche, en faisant le métier de joueur de marionnettes qu'il savait à merveille, aussi bien que celui de joueur de gobelets. Il arriva qu'ayant acheté ce singe à des chrétiens libérés qui revenaient de Berbérie, il lui apprit à lui sauter sur l'épaule à un certain signal, et à paraître lui marmotter quelque chose à l'oreille. Cela fait, avant d'entrer dans un village où il portait son théâtre et son singe, il s'informait dans les environs, et près de qui pouvait mieux lui répondre, des histoires particulières qui s'étaient passées dans ce pays, et des personnes à qui elles étaient arrivées. Quand il les avait bien retenues dans sa mémoire, la première chose qu'il faisait, c'était de montrer son théâtre, où il jouait, tantôt une histoire, tantôt une autre, mais qui toutes étaient divertissantes et connues. La représentation finie, il proposait les talents de son singe, disant au public qu'il devinait le passé et le présent, mais que, pour l'avenir, il ne voulait pas y mordre. Pour la réponse à chaque question, il demandait deux réaux; mais il en donnait quelques-unes à meilleur marché, suivant qu'il avait tâté le pouls aux questionneurs. Et même, comme il descendait quelquefois dans les maisons où demeuraient les gens dont il connaissait les histoires, bien qu'on ne lui demandât rien, pour ne pas le payer, il faisait signe au singe, et disait ensuite qu'il lui avait révélé telle et telle chose, qui s'ajustait avec les aventures des assistants. De cette façon, il gagnait un crédit immense, et tout le monde courait après lui. D'autres fois, comme il avait tant d'esprit, il répondait de manière que les réponses se rapportassent bien aux questions, et, personne ne le pressant de dire comment devinait son singe, il leur faisait

la nique à tous, et remplissait son escarcelle. Dès qu'il entra dans l'hôtellerie, il reconnut don Quichotte et Sancho, et dès lors il lui fut facile de jeter dans l'admiration don Quichotte, Sancho Panza et tous ceux qui se trouvaient présents. Mais il aurait pu lui en coûter cher si don Quichotte eût baissé un peu plus la main quand il coupa la tête au roi Marsilio, et détruisit toute sacavalerie, ainsi qu'il est rapporté au chapitre précédent. Voilà tout ce qu'il y avait à dire de maître Pierre et de son singe.

Revenant à don Quichotte de la Manche, l'histoire dit qu'au sortir de l'hôtellerie, il résolut de visiter les rives de l'Èbre et tous ses environs, avant de gagner la ville de Saragosse, puisqu'il avait, jusqu'à l'époque des joutes, assez de temps pour tout cela. Dans cette intention, il suivit son chemin, et marcha deux jours entiers, sans qu'il lui arrivât rien de digne d'être couché par écrit. Mais le troisième jour, à la montée d'une colline, il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes et d'arquebuses. Il pensa d'abord qu'un régiment de soldats passait de ce côté, et, pour les voir, il piqua des deux à Rossinante, et monta la colline. Quand il fut au sommet, il aperçut, au pied du revers, une troupe d'au moins deux cents hommes, armés de toutes sortes d'armes , comme qui dirait d'arbalèles, de pertuisanes, de piques, de hallebardes, avec quelques arquebuses et bon nombre de boucliers. Il descendit la côte, et s'approcha si près du bataillon, qu'il put distinctement voir les bannières, reconnaître leurs couleurs, et lire les devises qu'elles portaient. Il en remarqua une principalement qui se déployait sur un étendard ou guidon de satin blanc. On y avait peint très au naturel un âne en miniature la tête haute, la bouche ouverte et la langue dehors, dans la posture d'un âne qui brait. Autour étaient écrits en grandes lettres ces deux vers : « Ce n'est pas pour rien qu'ont brait l'un et l'autre alcade [487] »



A la vue de cet insigne, don Quichotte. jugea que ces gens armés devaient appartenir au village du braiment, et il le dit à Sancho, en lui expliquant ce qui était écrit sur l'étendard. Il ajouta que l'homme qui leur avait donné connaissance de cette histoire s'était trompé en disant que c'étaient deux régidors qui avaient brait, puisque, d'après les vers de l'étendard, ç'avaient été deux alcades. « Seigneur, répondit Sancho, il ne faut pas y regarder de si près, car il est possible que les régidors qui brayèrent alors soient devenus, avec le temps, alcades de leur village [488], et dès lors on peut leur donner les deux titres. D'ailleurs, qu'importe à la vérité de l'histoire que les brailleurs soient alcades ou regidors, pourvu qu'ils aient réellement brait? Un alcade est aussi bon pour braire qu'un régidor[489]. »

Finalement, ils reconnurent et apprirent que les gens du village persillé s'étaient mis en campagne pour combattre un autre village qui les persiflait plus que n'exigeaient la justice et le bon voisinage. Don Quichotte s'approcha d'eux, au grand déplaisir de Sancho, qui n'eut jamais un goût prononcé pour de semblables rencontres. Ceux du bataillon le reçurent au milieu d'eux, croyant que c'était quelque guerrier de leur parti. Don Quichotte, levant sa visière d'un air noble et dégagé, s'approcha jusqu'à

l'étendard de l'âne, et là, les principaux chefs de l'armée l'entourèrent pour le considérer, frappés de la même surprise où tombaient tous ceux qui le voyaient pour la première fois. Don Quichotte, les voyant si attentifs à le regarder, sans que personne lui parlât et lui demandât rien, voulut profiter de ce silence, et rompant celui qu'il gardait, il éleva la voix: « Braves seigneurs, s'écria-t-il, je vous supplie aussi instamment que possible de ne point interrompre un raisonnement que je veux vous faire, jusqu'à ce qu'il vous ennuie et vous déplaise. Si cela arrive, au moindre signe que vous me ferez, je mettrai un sceau sur ma bouche et un bàillon à ma langue. » Tous répondirent qu'il pouvait parler et qu'ils l'écouleraient de bon cœur. Avec cette permission, don Quichotte continua de la sorte: « Je suis, mes bons seigneurs, chevalier errant; mon métier est celui des armes, et ma profession celle de favoriser ceux qui ont besoin de faveur, et de secourir les nécessiteux. Il y a plusieurs jours que je connais votre disgrâce, et la cause qui vous oblige à prendre à chaque instant les armes pour tirer vengeance de vos ennemis. J'ai réfléchi dans mon entendement, non pas une, mais bien des fois, sur votre affaire, et je trouve que, d'après les lois du duel, vous êtes dans une grande erreur de vous tenir pour offensés. En effet, aucun individu ne peut offenser une commune entière, à moins de la délier tout ensemble comme coupable de trahison, parce qu'il ne sait point en particulier qui a commis la trahison pour laquelle il la défie. Nous avons un exemple de cela dans Diégo Ordoñez de Lara, qui défia toute la ville de Zamora, parce qu'il ignorait que ce fût le seul Vellido Dolfos qui avait commis le crime de tuer son roi par trahison. Aussi les défia-t-il tous, et à tous appartenaient la réponse et la vengeance. A la vérité, le seigneur don Diego s'oublia quelque peu, et passa de fort loin les limites du défi; car à quoi bon défier les morts, les eaux, les pains, les enfants à naître, et ces autres bagatelles qui sont rapportées dans son histoire? Mais quand la colère déborde et sort de son lit, la langue n'a plus de rives qui la retiennent, ni de frein qui l'arrête [490]. S'il en est donc ainsi, qu'un seul individu ne peut offenser un royaume, une province, une république, une ville, une commune entière, il est clair qu'il n'y a pas de quoi se mettre en campagne pour venger une offense, puisqu'elle n'existe pas. Il ferait beau voir, vraiment, que les *cazalleros* [491], les auberginois [492] les baleineaux [493], les savonneurs [494], se tuassent a chaque pas avec ceux qui les appellent ainsi, et tous ceux auxquels les enfants donnent des noms et des surnoms! Il ferait

beau voir que ces cités insignes fussent toujours en courroux et en vengeance, et jouassent, de l'épée pour instrument à la moindre querelle Non, non, que Dieu ne le veuille ni le permette! Il n'y a que quatre choses pour lesquelles les républiques bien gouvernées et les hommes prudents doivent prendre les armes et tirer l'épée, exposant leurs biens et leurs personnes. La première, c'est la défense de la foi catholique; la seconde, la défense de leur vie, qui est. de droit naturel et divin ; la troisième, la défense de leur honneur, de leur famille et de leur fortune; la quatrième, le service de leur roi dans une guerre juste; et, si nous voulions en ajouter une cinquième, qu'on pourrait placer la seconde, c'est la défense de leur patrie. A ces cinq causes capitales, on peut en joindre quelques autres qui soient justes et raisonnables, et puissent réellement obliger à prendre les armes. Mais les prendre pour des enfantillages, pour des choses plus bonnes à faire rire et à passer le temps qu'à offenser personne, ce serait, en vérité, manquer de toute raison. D'ailleurs, tirer une vengeance injuste (car juste. aucune ne peut l'être), c'est aller directement contre la sainte loi que nous professons, laquelle nous commande de faire le bien à nos ennemis, et d'aimer ceux qui nous haïssent. Ce commandement parait quelque peu diflicile à remplir; mais il ne l'est que pour ceux qui sont moins à Dieu qu'au monde, et qui sont plus de chair que d'esprit. En effet, Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, qui n'a jamais menti et n'a pu jamais mentir, a dit, en se faisant notre législateur, que. son joug était doux et sa charge légère. Il ne pouvait donc nous commander une chose qu'il fût impossible d'accomplir. Ainsi, mes bons seigneurs, Vos Grâces sont obligées, par les lois divines et humaines, à se calmer, à déposer les armes. — Que le diable m'emporte, dit alors tout bas Sancho, si ce mien maître-là n'est théologien; s'il ne l'est pas, il y ressemble comme un œuf à un autre. »



Don Quichotte s’arrêta un moment pour prendre haleine, et voyant qu’on lui prêtait toujours une silencieuse attention, il voulut continuer sa harangue, ce qu’il aurait fait si Sancho n’eût jeté sa finesse d’esprit à la traverse. Voyant que son maître s’arrêtait, il lui coupa la parole, et dit : « Mon seigneur don Quichotte de la Manche, qui s’appela dans un temps le *chevalier de la Triste-Figure,* et qui s’appelle à présent le *chevalier des Lions*, est un hidalgo de grand sens, qui suit le latin et l’espagnol comme un bachelier ; en tout ce qu’il traite, en tout ce qu’il conseille, il procède comme un bon soldat, connaît sur le bout de l’ongle toutes les lois et ordonnances de ce qu’on nomme le duel. Il n’y a donc rien de mieux à faire que de se laisser conduire comme il le dira, et qu’on s’en prenne à moi si l’on se trompe. D’ailleurs, il est clair que c’est une grande sottise de se mettre en colère pour entendre un seul braiment. Ma foi, je me souviens que, quand j’étais petit garçon, je brayais toutes les fois qu’il m’en prenait envie, sans que personne y trouvât à redire, et avec tant de grâce, tant de naturel. que, dès que je brayais, tous les ânes du pays se mettaient à braire, et pourtant je n’en étais pas moins fils de mes père et mère, qui étaient de très-honnêtes gens. Ce talent me faisait envier par plus de quatre des plus

huppés du pays, mais je m'en souciais comme d'une obole; et pour que vous voyiez que je dis vrai, attendez et écoutez ; cette science est comme celle de nager: une fois apprise, elle ne s'oublie plus. »

Aussitôt, serrant son nez à pleine main, Sancho se mit à braire si vigoureusement que tous les vallons voisins en retentirent. Mais un de ceux qui étaient près de lui, croyant qu'il se moquait d'eux, leva une grande gaule qu'il tenait à la main, et lui en déchargea un tel coup, que, sans pouvoir faire autre chose, le pauvre Sancho Panza tomba par terre tout de son long. Don Quichotte, qui vit Sancho si mal arrangé, se précipita, la lance en arrêt, sur celui qui l'avait frappé; mais tant de gens se jetèrent entre eux, qu'il ne lui fut pas possible d'en tirer vengeance. Au contraire, voyant qu'une grêle de pierres commençait à lui tomber sur les épaules, et qu'il était menacé par une infinité d'arbalètes tendues et d'arquebuses en joue, il fit tourner bride à Rossinante, et, à tout le galop que put prendre son cheval, il s'échappa d'entre les ennemis, priant Dieu du fond du cœur qu'il le tirât de ce péril, et craignant à chaque pas qu'une balle lui entrât par les épaules pour lui sortir par la poitrine. A tout moment il reprenait haleine, pour voir si le souffle ne lui manquait pas; mais ceux du bataillon se contentèrent de le voir fuir sans lui tirer un seul coup.



Pour Sancho, ils le mirent sur son âne dès qu'il eut repris ses sens, et le laissèrent rejoindre son maître; non pas que le pauvre écuyer fût en état de guider sa monture, mais parce que le grison suivit les traces de Rossinante, qu'il ne pouvait quitter d'un pas. Quand don Quichotte se fut éloigné hors de portée, il tourna la tête et, voyant que Sancho venait sans être suivi de

personne, il l’attendit. Les gens du bataillon restèrent en position jusqu’à la nuit, et leurs ennemis n’ayant point. accepté la bataille, ils revinrent à leur village joyeux et triomphants; et même, s’ils eussent connu l’antique usage des Grecs, ils auraient élevé un trophée sur la place.



CHAPITRE XXVIII.

Des choses que dit Ben-Engeli, et que saura celui qui les lira, s'il les lit avec attention,.



QUAND le brave s'enfuit, c'est que l'embuscade est découverte, et l'homme prudent doit se garder pour une meilleure occasion. Cette vérité trouva sa preuve en don Quichotte, lequel, laissant le champ libre à la furie du village persillé et aux méchantes intentions d'une troupe en courroux, prit, comme on dit, de la poudre d'escampette, et sans se rappeler Sancho, ni le péril où il le laissait, s'éloigna autant qu'il lui parut nécessaire pour se mettre en sûreté. Sancho. le suivait, comme on l'a rapporté, posé de travers sur son âne; il arriva enfin, revenu tout à fait à lui, et en arrivant, il se laissa tomber du grison aux pieds de Rossinante, haletant, moulu et rompu. Don Quichotte mit aussitôt pied à terre pour visiter ses blessures; mais, le trouvant sain des pieds à la tête, il lui dit, avec un mouvement de colère : « A la malheure vous vous êtes pris à braire, Sancho. Où donc avez-vous trouvé qu'il était bon de parler de corde dans la maison du pendu? A musique de braiment, quel accompagnement pouvait-on faire, si ce n'est de coups de gaule? Et rendez grâces à Dieu, Sancho, de ce qu'au lieu de vous mesurer les côtes avec un bâton, ils ne vous aient pas fait le *per signum crucis* [495] avec une lame de cimeterre — Je ne suis pas en train de répondre, répondit Sancho, car il me semble que je parle par les épaules. Montons à cheval et éloignons-nous d'ici. J'imposerai désormais

silence à mes envies de braire, mais non à celles de dire que les chevaliers errants fuient, et laissent leurs bons écuyers moulus comme plâtre au pouvoir de leurs ennemis' — Se retirer n'est pas fuir, répliqua don Quichotte, car il faut que tu saches que la, valeur qui n'est pas fondée sur la base de la prudence s'appelle témérité, et les exploits du téméraire s'attribuent plutôt à la bonne fortune qu'à son courage,. Aussi, je confesse que je me suis retiré, mais non pas que j'ai fui. En cela, j'ai imité bien d'autres braves, qui se sont conservés pour de meilleurs temps. C'est une chose dont les histoires sont pleines; mais comme il n'y aurait ni profit pour toi, ni plaisir pour moi à te les rappeler, je m'en dispense quant à présent »



Sancho s'était enfin remis à cheval, aidé par don Quichotte, lequel était également remonté sur Rossinante; et, peu à peu, ils gagnèrent un petit bois qui se montrait à un quart de lieue de là. De temps en temps, Sancho jetait de profonds soupirs et des gémissements douloureux. Don Quichotte lui demanda la cause d'une si amère affliction. Il répondit que, depuis l'extrémité de l'échine jusqu'au sommet de la nuque, il ressentait une douleur qui lui faisait perdre l'esprit. « La cause de cette douleur, reprit don Quichotte doit être celle-ci: comme le bâton avec lequel on t'a frappé était

d’une grande longueur, il t’a pris le dos du haut en bas, où sont comprises toutes les parties qui te font mal, et, s’il avait porté ailleurs, ailleurs tu souffrirais de même. — Pardieu, s’écria Sancho, Votre Grâce vient de me tirer d’un grand embarras, et de m’expliquer la chose en bons termes. Mort de ma vie! est-ce que la cause de ma douleur est si cachée qu’il soit besoin de me dire que je souffre partout où le bâton a porté? Si j’avais mal aux chevilles du pied, on concevrait que vous vous missiez à chercher pourquoi elles me font mal. Mais deviner que j’ai mal à l’endroit où l’on m’a moulu, ce n’est pas faire un grand effort d’esprit. En bonne foi, seigneur notre maître, on voit bien que le mal d’autrui pend à un cheveu, et chaque jour je découvre terre au peu que je dois attendre d’être en compagnie de Votre Grâce. Si cette fois vous m’avez laissé bâtonner, une autre et cent autres fois nous reviendrons à la berne de jadis, et à d’autres jeux d’enfants, qui, pour s’être arrêtés aujourd’hui à mes épaules, pourront bien ensuite m’arriver jusqu’aux yeux. Je ferais bien mieux, vraiment, mais je ne suis qu’un barbare, un imbécile, et je ne ferai rien de bon en toute ma vie; je ferais bien mieux, dis-je, de regagner pays, d’aller retrouver ma femme et mes enfants, de nourrir l’une et d’élever les autres avec ce qu’il plaira à Dieu de me donner, plutôt que de marcher derrière Votre Grâce par des chemins sans chemin et des sentiers qui n’en sont pas, buvant mal, et mangeant pis. S’agit-il de dormir à présent? Mesurez, frère écuyer, mesurez six pieds de terre, et, si vous en voulez davantage, prenez-en six autres encore, car vous pouvez tailler en pleine étoffe; puis, étendez-vous tout à votre aise. Ah! que ne vois-je brûlé et réduit en cendre le premier qui s’avisa de la chevalerie errante, ou du moins le premier qui voulut être écuyer d’aussi grands sots que durent être tous les chevaliers errants des temps passés! De ceux du temps présent, je ne dis rien, parce que Votre Grâce étant du nombre, je leur porte respect, et parce que je sais que Votre Grâce en sait un point de plus que le diable en tout ce qu’elle dit comme en tout ce qu’elle pense. — Je ferais une bonne gageure avec vous, Sancho, dit don Quichotte; c’est que maintenant que vous vous en donnez, et que vous parlez sans que personne vous arrête, rien ne vous fait plus mal en tout votre corps. Parlez, mon fils, dites tout ce qui vous viendra à la pensée et à la bouche. Pourvu que vous ne sentiez plus aucun mal, je tiendrai à plaisir l’ennui que me causent vos impertinences; et si vous désirez tant retourner à votre maison, revoir votre femme et vos enfants, Dieu me préserve de vous en empêcher. Vous avez de l’argent à moi, comptez combien il y a de temps

que nous avons fait cette troisième sortie de notre village, voyez ensuite ce que vous pouvez et devez justement gagner par mois, et payez-vous de vos propres mains. — Quand j'étais, répondit Sancho, au service de Tomé Carrasco, le père du bachelier Samson Carrasco, que Votre Grâce connaît bien, je gagnais deux ducats par mois, outre la nourriture. Avec Votre Grâce, je ne sais trop ce que je peux gagner ; mais je sais bien qu'il y a plus de peine à être écuyer de chevalier errant qu'à servir un laboureur ; car enfin nous autres qui travaillons à la terre, nous savons bien que, quel que soit le travail de la journée, et quelque mal que nous ayons. la nuit venue, nous soupons à la marmite, et nous dormons dans un lit; chose que je n'ai pas faite depuis que je sers Votre Grâce, si ce n'est le bout de temps que nous avons passé chez don Diégo de Miranda, et la bonne bouche que m'a donnée l'écume des marmites de Camache, et ce que j'ai bu, mangé et dormi chez Basile. Tout le reste du temps, j'ai couché sur la dure, en plein air, exposé à tout ce que vous appelez les inclémences du ciel, me nourrissant de bribes de fromage et de croûtes de pain, buvant de l'eau, tantôt des ruisseaux, tantôt des fontaines, que nous rencontrons par ces solitudes où nous errons. — Eh bien! reprit don Quichotte, je suppose, Sancho, que tout ce que vous avez dit soit la vérité; combien vous semble-t-il que je doive vous donner de plus que ne vous donnait Tomé Carrasco ? — A mou avis, répondit Sancho, si Votre Grâce ajoutait seulement deux réaux par mois, je me tiendrais pour bien payé. Voilà quant au salaire de ma peine; mais quant à remplir la promesse que Votre Grâce m'a faite sur sa parole de me donner le gouvernement d'une île, il serait juste qu'on ajoutât six autres réaux, ce qui ferait trente réaux en tout. — C'est très-bien, répliqua don Quichotte. Voilà vingt-cinq jours que nous avons quitté notre village ; faites, Sancho, le compte au prorata, suivant les gages que vous vous êtes fixés vous-même; voyez ce que je vous dois, et payez-vous, comme je l'ai dit, de vos propres mains. — Sainte Vierge! s'écria Sancho, comme Votre Grâce se trompe dans ce compte qu'elle fait ! Pour ce qui est de la promesse de l'île, il faut compter depuis le jour où Votre Grâce me l'a promise, jusqu'à l'heure présente où nous nous trouvons. — Eh bien, Sancho, reprit don Quichotte, y a-t-il donc si longtemps que je vous ai promis cette île ? — Si je m'en souviens bien, répondit Sancho, il doit y avoir vingt ans, à trois jours près de plus ou de moins. » A ces mots, don Quichotte se frappa le front du creux de la main, et partit d'un éclat de rire : « Pardieu, dit-il, en tout le temps que j'ai passé dans la Sierra-Morena, et en tout le cours de nos

voyages, il s'est à peine écoulé deux mois, et tu dis, Sancho, qu'il y a vingt ans que je t'ai promis cette île. Tu veux donc, je le vois bien, que tout l'argent que tu as à moi passe à tes gages. Si c'est là ton envie, je te le donne dès maintenant, prends-le, et grand bien te fasse-t-il; car pour me voir délivré d'un si mauvais écuyer, je resterai de grand cœur pauvre et sans une obole. Mais dis-moi, prévaricateur des ordonnances prescrites aux écuyers par la chevalerie errante, où donc as-tu vu ou lu qu'aucun écuyer de chevalier errant se soit mis en compte avec son seigneur, et lui ait dit, Il faut me donner tant par mois pour que je vous serve? Entre, pénètre, ô félon, bandit, et vampire! car tu ressembles à tout cela, enfonce-toi, dis-je, dans le *mare magnum* des histoires chevaleresques, et si tu trouves qu'aucun écuyer ait jamais dit on pensé ce que tu viens de dire, je veux bien que tu me le cloues sur le front, et que tu me donnes, par-dessus le marché, quatre tapes du revers de la main sur le visage. Allons, tourne la bride ou le licou de ton âne, et retourne à ta maison, car tu ne feras pas un pas de plus avec moi. O pain mal agréé ! ô promesses mal placées ! ô homme, qui tient plus d'une bête que d'une personne ! c'est maintenant, quand je voulais t'élever à une condition telle, qu'en dépit de ta femme, on t'appelât seigneurie, c'est maintenant que tu me quittes! Tu t'en vas à présent, lorsque j'avais fermement résolu de te faire seigneur de la meilleure île du monde ! Enfin. comme tu l'as dit mainte autre fois, le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne. Ane tu es, âne tu seras, et âne tu mourras, quand finira le cours de ta vie ; car, à mon avis, elle atteindra son dernier terme avant que tu t'aperçoives que tu n'es qu'une bête. »

Sancho regardait fixement don Quichotte, pendant que celui-ci lui adressait ces amers reproches ; il se sentit pris de tels regrets, de tels remords, que les larmes lui vinrent aux yeux. « Mon bon seigneur, lui dit-il d'une voix dolente et entrecoupée, je confesse que, pour être âne tout à fait, il ne me manque que la queue : si Votre Grâce veut me la mettre, je la tiendrai pour bien placée, et je vous servirai comme baudet, en bête de somme, tous les jours qui me resteront à vivre. Que Votre Grâce me pardonne, et prenne pitié de ma jeunesse. Faîtes attention que je ne sais pas grand'chose, et que, si je parle beaucoup, c'est plutôt par infirmité que par malice. Mais qui pêche et s'amende, à Dieu se recommande. — J'aurais été bien surpris, Sancho, dit don Quichotte, que tu ne mêlasses pas quelque petit proverbe à ton dialogue. Allons, je te pardonne, pourvu que tu te corriges et que tu ne te montres pas désormais si ami de ton intérêt. Prends

courage, au contraire, donne-toi du cœur, et attends avec patience l'accomplissement de mes promesses, qui peut tarder, mais n'est pas impossible. » Sancho répondit qu'il obéirait, dût-il faire contre fortune bon cœur. Après cela, ils entrèrent dans le bois, où don Quichotte s'arrangea au pied d'un orme, et Sancho au pied d'un hêtre; car ces arbres et d'autres semblables ont toujours des pieds sans avoir de mains. Sancho passa la nuit péniblement, le coup de gaule se faisant mieux sentir par le serein. Pour don Quichotte, il la passa dans ses continuels souvenirs. Néanmoins, ils abandonnèrent tous deux leurs yeux au sommeil, et le lendemain, au point du jour, ils reprirent leur route à la recherche des rives du fameux fleuve de l'Èbre, où il leur arriva ce que l'on contera dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XXIX.

De la fameuse aventure de la barque enchantée.



EN cheminant un pied devant l'autre, deux jours après la sortie du bois, don Quichotte. et Sancho arrivèrent aux bords de l'Èbre. La vue de ce fleuve causa un grand plaisir à don Quichotte. Il contempla, il admira la beauté de ses rives, la pureté de ses eaux, le calme de son cours, l'abondance de son liquide cristal, et cet aspect charmant réveilla dans sa mémoire mille amoureuses pensées. Il se rappela surtout ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos; car, bien que le singe de maître Pierre lui eût dit que ces choses étaient en partie vraies, en partie fausses, il s'en tenait plus à la vérité qu'au mensonge, bien au rebours de Sancho, qui les tenait toutes pour le mensonge même.

En marchant de la sorte, il aperçut tout à coup une petite barque, sans rames et sans aucun agrès, qui était attachée sur la rive à un tronc d'arbre [496]. Don Quichotte regarda de toutes parts, et ne découvrit âme qui vive. Aussitôt, et sans plus de façon, il sauta à bas de Rossinante, puis donna l'ordre à Sancho de descendre du grison, et de bien attacher les deux bêtes ensemble au pied d'un peuplier ou saule qui se trouvait là. Sancho lui demanda la cause de ce brusque mouvement, et pourquoi il fallait attacher les bêtes. « Apprends, ô Sancho ! répondit don Quichotte, que directement,

et sans que ce puisse être autre chose, ce bateau que voilà m'appelle et me convie à y entrer pour que j'aille par cette voie porter secours à quelque chevalier, ou à quelque autre personne de qualité qui se trouve en un grand embarras. Tel est, en effet, le style des livres de chevalerie, et des enchanteurs qui figurent et conversent dans ces histoires. Dès qu'un chevalier court quelque péril, dont il ne puisse être tiré que par la main d'un autre chevalier, bien qu'ils soient éloignés l'un de l'autre de deux ou trois mille lieues, ou même davantage, les enchanteurs prennent celui-ci, l'enlèvent dans un nuage, ou lui envoient un bateau pour qu'il s'y mette, et, en moins d'un clin d'œil, ils l'emportent par les airs ou sur la mer, à l'endroit où ils veulent et où l'on a besoin de son aide. Sans nul doute, ô Sancho! celle barque est placée là pour le même objet; cela est aussi vrai qu'il fait jour maintenant, et, avant que la nuit vienne, attache ensemble Rossinante et le grison; puis, à la grâce de Dieu, car je ne manquerais pas de m'embarquer quand même des carmes déchaussés me prieraient de n'en rien faire. — Puisqu'il en est ainsi, répondit Sancho, et que Votre Grâce veut à tout propos donner dans ce que je devrais bien appeler des folies, il n'y a qu'à obéir et baisser la tête, suivant le proverbe qui dit : « Fais ce qu'ordonne ton maître, et assieds-toi à table auprès de lui. » Toutefois, et pour l'acquit de ma conscience, je veux avertir Votre Grâce qu'il me semble que cette barque n'est pas aux enchanteurs, mais à quelque pêcheur de cette rivière, où l'on prend les meilleures aloses du monde. »





Sancho disait cela tout en attachant les bêtes, qu'il laissait à l'abandon sous la protection des enchanteurs, au grand regret de son âme. Don Quichotte lui dit : « Ne te mets pas en peine de l'abandon de ces animaux ; celui qui va nous conduire par de si lointaines régions aura soin de pourvoir à leur subsistance. — Je ne comprends pas ce mot de lointaines, dit Sancho, et ne l'ai pas ouï dire en tous les jours de ma vie. — Lointaines, reprit don Quichotte, veut dire éloignées. Il n'est pas étonnant que tu n'entendes pas ce mot, car tu n'es pas obligé de savoir le latin, comme d'autres se piquent de le savoir, tout en l'ignorant [497]. — Voilà, les bêtes attachées, dit Sancho ; que faut-il faire maintenant? — Que faut-il faire? répondit don Quichotte ; le signe de la croix, et lever l'ancre ; je veux dire nous embarquer et couper l'amarre qui attache ce bateau. » Aussitôt il sauta dedans, suivi de Sancho, coupa la corde, et le bateau s'éloigna peu à peu de la rive. Lorsque Sancho se vit à deux toises en pleine eau, il se mit à trembler, se croyant perdu, mais rien ne lui faisait plus de peine que d'entendre braire le grison et de voir que Rossinante se démenait pour se détacher. Il dit à son seigneur : « Le grison gémit, touché de notre absence, et Rossinante veut se mettre en liberté pour se jeter après nous. O très-chers amis, demeurez en paix, et

puisse la folie qui nous éloigne de vous, se désabusant enfin, nous ramener en votre présence. » A ces mots il se prit à pleurer si amèrement que don Quichotte lui dit, impatienté : « De quoi donc as-tu il peur, poltronne créature? Pourquoi pleures-tu, cœur de pâte sucrée ? Qui te poursuit, qui te chasse, courage de souris casanière? Que te manque-t-il, besoigneux au milieu de l'abondance? Est-ce que par hasard tu chemines pieds nus à travers les monts Riphées? N'es-tu pas assis sur une planche, comme un archiduc, suivant le cours tranquille de ce fleuve charmant, d'où nous entrerons bientôt dans la mer immense? Mais nous devons y être entrés déjà, et nous avons bien fait sept ou huit cents lieues de chemin. Ah ! si j'avais ici un astrolabe pour prendre la hauteur du pôle, je te dirais les lieues que nous avons faîtes; mais, en vérité, si je m'y connais un peu, nous avons passé bientôt déjà, ou nous allons passer la ligne équinoxiale, qui sépare et coupe à égale distance les deux pôles opposés. — Et quand nous serons arrivés à celte ligne que dit Votre Grâce, demanda Sancho, combien aurons-nous fait de chemin ? — Beaucoup, répliqua don Quichotte; car de trois cent soixante degrés que contient le globe aqueux et terrestre, selon le comput de Ptolomée, le plus grand cosmographe que l'on connaisse, nous aurons fait juste la moitié, une fois arrivés à cette ligne que j'ai dite. — Pardieu, s'écria Sancho, vous prenez à témoignage une gentille personne : l'homme qui pue comme quatre[498], ou quelque chose d'approchant. » Don Quichotte sourit à l'interprétation que donnait Sancho du comput du cosmographe Ptolomée. Il lui dit : « Tu sauras, Sancho, que les Espagnols et ceux qui s'embarquent à Cadix pour aller aux Indes orientales regardent comme un des signes qui leur font comprendre qu'ils ont passé la ligne équinoxiale que les poux meurent sur tous ceux qui sont dans le vaisseau, et qu'on n'en trouverait pas un seul sur le bâtiment, le payàt-on au poids de l'or. Ainsi donc, Sancho, tu peux promener ta main sur une de tes cuisses ; si tu rencontres quelque être vivant, nous sortirons de notre doute, sinon c'est que nous aurons passé la ligne. — Je ne crois rien de tout cela, répondit Sancho; mais je ferai pourtant ce que Votre Grâce m'ordonne, bien que je ne conçoive pas trop la nécessité de faire ces expériences, car je vois de mes propres yeux que nous ne sommes pas à cinq toises du rivage, et que nous n'avons pas descendu deux toises plus bas que ces pauvres bêtes. Voilà Rossinante et le grison dans le même endroit où nous les avons laissés, et, prenant la mesure comme je la prends, je jure Dieu que nous n'avançons point au pas d'une fourmi. — Fais, Sancho, dit don Quichotte ;

fais la vérification que je t'ai dite, et ne t'embarrasse pas d'autre chose. Tu ne sais pas un mot de ce que sont les colures, les lignes, les parallèles, les zodiaques, les écliptiques, les pôles, les solstices, les équinoxes, les planètes, les signes, les degrés, les mesures dont se composent la sphère céleste et la sphère terrestre. Si tu connaissais toutes ces choses, ou même une partie, tu verrais clairement combien de parallèles nous avons coupés, combien de signes nous avons parcourus, combien de constellations nous laissons derrière nous. Mais, je le répète, tâte-toi, cherche partout, car j'imagine que tu es plus propre et plus net à cette heure qu'une feuille de papier blanc. »

Sancho se tâta donc, et, baissant tout doucement la main sous le pli du jarret gauche, il releva la tête, regarda son seigneur, et dit : « Ou l'expérience est fausse, ou nous ne sommes pas arrivés à l'endroit que dit Votre Grâce, ni même à bien des lieues de là. — Comment donc! demanda don Quichotte, est-ce que tu as trouvé quelqu'un? — Et même quelques-uns, » répondit Sancho ; puis, secouant les doigts, il se lava toute la main dans la rivière, sur laquelle glissait tranquillement la barque au beau milieu du courant, sans être poussée par aucune intelligence secrète, ni par aucun enchanteur invisible, mais tout bonnement par le cours de l'eau, qui était alors doux et paisible.

En ce moment, ils découvrirent un grand moulin qui était établi au milieu du fleuve, et don Quichotte l'eût à peine aperçu, qu'il s'écria d'une voix haute : « Regarde, ami Sancho, voilà qu'on découvre la ville, le château ou la forteresse où doit être quelque chevalier opprimé, quelque reine, infante ou princesse violentée, au secours desquels je suis conduit ici. — Quelle diable de ville, de forteresse, ou de château dites-vous là seigneur? répondit Sancho. Ne voyez-vous pas que c'est un moulin à eau, bâti sur la rivière, un moulin à moudre le blé? — Tais-toi, Sancho, s'écria don Quichotte; bien que cela ait l'air d'un moulin, ce n'en est pas un. Ne t'ai-je pas dit déjà que les enchantements transforment les choses, et les font sortir de leur état naturel? Je ne veux pas dire qu'ils les transforment réellement d'un être en un autre, mais qu'ils les font paraître autres choses, comme l'expérience l'a bien prouvé dans la transformation de Dulcinée, unique refuge de mes espérances.





Tandis qu'ils parlaient ainsi, la barque, ayant gagné le milieu du courant de la rivière, commença à descendre avec moins de lenteur qu'auparavant. Les meuniers du moulin, qui virent venir le long de l'eau cette barque, prête à s'engouffrer sous les roues, sortirent en grand nombre avec de longues Perches pour l'arrêter, et comme ils avaient le visage et les habits couverts de farine, ils ne ressemblent pas mal à une apparition de fantômes. Ils criaient de toutes leurs forces:

« Diables d'hommes, où allez-vous donc? Êtes-vous désespérés! voulez-vous vous noyer et vous mettre en pièces sous ces roues? — Ne te l'ai-je

pas dit, Sancho, s'écria don Quichotte, que nous sommes arrivés où je dois montrer jusqu'où peut s'étendre la valeur de mon bras? Regarde combien de félons et de malandrins sortent à ma rencontre, combien de monstres s'avancent contre moi, combien de spectres viennent nous épouvanter de leurs faces hideuses. Eh bien, vous allez voir, scélérats insignes. » Aussitôt il se mit tout debout dans la barque, et commença de tous ses poumons à menacer les meuniers. « Canaille mal née et plus mal conseillée, leur criait-il, rendez la liberté et le libre arbitre à la personne que vous tenez en prison dans votre forteresse, haute ou basse, de quelque rang et qualité qu'elle soit; je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le *chevalier des Lions,* à qui il est réservé, par l'ordre souverain des cieux, de donner heureuse issue à cette aventure. » En achevant ces mots, il mit l'épée à la main, et commença d'escrimer dans l'air contre les meuniers, lesquels entendant, mais ne comprenant pas ces extravagances, allongèrent leurs perches pour retenir la barque qui allait entrer dans le biez du moulin. Sancho s'était jeté à genoux, priant dévotement le ciel de le tirer d'un si manifeste péril, comme le firent en effet l'adresse et l'agilité des meuniers, qui arrêtèrent la barque en lui opposant leurs bâtons. Mais pourtant ils ne purent si bien y réussir qu'ils ne lissent chavirer la barque et tomber don Quichotte et Sancho au beau milieu de la rivière. Bien en prit à don Quichotte de savoir nager comme un canard, quoique le poids de ses armes le fît deux fois aller au fond, et si les meuniers ne se fussent jetés à l'eau pour les tirer l'un et l'autre, par les pieds, par la tête, c'en était fait d'eux. Quand ils furent déposés à terre, plus trempés que morts de soif, Sancho se jeta à deux genoux, et les mains jointes, les yeux levés au ciel, il pria Dieu, dans une longue et dévote oraison, de le délivrer désormais des témérités et des entreprises de son seigneur.





En ce moment arrivèrent les pêcheurs, maîtres de la barque, que les roues du moulin avaient mise en pièces; la voyant brisée, ils sautèrent sur Sancho pour le déshabiller, et demandèrent à don Quichotte de payer le dégât. Celui-ci, avec un grand sang-froid, et comme si rien ne lui fût arrivé, dit aux meuniers et aux pêcheurs qu'il paierait très-volontiers la barque, sous la

condition qu'on lui remît, eu pleine liberté, la personne ou les personnes qui gémissaient opprimées dans ce château. « De quelles personnes et de quel château parles-tu, homme sans cervelle, demanda l'un des meuniers; veux-tu, par hasard, emmener les gens qui viennent moudre du blé dans ce moulin? — Suffit, dit à part soi don Quichotte ; ce serait prêcher dans le désert que de vouloir réduire cette canaille à faire quelque bien sur de simples prières. D'ailleurs, dans cette aventure, il a dû se rencontrer deux puissants enchanteurs, dont l'un empêche ce que l'autre projette. L'un m'a envoyé la barque, l'autre m'a fait faire le plongeon. Que Dieu y porte remède, car le monde n'est que machinations opposées les unes aux autres; je ne puis rien de plus. » Puis, élevant la voix et regardant les moulins, il continua de la sorte : « Amis, qui que vous soyez, qui êtes enfermés dans cette prison, pardonnez-moi: mon malheur et le vôtre veulent que je ne puisse vous tirer de votre angoisse; c'est sans doute à un autre chevalier que doit être réservée cette aventure. »

Après cela, il entra en arrangement avec les pêcheurs, et paya pour la barque cinquante réaux, que Sancho déboursa bien à contre-cœur, « Avec deux sauts de carpe comme celui-là dit-il, nous aurons jeté toute noire fortune au fond de l'eau. » Les pêcheurs et les meuniers considéraient, pleins de surprise, ces deux figures, si hors de l'usage commun. Ils ne pouvaient parvenir à comprendre ce que voulaient dire les questions de don Quichotte et les propos qu'il leur adressait. Les tenant tous deux pour fous, ils les laissèrent, et se retirèrent, les uns dans leur moulin, les autres dans leurs cabanes. Pour don Quichotte et Sancho, ils retournèrent à leurs bêtes, et restèrent bêtes comme devant ; et voilà la fin qu'eut l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXX.

De ce qui arriva à don Quichotte avec une belle chasseresse.



LE chevalier et l'écuyer rejoignirent leurs bêles, tristes, l'oreille basse et de mauvaise humeur, principalement Sancho, pour qui c'était toucher à son âme que de toucher à son argent, car il lui semblait que tout ce qu'il ôtait de la bourse, il se l'ôtait à lui-même de la prunelle des yeux. Finalement, sans se dire un mot, ils montèrent à cheval, et s'éloignèrent du célèbre fleuve, don Quichotte enseveli dans les pensées de ses amours, et Sancho dans celles de sa fortune à faire, qu'il voyait plus éloignée que jamais. Tout sot qu'il fût, il s'apercevait bien que, parmi les actions de son maître, la plupart n'étaient que des extravagances. Aussi cherchait-il une occasion de pouvoir, sans entrer en compte et en adieux avec son seigneur, décamper un beau jour et s'en retourner chez lui. Mais la fortune arrangea les choses bien au rebours de ce qu'il craignait.

Il arriva que le lendemain, au coucher du soleil, et au sortir d'un bois, don Quichotte jeta la vue sur une verte prairie, au bout de laquelle il aperçut du monde, et, s'étant approché fort près, il reconnut que c'étaient des chasseurs de haute volerie [499]. Il s'approcha encore davantage, et vit parmi eux une dame élégante, montée sur un palefroi ou haquenée d'une parfaite

blancheur, que paraient des harnais verts et une selle à pomme au d'argent. La dame était également habillée de vert, avec tant de bon goût et de richesse, qu'elle semblait être l'élégance en personne. Elle portait un faucon sur le poing gauche; ce qui fit comprendre à don Quichotte que c'était quelque grande dame, et qu'elle devait être la maîtresse de tous ces chasseurs, ce qui était vrai. Aussi, dit-il à Sancho : « Cours, mon fils Sancho, cours, et dis à cette dame du palefroi et du faucon que moi, le *chevalier des Lions,* je baise les mains de sa grande beauté, et que, si Sa Grandeur me le permet, j'irai les lui baiser moi-même, et la servir en tout ce que mes forces me permettent de faire, en tout ce que m'ordonnera Son Altesse. Et prends garde, Sancho, à ce que tu vas dire ; ne t'avise pas de coudre quelque proverbe de la façon dans ton ambassade. — Pardieu, vous avez trouvé le couseur ! répondit Sancho ; à quoi bon l'avis? Est-ce que c'est la première fois en cette vie que je porte des ambassades à de hautes et puissantes dames ! — Si ce n'est celle que tu as portée à madame Dulcinée du Toboso, reprit don Quichotte, je ne sache pas que tu en aies porté d'autres, au moins depuis que tu es à mon service. — C'est vrai, répondit Sancho, mais du bon payeur les gages sont tout prêts, et en maison fournie la nappe est bientôt mise. Car je sais un peu de tout, et suis un peu propre à tout. — Je le crois, Sancho, dit don Quichotte ; va donc, à la bonne heure, et que Dieu te conduise. »

Sancho partit comme un trait, mettant l'âne au grand trot, et arriva bientôt près de la belle chasseresse. Il descendit de son bât, se mit à deux genoux devant elle, et lui dit : « Belle et noble dame, ce chevalier qu'on aperçoit là bas, appelé le *chevalier des Lions*, est mon maître, et moi je suis son écuyer, qu'on appelle en sa maison Sancho Panza. Le susdit *chevalier des Lions,* qu'on appelait, il n'y a pas longtemps, le *chevalier de la Triste-Figure,* m'envoie demander à Votre Grandeur qu'elle daigne et veuille bien lui permettre que, sous votre bon plaisir et consentement, il vienne mettre en œuvre son désir, qui n'est autre, suivant ce qu'il dit et ce que je pense, que de servir votre haute fauconnerie et incomparable beauté. En lui donnant cette permission, votre seigneurie fera une chose qui tournera à son profit, tandis que mon maître en recevra grande faveur et grand contentement. — Assurément, bon écuyer, répondit la dame, vous avez rempli votre ambassade avec toutes les formalités qu'exigent de pareils messages. Levez-vous de terre, car il n'est pas juste que l'écuyer d'un aussi grand chevalier que celui de la *Triste Figure,* dont nous savons ici beaucoup

de nouvelles, reste sur ses genoux. Levez-vous, ami, et dites à votre seigneur qu'il soit le bienvenu, et que nous nous offrons à son service, le duc mon époux et moi, dans une maison de plaisance que nous avons près d'ici. »



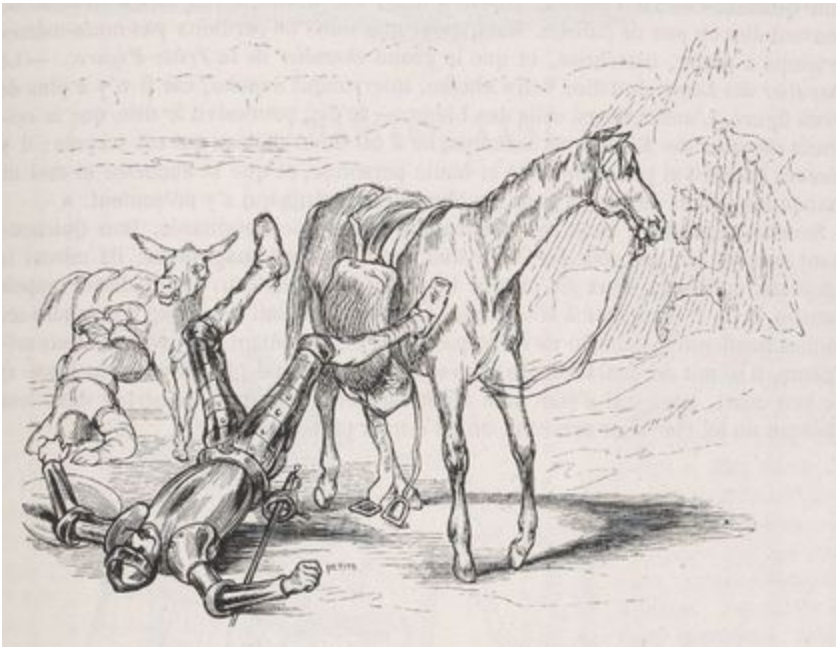
Sancho se releva, non moins surpris des attraits de la belle dame que de son excessive courtoisie, et surtout de lui avoir entendu dire qu'elle savait des nouvelles de son seigneur le *chevalier de la Triste-Figure,* qu'elle n'avait point appelé le *chevalier des Lions*, sans doute parce qu'il s'était donné trop récemment ce nom-là. « Dites-moi, frère écuyer, lui demanda la duchesse (dont on n'a jamais su que le titre, mais dont le nom est encore ignoré[500]), dites-moi n'est-ce pas de ce chevalier votre maître qu'il circule une histoire imprimée? N'est-ce pas lui qui s'appelle l'*ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche,* et n'a-t-il point pour dame de son âme une

certaine Dulcinée du Toboso? — C'est lui-même, madame, répondit Sancho, et ce sien écuyer, qui figure ou doit figurer dans cette histoire, qu'on appelle Sancho Panza, c'est moi, pour vous servir, à moins qu'on ne m'ait changé en nourrice, je veux dire qu'on ne m'ait changé à l'imprimerie. — Tout cela me réjouit fort, dit la duchesse. Allez, frère Panza, dites à votre seigneur qu'il soit le bienvenu dans mes terres, et qu'il ne pouvait rien m'arriver qui me donnât plus de satisfaction que sa présence. »

Avec une aussi agréable réponse, Sancho retourna plein de joie près de son maître, auquel il rapporta tout ce que lui avait dit la grande dame, dont il élevait au ciel, dans ses termes rustiques, la beauté merveilleuse, la grâce et la courtoisie. Don Quichotte se mit gaillardement en selle, s'affermit bien sur ses étriers, arrangea sa visière, donna de l'éperon à Rossinante, et, prenant un air dégagé, alla baiser les mains à la duchesse, laquelle avait fait appeler le duc son mari, et lui racontait, pendant que don Quichotte s'avançait à leur rencontre, l'ambassade qu'elle venait de recevoir. Tous deux avaient lu la première partie de cette histoire, et connaissaient par elle l'extravagante humeur de don Quichotte, Aussi l'attendaient-ils avec une extrême envie de le connaître, dans le dessein de se prêter à son humeur, d'abonder en tout ce qu'il leur dirait, enfin de le traiter en chevalier errant les jours qu'il passerait auprès d'eux, avec toutes les cérémonies usitées dans les livres de chevalerie, qu'ils avaient lus en grand nombre, car ils en étaient très-friands.

En ce moment parut don Quichotte, la visière haute, et, comme il fit mine de mettre pied à terre, Sancho se hâta d'aller lui tenir l'étrier. Mais il fut si mal chanceux qu'en descendant du grison il se prit un pied dans la corde du bât, de telle façon qu'il ne lui fut plus possible de s'en dépêtrer, et qu'il y resta pendu, ayant la bouche et la poitrine par terre. Don Quichotte, qui n'avait pas l'habitude de descendre de cheval sans qu'on lui tint l'étrier, pensant que Sancho était déjà venu le lui prendre, se jeta bas de tout le poids de son corps, emportant avec lui la selle de Rossinante qui sans doute était mal sanglé ; si bien que la selle et lui tombèrent ensemble par terre, non sans grande honte de sa part, et mille malédictions qu'il donnait entre ses dents au pauvre Sancho qui avait encore le pied dans l'entrave. Le duc envoya ses chasseurs au secours du chevalier et de l'écuyer. Ceux-ci relevèrent don Quichotte, qui, tout maltraité de sa chute, clopinant et comme il put, alla s'agenouiller devant leurs seigneuries ; mais le duc ne

voulut pas y consentir; au contraire, il descendit aussi de cheval, et fut embrasser don Quichotte. « Je regrette, lui dit-il, seigneur *chevalier de la Triste-Figure,* que la première visite que fasse Votre Grâce sur mes terres soit aussi désagréable qu'on vient de le voir; mais des négligences d'écuyer sont souvent causes de pires événements. — Celui qui me procure l'honneur de vous voir, ô valeureux prince, répondit don Quichotte, ne peut en aucun cas être désagréable, quand même ma chute n'aurait fini qu'au fond des abîmes, car la gloire de vous avoir vu aurait suffi pour m'en tirer. Mon écuyer, maudit soit-il de Dieu ! sait mieux délier la langue pour dire des malices, que lier et sangler une selle pour qu'elle tienne bon. Mais, de quelque manière que je me trouve, tombé ou relevé, à pied ou à cheval, je serai toujours à votre service et à celui de madame votre digne compagne, digne souveraine de la beauté et princesse universelle de la courtoisie. — Doucement, doucement, mon seigneur don Quichotte, dit le duc ; là où règne madame doña Dulcinée du Toboso, il n'est pas juste de louer d'autres attraits »



En ce moment Sancho s'était débarrassé du lacet, et, se trouvant près de là, il prit la parole avant que son maître répondit : « On ne peut nier, dit-il, que madame Dulcinée du Toboso ne soit extrêmement belle, et j'en jurerais par serment, mais où l'on y pense le moins saute le lièvre, et j'ai ouï dire que ce qu'on appelle la nature est comme un potier qui fait des vases de

terre. Celui qui fait un beau vase peut bien en faire deux, trois et cent. Si je dis cela, c'est qu'en bonne foi de Dieu, madame la duchesse n'a rien à envier à notre maîtresse madame Dulcinée du Toboso. » Don Quichotte, se tournant alors vers la duchesse, lui dit : « Il faut que Votre Grandeur s'imagine que jamais au monde chevalier errant n'eut un écuyer plus grand parleur et plus agréable plaisant que le mien ; et il prouvera la vérité de ce que je dis, si Votre Haute Excellence veut bien me garder quelques jours à son service. » La duchesse répondit : « De ce que le bon Sancho soit plaisant, je l'en estime davantage, car c'est signe qu'il est spirituel. Les bons mots, les saillies, le fin badinage, ne sont point, comme Votre Grâce le sait parfaitement, seigneur don Quichotte, le partage des esprits lourds et grossiers; et puisque le bon Sancho est rieur et plaisant, je le tiens désormais pour homme d'esprit. — Et bavard, ajouta don Quichotte. — Tant mieux, reprit le duc, car beaucoup de bons mots ne se peuvent dire en peu de paroles. Mais, pour que nous ne perdions pas nous-mêmes le temps à parler, marchons, et que le grand *chevalier de la Triste- Figure...* — Le *chevalier des Lions*, doit dire Votre Altesse, interrompit Sancho, car il n'y a plus de triste figure. L'enseigne est celle des Lions. — Je dis, poursuivit le duc, que le seigneur *chevalier des Lions* nous raccompagne à un mien château qui est ici près, il y recevra l'accueil si justement dû à si haute personne, et que la duchesse et moi ne manquons jamais de faire à tous les chevaliers errants qui s'y présentent. »

Sancho, cependant, avait relevé et sanglé la selle de Rossinante. Don Quichotte étant remonté sur son coursier, et le duc sur un cheval magnifique, ils mirent la duchesse entre eux deux et prirent le chemin du château. La duchesse appela Sancho et le fit marcher à côté d'elle, car elle s'amusait beaucoup d'entendre ses saillies bouffonnes. Sancho ne se fit pas prier, et, se mêlant à travers les trois seigneurs, il se mit de quart dans la conversation, au grand plaisir de la duchesse et de son mari, pour qui c'était une véritable bonne fortune d'héberger dans leur château un tel chevalier errant et un tel écuyer parlant.



CHAPITRE XXXI.

Qui traite d’une foule de grandes choses.



SANCHO ne se sentait pas d’aise de se voir ainsi en privauté avec la duchesse, se figurant qu’il allait trouver dans son château ce qu’il avait déjà trouvé chez don Diégo et chez Basile; et toujours enclinaux douceurs d’une bonne vie, il prenait par les cheveux, chaque fois qu’elle s’offrait, l’occasion de faire bombance. L’histoire raconte qu’avant qu’ils arrivassent au château ou maison de plaisance, le duc prit les devants, et donna des ordres à tous ses domestiques sur la manière dont ils devaient traiter don Quichotte. Dès que celui-ci parut avec la duchesse aux portes du château, deux laquais ou palefreniers en sortirent, couverts jusqu’aux pieds d’espèces de robes de chambre en satin cramoisi, lesquels, ayant pris don Quichotte entre leurs bras, l’enlevèrent de la selle, et lui dirent : « Que Votre Grandeur aille maintenant descendre de son palefroi madame la duchesse. » Don Quichotte obéit ; mais après force

compliments et cérémonies, après force prières et refus, la duchesse l'emporta dans sa résistance. Elle ne voulut descendre du palefroi que dans les bras du duc, disant qu'elle ne se trouvait pas digne de charger un si grand chevalier d'un si inutile fardeau. Enfin, le duc vint lui faire mettre pied à terre, et quand ils entrèrent tous dans une vaste cour d'honneur, deux jolies damoiselles s'approchèrent, et jetèrent sur les épaules de don Quichotte un long manteau de fine écarlate. Aussitôt toutes les galeries de la cour se couronnèrent des valets de la maison, qui disaient à grands cris : « Bienvenu soit la fleur et la crème des chevaliers errants! » et qui versaient à l'envi des flacons d'eau de senteur sur don Quichotte et ses illustres hôtes. Tout cela ravissait don Quichotte, et ce jour fut le premier de sa vie où il se crut et se reconnut chevalier errant véritable et non fantastique, en se voyant traiter de la même manière qu'il avait lu qu'on traitait les chevaliers errants dans les siècles passés.

Sancho, laissant là le grison, s'était cousu aux jupons de la duchesse ; et il entra avec elle dans le château. Mais bientôt, se sentant un remords de conscience de laisser son âne tout seul, il s'approcha d'une vénérable duègne, qui était venue avec d'autres recevoir la duchesse, et lui dit à voix basse : « Madame Gonzalez, ou comme on appelle Votre Grâce... — Je m'appelle dona Rodriguez de Grijalva[501], répondit la duègne : qu'y a-t-il pour votre service, frère? — Je voudrais , répliqua Sancho, que Votre Grâce me fit celle de sortir devant la porte du château, où vous trouverez un âne qui est à moi. Ensuite Votre Grâce aura la bonté de le faire mettre ou de le mettre elle-même dans l'écurie, car le pauvre petit est un peu timide, et s'il se voit seul, il ne saura plus que devenir. —



Si le maître est aussi galant homme que le valet, repartit la duègne, nous avons fait là une belle trouvaille. Allez, frère, à la malheure pour vous et pour qui vous amène, et chargez-vous de votre âne ; nous autres duègnes de cette maison ne sommes pas faites à semblables besognes. — Eh bien, en vérité, répondit Sancho, j'ai oui dire à mon seigneur, qui est au fait des histoires, lorsqu'il racontait celle de Lancelot, quand il vint de Bretagne, que les dames prenaient soin de lui et les duègnes de son bidet [502], et certes. pour ce qui est de mon âne, je ne le troquerais pas contre le bidet du seigneur Lancelot. — Frère, répliqua la duègne, si vous êtes bouffon de votre métier, gardez vos bons mots pour une autre occasion ; attendez qu'ils semblent tels et qu'on vous les paie, car de moi vous ne tirerez rien qu'une figue.



— Elle sera du moins bien mûre, repartit Sancho, pour peu qu'en fait d'années elle gagne le point sur Votre Grâce. — Fils de coquine ! s'écria la duègne, tout enflammée de colère, si je suis vieille ou non, c'est à Dieu que j'en rendrai compte, et non pas à vous, rustre, manant, mangeur d'ail! » Cela fut dit d'une voix si haute que la duchesse l'entendit ; elle tourna la tête, et, voyant la duègne tout agitée avec les yeux rouges de fureur, elle lui demanda contre qui elle en avait. « J'en ai, répondit la duègne, contre ce brave homme qui m'a demandé très-instamment d'aller mettre à l'écurie un sien âne qui est à la porte du château, me citant pour exemple que cela s'était fait je ne sais où, que des dames pansaient un certain Lancelot et des duègnes son bidet ; puis, pour finir et par-dessus le marché, il m'a appelée vieille. — Oh ! voilà ce que j'aurais pris pour affront, s'écria la duchesse, plus que tout ce qu'on aurait pu me dire; » et, se tournant vers Sancho : « Prenez garde, ami Sancho, lui dit-elle, que dona Rodriguez est encore toute jeune, et que ses longues coiffes que vous lui voyez, elle les porte plutôt à cause de l'autorité de sa charge et de l'usage qui le veut ainsi, qu'à cause des années. — Qu'il ne m'en reste pas une à vivre, répondit Sancho, si je l'ai dit dans cette intention; oh ! non; si j'ai parlé de la sorte, c'est que ma tendresse est si grande pour mon âne, que je ne croyais pas pouvoir le recommander à une personne plus charitable que madame dona Rodriguez. » Don Quichotte, qui entendait tout cela, ne put s'empêcher de dire : « Sont-ce là, Sancho, des sujets de conversation pour un lieu tel que celui-ci?

— Seigneur, répondit Sancho, chacun parle de la nécessité où il se trouve quand il la sent. Ici je me suis souvenu du grison, et ici j'ai parlé de lui ; et si je m'en fusse souvenu à l'écurie, c'est là que j'en aurais parlé. — Sancho est dans le vrai et le certain, ajouta le duc, et je ne vois rien à lui reprocher. Quant au grison, il aura sa ration à bouche que veux-tu, et que Sancho perde tout souci; on traitera son âne comme lui-même.»

Au milieu de ces propos, qui divertissaient tout le monde, hors don Quichotte, on arriva aux appartements du haut, et l'on fit entrer don Quichotte dans une salle ornée de riches tentures d'or et de brocart. Six demoiselles vinrent le désarmer et lui servir de pages, toutes bien averties par le duc et la duchesse de ce qu'elles devaient faire, et bien instruites sur la manière dont il fallait traiter don Quichotte, pour qu'il s'imaginàt et reconnût qu'on le traitait en chevalier errant.

Une fois désarmé, don Quichotte resta avec ses étroits hauts-de-chausses et son pourpoint de chamois, sec, maigre, allongé, avec les màchoires serrées et les joues si creuses qu'elles se baisaient l'une l'autre dans la bouche : figure telle que, si les demoiselles qui le servaient n'eussent pas eu grand soin de retenir leur gaieté, suivant les ordres exprès qu'elles en avaient reçus de leurs seigneurs, elles seraient mortes de rire. Elles le prièrent de se laisser déshabiller pour qu'on lui passât une chemise, mais il ne voulut jamais y consentir, disant que la décence ne seyait pas moins que la valeur aux chevaliers errants. Toutefois il demanda qu'on donnàt la chemise à Sancho, et, s'étant enfermé avec lui dans une chambre où se trouvait un lit magnifique, il se déshabilla, et passa la chemise. Dès qu'il se vit seul avec Sancho: « Dis-moi, lui dit-il, bouffon nouveau et imbécile de vieille date, trouves-tu bien d'outrager et de déshonorer une duègne aussi vénérable, aussi digne de respect que l'est celle-là? Était--ce bien le moment de te souvenir du grison? Ou sont-ce des seigneurs capables de laisser manquer les bêtes, quand ils traitent les maîtres avec tant de magnificence? Au nom de Dieu, Sancho, corrige-toi, et ne montre pas la corde à ce point qu'on vienne à s'apercevoir que tu n'es tissu que d'une toile rude et grossière. Prends donc garde, pêcheur endurci, que le seigneur est tenu d'autant plus en estime qu'il a des serviteurs plus honorables et mieux nés, et qu'un des plus grands avantages qu'ont les princes sur les autres hommes, c'est d'avoir à leur service des gens qui valent autant qu'eux. N'aperçois-tu point, esprit étroit et désespérant, qu'en voyant que tu es un rustre grossier ou un méchant diseur de balivernes, on pensera que je

suis quelque hobereau de colombier, ou quelque chevalier d'industrie? Non, non, ami Sancho; fuis ces écueils, fuis ces dangers; celui qui se fait beau parleur et mauvais plaisant trébuche au premier choc, et tombe au rôle de misérable bouffon. Retiens la langue, épluche et rumine tes paroles avant qu'elles te sortent de la bouche, et fais attention que nous sommes arrivés en lieu tel, qu'avec l'aide de Dieu et la valeur de mon bras, nous devons en sortir avantagés, comme on dit, du tiers et du quart en renommée et en fortune. »

Sancho promit très-sincèrement à son maître de se coudre la bouche, ou de se mordre la langue plutôt que de dire un mot qui ne fût pas à propos et mûrement considéré comme il le lui ordonnait. « Vous pouvez, ajouta-t-il, perdre à cet égard tout souci; ce ne sera jamais par moi qu'on découvrira qui nous sommes. » Don Quichotte, cependant, acheva de s'habiller; il mit son baudrier et son épée, jeta sur ses épaules le manteau d'écarlate, ajusta sur sa tête une *montera* de satin vert que lui avaient donnée les demoiselles, et, paré de ce costume, il entra dans la grande salle, où il trouva les mêmes demoiselles rangées sur deux files, autant d'un côté que de l'autre, et toutes portant des flacons d'eau de senteur, qu'elles lui versèrent sur les mains avec force révérences et cérémonies. Bientôt arrivèrent douze pages, ayant à leur tête le maître d'hôtel, pour le conduire à la table, où l'attendaient les maîtres du logis. Ils le prirent au milieu d'eux, et le menèrent, pleine de pompe et de majesté, dans une autre salle, où l'on avait dressé une table somptueuse, avec quatre couverts seulement. Le duc et la duchesse s'avancèrent jusqu'à la porte de la salle pour le recevoir; ils étaient accompagnés d'un grave ecclésiastique, de ceux qui gouvernent les maisons des grands seigneurs; de ceux qui, n'étant pas nés grands seigneurs, ne sauraient apprendre à ceux qui le sont comment ils doivent l'être; de ceux qui veulent que la grandeur des grands se mesure à la petitesse de leur esprit ; de ceux enfin qui, voulant instruire ceux qu'ils gouvernent à réduire leurs libéralités, les font paraître mesquins et misérable,[503] . De ces gens-là sans doute était le grave religieux qui vint avec le duc et la duchesse à la rencontre de don Quichotte. Ils se firent mille courtoisies mutuelles, et finalement, ayant placé don Quichotte entre eux, ils allèrent s'asseoir à la table. Le duc offrit le haut bout à don Quichotte, et, bien que celui-ci le refusât d'abord, les instances du duc furent telles qu'il dut à la fin l'accepter. L'ecclésiastique s'assit en face du chevalier, le duc et la duchesse aux deux côtés de la table. A tout cela Sancho se trouvait présent, stupéfait,

ébahi des honneurs que ces princes rendaient à son maître. Quand il vit les cérémonies et les prières qu'adressait le duc à don Quichotte pour le faire asseoir au haut bout de la table, il prit la parole: « Si Vos Grâces, dit-il, veulent bien m'en donner la permission, je leur conterai une histoire qui est arrivée dans mon village à propos de places à table. »



A peine Sancho eut-il ainsi parlé, que don Quichotte trembla de tout son corps, persuadé qu'il allait dire quelque sottise. Sancho le regarda, le comprit, et lui dit : « Ne craignez pas que je m'oublie, mon seigneur, ni que je dise une chose qui ne vienne pas juste à point. Je n'ai pas encore perdu la mémoire des conseils que Votre Grâce me donnait tout à l'heure sur ce qui est de parler peu ou prou, bien ou mal. — Je ne me souviens de rien, Sancho, répondit don Quichotte ; dis ce que tu voudras, pourvu que tu le dises vite. — Ce que je veux dire, reprit Sancho, est si bien la vérité pure, que mon seigneur don Quichotte ici présent ne me laissera pas mentir. — Que m'importe? répliqua don Quichotte ; mens, Sancho, tant qu'il le plaira, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai; seulement prends garde à ce que tu vas dire. — J'y ai si bien pris garde et si bien regardé, repartit Sancho, qu'on peut dire cette fois que celui qui sonne les cloches est en sûreté ; et c'est ce qu'on va voir à l'œuvre. — Il me semble, interrompit don Quichotte, que vos seigneuries feraient bien de faire chasser d'ici cet imbécile, qui dira mille stupidités. — Par la vie duc, dit la duchesse, Sancho

ne me quittera pas d'un pas. Je l'aime beaucoup, car je sais qu'il est très-spirituel. — Spirituels soient aussi les jours de votre sainteté! s'écria Sancho, pour la bonne estime que vous faites de moi, bien que je n'en sois pas digne. Mais voici le conte que je veux conter : Un jour, il arriva qu'un hidalgo de mon village, très-riche et de grande qualité, car il descendait des Alamos de Medina-del-Campo, lequel avait épousé dona Mencia de Quinonès, fille de don Alonzo de Maranon, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, qui se noya à l'île de la Herradura [504] pour qui s'éleva cette grande querelle qu'il y eut, il y a quelques années, dans notre village, où se trouva, si je ne me trompe, mon seigneur don Quichotte, et où fut blessé Tomasillo le garnement, fils de Balbastro le maréchal..... N'est-ce pas vrai, tout cela, seigneur notre maître? dites-le, par votre vie, afin que ces seigneurs ne me prennent pas pour quelque menteur bavard. — Jusqu'à présent, dit l'ecclésiastique, je vous tiendrai plutôt pour bavard que pour menteur; plus tard, je ne sais trop ce que je penserai de vous. — Tu prends tant de gens à témoin, Sancho, répondit don Quichotte, et tu cites tant d'enseignes, que je ne puis m'empêcher de convenir que tu dis sans doute la vérité. Mais continue et abrége l'histoire, car tu prends le chemin de ne pas finir en deux jours. — Qu'il n'abrége pas, s'écria la duchesse, s'il vent me faire plaisir, mais qu'il conte son histoire comme il la sait, dût-il ne pas finir de six jours, car s'il en met autant à la conter, ce seront les meilleurs que j'aurai passés de ma vie. — Je dis donc, mes bons seigneurs, continua Sancho, que cet hidalgo, que je connais comme mes mains, puisqu'il n'y a pas de ma maison à la sienne une portée de mousquet, invita à dîner un laboureur pauvre, mais honnête. — Au fait, frère, au fait, s'écria le religieux, vous prenez la route de ne pas arriver au bout de votre histoire d'ici à l'autre monde. — J'y arriverai bien à mi-chemin, s'il plaît à Dieu, répondit Sancho. Je dis donc que ce laboureur étant arrivé chez cet hidalgo qui l'avait invité, que Dieu veuille avoir recueilli son âme, car il est mort à présent, et à telles enseignes qu'il fit, dit-on, une vraie mort d'ange; mais je ne m'y trouvai pas présent, car alors j'avais été faire la moisson à Temblèque. — Par votre vie, frère, s'écria de nouveau le religieux, revenez vite de Temblèque, et, sans enterrer votre hidalgo, si vous ne voulez nous enterrer aussi, dépêchez votre histoire. — Le cas est, reprit Sancho, qu'étant tous deux sur le point de se mettre à table..., il me semble que je les vois à présent mieux que jamais... » Le duc et la duchesse prenaient grand plaisir au déplaisir que montrait le bon religieux des pauses et des interruptions

que mettait Sancho à conter son histoire, et don Quichotte se consumait dans une rage concentrée. « Je dis donc, reprit Sancho, qu'étant tous deux, comme je l'ai dit, prêts à s'attabler, le laboureur s'opiniâtrait à ce que l'hidalgo prit le haut de la table, et l'hidalgo s'opiniâtrait également à ce que le laboureur le prît, disant qu'il fallait faire chez lui ce qu'il ordonnait. Mais le laboureur, qui se piquait d'être courtois et bien élevé, ne voulut jamais y consentir, jusqu'à ce qu'enfin l'hidalgo, impatienté, lui mettant les deux mains sur les épaules, le fit asseoir par force, en lui disant: « Asseyez-vous, lourdaud, quelque part que je me place je tiendrai toujours le haut bout. » Voilà mon histoire, et je crois, en vérité, qu'elle ne vient pas si mal à propos. »

Don Quichotte rougit, pâlit, prit toutes sortes de couleurs, qui, sur son teint brun, semblaient lui jasper le visage. Le duc et la duchesse continrent leur envie de rire, pour que don Quichotte n'achevât point d'éclater, car ils avaient compris la malice de Sancho; et, pour changer d'entretien, afin que Sancho ne se lançât point dans d'autres sottises, la duchesse demanda à don Quichotte quelles nouvelles il avait de madame Dulcinée, et s'il lui avait envoyé ces jours passés quelque présent de géants ou de malandrins [505], car il ne pouvait manquer d'en avoir vaincu plusieurs. « Madame, répondit don Quichotte, mes disgrâces, bien qu'elles aient eu un commencement, n'auront jamais de fin. Des géants, j'en ai vaincu, des félons et des malandrins, je lui en ai envoyé; mais où pouvaient-ils la trouver, puisqu'elle est enchantée et changée en la plus laide paysanne qui se puisse imaginer ? — Je n'y comprends rien, interrompit Sancho Panza; à moi elle me sembla la plus belle créature du monde. Au moins, pour la légèreté et la cabriole, je sais bien qu'elle en revendrait à un danseur de corde. En bonne foi de Dieu, madame la duchesse, elle vous saute de terre sur une bourrique, comme le ferait un chat. — L'avez-vous vue enchantée, Sancho ? demanda le duc. — Comment, si je l'ai vue! répondit Sancho, et qui diable, si ce n'est moi, a donné le premier dans l'histoire de l'enchantement ? elle est, pardieu, aussi enchantée que mon père. »

L'ecclésiastique, qui entendait parler de géants, de malandrins, d'enchantements, finit par se douter que ce nouveau venu pourrait bien être ce don Quichotte de la Manche dont le duc lisait habituellement l'histoire, chose qu'il lui avait plusieurs fois reprochée, disant qu'il était extravagant de lire de telles extravagances. Quand il se fut assuré que ce qu'il soupçonnait était la vérité, il se tourna, plein de colère vers le duc : « Votre

Excellence, monseigneur, lui dit-il, aura un jour à rendre compte à Notre-Seigneur de ce que fait ce pauvre homme. Ce don Quichotte, ou don Nigaud, ou comme il s'appelle, ne doit pas être, à ce que j'imagine, aussi fou que Votre Excellence veut qu'il le soit, en lui fournissant des occasions de lâcher la bride à ses impertinences et à ses lubies. » Puis, adressant la parole à don Quichotte, il ajouta : « Et vous, tête à l'envers, qui vous a fourré dans la cervelle que vous êtes chevalier errant, que vous vainquez des géants et arrêtez des malandrins? allez, et que Dieu vous conduise; retournez à votre maison, élevez vos enfants, si vous en avez, prenez soin de votre bien, et cessez de courir le monde comme un vagabond, bayant aux corneilles, et prêtant à rire à tous ceux qui vous connaissent et ne vous connaissent pas. Où diable avez-vous donc trouvé qu'il y eût ou qu'il y ait à cette heure des chevaliers errants? Où donc y a-t-il des géants en Espagne, ou des malandrins dans la Manche? Où donc y a-t-il des Dulcinées enchantées, et tout ce ramas de simplicités qu'on raconte de vous? »



Don Quichotte avait écouté dans une silencieuse attention les propos de ce vénérable personnage. Mais voyant qu'enfin il se taisait, sans respect pour ses illustres hôtes, l'air menaçant et le visage enflammé de colère, il se

leva tout debout, et s’écria... Mais cette réponse mérite bien un chapitre à part.

CHAPITRE XXXII.

De la réponse que fit don Quichotte à son censeur, ainsi que d'autres graves et gracieux événements.



S'ÉTANT donc levé tout debout, el tremblant des pieds à la tête comme un épileptique, don Quichotte s'écria d'une voix émue et précipitée : « Le lieu où je suis, la présence des personnages devant qui je me trouve, le respect que j'eus et que j'aurai toujours pour le caractère dont Votre Grâce est revêtue enchaînent les mains à mon juste ressentiment. Ainsi donc, pour ce que je viens de dire, et pour savoir ce que tout le monde sait, que les armes des gens de robe sont les mêmes que celles de la femme, c'est-à-dire, la langue, j'entrerai avec la mienne en combat égal avec Votre Grâce, de qui l'on devait attendre plutôt de bons conseils que des reproches infamants. Les remontrances saintes et bien intentionnées exigent d'autres circonstances, et demandent d'autres formes. Du moins, me reprendre ainsi en public, et avec tant d'aigreur, cela

passe toutes les bornes de la juste réprimande, qui sied mieux s'appuyant sur la douceur que sur l'âpreté; et ce n'est pas bien, n'ayant aucune connaissance du péché que l'on censure, d'appeler le pêcheur, sans plus do façon, extravagant et imbécile. Mais, dites-moi, pour laquelle des extravagances que vous m'avez vu faire me blâmez-vous, me condamnez-vous, me renvoyez-vous gouverner ma maison, et prendre soin de ma femme et de mes enfants, sans savoir si j'ai des enfants et une femme? N'y a-t-il autre chose à faire. que de s'introduire à tort et à travers dans les maisons d'autrui pour en gouverner les maîtres? et faut-il, quand on s'est élevé dans l'étroite enceinte de quelque pensionnat, sans avoir jamais vu plus de monde que n'en peuvent contenir vingt ou trente lieues de district, se mêler d'emblée de donner des lois à la chevalerie et de juger les chevaliers errants? Est-ce, par hasard, une vaine occupation; est-ce un temps mal employé que celui que l'on consacre à courir le monde, non point pour en chercher les douceurs, mais bien les épines, au travers desquelles les gens de bien montent s'asseoir à l'immortalité? Si j'étais tenu pour imbécile par les gentilshommes, par les gens magnifiques, généreux, de haute naissance, ah ! j'en ressentirais un irréparable affront; mais que des pédants, qui n'ont jamais foulé les routes de la chevalerie, me tiennent pour insensé, je m'en ris comme d'une obole. Chevalier je suis, et chevalier je mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition ; d'autres, celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse; et quelques-uns enfin, celui de la religion sincère. Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante; méprisant, pour exercer cette profession, la fortune, mais non point l'honneur, j'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences, vaincu des géants, affronté des monstres et des fantômes. Je suis amoureux, uniquement parce qu'il est indispensable que les chevaliers errants le soient; et l'étant, je ne suis pas des amoureux déréglés, mais des amoureux continents et platoniques. Mes intentions sont toujours dirigées à bonne fin, c'est-à-dire, à faire du bien à tous, à ne faire du mal à personne. Si celui qui pense ainsi, qui agit ainsi, qui s'efforce de mettre tout. cela en pratique, mérite qu'on l'appelle nigaud, je m'en rapporte à Vos Grandeurs, excellents duc et duchesse. »

« Bien, pardieu, bien! s'écria Sancho. Ne dites rien de plus pour votre défense, mon seigneur et maître; car il n'y a rien de plus à dire, rien de plus à penser, rien de plus à soutenir dans le monde. D'ailleurs, puisque ce

seigneur a nié, comme il l'a fait, qu'il y ait eu et qu'il y ait des chevaliers errants, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ne sache pas un mot des choses qu'il a dites? — Seriez-vous par hasard, frère, demanda l'ecclésiastique, ce Sancho Panza dont on parle, à qui votre maître a promis une île? — Oui, certes, je le suis, répondit Sancho ; je suis qui la mérite aussi bien que tout autre. Je suis de ceux-là : « Réunis-toi aux bons, et tu deviendras l'un d'eux, et de ceux-là aussi : « Non avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. » et de ceux-là encore : « Qui s'attache à bon arbre en reçoit bonne ombre. » Je me suis attaché à bon maître, et il y a bien des mois que je vais en sa compagnie, et je deviendrai un autre lui-même, avec la permission de Dieu. Vive lui et vive moi? car ni les empires ne lui manqueront à commander, ni à moi les îles à gouverner. — Non, assurément, ami Sancho, s'écria le duc; et moi, au nom du seigneur don Quichotte, je vous donne le gouvernement d'une île que j'ai vacante à présent, et non de médiocre qualité. — Va te mettre à genoux, dit don Quichotte, et baise les pieds à Son Excellence pour la grâce qu'elle te fait. »

Sancho s'empressa d'obéir. A cette vue, l'ecclésiastique se leva de table, plein de dépit et de colère. « Par l'habit que je porte, s'écria-t-il, je dirais volontiers que Votre Excellence est aussi insensée que ces pêcheurs. Comment ne seraient-ils pas fous, quand les sages canonisent leurs folies? Que Votre Excellence reste avec eux; tant qu'ils seront dans cette maison, je me tiendrai dans la mienne, et me dispenserai de reprendre ce que je ne puis corriger. » Là-dessus, il s'en alla, sans dire ni manger davantage, et sans qu'aucune prière pût le retenir. Il est vrai que le duc ne le pressa pas beaucoup, empêché qu'il était par l'envie de rire que lui avait causée son impertinente colère.

Quand il eut ri tout à son aise, il dit à don Quichotte : « Votre Grâce, seigneur chevalier des Lions, a répondu si hautement, si victorieusement, qu'il ne vous reste rien à relever dans cette injure, qui paraît un affront, mais ne l'est en aucune manière; car, de même que les femmes ne peuvent outrager, les ecclésiastiques, comme Votre Grâce le sait bien, ne le peuvent pas davantage. — Cela est vrai, répondit don Quichotte, et la cause en est que celui qui ne peut être outragé ne peut outrager personne. Les femmes, les enfants, les prêtres, ne pouvant se défendre même s'il sont offensés, ne peuvent recevoir d'outrage. Entre l'affront et l'offense, il y a, en effet, cette différence-ci, comme Votre Excellence le sait. mieux que moi : l'affront vient de la part de celui qui peut le faire, le fait et le soutient; l'offense peut

venir de la part de quiconque, sans causer d'affront. Par exemple : Quelqu'un est dans la rue, ne songeant à rien ; dix hommes viennent à main armée et lui donnent des coups de bâton; il met l'épée à la main, et fait son devoir; mais la multitude des ennemis l'empêche de remplir son intention, qui est de se venger. Celui-là a reçu une offense, mais pas un affront. Un autre exemple confirmera cette vérité. Quelqu'un tourne le dos; un autre arrive par derrière, et le frappe avec un bâton, mais après l'avoir frappé, il se sauve sans l'attendre, et l'autre le poursuit sans pouvoir l'atteindre. Celui qui a reçu les coups de bâton a reçu une offense, mais non pas un affront, qui, pour être tel, doit être soutenu. Si celui qui a donné les coups, même à la dérobée, eût mis l'épée à la main, et fût resté de pied ferme, faisant tête à son ennemi, le battu serait resté avec une offense et un affront tout à la fois : avec une offense, parce qu'on l'aurait frappé par trahison : avec un auront, parce que celui qui l'a frappé aurait soutenu ce qu'il avait fait, sans tourner le dos et de pied ferme. Ainsi, suivant les lois du maudit duel, j'ai pu recevoir une offense, mais non pas un affront. En effet, ni les enfants, ni les femmes, ne ressentent un outrage ; ils ne peuvent pas fuir, et n'ont aucune raison d'attendre. Il en est de même des ministres de la sainte religion, parce que ces trois espèces de personnes manquent d'armes offensives et défensives. Ainsi, bien qu'ils soient, par droit naturel, obligés de se défendre, ils ne le sont jamais d'offenser personne. Or donc, bien que j'aie dit tout à l'heure que je pouvais avoir été offensé, je dis maintenant que je n'ai pu l'être en aucune façon; car, qui ne peut recevoir d'affront, peut encore moins en faire. Par toutes ces raisons je ne dois pas ressentir, et ne ressens pas, en effet, ceux que j'ai reçus de ce brave homme. Seulement, j'aurais voulu qu'il attendît un peu, pour que je lui fisse comprendre l'erreur où il est en pensant et disant qu'il n'y a point eu, et qu'il n'y a point de chevaliers errants en ce monde. Si Amadis ou quelque rejeton de son infinie progéniture eût entendu ce blasphème, je crois que Sa Révérence s'en fût mal trouvée. — Oh! je le jure, moi, s'écria Sancho; ils vous lui eussent appliqué un fendant qui l'aurait ouvert de haut en bas, comme une grenade ou comme un melon bien mûr. C'étaient des gens, ma foi, à souffrir ainsi qu'on leur marchât sur le pied ! Par le signe de la croix, je suis sûr que si Renaud de Montauban eût entendu le pauvre petit homme tenir ces propos-là, il lui aurait appliqué un tel horion sur la bouche, que l'autre n'en aurait pas parlé de trois ans. Sinon qu'il se joue avec eux, et il verra s'il se tire de leurs mains. » La duchesse mourait de rire en écoutant parler Sancho; et,

dans son opinion, elle le tenait pour plus plaisant et plus fou que son maître; et bien des gens dans ce temps-là furent du même avis.

Finalement, don Quichotte se calma, et le repas finit paisiblement. Au moment de desservir, quatre demoiselles entrèrent, l'une portant un bassin d'argent, la seconde une aiguière du même métal, la troisième deux riches et blanches serviettes sur l'épaule, et la quatrième ayant les bras nus jusqu'au coude, et dans ses blanches mains (car elles ne pouvaient manquer d'être blanches), une boule de savon napolitain. La première s'approcha, et, d'un air dégagé, vint enchâsser le bassin sous le menton de don Quichotte, lequel, sans dire un mot, mais étonné d'une semblable cérémonie, crut que c'était l'usage du pays, au lieu de laver les mains, de laver la barbe. Il tendit donc la sienne aussi loin qu'il put, et la demoiselle à l'aiguière commençant à verser de l'eau, la demoiselle au savon lui frotta la barbe à tour de bras, couvrant de flocons de neige (car l'écume de savon n'était pas moins blanche), non-seulement le menton, mais tout le visage et jusqu'aux yeux de l'obéissant chevalier, tellement qu'il fut contraint de les fermer bien vite. Le duc et la duchesse, qui n'étaient prévenus de rien, attendaient avec curiosité comment finirait une si étrange lessive. Quand la demoiselle barbière eut noyé le patient sous un pied d'écume, elle feignit de manquer d'eau, et envoya la demoiselle de l'aiguière en chercher, priant le seigneur don Quichotte d'attendre un moment. L'autre obéit, et don Quichotte resta, cependant, avec la figure la plus bizarre et la plus faite pour rire qui se puisse imaginer. Tous les assistants, et ils étaient nombreux, avaient les regards fixés sur lui ; et, comme ils le voyaient avec un cou d'une aune, plus que médiocrement noir, les yeux fermés et la barbe pleine de savon, ce fut un prodige qu'ils eussent assez de retenue pour ne pas éclater de rire. Les demoiselles de la plaisanterie tenaient les yeux baissés, sans oser regarder leurs seigneurs. Ceux-ci étouffaient de colère et de rire, et ils ne savaient lequel faire, ou châtier l'audace des jeunes filles, ou les récompenser pour le plaisir qu'ils prenaient à voir don Quichotte en cet état.

Finalement, la demoiselle à l'aiguière revint, et l'on acheva de bien laver don Quichotte; puis, celle qui portait, les serviettes l'essuya et le sécha très-posément; et toutes quatre, faisant ensemble une grande et profonde révérence, allaient se retirer; mais le duc, pour que don Quichotte n'aperçût point qu'on lui jouait pièce, appela la demoiselle au bassin : « Venez, lui dit-il, et lavez-moi ; mais prenez garde que l'eau ne vous manque point. » La jeune fille, aussi avisée que diligente, s'empressa de mettre le bassin au

duc comme à don Quichotte, et toutes quatre s'étant hâtées de le bien laver, savonner, essuyer et sécher, elles firent leurs révérences et s'en allèrent. On sut ensuite que le duc avait juré que, si elles ne l'eussent pas échaudé comme don Quichotte, il aurait châtié leur effronterie, qu'elles corrigèrent, du reste, fort discrètement, en le savonnant lui-même [506].





Sancho était resté très-attentif aux cérémonies de ce savonnage : « Sainte Vierge! se dit-il à lui-même, est-ce que ce serait aussi l'usage en ce pays de laver la barbe aux écuyers comme aux chevaliers? En bonne foi de Dieu et de mon âme, j'en aurais grand besoin, et si l'on me l'émondait avec le rasoir ce serait encore un plus grand service. — Que dites-vous là tout bas, Sancho? demanda la duchesse. — Je dis, madame, que, dans les cours des autres princes, j'ai toujours ouï dire qu'après le dessert on versait de l'eau sur les mains, mais non pas du savon sur les barbes; qu'ainsi il fait bon vivre beaucoup pour beaucoup voir. On dit bien aussi que celui-là qui vit une longue vie a bien des mauvais moments à passer; mais passer par un lavage de cette façon, ce doit être plutôt un plaisir qu'une peine. — Eh bien ! n'ayez pas de souci, ami Sancho, dit la duchesse, j'ordonnerai à mes demoiselles de vous savonner, et même de vous mettre en lessive, si c'est nécessaire. — Je me contente de la barbe, reprit Sancho, quant à présent du moins, car, dans la suite des temps, Dieu a dit ce qui sera. — Voyez un peu, maître d'hôtel, dit la duchesse, ce que demande le bon Sancho, et exécutez ses volontés au pied de la lettre. » Le maître d'hôtel répondit qu'en toute chose le seigneur Sancho serait servi à souhaits. Sur cela, il alla dîner, emmenant avec lui Sancho, tandis que don Quichotte et ses hôtes restaient à table, causant de choses et d'autres, mais qui toutes se rapportaient au métier des armes et à la chevalerie errante.

La duchesse pria don Quichotte de lui décrire et de lui dépeindre, puisqu'il semblait avoir la mémoire heureuse, la beauté et les traits de madame Dulcinée du Toboso. « Suivant ce que la renommée public de ses charmes, dit-elle, je dois croire qu'elle est indubitablement la plus belle

créature de l'univers, et même de toute à Manche. » Don Quichotte soupira, quand il entendit ce que demandait la duchesse, et il répondit : « Si je pouvais tirer mon cœur de ma poitrine, et le mettre devant les yeux de Votre Grandeur, ici, sur cette table et dans un plat, j'éviterais à ma langue le travail d'exprimer ce qu'on peut penser à peine, car Votre Excellence y verrait ma dame parfaitement retracée. Mais pourquoi me mettrais-je à présent à dessiner point pour point et à décrire trait pour trait les charmes de la sans pareille Dulcinée ? Oh ! c'est un fardeau digne d'autres épaules que les miennes ; c'est une entreprise où devraient s'employer les pinceaux de Parrasius, de Timante et d'Apelles, pour la peindre sur toile et sur bois; les burins de Lysippe, pour la graver sur le marbre et l'airain; la réthorique cicéronienne et démosthénienne pour la louer dignement. — Que veut dire démosthénienne, seigneur don Quichotte? demanda la duchesse : c'est une expression que je n'avais entendue de ma vie. — Rhétorique démosthénienne, répondit don Quichotte, est la même chose que réthorique de Démosthène, comme cicéronienne de Cicéron, car ce furent, en effet, les deux plus grands rhétoriciens du monde. — C'est cela même, dit le duc, et vous avez fait une telle question bien à l'étourdie. Mais néanmoins le seigneur don Quichotte nous ferait grand plaisir de nous dépeindre sa dame. Ne serait-ce qu'une esquisse, une ébauche, je suis bien sûr qu'elle suffirait encore à donner de l'envie aux plus belles. — Oh ! je le ferais volontiers, répondit don Quichotte, si le malheur qui lui est arrivé récemment ne me l'avait effacée de la mémoire ; il est tel, que je me sens plus en train de la pleurer que de la dépeindre. Vos Grandeurs sauront qu'étant allé ces jours passés lui baiser les mains, recevoir sa bénédiction et prendre ses ordres pour cette troisième campagne, je trouvai une autre personne que celle que je cherchais. Je la trouvai enchantée et métamorphosée de princesse en paysanne, de beauté en laideron, d'ange en diable, de parfumée en pestilentielle, de bien apprise en rustre grossière, de grave et modeste en cabrioleuse, de lumière en ténèbres, et finalement de Dulcinée du Toboso en brute stupide et dégoûtante. — Sainte Vierge ! s'écria le duc en poussant un grand cri; quel est donc le misérable qui a fait un si grand mal au monde? qui donc lui a ravi la beauté qui faisait sa joie, la grâce d'esprit qui faisait ses délices, la chasteté qui faisait son orgueil ? — Qui? répondit don Quichotte ; et qui pourrait-ce être, si ce n'est quelque malin enchanteur, de ceux en grand nombre dont l'envie me poursuit; quelqu'un de cette race maudite, mise au monde, pour obscurcir, pour anéantir les prouesses des

bons, et pour donner de l'éclat et de la gloire aux méfaits des méchants? Des enchanteurs m'ont persécuté, des enchanteurs me persécutent et des enchanteurs me persécuteront jusqu'à ce qu'ils m'aient précipité, moi et mes hauts exploits de chevalerie, dans le profond abime de l'oubli. S'ils me frappent et me blessent, c'est à l'endroit où ils voient bien que je le ressens davantage; car ôter à un chevalier errant sa dame, c'est lui ôter les yeux avec lesquels il voit, le soleil qui l'éclaire, et l'aliment qui le nourrit. Je l'ai déjà dit bien des fois, mais je le répète encore, le chevalier errant sans dame est comme l'arbre sans feuilles, l'édifice sans fondement, l'ombre sans le corps qui la produit. — Il n'y a rien de plus à dire, interrompit la duchesse; cependant, si nous donnons créance à l'histoire du soigneur don Quichotte, telle qu'elle a paru, il y a peu de jours, à la lumière du monde[507], aux applaudissements universels, il faut en inférer, si j'ai bonne mémoire, que Votre Grâce n'a jamais vu madame Dulcinée ; que cette dame n'est pas de ce monde; que c'est une dame fantastique que Votre Grâce a engendrée et mise au jour dans son imagination, en l'ornant de tous les appas et de toutes les perfections qu'il vous a plu de lui donner. — Sur cela, il y a beaucoup à dire, répondit don Quichotte : Dieu sait s'il y a ou non une Dulcinée en ce monde, si elle est fantastique ou réelle, et ce sont de ces choses dont la vérification ne doit pas être portée jusqu'à ses extrêmes limites. Je n'ai ni engendré, ni mis au jour ma dame ; mais je la vois et la contemple telle qu'il convient que soit une dame pour réunir en elle toutes les qualités qui puissent la rendre fameuse parmi toutes celles du monde, comme d'être belle sans souillure, grave sans orgueil, amoureuse avec pudeur, reconnaissante par courtoisie, et courtoise par bons sentiments; enfin de haute noblesse, car sur un sang illustre la beauté brille et resplendit avec plus d'éclat que sur une humble naissance. — Cela est vrai, dit le duc; mais le seigneur don Quichotte me permettra de lui dire ce que me force à penser l'histoire que j'ai lue de ses prouesses. Il faut en inférer, tout en concédant qu'il y ait une Dulcinée dans le Toboso, ou hors du Toboso, et qu'elle soit belle à l'extrême degré où nous la dépeint Votre Grâce; il faut inférer, dis-je, que, pour la hauteur de la naissance, elle ne peut entrer en comparaison avec les Orianes, les Alastrajarée, les Madasime [508], et cent autres de même espèce, dont sont remplies les histoires que Votre Grâce connait bien. — A cela, répliqua don Quichotte, je puis répondre que Dulcinée est fille de ses œuvres, que les vertus corrigent la naissance, et qu'il faut estimer

davantage un vertueux d'humble sang qu'un vicieux de sang illustre. Dulcinée, d'ailleurs, posséde certaines qualités qui peuvent la mener à devenir reine avec sceptre et couronne; car le mérite d'une femme belle et vertueuse peut aller jusqu'à faire de plus grands miracles, et, sinon formellement, au moins virtuellement, elle enferme en elle de plus hautes destinées. — Je vous assure, seigneur don Quichotte, reprit la duchesse, qu'en tout ce que dit Votre Grâce, vous allez, comme on dit, avec le pied de plomb et la sonde à la main. Aussi je croirai désormais, et ferai croire à tous les gens de ma maison, et même au duc mon seigneur, si c'est nécessaire, qu'il y a une Dulcinée au Toboso, qu'elle existe au jour d'aujourd'hui, qu'elle est belle et hautement née, et qu'elle mérite d'être servie par un chevalier tel que le seigneur don Quichotte, ce qui est tout ce que je puis dire de plus fort à sa louange. Néanmoins, je ne puis m'empêcher de sentir un scrupule, et d'en vouloir un petit brin à Sancho Panza. Mon scrupule est, si l'on en croit l'histoire déjà mentionnée, que ledit Sancho Panza trouva ladite Dulcinée, quand il lui porta de voire part une épître, criblant un sac de blé, à telles enseignes que c'était du seigle, dit-on, chose qui me fait douter de la hauteur de sa noblesse. — Madame, répondit don Quichotte, Votre Grandeur saura que toutes, ou du moins la plupart des choses qui m'arrivent ne se passent point dans les termes ordinaires, comme celles qui arrivent aux autres chevaliers errants, soit que l'impulsion leur vienne du vouloir impénétrable des destins, soit qu'elles se trouvent conduites par la malice de quelque enchanteur jaloux. C'est une chose vérifiée et reconnue, que la plupart des chevaliers errants fameux avaient quelque vertu particulière: l'un ne pouvant être enchanté, l'autre était formé de chairs si impénétrables qu'on ne pouvait lui faire de blessure, comme fut le célèbre Roland, l'un des douze pairs de France, duquel on raconte qu'il ne pouvait être blessé, si ce n'est sous la plante du pied gauche, et seulement avec la pointe d'une grosse épingle, mais avec aucune autre espèce d'armes. Aussi, quand Bernard del Carpio le tua dans la gorge de Roncevaux, voyant qu'il ne pouvait le percer avec le fer, il le prit dans ses bras, l'enleva de terre et l'étouffa, se souvenant alors de quelle manière Hercule mit à mort Antéon, ce féroce géant qu'on disait fils de la Terre. De ce que je viens de dire, je veux conclure qu'il serait possible que j'eusse aussi quelqu'une de ces vertus; non pas celle de n'être point blessé, car l'expérience m'a bien des fois prouvé que je suis de chairs tendres et nullement impénétrables; ni celle de ne pouvoir être enchanté, car je me suis déjà vu mettre dans une cage, où

le monde entier n'aurait pas été capable de m'enfermer, si ce n'est par la force des enchantements. Mais enfin, puisque je me suis tiré de celui-là, je veux croire qu'aucun autre ne saurait m'arrêter. Aussi, ces enchanteurs, voyant qu'ils ne peuvent sur ma personne user de leurs maléfices, se vengent sur les choses que j'aime le plus, et veulent m'ôter la vie en empoisonnant celle de Dulcinée, par qui et pour qui je vis moi-même. Aussi je crois bien que, lorsque mon écuyer lui porta mon message, ils la changèrent en une villageoise, occupée à un aussi vil exercice qu'est celui de cribler du blé. Au reste, j'ai déjà dit que ce blé n'était ni seigle, ni froment, mais des grains de perles orientales. Pour preuve de cette vérité, je veux dire à Vos Excellences comment, passant, il y a peu de jours, par le Toboso, je ne pus jamais trouver les palais de Dulcinée; et que le lendemain, tandis que Sancho, mon écuyer, la voyait sous sa propre figure, qui est la plus belle de l'univers, elle me parut, à moi, une paysanne laide et sale, et de plus fort mal embouchée, elle, la discrétion même. Or donc, puisque je ne suis pas enchanté, et que je ne puis pas l'être, suivant toute raison, c'est elle qui est l'enchantée, l'offensée, la changée et la transformée; c'est sur elle que se sont vengés de moi mes ennemis, et pour elle je vivrai dans de perpétuelles larmes, jusqu'à ce que je la voie rendue à son premier état. J'ai dit tout cela pour que personne ne fasse attention à ce qu'a rapporté Sancho du crible et du blutoir, car si, pour moi, l'on a transformé Dulcinée, il n'est pas étonnant qu'on l'ait changée pour lui. Dulcinée est de bonne naissance et femme de qualité; elle tient aux familles nobles du Toboso, où ces familles sont nombreuses, anciennes et de bon aloi. Il est vrai qu'il ne revient pas une petite part de cette illustration à la sans pareille Dulcinée, par qui son village sera fameux et renommé dans les siècles à venir, comme Troie le fut par Hélène, et l'Espagne par la Cava [509], bien qu'à meilleur titre et à meilleur renom. D'une autre part, je veux que vos seigneuries soient bien convaincues que Sancho Panza est un des plus gracieux écuyers qui aient jamais servi chevalier errant. Il a quelquefois des simplicités si piquantes qu'on trouve un vrai plaisir à se demander s'il est simple ou subtil; il a des malices qui le feraient passer pour un rusé drôle, puis des laisser-aller qui le font tenir décidément pour un nigaud; il doute de tout, et croit à tout cependant; et, quand je pense qu'il va s'abîmer dans sa sottise, il lâche des saillies qui le remontent au ciel. Finalement, je ne le changerais pas contre un autre écuyer, me donnât-on de retour une ville tout entière. Aussi suis-je en doute si je ferai bien de

l'envoyer au gouvernement dont Votre Grandeur lui a fait merci; cependant, je vois en lui une certaine aptitude pour ce qui est de gouverner, et je crois qu'en lui aiguisant quelque peu l'intelligence, il saura tirer parti de toute espèce de gouvernement, aussi bien que le roi de ses tribus. D'ailleurs, nous savons déjà, par une foule d'expériences, qu'il ne faut ni beaucoup de talent, ni beaucoup d'instruction, pour être gouverneur, car il y en a par centaines ici autour qui savent à peine lire, et qui gouvernent comme des aigles. Toute la question, c'est qu'ils aient l'intention droite et le désir de bien faire en toute chose. Ils ne manqueront pas de gens pour les conseiller et les diriger en ce qu'ils doivent faire, comme les gouverneurs gentilshommes et non jurisconsultes, qui rendent la justice par assesseurs. Moi, je lui conseillerais de ne commettre aucune exaction, mais de ne perdre aucun de ses droits; et j'ajouterais d'autres petites choses qui me restent dans l'estomac, mais qui en sortiront à leur temps, pour l'utilité de Sancho et le bien de l'île qu'il gouvernera. »

L'entretien en était là entre le duc, la duchesse et don Quichotte, quand ils entendirent de grands cris et un grand bruit de monde en mouvement dans le palais; tout à coup Sancho entra dans la salle, tout effaré, ayant au cou un torchon pour bavette, et derrière lui plusieurs garçons, ou, pour mieux dire, plusieurs vauriens de cuisine, dont l'un portait une écuelle d'eau que sa couleur et son odeur faisaient reconnaître pour de l'eau de vaisselle. Ce marmiton suivait et poursuivait Sancho et voulait à toute force lui enchâsser l'écuelle sous le menton, tandis qu'un autre faisait mine de vouloir le laver. « Qu'est-ce que cela, frères? demanda la duchesse qu'est-ce que cela, et que voulez-vous faire à ce brave homme? Comment donc, ne faites-vous pas attention qu'il est élu gouverneur? » Le marmiton barbier répondit: «Ce seigneur ne veut pas se laisser laver, comme c'est l'usage, et comme se sont lavés le duc, mon seigneur, et le seigneur, son maître. — Si, je le veux bien, répondit Sancho étouffant de colère; mais je voudrais que ce fût avec des serviettes plus propres, avec une lessive plus claire et des mains moins sales. Il n'y a pas si grande différence entre mon maître et moi, pour qu'on le lave avec l'eau des anges [510], et moi avec la lessive du diable. Les usages des pays et des palais des princes sont d'autant meilleurs qu'ils ne causent point de déplaisir; mais la coutume du lavage qui se pratique ici est pire que la disipline des pénitents. J'ai la barbe propre, et n'ai pas besoin de semblables rafraîchissements. Quiconque viendra pour me laver ou pour me toucher un poil de la tête, je veux dire du menton,

parlant par respect, je lui donnerai telle taloche que le poing restera enfoncé dans le crâne; car de semblables savonnages et cirimonies ressemblent plutôt à de méchantes farces qu'à des prévenances envers les hôtes. »

La duchesse mourait de rire en voyant la colère et en écoutant les propos de Sancho. Pour don Quichotte, il n'était pas fort ravi de voir son écuyer si mal accoutré avec le torchon barbouillé de graisse, et entouré de tous ces fainéants de cuisine. Aussi, faisant une profonde révérence au duc et à la duchesse, comme pour leur demander la permission de parler, il se tourna vers la canaille, et lui dit d'une voix magistrale: « Holà, seigneurs gentilshommes, que Vos Grâces veuillent bien laisser ce garçon, et s'en retourner par où elles sont venues, ou, par un autre côte, s'il leur plaît davantage. Mon écuyer est tout aussi propre qu'un autre, et ces écuelles ne sont pas faites pour sa gorge. Suivez mon conseil, et laissez-le, car ni lui, ni moi, n'entendons raillerie. » Sancho lui prit, comme on dit, le propos de la bouche, et continua sur-le-champ: « Sinon, qu'ils viennent se frotter au lourdaud ; je le souffrirai comme il fait nuit maintenant. Qu'on apporte un peigne, ou tout ce qu'on voudra, et qu'on me racle cette barbe, et si l'on en tire quelque chose qui offense la propreté, je veux qu'on me tonde à rebrousse-poil. »



En ce moment, et sans cesser de rire, la duchesse prit la parole: « Sancho Panza, dit-elle, a raison en tout ce qu'il vient de dire, et l'aura en tout ce qu'il dira. Il est propre assurément, et n'a nul besoin de se laver; et si notre usage ne lui convient pas, il a son âme dans sa main. Vous d'ailleurs, ministres de la propreté, vous avez été un peu trop paresseux et négligents, et je ne sais si je dois dire un peu trop hardis, d'apporter pour la barbe de tel personnage, au lieu d'aiguières d'or pur et de serviettes de Hollande, des écuelles de bois et des torchons de buffet. Mais enfin, vous êtes de méchantes gens, mal nés, malappris, et vous ne pouvez manquer, comme des malandrins que vous êtes, de montrer la rancune que vous portez aux écuyers des chevaliers errants. » Les marmitons ameutés, et même le maître d'hôtel qui les conduisait, crurent que la duchesse parlait sérieusement. Ils se hâtèrent d'ôter le torchon du cou de Sancho, et tout honteux, tout confus, ils le laissèrent et disparurent.

Quand Sancho se vit hors de ce péril, effroyable à son avis, il alla se jeter à deux genoux devant la duchesse, et lui dit : « De grandes dames, grandes faveurs s'attendent. Celle que Votre Grâce vient de me faire ne se peut moins payer que par le désir de me voir armé chevalier errant, pour m'occuper tous les jours de ma vie au service d'une si haute princesse. Je suis laboureur, je m'appelle Sancho Panza, je suis marié, j'ai des enfants, et je fais le métier d'écuyer. Si en quelqu'une de ces choses il m'est possible de servir Votre Grandeur, je tarderai moins à obéir que Votre Seigneurie à commander. — On voit bien, Sancho, répondit la duchesse, que vous avez appris à être courtois à l'école de la courtoisie même; on voit bien, veux-je dire, que vous avez été élevé dans le giron du seigneur don Quichotte, qui doit être la crème des civilités et la fleur des cérémonies, ou cirimonies, comme vous dites. Dieu garde tel maître et tel valet; l'un, pour boussole de l'errante chevalerie, l'autre, pour étoile de l'écuyère fidélité. Levez-vous, ami Sancho, et pour reconnaître vos politesses, je ferai en sorte que le duc, mon seigneur, accomplisse aussitôt que possible la promesse qu'il vous a faite du gouvernement en question. »



Là cessa l'entretien, et don Quichotte alla faire la sieste. La duchesse demanda à Sancho, s'il n'avait pas trop envie de dormir, de venir passer le tantôt avec elle et ses femmes, dans une salle bien fraîche. Sancho répondit qu'il avait, il est vrai, l'habitude de dormir quatre ou cinq heures pendant les siestes de l'été; mais que pour servir la bonté de sa seigneurie, il ferait tous ses efforts pour ne pas dormir un seul instant ce jour-là, et se conformerait avec obéissance à ses ordres : cela dit, il s'en fut. Le duc donna de nouvelles instructions sur la manière de traiter don Quichotte comme chevalier errant, sans s'écarter jamais du style et de la façon dont les histoires rapportent qu'on traitait les anciens chevaliers.



CHAPITRE XXXIII.

De la savoureuse conversation qu’eurent la duchesse et ses femmes avec Sancho Panza, digne d’être lue et prise en note.



L’HISTOIRE raconte donc que Sancho ne dormit point cette sieste, mais qu’au contraire, pour tenir sa parole, il alla, dès qu’il eut dîné, rendre visite à la duchesse, laquelle, pour le plaisir qu’elle avait à l’entendre parler, le fit asseoir auprès d’elle sur un tabouret, bien que Sancho, par pure courtoisie, se défendît de s’asseoir en sa présence. Mais la duchesse lui dit de s’asseoir comme gouverneur, et de parler comme écuyer, puisqu’il méritait, en ces deux qualités, le fauteuil même du Cid Ruy Dias le Campéador [511]. Sancho courba les épaules, obéit et s’assit. Toutes les femmes et toutes les duègnes de la duchesse l’entourèrent dans un grand silence, attentives à écouter ce qu’il allait dire. Mais ce fut la duchesse qui parla la première. « A présent, dit-elle, que nous sommes seuls et que personne ne nous écoute, je voudrais que le seigneur gouverneur m’éclaircît certains doutes qui me sont venus dans l’esprit à la lecture de l’histoire déjà imprimée du grand don Quichotte. Voici d’abord l’un de ces doutes : puisque le bon Sancho n’a jamais vu Dulcinée, je veux dire madame Dulcinée du Tohoso, et puisqu’il ne lui a point porté la lettre du seigneur don Quichotte, laquelle était restée sur le livre de poche dans la Sierra-Morena, comment a-t-il osé inventer une réponse et supposer qu’il avait

trouvé la dame criblant du blé, tandis que tout cela n'était que mensonges et moqueries, si préjudiciables au bon renom de la sans pareille Dulcinée et si contraires aux devoirs des bons et fidèles écuyers? A ces mots, et sans en répondre un seul, Sancho se leva de son siège, puis, à pas de loup, le corps plié et le doigt sur les lèvres, il parcourut toute la salle, soulevant avec soin les tapisseries. Cela fait, il revint à sa place et dit : « Maintenant, madame, que j'ai vu que personne ne nous écoute en cachette, hormis les assistants, je vais répondre sans crainte et sans alarme à ce que vous m'avez demandé, et à tout ce qu'il vous plaira de me demander encore. La première chose que j'aie à dire, c'est que je tiens mon seigneur don Quichotte pour fou achevé, accompli, pour fou sans ressource, bien que parfois il dise des choses qui sont, à mon avis et à celui de tous ceux qui l'écoutent, si discrètes, si raisonnables, si bien enfilées dans le droit chemin, que Satan lui-même n'en pourrait pas dire de meilleures. Mais néanmoins, en vérité et sans scrupule, je me suis imaginé que c'est un fou; et puisque j'ai cela dans la cervelle, je me hasarde à lui faire croire des choses qui n'ont ni pieds ni tête, comme fut la réponse de la lettre, comme fut aussi ce que j'ai fait, il y a sept à huit jours, et qui n'est pas encore écrit en histoire, je veux dire l'enchantement de madame dona Dulcinée du Toboso; car je lui ai fait accroire qu'elle est enchantée, quand ce n'est pas plus vrai que dans la lune. »





La duchesse le pria de lui conter cet enchantement ou mystification, et Sancho raconta toute la chose comme elle s’était passée, ce qui ne divertit

pas médiocrement les auditeurs. Alors la duchesse, reprenant l'entretien : « De tout ce que bon Sancho vient de me conter, dit-elle, je sens un scrupule qui me galoppe dans l'âme, et un certain murmure qui me dit à l'oreille: Puisque don Quichotte de la Manche est fou, timbré, extravagant, et que Sancho Panza, son écuyer, le connaît bien, mais que cependant il le sert et l'accompagne, et donne en plein dans ses vaines promesses, il doit sans aucun doute être plus fou et plus sot que son maître.

S'il en est ainsi, tu rendras compte à Dieu, madame la duchesse, de donner à ce Sancho Panza une île à gouverner; car celui qui ne sait pas se gouverner lui-même, comment saura-t-il gouverner les autres? Pardieu! madame, s'écria Sancho, ce scrupule vient à point nommé. Mais dites-lui de ma part qu'il peut parler clairement et comme il lui plaira, car je reconnais qu'il dit la vérité, et que si j'avais deux onces de bon sens, il y a longtemps que j'aurais planté là mon maître. Mais ainsi le veulent mon sort et mon malheur. Je dois le suivre, il n'y a pas à dire; nous sommes du même pays, j'ai mangé son pain, je l'aime beaucoup, il est reconnaissant, il m'a donné ses ânons, et par-dessus tout je suis fidèle. Il est donc impossible qu'aucun événement nous sépare, si ce n'est quand la pioche et la pelle nous feront un lit. Si Votre Hautesse ne veut pas me donner le gouvernement promis, eh bien! Dieu m'a fait de moins, et il pourrait arriver que me le refuser maintenant tournât au profit de mon salut. Tout sot que je sois, j'ai compris le proverbe qui dit : « Pour son mal les ailes sont venues à la fourmi. » Il se pourrait bien que Sancho écuyer montât plus vite au ciel que Sancho gouverneur; on fait d'aussi bon pain ici qu'en France, et la nuit tous les chats sont gris; celui-là est assez malheureux, qui n'a pas déjeuné à deux heures du soir; il n'y a pas d'estomac qui ait une palme de plus long qu'un autre, et qu'on ne puisse remplir, comme on dit, de paille et de foin; les petits oiseaux des champs ont Dieu pour pourvoyeur et pour maître d'hôtel, et quatre aunes de gros drap de Cuenca tiennent plus chaud que quatre aunes de drap fin de Ségovie; au sortir du monde, et quand on nous met sous la terre, le prince s'en va par un chemin aussi étroit que le journalier, et le corps du pape ne prend pas plus de pieds de terre que celui du sacristain, bien que l'un soit plus grand que l'autre; car, pour entrer dans la fosse, nous nous serrons, nous pressons et nous rapetissons, ou plutôt on nous fait serrer, presser et rapetisser, quelque dépit que nous en ayons, et au revoir, bonsoir. Je reviens donc à dire que, si votre seigneurie ne veut pas me donner l'île, comme trop bête, je saurai en prendre mon parti, comme assez

sage. J'ai ouï dire que derrière la croix se tient le diable, et que tout ce qui reluit n'est pas or; j'ai ouï dire aussi qu'on tira d'entre les bœufs et la charrue le laboureur Wamba[512] pour le faire roi d'Espagne et qu'on tira d'entre les brocarts, les plaisirs et les richesses le roi Rodrigue [513] pour le faire manger aux couleuvres, si toutefois les couplets des anciens romances ne mentent point. — Comment donc, s'ils ne mentent point! s'écria en ce moment dona Rodriguez la duègne, qui était une des écoutantes; il y a un romance qui dit qu'on mit le roi Rodrigue tout vivant dans une fosse pleine de crapauds, de serpents et de lézards et qu'au bout de deux jours, le roi dit du fond de la tombe, avec une voix basse et dolente : « Ils me mangent, ils me dévorent, par où j'avais le plus péché [514], » D'après cela, ce seigneur a bien raison de dire qu'il aime mieux être laboureur que roi, s'il doit être mangé par ces vilaines bêtes. »





La duchesse ne put s'empêcher de rire à la simplicité de sa duègne, et, toute surprise des propos et des proverbes de Sancho, elle lui dit : « Le bon Sancho doit savoir déjà que ce qu'un chevalier promet une fois, il s'efforce de le tenir, dût-il lui en coûter la vie. Le duc, mon mari et seigneur, bien qu'il ne soit pas des chevaliers errants, ne laisse pas néanmoins d'être chevalier. Ainsi il remplira sa promesse de l'ile, en dépit de l'envie et de la malice du monde. Que Sancho prenne donc courage ; quand il y pensera le moins, il se verra gravement assis sur le siège de son ile et de son gouvernement, sauf à la laisser pour une autre plus riche. Ce que je lui recommande, c'est de faire attention à la manière de gouverner ses vassaux, car je l'avertis qu'ils sont tous loyaux et bien nés. — Pour ce qui est de bien gouverner, répondit Sancho, il n'y a pas de recommandations à me faire, car je suis charitable de ma nature, et j'ai compassion des pauvres. A qui pétrit le pain, ne vole pas le levain. Mais, par le nom de mon saint patron, ils ne me tricheront pas avec de faux dés! je suis vieux chien, et m'entends en *niaf, niaf;* je sais me frotter à temps les yeux, et ne me laisse pas venir des brouillards devant la vue, car je sais bien où le soulier me blesse. C'est pour dire que les bons auront avec moi la main et la porte ouvertes; mais les méchants, ni pied ni accès. Il me semble à moi, qu'en fait de gouvernements, le tout est de commencer, et il se pourrait bien faire qu'au bout de quinze jours j'en susse plus long sur le métier de gouverneur que sur le travail des champs, dans lequel je suis né et nourri. — Vous avez raison, Sancho, dit la duchesse; personne ne nait tout appris, et c'est avec des hommes qu'on fait les évêques, et non pas avec des pierres. Mais revenant à la conversation que nous avions tout à l'heure sur l'enchantement de madame Dulcinée, je tiens pour chose certaine et dûment reconnue que cette idée qui vint à Sancho de mystifier son seigneur, en lui faisant accroire que la paysanne était Dulcinée du Toboso, et que si son seigneur ne la reconnaissait point, c'était parce qu'elle était enchantée; je tiens, dis-je, pour certain que ce fut une invention des enchanteurs qui poursuivent e seigneur don Quichotte. En effet, je sais de très-bonne part que la villageoise qui sauta si lestement sur la bourrique était réellement Dulcinée du Toboso, et que le bon Sancho, pensant être le trompeur, a été le trompé. C'est une vérité qu'on ne doit pas plus mettre en doute que les choses que nous n'avons jamais vues. Il faut que le seigneur Sancho Panza apprenne une chose : c'est que nous avons aussi, par ici autour, des enchanteurs qui nous veulent du bien, et qui nous racontent ce qui se passe

dans le monde, purement et simplement, sans détours ni supercheries. Que Sancho m'en croie : la paysanne sauteuse était Dulcinée du Toboso, laquelle est enchantée comme la mère qui l'a mise au monde ; quand nous y penserons le moins, nous la verrons tout à coup sous sa propre figure, et alors Sancho sortira de l'erreur où il vit. — Tout cela peut bien être, s'écria Sancho; et maintenant je veux croire ce que mon maître raconte qu'il a vu dans la caverne de Montésinos, où il a vu, dit-il, madame Dulcinée dans le même équipage et dans le même costume où je lui dis que je l'avais vue quand je l'enchantai seulement pour mon bon plaisir. Tout dut être au rebours, comme le dit Votre Grâce, ma chère bonne dame, car de mon chétif esprit, on ne pouvait attendre qu'il fabriquât en un instant une si subtile fourberie, et je ne crois pas non plus mon maître assez fou pour qu'une aussi maigre persuasion que la mienne lui fit accroire une chose si hors de tout sens commun. Cependant, madame, il ne faudrait pas que votre bonté me tint pour malveillant, car un benêt comme moi n'est pas obligé de pénétrer dans les pensées et les malices des scélérats d'enchanteurs. J'ai inventé ce tour pour échapper aux reproches de mon seigneur don Quichotte, mais non dans l'intention de l'offenser; s'il a tourné tout au rebours, Dieu est dans le ciel, qui juge les coeurs. — Rien de plus vrai, reprit la duchesse; mais dites-moi maintenant, Sancho, que parlez-vous de la caverne de Montésinos ? j'aurais grande envie de le savoir. » Aussitôt Sancho lui raconta point pour point ce qui a été dit au sujet de cette aventure.

Quand la duchesse eut entendu son récit : « On peut, dit-elle, conclure de cet événement que, puisque le grand don Quichotte dit qu'il a vu là-bas cette même personne que Sancho vit à la sortie du Toboso, c'est Dulcinée sans aucun doute, et que nos enchanteurs de par ici se montrent fort exacts, bien qu'un peu trop curieux. — Quant à moi, reprit Sancho, je dis que si madame Dulcinée du Toboso est enchantée, tant pis pour elle; je n'ai pas envie de me faire des querelles avec les ennemis de mon maître, qui doivent être nombreux et méchants. En bonne vérité, celle que j'ai vue était une paysanne ; pour paysanne je la pris, et pour paysanne je la tiens, et si celle-là était Dulcinée, ma foi, ce n'est pas à moi qu'il en faut demander compte, ou nous verrions beau jeu. Autrement, on viendrait à tout bout de champ me chercher noise, Sancho l'a dit, Sancho l'a fait, Sancho tourne, Sancho vire, comme si Sancho était un je ne sais qui, et ne fût plus le même Sancho Panza qui court à travers le monde, imprimé en livres, à ce que m'a dit

Samson Carrasco, qui est pour le moins une personne graduée de bachelier par Salamanque; et ces gens-là ne peuvent mentir, si ce n'est quand il leur en prend fantaisie, ou qu'ils y trouvent leur profit. Ainsi donc, il n'y pas de quoi me chercher chicane ; et puisque j'ai ouï dire à mon seigneur, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, qu'on me plante ce gouvernement sur la tête, et l'on verra des merveilles; car qui a été bon écuyer sera bon gouverneur. — Tout ce qu'a dit jusqu'à présent le bon Sancho, répondit la duchesse, ce sont autant de sentences de Caton, ou tirées pour le moins des entrailles mêmes de Michel Nérino, *florentibus occidit annis* [515]. Enfin, enfin, pour parler à sa manière, sous un mauvais manteau se trouve souvent un bon buveur. En vérité, madame, répliqua Sancho, de ma vie je n'ai bu par malice ; avec soif, cela pourrait bien être, car je n'ai rien d'hypocrite. Je bois quand j'en ai l'envie, et, si je ne l'ai pas, quand on me donne à boire, pour ne point faire le délicat ni paraître mal élevé. A une santé portée par un ami, quel coeur pourrait être assez de marbre pour ne pas rendre raison ? Mais, quoique je mette mes chausses, je ne les salis pas. D'ailleurs, les écuyers des chevaliers errants ne boivent guère que de l'eau, puisqu'ils sont toujours au milieu des forêts, des prairies, des montagnes et des rochers, sans trouver une pauvre charité de vin, quand même ils donneraient un œil pour la payer. — Je le crois bien, répondit la duchesse; mais, quant à présent, Sancho peut aller reposer. Ensuite nous causerons plus au long, et nous mettrons ordre à ce qu'il aille Bientôt se planter, comme il dit, ce gouvernement sur la tête. »

Sancho baisa de nouveau les mains à la duchesse, et la supplia de lui faire la grâce de veiller à ce qu'on eût grand soin de son grison, qui était la lumière de ses yeux. — « Qu'est-ce que cela, le grison? demanda la duchesse. — C'est mon âne répondit Sancho, que pour ne pas lui donner ce nom-là, j'ai coutume d'appeler le grison. J'avais prié cette madame la duègne, quand j'entrai dans le château, de prendre soin de lui; mais elle se fâcha tout rouge, comme si je lui eusse dit qu'elle était laide ou vieille, et, pourtant, ce devrait être plutôt l'affaire des duègnes de panser les ânes que de faire parade au salon. O sainte Vierge! quelle dent avait contre ces dames-là un hidalgo de mon pays ! — C'était quelque manant comme vous, s'écria doña Rodriguez la duègne, car s'il eût été gentilhomme et de bonne souche, il les aurait élevées au-dessus des cornes de la lune. — C'est bon, c'est bon, dit la duchesse, en voilà bien assez ; que doña Rodriguez se taise et que le seigneur Panza se calme. C'est à ma charge que restera le soin du

grison, et puisqu'il est l'enfant chéri de Sancho, je le mettrai dans mon giron. — Il suffit qu'il soit à l'écurie, répondit Sancho, car, dans le giron de Votre Grandeur, ni lui ni moi ne sont dignes d'être reçus un seul instant; j'y consentirais tout comme à me donner des coups de couteau. Quoi qu'en dise mon seigneur, qu'en fait de politesse il vaut mieux donner trop que pas assez, dans les politesses faites aux ânes, on doit aller avec mesure et le compas à la main [516] — Eh bien, dit la duchesse, que Sancho mène le sien au gouvernement; il pourra l'y régaler tout à son aise, et même lui donner les invalides. — Ne pensez pas railler, madame la duchesse, répondit Sancho ; j'ai vu plus de deux ânes aller aux gouvernements, et quand j'y emmènerais le mien, ce ne serait pas chose nouvelle. » Ces propos de Sancho ramenèrent chez la duchesse le rire et la gaieté. Enfin elle l'envoya prendre du repos, et fut rendre compte au duc de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui. Puis ils conférèrent ensemble sur la manière de jouer à don Quichotte quelque fameux tour, qui s'accommodàt parfaitement au style chevaleresque, et, dans ce genre, ils lui en jouèrent plusieurs, si bien appropriés et si bien conçus, que ce sont assurément les meilleures aventures que renferme cette grande histoire.



CHAPITRE XXXIV,

Qui raconte la découverte que l'on fit de la manière dont il fallait désenchanter la sans pareille Dulcinée, ce qui est une des plus fameuses aventures de ce livre.



LE duc et la duchesse trouvaient un plaisir extrême à la conversation de don Quichotte et à celle de Sancho.
Mais ce qui étonnait le plus la duchesse, c'était que la simplicité de Sancho fût telle qu'il arrivât à croire comme une vérité infaillible que Dulcinée du Toboso était enchantée, tandis qu'il avait été lui-même l'enchanteur et le machinateur de toute l'affaire. Enfin, s'affermissant dans l'intention qu'ils avaient de jouer à leurs hôtes quelques tours qui sentissent les aventures, ils prirent occasion de celle que leur avait contée don Quichotte de la caverne de Montésinos, pour en préparer une fameuse[517]. Après avoir donné des ordres et des instructions à leurs gens sur ce qu'ils avaient à faire, au bout de six jours ils conduisirent le chevalier à la chasse de la grosse bête, avec un équipage de piqueurs et de chiens, tel que l'aurait pu mener un roi couronné. On donna à don Quichotte un habit de chasse, et un autre à Sancho, en drap vert de la plus grande finesse. Don Quichotte ne voulut point accepter ni mettre le sien, disant qu'il aurait bientôt à reprendre le dur

exercice des armes, et qu'il ne pouvait porter une garde-robe avec lui. Quant à Sancho, il prit celui qu'on lui donna, dans l'intention de le vendre à la première occasion qui s'offrirait.

Le jour venu, don Quichotte s'arma de toutes pièces, Sancho mit son habit de chasse, et monté sur le grison, qu'il ne voulut point abandonner, quoiqu'on lui offrit un cheval, il se mêla dans la foule des chasseurs. La duchesse se présenta élégamment parée, et don Quichotte, toujours courtois et galant, prit la bride de son palefroi [518], quoique le duc voulût s'y opposer. Finalement, ils arrivèrent à un bois situé entre deux hautes montagnes ; puis, les postes étant pris, les sentiers occupés, et toute la troupe répartie dans les différents passages, on commença la chasse à cor et à cri, tellement qu'on ne pouvait s'entendre les uns les autres, tant à cause des aboiements des chiens que du bruit des cors de chasse. La duchesse mit pied à terre, et prenant à la main un épieu aigu[519], elle se plaça dans un poste où elle savait que les sangliers avaient coutume de venir passer. Le duc et don Quichotte descendirent également de leurs montures, et se placèrent à ses côtés. Pour Sancho, il se mit derrière tout le monde, sans descendre du grison, qu'il n'osait point abandonner, crainte de quelque mésaventure.

A peine occupaient-ils leur poste, après avoir rangé sur les ailes un grand nombre de leurs gens, qu'ils virent accourir sur eux, poursuivi par les chasseurs et harcelé par les chiens, un énorme sanglier qui faisait craquer ses dents et ses défenses, et jetait l'écume par la bouche. Aussitôt que don Quichotte l'aperçut, mettant l'épée à la main, et embrassant son écu, il s'avança bravement à sa rencontre. Le duc fit de même avec son épieu, et la duchesse les aurait devancés tous, si le duc ne l'en eût empêchée. Le seul Sancho, à la vue du terrible animal, lâcha le grison, et se mit à courir de toutes ses forces; puis il essaya de grimper sur un grand chêne; mais ce fut en vain, car étant parvenu à la moitié du tronc, et saisissant une branche pour gagner la cime, il fut si mal chanceux que la branche rompit, et qu'en tombant par terre il resta suspendu à un tronçon, sans pouvoir arriver jusqu'en bas. Quand il se vit accroché de la sorte , quand il s'aperçut que son pourpoint vert se déchirait, et qu'en passant le formidable animal pourrait bien l'atteindre, il se mit à jeter de tels cris, et à demander du secours avec tant d'instance, que tous ceux qui l'entendaient et ne le voyaient pas crurent qu'il était sous la dent de quelque bête féroce.



Finalement, le sanglier aux longues défenses tomba sous le fer d'une foule d'épieux qu'on lui opposa, et don Quichotte, tournant alors la tête aux cris de Sancho (car il avait reconnu sa voix), le vit pendu au chêne, la tête en bas, et près de lui le grison, qui ne l'avait point abandonné dans sa détresse. Et Cid Hamet dit à ce propos qu'il a vu bien rarement Sancho Panza sans le grison, ni le grison sans voir Sancho; tant grande était l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre, et la fidélité qu'ils se gardaient. Don Quichotte arriva et décrocha Sancho, lequel, dès qu'il se vit libre et les pieds sur la terre, examina la déchirure de son habit de chasse, qu'il ressentit au fond de l'âme, car il croyait avoir un majorat dans cet habit.



Enfin, on posa l'énorme sanglier sur le dos d'un mulet de bât; et l'ayant couvert avec des branches de romarin et des bouquets de myrte, les chasseurs triomphants le conduisirent , comme dépouille opime, à de grandes tentes de campagne qu'on avait dressées au milieu du bois. Là on trouva la table mise et le repas servi si abondant, si somptueux, qu'on y reconnaissait bien la grandeur et la magnificence de ceux qui le donnaient.



Sancho, montrant à la duchesse les plaies de son habit déchiré , « Si cette chasse, dit—il, eût été aux lièvres ou aux petits oiseaux, mon pourpoint ne serait pas en cet état. Je ne sais vraiment pas quel plaisir on trouve à attendre un animal, qui, s'il vous attrape avec ses crochets, peut vous Ôter la vie Je me rappelle avoir entendu chanter un vieux romance qui dit : « Sois-tu mangé « des ours comme Favila le Renommé ! » — Ce fut un roi Goth [520] dit don Quichotte, qui, étant allé à la chasse aux montagnes, fut mangé par un ours. — C'est justement ce que je dis, reprit Sancho; je ne voudrais pas que les rois et les princes se missent en semblable danger, pour chercher un plaisir qui ne devrait pas, ce semble, en être un, puisqu'il

consiste à tuer un animal qui n'a commis aucun méfait. — Au contraire, Sancho, répondit le duc, vous vous trompez beaucoup ; car l'exercice de la chasse à la grande bête est plus convenable, plus nécessaire aux rois et aux princes qu'aucun autre. Cette chasse est une image de la guerre ; on y emploie des stratagèmes, des ruses, des embûches pour vaincre sans risque l'ennemi ; on y souffre des froids excessifs et d'intolérables chaleurs ; on y oublie le sommeil et l'oisiveté ; on s'y rend le corps plus robuste, les membres plus agiles ; enfin, c'est un exercice qu'on peut prendre en faisant plaisir à plusieurs et sans nuire à personne. D'ailleurs, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il n'est pas fait pour tout le monde, comme les autres espèces de chasse, hormis celle du haut vol, qui n'appartient aussi qu'aux rois et aux grands seigneurs. Ainsi donc, Sancho, changez d'opinion, et quand vous serez gouverneur, adonnez-vous à la chasse ; vous verrez comme vous vous en trouverez bien.

— Oh ! pour cela non, répondit Sancho ; le bon gouverneur, comme la bonne femme, jambe cassée et à la maison. Il serait beau, vraiment, que les gens affairés vinssent le chercher de loin, et qu'il fût au bois à se divertir. Le gouvernement irait tout de travers. Par ma foi, seigneur, la chasse et les divertissements sont plus fails pour les fainéants que pour les gouverneurs. Ce à quoi je pense m'amuser, c'est à jouer à la triomphe les quatre jours de Pâques [521], et aux boules les dimanches et fêtes. Toutes ces chasses-là ne vont guère à mon humeur, et ne s'accommodent pas à ma conscience. — Plaise à Dieu, Sancho, qu'il en soit ainsi, reprit le duc, car du dire au faire la distance est grande. — Qu'il y ait le chemin qu'on voudra, répliqua Sancho ; au bon payeur il ne coûte rien de donner des gages; et mieux vaut celui que Dieu assiste que celui qui se lève grand matin, et ce sont les tripes qui portent les pieds, non les pieds les tripes ; je veux dire que si Dieu m'assiste, et si je fais ce que je dois avec bonne intention, sans aucun doute je gouvernerai mieux qu'un aigle royal; sinon, qu'on me mette le doigt dans la bouche, et l'on verra si je serre ou non les dents. — Maudit sois-tu de Dieu et de tous ses saints, Sancho maudit! s'écria don Quichotte. Quand donc viendra le jour, comme je te l'ai dit mainte fois, où je te verrai parler sans proverbes, et tenir des propos suivis et sensés? Que Vos Grandeurs laissent là cet imbécile, mes seigneurs ; il vous moudra l'âme, non pas entre deux, mais entre deux mille proverbes amenés si à point, si à propos, que Dieu veille à son salut, ou au mien si je voulais les écouter. — Les proverbes de Sancho Panza, dit la duchesse, bien qu'ils soient plus

nombreux que ceux du commentateur grec [522], n'en doivent pas moins être estimés, à cause de la brièveté des sentences. Quant à moi, je puis dire qu'ils me font plus de plaisir que d'autres, ceux-ci fussent-ils mieux amenés, et ajustés plus à propos. »

Au milieu de cet entretien, et d'autres non moins divertissants, ils sortirent des tentes pour rentrer dans le bois, où le reste du jour se passa à chercher des postes et préparer des affûts. La nuit vint, non pas aussi claire et sereine que semblait le promettre la saison, puisqu'on était au milieu de l'été ; mais un certain clair-obscur qu'elle amena et répandit avec elle aida singulièrement aux projets des hôtes de don Quichotte. Dès que la nuit fut tombée, et un peu après le crépuscule, il sembla tout à coup que les quatre coins du bois prenaient feu. Ensuite on entendit par-ci par-là, devant, derrière, et de tous côtés, une infinité de trompettes et d'autres instruments de guerre, ainsi que le pas de nombreuses troupes de cavalerie qui traversaient la forêt en tous sens. La lumière du feu et le son des instruments guerriers aveuglaient presque et assourdissaient les assistants, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans le bois. Bientôt on entendit une infinité de *hélélis*, de ces cris à l'usage des Mores quand ils engagent la bataille [523]. Les tambours battaient, les trompettes, les clairons, les titres résonnaient tous à la fois, si continuellement et si fort, que celui-là n'aurait pas eu de sens qui eût conservé le sien au bruit confus de tant d'instruments. Le duc pâlit, la duchesse frissonna, don Quichotte se sentit troubler, Sancho Panza trembla de tous ses membres, et ceux même qui connaissaient la vérité s'épouvantèrent. Le silence les saisit avec la peur, et, dans ce moment, un postillon passa devant eux, en équipage de démon, sonnant, au lieu de trompette, d'une corne démesurée, dont il tirait un bruit rauque et effroyable. « Holà! frère courrier, s'écria le duc, qui êtes-vous, où allez-vous? quels gens de guerre sont ceux qui traversent ce bois? » Le courrier répondit avec une voix brusque et farouche : « Je suis le diable ; je vais chercher don Quichotte de la Manche ; les gens qui viennent par ici sont six troupes d'enchanteurs, qui amènent sur un char de triomphe la sans pareille Dulcinée du Toboso; elle vient, enchantée avec le brillant Français Montésinos, apprendre à don Quichotte, comment peut être désenchantée la pauvre dame. — Si vous étiez le diable, comme vous le dites, et comme le montre votre aspect, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le chevalier don Quichotte de la Manche, car le voilà devant vous. — En mon âme et

conscience, répondit le diable, je n'y avais pas fait attention; j'ai l'esprit occupé de tant de choses que j'oubliais la principale, celle pour laquelle je venais justement. — Sans doute, s'écria Sancho, que ce démon est honnête homme et bon chrétien ; car, s'il ne l'était pas, il ne jurerait point en son âme et conscience. Maintenant, je croirai que, jusque dans l'enfer, il doit y avoir des gens de bien. »



Aussitôt le démon, sans mettre pied à terre, et tournant les yeux sur don Quichotte, lui dit: « A toi, le chevalier des Lions (que ne puis-je te voir entre leurs griffes !), m'envoie le malheureux, mais vaillant chevalier Montésinos, pour te dire de sa part que tu l'attendes à l'endroit même où je te rencontrerai, parce qu'il amène avec lui celle qu'on nomme Dulcinée du Toboso, dans le désir de te faire connaître le moyen à prendre pour le désenchanter. Ma venue n'étant à autre fin, ce doit être la fin de mon séjour. Que les démons de mon espèce restent avec toi, et les bons anges avec ces seigneurs. » A ces mots, il se remit à souffler dans son énorme cornet, tourna le dos, et s'en fut, sans attendre une réponse de personne.

La surprise s'accrut pour tout le monde, surtout pour Sancho et don Quichotte : pour Sancho, quand il vit qu'on voulait à toute force, et en dépit de la vérité, que Dulcinée fût enchantée réellement ; pour don Quichotte, parce qu'il ne pouvait toujours pas démêler si ce qui lui était arrivé dans la caverne de Montésinos était vrai ou faux. Tandis qu'il s'abîmait dans ces pensées, le duc lui demanda : « Est-ce que Votre Grâce pense attendre cette visite, seigneur don Quichotte? — Pourquoi non? répondit-il ; j'attendrai de

pied ferme et de cœur intrépide, dût m'assaillir l'enfer tout entier. — Eh bien ! moi, s'écria Sancho, si je vois un autre diable comme le dernier, et si j'entends un autre cornet à bouquin, j'attendrai ici comme je suis en Flandre. »

La nuit, en ce moment, achevait de se fermer, et l'on commença à voir courir çà et là des lumières à travers le bois, comme se répandent par le ciel les exhalaisons sèches de la terre, lesquelles paraissent à notre vue autant d'étoiles qui filent. On entendit en même temps un bruit épouvantable, dans le genre de celui que produisent les roues massives des charrettes à bœufs, bruit aigu, criard, continuel, qui fait, dit-on, fuir les loups et les ours, s'il y en a sur leur passage. A toutes ces tempêtes s'en ajouta une autre, qui les accrut encore; il semblait véritablement qu'aux quatre coins du bois on livrât en même temps quatre batailles. Là, résonnait le bruit sourd et effroyable de l'artillerie ; ici, partaient une infinité d'arquebuses; tout près, on entendait les cris des combattants; plus loin, les *hélélis* sarrasins. Finalement, les cornets, les cors de chasse, les clairons, les trompettes, les tambours, l'artillerie, les coups d'arquebuse, et par-dessus tout l'épouvantable bruit des charrettes, tout cela formait à la fois un bruit si confus, si horrible, que don Quichotte eut besoin de rassembler tout son courage pour l'entendre sans effroi. Quant à Sancho, le sien fut bientôt abattu ; il tomba évanoui aux pieds de la duchesse, qui le reçut dans le pan de sa robe, et s'empressa de lui faire jeter de l'eau sur le visage. L'aspersion faite, il revint à lui dans le moment où un char aux roues criardes arrivait en cet endroit. Quatre bœufs tardifs le traînaient, tout couverts de housses noires, et portant, attachée à chaque corne, une grande torche allumée. Sur le chariot était élevé une espèce de trône, et sur ce trône était assis un vieillard vénérable, avec une barbe plus blanche que la neige, et si longue qu'elle lui tombait au-dessous de la ceinture. Son vêtement était une longue robe de boucassin noir; et, comme le chariot portait une infinité de lumières, on pouvait aisément y distinguer tous les objets. Il était conduit par deux laids démons, habillés de la même étoffe, et de si hideux visage, qu'après les avoir vus une fois, Sancho ferma les yeux, pour ne pas les voir une seconde.

Quand le char fut arrivé en face du poste où se trouvait la compagnie, le vénérable vieillard se leva de son siège élevé, et, dès qu'il fut debout, il dit d'une voix haute : « Je suis le sage Lirgandée; » et le char passa outre, sans qu'il rajoutât un seul mot. Derrière ce chariot en vint un autre tout pareil,

avec un autre vieillard intronisé, lequel, faisant arrêter son attelage, dit d'une voix non moins grave que le premier : « Je suis le sage Alquife, grand ami d'Urgande la Déconnue ; » et il passa outre. Bientôt, et de la même façon, arriva un troisième chariot. Mais celui qui occupait le trône n'était pas un vieillard comme les deux premiers : c'était un homme large et. robuste, et de mine rébarbative. En arrivant, il se leva debout comme les autres, et dit d'une voix encore plus rauque et plus diabolique : « Je suis Arcalaüs l'enchanteur, ennemi mortel d'Amadis de Gaule et de toute sa lignée; » et il passa outre.

A quelque distance de là, les trois chariots firent halte, et alors cessa l'insupportable criaillement des roues. Bientôt on n'entendit d'autre bruit que le son d'une musique douce et concertante. Sancho s'en réjouit fort, et en tira bon présage. « Madame, dit-il à la duchesse, dont il ne s'écartait ni d'un pas ni d'un instant, où il y a de la musique, il ne peut rien y avoir de mauvais. — Pas davantage où il y a des lumières et de la clarté, répondit la duchesse. — Oh ! reprit Sancho, le feu donne de la lumière et les fournaises de la clarté, comme nous pouvons le voir à celles qui nous entourent, et qui pourraient bien pourtant nous embraser. Au lieu que la musique est toujours un signe de réjouissance et de fêtes. — C'est ce qu'on va voir, » dit don Quichotte, qui écoutait leur entretien ; et il avait raison, ainsi que le prouve le chapitre suivant.



CHAPITRE XXXV.

Où se continue la nouvelle que reçut don Quichotte du désenchantement de Dulcinée, avec d'autres événements dignes d'admiration.



ILS virent alors s'approcher d'eux, à la mesure de cette agréable musique, un char de ceux qu'on appelle chars de triomphe, traîné par six mules brunes caparaçonnées de toile blanche, sur chacune desquelles était monté un pénitent, à la manière de ceux qui font amende honorable, également vêtu de blanc, avec une grosse torche de cire à la main. Ce char était deux fois, et même trois fois plus grand que les autres. Les côtés et les bords en étaient chargés de douze autres pénitents, blancs comme la neige, et tenant chacun une torche allumée : spectacle fait pour surprendre et pour épouvanter tout à la fois. Sur un trône élevé au centre du char était assise une nymphe couverte de mille voiles de gaze d'argent, sur lesquels brillaient une infinité de paillettes d'or, qui lui faisaient, sinon une riche, au moins une élégante parure. Elle avait la figure cachée sous une gaze de soie transparente et délicate, dont le tissu ne pouvait empêcher de découvrir un charmant visage de jeune fille. Les nombreuses lumières permettaient de distinguer ses traits et son âge, qui semblait ne point avoir atteint vingt ans, ni être resté au-dessous de dix-sept. Près d'elle était un personnage enveloppé jusqu'aux pieds d'une robe de velours à longue queue, et la tête couverte d'un voile noir.

Au moment où le char arriva juste en face du duc et de don Quichotte, la musique des clairons cessa, et, bientôt après, celle des harpes et des luths dont on jouait sur le char même. Alors, se levant tout debout, le personnage

à la longue robe l'écarta des deux côtés, et, soulevant le voile qui lui cachait le visage, il découvrit à tous les regards la figure même de la mort, hideuse et décharnée. Don Quichotte en pâlit, Sancho trembla de peur, le duc et la duchesse firent un mouvement d'effroi. Cette mort vivante, s'étant levée sur les pieds, commença, d'une voix endormie et d'une langue peu éveillée, à parler de la sorte :

« Je suis Merlin, celui que les histoires disent avoir eu le diable pour père (mensonge accrédité par le temps), prince de la magie, monarque et archive de la science zoroastrique, émule des âges et des siècles, qui prétendent engloutir les exploits des braves chevaliers errants, à qui j'ai toujours porté et porte encore une grande affection.

« Et, bien que l'humeur des enchanteurs, des mages et des magiciens soit toujours dure, âpre et rude, la mienne est douce, tendre, amoureuse, aimant à faire bien à toutes sortes de gens.

« Dans les obscures cavernes du Destin, où mon âme s'occupait à former des caractères et des figures magiques, est venue jusqu'à moi la voix dolente de la belle et sans pareille Dulcinée du Toboso.

« Je sus son enchantement et sa disgrâce, sa transformation de gentille dame en grossière villageoise : je fus ému de pitié, et, enfermant mon esprit dans le creux de cet horrible squelette, après avoir feuilleté cent mille livres de ma science diabolique et vaine, je viens donner le remède qui convient à un si grand mal, à une douleur si grande.

« O toi, honneur et gloire de tous ceux qui revêtent les tuniques d'acier et de diamant, lumière, fanal, guide et boussole de ceux qui, laissant le lourd sommeil et la plume oisive, consentent à prendre l'intolérable métier des pesantes et sanglantes armes.

« A toi je dis, ô héros jamais dignement loué, vaillant tout à la fois et spirituel don Quichotte, splendeur de la Manche, astre de l'Espagne, que, pour rendre à son premier état la sans pareille Dulcinée du Toboso, il faut que Sancho, ton écuyers, se donne trois mille trois cents coups de fouet sur ses deux larges fesses, découvertes à l'air, de façon qu'il lui en cuise, et qu'il lui en reste des marques. C'est à cela que se résolvent tous ceux qui ont été les auteurs de sa disgrâce; et c'est pour cela que je suis venu, mes seigneurs. »



« Ah bien, ma foi ! s’écria Sancho, je me donnerai, non pas trois mille, mais trois coups de fouet, comme trois coups de couteau. Au diable soit la manière de désenchanter ! Et qu’est-ce qu’ont à voir mes fesses avec les enchantements? Pardieu! si le seigneur merlin n’a pas trouvé d’autre moyen de désenchanter madame Dulcinée du Toboso, elle pourra bien s’en aller tout enchantée à la sépulture. — Et moi je vais vous prendre, s’écria don Quichotte, don manant repu d’ail, et vous attacher à un arbre, nu comme votre mère vous a mis au monde, et je vous donnerai, non pas trois mille trois cents, mais six mille six cents coups de fouet, et si bien appliqués que vous ne puissiez vous en débarrasser en trois mille trois cents tours de reins. Et ne me répliquez pas un mot, ou je vous arrache l’âme. » Quand Merlin entendit cela: « Non, reprit-il, ce ne doit pas être ainsi : il faut que les coups de fouet que recevra le bon Sancho lui soient donnés de sa propre volonté,

et non par force, et dans les moments qu'il lui plaira de choisir, car on ne lui fixe aucun terme. Cependant, s'il veut racheter son tourment pour la moitié de cette somme de coups de fouet, il lui est permis de se les laisser donner par une main étrangère, fût-elle même un peu pesante. — Ni étrangère ni propre, ni pesante ni à peser, répliqua Sancho, aucune main ne me touchera. Est-ce que j'ai, par hasard, mis au monde madame Dulcinée du Toboso, pour que mes fesses paient le péché qu'ont fait ses beaux yeux? C'est bon pour le seigneur mon maître, qui est une partie d'elle-même, puisqu'il l'appelle à chaque pas ma vie, mon âme, mon soutien. Il peut, et doit se fouetter pour elle, et faire toutes les démarches nécessaires à son désenchantement ; mais me fouetter, moi? *abernuncio.* »

A peine Sancho achevait-il de dire ces paroles, que la nymphe argentée, qui se tenait près de l'esprit de Merlin, se leva tout debout, et, détournant son léger voile, elle découvrit un visage qui parut à tous les yeux plus que démesurément beau ; puis, avec un geste mâle et une voix fort peu féminine, elle s'adressa directement à Sancho Panza : « O malencontreux écuyer, dit-elle, cœur de poule, âme de bronze, entrailles de cailloux, si l'on t'ordonnait, effronté larron, de te jeter d'une haute tour en bas; si l'on te demandait, ennemi du genre humain, de manger une douzaine de crapauds, deux douzaines de lézards et trois douzaines de couleuvres; si l'on te persuadait de tuer ta femme et tes enfants avec le tranchant aigu d'un atroce cimeterre ; il ne serait pas étonnant que tu te montrasses malgracieux, et que tu tisses la petite bouche. Mais faire cas de trois mille trois cents coups de fouet, quand il n'y a pas d'écolier des frères de la doctrine, si mauvais sujet qu'il soit, qui n'en attrape chaque mois autant, en vérité, cela surprend, étourdit, stupéfie les entrailles pitoyables de tous ceux qui écoutent une semblable réponse, et même de tous ceux qui viendront à l'apprendre avec le cours du temps. Jette, ô animal misérable et endurci, jette, dis-je, tes yeux de mulet ombrageux sur la prunelle des miens, brillants comme de scintillantes étoiles, et tu les verras pleurer goutte à goutte, ruisseau à ruisseau, traçant des sillons, des sentiers et des routes à travers les belles campagnes de mes joues. Prends pitié, monstre sournois et malintentionné, prends pitié à voir que mon jeune âge, qui ne passe pas encore la seconde dizaine, puisque j'ai dix-neuf ans, et pas tout à fait vingt, se consume et se flétrit sous l'écorce d'une grossière paysanne. Si maintenant je n'en ai pas l'air, c'est une faveur particulière que m'a faite le seigneur Merlin, ici présent, uniquement pour que mes attraits t'attendrissent, car les larmes

d'une beauté affligée changent les rochers en coton et les tigres en brebis. Frappe-toi, frappe-toi sur ces viandes épaisses, bête féroce indomptée, et ranime ce courage que tu ne sais employer qu'à te remplir la bouche et le ventre; remets en liberté la délicatesse de ma peau, la douceur de mon caractère et la beauté de ma face. Mais si, pour moi, tu ne veux pas t'adoucir, ni te rendre à la raison, fais-le pour ce pauvre chevalier, qui est debout à tes côtés ; pour ton maître, dis-je, dont je vois l'âme en ce moment, à telles enseignes qu'il la tient au travers de la gorge, à cinq ou six doigts des lèvres, car elle n'attend plus que ta réponse brutale ou tendre, ou pour lui sortir par la bouche, ou pour lui rentrer dans l'estomac. »

A ces mois, don Quichotte se tâta la gorge, et se tournant vers le duc, « Pardieu ! seigneur, s'écria-t-il, Dulcinée a dit vrai, car voici que j'ai l'âme arrêtée au milieu de la gorge, comme une noix d'arbalète. — Que dites-vous à cela, Sancho ? demanda la duchesse. — Je dis, madame, répondit Sancho, ce que j'ai dit : quant aux coups de fouet. *abernuncio.* — C'est *abrenuncio* [524] qu'il faut dire, Sancho, reprit le duc, et non comme vous dites. — Oh ! que Votre Grandeur me laisse tranquille, répliqua Sancho ; je ne suis pas en état maintenant de regarder aux finesses et à une lettre de plus ou de moins; car ces maudits coups de fouet, qu'il faut qu'on me donne ou que je me donne, me tiennent si troublé, que je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Mais je voudrais bien savoir de sa seigneurie madame dona Dulcinée du Toboso, où elle a appris la manière qu'elle emploie pour prier les gens. Elle vient me demander de m'ouvrir les chairs à coups de fouet, et elle m'appelle cœur de poule, bête féroce indomptée, avec une kyrielle d'autres injures que le diable ne supporterait pas. Est-ce que, par hasard, mes chairs sont de bronze? est-ce qu'il m'importe en rien qu'elle soit ou non désenchantée? Quelle corbeille de linge blanc, de chemises, de mouchoirs, de chaussons (bien que je n'en mette pas), a-t-elle envoyée en avant pour me toucher le cœur? Au lieu de cela, une injure sur l'autre, quoiqu'elle sache le proverbe qui court par ici, qu'un âne chargé d'or monte légèrement la montagne, et que les présents brisent les rochers, et qu'en priant Dieu tu dois donner du maillet, et qu'un bon Tiens vaut mieux que deux Tu l'auras. Et le seigneur mon maître, qui aurait dû me passer la main sur le cou, me flatter et me caresser, pour que je me fisse de laine et de coton cardé, ne dit-il pas que, s'il me prend, il m'attachera tout nu à un arbre, et me doublera la pitance des coups de fouet? Est-ce que ces bonnes âmes compatissantes n'auraient pas dû considérer qu'ils ne demandent pas

seulement qu'un écuyer se fouette, mais bien un gouverneur, comme qui dirait, mange du miel sur tes cerises. Qu'ils apprennent, à la malheure, qu'ils apprennent à savoir prier et demander, à savoir être polis; car tous les temps ne sont pas pareils, ni tous les hommes toujours de bonne humeur. Je suis maintenant percé de douleur en voyant les déchirures de mon pourpoint vert, et voilà qu'on vient me demander que je me fouette de bonne volonté, quand je n'en ai pas plus envie que de me faire cacique. — Eh bien! en vérité, ami Sancho, dit le duc, si vous ne vous adoucissez pas autant qu'une poire molle, vous n'obtiendrez pas le gouvernement. Il ferait beau, vraiment, que j'envoyasse à mes insulaires un gouverneur cruel, aux entrailles de pierre, qui ne se rend point aux larmes des demoiselles affligées, aux prières de discrets enchanteurs, à l'empire d'anciens sages. Enfin, Sancho, ou l'on vous fouettera, ou l'on vous fouettera, ou vous ne serez pas gouverneur. — Seigneur, répondit Sancho, ne me donnera-t-on pas deux jours de répit pour penser à ce qui me conviendra le mieux? — Non, en aucune manière, interrompit Merlin; c'est ici, dans ce lieu, et dans cet instant même que l'affaire doit être résolue. Ou Dulcinée retournera dans la caverne de Montésinos, rendue à son état de paysanne, ou bien, dans l'état où elle est, elle sera conduite aux champs Élysées, pour y attendre l'accomplissement total de la flagellation. — Allons, bon Sancho, s'écria la duchesse, ayez bon courage, et répondez dignement au pain que vous avez mangé chez le seigneur don Quichotte, que nous devons tous servir et chérir à cause de son excellent caractère, et de ses hauts exploits de chevalerie. Dites oui, mon fils, consentez à cette pénitence, et que le diable soit pour le diable, et la crainte pour le poltron, car la mauvaise fortune se brise contre le bon cœur, comme vous savez aussi bien que moi. »

Au lieu de répondre à ces propos, Sancho, perdant la tête, se tourna vers Merlin : « Dites-moi, seigneur Merlin, lui dit-il, quand le diable courrier est arrivé près de nous, il apportait à mon maître un message du seigneur Montésinos, qui lui recommandait de l'attendre ici, parce qu'il venait lui apprendre la façon de désenchanter madame dona Dulcinée du Toboso; mais jusqu'à présent nous n'avons vu ni Montésinos, ni rien de pareil. — Le diable, ami Sancho, répondit Merlin, est un ignorant et un grandissime vaurien. C'est moi qui l'ai envoyé à la recherche de votre maître, non pas avec un message de Montésinos, mais de moi, car Montésinos est dans sa caverne, attendant son désenchantement, auquel il reste encore la queue à écorcher. S'il vous doit quelque chose, ou si vous avez quelque affaire à

traiter avec lui, je vous l'amènerai et vous le livrerai où il vous plaira. Mais, quant à présent, consentez à cette discipline ; elle vous sera, croyez-m' en, d'un grand profit pour l'âme et pour le corps. Pour l'âme, en exerçant votre charité chrétienne; pour le corps, parce que je sais que vous êtes de complexion sanguine, et qu'il n'y aura pas de mal de vous tirer un peu de sang. — Il y a bien des médecins dans ce monde, répliqua Sancho, et jusqu'aux enchanteurs qui se mêlent aussi d'exercer la médecine. Mais, puisque tout le monde me le dit, bien que je n'en voie rien, je réponds donc que je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, à la condition que je me les donnerai quand et comme il me plaira, sans qu'on me fixe les jours, ni le temps; mais je tâcherai d'acquitter la dette le plus tôt possible, afin que le monde jouisse de la beauté de madame dona Dulcinée du Toboso, puisqu'il paraît, tout au rebours de ce que je pensais, qu'elle est effectivement fort belle. Une autre condition du marché c'est que je ne serai pas tenu de me tirer du sang avec la discipline, et que si quelques coups ne font que chasser les mouches, ils entreront toujours en ligne de compte. Item, que si je me trompe sur le nombre, le seigneur Merlin, qui sait tout, aura soin de les compter, et de me faire savoir ceux qui manquent ou ceux qu'il y a de trop. — Des coups de trop, répondit Merlin, il ne sera pas nécessaire d'en donner avis; car, en atteignant juste le nombre voulu, madame Dulcinée sera désenchantée à l'instant même, et, en femme reconnaissante, elle viendra chercher le bon Sancho pour lui rendre grâce et le récompenser de sa bonne œuvre. Il ne faut donc avoir aucun scrupule du trop ou du trop peu, et que le ciel me préserve de tromper personne, ne serait-ce que d'un cheveu de la tête. — Allons donc, à la grâce de Dieu! s'écria Sancho; je consens à mon supplice, c'est-à-dire que j'accepte la pénitence, avec les conditions convenues. »



A peine Sancho eut-il dit ces dernières paroles, que la musique se lit entendre de nouveau, et que recommencèrent les décharges de mousqueterie. Don Quichotte alla se pendre au cou de son écuyer, et lui donna mille baisers sur le front et sur les joues. Le duc, la duchesse et tous les assistants témoignèrent qu'ils ressentaient une joie extrême de cet heureux dénoûment. Enfin, le char se remit en marche, et, en passant, la belle Dulcinée inclina la tête devant le duc et la duchesse, et fit une grande révérence à Sancho.

En ce moment commençait à poindre l'aube riante et vermeille. Les fleurs des champs se relevaient et dressaient leurs tiges ; les ruisseaux au liquide cristal, murmurant à travers les cailloux blancs et gris, allaient porter aux rivières le tribut qu'elles attendaient. La terre joyeuse, le ciel clair, l'air serein, la lumière pure, tout annonçait que le jour, qui marchait déjà sur le pan de la robe de l'aurore, allait être tranquille et beau. Satisfaits de la chasse et d'avoir atteint leur but avec tant d'habileté et de bonheur, le duc et la duchesse regagnèrent leur château, dans le dessein de continuer des plaisanteries qui les amusaient plus que tout autre divertissement.



CHAPITRE XXXVI.

Où l'on raconte l'aventure, étrange et jamais imaginée de la duègne Doloride, autrement dite comtesse Trifaldi, avec une lettre que Sancho Panza écrivit à sa femme Thérèse Panza.



LE duc avait un majordome d'un esprit jovial et éveillé. C'est lui qui avait représenté la figure de Merlin, qui avait disposé tout l'appareil de la précédente aventure, composé les vers, et fait remplir par un page le personnage de Dulcinée. A la demande de ses maîtres, il prépara sur-le-champ une autre aventure, de la plus gracieuse et étrange invention qui se pût imaginer.

Le lendemain, la duchesse demanda à Sancho s'il avait commencé la pénitence dont la tâche lui était prescrite pour le désenchantement de Dulcinée. « vraiment oui, répondit-il ; je me suis déjà donné, cette nuit, cinq coups de fouet. — Avec quoi vous les êtes-vous donnés? reprit la duchesse. — Avec la main, répondit-il. — Oh ! répliqua-t-elle, c'est plutôt se donner des claques que des coups de fouet. J'imagine que le sage Merlin ne sera pas satisfait de tant de mollesse. Il faut que le bon Sancho se fasse quelque bonne discipline avec des cordelettes et des nœuds de fer qui se laissent bien sentir. C'est, comme on dit, avec le sang qu'entre la science, et l'on ne

pourrait donner à si bas prix la délivrance d'une aussi grande dame que Dulcinée. — Eh bien, répondit Sancho, que votre seigneurie me fournisse quelque discipline ou quelques bouts de corde convenables; c'est avec cela que je me fustigerai, pourvu toutefois qu'il ne m'en cuise pas trop, car je dois apprendre à Votre Grâce que, quoique rustique, mes chairs tiennent plus de la nature du coton que de celle du jonc à cordage, et il ne serait pas juste que je me misse en lambeaux pour le service d'autrui. — A la bonne heure, répliqua la duchesse ; demain je vous donnerai une discipline qui aille à votre mesure, et qui s'accommode à la tendreté de vos chairs comme si elles étaient ses propres sœurs. — A propos, dit Sancho, il faut que Votre Altesse apprenne, chère dame de mon âme, que j'ai écrit une lettre à ma femme Thérèse Panza, pour lui rendre compte de tout ce qui m'est arrivé depuis que je me suis séparé d'elle. Je l'ai là, dans le sein, et il ne manque plus que d'y mettre l'adresse. Je voudrais que votre discrétion prît la peine de la lire, car il me semble qu'elle est tournée de la façon que doivent écrire les gouverneurs. — Qui l'a composée? demanda la duchesse. — Eh ! qui pouvait la composer, si ce n'est moi, pécheur que je suis? répondit Sancho. — Et c'est vous aussi qui l'avez écrite? reprit la duchesse. — Pour cela, non, répliqua Sancho, car je ne sais ni lire ni écrire, bien que je sache signer. — Voyons-la donc dit la duchesse, car, à coup sûr, vous devez y montrer la qualité et la suffisance de votre esprit. Sancho tira de son sein une lettre ouverte, et la duchesse, l'ayant prise, vit qu'elle était ainsi conçue :

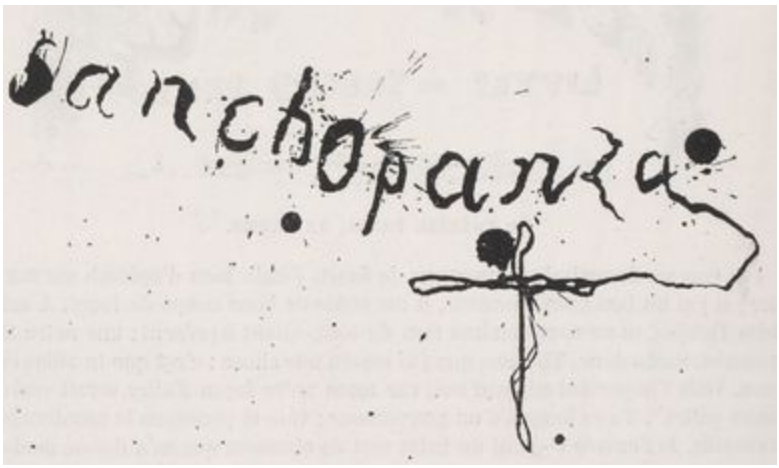
A THÉRÈSE PANZA, SA FEMME.



« Si l'on me donnait de bons coups de fouet, j'étais bien d'aplomb sur ma monture ; si j'ai un bon gouvernement, il me coûte de bons coups de fouet. A cela, ma chère Thérèse, tu ne comprendras rien du tout, quant à présent; une autre fois, tu le sauras. Sache donc, Thérèse, que j'ai résolu une chose : c'est que tu ailles en carrosse. Voilà l'important aujourd'hui, car toute autre façon d'aller serait marcher à quatre pattes [525]. Tu es femme d'un

gouverneur ; vois si personne te montera jusqu'à la cheville. Je t'envoie ci-joint un habit vert de chasseur que m'a donné madame la duchesse; arrange-le de façon qu'il serve de jupe et de corsage à notre fille. Don Quichotte, mon maître, à ce que j'ai ouï dire en ce pays, est un fou sage et un imbécile divertissant; on ajoute que je suis de la même force. Nous sommes entrés dans la caverne de Montésinos, et le sage Merlin fait usage de moi pour le désenchantement de Dulcinée du Toboso, qui s'appelle là-bas Aldonza Lorenzo. Avec trois mille trois cents coups de fouet, moins cinq, que j'ai à me donner, elle deviendra aussi désenchantée que la mère qui l'a mise au monde. Ne dis rien de cela à personne, car tu sais le proverbe : si tu soumets ton affaire à la chambrée, les uns diront que c'est blanc, les autres que c'est noir. D'ici à peu de jours, je partirai pour le gouvernement, où je vais avec un grand désir de ramasser de l'argent, car on m'a dit que tous les nouveaux gouverneurs s'en allaient avec le même désir. Je lui tâterai le pouls, et t'aviserai si tu dois ou non venir me rejoindre. Le grison se porte bien, et se recommande beaucoup à toi; je ne pense pas le laisser, quand même ou me mènerait pour être Grand-Turc. Madame la duchesse te baise mille fois les mains; baise-les-lui en retour deux mille fois, car, à ce que dit mon maître, il n'y a rien qui coûte moins et qui vaille meilleur marché que les politesses. Dieu n'a pas consenti à m'envoyer une autre valise comme celle des cent écus de la fois passée; mais n'en sois pas en peine, ma chère Thérèse; celui qui sonne les cloches est en sûreté, et tout s'en ira dans la lessive du gouvernement. Seulement j'ai une grande peine d'entendre dire que j'y prendrai tant de goût que je m'y mangerai les doigts. Dans ce cas-là, il ne me croûterait pas bon marché, bien que les estropiés et les manchots aient un canonicat dans les aumônes qu'ils demandent. Ainsi, d'une façon ou de l'autre, tu deviendras riche, et tu auras bonne aventure. Que Dieu te la donne comme il le peut, et me garde pour te servir. De ce château, le 20 juillet 1614.

« Ton mari, le gouverneur.



Quand la duchesse eut achevé de lire la lettre, elle dit à Sancho : « En deux choses le bon gouverneur sort un peu du droit chemin. La première, c'est qu'il dit ou fait entendre qu'on lui a donné ce gouvernement pour les coups de fouet qu'il doit s'appliquer, tandis qu'il sait fort bien et ne peut nullement nier que, lorsque le duc mon seigneur lui en lit la promesse, on ne songeait pas seulement qu'il y eût des coups de fouet au monde. La seconde, c'est qu'il s'y montre un peu trop intéressé, et je ne voudrais pas qu'il eût montré le bout de l'oreille, car la convoitise rompt le sac, et le gouverneur avaricieux vend et ne rend pas la justice. — Oh ! ce n'est pas ce que je voulais dire, madame, répondit Sancho ; si Votre Grâce trouve que la lettre n'est pas tournée comme elle devrait l'être, il n'y a rien qu'à la déchirer et à en écrire une autre; et il pourrait se faire que la nouvelle fût pire encore, si l'on s'en remet à ma judiciaire. — Non, non, répliqua la duchesse; celle-ci est bonne, et je veux la faire voir au duc. » Cela dit, ils s'en furent à un jardin où l'on devait dîner ce jour-là.

La duchesse montra la lettre de Sancho au duc, qui s'en amusa beaucoup. On dîna, et quand la table eut été desservie, quand on se fut diverti quelque temps de l'exquise conversation de Sancho, tout à coup le son aigu d'un titre se fit entendre, mêlé au bruit sourd d'un tambour discordant. Tout le monde parut se troubler à cette martiale et triste harmonie, principalement don Quichotte, qui ne tenait pas sur sa chaise tant son trouble était grand. De Sancho, il n'y a rien à dire sinon que la peur le conduisit à son refuge ordinaire, qui était le pan de la robe de la duchesse, car véritablement la musique qu'on entendait était triste et mélancolique au dernier point. Au milieu de la surprise générale et du silence que gardait tout le monde, on vit entrer et s'avancer dans le jardin deux hommes portant des robes de deuil,

si longues qu'elles balayaient la terre. Chacun d'eux frappait sur un grands tambour, également couvert de drap noir. A leur côté marchait le joueur de titre, noir et lugubre comme les deux autres. Les trois musiciens étaient suivis d'un personnage au corps de géant, non pas vêtu, mais chargé d'une ample soutane noire, dont la queue démesurée traînait au loin derrière lui. Par-dessus la soutane, un large baudrier lui ceignait les reins, noir également, et duquel pendait un énorme cimeterre dont la poignée était noire, ainsi que le fourreau. Il avait le visage couvert d'un voile noir transparent, à travers lequel on entrevoyait une longue barbe, blanche comme la neige. Il marchait à pas mesurés, au son des tambours, avec beaucoup de calme et de gravité. Enfin, sa grandeur, sa noirceur, sa démarche, son cortége, étaient bien faits pour étonner tous ceux qui le regardaient sans le connaître, Il vint donc, avec cette lenteur et cette solennité, se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait debout au milieu des autres assistants. Mais le duc ne voulut permettre en aucune façon qu'il parlât avant de s'être relevé. Le prodigieux épouvantail fut contraint de céder, et, dès qu'il fut debout, il leva le voile qui cachait son visage. Alors il découvrit la plus horrible, la plus longue, la plus blanche, et la plus épaisse barbe qu'yeux humains eussent vue jusqu'alors. Bientôt il tira et arracha du fond de sa large poitrine une voix grave et sonore, et, fixant ses regards sur le duc, il lui dit :

« Très-haut et très-puissant seigneur, on m'appelle Trifaldin de la barbe blanche ; je suis écuyer de la comtesse Trifaldi, autrement appelée la duègne Doloride, qui m'envoie en ambassade auprès de Votre Grandeur, pour demander à Voire Magnificence qu'elle daigne lui donner licence et permission de venir vous conter sa peine, qui est bien l'une des plus nouvelles et des plus admirables que la plus pénible imagination de l'univers puisse jamais avoir imaginée. Mais d'abord elle veut savoir si, dans votre château, se trouve le valeureux et jamais vaincu chevalier don Quichotte de la Manche, à la recherche duquel elle vient à pied, et sans rompre le jeûne, depuis le royaume de Candaya jusqu'à votre seigneurie, chose qu'il faut tenir à miracle, ou à force d'enchantement. Elle est à la porte de cette forteresse ou maison de plaisance, et n'attend pour entrer que votre bon plaisir. J'ai dit. » Aussitôt il se mit à tousser, et, maniant sa barbe du haut en bas avec les deux mains, il attendit dans un grand calme que le duc lui fit une réponse. « Il y a déjà bien des jours, dit le duc, bon écuyer Trifaldin de la blanche barbe, que nous avons connaissance de la disgrâce

arrivée à madame la comtesse Trifaldi, que les enchanteurs obligent à s'appeler la duègne Doloride. Vous pouvez, étonnant écuyer, lui dire qu'elle entre, qu'ici se trouve le vaillant chevalier don Quichotte de la Manche, et que, de son cœur généreux, elle peut se promettre avec assurance toute espèce de secours et d'appui. Vous pouvez également lui dire de ma part que, si ma faveur lui est nécessaire, elle ne lui manquera pas, car je suis tenu de la lui offrir par ma qualité de chevalier, laquelle oblige à favoriser toute espèce de femmes, surtout les duègnes veuves, déchues et douloureuses, comme le doit être sa seigneurie. » A ces mots, Trifaldin plia le genou jusqu'à terre, et, faisant signe de jouer au titre et aux tambours, il sortit du jardin au même son et du même pas qu'il était entré, laissant tout le monde dans la surprise de son aspect et de son accoutrement.

Alors le duc se tournant vers don Quichotte. « Enfin, lui dit-il, célèbre chevalier, les ténèbres de la malice et de l'ignorance ne peuvent cacher ni obscurcir la lumière de la valeur et de la vertu. Je dis cela, parce qu'il y a six jours à peine que Votre Bonté habite ce château, et déjà viennent vous y chercher de pays lointains et inconnus, non pas en carrosse, ni sur des dromadaires, mais à pied et à jeun, les malheureux, les affligés, dans la confiance qu'ils trouveront en ce bras formidable le remède à leurs peines et à leurs souffrances, grâce à vos brillantes prouesses, dont le bruit court et s'étend sur la face de la terre entière. — Je voudrais bien, seigneur duc, répondit don Quichotte, tenir ici présent ce bon religieux qui, l'autre jour, à table, montra tant de rancune et de mauvais vouloir contre les chevaliers errants, Pour qu'il vit de ses propres yeux si ces chevaliers sont nécessaires au monde. Il Pourrait du moins toucher de la main une vérité : c'est que les gens extraordinairement affligés et inconsolables ne vont pas, dans les cas extrêmes et les malheur énormes, chercher remède à leurs maux chez les hommes de robe, ni chez les sacristains de village, ni chez le gentilhomme qui n'est jamais sorti des limites de sa paroisse, ni chez le citadin paresseux qui cherche plutôt des nouvelles à raconter qu'il ne s'efforce de faire des prouesses que d'autres racontent et mettent par écrit. Le remède aux peines, le secours aux nécessités, la protection des jeunes filles, la consolation des veuves, ne se trouvent en aucune sorte de personnes mieux qu'en les chevaliers errants. Aussi, de ce que j'ai l'honneur de l'être, je rends au ciel des grâces infinies, et je tiens pour bien employé tout ce qui peut m'arriver d'accidents et de travaux dans l'exercice d'une si honorable profession. Que cette duègne vienne donc, et qu'elle demande ce qu'elle voudra; le remède

à son mal sera bientôt expédié par la force de mon bras et l'intrépide résolution du cœur qui le conduit. »



CHAPITRE XXXVII.

Où se continue la fameuse aventure de la duègne Doloride.



LE duc et la duchesse furent enchantés de voir que don Quichotte répondit si bien à leur intention. En ce moment Sancho se mil de la partie. « Je ne voudrais pas, dit-il, que cette madame la duègne vint jeter quelque bâton dans les roues de mon gouvernement; car j'ai ouï dire à un apothicaire de Tolède, qui parlait comme un chardonneret, que partout où intervenaient des duègnes, il ne pouvait rien arriver de bon. Sainte Vierge ! combien il leur en voulait, cet apothicaire-là! De là je conclus que si toutes les duègnes sont ennuyeuses et impertinentes, de quelque humeur et condition qu'elles soient, que sera-ce des dolentes, ou douloureuses, ou endolories [526], comme on dit qu'est cette comtesse trois basques ou trois queues [527], car, dans mon pays, basque ou queue, queue ou basque, c'est absolument la même chose. — Tais-toi, ami Sancho, dit don Quichotte : puisque cette dame duègne vient me chercher de si lointains climats, elle ne doit pas être de celles que l'apothicaire portait sur son calepin. D'ailleurs, celle-là est comtesse, et quand les comtesses servent en qualité de duègnes, c'est au service d'impératrices ou de reines; elles sont dames et maîtresses dans leurs maisons, et s'y servent d'autres duègnes à leur tour. »



A cela, dona Rodriguez, qui se trouvait présente, ajouta bien vite : « Des duègnes sont ici au service de madame la duchesse, qui pourraient être comtesses si la fortune l'eût voulu. Mais ainsi vont les lois, comme le veulent les rois. Cependant qu'on ne dise pas de mal des duègnes, surtout des vieilles et des filles, car, bien que je ne le sois pas, j'entrevois et comprends fort bien l'avantage d'une duègne fille sur une duègne veuve ; et, comme on dit, celui qui nous a tondues a gardé les ciseaux dans la main. — Avec tout cela, répliqua Sancho, il y a tellement à tondre chez les duègnes, toujours d'après mon apothicaire, qu'il vaut mieux ne pas remuer le riz, dût-il prendre au fond du pot. — Les écuyers sont toujours nos ennemis, reprit dona Rodriguez; comme ce sont des piliers d'antichambre, et qu'ils nous voient à tout propos, les moments où ils ne prient pas Dieu, qui sont fort nombreux, ils les emploient à médire de nous, à nous déterrer les os, et à nous enterrer la bonne renommée. Eh bien, moi je leur dis, à ces bûches ambulantes, qu'en dépit d'eux nous continuerons à vivre dans le monde et dans les maisons de gens de qualité, bien qu'on nous y laisse

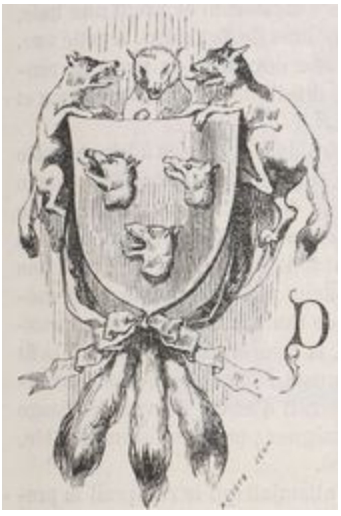
mourir de faim, et qu'on y couvre avec une maigre jupe noire nos chairs délicates ou non délicates, comme on couvre un fumier avec une tapisserie le jour de la procession. Par ma foi, si cela m'était permis et que j'en eusse le temps, je ferais bien entendre, non-seulement à ceux qui m'écoutent, mais au monde entier, qu'il n'y a point de vertu qui ne se trouve en une duègne. — Je crois, dit alors la duchesse, que ma bonne dona Rodriguez a grandement raison. Mais il convient qu'elle attende un moment plus opportun pour prendre sa défense et celle des autres duègnes, pour confondre la méchante opinion de ce méchant apothicaire, et pour déraciner celle que nourrit en son coeur le grand Sancho Panza. — Ma foi, reprit Sancho, depuis que les fumées de gouverneur me sont montées à la tête, elles m'ont ôté les vertiges d'écuyer, et je me moque de toutes les duègnes du monde comme d'une figue sauvage. »

L'entretien sur le compte des duègnes aurait encore continué, si l'on n'eût entendu de nouveau sonner le titre et battre les tambours, d'où l'on comprit que la duègne Doloride faisait son entrée. La duchesse demanda au duc s'il ne serait pas convenable d'aller à sa rencontre, puisqu'elle était comtesse et femme de qualité. « Pour ce qu'elle a de comtesse, répondit Sancho, avant que le duc ouvrit la bouche, je consens bien à ce que Vos Grandeurs aillent la recevoir; mais, pour ce qu'elle a de duègne, je suis d'avis que vous ne bougiez pas d'un pas. — Qui te prie de te mêler de cela, Sancho? dit don Quichotte. — Qui, seigneur? répondit Sancho; moi, je m'en mêle, et je puis bien m'en mêler, comme écuyer ayant appris les devoirs de la courtoisie à l'école de Votre Grâce, qui est le plus courtois chevalier et le mieux élevé qu'il y ait dans toute la courtoisie. En ces choses-là, à ce que j'ai ouï dire à Votre Grâce, on perd autant par le trop que par le trop peu, et au bon entendeur demi-mot. — C'est précisément comme le dit Sancho, reprit le duc; nous allons voir la mine de cette comtesse, et, sur elle, nous mesurerons la courtoisie qui lui est due. »

En ce moment entrèrent le titre et les tambours, comme la première fois; et l'auteur termine ici ce court chapitre, pour commencer l'autre, où il continue la même aventure, qui est une des plus notables de toute l'histoire.

CHAPITRE XXXVIII.

Où l’on rend compte du compte que rendit da sa triste fortune la duègne Doloride.



DERRIÈRE les joueurs de triste musique, commencèrent à pénétrer dans le jardin jusqu’à douze duègnes, rangées sur deux files, toutes vêtues de larges robes à la religieuse, en serge foulée, avec des coiffes et des voiles de mousseline blanche, si longs qu’ils ne laissaient apercevoir que le bord des robes. Derrière elles venait la comtesse Trifaldi, que menait par la main l’écuyer Trifaldin de la barbe blanche. Elle était vêtue de fine bayette noire non apprêtée, car, si le poil en eût été frisé, chaque brin de laine aurait fait un grain de la grosseur d’un pois chiche. La queue ou basque, ou pan, ou comme on voudra l’appeler, était divisée en trois pointes, que soutenaient à la main trois pages, également vêtus de noir, lesquels présentaient une agréable figure mathématique, avec les trois angles aigus que formaient les trois pointes de la queue; et tous ceux qui virent cette queue à trois pointes comprirent que c’était d’elle que lui venait le nom de comtesse Trifaldi, comme si l’on disait comtesse aux trois

queues. Ben-Engeli dit qu'en effet c'était la vérité, et que de son nom propre la duègne s'appelait comtesse Loupine, parce qu'il y avait beaucoup de loups dans son comté, et que, si ces loups eussent été des renards, on l'aurait appelée comtesse Renardine, parce que, dans ces pays, les seigneurs ont coutume de prendre le nom de la chose ou des choses qui abondent le plus dans leurs seigneuries. Mais enfin cette comtesse, à la faveur de la nouveauté de sa queue, laissa le Loupine pour prendre le Trifaldi.



Les douze duègnes et la dame marchaient au pas de procession, les visages couverts de voiles noirs, non pas transparents, mais si serrés, au contraire, que rien ne se laissait apercevoir par-dessous. Aussitôt que parut ainsi formé l'escadron de duègnes, le duc, la duchesse et don Quichotte se levèrent, ainsi que tous ceux qui regardaient la longue procession. Les douze duègnes s'arrêtèrent et firent une haie, au milieu de laquelle passa la Doloride, sans quitter le bras de Trifaldin. A cette vue, le duc, la duchesse et don Quichotte s'avancèrent d'une douzaine de pas à sa rencontre. Elle alors, mettant les deux genoux en terre, dit d'une voix plutôt rauque et forte que flûtée et délicate :

« Que Vos Grandeurs veuillent bien ne pas faire tant de courtoisies à leur humble serviteur, je veux dire à leur humble servante, car je suis tellement endolorie que je ne pourrai jamais réussir à y répondre comme je le dois. En effet, ma disgrâce étrange, inouïe, m'a emporté l'esprit je ne sais où, et ce doit être fort loin, car plus je le cherche, moins je le trouve. — Celui-là en

serait tout à fait dépourvu, madame la comtesse, répondit le duc, qui ne découvrirait pas dans votre personne votre mérite, lequel, sans qu'on en voie davantage, est digne de toute la crème de la courtoisie, de toute la fleur des plus civiles politesses. » Et, la relevant, de la main, il la fit asseoir sur un siége près de la duchesse, qui lui fit aussi l'accueil le plus bienveillant. Don Quichotte gardait le silence, et Sancho mourait d'envie de voir le visage de la Trifaldi ou de quelqu'une de ses nombreuses duègnes ; mais ce fut impossible, jusqu'à ce qu'elles-mêmes le découvrissent de bon gré.

Tout le monde immobile et faisant silence, chacun attendait qui le romprait le premier. Ce fut la duègne Doloride, en prononçant les paroles suivantes : « J'ai la confiance, puissantissime seigneur, bellissime dame et discrétissimes auditeurs, que ma douleurissime trouvera dans vos vaillantissimes cœurs un accueil non moins affable que généreux et douloureux ; car elle est telle qu'elle doit suffire pour attendrir le marbre, amollir le diamant, et assouplir l'acier des cœurs les plus endurcis du monde. Mais, avant de la publier à vos ouïes (pour ne pas dire à vos oreilles), je voudrais que vous me fissiez savoir si, dans le sein de cette illustre compagnie, se trouve le purissime chevalier don Quichotte de la Manchissime, et son écuyérissime Panza. — Le Panza, s'écria Sancho, avant que personne répondît, le voilà; et le don Quichottissime également. Ainsi vous pouvez bien, Doloridissime duégnissime, dire tout ce qui vous plairissime, car nous sommes prêts et préparissimes à être vos serviteurissimes. »

En ce moment don Quichotte se leva, et adressant la parole à la duègne Doloride, il lui dit : « Si vos angoisses, ô dame affligée, peuvent se promettre quelque espoir de remède, par quelque valeur ou quelque force de quelque chevalier errant, voici les miennes, qui, toutes faibles et courtes qu'elles soient, s'emploieront tout entières a votre service. Je suis don Quichotte de la Manche, dont le métier est de secourir toutes sortes de nécessiteux. Cela étant, vous n'avez nul besoin, madame, de capter des bienveillances ni de chercher des préambules; mais vous pouvez, tout bonnement et sans détours, raconter vos peines. Des oreilles vous écoutent, qui sauront, sinon y porter remède, au moins y compatir. » vouloir se jeter aux pieds

Quand la duègne Doloride entendit cela, elle fit mine de vouloir se jeter aux pieds de don Quichotte, et même elle s'y jeta, et faisant tous ses efforts pour les embrasser, elle disait : « Devant ces pieds et devant ces jambes, je

me jette, ô invincible chevalier, parce qu'ils sont les bases et les colonnes de la chevalerie errante. Je veux baiser ces pieds, du pas desquels pend et dépend le remède à mes malheurs, ô valeureux errant, dont les exploits véritables laissent loin derrière eux et obscurcissent les fabuleuses prouesses des Amadis, des Bélianis et des Esplandian ! » Puis, laissant don Quichotte, et se tournant vers Sancho Panza, elle lui prit la main, et lui dit : « O toi, le plus loyal écuyer qui ait servi jamais chevalier errant, dans les siècles présents et passés, plus long en bonté que la barbe de Trifaldin, mon homme de compagnie, ici présent! tu peux bien te vanter qu'en servant le grand don Quichotte, tu sers en raccourci toute la multitude de chevaliers qui ont manié les armes dans le monde. Je te conjure, par ce que tu dois à ta bonté fidélissime, d'être mon intercesseur auprès de ton maître, pour qu'il favorise sans plus tarder cette humilissime et malheureusissime comtesse. »



Sancho répondit : « Que ma bonté, ma chère dame, soit aussi grande et aussi longue que la barbe de votre écuyer, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire. Mais que j'aie mon âme avec barbe et moustaches au sortir de cette vie, voilà ce qui m'importe, car des barbes d'ici-bas, je ne me soucie guère. Au surplus, sans toutes ces prières, ni ces cajoleries, je prierai mon maître (et je sais qu'il m'aime bien, surtout maintenant qu'il a besoin de

moi pour une certaine affaire), d'aider Votre Grâce en tout ce qu'il pourra. Mais déboutonnez-vous, contez-nous votre peine, et laissez faire, nous serons tous d'accord. »

Le duc et la duchesse mouraient de rire à tous ces propos, comme gens qui avaient fabriqué l'aventure, s'applaudissant de la finesse et de la dissimulation que montrait la Trifaldi. Celle-ci s'étant rassise, prit de nouveau le parole et dit : « Sur le fameux royaume de Candaya, qui gît entre la grande Trapobane et la mer du Sud, deux lieues par delà le cap Comorin, régna la reine dona Magoncia, veuve du roi Archipiel, son époux et seigneur. De leur mariage fut créée et mise au monde l'infante Antonomasie, héritière du royaume, laquelle infante Antonomasie grandit et s'éleva sous ma tutelle et ma doctrine, parce que j'étais la plus ancienne et la plus noble duègne de sa mère. Or, il arriva que, les jours venant et passant, la petite Antonomasie atteignit l'âge de quatorze ans, avec une si grande perfection de beauté, que la nature n'aurait pu lui en donner un degré de plus. Dirons-nous que, pour l'esprit, c'était encore une morveuse ? Non, vraiment ; elle était discrète autant que belle, et c'était la plus belle personne du monde, ou plutôt elle l'est encore, si les destins jaloux et les Parques impitoyables n'ont pas tranché le fil de sa vie. Et certes, ils ne l'ont pas fait, car les cieux ne sauraient permettre qu'on fasse à la terre un aussi grand mal que serait celui de cueillir en verjus la grappe de raisin du plus beau cep de ce monde. De cette beauté, que ma langue pesante et maladroite ne sait point vanter comme elle le métrite, s'éprirent une infinité de princes, tant nationaux qu'étrangers. Parmi eux, un simple chevalier, qui se trouvait à la cour, osa élever ses pensées jusqu'au ciel de cette beauté miraculeuse. Ce qui lui donna tant de présomption, c'étaient sa jeunesse, sa bonne mine, ses grâces, ses nombreux talents, la facilité et la félicité de son esprit. Car il faut que Vos Grandeurs sachent, si cela ne leur cause point d'ennui, qu'il jouait d'une guitare à la faire parler; de plus, qu'il était poëte et grand danseur, et qu'enfin il savait faire une cage d'oiseaux, si bien, qu'il aurait pu gagner sa vie rien qu'à cela, s'il se fût trouvé dans quelque extrême besoin. Et toutes ces qualités, tous ces mérites, sont plutôt capables de renverser une montagne, que non-seulement une faible jeune fille. Cependant, toute sa gentillesse, toutes ses Grâces, tous ses talents, n'auraient pu suffire à faire capituler la forteresse de mon élève, si le voleur effronté n'eût employé l'artifice de me faire d'abord capituler moi-même. Ce vagabond dénaturé voulut d'abord amorcer mon goût et acquérir mes

bonnes grâces, pour que moi, gouverneur infidèle, je lui livrasse les clefs de la forteresse dont la garde m'était confiée. Finalement, il me flatta l'intelligence et me dompta la volonté par je ne sais quelles amulettes qu'il me donna. Mais ce qui me fît surtout broncher et tomber par terre, ce furent certains couplets que je l'entendis chanter une nuit, d'une fenêtre grillée donnant sur une petite ruelle où il se promenait, lesquels couplets, si j'ai bonne mémoire, s'exprimaient ainsi :



« De ma douce ennemie naît un mal qui perce l'âme, et, pour plus de tourment, elle exige qu'on le ressente et qu'on ne le dise pas[528]. »

La strophe me sembla d'or, et sa voix de miel; et, depuis lors, en voyant le malheur où m'ont fait tomber ces vers et d'autres semblables, j'ai considéré qu'on devrait, comme le conseillait Platon, exiler les poëtes des républiques bien organisées, du moins les poëtes érotiques ; car ils écrivent des couplets, non pas comme ceux de la complainte du marquis de Manloue, qui amusent les femmes et font pleurer les enfants, mais des pointes d'esprit qui vous traversent l'âme comme de douces épines, et vous la brûlent comme la foudre, sans toucher aux habits. Une autre fois, il chanta :

« Viens, mort, mais si cachée que je ne te sente pas venir, pour que le plaisir de mourir ne me rende pas à la vie [529], » ainsi que d'autres strophes et couplets qui, chantés, enchantent, et écrits, ravissent. Mais qu'est-ce, bon Dieu, quand ces poëtes se ravalent à composer une espèce de poésie, fort à la mode alors à Candaya, et qu'ils appelaient des *seguidillas* [530]? Alors, c'était la danse des âmes, l'agitation des corps, le transport du rire, et finalement, le ravissement de tous les sens. Aussi dis-je, mes seigneurs, qu'on devrait à juste titre déporter ces poëtes et troubadours aux îles des Lézards [531]. Mais la faute n'est pas à eux ; elle est aux simples qui les louent, et aux niaises qui les croient. Si j'avais été aussi bonne duègne que je le devais, certes, je ne me serais point émue à leurs bons mots fanés, et n'aurais point pris pour des vérités ces belles tournures, *je vis en mourant, je brûle dans la glace, je tremble dans le feu, j'espère sans espoir, je pars et je reste*, ainsi que d'autres impossibilités de cette espèce, dont leurs écrits sont tout pleins. Et qu'arrive-t-il, lorsqu'ils promettent le phénix d'Arabie, la couronne d'Ariane, les chevaux du Soleil, les perles de la mer du Sud, l'or du Pactole et le baume de Pancaya ! C'est alors qu'ils font plus que jamais courir la plume, car rien ne leur coûte moins que de promettre ce qu'ils ne pourront jamais tenir. Mais que fais-je? à quoi vais-je m'amuser, ô malheureuse ! quelle folie, quelle déraison, me fait conter les péchés d'autrui, quand j'ai tant à raconter des miens? malheur à moi! ce ne sont pas les vers qui m'ont vaincue, mais ma simplicité ; ce ne sont pas les sérénades qui m'ont adoucie, mais mon imprudence coupable. Ma grande' ignorance et ma faible circonspection ouvrirent le chemin et préparèrent les voies aux désirs de don Clavijo (ainsi se nomme le chevalier en question). Sous mon patronage et ma médiation, il entra, non pas une, mais bien des fois, dans la chambre à coucher d'Antonomasie, non par lui, mais par moi trompée, et cela, sous le titre de légitime époux ; car, bien que pécheresse, je n'aurais jamais permis que, sans être son mari, il l'eût touchée au bord de la semelle de ses pantoufles. Non, non, pour cela non ! le mariage doit aller en avant dans toute affaire de ce genre où je mets les mains. Il n'y avait qu'un mal dans celle-ci, l'inégalité des conditions, don Clavijo n'étant qu'un simple chevalier, tandis que l'infante Antonomasie était, comme on l'a dit, héritière du royaume. Durant quelques jours, l'intrigue fut cachée et dissimulée par la sagacité de mes précautions; mais bientôt il me parut qu'elle allait être découverte par je ne sais quelle enflure de l'estomac d'Antonomasie. Cette

crainte nous fit entrer tous trois en conciliabule, et l'avis unanime fut, qu'avant que le méchant tour vint à éclater, don Clavijo demandât devant le grand vicaire Antonomasie pour femme, en vertu d'une promesse écrite qu'elle lui avait donnée d'être son épouse, promesse formulée par mon esprit, et avec tant de force, que celle de Samson n'aurait pu la rompre. On fit les démarches nécessaires ; le vicaire vit la cédule, et reçut la confession de la dame, qui avoua tout sans autre formalité; alors il la fit déposer chez un honnête alguazil de cour. »



« Comment! s'écria Sancho, il y a donc aussi à Candaya des alguazils, des poëtes et des *seguidillas?* par tous les serments que je puis faire, j'imagine que le monde est tout un. Mais que Votre Grâce se dépêche un peu, madame Trifaldi ; il se fait tard, et je meurs d'envie de savoir la fin d'une si longue histoire. — C'est ce que je vais faire, » répondit la comtesse.

CHAPITRE XXXIX.

Où la Trifaldi continue sa surprenante et mémorable histoire.



DE chaque parole que disait Sancho, la duchesse raffolait, autant que s'en désespérait don Quichotte, qui lui ordonna de se taire. Alors la Doloride continua de la sorte :

« Enfin après bien des interrogatoires, des demandes et des réponses, comme l'infante tenait toujours bon, sans rétracter ni changer sa première déclaration, le grand vicaire jugea en faveur de don Clavijo, et la lui remit pour légitime épouse ; ce qui causa tant de chagrin à la reine dona Magoncia, mère de l'infante Antonomasie, qu'au bout de trois jours nous l'enterrâmes. — Elle était morte, sans doute? demanda Sancho. — C'est clair, répondit Trifaldin, car, à Candaya, on n'enterre pas les personnes vivantes, mais mortes. — On a déjà vu, seigneur écuyers, répliqua Sancho, enterrer un homme évanoui, le croyant mort, et il me semblait, à moi, que la

reine Magoncia aurait bien fait de s'évanouir au lieu de mourir, car, avec la vie, il y a remède à bien des choses. D'ailleurs, la faute de l'infante n'était pas si énorme qu'elle fût obligée d'en avoir tant de regret. Si cette demoiselle se fût mariée avec un page ou quelque autre domestique de sa maison, comme ont fait bien d'autres, à ce que j'ai ouï dire, le mal aurait été sans ressource ; mais avoir épousé un chevalier aussi gentilhomme et aussi entendu qu'on nous le dépeint, en vérité, en vérité, si ce fut une sottise, elle n'est pas si grande qu'on le pense. Car enfin, suivant les règles de mon seigneur, qui est ici présent, et ne me laissera pas accuser de mensonge, de même qu'on fait avec des hommes de robe les évêques, de même on peut faire avec des chevaliers, surtout s'ils sont errants, les rois et les empereurs. — Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte, car un chevalier errant, pourvu qu'il ait deux doigts de bonne chance, est en passe et en proche puissance d'être le plus grand seigneur du monde. Mais continuez, dame Doloride, car il me semble qu'il vous reste à conter l'amer de cette jusqu'à présent douce histoire. — Comment, s'il reste l'amer ! reprit la comtesse. Oh ! oui ; et si amer, qu'en comparaison la coloquinte est douce et le laurier savoureux.

La reine donc étant morte, et non évanouie, nous l'enterrâmes ; mais à peine l'avions-nous couverte de terre, à peine lui avions-nous dit le dernier adieu, que tout à coup, *quis talia fundo temperet a lacrymis* [532] parut au-dessus de la fosse de la reine, monté sur un cheval de bois, le géant Malambruno, cousin germain de Magoncia, lequel, outre qu'il est cruel, est de plus enchanteur. Pour venger la mort de sa couine germaine, pour châtier l'audace de don Clavijo et la faiblesse d'Antonomasie, il employa son art maudit, et laissa les deux amants enchantés sur la fosse même ; elle, convertie en une guenon de bronze, et lui, en un épouvantable crocodile d'un métal inconnu. Au milieu d'eux s'éleva une colonne également de métal, portant un écriteau en langue syriaque, qui, traduit en langue candayesque, et maintenant en langue castillane, renferme la sentence suivante : « *Les deux audacieux amants ne recouvreront point leur première forme, jusqu'à ce que le vaillant Manchois en vienne aux mains avec moi en combat singulier, car c'est seulement à sa haute valeur que les destins conservent cette aventure inouïe.* » Cela fait, il tira du fourreau un large et démesuré cimeterre, et, me prenant par les cheveux, il fit mine de vouloir m'ouvrir la gorge et de me trancher la tête à rasibus des épaules. Je me troublai, ma voix s'éteignit, je me sentis fort mal à l'aise ; mais, cependant, je fis effort, et, d'une voix tremblante, je lui dis tant et tant de choses,

qu’elles le firent suspendre l’exécution de son rigoureux châtiment. Finalement, il fit amener devant lui toutes les duègnes du palais, qui sont celles que voilà présentes, et, après nous avoir reproché notre faute, après avoir amèrement blâmé les habitudes des duègnes, leurs mauvaises ruses et leurs pires intrigues, chargeant toutes les autres de la faute que j’avais seule commise, il dit qu’il ne voulait pas nous punir de la peine capitale, mais d’autres peines plus durables, qui nous donnassent une mort civile et perpétuelle. Au moment où il achevait de dire ces mots, nous sentîmes toutes s’ouvrir les pores de notre visage, et qu’on nous y piquait partout comme avec des pointes d’aiguilles. Nous portâmes aussitôt nos mains à la figure, et nous nous trouvâmes dans l’état que vous allez voir. »



Aussitôt la Doloride et les autres duègnes levèrent les voiles dont elles étaient couvertes, et montrèrent des visages tout peuplés de barbe, les unes blondes, les autres brunes, celles-ci blanches, celles-là grisonnantes. A cette vue, le duc et la duchesse semblèrent frappés de surprise, don Quichotte et Sancho de stupeur, et tout le reste des assistants d'épouvante. La Trifaldi continua de la sorte :

« Voilà de quelle manière nous châtia ce brutal et malintentionné de Malambruno. Il couvrit la blancheur et la pâleur de nos visages avec l'aspérité de ces soies, et plût au ciel qu'il eût fait rouler nos têtes sous le fit de son énorme cimeterre, plutôt que d'assombrir la lumière de nos figures avec cette bourre épaisse qui nous couvre! car enfin, si nous entrons en compte, mes seigneurs....., et ce que je vais dire, je voudrais le dire avec des yeux coulants comme deux fontaines ; mais les mers de pleurs que leur a fait verser la perpétuelle considération de notre disgrâce les ont réduits à être secs comme du jonc ; ainsi je parlerai sans larmes. Je dis donc, où peut aller une duègne barbue? quel père ou quelle mère aura pitié d'elle? qui la secourra? car enfin si, quand elle a la peau bien lisse et le visage martyrisé par mille sortes d'ingrédients et de cosmétiques, elle a beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui veuille d'elle, que sera-ce quand elle montrera un visage comme une forêt? O duègnes, mes compagnes, nous sommes nées sous une triste étoile, et c'est sous une fatale influence que nos pères nous ont engendrées? » En disant ces mots, la Trifaldi fit mine de tomber évanouie.



CHAPITRE XL.

Des choses relatives à cette mémorable histoire.



VÉRITABLEMENT tous ceux qui aiment les histoires comme celle-ci doivent se montrer reconnaissants envers Cid Hamet, son auteur primitif, pour le soin curieux qu'il a pris de nous en conter les plus petits détails et de n'en pas laisser la moindre parcelle qu'il ne mette distinctement au jour. Il peint les pensées, découvre les imaginations répond aux questions tacites, éclaircit les doutes, résout les difficultés proposées, et finalement manifeste jusqu'à ses derniers atomes la plus diligente passion de savoir et d'apprendre. O célèbre auteur ! ô fortuné don Quichotte! ô fameuse Dulcinée! ô gracieux Sancho Panza ! tous ensemble, et chacun en particulier, vivez des siècles infinis, pour le plaisir et l'amusement universel des vivants!

L'histoire dit donc qu'en voyant la Doloride évanouie, Sancho s'écria: « Je jure, foi d'homme de bien, et par le salut de tous mes aïeux les Panzas, que jamais je n'ai ouï ni vu, et que jamais mon maître n'a conté ni pu imaginer dans sa fantaisie une aventure comme celle-ci. Que mille satans le maudissent, enchanteur et géant Malambruno ! ne pouvais-tu trouver d'autre espèce de punition pour ces pécheresses que de leur donner des museaux de barbets? Comment! ne valait-il pas mieux, et n'était-il pas plus

à leur convenance de leur fendre les narines du haut en bas, eussent-elles ensuite parlé du nez, que de leur faire pousser des barbes? Je gagerais qu'elles n'ont pas de quoi se faire raser. — Oh ! c'est vrai, seigneur, répondit une des douze; nous ne sommes pas en état de payer un barbier : aussi quelques-unes de nous ont pris, pour remède économique, l'usage de certains emplâtres de poix. Nous nous les appliquons sur le visage, et, en tirant un bon coup, nos mentons demeurent ras et lisses comme le fond d'un mortier de pierre. Il y a bien à Candaya des femmes qui vont de maison en maison épiler les dames, leur polir les sourcils, et préparer toutes sortes d'ingrédients [533] ; mais nous autres duègnes de madame, nous n'avons jamais voulu accepter leurs services, parce que la plupart sentent l'entremetteuse ; et si le seigneur don Quichotte ne nous porte secours, avec nos barbes on nous portera dans le tombeau. — Je m'arracherais plutôt la mienne en pays de Mores, s'écria don Quichotte, que de ne pas vous débarrasser des vôtres. »

En ce moment, la Trifaldi revint de sa pamoison. « L'agréable tintement de cette promesse, dit-elle, Ô valeureux chevalier, a frappé mes oreilles au milieu de mon évanouissement, et il a suffi pour me faire recouvrer tous mes sens. Ainsi, je vous en supplie de nouveau, errant, illustre et indomptable seigneur, convertissez en œuvre votre gracieuse promesse. — Il ne tiendra pas à moi qu'elle reste inaccomplie, répondit don Quichotte. Allons, madame, dites ce que je dois faire ; mon courage est prêt à se mettre à votre service. — Le cas est, reprit la Doloride, que, d'ici au royaume de Candaya, si l'on va par terre, il y a cinq mille lieues, à deux lieues de plus ou de moins. Mais, si l'on va par les airs, et en ligne droite, il n'y en a que trois mille deux cent vingt-sept. Il faut savoir également que Malambruno me dit qu'à l'instant où le sort me ferait rencontrer le chevalier notre libérateur, il lui enverrait une monture, un peu meilleure et moins rétive que les bêtes de retour, car ce doit être ce même cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre de Provence enleva la jolie Magalone [534]. Ce cheval se dirige au moyen d'une cheville qu'il a dans le front et qui lui sert de mors, et il vole à travers les airs avec une telle rapidité, qu'on dirait que les diables l'emportent. Cedit cheval, suivant l'antique tradition, fut fabriqué par le sage Merlin. Il le prêta au comte Pierre, qui était son ami et qui fit avec lui de grands voyages; entre autres, il enleva, comme on l'a dit, la jolie Magalone, la menant en croupe par les airs, et laissant ébahis tous ceux qui,

de la terre, les regardaient passer. Merlin ne le prêtait qu'à ceux qu'il aimait bien, ou qui le payaient mieux; et, depuis le fameux Pierre jusqu'à nos jours, nous ne sachions pas que personne l'eût monté. Malambruno l'a tiré de la par la puissance de son art magique, et il le tient en son pouvoir. C'est de lui qu'il se sert pour les voyages qu'il fait à chaque instant en diverses parties du monde. Aujourd'hui il est ici, demain en France, et vingt-quatre heures après au Potose. Ce qu'il y a de bon, c'est que ce cheval ne mange pas, ne dort pas, n'use point de fers, et qu'il marche l'amble au milieu des airs, sans avoir d'ailes; au point que celui qu'il porte peut tenir à la main un verre plein d'eau, sans en répandre une goutte, tant il chemine doucement et posément; c'est pour cela que la jolie Magalone se réjouissait tant d'aller à cheval sur son dos. — Par ma foi, interrompit Sancho, pour aller un pas doux et posé, rien de tel que mon âne. Il est vrai qu'il ne marche pas dans l'air ; mais, sur la terre, je défie avec lui tous les ambles du monde. »



Chacun se mit à rire, et la Doloride continua : « Eh bien! ce cheval, si Malambruno veut mettre fin à notre disgrâce, sera là devant nous, une demi-heure au plus après la tombée de la nuit; car il m'a signifié que le signe qu'il me donnerait pour me faire entendre que j'avais trouvé le chevalier, objet de mes recherches, ce serait de m'envoyer le cheval, où que ce fût, avec promptitude et commodité. — Et combien tient-il de personnes sur ce cheval? demanda Sancho. — Deux, répondit la Doloride, l'un sur la selle, l'autre sur la croupe; et généralement ces deux personnes sont le

chevalier et l'écuyer, à défaut de quelque demoiselle enlevée. — Je voudrais maintenant savoir, madame Doloride, dit Sancho, quel nom porte ce cheval ? — Son nom, répondit la Doloride, n'est pas comme celui du cheval de Bellérophon, qui s'appelait Pégase, ni comme celui d'Alexandre le Grand, qui s'appelait Bucéphale. Il ne se nomme point Brillador, comme celui de Roland Furieux, ni Bayart, comme celui de Renaud de Mautauban, ni Frontin, comme celui de Roger, ni Bootès ou Péritoa, comme on dit que s'appelaient les chevaux du Soleil[535], ni même Orélia, comme le cheval sur lequel l'infortuné Rodéric, dernier roi des Goths, entra dans la bataille où il perdit la vie et le royaume. — Je gagerais, s'écria Sancho, que, puisqu'on ne lui a donné aucun de ces fameux noms de chevaux si connus, on ne lui aura pas davantage donné celui du cheval de mon maître, Rossinante, qui, en fait d'être ajusté comme il faut, surpasse tous ceux que l'on a cités. — Cela est vrai, répondit la comtesse barbue ; mais cependant le nom de l'autre lui va bien aussi, car il s'appelle Clavilègne le Véloce[536], ce qui exprime qu'il est de bois, qu'il a une cheville au front, et qu'il chemine avec une prodigieuse célérité. Ainsi, quant au nom, il peut bien le disputer au fameux Rossinante. — En effet, le nom ne me déplaît pas, répliqua Sancho; mais avec quel frein ou quel harnais se gouverne-t-il? — Je viens de dire, répondit la Trifaldi, que c'est avec la cheville. En la tournant d'un côté ou de l'autre, le chevalier qui est dessus le fait cheminer comme il veut, tantôt au plus haut des airs, tantôt effleurant et presque balayant le sol, tantôt au juste milieu, qu'il faut toujours chercher dans toutes les actions bien ordonnées. — Je voudrais le voir, reprit Sancho; mais penser que je monte dessus, soit en selle, soit en croupe, c'est demander des poires à l'ormeau. A peine puis-je me tenir sur mon grison, assis dans le creux d'un bât plus douillet que la soie même; et l'on voudrait maintenant que je me tinsse sur une croupe de bois, sans coussin, ni tapis ! Pardine, je n'ai pas envie de me moudre pour ôter la barbe à personne. Que ceux qui en ont de trop se la rasent; mais pour moi, je ne pense pas accompagner mon maître dans un si long voyage. D'ailleurs, je n'ai pas sans doute à servir pour la toute de ces barbes, comme pour le désenchantement de madame Dulcinée. — Si vraiment, ami, répondit la Doloride ; et tellement que sans votre présence nous ne ferions rien de bon. — En voici bien d'une autre ! s'écria Sancho ; et qu'ont à voir les écuyers dans les aventures de leurs seigneurs ? Ceux-ci doivent-ils emporter la gloire de celles qu'ils mettent à

fin, et nous, supporter le travail? Mort de ma vie! si du moins les historiens disaient: « Un tel chevalier a mis à fin telle et telle aventure, mais avec l'aide d'un tel, son écuyer, sans lequel il était impossible de la conclure..., » à la bonne heure ; mais qu'ils écrivent tout sec : « Don Paralipoménon des Trois Etoiles a conclu l'aventure des six Vampires, » et cela, sans nommer la personne de son écuyer, qui s'était trouvé présent à tout, pas plus que s'il ne fût pas de ce monde! c'est intolérable. Maintenant, seigneurs, je le répète, mon maître peut s'en aller tout seul, et grand bien lui fasse. Moi, je resterai ici, en compagnie de madame la duchesse. Il pourrait arriver qu'à son retour il trouvât l'affaire de madame Dulcinée aux trois quarts faite; car, dans les moments perdus, je pense me donner une volée de coups de fouet à m'en ouvrir la peau. — Cependant, interrompit la duchesse, il faut accompagner votre maître, si c'est nécessaire, bon Sancho ; puisque ce sont des bons comme vous qui vous en font la prière. Il ne sera pas dit que, pour votre vaine frayeur, les mentons de ces dames restent avec leurs toisons: ce serait un cas de conscience. — En voici d'une autre encore un coup, répliqua Sancho. Si cette charité se faisait pour quelques demoiselles recluses, ou pour quelques petites filles de la doctrine chrétienne, encore passe ; on pourrait s'aventurer à quelque fatigue. Mais pour ôter la barbe à ces duègnes! malpeste! j'aimerais mieux les voir toutes barbues, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, depuis la plus mijaurée jusqu'à la plus pimpante. — Vous en voulez bien aux duègnes, ami Sancho, dit la duchesse, et vous suivez de près l'opinion de l'apothicaire de Tolède. Eh bien! vous n'avez pas raison. Il y a des duègnes chez moi qui pourraient servir de modèle à des maîtresses de maison, et voilà ma bonne dona Rodriguez qui ne me laissera pas dire autre chose. — C'est assez que Voire Excellence le dise, reprit la Rodriguez, et Dieu sait la vérité. Que nous soyons, nous autres duègnes, bonnes ou mauvaises, barbues ou imberbes, enfin nos mères nous ont enfantées comme les autres femmes, et puisque Dieu nous a mises au monde, il sait bien pourquoi. Aussi, c'est à sa miséricorde que je m'attends, et non à la barbe de personne. — Voilà qui est bien, madame Rodriguez, dit don Quichotte; et vous, madame Trifaldi et compagnie, j'espère que le ciel jettera sur votre affliction un regard favorable, et que Sancho fera ce que je lui ordonnerai, soit que Clavilègne arrive, soit que je me voie aux prises avec Malambruno. Ce que je sais, c'est qu'aucun rasoir ne raserait plus aisément le poil de Vos Grâces, que

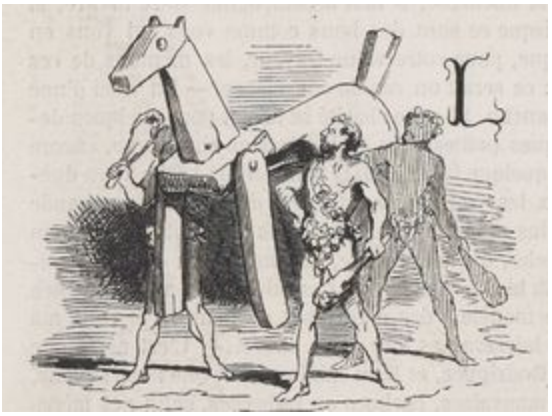
mon épée ne raserait sur ses épaules la tête de Malambruno. Dieu souffre les méchants, mais ce n'est pas pour toujours.

— Ah! s'écria la Doloride, que toutes les étoiles des régions regardent Votre Grandeur avec des yeux bénins, ô valeureux chevalier! qu'elles versent sur votre cœur magnanime toute vaillance et toute prospérité, pour que vous deveniez le bouclier et le soutien de la triste et injurieuse engeance des duègnes, détestée des apothicaires, mordue des écuyers et escroquée des pages. maudite soit la coquine qui, à la fleur de son âge, ne se fait pas plutôt religieuse que duègne! Malheur à nous autres duègnes, à qui nos maîtresses jetteraient un *toi* par la figure, si elles croyaient pour cela devenir reines, vinssions-nous en ligne droite et de mâle en mâle d'Hector le Troyen ! O géant Malambruno ! qui, bien qu'enchanteur, es fidèle en tes promesses, envoie-nous vite le sans pareil Clavilègne, pour que notre malheur finisse; car, si la chaleur vient et que nos barbes restent, hélas! c'en est fait de nous. »

La Trifaldi prononça ces paroles avec un accent si déchirant, qu'elle tira les larmes des yeux de tous les spectateurs. Sancho lui-même sentit les siens se mouiller, et il résolut au fond de son coeur d'accompagner son maître jusqu'au bout du monde, si c'était en cela que consistait le moyen d'ôter la laine de ces vénérables visages.

CHAPITRE XLI.

De l’arrivée de Clavilègne, avec la fin de cette longue et prolixe aventure.



LA nuit vint sur ces entrefaites, et avec elle l’heure indiquée pour la venue du fameux cheval Clavilègne. Son retard commençait à tourmenter don Quichotte, lequel concluait, de ce que Malambruno tardait à l’envoyer, ou qu’il n’était pas le chevalier pour qui était réservée cette aventure, ou que Malambruno n’osait point en venir aux mains avec lui en combat singulier. Mais voilà que tout à coup apparaissent dans le jardin quatre sauvages, habillés de feuilles de lierre, et portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. Ils le posèrent à terre, sur ses pieds, et l’un des sauvages dit: « Que le chevalier qui en aura le courage monte sur cette machine. — Alors, interrompit Sancho, je n’y monte pas, car je n’ai point de courage, et ne suis pas chevalier. » Le sauvage continua: « et que son écuyer, s’il en a un, monte en croupe. Il peut avoir confiance au valeureux Malambruno, certain de n’avoir à craindre que son épée, mais nulle autre, ni nulle autre embûche. Il n’y a qu’à tourner cette cheville que le cheval a sur le cou, et il emportera le chevalier et l’écuyer par les airs où les attend Malambruno. Mais, pour que la hauteur et la sublimité du chemin ne leur cause pas d’étourdissements, il faut qu’ils se couvrent les yeux

jusqu'à ce que le cheval hennisse. Ce sera le signe qu'ils ont achevé leur voyage. » Cela dit, et laissant là Clavilègne, les quatre sauvages s'en retournèrent à pas comptés par où ils étaient venus.

Dès que la Doloride vit le cheval, elle dit à don Quichotte, les larmes aux yeux : « Valeureux chevalier, les promesses de Malambruno sont accomplies, le cheval est chez nous, et nos barbes poussent ; chacune de nous, et par chaque poil de nos mentons, nous te supplions de nous raser et de nous tondre, puisque cela ne tient qu'à ce que tu montes sur cette bête avec ton écuyer, et à ce que vous donniez tous deux un heureux début à voire voyage de nouvelle espèce. — C'est ce que je ferai, madame la comtesse Trifaldi, répondit don Quichotte, de bien bon cœur et de bien bonne volonté, sans prendre un coussin et sans chausser d'éperons, pour ne pas perdre un moment, tant j'ai grande envie de vous voir, madame, ainsi que toutes ces duègnes, tondues et rasées. — Et moi, c'est ce que je ne ferai pas, dit Sancho, ni de bonne, ni de mauvaise volonté. Si cette tonsure ne peut se faire sans que Je monte en croupe, mon seigneur peut bien chercher un autre écuyer qui l'accompagne, et ces dames un autre moyen de se polir le menton, car je ne suis pas un sorcier pour prendre plaisir à courir les airs. Et que diraient mes insulaires en apprenant que leur gouverneur est à se promener parmi les vents? D'ailleurs, puisqu'il y a trois mille et tant de lieues d'ici à Candaya, si le cheval se fatigue ou si le géant se fâche, nous mettrons à revenir une demi-douzaine d'années, et alors il n'y aura plus d'îles ni d'ilots dans le monde qui me reconnaissent; et puisqu'on dit d'habitude que c'est dans le retard qu'est le péril, et que si l'on te donne la génisse, mets-lui la corde au cou, j'en demande pardon aux barbes de ces dames, mais saint Pierre est fort bien à Rome ; je veux dire que je suis fort bien dans cette maison, où l'on me traite avec tant de bonté, et du maître de laquelle j'attends le bonheur insigne de me voir gouverneur.

— Ami Sancho, répondit le duc, l'île que je vous ai promise n'est ni mobile, ni fugitive. Elle a des racines si profondes, enfoncées dans les abîmes de la terre, qu'on ne pourrait ni l'arracher, ni la changer de place en trois tours de reins. Et puisque nous savons tous deux, vous et moi, qu'il n'y a aucune sorte d'emploi, j'entends de ceux de haute volée, qui ne s'obtienne par quelque espèce de pot-de-vin, l'un plus gros, l'autre plus petit[537], celui que je veux recevoir pour ce gouvernement, c'est que vous alliez avec votre seigneur don Quichotte mettre fin à cette mémorable aventure. Soit que vous reveniez sur Clavilègne dans le peu de temps que promet sa célérité,

soit que la fortune contraire vous ramène à pied, comme un pauvre pèlerin, de village en village et d'auberge en auberge, dès que vous reviendrez, vous trouverez votre île où vous l'aurez laissée, et vos insulaires avec le même désir qu'ils ont toujours eu de vous avoir pour gouverneur. Ma volonté sera la même; et ne mettez aucun doute à cette vérité, seigneur Sancho, car ce serait faire un notable outrage à l'envie que j'ai de vous servir. — Assez, assez, seigneur, s'écria Sancho ; je ne suis qu'un pauvre écuyer, et ne puis porter tant de courtoisies sur les bras. Que mon maître monte, qu'on me bande les yeux, et qu'on me recommande à Dieu. Il faut aussi m'informer si quand nous passerons par ces hauteurs, je pourrai recommander mon âme au Seigneur, ou invoquer la protection des anges. — Vous pouvez très-bien, Sancho, répondit la Doloride, recommander votre âme à Dieu, ou à qui vous plaira ; car, bien qu'enchanteur, Malambruno est chrétien ; il fait ses enchantements avec beaucoup de tact et de prudence, et sans se mettre mal avec personne. — Allons, donc, dit Sancho, que Dieu m'aide et la très-sainte Trinité de Gaëte. — Depuis la mémorable aventure des foulons, dit don Quichotte, je n'ai jamais vu Sancho avoir aussi peur qu'à présent. Si je croyais aux augures, comme tant d'autres, je sentirais bien un peu de chair de poule à mon courage. Mais, venez ici, Sancho; avec la permission du seigneur et de madame, je veux vous dire deux mots en particulier. »

Emmenant alors Sancho sous un groupe d'arbres, il lui prit les deux mains et lui dit : « Tu vois, mon frère Sancho, le long voyage qui nous attend. Dieu sait quand nous reviendrons, et quel loisir, quelle commodité nous laisseront les affaires. Je voudrais donc que tu te retirasses à présent dans ta chambre, comme si tu allais chercher quelque chose de nécessaire au départ, et qu'en un tour de main tu te donnasses, en à-compte sur les trois mille trois cents coups de fouet auxquels tu t'es obligé, ne serait-ce que cinq ou six cents. Quand ils seront donnés, ce sera autant de fait, car commencer les choses, c'est les avoir à moitié finies. — Par Dieu! s'écria Sancho, Votre Grâce doit avoir perdu l'esprit. C'est comme ceux qui disent : Tu me vois pressé et tu me demandes ma fille en mariage. Comment donc! maintenant qu'il s'agit d'aller à cheval sur une table rase, vous voulez que je me déchire le derrière ! En vérité, ce n'est pas raisonnable. Allons d'abord barbilier ces duègnes, et au retour je vous promets, foi de qui je suis, que je me dépêcherai tellement de remplir mon obligation, que Votre Grâce sera pleinement satisfaite ; et ne disons rien de plus. — Cette promesse, bon Sancho, reprit don Quichotte, suffit pour me consoler; et je

crois fermement que tu l'accompliras, car, tout sot que tu es, tu es homme véridique. — Je ne suis pas vert, mais brun, dit Sancho, et quand même je serais bariolé, je tiendrais ma parole. »

Après cela, ils revinrent pour monter sur Clavilègne. Et au moment d'y mettre le pied, don Quichotte dit à Sancho : « Allons, Sancho, bandez-vous les yeux, car celui qui nous envoie chercher de si lointains climats n'est pas capable de nous tromper. Quelle gloire pourrait-il gagner à tromper des gens qui se fient à lui? Mais quand même tout arriverait au rebours de ce que j'imagine, aucune malice ne pourra du moins obscurcir la gloire d'avoir entrepris cette prouesse. — Allons, seigneur, dit Sancho ; les barbes et les larmes de ces dames, je les ai clouées dans le cœur, et je ne mangerai pas morceau qui me profite avant que je n'aie vu leur menton dans son premier poli. Que Votre Grâce monte, et se bouche d'abord les yeux, car, si je dois aller en croupe, il est clair que je ne dois monter qu'après celui qui va sur la selle. — Tu as raison, » répliqua don Quichotte; et, tirant de sa poche un mouchoir, il pria la Doloride de lui en couvrir les yeux. Quand ce fut fait, il ôta son bandeau et dit : « Je me souviens, si j'ai bonne mémoire, d'avoir lu dans Virgile l'histoire du Palladium de Troie : ce fut un cheval de bois que les Grecs présentèrent à la déesse Pallas, et qui avait le ventre plein de chevaliers armés, par lesquels la ruine de Troie fut consommée. Il serait donc bon de voir d'abord ce que Clavilègne porte dans ses entrailles. — C'est inutile, s'écria la Doloride, je m'en rends caution, et je sais que Malambruno n'est capable ni d'une trahison, ni d'un méchant tour. Que Votre Grâce, seigneur don Quichotte, monte sans aucune crainte, et le mal qui arrivera, je le prends à mon compte. »

Il parut à don Quichotte que tout ce qu'il pourrait répliquer au sujet de sa sûreté personnelle serait une injure à sa vaillance, et, sans plus d'altercation, il monta sur Clavilègne, et essaya la cheville qui tournait aisément. Comme il n'avait point d'étriers, et que ses jambes pendaient tout de leur long, il ressemblait à ces figures de tapisseries de Flandre peintes ou plutôt tissues dans un triomphe d'empereur romain.

De mauvais gré, et en se faisant tirer l'oreille, Sancho vint monter à son tour. Il s'arrangea du mieux qu'il put sur la croupe, qu'il trouva fort dure et nullement douillette. Alors il demanda au duc de lui prêter, s'il était possible, quelque coussin ou quelque oreiller, fût-ce de l'estrade de madame la duchesse ou du lit d'un page, car la croupe de ce cheval lui semblait plutôt de marbre que de bois. Mais la Trifaldi fit observer que Clavilègne ne

souffrait sur son dos aucune espèce de harnais ni d'ornement; que ce qu'il y avait à faire, c'était que Sancho s'assît à la manière des femmes, et qu'ainsi il sentirait moins la dureté de la monture. C'est ce que fit Sancho ; et, disant adieu, il se laissa bander les yeux. Mais, quand il les eut bandés, il les découvrit encore, et, jetant des regards tendres et suppliants sur tous ceux qui se trouvaient dans le jardin, il les conjura les larmes aux yeux de l'aider en ce moment critique avec force *Pater noster* et force *Ave Maria,* afin que Dieu leur envoyât aussi des gens pour leur en dire quand ils se trouveraient en semblable passe. « Larron ! s'écria don Quichotte, es-tu par hasard attaché à la potence? es-tu au dernier jour de ta vie pour user de telles supplications? N'es-tu point, lâche et dénaturée créature, assis au même endroit qu'occupa la jolie Magalone, et dont elle descendit, non dans la sépulture, mais sur le trône de France, si les histoires ne mentent pas? Et moi, qui vais à tes côtés, ne puis-je pas me mettre au niveau du valeureux Pierre, qui étreignit l'endroit même que j'étreins à présent?
Bande-toi, bande-toi les yeux, animal sans cœur, et que la peur qui te travaille ne le sorte plus par la bouche au moins en ma présence. — Eh bien, qu'on me bouche donc, répondit Sancho; mais puisqu'on ne veut pas que je me recommande à Dieu, ni que je lui sois recommandé, est-il étonnant que j'aie peur qu'il y ait par ici quelque légion de diables qui nous emporte à Péralvillo [538] ?



Enfin on leur banda les yeux, et don Quichotte, se trouvant placé comme il devait être, tourna la cheville. A peine y eut-il porté la main, que toutes les duègnes et le reste des assistants élevèrent la voix pour lui crier tous ensemble : « Dieu te conduise, valeureux chevalier; Dieu t'assiste, écuyer intrépide. Voilà que vous vous élevez dans les airs en les traversant avec plus de rapidité qu'une flèche ; voilà que vous commencez à surprendre et à émerveiller tous ceux qui vous regardent de la terre. Tiens-toi bien, valeureux Sancho, ne te dandine pas, prends garde de tomber; ta chute serait plus terrible que celle du jeune étourdi qui voulut conduire le char du soleil son père.» Sancho entendit ces avertissements, et, se serrant près de

son maître, qu'il étreignait dans ses bras, il lui dit : « Seigneur, comment ces gens-là disent-ils que nous volons si haut, puisque leurs paroles viennent jusqu'ici, et qu'on dirait qu'ils parlent tout à côté de nous? — Ne fais pas attention à cela, Sancho, répondit don Quichotte; comme ces aventures et ces voyages à la volée sortent du cours des choses ordinaires, tu verras et tu entendras de trois mille lieues tout ce qu'il te plaira. Mais ne me serre pas tant, car tu m'étouffes; et vraiment je ne sais ce qui peut te troubler, ni te faire peur ; pour moi, j'oserais jurer que de ma vie je n'ai monté une monture d'une allure plus douce. On dirait que nous ne bougeons pas de place. Allons, ami, chasse ta frayeur ; les choses vont en effet comme elles doivent aller, et nous avons le vent en poupe. — C'est pardieu bien la vérité! répliqua Sancho ; car, de ce côté-là, il me vient un vent si violent qu'on dirait que mille soufflets me soufflent dessus. »

Sancho disait vrai ; de grands soufflets servaient à lui donner de l'air. L'aventure avait été si bien disposée par le duc, la duchesse et leur majordome, que nulle condition requise ne lui manqua pour être parfaite. Quand don Quichotte se sentit éventer : « Sans aucun doute, Sancho, dit-il, nous devons être arrivés à la seconde région de l'air, où s'engendrent la grêle et la neige. C'est dans la troisième région que s'engendrent les éclairs et les tonnerres, et si nous continuons à monter de la même façon, nous arriverons bientôt à la région du feu. En vérité, je ne sais comment retenir cette cheville, pour que nous ne montions pas jusqu'où nous soyons embrasés. »

En ce moment, on leur chauffait la figure avec des étoupes faciles à enflammer et à éteindre, qu'on leur présentait de loin au bout d'un long roseau. Sancho ressentit le premier la chaleur. « Que je sois pendu, s'écria-t-il, si nous ne sommes arrivés dans le pays du feu, ou du moins bien près, car une partie de ma barbe est déjà roussie; et j'ai bien envie, seigneur, de me découvrir les yeux pour voir où nous sommes. — N'en fais rien, répondit don Quichotte, et rappelle-toi la véritable histoire du licencié Torralva, que les diables emportèrent à toute volée au milieu des airs, à cheval sur un bâton et les yeux fermés. En douze heures, il arriva à Rome, descendit à la tour de Nona, qui est une rue de la ville, assista à l'assaut, vit tout le désastre et la mort du connétable de Bourbon ; puis, le lendemain matin, il était de retour à Madrid, où il rendit compte de tout ce qu'il avait vu. Ce Torralva raconta aussi que pendant qu'il traversait les airs, le diable lui ordonna d'ouvrir les yeux, qu'il les ouvrit et se trouva si près, à ce qu'il

lui sembla, du corps de la lune, qu'il aurait pu la prendre avec la main, mais qu'il n'osa pas regarder la terre de crainte que la tête ne lui tournât[539]. Ainsi donc, Sancho, il ne faut pas nous débander les yeux ; celui qui a pris l'engagement de nous conduire rendra compte de nous, et peut-être faisons-nous ces pointes en l'air pour nous laisser tomber tout d'un coup sur le royaume de Candaya, comme fait le faucon de chasse sur le héron, afin de le prendre de haut, quelque effort que celui-ci fasse pour s'élever. Bien qu'en apparence il n'y ait pas une demi-heure que nous ayons quitté le jardin, crois-moi, nous devons avoir fait un fameux morceau de chemin. — Je ne sais ce qu'il on est, répondit Sancho; tout ce que je peux dire, c'est que si madame Madeleine ou Maguelone s'est contentée de cette croupe, elle ne devait pas avoir la peau bien douillette. »



Toute cette conversation des deux braves, le duc, la duchesse et les gens du jardin n'en perdaient pas un mot, et s'en divertissaient prodigieusement. Enfin, pour donner une digne issue à cette aventure étrange et bien fabriquée, on mit le feu avec des étoupes à la queue de Clavilègne; et, à l'instant, comme le cheval était plein de fusées et de pétards, il sauta en l'air avec un bruit épouvantable, jetant sur l'herbe don Quichotte et Sancho, tous deux à demi roussis. Un peu auparavant, l'escadron barbu des duègnes avait disparu du jardin avec la Trifaldi et toute sa suite; et les gens demeurés au jardin restèrent comme évanouis, étendus par terre. Don Quichotte et Sancho se relevèrent, un peu maltraités; et, regardant de toutes parts, ils furent stupéfaits de se voir dans le même jardin d'où ils étaient partis, et d'y trouver tant de gens étendus à terre sans mouvement. Mais leur surprise s'accrut encore quand, à un bout du jardin, ils aperçurent une lance fichée dans le sol, d'où pendait, à deux cordons de soie verte, un parchemin uni et blanc sur lequel était écrit en grosses lettres d'or:



« L’insigne chevalier don Quichotte de la Manche a terminé et mis à fin l’aventure de la comlesse Trifaldi, autrement dite la duègne Doloride et compagnie, pour l’avoir seulement entreprise. Malambruno se donne pour pleinement content et satisfait Les mentons des duègnes sont rasés et ras ; le roi don Clavijo et la reine Antonomasie sont revenus à leur ancien état. Aussitôt que sera accomplie l’écuyère flagellation, la blanche colombe se verra hors des griffes pestiférées des vautours qui la persécutent, et dans les bras de son tourtereau chéri. Ainsi l’ordonne le sage Merlin, proto-enchanteur des enchanteurs. »



Aussitôt que don Quichotte eut déchiffré les lettres du parchemin, il comprit clairement qu'il s'agissait du désenchantement de Dulcinée. Rendant grâce au ciel de ce qu'il eût, à si peu de risques, accompli un si grand exploit, et rendu leur ancien poli aux visages des vénérables duègnes, qui avaient disparu, il s'approcha de l'endroit où le duc et la duchesse étaient encore frappés d'engourdissement. Secouant alors le duc par la main, il lui dit : « Allons, bon seigneur, bon courage; tout n'est rien; l'aventure est finie, sans danger de l'âme ni du corps, comme le prouve clairement l'écriteau que voilà. » Peu à peu, et comme un homme qui sort d'un pesant sommeil, le duc revint à lui. La duchesse fit de même, ainsi que tous ceux qui étaient étendus par le jardin, donnant de telles marques de surprise et d'admiration, qu'on aurait fort bien pu croire qu'il leur était arrivé réellement et tout de bon ce qu'ils savaient si bien feindre pour rire. Le duc lut l'écriteau, les yeux à demi fermés, puis, les bras ouverts, il alla embrasser don Quichotte, en lui disant qu'il était le meilleur chevalier qu'aucun siècle eût jamais vu. Sancho cherchait des yeux la Doloride, pour voir quelle figure elle avait sans barbe, et si elle était aussi belle, avec le menton dégarni, que le promettait sa bonne mine. Mais on lui dit qu'au moment où Clavilègne descendit en brûlant du haut des airs, et tomba par

terre en éclats, tout l'escadron des duègnes avait disparu avec la Trifaldi, et qu'elles étaient rasées et sans une racine de poil.

La duchesse demanda à Sancho comment il s'était trouvé d'un si long voyage, et ce qui lui était arrivé. Sancho répondit: « Moi, madame, j'ai senti que nous volions, suivant ce que disait mon maître, dans la région du feu, et j'ai voulu me découvrir les yeux un petit brin. Mais mon maître, à qui je demandai permission de me déboucher, ne voulut pas y consentir. Alors moi, qui ai je ne sais quel grain de curiosité et quelle démangeaison de connaître ce qu'on veut m'empêcher de savoir, tout bonnement et sans que personne le vît, j'écartai un tantinet, à côté du nez, le mouchoir qui me couvrait les yeux. Par là je regardai du côté de la terre, et il me sembla qu'elle n'était pas plus grosse tout entière qu'un grain de moutarde, et que les hommes qui marchaient dessus ne l'étaient guère plus que des noisettes ; jugez par là combien nous devions être hauts dans ce moment. — Mais, ami Sancho, interrompit la duchesse, prenez garde à ce que vous dites. A ce qu'il paraît, vous n'avez pas vu la terre, mais les hommes qui marchaient dessus; car si la terre vous parut comme un grain de moutarde, et chaque homme comme une noisette, il est clair qu'un seul homme aurait couvert toute la terre. — C'est vrai, répondit Sancho ; mais, avec tout cela, je l'ai aperçue par un petit coin, et je l'ai vue tout entière. — Prenez garde, Sancho, reprit la duchesse, que par un petit coin on ne peut voir l'ensemble de la chose qu'on regarde. — Je n'entends rien à ces finesses-là, répliqua Sancho. Tout ce que je sais, c'est que Votre Grâce doit comprendre que, puisque nous volions par enchantement, par enchantement aussi j'ai pu voir toute la terre et tous les hommes, de quelque façon que je les eusse regardés; si vous ne croyez pas cela, Votre Grâce ne croira pas davantage qu'en me découvrant les yeux du côté des sourcils, je me vis si près du ciel, qu'il n'y avait pas de lui à moi plus d'une palme et demie, et, ce que je puis vous jurer, madame, c'est qu'il est furieusement grand. Il arriva que nous allions du côté où sont les sept chèvres[540], et comme, étant enfant, j'ai été chevrier dans mon pays, je jure Dieu et mon âme que, dès que je les vis, je sentis une si grande envie de causer avec elles un instant, que, si je ne me fusse passé cette fantaisie, je crois que j'en serais crevé. J'arrive donc près d'elles, et qu'est-ce que je fais? sans rien dire à personne, pas même à mon seigneur, je descends tout bonnement de Clavilègne, et me mets à causer avec les chèvres, qui sont, en vérité, gentilles comme des giroflées et

douces comme des fleurs, trois quarts d'heure au moins; et Clavilègne, tout ce temps, ne bougea pas de place.

— Mais, pendant que le bon Sancho s'entretenait avec les chèvres, demanda le duc, à quoi s'entretenait le seigneur don Quichotte ? » — Don Quichotte répondit : « Comme tous ces événements se passent hors de l'ordre naturel des choses, il n'est pas étonnant que Sancho dise ce qu'il dit. Quant à moi, je puis dire que je ne me découvris les yeux ni par en haut ni par en bas, et que je ne vis ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni les déserts de sable. J'ai bien senti, il est vrai, que je passais par la région de l'air, et que même je touchais à celle du feu; mais que nous fussions allés plus loin, je ne le crois pas. — En effet, la région du feu étant entre le ciel de la lune et la dernière région de l'air, nous ne pouvions arriver au ciel où sont les sept chèvres dont parle Sancho, sans nous consumer, et puisque nous ne sommes pas rôtis, ou Sancho ment, ou Sancho rêve. — Je ne rêve ni ne mens, reprit Sancho ; sinon, qu'on me demande le signalement de ces chèvres, et l'on verra bien si je dis ou non la vérité. — Eh bien! comment sont-elles faites, Sancho,? demanda la duchesse. — Le voici, répondit Sancho : deux sont vertes, deux rouges, deux bleues, et la dernière bariolée. — C'est une nouvelle espèce de chèvres, dit le duc, et, dans cette région de notre sol, on ne voit pas de semblables couleurs, je veux dire des chèvres de semblables couleurs. — Oh! c'est clair, s'écria Sancho. Pensez donc quelle différence il doit y avoir entre les chèvres du ciel et celles de la terre!. — Dites-moi, Sancho, reprit le duc, parmi ces chèvres avez-vous vu quelque bouc? — Non, seigneur, répondit Sancho; mais j'ai ouï dire qu'aucun animal à cornes ne passait les cornes de la lune. »

Le duc et la duchesse ne voulurent pas en demander plus long à Sancho sur son voyage, car il leur parut en train de se promener à travers les sept cieux, et de leur donner des nouvelles de tout ce qui s'y passait, sans avoir bougé du jardin. Finalement, voilà comment finit l'aventure de la duègne Doloride, qui leur donna de quoi rire, non-seulement le temps qu'elle dura, mais celui de toute leur vie, et à Sancho de quoi conter, eût-il vécu des siècles. Don Quichotte, s'approchant de son écuyer, lui dit à l'oreille : « Sancho, puisque vous voulez qu'on croie ce que vous avez vu dans le ciel, je veux à mon tour que vous croyiez ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos ; je ne vous en dis pas davantage. »

CHAPITRE XLII.

Des conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza avant que celui-ci allât gouverner son île, avec d'autres choses fort bien entendues.



L'HEUREUSE et divertissante issue de l'aventure de la Doloride donna tant de satisfaction au duc et à la duchesse, qu'ils résolurent de continuer ces plaisanteries, voyant quel impayable sujet ils avaient sous la main pour les prendre au sérieux. Ayant donc préparé leur plan, et donné des ordres à leurs gens et à leurs vassaux sur la manière d'en agir avec Sancho dans le gouvernement de l'île promise, le jour qui suivit le vol de Clavilègne, le duc dit à Sancho de faire ses préparatifs et de se parer pour aller être gouverneur, ajoutant que ses insulaires l'attendaient comme la pluie de mai.

Sancho s'inclina jusqu'à terre, et lui dit : « Depuis que je suis descendu du ciel; depuis que, de ses hauteurs infinies, j'ai regardé la terre et l'ai vu si petite, j'ai senti se calmer à moitié l'envie si grande que j'avais d'être gouverneur. En effet, quelle grandeur est-ce là de commander sur un grain de moutarde? quelle dignité, quel empire, de gouverner une demi-douzaine d'hommes gros comme des noisettes? car il me semble qu'il n'y en avait pas plus sur toute la terre. Si votre seigneurie voulait bien me donner une toute petite partie du ciel, ne serait-ce qu'une demi-lieue, je la prendrais bien plus volontiers que la plus grande île du monde. — Faites attention,

ami Sancho, répondit le duc, que je ne puis donner à personne une partie du ciel, ne fût-elle pas plus large que l'ongle, car c'est à Dieu seul que sont réservées ces faveurs et ces grâces. Ce que je puis vous donner, je vous le donne, une île faite et parfaite, ronde, bien proportionnée, extrêmement fertile et abondante, où vous pourrez, si vous savez bien vous y prendre, acquérir avec les richesses de la terre les richesses du ciel. — Eh bien! c'est bon, répondit Sancho; vienne cette île, et je ferai en sorte d'être un tel gouverneur, qu'en dépit des mauvais sujets, je m'en aille droit au ciel. Et ce n'est point par l'ambition que j'ai de sortir de ma cabane, ni de m'élever à perte de vue; mais parce que je désire essayer quel goût a le gouvernement. - Si vous en goûtiez une fois, Sancho, dit le duc, vous vous mangerez les doigts après, car c'est une bien douce chose que de commander et d'être obéi. A coup sûr, quand votre maître sera devenu empereur (et il le sera sans doute, à voir la tournure que prennent ses affaires), on ne l'arrachera pas facilement de là, et vous verrez qu'il regrettera dans le fond de l'âme tout le temps qu'il aura passé sans l'être. — — Seigneur, répliqua Sancho, moi j'imagine qu'il est bon de commander, quand ce ne serait qu'à un troupeau de moutons. — Qu'on m'enterre avec vous, Sancho, reprit le duc, si vous n'êtes savant en toute chose, et j'espère que vous ferez un aussi bon gouverneur que le promet votre bon jugement. Mais restons-en là, et faites attention que demain matin vous irez prendre possession du gouvernement de l'ìle. Ce soir, on vous pourvoira du costume analogue que vous devez porter et de toutes les choses nécessaires à votre départ. — Qu'on m'habille comme on voudra, dit Sancho, de quelque façon que je sois habillé, je serai toujours Sancho Panza. — Cela est vrai, reprit le duc; mais pourtant les costumes doivent être accommodés à l'état qu'on professe ou à la dignité dont on est revêtu. Il ne serait pas convenable qu'un jurisconsulte s'habillât comme un militaire, ni un militaire comme un prête. Vous, Sancho, vous serez habillé moitié en lettré, moitié en capitaine, car, dans l'île que je vous donne, les armes sont aussi nécessaires que les lettres, et les lettres que les armes. — Des lettres, reprit Sancho, je n'en suis guère pourvu, car je ne sais pas même l'A B C; mais il me suffit de savoir par cœur le *Christus* pour être un excellent gouverneur. Quant aux armes, je manierai celles qu'on me donnera jusqu'à ce que je tombe, et à la Grâce de, Dieu. — Avec une si bonne mémoire, dit le duc, Sancho ne pourra se tromper en rien.»

Surces entrefaites arriva don Quichotte. Quand il apprit ce qui se passait, quand il sut. en quelle hâte Sancho devait se rendre à son gouvernement,

avec la permission du duc, il le prit par la main, et le conduisit à sa chambre dans l'intention de lui donner des conseils sur la manière dont il devait remplir son emploi. Arrivés dans sa chambre, il ferma la porte, fit, presque de force, asseoir Sancho à son côté, et lui dit d'une voix lente et posée:

« Je rends au ciel des grâces infimes, ami Sancho, de ce qu'avant que j'eusse rencontré aucune bonne chance, la fortune soit allée à la rencontre te prendre par la main. Moi, qui pensais trouver, dans les faveurs que m'accorderait le sort, de quoi payer tes services, je me vois encore au début de mon chemin; et toi, avant le temps, contre la loi de tout raisonnable calcul, tu vois les désirs comblés. Les uns répandent les cadeaux et les largesses, sollicitent, importunent, se lèvent matin, prient, supplient, s'opiniâtrent, et n'obtiennent pas ce qu'ils demandent. Un autre arrive, et, sans savoir comment ni pourquoi, il se trouve gratifié de l'emploi que sollicitaient une foule de prétendants. C'est bien le cas de dire que, dans la poursuite des places, il n'y a qu'heur et malheur. Toi, qui n'es à mes yeux qu'une grosse bête, sans te lever matin ni passer les nuits, sans faire aucune diligence, et seulement parce que la chevalerie errante t'a touché de son souffle, te voilà, ni plus ni moins, gouverneur d'une île. Je te dis tout cela, ô Sancho, pour que tu n'attribues pas à tes mérites la faveur qui t'est faite, mais pour que tu rendes grâces, d'abord au ciel, qui a disposé les choses avec bienveillance, puis à la grandeur que renferme en soi la profession de chevalier errant. Maintenant que ton cœur est disposé à croire ce que je t'ai dit, sois, ô mon fils, attentif à ce nouveau Caton [541] qui veut te donner des conseils, qui veut être ta boussole et ton guide pour t'acheminer au port du salut sur cette mer orageuse où tu vas le lancer, les hauts emplois n'étant autre chose qu'un profond abîme couvert d'obscurité et garni d'écueils.

« Premièrement, ô mon fils, garde la crainte de Dieu; car dans cette crainte est la sagesse, et, si tu es sage, tu ne tomberas jamais dans l'erreur.

« Secondement, porte toujours les yeux sur qui tu es, et fais tous les efforts possibles pour te connaître toi-même : c'est là la plus difficile connaissance qui se puisse acquérir. De te connaître, il résultera que tu ne t'enfleras point comme la grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. En ce cas, quand ta vanité fera la roue, une considération remplacera pour toi la laideur des pieds [542] : c'est le soutenir que tu us gardé les cochons dans ton pays. — Je ne puis le nier, interrompit Sancho ; mais c'est quand j'étais petit garçon. Plus tard, et devenu un petit homme, ce sont des oies que j'ai

gardées, et non pas des cochons. Mais il me semble que cela ne fait rien à l'affaire, car tous ceux qui gouvernent ne viennent pas de souches de rois. — Cela est vrai, répliqua don Quichotte; aussi ceux qui n'ont pas une noble origine doivent allier à la gravité de l'emploi qu'ils exercent une douceur affable, qui, bien dirigée par la prudence, les préserve des morsures de la médisance, auxquelles nul état ne saurait échapper.





« Fais gloire, Sancho, de l'humilité de ta naissance, et n'aie pas honte de dire que tu descends d'une famille de laboureurs. Voyant que tu n'en rougis pas, personne ne t'en fera rougir; et pique-toi plutôt d'être humble vertueux que pécheur superbe. Ceux-là sont innombrables qui, nés de basse condition, se sont élevés jusqu'à la suprême dignité de la tiare ou de la couronne, et je pourrais t'en citer des exemples jusqu'à te fatiguer.

« Fais bien attention, Sancho, que, si tu prends la vertu pour guide, si tu te piques de faire des actions vertueuses, tu ne dois porter nulle envie à ceux qui ont pour ancêtres des princes et de grands seigneurs ; car le sang s'hérite et la vertu s'acquiert, et la vertu vaut par elle seule ce que le sang ne peut valoir.

«Cela étant, si, quand tu seras dans ton île, quelqu'un de tes parents vient te voir, ne le renvoie pas et ne lui fais point d'affront; au contraire, il faut l'accueillir, le caresser, le fêter. De cette manière, tu satisferas à tes devoirs envers le ciel, qui n'aime pas que personne dédaigne ce qu'il a fait, et à tes devoirs envers la nature.

« Si tu conduis ta femme avec toi (et il ne convient pas que ceux qui résident dans les gouvernements soient longtemps sans leurs propres femmes), aie soin de l'endoctrine, de la dégrossir, de la tirer de sa rudesse naturelle; car tout ce que peut gagner un gouverneur discret se perd et se répand par une femme sotte et grossière.

« Si par hasard tu devenais veuf, chose qui peut arriver, et si l'emploi te faisait trouver une seconde femme de plus haute condition, ne la prends pas telle qu'elle te serve d'amorce. et de ligne à pêcher, et de capuchon pour dire: *je ne veux pas*[543]. Je te le dis en vérité, tout ce que reçoit la femme du juge, c'est le mari qui en rendra compte au jugement universel, et il paiera au quadruple, après la mort, les articles de compte dont il ne sera pas chargé pendant sa vie.

« Ne te guide jamais par la loi du bon plaisir [544], si en faveur auprès des ignorants, qui se piquent de finesse et de pénétration.

« Que les larmes du pauvre trouvent chez toi plus de compassion, mais non plus de justice que les requêtes du riche.

« Tâche de découvrir la vérité, à travers les promesses et les cadeaux du riche, comme à travers les sanglots et les importunités du pauvre.

« Quand l'équité peut et doit être écoutée, ne fais pas tomber sur le coupable toute la rigueur de la loi; car la réputation de juge impitoyable ne vaut certes pas mieux que celle de juge compatissant.

« Si tu laisses quelquefois plier la verge de justice, que ce ne soit pas sous le poids des cadeaux, mais sous celui de la miséricorde.

« S'il t'arrive de juger un procès où soit partie quelqu'un de tes ennemis, éloigne ta pensée du souvenir de ton injure, et fixe-la sur la vérité du fait.

« Que la passion personnelle ne t'aveugle jamais dans la cause d'autrui. Les fautes que tu commettrais ainsi seraient irrémédiables la plupart du temps, et, si elles avaient un remède, ce ne serait qu'aux dépens de ton crédit et même de ta bourse.

« Si quelque jolie femme vient te demander justice, détourne les yeux de ses larmes, et ne prête point l'oreille à ses gémissements; mais considère

avec calme et lenteur la substance de ce qu'elle demande, si tu ne veux que ta raison se noie dans ses larmes, et que ta vertu soit étouffée par ses soupirs.

« Celui que tu dois châtier en action, ne le maltraite pas en paroles ; la peine du supplice suffit au malheureux, sans qu'on y ajoute les mauvais propos.

« Le coupable qui tombera sous ta juridiction, considère-le comme un homme faible et misérable, sujet aux infirmités de notre nature dépravée. En tout ce qui dépendra de toi, sans faire injustice à la partie contraire, montre-toi à son égard pitoyable et clément; car, bien que les attributs de Dieu soient tous égaux, cependant celui de la miséricorde brille et resplendit à nos yeux avec plus d'éclat encore que celui de la justice.

« Si tu suis, ô Sancho, ces règles et ces maximes, tu auras de longs jours, ta renommée sera éternelle, tes désirs comblés, ta félicité ineffable. Tu marieras tes enfants comme tu voudras; ils auront des titres de noblesse, eux et les petits-enfants; tu vivras dans la paix et avec les bénédictions des gens ; au terme de ta vie, la mort t'atteindra dans une douce et mûre vieillesse, et tes yeux se fermeront sous les tendres et délicates mains de tes arrière-neveux. Ce que je t'ai dit jusqu'à présent, ce sont des avis propres à orner ton âme. Écoute maintenant ceux qui doivent servir à la parure de ton corps. »



CHAPITRE XLIII.

Des seconds conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza.



QUI aurait entendu les précédentes propos de don Quichotte, sans le prendre pour un homme très-sage et non moins bien intentionné ? Mais, comme on l'a dit mainte et mainte fois dans le cours de cette grande histoire, il ne perdait la tête que lorsqu'on touchait à la chevalerie, montrant sur tous les autres sujets une intelligence claire et facile, de manière qu'à chaque pas ses œuvres discréditaient son jugement, et son jugement démentait ses œuvres. Mais, dans les seconds avis qu'il donna à Sancho, il montra une grâce parfaite et porta au plus haut degré son esprit et sa folie.

Sancho l'écoutait avec une extrême attention, et faisait tous ses efforts pour conserver de tels conseils dans sa mémoire, comme un homme bien résolu à les suivre, et à mener à bon terme, par leur moyen, l'enfantement de son gouvernement. Don Quichotte poursuivit de la sorte :

« En ce qui touche la manière dont tu dois gouverner ta personne et ta maison, Sancho, la première chose que je te recommande, c'est d'être propre et de te couper les ongles, au lieu de les laisser pousser, ainsi que certaines personnes, qui s'imaginent, dans leur ignorance, que de grands

ongles embellissent les mains; comme si cette allonge qu'ils se gardent bien de couper pouvait s'appeler ongles, tandis que ce sont des griffes d'éperviers : sale et révoltant abus.

« Ne parais jamais, Sancho, avec les vêtements débraillés et en désordre: c'est le signe d'un esprit lâche et fainéant, à moins toutefois que cette négligence dans le vêtement ne cache une fourberie calculée, comme on le pensa de Jules-César [545].

« Tâte avec discrétion le pouls à ton office, pour savoir ce qu'il peut rendre ; et s'il le permet de donner des livrées à tes domestiques, donne-leur-en une propre et commode, plutôt que bizarre et brillante. Surtout partage-la entre tes valets et les pauvres; je veux dire que, si tu dois habiller six pages, tu en habilles trois, et trois pauvres. De cette façon, tu auras des pages pour la terre et pour le ciel ; c'est une nouvelle manière de donner des livrées, que ne connaissent point les glorieux.

« Ne mange point d'ail ni d'oignon, crainte qu'on ne découvre à l'odeur ta naissance de vilain. Marche posément, parle avec lenteur, mais non cependant de manière que tu paraisses t'écouter toi-même, car toute affectation est vicieuse.

« Dîne peu et soupe moins encore; la santé du corps tout entier se manipule dans le laboratoire de l'estomac.

« Sois tempérant dans le boire, en considérant que trop de vin ne sait ni garder un secret ni tenir une parole.

« Fais attention, Sancho, à ne point mâcher des deux mâchoires et à n'éructer devant personne. — Éructer, je n'entends point cela, dit Sancho. — Éructer, Sancho, reprit don Quichotte, veut dire roter, ce qui est un des plus vilains mots de notre langue, quoique très-significatif. Aussi les gens délicats ont eu recours au latin; au lieu de roter, ils disent éructer, et, au lieu de rots, éructations. Si quelques personnes n'entendent point ces expressions-là, peu importe; l'usage avec le temps les introduira, et l'on finira par les entendre: c'est enrichir la langue, sur laquelle le vulgaire et l'usage ont un égal pouvoir. — En vérité, seigneur, reprit Sancho, un des conseils que je pense le mieux garder dans ma mémoire, c'est de ne pas roter; car, ma foi, je le fais à tout bout de champ. — Éructer, Sancho, et non roter, s'écria don Quichotte. — Eructer je dirai dorénavant, repartit Sancho, et j'espère ne pas l'oublier.

— Tu dois aussi, Sancho, continua don Quichotte, ne pas mêler à tes entretiens cette multitude de proverbes que tu as coutume de semer avec tes

paroles. Les proverbes, il est vrai, sont des sentences brèves; mais tu les tires d'habitude tellement par les cheveux, qu'ils ressemblent plutôt à des balourdises qu'à des sentences. — Oh! pour cela, s'écria Sancho, Dieu seul peut y porter remède, car je sais plus de proverbes qu'un livre, et quand je parle, il m'en arrive à la bouche une telle quantité à la fois, qu'ils se battent les uns les autres pour sortir. Alors ma langue prend les premiers qu'elle rencontre, bien qu'ils ne viennent pas fort à point. Mais j'aurai soin dorénavant de ne dire que ceux qui conviendront à la gravité de mon emploi, car, en bonne maison, le souper est bientôt servi, et qui convient du prix n'a pas de dispute, et celui-là est en sûreté qui sonne le tocsin, et à donner ou prendre, gare de se méprendre. — Allons, c'est cela, Sancho, s'écria don Quichotte; enfile, enfile tes proverbes, puisque personne ne peut le tenir en bride. Ma mère me châtie et je fouette la toupie. Je suis à te dire que tu te corriges des proverbes, et, en un moment, tu en détaches une litanie, qui cadrent avec ce que nous disons comme s'ils tombaient de la lune. Prends garde, Sancho ; je ne te dis pas qu'un proverbe fasse mauvais effet quand il est amené à propos ; mais enfiler et amonceler des proverbes à tort et à travers, cela rend la conversation lourde et triviale.

« Quand tu monteras à cheval, ne te jette pas le corps en arrière sur l'arçon, et n'étends pas les jambes droites, roides, éloignées du ventre du cheval; mais ne te tiens pas non plus si nonchalamment que tu aies l'air d'être sur le dos du grison. A monter à cheval, les uns semblent cavaliers, les autres bons pour montures.

« Que ton sommeil soit modéré, car celui qui ne se lève pas avec le soleil ne jouit pas du jour. Rappelle-toi, Sancho, que la diligence est mère de la bonne fortune, et que la paresse, son ennemie, n'arriva jamais au but d'un juste désir.

« Je veux maintenant te donner un dernier conseil, et, bien qu'il ne puisse te servir pour la parure du corps, je veux néanmoins que tu l'aies toujours présent à la mémoire; car je crois qu'il ne te sera pas moins profitable que ceux que je t'ai donnés jusqu'à présent. Le voici : ne dispute jamais sur la noblesse des familles, du moins en les comparant entre elles; forcément, parmi celles que l'on compare, l'une doit être préférée. Eh bien, tu seras détesté de celle que tu auras abaissée, sans être aucunement récompensé de celle que tu élèveras.

« Ton habillement devra se composer de chausses entières, d'un long pourpoint, et d'un manteau encore un peu plus long. Jamais de grègues;

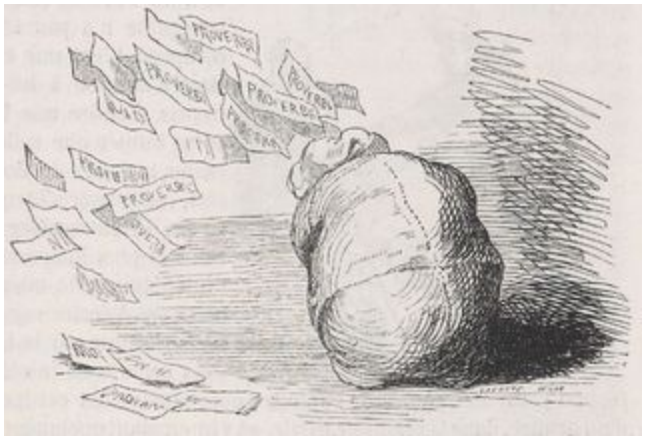
elles ne conviennent ni aux gentilshommes, ni aux gouverneurs. Voilà, Sancho, les conseils qui, pour à présent, se sont offerts à mon esprit. Le temps marchera, et, suivant les occasions, j'aurai soin de t'envoyer des avis autant que tu auras soin de m'informer de l'état de tes affaires.

— Seigneur, répondit Sancho, je vois bien que toutes les choses que Votre Grâce vient de me dire sont bonnes, saintes et profitables. Mais de quoi peuvent-elles servir, si je ne m'en rappelle pas une seule? Il est vrai que, pour ce qui est de ne pas me laisser pousser les ongles, et de me remarier, si l'occasion s'en présente, cela ne me sortira pas de la tête. Mais ces autres minuties, et ces entortillements, et tout ce brouillamini, je ne m'en souviens et ne m'en souviendrai pas plus que des nuages de l'an passé. Il faudra donc me les coucher par écrit; car, bien que je ne sache ni lire ni écrire, je les donnerai à mon confesseur, pour qu'il me les récapitule au besoin, et me les fourre bien dans la cervelle. — Ah! pécheur que je suis, s'écria don Quichotte, qu'il sied mal aux gouverneurs de ne savoir ni lire ni écrire! Il faut que tu apprennes, ô Sancho, que, pour un homme, ne pas savoir lire, ou être gaucher, signifie de deux choses l'une : ou qu'il est fils de parents de trop basse condition, ou qu'il est si mauvais sujet qu'on n'a pu le dresser aux bons usages et à la bonne doctrine. C'est un grand défaut que tu portes avec toi, et je voudrais que tu apprisses du moins à signer. — Je sais signer mon nom, répondit Sancho. Quand j'étais bedeau dans mon village, j'appris à faire de grandes lettres comme des marques de ballots, et on disait que cela faisait mon nom. D'ailleurs, je feindrai d'avoir la main droite percluse, et je ferai signer un autre pour moi. Il y a remède à tout, si ce n'est à la mort; et, comme j'aurai le commandement et le bâton, je ferai ce qui me plaira. D'autant plus que celui dont le père est alcade....., et moi, je serai gouverneur, ce qui est bien plus qu'alcade; alors, approchez-vous, et vous serez bien reçus. Sinon, qu'on me méprise et qu'on me débaptise; ceux-là viendront chercher de la laine et s'en retourneront tondus; car si Dieu te veut du bien, il y paraît à ta maison; et les sottises du riche passent dans le monde pour des sentences, et quand je serai riche, puisque je serai gouverneur, et libéral en même temps, comme je pense bien l'être, qui est-ce qui me trouvera un défaut? Au bout du compte, faites-vous miel, et les mouches vous mangeront; autant tu as, autant tu vaux, disait ma grand'mère, et de l'homme qui a pignon sur rue tu ne seras jamais vengé. — Oh! maudit sois-tu de Dieu, maudit Sancho! s'écria don Quichotte; que soixante mille satans emportent toi et tes proverbes! Voilà une heure que tu

es à les enfiler, et à me donner avec chacun d'eux le tourment de la torture. Je t'assure que ces proverbes te mèneront un jour à la potence; ils te feront enlever le gouvernement par tes vassaux, et exciteront parmi eux des séditions et des révoltes. Dis-moi : où les trouves-tu donc, ignorant? et comment les appliques-tu, imbécile? Pour en dire un, et pour le bien appliquer, je travaille et sue comme si je piochais la terre. — Pardieu! seigneur notre maître, répliqua Sancho, Votre Grâce se plaint pour bien peu de chose. Qui diable peut trouver mauvais que je me serve de mon bien, puisque je n'en ai pas d'autre, ni fonds, ni terre, que des proverbes et toujours des proverbes? Maintenant, voilà qu'il m'en arrive quatre, qui venaient à point nommé, comme mars en carême. Mais je ne les dirai point; car, pour être bon à se taire, c'est Sancho qu'on appelle[546].

— Ce Sancho-là, ce n'est pas toi, s'écria don Quichotte; si tu es bon, ce n'est pas pour te taire, mais pour mal parler et pour mal t'obstiner. Cependant, je voudrais savoir quels sont les quatre proverbes qui te venaient maintenant à la mémoire, si bien à point nommé. J'ai beau chercher dans la mienne, qui n'est pourtant pas mauvaise, il ne s'en présente aucun. — Quels meilleurs proverbes peut-il y avoir, dit Sancho, que ceux-ci : Entre deux dents mâchelières ne mets jamais le doigt; à *sortez de chez moi et que voulez-vous à ma femme?* il n'y a rien à répondre, et si la pierre donne contre la cruche, ou la cruche contre la pierre, tant pis pour la cruche. Tous ceux-là viennent à point nommé. Ils veulent dire que personne ne se prenne de querelle avec son gouverneur ou avec son chef, car il lui en cuira, comme celui qui met le doigt entre deux dents mâchelières, et quand même ce ne seraient pas des mâchelières, pourvu que ce soient des dents, peu importe. De même, à ce que dit le gouverneur, il n'y a rien à répliquer, pas plus qu'à *sortez de chez moi* et *que voulez-vous à ma femme.* Quant au sens de la pierre et de la cruche, un aveugle le verrait. Ainsi donc il est nécessaire que celui qui voit le fétu dans l'oeil du prochain voie la poutre dans son œil, afin qu'on ne dise pas de lui : le mort a peur du décapité; et Votre Grâce sait bien que le sot en sait plus long dans sa maison, que le sage dans la maison d'autrui. — Oh! pour cela non, Sancho, répondit don Quichotte; ni dans sa maison, ni dans celle d'autrui, le sot ne sait rien, car sur la base de la sottise on ne saurait élever aucun édifice d'esprit et de raison. Mais restons-en là, Sancho. Si tu gouvernes mal, à toi sera la faute et à moi la honte. Ce qui me console, c'est que j'ai fait ce que je devais en te donnant des conseils avec tout le zèle et toute la discrétion qui me sont

possibles. Ce faisant, je remplis mon devoir et ma promesse. Que Dieu te guide, Sancho, et te gouverne dans ton gouvernement. Puisse-t-il aussi me délivrer du scrupule qui me reste. Je crains vraiment que tu ne mettes toute l'île sens dessus dessous; chose que je pourrais éviter, en découvrant au duc qui tu es, en lui disant que toute cette épaisseur, toute cette grosse personne que tu fais n'est autre qu'un sac rempli de proverbes et de malices. — Seigneur, répliqua Sancho, s'il semble à Votre Grâce que je ne vaille rien pour ce gouvernement, je le lâche tout de suite; car j'aime mieux le bout de l'ongle de mon âme que mon corps tout entier; et je vivrai aussi bien Sancho tout court, avec du pain et un oignon, que Sancho gouverneur, avec des chapons et des perdrix. D'ailleurs, quand on dort, tous les hommes sont égaux, grands et petits, riches et pauvres. Si Votre Grâce veut y regarder de près, vous verrez que c'est vous seul qui m'avez mis en tête de gouverner, car je n'entends pas plus au gouvernement des îles qu'un oison; et si vous pensez que, pour avoir été gouverneur, le diable doive m'emporter, j'aime mieux aller Sancho au ciel, que gouverneur en enfer. — Pardieu! Sancho, s'écria don Quichotte, par ces seules raisons que tu viens de dire en dernier lieu, je juge que tu mérites d'être gouverneur de cent îles. Tu as un bon naturel, sans lequel il n'y a science qui vaille ; recommande-toi à Dieu, et tâche seulement de ne point pécher par l'intention première; je veux dire, aie toujours le dessein, et fais un ferme propos de chercher le juste et le vrai dans toutes les affaires qui se présenteront; le ciel favorise toujours les intentions droites. Et maintenant, allons dîner, car je crois que leurs seigneuries nous attendent. »





CHAPITRE XLIV.

Comment Sancho Panza fut conduit à son gouvernement, et de l'étrange aventure qui arriva dans le château à don Quichotte.



CID Hamet, dans l'original de cette histoire, mit, dit-on, à ce chapitre un exorde que son interprète n'a pas traduit comme il l'avait composé. C'est une espèce de plainte que le More s'adresse à lui-même pour avoir entrepris d'écrire une histoire aussi sèche et aussi limitée que celle-ci, forcé qu'il est d'y parler toujours de don Quichotte et de Sancho, sans oser s'étendre à d'autres digressions, ni entremêler des épisodes plus sérieux et plus intéressants. Il ajoute qu'avoir l'intelligence, la main et la plume toujours occupées à écrire sur un seul personnage, et ne parler que par la bouche de peu de gens, c'est un travail intolérable, dont le fruit ne répond point aux peines de l'auteur ; que, pour éviter cet inconvénient, il avait usé d'un artifice, dans la première partie, en y intercalant quelques nouvelles, comme celles du *Curieux malavisé* et du *Capitaine captif,* qui sont en dehors de l'histoire, tandis que les autres qu'on y raconte sont des événements où figure don Quichotte lui-même, et qu'on ne pouvait dès lors passer sous silence. D'une autre part, il pensa, comme il le dit formellement, que bien des gens, absorbés par l'attention qu'exigent

les prouesses de don Quichotte, n'en donneraient point aux nouvelles, et les parcourraient, ou à la hâte, ou avec dépit, sans prendre garde à l'invention et à l'agrément qu'elles renferment, qualités qui se montreront bien à découvert quand ces nouvelles paraîtront au jour, abandonnées à elles seules, et ne s'appuyant plus sur les folies de don Quichotte, et les impertinences de Sancho Panza[547]. C'est pour cela que, dans celle seconde partie, il ne voulut insérer ni coudre aucune nouvelle détachée, mais seulement quelques épisodes, nés des événements mêmes qu'offrait la vérité; encore est-ce d'une manière restreinte, et avec aussi peu de paroles qu'il en fallait pour les exposer. Or donc, puisqu'il se contient et se renferme dans les étroiles limites du récit, ayant assez d'entendement, d'habileté et de suffisance pour traiter des choses de l'univers entier; il prie qu'on veuille bien ne pas mépriser son travail, et lui accorder des louanges, non pour ce qu'il écrit, mais du moins pour ce qu'il se prive d'écrire. Après quoi, il continue l'histoire en ces termes :

Au sortir de table, le jour où il donna ses conseils à Sancho, don Quichotte les lui remit le soir même par écrit, pour qu'il cherchât quelqu'un qui lui en fît la lecture. Mais ils furent aussitôt perdus que donnés, et tombèrent dans les mains du duc, qui les communiqua à la duchesse, et tous deux admirèrent de nouveau la folie et le grand sens de don Quichotte. Pour donner suite aux plaisanteries qu'ils avaient entamées, ce même soir ils envoyèrent Sancho, accompagné d'un grand cortège, au bourg qui, pour lui, devait être une île. Or, il arriva que le guide au quel on l'avait confié était un majordome du duc, fort spirituel et fort enjoué, car il n'y a pas d'enjouement sans esprit, lequel avait fait le personnage de la comtesse Trifaldi de la façon gracieuse qu'on a vue. Avec son talent, et les instructions que lui avaient données ses maîtres sur la manière d'en agir avec Sancho, il se tira merveilleusement d'affaire.

Il arriva de même qu'aussitôt que Sancho vit ce majordome, il reconnut dans son visage celui de la Trifaldi, et, se tournant vers son maître, « Seigneur, dit-il, il faut, ou que le diable m'emporte d'ici, en juste et en croyant, ou que Votre Grâce avoue que la figure de ce majordome du duc que voilà est la même que celle de la Doloride. » Don Quichotte regarda attentivement le majordome, et, quand il l'eut bien regardé, il dit à Sancho : « Je ne vois pas, Sancho, qu'il y ait de quoi te donner au diable, ni en juste ni en croyant, et je ne sais trop ce que tu veux dire par là[548]. De ce que le

visage de la Doloride soit celui du majordome, ce n'est pas une raison pour que le majordome soit la Doloride; s'il l'était, cela impliquerait une furieuse contradiction. Mais ce n'est pas le moment de faire à cette heure ces investigations, car ce serait nous enfoncer dans d'inextricables labyrinthes. Crois-moi, ami, nous avons besoin tous deux de prier Notre-Seigneur, du fond de l'âme, qu'il nous délivre des méchants sorciers et des méchants enchanteurs. — Ce n'est pas pour rire, seigneur, répliqua Sancho. Je l'ai tout à l'heure entendu parler, et il me semblait que la voix de la Trifaldi me cornait aux oreilles. C'est bon, je me tairai; mais je ne laisserai pas d'être dorénavant sur mes gardes pour voir si je découvre quelque indice qui confirme ou détruise mes soupçons. — Voilà ce qu'il faut que tu fasses, Sancho, reprit don Quichotte; tu m'informeras de tout ce que tu pourras découvrir sur ce point, et de tout ce qui t'arrivera dans ton gouvernement. »

Enfin Sancho partit, accompagné d'une foule de gens. Il était vêtu en magistrat, portant par dessus sa robe un large gaban de camelot fauve, et, sur la tête, une *montera* de même étoffe. Il montait un mulet, à l'écuyère, et, derrière lui, par ordre du duc, marchait le grison, paré de harnais en soie et tout flambants neufs. De temps en temps Sancho tournait la tête pour regarder son âne, et se plaisait tellement en sa compagnie, qu'il ne se fût pas troqué, contre l'empereur d'Allemagne. Quand il prit congé du duc et de la duchesse, il leur baisa les mains; puis il alla prendre la bénédiction de son seigneur, qui la lui donna les larmes aux yeux, et que Sancho reçut avec des soupirs étouffés, comme un enfant qui sanglote.


BIBLIOTHÈQUE

Maintenant, lecteur aimable, laisse le bon Sancho aller en paix et en bonne chance, et prends patience pour attendre les deux verres de bon sang que tu feras en apprenant comment il se conduisit dans sa magistrature. En attendant, contente-toi de savoir ce qui arriva cette nuit à son maître. Si tu n'en ris pas à gorge déployée, au moins tu en feras, comme on dit, grimace de singe, car les aventures de don Quichotte excitent toujours ou l'admiration ou la gaieté.

On raconte donc qu'à peine Sancho s'en était allé, que don Quichotte sentit le regret de son départ et sa propre solitude, tellement que, s'il eût pu révoquer la mission de son écuyer et lui ôter le gouvernement, il n'y aurait pas manqué. La duchesse s'aperçut de sa mélancolie, et lui demanda le motif de cette tristesse: « Si c'est, dit-elle, l'absence de Sancho qui la cause, j'ai dans ma maison des écuyers, des duègnes et de jeunes filles qui vous serviront au gré de vos désirs. — Il est bien vrai, madame, répondit don Quichotte, que je regrette l'absence de Sancho; mais ce n'est point la cause principale de la tristesse qui se lit sur mon visage. Des politesses et des offres nombreuses que Votre Excellence veut bien me faire, je n'accepte et ne choisis que la bonne volonté qui les dicte. Pour le surplus, je supplie Votre Excellence de vouloir bien permettre que, dans mon appartement, ce soit moi seul qui me serve. — Oh! pour le coup, seigneur don Quichotte, s'écria la duchesse, il n'en sera pas ainsi; je veux vous faire servir par quatre jeunes filles, choisies parmi mes femmes, toutes quatre belles comme des fleurs. — Pour moi, répondit don Quichotte, elles ne seraient point comme des fleurs, mais comme des épines qui me piqueraient l'âme. Aussi elles n'entreront pas plus dans mon appartement, ni rien qui leur ressemble, que je n'ai des ailes pour voler. Si Votre Grandeur veut bien continuer à me combler, sans que je les mérite, de ses précieuses faveurs, qu'elle me laisse démêler mes flûtes comme j'y entendrai, et me servir tout seul à huis clos. Il m'importe de mettre une muraille entre mes désirs et ma chasteté, et je ne veux point perdre cette bonne habitude pour répondre à la libéralité dont Votre Altesse veut bien user à mon égard. En un mot, je me coucherai plutôt tout habillé que de me laisser déshabiller par personne. — Assez, assez, seigneur don Quichotte, repartit la duchesse. Pour mon compte, je donnerai l'ordre qu'on ne laisse entrer dans votre chambre, je ne dis pas une fille, mais une mouche. Oh! je ne suis pas femme à permettre qu'on attente à la pudeur du seigneur don Quichotte, car, à ce que j'ai pu voir, de ses nombreuses vertus celle qui brille avec le plus d'éclat, c'est la

chasteté. Eh bien! que Votre Grâce s'habille et se déshabille en cachette et à sa façon, quand et comme il lui plaira; il n'y aura personne pour y trouver à redire, et dans votre appartement vous trouverez tous les vases nécessaires à celui qui dort porte close, afin qu'aucune nécessité naturelle ne vous oblige à l'ouvrir. Vive mille siècles la grande Dulcinée du Toboso, et que son nom s'étende sur toute la surface de la terre, puisqu'elle a mérité d'être aimée par un si vaillant et si chaste chevalier? Que les cieux compatissants versent dans l'âme de Sancho Panza, notre gouverneur, un vif désir d'achever promptement sa pénitence, pour que le monde recouvre le honneur de jouir des attraits d'une si grande dame! »

Don Quichotte répondit alors : « Votre Hautesse a parlé d'une façon digne d'elle, car de la bouche des dames de haut parage, aucune parole basse ou maligne ne peut sortir. Plus heureuse et plus connue sera Dulcinée dans le monde, pour avoir été louée de Votre Grandeur, que par toutes les louanges que pourraient lui décerner les plus éloquents orateurs de la terre.- Trêve de compliments, seigneur don Quichotte, répliqua la duchesse; voilà l'heure du souper qui approche, et le duc doit nous attendre. Que Votre Grâce m'accompagne à table; puis, vous irez vous coucher de bonne heure, car le voyage que vous avez fait hier à Candaya n'était pas si court qu'il ne vous ait causé quelque fatigue. — Je n'en sens aucune, madame, repartit don Quichotte, car j'oserais jurer à Votre Excellence que, de ma vie je n'ai monté sur une bête plus douce d'allure que Clavilègne. Je ne sais vraiment ce qui a pu pousser Malambruno à se défaire d'une monture si agréable, si légère, et à la brûler sans plus de façon. — On peut imaginer, répondit la duchesse, que, repentant du mal qu'il avait fait à la Trifaldi et compagnie, ainsi qu'à d'autres personnes, et des méfaits qu'il devait avoir commis en qualité de sorcier et d'enchanteur, il voulut anéantir tous les instruments de son office, et qu'il brûla Clavilègne comme le principal, comme celui qui le tenait le plus dans l'inquiétude et l'agitation, en le promenant de pays en pays. Aussi les cendres de cette machine, et le trophée de l'écriteau, rendront-ils éternel témoignage à la valeur du grand don Quichotte de la Manche. »

Don Quichotte adressa de nouveau de nouvelles grâces à la duchesse, et, dès qu'il eut soupé, il se retira tout seul dans son appartement, sans permettre que personne y entrât pour le servir, tant il redoutait de rencontrer des occasions qui l'engageassent ou le contraignissent à perdre la fidélité qu'il gardait à sa dame Dulcinée, ayant toujours l'imagination fixée sur la

vertu d'Amadis, fleur et miroir des chevaliers errants. Il ferma la porte derrière lui, et, à la lueur de deux bougies, commença à se déshabiller. Mais, pendant qu'il se déchaussait (ô disgrâce indigne d'un tel personnage!) il lâcha, non des soupirs, ni aucune autre chose qui pût démentir sa propreté et la vigilance qu'il exerçait sur lui-même, mais jusqu'à deux douzaines de mailles dans un de ses bas, qui demeura taillé à jour comme une jalousie. Cet accident affligea le bon seigneur au fond de l'âme, et il aurait donné une once d'argent pour avoir là un demi-gros de soie verte, je dis de soie verte parce que les bas étaient verts.

Ici Ben-Engeli fit une exclamation, et, tout en écrivant, s'écria : « O pauvreté, pauvreté ! Je ne sais quelle raison put pousser ce grand poëte de Cordoue à t'appeler *saint présent ingratement reçu* [549]. Quant à moi, quoique More, je sais fort bien, par les communications que j'ai eues avec les chrétiens, que la sainteté consiste dans la charité, l'humilité, la foi, l'obéissance et la pauvreté. Toutefois, je dis que celui-là doit être comblé de la Grâce de Dieu, qui vient à se réjouir d'être pauvre; à moins que ce soit de cette manière de pauvreté dont l'un des plus grands saints a dit : « *Possédez toutes choses comme si vous ne les possédiez pas* [550]. » C'est là ce qu'on appelle pauvreté d'esprit. Mais toi, seconde pauvreté, qui es celle dont je parle, pourquoi veux-tu te heurter toujours aux hidalgos et aux gens bien nés, plutôt qu'à toute autre espèce de gens [551]? Pourquoi les obliges-tu à mettre des pièces à leurs souliers, à porter à leurs pourpoints des boutons dont les uns sont de soie, les autres de crin, et les autres de verre? Pourquoi leurs collets sont-ils, la plupart du temps, chiffonnés comme des feuilles de chicorée et percés autrement qu'au moule (ce qui fait voir que l'usage de l'amidon et des collets ouverts est fort ancien)? Puis il ajoute : « Malheureux l'hidalgo de noble sang qui met son honneur au régime, mangeant mal et à porte close, et qui fait un hypocrite de son cure-dents, quand il sort de chez lui, n'ayant rien mangé qui l'oblige à se nettoyer les mâchoires. Malheureux celui-là, dis-je, qui a l'honneur ombrageux, qui s'imagine qu'on découvre d'une lieue le rapiéçage de son soulier, la sueur qui tache son chapeau, la corde du drap de son manteau, et la famine de son estomac. »



Toutes ces réflexions vinrent à l'esprit de don Quichotte à propos de la rupture de ses mailles; mais il se consola en voyant que Sancho lui avait laissé des bottes de voyage, qu'il pensa mettre le lendemain. Finalement, il se coucha, tout pensif et tout chagrin, tant du vide que lui faisait Sancho, que de l'irréparable disgrâce de ses bas, dont il aurait volontiers ravaudé les mailles emportées, fût-ce même avec de la soie d'une autre couleur, ce qui est bien l'une des plus grandes preuves de misère que puisse donner un hidalgo dans le cours de sa perpétuelle détresse. Il éteignit les lumières; mais la chaleur était étouffante, et il ne pouvait dormir. Il se releva pour aller entr'ouvrir une fenêtre grillée qui donnait sur un beau jardin, et il entendit, en l'ouvrant, que des gens marchaient et parlaient sous sa croisée. Il se mit à écouter attentivement. Alors les promeneurs élevèrent la voix, assez pour qu'il pût entendre cette conversation : « N'exige pas, ô Émérancie, n'exige pas que je chante, puisque tu sais bien que, depuis l'heure où cet étranger est entré dans le château, depuis que mes yeux l'ont aperçu, je ne sais plus chanter, mais seulement pleurer. D'ailleurs, madame a le sommeil plus léger que pesant, et je ne voudrais pas qu'elle nous surprît ici pour tous les trésors du monde. Mais quand même elle dormirait et ne s'éveillerait point, à quoi servirait mon chant, s'il dort et ne s'éveille pas pour l'entendre, ce nouvel Énée, qui est arrivé dans nos climats pour me laisser le jouet de ses mépris? — N'aie point ces scrupules, chère Altisidore, répondit-on. Sans doute la duchesse et tous ceux qui habitent

cette maison sont ensevelis dans le sommeil, hors celui qui a éveillé ton âme et qui règne sur ton cœur. Je viens d'entendre ouvrir la fenêtre grillée de sa chambre, et sans doute il est éveillé. Chante, ma pauvre blessée, chante tout bas, sur un ton suave et doux, et au son de la harpe. Si la duchesse nous entend, nous nous excuserons sur la chaleur qu'il fait. — Ce n'est point cela qui me retient, ò Émérancie, répondit Altisidore ; c'est que je ne voudrais pas que mon chant découvrit l'état de mon cœur, et que ceux qui ne connaissent pas la puissance irrésistible de l'amour me prissent pour une fille capricieuse et dévergondée. Mais je me rends, quoi qu'il arrive, car mieux vaut la honte sur le visage que la tache dans le cœur. » Aussitôt elle prit sa harpe et en tira de douces modulations.

Quand don Quichotte entendit ces paroles et cette musique, il resta stupéfait; car, au même instant, sa mémoire lui rappela les aventures infinies, dans le goût de celle-là, de fenêtres grillées, de jardins, de sérénades, de galanteries et d'évanouissements, qu'il avait lues dans ses livres creux de chevalerie errante. Il s'imagina bientôt que quelque femme de la duchesse s'était éprise d'amour pour lui, et que la pudeur la contraignait à tenir sa passion secrète. Il craignait qu'elle ne parvint à le toucher, et il fit en son cœur un ferme propos de ne pas se laisser vaincre. Se recommandant avec ardeur et dévotion à sa dame Dulcinée du Toboso, il résolut pourtant d'écouter la musique, et, pour faire comprendre qu'il était là, il fit semblant d'éternuer; ce qui réjouit fort les deux donzelles, qui ne désiraient autre chose que d'être entendues de don Quichotte. La harpe d'accord et la ritournelle jouée, Altisidore chanta ce *romance* :



« O toi, qui es dans ton lit, entre des draps de toile de Hollande, dormant tout de ton long, du soir jusqu'au matin ;

« Chevalier le plus vaillant qu'ait produit la Manche, plus chaste et plus pur que l'or fin d'Arabie,

« Écoute une jeune fille bien éprise et mal payée de retour, qui, à la lumière de tes deux soleils, se sent embraser l'âme.

« Tu cherches tes aventures et tu causes les mésaventures d'autrui; tu fais les blessures, et tu refuses le remède pour les guérir.

« Dis-moi, valeureux jeune homme (que Dieu te délivre de toute angoisse)! es-tu né dans les déserts de la Libye, ou sur les montagnes de Jaca!

« Des serpents t'ont-ils donné le lait? As-tu par hasard, eu pour gouvernantes l'horreur des forêts et l'âpreté des montagnes?

« Dulcinée, fille fraîche et bien portante, peut se vanter d'avoir apprivoisé un tigre, une bête féroce.

« Pour cet exploit, elle sera fameuse depuis le Hénarès jusqu'au Jarama, depuis le Tage jusqu'au Manzanarès, depuis la Pisuerga jusqu'à l'Arlanza.

« Je me troquerais volontiers pour elle, et je donnerais en retour une robe, la plus bariolée des miennes, celles qu'ornent des franges d'or.

« Oh! quel bonheur de se voir dans tes bras, ou du moins près de ton lit, te grattant la tête, et t'enlevant la crasse.

« Je demande beaucoup et ne suis pas digne d'une faveur tellement signalée; je voudrais seulement le chatouiller les pieds : cela suffit à une humble amante.

« Oh ! combien de redésilles je te donnerais! combien d'escarpins garnis d'argent, de chausses en damas, de manteaux en toile de Hollande !

« Combien de fines perles, grosses chacune comme une noix de Galles, qui, pour n'avoir point de pareilles, seraient appelées les *uniques*[552]!

« Ne regarde point, du haut de ta roche tarpéienne, l'incendie qui me dévore, ô Manchois, Néron du monde, et ne l'excite point par ta rigueur !

« Je suis jeune, je suis vierge tendre; mon âge ne passe pas quinze ans, car je n'en ai que quatorze et trois mois, je le jure en mon âme et conscience.

« Je ne suis ni bossue, ni boiteuse, et j'ai le plein usage de mes mains; de plus, des cheveux comme des lis, qui traînent par terre à mes pieds.

« Quoique j'aie la bouche en bec d'aigle et le nez un peu camard, comme mes dents sont des topazes, elles élèvent au ciel ma beauté.

« Pour ma voix, si tu m'écoutes, tu vois qu'elle égale les plus douces, et je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne.

« Ces Grâces et toutes celles que je possède encore sont des dépouilles réservées à ton carquois. Je suis dans cette maison demoiselle de compagnie, et l'on m'appelle Altisidore. »



Là se termina le chant de l'amoureuse Altisidore, et commença l'épouvante du courtisé don Quichotte ; lequel, jetant un grand soupir, se dit à lui-même : « Faut-il que je sois si malheureux errant qu'il n'y ait pas une fille, pour peu qu'elle me voie, qui ne s'amourache de moi ! Faut-il que la sans pareille Dulcinée soit si peu chanceuse, qu'on ne la laisse pas jouir en paix et à l'aise de mon incomparable fidélité ! Que lui voulez-vous, reines? Que lui demandez-vous, impératrices? Qu'avez-vous à la poursuivre, jeunes filles de quatorze à quinze ans? Laissez, laissez-la, misérable ; souffrez qu'elle triomphe et s'enorgueillisse du destin que lui fit l'amour, en rendant mon cœur son vassal et en lui livrant les clefs de mon âme. Prenez garde, ô troupe amoureuse, que je suis pour la seule Dulcinée de cire et de pâte molle ; pour toutes les autres, de pierre et de bronze. Pour elle, je suis doux comme miel, pour vous, amer comme chicotin. Pour moi, Dulcinée est la seule belle, la seule discrète, la seule pudique et la seule bien née, toutes les autres sont laides, sottes, dévergondées et de basse origine. C'est pour être à elle, et non à nulle autre, que la nature m'a jeté dans ce monde. Qu'Altisidore pleure ou chante, que madame se désespère, j'entends celle pour qui l'on me gourma si bien dans le château du More enchanté ; c'est à Dulcinée que je dois appartenir, bouilli ou rôti; c'est pour elle que je dois rester pur, honnête et courtois, en dépit de toutes les sorcelleries de la terre. »

A ces mots, il ferma brusquement la fenêtre ; puis, plein de dépit et d'affliction, comme s'il lui fût arrivé quelque grand malheur, il retourna se mettre au lit, où nous le laisserons, quant à présent, car ailleurs nous appelle le grand Sancho Panza, qui veut débuter avec éclat dans son gouvernement.



CHAPITRE XLV.

Comment le grand Sancho Panza prit possession de son île, et de quelle manière il commença à gouverner.



O TOI, qui découvres perpétuellement les antipodes, flambeau du monde, œil du ciel, doux auteur du balancement des cruches à rafraîchir [553], Phœbus par ici, Thymbrius par là, archer d'un côté, médecin de l'autre, père de la poésie, inventeur de la musique; toi, qui toujours te lèves et ne te couches jamais ; c'est à toi que je m'adresse, ô soleil, avec l'aide de qui l'homme engendre l'homme, pour que tu me prêtes secours, et que tu illumines l'obscurité de mon esprit, afin que je puisse narrer de point en point le gouvernement du grand Sancho Panza ; sans toi, je me sens faible, abattu, troublé.

Or donc, Sancho arriva bientôt avec tout son cortège dans un bourg d'environ mille habitants, qui était l'un des plus riches que possédât le duc. On lui fit entendre qu'il s'appelait l'île de Barataria, soit qu'en effet le bourg s'appelât Baratorio, soit pour exprimer à quel bon marche on lui avait donné le gouvernement [554]. Quand il arriva aux portes du bourg, qui était entouré de murailles, le corps municipal sortit à sa rencontre. On sonna les cloches, et, au milieu de l'allégresse générale que faisaient éclater les

habitants, on le conduisit en grande pompe à la cathédrale rendre grâces à Dieu. Ensuite, avec de risibles cérémonies, on lui remit les clefs du bourg, et on l'installa pour perpétuel gouverneur de l'île Barataria. Le costume, la barbe, la grosseur et la petitesse du nouveau gouverneur je taient dans la surprise tous les gens qui ne savaient pas le mot de l'énigme et même tous ceux qui le savaient, dont le nombre était grand. Finalement, au sortir de l'église, on le mena dans la salle d'audience, et on l'assit sur le siège du juge. Là, le majordome du duc lui dit : « C'est une ancienne coutume dans cette île, seigneur gouverneur, que celui qui vient en prendre possession soit obligé de répondre à une question qu'on lui adresse, et qui est quelque peu embrouillée et embarrassante. Par la réponse à cette question, le peuple tâte le pouls à l'esprit de son nouveau gouverneur, et y trouve sujet de se réjouir ou de s'attrister de sa venue. »



Pendant que le majordome tenait ce langage à Sancho, celui-ci s'était mis à regarder plusieurs grandes lettres écrites sur le mur en face de son siège, et, comme il ne savait pas lire, il demanda ce que c'était que ces peintures qu'on voyait sur la muraille. On lui répondit : « Seigneur, c'est là qu'est écrit et enregistré le jour où votre seigneurie a pris possession de cette île. L'épitaphe est ainsi conçue : Aujourd'hui, tel quantième de tel mois et de telle année, il a été pris possession de cette île par le seigneur don Sancho Panza. Puisse-t-il en jouir longues années! — Et qui appelle-t-on don Sancho Panza ? demanda Sancho. — Votre seigneurie, répondit le majordome ; car il n'est pas entré dans cette île d'autre Panza que celui qui

est assis sur ce fauteuil. — Eh bien ! sachez, frère, reprit Sancho, que je ne porte pas le *don*, et que personne ne l'a porté dans toute ma famille. Sancho Panza tout court, voilà comme je m'appelle; Sancho s'appelait mon père, et Sancho mon grand-père, et tous furent des Panzas, sans ajouter de *don* ni d'autres allonges. Je m'imagine qu'il doit y avoir dans cette île plus de *don* que de pierres. Mais suffit, Dieu m'entend, et il pourra bien se faire, si le gouvernement me dure quatre jours, que j'échardonne ces *don* qui doivent, par leur multitude, importuner comme les mosquites et les cousins[555]. Maintenant, que le seigneur majordome expose sa question ; j'y répondrai du mieux qu'il me sera possible, soit que le peuple s'afflige, soit qu'il se réjouisse. »

En ce moment, deux hommes entrèrent dans la salle d'audience, l'un vêtu en paysan, l'autre en tailleur, car il portait des ciseaux à la main; et le tailleur dit : « Seigneur gouverneur, ce paysan et moi nous comparaissons devant Votre Grâce, en raison de ce que ce brave homme vint hier dans ma boutique (sous votre respect et celui de la compagnie, je suis, béni soit Dieu, maître tailleur juré), et, me mettant une pièce de drap dans les mains, il me demanda : « Seigneur, y aurait-il dans ce drap de quoi me faire un chaperon? » Moi, mesurant la pièce, je lui répondis oui. Lui, alors, dut s'imaginer, à ce que j'imagine, que je voulais sans doute lui voler un morceau du drap, se fondant sur sa propre malice et sur la mauvaise opinion qu'on a des tailleurs, et il me dit de regarder s'il n'y aurait pas de quoi faire deux chaperons. Je devinai sa pensée, et lui répondis encore oui. Alors, toujours à cheval sur sa méchante intention, il se mit à ajouter des chaperons et moi des oui, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à cinq chaperons. Tout à l'heure, il est venu les chercher. Je les lui donne; mais il ne veut pas me payer la façon : au contraire, il veut que je lui paie ou que je lui rende le drap. — Tout cela est-il ainsi, frère? demanda Sancho au paysan. — Oui, seigneur, répondit le bon homme; mais que Votre Grâce lui fasse montrer les cinq chaperons qu'il m'a faits. — Très-volontiers, repartit le tailleur ; » et, tirant aussitôt la main de dessous son manteau, il montra cinq chaperons posés sur le bout des cinq doigts de la main. « Voici, dit-il, les cinq chaperons que ce brave homme me réclame. Je jure en mon âme et conscience qu'il ne m'est pas resté un pouce du drap, et je donne l'ouvrage à examiner aux examinateurs du métier. » Tous les assistants se mirent à rire de la multitude des chaperons et de la nouveauté du procès. Pour Sancho, il resta quelques moments à réfléchir, et dit : « Ce procès, à ce qu'il me

semble, n'exige pas de longs délais, et doit se juger à jugement de prud'homme. Voici donc ma sentence : Que le tailleur perde sa façon et le paysan son drap, et qu'on porte les chaperons aux prisonniers ; et que tout soit dit : »

Si la sentence qu'il rendit ensuite à propos de la bourse du berger excita l'admiration des assistants, celle-ci les fit éclater de rire [556]. Mais enfin l'on fit ce qu'avait. ordonné le gouverneur, devant lequel se présentèrent deux hommes d'âge. L'un portait pour canne une tige de roseau creux; l'autre vieillard, qui était sans canne, dit à Sancho : « Seigneur, j'ai prêté à ce brave homme, il y a déjà longtemps, dix écus d'or en or, pour lui faire plaisir et lui rendre service, à condition qu'il me les rendrait dès que je lui en ferais la demande. Bien des jours se passèrent sans que je les lui demandasse, car je ne voulais pas, pour les lui faire rendre, le mettre dans un plus grand besoin que celui qu'il avait quand je les lui prêtai. Enfin, voyant qu'il oubliait de s'acquitter, je lui ai demandé mes dix écus une et bien des fois; mais non-seulement il ne me les rend pas, il me les refuse, disant que jamais je ne lui ai prêté ces dix écus, et que, si je les lui ai prêtés, il me les a rendus depuis longtemps. Je n'ai aucun témoin, ni du prêté ni du rendu, puisqu'il n'a pas fait de restitution. Je voudrais que Votre Grâce lui demandât le serment. S'il jure qu'il me les a rendus, je l'en tiens quitte pour ici et pour devant Dieu. — Que dites-vous à cela, bon vieillard au bâton ? » demanda Sancho. Le vieillard répondit : « Je confesse, seigneur, qu'il me les a prêtés ; mais que Votre Grâce abaisse sa verge, et, puisqu'il s'en remet à mon serment, je jurerai que je les lui ai rendus et payés en bonne et due forme. »

Le gouverneur baissa sa verge, et, cependant, le vieillard au roseau donna sa canne à l'autre vieillard, en le priant, comme si elle l'eût beaucoup embarrassé, de la tenir tandis qu'il prêterait serment. Il étendit ensuite la main sur la croix de la verge, et dit : « Il est vrai que le comparant m'a prêté les dix écus qu'il me réclame, mais je les lui ai rendus de la main à la main, et c'est faute d'y avoir pris, garde qu'il me les redemande à chaque instant. » Alors, l'illustre gouverneur demanda au créancier ce qu'il avait à répondre à ce que disait son adversaire. L'autre repartit que son débiteur avait sans doute dit vrai, car il le tenait pour homme de bien et pour bon chrétien ; qu'il devait lui-même avoir oublié quand et comment la restitution lui avait été faite, mais que désormais il ne lui demanderait plus rien. Le débiteur reprit sa canne, baissa la tête, et sortit de l'audience.

Lorsque Sancho le vit partir ainsi sans plus de façon, considérant aussi la résignation du demandeur, il inclina sa tête sur sa poitrine, et, plaçant l'index de la main droite le long de son nez et de ses sourcils, il resta quelques moments à rêver ; puis il releva la tête et ordonna d'appeler le vieillard à la canne, qui avait déjà disparu. On le ramena, et dès que Sancho le vit : « Donnez-moi cette canne, brave homme, lui dit-il; j'en ai besoin. — Très-volontiers, seigneur, répondit le vieillard, la voici; » et il la lui mit dans les mains. Sancho la prit, et la tendant à l'autre vieillard : « Allez avec Dieu, lui dit-il, vous voilà payé.—Qui, moi, seigneur ? répondit le vieillard; est-ce que ce roseau vaut dix écus d'or? — Oui, reprit le gouverneur, ou sinon je suis la plus grosse bête du monde, et l'on va voir si j'ai de la cervelle pour gouverner tout un royaume. » Alors il ordonna qu'on ouvrit et qu'on brisât la canne en présence de tout le public ; ce qui fut fait, et, dans l'intérieur du roseau, on trouva dix écus d'or. Tous les assistants restèrent émerveillés, et tinrent leur gouverneur pour un nouveau Salomon. On lui demanda d'où il avait conjecturé que dans ce roseau devaient se trouver les dix écus d'or. Il répondit qu'ayant vu le vieillard donner sa canne à sa partie adverse pendant qu'il prêtait serment, et jurer qu'il lui avait dûment et véritablement donné les dix écus, puis, après avoir juré, lui reprendre la canne, il lui était venu à l'esprit que dans ce roseau devait se trouver le remboursement qu'on lui demandait. De là, ajouta-t-il, on peut tirer cette conclusion, qu'à ceux qui gouvernent, ne fussent-ils que des sots, Dieu fait quelquefois la grâce de les diriger dans leurs jugements. D'ailleurs, j'ai entendu jadis conter une histoire semblable au curé de mon village [557] et j'ai la mémoire si bonne, si parfaite, que, si je n'oubliais la plupart du temps justement ce que je veux me rappeler, il n'y aurait pas en toute l'île une meilleure mémoire. » Finalement, les deux vieillards s'en allèrent, l'un confus, l'autre remboursé, et tous les assistants restèrent dans l'admiration. Et celui qui était chargé d'écrire les paroles, les actions et jusqu'aux mouvements de Sancho, ne parvenait point à se décider s'il le tiendrait et le ferait tenir pour sot ou pour sage.



Aussitôt que ce procès fut terminé, une femme entra dans l'audience, tenant à deux mains un homme vêtu en riche propriétaire de troupeaux. Elle accourait en jetant de grands cris : « Justice, disait-elle, seigneur gouverneur, justice ! Si je ne la trouve pas sur la terre, j'irai la chercher dans le ciel. Seigneur gouverneur de mon âme, ce méchant homme m'a surprise au milieu des champs, et s'est servi de mon corps comme si c'eût été une guenille mal lavée. Ah ! malheureuse que je suis ! il m'a emporté le trésor que je gardais depuis plus de vingt-trois ans, le défendant de Mores et de chrétiens, de naturels et d'étrangers. C'était bien la peine que, toujours aussi dure qu'un tronc de liége, je me fusse conservée intacte comme la salamandre dans le feu, ou comme la laine parmi les broussailles, pour que ce malotru vint maintenant me manier de ses deux mains propres. — C'est

encore à vérifier, dit Sancho, si ce galant a les mains propres ou sales; » et, se tournant vers l'homme, il lui demanda ce qu'il avait à répondre à la plainte de cette femme. L'autre répondit tout troublé : « Mes bons seigneurs, je suis un pauvre berger de bêtes à soies, et, ce matin, je quittais ce pays, après y avoir vendu, sous votre respect, quatre cochons, si bien qu'on m'a pris en octrois, gabelle et autres tromperies, bien peu moins qu'ils ne valaient. En retournant à mon village, je rencontrai cette duègne en chemin, et le diable, qui se fourre partout pour tout embrouiller, nous fit badiner ensemble. Je lui payai ce qui était raisonnable ; mais elle, mécontente de moi, m'a pris à la gorge, et ne m'a plus laissé qu'elle ne m'eût amené jusqu'en cet endroit. Elle dit que je lui ai fait violence ; mais elle ment, par le serment que je fais ou suis prêt à faire. Et voilà toute la vérité, sans qu'il y manque un fil. » Alors le gouverneur lui demanda s'il portait sur lui quelque argent en grosses pièces. L'homme répondit qu'il avait jusqu'à vingt ducats dans le fond d'une bourse en cuir. Sancho lui ordonna de la tirer de sa poche et de la remettre telle qu'elle était à la plaignante. Il obéit en tremblant ; la femme prit la bourse, puis, faisant mille révérences à tout le monde, et priant Dieu pour la vie et la santé du seigneur gouverneur, qui prenait ainsi la défense des orphelines jeunes et nécessiteuses, elle sortit de l'audience, emportant la bourse à deux mains, après s'être assurée, toutefois, que c'était bien de la monnaie d'argent qu'elle contenait.



Dès qu'elle fut dehors, Sancho dit au berger, qui déjà fondait en larmes, et dont le cœur et les yeux s'en allaient après sa bourse : « Bon homme, courez après cette femme et reprenez-lui la bourse, qu'elle veuille ou ne veuille pas, puis revenez avec elle ici. » Sancho ne parlait ni à sot ni à sourd, car l'homme partit comme la foudre pour faire ce qu'on lui commandait. Tous les spectateurs restaient en suspens, attendant la fin de ce procès. Au bout de quelques instants, l'homme et la femme revinrent, plus fortement accrochés et cramponnés l'un à l'autre que la première fois. La femme avait son jupon retroussé, et la bourse enfoncée dans son giron ; l'homme faisait rage pour la lui reprendre, mais ce n'était pas possible, tant elle la défendait bien. « Justice de Dieu et du monde! disait-elle à grands cris; voyez, seigneur gouverneur, le peu de honte et le peu de crainte de ce vaurien dénaturé, qui a voulu, au milieu de la ville, au milieu de la rue, me reprendre la bourse que Votre Grâce m'a fait donner. — Est-ce qu'il vous l'a reprise? demanda le gouverneur. — Reprise ! ah bien oui ! répondit la femme, je me laisserais plutôt enlever la vie qu'enlever la bourse. Elle est bonne pour ça, l'enfant. Oh ! il faudrait me jeter d'autres chats à la gorge que ce répugnant nigaud. Des tenailles et des marteaux, des ciseaux et des

maillets ne suffiraient pas pour me l'arracher d'entre les ongles, pas même des griffes de lion. On m'arracherait plutôt l'âme du milieu des chairs. — Elle a raison, dit l'homme; je me donne pour vaincu et rendu, et je confesse que mes forces ne sont pas capables de la lui arracher. » Cela dit, il la laissa. Alors le gouverneur dit à la femme : « Montrez-moi cette bourse, chaste et vaillante héroïne. » Elle la lui donna sur-le-champ, et le gouverneur, la rendant à l'homme, dit à la violente non violentée : « Ma sœur, si le même courage et la même vigueur que vous venez de déployer pour défendre cette bourse, vous les aviez employés, et même moitié moins, pour défendre votre corps, les forces d'Hercule n'auraient pu vous forcer. Allez avec Dieu, et à la, malheure, et ne vous arrêtez pas en toute l'île, ni à six lieues à la ronde, sous peine de deux cents coups de fouet. Allons, décampez, dis-je, enjôleuse, dévergondée et larronnesse. » La femme, tout épouvantée, s'en alla, tête basse et maugréant; et le gouverneur dit à l'homme : « Allez avec Dieu, brave homme, à votre village et avec votre argent, et désormais, si vous ne voulez pas le perdre, faites en sorte qu'il ne vous prenne plus fantaisie de badiner avec personne. »



L'homme lui rendit grâce aussi gauchement qu'il put, et s'en alla [558]. Les assistants demeurèrent encore une fois dans l'admiration des jugements et des arrêts de leur nouveau gouverneur, et tous ces détails, recueillis par son historiographe, furent aussitôt envoyés au duc, qui les attendait avec

grande impatience. Mais laissons ici le bon Sancho, car nous avons hâte de retourner à son maître, tout agité par la sérénade d'Altisidore.



CHAPITRE XLVI.

De l’épouvantable charivari de sonnettes et de miaulements que reçut don Quichotte. dans le cours de ses amours avec l’amoureuse Altisidore.



NOUS avons laissé le grand don Quichotte enseveli dans les pensées diverses que lui avait causées la sérénade de l’amoureuse fille de compagnie. Il se coucha avec ces pensées; et, comme si c’eût été des puces, elles ne le laissèrent ni dormir, ni reposer un moment, sans compter qu’à cela se joignait la déconfiture des mailles de ses bas. Mais, comme le temps est léger et que rien ne l’arrête en sa route, il courut à cheval sur les heures, et bientôt arriva celle du matin. A la vue du jour, don Quichotte quitta la plume oisive, et, toujours diligent, revêtit son

pourpoint de chamois, et chaussa ses bottes de voyage pour cacher la mésaventure de ses bas troués. Puis il jeta par là-dessus son manteau d'écarlate, et se mit sur la tête une *montera* de velours vert, garnie d'un galon d'argent; il passa le baudrier sur ses épaules, avec sa bonne épée tranchante ; il attacha à sa ceinture un grand chapelet qu'il portait toujours sur lui; et, dans ce magnifique appareil, il s'avança majestueusement vers le vestibule, où le duc et la duchesse, déjà levés, semblaient être venus l'attendre.

Dans une galerie qu'il devait traverser, Altisidore, et l'autre fille, son amie, s'étaient postées pour le prendre au passage. Dès qu'Altisidore aperçut don Quichotte, elle feignit de s'évanouir; et son amie, qui la reçut dans ses bras, s'empressait de lui délacer le corsage de sa robe. Don Quichotte vit cette scène ; il s'approcha d'elle, et dit : « Je sais déjà d'où procèdent ces accidents. — Et moi je n'en sais rien, répondit l'amie, car Altisidore est la plus saine et la mieux portante des femmes de cette maison, et je ne lui ai pas entendu pousser un *hélas !* depuis que je la connais. Mais que le ciel confonde autant de chevaliers errants qu'il y en a sur la terre, s'il est vrai qu'ils soient tous ingrats. Retirez-vous, seigneur don Quichotte, la pauvre enfant ne reviendra point à elle tant que Votre Grâce restera là. » Alors don Quichotte répondit : « Faites en sorte, madame, qu'on mette un luth cette nuit dans mon appartement, je consolerai du mieux qu'il me sera possible cette jeune fille blessée au cœur. Dans le commencement de l'amour, un prompt désabusement est le souverain remède. » Cela dit, il s'éloigna, pour n'être point remarqué de ceux qui pouvaient l'apercevoir.

Il avait à peine tourné les talons que, reprenant ses sens, l'évanouie Altisidore dit à sa compagne : « Il faut avoir soin qu'on lui mette le luth qu'il demande. Don Quichotte, sans doute, veut nous donner de la musique ; elle ne sera pas mauvaise venant de lui. » Aussitôt les deux donzelles allèrent rendre compte à la duchesse de ce qui venait de se passer, et de la demande d'un luth que faisait don Quichotte. Celle-ci, ravie de joie, se concerta avec le duc et ses femmes, pour jouer au chevalier un tour qui fût plus amusant que nuisible. Dans l'espoir de ce divertissement, tous attendaient l'arrivée de la nuit, laquelle vint aussi vite qu'était venu le jour, que le duc et la duchesse passèrent en délicieuses conversations avec don Quichotte. Ce même jour, la duchesse dépêcha bien réellement un de ses pages (celui qui avait fait dans la forêt le personnage enchanté de Dulcinée) à Thérèse Panza, avec la lettre de son mari Sancho Panza, et le paquet de

hardes qu'il avait laissé pour qu'on l'envoyât à sa femme. Le page était chargé de rapporter une fidèle relation de tout ce qui lui arriverait dans son message.



Cela fait, et onze heures du soir étant sonnées, don Quichotte, en rentrant dans sa chambre, y trouva une mandoline. Il préluda, ouvrit la fenêtre grillée, et reconnut qu'il y avait du monde au jardin. Ayant alors parcouru toutes les touches de la mandoline, pour la mettre d'accord aussi bien qu'il le pouvait, il cracha, se nettoya le gosier, puis, d'une voix un peu enrouée, mais juste, il chanta le *romance* suivant, qu'il avait tout exprès composé lui-même ce jour-là.

« Les forces de l'amour ont coutume d'ôter les âmes de leurs gonds, en prenant pour levier l'oisiveté nonchalante.

« La couture, la broderie, le travail continuel, sont l'antidote propre au venin des transports amoureux.

« Pour les filles vivant dans la retraite, qui aspirent à être mariées, l'honnêteté est une dot et la voix de leurs louanges.

« Les chevaliers errants et ceux qui peuplent la cour courtisent les femmes libres, et épousent les honnêtes.

« Il y a des amours de soleil levant qui se pratiquent entre hôte et hôtesse ; mais ils arrivent bientôt au couchant, car ils finissent avec le départ.

« L'amour nouveau venu, qui arrive aujourd'hui et s'en va demain, ne laisse pas les images bien profondément gravées dans l'âme.

« Peinture sur peinture ne brille, ni ne se fait voir; où il y a une première beauté, la seconde ne gagne pas la partie.

« J'ai Dulcinée du Toboso peinte sur la table rase de l'âme, de telle façon qu'il est impossible de l'en effacer.

« La constance dans les amants est la qualité la plus estimée, celle par qui l'amour fait des miracles, et qui les élève également à la félicité. »



Don Quichotte en était là de son chant, qu'écoutaient le duc, la duchesse, Altisidore et presque tous les gens du château, quand tout à coup, du haut d'un corridor extérieur qui tombait à plomb sur la fenêtre de don Quichotte, on descendit une corde où étaient attachées plus de cent sonnettes, puis on vida un grand sac plein de chats qui portaient aussi des grelots à la queue. Le vacarme des sonnettes et des miaulements de chats fut si grand, que le duc et la duchesse, bien qu'inventeurs de la plaisanterie, en furent effrayés, et que don Quichotte sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Le sort voulut en outre que deux ou trois chats entrassent par la fenêtre dans sa chambre ; et, comme ils couraient çà et là tout effarés, on aurait dit qu'une légion de diables y prenaient leurs ébats. En cherchant par où s'échapper, ils eurent bientôt, éteint les deux bougies qui éclairaient l'appartement; et, comme la corde aux grosses sonnettes ne cessait de descendre et de monter, la plupart des gens du château, qui n'étaient pas au fait de l'aventure, restaient frappés d'étonnement et d'épouvante.



Don Quichotte cependant se leva tout debout, et, mettant l'épée à la main, il commença à tirer de grandes estocades par la fenêtre, en criant de toute la puissance de sa voix : « Dehors, malins enchanteurs ; dehors, canaille ensorcelée! Je suis don Ouichotte de la Manche, contre qui ne peuvent prévaloir vos méchantes intentions. » Puis, se tournant vers les chats qui couraient au travers de la chambre, il leur lança plusieurs coups d'épée. Tous alors accoururent à la fenêtre, et s'échappèrent par cette issue. L'un d'eux pourtant, se voyant serré de près par les coups d'épée de don Quichotte, lui sauta au visage, et lui empoigna le nez avec les griffes et les dents. La douleur fit jeter des cris perçants à don Quichotte. En les entendant le duc et la duchesse devinèrent ce que ce pouvait être, et étant accourus en toute hâte à sa chambre, qu'ils ouvrirent avec un passe-partout,

ils virent le pauvre chevalier qui se débattait de toutes ses forces pour arracher le chat de sa figure. On apporta des lumières, et l'on aperçut au grand jour la formidable bataille. Le duc s'élança pour séparer les combattants ; mais don Quichotte s'écria : « Que personne ne s'en mêle ; qu'on me laisse corps à corps avec ce démon, avec ce sorcier, avec cet enchanteur. Je veux lui faire voir, de lui à moi, qui est don Quichotte, de la Manche. » Mais le chat, ne faisant nul cas de ces menaces, grognait et serrait les dents. Enfin le duc lui fit lâcher prise, et le jeta par la fenêtre. Don Quichotte resta avec le visage percé comme un crible, et le nez en fort mauvais état, mais encore plus dépité de ce qu'on ne lui eût pas laissé finir la bataille qu'il avait si bien engagée avec ce malandrin d'enchanteur.



On fit apporter de l'huile d'aparicio[559], et Altisidore lui posa elle-même, de ses blanches mains, des compresses sur toutes les parties blessées. En les appliquant, elle dit à voix basse : « Toutes ces mésaventures t'arrivent, impitoyable chevalier, pour punir le péché de ta dureté et de ton obstination. Plaise à Dieu que ton écuyer Sancho oublie de se fustiger, afin que jamais cette Dulcinée, de toi si chérie, ne sorte de son enchantement, et que tu ne partages point la couche nuptiale avec elle, du moins tant que je vivrai, moi qui t'adore. » A tous ces propos passionnés, don Quichotte ne répondit pas

un seul mot ; il poussa un profond soupir et s'étendit dans son lit, après avoir remercié le duc et la duchesse de leur bienveillance, non point, dit-il, que cette canaille de chats, d'enchanteurs et de sonnettes lui fît la moindre peur, mais pour reconnaître la bonne intention qui les avait fait venir à son secours. Ses nobles hôtes le laissèrent reposer, et s'en allèrent fort chagrins du mauvais succès de la plaisanterie. Ils n'avaient pas cru que don Quichotte paierait si cher cette aventure, qui lui coûta cinq jours de retraite et de lit, pendant lesquels il lui arriva une autre aventure, plus divertissante que celle-ci. Mais son historien ne veut pas la raconter à cette heure désireux de retourner à Sancho Panza, qui se montrait fort diligent et fort gracieux dans son gouvernement.

CHAPITRE XLVII.

Où l’on continue de raconter comment se conduisait Sancho dans son gouvernement.



L’HISTOIRE raconte que, de la salle d’audience, on conduisit Sancho à un somptueux palais, où, dans une grande salle, était dressée une table élégamment et royalement servie. Dès que Sancho entra dans la salle du festin, les clairons sonnèrent, et quatre pages s’avancèrent pour lui verser de l’eau sur les mains, cérémonie que Sancho laissa faire avec une parfaite gravité. La musique cessa, et Sancho s’assit au haut bout de la table, car il n’y avait pas d’autre siège ni d’autre couvert tout à l’entour. Alors vint se mettre debout à ses côtés un personnage, qu’on reconnut ensuite pour médecins, tenant à la main une baguette de baleine; puis on enleva une fine et blanche nappe qui couvrait les fruits et les mets de toutes sortes dont la table était chargée. Une espèce d’ecclésiastique donna la bénédiction, et un page mit une bavette à franges sous le menton de Sancho. Un autre page, qui faisait l’office de maître d’hôtel, lui présenta un plat de fruits. Mais à peine Sancho en eut-il mangé une bouchée, que l’homme à la baleiné toucha le plat du bout de sa baguette, et on le desservit avec une célérité merveilleuse. Le maître d’hôtel

approcha aussitôt un autre mets, que Sancho se mit en devoir de goûter ; mais, avant qu'il y eût porté, non les dents, mais seulement la main, déjà la baguette avait touché le plat, et un page l'avait emporté avec autant de promptitude que le plat de fruits. Quand Sancho vit cela, il resta immobile de surprise; puis, regardant tous les assistants à la ronde, il demanda s'il fallait manger ce dîner comme au jeu de passe-passe. L'homme à la verge répondit : « Il ne faut manger, seigneur gouverneur, que suivant l'usage et la coutume des autres îles où il y a des gouverneurs comme vous. Moi, seigneur, je suis médecin, gagé pour être celui des gouverneurs de cette île. Je m'occupe beaucoup plus de leur santé que de la mienne, travaillant nuit et jour, et étudiant la complexion du gouverneur pour réussir à le guérir s'il vient à tomber malade. Ma principale occupation est d'assister à ses repas, pour le laisser manger ce qui me semble lui convenir, et lui défendre ce que j'imagine devoir être nuisible à son estomac [560]. Ainsi j'ai fait enlever le plat de fruits, parce que c'est une chose trop humide, et, quant à l'autre mets, je l'ai fait enlever aussi, parce que c'est une substance trop chaude, et qu'il y a beaucoup d'épices qui excitent la soif. Or, celui qui boit beaucoup détruit et consomme l'humide radical, dans lequel consiste la vie. – En ce cas, reprit Sancho, ce plat de perdrix rôties, et qui me semblent cuites fort à point, ne peut me faire aucun mal? — Le seigneur gouverneur répondit le médecin, ne mangera pas de ces perdrix tant que je serai vivant. — Et pourquoi? demanda Sancho. — Pourquoi? reprit le médecin ; parce que notre maitre Hippocrate, boussole et lumière de la médecine, a dit dans un aphorisme : *Omnis saturalio mala, perdicis autem pessima* [561], ce qui signifie : « Toute indigestion est mauvaise ; mais celle de perdrix très-mauvaise. » — S'il en est ainsi, dit Sancho, que le seigneur docteur voie un peu, parmi tous les mets qu'il y a sur cette table, quel est celui qui me fera le plus de bien, ou le moins de mal, et qu'il veuille bien m'en laisser manger à mon aise sans me le bâtonner, car, par la vie du gouverneur (Dieu veuille m'en laisser jouir!) je meurs de faim. Si l'on m'empêche de manger, quoi qu'en dise le seigneur docteur et quelque regret qu'il en ait, ce sera plutôt m'ôter la vie que me la conserver. — Votre Grâce a parfaitement raison, seigneur gouverneur, répondit le médecin. Aussi suis-je d'avis que Votre Grâce ne mange point de ces lapins fricassés que voilà, parce que c'est un mets de bête à poil [562]. Quant à cette pièce de veau, si elle n'était

pas rôtie et mise en daube, on en pourrait goûter ; mais il ne faut pas y songer en cet état. »

Sancho dit alors : « Ce grand plat qui est là, plus loin, et d'où sort tant de fumée, il me semble que c'est une *olla podrida* [563] ; et dans ces *ollas podridas*, il y a tant de choses et de tant d'espèces, que je ne puis manquer d'en rencontrer quelqu'une qui me soit bonne au goût et à la santé. — *Absil!* s'écria le médecin ; loin de nous une semblable pensée. Il n'y a rien au monde de pire digestion qu'une *olla podrida.* C'est bon pour les chanoines, pour les recteurs de collèges, pour les noces de village ; mais qu'on en délivre les tables des gouverneurs, où doit régner toute délicatesse et toute ponctualité. La raison en est claire : où que ce soit, et de qui que ce soit, les médecines simples sont toujours plus en estime que les médecines composées, car dans les simples on ne peut se tromper, mais dans les composées, cela est très-facile, en altérant la quantité des médicaments qui doivent les composer. Ce que le seigneur gouverneur doit manger maintenant, s'il veut m'en croire, pour conserver et même pour corroborer sa santé, c'est un cent de fines oublies, et trois à quatre lêches de coing, bien minces, qui, en lui fortifiant l'estomac, aideront singulièrement à la digestion. »



Quand Sancho entendit cela, il se jeta en arrière sur le dossier de sa chaise, regarda fixement le médecin, et lui demanda d'un ton grave comment il s'appelait, et où il avait étudié. « Moi, seigneur gouverneur, répondit le médecin, je m'appelle le docteur Pédro Récio de Aguéro [564] ; je suis natif d'un village appelé Tirtéafuéra [565], qui est entre Caracuel et Almodovar del Campo, à main droite, et j'ai reçu le grade de docteur à l'université d'Osuna. — Eh bien! s'écria Sancho tout enflammé de colère, seigneur docteur Pédro Récio de mauvais augure, natif de Tirtéafuéra, village qui est à main droite quand on va de Caracuel à Almodovar del Campo, gradué par l'université d'Osuna, ôtez-vous de devant moi vite et vite, ou sinon, je jure par le soleil que je prends un gourdin, et qu'à coups de trique, en commençant par vous, je ne laisse pas médecin dans l'île entière ; au moins de ceux que je reconnaîtrai bien pour des ignorants, car les médecins instruits, prudents et discrets, je les placerai sur ma tête, et les honorerai comme des hommes divins. Mais, je le répète, que Pédro Récio s'en aille vite d'ici; sinon, j'empoigne cette chaise où je suis assis, et je la lui casse sur la tête. Qu'on m'en demande ensuite compte à la résidence [566] ; il suffira de dire, pour ma décharge, que j'ai rendu service à Dieu en assommant un méchant médecin, bourreau de la république. Et qu'on me donne à manger, ou qu'on reprenne le gouvernement, car un métier qui ne donne pas de quoi vivre à celui qui l'exerce ne vaut pas deux fèves. »

Le docteur s'épouvanta en voyant le gouverneur si fort en colère, et voulut faire Tirtéafuéra de la salle; mais, à ce même instant, on entendit sonner dans la rue un cornet de postillon. Le maître d'hôtel courut à la fenêtre, et dit, en revenant : « Voici venir un courrier du duc, mon seigneur ; il apporte sans doute quelque dépêche importante. » Le courrier entra, couvert de sueur et haletant de fatigue. Il tira de son sein un pli qu'il remit aux mains du gouverneur, et Sancho le passa à celles du majordome, en lui ordonnant de lire la suscription. Elle était ainsi conçue : *À don Sancho Panza, gouverneur de l'ile Barataria, pour lui remettre en mains propres, ou en celles de son secrétaire.* « Et qui est ici mon secrétaire? » demanda aussitôt Sancho. Alors un des assistants répondit : « Moi, seigneur, car je sais lire et écrire, et je suis Biscayen. — Avec ce titre par-dessus le marché, reprit Sancho, vous pourriez être secrétaire de l'empereur lui-même [567]. Ouvrez ce pli, et voyez ce qu'il contient. »

Le secrétaire nouveau – né obéit, et, après avoir lu la dépêche, il dit que c'était une affaire qu'il fallait traiter en secret. Sancho ordonna de vider la salle, et de n'y laisser que le majordome et le maître d'hôtel. Tous les autres s'en allèrent avec le médecin, et aussitôt le secrétaire lut la dépêche, qui s'exprimait ainsi :

« Il est arrivé à ma connaissance que certains ennemis de moi et de cette île que vous gouvernez doivent lui donner un furieux assaut, je ne sais quelles nuit. Ayez soin de veiller et de rester sur le qui-vive, afin de n'être pas pris au dépourvu. Je sais aussi, par des espions dignes de foi, que quatre personnes déguisées sont entrées dans votre ville pour vous ôter la vie, parce qu'on redoute singulièrement la pénétration de votre esprit. Ayez l'œil au guet, voyez bien qui s'approche pour vous parler, et ne mangez rien de ce qu'on vous présentera. J'aurai soin de vous porter secours si vous vous trouvez en péril; mais vous agirez en toute chose comme on l'attend de votre intelligence. De ce pays, le 16 août, à quatre heures du matin. Votre ami, le duc. »



Sancho demeura frappé de stupeur, et les assistants montrèrent un saisissement égal. Alors, se tournant vers le majordome, il lui dit : « Ce qu'il faut faire à présent, je veux dire tout de suite, c'est de mettre au fond d'un cachot le docteur Récio ; car si quelqu'un doit me tuer, c'est lui, et de

la mort la plus lente et la plus horrible, comme est celle de la faim. Il me semble aussi, dit le maître d'hôtel, que Votre Grâce fera bien de ne pas manger de tout ce qui est sur cette table, car la plupart de ces friandises ont été offertes par des religieuses ; et, comme on a coutume de dire, derrière la croix se tient le diable. — Je ne le nie pas, reprit Sancho. Quant à présent, qu'on me donne un bon morceau de pain, et quatre à cinq livres de raisin, où l'on ne peut avoir logé le poison ; car enfin je ne puis vivre sans manger. Et, si nous avons à nous tenir prêts pour ces batailles qui nous menacent, il faut être bien restauré, car ce sont les tripes qui portent le cœur, et non le cœur les tripes. Vous, secrétaire, répondez au duc mon seigneur, et dites-lui qu'on exécutera tout ce qu'il ordonne, sans qu'il y manque un point. Vous donnerez de ma part un baise-main à madame la duchesse, et vous ajouterez que je la supplie de ne pas oublier une chose, qui est d'envoyer par un exprès ma lettre et mon paquet à ma femme Thérèse Panza ; qu'en cela elle me fera grand merci, et que j'aurai soin de la servir en tout ce que mes forces me permettront. Chemin faisant, vous pourrez enchàsser dans la lettre un baise-main à mon seigneur don Quichotte, pour qu'il voie que je suis, comme on dit, pain reconnaissant. Et vous, en bon secrétaire et en bon Biscayen, vous pourrez ajouter tout ce que vous voudrez et qui viendra bien à propos. Maintenant, qu'on lève cette nappe, et qu'on me donne à manger. Après cela, je me verrai le blanc des yeux avec autant d'espions, d'assassins et d'enchanteurs qu'il en viendra fondre sur moi et sur mon île. »

En ce moment, un page entra. « Voici, dit-il, un laboureur commerçant qui veut parler à votre seigneurie d'une affaire, à ce qu'il dit, de haute importance. — C'est une étrange chose que ces gens affairés ! s'écria Sancho. Est-il possible qu'ils soient assez bêtes pour ne pas s'apercevoir que ce n'est pas à ces heures-ci qu'ils devraient venir traiter de leurs affaires? Est-ce que, par hasard, nous autres gouverneurs, nous autres juges, nous ne sommes pas des hommes de chair et d'os? Ne faut-il pas qu'ils nous laissent reposer le temps qu'exige la nécessité, ou, sinon, veulent-ils que nous soyons fabriqués de marbre? En mon âme et conscience, si le gouvernement me dure entre les mains (ce que je ne crois guère, à ce que j'entrevois), je mettrai à la raison plus d'un homme d'affaires. Pour aujourd'hui, dites à ce brave homme qu'il entre ; mais qu'on s'assure d'abord que ce n'est pas un des espions ou de mes assassins. — Non, seigneur, répondit le page, car il a l'air d'une sainte Nitouche, et je n'y entends pas grand'chose, ou il est bon comme le bon pain. — D'ailleurs, il

n’y a rien à craindre, ajouta le majordome ; nous sommes tous ici. Serait-il possible, maître d’hôtel, demanda Sancho, à présent que le docteur Pédro Récio s’en est allé, que je mangeasse quelque chose de pesant et de substantiel, ne fût-ce qu’un quartier de pain et un oignon? Cette nuit, au souper, répondit le maître d’hôtel, on réparera le défaut du dîner, et votre seigneurie sera pleinement payée et satisfaite. — Dieu le veuille ! répliqua Sancho. »



En ce moment entra le laboureur, que, sur sa mine, on reconnaissait à mille lieues pour une bonne âme et une bonne bête. La première chose qu’il fit fut de demander : « Qui est de vous tous le seigneur gouverneur? — Qui pourrait-ce être, répondit le secrétaire, sinon celui qui est assis dans le fauteuil? — Alors, je m’humilie en sa présence, reprit le laboureur; » et, se mettant à deux genoux, il lui demanda, sa main pour la baiser. Sancho la lui refusa, le fit relever, et l’engagea à dire ce qu’il voulait. Le paysan obéit, et dit aussitôt : « Moi, seigneur, je suis laboureur, natif de Miguel-Turra, un village qui est à deux lieues de Ciudad-réal. — Allons, s’écria Sancho, nous avons un autre Tirtéafuéra Parlez, frère, et tout ce que je puis vous dire, c’est que je connais fort bien Miguel-Turra, qui n’est pas loin de mon pays. — Le cas est donc, seigneur, continua le paysan, que, par la miséricorde de Dieu, je suis marié en forme et en face de la sainte Église catholique romaine; j’ai deux fils étudiants : le cadet apprend pour être bachelier, l’aîné pour être licencié. Je suis veuf, parce que ma femme est morte, ou plutôt

parce qu'un mauvais médecin me l'a tuée, en la purgeant lorsqu'elle était enceinte ; et si Dieu avait permis que le fruit vînt à terme, et que ce fût un fils, je l'aurais fait instruire pour être docteur, afin qu'il ne portât pas envie à ses frères le bachelier et le licencié. — De façon, interrompit Sancho, que si votre femme n'était pas morte, ou si on ne l'avait pas fait mourir, vous ne seriez pas veuf à présent? — Non, seigneur, en aucune manière, répondit le laboureur. — Nous voilà bien avancés, reprit Sancho. En avant, frère, en avant; il est plutôt l'heure de dormir que de traiter d'affaires. — Je dis donc, continua le laboureur, que celui de mes fils qui doit être bachelier s'est amouraché, dans le pays même, d'une fille appelée Clara Perlerina, fille d'André Perlerino, très-riche laboureur. Et ce nom de Perlerins ne leur vient ni de généalogie, ni d'aucune terre, mais parce que tous les gens de cette famille sont culs-de-jatte [568] ; et, pour adoucir le nom, on les appelle Perlerins. Et pourtant, s'il faut dire la vérité, la jeune fille est comme une perle orientale. Regardée du côté droit, elle ressemble à une fleur des champs; du côté gauche, elle n'est pas si bien, parce qu'il lui manque l'œil qu'elle a perdu de la petite-vérole. Et, bien que les marques et les fossettes qui lui restent sur le visage soient nombreuses et profondes, ceux qui l'aiment bien disent que ce ne sont pas des fossettes, mais des fosses ou s'ensevelissent les âmes de ses amants. Elle est si propre que, pour ne pas se salir la figure, elle porte, comme on dit, le nez retroussé, si bien qu'on dirait qu'il se sauve de la bouche. Avec tout cela, elle paraît belle à ravir, car elle a la bouche grande, au point que s'il ne lui manquait pas dix à douze dents du devant et du fond, cette bouche pourrait passer et outre-passer parmi les mieux formées. Des lèvres, je n'ai rien à dire, parce qu'elles sont si fines et si délicates que, si c'était la mode de dévider des lèvres, on en pourrait faire un écheveau. Mais, comme elles ont une tout autre couleur que celle qu'on voit ordinairement aux lèvres, elles semblent miraculeuses, car elles sont jaspées de bleu, de vert et de violet. Et que le seigneur gouverneur me pardonne si je lui fais avec tant de détail la peinture des qualités de celle qui doit à la fin des fins devenir ma fille; c'est que je l'aime bien, et qu'elle ne me semble pas mal. — Peignez tout ce qui vous fera plaisir, répondit Sancho, car la peinture me divertit, et, si j'avais diné, il n'y aurait pas de meilleur dessert pour moi que votre portrait. — C'est aussi ce qui me reste à faire, pour vous servir, reprit le laboureur. Mais un temps viendra où nous serons quelque chose, si nous ne sommes rien à présent. Je dis donc, seigneur, que, si je pouvais peindre la gentillesse et la hauteur de

son corps, ce serait une chose à tomber d'admiration. Mais ce n'est pas possible, parce qu'elle est courbée et pliée en deux, si bien qu'elle a les genoux dans la bouche; et pourtant il est facile de voir que, si elle pouvait se lever, elle toucherait le toit avec la tête. Elle aurait bien déjà donné la main à mon bachelier, mais c'est qu'elle ne peut pas l'étendre, parce que cette main est nouée, et cependant on reconnaît, aux ongles longs et cannelés, la belle forme qu'elle aurait eue. — Voilà qui est bien, dit Sancho; et supposez, frère, que vous l'ayez dépeinte des pieds à la tête, que voulez-vous maintenant? Venez au fait sans détours ni ruelles, sans retaille ni allonge. — Je voudrais, seigneur, répondit le paysan, que Votre Grâce me fit la grâce de me donner une lettre de recommandation pour le père de ma bru, en le suppliant de vouloir bien faire ce mariage au plus vite, parce que nous ne sommes inégaux ni dans les biens de la fortune, ni dans ceux de la nature. En effet, pour dire la vérité, seigneur gouverneur, mon fils est possédé du diable, et il n'y a pas de jour que les malins esprits ne le tourmentent trois ou quatre lois; et de plus, pour être tombé un beau jour dans le feu, il a le visage ridé comme un vieux parchemin, avec les yeux un peu coulants et pleureurs. Mais aussi il a un caractère d'ange, et si ce n'était qu'il se gourme et se rosse lui-même sur lui même, ce serait un bienheureux. — Voulez-vous encore autre chose, brave homme? demanda Sancho. — Oui, je voudrais bien autre chose, reprit le laboureur; seulement je n'ose pas le dire. Mais enfin, vaille que vaille, il ne faut pas que ça me pourrisse dans l'estomac. Je dis donc, seigneur, que je voudrais que Votre Grâce me donnât trois cents ou bien six cents ducats pour grossir la dot de mon bachelier, je veux dire pour l'aider à se mettre en ménage; car enfin, il faut bien que ces enfants aient de quoi vivre par eux-mêmes, sans être exposés aux impertinences des beaux-pères. — Voyez si vous voulez encore autre chose, dit Sancho, et ne vous privez pas de le dire, par honte ou par timidité. — Non, certainement, rien de plus, » répondit le laboureur.

Il avait à peine parlé que le gouverneur se leva tout debout, empoigna la chaise sur laquelle il était assis, et s'écria : « Je jure Dieu, don pataud, manant et malappris; que, si vous ne vous sauvez et vous cachez de ma présence, je vous casse et vous ouvre la tête avec cette chaise. Maraud, maroufle, peintre du diable, c'est à ces heures-ci que tu viens me demander six cents ducats? D'où les aurais-je, puant que tu es? et pourquoi te les donnerais-je, si je les avais, sournois imbécile? Qu'est-ce que me font à moi Miguel-Turra et tout le lignage des Perlerins ? Va-t'en, dis-je, ou sinon, par

la vie du duc mon seigneur, je fais ce que je t'ai dit. Tu ne dois pas être de Miguel-Turra, mais bien quelque rusé fourbe, et c'est pour me tenter que l'enfer t'envoie ici. Dis-moi, homme dénaturé, il n'y a pas encore un jour et demi que j'ai le gouvernement, et tu veux que j'aie déjà ramassé six cents ducats! » Le maître d'hôtel fit alors signe au laboureur de sortir de la salle, et l'autre s'en alla tête baissée, avec tout l'air d'avoir peur que le gouverneur n'exécutat sa menace, car le fripon avait parfaitement joué son rôle.



Mais laissons Sancho avec sa colère, et que la paix, comme on dit, revienne à la danse. Il faut retourner à don Quichotte, que nous avons laissé le visage couvert d'emplâtres, et soignant ses blessures de chat, dont il ne guérit pas en moins de huit jours, pendant l'un desquels il lui arriva ce que Cid Hamet promet de rapporter avec la ponctuelle véracité qu'il met à conter toutes les choses de cette histoire, quelque infiniment petites qu'elles puissent être.

CHAPITRE XLVIII.

De ce qui arriva à don Quichotte avec dona Rodriguez, la duègne de la duchesse, ainsi que d'autres évènement dignes de mention écrite et de souvenir éternel.



TRISTE et mélancolique, languissait le blessé don Quichotte, avec la figure couverte de compresses, et marquée, non par la main de Dieu, mais par les griffes d'un chat: disgrâces familières à la chevalerie errante. Il resta six jours entiers sans se montrer en public, et pendant l'une des nuits de sa retraite forcée, tandis qu'il était éveillé, pensant à ses malheurs et aux poursuites d'Altisidore, il entendit ouvrir avec une clef la porte de son appartement. Aussitôt il imagina que l'amoureuse damoiselle venait attenter à son honnêteté, et le mettre en passe de manquer à la foi qu'il devait garder à sa dame Dulcinée du Toboso. « Non, s'écria-t-il, croyant à son idée, et cela d'une voix qui pouvait être entendue; non, la plus ravissante beauté de la terre ne sera point capable de me faire cesser un instant d'adorer celle que je porte gravée dans le milieu de mon cœur et dans le plus profond de mes entrailles. Que tu sois, ô ma dame, transformée en paysanne à manger de l'oignon, ou bien en nymphe

du Tage doré tissant des étoffes de soie et d'or; que Merlin ou Montésinos te retiennent où il leur plaira, en quelque part que tu sois, tu es à moi, comme en quelque part que je sois, j'ai été, je suis et je serai toujours à toi. »

Achever ces propos et voir s'ouvrir la porte, ce fut l'affaire du même instant. Don Quichotte s'était levé tout debout sur son lit, enveloppé du haut en bas d'une courtepointe de satin jaune, une barrette sur la tête, le visage bandé, pour cacher les égratignures, et les moustaches en papillotes, pour les tenir droites et fermes. Dans ce costume, il avait l'air du plus épouvantable fantôme qui se pût imaginer. Il cloua ses yeux sur la porte, et quand il croyait voir paraître la tendre et soumise Altisidore, il vit entrer une vénérable duègne avec des voiles blancs à sa coiffe, si plissés et si longs, qu'ils la couvraient, comme un manteau, de la tête aux pieds. Dans les doigts de la main gauche, elle portait une petite bougie allumée, et de la main droite, elle se faisait ombre pour que la lumière ne la frappât point dans les yeux, que cachaient d'ailleurs de vastes lunettes. Elle marchait à pas de loup et sur la pointe du pied. Don Quichotte la regarda du haut de sa tour d'observation[569], et, quand il vit son accoutrement, quand il observa son silence, pensant que c'était quelque sorcière ou magicienne qui venait en ce costume lui jouer quelque méchant tour de son métier, il se mit à faire des signes de croix de toute la vitesse de son bras.

La vision cependant s'approchait. Quand elle fut parvenue au milieu de la chambre, elle leva les yeux, et vit avec quelle hâte don Quichotte faisait des signes de croix. S'il s'était senti intimider en voyant une telle figure, elle fut épouvantée en voyant la sienne; car elle n'eut pas plutôt aperçu ce corps si long et si jaune, avec la couverture et les compresses qui le défiguraient, que, jetant un grand cri, « Jésus! s'écria-t-elle, qu'est-ce que je vois là? » Dans son effroi, la bougie lui tomba des mains, et, se voyant dans les ténèbres, elle tourna le dos pour s'en aller; mais la peur la fit s'embarrasser dans les pans de sa jupe, et elle tomba tout de son long sur le plancher.



Don Quichotte, plus effrayé que jamais, se mit à dire: « Je t'adjure, ô fantôme ! ou qui que tu sois, de me dire qui tu es, et ce que tu veux de moi. Si tu es une âme en peine, ne crains pas de me le dire; je ferai pour toi tout ce que mes forces me permettront, car je suis chrétien catholique, et porté à rendre service à tout le monde; et c'est pour cela que j'ai embrassé l'ordre de la chevalerie errante, dont la profession s'étend jusqu'à rendre service aux âmes du purgatoire. » La duègne, assommée du coup, s'entendant adjurer et conjurer, comprit par sa peur celle de don Quichotte, et lui répondit d'une voix basse et dolente : « Seigneur don Quichotte, si, par hasard, Votre Grâce est bien don Quichotte, je ne suis ni fantôme, ni vision, ni âme du purgatoire, comme Votre Grâce doit l'avoir pensé, mais bien dona Rodriguez, la duègne d'honneur de madame la duchesse, et je viens

recourir à Votre Grâce pour une des nécessités dont Votre Grâce a coutume de donner le remède. — Dites-moi, dame dona Rodriguez, interrompit don Quichotte, venez-vous, par hasard, faire ici quelque entremise d'amour? je dois vous apprendre que je ne suis bon à rien pour personne, grâce à la beauté sans pareille de ma dame Dulcinée du Toboso. Je dis enfin, dame dona Rodriguez, que, pourvu que Votre Grâce laisse de côté tout message amoureux, vous pouvez aller rallumer votre bougie, et revenir ici; nous causerons ensuite de tout ce qui pourra vous plaire et vous être agréable, sauf, comme je l'ai dit, toute insinuation et incitation. — Moi des messages de personne, mon bon seigneur ! répondit la duègne; Votre Grâce me connaît bien mal. Oh! je ne suis pas encore d'un âge si avancé qu'il ne me reste d'autre ressource que de semblables enfantillages; car, Dieu soit loué! j'ai mon âme dans mes chairs, et toutes mes dents du haut et du bas dans la bouche, hormis quelques-unes que m'ont emportées trois ou quatre catarrhes, de ceux qui sont si fréquentes en ce pays d'Aragon. Mais que Votre Grâce m'accorde un instant, j'irai rallumer ma bougie, et je reviendrai sur-le-champ vous conter mes peines, comme au réparateur de toutes celles du monde entier. »

Sans attendre de réponse, la duègne sortit de l'appartement, où don Quichotte resta calme et rassuré en attendant son retour. Mais aussitôt mille pensées l'assaillirent au sujet de cette nouvelle aventure. Il lui semblait fort mal fait, et plus mal imaginé de s'exposer au péril de violer la foi promise à sa dame; et il se disait à lui-même: « Qui sait si le diable, toujours artificieux et subtil, n'essaiera point maintenant du moyen d'une duègne pour me faire donner dans le piége où n'ont pu m'attirer les impératrices, reines, duchesses, comtesses et marquises? J'ai ouï dire bien des fois, et à bien des gens avisé, que, s'il le peut, il vous donnera la tentatrice plutôt camuse qu'à nez grec. Qui sait enfin si cette solitude, ce silence, cette occasion, ne réveilleront point mes désirs endormis, et ne me feront pas tomber, au bout de mes années, où je n'avais pas même trébuché jusqu'à cette heure? En cas pareils, il vaut mieux fuir qu'accepter le combat... Mais, en vérité, je dois avoir perdu l'esprit, puisque de telles extravagances me viennent à la bouche et à l'imagination. Non; il est impossible qu'une duègne à lunettes et à longue coiffe blanche éveille une pensée lascive dans le coeur le plus dépravé du monde. Y a-t-il, par hasard, une duègne sur la terre qui ait la chair un peu ferme et rebondie? y a-t-il, par hasard, une duègne dans l'univers entier qui manque d'être impertinente, grimacière et

mijaurée? Sors donc d'ici, troupe coiffée, inutile pour toute humaine récréation. Oh! qu'elle faisait bien, cette dame de laquelle on raconte qu'elle avait aux deux bouts de son estrade deux duègnes en figure de cire, avec leurs lunettes et leurs coussinets, assises comme si elles eussent travaillé à l'aiguille! Elles lui servaient autant, pour la représentation et le décorum, que si ces deux statues eussent été des duègnes véritables. »



En disant cela, il se jeta à bas du lit dans l'intention de fermer la porte, et de ne point laisser rentrer la dame Rodriguez. Mais, au moment où il touchait la serrure, la dame Rodriguez revenait avec une bougie allumée. Quand elle vit de plus près don Quichotte, enveloppé dans la couverture jaune, avec ses compresses et sa barrette, elle eut peur de nouveau, et, faisant deux ou trois pas en arrière: « Sommes-nous en sûreté, dit-elle, seigneur chevalier? car ce n'est pas à mes yeux un signe de grande continence que Votre Grâce ait quitté son lit. — Cette même question, madame, il est bon que je la fasse aussi, répondit don Quichotte. Je vous demande donc si je serai bien sûr de n'être ni assailli, ni violenté. — A qui ou de qui demandez-vous cette sûreté, seigneur chevalier? reprit la duègne. — A vous et de vous, répliqua don Quichotte, car je ne suis pas de marbre,

ni vous de bronze, et il n'est pas maintenant dix heures du matin, mais minuit, et même un peu plus, à ce que j'imagine, et nous sommes dans une chambre plus close et plus secrète que ne dut être la grotte où le traître et audacieux Enée abusa de la belle et tendre Didon. Mais donnez-moi la main, madame; je ne veux pas de plus grande sûreté que celle de ma continence et de ma retenue, appuyée sur celle qu'offrent ces coiffes vénérables. » En achevant ces mots, il lui baisa la main droite, et lui offrit la sienne, que la duègne accepta avec les mêmes cérémonies.

En cet endroit, Cid Hamet fait une parenthèse, et dit: « Par Mahomet! je donnerais, pour voir ces deux personnages aller, ainsi embrassés, de la porte jusqu'au lit, la meilleure pelisse des deux que je possède. »

Enfin don Quichotte se remit dans ses draps, et dona Rodriguez s'assit sur une chaise un peu écartée du lit, sans déposer ni ses lunettes, ni sa bougie. Don Quichotte se blottit, et se cacha tout entier, ne laissant que son visage à découvert; puis, quand ils se furent tous deux bien installés, le premier qui rompit le silence fut don Quichotte. « Maintenant, dit-il, dame dona Rodriguez, Votre Grâce peut découdre les lèvres, et épancher tout ce que renferment son cœur affligé et ses soucieuces entrailles; vous serez, de ma part, écoutée avec de chastes oreilles, et secourue par de charitables œuvres. — C'est bien ce que je crois, répondit la duègne; car du gentil et tout aimable aspect de Votre Grâce on ne pouvait espérer autre chose qu'une si chrétienne réponse. Or le cas est, seigneur don Quichotte, que, bien que Votre Grâce me voie assise sur cette chaise, et au beau milieu du royaume d'Aragon, en costume de duègne usée, ridée et propre à rien, je suis pourtant native des Asturies d'Oviédo, et de race qu'ont traversée beaucoup des plus nobles familles de cette province. Mais ma mauvaise étoile, et la négligence de mes père et mère, qui se sont appauvris avant le temps, sans savoir comment ni pourquoi, m'amenèrent à Madrid, où, pour me faire un sort, et pour éviter de plus grands malheurs, mes parents me placèrent comme demoiselle de couture chez une dame de qualité; et je veux que Votre Grâce sache qu'en fait de petits étuis et de fins ouvrages à l'aiguille, aucune femme ne m'a damé le pion en toute la vie. Mes parents me laissèrent au service, et s'en retournèrent à leur pays, d'où, peu d'années après, ils durent s'en aller au ciel, car ils étaient bons chrétiens catholiques. Je restai orpheline, réduite au misérable salaire et aux chétives faveurs qu'on fait dans les palais des grands à cette espèce de servante. Mais, dans ce temps, et sans que j'y donnasse la moindre occasion, voilà qu'un écuyer

de la maison devint amoureux de moi. C'était un homme déjà fort avancé en âge, à grande barbe, à respectable aspect, et surtout gentilhomme autant que le roi, car il était montagnard [570]. Nos amours ne furent pas menés si secrètement qu'ils ne parvinssent â la connaissance de ma dame, laquelle, pour éviter les propos et les caquets, nous maria en forme et en face de la sainte Église catholique romaine. De ce mariage naquit une fille, pour combler ma disgrâce, non pas que je fusse morte en couche, car elle vint à bien et à terme ; mais parce qu'à peu de temps de là mon époux mourut d'une certaine peur qui lui fut faite, telle que, si j'avais le temps de la raconter aujourd'hui, je suis sûre que Voire Grâce en serait bien étonnée. » A ces mots, la duègne se mit à pleurer tendrement, et dit : « Que Votre Grâce me pardonne, seigneur don Quichotte; mais je ne puis rien y faire ; chaque fois que je me rappelle mon pauvre défunt, les larmes me viennent aux yeux. Sainte Vierge! avec quelle solennité il conduisait ma dame sur la croupe d'une puissante mule, noire comme du jais! car alors on ne connaissait ni carrosses, ni chaises à porteurs, comme à présent, et les dames allaient en croupe derrière leurs écuyers. Quant à cette histoire, je ne puis m'empêcher de la conter, pour que vous voyiez quelles étaient la politesse et la ponctualité de mon bon mari. Un jour, à Madrid, lorsqu'il entrait dans la rue de Santiago, qui est un peu étroite, un alcade de cour venait d'en sortir, avec deux alguazils en avant. Dès que le bon écuyer l'aperçut, il fit tourner bride à la mule, faisant mine de revenir sur ses pas pour accompagner l'alcade. Ma maîtresse, qui allait en croupe, lui dit à voix basse : « Que faites-vous, malheureux; ne voyez-vous pas que je suis ici? » L'alcade, en homme courtois, retint la bride à son cheval, et dit : « Suivez votre chemin, seigneur, c'est moi qui dois accompagner ma dame dona Cassilda (tel était le nom de ma maîtresse). » Mon mari cependant, le bonnet à la main, s'opiniàtrait encore à vouloir suivre l'alcade. Quand ma maîtresse vit cela, pleine de dépit et de colère, elle prit une grosse épingle, ou plutôt tira de son étui un poinçon, et le lui enfonça dans les reins. Mon mari jeta un grand cri, et se tordit le corps, de façon qu'il roula par terre avec sa maîtresse. Les laquais de la dame accoururent pour la relever, ainsi que l'alcade et ses alguazils. Cela mit en confusion toute la porte de Guadalajara, je veux dire tous les désœuvrés qui s'y trouvaient. Ma maîtresse s'en revint à pied; mon mari se réfugia dans la boutique d'un barbier, disant qu'il avait les entrailles traversées de part en part. Sa courtoisie se divulgua si bien, et fit un tel bruit, que les petits garçons

couraient après lui dans les rues. Pour cette raison, et parce qu'il avait la vue un peu courte, ma maîtresse lui donna son congé, et le chagrin qu'il en ressentit lui causa, j'en suis sûre, la maladie dont il est mort. Je restai veuve, sans ressources, avec une fille sur les bras, qui chaque jour croissait en beauté comme l'écume de la mer. Finalement, comme j'avais la réputation de grande couturière, madame la duchesse, qui venait d'épouser le duc, mon seigneur, voulut m'emmener avec elle dans ce royaume d'Aragon , et ma fille aussi, ni plus ni moins. Depuis lors, les jours venant, ma fille a grandi, et avec elle toutes les grâces du monde. Elle chante comme une alouette, danse comme la pensée, lit el écrit comme un maître d'école, et compte comme un usurier. Des soins qu'elle prend de sa personne, je n'ai rien à dire, car l'eau qui court n'est pas plus propre qu'elle ; et maintenant elle doit avoir, si je m'en souviens bien, seize ans, cinq mois et trois jours, un de plus ou de moins. Enfin, de cette mienne enfant s'amouracha le fils d'un laboureur très-riche, qui demeure dans un village du duc, mon seigneur, à peu de distance d'ici ; puis, je ne sais trop comment, ils trouvèrent moyen de se réunir; et, lui donnant parole de l'épouser, le jeune homme a séduit ma fille. Maintenant il ne veut plus remplir sa promesse, et, quoique le duc, mon seigneur, sache toute l'affaire, car je me suis plainte à lui, non pas une, mais bien des fois, et que je l'aie prié d'obliger ce laboureur à épouser ma fille, il fait la sourde oreille, et veut à peine m'entendre. La raison en est que, comme le père du séducteur, étant fort riche, lui prête de l'argent, et se rend à tout moment caution de ses sottises, il ne veut le mécontenter, ni lui faire de peine en aucune façon. Je voudrais donc, mon bon seigneur, que Votre Grâce se chargeât de défaire ce grief, soit par la prière, soit par les armes; car, à ce que dit tout le monde, Votre Grâce y est venue pour défaire les griefs, redresser les torts et prêter assistance aux misérables. Que Votre Grâce se mette bien devant les yeux l'abandon de ma fille, qui est orpheline, sa gentillesse, son jeune âge, et tous les talents que je vous ai dépeints. En mon âme et conscience, de toutes les femmes qu'a madame la duchesse, il n'y en a pas une qui aille à la semelle de son soulier; car une certaine Altisidore, qui est celle qu'on tient pour la plus huppée et la plus égrillarde, mise en comparaison de ma fille, n'en approche pas d'une lieue. Il faut que Votre Grâce sache, mon seigneur, que tout ce qui reluit n'est pas or. Cette petite Altisidore a plus de présomption que de beauté, et plus d'effronterie que de retenue; outre qu'elle n'est pas fort saine, car elle a dans l'haleine un certain goût

d'échauffé, si fort, qu'on ne peut supporter d'être un seul instant auprès d'elle ; et même madame la duchesse,.. Mais je veux me taire, car on dit que les murailles ont des oreilles. — Qu'a donc madame la duchesse, dame dona Rodriguez? s'écria don Quichotte; sur ma vie, expliquez-vous. — En m'adjurant ainsi, répondit la duègne, je ne puis manquer de répondre à ce qu'on me demande, en toute vérité. Vous voyez bien, seigneur don Quichotte, la beauté de madame la duchesse, ce teint du visage, brillant comme une épée fourbie et polie, ces deux joues de lis et de roses, dont l'une porte le soleil et l'autre la lune? vous voyez bien cette fierté avec laquelle elle marche, foulant et même méprisant le sol, si bien qu'on dirait qu'elle verse et répand la santé partout où elle passe? Eh bien! sachez qu'elle peut en rendre grâce, d'abord à Dieu, puis à deux fontaines [571] qu'elle a aux deux jambes, et par où s'écoulent toutes les mauvaises humeurs dont les médecins disent qu'elle est remplie. – Sainte bonne Vierge! s'écria don Quichotte, est-il possible que madame la duchesse ait de tels écoulements? Je ne l'aurais pas cru, quand même des carmes déchaussés me l'eussent affirmé; mais, puisque c'est dame dona Rodriguez qui le dit, il faut bien que ce soit vrai. Cependant de telles fontaines, et placées en de tels endroits, il ne doit pas couler des humeurs, mais de l'ambre liquide. En vérité, je finis par croire que cet usage de se faire des fontaines doit être une chose bien importante pour la santé [572]. »

A peine don Quichotte achevait-il de dire ces derniers mots, que, d'un coup violent, on ouvrit les portes de sa chambre. Le saisissement fit tomber la bougie des mains de dona Rodriguez, et l'appartement resta, comme on dit, bouche de four. Bientôt la pauvre duègne sentit qu'on la prenait à deux mains par la gorge, si vigoureusement qu'on ne lui laissait pas jeter un cri; puis, sans dire mot, une autre personne lui releva brusquement les jupes, et avec quelque chose qui ressemblait à une pantoufle, commença à la fouetter si vertement que c'était une pitié. Don Quichotte, bien qu'il sentît s'éveiller la sienne, ne bougeait pas de son lit, ne sachant ce que ce pouvait être ; il se tenait coi, silencieux, et craignait même que la correction ne vint jusqu'à lui. Sa peur ne fut pas vaine, car, dès que les invisibles bourreaux eurent bien moulu la duègne, qui n'osait laisser échapper une plainte, ils s'approchèrent de don Quichotte, et, le déroulant d'entre les draps et les couvertures, ils le pincèrent si fort et si dru, qu'il ne put s'empêcher de se défendre à coups de poing ; et tout cela dans un admirable silence. La

bataille dura presque une demi-heure ; les fantômes disparurent; dona Rodriguez rajusta ses jupes, et, gémissant sur sa disgrâce, elle gagna la porte sans dire un mot à don Quichotte, lequel, pincé et meurtri, confus et pensif, resta tout seul en son lit, où nous le laisserons, dans le désir de savoir quel était le pervers enchanteur qui l'avait mis en cet état. Mais cela s'expliquera en son temps, car Sancho Panza nous appelle, et la symétrie de l'histoire exige que nous retournions à lui.


BIBLIOTHÈQUE ROYALE

CHAPITRE XLIX.

Ce qui arriva à Sancho Panza faisant la ronde dans son île.



Nous avons laissé le grand gouverneur fort courroucé contre le laboureur peintre de caricatures, lequel, bien style par le majordome, ainsi que le majordome, bien avisé par le duc, se moquaient de Sancho Panza. Mais celui-ci, tout sot qu'il fût, leur tenait tête à tous, sans broncher d'un pas. Il dit à ceux qui l'entouraient, ainsi qu'au docteur Pédro Récio, qui était rentré dans la salle après la lecture secrète de la lettre du duc : « En vérité, je comprends à présent que les juges et les gouverneurs doivent être ou se faire de bronze, pour ne pas sentir les importunités des gens affaires, qui, à toute heure et à tout moment, veulent qu'on les écoule et qu'on les dépêche, ne faisant, quoi qu'il arrive, attention qu'à leur affaire. Et si le pauvre juge ne les écoute et ne les dépêche aussitôt, soit qu'il ne le puisse point, soit que le temps ne soit pas venu de leur donner audience, ils le maudissent, le mordent, le déchirent, lui rongent les os, et même lui contestent ses quartiers de noblesse. Sot et ridicule commerçant, ne te presse pas ainsi ; attends l'époque et l'occasion de faire les affaires; ne viens pas à l'heure de manger, ni à celle de dormir, car les juges sont de chair et d'os ; ils doivent donner à la nature ce qu'elle exige d'eux, si ce n'est moi, pourtant, qui ne donne rien à manger à la mienne, grâce au seigneur docteur Pédro Récio Tirtéafuéra, ici présent, qui veut que je meure de faim, et affirme que cette mort est la vie. Dieu la lui donne semblables, à lui et à tous ceux de sa race, je veux dire celle des méchants médecins, car celle des bons mérite des palmes de laurier. »

Tous ceux qui connaissaient Sancho Panza s'étonnaient de l'entendre, parler avec tant d'élégance, et ne savaient à quoi attribuer ce changement, si ce n'est que les offices importants et graves, ou réveillent ou engourdissent les intelligences. Finalement, le docteur Pédro Récio Aguéro de Tirtéafuéra lui promit de le laisser souper ce soir-là, dût-il violer tous les aphorismes d'Hippocrate. Cette promesse remplit de joie le gouverneur, qui attendait avec une extrême impatience que la nuit vint, et avec elle l'heure du souper. Et, quoique le temps lui semblât s'être arrêté, sans remuer de place, néanmoins le moment qu'il désirait avec tant d'ardeur arriva, et on lui donna pour souper un hachis froid de bœuf et d'oignons, avec les pieds d'un veau quelque peu avancé en âge. Il se jeta sur ces ragoûts avec plus de plaisir que si on lui eût servi des francolins de Milan, des faisans de Rome, du veau de Sorrento, des perdrix de Mouron ou des oies de Lavajos. Pendant le souper, il se tourna vers le docteur, et lui dit : « Écoutez, seigneur docteur, ne prenez plus désormais la peine de me faire manger des choses succulentes, ni des mets exquis; ce serait ôter de ses gonds mon estomac, qui est habitué à la chèvre, au mouton, au lard, au salé, aux navets et aux oignons. Si, par hasard, on lui donne des ragoûts de palais, il les reçoit en rechignant, et quelquefois avec dégoût. Ce que le maître d'hôtel peut faire de mieux, c'est de m'apporter de ces plats qu'on appelle *pots-pourris*[573] ; plus ils sont pourris, meilleur ils sentent, et il pourra y fourrer tout ce qu'il lui plaira, pourvu que ce soit chose à manger; je lui en saurai un gré infini, et le lui paierai même quelque jour. Mais que personne ne se moque de moi ; car enfin, ou nous sommes ou nous ne sommes pas. Vivons et mangeons tous en paix et en bonne compagnie, puisque, quand Dieu fait luire le soleil, c'est pour tout le monde. Je gouvernerai cette île sans rien prendre ni laisser prendre. Mais que chacun ait l'œil au guet, et se tienne sur le qui-vive, car je lui fais savoir que le diable s'est mis dans la danse, et que, si l'on m'en donne occasion, l'on verra des merveilles; sinon, faites-vous miel, et les mouches vous mangeront. – Assurément, seigneur gouverneur, dit le maître d'hôtel, Votre Grâce a parfaitement raison en tout ce qu'elle a dit, et je me rends caution pour tous les insulaires de cette île, qu'ils serviront Votre Grâce avec ponctualité, amour et bienveillance ; car la façon tout aimable de gouverner qu'a prise Voire Grâce dès son début ne leur permet point de rien faire, ni de rien penser qui pût tourner à l'oubli de leurs devoirs envers Votre Grâce. – Je le crois bien, répondit Sancho, et ce seraient des imbéciles s'ils faisaient ou pensaient autre chose. Je répète

seulement qu'on ait soin de pourvoir à ma subsistance et à celle de mon grison ; c'est ce qui importe le plus à l'affaire, et vient le mieux à propos. Quand il en sera l'heure, nous irons faire la ronde, car mon intention est de nettoyer cette île de toute espèce d'immondices, de vagabonds, de fainéants, et de gens mal occupés. Je veux que vous sachiez, mes amis, que les gens désœuvrés et paresseux sont dans la république la même chose que les frelons dans la ruche, qui mangent le miel fait par les laborieuses abeilles. Je pense favoriser les laboureurs, conserver aux hidalgos leurs priviléges, récompenser les hommes vertueux, et surtout porter respect à la religion et à l'homme religieux. Que vous en semble, amis? Hein! est-ce que je dis quelque chose, où est-ce que je me casse la tête? – Votre Grâce parle de telle sorte, seigneur gouverneur, dit le majordome, que je suis émerveillé de voir un homme aussi peu lettré que Votre Grâce, car je crois que vous ne l'êtes pas du tout, dire de telles choses, pleines de sentences et de maximes, si éloignées enfin de ce qu'attendaient de l'esprit de Votre Grâce ceux qui nous ont envoyés, et nous qui sommes venus ici. Chaque jour on voit des choses nouvelles dans le monde ; les plaisanteries se changent, en réalités sérieuses, et les moqueurs se trouvent moqués. »



La nuit vint, et le gouverneur soupa, comme on l'a dit, avec la permission du docteur Récio. Chacun s'étant équipé pour la ronde, il sortit avec le majordome, le secrétaire, le maître d'hôtel, le chroniqueur chargé de mettre par écrit ses faits et gestes, et une telle foule d'alguazils et de gens de justice, qu'ils auraient pu former un médiocre escadron. Sancho marchait au

milieu d'eux, sa verge à la main, et tout à fait beau à voir. Ils avaient à peine traversé quelques rues du pays qu'ils entendirent un bruit d'épées. On accourut, et l'on trouva que c'étaient deux hommes seuls qui étaient aux prises ; lesquels, voyant venir la justice, s'arrêtèrent, et l'un d'eux s'écria : « Au nom de Dieu et du roi, est-il possible de souffrir qu'on vole en pleine ville dans ce pays, et qu'on attaque dans les rues comme sur un grand chemin? – Calmez-vous, homme de bien, dit Sancho, et contez-moi la cause de voire querelle; je suis le gouverneur. » L'adversaire dit alors : « Seigneur gouverneur, je vous le dirai aussi brièvement que possible. Votre Grâce saura que ce gentilhomme vient à présent de gagner dans cette maison de jeu, qui est en face, plus de mille réaux, et Dieu sait comment. Et, comme j'étais présent, j'ai décidé plus d'un coup douteux en sa faveur, contre tout ce que me dictait la conscience. Il est parti avec son gain, et, quand j'attendais qu'il me donnerait pour le moins un écu de gratification [574], comme c'est l'usage et la coutume de la donner aux gens de qualité tels que moi, qui formons galerie pour passer le temps bien ou mal, pour appuyer des injustices et prévenir des démêlés, il empocha son argent et sortit de la maison. Je courus, plein de dépit, à sa poursuite, et lui demandai d'une façon polie qu'il me donnât tout au moins huit réaux, car il sait bien que je suis un homme d'honneur, et que je n'ai ni métier ni rente, parce que mes parents ne m'ont ni appris l'un, ni laissé l'autre. Mais le sournois, qui est plus voleur que Cacus, et plus filou qu'Andradilla, ne voulait pas me donner plus de quatre réaux. Voyez, seigneur gouverneur, quel peu de honte et quel peu de conscience! Mais, par ma foi, si Votre Grâce ne fût arrivée, je lui aurais bien fait vomir son bénéfice, et il aurait appris à mettre le poids à la romaine. – Que dites-vous à cela? » demanda Sancho. L'autre répondit : « Tout ce qu'a dit mon adversaire est, la vérité. Je n'ai pas voulu lui donner plus de quatre réaux, parce que je les lui donne bien souvent; et ceux qui attendent la gratification des joueurs doivent être polis, et prendre gaiement ce qu'on leur donne, sans se mettre en compte avec les gagnants, à moins de savoir avec certitude que ce sont des filous, et que ce qu'ils gagnent est mal gagné. Mais, pour justifier que je suis homme de bien, et non voleur, comme il le dit, il n'y a pas de meilleure preuve que de n'avoir rien voulu lui donner, car les filous sont toujours tributaires des gens de la galerie qui les connaissent. – Cela est vrai, dit le majordome ; que Votre Grâce, seigneur gouverneur, décide ce qu'il faut faire de ces hommes. – Voici ce qu'il en faut faire, répondit Sancho : vous, gagnant, bon ou mauvais, ou ni

l'un ni l'autre, donnez sur-le-champ à voire assaillant cent réaux, et vous aurez de plus à en débourser trente pour les pauvres de la prison. Et vous, qui n'avez ni métier ni rente, et vivez les bras croisés dans cette île, prenez vite ces cent réaux, et demain, dans la journée, sortez de cette île, exilé pour dix années, sous peine, si vous rompez votre ban, de les achever dans l'autre vie, car je vous accroche à la potence, ou du moins le bourreau par mon ordre. Et que personne ne réplique, ou gare à lui. »



L'un déboursa l'argent, l'autre l'empocha; celui-ci quitta l'île, et celui-là s'en retourna chez lui. Le gouverneur dit alors : « Ou je pourrai peu de chose, ou je supprimerai ces maisons de jeu, car j'imagine qu'elles causent un grand dommage. – Celle-ci du moins, dit un greffier, Votre Grâce ne pourra pas la supprimer, car elle est tenue par un grand personnage, qui, sans comparaison, perd plus d'argent chaque année qu'il n'en retire des cartes. C'est contre des tripots de moindre étage que Votre Grâce pourra montrer son pouvoir; ceux-là font le plus de mal et cachent le plus d'infamies. Dans les maisons des gentilshommes et des grands seigneurs, les filous célèbres n'osent point user de leurs tours d'adresse. Et puisque ce vice du jeu est devenu un exercice commun, il vaut mieux qu'on joue dans les maisons des gens de qualité que dans celle de quelque artisan, où l'un empoigne un malheureux de minuit au matin, pour l'écorcher tout vif[575]. – Oh ! pour cela, greffier, reprit Sancho, je sais qu'il y a beaucoup à dire. »

En ce moment arriva un archer de maréchaussée, qui tenait un jeune homme au collet. « Seigneur gouverneur, dit-il, ce garçon venait de notre côté; mais, dès qu'il aperçut la justice, il tourna les talons et se mit à courir

comme un daim, signe certain que c'est quelque délinquant. Je partis à sa poursuite, et s'il n'eût trébuché et tombé en courant, je ne l'aurais jamais rattrapé. – Pourquoi fuyais-tu, jeune homme ? demanda Sancho. – Seigneur, répondit le garçon, c'était pour éviter de répondre aux nombreuses questions que font les gens de justice. – Quel est ton métier ! – Tisserand. – Et qu'est-ce que tu tisses ! – Des fers de lances, avec la permission de Votre Grâce. – Ah ! ah ! vous faites le bouffon, vous plaisantez à ma barbe ! c'est fort bien. Mais où alliez-vous maintenant? – Prendre l'air, seigneur. – Et où prend-on l'air dans cette île? – Où il souffle. – Bon, vous répondez à merveille; vous avez de l'esprit, jeune homme. Eh bien! imaginez-vous que je suis l'air, que je vous souffle en poupe, et que je vous pousse à la prison. Holà! qu'on le saisisse, qu'on l'emmène : je le ferai dormir là cette nuit, et sans air [576]. – Pardieu, reprit le jeune homme. Votre Grâce me fera dormir dans la prison tout comme elle me fera roi. – Et pourquoi ne te ferais-je pas dormir dans la prison? demanda Sancho ; est-ce que je n'ai pas le pouvoir de te prendre et de te lâcher autant de fois qu'il me plaira? – Quel que soit le pouvoir qu'ait Votre Grâce, dit le jeune homme, il ne sera pas suffisant pour me faire dormir dans la prison. – Comment non? répliqua Sancho; emmenez-le vite, et qu'il se détrompe par ses propres yeux, quelque envie qu'ait le geôlier d'user avec lui de sa libéralité intéressée. Je lui ferai payer deux mille ducats d'amende, s'il te laisse faire un pas hors de la prison. – Tout cela est pour rire, reprit le jeune homme, et je défie tous les habitants de la terre de me faire dormir en prison. – Dis-moi, démon, s'écria Sancho, as-tu quelque ange à ton service pour te tirer de là, et pour t'ôter les menottes que je pense te faire mettre? – maintenant, seigneur gouverneur, répondit le jeune homme d'un air dégagé, soyons raisonnables et venons au fait. Supposons que Votre Grâce m'envoie en prison, qu'on m'y mette des fers et des chaînes, qu'on me jette dans un cachot, que vous imposiez des peines sévères au geôlier s'il me laisse sortir, et qu'il se soumette à vos ordres : avec tout cela, si je ne veux pas dormir, si je veux rester éveillé toute la nuit sans fermer l'œil, Votre Grâce pourra-t-elle, avec tout son pouvoir, me faire dormir contre mon gré? – Non, certes, s'écria le secrétaire; et l'homme s'en est tiré à son honneur. – De façon, reprit Sancho, que si vous restez sans dormir, ce sera pour faire votre volonté et non pour contrevenir à la mienne? – Oh! non, seigneur, répondit le jeune homme; je n'en ai pas même la pensée. – Eh bien! allez avec Dieu, continua Sancho; retournez dormir chez vous, et que Dieu vous donne bon sommeil,

car je ne veux pas vous l'ôter. Mais je vous conseille de ne plus vous jouer désormais avec la justice, car vous pourriez un beau jour en rencontrer quelqu'une qui vous donnerait sur les oreilles. »

Le jeune homme s'en fut, et le gouverneur continua sa ronde. A quelques pas de là, deux archers arrivèrent, tenant un homme par les bras : « Seigneur gouverneur, dirent-ils, cette personne, qui parait un homme, n'en est pas un : c'est une femme, et non laide, vraiment, qui s'est habillée en homme. » On lui mit Aussitôt devant les yeux deux ou trois lanternes, à la lumière desquelles on découvrit le visage d'une jeune femme d'environ seize ou dix-sept ans, les cheveux retenus dans une rédésille d'or et de soie verte, et belle comme mille perles d'Orient. On l'examina du haut en bas, et l'on vit qu'elle portait des bas de soie rouge, avec des jarretières de taffetas blanc et des franges d'or et de menues perles. Ses chausses étaient vertes et de brocart d'or, et, sous une veste ouverte en même étoffe, elle portait un pourpoint de lin tissu blanc et or. Ses souliers étaient blancs, et dans la forme de ceux des hommes; elle n'avait pas d'épée à sa ceinture, mais une riche dague, et dans les doigts un grand nombre de brillants anneaux. Finalement, la jeune fille parut bien à tout le monde; mais aucun de ceux qui la regardaient ne put la reconnaître. Les gens du pays dirent qu'ils ne pouvaient deviner qui ce pouvait être; et ceux qui étaient dans le secret des tours qu'il fallait jouer à Sancho furent les plus étonnés, car cet événement imprévu n'avait pas été préparé par eux. Ils étaient tous en suspens, attendant comment finirait cette aventure. Sancho, tout émerveillé des attraits de la jeune fille, lui demanda qui elle était, où elle allait, et quelle raison lui avait fait prendre ces habits. Elle répondit, les yeux fixés à terre et rougissant de honte : « Je ne puis, seigneur, dire si publiquement ce qu'il m'importait tant de tenir secret. La seule chose que je veuille faire comprendre, c'est que je ne suis pas un voleur, ni un malfaiteur d'aucune espèce, mais une jeune fille infortunée, à qui la violence de la jalousie a fait oublier le respect qu'on doit à l'honnêteté, » Quand il entendit cette réponse, le majordome dit à Sancho : « Seigneur gouverneur, faites éloigner les gens qui nous entourent, pour que cette dame puisse avec moins de contrainte dire ce qui lui plaira. » Le gouverneur en donna l'ordre, et tout le monde s'éloigna, à l'exception du majordome, du maître d'hôtel et du secrétaire. Quand elle les vit seuls autour d'elle, la jeune fille continua de la sorte : « Je suis, seigneur, fille de Pédro Pérez Mazorca, fermier des laines de ce pays, lequel a l'habitude de venir souvent chez mon père. – Cela n'a

pas de sens, madame, dit le majordome, car je connais fort bien Pédro Pérez, et je sais qu'il n'a aucun enfant, ni fils, ni fille. D'ailleurs, il est votre père, dites-vous; puis vous ajoutez qu'il a l'habitude d'aller souvent chez votre père. – C'est ce que j'avais déjà remarqué, dit Sancho. – En ce moment, seigneur, reprit la jeune fille, je suis toute troublée, et ne sais ce que je dis. Mais la vérité est que je suis fille de Diégo de la Llana, que toutes Vos Grâces doivent connaître. – Au moins ceci a du sens, répondit le majordome, car je connais Diégo de la Llana; je sais que c'est un hidalgo noble et riche, qu'il a un fils et une fille, et que, depuis qu'il a perdu sa femme, il n'y a personne en tout le pays qui puisse dire avoir vu le visage de sa fille, car il la tient si renfermée qu'il ne permet pas seulement au soleil de la voir, et cependant la renommée dit qu'elle est extrêmement belle. – C'est bien la vérité, reprit la jeune personne, et cette fille, c'est moi. Si la renommée ment ou ne ment pas sur ma beauté, vous en pouvez juger, seigneurs, puisque vous m'avez vue. » En disant cela, elle se mit à fondre en larmes. Alors le secrétaire, s'approchant de l'oreille du maître d'hôtel lui dit tout bas : « Sans aucun doute, il doit être arrivé quelque chose d'important à cette pauvre jeune fille, puisqu'en de tels habits, à telle heure, et bien née comme elle l'est, elle court hors de sa maison. – L'on n'en saurait douter, répondit le maître d'hôtel, d'autant plus que ses larmes confirment notre soupçon. »



Sancho la consola par les meilleurs propos qu'il put trouver, et la pria de lui dire sans nulle crainte ce qui lui était arrivé, lui promettant qu'ils s'efforceraient tous d'y porter remède de grand cœur, et par tous les moyens possibles. « Le cas est, seigneurs, répondit-elle, que mon père me tient enfermée depuis dix ans, c'est-à-dire depuis que les vers de terre mangent ma pauvre mère. Chez nous, on dit la messe dans un riche oratoire, et, pendant tout ce temps, je n'ai vu que le soleil du ciel durant le jour, et la lune et les étoiles durant la nuit. Je ne sais ce que sont ni les rues, ni les places, ni les temples, ni même les hommes, hormis mon père, mon frère et Pédro Pérez, le fermier des laines, que j'ai eu l'idée, parce qu'il vient d'ordinaire à la maison, de faire passer pour mon père, afin de ne pas faire connaître le mien. Cette reclusion perpétuelle, ce refus de me laisser sortir, ne fût-ce que pour aller à l'église, il y a bien des jours et des mois que je ne

puis m'en consoler. Je voulais voir le monde, ou du moins le pays où je suis née, car il me semble que ce désir n'était point contraire à la décence et au respect que les demoiselles de qualité doivent se garder à elles-mêmes. Quand j'entendais dire qu'il y avait des combats de taureaux, ou des jeux de bagues, et qu'on jouait des comédies, je demandais à mon frère, qui est d'un an plus jeune que moi, de me conter ce que c'était que ces choses, et beaucoup d'autres que je n'ai jamais vues. Il me l'expliquait du mieux qu'il lui était possible; mais cela ne servait qu'à enflammer davantage mon désir de les voir. Finalement, pour abréger l'histoire de ma perdition, j'avoue que je priai et suppliai mon frère, et plût à Dieu que je ne lui eusse jamais rien demandé de semblable ! . . . . . » A ces mots la jeune fille se remit à pleurer. Le majordome lui dit : « Veuillez poursuivre, madame, et achevez de nous dire ce qui vous est arrivé, car vos paroles et vos larmes nous tiennent tous en suspens. – Peu de paroles me restent à dire, répondit la demoiselle, quoiqu'il me reste bien des larmes à pleurer, car les fantaisies imprudentes et mal placées ne peuvent amener que des mécomptes et des expiations comme celle-ci. »

Les charmes de la jeune personne avaient frappé le maître d'hôtel jusqu'au fond de l'âme ; il approcha de nouveau sa lanterne pour la regarder encore une fois, et il lui sembla que ce n'étaient point des pleurs qui coulaient de ses yeux, mais des gouttes de la rosée des prés, et même il les élevait jusqu'au rang des perles orientales. Aussi désirait-il avec ardeur que son malheur ne fût pas si grand que le témoignaient ses soupirs et ses larmes. Quant au gouverneur, il se désespérait des retards que mettait la jeune fille à conter son histoire, et il lui dit de ne pas les tenir davantage en suspens, qu'il était tard, et qu'il restait encore une grande partie de la ville à parcourir. Elle reprit, en s'interrompant par des sanglots et des soupirs entrecoupés : « Toute ma disgrâce, toute mon infortune, se réduisent à ce que je priai mon frère de m'habiller en homme avec un de ses habillements, et de me faire sortir une nuit pour voir toute la ville, pendant que notre père dormirait. Importuné de mes prières, il finit par céder à mon désir; il me mit cet habillement, en prit un autre à moi qui lui va comme s'il était fait pour lui; car mon frère n'a pas encore un poil de barbe, et ressemble tout à fait à une jolie fille; et cette nuit, il doit y avoir à peu près une heure, nous sommes sortis de chez nous; puis, toujours conduits par notre dessein imprudent et désordonné, nous avons fait tout le tour du pays; mais quand nous voulions revenir à la maison, nous avons vu venir une grande troupe

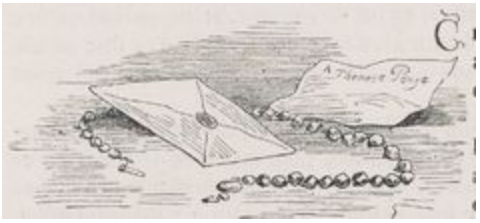
de gens; et mon frère m'a dit : « Sœur, ce doit être le guet, prends tes jambes à ton cou, et suis-moi en courant; car, si l'on nous reconnaît, nous aurons à nous en repentir, » En disant cela, il tourna les talons, et se mit, non pas à courir, mais à voler. Pour moi, au bout de six pas, je tombai, tant j'étais effrayée; alors arriva un agent de la justice, qui me conduisit devant Vos Grâces, où je suis toute honteuse de paraître fantasque et dévergondée en présence de tant de mode. – Enfin, Madame dit Sancho, il ne vous est pas arrivé d'autre mésaventure, et ce n'est point la jalousie, comme vous le disiez au commencement de votre récit, qui vous a fait quitter votre maison ? – Il ne m'est rien arrivé de plus, reprit-elle, et ce n'est pas la jalousie qui m'a fait sortir, mais seulement l'envie de voir le monde, laquelle n'allait pas plus loin que de voir les rues de ce pays. » Ce qui acheva de confirmer que la jeune personne disait vrai, ce fut que des archers arrivèrent, amenant son frère prisonnier. L'un d'eux l'avait atteint lorsqu'il fuyait en avant de sa sœur. Il ne portait qu'une jupe de riche étoffe, et un mantelet de damas bleu avec des franges d'or fin; sa tête était nue et sans autre ornement que ses propres cheveux, qui semblaient des bagues d'or, tant ils étaient blonds et frisés.

Le gouverneur, le majordome et le maître d'hôtel, l'ayant pris à part, lui demandèrent, sans que sa sœur entendit leur conversation, pourquoi il se trouvait en ce costume; et lui, avec non moins d'embarras et de honte, conta justement ce que sa sœur avait déjà conté: ce qui causa une joie extrême à l'amoureux maître d'hôtel. Mais le gouverneur dit aux deux jeunes gens : « Assurément, seigneurs, voilà un fier enfantillage ; et pour raconter une sottise et une témérité de cette espèce, il ne fallait pas tant de soupirs et de larmes. En disant: « nous sommes un tel et une telle, nous avons fait une escapade de chez nos parents au moyen de telle invention, mais seulement par curiosité et sans aucun autre dessein, » l'histoire était dite, sans qu'il fût besoin de gémissements et de pleurnicheries. – Cela est bien vrai, répondit la jeune fille, mais Vos Grâces sauront que le trouble où j'étais a été si fort qu'il ne m'a pas laissée me conduire comme je l'aurais dû. – Le mal n'est pas grand, reprit Sancho, parlons; nous allons vous ramener chez votre père, qui ne se sera peut-être pas aperçu de votre absence, mais ne vous montrez pas désormais si enfants et si désireux devoir le monde. Fille de bon renom, la jambe cassée et à la maison ; la femme et la poule se perdent à vouloir trotter, et celle qui a le désir de voir, n'a pas moins le désir d'être vue; et je n'en dis pas davantage. »

Le jeune homme remercia le gouverneur de la grâce qu'il voulait bien leur faire en les conduisant chez eux, et tout le cortége s'achemina vers leur maison, qui n'était pas fort loin de là. Dès qu'on fut arrivé, le frère jeta un petit caillou contre une fenêtre basse; aussitôt une servante, qui était à les attendre, descendit, leur ouvrit la porte, et ils entrèrent tous deux, laissant les spectateurs non moins étonnés de leur bonne mine que du désir qu'ils avaient eu de voir le monde de nuit, et sans sortir du pays. Mais on attribuait cette fantaisie à l'inexpérience de leur âge. Le maître d'hôtel resta le cœur percé d'outre en outre, et se proposa de demander, dès le lendemain, la jeune personne pour femme à son père, bien assuré qu'on ne la lui refuserait pas, puisqu'il était attaché à la personne du duc. Sancho même eut quelque désir et quelque intention de marier le jeune homme à sa fille Sanchica. Il résolut aussi de mettre, à son temps, la chose en œuvre, se persuadant qu'à la fille d'un gouverneur aucun mari ne pouvait être refusé. Ainsi se termina la ronde de cette nuit; et, deux jours après, le gouvernement, avec la chute duquel tombèrent et s'écroulèrent tous ses projets, comme on le verra plus loin.

CHAPITRE L.

Où l'un déclare quels étaient les enchanteurs et les bourreaux qui avaient fouetté la duègne, pincé et égratigné don Quichotte ; et où l'on raconte l'aventure du page qui porta la lettre à Thérèse Panza, femme de Sancho Panza.



CID Hamet, ponctuel investigateur des atomes de cette véridique histoire, dit qu'au moment où dona Rodriguez sortit de sa chambre pour gagner l'appartement de don Quichotte, une autre duègne, qui couchait à son côté l'entendit partir, et, comme toutes les duègnes sont curieuses de savoir, d'entendre et de flairer, celle-là se mit à ses trousses, avec tant de silence que la bonne Rodriguez ne s'en aperçut point. Dès que l'autre duègne la vit entrer dans l'appartement de don Quichotte, pour ne point manquer à la coutume générale qu'ont toutes les duègnes d'être bavardes et rapporteuses, elle alla sur-le-champ conter à sa maîtresse comment dona Rodriguez s'était introduite chez don Quichotte. La duchesse le dit au duc, et lui demanda permission d'aller avec Altisidore voir ce que sa duègne voulait au chevalier. Le duc y consentit, et les deux curieuses s'avancèrent sans bruit, sur la pointe du pied, jusqu'à la porte de sa chambre, si près qu'elles entendaient distinctement tout ce qui s'y disait. Mais quand la duchesse entendit la Rodriguez jeter, comme on dit, dans la rue le secret de ses fontaines, elle ne put se contenir, ni Altisidore non plus. Toutes deux, pleines de colère et altérées de vengeance, se précipitèrent brusquement dans la chambre de don Quichotte, où elles le criblèrent de

blessures d'ongles, et fustigèrent la duègne, comme on l'a raconté : tant les outrages qui s'adressent directement à la beauté et à l'orgueil des femmes éveillent en elles la fureur, et allument dans leur cœur le désir de la vengeance. La duchesse conta au duc ce qui s'était passé, ce dont il s'amusa beaucoup: puis, persistant dans l'intention de se divertir et de prendre ses ébats à l'occasion de don Quichotte, elle dépêcha le page qui avait représenté Dulcinée dans la cérémonie de son désenchantement (chose que Sancho Panza oubliait de reste au milieu des occupations de son gouvernement), à Thérèse Panza, femme de celui-ci, avec la lettre du mari et une autre de sa propre main, ainsi qu'un grand collier de corail en présent.

Or, l'histoire dit que le page était fort éveillé, fort égrillard : et, dans le désir de plaire à ses maîtres, il partit de bon cœur pour le village de Sancho. Quand il fut près d'y entrer, il vit une quantité de femmes qui lavaient dans un ruisseau, et il les pria de lui dire si dans ce village demeurait une femme appelée Thérèse Panza, femme d'un certain Sancho Panza, écuyer d'un chevalier qu'on appelait don Quichotte de la Manche. A cette question, une jeune fille qui lavait se leva tout debout, et dit : « Cette Thérèse Panza, c'est ma mère, et ce Sancho, c'est mon seigneur père, et ce chevalier, c'est notre maître. – Eh bien, venez, mademoiselle, dit le page, et conduisez-moi près de votre mère, car je lui apporte une lettre et un cadeau de ce seigneur votre père. – Bien volontiers, mon bon seigneur, » répondit la jeune fille, qui paraissait avoir environ quatorze ans; puis, laissant à l'une de ses compagnes le linge qu'elle lavait, sans se coiffer ni se chausser, car elle était jambes nues et les cheveux au vent, elle se mit à sauter devant la monture du page. « Venez, venez, dit-elle, notre maison est tout à l'entrée du pays, et ma mère y est, bien triste de n'avoir pas appris depuis longtemps des nouvelles de mon seigneur père. – Oh bien! je lui en apporte de si bonnes, reprit le page, qu'elle peut en rendre grâce à Dieu. »

A la fin, en sautant, courant et gambadant, la jeune fille arriva dans le village, et, avant d'entrer à la maison, elle se mit à crier de la porte : « Sortiez, mère Thérèse, sortez, sortez vite ; voici un seigneur qui apporte des lettres de mon bon père, et d'autres choses encore. » A ces cris parut Thérèse, Panza, filant une quenouille d'étoupe, et vêtue d'un jupon de serge brune, qui paraissait, tant il était court, avoir été coupé sous le bas des reins, avec un petit corsage également brun, et une chemise à bavette. Elle n'était pas très-vieille, bien qu'elle parût passer la quarantaine; mais forte, droite,

nerveuse et hâlée. Quand elle vit sa fille et le page à cheval : « Qu'est-ce que cela, fille? s'écria-t-elle, et quel est ce seigneur? – C'est un serviteur de madame dona Teresa Panza, » répondit le page. Et tout en parlant, il se jeta à bas de sa monture, et s'en alla très-humblement se mettre à deux genoux devant dame Thérèse, en lui disant : « Que Votre Grâce veuille bien me donner ses mains à baiser, madame dona Teresa, en qualité de femme légitime et particulière du seigneur don Sancho Panza, propre gouverneur de l'ile Baralaria. – Ah ! seigneur mon Dieu! s'écria Thérèse, ôtez-vous de là, et n'en faites rien. Je ne suis pas dame le moins du monde, mais une pauvre paysanne, fille d'un piocheur de terre, et femme d'un écuyer errant, mais non d'aucun gouverneur. – Votre Grâce, répondit le page, est la très-digne femme d'un gouverneur archidignissime : et, pour preuve de cette vérité, veuillez recevoir cette lettre et ce présents. » A l'instant il tira de sa poche un collier de corail avec des agrafes d'or ; et le lui passant au cou : « Cette lettre, dit-il, est du seigneur gouverneur ; cette autre-ci et ce collier de corail viennent de madame la duchesse, qui m'envoie auprès de Votre Grâce. » Thérèse resta pétrifiée, et sa fille ni plus ni moins. La petite dit alors : « Qu'on me tue si notre seigneur et maitre don Quichotte n'est pas là au travers. C'est lui qui aura donné à papa le gouvernement ou le comté qu'il lui avait tant de fois promis. – Justement, reprit le page, c'est à la faveur du seigneur don Quichotte que le seigneur Sancho est maintenant gouverneur de l'ile Barataria, comme vous le verrez par cette lettre. – Faites-moi le plaisir de la lire, seigneur gentilhomme, dit Thérèse ; car, bien que je sache filer, je ne sais pas lire un brin. – Ni moi non plus, ajouta Sanchica; mais, attendez un peu, je vais aller chercher quelqu'un qui puisse la lire, soit le curé lui-même, soit le bachelier Samson Carrasco ; ils viendront bien volontiers pour savoir des nouvelles de mon père. – Il n'est besoin d'aller chercher personne, reprit le page ; je ne sais pas filer, mais je sais lire, et je la lirai bien. »



En effet, il la lut tout entière, et, comme elle est rapportée plus haut, on ne la repète point ici. Ensuite il en prit une autre, celle de la duchesse, qui était conçue en ces termes :



« Amie Thérèse, les belles qualités de cœur et d'esprit de votre mari Sancho m'ont engagée et obligée même prier le duc, mon mari, qu'il lui donnât le gouvernement d'une île, parmi toutes celles qu'il possède. J'ai appris qu'il gouverne comme un aille , ce qui me réjouit fort, et le duc, mon seigneur, par conséquent ; je rends mille grâces au ciel de ne m'être pas trompée quand je l'ai choisi pour ce gouvernement ; car je veux que madame Thérèse sache bien qu'il est très-difficile de trouver un bon gouverneur dans le monde, et que Dieu me fasse aussi bonne que Sancho gouverne bien. Je vous envoie, ma chère, un collier de corail avec des agrafes d'or. J'aurais désiré qu'il fût de perles orientales ; mais, comme dit le proverbe, qui te donne un os ne veut pas ta mort. Un temps viendra pour nous connaître, pour nous visiter, et Dieu sait alors ce qui arrivera. Faites mes compliments à Sanchica votre fille, et dites-lui de ma part qu'elle se tienne prête; je veux la marier hautement quand elle y pensera le moins. On dit que, dans votre village, il y a de gros glands doux. Envoyez-m'en jusqu'à deux douzaines; j'en ferai grand cas, venant de voire main. Ecrivez-moi longuement, pour me donner des nouvelles de votre santé, de votre bien-être; si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à parler, et vous serez servie à bouche que veux-tu. Que Dieu vous garde! De cet endroit, votre amie qui vous aime bien,

« LA DUCHESSE. »

« Ah! bon Dieu! s'écria Thérèse, quand elle eut entendu la lettre, quelle bonne dame! qu'elle est humble et sans façon! Ah! c'est avec de telles dames que je veux qu'on m'enterre, et non avec les femmes d'hidalgos qu'on voit dans ce village, qui s'imaginent, parce qu'elles sont nobles, que le vent ne doit point les toucher, et qui vont à l'église avec autant de morgue et d'orgueil que si c'étaient des reines, si bien qu'elles se croiraient déshonorées de regarder une paysanne en face. Voyez un peu comme cette bonne dame, toute duchesse qu'elle est, m'appelle son amie, et me traie comme si j'étais son égale : Dieu veuille que je la voie égale au plus haut clocher qu'il y ait dans toute la Manche! Et quant aux glands doux, mon bon seigneur, j'en enverrai un boisseau à sa seigneurie, et de si gros qu'on pourra les venir voir par curiosité. Pour a présent, Sanchica, veille à bien régaler ce seigneur. Prends soin de ce cheval, va chercher des œufs à l'écurie, coupe du lard à foison, et faisons-le dîner comme un prince, car les bonnes nouvelles qu'il apporte et la bonne mine qu'il a méritent bien tout ce

que nous ferons. En attendant, je sortirai pour apprendre aux voisines notre bonne aventure, ainsi qu'à monsieur le curé et au barbier maître Nicolas, qui étaient et qui sont encore si bons amis de ton père. – Oui, mère, oui, je le ferai, répondit Sanchica; mais faites bien attention que vous me donnerez la moitié de ce collier, car je ne crois pas madame la duchesse assez niaise pour vous l'envoyer tout entier à vous seule. – Il est tout pour toi, fille, répliqua Thérèse, mais laisse-moi le porter quelques jours à mon cou; car, en vérité, il me semble qu'il me réjouit le cœur. – Vous allez encore vous réjouir, reprit le page, quand vous verrez le paquet qui vient dans ce portemanteau. C'est un habillement de drap fin que le gouverneur n'a porté qu'un jour à la chasse, et qu'il envoie tout complet pour mademoiselle Sanchica. – Qu'il vive mille années! s'écria Sanchica, et celui qui l'apporte aussi bien, et même deux mille si c'est nécessaire! »

En ce moment, Thérèse sortit de sa maison , les lettres à la main et le collier au cou. Elle s'en allait, frappant les lettres du revers des doigts, comme si c'eût été un tambour de basque. Ayant, par hasard, rencontré le curé et Samson Carrasco, elle se mit à danser et à dire : « Par ma foi, maintenant qu'il n'y a plus de parent pauvre, nous tenons un petit gouvernement. Que la plus huppée des femmes d'hidalgos vienne se frotter à moi, je la relancerai de la bonne façon. – Qu'est-ce que cela, Thérèse Panza ? dit le curé; quelles sont ces folies, et quels papiers sont-ce là? – La folie n'est autre, répondit-elle, sinon que ces lettres sont de duchesses et de gouverneurs, et que ce collier que je porte au cou est de fin corail, que les *Ave Maria* et les *Pater noster* sont en or battu, et que je suis gouvernante. – Que Dieu vous entende! Thérèse, dit le bachelier, car nous ne vous entendons pas, et nous ne savons ce que vous dites. – C'est là que vous pourrez le voir, répliqua Thérèse » , en leur remettant les lettres. Le curé les lut de manière que Samson Carrasco les entendit, puis Samson et le curé se regardèrent l'un l'autre, comme fort étonnés de ce qu'ils avaient lu. Enfin le bachelier demanda qui avait apporté ces lettres. Thérèse répondit qu'ils n'avaient qu'à venir à sa maison, qu'ils y verraient le messager, qui était un jeune garçon beau comme un archange, et qui lui apportait un autre présent plus riche encore que celui-là. Le curé lui ôta le collier du cou, mania et regarda les grains de corail, et, s'assurant qu'ils étaient fins, il s'étonna de nouveau. « Par la soutane que je porte! s'écria-t-il, je ne sais que dire ni que penser de ces lettres et de ces présents. D'un coté, je vois et je touche la finesse de ce corail; et, de l'autre, je lis qu'une duchesse envoie demander

deux douzaines de glands. – Arrangez cela comme vous pourrez, dit alors Carrasco. Mais allons voir un peu le porteur de ces dépêches; nous le questionnerons pour tirer au clair les difficultés qui nous embarrassent. »

Tous deux se mirent en marche, et Thérèse revint avec eux. Ils trouvèrent le page criblant un peu d'orge pour sa monture, et Sanchica coupant une tranche de lard pour la flanquer d'œufs dans la poêle, et donner de quoi dîner au page, dont la bonne mine et l'équipage galant plurent beaucoup aux deux amis. Après qu'ils l'eurent poliment salué, et qu'il les eut salués à son tour, Samson le pria de leur donner des nouvelles aussi bien de don Quichotte que de Sancho Panza ; « car, ajouta-t-il, quoique nous ayons lu les lettres de Sancho et de madame la duchesse, nous sommes toujours dans le même embarras, et nous ne pouvons parvenir à deviner ce que peut être cette histoire du gouvernement de Sancho, et surtout d'une ile, puisque toutes ou presque toutes les îles qui sont dans la mer Méditerranée appartiennent à Sa Majesté. » Le page répondit : « Que le seigneur Sancho Panza soit gouverneurs, il n'y a pas à en douter. Que ce soit une île ou non qu'il gouverne, je ne me mêle point de cela. Il suffit que ce soit un bourg de plus de mille habitants. Quant à l'affaire des glands doux, je dis que madame la duchesse est si simple et si humble, qu'elle n'envoie pas seulement demander des glands à une paysanne, mais qu'il lui arrive d'envoyer demander à une voisine de lui prêter un peigne. Car il faut que Vos Grâces se persuadent que nos dames d'Aragon, bien que si nobles et de si haut rang, ne sont pas aussi fières et aussi pointilleuses que les dames de Castille; elles traitent les gens avec moins de façon. »

Au milieu de cette conversation, Sanchica accourut avec un panier d'œufs, et demanda au page : « Dites-moi, seigneur, est-ce que mon seigneur père porte des hauts-de-chausses, depuis qu'il est gouverneur? – Je n'y ai pas fait attention, répondit le page; mais, en effet, il doit en porter. – Ah! bon Dieu! repartit Sanchica, qu'il fera bon voir mon père en pet-en-l'air [577] ! N'est-il pas drôle que, depuis que je suis née, j'aie envie de voir mon père avec des hauts-de-chausses? – Comment donc, si Votre Grâce le verra culotté de la sorte ! répondit le page. Pardieu! il est en passe de voyager bientôt avec un masque sur le nez [578], pour peu que le gouvernement lui dure seulement deux mois. »



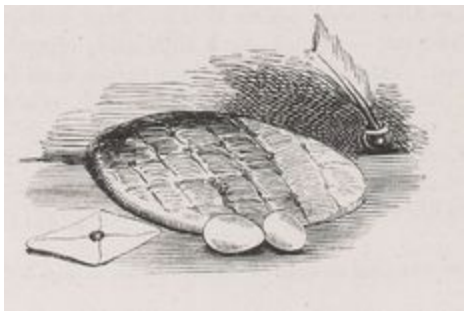
Le curé et le bachelier virent bien que le page parlait en se gaussant. Mais la finesse du corail, et l'habit de chasse qu'envoyait Sancho (car Thérèse le leur avait déjà montré), renversaient toutes leurs idées. Ils n'en rirent pas moins de l'envie de Sanchica, et plus encore, quand Thérèse se mit à dire : « Monsieur le curé, tâchez de savoir par ici quelqu'un qui aille à Madrid ou à Tolède, pour que je me fasse acheter un vertugadin rond, fait et parfait, qui soit à la mode, et des meilleurs qu'il y ait. En vérité, en vérité, il faut que je fasse honneur au gouvernement de mon mari en tout ce qui me sera possible ; et même, si je me fâche, j'irai tomber à la cour, el me planter en carrosse comme toutes les autres; car enfin, celle qui a un mari gouverneur peut bien se donner un carrosse et en faire la dépense. – Comment donc, mère ! s'écria Sanchica. Plût à Dieu que ce fût aujourd'hui plutôt que demain, quand même on dirait en me voyant assise dans ce carrosse, à côté de madame ma mère : Tiens! voyez donc cette péronnelle, cette fille de mangeur d'ail, comme elle s'étale dans son carrosse, tout de même que si c'était une papesse! Mais ça m'est égal ; qu'ils pataugent dans la boue, et que j'aille en mon carrosse les pieds levés de terre. Maudites soient dans cette vie et dans l'autre autant de mauvaises langues qu'il y en a dans le monde; pourvu que j'aille pieds chauds, je laisse rire les badauds. Est-ce que je dis bien, ma mère ? – Comment, si tu dis bien, ma fille! répondit Thérèse. Tous ces bonheurs et de plus grands encore, mon bon Sancho me les a prophétisés; et tu verras, fille, qu'il ne s'arrêtera pas avant de me faire comtesse. Tout est de commencer à ce que le bonheur nous vienne; et j'ai ouï dire bien des fois à ton père, qui est aussi bien celui des proverbes que

le tien : Quand on te donnera la génisse, mets-lui la corde au cou ; quand on le donnera un gouvernement, prends-le; un comté, attrape-le ; et quand on te dira *tiens*, *tiens,* avec un bon cadeau, saute dessus. Sinon, endormez-vous, et ne répondez pas aux bonheurs et aux bonnes fortunes qui viennent frapper à la porte de votre maison ! – Eh ! qu'est-ce que ça me fait, à moi, reprit Sanchica, que le premier venu dise en me voyant hautaine et dédaigneuse : Le chien s'est vu en culottes de lin, et il n'a plus connu son compagnon. » Quand le curé entendit cela : « Je ne puis, s'écria-t-il, m'empêcher de croire que tous les gens de cette famille des Panza sont nés chacun avec un sac de proverbes dans le corps; je n'en ai pas vu un seul qui ne les verse et ne les répande à toute heure et à tous propos. – Cela est bien vrai, ajouta le page, car le seigneur gouverneur Sancho en dit à chaque pas, et, quoiqu'un bon nombre ne viennent pas fort à point, cependant ils plaisent, et madame la duchesse, ainsi que son mari, en font le plus grand cas. – Comment, seigneur, reprit le bachelier, Votre Grâce persiste à nous donner comme vrai le gouvernement de Sancho, et à soutenir qu'il y a duchesse au monde qui lui écrive et lui envoie des présents? Pour nous, bien que nous touchions les présents et que nous ayons lu les lettres, nous n'en croyons rien, et nous pensons qu'il y a là quelque histoire de don Quichotte, notre compatriote, qui s'imagine que tout se fait par voie d'enchantement. Aussi dirais-je volontiers que je veux toucher et palper Votre Grâce pour voir si c'est un ambassadeur fantastique, ou bien un homme de chair et d'os. – Tout ce que je sais de moi, seigneur, répondit le page, c'est que je suis ambassadeur véritables, que le seigneur Sancho Panza est gouverneur effectif, et que messeigneurs le duc et la duchesse peuvent donner, et ont en effet donné le gouvernement en question, et de plus, à ce que j'ai ouï dire, que le susdit Sancho, Panza s'y conduit miraculeusement. S'il y a enchantement ou non dans tout cela, Vos Grâces peuvent en disputer entre elles. Pour moi, je ne sais rien autre chose, et j'en jure par la vie de mes père et mère que j'ai encore en bonne santé, et que je chéris tendrement[579]. – Allons, cela pourra bien être ainsi, répliqua le bachelier; cependant *dubitat Augustinus.* – Doutez tout à votre aise, répondit le page; mais la vérité est ce que j'ai dit; c'est elle qui doit toujours surnager au-dessus du mensonge comme l'huile au-dessus de l'eau. Sinon, *operibus credite, et non verbis ;* quelqu'un de vous n'a qu'à s'en venir avec moi, il verra par les yeux ce qu'il ne veut pas croire par les oreilles. – C'est moi que regarde ce voyage, s'écria Sanchica. Emmenez-moi, seigneur, sur

la croupe de votre bidet, j'irai bien volontiers faire visite à mon seigneur père. – Les filles des gouverneurs, répondit le page, ne doivent pas aller toutes seules par les grandes routes, mais accompagnées de carrosses, de litières et d'un grand nombre de serviteurs. – Pardieu! repartit Sanchica, je m'en irai aussi bien sur une bourrique que dans un coche. Ah! vous avez joliment trouvé la mijaurée et la sainte nitouche ! – Tais-toi, petite fille, s'écria Thérèse ; tu ne sais ce que tu dis, et ce seigneur est dans le vrai de la chose. Tel le temps, tel le traitement ; quand c'était Sancho, Sancha ; et quand c'est le gouverneur, grande dame; et je ne sais si je dis chose qui vaille. – Plus dit dame Thérèse qu'elle ne pense, reprit le page; mais qu'on me donne à dîner, et qu'on me dépêche vite, car je compte m'en retourner dès ce soir. – Votre Grâce, dit aussitôt le curé, viendra faire pénitence avec moi, car dame Thérèse a plus de bonne volonté que de bonnes nippes pour servir un si digne hôte. »

Le page refusa d'abord ; mais enfin il dut céder pour se trouver mieux, et le curé l'emmena de fort bon cœur, satisfait d'avoir le temps de le questionner à son aise sur don Quichotte et ses prouesses. Le bachelier s'offrit à écrire les réponses de Thérèse ; mais elle ne voulut pas qu'il se mêlât de ses affaires, car elle le tenait. pour un peu goguenard. Elle aima mieux donner une galette et deux œufs à un moinillon, qui savait écrire, et qui lui écrivit deux lettres, l'une pour son mari, l'autre pour la duchesse, toutes deux sorties de sa propre cervelle, et qui ne sont pas les plus mauvaises que contienne cette grande histoire, comme on le verra dans la suite.





CHAPITRE LI.

Des progrès du gouvernement de Sancho Panza, ainsi que d’autres événements tels quels.



Le jour vint après la nuit de la ronde du gouverneur, nuit que le maître d’hôtel avait passée sans dormir, l’esprit tout occupé du visage et des attraits de la jeune fille déguisée. Le majordome en employa le reste à écrire à ses maîtres ce que faisait et disait Sancho Panza, aussi surpris de ses faits que de ses dires, car il entrait dans ses paroles et dans ses actions comme un mélange d’esprit et de bêtise. Enfin le seigneur gouverneur se leva, et, par ordre du docteur Pédro Récio, on le fit déjeuner avec un peu de conserve et quatre gorgées d’eau froide, chose que Sancho eût volontiers troquée pour un quignon de pain et une grappe de raisin. Mais, voyant qu’il fallait faire de nécessité vertu, il en passa par là, à la grande douleur de son âme et à la grande fatigue de son estomac; Pédro Récio lui faisant croire que les mets légers et délicats avivent l’esprit, ce qui convient le mieux aux personnages constitués en dignité et chargés de graves emplois, où il faut faire usage, moins des forces corporelles que de celles de l’intelligence. Avec cette belle argutie, le pauvre Sancho souffrait la faim, et si fort, qu’il maudissait, à part lui, le gouvernement, et même celui qui le lui avait donné.

Toutefois, avec sa conserve et sa faim, il se mit à juger ce jour-là ; et la première chose qui s’offrit, ce fut une question que lui fit un étranger en

présence du majordome et de ses autres acolytes. Voici ce qu'il exposa : « Seigneur, une large et profonde rivière séparait deux districts d'une même seigneurie; et que Votre Grâce me prête attention, car le cas est important et passablement difficile à résoudre. Je dis donc que sur cette rivière était un pont, et, au bout de ce pont, une potence, ainsi qu'une espèce de salle d'audience où se tenaient d'ordinaire quatre juges chargés d'appliquer la loi qu'avait implosée le seigneur de la rivière, du pont et de la seigneurie ; cette loi était ainsi conçue : « Si quelqu'un passe sur ce pont d'une rive à l'autre, il devra d'abord déclarer par serment où il va et ce qu'il va faire. S'il dit vrai, qu'on le laisse passer; s'il ment, qu'il meure pendu à la potence, sans aucune rémission. » Cette loi connue, ainsi que sa rigoureuse condition, beaucoup de gens passaient néanmoins, et, à ce qu'ils déclaraient sous serment, on reconnaissait s'ils disaient la vérité; et les juges, dans ce cas, les laissaient passer librement. Or, il arriva qu'un homme auquel on demandait sa déclaration, prêta serment, et dit: « Par le serment que je viens de faire, je jure que je vais mourir à cette potence, et non à autre chose. » Les juges réfléchirent à cette déclaration, et se dirent : « Si nous laissons librement passer cet homme, il a menti à son serment, et, selon la loi, il doit mourir ; mais, si nous le pendons, il a juré qu'il allait mourir à cette potence, et, suivant la même loi, ayant dit vrai, il doit rester libre. » On demande à Votre Grâce, seigneur gouverneur, ce que feront les juges de cet homme, car ils sont encore à cette heure dans le doute et l'indécision. Comme ils ont eu connaissance de la finesse et de l'élévation d'entendement que déploie Votre Grâce, ils m'ont envoyé supplier de leur part Votre Grâce de donner son avis dans un cas si douteux et si embrouillé. »

– Assurément, répondit Sancho, ces seigneurs juges qui vous ont envoyé près de moi auraient fort bien pu s'en épargner la peine, car je suis un homme qui ai plus d'épaisseur de chair que de finesse d'esprit. Cependant, répétez-moi une autre fois l'affaire, de manière que je l'entende bien ; peut-être ensuite pourrai-je trouver le joint. » Le questionneur répéta une et deux fois ce qu'il avait d'abord exposé. Sancho dit alors : « A mon avis, je vais bâcler cette affaire en un tour de main , et voici comment : cet homme jure qu'il va mourir à la potence , n'est-ce pas? et, s'il meurt, il aura dit la vérité , et, d'après la loi, il mérite d'être libre et de passer le pont ? mais si on ne le pend pas, il aura dit un mensonge sous serment, et, d'après la même loi, il mérite d'être pendu ? – C'est cela même, comme dit le seigneur gouverneur, reprit le messager, et quant à la parfaite intelligence du cas, il

n’y a plus à douter ni à questionner. – Je dis donc à présent, répliqua Sancho, que de cet homme on laisse passer la partie qui a dit vrai, et qu’on pende la partie qui a dit faux ; de cette manière s’accomplira au pied de la lettre la condition du passage. – Mais, seigneur gouverneur, repartit le porteur de question, il sera nécessaire qu’on coupe cet homme en deux parties, la menteuse et la véridique, et si on le coupe en deux, il faudra bien qu’il meure. Ainsi l’on n’aura rien obtenu de ce qu’exige la loi, qui doit pourtant s’accomplir de toute nécessité. – Venez ici, seigneur brave homme, répondit Sancho. Ce passager dont vous parlez, ou je ne suis qu’une cruche, ou a précisément autant de raison pour mourir que pour passer le pont; car, si la vérité le sauve, le mensonge le condamne. Puisqu’il en est ainsi, mon avis est que vous disiez à ces messieurs qui vous envoient auprès de moi, que les raisons de le condamner ou de l’absoudre étant égales dans les plateaux de la balance, ils n’ont qu’à le laisser passer, car il vaut toujours mieux faire le bien que le mal ; et cela, je le donnerais signé de mon nom, si je savais signer. D’ailleurs, je n’ai point, dans ce cas-ci, parlé de mon cru ; mais il m’est revenu à la mémoire un précepte que, parmi beaucoup d’autres, me donna mon maître don Quichotte, la nuit avant que je vinsse être gouverneur de cette île ; lequel précepte fut que, quand la justice serait douteuse, je n’avais qu’à pencher vers la miséricorde et à m’y tenir. Dieu a permis que je m’en souvinsse à présent, parce qu’il va comme au moule à cette affaire. – Oh ! certainement, ajouta le majordome, et je tiens, quant à moi, que Lycurgue lui-même, celui qui donna des lois aux Lacédémoniens, n’aurait pu rendre une meilleure sentence que celle qu’a rendue le grand Sancho Panza. Finissons là l’audience de ce matin, et je vais donner ordre que le seigneur gouverneur dîne tout à son aise. – C’est là ce que je demande, et vogue la galère ! s’écria Sancho ; qu’on me donne à manger, et puis qu’on fasse pleuvoir sur moi des cas et des questions; je me charge de les éclaircir à vol d’oiseau. »

Le majordome tint parole, car il se faisait un vrai cas de conscience de tuer de faim un si discret gouverneur. D’ailleurs, il pensait en finir avec lui cette nuit même, en lui jouant le dernier tour qu’il avait mission de lui jouer.

Or, il arriva qu’après que Sancho eut dîné ce jour-là contre les règles et les aphorismes du docteur Tirtéafuéra, au moment du dessert entra un courrier avec une lettre de don Quichotte pour le gouverneur. Sancho donna l’ordre au secrétaire de la lire d’abord tout bas, et de la lire ensuite à voix haute, s’il n’y voyait rien qui méritât le secret. Le secrétaire obéit, et quand

il eut parcouru la lettre : « On peut bien la lire à haute voix, dit-il, car ce qu'écrit à Votre Grâce le seigneur don Quichotte, mérite d'être gravé en lettres d'or ; le voici :

LETTRE DE: DON QUICHOTTE DE LA MANCHE A SANCHO PANZA GOUVERNEUR DE L'ÎLE BARATARIA.



Quand je m'attendais à recevoir des nouvelles de tes étourderies et de tes impertinences, ami Sancho, j'en ai reçu de ta sage conduite ; de quoi j'ai rendu de particulières actions de grâces au ciel, qui sait élever le pauvre du fumier [580], et des sots faire des gens d'esprit. On m'annonce que tu gouvernes comme si tu étais un homme, et que tu es homme comme si tu étais une brute, tant tu te traites avec humilité. Mais je veux te faire observer, Sancho, que maintes fois il convient, il est nécessaire, pour l'autorité de l'office, d'aller contre l'humilité du cœur ; car la parure de la personne qui est élevée à de graves emplois doit être conforme à ce qu'ils exigent, et non à la mesure où le fait pencher son humilité naturelle. Habille-toi bien : un bâton paré ne paraît plus un bâton. Je ne dis pas que tu portes des joyaux et des dentelles, ni, qu'étant magistrat, tu t'habilles en militaire ; mais que tu te pares avec l'habit que requiert ton office, en le portant propre et bien tenu. Pour gagner l'affection du pays que tu gouvernes, tu dois, entre autres, faire deux choses : l'une, être affable et poli avec tout le monde, c'est ce que je t'ai déjà dit une fois; l'autre, veiller à l'abondance des approvisionnements : il n'y a rien qui fatigue plus le cœur du pauvre que la disette et la faim.

« Ne rends pas beaucoup de pragmatiques et d'ordonnances; si tu en fais, tâche qu'elles soient bonnes, et surtout qu'on les observe et qu'on les exécute ; car les ordonnances qu'on n'observe point sont comme si elles n'étaient pas rendues; au contraire, elles laissent entendre que le prince qui eut assez de sagesse et d'autorité pour les rendre, n'a pas assez de force et de courage pour les faire exécuter. Or, les lois qui doivent effrayer, et qui restent sans exécution, finissent par être comme le soliveau, roi des grenouilles, qui les épouvantait dans l'origine, et qu'elles méprisèrent avec le temps jusqu'à lui monter dessous.

« Sois comme une mère pour les vertus, comme une marâtre pour les vices. Ne sois ni toujours rigoureux, ni toujours débonnaire, et choisis le milieu entre ces deux extrêmes: c'est là qu'est le vrai point de la discrétion. Visite les prisons, les boucheries, les marchés; la présence du gouverneur dans ces endroits est d'une haute importance. – Console les prisonniers qui attendent la prompte expédition de leurs affaires. – Sois un épouvantail pour les bouchers et pour les revendeurs, afin qu'ils donnent le juste poids. – Garde-toi bien de te montrer, si tu l'étais par hasard, ce que je ne crois pas, avaricieux, gourmand, ou adonné aux femmes; car dès qu'on saurait dans le pays, surtout ceux qui ont affaire à toi, quelle est ton inclination bien déterminée, on te battrait en brèche par ce côté, jusqu'à t'abattre dans les profondeurs de la perdition. – Lis et relis, passe et repasse les conseils et les instructions que je t'ai donnés par écrit avant que tu ne partisses pour ton gouvernement ; tu verras, si tu les observes, que tu y trouveras un aide qui te fera supporter les travaux et les obstacles que les gouverneurs rencontrent à chaque pas. – Ecris à tes seigneurs, et montre-toi reconnaissant à leur égard ; car l'ingratitude est fille de l'orgueil, et l'un des plus grands péchés que l'on connaisse. L'homme qui est reconnaissant envers ceux qui lui font du bien témoigne qu'il le sera de même envers Dieu, dont il a reçu et reçoit sans cesse tant de faveurs.

« Madame la duchesse a dépêché un exprès, avec ton habit de chasse et un autre présent, à ta femme Thérèse Panza ; nous attendons à chaque instant la réponse. J'ai été quelque peu indisposé de certaines égratignures de chats qui me sont arrivées, et dont mon nez ne s'est pas trouvé fort bien ; mais ce n'a rien été; s'il y a des enchanteurs qui me maltraitent, il y en a d'autres qui me protégent. Fais-moi savoir si le majordome qui t'accompagne a pris quelque part aux actions de la Trifaldi, comme tu l'avais soupçonné. De tout ce qui t'arrivera tu me donneras avis, puisque la distance est si courte ; d'ailleurs, je pense bientôt quitter cette vie oisive où je languis, car je ne suis pas né pour elle. Une affaire s'est présentée, qui doit, j'imagine, me faire tomber dans la disgrâce du duc et de la duchesse. Mais, bien que cela me fasse beaucoup de peine, cela ne me fait rien du tout; car enfin, enfin, je dois obéir plutôt aux devoirs de ma profession qu'à leur bon plaisir, suivant cet adage : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Je te dis ce latin, parce que je suppose que, depuis que tu es gouverneur, tu l'auras appris. A Dieu, et qu'il te préserve de ce que personne te porte compassion.

« Ton ami,
« DON QUICHOTTE DE LA MANCHE. »

Sancho écouta très-attentivement cette lettre, qui fut louée, vantée et tenue pour fort judicieuse par ceux qui en avaient entendu la lecture. Puis il se leva de table, appela le secrétaire, et alla s'enfermer avec lui dans sa chambre, voulant, sans plus tarder, répondre à son seigneur don Quichotte. Il dit au secrétaire d'écrire ce qu'il lui dicterait, sans ajouter ni retrancher la moindre chose. L'autre obéit, et la lettre en réponse fut ainsi conçue.

LETTRE DE SANCHO PANZA A DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

L'occupation que me donnent mes affaires est si grande, que je n'ai pas le temps de me gratter la tête, ni même de me couper les ongles; aussi les ai-je si longs que Dieu veuille bien y remédier. Je dis cela, seigneur de mon âme, pour que Votre Grâce ne s'épouvante point si, jusqu'à présent, je ne l'ai pas informée de ma situation bonne ou mauvaise dans ce gouvernement, où j'ai plus faim que quand nous errions tous deux dans les forêts et les déserts.

« Le duc, mon seigneur, m'a écrit l'autre jour en me donnant avis que certains espions étaient entrés dans cette île pour me tuer; mais, jusqu'à présent, je n'en ai pas découvert d'autres qu'un certain docteur qui est gagé dans ce pays pour tuer autant de gouverneurs qu'il y en vient. Il s'appelle le docteur Pédro Récio, et il est natif de Tirtéafuéra. Voyez un peu quels noms[581], et si je ne dois pas craindre de mourir de sa main ! Ce docteur-là dit lui-même, de lui-même, qu'il ne guérit pas les maladies quand on les a, mais qu'il les prévient pour qu'elles ne viennent point. Or, les médecines qu'il emploie sont la diète, et encore la diète jusqu'à mettre les gens en tel état que les os leur percent la peau; comme si la maigreur n'était pas un plus

grand mal que la fièvre. Finalement, il me tue peu à peu de faim, et je me meurs de dépit; car, lorsque je pensais venir à ce gouvernement pour manger chaud, boire frais, me dorloter le corps entre des draps de toile de Hollande et sur des matelas de plumes, voilà que je suis venu faire pénitence comme si j'étais ermite ; et, comme je ne la fais pas de bonne volonté, je pense qu'à la fin, à la fin, il faudra que le diable m'emporte.

« Jusqu'à présent, je n'ai ni touché de revenu, ni reçu de cadeaux, et je ne sais ce que cela veut dire, car on m'a dit ici que les gouverneurs qui viennent dans cette île ont soin, avant d'y entrer, que les gens du pays leur donnent ou leur prêtent beaucoup d'argent, et, de plus, que c'est une coutume ordinaire à ceux qui vont à d'autres gouvernements, aussi bien qu'à ceux qui viennent à celui-ci.

« Hier soir, en faisant la ronde, j'ai rencontré une très-jolie fille vêtue en homme, et son frère en habit de femme. Mon maître d'hôtel s'est amouraché de la fille, et l'a choisie, dans son imagination, pour sa femme, à ce qu'il dit. Moi, j'ai choisi le jeune homme pour mon gendre. Aujourd'hui, nous causerons de nos idées avec le père des deux jeunes gens, qui est un certain Diego de la Llana, hidalgo et vieux chrétien autant qu'on peut l'être.

« Je visite les marchés, comme Votre Grâce me le conseille. Hier, je trouvai une marchande qui vendait des noisettes fraîches, et je reconnus qu'elle avait mêlé dans un boisseau de noisettes nouvelles un autre boisseau de noisettes vieilles, vides et pourries. Je les ai toutes confisquées au profit des enfants de la doctrine chrétienne, qui sauront bien les distinguer, et je l'ai condamnée à ne plus paraître au marché de quinze jours. On a trouvé que je m'étais vaillamment conduit. Ce que je puis dire à Votre Grâce, c'est que le bruit court en ce pays qu'il n'y a pas de plus mauvaise engeance que les marchandes des halles, parce qu'elles sont toutes dévergondées, sans honte et sans âme, et je le crois bien, par celles que j'ai vues dans d'autres pays.

« Que madame la duchesse ait écrit à ma femme Thérèse Panza, et lui ait envoyé le présent que dit Votre Grâce, j'en suis très-satisfait, et je tâcherai de m'en montrer reconnaissant en temps et lieu. Que Votre Grâce lui baise les mains de ma part, en disant que je dis qu'elle n'a pas jeté son bienfait dans un sac percé, comme elle le verra à l'œuvre. Je ne voudrais pas que Votre Grâce eût des démêlés et des fâcheries avec mes seigneurs le duc et la duchesse; car, si Votre Grâce se brouille avec eux, il est clair que le mal retombera sur moi; d'ailleurs il ne serait pas bien, puisque Votre Grâce me

donne à moi le conseil d'être reconnaissant, que Votre Grâce ne le fût pas envers des gens de qui vous avez reçu tant de faveurs, et qui vous ont si bien traité dans leur château.

« Quant aux égratignures de chats, je n'y entends rien ; mais j'imagine que ce doit être quelqu'un des méchants tours qu'ont coutume de jouer à Votre Grâce les méchants enchanteurs; je le saurai quand nous nous reverrons. Je voudrais envoyer quelque chose à Votre Grâce, mais je ne sais que lui envoyer, si ce n'est des canules de seringue ajustées à des vessies, qu'on fait dans cette île à la perfection. Mais si l'office me demeure, je chercherai à vous envoyer quelque chose, des pans ou de la manche [582]. Dans le cas où ma femme Thérèse Panza viendrait à m'écrire, payez le port, je vous prie, et envoyez-moi la lettre, car j'ai un très-grand désir d'apprendre un peu l'état de ma maison, de ma femme et de mes enfants. Sur cela, que Dieu délivre Votre Grâce des enchanteurs malintentionnés, et qu'il me tire en paix et en santé de ce gouvernement, chose dont je doute, car je pense le laisser avec la vie, à la façon dont me traite le docteur Pédro Récio.

« Serviteur de Votre Grâce,
« **SANCHO PANZA**, gouverneur. »

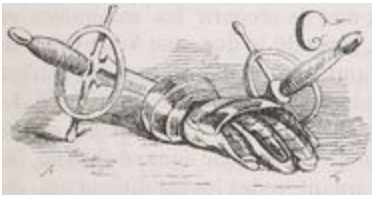
Le secrétaire ferma la lettre, et dépêcha aussitôt le courrier; puis, les mystificateurs de Sancho arrêtèrent entre eux la manière de le dépêcher du gouvernement. Sancho passa cette après-dinée à faire quelques ordonnances touchant la bonne administration de ce qu'il imaginait être une île. Il ordonna qu'il n'y eût plus de revendeurs de comestibles dans la république, et qu'on pût y amener du vin de tous les endroits, sous la charge de déclarer le lieu d'où il venait, pour en fixer le prix, suivant sa réputation et sa bonté ; ajoutant que celui qui le mélangerait d'eau, ou en changerait le nom, perdrait la vie pour ce crime. Il abaissa le prix de toutes espèces de chaussures, principalement celui des souliers, car il lui sembla qu'il

s’élevait démesurément [583]. Il mit un tarif aux salaires des domestiques, qui cheminaient à bride abattue dans la route de l’intérêt. Il établit des peines rigoureuses contre ceux qui chanteraient des chansons obscènes, de jour ou de nuit. Il ordonna qu’aucun aveugle ne chantât désormais de miracle en complainte, à moins d’être porteur de témoignages authentiques prouvant que ce miracle était vrai, parce qu’il lui semblait que la plupart de ceux que chantent les aveugles sont faux, au détriment des véritables. Il créa un alguazil des pauvres, non pour les poursuivre, mais pour examiner s’ils le sont; car, à l’ombre d’amputations feintes, ou de plaies postiches, se cachent des bras voleurs et des estomacs ivrognes. Enfin, il ordonna de si bonnes choses, que ses lois sont encore en vigueur dans ce pays, où on les appelle : *Les Constitutions du grand gouverneur Sancho Panza.*



CHAPITRE LII.

Où l’on raconte l’aventure de la seconde duègne Doloride ou Affligée, appelée de son nom dona Rodriguez.



CID Hamet, raconte que don Quichotte, une fois guéri de ses égratignures, trouva que la vie qu’il menait dans ce château était tout à fait contraire à l’ordre de chevalerie où il avait fait profession ; il résolut donc de demander congé au duc et à la duchesse, pour s’en aller à Saragosse, dont les fêtes approchaient, et où il pensait bien conquérir l’armure en quoi consiste le prix qu’on y dispute. Un jour qu’étant à table avec ses nobles hôtes, il commençait à mettre en œuvre son dessein, et à leur demander la permission de partir, tout à coup on vit entrer, par la porte de la grande salle, deux femmes, comme on le reconnut ensuite, couvertes de noir de la tête aux pieds. L’une d’elles, s’approchant de don Quichotte, se jeta à ses genoux, étendue tout de son long, et, la bouche collée aux pieds du chevalier, elle poussait des gémissements si tristes, si profonds, si douloureux, qu’elle porta le trouble dans l’esprit de tous ceux qui la voyaient et l’entendaient. Bien que le duc et la duchesse pensassent que c’était quelque tour que leurs gens voulaient jouer à don Quichotte, toutefois, en voyant avec quel naturel et quelle violence cette femme soupirait, gémissait et pleurait, ils furent eux-mêmes en suspens, jusqu’à ce que don Quichotte, attendri, la relevât de terre, et lui fit ôter le voile qui couvrait sa figure inondée de larmes. Elle obéit, et montra ce que jamais on n’eût imaginé, car elle découvrit le visage de dona Rodriguez, la duègne de la maison; l’autre femme en deuil était sa fille, celle qu’avait séduite le fils

du riche labourer. Ce fut une surprise générale pour tous ceux qui connaissaient la duègne, et les maîtres s'étonnèrent plus que personne ; car, bien qu'ils la tinssent pour une cervelle de bonne pâte, ils ne la croyaient pas niaise à ce point qu'elle fit des folies.

Finalement, dona Rodriguez, se tournant vers le duc et la duchesse, leur dit humblement : « Que Vos Excellences veuillent bien m'accorder la permission d'entretenir un peu ce chevalier, parce qu'il en est besoin pour que je sorte heureusement de la méchante affaire où m'a mise la hardiesse d'un vilain malintentionné. » Le duc répondit qu'il la lui donnait, et qu'elle pouvait entretenir le seigneur don Quichotte sur tout ce qui lui ferait plaisir. Elle alors, dirigeant sa voix et ses regards sur don Quichotte, ajouta: « Il y a déjà plusieurs jours, valeureux chevalier, que je vous ai rendu compte du grief et de la perfidie dont un méchant paysan s'est rendu coupable envers ma très-chère et bien-aimée fille, l'infortunée qui est ici présente. Vous m'avez promis de prendre sa cause en main, et de redresser le tort qu'on lui a fait. Maintenant, il vient d'arriver à ma connaissance que vous voulez partir de ce château, en quête des bonnes aventures qu'il plaira à Dieu de vous envoyer. Aussi, voudrais-je qu'avant de vous échapper à travers ces chemins, vous portassiez un défi à ce rustre indompté, et que vous le fissiez épouser ma fille, en accomplissement de la parole qu'il lui a donnée d'être son mari avant d'abuser d'elle. Penser, en effet, que le duc, mon seigneur, me rendra justice, c'est demander des poires à l'ormeau, à cause de la circonstance que j'ai déjà confiée à Votre Grâce en toute sincérité. Sur cela, que Notre-Seigneur donne à Votre Grâce une excellente santé, et qu'il ne nous abandonne point, ma fille et moi. »

A ces propos, don Quichotte répondit avec beaucoup de gravité et d'emphase : « Bonne duègne, modérez vos larmes, ou pour mieux dire, séchez-les, et épargnez la dépense de vos soupirs. Je prends à ma charge la réparation due à votre fille, qui aurait mieux fait de ne pas être si facile à croire les promesses d'amoureux, lesquelles sont d'habitude très-légères à faire et très-lourdes à tenir. Ainsi donc, avec la licence du duc, mon seigneur, je vais me mettre sur-le-champ en quête de ce garçon dénaturé ; je le trouverai, je le défierai et je le tuerai toute et chaque fois qu'il refusera d'accomplir sa parole ; car la première affaire de ma profession, c'est de pardonner aux humbles et de châtier les superbes, je veux dire de secourir les misérables et d'abattre les persécuteurs. – Il n'est pas besoin, répondit le duc, que Votre Grâce se donne la peine de chercher le rustre dont se plaint

cette bonne duègne, et il n'est pas besoin davantage que Votre Grâce me demande permission de lui porter défi. Je le donne et le tiens pour défié, et je prends à ma charge de lui faire connaître ce défi et de le lui faire accepter, pour qu'il vienne y répondre lui-même dans ce château, où je donnerai à tous deux le champ libre et sûr, gardant toutes les conditions qui, en de tels actes, doivent se garder, et gardant aussi à chacun sa justice, comme y sont obligés tous les princes qui donnent le champ clos aux combattants, dans les limites de leurs seigneuries. – Avec ce sauf-conduit et la permission de Votre Grandeur, répliqua don Quichotte, je dis dès maintenant que, pour cette fois, je renonce aux privilèges de ma noblesse, que je m'abaisse et me nivelle à la roture de l'offenseur, que je me fais son égal, et le rends apte à combattre contre moi. Ainsi donc, quoique absent, je le défie et l'appelle, en raison de ce qu'il a mal fait de tromper cette pauvre fille, qui fut demoiselle et ne l'est plus par sa faute, et pour qu'il tienne la parole qu'il lui a donnée d'être son légitime époux, ou qu'il meure dans le combat. » Aussitôt, tirant un gant de l'une de ses mains, il le jeta au milieu de la salle; le duc le releva, en répétant qu'il acceptait ce défi au nom de son vassal, et qu'il assignait, pour époque du combat, le sixième jour; pour champ clos, la plate-forme du château ; et pour armes, celles ordinaires aux chevaliers, la lance, l'écu, le harnais à cotte de mailles, avec toutes les autres pièces de l'armure, dûment examinées par les juges du camp, sans fraude, supercherie ni talisman d'aucun genre. « Mais, avant toutes choses, ajouta-t-il, il faut que cette bonne duègne et cette mauvaise demoiselle remettent le droit de leur cause entre les mains du seigneur don Quichotte; autrement rien ne pourra se faire, et ce défi sera non-avenu. – Moi, je le remets, répondit la duègne. – Et moi aussi, » ajouta la fille toute éplorée, toute honteuse et perdant contenance.

Ces déclarations reçues en bonne forme, tandis que le duc rêvait à ce qu'il fallait faire pour un cas pareil, les deux plaignantes en deuil se retirèrent. La duchesse ordonna qu'on ne les traitât plus désormais comme ses servantes, mais comme des dames aventurières, qui étaient venues chez elle demander justice. Aussi leur donna-t-on un appartement à part, et les servit-on comme des étrangères, à la grande surprise des autres femmes, qui ne savaient où irait aboutir l'extravagance impudente de dona Rodriguez et de sa malavisée de fille.

On en était là quand, pour achever d'égayer la fête et donner un bon dessert au dîner, entre tout à coup dans la salle le page qui avait porté les

lettres et les présents à Thérèse Panza, femme du gouverneur Sancho Panza. Son arrivée réjouit extrêmement le duc et la duchesse, empressés de savoir ce qui lui était arrivé dans son voyage. Ils le questionnèrent aussitôt ; mais le page répondit qu'il ne pouvait s'expliquer devant tant de monde, ni en peu de paroles ; que Leurs Excellences voulussent donc bien remettre la chose à un entretien particulier, et qu'en attendant elles se divertissent avec ces lettres qu'il leur apportait. Puis, tirant deux lettres de son sein, il les remit aux mains de la duchesse. L'une portait une adresse ainsi conçue : « Lettre pour madame la duchesse une telle, de je ne sais où ; » et l'autre : « A mon mari Sancho Panza, gouverneur de l'île Barataria, à qui Dieu donne plus d'années qu'à moi. »

Impatiente de lire sa lettre, la duchesse l'ouvrit aussitôt, la parcourut d'abord seule; puis, voyant qu'elle pouvais la lire à haute voix, pour que le duc et les assistants l'entendissent, elle lut ce qui suit :

LETTRE DE THÉRÈSE PANZA A LA DUCHESSE.



J'AI reçu bien de la joie, ma chère dame, de la lettre que Votre Grandeur m'a écrite ; car, en vérité, il y a longtemps que je la désirais. Le collier de corail est bel et bon, et l'habit de chasse de mon mari ne s'en laisse pas revendre. De ce que votre seigneurie ait fait gouverneur Sancho, mon consort, tout ce village s'en est fort réjoui, bien que personne ne veuille le croire, principalement le curé, et maître Nicolas, le barbier, et Samson Carrasco, le bachelier. Mais cela ne me fait rien du tout ; car, pourvu qu'il en soit ainsi, comme cela est, que chacun dise ce qui lui plaira. Pourtant, s'il faut dire vrai, sans l'arrivée du corail et de l'habit, je ne l'aurais pas cru davantage; car tous les gens du pays tiennent mon mari pour une grosse bête, et ne peuvent imaginer, si on l'ôte de gouverner un troupeau de chèvres, pour quelle espèce de gouvernement il peut être bon. Que Dieu l'assiste et le dirige comme il voit que ses enfants en ont besoin. Quant à moi, chère dame de mon âme, je suis bien résolue, avec la permission de Votre Grâce, à mettre, comme on dit, le bonheur dans ma maison, en m'en allant à la cour m'étendre dans un carrosse, pour crever les yeux à mille envieux que j'ai déjà. Je supplie donc Votre Excellence de recommander à mon mari qu'il me fasse quelque petit envoi d'argent, et

que ce soit un peu plus que rien; car, à la cour, les dépenses sont grandes. Le pain y vaut un réal, et la viande trente maravédis la livre, que c'est une horreur. Si par hasard il ne veut pas que j'y aille, qu'il se dépêche de m'en aviser, car les pieds me démangent déjà pour me mettre en route. Mes amies et mes voisines me disent que, si moi et ma fille allons nous montrer à la cour, parées et pompeuses, mon mari finira par être plus connu par moi, que moi par lui. Car enfin bien des gens demanderont : « Qui sont les dames de ce carrosse? » et l'un de mes laquais répondra : « Ce sont la femme et la fille de Sancho Panza, gouverneur de l'île Barataria. » De cette manière Sancho sera connu, moi je serai prônée, et à Rome pour tout[584]. Je suis fâchée, autant que je puisse l'être, de ce que cette année on n'a pas récolté de glands dans le pays. Cependant, j'en envoie à Votre Altesse jusqu'à un demi-boisseau, que j'ai été cueillir et choisir moi-même au bois, un à un. Je n'en ai pas trouvé de plus gros, et je voudrais qu'ils fussent comme des œufs d'autruche.

« Que Votre Splendeur n'oublie pas de m'écrire ; j'aurai soin de faire la réponses, et de vous informer de ma santé ainsi que de tout ce qui se passera dans ce village, où je reste à prier Notre-Seigneur Dieu qu'il garde Votre Grandeur, et qu'il ne m'oublie pas. Sancha, ma fille, et mon fils baisent les mains à Votre Grâce.

« Celle qui a plus envie de voir votre seigneurie que de lui écrire,

« Votre servante,

« THÉRÈSE PANZA. »

Ce fut pour tout le monde un grand plaisir que d'entendre la lettre de Thérèse Panza, principalement pour le duc et la duchesse; celle-ci prit l'avis de don Quichotte pour savoir si l'on ne pourrait point ouvrir la lettre adressée au gouverneur, s'imaginant qu'elle devait être parfaite. Don Quichotte répondit que, pour faire plaisir à la compagnie, il l'ouvrirait lui-même; ce qu'il fit en effet, et voici comment elle était conçue :

LETTRE DE THÉRÈSE PANZA A SANCHO PANZA, SON MARI.



J'AI reçu ta lettre, mon Sancho de mon âme, et je te jure, foi de catholique chrétienne, qu'il ne s'en est pas fallu deux doigts que je ne devinsse folle de joie. Vois-tu, père, quand je suis arrivée à entendre lire que

tu es gouverneur, j'ai failli tomber sur la place morte du coup ; car tu sais bien qu'on dit que la joie subite tue comme la grande douleur. Pour Sanchica la fille, elle a mouillé son jupon sans le sentir, et de pur contentement. J'avais devant moi l'habit que tu m'as envoyé, et au cou le collier de corail que m'a envoyé madame la duchesse, et les lettres dans les mains, et le messager là présent; et, avec tout cela, je croyais et pensais que tout ce que je voyais et touchais n'était qu'un songe; car enfin, qui pouvait penser qu'un berger de chèvres serait devenu gouverneur d'ìles? Tu sais bien, ami, ce que disait ma mère, qu'il fallait vivre beaucoup pour beaucoup voir. Je dis cela parce que je pense voir encore plus si je vis plus longtemps; je pense ne pas m'arrêter que je ne te voie fermier de la gabelle ou de l'octroi, car ce sont des offices où, bien que le diable emporte ceux qui s'y conduisent mal, à la fin des fins, on touche et on manie de l'argent. Madame la duchesse te fera part du désir que j'ai d'aller à la cour. Réfléchis bien à cela, et fais-moi part de ton bon plaisir; je tâcherai de t'y faire honneur, en me promenant en carrosse.

Le curé, le barbier, le bachelier, et même le sacristain, ne peuvent pas croire que tu sois gouverneur; ils disent que tout cela n'est que tromperie, ou affaire d'enchantement, comme sont toutes celles de ton maître don Quichotte. Samson dit encore qu'il ira te chercher pour t'ôter le gouvernement de la tête, et pour tirer à don Quichotte la folie du cerveau. Moi, je ne fais que rire, et regarder mon collier de corail, et prendre mesure de l'habit que je dois faire avec le tien à notre fille. J'ai envoyé quelques glands à madame la duchesse, et j'aurais voulu qu'ils fussent d'or. Envoie-moi, toi, quelques colliers de perles, s'ils sont à la mode dans ton île. Voici les nouvelles du village : La Barruéca a marié sa fille à un peintre de méchante main, qui est venu dans ce pays pour peindre ce qui se trouverait. Le conseil municipal l'a chargé de peindre les armes de Sa Majesté sur la porte de la maison commune; il a demandé deux ducats, qu'on lui a avancés, et il a travaillé huit jours, au bout desquels il n'avait rien peint du tout; alors il a dit qu'il ne pouvait venir à bout de peindre tant de brimborions. Il a donc rendu l'argent, et, malgré cela, il s'est marié à titre de bon ouvrier. Il est vrai qu'il a déjà laissé le pinceau pour prendre la pioche, et qu'il va aux champs comme un gentilhomme. Le fils de Pédro Lobo a reçu les premiers ordres et la tonsure, dans l'intention de se faire prêtre. Minguilla l'a su, la petite fille de Mingo Silvato, et lui a intenté un procès, parce qu'il lui a donné parole de mariage. De mauvaises langues disent

même qu'elle est enceinte de ses œuvres; mais il le nie à pieds joints. Cette année, les olives ont manqué, et l'on ne trouve pas une goutte de vinaigre en tout le village. Une compagnie de soldats est passée par ici; ils ont enlevé, chemin faisant, trois filles du pays. Je ne veux pas te dire qui elles sont; peut-être reviendront-elles, et il se trouvera des gens qui les prendront pour femmes, avec leurs taches bonnes ou mauvaises. Sanchica fait du réseau; elle gagne par jour huit maravédis, frais payés, et les jette dans une tirelire pour amasser son trousseau; mais, à présent qu'elle est fille d'un gouverneur, tu lui donneras sa dot, sans qu'elle travaille à la faire. La fontaine de la place s'est tarie, et le tonnerre est tombé sur la potence; qu'il en arrive autant à toutes les autres. J'attends la réponse à cette lettre, et la décision de mon départ pour la cour. Sur ce, que Dieu te garde plus d'années que moi, ou du moins autant, car je ne voudrais pas te laisser sans moi dans ce monde.

« Ta femme, THÉRÈSE PANZA. »



Les lettres furent trouvées dignes de louange, de rire, d'estime et d'admiration. Pour mettre le sceau à la bonne humeur de l'assemblée, arriva dans ce moment le courrier qui apportait la lettre adressée par Sancho à don Quichotte, et qui fut aussi lue publiquement; mais celle-ci fit mettre en doute la simplicité du gouverneur. La duchesse se retira pour apprendre du page ce qui lui était arrivé dans le village de Sancho, et le page lui conta son aventure dans le plus grand détail, sans omettre aucune circonstance. Il donna les glands à la duchesse, et, de plus, un fromage que Thérèse avait ajouté au présent, comme étant si délicat qu'il l'emporterait même sur ceux de Tronchon. La duchesse le reçut avec un extrême plaisir, et nous la laisserons dans cette joie pour raconter quelle fin eut le gouvernement du grand Sancho Panza, fleur et miroir de tous les gouverneurs insulaires.



CHAPITRE LIII.

De la terrible lin et fatigante conclusion qu’eut le gouvernement de Sancho Panza.



CROIRE que, dans cette vie, les choses doivent toujours durer au même état, c’est croire l’impossible. Au contraire, on dirait que tout y va en rond, je veux dire à la ronde. Au printemps succède l’été, à l’été l’automne, à l’automne l’hiver, et à l’hiver le printemps ; et le temps tourne ainsi sur cette roue perpétuelle. La seule vie de l’homme court à sa fin, plus légère que le temps, sans espoir de se renouveler, si ce n’est dans l’autre vie, qui n’a point de bornes. Voilà ce que dit Cid Hamet, philosophe mahomélan; car enfin, cette question de la rapidité et de l’instabilité de la vie présente, et de l’éternelle durée de la vie future, bien des gens, sans la lumière de la foi, et par la seule lumière naturelle, l’ont fort bien comprise. Mais en cet endroit, notre auteur parle ainsi, à propos de la rapidité avec laquelle le gouvernement de Sancho se consuma, se détruisit, s’anéantit, s’en alla en ombre et en fumée.



La septième nuit des jours de son gouvernement, Sancho était au lit, rassasié, non pas de pain et de vin, mais de rendre des sentences, de donner des avis, d'établir des statuts et de promulguer des pragmatiques. Au moment où le sommeil commençait, en dépit de la faim, à lui fermer les paupières, il entendit tout à coup un si grand tapage de cloches et de cris, qu'on aurait dit que toute l'île s'écroulait. Il se leva sur son séant, et se mit à écouter avec attention pour voir s'il devinerait quelle pouvait être la cause d'un si grand vacarme. Non-seulement il n'y comprit rien, mais bientôt, au bruit des voix et des cloches, se joignit celui d'une infinité de trompettes et de tambours. Plein de trouble et d'épouvante, il sauta par terre, enfila des pantoufles à cause de l'humidité du sol, et, sans mettre ni robe de chambre ni rien qui y ressemblât, il accourut à la porte de son appartement. Au même instant il vit venir par les corridors plus de vingt personnes tenant à la main des torches allumées et des épées nues, qui disaient toutes à grands cris : «Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur, aux armes! une infinité

d’ennemis ont pénétré dans l’île, et nous sommes perdus si votre adresse et votre valeur ne nous portent secours,» Ce fut avec ce tapage et cette furie qu’ils arrivèrent où était Sancho, plus mort que vif de ce qu’il voyait et entendait. Quand ils furent proche, l’un d’eux lui dit: «Que votre seigneurie s’arme vite, si elle ne veut se perdre, et perdre l’île entière. – Qu’ai-je à faire de m’armer? répondit Sancho; et qu’est-ce que j’entends en fait d’armes et de secours? Il vaut bien mieux laisser ces choses à mon maître don Quichotte, qui les dépêchera en deux tours de main, et nous tirera d’affaire. Mais moi, pécheur à Dieu, je n’entends rien à ces presses-là. – Holà! seigneur gouverneur, s’écria un autre, quelle froideur est-ce là? Armez-vous bien vite, puisque nous vous apportons des armes offensives et défensives, et paraissez sur la place, et soyez notre guide et notre capitaine, puisqu’il vous appartient de droit de l’être, étant notre gouverneur. – Eh bien! qu’on m’arme donc, et à la bonne heure, » répliqua Sancho.



Aussitôt on apporta deux pavois, ou grands boucliers, dont ces gens étaient pourvus, et on lui attacha sur sa chemise, sans lui laisser prendre aucun autre vêtement, un pavois devant et l'autre derrière. On lui fit passer les bras par des ouvertures qui avaient été pratiquées, et on le lia vigoureusement avec des cordes, de façon qu'il resta claquemuré entre deux planches, droit comme un fuseau, sans pouvoir plier les genoux ni se mouvoir d'un pas. On lui mit dans les mains une lance, sur laquelle il s'appuya pour pouvoir se tenir debout. Quand il fut arrangé de la sorte, on lui dit de marcher devant, pour guider et animer tout le monde, et que, tant qu'on l'aurait pour boussole, pour étoile et pour lanterne, les affaires iraient à bonne fin. «Comment diable puis-je marcher? malheureux que je suis! répondit Sancho, si je ne peux seulement jouer des rotules, empêtré par ces planches qui sont si bien cousues à mes chairs? Ce qu'il faut faire, c'est de m'emporter à bras, et de me placer de travers ou debout à quelque poterne; je la garderai avec cette lance ou avec mon corps. – Allons donc, seigneur gouverneur, dit un autre, c'est plus la peur que les planches qui vous empêche de marcher. Remuez-vous, et finissez-en, car il est tard ; les ennemis grossissant, les cris s'augmentent et le péril croît. »

A ces exhortations et à ces reproches, le pauvre gouverneur essaya de remuer; mais ce fut pour faire une si lourde chute tout de son long, qu'il crut s'être mis en morceaux. Il resta comme une tortue enfermée dans ses écailles, ou comme un quartier de lard entre deux huches, ou bien encore comme une barque échouée sur le sable. Pour l'avoir vu ainsi tombé, cette engeance moqueuse n'en eut pas plus de compassion ; au contraire, éteignant leurs torches, ils se mirent à crier de plus belle, à appeler aux armes, à passer et repasser sur le pauvre Sancho, en frappant les pavois d'une multitude de coups d'épée, si bien que, s'il ne se fût roulé et ramassé jusqu'à mettre aussi la tête entre les pavois, c'en était fait du déplorable gouverneur, lequel, refoulé dans cette étroite prison, suait sang et eau, et priait Dieu du fond de son âme de le tirer d'un tel péril. Les uns trébuchaient sur lui, d'autres tombaient ; enfin, il s'en trouva un qui lui monta sur le dos, s'y installa quelque temps; et de là, comme du haut d'une éminence, il commandait les armées, et disait à grands cris: « Par ici les nôtres; l'ennemi charge de ce côté; qu'on garde cette brèche; qu'on ferme cette porte; qu'on barricade ces escaliers; qu'on apporte des pots de goudron, de la résine, de la poix, des chaudières d'huile bouillante; qu'on couvre les rues avec des matelas. » Enfin, il nommait coup sur coup tous les

instruments et machines de guerre avec lesquels on a coutume de défendre une ville contre l'assaut. Quant au pauvre Sancho, qui, moulu sous les pieds, entendait et souffrait tout cela, il disait entre ses dents: « Oh! si le Seigneur voulait donc permettre qu'on achevât de prendre cette île, et que je me visse ou mort ou délivré de cette grande angoisse ! »





Le ciel accueillit sa prière; et, quand il l'espérait le moins, il entendit des voix qui criaient : « Victoire, victoire ! les ennemis battent en retraite. Allons, seigneur gouverneur, levez-vous; venez jouir du triomphe et répartir les dépouilles conquises sur l'ennemi par la valeur de cet invincible bras. – Qu'on me lève, » dit d'une voix défaillante le dolent Sancho. On l'aida à se relever, et, dès qu'il fut debout, il dit: « L'ennemi que j'ai vaincu, je consens qu'on me le cloue sur le front. Je ne veux pas répartir des dépouilles d'ennemis, mais seulement prier et supplier quelque ami, si par hasard il m'en reste, de me donner un doigt de vin, car je suis desséché, et de m'essuyer cette sueur, car je fonds en eau. » On l'essuya, on lui apporta du vin, on détacha les pavois; il s'assit sur son lit, et s'évanouit aussitôt de la peur, des alarmes et des souffrance qu'il avait endurées.



Déjà les mystificateurs commençaient à regretter d'avoir poussé le jeu si loin; mais Sancho, en revenant à lui, calma la peine que leur avait donnée sa pamoison. Il demanda l'heure qu'il était; on lui répondit que le jour commençait à poindre. Il se tut; et, sans dire un mot de plus, il commença à s'habiller, toujours gardant le silence. Les assistants le regardaient faire, attendant où aboutirait cet empressement qu'il mettait à s'habiller. Il acheva enfin de se vêtir; et peu à peu (car il était trop moulu pour aller beaucoup à beaucoup), il gagna l'écurie, où le suivirent tous ceux qui se trouvaient là. Il s'approcha du grison, le prit dans ses bras, lui donna un baiser de paix sur le front, et lui dit, les yeux mouillés de larmes: « Venez ici, mon compagnon, mon ami, vous qui m'aidez à supporter mes travaux et mes misères. Quand je vivais avec vous en bonne intelligence, quand je n'avais d'autres soucis que ceux de raccommoder vos harnais, et de donner de la subsistance à votre gentil petit corps, heureux étaient mes heures, mes jours et mes années. Mais, depuis que je vous ai laissé, depuis que je me suis élevé sur les tours de l'ambition et de l'orgueil, il m'est entré dans l'âme mille misères, mille souffrances, et quatre mille inquiétudes. » Tout en lui tenant ces propos, Sancho bâtait et bridait son âne, sans que personne lui dit un seul mot. Le grison bâté, il monta à grand' peine sur son dos, et, adressant alors la parole au majordome, au secrétaire, au maître d'hôtel, à Pédro Récio le docteur, et à une foule d'autres qui se trouvaient présents, il leur dit: « Faites place, mes seigneurs, et laissez-moi retourner à mon ancienne liberté; laissez-moi reprendre la vie passée, pour me ressusciter de cette

mort présente. Je ne suis pas né pour être gouverneur, ni pour défendre des îles ou des villes contre les ennemis qui veulent les attaquer. Je m'entends mieux à manier la pioche, à mener la charrue à tailler la vigne, qu'à donner des lois ou à défendre des provinces et des royaumes. La place de saint Pierre est à Rome; je veux dire que chacun est à sa place quand il fait le métier pour lequel il est né. Une faucille me va mieux à la main qu'un sceptre de gouverneur. J'aime mieux me rassasier de soupe à l'oignon que d'être soumis à la vilenie d'un impertinent médecin qui me fait mourir de faim; j'aime mieux me coucher à l'ombre d'un chêne dans l'été, et me couvrir d'une houppelande à poils dans l'hiver, en gardant ma liberté, que de me coucher avec les embarras du gouvernement entre des draps de toile de Hollande, et de m'habiller de martres zibelines. Je souhaite le bonsoir à Vos Grâces, et vous prie de dire au duc, mon seigneur, que nu je suis né, nu je me trouve; je ne perds ni ne gagne: je veux dire que, sans une obole je suis entré dans ce gouvernement, et que j'en sors sans une obole, bien au rebours de ce que font d'habitude les gouverneurs d'autres îles. Écartez-vous, et laissez-moi passer; je vais aller me graisser les côtes, car je crois que je les ai toutes rompues, grâce aux ennemis qui se sont promenés cette nuit sur mon estomac. – N'en faites rien, seigneur gouverneur, s'écria le docteur Récio; je donnerai à Votre Grâce un breuvage contre les chutes et les meurtrissures, qui vous rendra sur-le-champ votre santé et votre vigueur passées. Quant à vos repas, je promets à Votre Grâce de m'amender, et de vous laisser manger abondamment de tout ce qui vous fera plaisir. – Tu piaules trop tard [585], répondit Sancho; je resterai comme je me ferai Turc. Nenni, ce ne sont pas des tours à recommencer deux fois. Ah! pardieu, j'ai envie de garder ce gouvernement ou d'en accepter un autre, me l'offrît-on entre deux plats, comme de voler au ciel sans ailes. Je suis de la famille des Panza, qui sont tous entêtés en diable; et quand une fois ils disent non, non ce doit être, en dépit du monde entier [586]. Je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi qui m'ont enlevé en l'air pour me faire manger aux oiseaux [587]. Redescendons par terre, pour y marcher à pied posé; et si nous ne chaussons des souliers de maroquin piqué, nous ne manquerons pas de sandales de corde [588]. Chaque brebis avec sa pareille, et que personne n'étende la jambe plus que le drap n'est long, et qu'on me laisse passer, car il se fait tard. »

Le majordome reprit alors: « Seigneur gouverneur, nous laisserions bien volontiers partir Votre Grâce, quoiqu'il nous soit très-pénible de vous perdre, car votre esprit et votre conduite toute chrétienne nous obligent à vous regretter; mais personne n'ignore que tout gouverneur est tenu, avant de quitter l'endroit où il a gouverné, à faire d'abord résidence [589]. Que Votre Grâce rende compte des dix jours passés depuis qu'elle a le gouvernement, et qu'elle s'en aille ensuite avec la paix de Dieu. – Personne ne peut me demander ce compte, répondit Sancho, à moins que le duc, mon seigneur, ne l'ordonne. Je vais lui faire visite, et je lui rendrai mes comptes, rubis sur l'ongle. D'ailleurs, puisque je sors de ce gouvernement tout nu, il n'est pas besoin d'autre preuve pour justifier que j'ai gouverné comme un ange. – Pardieu, le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Récio, et je suis d'avis que nous le laissions aller, car le duc sera enchanté de le revoir. »

Tous les autres tombèrent d'accord, et le laissèrent partir, après avoir offert de lui tenir compagnie, et de le pourvoir de tout ce qu'il pourrait désirer pour les aises de sa personne et la commodité de son voyage. Sancho répondit qu'il ne voulait qu'un peu d'orge pour le grison, et un demi-fromage avec un demi-pain pour lui ; que, le chemin étant si court, il ne lui fallait ni plus amples ni meilleures provisions. Tous l'embrassèrent, et lui les embrassa tous en pleurant, et les laissa aussi émerveillés de ses propos que de sa résolution si énergique et si discrète.



CHAPITRE LIV.

Qui traite de choses relatives à cette histoire, et non à nulle autre.



LE duc et la duchesse résolurent de donner suite au défi qu'avait porté don Quichotte à leur vassal pour le motif précédemment rapporté; et comme le jeune homme était en Flandre, où il s'était enfui plutôt que d'avoir dona Rodriguez pour belle-mère, ils imaginèrent de mettre à sa place un laquais gascon, appelé Tosilos, en l'instruisant bien à l'avance de tout ce qu'il aurait à faire. Au bout de deux jours, le duc dit à don Quichotte que, dans quatre jours, son adversaire viendrait se présenter en champ clos, armé de toutes pièces, et soutenir que la demoiselle mentait par la moitié de sa barbe, et même par sa barbe entière, si elle persistait à prétendre qu'il lui eût donné parole de mariage. Don Quichotte reçut ces nouvelles avec un plaisir infini, et, se promettant de faire merveille en cette affaire, il regarda comme un grand bonheur qu'il s'offrît une telle occasion de montrer aux seigneurs ses hôtes jusqu'où s'étendait la valeur de son bras formidable. Aussi attendait-il, plein de joie et de ravissement, la fin des quatre jours, qui semblaient, au gré de son désir, durer quatre cents siècles. Mais laissons-les passer, comme nous avons laissé passer bien d'autres choses, et revenons tenir compagnie à Sancho, qui, moitié joyeux, moitié triste, cheminait sur son âne, venant chercher son maître, dont il aimait mieux retrouver la compagnie que d'être gouverneur de toutes les îles du monde.

Or, il arriva qu'avant de s'être beaucoup éloigné de l'île de son gouvernement, car jamais il ne se mit à vérifier si c'était une île, une ville, un bourg ou un village qu'il avait gouverné, il vit venir sur le chemin qu'il suivait six pèlerins avec leurs bourdons, de ces étrangers qui demandent l'aumône en chantant. Arrivés auprès de lui, ces pèlerins se rangèrent sur deux files, et se mirent à chanter en leur jargon, ce que Sancho ne pouvait comprendre; seulement il leur entendit prononcer distinctement le mot *aumône*, d'où il conclut que c'était l'aumône qu'ils demandaient en leurs chansons; et comme, à ce que dit Cid Hamet, il était essentiellement charitable, il tira de son bissac le demi-pain et le demi-fromage dont il s'était pourvu, et leur en fit cadeau en leur disant par signes qu'il n'avait pas autre chose à leur donner. Les étrangers reçurent cette charité de bien bon cœur, et ajoutèrent aussitôt : « *Guelt, guelt* [590]. – Je n'entends pas ce que vous me demandez, braves gens, répondit Sancho.» Alors l'un d'eux tira une bourse de son sein et la montra à Sancho, pour lui faire entendre que c'était de l'argent qu'ils lui demandaient. Mais Sancho se mettant le pouce contre la gorge, et étendant les doigts de la main, leur fit comprendre qu'il n'avait pas dans sa poche trace de monnaie; puis, piquant le grison, il passa au milieu d'eux. Mais, au passage, l'un de ces étrangers l'ayant regardé avec attention, se jeta au-devant de lui, le prit dans ses bras par la ceinture, et s'écria d'une voix haute, en bon castillan: « Miséricorde ! qu'est-ce que je vois-là? est-il possible que j'aie dans mes bras mon cher ami, mon bon voisin Sancho Panza? Oui, c'est bien lui, sans aucun doute, car je ne dors ni ne suis ivre à présent. » Sancho. fut fort surpris de s'entendre appeler par son nom, et de se voir embrasser de la sorte par le pèlerin étranger. Il le regarda longtemps sans dire un mot, et fort attentivement, mais ne put venir à bout de le reconnaître. Le pèlerin, voyant son embarras: » Comment est-ce possible, frère Sancho Panza, lui dit-il, que tu ne reconnaisses pas ton voisin Ricote le Morisque, mercier de ton village ? » Alors Sancho, l'examinant avec plus d'attention, commença à retrouver ses traits, et finalement vint à le reconnaître tout à fait. Sans descendre de son âne, il lui jeta les bras au cou, et lui dit: « Qui diable pourrait te reconnaître, Ricote, dans cet habit de mascarade que tu portes? Dis-moi un peu: qui t'a mis à la française, et comment oses-tu rentrer en Espagne, où, si tu es pris et reconnu, tu auras à passer un mauvais quart d'heure ? – Si tu ne me découvres pas, Sancho, répondit le pèlerin, je suis sûr que personne ne me reconnaîtra sous ce costume; mais quittons le

chemin pour gagner ce petit bois qu'on voit d'ici, où mes compagnons veulent dîner et faire la sieste. Tu y dîneras avec eux, car ce sont de bonnes gens, et j'aurai le temps de te conter ce qui m'est arrivé depuis mon départ de notre village, pour obéir à l'édit de Sa Majesté, qui menaçait, comme tu l'as su, avec tant de sévérité les malheureux restes de ma nation [591]. »



Sancho y consentit, et Ricote ayant parlé aux autres pèlerins, ils gagnèrent tous le bois qui était en vue, s'éloignant ainsi de la grand'route. Là ils jetèrent leurs bourdons, ôtèrent leurs pèlerines, et restèrent en justaucorps. Ils étaient tous jeunes et de bonne mine, hormis Ricote, qui était un homme avancé en âge. Tous portaient des besaces, et toutes fort bien pourvues, du moins de choses excitantes et qui appellent la soif de deux lieues. Ils s'étendirent par terre, et faisant une nappe avec des herbes, ils y étalèrent du pain, du sel, des couteaux, des noix, des bribes de fromage, et des os de jambon qui, s'ils se défendaient contre les dents, se laissaient du moins sucer. Ils posèrent aussi sur la table un ragoût noirâtre qu'ils appellent *cabial* , et qui se fait avec des œufs de poissons, grands provocateurs de visites à la bouteille. Les olives ne manquaient pas non pins, sèches, à la vérité, et sans nul assaisonnement, mais savoureuses et bonnes à occuper les moments perdus. Mais ce qui brillait avec le plus d'éclat au milieu des somptuosités de ce banquet, c'étaient six outres de vin, car chacun tira la sienne de son bissac; et le bon Ricote lui-même, qui

s'était transformé de Morisque en Allemand, apporta son outre, qui pouvait le disputer aux cinq autres en grosseur. Ils commencèrent à manger de grand appétit, mais fort lentement, savourant chaque bouchée qu'ils prenaient d'une chose et de l'autre avec la pointe du couteau. Bientôt après, ils levèrent tous ensemble les bras et les outres en l'air; puis, la bouche fixée au goulot, et les yeux cloués au ciel, de telle sorte qu'on eût dit qu'ils y prenaient leur point de mire, et secouant la tête de côté et d'autre, comme pour indiquer le plaisir qu'ils goûtaient à cette besogne, ils restèrent un bon espace de temps à transvaser les entrailles des peaux de bouc dans leur estomac. Sancho regardait tout cela, et ne s'affligeait de rien. Au contraire, pour accomplir le proverbe qu'il connaissait bien : *Quand à Rome tu seras, fais ce que tu verras,* il demanda l'outre à Ricote, et prit sa visée comme les autres, sans y trouver moins de plaisir qu'eux. Quatre fois les outres se laissèrent caresser; mais la cinquième, ce ne fut pas possible, car elles étaient plus plates et plus sèches que du jonc, chose qui fit faire la moue à la gaieté qu'ils avaient jusque-là montrée. De temps en temps quelqu'un joignait sa main droite avec celle de Sancho, et disait : *Espagnoli y tudesqui, tulo uno bon compagno.* Et Sancho répondait: *Bon compagno, jura Di.* Puis il partait d'un éclat de rire qui lui durait une heure, sans rien se rappeler alors de ce qui lui était arrivé dans son gouvernement; car, sur le temps où l'on mange et où l'on boit, les soucis n'étendent pas d'ordinaire leur juridiction. Finalement, la fin du vin fut le commencement d'un sommeil qui s'empara d'eux tous, et ils tombèrent endormis sur la table même et sur la nappe. Ricote et Sancho restaient seuls éveillés, parce qu'ils avaient moins bu et mangé davantage. Ils s'écartèrent un peu, s'assirent au pied d'un hêtre, laissant les pèlerins ensevelis dans un doux sommeil, et Ricote, sans faire un faux pas en sa langue morisque, mais au contraire en bon castillan, lui parla de la sorte :

« Tu sais fort bien, ô Sancho Panza, mon voisin et ami, quel effroi, quelle terreur jeta parmi nous l'édit que fit publier Sa Majesté contre les gens de ma nation. Moi, du moins, j'eus une telle frayeur, qu'il me parut qu'avant le temps qu'on nous accordait pour sortir d'Espagne, la peine s'exécutait déjà dans toute sa rigueur sur ma personne et sur celle de mes enfants. Je résolus donc, avec prudence, à mon avis, comme celui qui, sachant qu'on doit le congédier de la maison où il demeure, se pourvoit à l'avance d'une autre maison pour s'y transporter; je résolus, dis-je, de quitter le pays, seul et sans ma famille, et d'aller chercher un endroit où la conduire ensuite avec

commodité, et sans la précipitation avec laquelle les autres furent obligés de partir. En effet, je reconnus sur-le-champ, et tous nos vieillards le reconnurent aussi, que ces décrets n'étaient pas de simples menaces, comme le pensaient quelques-uns, mais de véritables lois qui seraient exécutées au temps fixé, Ce qui m'obligeait à croire cela vrai, c'est que j'étais instruit des extravagants et coupables desseins que nourrissaient les nôtres, desseins tels, en effet, qu'il me sembla que ce fut une inspiration divine qui poussa Sa Majesté à prendre une si énergique résolution. Ce n'est pas que nous fussions tous coupables, car il y avait parmi nous de sincères et véritables chrétiens; mais ils étaient si peu nombreux qu'ils ne pouvaient s'opposer à ceux qui ne partageaient pas leur croyance, et c'était couver le serpent dans son sein que de garder ainsi tant d'ennemis au cœur de l'État. Finalement, nous fûmes punis avec juste raison de la peine du bannissement, peine douce et légère aux yeux de quelques personnes, mais aux nôtres la plus terrible qu'on pût nous infliger. Où que nous soyons, nous pleurons l'Espagne; car enfin, nous y sommes nés, et c'est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que souhaite notre infortune; en Berbérie, et dans toutes les parties de l'Afrique, où nous espérions être reçus, accueillis, traités comme des frères, c'est là qu'on nous insulte et qu'on nous maltraite le plus. Hélas! nous n'avons connu le bien qu'après l'avoir perdu, et nous avons presque tous un tel désir de revoir l'Espagne, que la plupart de ceux en grand nombre qui savent comme moi la langue, reviennent en ce pays, laissant à l'abandon leurs femmes et leurs enfants, tant est grand l'amour qu'ils lui portent! A présent, je reconnais par expérience ce qu'on a coutume de dire, que rien n'est doux comme l'amour de la patrie. Je quittai, comme je t'ai dit, notre village; j'entrai en France, et, bien qu'on nous y fit bon accueil, je voulus tout voir avant de me décider. Je passai en Italie, puis en Allemagne, et c'est là qu'il me parut qu'on pouvait vivre le plus librement. Les habitants n'y regardent pas à beaucoup de délicatesses; chacun vit comme il lui plaît, et, dans la plus grande partie de cette contrée, on jouit de la liberté de conscience. J'arrêtai une maison dans un village près d'Augsbourg, puis je me réunis à ces pèlerins, qui ont coutume de venir en grand nombre chaque année visiter les sanctuaires de l'Espagne, qu'ils regardent comme leurs Grandes-Indes, tant ils sont sûrs d'y faire leur profit. Ils la parcourent presque tout entière, et il n'y a pas un village d'où ils ne sortent, comme on dit, repus de boire et de manger, et avec un réal pour le moins en argent. Au bout du voyage, ils s'en retournent

avec une centaine d'écus de reste, qui, changés en or, et cachés, soit dans le creux de leurs bourdons, soit dans les pièces de leurs pèlerines, soit de fouie autre manière, sortent du royaume et passent à leur pays, malgré les gardiens des ports et des passages où ils sont visités[592]. Maintenant, Sancho, mon intention est d'aller retirer le trésor que j'ai laissé enfoui dans la terre, ce que je pourrai faire sans danger, puisqu'il est hors du village, et d'écrire à ma fille et à ma femme, ou bien d'aller les rejoindre de Valence à Alger, où je sais qu'elles sont; puis, de trouver moyen de les ramener à quelque port de France, pour les conduire de là en Allemagne, où nous attendrons ce que Dieu veut faire de nous; car enfin, Sancho, j'ai la certitude que Ricota, ma fille, et Francisca Ricota, ma femme, sont chrétiennes catholiques. Bien que je ne le sois pas autant, je suis cependant plus chrétien que more, et je prie Dieu chaque jour pour qu'il m'ouvre les yeux de l'intelligence et me fasse connaître comment je dois le servir. Ce qui m'étonne et ce que je ne comprends pas, c'est que ma femme et ma fille aient été plutôt en Berbérie qu'en France, où elles pouvaient vivre en chrétiennes.



« Ecoute, ami Ricote, répondit Sancho, elles n'en eurent sans doute pas le choix, car c'est Juan Tiopeyio, le frère de ta femme, qui les a emmenées; et comme c'est un More fieffé, il a gagné le meilleur gîte. Il faut encore que je te dise autre chose: c'est que je crois que tu vas en vain chercher ce que tu as mis dans la terre, car nous avons eu connaissance qu'on avait enlevé à ton beau-frère et à ta femme bien des perles et bien de l'argent en or qu'ils emportaient pour la visite. – Cela peut être, répliqua Ricote; mais je sais fort bien, Sancho, qu'on n'a pas touché à ma cachette, car je n'ai découvert à personne où elle était, crainte de quelque malheur. Ainsi donc, Sancho, si tu veux venir avec moi et m'aider à retirer et à cacher mon trésor, je te donnerai deux cents écus, avec lesquels tu pourras subvenir à tes besoins, car tu sais que je n'ignore pas que tu en as de plus d'un genre. – Je le ferais volontiers, répondit Sancho, mais je ne suis nullement avaricieux; autrement, je n'aurais pas, ce matin même, laissé échapper de mes mains une place où j'aurais pu garnir d'or les murailles de ma maison, et manger avant six mois dans des plats d'argent. Pour cette raison, et parce qu'il me semble que je ferais une trahison contre mon roi en favorisant ses ennemis, je n'irais pas avec toi, quand même, au lieu de me promettre deux cents écus, tu m'en donnerais quatre cents ici, argent comptent. – Et quelle est cette place que tu as laissée, Sancho? demanda Ricote. – J'ai laissé la place de gouverneur d'une île, répondit Sancho, et telle, qu'en bonne foi de Dieu on n'en trouverait pas une autre comme celle-là à trois lieues à la ronde. – Mais où est cette île ? demanda Ricote. – Où? répliqua Sancho, à deux lieues d'ici; elle s'appelle l'île Barataria. – Tais-toi, Sancho, reprit Ricote, les îles sont là-bas dans la mer, et il n'y a point d'île en terre ferme. – Comment non? repartit Sancho; je te dis, ami Ricote, que j'en suis parti ce matin, et qu'hier j'y gouvernais tout à mon aise comme un sagittaire. Mais cependant je l'ai laissée, parce que j'ai trouvé que c'était un office périlleux que celui de gouverneur. – Et qu'as-tu gagné dans ce gouvernement? demanda Ricote. – J'ai gagné, répondit Sancho, d'avoir connu que je n'étais pas bon pour gouverner, si ce n'est une bergerie, et que les richesses qu'on gagne dans ces gouvernements se gagnent aux dépens du repos, du sommeil, et même de la subsistance; car, dans les îles, les gouverneurs doivent manger peu, surtout s'ils ont des médecins chargés de veiller à leur santé. – Je ne te comprends pas, Sancho, dit. Ricote; mais il me semble que tout ce que tu dis est pure extravagance. Qui diable t'aurait donné des îles à gouverner? Est-ce qu'il n'y a pas dans le monde des hommes plus habiles

que toi, pour en faire des gouverneurs? Tais-toi, Sancho, et reprends ton bon sens, et vois si tu veux venir avec moi, comme je te l'ai dit, pour m'aider à emporter le trésor que j'ai enfoui, et qui est si gros, en vérité, qu'on peut bien l'appeler un trésor. Je te donnerai, je te le répète, de quoi vivre le reste de tes jours. – Je t'ai déjà dit, Ricote, que je ne veux pas, répliqua Sancho; contente-toi de ce que je ne te découvre point, continue ton chemin, à la garde de Dieu, et laisse-moi suivre le mien, car je sais le proverbe: Ce qui est bien acquis se perd, et ce qui est mal acquis se perd et son maître aussi. – Je ne veux pas insister, Sancho, reprit Ricote; mais, dis-moi, étais-tu au pays quand ma femme, ma fille et mon beau-frère l'ont quitté? – Oui, j'y étais, répondit Sancho, et je puis te dire qu'à son départ ta fille était si belle, que tous les gens du village sont sortis pour la voir passer, et tous disaient que c'était la plus belle créature du monde. Elle s'en allait pleurant et embrassant ses amies, ses connaissances, tous ceux qui venaient la voir et les priait de la recommander à Dieu et à Notre-Dame, sa sainte mère. Et c'était d'une façon si touchante qu'elle m'en a fait pleurer, moi qui ne suis guère pleureur d'habitude. Par ma foi, bien des gens eurent le désir de la cacher, ou d'aller l'enlever sur la grand'route ; mais la crainte de désobéir à l'édit du roi les retint. Celui qui se montra le plus passionné, ce fut don Pédro Grégorio[593], ce jeune héritier de majorat, si riche, que tu connais bien, et qui en était, dit-on, très-amoureux. Le fait est que, depuis qu'elle est partie, on ne l'a plus revu dans le pays, et nous pensions tous qu'il s'était mis à sa poursuite pour l'enlever. Mais, jusqu'à présent, on n'a pas su la moindre chose. – J'avais toujours eu le soupçon, dit Ricole, que ce gentilhomme aimait ma fille ; mais, plein de confiance en la vertu de ma Ricota, je ne m'étais jamais embarrassé qu'il en fût épris; car tu auras ouï dire, Sancho, que bien rarement les femmes morisques se sont mêlées par amour avec les vieux chrétiens ; et ma fille qui, à ce que je crois, mettait plus de zèle à être chrétienne qu'amoureuse, ne se sera pas beaucoup souciée des poursuites de ce gentilhomme à majorat. – Dieu le veuille, répliqua Sancho, car cela n'irait bien ni à l'un ni à l'autre. Mais laisse-moi partir, Ricote, mon ami ; je veux rejoindre cette nuit mon maître don Quichotte. – Que Dieu t'accompagne, frère Sancho ; voici que déjà mes compagnons se frottent les yeux, et il est temps de poursuivre notre chemin. » Aussitôt ils s'embrassèrent tous deux tendrement ; Sancho monta sur son âne, Ricote empoigna son bourdon, et ils se séparèrent.




BIBLIOTHEQUE ROYALE

CHAPITRE LV.

Des choses qui arrivèrent en chemin à Sancho, et d’autres qui feront plaisir à voir.



LE retard qu’avait mis au voyage de Sancho son long entretien avec Ricote ne lui laissa pas le temps d’arriver ce jour-là au château du duc, bien qu’il s’en approchât à une demi-lieue, où la nuit le surprit, close et un peu obscure. Mais, comme on était au printemps, il ne s’en mit pas beaucoup en peine. Seulement, il s’écarta de la route, dans l’intention de se faire un gîte pour attendre le matin. Mais sa mauvaise étoile voulut qu’en cherchant une place où passer la nuit, ils tombèrent, lui et le grison, dans un sombre et profond souterrain qui se trouvait au milieu d’anciens édifices ruinés. Quand il sentit la terre lui manquer, il se recommanda à Dieu du fond de son cœur, pensant qu’il ne s’arrêterait plus que dans la profondeur des abîmes. Pourtant il n’en fut pas ainsi ; car, à trois toises environ, le grison toucha terre, et Sancho se trouva dessus sans avoir reçu le moindre mal. Il se tâta tout le corps, et retint son haleine, pour voir s’il était sain et sauf, ou percé à jour en quelque endroit. Quand il se vit bien portant, entier et de santé tout à fait catholique, il ne pouvait se lasser

de rendre Grâce à Dieu, Notre-Seigneur, de la faveur qu'il lui avait faite, car il pensait fermement s'être mis en mille pièces. Il tâta également avec les mains les murailles du souterrain, pour voir s'il serait possible d'en sortir sans l'aide de personne ; mais il les trouva partout unies, escarpées et sans aucune prise ni point d'appui pour y grimper. Cette découverte désola Sancho, surtout quand il entendit le grison se plaindre douloureusement ; et certes, le pauvre animal ne se lamentait pas ainsi par mauvaise habitude, car vraiment sa chute ne l'avait pas fort bien arrangé. « Hélas ! s'écria alors Sancho Panza, combien d'événements imprévus arrivent à ceux qui vivent dans ce misérable monde ! Qui aurait dit que celui qui se vit hier intrônisé gouverneur d'une île, commandant à ses serviteurs et à ses vassaux, se verrait aujourd'hui enseveli vivant dans un souterrain, sans avoir personne pour le délivrer, sans avoir ni serviteur ni vassal qui vienne à son secours? Il faudra donc mourir ici de faim, mon âne et moi, si nous ne mourons avant, lui de ses meurtrissures, et moi de mon chagrin ! Du moins, je ne serai pas si heureux que le fut mon seigneur don Quichotte, quand il descendit dans la caverne de cet enchanté de Montésinos, où il trouva quelqu'un pour le régaler mieux qu'en sa maison, si bien qu'on aurait dit qu'il était allé à nappe mise et à lit dressé. Là il vit des visions belles et ravissantes ; et je ne verrai ici, à ce que je crois, que des crapauds et des couleuvres. Malheureux que je suis ! Où ont abouti mes folies et mes caprices ! On tirera mes os d'ici, quand le ciel permettra qu'on les découvre, secs, blancs et ratissés, et avec eux ceux de mon bon grison, d'où l'on reconnaîtra peut-être que nous sommes, au moins les gens qui eurent connaissance que jamais Sancho Panza ne s'éloigna de son âne, ni son âne de Sancho Panza. Malheur à nous, je le répète, puisque notre mauvais sort n'a pas voulu que nous mourussions dans notre patrie et parmi les nôtres, où, à défaut d'un remède à notre disgrâce, nous n'aurions pas manqué d'âmes charitables pour la déplorer, et pour nous fermer les yeux à notre dernière heure! O mon compagnon, mon ami, que j'ai mal payé tes bons services! Pardonne-moi, et prie la Fortune, de la meilleure façon que tu pourras trouver, qu'elle nous tire de ce mauvais pas où nous sommes tombés tous deux. Je te promets, en ce cas, de te mettre une couronne de laurier sur la tête, pour que tu aies l'air d'un poëte lauréat, et de te donner en outre double ration. »



De cette manière se lamentait Sancho Panza, et son âne l'écoutait sans lui répondre un mot, tant grande était l'angoisse que le pauvre animal endurait. Finalement, après une nuit passée en plaintes amères et en lamentations, le jour parut, et aux premières clartés de l'aurore, Sancho vit qu'il était absolument impossible de sortir, sans être aidé, de cette espèce de puits. Il commença donc à se lamenter de nouveau, et à jeter de grands cris pour voir si quelqu'un l'entendrait. Mais tous ses cris étaient jetés dans le désert ; car, en tous les environs, il n'y avait personne qui pût l'entendre. Alors il se tint décidément pour mort. L'âne était resté la bouche en l'air ; Sancho Panza fit tant qu'il le remit sur pied, bien que la bête pût à peine s'y tenir; puis, tirant du bissac, qui avait couru la même chance et fait la même chute, un morceau de pain, il le donna au grison, qui le trouva de son goût, et Sancho lui dit, comme s'il eût pu l'entendre : « Quand on a du pain les maux se sentent moins. »

En ce moment il découvrit, à l'un des côtés du souterrain, une ouverture dans laquelle une personne pouvait passer en se baissant et en pliant les reins. Sancho Panza y accourut, et se mettant à quatre pattes, il pénétra dans le trou, qui s'élargissait beaucoup de l'autre côté; ce qu'il put voir aisément, car un rayon de soleil qui entrait par ce qu'on pouvait appeler le toit, en découvrait tout l'intérieur. Il aperçut aussi que cette ouverture, en s'étendant et s'élargissant, allait aboutir à une cavité spacieuse. A cette vue, il revint sur ses pas où était resté l'âne, et se mit, avec l'aide d'une pierre, à creuser la terre du trou, de façon qu'en peu de temps il ouvrir une brèche par où le

grison pût aisément entrer. Il le fit passer en effet, et, le prenant par le licou, il commença à cheminer le long de cette grotte, pour voir s'il ne trouverait pas quelque issue d'un autre côté. Tantôt il marchait à tâtons, tantôt avec un petit jour, mais jamais sans une grande frayeur. « Dieu tout-puissant, disait-il en lui-même, ceci, qui est pour moi une mésaventure, serait une bonne aventure pour mon maître don Quichotte. C'est lui qui prendrait ces profondeurs et ces cavernes pour des jardins fleuris, pour les palais de Galiana [594] ; et il s'attendrait à trouver, au bout de cette sombre trouée, une prairie émaillée de fleurs. Mais moi, malheureux, privé de conseil et dénué de courage, je pense à chaque pas qu'un autre souterrain va tout à coup s'ouvrir sous mes pieds, plus profond que celui-ci, et qui achèvera de m'engloutir. Sois le bienvenu, mal, si tu viens seul. »



De cette façon et dans ces tristes pensées, il lui sembla qu'il avait cheminé un peu plus d'une demi-lieue; au bout de ce trajet, il découvrit une clarté confuse qui semblait être celle du jour pénétrant par quelque ouverture : ce qui annonçait une issue à ce chemin, pour lui, de l'autre vie.

Mais Cid Hamet Ben-Engeli le laisse là, et retourne à don Quichotte, lequel attendait, dans la joie de son âme, le jour fixé pour la bataille qu'il devait livrer au séducteur de la fille de dona Rodriguez, à laquelle il pensait bien redresser le tort et venger le grief qu'on lui avait si méchamment fait. Or, il arriva qu'étant sorti un beau matin à cheval pour se préparer et s'essayer à ce qu'il devait faire dans la rencontre du lendemain, Rossinante, en faisant à toute bride une attaque simulée, vint mettre les pieds si près d'un trou profond, que si son maître ne l'eût arrêté sur les jarrets, il ne pouvait manquer d'y choir. Enfin don Quichotte le retint, et, s'approchant un peu plus près, il considéra, sans mettre pied à terre, cette large ouverture. Mais, tandis qu'il l'examinait, il entendit de grands cris au dedans, et, prêtant une extrême attention, il put distinguer que celui qui jetait ces cris parlait de la sorte : « Hola ! là-haut! y a-t-il quelque chrétien qui m'écoute, quelque chevalier charitable qui prenne pitié d'un pauvre pécheur enterré tout vif, d'un malheureux gouverneur qui n'a pas su se gouverner? » Don Quichotte crut reconnaître la voix de Sancho Panza. Surpris, épouvanté, il éleva la sienne autant qu'il put, et cria de toute sa force : « Qui est là en bas? qui se plaint ainsi? – Qui peut être ici, et qui peut s'y plaindre, répondit-on, si ce n'est le déplorable Sancho Panza, gouverneur pour ses péchés et par sa mauvaise chance de l'île Barataria, ci-devant écuyer du fameux don Quichotte de la Manche? »



Quand don Quichotte entendit cela, il sentit redoubler sa surprise et son épouvante, car il lui vint à l'esprit que Sancho devait être mort, et que son âme faisait là son purgatoire. Plein de cette pensée, il s'écria : « Je le conjure et l'adjure aussi, comme chrétien catholique, de me dire qui tu es; si tu es une âme en peine, dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi; puisque ma profession est de favoriser et de secourir les nécessiteux de ce monde, je l'étendrai jusqu'à secourir et favoriser les nécessiteux de l'autre monde, qui ne peuvent se donner eux-mêmes assistance. – De cette manière, répondit-on, vous, qui me parlez, vous devez être mon seigneur don Quichotte de la Manche; et même, au timbre de la voix, je reconnais que c'est lui sans aucun doute. – Oui, je suis don Quichotte, répliqua le chevalier, celui qui a fait vœu d'assister et de secourir en leurs nécessités les vivants et les morts. Pour cela, dis-moi qui tu es, car tu me tiens dans la stupeur. Si tu es mon écuyer Sancho Panza, si tu as cessé de vivre, pourvu que le diable ne t'ait pas emporté, et que, par la miséricorde de Dieu, tu sois en purgatoire, notre sainte mère l'Église catholique et romaine a des prières suffisantes pour te tirer des peines que tu endures, et je lui en demanderai pour ma part autant que ma fortune me le permettra. Achève donc de t'expliquer, et dis-moi qui tu es. – Je jure Dieu, répondit-on, et par la

naissance de qui Votre Grâce voudra désigner, je jure, seigneur don Quichotte de la Manche, que je suis votre écuyer Sancho Panza, et que je ne suis jamais mort en tous les jours de ma vie. Mais, ayant abandonné mon gouvernement pour des causes et des motifs qui ne peuvent se raconter en si peu de paroles, je suis tombé hier soir dans ce souterrain, où je gis encore, et le grison avec moi, qui ne me laissera pas mentir, à telles enseignes qu'il est encore à mes côtés. » Ce qu'il y a de bon, c'est qu'on eût dit que l'âne entendait ce que disait Sancho, car il se mit sur-le-champ à braire si fort que toute la caverne en résonna. «Fameux témoignage! s'écria don Quichotte ; je reconnais le braiment comme si j'en étais le père, et ta voix aussi, mon bon Sancho. Attends-moi, je vais courir au château du duc, qui est ici près, et j'en ramènerai du monde pour te tirer de cette caverne, où tes péchés sans doute t'auront fait choir. – Courez vite, seigneur, repartit Sancho, et revenez vite, au nom d'un seul Dieu; je ne puis plus supporter d'être ici enterré tout vif, et je me sens mourir de peur. »

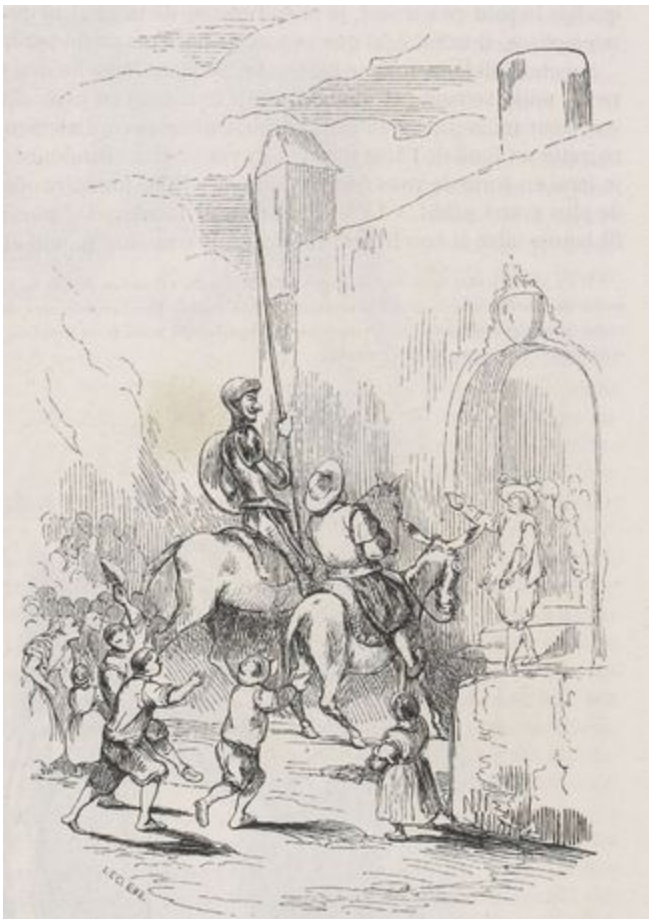


Don Quichotte le laissa, et courut au château raconter à ses hôtes l'aventure de Sancho Panza. Le duc et la duchesse s'en étonnèrent, bien qu'ils comprissent qu'il devait être tombé dans un des puits de ce souterrain

qui existait. de temps immémorial. Mais ce qu'ils ne pouvaient concevoir, c'est que Sancho eût laissé là son gouvernement sans qu'ils eussent reçu l'avis de son retour. Finalement, on porta des cordes et des poulies; puis, à force de bras et d'efforts, on ramena le grison et Sancho de ces ténèbres à la lumière du soleil. Un étudiant vit la chose, et dit : « Voilà comment devraient sortir de leurs gouvernements tous les mauvais gouverneurs, comme sort ce pécheur du profond de l'abîme, pâle, décoloré, mort de faim et sans une obole en poche, à ce que je crois. » Sancho l'entendit. «Il y a, dit-il, mon frère le médisant, huit à dix jours que je pris le gouvernement de l'île qu'on m'avait donnée, et, pendant ce temps, je n'ai pas été rassasié de pain seulement une heure. Dans ces huit jours, les médecins m'ont persécuté et les ennemis m'ont rompu les os; je n'ai eu le temps ni de prendre des droits indus, ni de toucher des redevances; et puisqu'il en est ainsi, je ne méritais pas, j'imagine, d'en sortir de cette manière. Mais l'homme propose et Dieu dispose; et Dieu, qui sait le mieux, sait ce qui convient bien à chacun; tel le temps, telle la conduite, et que personne ne dise : fontaine, je ne boirai pas de ton eau; car où l'on croit qu'il y a du lard, il n'y a pas même de crochets pour le pendre. Dieu me comprend, et cela me suffit, et je n'en dis pas plus, quoique je le puisse. – Ne te fâche pas, Sancho, reprit don Quichotte, et ne te mets pas en peine de ce que tu entends dire, car tu n'aurais jamais Uni. Reviens avec la conscience en repos, et laisse parler les gens. Vouloir attacher les mauvaises langues. c'est vouloir mettre des portes à l'espace; si le gouverneur sort riche de son gouvernement, on dit de lui que c'est un voleur; et s'il en sort pauvre, que c'est un niais et un imbécile. – De bon compte, répondit Sancho, on me tiendra cette ibis plutôt pour un sot que pour un voleur. »

Pendant cet entretien, ils arrivèrent, entourés de petits garçons et d'une foule de gens, au château, où le duc et la duchesse attendaient sur une galerie le retour de don Quichotte et de Sancho. Celui-ci ne voulut point monter rendre visite au duc avant d'avoir bien arrangé son âne à l'écurie, disant que la pauvre bête avait passé une très-mauvaise nuit à l'auberge. Ensuite il monta, parut en présence de ses seigneurs, et se mettant à deux genoux devant eux, il leur dit : « Moi, seigneurs, parce qu'ainsi Votre Grandeur l'a voulu, et sans aucun mérite de ma part, je suis allé gouverner votre île Barataria, où nu je suis entré, et nu je me trouve; je ne perds ni ne gagne. Si j'ai gouverné bien ou mal, il y avait des témoins qui diront ce qui leur plaira. J'ai éclairci des questions douteuses, j'ai jugé des procès, et

toujours mort de faim, parce qu'ainsi l'exigeait le docteur Pédro Récio, natif de Tirtéafuéra, médecin insulaire et gouvernemental. Des ennemis nous attaquèrent nuitamment et nous mirent en grand péril ; mais ceux de l'île dirent qu'ils furent délivrés et qu'ils remportèrent la victoire par la valeur de mon bras. Que Dieu leur donne aussi bonne chance en ce monde et dans l'autre qu'ils disent la vérité! Enfin, pendant ce temps, j'ai pesé les charges qu'entraîne après soi le devoir de gouverneur, et j'ai trouvé pour mou compte que mes épaules n'y pouvaient pas suffire, que ce n'était ni un poids pour mes reins, ni des flèches pour mon carquois. Aussi, avant que le gouvernement me jetât par terre, j'ai voulu jeter par terre le gouvernement. Hier matin, j'ai laissé l'île comme je l'avais trouvée, avec les mêmes rues, les mêmes maisons et les mêmes toits qu'elle avait quand j'y entrai. Je n'ai rien emprunté à personne et n'ai pris part à aucun bénéfice; et, bien que je pensasse à faire quelques ordonnances fort profitables, je n'en ai fait aucune, crainte qu'elles ne fussent pas exécutées, car les faire ou ne les pas faire, c'est absolument la même chose [595]. Je quittai l'île, comme je l'ai dit, sans autre cortège que celui de mon âne. Je tombai dans un souterrain, je le parcourus tout du long, jusqu'à ce que, ce matin, la lumière du soleil m'en fit voir l'issue, mais non fort aisée, car si le ciel ne m'eût envoyé mon seigneur don Quichotte, je restais là jusqu'à la fin du monde. Ainsi donc, monseigneur le duc et madame la duchesse, voici votre gouverneur Sancho Panza qui est parvenu, en dix jours seulement qu'il a eu le gouvernement dans les mains, à reconnaître qu'il ne tient pas le moins du monde à être gouverneur, non d'une île, mais de l'univers entier. Cela convenu, je baise les pieds à Vos Grâces, et, imitant le jeu des petits garçons où ils disent : *saute de là et mets-toi ici,* je saute du gouvernement et passe au service de mon seigneur don Quichotte ; car enfin avec lui, bien que je mange quelquefois le pain en sursaut, je m'en rassasie du moins; et quant à moi, pourvu que je m'emplisse, il m'est égal que ce soit de haricots ou de perdrix. »



Sancho finit là sa longue harangue, pendant laquelle don Quichotte tremblait qu'il ne dit mille sottises; et quand il le vit finir sans en avoir dit davantage, il rendit en son cœur mille grâces au ciel. Le duc embrassa cordialement Sancho, et lui dit : « Je regrette au fond de l'âme que vous ayez si vite abandonné le gouvernement; mais je ferai en sorte de vous donner dans mes Etats un autre office de moindre charge et de plus grand profit. » La duchesse aussi l'embrassa, puis donna l'ordre qu'on lui fit bonne table et bon lit, car il paraissait vraiment moulu et disloqué.



CHAPITRE LVI.

De la bataille inouïe et formidable que livra don Quichotte au laquais Tosilos, en défense de la fille de dame Rodriguez.



LE duc et la duchesse n'eurent point à se repentir des tours joués à Sancho Panza, dans le gouvernement pour rire qu'ils lui avaient donné, d'autant plus que, ce jour même, leur majordome revint et leur conta de point en point presque toutes les paroles et toutes les actions que Sancho avait dites ou faites en ce peu de jours. Finalement, il leur dépeignit l'assaut de l'île, la peur de Sancho, et son départ précipité; ce qui les divertit étrangement.

Après cela, l'histoire raconte que le jour fixé pour la bataille arriva. Le duc avait, à plusieurs reprises, instruit son laquais Tosilos de la manière dont il devait s'y prendre avec don Quichotte pour le vaincre, sans le tuer ni le blesser. Il régla qu'on ôterait le fer des lances, en disant à don Quichotte que la charité chrétienne, qu'il se piquait d'exercer, ne permettait pas que le

combat se fit au péril de la vie ; et que les combattants devaient se contenter de ce qu'il leur donnait le champ libre sur ses terres, malgré le décret du saint concile de Trente, qui prohibe ces sortes de duels, sans qu'ils voulussent encore vider leur querelle à outrance. Don Quichotte répondit que Son Excellence n'avait qu'à régler les choses comme il lui plairait, et qu'il s'y conformerait en tout point avec obéissance.

Le duc avait fait dresser devant la plate-forme du château un échafaud spacieux où devaient se tenir les juges du camp et les demanderesses, mère et fille. Quand le terrible jour arriva, une multitude infinie accourut de tous les villages et hameaux circonvoisins pour voir le spectacle nouveau de cette bataille ; car jamais dans le pays on n'en avait vu ni ouï raconter une autre semblable, pas plus ceux qui vivaient que ceux qui étaient morts.

Le premier qui entra dans l'estacade du champ clos fut le maître des cérémonies, qui parcourut et examina toute la lice, afin qu'il n'y eût. aucune supercherie, aucun obstacle caché, où l'on pût trébucher et tomber. Ensuite, parurent la duègne et sa fille ; elles s'assirent sur leurs sièges, couvertes par leurs voiles jusqu'aux yeux, et même jusqu'à la gorge, et témoignant une grande componction. Don Quichotte était déjà présent au champ clos. Bientôt après on vit arriver, par un des côtés de la plate-forme, accompagné de plusieurs trompettes, et monté sur un puissant cheval qui faisait trembler la terre, le grand laquais Tosilos, la visière fermée, le corps droit, et couvert d'armes épaisses et luisantes. Le cheval était du pays de Frise; il avait le poitrail large, et la robe d'un beau gris pommelé. Le vaillant champion était bien avisé par le duc, son seigneur, de la manière dont il devait se conduire avec le valeureux don Quichotte de la Manche. Il lui était enjoint, par-dessus tout, de ne pas le tuer ; mais, au contraire, d'éviter le premier choc, pour soustraire le chevalier au danger d'une mort certaine, s'il le rencontrait en plein. Tosilos fit le tour de la place; et, quand il arriva où se trouvaient les duègnes, il se mit à considérer quelque temps celle qui le demandait pour époux.

Le maréchal du camp appela don Quichotte, qui s'était déjà présenté dans la lice; et, en présence de Tosilos, il vint demander aux duègnes si elles consentaient à ce que don Quichotte prit leur cause en main. Elles répondirent que oui, et que tout ce qu'il ferait en cette occasion, elles le tiendraient pour bon, valable et dûment fait. En ce moment le duc et la duchesse s'étaient assis dans une galerie qui donnait au-dessus du champ clos, dont les palissades étaient couronnées par une infinité de gens qui

s’étaient empressés de venir voir, pour la première fois, cette sanglante rencontre. La condition du combat fut que, si don Quichotte était vainqueur, son adversaire devait épouser la fille de dona Rodriguez ; mais que, s’il était vaincu, l’autre demeurait quitte et libre de la parole qu’on lui réclamait, sans être tenu à nulle autre satisfaction.

Le maître des cérémonies partagea aux combattants le sol et le soleil, et les plaça chacun dans le poste qu’ils devaient occuper. Les tambours battirent, l’air retentit du bruit des trompettes, la terre tremblait sous les pieds des chevaux; et, dans cette foule curieuse qui attendait la bonne ou la mauvaise issue du combat, les cœurs étaient agités de crainte et d’espérance. Finalement, don Quichotte, en se recommandant du fond de l’âme à Dieu Notre-Seigneur, et à sa dame Dulcinée du Toboso, attendait qu’on lui donnât le signal de l’attaque. Mais notre laquais avait bien d’autres idées en tête, et ne pensait qu’à ce que je vais dire tout à l’heure. Il parait que, lorsqu’il s’était mis à regarder son ennemie, elle lui sembla la plus belle personne qu’il eût vue de sa vie entière, et l’enfant aveugle, qu’on a coutume d’appeler amour par ces rues, ne voulut pas perdre l’occasion qui s’offrait de triompher d’une âme d’antichambre, et de l’inscrire sur la liste de ses trophées. Il s’approcha sournoisement, sans que personne le vît, et enfonça dans le flanc gauche du pauvre laquais une flèche de deux aunes, qui lui traversa le cœur de part en part ; et vraiment il put faire son coup bien en sûreté, car l’amour est invisible ; il entre et sort comme il lui convient, sans que personne lui demande compte de ses actions. Je dis donc que, lorsqu’on donna le signal de l’attaque, notre laquais était transporté, hors de lui, en pensant aux attraits de celle qu’il avait faite maîtresse de sa liberté; aussi ne put-il entendre le son de la trompette, comme le fit don Quichotte., qui n’en eût pas plutôt entendu le premier appel, qu’il lâcha la bride, et s’élança contre son ennemi de toute la vitesse que lui permettaient les jarrets de Rossinante. Quand son bon écuyer Sancho le vit partir, il s’écria de toute sa voix : « Dieu te conduise, crème et fleur des chevaliers errants ! Dieu te donne la victoire, puisque la justice est de ton côté ! »

Bien que Tosilos vit don Quichotte fondre sur lui, il ne bougea pas d’un pas de sa place; au contraire, appelant à grands cris le maréchal du camp, qui vint aussitôt voir ce qu’il voulait, il lui dit : « Seigneur, cette bataille ne se fait-elle point pour que ‘épouse ou n’épouse pas cette dame? – Précisément, lui fut-il répondu. – Eh bien! reprit le laquais, je crains les remords de ma conscience, et je la chargerais gravement si je donnais suite

à ce combat. Je déclare donc que je me liens pour vaincu, et que je suis prêt à épouser cette dame sur-le-champ.» Le maréchal du camp fut étrangement surpris des propos de Tosilos; et, comme il était dans le secret de la machination de cette aventure, il ne put trouver un mot à lui répondre. Pour don Quichotte, il s'était arrêté au milieu de la carrière, voyant que son ennemi ne venait pas à sa rencontre. Le duc ne savait à quel propos la bataille était suspendue; mais le maréchal du camp vint lui rapporter ce qu'avait dit Tosilos, ce qui le jeta dans une surprise et une colère extrêmes.



Pendant que cela se passait, Tosilos s'approcha de l'estrade où était dona Rodriguez, et lui dit à haute voix : « Je suis prêt, madame, à épouser votre fille, et ne veux pas obtenir par des procès et des querelles ce que je puis

obtenir en paix et sans danger de mort. » Le valeureux don Quichotte entendit ces paroles, et dit à son tour : « S'il en est ainsi, je suis libre et dégagé de ma promesse. Qu'ils se marient, à la bonne heure; el, puisque Dieu la lui donne, que saint Pierre la lui bénisse. »

Le duc cependant était descendu sur la plate-forme du château, et, s'approchant de Tosilos, il lui dit : « Est-il vrai, chevalier, que vous vous teniez pour vaincu, et que, poussé par les remords de votre conscience, vous vouliez épouser cette jeune fille? – Oui, seigneur, répondit Tosilos. – Il fait fort bien, reprit en ce moment Sancho, car ce que tu dois donner au rat, donne-le au chat, et de peine il te sortira. » Tosilos s'était mis à délacer les courroies de son casque à visière, et priait qu'on l'aidât bien vite à l'ôter, disant que le souffle lui manquait, et qu'il ne pouvait rester plus longtemps enfermé dans cette étroite prison ; on lui ôta sa coiffure au plus vite, et son visage de laquais parut au grand jour. Quand dona Rodriguez et sa fille l'aperçurent, elles jetèrent des cris perçants. « C'est une tromperie, disaient-elles, une tromperie infâme. On a mis Tosilos, le laquais du duc monseigneur, en place de mon véritable époux. Au nom de Dieu et du roi, justice d'une telle malice, pour ne pas dire d'une telle friponnerie. – Ne vous affligez pas, mesdames, s'écria don Quichotte ; il n'y a ni malice, ni friponnerie ; ou, s'il y en a, ce n'est pas le duc qui en est cause, mais bien les méchants enchanteurs qui me persécutent, lesquels, jaloux de la gloire que j'allais acquérir dans ce triomphe, ont converti le visage de votre époux en celui de l'homme que vous dites être laquais du duc. Prenez mon conseil, et, malgré la malice de mes ennemis, mariez-vous avec lui, car, sans aucun doute, c'est celui-là même que vous désiriez obtenir pour époux. » Le duc, qui entendit ces paroles, fut sur le point de laisser dissiper sa colère en éclats de rire. « Les choses qui arrivent au seigneur don Quichotte, dit-il, sont tellement extraordinaires que je suis prêt à croire que ce mien laquais n'est pas mon laquais. Mais usons d'adresse et essayons d'un stratagème : nous n'avons qu'à retarder le mariage de quinze jours, si l'on veut, et garder jusque-là sous clef ce personnage qui nous tient en suspens. Peut-être que, pendant cette quinzaine, il reprendra sa première figure, et que la rancune que portent les enchanteurs au seigneur don Quichotte ne durera pas si longtemps; surtout lorsqu'il leur importe si peu d'user de ces fourberies et de ces métamorphoses. – Oh ! seigneur, s'écria Sancho, vous ne savez donc pas que ces malandrins ont pour usage et coutume de changer de l'une en l'autre toutes les choses qui regardent mon maître? Il vainquit, ces jours

passés, un chevalier qui s'appelait le chevalier des Miroirs ; eh bien ! ils l'ont transformé et montré sous la figure du bachelier Samson Carrasco, natif de notre village et notre intime ami. Quant à madame Dulcinée du Toboso, ils l'ont changée en une grossière paysanne. Aussi j'imagine que ce laquais doit vivre et mourir laquais tous les jours de sa vie. » Alors la fille de la Rodriguez s'écria : « Quel que soit celui qui me demande pour épouse, je lui en sais infiniment de gré, car j'aime mieux être femme légitime d'un laquais, que maîtresse séduite et trompée d'un gentilhomme, bien que celui qui m'a séduite ne le soit pas. »

Finalement, tous ces événements et toutes ces histoires aboutirent à ce que Tosilos fût renfermé, jusqu'à ce qu'on vît où aboutirait sa transformation. Tout le monde cria Victoire à don Quichotte! et la plupart s'en allèrent tristes et tête basse, voyant que les champions si attendus ne s'étaient pas mis en morceaux; de même que les petits garçons s'en vont tristement, quand le pendu qu'ils attendaient ne va pas au gibet, parce qu'il a reçu sa grâce, soit de l'accusateur, soit de la justice. Les gens s'en allèrent ; le duc et la duchesse rentrèrent au château ; Tosilos fut renfermé; dona Rodriguez et sa fille restèrent enchantées de voir que, de façon ou d'autre, cette aventure devait finir par un mariage ; et Tosilos ne demandait pas mieux.

CHAPITRE LVII.

Qui traite de quelle manière don Quichotte prit congé du duc, et de ce qui lui arriva avec l'effrontée et discrète Altisidore, demoiselle de la duchesse.



ENFIN il parut convenable à don Quichotte de sortir d'une oisiveté aussi complète que celle où il languissait dans ce château. Il s'imaginait que sa personne faisait grande faute au monde, tandis qu'il se laissait retenir et amollir parmi les délices infinies que ses nobles hôtes lui faisaient goûter comme chevalier errant, et qu'il aurai à rendre au ciel un compte rigoureux de cette mollesse et de cette oisiveté. Un jour donc il demanda au duc et à la duchesse la permission de prendre congé d'eux. Ils la lui donnèrent, mais en témoignant une grande peine de ce qu'il les quittât. La duchesse remit à Sancho Panza les lettres de sa femme, et celui-ci pleura en les écoutant lire. « Qui aurait pensé, dit-il, que d'aussi belles espérances que celles qu'avait engendrées dans le cœur de ma femme Thérèse Panza la nouvelle de mon gouvernement, s'en iraient en fumée, et qu'aujourd'hui il faudrait de nouveau me traîner à la quête des aventures de mon maître don Quichotte de la Manche! Toutefois, je suis satisfait de voir

que ma Thérèse ait répondu à ce qu'on devait attendre d'elle en envoyant des glands à la duchesse. Si elle ne l'eût pas fait, elle se serait montrée ingrate, et moi je m'en serais désolé. Ce qui me console, c'est qu'on ne pourra pas donner à ce cadeau le nom de pot-de vin, car lorsqu'elle l'a envoyé, j'étais déjà possesseur du gouvernement, et il est juste que ceux qui reçoivent des bienfaits se montrent reconnaissants, ne fût-ce qu'avec des bagatelles. En fin de compte, je suis entré nu dans le gouvernement, et nu j'en sors, de façon que je puis répéter en toute sûreté de conscience, ce qui n'est pas peu de chose : Nu je suis né, nu je me trouve, je ne perds ni ne gagne. »

Voilà ce que se disait à lui-même Sancho, le jour du départ. Don Quichotte, qui avait fait la nuit d'avant ses adieux au duc et la duchesse, sortit dès le matin, et se présenta tout armé sur la plate-forme du château. Tous les gens de la maison le regardaient du haut des galeries, et le duc sortit également avec la duchesse pour le voir. Sancho était monté sur son âne, avec son bissac, sa valise et ses provisions, ravi de joie, parce que le majordome du duc, celui qui avait fait le rôle de la Trifaldi, lui avait glissé dans la poche une petite bourse avec deux cents écus d'or, pour parer aux nécessités du voyage, ce que don Quichotte. ne savait point encore. Tandis que tout le monde avait les veux sur le chevalier, comme on vient de le dire, tout à coup, parmi les autres duègnes et demoiselles de la duchesse qui le regardaient aussi, l'effrontée et discrète Altisidore éleva la voix, et, d'un ton plaintif, s'écria :

« Écoute, méchant chevalier, retiens un peu la bride et ne tourmente pas les flanes de ta bête mal gouvernée. Regarde, perfide, tu ne fuis pas quelque serpent féroce, mais une douce agnèle qui est encore bien loin d'être brebis. Tu t'es joué, monstre horrible, de la plus belle fille que Diane ait vue sur ses montagnes, et Vénus dans ses forêts. Cruel Biréno [596], fugitif Énée, que Barabbas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras [597].



« Tu emportes, ô impie, dans les griffes de tes mains, les entrailles d'une amante aussi humble que tendre. Tu emportes trois mouchoirs de nuit et les jarretières d'une jambe qui égale le marbre de Paros par sa blancheur et son poli. Tu emportes deux mille soupirs d'un feu si brûlant qu'ils pourraient embraser deux mille Troies, si deux mille Troies il y avait. Cruel Biréno, fugitif Énée, que Barabbas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras.

« De ce Sancho, ton écuyer, puissent les entrailles être si dures et si revêches que Dulcinée ne sorte point de son enchantement. Que la triste dame porte la peine du crime que tu as commis, car quelquefois, dans mon pays, les justes paient pour les pécheurs. Que tes plus fines aventures se changent en mésaventures, tes divertissements en songes, et ta constance en oubli. Cruel Biréno, fugitif Énée, que Barabbas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras.

« Que tu sois tenu pour perfide de Séville jusqu'à Marchéna, de Grenade jusqu'à Loja, de Londres jusqu'en Angleterre. Si tu joues à l'hombre ou au piquet, que les rois te fuient, et que tu ne voies ni as ni sept dans ton jeu. Si tu le coupes les cors, que le sang coule des blessures, et quand tu t'arracheras les dents, qu'il te reste des chicots. Cruel Biréno, fugitif Énée, que Barabbas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras. »

Tandis que la plaintive Altisidore se lamentait de la sorte, don Quichotte la regarda fixement, puis, sans lui répondre une parole, il tourna la tête vers Sancho : « Par le salut de tes aïeux, mon bon Sancho, lui dit-il, je te conjure et t'adjure de me dire une vérité. Emportes-tu par hasard les trois mouchoirs de nuit et les jarretières dont parle cette amoureuse demoiselle? – Les trois mouchoirs, oui, je les emporte, répondit Sancho ; mais les jarretières, comme sur ma main. » La duchesse resta toute surprise de l'effronterie d'Altisidore ; et, bien qu'elle la connût pour hardie et rieuse, elle ne la croyait pas femme à prendre de telles libertés. D'ailleurs, comme elle n'était pas prévenue de ce tour, sa surprise en fut plus grande. Leduc voulut appuyer sur la plaisanterie, et dit à don Quichotte : « Il me semble mal à vous, seigneur chevalier, qu'après le bon accueil qu'on vous a fait dans ce château, vous osiez emporter trois mouchoirs, pour le moins, si ce n'est, pour le plus, les jarretières de mademoiselle. Ce sont là des indices de mauvais cœur et des témoignages qui ne répondent point à votre renommée. Rendez-lui les jarretières, ou sinon je vous défie en combat à outrance, sans crainte que les malandrins enchanteurs me transforment ou me changent le visage, comme ils ont fait à mon laquais Tosilos, celui qui est entré en lice avec vous. – Dieu me préserve, répondit don Quichotte, de tirer l'épée contre votre illustre personne, de qui j'ai reçu tant de faveurs. Je rendrai les mouchoirs, puisque Sancho dit qu'il les a; quant aux jarretières, c'est impossible, puisque je ne les ai pas reçues, ni lui non plus; et si votre demoiselle veut chercher dans ses cachettes, elle les y trouvera certainement. Jamais, seigneur duc, jamais je ne fus voleur, et je pense bien ne pas l'être en toute ma vie, à moins que la main de Dieu ne m'abandonne. Cette demoiselle parle, à ce qu'elle dit, comme une amoureuse, chose dont je suis tout à fait innocent; ainsi je n'ai pas à lui demander pardon, ni à elle, ni à Votre Excellence, que je supplie d'avoir de moi meilleure opinion, et de me donner encore une fois la permission de continuer mon voyage. – Que Dieu vous le donne si bon, seigneur don Quichotte, s'écria la duchesse, que nous apprenions toujours d'heureuses nouvelles de vos exploits. Allez avec Dieu, car plus vous demeurez et plus vous augmentez la flamme amoureuse dans le cœur des demoiselles qui ont les regards sur vous. Pour la mienne, je la châtierai de façon que désormais elle ne se relâche plus, ni des yeux, ni de la langue. – Je veux que tu écoules encore une seule parole, ô valeureux don Quichotte, repartit aussitôt Altisidore : c'est que je te demande pardon de t'avoir accusé du vol des jarretières, car, en mon âme et conscience, je

les ai aux deux jambes, et j'avais commis l'étourderie de celui qui cherchait son âne étant monté dessus. – Ne l'avais-je pas dit? s'écria Sancho. Oh! je suis bon, vraiment, pour recéler des vols. Pardieu, si j'avais voulu me mêler d'en faire, j'en avais l'occasion toute trouvée dans mon gouvernement. »



Don Quichotte inclina la tête, fit une profonde révérence au duc, à la duchesse, à tous les assistants, et faisant tourner bride à Rossinante, suivi de Sancho sur le grison, il sortit du château, et prit la route de Saragosse.

CHAPITRE LVIII.

Comment tant d’aventures vinrent à pleuvoir sur don Quichotte. qu’elles ne se donnaient point de relâche les unes aux autres.



QUAND don Quichotte se vit en rase campagne, libre et débarrassé des poursuites amoureuses d’Altisidore, il lui sembla qu’il était dans son centre, et que les esprits vitaux se renouvelaient en lui pour continuer et poursuivre son œuvre de chevalerie. Il se tourna vers Sancho, et lui dit: « La liberté, Sancho, est un des dons les plus précieux que le ciel ait faits aux hommes. Rien ne l’égale, ni les trésors que la terre enferme en son sein, ni ceux que la mer recèle en ses abîmes. Pour la liberté, aussi bien que pour l’honneur, on peut et l’on doit aventurer la vie; au contraire, l’esclavage est le plus grand mal qui puisse atteindre les hommes. Je te dis cela, Sancho, parce que tu as bien vu l’abondance et les délices dont nous jouissions dans ce château que nous venons de quitter. Eh bien! au milieu de ces mets exquis et de ces boissons glacées, il me semblait

que j'avais à souffrir les misères de la faim, parce que je n'en jouissais pas avec la même liberté que s'ils m'eussent appartenu; car l'obligation de reconnaître les bienfaits et les grâces qu'on reçoit sont comme des entraves qui ne laissent pas l'esprit s'exercer librement. Heureux celui à qui le ciel donne un morceau de pain sans qu'il soit tenu d'en savoir gré à d'autres qu'au ciel même! – Et pourtant, reprit Sancho, malgré tout ce que Votre Grâce vient de me dire, il ne serait pas bien de laisser sans reconnaissance de notre part deux cents écus d'or que m'a donnés dans une bourse le majordome du duc, laquelle bourse je porte sur le cœur, comme un baume réconfortant, pour les occasions qui se peuvent offrir. Nous ne trouverons pas toujours des châteaux où l'on nous régalera; peut-être aurons-nous à rencontrer des hôtelleries où l'on nous assommera sous le bâton. »

En s'entretenant de la sorte marchaient le chevalier et l'écuyer errants, lorsqu'ils virent, après avoir fait un peu plus d'une lieue, une douzaine d'hommes habillés en paysans, qui dînaient, assis sur l'herbe d'une verte prairie, ayant fait une nappe de leurs manteaux. Ils avaient près d'eux comme des draps blancs étendus et dressés de loin en loin qui semblaient couvrir quelque chose. Don Quichotte s'approcha des dîneurs, et, après les avoir poliment salués, il leur demanda ce que couvraient ces toiles. Un d'eux lui répondit : « Seigneur, sous ces toiles sont de saintes images en relief et en sculpture, qui doivent servir à un reposoir que nous dressons dans notre village; nous les portons couvertes, crainte qu'elles ne se flétrissent, et sur nos épaules, crainte qu'elles ne se cassent. – Si vous vouliez le permettre, répliqua don Quichotte, j'aurais grand plaisir à les voir, car des images qu'on porte avec tant de soins ne peuvent manquer d'être belles. – Comment, si elles sont belles! reprit un autre; leur prix n'a qu'à le dire; car en vérité, il n'y en a pas une qui coûte moins de cinquante ducats. Et pour que Votre Grâce voie que je dis vrai, attendez un moment, et vous le verrez de vos propres yeux. » Se levant aussitôt de table, l'homme alla découvrir la première image, qui se trouva être celle de saint Georges, monté sur son cheval, foulant aux pieds un dragon et lui traversant la gueule de sa lance, avec l'air fier qu'on a coutume de lui donner. L'image entière ressemblait, comme on dit, à une châsse d'or. « Ce chevalier, dit don Quichotte en le voyant, fut un des meilleures chevaliers errants qu'eut la milice divine; il s'appela saint Georges, et fut en outre grand défenseur de filles. Voyons cette autre. » L'homme la découvrit, et l'on aperçut l'image de saint Martin, également à cheval, qui partageait son manteau avec le

pauvre. Don Quichotte ne l'eut pas plutôt vue, qu'il s'écria : « Ce chevalier fut aussi des aventuriers chrétiens, et, je crois, plus libéral que vaillant, comme tu peux le voir, Sancho, puisqu'il partage son manteau avec le pauvre et lui en donne la moitié; encore était-ce probablement pendant l'hiver, sans quoi il le lui eût donné tout entier, tant il était charitable. – Ce n'est pas cela, répliqua Sancho; il doit plutôt s'en tenir au proverbe qui dit : *Pour donner et pour avoir, compter il faut savoir.* » Don Quichotte se mit à rire, et pria qu'on enlevât une autre toile, sous laquelle on découvrit le patron des Espagnols, à cheval, l'épée sanglante, culbutant des Mores et foulant leurs têtes aux pieds. Quand il la vit, don Quichotte s'écria : « Oh ! pour celui-ci, il est chevalier, et des escadrons du Christ; il s'appelle saint Jacques Matamoros [598]; c'est l'un des plus vaillants saints et chevaliers qu'ait possédés le monde et que possède à présent le ciel. » On leva ensuite une autre toile qui couvrait un saint Paul tombant à bas de cheval, avec toutes les circonstances qu'on a coutume de réunir pour représenter sa conversion. Quand il le vit si bien rendu qu'on aurait dit que Jésus lui parlait, et que Paul répondait : « Celui-ci, dit don Quichotte, fut le plus grand ennemi qu'eut l'Église de Dieu Notre-Seigneur en son temps, et le plus grand défenseur qu'elle aura jamais : chevalier errant pendant la vie, saint en repos après la mort, infatigable ouvrier dans la vigne du Seigneur, docteur des nations, qui eut les cieux pour école, et pour maître et professeur Jésus-Christ lui-même. »

Comme il n'y avait pas d'autres images, don Quichotte fit recouvrir celles-là, et dit à ceux qui les portaient : « Je tiens à bon augure, frères, d'avoir vu ce que vous m'avez fait voir, car ces saints chevaliers exercèrent la profession que j'exerce, qui est celle des armes, avec cette différence, toutefois, qu'ils étaient saints et qu'ils combattirent à la manière divine, tandis que je suis pécheur et que je combats à la manière des hommes. Ils conquirent le ciel à force de bras, car le ciel se laisse prendre de force [599] ; et moi, jusqu'à présent, je ne sais trop ce que j'ai conquis à force de peines. Mais si ma Dulcinée du Toboso, pouvait échapper à celles qu'elle endure, peut-être que, mon sort s'améliorant et ma raison reprenant son empire, j'acheminerais mes pas dans une meilleure route que celle où je suis engagé. – Que Dieu t'entende, et que le péché fasse la sourde oreille ! » dit tout bas Sancho.

Ces hommes ne furent pas moins étonnés des propos de don Quichotte que de sa figure, bien qu'ils ne comprissent pas la moitié de ce qu'il voulait dire. Ils achevèrent de dîner, chargèrent leurs images sur leurs épaules, et, prenant congé de don Quichotte, continuèrent leur route.

Pour Sancho, comme s'il n'eût jamais connu son seigneur, il resta tout ébahi de sa science, s'imaginant qu'il n'y avait histoire au monde qu'il n'eût gravée sur l'ongle et plantée dans la mémoire. « En vérité, seigneur notre maître, lui dit-il, si ce qui nous est arrivé aujourd'hui peut s'appeler aventure, elle est assurément l'une des plus douces et des plus suaves qui nous soient arrivées dans tout le cours de notre pèlerinage. Nous en sommes sortis sans alarme et sans coups de bâton ; nous n'avons pas mis l'épée à la main, ni battu la terre de nos corps, ni souffert les tourments de la famine ; Dieu soit béni, puisqu'il m'a laissé voir une telle chose de mes propres yeux. – Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte; mais fais attention que tous les temps ne se ressemblent pas, et qu'on ne court pas toujours la même chance. Quant aux choses de hasard que le vulgaire appelle communément augures, et qui ne se fondent sur aucune raison naturelle, celui qui se pique d'être sensé les juge et les tient pour d'heureuses rencontres. Qu'un de ces gens superstitieux se lève de bon matin, qu'il sorte de sa maison, et qu'il rencontre un moine de l'ordre du bienheureux saint François, le voilà qui tourne le dos comme s'il avait rencontré un griffon, et qui s'en revient chez lui. Qu'un autre répande le sel sur la table, et voilà que la mélancolie se répand sur son cœur, comme si la nature était obligée de donner avis des disgrâces futures par de si petits moyens. L'homme sensé et chrétien ne doit pas juger sur des vétilles de ce que le ciel veut faire. Scipion arrive en Afrique, trébuche en sautant à terre, et voit que ses soldats en tirent mauvais augure. Mais lui, embrassant le sol, « Tu ne pourras plus m'échapper, Afrique, s'écrie-t-il, car je te tiens dans mes bras.» Ainsi donc, Sancho, la rencontre de ces saintes images a été pour moi un heureux événement. – Je le crois bien, répondit Sancho, mais je voudrais que Votre Grâce me dit une chose : Pourquoi les Espagnols, quand ils veulent livrer quelque bataille, disent-ils, en invoquant saint Jacques Matamoros, « Saint-Jacques, et ferme, Espagne[600] ?» Est-ce que, par hasard, l'Espagne est ouverte et qu'il soit bon de la fermer? ou quelle cérémonie est-ce là? – Que tu es simple, Sancho ! répondit don Quichotte ; fais donc attention que ce grand chevalier de la Croix-Vermeille, Dieu l'a donné pour patron à l'Espagne, principalement dans les sanglantes rencontres qu'ont eues les Espagnols avec les Mores.

Aussi l'invoquent-ils comme leur défenseur dans toutes les batailles qu'ils livrent, et bien des fois on l'a vu visiblement attaquer, enfoncer et détruire des escadrons sarrasins. C'est une vérité que je pourrais justifier par une foule d'exemples tirés des histoires espagnoles les plus véridiques.

Changeant alors d'entretien, Sancho dit à son maître: « Je suis émerveillé, seigneur, de l'effronterie de cette Altisidore, la demoiselle de la duchesse. Elle doit être bravement blessée par ce petit drôle qu'on appelle Amour. C'est, dit-on, un chasseur aveugle qui, tout myope qu'il est, ou plutôt sans yeux, s'il prend un cœur pour but, il l'atteint, si petit qu'il soit, et le perce de part en part avec ses flèches. J'ai bien ouï dire que, contre la pudeur et la sagesse des filles, les flèches de l'Amour s'émoussent et se brisent ; mais il parait que, dans cette Altisidore, elles s'aiguisent plutôt que de s'émousser. – Remarque donc, Sancho, répondit don Quichotte, que l'Amour ne garde ni respect ni ombre de raison dans ses desseins. Il a le même caractère que la mort, qui attaque aussi bien les hautes tours des palais des rois que les humbles cabanes des bergers; et quand il prend entière possession d'une âme, la première chose qu'il fait, c'est de lui ôter la crainte et la honte. Aussi est-ce sans pudeur qu'Altisidore a déclaré ses désirs, qui ont engendré dans mon cœur moins de pitié que de confusion. – Notable cruauté ! s'écria Sancho, ingratitude inouïe ! Pour moi je puis dire que je me serais rendu et laissé prendre au plus petit propos d'amour qu'elle m'eût tenu. Mort de ma vie ! quel cœur de marbre ! quelles entrailles de bronze ! quelle âme de mortier! Mais je ne puis concevoir ce qu'a vu cette donzelle en votre personne pour s'éprendre et s'enflammer ainsi. Quelle parure, quelle prestance, quelle grâce, quel trait du visage, a-t-elle admirés ? Comment chacune de ces choses en particulier, ou toutes ensemble, ont-elles pu l'amouracher de la sorte? En vérité, en vérité, je m'arrête bien souvent pour examiner Votre Grâce depuis la pointe du pied jusqu'au dernier cheveu de la tête, et je vois des choses plus faites pour épouvanter les gens que pour les rendre amoureux. Comme j'ai ouï dire également que la beauté est la première et la principale qualité pour éveiller l'amour, Votre Grâce n'en ayant pas du tout, je ne sais trop de quoi s'est amourachée la pauvre fille. – Fais attention, Sancho, répondit don Quichotte, qu'il y a deux espèces de beauté, l'une de l'âme, l'autre du corps. Celle de l'âme brille et se montre dans l'esprit, dans la bienséance, dans la libéralité, dans la courtoisie, et toutes ces qualités peuvent trouver place chez un homme laid. Quand on vise à cette beauté, et non à celle du corps, l'amour n'en est que

plus ardent et plus durable. Je vois bien, Sancho, que je ne suis pas beau, mais je reconnais aussi que je ne suis pas difforme, et il suffit à un homme de bien, pourvu qu'il ait les qualités de l'âme que j'ai dites, de n'être pas un monstre, pour être aimé tendrement. »

Tout en causant ainsi, ils étaient entrés dans une forêt qui se trouvait à côté de la route, et soudain, sans y penser, don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte qui étaient étendus d'un arbre à faute. Ne concrevant pas ce que ce pouvait être, il dit à Sancho : « Il me semble, Sancho, que la rencontre de ces filets doit être une des plus étranges aventures qui se puissent imaginer. Qu'on me pende si les enchanteurs qui me persécutent ne veulent m'y retenir et suspendre mon voyage, comme en punition de la rigueur dont j'ai payé la belle Altisidore. Eh bien ! moi, je leur fais savoir que si ces filets, au lieu d'être faits de soie verte, étaient durs comme le diamant, ou plus forts que ceux dans lesquels le jaloux Vulcain enferma Vénus et Mars, je les romprais, cependant, comme s'ils étaient de jones marins, ou d'effilures de coton.» Cela dit, il voulait passer outre, et briser toutes les mailles, quand tout à coup s'offrirent à sa vue, sortant d'une touffe d'arbres, deux belles bergères, ou du moins deux femmes vêtues en bergères, si ce n'est que les corsets de peau étaient de fin brocart, et les jupons de riche taffetas d'or. Elles avaient les cheveux tombant en boucles sur les épaules, et si blonds qu'ils pouvaient le disputer à ceux même du soleil. Leurs têtes étaient couronnées de guirlandes où s'entrelaçaient le vert laurier et la rouge amaranthe. Leur âge, en apparence, passait quinze ans, sans atteindre dix-huit. Cette apparition étonna Sancho, confondit don Quichotte, fit arrêter le soleil dans sa carrière, et les retint tous quatre dans un merveilleux silence. Enfin, la première personne qui le rompit fut une des deux bergères. «Retenez la bride, seigneur cavalier, dit-elle à don Quichotte, et ne brisez point ces filets, qui n'ont pas été tendus pour votre dommage, mais pour notre divertissement. Et comme je sais que vous allez nous demander pourquoi ils ont été tendus, et qui nous sommes, je veux vous le dire en peu de mots. Dans un village, à deux lieues d'ici, où demeurent plusieurs gens de qualité et plusieurs riches hidalgos, divers amis et parents se sont concertés avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles, leurs amis et leurs parents, pour venir se réjouir en cet endroit, qui est un des plus agréables sites de tous les environs. Nous formons à nous tous une nouvelle Arcadie pastorale; les filles sont habillées en bergères, et les garçons en bergers. Nous avons appris par cœur deux églogues, l'une du fameux

Garcilaso de la Vega, l'autre de l'excellent Camoëns, dans sa propre langue portugaise. Nous ne les avons point encore représentées, car c'est hier seulement que nous sommes arrivés ici. Nous avons planté quelques tentes parmi ce feuillage et sur le bord d'un ruisseau abondant qui fertilise toutes ces prairies. La nuit dernière, nous avons tendu ces filets à ces arbres, pour tromper les oiseaux qui, chassés par notre bruit, viendraient s'y jeter sans méfiance. S'il vous plaît, seigneur, de devenir notre hôte, vous serez accueilli avec courtoisie et libéralité, car en cet endroit nous ne laissons nulle place au chagrin et à la tristesse. »



La bergère se tut, et don Quichotte répondit: « Assurément, belle et noble dame, Actéon ne dut pas être plus surpris, plus émerveillé, quand il surprit Diane au bain, que je ne le suis à la vue de votre beauté. Je loue l'objet de vos divertissements, et vous sais gré de vos offres obligeantes. Si, à mon tour, je puis vous servir, vous pouvez commander, sûres d'être obéies ; car ma profession n'est autre que de me montrer reconnaissant et bienfaisant envers toute espèce de personnes, mais surtout envers les gens de qualité, comme témoignent l'être vos personnes. Si ces filets, qui ne doivent

occuper qu'un petit espace, occupaient toute la surface de la terre, j'irais chercher de nouveaux mondes pour passer sans les rompre : et pour que vous donniez quelque crédit à cette hyperbole, sachez que celui qui vous fait une telle promesse n'est rien moins que don Quichotte de la Manche, si toutefois ce nom est arrivé jusqu'à vos oreilles. – Ah! chère amie de mon âme ! s'écria sur-le-champ l'autre bergère, quel bonheur nous est venu! Vois-tu ce seigneur qui nous parle? Eh bien! je te fais savoir que c'est le plus vaillant chevalier, le plus amoureux et le plus poli qu'il y ait au monde; à moins qu'une histoire de ses prouesses qui circule imprimée, et que j'ai lue, ne mente et ne nous trompe. Je gagerais que ce brave homme qu'il mène avec lui est un certain Sancho Panza, son écuyer, dont rien n'égale la grâce et les saisies. – C'est la vérité, dit Sancho, je suis ce plaisant et cet écuyer que vous dites, et ce seigneur est mon maître, le même don Quichotte de la Manche, imprimé et raconté en histoire. – Ah! chère amie, s'écria l'autre, supplions-le de rester; nos parents et nos frères en auront une joie infinie. J'ai ouï parler aussi de sa valeur et de ses mérites de la même façon que tu viens d'en parler. On dit surtout qu'il est le plus constant et le plus loyal amoureux que l'on connaisse, et que sa dame est une certaine Dulcinée du Toboso, à qui toute l'Espagne décerne la palme de la beauté. – C'est avec raison qu'on la lui donne, reprit don Quichotte, si, toutefois, votre beauté sans pareille ne met la chose en question. Mais ne perdez point votre temps, mesdames, à vouloir me retenir, car les devoirs impérieux de ma profession ne me laissent reposer nulle part. »

Sur ces entrefaites, arriva près des quatre interlocuteurs un frère de l'une des deux bergères, vêtu avec une élégance et une richesse qui répondaient à celles de leur accoutrement. Elles lui contèrent que celui qui parlait avec elles était le valeureux don Quichotte de la Manche, et l'autre, son écuyer Sancho, que le jeune homme connaissait déjà pour avoir lu leur histoire. Aussitôt le galant berger fit au chevalier ses offres de service, et le pria si instamment de l'accompagner à leurs tentes, que don Quichotte fut contraint de céder; il le suivit. En ce moment se faisait la chasse aux huées, et les filets s'emplirent d'une multitude d'oiseaux qui, trompés par la couleur des mailles, se jetaient dans le péril qu'ils fuyaient à tire d'ailes. Plus de trente personnes se réunirent en cet endroit, toutes galamment habillées en bergers et en bergères. Elles furent aussitôt informées que c'étaient là don Quichotte et son écuyer, ce qui les ravit de joie, parce qu'elles les connaissaient déjà par leur histoire.

On regagna les tentes, où l'on trouva les tables dressées, riches, propres et abondamment servies. On fit à don Quichotte l'honneur du haut bout. Tous le regardaient et s'étonnaient de le voir. Finalement, quand on leva la nappe, don Quichotte prit la parole et dit : « Parmi les plus grands péchés que les hommes commettent, bien que certaines personnes disent que c'est l'orgueil qui a la première place, moi, je dis que c'est l'ingratitude, m'en rapportant à ce qu'on a coutume de dire, que l'enfer est peuplé d'ingrats. Ce péché, j'ai tâché de le fuir, autant qu'il m'a été possible, depuis l'instant où j'eus l'usage de la raison. Si je ne peux payer les bonnes œuvres qui me sont faites par d'autres bonnes œuvres, je mets à la place le désir de les rendre; et, si cela ne suffit point, je les publie ; car celui qui raconte et publie les bienfaits qu'il reçoit, les reconnaîtra, s'il le peut, par d'autres bienfaits. Effectivement, la plupart de ceux qui reçoivent sont inférieurs à ceux qui donnent. Ainsi est Dieu par-dessus tout le monde, parce qu'il est le bienfaiteur de tous, et les présents de l'homme ne peuvent répondre avec égalité à ceux de Dieu, à cause de l'infinie distance qui les sépare. Mais, à cette impuissance, à cette misère, supplée en quelque sorte la reconnaissance. Moi donc, reconnaissant de la grâce qui m'est faite ici, mais ne pouvant y répondre à la même mesure, et, me renfermant dans les étroites limites de mon pouvoir, j'offre ce que je puis et ce qui vient de mon cru. Je dis donc que, pendant deux jours naturels, je soutiendrai, au milieu de cette grand'route qui conduit à Saragosse, que ces dames, déguisées en bergères, sont les plus belles et les plus courtoises personnes qu'il y ait au monde, à l'exception cependant de la sans pareille Dulcinée du Toboso, unique maîtresse de mes pensées, soit dit sans offenser aucun de ceux et de celles qui m'écoutent. »

Quand Sancho entendit cela, lui qui avait écouté avec attention, il ne put se tenir, et s'écria : « Est-il possible qu'il y ait au monde des gens assez osés pour oser dire et jurer que ce mien maître-là est fou! Dites un peu, messieurs les bergers, y a-t-il curé de village, si savant et si beau parleur qu'il soit, qui puisse dire ce que mon maître a dit? Y a-t-il chevalier errant, quelque réputation de vaillance qu'il ait, qui puisse offrir ce qu'offre mon maître? » Don Quichotte se tourna brusquement vers Sancho, et lui dit, le visage enflammé de colère : « Est-il possible, ô Sancho! qu'il y ait dans tout l'univers une seule personne qui dise que tu n'es pas un sot doublé de même, avec je ne sais quelles bordures de malice et de coquinerie? Pourquoi te mêles-tu de mes affaires, et qui te charge de vérifier si je suis

sensé ou imbécile? Tais-toi, sans répliquer un mot, et va seller Rossinante, s'il est dessellé ; puis allons mettre mon offre à exécution; car, avec la raison que j'ai de mon côté, tu peux bien tenir pour vaincus tous ceux qui s'aviseraient de me contredire. » Cela dit, il se leva de son siège, avec des gestes d'indignation, et laissa tous les spectateurs dans l'étonnement, les faisant douter s'il fallait le prendre pour sage ou pour fou.

Finalement, ce fut en vain qu'ils essayèrent de le détourner de son entreprise chevaleresque, en lui disant qu'ils tenaient pour dûment reconnus ses sentiments de gratitude, et qu'il n'était nul besoin de nouvelles démonstrations pour faire également connaître sa valeur, puisque celles que rapportait son histoire étaient bien suffisantes. Don Quichotte n'en persista pas moins dans sa résolution. Il monta sur Rossinante, prit sa lance, embrassa son écu, et fut se placer au beau milieu d'un grand chemin qui passait près de la verte prairie. Sancho le suivit sur son âne, ainsi que tous les gens de la compagnie pastorale, désireux de voir où aboutirait son offre arrogante et singulière.

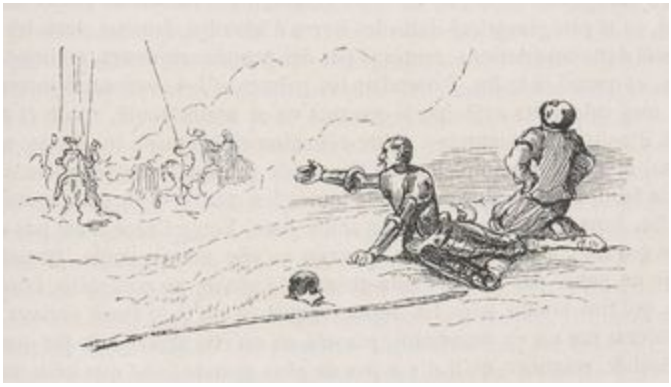
Campé, comme on l'a dit, au milieu du chemin, don Quichotte fit retentir l'air de ces paroles : « O vous, passagers et voyageurs, chevaliers, écuyers, gens à pied et à cheval, qui passez ou devez passer sur ce chemin pendant les deux jours qui vont suivre, sachez que don Quichotte de la Manche, chevalier errant, s'est ici posté pour soutenir que toutes les beautés et les courtoisies de la terre sont surpassées par celles que possèdent les nymphes habitantes de ces prés et de ces bois, laissant toutefois à part la reine de mon âme, Dulcinée du Toboso; ainsi donc, que celui qui serait d'un avis contraire se présente ; je l'attends ici. » Par deux fois il répéta mot à mot cette apostrophe, et par deux fois elle ne fut entendue d'aucun chevalier errant. Mais le sort, qui menait ses affaires de mieux en mieux, voulut que, peu de temps après, on découvrit sur le chemin une multitude d'hommes à cheval, portant pour la plupart des lances à la main, qui s'avançaient tous pressés, mêlés, et en grande hâte. Dès que ceux qui accompagnaient don Quichotte les eurent aperçus, ils tournèrent les talons, et s'écartèrent bien loin de la grand'route, parce qu'ils virent bien qu'en attendant cette rencontre ils pouvaient s'exposer à quelque danger. Don Quichotte seul, d'un cœur intrépide, resta ferme sur la place, et Sancho Panza se fit un bouclier des reins de Rossinante. Cependant la troupe confuse de lanciers s'approchait, et l'un d'eux, qui marchait en avant, se mit à crier de toute sa force à don Quichotte : « Gare, homme du diable, gare du chemin; ces

taureaux vont te mettre en pièces. - Allons donc, canaille, répondit don Quichotte, il n'y a pas pour moi de taureaux qui vaillent, fussent-ils les plus terribles de ceux que le Jarama nourrit sur ses rives. Confessez, malandrins, confessez en masse et en bloc la vérité de ce que j'ai publié tout à l'heure; sinon, je vous livre bataille.



Le vacher n'eut pas le temps de lui répondre, ni don Quichotte celui de se détourner, quand même il l'eût voulu; ainsi, le troupeau des taureaux de combat, avec les bœufs paisibles qui servent à les conduire [601], et la multitude de vachers et de gens de toutes sortes qui les menaient à une ville où devait se faire une course le lendemain, tout cela passa par-dessus don Quichotte, et par-dessus Sancho, Rossinante et le grison, les roulant à terre et les foulant aux pieds. De l'aventure, Sancho resta moulu, don Quichotte épouvanté, le grison meurtri de coups, et Rossinante fort peu catholique. Pourtant ils se relevèrent tous à la fin, et don Quichotte, bronchant par-ci, tombant par-là, se mit aussitôt à courir après l'armée de bêtes à cornes, criant de toute sa voix : « Arrêtez, arrêtez, canaille de malandrins, un seul chevalier vous attend, lequel n'est ni de l'humeur ni de l'avis de ceux qui disent : *A l'ennemi* qui *fuit, faire un pont d'argent.* » Mais les fuyards, pressés ne, ralentirent pas leur course pour cela, et ne firent pas plus de cas de ces menaces que des nuages de l'an passé. La fatigue arrêta don Quichotte, qui, plus enflammé de courroux que rassasié de vengeance, s'assit sur le bord du chemin, attendant que Sancho, Rossinante et le grison

revinssent auprès de lui. Ils arrivèrent enfin; maître et valet reprirent leurs montures, et, sans retourner prendre congé de la feinte Arcadie, avec plus de honte que de joie, ils continuèrent leur chemin.



CHAPITRE LIX.

Où l'on raconte l'événement extraordinaire, capable d'être pris pour une aventure, qui arriva à don Quichotte.



DON Quichotte et Sancho trouvèrent un remède à la poussière et à la lassitude, qui leur étaient restées de l'incivilité des taureaux, dans une claire et limpide fontaine qui coulait au milieu d'une épaisse touffe d'arbres. Laissant paître librement, sans harnais et sans bride, Rossinante et le grison, les deux aventuriers, maître et valet, s'assirent au bord de l'eau. Don Quichotte se rinça la bouche, se lava la figure, et rendit, par cette ablution, quelque énergie à ses esprits abattus. Sancho recourut au garde-manger de son bissac, et en tira ce qu'il avait coutume d'appeler sa victuaille. Don Quichotte ne mangeait point par pure tristesse, et Sancho n'osait pas toucher aux mets qu'il avait devant lui, par pure civilité; il attendait que son seigneur en essayât. Mais, voyant qu'enseveli dans ses rêveries, celui-ci ne se rappelait pas de porter le pain à la bouche, sans ouvrir la sienne pour parler, et foulant aux pieds toute bienséance, il se mit à encoffrer dans son estomac le pain et le fromage qui lui tombaient sous la main. » Mange, ami Sancho, lui dit don Quichotte, alimente ta vie, cela t'importe plus qu'à moi, et laisse-moi mourir sous le poids de mes pensées

et les coups de mes disgrâces. Je suis né, Sancho, pour vivre en mourant, et toi, pour mourir en mangeant. Afin que tu voies combien j'ai raison de parler ainsi, considère-moi, je te prie, imprimé dans des livres d'histoire, fameux dans les armes, affable et poli dans mes actions, respecté par des grands seigneurs, sollicité par de jeunes filles, et quand, à la fin, j'attendais les palmes et les couronnes justement méritées par mes valeureux exploits, je me suis vu ce matin foulé, roulé et moulu sous les pieds d'animaux immondes. Cette réflexion m'émousse les dents, m'engourdit les mains, et m'ôte si complètement l'envie de manger, que je pense à me laisser mourir de faim, mort la plus cruelle de toutes les morts. – De cette manière, répondit Sancho, sans cesser de mâcher en toute hâte, Votre Grâce n'est pas de l'avis du il proverbe qui dit: Meure la poule, pourvu qu'elle meure soûle. Quant à moi, du moins, je ne pense pas me tuer moi-même. Je pense, au contraire, faire comme le savetier, qui tire le cuir avec les dents jusqu'à ce qu'il le fasse arriver où il veut. Moi, je tirerai ma vie en mangeant, jusqu'à ce qu'elle arrive à la fin que lui a fixée le ciel. Sachez, seigneur, qu'il n'y a pas de plus grande folie que celle de vouloir se désespérer comme le fait Votre Grâce. Croyez-moi; après que vous aurez bien mangé, étendez-vous pour dormir un peu sur les verts tapis de cette prairie, et vous verrez, en vous éveillant, comme vous serez, soulagé. »

Don Quichotte suivit ce conseil, trouvant que les propos de Sancho étaient plus d'un philosophe que d'un imbécile. « Si tu voulais, Ô Sancho, lui dit-il, faire pour moi ce que je vais te dire, mon soulagement serait plus certain, et mes peines moins vives : ce serait, pendant que je dormirai, pour te complaire, de t'écarter un peu d'ici, et avec les rênes de Rossinante, mettant ta peau à l'air, de t'administrer trois ou quatre cents coups de fouet, à compte et à valoir sur les trois mille et tant que tu dois te donner pour le désenchantement de Dulcinée; car, en vérité, c'est une honte que cette pauvre dame reste enchantée par ta négligence et ta tiédeur. – A cela il y a bien à dire, répondit Sancho. Dormons tous deux à cette heure, et Dieu dit ensuite ce qui sera. Sachez, seigneur, que se fouetter ainsi de sang-froid, c'est une rude chose, surtout quand les coups doivent tomber sur un corps mal nourri et plus mal repu. Que madame Dulcinée prenne patience; un beau jour, quand elle y pensera le moins, elle me verra percé de coups comme un crible, et jusqu'à la mort tout est vie; je veux dire que j'ai la mienne encore, aussi bien que l'envie d'accomplir ce que j'ai promis. »

Après l'avoir remercié de sa bonne intention, don Quichotte mangea un peu, et Sancho beaucoup; puis tous deux se couchèrent et s'endormirent, laissant les deux perpétuels amis et camarades, Rossinante et le grison, paître à leur fantaisie l'herbe abondante dont ces prés étaient pleins. Les dormeurs s'éveillèrent un peu tard. Ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur route, en se donnant hâte pour arriver à une hôtellerie qu'on découvrait à une lieue plus loin. Je dis une hôtellerie, car ce fut ainsi que don Quichotte l'appela, contre l'usage qu'il avait d'appeler toutes les hôtelleries châteaux. Ils y arrivèrent enfin, et demandèrent à l'hôtelier s'il y avait un gîte pour eux. On leur répondit que oui, avec toute la commodité et les aisances qu'ils pourraient trouver à Saragosse. Tous deux mirent pied à terre, et Sancho porta ses bagages dans une chambre dont l'hôte lui donna la clef. Il conduisit ensuite les bêtes à l'écurie, leur jeta la ration dans la mangeoire, et, rendant grâce au ciel de ce que son maître n'avait pas pris cette hôtellerie pour un château, il revint voir ce que lui commanderait don Quichotte, qui s'était assis sur un banc.

L'heure du souper venue, ils se retirèrent dans leur chambre, et Sancho demanda à l'hôte ce qu'il avait à leur donner. « Vous serez servis à bouche que veux-tu, répondit l'hôte. Ainsi, demandez ce qui vous fera plaisir; car, en fait d'oiseaux de l'air, d'animaux de la terre, et de poissons de la mer, cette hôtellerie est abondamment pourvue. – Il ne faut pas tant de choses, répliqua Sancho; avec une paire de poulets rôtis nous aurons assez, car mon seigneur est délicat et mange peu, et moi je ne suis pas glouton à l'excès. » L'hôte répondit qu'il n'avait pas de poulets, parce que les milans dévastaient le pays. « Eh bien! reprit Sancho, que le seigneur hôte fasse rôtir une poule qui soit un peu tendre. – Une poule, sainte Vierge ! s'écria l'hôte; en vérité, en vérité, j'en ai envoyé vendre hier plus de cinquante à la ville; mais, à l'exception d'une poule, Votre Grâce peut demander tout ce qui lui plaira. – De cette manière, reprit Sancho, le veau ne manquera pas, ni le chevreau non plus. – Pour le présent, répondit l'hôte, il n'y en a point à la maison, parce que la provision est épuisée; mais, la semaine qui vient, il y en aura de reste. – Nous voilà bien lotis, repartit Sancho; je parie que tous ces objets manquants vont se résumer en une grande abondance de lard et d'œufs. – Pardieu ! répondit l'hôtelier, mon hôte a vraiment une gentille mémoire! je viens de lui dire que je n'ai ni poules, ni poulets, et il veut maintenant que j'aie des œufs ! qu'il imagine, s'il lui plaît, d'autres délicatesses, et qu'il cesse de demander des poules. – Allons au fait, par le

nom du Christ! s'écria Sancho ; dites-moi finalement ce que vous avez, et trêve de balivernes. – Seigneur hôte, reprit l'hôtelier, ce que j'ai véritablement, ce sont deux pieds de bœuf qui ressemblent, à des pieds de veau, ou deux pieds de veau qui ressemblent à des pieds de bœuf. Ils sont cuits avec leur assaisonnement de pois, d'oignons et de lard, et disent, à l'heure qu'il est, en bouillant sur le feu : Mange-moi, mange-moi. – D'ici je les marque comme miens, s'écria Sancho, et que personne n'y touche ; je les paierai mieux qu'un autre, car je ne pouvais rien rencontrer qui fût plus de mon goût ; et peu m'importe qu'ils soient de bœuf ou de veau, pourvu que ce soient des pieds. – Personne n'y touchera, répondit l'hôtelier, car d'autres hôtes, que j'ai à la maison, sont assez gens de qualité pour mener avec eux cuisinier, officier et provisions de bouche. – Quant à la qualité, dit Sancho, personne n'en revend à mon maître ; mais l'emploi qu'il exerce ne permet ni garde-manger, ni panier à bouteilles. Nous nous étendons par là, au milieu d'un pré, et nous mangeons à notre soûl des glands et des nèfles. » Tel fut l'entretien qu'eut Sancho avec l'hôtelier, et qu'il cessa là, sans vouloir lui répondre, car l'autre avait déjà demandé quel était l'emploi ou la profession de son maître. L'heure de souper vint; don Quichotte regagna sa chambre; l'hôte apporta la fricassée comme elle se trouvait, et le chevalier se mit à table.

Bientôt après, dans la chambre voisine de la sienne, et qui n'en était séparée que par une mince cloison, don Quichotte entendit quelqu'un qui disait: « Par la vie de Votre Grâce, seigneur don Géronimo, en attendant qu'on apporte le souper, lisons un autre chapitre de la seconde partie de don Quichotte de la Manche. » A peine don Quichotte eut-il entendu son nom, qu'il se leva tout de bout, dressa l'oreille, et prêta toute son attention à ce qu'on disait de lui. Il entendit ce don Géronimo répondre : « Pourquoi voulez-vous, seigneur don Juan, que nous lisions ces sottises? Quiconque a lu la première partie de don Quichotte de la Manche ne peut trouver aucun plaisir à lire cette seconde partie. – Toutefois, reprit don Juan, nous ferons bien de la lire; car enfin, il n'y a pas de livres si mauvais, qu'on n'y trouve quelque chose de bon. Ce qui me déplaît le plus dans celui-ci, c'est qu'on y peint don Quichotte guéri de son amour pour Dulcinée du Toboso [602]. »

Quand don Quichotte entendit cela, plein de dépit et de colère, il éleva la voix et s'écria : « A quiconque dira que don Quichotte de la Manche a oublié ou peut oublier Dulcinée du Toboso, je lui ferai connaître, à armes égales, qu'il est bien loin de la vérité; car, ni Dulcinée du Toboso ne peut

être oubliée, ni l'oubli ne peut se loger en don Quichotte. Sa devise est la constance, et ses vœux de rester fidèle, sans se faire aucune violence, par choix et par plaisir. – Qui nous répond? demanda-t-on de l'autre chambre. – Qui pourrait-ce être, répliqua Sancho, sinon don Quichotte de la Manche lui-même, qui soutiendra tout ce qu'il a dit, et même tout ce qu'il dira, car le bon payeur ne regrette pas ses gages. »

A peine Sancho avait-il achevé, que deux gentilshommes (du moins en avaient-ils l'apparence) ouvrirent la porte de la chambre, et l'un d'eux, jetant les bras au cou de don Quichotte, lui dit avec effusion : « Ce n'est ni votre aspect qui peut démentir votre nom, ni votre nom qui peut démentir votre aspect. Vous, seigneur, vous êtes sans aucun doute le véritable don Quichotte de la Manche, étoile polaire de la chevalerie errante, en dépit de celui qui a voulu usurper votre nom et anéantir vos prouesses, comme l'a fait l'auteur de ce livre que je remets en vos mains. » Il lui présenta en même temps un livre que tenait son compagnon. Don Quichotte le prit, et se mit à le feuilleter sans répondre un mot; puis, quelques moments après, il le lui rendit en disant: « Dans le peu que j'ai vu, j'ai trouvé chez cet auteur trois choses dignes de blâme. La première, quelques paroles que j'ai lues dans le prologue [603]; la seconde, que le langage est aragonais, car l'auteur supprime quelquefois les articles; enfin la troisième, qui le confirme surtout pour un ignorant, c'est qu'il se trompe et s'éloigne de la vérité dans la partie principale de l'histoire. Il dit en effet que la femme de Sancho Panza, mon écuyer, s'appelle Marie Gutierrez[604], tandis qu'elle s'appelle Thérèse Panza; et celui qui se trompe en un point si capital doit faire craindre qu'il ne se trompe en tout le reste de l'histoire. – Voilà, pardieu, une jolie chose pour un historien, s'écria Sancho, et il doit être bien au courant de nos affaires, puisqu'il appelle Thérèse Panza, ma femme, Marie Gutierrez ! Reprenez le livre, seigneur, et voyez un peu si je figure par là, et si l'on estropie mon noms. – A ce que vous venez de dire, mon ami, reprit don Géronimo, vous devez être Sancho Panza, l'écuyer du seigneur don Quichotte ? – Oui, je le suis, répondit Sancho, et je m'en flatte. – Eh bien ! par ma foi, continua le gentilhomme, cet auteur moderne ne vous traite pas avec la décence qui se voit en votre personne. Il vous peint glouton et niais, et pas le moins du monde amusant, bien différent enfin de l'autre Sancho qu'on trouve dans la première partie de l'histoire de votre maître. – Dieu lui pardonne, répondit Sancho; il aurait mieux fait de me laisser dans mon coin,

sans se souvenir de moi; car pour mener la danse il faut savoir jouer du violon, et ce n'est qu'à Rome que saint Pierre est bien. »



Les deux gentilshommes invitèrent don Quichotte à passer dans leur chambre pour souper avec eux, sachant bien, dirent-ils, qu'il n'y avait rien dans cette hôtellerie de convenable pour sa personne. Don Quichotte, qui fut toujours affable et poli, se rendit à leurs instances et soupa avec eux. Sancho resta maître de la marmite en toute propriété; il prit le haut bout à la table, et l'hôtelier s'assit auprès de lui, car il n'était pas moins que Sancho amoureux de ses pieds de bœuf.

Pendant le souper, don Juan demanda à don Quichotte quelles nouvelles il avait de madame Dulcinée du Toboso ; si elle s'était mariée, si elle était accouchée ou enceinte, ou bien si, gardant ses vœux de chasteté, elle se souvenait des amoureuses pensées du seigneur don Quichotte. « Dulcinée, répondit don Quichotte, est encore pure et sans tache, et mon cœur plus constant que jamais; notre correspondance, nulle comme d'habitude ; sa beauté, changée en la laideur d'une vile paysanne. » Puis il leur conta de point en point l'enchantement de Dulcinée, ses aventures dans la caverne de Montésinos, et la recette que lui avait donnée le sage Merlin pour désenchanter sa dame, laquelle n'était autre que la flagellation de Sancho. Ce fut avec un plaisir extrême que les gentilshommes entendirent conter, de la bouche même de don Quichotte, les étranges événements de son histoire. Ils restèrent aussi étonnés de ses extravagances que de la manière élégante

avec laquelle il les racontait. Tantôt ils le tenaient pour spirituel et sensé, tantôt ils le voyaient glisser et tomber dans le radotage, et ne savaient enfin quelle place lui donner entre la sagesse et la folie.



Sancho acheva de souper, et, laissant l'hôtelier battre les murailles, il passa dans la chambre de son maître, où il dit tout en entrant : « Qu'on me pende, seigneurs, si l'auteur de ce livre qu'ont Vos Grâces a envie que nous restions longtemps cousins. Je voudrais, du moins, puisqu'il m'appelle glouton, à ce que vous dites, qu'il se dispensât de m'appeler ivrogne. – C'est précisément le nom qu'il vous donne, répondit don Géronimo. Je ne me rappelle pas bien de quelle façon, mais je sais que les propos qu'il vous prête sont malséants et en outre menteurs, à ce que je lis dans la physionomie du bon Sancho que voilà. – Vos Grâces peuvent m'en croire, reprit Sancho ; le Sancho et le don Quichotte de cette histoire sont d'autres que ceux qui figurent dans celle qu'a composée Cid Hamet Ben-Engeli ; ceux-là sont nous-mêmes : mon maître, vaillant, discret et amoureux; moi, simple, plaisant, et pas plus glouton qu'ivrogne. – C'est aussi ce que je crois, reprit don Juan ; et si cela était possible, il faudrait ordonner que personne n'eût l'audace d'écrire sur les aventures du grand don Quichotte, si ce n'est Cid Hamet, son premier auteur, de la même façon qu'Alexandre ordonna que personne n'eût l'audace de faire son portrait, si ce n'est Apelles. – Mon portrait, le fasse qui voudra, dit don Quichotte ; mais qu'on ne me maltraite point, car la patience finit par tomber quand on la charge

d'injures. – Quelle injure peut-on faire au seigneur don Quichotte, répondit don Juan, dont il ne puisse aisément se venger, à moins qu'il ne la pare avec le bouclier de sa patience, qui est large et fort, à ce que j'imagine ? »

Ce fut dans ces entretiens et d'autres semblables que se passa une grande partie de la nuit; et, bien que don Juan et son ami pressassent don Quichotte de lire un peu plus du livre, pour voir quelle gamme il chantait, on ne put l'y décider. Il répondit qu'il tenait le livre pour lu tout entier, qu'il le maintenait pour impertinent d'un bout à l'autre, et qu'il ne voulait pas, si jamais son auteur venait à savoir qu'on le lui eût mis entre les mains, lui donner la joie de croire qu'il en avait fait lecture. « D'ailleurs, ajouta-t-il, la pensée même doit se détourner des choses obscènes et ridicules, à plus forte raison les yeux [605]. » On lui demanda où il avait résolu de diriger sa route. Il répondit qu'il allait à Saragosse, pour se trouver aux fêtes appelées *joutes du harnais*, qu'on célèbre chaque année dans cette ville. Don Juan lui dit alors que cette nouvelle histoire racontait comment don Quichotte, ou quel que fût celui qu'elle appelait ainsi, avait assisté, dans la même ville, à une course de bagues, dépourvue d'invention, pauvre de style, misérable en descriptions de livrées; mais, en revanche, riche en niaiseries [606]. – En ce cas-là, répliqua don Quichotte, je ne mettrai point les pieds à Saragosse, et je publierai ainsi, à la face du monde, le mensonge de ce moderne historien, et les gens pourront se convaincre que je ne suis pas le don Quichotte dont il parle. – Ce sera fort bien fait, reprit don Géronimo ; et d'ailleurs il y a d'autres joutes à Barcelone, où le seigneur don Quichotte pourra montrer son adresse et sa valeur. – Voilà ce que je pense faire, répliqua don Quichotte; mais que Vos Grâces veuillent bien me permettre, car il en est l'heure, d'aller me mettre au lit, et qu'elles me comptent désormais au nombre de leurs meilleurs amis et serviteurs. – Moi aussi, ajouta Sancho, peut-être leur serai-je bon à quelque chose. »

Sur cela, prenant congé de leurs voisins, don Quichotte et Sancho regagnèrent leur chambre, et laissèrent don Juan et don Géronimo tout surpris du mélange qu'avait fait le chevalier de la discrétion et de la folie. Du reste, ils crurent fermement que c'étaient bien les véritables don Quichotte et Sancho, et non ceux qu'avait dépeints leur historien aragonais.

Don Quichotte se leva de grand matin ; et, frappant à la cloison de l'autre chambre, il dit à ses hôtes un dernier adieu. Sancho paya magnifiquement

l’hôtelier, mais lui conseilla de vanter un peu moins l’abondance de son hôtellerie, ou de la tenir désormais mieux approvisionnée.



CHAPITRE LX.

De ce qui arriva à don Quichotte allant à Barcelone.



LA matinée était fraîche et promettait une égale fraîcheur pour le jour, quand don Quichotte quitta l'hôtellerie, après s'être bien informé d'abord du chemin qui conduisait directement à Barcelone, sans toucher à Saragosse, tant il avait envie de faire mentir ce nouvel historien qui, disait-on, le traitait si outrageusement. Or, il advint qu'en six jours entiers, il ne lui arriva rien qui mérite d'être couché par écrit. Au bout de ces six jours, s'étant écarté du grand chemin, la nuit le surprit dans un épais bosquet de chênes ou de liéges ; car, sur ce point, Cid Hamet, ne garde pas la ponctualité qu'il met en toute chose. Maître et valet descendirent de leurs bêtes ; et Sancho, qui avait fait ce jour-là ses quatre repas, s'étant arrangé contre le tronc d'un arbre, entra d'emblée par la porte du sommeil. Mais don Quichotte, que ses pensées, plus encore que la faim, tenaient éveillé, ne pouvait fermer les yeux. Au contraire, son imagination le promenait en mille endroits différents. Tantôt il croyait se retrouver dans

la caverne de Montésinos, tantôt il voyait sauter et cabrioler sur sa bourrique Dulcinée transformée en paysanne; tantôt il entendait résonner à ses oreilles les paroles du sage Merlin, qui lui rappelaient les conditions qu'il fallait accomplir et les diligences qu'il fallait faire pour le désenchantement de Dulcinée. Il se désespérait en voyant la tiédeur et le peu de charité de son écuyer Sancho, lequel, à ce qu'il croyait, ne s'était encore donné que cinq coups de fouet, nombre bien faible et bien chétif en comparaison de la multitude infinie qu'il lui restait à se donner. Ces réflexions lui causèrent tant de peine et de dépit, qu'il fit en lui-même ce discours : « Si le grand Alexandre défit le nœud gordien, en disant : Autant vaut couper que détacher, et s'il n'en devint pas moins seigneur universel de toute l'Asie, il n'en arriverait ni plus ni moins à présent, pour le désenchantement de Dulcinée, si je fouettais moi-même Sancho malgré lui. En effet, puisque le remède consiste en ce que Sancho reçoive trois mille et tant de coups de fouet, qu'importe qu'il se les donne lui-même, ou qu'un autre les lui donne? toute la question est qu'il les reçoive, de quelque main qu'ils lui arrivent. »

Dans cette pensée, il s'approcha de Sancho, après avoir pris d'abord les rênes de Rossinante, qu'il ajusta de manière à s'en faire un fouet, et il se mit à lui détacher sa seule aiguillette; car l'opinion commune est que Sancho ne portait que celle de devant pour soutenir ses chausses. Mais à peine avait-il commencé cette besogne, que Sancho s'éveilla les yeux grands ouverts, et dit brusquement : « Qu'est-ce là ? qui me touche et me déchausse? – C'est moi, répondit don Quichotte, qui viens suppléer à ta négligence, et remédier à mes peines. Je viens te fouetter, Sancho, et acquitter en partie la dette que tu as contractée. Dulcinée périt; tu vis sans te soucier de rien; je meurs dans le désespoir; ainsi, défais tes chausses de bonne volonté, car la mienne est de te donner dans cette solitude au moins deux mille coups de fouet. – Oh! pour cela, non, s'écria Sancho; que Votre Grâce se tienne tranquille, sinon, par le Dieu véritable, il y aura du tapage à nous faire entendre des sourds. Les coups de fouet auxquels je me suis obligé doivent être donnés volontairement, et non par force. Maintenant, je n'ai pas envie de me fouetter; il suffit que je donne à Votre Grâce ma parole de me flageller et de me chasser les mouches quand l'envie m'en prendra. – Je ne puis m'en remettre à ta courtoisie, Sancho, reprit don Quichotte, car tu es dur de cœur, et, quoique vilain, tendre de chair. » En parlant ainsi, il s'obstinait à vouloir lui délacer l'aiguillette. Voyant cela, Sancho se leva tout debout, sauta sur

son seigneur, le prit à bras-le-corps, et, lui donnant un croc-enjambe, le jeta par terre tout de son long; puis il lui mit le genou droit sur la poitrine, et lui prit les mains avec ses mains, de façon qu'il ne le laissait ni remuer ni souffler. Don Quichotte lui criait d'une voix étouffée : « Comment, traître, tu te révoltes contre ton maître et seigneur naturel! tu t'attaques à celui qui te donne son pain ! – Je ne fais ni ne défais de roi, répondit Sancho, mais je m'aide moi-même, moi qui suis mon seigneur[607]. Que Votre Grâce me promette de rester tranquille et qu'il ne sera pas question de me fouetter maintenant ; alors je vous lâche et vous laisse aller ; sinon, *tu mourras ici, traître, ennemi de dona Sancha* [608].



Don Quichotte lui promit ce qu'il exigeait. Il jura, par la vie de ses pensées, qu'il ne le toucherait pas au poil du pourpoint, et laisserait désormais à sa merci et à sa volonté le soin de se fouetter quand il le jugerait à propos. Sancho se releva, et s'éloigna bien vite à quelque distance ; mais, comme il s'appuyait à un autre arbre, il sentit quelque chose lui toucher la tête ; il leva les mains, et rencontra deux pieds d'homme chaussés de souliers. Tremblant de peur, il courut se réfugier contre un autre arbre, où la même chose lui arriva. Alors il appela don Quichotte, en criant au secours. Don Quichotte accourut, et lui demanda ce qui lui était arrivé, et ce qui lui faisait peur. Sancho répondit que tous ces arbres étaient pleins de pieds et de jambes d'hommes. Don Quichotte les toucha à tâtons, et comprit sur-le-champ ce que ce pouvait être. « Il n'y a pas de quoi te faire peur, Sancho, lui dit-il, car ces jambes et ces pieds que tu touches et ne vois pas sont sans doute ceux de quelques voleurs et bandits qui sont pendus à ces arbres ; car c'est ici que la justice, quand elle les pend, a coutume de les

pendre par vingt et par trente. Cela m’indique que je dois être près de Barcelone. » Ce qui était vrai effectivement, comme il l’avait conjecturé. Au point du jour, ils levèrent les yeux, et virent les grappes dont ces arbres étaient chargés : c’étaient des corps de bandits.





Cependant le jour venait de paraître, et, si les morts les avaient épouvantés, ils ne furent pas moins épouvantés à la vue d'une quarantaine de bandits vivants, qui, tout à coup, les entourèrent, leur disant en langue catalane de rester immobiles et de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de leur capitaine. Don Quichotte se trouvait à pied, son cheval sans bride, sa lance appuyée contre un arbre, et, finalement, sans aucune défense. Il fut réduit à croiser les mains et à baisser la tête, se réservant pour une meilleure occasion. Les bandits accoururent visiter le grison, et ne lui laissèrent pas un fétu de ce qu'il portait dans le bissac et la valise. Bien en prit à Sancho d'avoir mis dans une ceinture de cuir qu'il portait sur le ventre les écus du duc et ceux qu'il apportait du pays. Mais toutefois ces braves gens l'auraient bien fouillé jusqu'à trouver ce qu'il cachait entre cuir et chair, si leur capitaine ne fût arrivé dans ce moment. C'était un homme de trente-quatre ans environ, robuste, d'une taille élevée, au teint brun, au regard sérieux et assuré. Il montait un puissant cheval, et portait sur sa cotte de mailles quatre pistolets, de ceux qu'on appelle dans le pays *pedrenales*[609]. Il vit que ses écuyers (c'est le nom que se donnent les gens de cette profession) allaient dépouiller Sancho Panza. Il leur commanda de n'en rien faire, et fut assitôt obéi; ainsi échappa la ceinture. Il s'étonna de voir une lance contre un arbre, un écu par terre, et don Quichotte, armé, avec la plus sombre et la plus lamentable figure qu'aurait pu composer la tristesse elle-même. Il s'approcha de lui : «Ne soyez pas si triste, bonhomme, lui dit-il : vous n'êtes pas tombé dans les mains de quelque barbare Osiris, mais dans celles de Roque Guinart, plus compatissantes que cruelles[610]. – Ma tristesse, répondit don Quichotte, ne vient pas d'être tombé en ton pouvoir, ô vaillant Roque, dont la renommée n'a point de bornes sur la terre; elle vient de ce que ma négligence a été telle que tes soldats m'aient surpris sans bride à mon cheval, tandis que je suis obligé, suivant l'ordre de la chevalerie errante, où j'ai fait profession, de vivre toujours en alerte, et d'être, à toute heure, la sentinelle de moi-mème. Je dois t'apprendre, ô grand Guinart, que, s'ils m'eussent trouvé sur mon cheval avec ma lance et mon écu, ils ne seraient pas venus facilement à bout de moi, car je suis don Quichotte de la Manche, celui qui a rempli l'univers du bruit de ses exploits. »



Roque Guinart comprit aussitôt que la maladie de don Quichotte tenait plus de la folie que de la vaillance ; et, bien qu'il l'eût quelquefois entendu nommer, il n'avait jamais cru à la vérité de son histoire, ni pu se persuader qu'une semblable fantaisie s'emparât du cœur d'un homme. Ce fut donc une grande joie pour lui de l'avoir rencontré, pour toucher de près ce qu'il avait ouï dire de loin. « Valeureux chevalier, lui dit-il, ne vous désespérez point, et ne tenez pas à mauvaise fortune celle qui vous amène ici. Il se pourrait, au contraire, qu'en ces rencontres épineuses, votre sort fourvoyé retrouvât sa droite ligne, car c'est par des chemins étranges, par les détours

inouïs, hors de la prévoyance humaine, que le ciel a coutume de relever les abattus et d'enrichir les pauvres. »

Don Quichotte allait lui rendre grâces, quand ils entendirent derrière eux un grand bruit, comme celui d'une troupe de chevaux. Ce n'en était pourtant qu'un seul, sur lequel venait, à bride abattue, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un pourpoint de damas vert orné de franges d'or, avec des chausses larges, un chapeau retroussé à la walonne, des bottes justes et cirées, l'épée, la dague et les éperons dorés, un petit mousquet à la main et deux pistolets à la ceinture. Roque tourna la tête au bruit, et vit ce galant personnage, qui lui dit, dès qu'il se fut approché : « Je te cherchais, ô vaillant Roque, pour trouver en toi, sinon un remède, au moins un adoucissement à mes malheurs. Et, pour ne pas te tenir davantage en suspens, car je vois bien que tu ne me reconnais pas, je veux te dire qui je suis. Je suis Claudia Geronima, fille de Simon Forte, ton ami intime, et ennemi particulier de Clauquel Torrellas, qui est aussi le tien, puisqu'il est du parti contraire. Tu sais que ce Torrellas a un fils, qu'on appelle don Vicente Torrellas, ou du moins qui portait ce nom il n'y a pas deux heures. Je te dirai en peu de mois, pour abréger le récit de mes infortunes, celle dont il est la cause. Il me vit, me fit la cour; je l'écoutai et le payai de retour en secret de mon père; car il n'y a point de femme, si retirée et si sage qu'elle vive, qui n'ait du temps de reste pour satisfaire ses désirs quand elle s'y laisse emporter. Finalement, il me fit la promesse d'être mon époux, et je lui engageai ma parole d'être à lui, sans toutefois que l'effet suivit nos mutuels serments. Hier, j'appris qu'oubliant ce qu'il me devait, il en épousait une autre, et que ce matin il allait se rendre aux fiançailles. Cette nouvelle me troubla l'esprit et mit ma patience à bout. Mon père n'étant point à la maison, il me fut facile de prendre cet équipage, et, pressant le pas de ce cheval, j'atteignis don Vicente à une lieue environ d'ici. Là, sans perdre le temps à lui faire entendre des plaintes ni à recevoir ses excuses, je déchargeai sur lui cette carabine et de plus ces deux pistolets, lui mettant, à ce que je crois, plus de deux balles dans le corps, et ouvrant des issues par où mon honneur sortît avec son sang. Je l'ai laissé sur la place, entre les mains de ses valets, qui n'osèrent ou ne purent prendre sa défense. Je viens le chercher pour que tu me fasses passer en France, où j'ai des parents chez qui je pourrai vivre, et te prier aussi de protéger mon père, pour que la nombreuse famille de don Vicente n'exerce pas sur lui une effroyable vengeance. »

Roque, tout surpris de la bonne mine, de l'énergie et de l'étrange aventure de la belle Claudia, lui répondit aussitôt: « Venez, madame; allons voir si votre ennemi est mort. Nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire. » Don Quichotte écoutait attentivement ce qu'avait dit Claudia, et ce que répondait Roque Guinart. « Personne, s'écria-t-il, n'a besoin de se mettre en peine pour défendre cette dame. Qu'on me donne mon cheval et mes armes, et qu'on m'attende ici. J'irai chercher ce chevalier, et, mort ou vif, je lui ferai tenir la parole qu'il a donnée à une si ravissante beauté.

– Que personne n'en doute, ajouta Sancho, car mon seigneur a la main heureuse en fait de mariages. Il n'y a pas quinze jours qu'il a fait marier un autre homme qui refusait aussi à une autre demoiselle l'accomplissement de sa parole; et si ce n'eût été que les enchanteurs qui le poursuivent changèrent la véritable figure du jeune homme en celle d'un laquais, à cette heure-ci ladite demoiselle aurait cessé de l'être. » Guinart, qui avait plus à faire de penser à l'aventure de la belle Claudia qu'aux propos de ses prisonniers, maître et valet, n'entendit ni l'un ni l'autre, et, après avoir donné l'ordre à ses écuyers de rendre à Sancho tout ce qu'ils lui avaient pris sur le grison, il leur commanda de se retirer dans le gite où ils avaient passé la nuit; puis il partit au galop avec Claudia pour chercher don Vicente, blessé ou mort. Ils arrivèrent à l'endroit où Claudia avait rencontré son amant ; mais ils n'y trouvèrent que des taches de sang récemment versé. Étendant la vue de toutes parts, ils découvrirent un groupe d'hommes au sommet d'une colline, et imaginèrent, comme c'était vrai, que ce devait être don Vicente que ses domestiques emportaient, ou mort ou vif, pour le panser ou pour l'enterrer. Ils pressèrent le pas dans le désir de les atteindre; ce qui ne fut pas difficile, car les autres allaient lentement. Ils trouvèrent don Vicente dans les bras de ses gens, qu'il suppliait, d'une voix éteinte, de le laisser mourir en cet endroit, car la douleur qu'il ressentait de ses blessures ne lui permettait pas d'aller plus loin. Roque et Claudia se jetèrent à bas de leurs cheveux, et s'approchèrent du moribond. Les valets s'effrayèrent à l'aspect de Guinart, et Claudia se troubla plus encore à la vue de don Vicente. Moitié attendrie, moitié sévère, elle s'approcha de lui, et lui prit la main : « Si tu me l'avais donnée cette main, dit-elle, suivant notre convention, tu ne te serais jamais vu dans cette extrémité. » Le gentilhomme blessé ouvrit les yeux, que déjà la mort avait presque fermés, et, reconnaissant Claudia, il lui dit: « Je vois bien, belle et trompée Claudia, que c'est toi qui m'as donné la mort. C'est une peine que ne méritaient

point mes désirs, qui jamais, pas plus que mes œuvres, n'ont voulu ni su t'offenser. – Comment! s'écria Claudia, n'est-il pas vrai que tu allais ce matin épouser Léonora, la fille du riche Balbastro? – Oh! non certes, répondit don Vicente. Ma mauvaise étoile t'a porté cette fausse nouvelle, pour que, dans un transport jaloux, tu m'ôtasses la vie; mais puisque je la perds et la laisse en tes bras, je tiens mon sort pour fortuné. Afin que tu donnes croyance à mes paroles, serre ma main, et reçois-moi, si tu veux, pour époux. Je n'ai plus à te donner d'autre satisfaction de l'outrage que tu crois avoir reçu de moi. »



Claudia lui serra la main, mais son cœur aussi se serra de telle sorte, qu'elle tomba évanouie sur la poitrine sanglante de don Vicente, auquel prit un paroxysme mortel. Roque, plein de trouble, ne savait que faire. Les domestiques coururent chercher de l'eau pour leur jeter au visage, et, l'ayant apportée, les en inondèrent aussitôt. Claudia revint de son évanouissement, mais non don Vicente de son paroxysme; il y avait laissé la vie. Lorsque Claudia le vit sans mouvement, et qu'elle se fut assurée que

son doux époux avait cessé de vivre, elle frappa l'air de ses gémissements et le ciel de ses plaintes; elle s'arracha les cheveux, qu'elle livra aux vents ; elle déchira son visage de ses propres mains, et donna enfin tous les témoignages de regret et de douleur qu'on pouvait attendre d'un coeur navré: « O femme cruelle et inconsidérée, disait-elle, avec quelle facilité tu as exécuté une si horrible pensée! O rage de la jalousie, à quelle fin désespérée tu précipites quiconque te donne accès dans son âme ! O mon cher époux, c'est quand tu m'appartenais, que le sort impitoyable te mène du lit nuptial à la sépulture! » Il y avait tant d'amertume et de désespoir dans les plaintes qu'exhalait Claudia, qu'elles tirèrent des larmes à Roque, dont les yeux n'avaient l'habitude d'en verser en aucune occasion. Les domestiques fondaient en pleurs; Claudia s'évanouissait à chaque moment, et toute la colline paraissait un champ de tristesse et de malheur.

Enfin, Roque Guinart ordonna aux gens de don Vicente de porter le corps de ce jeune homme à la maison de son père, qui n'était pas fort loin, pour qu'on lui donnât la sépulture. Claudia dit à Roque qu'elle voulait aller s'enfermer dans un monastère, dont l'une de ses tantes était abbesse, et qu'elle pensait y finir sa vie dans la compagnie d'un meilleur et plus éternel époux. Roque approuva sa sainte résolution. Il offrit de l'accompagner jusqu'où elle voudrait, et de défendre son père contre les parents de don Vicente. Claudia ne voulut en aucune façon accepter son escorte, et, le remerciant du mieux qu'elle put de ses offres de service, elle s'éloigna tout éplorée. Les gens de don Vicente emportèrent son corps, et Roque vint rejoindre ses gens. Telle fut la fin des amours de Claudia Géronima. Mais faut-il s'en étonner, quand ce fut la violence irrésistible d'une aveugle jalousie qui tissa la trame de sa lamentable histoire?

Roque Guinart trouva ses écuyers dans l'endroit où il leur avait ordonné de se rendre, et, au milieu d'eux, don Quichotte, qui, monté sur Rossinante, leur faisait un sermon pour leur persuader d'abandonner ce genre de vie, non moins dangereux pour l'âme que pour le corps. Mais la plupart étaient des Gascons, gens grossiers, gens de sac et de corde; la harangue de don Quichotte ne leur entrait pas fort avant. A son arrivée, Roque demanda à Sancho Panza si on lui avait restitué les bijoux et les joyaux que les siens avaient pris sur le grison. « Oui, répondit Sancho, il ne me manque plus que trois mouchoirs de tête qui valaient trois grandes villes. – Qu'est-ce que tu dis là, homme? s'écria l'un des bandits présents: c'est moi qui les ai, et ils ne valent pas trois réaux. – C'est vrai, reprit don Quichotte ; mais mon

écuyer les estime autant qu'il l'a dit, en considération de la personne qui me les a donnés. » Roque Guinart ordonna aussitôt de les rendre; et, faisant mettre tous ses gens sur une file, il fit apporter devant eux les habits, les joyaux, l'argent, enfin tout ce qu'on avait volé depuis la dernière répartition; puis, ayant fait rapidement le calcul estimatif, et prisé en argent ce qui ne pouvait se diviser, il partagea le butin entre toute sa compagnie avec tant de prudence et d'équité, qu'il ne blessa pas en un seul point la justice distributive. Cela fait, et tous se montrant satisfaits et bien récompensés, Roque dit à don Quichotte : « Si l'on ne gardait pas une telle ponctualité à l'égard de ces gens-là, il ne serait pas possible de vivre avec eux. » Sancho ajouta sur-le-champ : « A ce que je viens de voir ici, la justice est si bonne, qu'il est nécessaire de la pratiquer même parmi les voleurs. » Un des écuyers l'entendit, et leva la crosse de son arquebuse, avec laquelle il eût certainement ouvert la tète à Sancho, si Roque Guinart ne lui eût crié de s'arrêter. Sancho frissonna de tout son corps, et fit le ferme propos de ne pas desserrer les dents tant qu'il serait avec ces gens-là.



En ce moment arriva l'un des écuyers postés en sentinelle le long des chemins, pour épier les gens qui venaient à passer, et aviser son chef de tout ce qui s'offrait. « Seigneur, dit celui-là, non loin d'ici, sur le chemin qui mène à Barcelone, vient une grande troupe de monde. – As-tu pu reconnaître, répondit Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent, ou de ceux que nous cherchons? – Ce sont de ceux que nous cherchons, répliqua

l'écuyer. – En ce cas, partez tous, s'écria Roque, et amenez-les-moi bien vite ici, sans qu'il en échappe aucun. » On obéit, et Roque resta seul avec don Quichotte et Sancho, attendant ce qu'amèneraient ses écuyers. Dans l'intervalle, il dit à don Quichotte : « Le seigneur don Quichotte doit trouver nouvelle notre manière de vivre, et nouvelles aussi nos aventures, qui sont en outre toutes périlleuses. Je ne m'étonne point qu'il en ait cette idée, car réellement, et j'en fais l'aveu, il n'y a pas de vie plus inquiète et plus agitée que la notre. Ce qui m'y a jeté, ce sont je ne sais quels désirs de vengeance assez puissants pour troubler les cœurs les plus calmes. Je suis, de ma nature, compatissant et bien intentionné ; mais, comme je l'ai dit, l'envie de me venger d'un outrage qui m'est fait, renverse si bien toutes mes bonnes inclinations, que je persévère dans cet état, quoique j'en voie toutes les conséquences. Et comme un péché en appelle un autre, et un abîme un autre abîme, les vengeances se sont enchaînées, de manière que je prends à ma charge non-seulement les miennes, mais encore celles d'autrui. Cependant Dieu permet que, tout en me voyant égaré dans le labyrinthe de mes désordres, je ne perde pas l'espérance d'en sortir, et d'arriver au port de salut. »

Don Quichotte fut bien étonné d'entendre Guinart tenir des propos si sensés et si édifiants; car il pensait que, parmi des gens dont tout l'emploi est de voler et d'assassiner sur la grand'route, il ne devait se trouver personne qui eût du bon sens et de bons sentiments. « Seigneur Roque, lui dit-il, le commencement de la santé; c'est, pour le malade, de connaître la maladie, et de vouloir prendre les remèdes qu'ordonne le médecin. Votre Grâce est malade, elle connaît son mal, et le ciel, ou Dieu, pour mieux dire, qui est notre médecin, lui appliquera des remèdes qui l'en guériront. Mais ces remèdes, d'ordinaire, ne guérissent que peu à peu et par miracle. D'ailleurs, les pécheurs doués d'esprit sont plus près de s'amender que les simples ; et, puisque Votre Grâce a montré dans ses propos toute sa prudence, il faut avoir bon courage, et espérer la guérison de la maladie de votre conscience. Si Votre Grâce veut abréger le chemin, et entrer facilement dans celui de son salut, venez avec moi, je vous apprendrai à devenir chevalier errant; dans ce métier, il y a tant de fatigues, tant de privations et de mésaventures à souffrir, que vous n'avez qu'à le prendre pour pénitence, et vous voilà porté dans le ciel. » Roque se mit à rire du conseil de don Quichotte, auquel, changeant d'entretien, il raconta la tragique aventure de Claudia Géronima. Sancho en fut touché au fond de

l'âme ; car il avait trouvé fort de son goût la beauté et la pétulance de la jeune personne.

Sur ces entrefaites arrivèrent les écuyers de la prise, comme ils s'appellent. Ils ramenaient avec eux deux gentilshommes à cheval, deux pèlerins à pied, un carrosse rempli de femmes, avec six valets à pied et à cheval qui les accompagnaient, et deux garçons muletiers qui suivaient les gentilshommes. Les écuyers mirent cette troupe au milieu de leurs rangs, et vainqueurs et vaincus gardaient un profond silence, attendant que le grand Roque Guinart parlât. Celui-ci, s'adressant aux gentilshommes, leur demanda qui ils étaient, où ils allaient, et quel argent ils portaient sur eux. L'un d'eux répondit: «Seigneur, nous sommes deux capitaines d'infanterie espagnole; nos compagnies sont à Naples, et nous allons nous embarquer sur quatre galères qu'on dit être à Barcelone, avec ordre de faire voile pour la Sicile. Nous portons environ deux à trois cents écus, ce qui suffit pour que nous soyons riches et cheminions contents, car la pauvreté ordinaire des soldats ne permet pas de plus grands trésors. » Roque fit aux pèlerins la même question qu'aux capitaines. Ils répondirent qu'ils allaient s'embarquer pour passer à Rome, et qu'entre eux deux ils pouvaient avoir une soixantaine de réaux. Roque voulut savoir aussi quelles étaient les dames du carrosse, où elles allaient, et quel argent elles portaient. L'un des valets à cheval répondit: « C'est madame dona Guiomar de Quinonès, femme du régent de l'intendance de Naples, qui vient dans ce carrosse avec une fille encore enfant, une femme de chambre et une duègne. Nous sommes six domestiques pour l'accompagner, et l'argent s'élève à six cents écus. – De façon, reprit Roque Guinart, que nous avons ici neuf cents écus et soixante réaux. Mes soldats doivent être une soixantaine; voyez ce qui leur revient à chacun, car je suis mauvais calculateur. » A ces mots, les brigands élevèrent tous la voix, et se mirent à crier : « Vive Roque Guinart! qu'il vive de longues années, en dépit des limiers de justice qui ont juré sa perte! » Mais les capitaines s'affligèrent, madame la régente s'attrista, et les pèlerins ne se montrèrent pas fort joyeux, quand ils entendirent tous prononcer la confiscation de leurs biens. Roque les tint ainsi quelques minutes en suspens; mais il ne voulut pas laisser plus longtemps durer leur tristesse, qu'on pouvait déjà reconnaître à une portée d'arquebuse. Il se tourna vers les officiers : « Que Vos Grâces, seigneurs capitaines, leur dit-il, veuillent bien, par courtoisie, me prêter soixante écus, et madame la régente quatre-vingts, pour contenter cette escouade qui m'accompagne; car enfin,

de ce qu'il chante le curé s'alimente. Ensuite vous pourrez continuer votre chemin librement et sans encombre, avec un sauf-conduit que je vous donnerai, afin que, si vous rencontrez quelques autres de mes escouades, qui sont réparties dans ces environs, elles ne vous fassent aucun mal. Mon intention n'est point de faire tort aux gens de guerre, ni d'offenser aucune femme, surtout celles qui sont de qualité. » Les officiers se confondirent en actions de grâces pour remercier Roque de sa courtoisie et de sa libéralité; car, à leurs yeux, c'en était une véritable que de leur laisser leur propre argent. Pour dona Guiomar de Quinonès, elle voulut se jeter à bas du carrosse pour baiser les pieds et les mains du grand Roque ; mais il ne voulut pas le permettre, et lui demanda pardon, au contraire, du tort qu'il lui avait fait, obligé de céder aux devoirs impérieux de son méchant état. Madame la régente donna ordre à l'un de ses domestiques de payer sur-le-champ les quatre-vingts écus mis à sa charge, et les capitaines avaient déjà déboursé leurs soixante. Les pèlerins allaient aussi livrer toute leur pauvre pacotille, mais Roque leur dit de n'en rien faire; puis, se tournant vers les siens : « De ces cent quarante écus, dit-il, il en revient deux à chacun, et il en reste vingt: qu'on en donne dix à ces pèlerins, et les dix autres à ce bon écuyer, pour qu'il garde un bon souvenir de cette aventure. » On apporta une écritoire et un portefeuille, dont Roque était toujours pourvu, et il donna par écrit, aux voyageurs, un sauf-conduit pour les chefs de ses escouades. Il prit ensuite congé d'eux, et les laissa partir, dans l'admiration de sa noblesse d'âme, de sa bonne mine, de ses étranges procédés, et le tenant plutôt pour un Alexandre le Grand que pour un brigand reconnu. Un des écuyers dit alors, dans son jargon gascon et catalan: « Noire capitaine vaudrait mieux pour faire un moine qu'un bandit; mais, s'il veut dorénavant se montrer libéral, qu'il le soit de son bien, et non du nôtre. » Ce peu de mots, le malheureux ne les dit pas si bas que Roque ne les entendit. Mettant l'épée à la main, il lui fendit la tête presque en deux parts, et dit froidement: « Voilà comme je châtie les insolents qui ne savent pas retenir leur langue. » Tout le monde trembla, et personne n'osa lui dire un mot, tant il leur imposait d'obéissance et de respect.

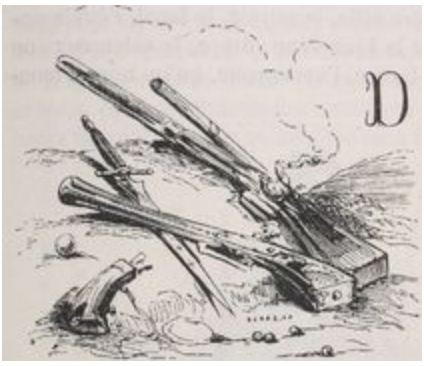
Roque se mit à l'écart, et écrivit une lettre à l'un de ses amis à Barcelone, pour l'informer qu'il avait auprès de lui le fameux don Quichotte de la Manche, ce chevalier errant duquel on racontait tant de merveilles, et qu'il pouvait l'assurer que c'était bien l'homme du monde le plus divertissant et le plus entendu sur toutes matières. Il ajoutait que le quatrième jour à partir

de là, qui serait celui de saint Jean-Baptiste, il le lui amènerait au milieu de la plage de Barcelone, armé de toutes pièces et monté sur Rossinante, ainsi que son écuyer Sancho monté sur son âne. « Ne manquez pas, disait-il enfin, d'en donner avis à nos amis les Niarros, pour qu'ils se divertissent du chevalier. J'aurais voulu priver de ce plaisir les Cadells, leurs ennemis; mais c'est impossible, car les folies sensées de don Quichotte et les saillies de son écuyer Sancho Panza ne peuvent manquer de donner un égal plaisir à tout le monde. » Roque expédia cette lettre par un de ses écuyers, lequel, changeant son costume de bandit en celui d'un laboureur, entra dans Barcelone, et remit la lettre à son adresse.



CHAPITRE LXI.

De ce qui arriva à don Quichotte à son entrée dans Barcelone, et d’autres choses qui ont plus de vérité que de sens commun.



DON Quichotte demeura trois jours et trois nuits avec Roque; et, quand même il y fût resté trois cents ans, il n’aurait pas manqué de quoi regarder et de quoi s’étonner sur sa façon de vivre. On s’éveillait ici, on dînait là-bas; quelquefois on fuyait sans savoir pourquoi, d’autres fois on attendait sans savoir qui. Ces hommes dormaient tout debout, interrompant leur sommeil, et changeant de place à toute heure. Ils ne s’occupaient qu’à poser des sentinelles, à écouter le cri des guides, à souffler les mèches des arquebuses, bien qu’ils en eussent peu, car presque tous portaient des mousquets à pierre. Roque passait les nuits éloigné des siens, dans des endroits où ils ne pouvaient deviner qu’il fût; car les nombreux bans du vice-roi de Barcelone, qui mettaient sa tête à prix, le tenaient dans une perpétuelle inquiétude [611]. Il n’osait se fier à personne, pas même à ses gens, craignant d’être tué ou livré par eux à la justice: vie assurément pénible et misérable.

Enfin, par des chemins détournés et des sentiers couverts, Roque, don Quichotte et Sancho partirent pour Barcelone avec six autres écuyers. Ils arrivèrent sur la plage la veille de la Saint-Jean, pendant la nuit; et Roque,

après avoir embrassé don Quichotte et Sancho, auquel il donna les dix écus promis, qu'il ne lui avait pas encore donnés, se sépara d'eux, après avoir échangé mille compliments et mille offres de service. Roque parti, don Quichotte attendit le jour à cheval, comme il se trouvait, et ne tarda pas à découvrir sur les balcons de l'orient la face riante de la blanche aurore, qui réjouissait la vue en découvrant les plantes et les fleurs. Presque au même instant, l'oreille fut aussi réjouie par le son des fifres et des tambours, le bruit des grelots, et les cris des coureurs qui semblaient sortir de la ville. L'aurore fit place au soleil, dont le visage, plus large que celui d'une rondache, s'élevait peu à peu sur l'horizon. Don Quichotte et Sancho étendirent la vue de tous côtés; ils aperçurent la mer, qu'ils n'avaient point encore vue. Elle leur parut spacieuse, immense, bien plus que les lagunes de Ruidéra, qu'ils avaient vues dans leur province. Ils virent aussi les galères qui étaient amarrées à la plage, lesquelles, abattant leurs tentes, se découvrirent toutes pavoisées de banderoles et de bannières qui se déployaient au vent, ou baisaient et balayaient l'eau. On entendait au dedans résonner les clairons et les trompettes, qui, de près et au loin, remplissaient l'air de suaves et belliqueux accents. Elles commencèrent à s'agiter et à faire entre elles comme une sorte d'escarmouche sur les flots tranquilles, tandis qu'une infinité de gentilshommes qui sortaient de la ville, montés sur de bons chevaux et portant de brillantes livrées, se livraient aux mêmes jeux. Les soldats des galères faisaient une longue fusillade, à laquelle répondaient ceux qui garnissaient les murailles et les forts de la ville, et la grosse artillerie déchirait l'air d'un bruit épouvantable, auquel répondaient aussi les canons du pont des galères. La mer était calme, la terre riante, l'air pur et serein, quoique troublé maintes fois par la fumée de l'artillerie; tout semblait réjouir et mettre en belle humeur la population entière. Pour Sancho, il ne concevait pas comment ces masses qui remuaient sur la mer pouvaient avoir tant de pieds.

En ce moment, les cavaliers aux livrées accoururent, en poussant des cris de guerre et des cris de joie, à l'endroit où don Quichotte était encore cloué par la surprise. L'un d'eux, qui était celui que Roque avait prévenu, dit à haute voix à don Quichotte : « Qu'il soit le bien-venu dans notre ville, le miroir, le fanal, l'étoile polaire de toute la chevalerie errante. Qu'il soit le bien-venu, dis-je, le valeureux don Quichotte de la Manche; non pas le faux, le factice, l'apocryphe, qu'on nous a montré ces jours-ci dans de menteuses histoires; mais le véritable, le loyal et le fidèle, que nous a

dépeint Cid Hamet Ben- Engeli, fleur des historiens. » Don Quichotte ne répondit pas un mot, et les cavaliers n'attendirent pas qu'il leur répondit; mais, faisant caracoler en rond leurs chevaux, ainsi que tous ceux qui les suivaient, ils tracèrent comme un cercle mouvant autour de don Quichotte, qui se tourna vers Sancho et lui dit : «Ces gens-là nous ont fort bien reconnus; je parierais qu'ils ont lu notre histoire, et même celle de l'Aragonais, récemment publiée. »



Le cavalier qui avait parlé d'abord à don Quichotte revint auprès de lui. « Que Votre Grâce, seigneur don Quichotte, lui dit-il, veuille bien venir avec nous; car nous sommes tous vos serviteurs et grands amis de Roque Guinart. – Si les courtoisies, répondit don Quichotte, engendrent les courtoisies, la vôtre, seigneur chevalier, est fille ou proche parente de celle du grand Roque. Menez-moi où il vous plaira; je n'aurai d'autre volonté que la vôtre, surtout si vous voulez occuper la mienne à votre service. » Le cavalier lui répondit avec des expressions tout aussi polies, et toute la troupe l'enfermant au milieu d'elle, ils prirent le chemin de la ville au bruit des clairons et des timbales. Mais, à l'entrée de Barcelone, le malin, de qui vient toute malignité, et les petits garçons, qui sont plus malins que le malin, s'avisèrent d'un méchant tour. Deux d'entre eux, hardis et espiègles, se faufilèrent à travers tout le monde, et, levant la queue, l'un au grison, l'autre à Rossinante, ils leur plantèrent à chacun son paquet de chardons. Les pauvres bêtes, sentant ces éperons de nouvelle espèce, serrèrent la

queue, et augmentèrent si bien leur malaise, que, faisant mille sauts et mille ruades, ils jetèrent leurs cavaliers par terre. Don Quichotte, honteux et mortifié, se hâta d'ôter le panache de la queue de son bidet, et Sancho rendit le même service au grison. Les cavaliers qui conduisaient don Quichotte auraient bien voulu châtier l'impertinence de ces petits garçons; mais c'était impossible; car ils se furent bientôt perdus au milieu de plus de mille autres qui les suivaient. Don Quichotte et Sancho remontèrent à cheval; et, toujours accompagnés de la musique et des vivat, ils arrivèrent à la maison de leur guide, qui était grande et belle, comme appartenant à un riche gentilhomme; et nous y laisserons à présent notre chevalier, parce qu'ainsi le veut Cid Hamet Ben-Engeli.



CHAPITRE LXII.

Qui traite de l’aventure de la tête enchantée, ainsi que d’autres enfantillages que l’on ne peut s’empêcher de conter.



L’HÔTE de don Quichotte se nommait don Antonio Moréno. C’était un gentilhomme riche et spirituel, aimant à se divertir, mais avec décence et bon goût. Lorsqu’il vit don Quichotte dans sa maison, il se mit à chercher les moyens de faire éclater ses folies, sans toutefois lui nuire; car ce ne sont plus des plaisanteries, celles qui blessent; et il n’y a point de passe-temps qui vaille, si c’est au détriment d’autrui. La première chose qu’il imagina, ce fut de faire désarmer don Quichotte, et de le montrer en public dans cet étroit pourpoint, souillé par l’armure, que nous avons déjà tant de fois décrit. On conduisit le chevalier à un balcon donnant sur une des principales rues de la ville, où on l’exposa aux regards des passants et des petits garçons, qui le regardaient comme une bête curieuse. Les cavaliers aux livrées coururent de nouveau devant lui, comme si c’eût été pour lui seul, et non pour célébrer la fête du jour, qu’ils s’étaient mis en cet équipage. Quant à Sancho, il était enchanté, ravi, car il s’imaginait que, sans

savoir pourquoi ni comment, il avait retrouvé les noces de Camache, une autre maison comme celle de don Diégo de Miranda, un autre château comme celui du duc.

Ce jour-là, plusieurs amis de don Antonio vinrent dîner chez lui. Ils traitèrent tous don Quichotte avec de grands honneurs, en vrai chevalier errant, ce qui le rendit si fier et si rengorgé, qu'il ne se sentait pas d'aise. Pour Sancho, il trouva tant de saillies, que les domestiques du logis et tous ceux qui l'entendirent étaient, comme on dit, pendus à sa bouche. Pendant le repas, don Antonio dit à Sancho : « Nous avons su par ici, bon Sancho, que vous êtes si friand de boulettes et de blanc-manger, que, s'il vous en reste, vous les gardez dans votre sein pour le jour suivant [612]. – Non, seigneur, cela n'est pas vrai, répondit Sancho, car je suis plus propre que goulu ; et mon seigneur don Quichotte, ici présent, sait fort bien qu'avec une poignée de noix ou de glands, nous passons à nous deux une semaine entière. Il est vrai que, s'il arrive parfois qu'on me donne la génisse, je cours lui mettre la corde au cou ; je veux dire que je mange ce qu'on me donne, et que je prends le temps comme il vient. Quiconque a dit que je suis un mangeur vorace et sans propreté peut se tenir pour dit qu'il ne sait ce qu'il dit; et je lui dirais cela d'une autre façon, n'était le respect que m'imposent les vénérables barbes qui sont à cette table. – Assurément, ajouta don Quichotte, la modération et la propreté avec lesquelles Sancho mange peuvent s'écrire et se graver sur des feuilles de bronze, pour qu'il en demeure un souvenir éternel dans les siècles futurs. A la vérité, quand il a faim, il est un peu glouton, car il mâche des deux côtés, et il avale les morceaux quatre à quatre. Mais, pour la propreté, jamais il n'est en défaut, et, dans le temps qu'il fut gouverneur, il apprit à manger en petite-maîtresse, tellement qu'il prenait avec une fourchette les grains de raisin, et même ceux de grenade. – Comment! s'écria don Antonio, Sancho a été gouverneur! – Oui, répondit Sancho, et d'une île appelée la Barataria. Je l'ai gouvernée dix jours à bouche que veux-tu; en ces dix jours j'ai perdu le repos et le sommeil, et j'ai appris à mépriser tous les gouvernements du monde. J'ai quitté l'île en fuyant; puis, je suis tombé dans une caverne, où je me crus mort, et dont je suis sorti vivant par miracle. » Don Quichotte alors conta par le menu toute l'aventure du gouvernement de Sancho, ce qui divertit fort toute la compagnie.

Au sortir de table, don Antonio prit don Quichotte par la main, et le mena dans un appartement écarté, où il ne se trouvait d'autre meuble et d'autre

ornement qu'une table en apparence de jaspe, soutenue par un pied de même matière. Sur cette table était posée une tête, à la manière des bustes des empereurs romains, qui paraissait être de bronze. Don Antonio promena d'abord don Quichotte par toute la chambre, et fit plusieurs fois le tour de la table. « Maintenant, dit-il ensuite, que je suis assuré de n'être entendu de personne, et que la porte est bien fermée, je veux, seigneur don Quichotte, conter à Votre Grâce une des plus étranges aventures, ou nouveautés , pour mieux dire, qui se puissent imaginer ; mais sous la condition que Votre Grâce ensevelira ce que je vais lui dire dans les dernières profondeurs du secret. – Je le jure, répondit don Quichotte; et, pour plus de sûreté , je mettrai une dalle de pierre par-dessus. Sachez , seigneur don Antonio (don Quichotte avait appris le nom de son hôte) , que vous parlez à quelqu'un qui, bien qu'il ait des oreilles pour entendre, n'a pas de langue pour parler. Ainsi Votre Grâce peut, en toute assurance, verser dans mon coeur ce qu'elle a dans le sien, et se persuader qu'elle l'a jeté dans les abîmes du silence. – Sur la foi de cette promesse, reprit don Antonio, je veux mettre Votre Grâce dans l'admiration de ce qu'elle va voir et entendre, et donner aussi quelque soulagement au chagrin que j'endure de n'avoir personne à qui communiquer mes secrets, lesquels, en effet, ne sont pas de nature à être confiés à tout le monde. » Don Quichotte restait immobile, attendant avec anxiété où aboutiraient tant de précautions. Alors, don Antonio, lui prenant la main, la lui fit promener sur la tête de bronze, sur la table de jaspe et le pied qui la soutenait; puis il lui dit enfin : « Cette tête, seigneur don Quichotte, a été fabriquée par un des plus grands enchanteurs et sorciers qu'ait possédés le monde. Il était, je crois, Polonais de nation, et disciple du fameux Escolillo, duquel on raconte tant de merveilles [613]. Il vint loger ici dans ma maison, et, pour le prix de mille écus que je lui donnai, il fabriqua cette tête, qui a la vertu singulière de répondre à toutes les choses qu'on lui demande à l'oreille. Il traça des cercles, peignit des hiéroglyphes , observa les astres , saisit les conjonctions, et, finalement, termina son ouvrage avec la perfection que nous verrons demain ; les vendredis elle est muette, et comme ce jour est justement un vendredi, elle ne recouvrera que demain la parole. Dans l'intervalle, Votre Grâce pourra préparer les questions qu'elle entend lui faire; car je sais par expérience qu'en toutes ses réponses elle dit la vérité. »





Don Quichotte fut étrangement surpris de la vertu et des propriétés de la tête, au point qu'il n'en pouvait croire don Antonio. Mais voyant quel peu de temps restait jusqu'à l'expérience à faire, il ne voulut pas lui dire autre chose, sinon qu'il lui savait beaucoup de gré de lui avoir découvert un si grand secret. Ils sortirent de la chambre ; don Antonio en ferma la porte à la clef, et ils revinrent dans la salle d'assemblée, où les attendaient les autres gentilshommes, à qui Sancho avait raconté, dans l'intervalle, des aventures arrivées à son maître.

Le soir venu, on mena promener don Quichotte, non point armé, mais en habits de ville, avec une houppelande de drap fauve sur les épaules, qui aurait fait, par ce temps-là, suer la glace même. Les valets de la maison étaient chargés d'amuser Sancho de manière à ne pas le laisser sortir. Don Quichotte était monté, non sur Rossinante, mais sur un grand mulet d'une allure douce et richement harnaché. On mit la houppelande au chevalier, et, sans qu'il le vît, on lui attacha sur le dos un parchemin où était écrit en grandes lettres : « Voilà don Quichotte de la Manche. » Dès qu'on fut en marche, l'écriteau frappa les yeux de tous les passants ; et, comme ils lisaient aussitôt : Voilà don Quichotte de la Manche, don Quichotte s'étonnait de voir que tous ceux qui le regardaient passer le connussent et l'appelassent par son nom. Il se retourna vers don Antonio, qui marchait à ses côtés, et lui dit : « Grande est la prérogative qu'enferme en soi la chevalerie errante, puisqu'elle fait connaître celui qui l'exerce, et le rend fameux par tous les pays de la terre. Voyez un peu, seigneur don Antonio, jusqu'aux petits garçons de cette ville me reconnaissent sans m'avoir vu. – Il en doit être ainsi, seigneur don Quichotte, répondit don Antonio. De même que le feu ne peut être enfermé ni caché, de même la vertu ne peut manquer d'être connue ; et celle qui s'acquiert par la profession des armes brille et resplendit par-dessus toutes les autres. »



Or, il arriva que, tandis que don Quichotte marchait au milieu de ces applaudissements, un Castillan, qui lut l'écriteau derrière son dos, s'approcha et lui dit en face : « Diable soit de don Quichotte de la Manche! Comment as-tu pu arriver jusqu'ici, sans être mort sous la multitude infinie de coups de bâton dont on a chargé tes épaules ? Tu es un fou ; et si tu l'étais à l'écart, pour toi seul, enfermé dans les portes de la folie, le mal ne serait pas grand; mais tu as la propriété contagieuse de rendre fous tous ceux qui ont affaire à toi. Qu'on voie plutôt ces seigneurs qui t'accompagnent. Va-t'en imbécile, retourne chez toi; prends soin de ton bien, de ta femme et de tes enfants, et laisse là ces billevesées qui te rongent la cervelle et te dessèchent l'entendement. – Frère, répondit don Antonio, passez votre chemin, et ne vous mêlez point de donner des conseils à qui ne vous en demande pas. Le seigneur don Quichotte est parfaitement dans son bon sens, et nous qui l'accompagnons ne sommes pas des imbéciles. La vertu doit être honorée en quelque part qu'elle se trouve. Maintenant, allez à la malheure, et tâchez de ne pas vous fourrer où l'on ne vous appelle point. – Pardieu ! Votre Grâce a bien raison ! répondit le Castillan, car donner des conseils à ce brave homme, c'est donner du poing contre l'aiguillon. Et cependant cela me fait grande pitié de voir le bon esprit que cet imbécile, dit-on, montre en toutes choses, se perdre et s'écouler par la fêlure de la chevalerie errante. Mais que la malheure dont Votre Grâce m'a gratifié soit pour moi et pour tous mes descendants, si désormais, et dussé-je vivre plus que Mathusalem, je donne un conseil à personne, quand même on me le demanderait. »

Le conseiller disparut, et la promenade continua. Mais il vint une telle foule de petits garçons et de toutes sortes de gens pour lire l'écriteau, que don Antonio fut obligé de l'ôter du dos de don Quichotte, comme s'il en eût ôté toute autre chose. La nuit vint, et l'on regagna la maison, où il y eut grande assemblée de dames[614], car la femme de don Antonio, qui était une personne de qualité, belle, aimable, enjouée, avait invité plusieurs de ses amies pour qu'elles vinssent faire honneur à son hôte, et s'amuser de ses étranges folies. Elles vinrent pour la plupart; on soupa splendidement, et le bal commença vers dix heures du soir. Parmi les dames, il s'en trouvait deux d'humeur folâtre et moqueuse, qui, bien qu'honnêtes, étaient un peu évaporées, et dont les plaisanteries amusaient sans fâcher. Elles s'évertuèrent si bien toutes deux à faire danser don Quichotte, qu'elles lui exténuèrent non-seulement le corps, mais l'âme aussi. C'était une chose curieuse à voir que la figure de don Quichotte, long, fluet, sec, jaune, serré dans ses habits, maussade, et, de plus, nullement léger. Les demoiselles lui lançaient, comme à la dérobée, des œillades et des propos d'amour ; et lui, aussi comme à la dérobée, répondait dédaigneusement à leurs avances. Mais, enfin, se voyant assailli et serré de près par tant d'agaceries, il éleva la voix, et s'écria : « *Fugite,* partes *adversæ* [615] ; laissez-moi dans mon repos, pensées mal venues; arrangez-vous, mesdames, avec vos désirs, car celle qui règne sur les miens, la sans pareille Dulcinée du Toboso, ne permet pas à d'autres que les siens de me vaincre et de me subjuguer. » Cela dit, il s'assit par terre, au milieu du salon, brisé et moulu d'un si violent exercice.



Don Antonio, le fit emporter à bras dans son lit, et le premier qui se mit à l'œuvre fut Sancho. « Holà, holà! seigneur mon maître, dit-il, vous vous en êtes joliment tiré. Est-ce que vous pensiez que tous les braves sont des danseurs, et tous les chevaliers errants des faiseurs d'entrechats? Pardieu ! si vous l'avez pensé, vous étiez bien dans l'erreur. Il y a tel homme qui s'aviserait de tuer un géant plutôt que de faire une cabriole. Ah! s'il avait fallu jouer à la savate, je vous aurais bien remplacé ; car, pour me donner du talon dans le derrière, je suis un aigle. Mais, pour toute autre danse, je n'y entends rien. » Avec ces propos, et d'autres encore, Sancho fit rire toute la compagnie, puis il alla mettre son seigneur au lit, en le couvrant bien, pour lui faire suer les fraîcheurs prises au bal.



Le lendemain, don Antonio trouva bon de faire l'expérience de la tête enchantée. Suivi de don Quichotte, de Sancho, de deux autres amis, et des

deux dames qui avaient si bien exténué don Quichotte au bal, et qui avaient passé la nuit avec la femme de don Antonio, il alla s'enfermer dans la chambre où était la tête. Il expliqua aux assistants la propriété qu'elle avait, leur recommanda le secret, et leur dit que c'était le premier jour qu'il éprouvait la vertu de cette tête enchantée [616]. A l'exception des deux amis de don Antonio, personne ne savait le mystère de l'enchantement, et, si don Antonio ne l'eût d'abord découvert à ses amis, ils seraient eux-mêmes tombés, sans pouvoir s'en défendre, dans la surprise et l'admiration où tombèrent les autres, tant la machine était fabriquée avec adresse et perfection.

Le premier qui s'approcha à l'oreille de la tête fut don Antonio lui-même. Il lui dit d'une voix soumise, mais non si basse pourtant que tout le monde ne l'entendit : « Dis-moi, tète, par la vertu que tu possèdes en toi, quelles pensées ai-je à présent? » Et la tête répondit sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, de façon à être entendue de tout le monde : « Je ne juge pas des pensées. » A cette réponse, tous les assistants demeurèrent stupéfaits, voyant surtout que, dans la chambre, ni autour de la table, il n'y avait pas âme humaine qui pût répondre. « Combien sommes-nous ici? demanda don Antonio. – Vous êtes, lui répondit-on lentement et de la même manière, toi et ta femme, avec deux de tes amis et deux de ses amies, ainsi qu'un chevalier fameux, appelé don Quichotte de la Manche, et un sien écuyer qui a nom Sancho Panza. » Ce fut alors que redoubla l'étonnement, ce fut alors que les cheveux se hérissèrent d'effroi sur tous les fronts. Don Antonio s'éloigna de la tête. « Cela me suffit dit-il, pour me convaincre que je n'ai pas été trompé par celui qui t'a vendue, tète savante, tête parleuse, tête répondeuse et tête admirable Qu'un autre approche et lui demande ce qu'il voudra. » Comme les femmes sont généralement empressées et curieuses de voir et de savoir, ce fut une des amies de la femme de don Antonio qui s'approcha la première. « Dis-moi, tête, lui demanda-t-elle, que ferai-je pour être très-belle? – Sois très-honnête, lui répondit-on. – Je n'en demande pas plus, reprit la questionneuse. » Sa compagne accourut aussitôt, et dit : « Je voudrais savoir, tête, si mon mari m'aime bien ou non. – Vois comme il se conduit, répondit-on, et tu connaîtras son amour à ses œuvres. » La mariée se retira, en disant : « Cette réponse n'avait pas besoin de question ; car effectivement ce sont les œuvres qui témoignent du degré d'affection de celui qui les fait. » Un des deux amis de don Antonio s'approcha, et demanda : « Qui suis-je ? » On lui

répondit : « Tu le sais. – Ce n'est pas cela que je te demande, reprit le gentilhomme, mais que tu dises si tu me connais. – Oui, je te connais, répondit-on ; tu es don Pédro Noriz. – Je n'en veux pas savoir davantage, répliqua don Pédro, car cela suffit pour m'apprendre, ô tête, que tu sais tout. » Il s'éloigna ; l'autre ami vint, et demanda à son tour : « Dis-moi, tête, quel désir a mon fils, l'héritier du majorat ? – J'ai déjà dit, répondit-on, que je ne juge pas des désirs; cependant je puis te dire que ceux qu'a ton fils sont de t'enterrer. – C'est cela, reprit le gentilhomme ; ce que je vois des yeux, je le montre du doigt ; je n'en demande pas plus. »

La femme de don Antonio s'approcha, et dit : « En vérité, tête, je ne sais que te demander. Je voudrais seulement savoir de toi si je conserverai longtemps mon bon mari. – Oui, longtemps, lui répondit-on, parce que sa bonne santé et sa tempérance lui promettent de longues années de vie, tandis que bien des gens accourcissent la leur par les déréglements. »

Enfin don Quichotte s'approcha, et dit : « Dis-moi, toi qui réponds, était-ce la vérité, était-ce un songe ce que je raconte comme m'étant arrivé dans la caverne de Montésinos? Les coups de fouet de Sancho, mon écuyer, se donneront-ils jusqu'au bout? Le désenchantement de Dulcinée s'effectuera-t-il? – Quant à l'histoire de la caverne, répondit-on, il y a beaucoup à dire. Elle a de tout, du faux et du vrai; les coups de fouet de Sancho iront lentement, le désenchantement de Dulcinée arrivera à sa complète réalisation. – Je n'en veux pas savoir davantage, reprit don Quichotte : pourvu que je voie Dulcinée désenchantée, je croirai que tous les bonheurs désirables m'arrivent à la fois. »

Le dernier questionneur fut Sancho, et voici ce qu'il demanda : « Est-ce que, par hasard, tète, j'aurai un autre gouvernement? Est-ce que je sortirai du misérable état d'écuyer ? Est-ce que je reverrai ma femme et mes enfants ? » On lui répondit : « Tu gouverneras dans ta maison, et, si tu y retournes, tu verras ta femme et tes enfants; et, si tu cesses de servir, tu cesseras d'être écuyer. – Pardieu, voilà qui est bon! s'écria Sancho. Je me serais bien dit cela moi-même, et le prophète Péro-Grullo ne dirait pas mieux[617]. – Bête que tu es, reprit don Quichotte, que veux-tu qu'on te réponde? N'est-ce pas assez que les réponses de cette tête concordent avec ce qu'on lui demande? – Si fait, c'est assez, répliqua Sancho; mais j'aurais pourtant voulu qu'elle s'expliquàt mieux, et m'en dit davantage. »

Là se terminèrent les demandes et les réponses, mais non l'admiration qu'emportèrent tous les assistants, excepté les deux amis de don Antonio,

qui savaient le secret de l'aventure. Ce secret, Cid Hamet Ben-Engeli veut sur-le-champ le déclarer, pour ne pas tenir le monde en suspens, et laisser croire que cette tête enfermait quelque sorcellerie, quelque mystère surnaturel. Don Antonio Moréno, dit-il, à l'imitation d'une autre tête qu'il avait vue à Madrid, chez un fabricant d'images, fit faire celle-là dans sa maison, pour se divertir aux dépens des ignorants. La composition en était fort simple. Le plateau de la table était en bois peint et verni, pour imiter le jaspe, ainsi que le pied qui la soutenait, et les quatre griffes d'aigle qui en formaient la base. La tête, couleur de bronze et qui semblait un buste d'empereur romain, était entièrement creuse, aussi bien que le plateau de la table, où elle s'ajustait si parfaitement qu'on ne voyait aucune marque de jointure. Le pied de la table, également creux, répondait, par le haut, à la poitrine et au cou du buste, et, par le bas, à une autre chambre qui se trouvait sous celle de la tête. A travers le vide que formaient le pied de la table et la poitrine du buste romain, passait un tuyau de fer-blanc bien ajusté, et que personne ne voyait. Dans la chambre du bas, correspondant à celle du haut, se plaçait celui qui devait répondre, collant au tuyau tantôt l'oreille et tantôt la bouche, de façon que, comme par une sarbacane, la voix allait de haut en bas et de bas en haut, si claire et si bien articulée qu'on ne perdait pas une parole. De cette manière, il était impossible de découvrir l'artifice. Un étudiant, neveu de don Antonio, garçon de sens et d'esprit, fut chargé des réponses, et, comme il était informé par son oncle des personnes qui devaient entrer avec lui ce jour-là dans la chambre de la tête, il lui fut facile de répondre sans hésiter et ponctuellement à la première question. Aux autres, il répondit par conjectures, et, comme homme de sens, sensément.

Cid Hamet ajoute que cette merveilleuse machine dura dix à douze jours; mais la nouvelle s'étant répandue dans la ville que don Antonio avait chez lui une tête enchantée qui répondait à toutes les questions qui lui étaient faites, ce gentilhomme craignit que le bruit n'en vint aux oreilles des vigilantes sentinelles de notre foi. Il alla déclarer la chose à messieurs les inquisiteurs, qui lui commandèrent de démonter la figure et de n'en plus faire usage, crainte que le vulgaire ignorant ne se scandalisât. Mais, dans l'opinion de don Quichotte et de Sancho Panza, la tète resta pour enchantée, répondeuse et raisonneuse, plus à la satisfaction de don Quichotte que de Sancho [618].

Les gentilshommes de la ville, pour complaire à don Antonio et pour fêter don Quichotte, ainsi que pour lui fournir l'occasion d'étaler en public ses extravagances, résolurent de donner, à six jours de là, une course de bagues; mais celte course n'eut pas lieu, par une circonstance que je dirai plus loin.

Dans l'intervalle, don Quichotte prit fantaisie de parcourir la ville, mais à pied et sans équipage, craignant, s'il montait à cheval, d'être poursuivi par les petits garçons et les désœuvrés. Il sortit avec Sancho et deux autres domestiques que lui donna don Antonio. Or, il arriva qu'en passant dans une rue, don Quichotte leva les yeux, et vit écrit sur une porte, en grandes lettres : *Ici on imprime des livres.* Cette rencontre le réjouit beaucoup ; car il n'avait vu jusqu'alors aucune imprimerie, et il désirait fort savoir ce que c'était. Il entra avec tout son cortége, et vit composer par-ci, tirer par-là, corriger, mettre en formes, et finalement tous les procédés dont on use dans les grandes imprimeries. Don Quichotte s'approchait d'une casse, et demandait ce qu'on y faisait ; l'ouvrier lui en rendait compte; le chevalier admirait et passait outre. Il s'approcha, entre autres, d'un compositeur, et lui demanda ce qu'il faisait. « Seigneur, répondit l'ouvrier en lui désignant un homme de bonne mine et d'un air grave, ce gentilhomme que voilà a traduit un livre italien en notre langue castillane, et je suis à le composer pour le mettre sous presse. – Quel titre a ce livre ? » demanda don Quichotte. Alors l'auteur, prenant la parole : « Seigneur, dit-il, ce livre se nomme en italien, *le Bagatelle*. – Et que veut dire *le Bagatelle,* en notre castillan? demanda don Quichotte. – *Le Bagatelle,* reprit l'auteur, signifie *les Bagatelles* [619], et, bien que ce livre soit humble dans son titre, il renferme pourtant des choses fort bonnes et fort substantielles. – Je sais quelque peu de la langue italienne, dit don Quichotte, et je me fais gloire de chanter quelques stances de l'Arioste. Mais dites-moi, seigneur (et je ne dis point cela pour passer examen de l'esprit de Votre Grâce, mais par simple curiosité), avez-vous trouvé dans votre original le mot *pignata ?* – Oui, plusieurs fois, répondit l'auteur. – Et comment le traduisez-vous en castillan? demanda don Quichotte. – Comment pourrais-je le traduire, répliqua l'auteur, autrement que par le mot *marmite ?* – Mort de ma vie ! s'écria don Quichotte, que vous êtes avancé dans l'idiome toscan! Je gagerais tout ce qu'on voudra qu'où l'italien dit *piace,* Votre Grâce met en castillan *plaît,* et que vous traduisez *piu* par *plus, su* par *en haut,* et *giu* par *en bas*. – Précisément, dit l'auteur, car ce sont les propres paroles correspondantes. – Eh bien!

j'oserais jurer, s'écria don Quichotte, que vous n'êtes pas connu dans le monde, toujours revèche à récompenser les esprits fleuris et les louables travaux. Oh! que de talents perdus! que de vertus méprisées ! que de génies enfouis! Cependant, il me semble que traduire d'une langue dans une autre, à moins que ce ne soit des reines de toutes les langues, la grecque et la latine, c'est comme quand on regarde les tapisseries de Flandre à l'envers. On voit bien les figures, mais elles sont pleines de fils qui les obscurcissent, et ne paraissent point avec l'uni et la couleur de l'endroit. D'ailleurs, traduire d'une langue facile et presque semblable, cela ne prouve pas plus de l'esprit et du style, que copier et transcrire d'un papier sur l'autre. Je ne veux pas conclure, néanmoins, que ce métier de traducteur ne soit pas fort louable, car enfin l'homme peut s'occuper à de pires choses, et qui lui donnent moins de profit[620]. Il faut retrancher de ce compte les deux fameux traducteurs, Cristoval de Figuéroa, dans son *Pastor Fido,* et don Juan de Jaurégui, dans son *Aminta,* où, par un rare bonheur, l'un et l'autre mettent en doute quelle est la traduction , quel est l'original [621]. Mais dites-moi, je vous prie, ce livre s'imprime-t-il pour votre compte, ou bien avez-vous vendu le privilége à quelque libraire? – C'est pour mon compte qu'il s'imprime, répondit l'auteur, et je pense gagner mille ducats, pour le moins, sur cette première édition. Elle sera de deux mille exemplaires, qui s'expédieront, à six réaux pièce, en un tour de main. – Votre Grâce me semble loin de compte, répliqua don Quichotte; on voit bien que vous ne connaissez guère les rubriques des imprimeurs et les connivences qu'ils ont entre eux. Je vous promets qu'en vous voyant chargé de deux mille exemplaires d'un livre, vous aurez les épaules moulues à vous en faire peur, surtout si ce livre a peu de sel et ne vaut pas grand' chose. – Comment donc! reprit l'auteur, vous voulez que j'en fasse cadeau à quelque libraire, qui me donnera trois maravédis du privilége, et croira me faire une grande faveur en me les donnant[622]? Nenni; je n'imprime pas mes livres pour acquérir de la réputation dans le monde; car j'y suis déjà connu, Dieu merci, par mes œuvres. C'est du profit que je veux, sans lequel la renommée ne vaut pas une obole. – Que Dieu vous donne bonne chance! répondit don Quichotte », et il passa à une autre casse. Il y vit corriger une feuille d'un livre qui avait pour titre *Lumière de l'âme* [623]. « Voilà, dit-il, des livres qu'il faut imprimer, bien qu'il y en ait beaucoup de la même espèce, car il y a beaucoup de pécheurs qui en ont besoin, et il faut singulièrement de

lumières pour tant de gens qui en manquent. » Il poussa plus loin, et vit que l'on corrigeait un autre livre, dont il demanda le litre. « C'est, lui répondit-on, la seconde partie de *l'Ingénieux*, *hidalgo don Quichotte de la Manche*. composée par un tel, bourgeois de Tordésillas. – Ah ! j'ai déjà connaissance de ce livre, reprit don Quichotte, et je croyais, en mon âme et conscience, qu'il était déjà brûlé et réduit en cendres pour ses impertinences. Mais la Saint-Martin viendra pour lui, comme pour tout cochon[624]. Les histoires inventées sont d'autant meilleures, d'autant plus agréables, qu'elles s'approchent davantage de la vérité ou de la vraisemblance, et les véritables valent d'autant mieux qu'elles sont plus vraies. En disant cela, et donnant quelques marques de dépit, il sortit de l'imprimerie.

Le même jour, don Antonio résolut de le mener voir les galères qui étaient amarrées à la plage, ce qui réjouit beaucoup Sancho, car il n'en avait vu de sa vie. Don Antonio informa le chef d'escadre des galères que, dans l'après-midi, il y conduirait son hôte, le fameux don Quichotte de la Manche, que connaissaient déjà le chef d'escadre et tous les bourgeois de la ville. Mais ce qui leur arriva pendant cette visite sera dit dans le chapitre suivant.



CHAPITRE LXIII.

Du mauvais résultat qu'eut pour Sancho sa visite aux galères, et de la nouvelle aventure de la belle Morisque.



DON Quichotte s'évertuait à discourir sur les réponses de la tête enchantée ; mais aucune de ses conjectures n'allait jusqu'à soupçonner la supercherie, et toutes, au con traire, aboutissaient à la promesse, certaine à ses yeux, du désenchantement de Dulcinée. Il ne faisait qu'aller et venir, et se réjouissait en lui-même, croyant voir bientôt l'accomplissement de cette promesse. Pour Sancho, bien qu'il eût pris en haine les fonctions de gouverneur, comme on l'a dit précédemment, toutefois, il désirait de se retrouver encore à même de commander et d'être obéi; car tel est le regret que traîne après soi le commandement, n'eût-il été que pour rire.

Enfin, le tantôt venu, leur hôte don Antonio Moréno et ses deux amis allèrent avec don Quichotte et Sancho visiter les galères. Le chef d'escadre, qui était prévenu de leur arrivée, attendait les deux fameux personnages don Quichotte et Sancho. A peine parurent-ils sur le quai, que toutes les galères abattirent leurs tentes, et que les clairons sonnèrent. On jeta sur-le champ l'esquil à l'eau, couvert de riches tapis et garni de coussins en velours cramoisi. Aussitôt que don Quichotte y mit le pied, la galère capitane tira le canon de poupe, et les autres galères en firent autant; puis, lorsque don

Quichotte monta sur le pont par l'échelle de droite, toute la chiourme le salua, comme c'est l'usage quand une personne de distinction entre dans la galère, en criant trois fois : ***H****ou*, *hou, hou* [625]. Le général (c'est le nom que nous lui donnerons), qui était un gentilhomme, de Valence[626], vint lui donner la main. Il embrassa don Quichotte, et lui dit: « Je marquerai ce jour avec une pierre blanche, car c'est un des plus heureux que je pense goûter en toute ma vie, puisque j'ai vu le seigneur don Quichotte de la Manche, en qui brille et se résume tout l'éclat de la chevalerie errante. » Don Quichotte, ravi de se voir traiter avec tant d'honneur, lui répondit par des propos non moins courtois. Ils entrèrent tous deux dans la cabine de poupe, qui était élégamment meublée, et s'assirent sur les bancs des plats bords. Le comité monta dans l'entre-pont, et, d'un coup de sifflet, fit signe à la chiourme de mettre bas casaque, ce qui fut fait en un instant. Sancho, voyant tant de gens tout nus, resta la bouche ouverte ; ce fut pis encore quand il vit hisser la tente avec une telle célérité, qu'il lui semblait que tous les diables se fussent mis à la besogne. Mais tout cela n'était encore que pain bénit, en comparaison de ce que je vais dire. Sancho était assis sur l'*estanterol*, ou pilier de la poupe, près de l'espalier, ou premier rameur du banc de droite. Instruit de son rôle, l'espalier empoigna Sancho; et, le levant dans ses bras, tandis que toute la chiourme était debout et sur ses gardes, il le passa au rameur de droite, et bientôt le pauvre Sancho voltigea de main en main et de banc en banc, avec tant de vitesse, qu'il en perdit la vue, et pensa que tous les diables l'emportaient. Les forçats ne le lâchèrent qu'après l'avoir ramené par la bande gauche jusqu'à la poupe, où il resta étendu, haletant, suant à grosses gouttes, et ne pouvant comprendre ce qui lui était arrivés. Don Quichotte, qui vit le vol sans ailes de Sancho, demanda au général si c'était une des cérémonies dont on saluait les nouveaux venus dans les galères. « Quant à moi, ajouta-t-il, comme je n'ai nulle envie d'y faire profession, je ne veux pas non plus prendre un semblable exercice; et je jure Dieu que si quelqu'un vient me mettre la main dessus pour me faire voltiger, je lui arrache l'âme à coups de pied dans le ventre. » En parlant ainsi, il se leva debout, et empoigna son épée.



Dans ce moment, on abattit la tente, et on fit tomber la grande vergue de haut en bas, avec un bruit épouvantable. Sancho crut que le ciel se détachait de ses gonds et venait lui fondre sur la tête, si bien que, plein de peur, il se la cacha entre les jambes. Don Quichotte lui-même ne put conserver son sang-froid ; il frissonna aussi, plia les épaules, et changea de couleur. La chiourme hissa la vergue avec autant de vitesse et de tapage qu'elle l'avait amenée, et tout cela en silence, comme si ces hommes n'eussent eu ni voix ni souffle. Le comité donna le signal de lever l'ancre, et, sautant au milieu de l'entre-pont, le nerf de bœuf à la main, il commença à sangler les épaules de la chiourme, et la galère prit bientôt le large.

Quand Sancho vit se mouvoir à la fois tous ces pieds rouges, car telles lui semblaient les rames, il se dit tout bas : « Pour le coup, voici véritablement des choses enchantées, et non celles que raconte mon maître. Mais qu'est-ce qu'ont fait ces malheureux, pour qu'on les fouette ainsi? et comment cet homme qui se promène en sifflant a-t-il assez d'audace pour fouetter seul tant de gens? Ah ! je dis que c'est ici l'enfer, ou pour le moins le purgatoire. » Don Quichotte, voyant avec quelle attention Sancho regardait ce qui se passait, s'empressa de lui dire : « Ah! Sancho, mon ami, avec quelle aisance et quelle célérité vous pourriez, si cela vous plaisait, vous déshabiller des reins au cou, et vous mettre parmi ces gentilshommes pour en finir avec le désenchantement de Dulcinée ! Au milieu des peines et des souffrances de tant d'hommes, vous ne sentiriez pas beaucoup les vôtres. D'ailleurs, il

serait possible que le sage Merlin fit entrer en compte chacun de ces coups de fouet, comme appliqués de bonne main, pour dix de ceux que vous avez finalement à vous donner. »

Le général voulait demander quels étaient ces coups de fouet et ce désenchantement de Dulcinée, quand le marin de quart s'écria: « Le fort de Monjouich fait signe qu'il y a un bâtiment à rames sur la côte, au couchant. » A ces mots, le général sauta de l'entre-pont. « Allons, enfants! dit-il, qu'il ne nous échappe pas. Ce doit être quelque brigantin des corsaires d'Alger que la vigie signal. » Les trois autres galères s'approchèrent de la capitane, pour savoir ce qu'elles avaient à faire. Le général ordonna à deux d'entre elles de prendre la haute mer, tandis qu'il irait terre à terre avec la troisième, de façon que le brigantin ne pût les éviter. La chiourme fit force de rames, poussant les galères avec tant de furie, qu'elles semblaient voler sur l'eau. Celles qui avaient pris la haute mer découvrirent, à environ deux milles, un bâtiment auquel on supposa, à vue d'œil, quatorze ou quinze bancs de rames, ce qui était vrai. Quand ce bâtiment aperçut les galères, il se mit en chasse avec l'intention et l'espoir d'échapper par sa légèreté. Mais mal lui en prit, car la galère capitane était l'un des navires les plus légers qui naviguassent en mer. Elle gagnait tellement d'avance, que ceux du brigantin virent aussitôt qu'ils ne pouvaient échapper. Aussi l'*arraez*[627] voulait-il qu'on abandonnât les rames et qu'on se rendît, pour ne point irriter le commandant de nos galères. Mais le sort, qui en avait ordonné d'une autre façon, voulut qu'au moment où la capitaine arrivait si près que ceux du bâtiment chassé pouvaient entendre qu'on leur criait de se rendre, deux Turcs ivres, qui se trouvaient avec douze autres sur ce brigantin, tirèrent leurs arquebuses et frappèrent mortellement deux de nos soldats montés sur les bordages. A cette vue, le général fit serment de ne pas laisser en vie un seul de ceux qu'il prendrait dans le brigantin. Il l'assaillit avec furie, mais le petit navire échappa au choc en passant sous les rames. La galère le dépassa de plusieurs nœuds. Se voyant perdus, ceux du brigantin déployèrent les voiles pendant que la galère tournait, puis, à voiles et à rames, se mirent en chasse de nouveau. Mais leur diligence ne put pas les servir autant que les avait compromis leur audace; car la capitane, les atteignant à demi-mille environ, leur jeta dessus un rang de rames, et les prit tous vivants. Les autres galères arrivèrent en ce moment, et toutes quatre revinrent avec leur prise sur la plage, où les attendaient une multitude de gens, curieux de voir ce qu'elles ramenaient. Le général jeta l'ancre près de terre, et s'aperçut que

le vice-roi de la ville était sur le port[628], Il fit mettre l'esquif à l'eau pour le chercher, et commanda d'amener la vergue pour y prendre l'*arraez*, ainsi que les autres Turcs pris dans le brigantin, et dont le nombre s'élevait à trente-six, tous beaux hommes, et la plupart arquebusiers.

Le général demanda quel était l'*arraez* du brigantin ; et l'un des captifs, qu'on reconnut ensuite pour renégat espagnol, répondit en langue castillane: «Ce jeune homme, seigneur, que tu vois là, est notre *arraez* ; » et il lui montrait un des plus beaux et des plus aimables garçons que se pût peindre l'imagination humaine. Son âge ne semblait pas atteindre vingt ans. « Dis-moi, chien inconsidéré, lui demanda le général, qui t'a poussé à tuer mes soldats, quand tu voyais qu'il était impossible d'échapper ? Est-ce là le respect qu'on garde aux capitanes ? et ne sais-tu pas que la témérité n'est pas de la vaillance? Les espérances douteuses peuvent rendre les hommes hardis, mais non pas téméraires. » L'*arraez* allait répondre, mais le général ne put attendre sa réponse, parce qu'il accourut recevoir le vice-roi, qui entrait dans la galère, suivi de quelques-uns de ses gens et d'autres personnes de la ville. « Vous avez fait là une bonne chasse, seigneur général, dit le vice-roi. – Fort bonne en effet, répondit le général, et Votre Excellence va la voir pendue à cette vergue. – Pourquoi pendue? reprit le vice-roi. – Parce qu'ils m'ont tué, répliqua le général, contre toute loi, toute raison et toute coutume de guerre, deux soldats des meilleurs qui montassent ces galères; aussi ai-je juré de hisser à la potence tous ceux que je prendrais, particulièrement ce jeune garçon, qui est l'*arraez* du brigantin. » En même temps, il lui montrait le jeune homme, les mains attachées et la corde au cou, attendant la mort. Le vice-roi jeta les yeux sur lui; et, le voyant si beau, si bien fait, si résigné, il se sentit touché de compassion, et le désir lui vint de le sauver. « Dis-moi, *arraez,* lui demanda-t-il, de quelle nation es-tu? Turc, More, ou renégat ? – Je ne suis, répondit le jeune homme en langue castillane, ni Turc, ni More, ni renégat. – Qui es-tu donc? reprit le vice-roi. – Une femme chrétienne, répliqua le jeune homme. – Une femme chrétienne en cet équipage et en cette occupation ! Mais c'est une chose plus faite pour surprendre que pour être crue! – Suspendez, ô seigneurs! reprit le jeune homme, suspendez mon supplice ; vous ne perdrez pas beaucoup à retarder votre vengeance aussi peu de temps qu'il faudra pour que je vous raconte ma vie. Qui aurait pu être d'un cœur assez dur pour ne pas s'adoucir à ces paroles, du moins jusqu'à entendre ce que voulait dire le triste jeune homme? Le général lui répondit de dire ce qu'il

lui plairait; mais qu'il n'espérât point toutefois obtenir le pardon d'une faute si manifeste. Cette permission donnée, le jeune homme commença de la sorte:





« Je suis de cette nation plus malheureuse que prudente, sur laquelle a fondu, dans ces derniers temps, une pluie d'infortunes. J'appartiens à des parents morisques. Dans le cours de nos malheurs, je fus emmenée par deux de mes oncles en Berbérie, sans qu'il me servît à rien de dire que j'étais chrétienne, comme je le suis en effet, non de celles qui en feignent l'apparence, mais des plus sincères et des plus catholiques. J'eus beau dire cette vérité, elle ne fut pas écoutée par les gens chargés d'opérer notre déportation, et mes oncles non plus ne voulurent point la croire : ils la prirent pour un mensonge imaginé dans le dessein de rester au pays où j'étais née. Aussi m'emmenèrent-ils avec eux plutôt de force que de gré. J'eus une mère chrétienne, et un père qui eut la discrétion de l'être. Je suçai avec le lait la foi catholique ; je fus élevée dans de bonnes mœurs; jamais, ni par la langue, ni par les usages, je ne laissai croire, il me semble, que je fusse Morisque. En même temps que ces vertus, car je crois que ce sont des vertus, grandit ma beauté, si j'en ai quelque peu ; et, bien que je vécusse dans la retraite, je n'étais pas si sévèrement recluse que je ne laissasse l'occasion de me voir à un jeune homme nommé don Gaspar Grégorio, fils aîné d'un seigneur qui possède un village tout près du notre. Comment il me vit, comment nous nous parlâmes, comment il devint éperdument épris de moi, et moi presque autant de lui, ce serait trop long à raconter, surtout

quand j'ai à craindre qu'entre ma langue et ma gorge vienne se placer la corde cruelle qui me menace. Je dirai donc seulement que don Grégorio voulut m'accompagner dans notre exil. Il se mêla parmi les Morisques chassés d'autres pays, car il savait fort bien leur langue ; et, pendant le voyage, il se fit ami des deux oncles qui m'emmenaient avec eux. Mon père, en homme prudent et avisé, n'eut pas plutôt entendu le premier édit prononçant notre exil, qu'il quitta le pays, et fut nous chercher un asile dans les royaumes étrangers. Il enfouit et cacha sous terre, dans un endroit dont j'ai seule connaissance, beaucoup de pierres précieuses et de perles de grand prix, ainsi qu'une assez forte somme en cruzades et en doublons d'or. Il m'ordonna de ne pas toucher au trésor qu'il laissait, si par hasard on nous déportait avant qu'il fût de retour. Je lui obéis, et passai en Berbérie avec mes oncles et d'autres parents et alliés. L'endroit où nous nous réfugiâmes fut Alger, et c'est comme si nous nous fussions réfugiés dans l'enfer même. Le dey apprit par ouï-dire que j'étais belle, et la renommée lui fit aussi connaître mes richesses, ce qui devint un bonheurs pour moi. Il me fit comparaître devant lui, et me demanda dans quelle partie de l'Espagne j'étais née, quel argent et quels bijoux j'apportais. Je lui nommai mon pays, et j'ajoutai que l'argent et les bijoux y restaient enterrés, mais qu'on pourrait les recouvrer facilement si j'allais les chercher moi-même. Je lui disais tout cela pour que son avarice l'aveuglât plutôt que ma beauté. Pendant cet entretien, on vint lui dire que j'étais accompagnée par un des plus beaux jeunes hommes qui se pût imaginer. Je reconnus aussitôt qu'on parlait de don Gaspar Grégorio, dont la beauté surpasse en effet celle que l'on vante le plus. Je me troublai en considérant le péril que courait don Grégorio ; car, parmi ces barbares infidèles, on estime plus un garçon jeune et beau qu'une femme, quelque belle qu'elle soit. Le dey donna l'ordre qu'on l'amenât sur-le-champ devant lui, et me demanda si ce qu'on disait de ce jeune homme était la vérité. Alors moi, comme si le ciel m'eût inspirée, je lui répondis sans hésiter: « Oui, cela est vrai; mais je dois vous faire savoir que ce n'est point un garçon: c'est une femme comme moi. Permettez, je vous en supplie, que j'aille l'habiller dans son costume naturel, pour qu'elle montre complètement sa beauté, et qu'elle paraisse avec moins d'embarras devant vous. » Il répliqua qu'il y consentait, et que le lendemain nous nous entendrions sur les moyens à prendre pour que je retournasse en Espagne chercher le trésor enfoui. Je courus parler à don Gaspar; je lui contai le péril qu'il courait à se montrer sous ses habits

d’homme. Je l’habillai en femme moresque; et, le soir même, je le conduisis en présence du dey, qui fut ravi en le voyant, et conçut l’idée de garder cette jeune fille pour en faire présent au Grand Seigneur. Mais, afin d’éviter le péril qu’elle pourrait courir, même de lui, dans le sérail de ses femmes, il ordonna qu’elle fût confiée à la garde et au service de dames moresques de qualité, chez lesquelles don Grégorio fut aussitôt conduit. La douleur que nous ressentîmes tous deux, car je ne puis mer que je l’aime, je la laisse à juger à ceux qui se séparent quand ils s’aiment tendrement. Le dey, bientôt après, décida que je reviendrais en Espagne sur ce brigantin, accompagnée par deux Turcs de nation, ceux-là même qui ont tué vos soldats. Je fus également suivie par ce renégat espagnol (montrant celui qui avait parlé le premier), duquel je sais qu’il est chrétien au fond de l’âme, et qu’il vient plutôt avec le désir de rester en Espagne que de retourner en Berbérie,. Le reste de la chiourme se compose de Mores et de Turcs, qui ne servent qu’à ramer sur les bancs. Les deux Turcs, insolents et avides, sans respecter l’ordre qu’ils avaient reçu de nous mettre à terre; moi et ce renégat, sur la première plage espagnole, et en habits de chrétiens, dont nous étions pourvus, voulurent d’abord écumer cette côte, et faire, s’ils pouvaient, quelque prise, craignant que, s’ils nous mettaient d’abord à terre, il ne nous arrivât quelque accident qui fit découvrir que leur brigantin restait en panne, et que, s’il y avait des galères sur la côte, on ne les eût bientôt pris. Hier soir, nous avons abordé cette plage sans avoir connaissance de ces quatre galères; on nous a découverts aujourd’hui, et il nous est arrivé ce que vous avez vu. Finalement, don Grégorio reste en habit de femme parmi des femmes, et dans un imminent danger de la vie; moi, je me vois les mains attachées, attendant la mort, qui me délivrera de mes peines. Voilà, seigneurs, la fin de ma lamentable histoire, aussi véritable que pleine de malheurs. La grâce que je vous prie de m’accorder, c’est de me laisser mourir en chrétienne; car, ainsi que je l’ai dit, je n’ai nullement partagé la faute où sont tombés ceux de ma nation. » A ces mots, elle se tut, les yeux gonflés de larmes amères, auxquelles se mêlaient les pleurs de la plupart des assistants.



Ému, attendri, le vice-roi s'approcha d'elle sans dire une parole, et, de ses propres mains, détacha la corde qui attachait les belles mains de la Morisque chrétienne. Tout le temps qu'elle avait conté son étrange histoire, un vieux pèlerin, qui était entré dans la galère à la suite du vice-roi, avait tenu ses yeux cloués sur elle. Dès qu'elle eut cessé de parler, il se précipita à ses genoux, les serra dans ses bras, et, la voix entrecoupée par mille soupirs et mille sanglots, il s'écria: « O Ana-Félix, ma fille, ma fille infortunée! je suis ton père Ricote, qui retournais te chercher, car je ne puis vivre sans toi, sans toi, qui es mon âme. » A ces paroles, Sancho ouvrit les yeux, et releva la tête qu'il tenait penchée, rêvant à sa disgracieuse promenade ; et regardant avec attention le pèlerin, il reconnut que c'était bien Ricote lui-même, qu'il avait rencontré le jour où il quitta son gouvernement. Il reconnut également sa fille, qui, les mains détachées, embrassait son père, en mêlant ses larmes aux siennes. Le père dit au général et au vice-roi : «Voilà, seigneurs, voilà ma fille, plus malheureuse dans ses aventures que dans son nom. Elle s'appelle Ana-Félix, et porte le surnom de Ricote, aussi célèbre par sa beauté que par ma richesse. J'ai quitté ma patrie pour aller chercher un asile chez les nations étrangères, et, l'ayant trouvé en Allemagne, je suis revenu en habit de pèlerin, et en compagnie d'autres Allemands, pour chercher ma fille et déterrer les richesses que j'avais enfouies. Je n'ai plus trouvé ma fille, mais seulement le trésor que je rapporte avec moi; et maintenant, par ces étranges détours que vous avez vus, je viens de retrouver le trésor qui me rend le plus riche, ma fille bien-aimée. Si notre innocence, si ses larmes et les miennes,

peuvent, à la faveur de votre justice, ouvrir les portes à la miséricorde, usez-en à notre égard, car jamais nous n'avons eu le dessein de vous offenser, et jamais nous n'avons pris part aux projets de nos compatriotes, qui sont exilés justement. – Oh ! je connais bien Ricote, dit alors Sancho, et je sais qu'il dit vrai quant à ce qu'Ana-Félix est sa fille. Mais pour ces broutilles d'allées et de venues, de bonnes ou de mauvaises intentions, je ne m'en mêle pas. » En tous

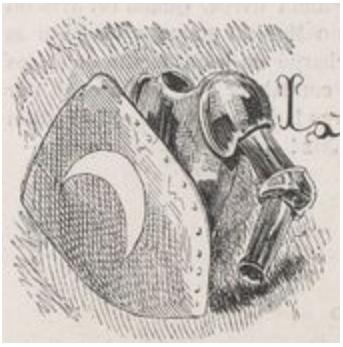
Tous les assistants restaient émerveillés d'une si étrange aventure. « En tous cas, s'écria le général, vos larmes ne me laisseront point accomplir mon serment. Vivez, belle Ana-Félix, autant d'années que le ciel vous en réserve, et que le châtiment de la faute retombe sur les insolents et les audacieux qui l'ont commise. » Aussitôt il ordonna de pendre à la vergue les deux Turcs qui avaient tué ses soldats. Mais le-vice-roi lui demanda instamment de ne pas les faire mourir, puisqu'il y avait de leur part plus de folie que de vaillance. Le général se rendit aux désirs du vice-roi; car il est difficile que de sang-froid les vengeances s'exécutent.

On s'occupa aussitôt des moyens de tirer Gaspar Grégorio du péril où il était resté. Ricote offrit pour sa délivrance plus de deux mille ducats qu'il avait en perles et en bijoux. Plusieurs moyens furent mis en avant; mais aucun ne valut celui que proposa le renégat espagnol dont on a parlé. Il s'offrit de retourner à Alger dans quelque petit bâtiment d'environ six bancs de rames, mais armé de rameurs chrétiens, parce qu'il savait où, quand et comment on pourrait débarquer, et qu'il connaissait aussi la maison où l'on avait enfermé don Gaspar. Le général et le vice-roi hésitaient à se fier au renégat, et surtout à lui confier les chrétiens qui devraient occuper les bancs des rameurs. Mais Ana-Félix répondit de lui, et Ricote s'engagea à payer le rachat des chrétiens s'ils étaient livrés. Quand cet avis fut adopté, le vice-roi descendit à terre, et don Antonio Moréno emmena chez lui la Morisque et son père, après que le vice-roi l'eût chargé de les accueillir et de les traiter avec tous les soins imaginables, offrant de contribuer à ce bon accueil par tout ce que renfermait sa maison, tant étaient vives la bienveillance et l'affection qu'avait allumées dans son cœur la beauté d'Ana-Félix !



CHAPITRE LXIV.

Où l'on traite de l'aventure qui donna le plus de chagrin à don Quichotte, de toutes celles qui lui étaient alors arrivées.



LA femme de don Antonio Moréno, à ce que dit l'histoire, sentit un grand plaisir à voir Ana-Félix dans sa maison. Elle l'y reçut avec beaucoup de prévenances, aussi éprise de ses attraits que de son amabilité, car la Morisque brillait également par l'esprit et par la figure. Tous les gens de la ville venaient, comme à son de cloche, la voir et l'admirer.

Don Quichotte dit à don Antonio que le parti qu'on avait pris pour la délivrance de don Grégorio ne valait rien; qu'il était plus dangereux que convenable, et qu'on aurait mieux fait de le conduire lui-même, avec ses armes et son cheval, en Berbérie, d'où il aurait tiré le jeune homme, en dépit de toute la canaille musulmane, comme avait fait don Gaïféros pour son épouse Mélisendre. « Prenez donc garde, dit Sancho en entendant ce propos, que le seigneur don Gaïféros enleva. son épouse de terre ferme, et qu'il l'emmena en France par la terre ferme; mais là-bas, si, par hasard, nous enlevons don Grégorio, par où l'amènerons-nous en Espagne, puisque la mer est au milieu? – Il y a remède à tout, excepté à la mort, répondit don Quichotte. Le bateau s'approchera de la côte, et nous nous y embarquerons, quand le monde entier s'y opposerait. – Voire Grâce arrange fort bien les

choses, reprit Sancho; mais du dit au fait, il y a long trajet. Moi, je m'en tiens au renégat, qui me semble très-homme de bien, et de très-charitables entrailles. – D'ailleurs, ajouta don Antonio, si le renégat ne réussit point dans son entreprise, on adoptera ce nouvel expédient, et l'on fera passer le grand don Quichotte en Berbérie. »

A deux jours de là, le renégat partit sur un bâtiment léger de six rames par bordage, monté par de vaillants rameurs; et, deux jours après, les galères prirent la route du Levant, après que le général eut prié le vice-roi de l'informer de ce qui arriverait pour la délivrance de don Grégorio, et de la suite des aventures d'Ana-Félix. Le vice-roi lui en lit la promesse.

Un matin que don Quichotte était sorti pour se promener sur la plage, armé de toutes pièces, car, ainsi qu'on l'a dit mainte fois, *ses armes étaient sa parure, et le combat son repos* [629], et jamais il n'était un instant sans armure, il vit venir à lui un chevalier également armé de pied en cap, qui portait peinte sur son écu une lune resplendissante. Celui-ci, s'approchant assez près pour être entendu, adressa la parole à don Quichotte, et lui dit d'une voix haute: « Insigne chevalier et jamais dignement loué don Quichotte de la Manche, je suis le chevalier de la Blanche-Lune, dont les prouesses inouïes t'auront sans doute rappelé le nom à la mémoire. Je viens me mesurer avec toi, et faire l'épreuve de tes forces, avec l'intention de te faire reconnaître et confesser que ma dame, quelle qu'elle soit, est incomparablement plus belle que ta Dulcinée du Toboso. Si tu confesses d'emblée cette vérité, tu éviteras la mort, et moi la peine que je prendrais à le la donner. Si nous combattons, et si je suis vainqueur, je ne veux qu'une satisfaction: c'est que, déposant les armes, et l'abstenant de chercher les aventures, tu te retires dans ton village pour le temps d'une année, pendant laquelle tu vivras, sans mettre l'épée à la main, en paix et en repos, car ainsi l'exigent le soin de ta fortune et le salut de ton âme. Si je suis vaincu, ma tète restera à ta merci, mes armes et mon cheval seront tes dépouilles, et la renommée de mes exploits s'ajoutera à la renommée des tiens. Vois ce qui te convient le mieux, et réponds-moi sur-le-champ, car je n'ai que le jour d'aujourd'hui pour expédier cette affaire. »

Don Quichotte resta stupéfait, aussi bien de l'arrogance du chevalier de la Blanche-Lune que de la cause de son défi. Il lui répondit avec calme et d'un ton sevère : « Chevalier de la Blanche-Lune, dont les exploits ne sont point encore arrivés à ma connaissance, je vous ferai jurer que vous n'avez jamais vu l'illustre Dulcinée. Si vous l'eussiez vue, je sais que vous vous

fussiez bien gardé de vous hasarder en cette entreprise, car son aspect vous eût détrompé, et vous eût appris qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir de beauté comparable à la sienne. Ainsi donc, sans vous dire que vous en avez menti, mais en disant du moins que vous êtes dans une complète erreur, j'accepte votre défi, avec les conditions que vous y avez mises, et je l'accepte sur-le-champ, pour ne point vous faire perdre le jour que vous avez fixé. Des conditions, je n'en accepte qu'une seule, celle de faire passer à ma renommée la renommée de vos prouesses, car je ne sais ni ce qu'elles sont, ni de quelle espèce; et, quelles qu'elles soient, je me contente des miennes. Prenez donc du champ ce que vous en voudrez prendre; je ferai de même; et à qui Dieu donnera la fève, que saint Pierre la lui bénisse. »

On avait aperçu de la ville le chevalier de la Blanche-Lune, et l'on avait averti le vice-roi qu'il était en pourparler avec don Quichotte de la Manche. Le vice-roi, pensant que ce devait être quelque nouvelle aventure inventée par don Antonio Moréno, ou par quelque autre gentilhomme de la ville, prit aussitôt le chemin de la plage, accompagné de don Antonio et de plusieurs autres gentilshommes. Ils arrivèrent au moment où don Quichotte tournait bride pour prendre du champ. Le vice-roi, voyant que les deux champions faisaient mine de fondre l'un sur l'autre, se mit au milieu, et leur demanda quel était le motif qui les poussait à se livrer si soudainement bataille. « C'est une prééminence de beauté », répondit le chevalier de la Blanche-Lune; et il répéta succinctement ce qu'il avait dit à don Quichotte, ainsi que les conditions du duel acceptées de part et d'autre. Le vice-roi s'approcha de don Antonio, et lui demanda tout bas s'il savait qui était ce chevalier de la Blanche-Lune, ou si c'était quelque tour qu'on voulait jouer à don Quichotte. Don Antonio répondit qu'il ne savait ni qui était le chevalier, ni si le duel était pour rire ou tout de bon. Cette réponse jeta le vice-roi dans une grande perplexité; il ne savait s'il fallait ou non les laisser continuer la bataille. Cependant, ne pouvant pas se persuader que ce ne fût pas une plaisanterie, il s'eloigna en disant: « Seigneurs chevaliers, s'il n'y a point ici de milieu entre confesser ou mourir; si le seigneur don Quichotte est intraitable, et si Votre Grâce, seigneur de la Blanche-Lune, n'en veut pas démordre, en avant, et à la garde de Dieu. » Le chevalier de la Blanche-Lune remercia le vice-roi, en termes polis, de la licence qu'il leur accordait, et don Quichotte en fit autant. Celui-ci, se recommandant de tout son cœur à Dieu et il sa Dulcinée, comme il avait coutume de le faire en commençant les batailles qui s'offraient à lui, reprit un peu de champ, parce qu'il vit que

son adversaire faisait de même ; puis, sans qu'aucune trompette ni autre instrument guerrier leur donnât le signal de l'attaque, ils tournèrent bride tous deux en même temps. Mais comme le coursier du chevalier de la Blanche-Lune était le plus léger, il atteignit don Quichotte aux deux tiers de la carrière, et là il le heurta si violemment, sans le toucher avec sa lance, dont il sembla relever exprès la pointe, qu'il fit rouler sur le sable Rossinante et don Quichotte. Il s'avança aussitôt sur le chevalier, et, lui mettant le fer de sa lance à la visière, il lui dit: « Vous êtes vaincu, chevalier, et mort même, si vous ne confessez les conditions de notre combat. » Don Quichotte, étourdi et brisé de sa chute, répondit, sans lever sa visière, d'une voix creuse et dôlente qui semblait sortir du fond d'un tombeau : « Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde, et moi le plus malheureux chevalier de la terre. Il ne faut pas que mon impuissance à la soutenir compromette cette vérité. Pousse, chevalier, pousse ta lance, et ôle-moi la vie, puisque tu m'as ôté l'honneur. – Oh ! non, certes, je n'en ferai rien, s'écria le chevalier de la Blanche-Lune. Vive, vive en sa plénitude la renommée de beauté de madame Dulcinée du Toboso. Je ne veux qu'une chose, c'est que le grand don Quichotte se retire dans son village une année, ou le temps que je lui prescrirai, ainsi que nous en sommes convenus avant d'en venir aux main. »



Le vice-roi, don Antonio, et plusieurs autres personnes qui se trouvaient présentes, entendirent distinctement ces propos; ils entendirent également don Quichotte répondre que, pourvu qu'on ne lui demandât rien qui fût au détriment de Dulcinée, il accomplirait tout le reste en chevalier ponctuel et loyal. Cette confession faite et reçue, le chevalier de la Blanche-Lune tourna bride, et, saluant le vice-roi de la tête, il prit le petit galop pour rentrer dans la ville. Le vice-roi donna l'ordre à don Antonio de le suivre, pour savoir à tout prix qui il était. On releva don Quichotte, et on lui découvrit le visage, qu'on trouva pâle, inanimé, et inondé de sueur. Rossinante était si maltraité, qu'il ne put se remettre sur ses jambes. Sancho, l'oreille basse et la larme à l'œil, ne savait ni que dire, ni que faire. Il lui semblait que toute cette aventure était un songe, une affaire d'enchantement. Il voyait son seigneur vaincu, rendu à merci, obligé à ne point prendre les armes d'une année. Il apercevait en imagination la lumière

de sa gloire obscurcie, et les espérances de ses nouvelles promesses évanouies, comme la fumée s'évanouit au vent. Il craignait enfin que Rossinante ne restât estropié pour le reste de ses jours, et son maître disloqué. Heureux encore si les membres brisés remettaient la cervelle [630] ! Finalement, avec une chaise à porteurs que le vice-roi fit venir, on ramena le chevalier à la ville, et le vice-roi regagna aussi son palais, dans le désir de savoir quel était ce chevalier de la Blanche-Lune, qui avait mis don Quichotte en si piteux état.



CHAPITRE LXV.

On l’on fait connaître qui était le chevalier de la Blanche-Lune, et où l’on raconte la délivrance de don Grégorio, ainsi que d’autres événements.



Don Antonio Moréno suivit le chevalier de la Blanche-Lune, qui fut également suivi et poursuivi même par une infinité de petits garçons, jusqu’à la porte d’une hôtellerie au centre de la ville. Don Antonio y entra dans le désir de le connaître. Un écuyer vint recevoir et désarmer le chevalier, qui s’enferma dans une salle basse, toujours accompagné de don Antonio, lequel mourait d’envie de savoir qui était cet inconnu. Enfin, quand le chevalier de la Blanche-Lune vit que ce gentilhomme ne le quittait pas, il lui dit : Je vois bien, seigneur, pourquoi vous êtes venu ; vous voulez savoir qui je suis, et, comme je n’ai nulle raison de le cacher, pendant que mon domestique me désarme, je vais vous le dire en toute vérité. Sachez donc, seigneur, qu’on m’appelle le bachelier Samson Carrasco. Je suis du village même de don Quichotte de la Manche, dont la folie est un objet de pitié pour nous tous qui le connaissons; mais peut-être lui ai-je porté plus de compassion que personne. Or, comme je crois que sa guérison dépend de son repos, et de ce qu’il ne bouge plus de

son pays et de sa maison, j'ai cherché un moyen de l'obliger à y rester tranquille. Il y a donc environ trois mois que j'allai, déguisé en chevalier des Miroirs, lui couper le chemin, dans l'intention de combattre avec lui et de le vaincre, sans lui faire aucun mal, après avoir mis pour condition de notre combat que le vaincu resterait à la merci du vainqueur. Ce que je pensais exiger de lui, car je le tenais déjà pour vaincu, c'était qu'il retournât au pays, et qu'il n'en sorit plus de toute une année, temps pendant lequel il pourrait être guéri ; mais le sort en ordonna d'une tout autre façon, car ce fut lui qui me vainquit et me renversa de cheval. Mon projet fut donc sans résultat. Il continua sa route, et je m'en retournai vaincu, honteux et brisé de la chute, qui avait été fort périlleuse. Cependant cela ne m'ôta pas l'envie de revenir le chercher et de le vaincre à mon tour, comme vous avez vu que j'ai fait aujourd'hui. Il est si ponctuel à observer les devoirs de la chevalerie errante, qu'en exécution de sa parole, il observera, sans aucun doute, l'ordre qu'il a reçu de moi. Voilà, seigneur, toute l'histoire, sans que j'aie besoin de rien ajouter. Je vous supplie de ne pas me découvrir, et de ne pas dire à don Quichotte qui je suis, afin que ma bonne intention ait son effet, et que je parvienne à rendre le jugement à un homme qui l'a parfait dès qu'il oublie les extravagances de sa chevalerie errante. – Oh! seigneur, s'écria don Antonio, Dieu vous pardonne le tort que vous avez fait au monde entier, en voulant rendre à la raison le fou le plus divertissant qu'il possède. Ne voyez-vous pas, seigneur, que jamais l'utilité dont pourra être le bon sens de don Quichotte n'approchera du plaisir qu'il donne avec ses incartades? Mais j'imagine que toute la science et toute l'adresse du seigneur bachelier ne pourront suffire à rendre sage un homme si complétement fou; et, si ce n'était contraire à la charité, je demanderais que jamais don Quichotte ne guérit, parce qu'avec sa guérison nous aurons non-seulement à perdre ses gracieuses folies, mais encore celles de Sancho Panza, son écuyer, dont la moindre est capable de réjouir la mélancolie même. Cependant je me tairai et ne dirai rien, pour voir si j'aurai deviné juste en soupçonnant que le seigneur Carrasco ne tirera nul profit de sa démarche. » Le bachelier répondit qu'en tout cas l'affaire était en bon train, et qu'il en espérait une heureuse issue. Il prit congé de don Antonio, qui lui faisait poliment ses offres de service; puis, ayant fait attacher ses armes sur un mulet, il quitta la ville, à l'instant même, sur le cheval qui lui avait servi dans le combat, et regagna son village, sans qu'il lui arrivât rien que fût tenue de recueillir cette véridique histoire.

Don Antonio rapporta au vice-roi tout ce que lui avait conté Carrasco, chose dont le vice-roi n'éprouva pas grand plaisir; car la réclusion de don Quichotte allait détruire celui qu'auraient eu tous les gens auxquels seraient parvenues les nouvelles de ses folies.

Don Quichotte resta six jours au lit, triste, affligé, rêveur, l'humeur noire et sombre, et l'imagination sans cesse occupée du malheureux événement de sa défaite. Sancho s'efforçait de le consoler, et il lui dit un jour, entre autres propos: « Allons, mon bon seigneur, relevez la tête, et tâchez de reprendre votre gaieté, et surtout rendez grâce au ciel de ce qu'étant tombé par terre vous vous soyez relevé sans une côte enfoncée. Vous savez bien que là où les coups se donnent ils se reçoivent, et qu'il n'y a pas toujours du lard où sont les crochets pour le pendre; en ce cas, faites la figue au médecin, puisque vous n'en avez pas besoin pour vous guérir de cette maladie. Retournons chez nous, et cessons de courir les champs à la quête des aventures, par des terres et des pays que nous ne connaissons pas. A tout bien considérer, c'est moi qui suis le plus perdant, si vous êtes le plus maltraité. Moi, qui ai laissé avec le gouvernement les désirs d'être gouverneur, je n'ai pas laissé l'envie de devenir comte, et jamais cette envie ne sera satisfaite si vous manquez de devenir roi, en laissant l'exercice de votre chevalerie. Ainsi toutes mes espérances s'en vont en fumée. – Tais-toi, Sancho, répondit don Quichotte; ne vois-tu pas que ma retraite et ma réclusion ne doivent durer qu'une année? Au bout de ce temps, je reprendrai mon honorable profession , et je ne manquerai ni de royaumes à conquérir, ni de comtés à te donner en cadeau. – Dieu vous entende, reprit Sancho, et que le pêché fasse la sourde oreille; car j'ai toujours ouï dire que bonne espérance vaut mieux que mauvaise possession. »

Ils en étaient là de leur entretien, quand don Antonio entra, donnant toutes les marques d'une grande allégresse: « Bonne nouvelle, bonne nouvelle, seigneur don Quichotte, s'écria-t-il, don Grégorio et le renégat, qui est allé le chercher, sont sur la plage. Que dis-je, sur la plage, ils sont déjà chez le vice-roi, et seront ici dans un instant.» Don Quichotte parut sentir quelque joie. « En vérité, dit-il, je me réjouirais volontiers que la chose fût arrivée tout au rebours. J'aurais été contraint de passer en Berbérie, où j'aurais délivré, par la force de mon bras, non-seulement don Grégorio, mais tous les captifs chrétiens qui s'y trouvent. Mais, hélas! que dis-je, misérable? ne suis-je pas le vaincu? ne suis-je pas le renversé par terre? ne suis-je pas celui qui ne peut prendre les armes d'une année?

Qu'est-ce que je promets donc, et de quoi puis-je me flatter, si je dois plutôt me servir du fuseau que de l'épée? – Laissez donc cela, seigneur, s'écria Sancho. Vive la poule, malgré sa pépie. Et d'ailleurs, aujourd'hui pour toi, demain pour moi. Dans ces affaires de rencontres, de chocs et de taloches, il ne faut jurer de rien; car celui qui tombe aujourd'hui peut se relever demain, à moins qu'il n'aime mieux rester au lit; je veux dire qu'il ne se laisse abattre sans reprendre un nouveau courage pour de nouveaux combats. Allons, que Votre Grâce se lève pour recevoir don Grégorio, car il me semble, au mouvement et au bruit qui se fait, qu'il est déjà dans la maison. »

C'était la vérité; aussitôt que don Grégorio eut été avec le renégat rendre compte au vice-roi du départ et du retour, empressé de revoir Ana-Félix, il accourut avec son compagnon à la maison de don Antonio. Quand on le tira d'Alger, don Grégorio était encore en habits de femme, mais, dans la barque, il les changea contre ceux d'un captif qui s'était sauvé avec lui. Au reste, en quelque habit qu'il se montrât, on reconnaissait en lui une personne digne d'être enviée, estimée et servie; car il était merveilleusement beau, et ne semblait pas avoir plus de dix-sept à dix-huit ans. Ricote et sa fille vinrent à sa rencontre: le père, attendri jusqu'aux larmes, et la fille, avec une pudeur charmante. Ils ne s'embrassèrent point, car, où se trouve beaucoup d'amour, il n'y a pas d'ordinaire beaucoup de hardiesse. Les deux beautés réunies de don Grégorio et d'Ana-Félix firent également l'admiration de tous ceux qui se trouvaient présents à cette scène. Ce fut leur silence qui parla pour les deux amants, et leurs yeux furent les langues qui exprimèrent leur bonheur et leurs chastes pensées. Le renégat raconta quels moyens avait employés son adresse pour tirer don Grégorio de sa prison, et don Grégorio raconta en quels embarras, en quels périls il s'était trouvé au milieu des femmes qui le gardaient; tout cela, sans longueur, en peu de mots, et montrant une discrétion bien au-dessus de son âge. Finalement, Ricote paya et récompensa, d'une main libérale, aussi bien le renégat que les chrétiens qui avaient ramé dans la barque. Quant au renégat, il rentra dans le giron de l'Église, et, de membre gangrené, il redevint sain et pur par la pénitence et le repentir.



Deux jours après, le vice-roi se concerta avec don Antonio sur les moyens qu'il y aurait à prendre pour qu'Ana-Félix et Ricote restassent en Espagne ; car il ne leur semblait d'aucun inconvénient de conserver dans le pays une fille si chrétienne et un père si bien intentionné. Don Antonio s'offrit à aller solliciter cette licence à la cour, où l'appelaient d'ailleurs d'autres affaires, laissant entendre que là, par le moyen de la faveur et des présents, bien des difficultés s'aplanissent. « Non, dit Ricote, qui assistait à l'entretien; il ne faut rien espérer de la faveur ni des présents; car, avec le grand don Bernardino de Vélasco, comte de Salazar, auquel Sa Majesté a confié le soin de notre expulsion, tout est inutile, prières, larmes, promesses et cadeaux. Il est vrai qu'il unit la miséricorde à la justice; mais, comme il

voit que tout le corps de notre nation est corrompu et pourri, il use plutôt pour remède du cautère, qui brûle, que du baume, qui amollit. Avec la prudence et la sagacité qu'il apporte à ses fonctions, avec la terreur qu'il inspire, il a porté sur ses fortes épaules l'exécution de cette grande mesure, sans que notre adresse, nos démarches, nos stratagèmes et nos fraudes eussent pu tromper ses yeux d'Argus, qu'il tient toujours ouverts, pour empêcher qu'aucun de nous ne lui échappe, et ne reste comme une racine cachée, qui germerait avec le temps, et répandrait des fruits vénéneux dans l'Espagne, enfin purgée et délivrée des craintes que lui donnait notre multitude. Héroïque résolution du grand Philippe III, et prudence inouïe d'en avoir confié l'exécution à don Bernardino de Vélasco[631]! – Quoi qu'il en soit, reprit don Antonio, je ferai, une fois là, toutes les diligences possibles, et que le ciel en décide comme il lui plaira. Don Grégorio viendra avec moi, pour consoler ses parents de la peine qu'a dû leur causer son absence; Ana-Félix restera avec ma femme dans ma maison, ou dans un monastère; et je suis sûr que le seigneur vice-roi voudra bien garder chez lui le bon Ricote, jusqu'au résultat de mes négociations.» don Grégorio, sachant ce

Le vice-roi consentit à tout ce qui était proposé; mais don Grégorio, sachant ce qui se passait, assura d'abord qu'il ne pouvait ni ne voulait abandonner dona Ana-Félix. Toutefois, comme il avait le désir de revoir ses parents, et qu'il pensait bien trouver moyen de revenir chercher sa maîtresse, il se rendit à l'arrangement convenu. Ana-Félix resta avec la femme de don Antonio, et Ricote dans le palais du vice-roi.

Le jour du départ de don Antonio arriva, puis le départ de don Quichotte et de Sancho, qui eut lieu deux jours après; car les suites de sa chute ne permirent point au chevalier de se mettre plus tôt en route. Il y eut des larmes, des soupirs, des sanglots et des défaillances, quand don Grégorio se sépara d'Ana-Félix. Ricote offrit à son rendre futur mille écus, s'il les voulait; mais don Grégorio n'en accepta pas un seul, et emprunta seulement cinq écus à don Antonio, en promettant de les lui rendre à Madrid. Enfin, ils partirent tous deux, et don Quichotte avec Sancho, un peu après, comme on l'a dit: don Quichotte désarmé et en habit de voyage; Sancho à pied, le grison portant les armes sur son dos.





CHAPITRE XLVI.

Qui traite de ce que verra celui qui le lira, ou de ce qu’entendra celui qui l’écoutera lire.



AU sortir de Barcelone, don Quichotte vint revoir la place où il était tombé, et s’écria: «Ici fut Troie! ici ma mauvaise étoile, et non ma lâcheté. m’enleva mes gloires passées! ici la fortune usa à mon égard de ses tours et de ses retours! ici s’obscurcirent mes prouesses! ici, finalement, tomba mon bonheur, pour ne se relever jamais!» Sancho, qui entendit ces lamentations, lui dit aussitôt: «C’est aussi bien le propre d’un cœur vaillant, mon bon seigneur, d’avoir de la patience et de la fermeté dans les disgrâces, que de la joie dans les prospérités ; et cela, j’en juge par moi-même : car si, quand j’étais gouverneur, je me sentais gai, maintenant que je suis écuyer à pied, je ne me sens pas triste. En effet, j’ai oui dire que cette créature qu’on appelle la fortune est une femme capricieuse, fantasque, toujours ivre, et aveugle par-dessus le marché. Aussi ne voit-elle pas ce qu’elle fait, et ne sait-elle qui elle abat, ni qui elle élève.

– Tu es bien philosophe, Sancho, répondit don Quichotte, et tu parles en homme de bon sens. je ne sais vraiment qui t’apprend de telles choses. Mais ce que je puis le dire, c’est qu’il n’y a point de fortune au monde, que toutes

les choses qui s'y passent, bonnes ou mauvaises, n'arrivent point par hasard, mais par une providence particulière des cieux. De là vient ce qu'on a coutume de dire, que chacun est l'artisan de son bonheur. Moi, je l'avais été du mien, mais non pas avec assez de prudence ; aussi ma présomption m'a-t-elle coûté cher. J'aurais dû penser qu'à la grosseur démesurée du cheval que montait le chevalier de la Blanche-Lune, la débilité de Rossinante ne pouvait résister. J'osai cependant accepter le combat; je fis de mon mieux, mais je fus culbuté, et, bien que j'aie perdu l'honneur, je n'ai ni perdu ni pu perdre la vertu de tenir ma parole. Quand j'étais chevalier errant, hardi et valeureux, mon bras et mes ouvres m'accréditaient pour homme de cœur; maintenant que je suis écuyer démonté, je veux m'accréditer pour homme de parole, en tenant la promesse que j'ai faite. Chemine donc, ami Sancho ; allons passer dans notre pays l'année du noviciat. Dans cette réclusion forcée, nous puiserons de nouvelles forces pour reprendre l'exercice des armes, que je n'abandonnerai jamais. – Seigneur, répondit Sancho, ce n'est pas une chose si divertissante de marcher à pied, qu'elle me donne envie de faire de grandes étapes. Laissons cette armure accrochée à quelque arbre, en guise d'un pendu ; et, quand, j'occuperai le dos du grison, les pieds hors de la poussière, nous ferons les marches telles que Votre Grâce voudra les mesurer. Mais, croire que je les ferai longues en allant à pied, c'est croire qu'il fait jour à minuit. – Tu as fort bien dit, repartit don Quichotte : attachons mes armes en trophée ; puis, au-dessous ou à l'entour, nous graverons sur les arbres ce qui était écrit sur le trophée des armes de Roland :

Que nul de les toucher ne soit si téméraire,

S'il ne veut de Roland affronter la colère [632].

– Tout cela me semble d'or, reprit Sancho ; et, n'était la faute que nous ferait Rossinante pour le chemin, je serais d'avis qu'on le pendit également. – Eh bien! ni lui ni les armes ne seront pendus, répondit don Quichotte ; je ne veux pas qu'on me dise : A *bon service, mauvais paiement*. – Voilà qui est bien dit, répliqua Sancho ; car, suivant l'opinion de gens sensés, il ne

faut pas jeter sur le bât la faute de l'âne. Et, puisque c'est à Votre Grâce qu'est toute la faute de cette aventure, châtiez-vous vous-même ; mais que votre colère ne retombe pas sur ces armes déjà sanglantes et brisées, ni sur le doux et bon Rossinante, qui n'en peut mais, ni sur mes pieds, que j'ai fort tendres, en les faisant cheminer plus que de raison. »



Ce fut en ces entretiens que se passa toute la journée, et quatre autres encore, sans qu'il leur arrivât rien qui contrariât leur voyage. Le cinquième jour, à l'entrée d'une bourgade, ils trouvèrent, devant la porte d'une hôtellerie, beaucoup de gens qui s'y divertissaient, car c'était fête. Comme don Quichotte approchait d'eux, un laboureur éleva la voix, et dit : « **B**on ! un de ces deux seigneurs que voilà, et qui ne connaissent point les parieurs, va décider de notre gageure. – Très-volontiers, répondit don Quichotte, et en toute droiture, si toutefois je parviens à la bien comprendre. – Le cas est, mon bon seigneur, reprit le paysan, qu'un habitant de ce village, si gros

qu'il pèse deux quintaux trois quarts, a défié à la course un autre habitant, qui ne pèse pas plus de cent vingt-cinq livres. La condition du défi fut qu'ils parcourraient un espace de cent pas, à poids égal. Quand on a demandé au défieur [633] comment il fallait égaliser le poids, il a répondu que le défié, qui pèse un quintal et quart, se mette sur le dos un quintal et demi de fer, et alors les cent vingt-cinq livres du maigre s'égaliseront avec les deux cent soixante-quinze livres du gras. – Nenni, vraiment! s'écria Sancho, avant que don Quichotte répondit. Et c'est à moi, qui étais, il y a peu de jours, gouverneur est juge, comme tout le monde sait, qu'il appartient d'éclaircir ces doutes, et de trancher toute espèce de différend. – Eh bien ! à la bonne heure, charge-toi de répondre, ami Sancho, dit don Quichotte ; car je ne suis pas bon à donner de la bouillie au chat, tant j'ai le jugement brouillé et renversé. »

Avec cette permission, Sancho s'adressa aux paysans, qui étaient rassemblés en grand nombre autour de lui, la bouche ouverte, attendant la sentence qu'allait prononcer la sienne. « Frères, leur dit-il, ce que demande le gras n'a pas de bon sens, ni l'ombre de justice; car, si ce qu'on dit est vrai, que le défié a le choix des armes, il ne faut pas ici que le défieur les choisisse telles qu'il soit impossible à l'autre de remporter la victoire. Mon avis est donc que le défieur gros et gras s'émonde, s'élague, se rogne, se tranche et se retranche, qu'il s'ôte enfin cent cinquante livres de chair, de ci, de là, de tout son corps, comme il lui plaira et comme il s'en trouvera le mieux; de cette manière, restant avec cent vingt-cinq livres pesant, il se trouvera d'accord et de poids avec son adversaire ; alors ils pourront courir, la partie sera parfaitement égale. – Je jure Dieu, dit un laboureur qui avait écoulé la sentence de Sancho, que ce seigneur a parlé comme un bienheureux, et qu'il a jugé comme un chanoine. Mais, à coup sûr, le gros ne voudra pas seulement s'ôter une once de chair, à plus forte raison cent cinquante livres. – Le meilleur est qu'ils ne courent pas du tout, reprit un autre, pour que le maigre n'ait pas à crever sous la charge, ni le gros à se déchiqueter. Mettez la moitié de la gageure en vin ; emmenons ces seigneurs au cabaret, et je prends tout sur mon dos. – Pour moi, seigneurs, répondit don Quichotte, je vous suis très-obligé ; mais je ne puis m'arrêter un instant, car de sombres pensées et de tristes événements m'obligent à paraître impoli et à cheminer plus vite que le pas. » Donnant de l'éperon à Rossinante, il passa outre et laissa ces gens aussi étonnés de son étrange figure que de la sagacité de Sancho. Un des paysans s'écria : « Si le valet a

tant d'esprit, qu'est-ce que doit être le maître ! Je parie que, s'ils vont étudier à Salamanque, ils deviendront, en un tour de main, alcades de cour. Tout est pour rire ; il n'y a qu'une chose, étudier et toujours étudier ; puis avoir un peu de faveur et de bonne chance ; et, quand on y pense le moins, on se trouve avec une verge à la main ou une mitre sur la tête. »

Cette nuit, maître et valet la passèrent au milieu des champs, à la belle étoiles, et le lendemain, continuant leur route, ils virent venir à eux un homme à pied, qui portait une besace au cou et un pieu ferré à la main, équipage ordinaire d'un messager piéton. Celui-ci, en approchant de don Quichotte, doubla le pas, et vint à lui presque en courant; puis, lui embrassant la cuisse droite, car il n'atteignait pas plus haut, il lui dit, avec des marques de grande allégresse : « Oh ! mon seigneur don Quichotte de la Manche, quelle joie va sentir au fond de l'âme monseigneur le duc, quand il saura que Votre Grâce retourne à son château, où il est encore avec madame la duchesse! – Je ne vous connais pas, mon ami, répondit don Quichotte, et ne sais qui vous êtes, à moins que vous ne me le disiez. – Moi, seigneur don Quichotte, répliqua le messager, je suis Tosilos, le laquais du duc monseigneur, celui qui ne voulut pas combattre avec Votre Grâce à propos du mariage de la fille de dona Rodriguez. – Miséricorde! s'écria don Quichotte, est-il possible que vous soyez celui que les enchanteurs, mes ennemis, transformèrent en ce laquais que vous dites, pour m'enlever l'honneur de cette bataille? – Allons, mon bon seigneur, repartit le messager, ne dites pas une telle chose. Il n'y a eu ni enchantement, ni changement de visage. Aussi bien laquais Tosilos je suis entré dans le champ clos, que laquais Tosilos j'en suis sorti. J'ai voulu me marier sans combattre, parce que la jeune fille était à mon goût. Mais la chose a tourné tout à l'envers; car, dès que Votre Grâce est partie de notre château, le duc mon seigneur m'a fait appliquer cent coups de bâton pour avoir contrevenu aux ordres qu'il m'avait donnés avant de commencer la bataille. La fin de l'histoire, c'est que la pauvre fille est déjà religieuse, que dona Rodriguez est retournée en Castille, et que je vais maintenant à Barcelone porter au vice-roi un pli de lettres que lui envoie mon seigneur. Si Votre Grâce veut boire un coup pur, quoique chaud, je porte ici une gourde de vieux vin, avec je ne sais combien de bribes de fromage de Tronchon, qui sauront bien vous éveiller la soif, si par hasard elle est endormie. – J'accepte l'invitation, s'écria Sancho ; trêve de compliments, et que le bon Tosilos verse rasade en dépit de tous les enchanteurs qu'il y ait aux Grandes-Indes. – Enfin,

Sancho, dit don Quichotte, tu es le plus grand glouton du monde et le plus grand ignorant de la terre, puisque tu ne veux pas te mettre dans la tête que ce courrier est enchanté et ce Tosilos contrefait. Reste avec lui, et bourre-toi l'estomac; j'irai en avant, au petit pas, et j'attendrai que tu reviennes. »



Le laquais se mit à rire, dégaina sa gourde, tira du bissac un pain et ses bribes de fromage, puis s'assit avec Sancho sur l'herbe verte. Là, en paix et en bonne amitié, ils attaquèrent et expédièrent les provisions avec tant de courage et d'appétit, qu'ils léchèrent le paquet de lettres, seulement parce qu'il sentait le fromage. Tosilos dit à Sancho : « Sans aucun doute, ami Sancho, ton maître doit être un fou. – Comment! doit? répondit Sancho ; oh! il ne doit rien à personne ; il paie tout comptant, surtout quand c'est en

monnaie de folie. Je le vois bien, et je le lui dis bien aussi. Mais qu'y faire? surtout maintenant qu'il est fou à lier, parce qu'il a été vaincu par le chevalier de la Blanche-Lune. » Tosilos le pria de lui conter cette aventure; mais Sancho répondit qu'il y aurait impolitesse à laisser plus longtemps son maître croquer le marmot à l'attendre, et qu'un autre jour, s'ils se rencontraient, ils auraient l'occasion de reprendre l'entretien. Là-dessus il se leva, secoua son pourpoint et les miettes attachées à sa barbe, poussa le grison devant lui, dit adieu à Tosilos et rejoignit son maître, qui l'attendait à l'ombre sous un arbre.



CHAPITRE LXVII.

De la résolution que prit don Quichotte de se faire berger et de mener la vie champêtre, tandis que passerait l'année de sa pénitence; avec d'autres évènements curieux et divertissants en vérité.



SI toujours une foule de pensées avaient tourmenté don Quichotte, avant qu'il fût abattu, un bien plus grand nombre le tourmentaient depuis sa chute. Il était donc à l'ombre d'un arbre, et là, comme des mouches à la curée du miel, mille pensées accouraient le harceler. Les unes avaient trait au désenchantement de Dulcinée, les autres à la vie qu'il mènerait pendant sa retraite forcée. Sancho arriva, et lui vanta l'humeur libérale du laquais Tosilos. « Est-il possible, s'écria don Quichotte, que tu penses encore, ô Sancho, que ce garçon soit un véritable laquais? As-tu donc oublié que tu as vu Dulcinée convertie en une paysanne, et le chevalier des Miroirs transformé en bachelier Carrasco ? Voilà les œuvres des enchanteurs qui me persécutent. Mais, dis-moi maintenant, as-tu demandé à ce Tosilos ce que Dieu a fait d'Altisidore ; si elle a pleuré mon absence, ou si déjà elle a versé dans le sein de l'oubli les pensées amoureuses qui la tourmentaient en ma présence? – Les miennes, reprit Sancho, ne me laissent guère songer à

m’enquérir de fadaises. Mais, jour de Dieu ! seigneur, quelle mouche vous pique à présent, pour vous informer des pensées d’autrui, et surtout de pensées amoureuses? – Écoute, Sancho, reprit don Quichotte, il y a bien de la différence entre les actions qu’on fait par amour, et celles qu’on fait par reconnaissance. Il peut arriver qu’un chevalier reste froid et insensible ; mais, à la rigueur, il est impossible qu’il soit ingrat. Selon toute apparence, Altisidore m’aima tendrement; elle m’a donné les trois mouchoirs de tête que tu sais bien ; elle a pleuré à mon départ, elle m’a fait des reproches, elle m’a maudit, elle s’est plainte publiquement, en dépit de toute pudeur. Ce sont là des preuves qu’elle m’adorait; car les colères des amants éclatent toujours en malédictions. Moi, je n’ai pas eu d’espérances à lui donner, puisque les miennes appartiennent toutes à Dulcinée, ni de trésors à lui offrir, car les trésors des chevaliers errants sont, comme ceux des esprits follets, apparents et menteurs. Je ne puis donc lui donner que ces souvenirs qui me restent d’elle, sans préjudice toutefois de ceux que m’a laissés Dulcinée, Dulcinée, à qui tu fais injure par les retards que tu mets à te fouetter, à châtier ces masses de chair, que je voudrais voir mangées des loups, puisqu’elles aiment mieux se réserver pour les vers de terre, que de s’employer à la guérison de cette pauvre dame. – Ma foi, seigneur, répondit Sancho, s’il faut dire la vérité, je ne puis me persuader que les claques à me donner sur le derrière aient rien à voir avec le désenchantement des enchantées. C’est comme si nous disions : La tète vous fait mal, graissez-vous le talon Du moins, j’oserais bien jurer qu’en toutes les histoires que Votre Grâce a lues, traitant de la chevalerie errante, vous n’avez pas vu un seul désenchantement à coups de fouet. Mais enfin, pour oui ou pour non, je me les donnerai quand l’envie m’en prendra, et que le temps m’offrira toute commodité pour cette besogne. – Dieu le veuille, reprit don Quichotte, et que les cieux te donnent assez de leur grâce pour que tu reconnaisses l’obligation où tu es de secourir ma dame et maîtresse, qui est la tienne, puisque tu es à moi. »



Ils suivaient leur chemin en devisant de la sorte, quand ils arrivèrent à la place où les taureaux les avaient culbutés et foulés. Don Quichotte reconnut l'endroit, et dit à Sancho : « Voici la prairie où nous avons rencontré les charmantes bergères et les élégants bergers qui voulaient y renouveler la pastorale Arcadie. C'est une pensée aussi neuve que discrète, et, si tu es du même avis que moi, je voudrais, ô Sancho, qu'à leur imitation, nous nous transformassions en bergers, ne fût-ce que le temps où je dois être reclus[634]. J'achèterai quelques brebis, et toutes les choses nécessaires à la profession pastorale ; puis, nous appelant, moi le pasteur Quichottiz, toi le pasteur Panzino, nous errerons par les montagnes, les forêts et les prairies, chantant par-ci des chansons, par-là des complaintes, buvant au liquide cristal des fontaines, ou dans les ruisseaux limpides, ou dans les fleuves au lit profond. Les chênes nous offriront d'une main libérale leurs fruits doux et savoureux, et les liéges un siége et un abri. Les saules nous donneront de l'ombre, la rose des parfums, les vastes prairies des tapis émaillés de mille couleurs, l'air sa pure haleine, la lune et les étoiles une douce lumière

malgré l'obscurité de la nuit, le chant du plaisir, les pleurs de la joie, Apollon des vers et l'amour des pensées sentimentales, qui pourront nous rendre fameux et immortels, non-seulement dans le présent âge, mais dans les siècles à venir. – Pardieu ! s'écria Sancho, voilà une vie qui me va et qui m'enchante; d'autant plus qu'avant même de l'avoir bien envisagée, le bachelier Samson Carrasco et maître Nicolas, le barbier, voudront la mener également, et se faire bergers comme nous. Encore, Dieu veuille qu'il ne prenne pas envie au curé de se fourrer aussi dans la bergerie, tant il est de bonne humeur et curieux de se divertir. – Ce que tu dis est parfait, reprit don Quichotte ; et si le bachelier Samson Carrasco entre dans la communauté pastorale, comme je n'en fais aucun doute, il pourra s'appeler le pasteur Sansonnet, ou le pasteur Carrascon. Le barbier Nicolas pourra s'appeler Nicoloso, comme l'ancien Boscan s'appela Nemoroso[635]. Quant au curé, je ne sais trop quel nom nous lui donnerons, à moins que ce ne soit un dérivatif du sien, et que nous ne l'appelions le pasteur Curiambro. Pour les bergères de qui nous devons être les amants, nous pourrons leur donner des noms comme dans un cent de poires ; et, puisque le nom de ma dame convient aussi bien à l'état de bergère qu'à celui de princesse, je n'ai pas besoin de me creuser la cervelle à lui en chercher un qui lui aille mieux. Toi, Sancho, tu donneras à la tienne celui qui te plaira. – Je ne pense pas, répondit Sancho, lui donner un autre nom que celui de Térésona [636] ; il ira bien avec sa grosse taille et avec le sien propre, puisqu'elle s'appelle Thérèse. D'ailleurs, en la célébrant dans mes vers, je découvrirai combien mes désirs sont chastes, puisque je ne vais pas moudre au moulin d'autrui. Il ne faut pas que le curé ait de bergère, ce serait donner mauvais exemple. Quant au bachelier, s'il veut en avoir une, il a son âme dans sa main. – Miséricorde! s'écria don Quichotte, quelle vie nous allons nous donner, ami Sancho! que de cornemuses vont résonner à nos oreilles! que de flageolets, de tambourins, de violes et de serinettes ! Si, parmi toutes ces espèces de musiques, vient à se faire entendre celle des albogues [637], nous aurons là presque tous les instruments pastoraux. – Qu'est-ce que cela, des albogues? demanda Sancho. Je ne les ai vus, ni ouï nommer en toute ma vie. – Des albogues, répondit don Quichotte, sont des plaques de métal, semblables à des pieds de chandeliers, qui, frappées l'une contre l'autre par le côté creux, rendent un son, sinon très-harmonieux et très-agréable, au moins sans discordance et bien d'accord avec la rusticité de la cornemuse et du

tambourin. Ce nom d'albogues est arabe, comme le sont tous ceux qui, dans notre langue espagnole, commencent par *al*, à savoir : *almohaza* [638], *almorzar* [639], *alfombra* [640], *alguazil* [641], *almacen* [642], *alcancia*[643], et quelques autres semblables. Notre langue n'a que trois mots arabes qui finissent en *i* : *borcegui*[644], *zaquizami*[645], et *maravedi*[646]; car *alheli*[647] et *alfaqui*[648], aussi bien par l'*al* du commencement que par l'i final, sont reconnus pour arabes. Je te fais cette observation en passant, parce qu'elle m'est venue à la mémoire en nommant les albogues. Ce qui doit nous aider beaucoup à faire notre état de bergers dans la perfection, c'est que je me mêle un peu de poésie, comme tu sais, et que le bachelier Samson Carrasco est un poëte achevé. Du curé, je n'ai rien à dire; mais je gagerais qu'il a aussi ses prétentions à tourner le vers; et, quant à maître Nicolas, je n'en fais pas l'ombre d'un doute, car tous les barbiers sont joueurs de guitares et faiseurs de couplets. Moi, je me plaindrai de l'absence; toi, tu te vanteras d'un amour fidèle; le pasteur Carrascon fera le dédaigné, et le curé Curiambro ce qui lui plaira ; de cette façon, la chose ira à merveille. – Pour moi, seigneur, répondit Sancho, j'ai tant de guignon que je crains de ne pas voir arriver le jour où je me verrai menant une telle vie. Oh ! que de jolies cuillers de bois je vais faire, quand je serai berger ! combien de salades, de crèmes fouettées ! combien de guirlandes et de babioles pastorales ! Si elles ne me donnent pas la réputation de bel esprit, elles me donneront du moins celle d'ingénieux et d'adroit. Sanchica, ma fille, nous apportera le dîner à la bergerie. Mais, gare ! elle a bonne façon ; et il y a des bergers plus malicieux que simples. Je ne voudrais pas qu'elle vînt chercher de la laine, et s'en retournât tondue. Les amourettes et les méchants désirs vont aussi bien par les champs que par la ville, et se fourrent dans les cabanes des bergers comme dans les palais des rois. Mais, en ôtant la cause, on ôte le péché ; et, si les yeux ne voient pas, le cœur ne se fend pas; et mieux vaut le saut de la haie que les prières des honnêtes gens. – Trêve de proverbes, Sancho, s'écria don Quichotte ; chacun de ceux que tu as dits suffisait pour exprimer ta pensée. Bien des fuis je t'ai conseillé de ne pas être si prodigue de proverbes, et de te tenir en bride quand tu les dis. Mais il paraît que c'est prêcher dans le désert, et que, *ma mère me châtie, et je fouette ma toupie.* – Il paraît aussi, repartit Sancho, que Votre Grâce fait comme on dit: « La poêle a dit au chaudron : Ote-toi de là, noir par le fond.» Vous me reprenez de dire des proverbes, et vous les enfilez deux à deux. – Écoute, Sancho,

reprit don Quichotte, moi, j'amène les proverbes à propos; et quand j'en dis, ils viennent comme une bague au doigt ; mais toi, tu les tires si bien par les cheveux, que tu les traînes au lieu de les amener. Si j'ai bonne mémoire, je t'ai dit une autre fois que les proverbes sont de courtes maximes tirées d'une longue expérience et des observations de nos anciens sages. Mais le proverbe qui vient hors de propos est plutôt une sottise qu'une sentence. Au surplus, laissons cela, et, puisque la nuit vient, retirons-nous de la grand'route à quelque gîte où nous la passerons. Dieu sait ce qui nous arrivera demain. »



Ils s'éloignèrent tous deux, soupèrent tard et mal, bien contre le gré de Sancho, lequel se représentait les misères qui attendent la chevalerie errante dans les forêts et les montagnes, si, de temps en temps, l'abondance se montre dans les châteaux et les bonnes maisons, comme chez don Diégo de Miranda, aux noces de Camache et au logis de don Antonio Moréno. Mais, considérant aussi qu'il ne pouvait être toujours jour ni toujours nuit, il s'endormit pour passer cette nuit-là, tandis que son maître veillait à ses côtés.



CHAPITRE LXVIII.

De la joyeuse aventure qui arriva à don Quichotte.



LA nuit était obscure, quoique la lune fût au ciel ; mais elle ne se montrait pas dans un endroit où l'on pût la voir, car quelquefois madame Diane va se promener aux antipodes, laissant les montagnes dans l'ombre et les vallées dans l'obscurité. Don Quichotte paya tribut à la nature en dormant le premier sommeil; mais il ne se permit pas le second, bien au rebours de Sancho, qui n'en eut jamais de second: car le même sommeil lui durait du soir jusqu'au matin, preuve qu'il avait bonne complexion et fort peu de soucis. Ceux de don Quichotte le tinrent si bien éveillé, qu'à son tour il éveilla Sancho, et lui dit : « Je suis vraiment étonné, Sancho, de l'indépendance de ton humeur. J'imagine que lu es fait de marbre ou de bronze, et qu'en toi n'existe ni mouvement ni sentiment. Je veille quand tu dors ; je pleure quand tu chantes; je m'évanouis d'inanition quand tu es alourdi et haletant d'avoir trop mangé. Il est pourtant d'un fidèle domestique de partager les peines de son maître et d'être ému de ses émotions, ne fût-ce que par bienséance. Regarde la sérénité de cette nuit; vois la solitude où nous sommes, et qui nous invite à mettre quelque intervalle de veille entre un sommeil et l'autre. Lève-toi, au nom du ciel! éloigne-toi quelque peu d'ici; puis, avec bonne grâce et bon courage,

donne-toi trois ou quatre cents coups de fouet, à compte et à valoir sur ceux du désenchantement de Dulcinée. Je te demande cela en suppliant, ne voulant pas en venir aux mains avec toi, comme l'autre fois; car je sais que tu les a rudes et pesantes. Quand tu te seras bien fustigé, nous passerons le reste de la nuit à chanter, moi les maux de l'absence, toi les douceurs de la fidélité, faisant ainsi le premier début de la vie pastorale que nous devons mener dans notre village. – Seigneur, répondit Sancho, je ne suis pas chartreux, pour me lever au beau milieu de mon somme et me donner de la discipline ; et je ne pense pas davantage qu'on puisse passer tout d'un coup de la douleur des coups de fouet au plaisir de la musique. Que Votre Grâce me laisse dormir, et ne me pousse pas à bout quant à ce qui est de me fouetter, car vous me ferez faire le serment de ne jamais me toucher au poil du pourpoint, bien loin de toucher à celui de ma peau! – O âme endurcie ! s'écria don Quichotte, ô écuyer sans entrailles! ô pain mal employé, et faveurs mal placées, celles que je t'ai faites et celles que je pense te faire! Par moi tu t'es vu gouverneur, et par moi tu te vois avec l'espoir prochain d'être comte, ou d'avoir un autre titre équivalent, sans que l'accomplissement de cette espérance tarde plus que ne tardera cette année à passer, car enfin *post tenebras spero lucem* [649]. – Je n'entends pas cela, répliqua Sancho; mais j'entends fort bien que, tant que je dors, je n'ai ni crainte, ni espérance, ni peine, ni plaisir. Béni soit celui qui a inventé le sommeil, manteau qui couvre toutes les humaines pensées, mets qui ôte la faim, eau qui chasse la soif, feu qui réchauffe la froidure, fraîcheur qui tempère la chaleur brûlante, finalement, monnaie universelle, avec laquelle s'achète toute chose, et balance où s'égalisent le pâtre et le roi, le simple et le sage. Le sommeil n'a qu'une mauvaise chose, à ce que j'ai ouï dire : c'est qu'il ressemble à la mort; car d'un endormi à un trépassé la différence n'est pas grande. – Jamais, Sancho, reprit don Quichotte, je ne t'ai entendu parler avec autant d'élégance qu'à présent, ce qui me fait comprendre combien est vrai le proverbe que tu dis quelquefois : *Non avec qui tu nais, mais avec qui lu pais.* – Ah! ah! seigneur notre maître, répliqua Sancho, est-ce moi maintenant qui enfile des proverbes? Pardieu! Votre Grâce les laisse tomber de la bouche deux à deux, bien mieux que moi. Seulement, il doit y avoir entre les miens et les vôtres cette différence, que ceux de Votre Grâce viennent à propos, et les miens sans rime ni raison. Mais, au bout du compte, ce sont tous des proverbes. »

Ils en étaient là de leur causerie, quand ils entendirent une sourde rumeur et un bruit aigu, qui s'étendaient dans toute la vallée. Don Quichotte se leva, et mit l'épée à la main; pour Sancho, il se pelotonna sous le grison, et se fit de côté et d'autre un rempart avec le paquet des armes et le bât de son baudet, aussi tremblant de peur que don Quichotte était troublé. De moment en moment, le bruit augmentait, et se rapprochait de nos deux poltrons, de l'un du moins, car, pour l'autre, on connaît sa vaillance. Le cas est que des marchands menaient vendre à une foire plus de six cents porcs, et les faisaient cheminer à ces heures de nuit. Tel était le tapage que faisaient ces animaux en grognant et en soufflant, qu'ils assourdirent don Quichotte et Sancho, sans leur laisser deviner ce que ce pouvait être. La troupe immense et grognante arriva pêle-mêle, et, sans respecter le moins du monde la dignité de don Quichotte ni celle de Sancho, les cochons leur passèrent dessus, emportant les retranchements de Sancho, et roulant à terre non-seulement don Quichotte, mais encore Rossinante par-dessus le marché. Cette irruption, ces grognements, la rapidité avec laquelle arrivèrent ces animaux immondes, mirent en désordre et laissèrent sur le carreau le bât, les armes, le grison, Rossinante, Sancho et don Quichotte Sancho se releva le mieux qu'il put, et demanda l'épée à son maître, disant qu'il voulait tuer une demi-douzaine de ces impertinents messieurs les pourceaux, pour leur apprendre à vivre, car il avait reconnu ce qu'ils étaient. Don Quichotte lui répondit tristement : « Laisse-les passer, ami ; cet affront est la peine de mon pêché ; et il est juste que le ciel châtie le chevalier errant vaincu en le faisant manger par les renards, piquer par les guêpes, el fouler aux pieds par les cochons. – Est-ce que c'est aussi un châtiment du ciel, répondit Sancho, que les écuyers des chevaliers vaincus soient piqués des mosquites, dévorés des poux, et tourmentés de la faim ? Si nous autres écuyers nous étions fils des chevaliers que nous servons, ou leurs très-proches parents, il ne serait pas étonnant que la peine de leur faute nous atteignit jusqu'à la quatrième génération. Mais qu'ont à démêler les Panza avec les Quichotte ? Allons! remettons-nous sur le flanc, et dormons le peu qui reste de la nuit. Dieu fera lever le soleil, et nous nous en trouverons bien. – Dors, Sancho, répondit don Quichotte, dors, toi qui es né pour dormir; moi, qui suis né pour veiller, d'ici au jour je lâcherai la bride à mes pensées, et je les exhalerai dans un petit madrigal, qu'hier au soir, sans que tu t'en doutasses, j'ai composé par cœur. – Il me semble, répondit Sancho, que les pensées qui laissent faire des couplets ne sont pas bien cuisantes. Que Votre Grâce versifie tant qu'il lui

plaira, moi je vais dormir tant que je pourrai. » Là-dessus, prenant sur la terre autant d'espace qu'il voulut, il se roula, se blottit et s'endormit d'un profond sommeil, sans que les soucis, les dettes et le chagrin l'en empêchassent. Pour don Quichotte, adossé au tronc d'un liége ou d'un hêtre (Cid Hamet Ben-Engeli ne distingue pas quel arbre c'était), il chanta les strophes suivantes, au son de ses propres soupirs :



AMOUR, quand je pense au mal terrible que tu me fais souffrir, je vais en courant à la mort, pensant terminer ainsi mon mal immense.

« Mais quand j'arrive à ce passage, qui est un port dans la mer de mes tourments, je sens une telle joie, que la vie se ranime, et je ne passe point.

« Ainsi, vivre me tue, et mourir me rend la vie. Oh! dans quelles situation inouïe me jettent, la vie et la mort! »

Le chevalier accompagnait chacun de ces vers d'une foule de soupirs et d'un ruisseau de larmes, comme un homme dont le cœur était déchiré par le regret de la défaite et par l'absence de Dulcinée.

Le jour arriva sur ces entrefaites, et le soleil donna de ses rayons dans les yeux de Sancho. Il s'éveilla, se secoua, se frotta les yeux, s'étira les membres ; puis il regarda le dégât qu'avaient fait les cochons dans son garde-manger, et maudit le troupeau, sans oublier ceux qui le conduisaient. Finalement, ils reprirent tous deux leur voyage commencé ; et, sur la tombée de la nuit, ils virent venir à leur rencontre une dizaine d'hommes à cheval et quatre ou cinq à pied. Don Quichotte sentit son cœur battre, et Sancho le sien défaillir; car les gens qui s'approchaient d'eux portaient des lances et des boucliers, et marchaient en équipage de guerre. Don Quichotte se tourna vers Sancho : « Si je pouvais, ô Sancho! lui dit-il, faire usage de mes armes, et si ma promesse ne me liait les mains, cet escadron qui vient fondre sur nous, ce serait pour moi pain bénit. Mais pourtant il pourrait se faire que ce fût autre chose que ce que nous craignons. » En ce moment, les gens à cheval arrivèrent, et, la lance au poing, sans dire un seul mot, ils enveloppèrent don Quichotte, et lui présentèrent la pointe de leurs piques sur la poitrine et sur le dos, le menaçant ainsi de mort. Un des hommes à pied, mettant un doigt sur la bouche pour lui faire signe de se taire, empoigna Rossinante par la bride, et le tira du chemin. Les autres hommes à pied, entourant Sancho et le grison, et gardant aussi un merveilleux silence, suivirent les pas de celui qui emmenait don Quichotte. Deux ou trois fois le chevalier voulut demander où on le menait et ce qu'on lui voulait; mais à peine commençait-il à remuer les lèvres, qu'on lui fermait la bouche avec le fer des lances. La même chose arrivait à Sancho ; il ne faisait pas plutôt mine de vouloir parler, qu'un de ses gardiens le piquait avec un aiguillon, et piquait aussi l'âne, comme s'il eût voulu parler aussi. La nuit se ferma; ils pressèrent le pas, et la crainte allait toujours croissant chez. les deux prisonniers, surtout quand ils entendirent qu'on leur disait de temps en temps : « Avancez, troglodytes ; taisez-vous, barbares; souffrez, anthropophages ; cessez de vous plaindre, Scythes; fermez les yeux, Polyphêmes meurtriers, lions dévorants ; » et d'autres noms semblables, dont on écorchait les oreilles des deux malheureux, maître et valet. Sancho se disait à lui-même : « Nous des torticolis ! nous des barbiers! des mange-trop de fromage! Voilà des noms qui ne me contentent guère. Un mauvais vent souffle, et tous les maux viennent ensemble, , comme au chien les

coups de bâton ; et plaise à Dieu que ce soit par des coups de bâton que finisse cette aventure, si menaçante de mésaventure! »

Don Quichotte marchait tout interdit, sans pouvoir deviner, malgré les réflexions qui lui venaient en foule, ce que voulaient dire ces noms injurieux qu'on leur prodiguait. Ce qu'il en concluait, c'est qu'il fallait n'espérer aucun bien, et craindre beaucoup de mal. Ils arrivèrent enfin, vers une heure après minuit, à un château que don Quichotte. reconnut aussitôt pour être celui du duc, où il avait séjourné peu de jours auparavant, « Sainte Vierge ! s'écria-t-il, dès qu'il eut reconnu la demeure, que veut dire cela? En cette maison, tout est courtoisie, bon accueil, civilité; mais, pour les vaincus, le bien se change en mal, et le mal en pis. » Ils entrèrent dans la cour d'honneur du château, et la virent disposée d'une manière qui accrut leur surprise et redoubla leur frayeur, comme on le verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE LXIX.

De la plus étrange et plus nouvelle aventure qui soit arrivée à don Quichotte dans tout le cours de cette grande histoire.



LES cavaliers mirent pied à terre; puis, avec l'aide des hommes de pied, enlevant brusquement dans leurs bras Sancho et don Quichotte, ils les portèrent dans la cour du château. Cent torche, fichées sur leurs supports, brûlaient à l'entour, et cinq cents lampes éclairaient les galeries circulaires ; de façon que, malgré la nuit, qui était obscure, on ne s'apercevait point de l'absence du jour. Au milieu de la cour s'élevait un catafalque, à deux aunes du sol, tout couvert d'un immense dais de velours noir; et, à l'entour, sur les gradins, brûlaient plus de cent cierges de cire blanche sur des chandeliers d'argent. Au – dessus du catafalque état

étendu le cadavre d'une jeune fille, si belle que sa beauté rendait belle la mort même. Elle avait la tête posée sur un coussin de brocart, et couronnée d'une guirlande de fleurs balsamiques. Ses mains, croisées sur sa poitrine, tenaient une branche triomphale de palmier. A l'un des côtés de la cour s'élevait une espèce de théâtre ; et, sur deux sièges, deux personnages y étaient assis, lesquels, par les couronnes qu'ils avaient sur la tête et les sceptres qu'ils portaient à la main, se faisaient reconnaître pour des rois, soit véritables, soit supposés. Au pied de ce théâtre, où l'on montait par quelques degrés, étaient deux autres sièges, sur lesquels les gardiens des prisonniers firent asseoir don Quichotte et Sancho, toujours sans mot dire, et leur faisant entendre par signes qu'ils eussent à se taire également. Mais, sans signes et sans menaces, ils se seraient bien tus. car l'étonnement où les jetait un tel spectacle leur paralysait la langue. En ce moment, et au milieu d'un nombreux cortége, deux personnages de distinction montèrent sur le théâtre. Ils furent aussitôt reconnus par don Quichotte pour ses deux hôtes, le duc et la duchesse, lesquels s'assirent sur deux riches fauteuils, auprès des deux rois couronnés.

Qui ne se serait émerveillé à la vue de si étranges objets, surtout si l'on ajoute que don Quichotte, avait reconnu que le cadavre étendu sur le catafalque était cela de la belle Altisidore ? Quand le duc et la duchesse montèrent au théâtre, don Quichotte et Sancho leur firent une profonde révérence, à laquelle répondit le noble couple, en inclinant légèrement la tête. Un estafier parut alors, et, s'approchant de Sancho, lui jeta sur les épaules une longue robe de bouracan noir, toute bariolée de flammes peintes ; puis il lui ôta son chapeau, et lui mit sur la tête une longue mitre pointue, à la façon de celles que portent les condamnés du saint-office, en lui disant à l'oreille de ne pas desserrer les lèvres, sous peine d'avoir un bàillon, ou d'être massacré sur la place. Sancho se regardait du haut en bas, et se voyait tout en flammes ; mais comme ces flammes ne le brûlaient point, il n'en faisait pas plus de cas que d'une obole. Il ôta la mitre, et vit qu'elle était chamarrée de diables en peinture ; il la remit aussitôt, en se disant tout bas : « Bon ; du moins, ni celles-là ne me brûlent, ni ceux-ci ne m'emportent. » Don Quichotte le regardait aussi ; et, bien que la frayeur suspendit l'usage de ses sens, il ne put s'empêcher de rire en voyant la figure de Sancho.

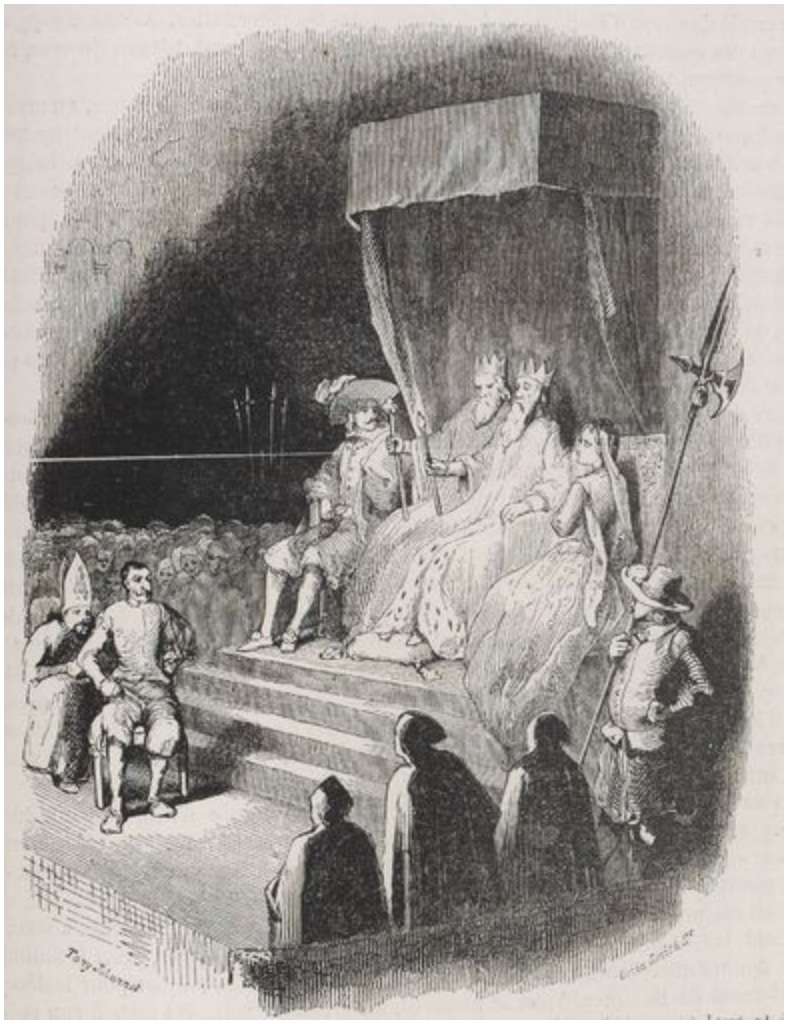


Alors commença à sortir de dessous le catafalque un agréable et doux concert de flûtes, qui, n'étant mêlé d'aucune voix humaine, car, en cet endroit, le silence même faisait silence, produisait un effet tendre et langoureux. Tout à coup parut, à côté du coussin qui soutenait le cadavre, un beau jeune homme vêtu à la romaine, lequel, au son d'une harpe dont il jouait lui-même, chanta les stances suivantes d'une voix suave et sonore :

« En attendant qu'Altisidore revienne à la vie, elle qu'a tuée la cruauté de don Quichotte ; en attendant que, dans la cour enchanteresse, les dames s'habillent de toile à sac, et que madame la duchesse habille ses duègnes de velours et de satin, je chanterai d'Altisidore la beauté et l'infortune sur une plus harmonieuse lyre que celle du chantre de Thrace.

« Je me figure même que cet office ne me regarde pas seulement pendant la vie; avec la langue morte et froide dans la bouche, je pense répéter les louanges qui te sont dues. Mon âme, libre de son étroite enveloppe, sera conduite le longs du Styx en te célébrant, et ses accents feront arrêter les eaux du fleuve d'oubli[650]. »

« Assez, dit en ce moment un des deux rois; assez, chantre divin ; ce serait à ne finir jamais que de nous retracer à présent la mort et les attraits de la sans pareille Altisidore, qui n’est point morte comme le pense le monde ignorant mais qui vit dans les mille langues de la Renommée, et dans les peines que devra souffrir, pour lui rendre la lumière, Sancho Panza, ici présent. Ainsi donc, ô Rhadamante, toi qui juges avec moi dans les sombres cavernes du Destin, puisque tu sais tout ce qui est écrit dans les livres impénétrables pour que cette jeune fille revienne à la vie, déclare-le sur-le-champ, afin de ne pas nous priver plus longtemps du bonheur que nous attendons de son retour au monde. »



A peine Minos eut-il ainsi parlé, que Rhadamante, son compagnon, se leva et dit : « Allons, sus, ministres domestiques de cette demeure, hauts et bas, grands et petits, accourez l’un après l’autre ; appliquez sur le visage de

Sancho vingt-quatre croquignoles ; faites à ses bras douze pincenettes, et à ses reins six piqûres d'épingle : c'est en cette cérémonie que consiste la guérison d'Altisidore. » Quand Sancho entendit cela, il s'écria, sans se soucier de rompre le silence : « Je jure Dieu que je me laisserai manier le visage et tortiller les chairs comme je me ferai Turc. Jour de Dieu! qu'est-ce qu'a de commun ma peau avec la résurrection de cette donzelle ? Il paraît que l'appétit vient en mangeant. On enchante Dulcinée, et l'on me fouette pour la désenchanter. Voilà qu'Altisidore meurt du mal qu'il a plu à Dieu de lui envoyer, et, pour la ressusciter, il faut me donner vingt-quatre croquignoles, me cribler le corps à coups d'épingle et me pincer les bras jusqu'au sang! A d'autres cette farce-là ! je suis un vieux renard, et ne m'en laisse pas conter. – Tu mourras, dit Rhadamante d'une voix formidable. Adoucis-toi, tigre; humilie-toi, superbe Nemrod ; souffre et te tais, car on ne te demande rien d'impossible, et ne te mêle pas d'énumérer les difficultés de cette affaire. Tu dois recevoir les croquignoles, tu dois être criblé de coups d'épingle, tu dois gémir sous les pincenettes. Allons, dis-je, ministres des commandements, à l'ouvrage, sinon, foi d'homme de bien, je vous ferai voir pourquoi vous êtes nés. »

Aussitôt on vit paraître et s'avancer dans la cour jusqu'à six duègnes, en procession l'une derrière l'autre, dont quatre avec des lunettes. Elles avaient toutes la main droite élevée en l'air, avec quatre doigts de poignet hors de la manche, pour rendre les mains plus longues, selon la mode d'aujourd'hui. Sancho ne les eut pas plutôt vues, qu'il se mit à mugir comme un taureau. «Non, s'écria-t-il ; je pourrai bien me laisser manier et tortiller par tout le monde; mais consentir qu'une duègne me touche, jamais ! Qu'on me griffe la figure comme les chats ont fait à mon maître dans ce même château, qu'on me traverse le corps avec des lames de dagues fourbies, qu'on me déchiquette les bras avec des tenailles de feu, je prendrai patience et j'obéirai à ces seigneurs; mais que des duègnes me touchent! je ne le souffrirai pas; dût le diable m'emporter. »

Lors don Quichotte rompit aussi le silence, et dit à Sancho : «Prends patience, mon fils, et fais plaisir à ces seigneurs. Rends même grâce au ciel de ce qu'il a mis une telle vertu dans ta personne, que, par ton martyre, tu désenchantes les enchantés et tu ressuscites les morts. » Les duègnes étaient déjà près de Sancho. Persuadé et adouci, il s'arrangea bien sur sa chaise et tendit le menton à la première, qui lui donna une croquignole bien conditionnée, et lui fit ensuite une grande révérence. « Moins de politesse,

madame la duègne, dit Sancho, et moins de pommades aussi ; car vos mains sentent, pardieu, le vinaigre à la rosé. » Finalement, toutes les duègnes lui servirent les croquignoles, et d'autres gens de la maison lui pincèrent les bras. Mais ce qu'il ne put supporter, ce fut la piqûre des épingles. Il se leva de sa chaise, transporté, furieux, et, saisissant une torche allumée qui se trouvait près de lui, il fondit sur les duègnes et sur tous ses bourreaux, en criant : « Hors d'ici, ministres de l'enfer! je ne suis pas de bronze pour être insensible à de si épouvantables supplices! »

En ce moment, Altisidore, qui devait se trouver fatiguée d'être restée si longtemps sur le dos, se tourna sur le côté. A cette vue, tous les assistants s'écrièrent à la fois : « Altisidore est en vie ! » Rhadamante ordonna à Sancho de déposer sa colère, puisque le résultat qu'on se proposait était obtenu. Pour don Quichotte, dès qu'il vit remuer Altisidore, il alla se mettre à deux genoux devant Sancho. « Voici le moment, lui dit-il, ò fils de mes entrailles, et non plus mon écuyer, voici le moment de te donner quelques-uns des coups de fouet que tu dois t'appliquer pour le désenchantement de Dulcinée. Voici le moment, dis-je, où ta vertu est juste à son point, avec toute l'efficacité d'opérer le bien qu'on attend de toi. – Ceci, répondit Sancho, me semble plutôt malice sur malice que miel sur pain. Il ferait bon, ma foi, qu'après les croquignole, les pincenettes et les coups d'épingle, vinssent maintenant les coups de fouet Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de m'attacher une grosse pierre au cou, et de me jeter dans un puits, si, pour guérir les maux des autres, je dois toujours être le veau de la noce. Qu'on me laisse, au nom de Dieu, ou j'enverrai tout promener. »

Cependant Altisidore, du haut du catafalque, s'était mise sur son séant; au même instant, les clairons sonnèrent, accompagnés des flûtes et des voix de tous les assistants, qui criaient : « Vive Altisidore! vive Altisidore! » Le duc et la duchesse se levèrent, ainsi que les rois Minos et Rhadamante ; et, tous ensemble, avec don Quichotte et Sancho, ils allèrent au-devant d'Altisidore pour la descendre du cercueil. Celle-ci, feignant de sortir d'un long évanouissement, fit la révérence à ses maîtres et aux deux rois; puis, jetant sur don Quichotte un regard de travers, elle lui dit : «Dieu te le pardonne, insensible chevalier, puisque ta cruauté m'a fait aller dans l'autre monde, où je suis restée, à ce qu'il m'a semblé, plus de mille années. Quant à toi, ô le plus compatissant écuyer que renferme l'univers, je te remercie de la vie qui m'est rendue. Dispose, d'aujourd'hui à tout jamais, ami Sancho, de six de mes chemises que je te lègue pour que tu t'en fasses six à toi. Si elles ne

sont pas toutes bien neuves, elles sont du moins toutes bien propres. » Sancho, plein de reconnaissance, alla lui baiser les mains, tenant sa mitre à la main, comme un bonnet, et les deux genoux en terre. Le duc ordonna qu'on lui Ôtât cette mitre et cette robe brochée de flammes, et qu'on lui rendît son chaperon et son pourpoint. Alors Sancho supplia le duc de permettre qu'on lui laissât la robe et la mitre[651], disant qu'il voulait les emporter au pays, en signe et en mémoire de cette aventure surprenante. La duchesse répondit qu'elle les lui laisserait, puisqu'il n'ignorait pas combien elle était sa grande amie. Le duc ordonna qu'on débarrassât la cour de tout cet attirail, que chacun regagnât son appartement, et que l'on menât don Quichotte et Sancho à celui qu'ils connaissaient déjà.



CHAPITRE LXX.

Qui suit le soixante-neuvième, et traite de choses fort importantes pour l’intelligence de cette histoire.



SANCHO coucha cette nuit sur un lit de camp, dans la chambre même de don Quichotte, chose qu’il eût voulu éviter, car il savait bien qu’à force de demandes et de réponses, son maître ne le laisserait pas dormir; et pourtant il ne se sentait guère en disposition de parler beaucoup, car les douleurs des supplices passés le suppliciaient encore, et ne lui laissaient pas le libre usage de la langue. Aussi eût-il mieux aimé coucher tout seul sous une hutte de berger, qu’en compagnie dans ce riche appartement.

Sa crainte était si légitime, et ses soupçons si bien fondés, qu’à peine au lit, son seigneur l’appela. « Que te semble, Sancho, lui dit-il, de l’aventure de cette nuit? grande et puissante doit être la force du désespoir amoureux, puisque tu as vu de tes propres yeux Altisidore morte et tuée, non par d’autre flèche, ni par d’autre glaive, ni par d’autre machine de guerre, ni par d’autre poison meurtrier, que la seule considération de la rigueur et du

dédain que je lui ai toujours témoignés. – Qu'elle fût morte, à la bonne heure, répondit Sancho, quand et comme il lui aurait plu, et qu'elle m'eût laissé tranquille, car je ne l'ai ni enflammé, ni dédaignée en toute ma vie. Je ne sais vraiment et ne peux penser, je le répète, ce que la guérison de cette Altisidore, fille plus capricieuse que sensée, a de commun avec les martyres de Sancho Panza. C'est maintenant que je finis par reconnaître clairement qu'il y a des enchanteurs et des enchantements dans ce monde, desquels Dieu me délivre. puisque je ne sais pas m'en délivrer. Avec tout cela je supplie Votre Grâce de me laisser dormir, et de ne pas me questionner davantage, si vous ne voulez que je me jette d'une fenêtre en bas. – Dors, ami Sancho, reprit don Quichotte, si toutefois la douleur des coups d'épingle, des pincenettes et des croquignoles te le permet. – Aucune douleur, répliqua Sancho, n'approche de l'affront des croquignoles, par la seule raison que ce sont des duègnes (fussent-elles confondues!) qui me les ont données. Mais je supplie de nouveau Votre Grâce de me laisser dormir, car le sommeil est le soulagement des misères pour ceux qu'elles tiennent éveillés. – Ainsi soit-il, dit don Quichotte, et que Dieu t'accompagne. »

Ils dormirent tous deux; et, dans ce moment, l'envie prit à Cid Hamet, auteur de cette grande histoire, d'écrire et d'expliquer ce qui avait donné au duc et à la duchesse la fantaisie d'élever ce monument funéraire dont on vient de parler. Voici ce qu'il dit à ce sujet: Le bachelier Samson Carrasco n'avait pas oublié comment le chevalier des Miroirs fut renversé et vaincu par don Quichotte, chute et défaite qui avaient bouleversé tous ses projets. Il voulut faire une nouvelle épreuve, espérant meilleure chance. Aussi, s'étant informé près du page qui avait porté la lettre et le présent à Thérèse Panza, femme de Sancho, de l'endroit où était don Quichotte, il chercha de nouvelles armes, prit un nouveau cheval, mit une blanche lune sur son écu, et fit porter l'armure par un mulet que menait un paysan, mais non Tomé Cécial, son ancien écuyer, afin de ne pas être reconnu par Sancho, ni par don Quichotte. Il arriva donc au château du duc, qui lui indiqua le chemin qu'avait pris don Quichotte, dans l'intention de se trouver aux joutes de Saragosse. Le duc lui raconta également les tours qu'on avait joués au chevalier, ainsi que l'invention du désenchantement de Dulcinée, qui devait s'opérer aux dépens du postérieur de Sancho. Enfin, il lui raconta l'espièglerie que Sancho avait faite à son maître, en lui faisant accroire que Dulcinée était enchantée et métamorphosée en paysanne, et comment la duchesse avait ensuite fait accroire à Sancho que c'était lui-même qui se

trompait, et que Dulcinée était enchantée bien réellement. De tout cela, le bachelier rit beaucoup, et ne s'étonna pas moins, en considérant aussi bien la finesse et la simplicité de Sancho, que l'extrême degré qu'atteignait la folie de don Quichotte. Le duc le pria, s'il rencontrait le chevalier, qu'il le vainquit ou non, de repasser par son château, pour lui rendre compte de l'événement. Le bachelier s'y engagea. Il partit à la recherche de don Quichotte, ne le trouva point à Saragosse, passa outre jusqu'à Barcelone, où il lui arriva ce qui est rapporté précédemment. Il revint par le château du duc, et lui conta toute l'aventure, ainsi que les conditions de la bataille, ajoutant que don Quichotte, en bon chevalier errant, revenait déjà, pour tenir sa parole de se retirer une année dans son village, « temps pendant lequel, dit le bachelier, on pourra peut-être guérir sa folie. Voilà dans quelle intention j'ai fait toutes ces métamorphoses; car c'est une chose digne de pitié qu'un hidalgo aussi éclairé que don Quichotte ait ainsi la tête à l'envers. » Sur cela, il prit congé du duc, et retourna dans son village y attendre don Quichotte, qui le suivait de près.

C'est de là que le duc prit occasion de faire ce nouveau tour au chevalier, tant il trouvait plaisir aux affaires de don Quichotte et de Sancho. Il fit occuper les chemins, près et loin du château, dans tous les endroits où il imaginait que pouvait passer don Quichotte, par un grand nombre de ses gens à pied et à cheval, afin que, de gré ou de force, on le ramenât au château dès qu'on l'aurait trouvé. On le trouva, en effet, et l'on en prévint le duc, lequel, ayant tout fait préparer, donna l'ordre, aussitôt qu'il eut connaissance de son arrivée, d'allumer les torches et les lampes funèbres de la cour, et de placer Altisidore sur le catafalque, avec tous les apprêts qu'on a décrits, et qui étaient imités si au naturel, que de ces apprêts à la vérité il n'y avait pas grande différence. Cid Hamet dit en outre qu'à ses yeux les mystificateurs étaient aussi fous que les mystifiés ; et que le duc et la duchesse n'étaient pas à deux doigts de paraître sots tous deux, puisqu'ils se donnaient tant de mouvement pour se moquer de deux sots; lesquels, l'un dormant à plein somme, l'autre veillant à cervelle détraquée, furent surpris par le jour et l'envie de se lever; car jamais, vainqueur ou vaincu, don Quichotte n'eut de goût pour la plume oisive.



Altisidore, qui, dans l'opinion du chevalier, était revenue de la mort a la vie, suivit l'humeur et la fantaisie de ses maîtres. Couronnée de la même guirlande qu'elle portait sur le tombeau, vêtue d'une tunique de taffetas blanc parsemée de fleurs d'or, les cheveux épars sur les épaules, et s'appuyant sur un bâton de noire ébène, elle entra tout à coup dans la chambre de don Quichotte. A son apparition, le chevalier, troublé et confus, s'enfonça presque tout entier sous les draps et les couvertures du lit, la langue muette, sans trouver à lui dire la moindre politesse. Altisidore s'assit sur une chaise, auprès de son chevet; puis, après avoir poussé un gros soupir, elle lui dit d'une voix tendre et affaiblie : « Quand les femmes de qualité et les modestes jeunes filles foulent aux pieds l'honneur, et permettent à leur langue de franchir tout obstacle, divulguant publiquement les secrets que leur cœur enferme, c'est qu'elles se trouvent en une cruelle extrémité, Moi, seigneur don Quichotte de la Manche, je suis une de ces femmes pressées et vaincues par l'amour; mais, toutefois, patiente et chaste, à ce point que, pour l'avoir trop été, mon âme a éclaté par mon silence, et j'ai perdu la vie. Il y a deux jours que la réflexion continuelle de la rigueur

avec laquelle tu m'as traitée, ô insensible chevalier, plus dur à mes plaintes que le marbre [652], m'a fait tomber morte, ou du moins jugée pour telle par ceux qui m'ont vue. Et si l'amour, prenant pitié de moi, n'eût mis le remède à mon mal dans les martyres de ce bon écuyer, je restais dans l'autre monde. – Ma foi, répondit Sancho, l'amour aurait bien dû le déposer dans ceux de mon âne; je lui en saurais un gré infini. Mais, dites-moi, madame, et que le ciel vous accommode d'un amant plus traitable que mon maître! qu'est-ce que vous avez vu dans l'autre monde? qu'est-ce qu'il y a dans l'enfer? car enfin, celui qui meurt désespéré doit forcément aller demeurer par là. – Pour dire la vérité, répondit Altisidore, il faut que je ne sois pas morte tout à fait, puisque je ne suis pas entrée en enfer; car, si j'y fusse entrée, je n'en serais plus sortie, l'eussé-je même voulu. La vérité est que je suis arrivée à la porte, où une douzaine de diables étaient à jouer à la paume, tous en chausses et en pourpoints, avec des collets à la wallonne garnis de pointes de dentelles, et des revers de même étoffe, qui leur servaient de manchettes, laissant passer quatre doigts du bras, pour rendre les mains plus longues. Ils tenaient des raquettes de feu, et, ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir qu'ils se servaient en guise de paumes de livres enflés de vent et remplis de bourre, chose assurément merveilleuse et nouvelle. Mais ce qui m'étonna plus encore, ce fut de voir que, tandis qu'il est naturel aux joueurs de se réjouir quand ils gagnent et de s'attrister quand ils perdent, dans ce jeu-là, tous grognaient, tous grondaient, tous se maudissaient. – Cela n'est pas étonnant, reprit Sancho; car les diables, qu'ils jouent ou ne jouent pas, qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ne peuvent jamais être contents. – C'est ce qui doit être, répondit Altisidore. Mais il y a une autre chose qui m'étonne aussi, je veux dire qui pour lors m'étonna. C'est qu'à la première volée, aucune paume ne restait sur pied, ni en état de servir une seconde fois. Aussi les livres neufs et vieux pleuvaient-ils à crier merveille. L'un d'eux, tout flambant neuf et fort bien relié, reçut une taloche qui lui arracha les entrailles et dispersa ses feuilles. « Vois quel est ce livre, dit un diable à l'autre; » et l'autre répondit : « C'est la *Seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche,* composée, non point par Cid Hamet, son premier auteur, mais par un Aragonais qui se dit natif de Tordésillas. – Otez-le d'ici, s'écria l'autre diable, et jetez-le dans les abîmes de l'enfer, pour que mes yeux ne le voient plus. – Il est donc bien mauvais! répliqua l'autre. – Si mauvais, répondit le premier, que si, par exprès, je me mettais moi-même à en faire un pire, je n'en viendrais pas à bout. » Ils

continuèrent leur jeu, pelotant avec d'autres livres; et moi, pour avoir entendu nommer don Quichotte, que j'aime avec lant d'ardeur, je lâchai de bien me rappeler cette vision. – Vision ce dut être en effet, dit don Quichotte, puisqu'il n'y a pas d'autre moi dans le monde. Cette histoire passe de main en main par ici; mais elle ne s'arrête en aucune, car tout le monde lui donne du pied. Pour moi, je ne suis ni troublé ni fâché en apprenant que je me promène, comme un corps fantastique, par les ténèbres de l'abîme et par les clartés de la terre, car je ne suis pas du tout celui dont parle cette histoire. Si elle est bonne, fidèle et véritable, elle aura des siècles de vie; mais, si elle est mauvaise, de sa naissance à sa sépulture le chemin ne sera pas long. »



Altisidore allait continuer de se plaindre de don Quichotte, lorsque le chevalier la prévint. « Je vous ai dit bien des fois, Madame, lui dit-il, combien je déplore que vous ayez placé vos affections sur moi, car elles ne peuvent trouver en retour que de la gratitude au lieu de réciprocité. Je suis né pour appartenir à Dulcinée du Toboso; et les destins, s'il y en a, m'ont formé et réservé pour elle. Croire qu'aucune autre beauté puisse usurper la place qu'elle occupe dans mon âme, c'est rêver l'impossible; et, comme à

l'impossible nul n'est tenu, ce langage doit vous désabuser assez pour que vous vous retiriez dans les limites de votre honnêteté. »

A ce propos, Altisidore parut s'émouvoir et se courroucer. « Vive Dieu! s'écria-t-elle, don merluche séchée, âme de mortier, noyau de pèche, plus dur et plus têtu qu'un vilain qu'on prie, si je vous saute à la figure, je vous arrache les yeux. Pensez-vous, par hasard, don vaincu, don roué de coups de bâton, que je suis morte pour vous? Tout ce que vous avez vu cette nuit est une comédie. Oh! je ne suis pas femme à me laisser avoir mal au bout de l'ongle pour de semblables chameaux, bien loin de m'en laisser mourir. – Pardieu, je le crois bien, interrompit Sancho; quand on entend parler de mourir aux amoureux, c'est toujours pour rire. Ils le peuvent dire, à coup sûr; mais le faire, que Judas les croie. »

Au milieu de cette conversation, entra le musicien, chanteur et poëte, qui avait chanté les deux strophes précédemment rapportées. Il fit un profond salut à don Quichotte, et lui dit : « Que Votre Grâce, seigneur chevalier veuille bien me compter et me ranger au nombre de ses plus dévoués serviteurs; car il y a bien des jours que je vous suis attaché, autant pour votre renommée que pour vos prouesses. – Que Votre Grâce, répondit don Quichotte, veuille bien me dire qui elle est, afin que ma courtoisie répondre à ses mérites. » Le jeune homme répliqua qu'il était le musicien et le panégyriste de la nuit passée. « Assurément, reprit don Quichotte, Votre Grâce a une voix charmante; mais ce que vous avez chanté n'était pas, il me semble, fort à propos. Car enfin, qu'ont de commun les stances de Garcilaso avec la mort de cette dame[653]? – Ne vous étonnez point de cela, répondit le musicien; parmi les poëtes à la douzaine de ce temps-ci, il est de mode que chacun écrive ce qui lui plaît, et vole ce qui lui convient, que ce soit à l'endroit ou à l'envers de son intention, et nulle sottise ne se chante ou ne s'écrit, qu'on ne l'attribue à licence poétique, »

Don Quichotte allait répondre, mais il en fut empêché par la vue du duc et de la duchesse qui venaient lui rendre visite. Une longue et douce conversation s'engagea, pendant laquelle Sancho lâcha tant de saillies et débita tant de malices, que le duc et la duchesse restèrent de nouveau dans l'admiration d'une finesse si piquante unie à tant de simplicité. Don Quichotte les supplia de lui permettre de partir ce jour même, ajoutant qu'aux chevaliers vaincus, comme il l'était, il convenait mieux d'habiter une étable à cochons que des palais royaux; ses hôtes lui donnèrent congé de bonne grâce, et la duchesse lui demanda s'il ne gardait pas rancune à

Altisidore. « Madame, répondit-il, Votre Grâce peut être certaine que tout le mal de cette jeune fille naît d'oisiveté, et que le remède est une occupation honnête et continuelle. Elle vient de me dire qu'on porte de la dentelle en enfer : puisqu'elle sait sans doute faire cet ouvrage, qu'elle ne le quitte pas un moment; tant que ses doigts seront occupés à agiter les fuseaux, l'image ou les images des objets qu'elle aime ne s'agiteront pas dans son imagination. Voilà la vérité, voilà mon opinion, et voilà mon conseil. – C'est aussi le mien, ajouta Sancho; car de ma vie je n'ai vu une ouvrière en dentelle mourir d'amour. Les filles bien occupées songent plutôt à finir leurs tâches qu'elles ne pensent à leurs amourettes. J'en parle par moi-même; car, quand je suis à piocher les champs, je ne me souviens plus de ma ménagère, je veux dire de ma Thérèse Panza, que j'aime pourtant comme les cils de mes yeux. – Vous dites fort bien, Sancho, reprit la duchesse ; et je ferai en sorte que dorénavant mon Altisidore s'occupe à des travaux d'aiguille, où elle réussit à merveille. – C'est inutile, madame, repartit Altisidore ; et il n'est pas besoin d'employer ce remède. La considération des cruautés dont m'a payée ce malandrin vagabond me l'effacera bien du souvenir, sans aucune autre subtilité; et, avec la permission de Votre Grandeur, je veux m'éloigner d'ici, pour ne pas voir plus longtemps devant mes yeux, je ne dirai pas sa triste ligure, mais sa laide et abominable carcasse. – Cela ressemble, reprit le duc, à ce qu'on a coutume de dire, que celui qui dit des injures est tout près de pardonner. » Altisidore fit semblant d'essuyer ses larmes avec un mouchoir; et, faisant la révérence à ses maîtres, elle sortit de l'appartement. « Pauvre fille, dit Sancho, tu as ce que tu mérites pour t'être adressée à une âme sèche comme jonc, à un cœur dur comme pierre! Pardieu, si tu fusses venue à moi, tu aurais entendu chanter un autre coq. »

La conversation finie, don Quichotte s'habilla, dîna avec ses hôtes, et partit au sortir de table.



CHAPITRE LXXI.

De ce qui arriva à don Quichotte et à son Sancho, retournant à leur village.



LE vaincu et vagabond don Quichotte s'en allait tout pensif d'une part, et tout joyeux de l'autre. Ce qui causait sa tristesse, c'était sa défaite; ce qui causait sa joie, c'était la considération de la vertu merveilleuse que possédait Sancho, telle qu'il l'avait montrée par la résurrection d'Altisidore. Cependant il avait bien quelque scrupule à se persuader que l'amoureuse demoiselle fût morte tout de bon. Quant à Sancho, il marchait sans la moindre gaieté, et ce qui l'attristait, c'était de voir qu'Altisidore n'avait pas rempli sa promesse de lui donner la demi-douzaine de chemises. Pensant et repensant à cela, il dit à son maître : « En vérité, seigneur, il faut que je sois le plus malheureux médecin qu'on puisse

rencontrer dans le monde; car il y en a qui, après a voir tué le malade qu'ils soignent, veulent encore être payés de leur peine, laquelle n'est autre que de signer une ordonnance de quelque médecine, qu'ils ne font pas même, mais bien l'apothicaire, et tant pis pour les pauvres dupes; tandis que moi, à qui la santé des autres coûte des pincenettes, des croquignoles, des coups d'épingle et des coups de fouet, on ne me donne pas une obole. Eh bien ! je jure Dieu que si l'on amène en mes mains un autre malade, il faudra me les graisser avant que je le guérisse; car enfin, de ce qu'il chante l'abbé s'alimente, et je ne puis croire que le ciel m'ait donné la vertu que je possède pour que je la communique aux autres sans en tirer patte ou aile. – Tu as raison, ami Sancho, répondit don Quichotte, et c'est très-mal fait à Altisidore de ne t'avoir pas donné les chemises annoncées. Bien que la vertu te soit *gratis dalca,* car elle ne t'a coûte aucune étude, cependant endurer le martyre sur la personne, c'est pis qu'étudier. Quant à moi, je puis dire que si tu voulais une paie pour les coups de fouet du désenchantement de Dulcinée, je te la donnerais aussi bonne que possible. Mais je ne sais trop si la guérison suivrait le salaire, et je ne voudrais pas empêcher par la récompense l'effet du remède. Après tout, il me semble qu'on ne risque rien de l'essayer. Vois, Sancho, ce que tu exiges, et fouette-toi bien vite; puis tu te paie ras comptant et de tes propres mains, puisque tu as de l'argent moi. »

A cette proposition, Sancho ouvrit d'une aune les yeux et les oreilles, et consentit dans le fond de son cœur, à se fouetter très-volontiers. « Allons, seigneur, dit-il à son maître, je veux bien me disposer à faire plaisir à Votre Grâce en ce qu'elle désire, puisque j'y trouve mon profit. C'est l'amour que je porte à mes enfants et à ma femme qui me fait paraître intéressé. Dites-moi maintenant ce que vous me donnerez pour chaque coup de fouet que je m'appliquerai sur les reins. – Si je devais te payer, ô Sancho, répondit don Quichotte, suivant la grandeur et la qualité du mal auquel tu remédies, ni le trésor de Venise, ni les mines du Potosi ne suffiraient pour te payer convenablement. Mais prends mesure sur ce que tu portes dans ma bourse et mets toi-même le prix à chaque coup de fouet. – Les coups de fouet, répondit Sancho, sont au nombre de trois mille trois cent et tant. Je m'en suis déjà donné jusqu'à cinq; reste le surplus. Que ces cinq fassent les *et tant*, et comptons les trois mille trois cents tout ronds. A un *cuartillo* [654] la pièce, et je ne prendrai pas moins pour rien au monde, cela fait trois mille trois cents *cuartillos,* qui font, pour les trois mille, quinze cents demi-réaux, qui font sept cent cinquante réaux; et, pour les trois cents, cent cinquante

demi-réaux, qui font soixante-quinze réaux, lesquels, ajoutés aux sept cent cinquante, font en tout huit cent vingt-cinq réaux. Je défalquerai cette somme de celle que j'ai à Votre Grâce, et je rentrerai dans ma maison riche et content, quoique bien fouetté et bien sanglé, car on ne prend pas de truites... [655]; et je ne dis rien de plus.

– 0 Sancho béni ! ô aimable Sancho! s'écria don Quichotte, combien nous allons être obligés, Dulcinée et moi, à te servir tous les jours que le ciel nous accordera de vie! Si elle reprend son ancien être, et il est impossible qu'elle ne le reprenne pas, son malheur aura été bonheur, et ma défaite un heureux triomphe. Allons, Sancho, vois un peu quand tu veux commencer la discipline. Pour que tu l'abréges, j'ajoute encore cent réaux. – Quand? répliqua Sancho; cette nuit même. Tâchez que nous la passions en rase campagne, et à ciel ouvert; alors je m'ouvrirai la peau. »

La nuit vint, cette nuit attendue par don Quichotte avec la plus grande anxiété du monde; car il lui semblait que les roues du char d'Apollon s'étaient brisées, et que le jour s'allongeait plus que de coutume, précisément comme il arrive aux amoureux, qui ne règlent jamais bien le compte de leurs désirs. Enfin, le chevalier et l'écuyer gagnèrent un bosquet d'arbres touffus, un peu à l'écart du chemin, et là, laissant vides la selle de Rossinante et le bât du grison, ils s'étendirent sur l'herbe verte, et soupèrent des provisions de Sancho. Celui-ci, ayant fait, avec le licou et la sangle de son âne, une puissante et flexible discipline, se retira à vingt pas environ de don Quichotte, au milieu de quelques hêtres. En le voyant aller avec tant de courage et de résolution, son maître lui dit : « Prends garde, ami, de ne pas te mettre en pièces; arrange-toi de façon qu'un coup attende l'autre, et ne te presse pas tellement d'arriver au bout de la carrière que l'haleine te manque au milieu; je veux dire, ne te frappe pas si fort que la vie t'échappe avant d'atteindre le nombre voulu. Afin que tu ne perdes pas la partie pour un point de plus ou de moins, je me charge de compter d'ici, sur les grains de mon chapelet, les coups que tu te donneras; et que le ciel te favorise autant que le mérite ta bonne intention. – Le bon payeur n'est pas embarrassé de ses gages, répondit Sancho; je pense m'étriller de façon que, sans me tuer, il m'en cuise. C'est en cela que doit consister l'essence de ce miracle. »

Aussitôt il se déshabilla de la ceinture au haut du corps; puis, empoignant le cordeau, il commença à se fustiger, et don Quichotte à compter les coups. Sancho s'en était à peine donné six ou huit, que la plaisanterie lui parut un peu lourde, et le prix un peu léger. Il s'arrêta, et dit à son maître qu'il

appelait du marché pour cause de *tromperie*, parce que des coups de fouet de cette espèce méritaient d'être payés un demi-réal pièce, et non un *cuartillo.* – Continue, ami Sancho, répondit don Quichotte, et ne perds pas courage; je double le montant du prix. – De cette façon, reprit Sancho, à la grâce de Dieu, et pleuvent les coups de fouet. » Mais le sournois cessa bien vite de se les donner sur les épaules. Il frappait sur les arbres, en poussant de temps en temps des soupirs tels qu'on aurait dit qu'à chacun d'eux il s'arrachait Dort Quichotte, attendri, craignant d'ailleurs qu'il n'y laissât la vie, et que l'imprudence de Sancho ne vînt à tout perdre, lui dit alors : « Au nom du ciel, ami, laisse-s-en là cette affaire; le remède me semble bien âpre, et il sera bon de donner du temps au temps. On n'a pas pris Zamora en une heure[656]. Tu t'es appliqué déjà, si je n'ai pas mal compté, plus de mille coups de fouet; c'est assez pour à présent, car l'âne, en parlant à la grosse manière, souffre la charge, mais non la surcharge. – Non, non, seigneur, répondit Sancho ; on ne dira pas de moi : Gages payés, bras cassés. Que Votre Grâce s'éloigne encore un peu, et me laisse m'appliquer mille autres coups seulement. Avec deux assauts comme celui-là, l'affaire sera faite, et il nous restera des morceaux de la pièce. – Puisque tu te trouves en si bonne disposition, reprit don Quichotte, que le ciel te bénisse; donne-t'en à ton aise, je m'éloigne d'ici. »

Sancho reprit sa tâche avec tant d'énergie qu'il eut bientôt enlevé l'écorce à plusieurs arbres : telle était la rigueur qu'il mettait à se flageller. Enfin, jetant un grand cri, et donnant un effroyable coup sur un hêtre: «Ici, dit-il, mourra Samson, et avec lui tous autant qu'ils sont. » Don Quichotte accourut bientôt au bruit de ce coup terrible et de cet accent lamentable; et, saisissant le licou tressé qui servait de nerf de bœuf à Sancho, il lui dit : «A Dieu ne plaise , ami Sancho, que, pour mon plaisir, tu perdes la vie, qui doit servir au maintien de ta femme et de tes enfants. Que Dulcinée attende une merveilleuse conjoncture; moi, je me tiendrai dans les limites d'une espérance prochaine, et j'attendrai que tu aies repris de nouvelles forces pour que cette affaire se termine au gré de tous. – Puisque Votre Grâce, mon seigneur, le veut ainsi, répondit Sancho, à la bonne heure, j'y consens; mais jetez-moi votre manteau sur les épaules, car je sue à grosses gouttes et je ne voudrais pas m'enrhumer comme il arrive aux pénitents qui font pour la première fois usage de la discipline.» Don Quichotte s'empressa de se dépouiller, et, demeurant en justaucorps, il couvrit bien Sancho, qui dormit

jusqu'à ce que le soleil l'éveillât. Ils continuèrent ensuite leur chemin, et firent halte ce jour là dans un village à trois lieues de distance.



Ils descendirent à une auberge, que don Quichotte reconnut pour telle, et ne prit pas pour un château avec ses fossés, ses tours, ses herses et son pont-levis ; car, depuis qu'il avait été vaincu, il discourait sur toute chose avec un jugement plus sain, comme on le verra désormais. On le logea dans une salle basse, où pendaient à la fenêtre, en guise de rideaux, deux pièces de vieilles serges peintes, selon la mode des villages. Sur l'une était grossièrement retracé le rapt d'Hélène, quand l'hôte audacieux de Ménélas lui enleva son épouse. L'autre représentait l'histoire d'Énée et de Didon, celle-ci montée sur une haute tour, faisant, avec un drap de lit, des signes à l'amant fugitif qui se sauvait en pleine mer, sur une frégate ou un brigantin. Le chevalier, examinant les deux histoires, remarqua qu'Hélène ne s'en allait pas de trop mauvais gré, car elle riait sous cape et en sournoise. Pour la belle Didon, ses yeux versaient des larmes grosses comme des noix. Quand don Quichotte, les eut bien regardées : « Ces deux dames, dit-il, furent extrêmement malheureuses de n'être pas nées dans cet âge-ci, et moi, malheureux par-dessus tout de n'être pas né dans le leur ; car enfin, si

j'avais rencontré ces beaux messieurs, Troie n'eût pas été brûlée, ni Carthage détruite; il m'aurait suffi de tuer Pâris pour éviter de si grandes calamités. – Moi, je parierais, dit Sancho, qu'avant peu de temps d'ici il n'y aura pas de cabaret, d'hôtellerie, d'auberge, de boutique de barbier, où l'on ne trouve en peinture l'histoire de nos prouesses. Mais je voudrais qu'elles fussent peintes par un peintre de meilleure main que celui qui a barbouillé ces daines. – Tu as raison, Sancho, reprit don Quichotte, car, en effet, celui-ci ressemble à Orbanéja, un peintre qui demeurait à Ubéda, lequel, quand on lui demandait ce qu'il peignait : « Ce qui viendra, » disait-il ; et si par hasard il peignait un coq, il écrivait au-dessous : «Ceci est un coq,» afin qu'on ne le prit pas pour un renard. C'est de cette façon-là, Sancho, si je ne me trompe, que doit être le peintre ou l'écrivain (c'est tout un) qui a publié l'histoire du nouveau don Quichotte; il a peint ou écrit à la bonne aventure. Celui-ci ressemble encore à un poëte appelé Mauléon, qui était venu se présenter, ces années passées, à la cour. Il répondait sur-le-champ à toutes les questions qui lui étaient faites, et quelqu'un lui demandant ce que voulait dire *Deum de Deo*, il répondit. « Donne d'en bas ou d'en haut[657]. » Mais laissons cela, et dis-moi, Sancho, dans le cas où tu voudrais te donner cette nuit une autre volée de coups de fouet, si tu veux que ce soit sous toiture de maison ou à la belle étoile. – Pardi, seigneur, repartit Sancho, pour les coups que je pense me donner, autant vaut être dans la maison que dans les champs. Mais pourtant, je voudrais que ce fût entre des arbres ; il me semble qu'ils me tiennent compagnie, et qu'ils m'aident merveilleusement à supporter ma patience. – Eh bien, ce ne sera ni l'un ni l'autre, ami Sancho, répondit don Quichotte ; afin que tu reprennes des forces, nous garderons la fin de la besogne pour notre village, où nous arriverons au plus tard après demain. – Faites comme il vous plaira, répliqua Sancho; mais moi, je voudrais conclure cette affaire au plus tôt, quand le fer est chaud et la meule en train ; car dans le retard est souvent le péril; faut prier Dieu et donner du maillet, et mieux vaut un *tiens* que deux *tu* l'auras, et mieux vaut le moineau dans la main que la grue qui vole au loin. – Assez, Sancho, s'écria don Quichotte; cesse tes proverbes, au nom d'un seul Dieu ; on dirait que tu reviens au *sicut erat*. Parle simplement, uniment, sans t'embrouiller et t'enchevêtrer, comme je te l'ai dit mainte et mainte fois. Tu verras que tu t'en trouveras bien. – Je ne sais quelle malédiction pèse sur moi, répondit Sancho ; je ne peux dire une raison sans

un proverbe, ni un proverbe qui ne me semble une raison. Mais je m'en corrigerai si j'en puis venir à bout. » Et leur entretien finit là.



CHAPITRE LXXII.

Comment don Quichotte et Sancho arrivèrent à leur village.



TOUT ce jour-là, don Quichotte et Sancho restèrent dans cette auberge de village, attendant la nuit, l'un, pour achever sa pénitence en rase campagne, l'autre, pour en voir la fin, qui devait être aussi celle de ses désirs. Cependant il arriva devant la porte de l'auberge un voyageur à cheval, suivi de trois ou quatre domestiques, l'un desquels, s'adressant à celui qui semblait leur maître : «Votre Grâce, lui dit-il, seigneur don Alvaro Tarfé, peut fort bien passer la sieste ici ; la maison paraît propre et fraîche. » Don Quichotte, entendant cela, dit à Sancho : « Écoute donc, Sancho, quand je feuilletai ce livre de la seconde partie de mon histoire, il me semble que j'y rencontrai en passant ce nom de don Alvaro Tarfé. – Cela peut bien être, répondit Sancho ; laissons-le mettre pied à terre, ensuite nous le questionnerons. » Le gentilhomme descendit de cheval, et l'hôtesse lui donna, en face de la chambre de don Quichotte, une salle basse, meublée d'autres serges peintes comme celles qui décoraient

l'appartement de notre chevalier. Le nouveau venu se mit en costume d'été ; et, sortant sous le portail de l'auberge, qui était spacieux et frais, il y trouva don Quichotte se promenant de long en large. « Peut-on savoir quel chemin suit Votre Grâce, seigneur gentilhomme? lui demanda-t-il. – Je vais, répondit don Quichotte, à un village près d'ici, dont je suis natif, et où je demeure. Et Votre Grâce, où va-t-elle? – Moi, seigneur, répondit le cavalier, je vais à Grenade, ma patrie. – Bonne patrie, répliqua don Quichotte ; mais Votre Grâce voudrait-elle bien, par courtoisie, me dire son nom? Je crois qu'il m'importe de le savoir plus que je ne pourrais le dire. – Mon nom, répondit le voyageur, est don Alvaro Tarfé, – Sans aucun doute, répliqua don Quichotte, je pense que Votre Grâce est ce même don Alvaro Tarfé qui figure dans la seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche, récemment imprimée et livrée à la lumière du monde par un auteur moderne. – Je suis lui-même, répondit le gentilhomme ; et ce don Quichotte, principal personnage de celte histoire, fut mon ami intime. C'est moi qui le tirai de son pays, ou, du moins, qui l'engageai à venir à des joutes qui se faisaient à Saragosse, où j'allais moi-même. Et vraiment, vraiment, je lui ai rendu bien des services, et je l'ai empêché d'avoir les épaules flagellées par le bourreau, pour avoir été un peu trop hardi [658]. – Dites-moi, seigneur don Alvaro, reprit don Quichotte, est-ce que je ressemble en quelque chose à ce don Quichotte dont parle Votre Grâce? – Non, certes, répondit le voyageur, en aucune façon. – Et ce don Quichotte, ajouta le nôtre, n'avait-il pas avec lui un écuyer appelé Sancho Panza? – Oui, sans doute, répliqua don Alvaro ; mais quoiqu'il eût la réputation d'être amusant et facétieux, je ne lui ai jamais ouï dire une plaisanterie qui fût plaisante. – Je le crois ma foi bien ! s'écria Sancho; plaisanter comme il faut n'est pas donné à tout le monde; et ce Sancho dont parle Votre Grâce, seigneur gentilhomme, doit être quelque grandissime vaurien, bête et voleur tout à la fois. Le véritable Sancho, c'est moi ; et j'ai plus de facéties à votre service que s'il en pleuvait; sinon, que Votre Grâce en fasse l'expérience. Venez-vous-en derrière moi, pour le moins une année, et vous verrez comme elles me tombent de la bouche à chaque pas, si dru et si menu que, sans savoir le plus souvent ce que je dis, je fais rire tous ceux qui m'écoutent [659]. Quant au véritable don Quichotte de la Manche, le fameux, le vaillant, le discret, l'amoureux, le défaiseur de torts, le tuteur d'orphelins, le défenseur de veuves, le tueur de demoiselles, celui qui a pour unique

dame la sans pareille Dulcinée du Toboso, c'est ce seigneur que voilà, c'est mon maître. Tout autre don Quichotte et tout autre Sancho ne sont que pour la frime, ne sont que des rêves en l'air. – Pardieu ! je le crois bien, répondit don Alvaro, car vous avez dit plus de bons mots, mon ami, en quatre paroles que vous avez dites, que l'autre Sancho. Panza en tous les discours que je lui ai ouï tenir, et le nombre en est grand. Il sentait plus le glouton que le beau parleur, et le niais que le bon plaisant; et je suis fondé à croire que les enchanteurs qui persécutent don Quichotte le bon ont voulu me persécuter, moi, avec don Quichotte le mauvais. Mais, vraiment, je ne sais qu'en dire; car j'oserais bien jurer que je laisse celui-ci enfermé dans l'hôpital des fous, à Tolède, pour qu'on l'y guérisse; et voilà que, tout à coup, il survient ici un autre don Quichotte, quoique bien différent du mien. – Je ne sais, reprit don Quichotte, si je puis m'appeler bon, mais je puis dire au moins que je ne suis pas le mauvais. Pour preuve de ce que j'avance, je veux, seigneur don Alvaro Tarfé, que Votre Grâce sache une chose : c'est qu'en tous les jours de ma vie je n'ai pas mis le pied à Saragosse. Au contraire, pour avoir ouï dire que ce don Quichotte fantastique s'était trouvé aux joutes de cette ville, je ne voulus pas y entrer, afin de lui donner un démenti à la barbe du monde. Aussi je gagnai tout droit Barcelone, ville unique par l'emplacement et par la beauté, archive de la courtoisie, refuge des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des braves, vengeance des offenses, et correspondance aimable d'amitiés fidèles. Bien que les événements qui m'y sont arrivés ne soient pas d'agréables souvenirs, mais, au contraire, de cuisants regrets, je les supporte sans regret pourtant, et seulement pour avoir joui de sa vue. Enfin, seigneur don Alvaro Tarfé, je suis don Quichotte de la Manche, celui dont parle la renommée, et non ce misérable qui a prétendu usurper mon nom et se faire honneur de mes pensées. Je supplie donc Votre Grâce, au nom de ses devoirs de gentilhomme, de vouloir bien faire une déclaration devant l'alcade de ce village, constatant que Votre Grâce ne m'avait vu de sa vie jusqu'à présent, que je ne suis pas le don Quichotte imprimé dans la seconde partie, et que ce Sancho Panza, mon écuyer, n'est pas davantage celui que Votre Grâce a connu. – Très-volontiers, répondit don Alvaro; mais, vraiment, c'est à tomber de surprise que de voir en même temps deux don Quichotte et deux Sancho Panza, aussi semblables par les noms que différents par les actes. Oui, je répète et soutiens que je n'ai pas vu ce que j'ai vu, et qu'il ne m'est point arrivé ce qui m'est arrivé. – Sans doute, reprit Sancho, que Votre Grâce est enchante comme ma dame

Dulcinée du Toboso; et plût au ciel que votre désenchantement consistât à me donner trois autres mille et tant de coups de fouet, comme je me les donne pour elle ; je me les donnerais vraiment sans aucun intérêt. – Je n'entends pas ce que vous voulez dire par les coups de fouet, répondit don Alvaro. – Oh ! ce serait trop long à conter maintenant, répliqua Sancho ; mais, plus tard, je vous conterai la chose, si par hasard nous suivons le même chemin. plus tard,

En causant ainsi, et l'heure du dîner étant venue, don Quichotte et don Alvaro se mirent ensemble à table. L'alcade du pays vint à entrer par hasard dans l'auberge avec un greffiez. Don Quichotte lui exposa, dans une pétition en forme comme quoi il convenait à ses droits et intérêts que don Alvaro Tarfé, ce gentilhomme qui se trouvait présent, fit devant Sa Grâce la déclaration qu'il ne connaissait point don Quichotte de la Manche, également présent, et que ce n'était pas celui qui figurait imprimé dans une histoire intitulée : *Seconde partie de don Quichotte de la Manche*, composée par un certain Avellanéda, natif de Tordésillas. Enfin, l'alcade procéda judiciairement. La déclaration se fit dans toutes les règles, et avec toutes les formalités requises en pareil cas : ce qui réjouit fort don Quichotte et Sancho ; comme si une telle déclaration leur eût importé beaucoup, comme si leurs œuvres et leurs paroles n'eussent pas clairement montré la différence des deux don Quichotte et des deux Sancho Panza.

Une foule de politesses et d'offres de services furent échangées entre don Alvaro et don Quichotte, dans lesquelles l'illustre Manchois montra si bien son esprit et sa discrétion, qu'il acheva de désabuser don Alvaro Tarfé, et que celui-ci finit par croire qu'il était enchanté réellement, puisqu'il touchait du doigt deux don Quichotte si opposés. Le soir venu, ils partirent ensemble de leur gîte, et trouvèrent, à une demi-lieue environ, deux chemins qui s'écartaient, dont l'un menait au village de don Quichotte, tandis que l'autre était celui que devait prendre don Alvaro. Pendant cette courte promenade, don Quichotte lui avait conté la disgrâce de sa défaite, ainsi que l'enchantement de Dulcinée et le remède indiqué par Merlin. Tout cela jeta dans une nouvelle surprise don Alvaro, lequel, ayant embrassé cordialement don Quichotte et Sancho, prit sa route, et les laissa suivre la leur.

Le chevalier passa cette nuit au milieu de quelques arbres, pour donner à Sancho l'occasion d'accomplir sa pénitence. Celui-ci l'accomplit en effet, et de la même manière que la nuit passée, aux dépens de l'écorce des hêtres

beaucoup plus que de ses épaules, qu'il préserva si délicatement, que les coups de fouet n'auraient pu en faire envoler une mouche qui s'y serait posée. Le dupé don Quichotte ne perdit pas un seul point du compte, et trouva que les coups montaient, avec ceux de la nuit précédente, à trois mille vingt-neuf. Il paraît que le soleil s'était levé de grand matin pour voir le sacrifice; mais, dès que la lumière parut, maître et valet continuèrent leur chemin, s'entretenant ensemble de l'erreur d'où ils avaient tiré don Alvaro, et s'applaudissant d'avoir pris sa déclaration devant la justice, sous une forme si authentique.

Ce jour-là et la nuit suivante, ils cheminèrent sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être raconté, si ce n'est pourtant que Sancho finit sa tâche; ce qui remplit don Quichotte d'une joie si folle, qu'il attendait le jour pour voir s'il ne trouverait pas en chemin Dulcinée, sa dame, déjà désenchantée; et, le long de la route, il ne rencontrait pas une femme qu'il n'allât bien vite reconnaître si ce n'était pas Dulcinée du Toboso ; car il tenait pour infaillibles les promesses de Merlin.

Dans ces pensées et ces désirs, ils montèrent une colline du haut de laquelle on découvrait un village. A cette vue, Sancho se mit à genoux, et s'écria : « Ouvre les découvrait un village. A cette vue, Sancho se mit à genoux, et s'écria : « Ouvre les yeux, patrie désirée, et vois revenir à toi Sancho Panza, ton fils, sinon bien riche, au moins bien étrillé. Ouvre les bras, et reçois aussi ton fils don Quichotte, lequel, s'il revient vaincu par la main d'autrui, revient vainqueur de lui-même ; ce qui est, à ce qu'il m'a dit, la plus grande victoire qui se puisse remporter. Mais j'apporte de l'argent; car, si l'on me donnait de bonnes taloches, je me tenais bon sur le dos de ma monture [660]. – Laisse là ces sottises, dit don Quichotte, et préparons-nous à entrer du pied droit dans notre village, où nous lâcherons la bride à nos fantaisies, pour tracer le plan de la vie pastorale que nous pensons mener. » Cela dit, ils descendirent la colline, et gagnèrent le pays.





CHAPITRE LXXIII.

Des présages sinistres qui frappèrent don Quichotte à l'entrée de son village, ainsi que d'autre, évènements qui décorent et rehaussent cette grande histoire.



A L'ENTRÉE du pays, suivant ce que rapporte Cid Hamet, don Quichotte vit sur les aires [661] deux petits garçons qui se querellaient ; et l'un d'eux dit à l'autre : « Tu as beau faire, Périquillo, tu ne la reverras plus, ni de ta vie, ni de tes jours. » Don Quichotte entendit ce propos. « Ami, dit-il à Sancho, prends-tu garde à ce que dit ce petit garçon : Tu ne la reverras plus, ni de la vie, ni de tes jours? – Eh bien! répondit Sancho, qu'importe que ce petit garçon ait dit cela? – Comment ! reprit don Quichotte, ne vois-tu pas qu'en appliquant cette parole à ma situation, elle signifie que je ne reverrai plus Dulcinée? » Sancho voulait répliquer, mais il en fut empêche par la vue d'un lièvre qui venait en fuyait à travers la campagne, poursuivi par des chasseurs et par une meute de lévriers. La pauvre bête, tout épouvantée, vint se réfugier et se blottir sous les pieds du grison. Sancho prit le lièvre à la main, et le présenta à don Quichotte, qui ne cessait de répéter : « *Malum signum, malum signum.* Un lièvre fuit, des

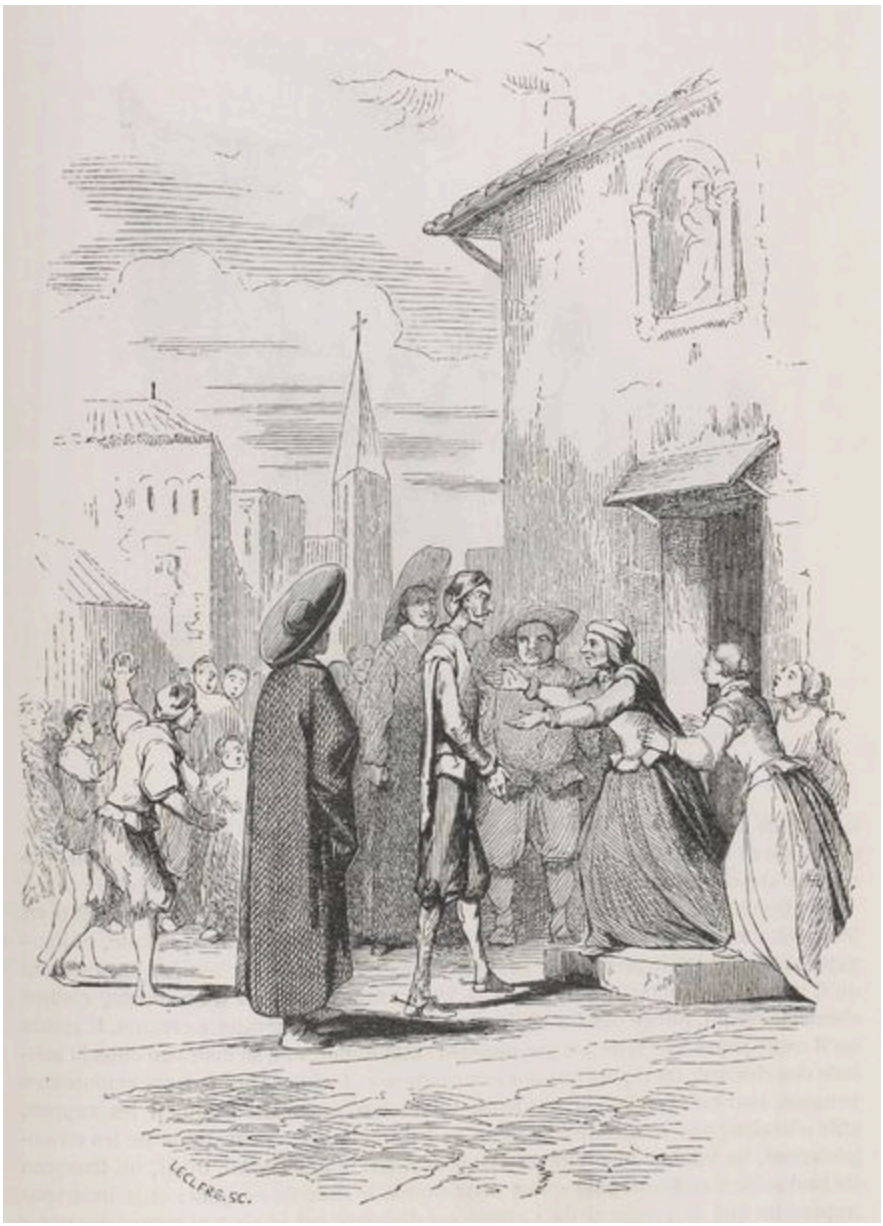
lévriers le poursuivent; c'en est fait, Dulcinée ne paraîtra plus. – Vous êtes vraiment étrange, dit Sancho ; supposons que ce lièvre soit Dulcinée du Toboso, et ces lévriers qui le poursuivent les enchanteurs malandrins qui l'ont changée en paysanne; elle fuit, je l'attrape, et la remets au pouvoir de Votre Grâce, qui la tient dans ses bras et la caresse à son aise; quel mauvais signe est-ce là? et quel mauvais présage peut-on tirer d'ici ? »

Les deux petits querelleurs s'approchèrent pour voir le lièvre, et Sancho leur demanda pourquoi ils se disputaient. Ils répondirent que celui qui avait dit : Tu ne la reverras plus de ta vie, avait pris à l'autre une petite cage à grillons, qu'il pensait bien ne jamais lui rendre. Sancho tira de sa poche une pièce de six blancs, et la donna au petit garçon pour sa cage, qu'il mit dans les mains de don Quichotte, en disant : « Allons, seigneur, voilà ces mauvais présages rompus et détruits; et ils n'ont pas plus de rapport avec nos affaires, à ce que j'imagine, tout sot que je suis, que les nuages de l'an passé. Si j'ai bonne mémoire, j'ai ouï dire au curé de notre village que ce n'est pas d'une personne chrétienne et éclairée de faire attention à ces enfantillages; et Votre Grâce m'a dit la même chose ces jours passés, en me faisant comprendre que tous ces chrétiens qui regardent aux présages ne sont que des imbéciles. Il ne faut pas insister là-dessus ; passons outre, et entrons dans le pays. »

Les chasseurs arrivèrent, demandèrent leur lièvre, que don Quichotte, rendit; puis le chevalier se remit en marche, et rencontra, à l'entrée du village, le curé et le bachelier Carrasco, qui se promenaient dans un petit pré en récitant leur bréviaire. Or, il faut savoir que Sancho Panza avait jeté sur le grison, par-dessus le paquet des armes, et pour lui servir de caparaçon, la tunique en bouracan parsemée de flammes peintes, dont on l'avait affublé dans le château du duc, la nuit où Altisidore ressuscita; il avait aussi posé la mitre pointue sur la tête de l'âne, ce qui faisait la plus étrange métamorphose, et le plus singulier accoutrement où jamais baudet se fût vu dans le monde. Les deux aventuriers furent aussitôt reconnus par le curé et le bachelier, qui accoururent à eux les bras ouverts. Don Quichotte mit pied à terre, et embrassa étroitement ses deux amis. Les polissons du village, qui sont des lynx dont on ne peut se débarrasser, aperçurent de loin la mitre du grison, et, accourant le voir, ils se disaient les uns aux autres : « Holà! enfants; holà! hé! venez voir l'âne de Sancho Panza, plus galant que Mingo Revulgo [662], et la bête de don Quichotte, plus maigre aujourd'hui que le premier jour! » Finalement, entourés de ces polissons et

accompagnés du curé et de Carrasco, ils entrèrent dans le pays, et furent tout droit à la maison de don Quichotte, où ils trouvèrent sur la porte la gouvernante et la nièce, auxquelles était parvenue déjà la nouvelle de leur arrivée. On avait, ni plus ni moins, donné la même nouvelle à Thérèse Panza, femme de Sancho, laquelle, échevelée et demi-nue, traînant par la main Sanchica sa fille, accourut au-devant de son mari. Mais, ne le voyant point paré et attifé comme elle pensait que devait être un gouverneur, elle s'écria : « Eh! mari, comme vous voilà fait! il me semble que vous venez à pied, comme un chien, et les pattes enflées. Vous avez plutôt la mine d'un mauvais sujet que d'un gouverneur. – Tais-loi, Thérèse, répondit Sancho. Bien souvent, où il y a des crochets il n'y a pas de lard pendu. Allons à la maison; là tu entendras des merveilles. J'apporte de l'argent, ce qui est l'essentiel, gagné par mon industrie, et sans préjudice d'autrui. – Apportez de l'argent, mon bon mari, repartit Thérèse, qu'il soit gagné par-ci ou par-là, et, de quelque manière qu'il vous vienne, vous n'aurez pas fait mode nouvelle en ce monde. » Sanchica sauta au cou de son père, et lui demanda s'il apportait quelque chose; car elle l'attendait, dit-elle, comme la pluie du mois de mai. Puis, le prenant d'un côté par sa ceinture de cuir, tandis que de l'autre sa femme le tenait sous le bras, tirant l'âne par le licou, ils s'en allèrent tous trois à leur maison, laissant don Quichotte dans la sienne, au pouvoir de sa gouvernante et de sa nièce, et en compagnie du curé et du bachelier.




LECLERC. SC.



Don Quichotte, sans attendre ni délai ni occasion, s'enferma sur-le-champ en tête-à-tête avec ses deux amis ; puis il leur conta succinctement sa défaite, et l'engagement qu'il avait pris de ne pas quitter son village d'une année, engagement qu'il pensait bien remplir au pied de la lettre, sans y déroger d'un atome, comme chevalier errant, obligé par les règles ponctuelles de la chevalerie errante. Il ajouta qu'il avait pensé à se faire berger pendant cette année, et à se distraire dans la solitude des champs, où il pourrait donner carrière et lâcher la bride à ses amoureuses pensées, tout en exerçant la vertueuse profession pastorale. Enfin, il les supplia, s'ils n'avaient pas beaucoup à faire, et si de plus graves occupations ne les en empêchaient, de vouloir bien être ses compagnons. « J'achèterai, dit-il, un troupeau de brebis bien suffisant pour qu'on nous donne le nom de bergers; et je dois vous apprendre que le principal de l'affaire est déjà fait, car je vous ai trouvé des noms qui vous iront comme faits au moule. – Quels sont-ils? demanda le curé. – Moi, reprit don Quichotte, je m'appellerai le pasteur Quichottiz; vous, seigneur bachelier, le pasteur Carrascon ; vous, seigneur curé, le pasteur Curiambro; et Sancho Panza, le pasteur Panzino. »

Les deux amis tombèrent de leur haut en voyant la nouvelle folie de don Quichotte ; mais, dans la crainte qu'il ne se sauvât une autre fois du pays pour retourner à ses expéditions de chevalerie , espérant d'ailleurs qu'on pourrait le guérir dans le cours de cette année, ils souscrivirent à son nouveau projet, approuvèrent sa folle pensée comme très-raisonnable, et s'offrirent pour compagnons de ses exercices champêtres. « Il y a plus, ajouta Samson Carrasco : étant, comme le sait déjà le monde entier, très-célèbre poëte, je composerai à chaque pas des vers pastoraux, ou héroïques, ou comme la fantaisie m'en prendra, afin de passer le temps dans ces solitudes inhabitées, par lesquelles nous allons errer. Ce qui est le plus nécessaire, mes chers seigneurs, c'est que chacun choisisse le nom de la bergère qu'il pense célébrer dans ses poésies, et que nous ne laissions pas un arbre, si dur qu'il soit, sans y graver et couronner son nom, suivant l'usage immémorial des bergers amoureux. – Voilà qui est à merveille! répondit don Quichotte. Pour moi, je n'ai pas besoin de chercher le nom de quelque feinte bergère; car voici la sans pareille Dulcinée du Toboso, gloire de ces rives, parure de ces prairies, orgueil de la beauté, fleur des grâces de l'esprit, et, finalement, personne accomplie, sur qui peut bien reposer toute louange, fût-elle hyperbole. – Cela est vrai, dit le curé. Mais, nous autres, nous chercherons par ici quelques petites bergerettes avenantes, qui nous aillent à la main, si ce n'est à l'âme. – Et si elles viennent à manquer, ajouta Samson Carrasco, nous leur donnerons les noms de ces bergères. imprimées et gravées dont tout le monde est rempli, les Philis, Amaryllis, Dianes, Fléridas, Galatées, Bélisardes. Puisqu'on les vend au marché, nous pouvons bien les acheter aussi, et en faire les nôtres. Si ma dame, ou, pour mieux dire, ma bergère, s'appelle Anne, par hasard, je la chanterai sous le nom d'Anarda ; si elle se nomme Françoise, je l'appellerai Francénia ; Lucie, Lucinde , et ainsi du reste. Tout s'arrange de cette façon-là. Et Sancho Panza lui-même, s'il vient à entrer dans cette confrérie, pourra célébrer sa femme Thérèse, sous le nom de Térésaïna [663]. » Don Quichotte se mit à rire de l'application de ce nom; et le curé, l'ayant comblé d'éloges pour l'honorable résolution qu'il avait prise, s'offrit de nouveau à lui faire compagnie tout le temps que lui laisseraient ses devoirs essentiels. Cela fait, les deux amis prirent congé du chevalier, en l'engageant et le priant de prendre bien soin de sa santé, sans rien ménager de ce qui lui fût bon.



Le sort voulut que la nièce et la gouvernante entendissent toute la conversation, et, dès que don Quichotte fut seul, elles entrèrent toutes deux auprès de lui. « Qu'est-ce que ceci, seigneur oncle? dit la nièce. Quand nous pensions, la gouvernante et moi, que Votre Grâce venait se retirer enfin dans sa maison pour y passer une vie tranquille et honnête, voilà que vous voulez vous fourrer dans de nouveaux labyrinthes, et vous faire *pastoureau, toi qui t'en viens, pastoureau, loi qui t'en vas!* En vérité! la paille d'orge est trop dure pour en faire des chalumeaux.» La gouvernante s'empressa d'ajouter: « Et comment Votre Grâce pourra-t-elle passer dans les champs les siestes d'été et les nuits d'hiver, et entendre le hurlement des loups? Par ma foi, c'est un métier d'hommes robustes, endurcis, élevés à ce travail dès les langes et le maillot. Mal pour mal, il vaut encore mieux être chevalier errant que berger. Tenez, seigneur, prenez mon conseil ; je ne le donne pas repue de pain et de vin, mais à jeun, et avec les cinquante ans d'âge que j'ai sur la tête : restez chez vous, réglez vos affaires, confessez-vous chaque semaine, faites l'aumône aux pauvres, et, sur mon âme, s'il vous en arrive mal... – C'est bon, c'est bon, mes filles, leur répondit don Quichotte; je sais fort bien ce que j'ai à faire. Menez-moi au lit ; car il me semble que je ne suis

pas très-bien portant; et soyez certaines que, soit chevalier, soit berger errant, je ne cesserai pas de veiller à ce que rien ne vous manque, ainsi que vous le verrez à l'œuvre. » Et les deux bonnes tilles, nièce et gouvernante, le conduisirent à son lit, où elles lui donnèrent à manger, et le choyèrent de leur mieux.



CHAPITRE LXXIV.

Comment don Quichotte tomba malade, du testament qu'il fit, et de sa mort.



COMME les choses humaines ne sont point éternelles, qu'elles vont toujours en déclinant de leur origine à leur fin dernière, spécialement les vies des hommes, et comme don Quichotte n'avait reçu du ciel aucun privilége pour arrêter le cours de la sienne, sa fin et son trépas arrivèrent quand il y pensait le moins. Soit par la mélancolie que lui causait le sentiment de sa défaite, soit par la disposition du ciel qui en ordonnait ainsi, il fut pris d'une fièvre obstinée, qui le retint au lit six jours entiers, pendant lesquels il fut visité mainte et mainte fois par le curé, le bachelier, le barbier, ses amis, ayant toujours à son chevet Sancho Panza, son fidèle écuyer. Ceux-ci, croyant que le regret d'avoir été vaincu et le chagrin de ne pas voir accomplir ses souhaits pour la délivrance et le désenchantement de Dulcinée le tenaient en cet état, essayaient de l'égayer par tous les moyens possibles. « Allons, lui disait le bachelier, prenez courage, et levez-vous pour commencer la profession pastorale. J'ai déjà composé une églogue qui fera pâlir toutes celles de Sannazar [664] ; et j'ai

acheté de mon propre argent, près d'un berger de Quintanar, deux fameux dogues pour garder le troupeau, l'un appelé Barcino, l'autre Butron. » Avec tout cela, don Quichotte n'en restait pas moins plongé dans la tristesse. Ses amis appelèrent le médecin, qui lui tâta le pouls, n'en fut pas fort satisfait, et dit : « De toute façon, il faut penser au salut de l'âme, car celui du corps est en danger. » Don Quichotte entendit cet arrêt d'un esprit calme et résigné. Mais il n'en fut pas de même de sa gouvernante, de sa nièce et de son écuyer, lesquels se prirent à pleurer amèrement, comme s'ils eussent eu déjà son cadavre devant les yeux. L'avis du médecin fut que des sujets de tristesse et d'affliction cachée le conduisaient au trépas. Don Quichotte demanda qu'on le laissât seul, voulant dormir un peu. Tout le monde s'éloigna, et il dormit, comme on dit, tout d'une baleine, plus de six heures durant, tellement, que la nièce et la gouvernante crurent qu'il passerait dans ce sommeil. Il s'éveilla au bout de ce temps, et, poussant un grand cri, il s'écria : « Béni soit Dieu tout-puissant, à qui je dois un si grand bienfait! Enfin, sa miséricorde est infinie, et les péchées des hommes ne l'éloignent ni ne la diminuent. »

La nièce avait écouté attentivement les propos de son oncle, qui lui parurent plus raisonnables que ceux qu'il avait coutume de tenir, au moins depuis sa maladie. « Qu'est-ce que dit Votre Grâce, seigneur? lui demanda-t-elle. Avons-nous quelque chose de nouveau? Quels sont ces miséricordes et ces péchés des hommes dont vous parlez? – Ces miséricordes, ô ma nièce, répondit don Quichotte, sont celles dont Dieu vient à l'instant même de me combler, Dieu, comme je l'ai dit, que n'ont point retenu mes péchés. J'ai la raison libre et claire, dégagée des ombres épaisses de l'ignorance dont l'avait enveloppée l'insipide et continuelle lecture des exécrables livres de chevalerie. Je reconnais maintenant leurs extravagances et leurs séductions trompeuses. Tout ce que je regrette, c'est d'être désabusé si tard qu'il ne me reste plus le temps de prendre ma revanche, en lisant d'autres livres qui soient la lumière de l'âme. Je me sens, ô ma nièce, à l'article de la mort, et je voudrais mourir de telle sorte qu'on en conclût que ma vie n'a pas été si mauvaise que je dusse laisser la réputation de fou. Je le fus, il est vrai; mais je ne voudrais pas donner par ma mort la preuve de cette vérité. Appelle, ma chère amie, appelle mes bons amis le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier; je veux me confesser et faire mon testament. » La nièce n'eut pas à prendre cette peine, car ils entrèrent tous trois à point nommé. A peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il continua

: « Félicitez-moi, mes bons seigneurs, de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche, mais Alonzo Quijano, que des mœurs simples et régulières ont fait surnommer le Bon. Je suis à présent ennemi d'Amadis de Gaule et de la multitude. infinie des gens de son lignage; j'ai pris en haine toutes les histoires profanes de la chevalerie errante ; je reconnais ma sottise, et le péril où m'a jeté leur lecture; enfin, par la miséricorde de Dieu, achetant l'expérience à mes dépens, je les déteste et les abhorre.

Quand les trois amis l'entendirent ainsi parler, ils s'imaginèrent qu'une nouvelle folie venait de lui entrer dans la cervelle. « Comment, seigneur don Quichotte, lui dit Samson, maintenant que nous savons de bonne source que madame Dulcinée est désenchantée, vous venez entonner cette antienne ! et quand nous sommes si près de nous faire bergers, pour passer en chantant la vie comme des princes, vous prenez fantaisie de vous faire ermite; taisez-vous, au nom du ciel! revenez à vous-même, et laissez là ces billevesées. – Celles qui m'ont occupé jusqu'à présent, répliqua don Quichotte, n'ont été que trop réelles à mon préjudice; puisse ma mort, avec l'aide du ciel, les tourner à mon profit! Je sens bien, seigneurs, que je vais à grands pas vers mon heure dernière. Il n'est plus temps de rire. Qu'on m'amène un prêtre, pour me confesser, et un notaire pour recevoir mon testament. Ce n'est pas dans une extrémité comme celle-ci que l'homme doit se jouer avec son âme. Aussi je vous supplie, pendant que monsieur le curé me confessera, d'envoyer chercher le notaire. »

Ils se regardèrent tous les uns les autres, étonnés des propos de don Quichotte; mais, quoique indécis, ils aimèrent mieux le croire. Et même un des signes auxquels ils conjecturèrent que le malade se mourait, ce fut qu'il était revenu si facilement de la folie à la raison. En effet, aux propos qu'il venait de tenir, il en ajouta beaucoup d'autres, si bien dits, si raisonnables et si chrétiens, que leur dernier doute s'effaçant, ils vinrent à croire qu'il avait recouvré son bon sens. Le curé fit retirer tout le monde, et resta seul avec don Quichotte, qu'il confessa. En même temps, le bachelier alla chercher le notaire et le ramena bientôt, ainsi que Sancho Panza. Ce pauvre Sancho, qui savait déjà par le bachelier en quelle triste situation était son seigneur, trouvant la gouvernante et la nièce tout éplorées, commença à pousser des sanglots et à verser des larmes. La confession terminée, le curé sortit en disant: « Véritablement, Alonzo Quijano le bon est guéri de sa folie; nous pouvons entrer pour qu'il fasse son testament. Ces nouvelles donnèrent une terrible atteinte aux yeux gros de larmes de la gouvernante, de la nièce et du

bon écuyer Sancho Panza; tellement qu'elles leur firent jaillir les pleurs des paupières, et mille profonds soupirs de la poitrine ; car véritablement comme on l'a dit quelquefois, tant que don Quichotte fut Alonzo Quijano le bon, tout court, et tant qu'il fut don Quichotte de la Manche, il eut toujours l'humeur douce et le commerce agréable, de façon qu'il n'était pas seulement chéri des gens de sa maison, mais de tous ceux qui le connaissaient.



Le notaire entra avec les autres, et. lit l'intitulé du testament. Puis, lorsque don Quichotte eut réglé les affaires de son âme, avec toutes les circonstances chrétiennes requises en pareil cas, arrivant aux legs, il dicta ce qui suit : « Item, ma volonté est qu'ayant eu avec Sancho Panza, qu'en ma folie je fis mon écuyer, certains comptes et certain débat d'entrée et de sortie, on ne lui réclame rien de certaine somme d'argent qu'il a gardée, et qu'on ne lui en demande aucun compte. S'il reste quelque chose, quand il sera payé de Ce que je lui dois, que le restant, qui ne peut être bien considérable, lui appartienne, et grand bien lui fasse. Si, de même qu'étant fou, j'obtins pour lui le gouvernement de l'île, je pouvais, maintenant que je suis sensé, lui donner celui d'un royaume, je le lui donnerais, parce que la naïveté de son caractère et la fidélité de sa conduite méritent cette récompense. » Se tournant alors vers Sancho, il ajouta: « Pardonne-moi, ami, l'occasion que je t'ai donnée de paraître aussi fou que moi, en le faisant tomber dans l'erreur où j'étais tombé moi-même, à savoir qu'il y eut

et qu'il y a des chevaliers errants en ce monde. – Hélas ! hélas! répondit Sancho en sanglotant, ne mourez pas, mon bon seigneur, mais suivez mon conseil, et vivez encore bien des années; car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse. Allons, ne faites point le paresseux, levez-vous de ce lit, et gagnons les champs, vêtus en bergers, comme nous en sommes convenus; peut-être derrière quelques buisson trouverons nous madame Dulcinée désenchantée à nous ravir de joie. Si, par hasard, Votre Grâce se meurt du chagrin d'avoir été vaincue, jetez-en la faute sur moi, et dites que c'est parce que j'avais mal sanglé Rossinante qu'on vous a culbuté. D'ailleurs, Votre Grâce aura vu dans ses livres de chevalerie que c'est une chose ordinaire aux chevaliers de se culbuter les uns les antres, et que celui qui est vaincu aujourd'hui sera vainqueur demain. – Rien de plus certain, dit Samson, et le bon Sancho Panza est tout à fait dans la vérité de ces sortes d'histoires. – Seigneurs, reprit don Quichotte, n'allons pas si vite, car dans les nids de l'an dernier il n'y a pas d'oiseaux cette année. J'ai été fou, et je suis raisonnable ; j'ai été don Quichotte de la Manche, et je suis à présent Alonzo Quijano le bon. Puissent mon repentir et ma sincérité me rendre l'estime que Vos Grâces avaient pour moi ! et que le seigneur notaire continue. « Item, je lègue tous mes biens meubles et immeubles à Antonia Quijano, ma nièce ici présente, après qu'on aura prélevé d'abord sur le plus clair ce qu'il faudra pour le service et l'exécution des legs que je laisse à remplir; et la première satisfaction que j'exige, c'est qu'on paie les gages que je dois à ma gouvernante pour tout le temps qu'elle m'a servi, et, de plus, vingt ducats pour un habillement. Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires le seigneur curé et le seigneur bachelier Samson Carrasco, ici présents. – Item, ma volonté est que si Antonia Quijano, ma nièce, veut se marier, elle se marie avec un homme duquel on aura prouvé d'abord, par enquête judiciaire, qu'il ne sait pas seulement ce que c'est que les livres de chevalerie. Dans le cas où l'on vérifierait qu'il le sait, et où cependant ma nièce persisterait à l'épouser, je veux qu'elle perde tout ce que je lui lègue ; mes exécuteurs testamentaires pourront l'employer en œuvres pies, à leur volonté. – Item, je supplie ces seigneurs mes exécuteurs testamentaires[665], si quelque bonne fortune venait à leur faire connaître l'auteur qui a composé, dit-on, une histoire sous le titre de *Seconde partie des prouesses de don Quichotte de la Manche*, de vouloir bien le prier de ma part, aussi

ardemment que possible, de me pardonner l'occasion que je lui ai si involontairement donnée d'avoir écrit tant et de si énormes sottises; car je pars de cette vie avec le remords de lui avoir fourni le motif de les écrire.



Après cette dictée, il signa et cacheta le testament: puis, atteint d'une défaillance, il s'étendit tout de son long dans le lit. Les assistants, effrayés, se hâtèrent de lui porter secours, et, pendant les trois jours qu'il vécut après avoir fait son testament, il s'évanouissait à toute heure. La maison était sens dessus dessous, mais cependant la nièce mangeait de bon appétit, la gouvernante proposait des santés, et Sancho prenait ses ébats; car hériter de quelque chose suffit pour effacer ou pour adoucir dans le cœur du légataire le sentiment de la peine que devrait lui causer la perte du défunt.

Enfin, la dernière heure de don Quichotte arriva, après qu'il eut reçu tous les sacrements, et maintes fois exécré, par d'énergiques propos, les livres de chevalerie. Le notaire se trouva présent, et il affirma qu'il n'avait jamais lu

dans aucun livre de chevalerie qu'aucun chevalier errant fût mort dans son lit avec autant de calme et aussi chrétiennement que don Quichotte. Celui-ci, au milieu de la douleur et des larmes de ceux qui l'assistaient, rendit l'esprit, je veux dire qu'il mourut. Le voyant expiré, le curé pria le notaire de dresser une attestation constatant qu'Alonzo Quijano le bon, appelé communément don Quichotte de la Manche, était passé de cette vie en l'autre, et décédé naturellement, ajoutant qu'il lui demandait cette attestation pour ôter tout prétexte à ce qu'un autre auteur que Cid-Hamet Ben-Engeli le ressuscitât faussement, et fit sur ses prouesses d'interminables histoires.

Telle fut la fin de L'INGÉNIEUX HIDALGO DE LA MANCHE, duquel Cid Hamet ne voulut pas indiquer ponctuellement le pays natal, afin que toutes les villes et tous les bourgs de la Manche se disputassent l'honneur de lui avoir donné naissance, et de le compter parmi leurs enfants, comme il arriva aux sept villes de la Grèce à propos d'Homère [666]. On omet de mentionner ici les pleurs de Sancho, de la nièce et de la gouvernante, ainsi que les nouvelles épitaphes inscrites sur le tombeau de don Quichotte. Voici cependant celle qu'y mit Samson Carrasco :



« Ci git l'hidalgo redoutable qui poussa si loin la vaillance, qu'on remarqua que la mort ne put triompher de sa vie par son trépas. telle

conjoncture, que ce qui assura sa félicité, ce fut de mourir sage et d'avoir vécu fou. »

» Il brava l'univers entier, fut l'épouvantail et le croque-mitaine du monde; en

Ici le très-prudent Cid-Hamet dit à sa plume : « Tu vas rester pendue à ce crochet et à ce fil de laiton, ô ma petite plume, bien ou mal taillée, je ne sais. Là, tu vivras de longs siècles, si de présomptueux et malandrins historiens ne te détachent pour te profaner. Mais avant qu'ils parviennent jusqu'à toi, tu peux les avertir, et leur dire, dans le meilleur langage que tu pourras trouver :

« Halte-là, halte-là, félons; que personne ne me touche; car cette entreprise, bon roi, pour moi seule était réservée[667]. »

« Oui, pour moi seul naquit don Quichotte, et moi pour lui. Il sut opérer, et moi écrire. Il n'y a que nous seuls qui ne fassions qu'un, en dépit de l'écrivain supposé de Tordésillas, qui osa ou qui oserait écrire avec une plume d'autruche, grossière et mal affilée, les exploits de mon valeureux chevalier. Ce n'est pas, en effet, un fardeau pour ses épaules, ni un sujet pour son esprit glacé, et, si tu parviens à le connaître, tu l'exhorteras à laisser reposer dans la sépulture les os fatigués et déjà pourris de don Quichotte ; à ne pas s'aviser surtout de l'emmener contre toutes les franchises de la mort, dans la Castille-Vieille [668], en le faisant sortir de la fosse où il gît bien réellement, étendu tout de son long, hors d'état de faire une sortie nouvelle et une troisième campagne. Pour se moquer de toutes celles que firent tant de chevaliers errants, il suffit des deux qu'il a faites, si bien au gré et à la satisfaction des gens qui en ont eu connaissance, tant dans ces royaumes que dans les pays étrangers. En agissant ainsi, tu rempliras les devoirs de ta profession chrétienne ; tu donneras un bon conseil à celui qui te veut du mal; et moi, je serai satisfait et fier d'être le premier qui ait entièrement recueilli de ses écrits le fruit qu'il en attendait; car mon désir n'a pas été autre que de livrer à l'exécration des hommes les fausses et extravagantes histoires de chevalerie, lesquelles, frappées à mort par celles de mon véritable don Quichotte, ne vont plus qu'en trébuchant, et tomberont tout à fait sans aucun doute (– *Vale*.). »



1
On peut consulter, pour connaître l'origine et les développement, du théâtre espagnol, les *Etudes* que j'ai publiées *sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne.*

2
Ce sonuet est de l'espèce appelée *estrambote,* qui a un tercet de plus que l'autre, dix-sept vers au lieu de quatorze. Je vais le citer, mais en avertissant que ma version est détestable. Le dernier trait, froid et presque ridicule en français, fait pâmer d'aise les Espagnols, qui savent tous par *cœur* l'*estrambote* de Cervantès.

« Vive Dieu! cette grandeur m'épouvante, et je donnerais un doublon pour la décrire Car. qui ne s'étonne et ne s'emerveille devant tant de pompe, devant ce monument insigne?

« Par la vie de Jesus-Christ! chaque pièce vaut plus d'un million, et c'est une honte que cela ne dure un siècle. O grande Seville! Rome triomphante en courage et en richesses!

« Je gagerais que l'âme du défunt, pour jouir de ce séjour, a laisse aujourd'hui le ciel dont elle jouit eternellement.

« Entendant cela, un bravache s'écria: « Rien de plus vrai que ce qu'a dit Votre Grâce, seigneur soldat, et qui dirait le contraire en a menti. »

« Et tout aussitôt il enfonce son chapeau cherche la garde de son épée, regarde de travers s'en va, et il n'y eut rien. »

3
On trouvera des details sur ces chevaliers dans les notes du chapitre XLIX, première partie.

4
Voici quelques passages de cette curieuse pétition :

5
Voici le sens du sonnet de Gongora :

« La reine est accouchée; le luthérien est venu avec six cents hérétiques et autant d'herésies ; nous avons dépensé un million en quinze jours pour lui donner des joyaux, des repas et du vin.

Ci Nous avons fait une parade ou une extravagance, et donné des fêtes qui furent des confusions, au legat anglais et aux espions de celui qui jura la paix sur Calvin.

« Nous avons baptise l'enfant du Seigneur, qui est né pour être celui de l'Espagne, et fait un *sarao* d'enchantements.

« Nous sommes restés pauvres. Luther est devenu riche, et l'on a fait écrire ces beaux exploits à don Quichotte, à Sancho et a son âne. »

6
On trouvera des détails sur la secle des *cullos* et la décadence précoce de la litterature espagnole, dans les *Études que* j'ai ai précédemment citées .

7
Puesto ya el pie en el estribo,
Con las ansias de la muerte,
Gran senor, esta te escribo.

8
Ces mots expliquent, à ce que je crois, le véritable sens du titre *l'Ingénieux hidalgo,* titre fort obscur, surtout en espagnol, où le mot *ingenioso* a plusieurs significations. Cervantès a voulu probablement faire entendre que don Quichotte était un personnage de son invention, un fils de son esprit (*ingenio*).

9
Il y a, dans l'original, *padrastro*, le masculin de *marâtre*

10
Cette coutume, alors générale, était très-suivie en Espagne. Chaque livre débutait par une série d'éloges donnés à son auteur, et, presque toujours, le nombre de ces éloges était en proportion inverse du mérite de l'ouvrage. Ainsi, tandis que *l'Araucana* d'Alonzo de Ercilla n'avait que six pièces de poésie pour recommandations. le *Cancionero* de Lopez Maldonado en avait douze, le poëme des *Amantes* de *Teruel* de Juan Yaguë, seize, le *Viage Entretenido* d'Augustin de Rojas, vingt-quatre, et les Rimas de Lope de Vega, vingt-huit. C'est surtout contre ce dernier que sont dirigées les railleries de Cervantès, dans tout le cours de son prologue.

Au reste, la mode de ces ornements étrangers ne régnait pas moins en France : qu'on ouvre *la Henriade* et *la Loyssée* de Sébastien Garnier (Blois, 1594), ces deux chefs-d'œuvre réimprimés à Paris en 1770, sans doute pour jouer pièce à Voltaire, on n'y trouvera pas moins de vingt-huit morceaux de poésie française et latine, par tous les beaux esprits de la Touraine, entre

autres un merveilleux sonnet où l'on compare le premier chantre de Henri IV à un bastion:

> Muni, pour tout fossé, de profonde science....
> Qui pour mare a Maron, pour terrasse Térence.

11
Cervantès avait cinquante-sept ans et demi lorsqu'il publia la première partie du *Don Quichotte*

12
Personnage proverbial, comme le juif errant. Dans le moyen âge, on croyait que c'était un prince chrétien, à la fois roi et prêtre, qui régnait dans la partie orientale du Thibet, sur les confins de la Chine. Ce qui a peut-être donné naissance à cette croyance populaire, c'est qu'il y avait dans les Indes, à la fin du douzième siècle, un petit prince nestorien dont les États furent engloutis dans l'empire de Gengis-Khan.

13
C'est ce qu'avait fait Lope de Vega dans son poëme *El Isidro.*

14
En effet, ce n'est point Horace, mais l'auteur anonyme des fables appelées *Ésopiques*. (*Canis* et *Lupus,* lib. III, fabula 14.)

15
Ces vers ne se trouvent point parmi ceux qu'on appelle *Distiques de Caton ;* ils sont d'Ovide. (*Tristes,* elegia 6.)

16
Don Antonio do Guévara, qui écrivit, dans une de ses *Lettres, la Notable Histoire* de *trois amoureuses.* « Cette Lamia, dit-il, cette Layda et cette Flora furent les trois plus belles et plus fameuses courtisanes qui aient vécu, celles de qui le plus d'écrivains parlèrent, et pour qui le plus de princes se perdirent. »

17

Rabbin portugais, puis médecin à Venise, où il écrivit, à la fin du quinzième siècle, les *Dialoghi d'amore.* Montagne dit aussi de cet auteur : « Mon page fait l'amour, et l'entend. Lisez-lui Léon Hébreu... On parle de lui, de ses pensées, de ses actions; et si, n'y entend rien. » (Liv. III, chap. v.)

18

Cet ouvrage est justement le *Percgrino* ou l'*Isidro* de Lope de Vega, terminés l'un et l'autre par une table alphabétique des auteurs cités, et qui contient, dans le dernier de ces poëmes, jusqu'à cent cinquante-cinq noms. Un autre Espagnol, don José Pellicer de Salas, fit bien mieux encore dans la suite. Son livre, intitulé *Lecciones solemnes à las obras de Don Luis de Gongora,* est précédé d'un *index* des écrivains cités par lui, qui contient, par ordre alphabétique, et divisés en 74 classes, 2,165 articles.

19

Il y a dans le texte *duelos y quebrantos, littéralement, des deuils et des brisures.* Les traducteurs, ne comprenant point ces mots, ont tous mis, les uns après les autres, *des œufs au lard à la manière d'Espagne.* En voici l'explication : il était d'usage, dans les bourgs de la Manche, que, chaque semaine, les bergers vinssent rendre compte à leurs maîtres de l'état de leurs troupeaux. Ils apportaient les pièces de bétail qui étaient mortes dans l'intervalle, et dont la chair désossée était employée en salaisons. Des abatis, c'est-à-dire des issues et extrémités, se faisait le pot-au-feu les samedis, car c'était alors la seule viande dont l'usage fût permis ce jour-là, par dispense, dans le royaume de Castille, depuis la bataille de Las Navas (1212). On conçoit comment, de son origine et de sa forme, ce mets avait pris le nom populaire de *duelos y quebrantos*.

20

Voici le titre liltéral de ces livres : *La Chronique des très-vaillants chevaliers don Florisel de Niquéa, et le vigoureux Anaxartes..., corrigée du style antique, selon que l'écrivit Zirphéa, reine d'Argines par le noble chevalier Feliciano de Silva. — Saragosse,* 1584.

21

« Que j'achève par des inventions une histoire si estimée, ce serait une offense. Aussi la laiseerai-je en cette partie, donnant licence à quiconque au pouvoir duquel l'autre partie tomberait, de la joindre à celle-ci, car j'ai grand désir de « la voir. » *(Bélianis,* liv. VI, chap. LXXV.)

22
Gradué à Sigüenza est une ironie. Du temps de Cervantès, on se moquait beaucoup des petites universités et de leurs élèves. Cristoval Suarez de Figueroa, dans son livre intitulé *el Pasagero, fait* dire à un maître d'école : « Pour ce qui est des degrés, tu trouveras bien quelque université champêtre, où ils disent d'une voix unanime : *Accipiamus pecuniam, el mittamus asinum in patrium suam* (Prenons l'argent, et renvoyons l'âne dans son pays).»

23
« O bastard! répliqua Renaud à Roland, qui lui reprochait ses vols, ô fils de méchante femelle ! tu mens en tout ce « que tu as dit; car voler les païens d'Espagne ce n'est pas voler. Et moi seul, en dépit de quarante mille Mores et plus, « je leur ai pris un Mahomet d'or, dont j'avais besoin pour payer mes soldats.» (*Miroir de chevalerie,* partie I, chap. XLVI.)

24
Ou Galadon, l'un des douze pairs de Charlemagne, surnommé *le Traître,* pour avoir livré l'armée chrétienne aux Sarrasins, dans la gorge de Roucevaux.

25
Pietro Gonela était le bouffun du duc Borso de Ferrare, qui vivait au quinzieme siècle. Luigi Doinenichi a fait un recueil de ses pasquinades. Un jour, ayant gagé que son cheval, vieux et clique, sauterait plus haut que celui de son maître il le fit jeter du haut d'un balcon, et gagna le pari. — La citation latine est empruntée à Plaute. (*Tutularia.* act. III, scène VI.)

26
Ce nom est un composé et un augmentatif de *rocin*, petit cheval, bidet, haridelle Cervantes a voulu faire, en outre, un jeu de mots. Le cheval qui était rosse auparavant (*rocin-antes*) est devenu la première rosse (*ante-rocin*).

27
Quixote signifie cuissard, armure de la cuisse; *Quixada,* mâchoire,et *Quesada*, tarte au fromage. Cervantès a choisi pour le nom de son héros cette pièce de J'armure, parce que la terminaison *ote* désigne ordinairement en espagnol des choses ridicules.

28
Quelquefois, en recevant la confirmation, on change le nom donné au baptême.

29
Allusion à un passage d'*Amadis*, lorsque Oriane lui ordonne de ne plus se présenter devant elle. (Liv. II, chap. **XLIV.)**

30
En Espagne, on appelle port, *puerto,* un col, un passage dans les montagnes.

31
Je conserve, faute d'autre, le met consacré d'hotelerie; mais il traduit bien mal celui de *venta*. On appelle ainsi ces misérables auberges isolées qui servent de stations entre les bourgs trop éloignés, et dans lesquelles on ne trouve d'autre qu'une écurie d'autres provisions que de l'orge pour les mulets.

32
Vers d'un ancien romance :

Mis arreos son las armas,
Mi descanso el pelear.

(CANC. DE ROM.)

33
Il y a ici un double Jeu de mots. *castellano* signifie également châtelein et Castillan ; mais Cervantès emploie l'expression de *suno de Castilla*, qui, dans l'argot de prison, signifie un voleur déguisé.

34
C'est la confirmation du romance cité par don Quichotte.

Mi cama las duras penas,

Mi dormir siempre velar.

35
L'hôtelier trace ici une espèce de carte géographique des quartiers connus pour être exploités de préférence par les vagabonds et les voleurs.

36
Il doit paraître étrange qu'un laboureur porte une ance avec lui. Mais c'était alors l'usage, chez toutes les classe d'Espagnols, d'être armes partout de l'épée ou de la lance et du bouclier, comme aujourd'hui de porter une escopette. Dans le *Dialogue des chiens*. *Scipion et Berganza*, Cervantès fait mention d'un bourgeois de campagne qui allait voir ses brebis dans les champs, *monté sur une jument à l'écuyère, avec la lance et le bouclier, si bien qu'il semblait plutôt un cavalier garde-côte qu'un seigneur de troupeaux.*

37
Ce *romance*, eu trois parties, dont l'auteur est inconnu, se trouve dans le *Cancionero* imprimé à Anvers en 1555.On y rapporte que Charlot (Carloto), fils de Charlemagne, attira Baudouin dans *le bocagode malheur (la forestasin ventura),* avec le dessein de lui ôter la vie et d'épouser sa veuve. Il lui fit, en effet, vingt-deux blessures mortelles, et le laissa sur la place. Le marquis de Mantouc, son oncle, qui chassait dans les environs, entendit les plaintes du blessé, et le reconnut. Il envoya une ambassade à Paris pour demander justice à l'empereur, et Charlemagne fit exécuter son fils.

38
Les Neuf de la Renommée (los Nuexe de la Fama) sont trois Hebreux, Josué, David et Judas Machabée; trois gentils, Hector, Alexandre et César; et trois chrétiens, Arthur, Charlemagne et Godefroy du Bouillon.

39
C'est Alquife, qui écrivit la *Chronique d'Amadis de Grèce*. La nièce de don Quichotte estropie son nom.

40
On ne sait précisément ni quel fut l'auteur primitif d'*Amadis de Gaule*, ni même en quel pays parut originairement ce livre célèbre. A coup sûr, ce n'est point en Espagne. Les uns disent qu'il venait de Flandre; d'autres, de

France; d'autres, de Portugal. Cette dernière opinion paraît la plus fondée. On peut croire, jusqu'à preuve contraire, que l'auteur original de l'*Amadis* est le Portugais Vasco de Loheira, qui vivait, selon Nicolas Antonio, sous le roi Denis (Dionis), à la fin du treizième siècles, et, selon Clemencin, sous le roi Jean I, à la fin du quatorzième. Des versions espagnoles circulèrent d'abord par fragments; sur ces fragments manuscrits se firent les éditions partielles du quinzième siècle, et l'arrangeur Garcia Ordonez de Montalvo forma, en les compilant, son édition complète de 1525. D'Herberay donna, en 1540, une traduction française de l'*Amadis,* fort goûtée en son temps, mais oubliée depuis l'imitation libre du comte de Tressan, que tout le monde connaît.

41
Ce livre est intitulé *Le Rameau qui sort des quatre livres d'Amadis de Gaule, appelé les Prouesses du très-vaillant chevalier Esplandian, fils de l'excellent roi Amadis* de Gaule. Alcala, 1588. Son auteur est Garcia Ordonez de Montalvo, l'éditeur de l'*Amadis*. Il annonce, au commencement, que ces *Prouesses* furent écrites en grec par maître Hélisabad, chirurgien d'Amadis, et qu'il les a traduites. C'est pour cela qu'il donne à son livre le titre étrange de *las Sergas*, mot mal forgé du grec εργα.

42
L'histoire d'Amadis de Grèce a pour titre *Chnonique du très-vaillant prince* et *chevalier* de *l'Ardente-Épée Amadis de Grèce*, etc. Lisbonne, 1596. L'auteur dit aussi qu'elle fut écrite en grec par le sage Alquife, puis traduite en latin, puis en romance. — Nicolas Antonio, dans sa *Bibliothèque espagnole*, t. XI, p. 394), compte jusqu'à vingt livres de chevalerie écrits sur les aventures des descendants d'Amadis.

43
L'auteur de ces deux ouvrages est Antonio de Torquémada.

44
Ou *Félix-Mars d'Hircanie*, publié par Melchior de Ortega, chevalier d'Ubèda. Valladolid, 1556.

45
Sa mère Marcelina, femme du prince Florasan de Misia, le mit au jour dans un bois, et le confia à une femme sauvage, appelée Balsagina, qui, des noms

réunis de ses parents, le nomma Florismars, puis Félix-Mars.

46
Chronique du très-vaillant chevalier Platir, *fils de l'empereur Primaléon.* Vallodolid, 1535. L'auteur de cet ouvrage est inconnu, comme le sont la plupart de ceux qui ont écrit des livres de chevalerie.

47
Livre de l'invincible chevalier Lepolemo, et des exploits qu'il fit, s'appelant le chevalier de la Croix. Tolède. 1562 et 1565. Ce livre a deux parties, dont l'une, au dire de l'auteur, fut écrite en arabe, sur l'ordre du sultan Zuléma par un More nommé Zarton, et traduite par un captif de Tunis; l'autre en grec, par le roi Artidore.

48
Cet ouvrage est forme de quatre parties: la première, composée par Diego Ordonez de Calahorra, fut imprimée en 1562, et dédiée à Martin Cotez, fils de Fernand Cortez; la seconde, écrite par Pedro de la Sierra, fut imprimée à Saragosse, en 1586; les deux dernières, composées par le licencié Marcos Martinez, parurent aussi à Saragosse, en 1603.

49
Tout le monde sait que Boyardo est auteur de *Roland amoureux*, et l'Arioste de *Roland furieux.*

50
Ce capitaine est don Geronimo Ximenez de Urrea. don Diego de Mendoza avait dit de lui: « Et don Geronimo de Urrea n'a-t-il pas gagné renom de noble écrivain et beaucoup d'argent, ce qui importe plus, pour avoir traduit le Roland *furieux*, c'est-à-dire pour avoir mis, où l'auteur disait *cavaglieri.* cavalleros; arme, armas; *amori*, amores? De cette façon, j'écrirais plus de livres que n'en fit Mathusalem. »

51
Ce poëme, écrit en octaves, est d'Agustin Alonzo, de Salamanque. Tolède , 1585. Il ne faut pas le confondre avec celui de l'évêque Balbuéna, qui ne parut qu'après la mort de Cervantès.

52
De Francisco Garrido de Villena. Tolède, 1585.

53

Le premier des *Palmerins* est intitulé *Livre du fameux chevalier Palmerin d'Olive*, *qui fit par le monde de grands exploits d'armes, sans savoir de qui il était fils*. Médina del Campo, 1365. Son auteur est une femme portugaise, à ce qu'on suppose, dont le nom est resté inconnu. L'autre *Palmerin (Chronica do famoso é muito esforzado cavaleiro Palmeirim de Ingalaterra*, etc.) est formé de six parties. Les deux premières sont attribuées, par les uns, au roi Jean II par d'autres, à l'infant don Louis, père du prieur de Ocrato, qui disputa la couronne de Portugal à Philippe II; par d'autres encore, à Francisco de Moraes. Les troisième et quatrième parties furent composées par Diego Fernandez. Les cinquième et sixième, par Balthazar Gonzalez Lobato, tous Portugais.

54
Ce roman est intitulé *Livre du valeureux et invincible prince don Bélianis de Grèce*, *fils de l'empereur don Bétiano et de l'impératrice Clorinda; traduit de la langue grecque, dans laquelle l'écrivit le sage Friston, par un fils du vertueux Torribio Fernandez*. Burgos, 1579. Ce fils du vertueux Torribio était le licencié Geronimo Fernandez, avocat à Madrid.

55
C'est-à-dire le délai nécessaire pour assigner en justice ceux qui résident aux colonies, six mois au moins.

56
L'une était suivante et l'autre duègne de la princesse Carmésina, prétendue de Tirant-le-Blanc.

57
Cet auteur inconnu, qui méritait les galères, au dire du curé, inlitula son ouvrage: *Tirant-le-Blanc, de Roche-Salée, chevalier de la Jarretière, qui, par ses hauts faits de chevalerie*, *devint prince et césar de l'empire grec*. Le héros se nomme Tirant parce que son père était seigneur de la marche de Tirania, et Blanco, parce que sa mère s'appelait Blanche; on ajouta de Roche-Salée, parce qu'il était seigneur d'un château fort bâti sur une montagne de sel. Ce livre, l'un des plus anciens du genre, fut probablement écrit en portugais par un Valencien nommé Juannot Martorell. Une traduction en langue limousine , faite par celui-ci et terminée , après sa mort, par Juan de Galba, fut imprimée à Valence, en 1490. Les exemplaires de la traduction espagnole, publiée à Valladolid, en 1516, sont devenus

d’une extrême rareté. Ce livre manque dans la collection de romans originaux de chevalerie que possède la bibliothèque royale de Paris. On l’a même vainement cherché, dans toute l’Espagne, pour la bibliothèque de Madrid, et les commentateurs sont obligés de le citer en italien ou en français.

58
Portugais: il était poète, musicien et soldat. Il fut tué dans le Piémont, en 1561.

59
Salmantin vent dire de Salamanque. C’était un médecin de cette ville, nommé Alonzo Perez.

60
Poëte valencien, qui continua l’œuvre de Montemayor, sous le titre de *Diana enamorada*.

61
Voici le titre de l’ouvrage : *Les dix livres de Fortune d’amour*, *où l’on trouvera les honnêtes et paisibles amours du berger Frexano et de la belle bergère Fortune*. Barcelone, 1575.

62
Par don Bernardo de la Vega, chanoine de Tucuman. Séville, 1591.

63
Par Bernardo Gonzalez de Bobadilla. Alcala, 1587.

64
Par Bartolome Lopez de Enciso. Madrid, 1586.

65
Par Luis Galvez de Montalvo. Madrid, 1582.

66
Par don Pedro Padilla. Madrid, 1575.

67
Imprimé à Madrid en 1586.

68

Cervantès renouvela, dans la dédicace de *Persitès y Sigismunda*, peu de jours avant sa mort, la promesse de donner cette seconde partie de la *Galatée*. Mais elle ne fut point trouvée parmi ses écrits.

69
Le grand poëme épique de l'*Araucana* est le récit de la conquête de l'*Arauco*, province du Chili, par les Espagnols. Alouzo de Ereilla faisait partie de l'expédition. L'*Austriada* est l'histoire héroïque de don Juan d'Autriche, depuis. la révolte des Morisques de Grenade jusqu'à la bataille de Lépante. Enfin le *Monserrate* décrit la pénitence de saint Garin et la fondation du monastère de Monserrat, eu Catalogue, dans le neuvième siècle.

70
Poëme en douze chants, de Luis Barahona de Solo, 1586,

71
Il y avait , à l'époque de Cervantès, deux poèmes de ce nom sur les victoires de Charles-Quint: l'un de Geronimo Sampere , Valence, 1560; l'autre de Juan Ochoa de la Salde , Lisbonne, 1585.

72
Et Leon de Espana, poème en octaves, de Pedro de la Vecilla Castellanos , sur les héros et les martyrs de l'ancien royaume de Léon. Salamanque, 1586.

73
Los hechos del imperador. C'est un autre poème (*Carlo famoso*) en l'honneur de Charles-Quint, compose, non par don Luis de Avila, mais par don Luis Zapata. Il y a dans le texte une faute de l'auteur ou de l'imprimeur.

74
Allusion au tournoi de Presepolis, dans le roman de *Bélianis de Grèce.*

75
Cervantès aura sans doute écrit Friston, nom de l'enchanteur, auteur suppose de *Bélianis*, qui habitait la *forêt de la Mort*.

76
Cette aventure de Diego Perez de Vargas, surnommé *Machuca*, arriva à la prise de Xerês, sous saint Ferdinand. Elle est devenue le sujet de plusieurs *romances*.

77
Règle neuvième : «Qu'aucun chevalier ne se plaigne d'aucune blessure qu'il ait reçue. »

(MARQUEZ, *Tesoro militar de cavalleria.*

78
Cervantes divisa la première partie du *Don Quichotte* en quatre livres fort inégaux entre eux, car le troisième est plus long que les deux premiers, et le quatrième plus long que les trois autres. Il abandonna cette division dans la seconde partie, pour s'en tenir à celle des chapitres.

79
Ainsi ce fut le sage Alquife qui écrivit la chronique d'Amadis de Grèce ; le sage Friston, l'histoire de don Bélianis; les sages Artémidore et Lirgandéo , celle du chevalier de Phœbus; le sage Galténor, celle de Platir, etc.

80
On cette plaisanterie , fort heureusement placée par Cervantès en cet endroit, avait cours de son temps, même hors de l'Espagne, ou Shakspeare et lui l'ont imaginée à la fois. On lit , dans les *Joyeuses bourgeoises de Windsor* (acte II, scène II):

« Bonjour, ma bonne femme.

FALSTAF.

QUICKLY.

« Plaise à votre seigneurie , ce nom ne m'appartient pas.

FALSTAF.

« Ma bonne fille, donc. FALSTAF.

QUICKLY.

« J’en puis jurer comme l’était ma mère quand je suis venue au monde.

81
Cervantès veut parler de l’hébreu , et dire qu’il aurait bien trouvé quelque juif à Tolède.

On a donné le nom de *Morisques* aux descendants des Arabes et des Mores restés en Espagne après la prise de Grenade, et convertis par force au christianisme. Voir, à ce sujet, l’*Essai* que j’ai publié *sur l’histoire* des *Arabes et des Mores d’Espagne,* Appendice, tome **II.**

82
Pour acommoder son livre à la mode des romans de chevalerie, Cervantès suppose qu’il fut écrit par un More, et ne se réserve à lui-même que le titre d’éditeur. Avant lui , le licencié Pedro de Lujan avait fait passer son histoire du chevalier de la Croix pour l’œuvre du More Xarton , traduite par un captif de Tunis.

L’orientaliste don José Conde a récemment découvert la signification du nom de ce More, auteur supposé du *Don Quichotte*. Ben-Engéli est un composé arabe dont la racine, *iggel* ou *eggel*, veut dire cerf, comme Cervantès est un compose espagnol dont la racine est *ciervo*. *Engéli* est l’adjectif arabe correspondant aux adjectifs espagnols *cerval* ou *cervanteno.* Cervantès, longtemps captif parmi les Mores d’Alger, dont il avait appris quelque peu la langue, a donc caché son nom sons un homonyme arabe.

Une des académies de France, celle de Troyes en Champagne, prit au sérieux la plaisanterie du prétendu Ben-Engéli; elle envoya dans le milieu du dix-septième siècle un commissaire à Madrid pour vérifier si la *traduction* de Cervantès était conforme au manuscrit arabe qui devait se trouver dans la bibliothèque de l’Escurial ajoutant, dans ses instructions , que la publication de l’original serait d’un prix inestimable pour la littérature de l’Orient.

83
Au contraire, c’est la seule fois que Sancho soit nommé Zancas. Il est presque superflu de dire que *Panza* signifie pause, et *Zancas,* jambes longues et cagneuses..

84

Cervantès fait sans doute allusion au nom de *chien* que se donnaient réciproquement les chrétiens et les Mores. On disait en Espagne, *perro moro.*

85
La *Santa Hermandad* ou *Sainte Confrérie,* était une juridiction ayant ses tribunaux et sa maréchaussée, spécialement chargée de la poursuite et du châtiment des malfaiteurs. Elle avait pris naissance des le commencement du treizième siècle, en Navarre, et par des associations volontaire ; elle pénétra depuis en Castille et en Aragon, et fut complètement organisée sous les rois catholiques.

86
On *Fier à Bras.* «C'était, dit l'*Histoire de Charlemagne,* un géant. roi d'Alexandrie, fils de l'amiral Balan , conquérant de Rome et de Jérusalem, et païen ou Sarrasin. Il était grand ennemi d'Olivier, qui lui faisait des blessures mortelles ; mais il eu guérissait aussitôt en buvant d'un baume qu'il il portait dans deux petits barils gagnés à la conquête de Jérusalem. Ce baume était, à ce qu'on croit, une partie de celui de Joseph d'Arimathie (qui servit à embaumer le Sauveur). Mais Olivier, ayant réussi à submerger les deux barils au passage d'une profonde rivière, vainquit Fier à Bras, qui reçut ensuite le baptême et mourut converti , comme le rapporte Nicolas de Piamonte. » (*Historia de Carlo Magno.* cap. VIII et XII.

87
Orlando furioso, cant. 18 , 161 , etc.

88
Voici le serment du marquis de Mantoue, tel que le rapportent les anciens *romances* composés sur son aventure: « Je jure de ne jamais peigner mes cheveux blancs ni couper ma barbe, de ne point changer d'habits ni renouveler ma chaussure , de ne point entrer en lieux habités ni ôter mes armes, si ce n'est pour une heure afin de me laver le corps, de ne point manger sur nappe ni m'asseoir à table, jusqu'à ce que j'aie tué Charlot, ou que je sois mort dans le combat..... »

89
Dans le poème de Boyardo, le roi de Tartarie, Agrican, vient faire le siège d'Albraque avec une armée de deux millions de soldats, qui couvrait quatre lieues d'étendue. Dans le poème de l'Arioste , le roi Marsilio assiège la

même forteresse avec les trente-deux rois ses tribulaires et tous leurs gens d'armes.

90
Royaumes imaginaires cités dans l'*Amadis de Gaule.*

91
Il peut être curieux de comparer cette description de l'âge d'or avec celles qu'en ont faites Virgile, dans le premier livre des *Géorgiques ;* Ovide, dans le premier livre des *Métamorphoses,* et le Tasse. dans le chœur de bergers qui termine le premier acte de l'*Aminta.*

92
Presque tous les instituts de chevalerie adoptèrent la même devise. Dans l'ordre de Malte, on demandait au récipiendaire : « Promettez-vous de donner aide et faveur aux veuves, aux mineurs, aux orphelins et à toutes les personnes affligées ou malheureuses? » Le novice répondait: « Je promets de le faire avec l'aide de Dieu. »

93
Rabel , espère de violon à trois cordes , que l'on connaissait en Espagne dès les premières années du quatorzième siecle, car l'archiprètre de Hita en fait mention dans ses poésies.

94
Il y a dans l'original « ..... Plus que *sarna* (la gale) » pour Sara, femme d'Abraham.
Don Quichotte répond ensuite : « *Sarna* vit plus que Sara. » Ces jeux de mots ne pouvaient être traduits.

95
Il est dit, au chapitre XCIX du roman d'Esplandian, que l'enchanteresse Morgaina, sœur du roi Artus, le tenait enchanté, mais qu'il reviendrait sans faute reprendre un jour le trône de la Grande-Bretagne. Sur son sépulcre, au dire de don Diégo de Véra (*Epitome de los imperios*), on avait gravé ce vers pour épitaphe :

Hic jacel Arturus, rex quondam, rexque futurus.

qu’on pourrait traduire ainsi :

Cit-git Athur,
Roi passé, roi futur.

Julian del Castillo a recueilli dans un ouvrage grave *(Historia de los reyes godos*), un conte populaire qui courait à son époque : Philippe II, disait-on, en épousant la reine Marie, héritière du royaume d’Angleterre, avait juré *que, si le roi Artus revenait de son temps, il lui rendrait le trône.*

Le docteur John Bowle, dans ses annotations sur le *Don Quichotte*, rapporte une loi d’Hoëlius le Bon, roi de Galles, promulguée en 998, qui défend de tuer des corbeaux sur le champ d’autrui. De cette défense, mêlée à la croyance populaire qu’Artus fut changé en corbeau, a pu naître l’autre croyance que les Anglais s’abstenaient de tuer ces oiseaux, dans la crainte de frapper leur ancien roi.

96
L’ordre de la *Table-Ronde,* fondé par Artus, se composait de vingt-quatre chevaliers et du roi président. On y admettait les étrangers: Roland en fut membre, ainsi que d’autres *pairs de France*. Le conteur don Diego de Véra, qui recueillait dans son livre (*Epitome de los imperiōs*) toutes les fables populaires, rapporte que, lors du mariage de Philippe II avec la reine Marie, on montrait encore, à Hunserit, la *table ronde* fabriquée par Merlin; qu’elle se composait de vingt-cinq compartiments, teintés en blanc et en vert, lesquels se terminaient en pointe au milieu, et allaient s’élargissant jusqu’à la circonférence, et que dans chaque division étaient écrits le nom du chevalier et celui du roi. L’un de ces compartiments, appelé *place de Judas,* ou *siège périlleux,* restait toujours vide.

97
Le romance entier est dans le *Cancionero,* page 242 de l’édition d’Anvers. *Lancelot du Lac* fut originairement écrit par Arnault Daniel, poëte provençal.

98

Renaud de Montauban devint empereur de Trébisonde ; Bernard del Carpio, roi d'Irlande ; Palmerin d'Olive, empereur de Constantinople; Tirant le Blanc, césar de l'empire de Grèce, etc.

99
« Tirant le Blanc n'invoquait aucun saint, mais seulement le nom de Carmesine ; et, quand on lui demandait pourquoi il n'invoquait pas aussi le nom de quelque saint, il répondait : «Celui qui sert plusieurs ne sert personne. » (Liv. III, chap. XXVIII.)

100
Ainsi, lorsque Tristan de Leonais se précipite d'une tour dans la mer, *il se recommande à l'amie Iseult et à son doux Redempteur*.

101
L'article 31 des statuts de l'ordre de l'Écharpe (*la Banda*) était ainsi conçu : « Qu'aucun chevalier de l'Écharpe ne « soit sans servir quelque dame, non pour la déshonorer, mais pour lui faire la cour et pour l'épouser. Et quand elle sortira, qu'il l'accompagne à pied ou à cheval, tenant à la main son bonnet, et faisant la révérence avec le genou. »

102
Don Quichotte veut parler sans doute de la princesse Briolange, choisie par Amadis pour son frère Galaor. « Il s'éprit tellement d'elle, et elle lui parut si bien, que, quoiqu'il eût vu et traité beaucoup de femmes, comme cette histoire le raconte, jamais son cœur ne fut octroyé en amour véritable à aucune autre qu'à cette belle reine. » (Amadis, lib. IV, cap. CXXI.)

103
Nessun la muova
Que star non posa con Orlando à prova.
(*Ariosto*, canto XXIV, oct. 57.)

104
On donnait alors dans le peuple le nom de *cachopin* ou *gachupin à* l'Espagnol qui émigrait aux Grandes-Indes par pauvreté ou vagabondage.

105
Chrysostome étant mort *désespéré*, comme disent les Espagnols, c'est-à-dire par un suicide, son enterrement se fait sans aucune cérémonie

religieuse. Ainsi il est encore vêtu en berger, et ne porte point la *mortaja*, habit religieux qui sert de linceul a tous les morts.

106
Les stances de ce chant (*cancion*) se composent de seize vers de onze syllabes (*endecasilabos*), dont les rimes sont disposées d'une façon singulière, inusitée jusqu'à Cervantès, et qu'on n'a pas imitée depuis. Dans cet arrangement, le pénultième vers, ne trouvant point de consonnance dans les autres, rime avec le premier hémistiche du dernier.

Mas gran simploza es avisarte desto,
Pues se que esta tu gloria cono*cida*
En que mi *vida* llegue al fin fan presto-

Comme ces singularités, et même les principales beautés de la pièce (où elles sont rares) se trouvent perdues dans la traduction, je l'aurais volontiers suprimée, pour abréger l'épisode un peu long, un peu métaphysique de Chrysostome et de Marcelle, s'il était permis à un traducteur de *corriger* son modèle, surtout quand ce modèle est Cervantès.

107
L'érudition de l'etudiant Ambroise est ici en défaut. Tarquin était le mari de Tullia, et c'est le corps de son père Servius Tullius qu'elle foula aux pieds.

108

Que fue pastor de ganado
Perdido por desamor.

Il y a dans cette strophe un insipide jeu de mots entre les paroles voisines *ganado* et *perdido* ; celle-ci veut dire *perdu* l'autre, qui signifie *troupeau*, veut dire aussi *gagné.*

109
Habitants du district de Yanguas, dans la Rioja.

110
Amadis tomba deux fois au pouvoir d'Archalaüs. La première, celui-ci le tint enchanté; la seconde, il le jeta dans une espèce de souterrain, par le moyen d'une trappe. Le roman ne dit pas qu'il lui ait donné des coups de fouet; mais il lui fit souffrir la faim et la soif. Amarlis fut secouru dans cette extrémité par une nièce d'Archalaüs, la demoiselle muette, qui lui descendit dans un panier un pâté au lard et deux barils de vin et d'eau. (Chap. XIX et XLIX).

111
Tizona, nom de l'une des épées, du Cid. L'autre s'appelait *Colada*.

112
Beltenebros.

113
Avant leur expulsion de l'Espagne, les Morisques s'y occupaient de l'agriculture, des arts mécaniques et surtout de la conduite des bêtes de somme. La vie errante des muletiers les dispensait de fréquenter les églises, et les dérobait à la sur- veillance de l'inquisition.

114
Voir la note 1 du chapitre X.

115
Le supplice de Sancho était dès longtemps connu. Suetone rapporte que l'empereur Othon, lorsqu'il rencontrait, pendant ses rondes de nuit, quelques ivrognes dans les rues de Rome, les faisait herner..... *distente sagulo in sublime jactare.* Et Martial, parlant à son livre, lui dit de ne pas trop se lier aux louanges, « car, par derrière, ajoute-t-il :

This ab excusso missus in astra sago. »

Les étudiants des universités espagnoles s'amusaient, au temps du carnaval, à faire aux chiens qu'ils trouvaient dans les rues ce que l'empereur Othon faisait aux ivrognes.

116

C’est Amadis de Grèce qui fut appelé *le chevalier de l’Ardente-Epée,* parce qu’en naissant il en avait une marque sur le corps, *depuis le genou gauche jusqu’à la pointe droite du cœur, aussi rouge que* le *feu.* (Part. I, chap. XLVI.) Comme don Quichotte dit seulement Amadis, ce qui s’entend toujours d’Amadis de Gaule, et qu’il parle d’une épée véritable, il voulait dire, sans doute, le *chevalier de la Verte-Épée.* Amadis reçut ce nom, sous lequel il était connu dans l’Allemagne, parce que, à l’épreuve des amants fidèles, et sons les yeux de sa maîtresse Oriane, il tira cette merveilleuse épée de son fourreau, fait d’une arête de poisson, verte et si transparente qu’on voyait la lame au travers. (Chap. **LVI, LXX** et LXXIII.)

117
Nom de file de Ceylan dans l’antiquité.

118
Peuples de l’intérieur de l’Afrique.

119
Ce ne sont pas les portes du temple où il périt qu’emporta Samson, mais celles de la ville de Gaza. (*Juges*, chap. XVI.

120
Littéralement *chercher mon sort à la piste, dépister mon sort.*

121
On croit que ce nom, donné par les Arabes à la rivière de Grenade, signifie semblable au *Nil.*

122
De Tarifa.

123
Les Biscayens.

124
Andrès de Laguna, né à Ségovie, médecin de Charles-Quint et du pape Jules III, traducteur et commentateur de Dioscorides.

125
Le texte dit simplement *encamisados*, nom qui conviendrait parfaitement aux soldats employés dans une de ces attaques nocturnes où les assaillants mettaient leurs chemises par-dessus leurs armes, pour se reconnaître dans

les ténèbres, et que par cette raison on appelait *camisades* (en espagnol *encamisadas*.) J'ai cru pouvoir, à la faveur de ce vieux mot, forger celui *d'enchemisé*.

126
Don Bélianis de Grèce s'était appelé *le chevalier de la Riche Figure.*

127
Concile de Trente (chap. LV).

128
Cette prétendue aventure du Cid est racontée avec une naïveté charmante dans le vingt et unième romance *de son Romancero*.

129
C'est sans doute une allusion au Nil, dont les anciens plaçaient la source au sommet des montagnes de la Lune, dans la haute Éthiopie, du haut desquelles il se précipitait par deux immenses cataractes. (Ptolomée, Géog., liv. IV.)

130
Les bergers espagnols appellent la constellation de *la petite Ourse le cor de chasse* (*la bocina*). Cette constellation se compose de l'étoile polaire, qui est immobile, et de sept autres étoiles qui tournent autour, et qui forment une grossière image de cor de chasse. Pour connaître l'heure, les bergers figurent une croix ou un homme étendu, ayant la tête, les pieds, le bras droit et le bras gauche. Au centre de cette croix est l'étoile polaire, et c'est le passage de l'étoile qui forme l'embouchure du cor de chasse (*la boca de la bocina*) par ces quatre points principaux, qui détermine les heures de la nuit. An mois d'août, époque de cette aventure, la ligne de minuit est en effet au bras gauche de la croix, de sorte qu'au moment où *la boca de la bocina* arrive au-dessus de la tête, il n'y a plus que deux ou trois heures jusqu'au jour. Le calcul de Sancho est à peu près juste.

131
Quelquefois les contes de bonne femme commençaient ainsi : ..... « Le bien pour tout le monde, et le mal pour la maîtresse du curé. »

132
L'histoire de la Torralva et des chèvres à passer n'était pas nouvelle. On la trouve, au moins en substance dans la XXXI^{e} des *Cento Novelle antiche* de

Francesco Sansovino, imprimées en 1575. Mais l'auteur italien l'avait empruntée lui-même à un vieux fablian provençal du treizieme siècle, (*Le Fablcor,* collection de Barbazan, 1756), qui n'était qu'une traduction en vers d'un conte latin de Pedro Alfonso, juif converti, medecin d'Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon vers 1100. 17

133
On appelle *vieux chrétiens,* en Espagne, ceux qui ne comptent parmi leurs ancêtres ni Juifs ni Mores convertis.

134
Allusion au proverbe espagnol : « Si la pierre donne sur la cruche, taut pis pour la cruche ; et si la cruche donne sur la pierre, tant pis pour la cruche. »

135
Armet enchanté appartenant au roi more Mambrin. et qui rendait invulnérable celui qui le portait.

(Boyardo et l'*Arioste.*)

136
Palmérin d'Olive, chap.XLIII.

137
Esplandiun, chap. CXLVII et CXLVIII.

138
Amadis de Gaule, chap. CXVII.

139
Amadis de Gaule, chap. LXVII, part. 2, etc.

140
Amadis de Gaule, chap. XIV. — *Le Chevalier de la Croix*, chap. CXLIV, etc.

141
Bernard del Curpio, *canto* XXXVIII. — *Primaléon*, chap. CLVII.

142
Tirant le Blanc, part. 1re, chap. XL, etc. — *Le Chevalier de la Croix,* liv. I. Chap. LXV et suiv. etc.

143

Suivant les anciennes lois du *Feuro-Juzgo* et les *Fueros* de Castille, le noble qui recevait un grief dans sa personne ou ses biens pouvait réclamer une satisfaction de 500 *sueldos*. Le vilain n'en pouvait demander que 300.
(*Garibay* lib. XII,) cap. XX.)

144
On croit que Cervantès a voulu désigner don Pedro Giron, duc d'Osuna, vice-roi de Naples et de Sicile. Dans son *Théâtre du gouvernement des vice-rois de Naples,* Domenicho Antonio Parrino dit que ce fut un des grands hommes du siècles, et qu'il n'avait de petit que la taille: *di picciolo non avea altro que la statura.*

145
« Quand le seigneur sort de sa maison pour aller à la promenade ou faire quelque visite. l'écuyer doit le suivre à cheval. » (Miguel Velgo, *Estilo de servir à principes* 1614.)

146
On trouve dans le vieux code du treizième siècle, appelé *Fucro-Juzgo,* des peines contre ceux *qui font tomber la grêle sur les vignes et les moissons, ou ceux qui parlent avec les diables, et qui font tourner les volontés aux hommes et aux femmes* (Lib. VI fit. II, ley. 4). Les *Partidas* punissent également ceux *qui font des images ou autres sortiléges et donnent des herbes pour l'amourachement des hommes et des femmes.* (Part. VII, lit. XXIII, ley 2 y 3.)

147
L'auteur de *Guzman d'Alfarache,* Matco Aleman, dit de son héros : « ..... Il écrit lui-même son histoire aux galères, « où il est forçat à la reine, pour les crimes qu'il a commis... »

148
Amadis de Gaule, ayant vaincu le géant Madraque, lui accorde la vie, à condition qu'il se fera chrétien, lui et tous ses vassaux, qu'il fondera des églises et des monastères, et qu'enfin il mettra en liberté tous les prisonniers qu'il gardait dans ses cachots, lesquels étaient plus de cent, dont trente chevaliers et quarante duègnes ou damoiselles. Amadis leur dit, quand ils vinrent lui baiser les mains en signe de reconnaissance : « Allez trouver la reine Brisena, dites-lui comment vous envoie devant elle son chevalier de

l'Ile-Ferme et baisez-lui la main pour moi. » (*Amadis de Gaule*, liv. III, chap. LXV.)

149
On appelle en Espagne *sierra* (scie) une cordillère, une chaîne de montagnes. La *Sierra-Morena* (montagnes brunes), qui s'étend presque depuis l'embouchure de l'Èhre jusqu'au cap Saint-Vincent, en Portugal, sépare, la Manche de l'Andalousie. Les Romains l'appelaient *Mons Marianus*.

150
La Sainte-Hermandad faisait tuer à coups de flèches les criminels qu'elle condamnait, et laissait leurs cadavres exposés sur le gibet.

151
Il parait que Cervantès ajouta après coup, dans ce chapitre, et lorsqu'il avait écrit déjà les deux suivants, le vol de l'âne de Sancho par Ginès de Passamont. Dans la première édition du *Don Quichotte,* il continuait, après le récit du vol. à Parler de l'âne comme s'il n'eût pas cessé d'être en la possession de Sancho, et il disait ici : « Sancho s'en allait derrière son maître, assis sur son âne à la manière des femmes. . . » Dans la seconde édition, il corrigea cette inadvertance, mais incomplètement, et la laissa subsister en plusieurs endroits. Les Espagnols ont religieusement conservé son texte, et jusqu'aux disparates que forme cette correction partielle. J'ai cru devoir les faire disparaître, sauf toutefois une seule mention de l'âne, que j'ai gardée au chapitre XXV. L'on verra, dans la seconde partie du *Don Quichotte,* que Cervantès se moque lui-même fort gaiement de son étourderie, et des contradictions qu'elle amène dans le récit.

152
Témoin celle d'*Amadis de Gaule.*

Leonoreta sin roseta,
Blanca sobre toda Ilor,
Sin roseta no me meta
En tal culpa vuestro amor, etc.

153
Carta signifie également *lettre* et *charte ;* de la la question de Sancho.

154
Coleto de ambar. Ce pourpoint parfumé se nommait en France, au seizième *siecle, collet de senteur ou collet de fleurs*. (Voir Montaigne, livre I, chap. XXII, et les notes.)

155
Personnages de la *Chronique de don Florisel de Niquea* par Féliciano de Silva.

156
Chirurgien d'Amadis de Gaule.

157
Voir la note 1 de la page 151.

158
Amandis de Gaule chap. XXI, XLet suiv.

159
On peut voir, dans l'*Amadis de Gaule* (chap. LXXIII, la description d'un andriaque ne des amours du geant Bandagnido et de sa fille.

160
Orlando furioso, chants XXIII et suiv.

161
Imitation burlesque de l'invocation d'Albanio dans la seconde églogue de Garcilaso de la Vega.

162
Orlando furioso, chant IV, etc.

163
In inferno nulla est redemptio.

164

Le- poëtes, cependant, n'ont pas toujours célèbre d'imaginaires beautés, et, sans recourir la Béatrix du Danté ou à la Laure de Pétrarque, on peut citer, en Espace, la Diane de Montemayor et la Galathée de Cervantès lui-même.

165
Il est sans doute inutile de faire observer que, pour augmenter le hurle que de cette lettre de change. don Quichotte y emploie la forme commerciale.

166
Expression espagnole pour dire : Elle me porterait respect.

167
C'est Thesee que voulait dire don Quichotte.

168
C'était Ferragus, qui portait sept lames de fer sur le nombril. (*Orlando furioso* canto XII.)

169
Orlando furioso, canto XXIII.

170
Phaeton.

. . . Currus auriga paterni,
Quem si non tenuit, maguis lamen exeidit ausis.

(Ovid., *Met.,* liv. II.)

171
Ces strophes sont remarquables, dans l'original, par une coupe étrange et par la bizarrerie des expressions qu'il fallait employer pour trouver des rimes au nom de don Quichotte : singularités entièrement perdues dans la traduction.

172
A la manière de l'archevêque Turpin, dans le *Morgante maggiore* de Luigi Pulei.

173
Roi goth, détrôné en 680, et dont le nom est resté populaire en Espagne.

174
Comme le plus grand charme des trois strophes qui suivent est dans la coupe de vers et dans l'ingénieux arrangement des mots, je vais, pour les faire comprendre, transcrire une de ces strophes en original :

¿ Quien menoscaha mis bienes?
Desdenes.
¿ **Y** quien aumenta mis duelos ?
Lus zelos.
¿ Y quien prueba mi paciencia ?
Ansencia.
De ese modo en mi dolencia
Ningun remedio se aleanza,
Pues me matan la esperanza
Desdencs, zelos v auscencia.

175
Malgré mon respect pour le texte de Cervantès, j'ai cru devoir supprimer ici une longue et inutile série d'imprécations, où Cardénio donne à Fernand les noms de Marius, de Sylla, de Catilina, de Julien, etc., en les accompagnant de leurs épithètes classiques. Cette érudition de collège aurait fait tache dans un réçit habituellement simple et toujours touchant.

176
Parabole du prophête Nathan, pour reprocher à David l'enlèvement de la femme d'Urie. (Rois, liv. II, chap. XII.)

177
Pellicer croit voir ici une allusion à cette sentence de Virgile :

Una salus victis nullam spépare salutem.

178
Malgré cet étage des épisodes introduits dans la première partie du *Don Quichotte,* Cervantes en fait lui-même la critique, par la bouche du bachelier Sunson Carraseo, dans ‘a seconde partie, beaucoup plus sobre d’incidents étrangers.

179
Espèce de casqette sans visière, dont se coiffent les paysans de la Manche et des Andalousies.

180
Cervantès voulait probablement designer le duc d’Osuna, et peut-être y avait-il un fond véritable à l’histoire de Dorothée.

181
Pour Ganelon, voir la note 2, page 10. — Vellido est un chevalier castillan qui assassina le roi Sanche II au siège de Zeunora, en 1073.

182
Zulema. est le nom d’une montagne au sud-ouest d’Alcala de Hénarès, patrie de Cervantès. Au sommet de cette montagne on a trouvé quelques ruines qu’on croit être celles de l’ancien Complutum.

183
En Espagne, on appelait en *salmo* une manière miraculeuse de guérir les maladies, en récitant. sur le malade certaines prières. Ce charme s’appelait ainsi (en *salmo*). parce que les paroles sacramentelles étaient ordinairement prises dans les psaumes.

184
Allusion à l’un des tours de maquignonnage des Bohémiens, qui, pour donner du train au mulet le plus lourd ou à l’âne le plus paresseux, leur versaient un peu de vif-argent dans les oreilles.

185
Ce roman fut composé par Bernardo de Vergas; il est intitulé : *Les livres de don Cirong lio de Taraca, fils du nob le roi Èlesphron de Macédoine, tels que les écrivit Novarcus en grec, et Prom’isis en latin*. Séville, 1345, in-folio.

186
Voir la note 2 de la page 38.

187
Gonzalo Fernandez de Cordova. Son histoire, sans nom d'auteur, fut imprimée à Saragosse en 1559.

188
En 1169 Il mourut à Bologne en 1533.

189
Voici comment la *Chronique du Grand Capitaine* raconte cette aventure : « Diégo Garcia de Parédès prit une épée à deux mains sur l'épaule. . . . et se mit sur le pont du Garellano, que les Français avaient jeté peu auparavant, et, combattant contre eux, il commença à faire de telles preuves de sa personne, que jamais n'en tirent de plus grandes en leur temps Hector, Jules César, Alexandre le Grand, ni d'autres anciens valeureux capitaines, paraissant réellement un autre Horatius Coclès, par sa résolution et son intrépidité. » (Chap. CVI.)

190
A la fin de la *Chronique du Grand Capitaine*, se trouve un *Abrégé de la vie et des actions de Diégo Garcia de Pa- rédès* (Breve suma de la vida y hechos de Diego Garcia de Parédès), écrit par lui-même, et qu'il signa de son nom.

191
Mulierem fortem quis inveniet ? (Prov., cap. XXXI.)

192
Périclès. (Voir Plutarque. *de la Mauvaise Honte*.)

193
Luigi Tansilo, de Nola, dans le royaume de Naples, écrivit le poëme des *Larmes de saint Pierre* (Le Lagrime di San Pietro), pour réparer le scandale qu'avait causé son autre poëme licencieux. intitulé *le Vendangeur* (il Vendemmiatore). Le premier fut traduit en espagnol, d'abord partiellement, par le licencié Gregorio Hernandez de Velasco, célèbre traducteur de Virgile ; puis, complétement, par Frav Damiau Alvarez. Toutefois, la version de la stance citée est de Cervantès.

194
Allusion à l'allégorie que rapporte Aristote, dans le XLIII^{e} chant de son *Orlando Furioso*, où Cervantès a pris l'idée de la présente nouvelle, Arioste

avait emprunté lui-même l'histoire du vase d'épreuve au livre premier de Tristan de Léonais.

195
Guzman d'Alfarache réduit tout ce raisonnement eu peu de paroles: « Ma femme seule pourra m'ôter l'honneur, suivant l'opinion d'Espagne, en se l'ôtant à elle-même : car, puisqu'elle ne fait qu'une chose avec moi, mon honneur et le sien font un et non deux, comme nous ne faisons qu'une même chair. » (Liv. II. chap. II.)

196
Ce billet est littéralement conservé dans la comédie composée par don Guillen de Castro, sur le même sujet et sous le même titre que cette nouvelle

197
Cervantès a répète ce sonnet dans sa comédie intitulée *la Casa de los zelos* (la Maison jalousie), au commencement de la seconde *jornada.*

198
Voici, d'après un vers de Luis Barahona, dans son poëme des *Larmes d'Angélique* (Lagrimas de Angelica, canto iv) ce que signifient ces quatre S. S. S. S.

SADIO, SOLO, SOLICITO, SECRETO,

qu'on peut traduire ainsi :

Spirituel, Seul, Soigneux et Sûr.

199
Je laisse cette faute d'orthographe, qui se trouve aussi dans l'original (*onesto pour honesto)* ; une cameriste n'y regarde pas de si près.

200

Cervantes commet un anachronisme. Le *Grand Capitaine*, après avoir quitté l'Italie en 1507, mourut à Grenade en 1515. Lautree ne parut à la tête de l'armée Française qu'en 1527, lorsque le prince d'Orange commandait celle de Charles-Quint.

201
On portait alors, surtout en voyage, des masques (*antifaces*) faits d'étoffe légère, et le plus souvent de taffetas nair.

202
Lella, ou plutôt Étella, veut dire en arabe, d'après l'académie espagnole, l'adorable, la divine, la bienheureuse par excellence. Ce nom ne se donne qu'à Marie, mère de Jésus. Zoraida est un diminutif de *zorath,* fleur.

203
Macangé est un mot turc corrompu (*angé mac*), qui veut dire *nullement, en aucune façon*.

204
Ainsi, au dire de don Quichotte, Cicéron, avec son adage *cedant arma togæ,* ne savait ce qu'il disait.

205
Le mot *letras*, transporté de l'espagnol au français, produit une équivoque inévitable. Dans la pensée de Cervantès, les *lettres divines* sont la théologie, et les lettres *humaines*, la jurisprudence, ce qu'on apprend dans les universités. Le mot *letrado,* qu'il met toujours en opposition du mot *guerrero,* signifie, non point un homme de lettres, dans le sens actuel de cette expression, mais un homme de robe. En un mot, c'est la magistrature et ses dépendances qu'il oppose à l'armée.

206
Don Quichotte, qui emprunte des textes à saint Luc, à saint Jean, à saint Matthieu, oublie ces paroles de l'*Ecclésiaste* (cap. IX). . . et *dicebam ejo metiarem esse sapicatiam fortitudine. . . . . Melior est sapientia quam urma bellica.*

207
Estudiante. C'est le nom qu'on donne indistinctement aux élèves des universités qui se destinent à l'église, à la magistrature, an barreau, et à toutes les professions lettrées.

208
Aller à la soupe (*andar à la sopa*), se dit des mendiants qui allaient recevoir à heure fixe, aux portes des couvents dotés, du bouillon et des bribes de pain.

La condition des étudiants à peu changé en Espagne depuis Cervantès. On en voit un grand nombre, encore aujourd'hui, faire mieux que d'*aller à la soupe* ; à la faveur du chapeau à cornes et du long manteau noir, ils mendient dans les maisons, dans les cafés et dans les rues.

209
On sait ce que veut dire *avoir la manche large*.

210
Cervantès répète ici les imprécations de l'Arioste, dans le onzième chant de l'*Orlando furioso :*

Come trovastì, o scelerata e brutta.
Invenzion, mai loco in uman cure !
Per le la militar gloria è distrutta ;
Per le il mestier dell' armi è senza honore ;
Per te è il valore e la virtù ridutta,
Che spesso par del buono il rio migliore. . .
Che ben fu il più crudele, e il più di quanti
Mai furo al mondo ingegni empi e maligni
Chi immagino si abbominosi ordigni.
E credero che Dío, perche vendetta
Ne sìa in eterno, nel profondo chiuda
Del cieco abisso quella maladella
Anima appresso il maladetto Ginda.

211
Lope de Vega cite ainsi ce vieil adage, dans une de ses comédies (*Dorotea*, jorn. I, escena CLI) : *Trois choses font prospérer l'homme ; science, mer et maison du roi.*

212

Ce Diego de Urbina était capitaine de la compagnie où Cervantès combattit à la bataille de Lépante.

213
Cervantès parle de cette bataille en témoin oculaire, et l'on conçoit qu'il prenne plaisir à rapporter quelques détails de ses campagnes.

214
Il s'appelait Aluch-Ali, dont les chrétiens ont fait par corruption Uchali. « Aluch, dit le P. Hacdo, signifie, en turc, *nouveau musulman*, nouveau converti, ou renégat; ainsi ce n'est pas un nom, mais un surnom. Le nom est Ali, et les deux ensemble veulent dire le renégat Ali. » *Epitome de los reyes de Arget.)*

215
« Uchali, dit Arroyo, attaqua cette capitane avec sept galères, et les nôtres ne purent la secourir parce qu'elle s'était trop avancée au delà de la ligne de combat. Des trois chevaliers blessés, l'un était F. Piétro Giustiniano, prieur de Messine et général de Malte; un autre, Espagnol, et un autre, Sicilien. On les trouva encore vivants , enterrés parmi la foule des morts.» (*Relacion de la santa Liga,* fol. 67. etc.

216
Capitan-Pacha.

217
Cervantès fit également cette campagne et celle de l'année 1573.

218
On appelait ainsi les marins de l'archipel grec. du

219
≪ Don Juan d'Autriche, dit Arroyo, marcha toute la nuit du 16 septembre 1572, pour tomber au point du jour sur le port de Navarin, où se trouvait toute la flotte turque, ainsi que l'en avaient informé les capitaines Luis de Acusta et Pere Pardo de Villamarin. — Mais le chef de la chiourme, ajoute Aguilera, et les pilotes se trompèrent dans le calcul de l'horloge de sable, et donnèrent au matin contre une île appelée Prodano, à trois lieues environ de Navarin. De sorte qu'Uchali eut le temps de faire sortir sa flotte du port, et de la mettre sous le canon de la forteresse de Modon. »

220

Au retour de leur captivité, Cervantès et son frère Rodrigo servirent sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, à la prise de l'île de Terceira sur les Portugais.

221

Marco-Antonio Arroyo dit que ce capitan, appelé Hamet-Bey, petit-fils et non fils de Barberousse, « fut tué par un de ses esclaves chrétiens, et que les autres le mirent en pièces à coups de dents, » Geronimo Torrès de Aguilera, qui se trouva, comme Cervantès et comme Arroyo, à la bataille de Lépante, dit que « la galère d'Hamet-Bey fut conduite à Naples, et qu'en mémoire de cet événement, on la nomma *la Prise*. » (Cronica *de varios Sucesos.* Le P. Haedo ajoute que ce More impitoyable fouettait les captifs chrétiens de sa chiourme avec un bras qu'il avait coupé à l'un d'eux. (*Historia de Argel,* fol. 123.)

222

Muley-Hamida et Muley-Hamet étaient fils de Muley-Hassan, roi de Tunis. Hamida dépouilla son père du trône, et le fit aveugler en lui brûlant les yeux avec un bassin de enivre ardent. Hamet, fuyant la cruauté de son frère, se réfugia à Palerme, en Sicile. Uchali et les Turcs chassèrent de Tunis Hamida, qui se fortifia dans la Goulette. Don Juan d'Autriche, à son tour, chassa les Turcs de Tunis, rappela Hamet de Palerme, le lit gouverneur de ce royaume, et remit le cruel Hamida entre les mains de don Carlos de Aragon, duc de Sesa, vice-roi de Sicile. Hamida fui conduit à Naples, où l'un de ses fils se convertit au christianisme Il eut pour parrain don Juan d'Autriche lui-même, et pour marraine dona Violante de Moscoso, qui lui donnèrent le nom de don Carlos d'Autriche. Hamida en mourut de chagrin. *(Torrès de Aguilera.* pag, 105 y sig. *Bibliot. real.,* cod. 45, f. 531 y 558.)

223

Don Juan d'Autriche fit élever ce fort, capable de contenir huit mille soldats, hors des murs de la ville, et près de l'île de l'Estagno, dont il dominait le canal, Il en donna le commandement à Gabrio Cervellon, célèbre ingénieur, qui l'avait construit. Ce fort fut élevé contre les ordres formels de Philippe II, qui avait ordonné la démolition de Tunis Mais don Juan d'Autriche, abusé par les flatteries de ses secrétaires, Juan de Soto' et Juan de Escovedo, eut l'idée de se faire couronner roi de Tunis, et s'obstina à conserver cette ville. Ce fut sans doute une des causes de la mort d'Escovedo, qu'Antonio Perez, le ministre de Philippe II, fit périr *par ordre*

supérieur, comme il le confessa depuis dans la torture, et sans doute , aussi de la disgrâce d'Antonio Perez, que ses ennemis accablèrent à la fin. (*Torrès de Aguilera* f. 107. *Don Lorenzo Van-der-Hemmen,* dans son livre intitulé *Don Felipe el Prudente,* f. 98 et 152.)

224
Cette petite île de l'Estagno formait, d'après Ferreras, l'ancien port de Carthage. L'ingénieur Cervellon y trouva une tour antique, dont il fit une forteresse, en y ajoutant des courtines et des boulevards. (*Aguilera*. f. 122.) Lorsqu'il

225
Gabrio fut général de l'artillerie et de la flotte de Philippe II. grand prieur de Hongrie, etc. Lorsqu'il fut pris à la Goulette, Sinan-Pacha le traita ignominiensement, lui donna un soufflet, et, malgré ses cheveux blancs, le fit marcher à pied devant son cheval jusqu'au rivage de la mer. Cervellon recouvra la liberté dans l'échange qui eut lieu entre les prisonniers chrétiens de la Goulette et de Tunis et les prisonniers musulmans de Lépante. Il mourut à Milan, en 1580.

226
C'est le nom qu'on donnait alors aux Albanais.

227
Le petit moine. — Le véritable nom de cet ingénieur, qui servit Charles-Quint et Philippe II, était Jacome Paleazzo. Outre les constructions militaires dont parle ici Cervantes, il repara, en 1575, les murailles de Gibraltar, et éleva des ouvrages de défense au pont de Zuazo, en avant de Cadix. Ce fut son frère. George Paleazzo, qui traça le plan des fortifications de Mayorque, en 1583, et dirigea les travaux de la citadelle de Punipelune, en 1592.

228
Le P. Haedo donne la même étymologie à son nom.

229
Dans sa *Topografia de Angel* (chap. XXI), le P. lui donne le titre de *Capitan des corsaires.* « C'est, dit-il, une charge que confère le Grand Turc. Il y a un capitan des corsaires à Alger, un autre à Tripoli, et un troisième à Tunis. » Cet Uchali Fartas était natif de Licastelli, en Calabre. Devenu musulman, il

se trouva, en 1560, à la de Gelvess, où plus de 10,000 Espagnols restèrent prisonniers. Plus tard, étant roi ou dey d'Alger, il porta secours aux Morisques de Grenade, révoltes contre Philippe Il. Nommé général de la flotte turque, en 1571, après la bataille de Lépante, il se trouva l'année suivante à Navarin, et mourut empoisonne en 1580.

230
Les Espagnols le nomment Azanaga.

231
Bagne (*bano*) signifie, d'après ta racine arabe dont les Espagnols ont fait *albanil* (maçon), un édifice en plâtre. — La vie que menaient les captifs dans ces bagnes n'était pas aussi pénible qu'on te croit communément, Ils avaient des oratoire. leurs prêtres disaient la messe; on y célébrait les offices divins avec pompe et en musique; on y baptisait les enfants, et tous les sacrements y étaient administres; on y prêchait, on y faisait des processions, on y instituait des confréries, on y représentait des autos *sacramentales*, la nuit de Noël et les jours de la Passion ; enfin, comme le remarque Clémencin, les prisonniers musulmans n'avaient certes pas autant de liberté un Espagne, ni dans le reste de la chrétienté, (Gomez de Losada, Escuela de trahajos y cautiverio de Argellih. Il, cap. XLVI y sig.)

232
Ce maître du captif était Vénitien, et s'appelait Andreta. Il fut pris étant clerc du greffier d'un navire de Raguse. S'étant fait Turc, il prit le nom d'Hassan-Aga, devint élamir, ou trésorier, d'Uchali, lui succéda dans le gouvernement d'Alger, puis dans l'emploi de général de la mer, et mourut, comme lui, empoisonné par un rival qui le remplaça. (Hacdo, *Historia de Argel,* fol. 89.)

233
Ce *tel* de Saavedra est Cervantès lui-même. Voici comment le P. Haedo s'exprime sur son compte: « Des choses qui « se passèrent dans ce souterrain pendant l'espace de sept mois que ces chrétiens y demeurèrent, ainsi que de la captivité et « des exploits de Miguel de Cervantes, on pourrait écrire une histoire, particulière. » (*Topografia,* fol. 184.) Quant au captif qui raconte ici sa propre histoire, c'est le capitaine Ruy Perez de Viedma, esclave, comme Cervantes d'Hassan-Aga, et l'un de ses compagnons de captivité.

234
Zalemas

235
Le P. Haedo, dans sa *Topografia* et dans son *Epitonie de los réyes de Argel*, cite souvent cet Agi-Morato, renegat slave, comme un des plus riches habitants d'Alger.

236
Il se nommait Moralo Raez Maltrapillo. Ce fut ce renégat, ami de Cervantes, qui le sauva du châtiment et peut-être de la mort, quand il tenta de s'enfuir, en 1579. Haedo cite à plusieurs reprises ce Maltrapillo.

237
Cette esclave s'appelait Juana de Renteria. Cervantès parle d'elle dans sa comédie : *Los Banos de Argel,* dont le sujet est aussi l'histoire de Zoraïde. Le captif don Lope demande au ranégat Hassem : « Y a-t-il, par hasard, dans cette maison. quelque renégate ou esclave chrétienne ? » *Hassem.* « Il y eu avait une, les années passées, qui s'appelait Juana, et dont le nom de famille était, à ce que je crois bien, de Renteria. » *Lope.* « Qu'est-elle devenue?» *Hassem.* « Elle est morte. C'est elle qui a élevé. cette Moresque dont je vous parlais. C'était une rare malcone, archive de foi chrétienne, etc. » *Jornada* 1.)

238
Prière, oraison.

239
Cervantès dit, dans sa comédie de los *Baños de Argel* (jornada III), que cette fille unique d'Agi-Morato épousa Muley-Maluch, qui fut fait roi de Fez en 1576. C'est ce que confirment le P. Haedo, dans son *Epitome,* et Antonio de Herrera, dans son *Historia de Portugal.*

240
Bab-Azoun veut dire *porte des troupeaux de brebis*. Le P. Haedo, dans sa *Topografia*, dit, au chapitre VI: « En descendant quatre cents pas plus bas, est une autre porte principale, appelée Bab-Azoun. qui regarde entre le midi et le « levant. C'est par la que sortent tous les gens qui vont aux champs, aux villages et aux tribus (*aduares*) des Mores. » Alper, comme on voil, n'avait point changé depuis la captivité de Cervantès.

241
Ce projet de Zoraïde est précisément celui qu'imagina Cervantes, quand son frère Rodrigo se racheta, pour lui envoyer ensuite une barque sur laquelle il s'enfuirait avec les autres chrétiens : ce qu'il tenta vainement de faire en 1377.

242
Ceci est une allusion à l'aventure de la barque qui vint chercher, en 1577, Cervantès et les autres gentilshommes chrétiens qui étaient restés cachés dans un souterrain pour s'enfuir en Espagne.

243
Cet arrangement de l'achat d'une barque fut précisément celui que lit Cervantès, en 1579, non pas avec Maltrapillo, mais avec un autre renégat nommé le licencié Giron.

244
Tagarin veut dire *de la frontière*. On donnait ce nom aux Mores venus de l' Aragon et de Valence. On appelait au contraire *Mudejaras*, qui signifie *de l'intérieur* les Mores venus de l'Andalousie. (Haedo, *Topografia,* etc. Luis del *Marmol*, *Descsription de Africa* etc.)

245
Ce marchand s'appelait Onofre Exarque. Ce fut lui qui procura l'argent pour acheter la barque où Cervantès devait s'enfuir avec les autres chrétiens, en 1579.

246
Sargel, ou Cherchel, est situé sur les ruines d'une cite romaine qui s'appelait, à ce qu'on suppose, Julia Cæsarea. C'était, au commencement du seizième siècles, une petite ville d'environ trois cents feux, qui fut presque dépeuplée lorsque Barberousse se rendit maître d'Alger. Les Moresques, chassés d'Espagne en 1640, s'y réfugièrent en grand nombre, attirés par la fertilité des champs, et y établirent un commerce assez considérable, non-seulement de figues sèches, mais de faïence, le d'acier et de bois de construction. Le port de Sargel, qui pouvait contenir alors vingt galères abritées, fut comblé par le sable et les débris d'édifices, dans le tremblement de terre de 1738.

247

Voir la note de la page 322, au chapitre précedent.

248
C'est la langue franque. Le P. Haedo s'exprime ainsi dans la *Topografia* (chap. XXIX) : « La troisième langue qu'on « parle à Alger est celle que les Mores et les Tures appellent *franque.* C'est un mélange de diverses langues chrétiennes, et « d'expressions qui sont, pour la plupart, italiennes ou espagnoles, et quelquefois portugaises, depuis peu. Comme à cette « confusion de toutes sortes d'idiomes se joint la mauvaise prononciation des Mores et des Turcs, qui ne connaissent ni les « modes, ni les temps, ni les cas, la langue franque d'Alger n'est plus qu'un jargon semblable an parler d'un nègre novice « nouvellement amené en Espagne. »

249
C'est-à-dire l'Albanais Mami. Il était capitan de ta flotte où servait le, corsaire qui fit Cervantes prisonnier, et, « si « cruelle bête, dit Haedo, que sa maison et ses vaisseaux étaient remplis de nez et d'oreilles qu'il coupait, pour le moindre motif, aux pauvres chrétiens captifs. » Cervantés fait encore mention de lui dans la *Galatée* et d'antres ouvrages.

250
Le *zoltani* valait quarante après d'argent, ou presque deux piastres fortes d'Espagne.

251
Bagarins, de *bahar*, mer, signifie matelots. « Les Mores des montagnes, dit Haedo, qui vivent dans Alger, gagent leur vie, les uns en servant des Turcs ou des riches Mores; les autres, en travaillant aux jardins ou aux vignes, et quelques-uns en ramant sur les galères et les galiotes; ceux-ci, qui louent leurs services, sont appelés *bagarinès*. (*Topografia,* cap II.)

252
Commandant d'un bâtiment algérien.

253
Kava est le nom que donnent les Arabes à Florinde, fille du comte Julien.
Voici ce que dit, sur ce promontoire, Luis del Marmol, dans sa *Descripcion general de Africa* (lib. IV, cap. XLIII), après avoir parlé des ruines de Césarée : « Là sont encore debout les débris de deux temples antiques. . ., dans l'un desquels est un dôme très-élevé, que les Mores appellent *Cobor*

rhoumi, ce qui veut dire *sépulcre* romain ; mais les chretiens, peu versés dans l'arabe, l'appellent *Cavarhoumia,* et disent fabuleusement que là est enterrée la Cava, fille du comte Julien. . . A l'est de cette ville, est une grande montagne boisée, que les chrétiens appellent *de la Mauvaise Femme*, d'où l'on tire, pour Alger, tout le bois de construction des navires. Cette montagne est probablement le cap Cajinès. »

254
On sait que les musulmans sont iconoclastes, et qu'ils proscrivent, comme une idolâtrie, tonte espèce de représentation d'êtres animés.

255
L'aventure du captif est répétée dans la comédie *los Banos de Argel,* et Lope de Vega l'a introduite également dans celle intitulée *los Cautivos de Argel*. Cervantes la donne comme une histoire véritable, et termine ainsi la première de ces pièces : «Ce conte d'amour et de doux souvenir se conserve toujours à Alger, et l'on y montrerait encore aujourd'hui la fenêtre et le jardin. . . »

256
La charge d'auditeur aux chancelleries et audiences, en Espagne, répondait à celle de conseiller au parlement parmi nous.

257
Rui, abréviatif, pour Rodrigo.

258
Pilote d'Énée.

> Surgit Palinurus, et omnes
> Explorat ventos. . . . .
> Sidéra cuneta notal tacito latentia cœto. EN., lib. III.

259
Clara y *luciente estrella :* jeu de mots sur le nom de Clara.

260

Il n’y avait point encore de vitres en verre à Madrid, même dans la maison d’un auditeur.

261
Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

262
Comme le bon sens de Roland qu’Astolphe rapporta de la lune. 45

263
La garrucha. On suspendait le patient, en le chargeant de fers et de poids considérables, jusqu’à ce qu’il eût avoué son crime.

264
Allà van leyes do quieren reyes (Ainsi vont les lois, comme le veulent les rois.) Cet ancien proverbe espagnol prit naissance, au dire de l’archevêque Rodrigo Ximenès de Rada lib. VI, cap. XXV**),** lors de la querelle encore le rituel gothique et le rituel romain. qui fut vidée, sous Alphonse VI, par les diverses epreuves du *jugement de Dieu*, même par le combat on champ clos.

265
Orslando furioso canto XXVII.

266
Les règlements de la Sainte-Hermandad, rendus à Torrelaguna, en 1485, accordaient à ses archers *(cuadrilleros)* une récompense de trois mille maravédis quand ils arrêtaient un malfaiteur dont le crime emportait peine de mort; deux mille, quand celui-ci devait être condamné à des peines afflictives; et mille, quand il ne pouvait encourir que des peines pécuniaires.

267
L’aventure des archers s’est passée dans le chapitre précédent, et le chapitre suivant porte le titre qui conviendrait à celui-ci: *De l’étrange manière dont fût enchanté don Quichotte*, etc. Cette coupe des chapitres, très-souvent inexacte et fautive, et ces interversions de titres que l’Académie espagnole a corrigées quelquefois, proviennent sans doute de ce que la première édition de la première partie du *Don Quichotte* se fit en l’absence de l’auteur, et sur des manuscrits en desordre.

268

La comédie que composa don Guillen de Castro, l'auteur original du *Cid,* sur les aventures de don Quichotte, et qui parut entre la première et la seconde partie du roman de Cervantès, se termine par cet enchantement et cette prophétie. Dans sa comédie, Guillen de Castro introduisait les principaux épisodes du roman, mais avec une légère altération. Don Fernand était fils aîné du duc, et Cardénio un simple paysan; puis, à la fin, on découvrait qu'ils avaient été changés en nourrice, ce qui rendait le dénoûment plus vraisemblable, car don Fernand, devenu paysan, épousait la paysanne Dorothée, et la grande dame Luscinde épousait Cardénio, devenu grand seigneur.

269
Voir la note mise au titre du chapitre précédent.

270
Elle est, en effet, de Cervantès, et fut publiée, pour la première fois, dans le recueil de ses *Nouvelles exemplaires* en 1615. C'est peut-être la meilleure, non-seulement de celles qu'il appelait *badines* (*jocosas*), mais, selon l'opinion commune eu Espagne, de toutes ses Nouvelles, y compris celles qu'il appelait *sérieuses* (*serias*).

271
Gaspar Cardillo de Villalpando, qui se distingua au concile de Trente, est l'auteur d'un livre de scolastique, fort estimé dans son temps, qui a pour titre : *Sumas de las sumulas*. Alcala, 1557.

272
Pline, Apulée, toute l'antiquité, ont place les gymnosophistes dans l'Inde. Mais don Quichotte pouvait se permettre quelque étourderie.

273

Voir la note 1re, page 53, an prologue.

274
On sait que ce fameux voyageur vénitien, de retour en Italie, et prisonnier des Génois en 1298. fit écrire la relation de ses voyages par Eustache de Pise, son compagnon de captivité. Cette relation fut traduite en espagnol par le *maestra Rodrigo* de Santaella. *Sévillo*, 1518.

275

Comme le Tasse, dans la description des enchantements d'Ismène et d'Armide.

276
Cervantès donnait son opinion sur ce dernier point, bien avant la querelle que fit naître le *Télémaque.*

277
Ces trois pièces sont de Lupercio Leonardo de Argensola, qui a mieux réussi, comme son frère Bartolomé, dans la poésie lyrique que sur le théâtre. L'*Isabela* et l'*Alexandra* ont été publiées dans le sixième volume du *Parnaso espagnol* de don Juan Lopez Sedano. La *Fitis* est perdue.

278
L'Ingratitude vengée (*la Ingratitud vengada*) est de Lope de Vega; la *Numancia,* de Cervantès lui-même; *le Marchand amoureux* (*el Mercader amante*), de Gaspard de Aguilar, et *l'Ennemie favorable* (*la Enemiga favorable*), du chanoine Francisco Tarraga.

279
Comme cela se voit dans plusieurs pièces de Lope de Vega, *Urson y Valentia, los Porceles de Murcia, el primer* R *y de Castilla,* etc.

280
Peu s'en faut qu'il n'en soit ainsi dans plusieurs comédies du même Lope de Vega, *el Nuevo mundo descubierto por Cristoval Colon, el rey Bamba, las cuentas dol grand Capitan, la Doncella Teodor,* etc.

281
Lope de Vega fit mieux encore dans la comédie *la Limpiezu no manchada* (*la Pureté sans tache*). On y voit le roi David, le saint homme Job, le prophète Jéremie, saint Jean-Baptiste, sainte Brigitte, et l'université de Salamanque.

282
Ou *Autos sacramentales* Lope de Vega en a fait environ quatre cents : *San Francisco*, *san Nicolas*, *san Agustin, san Roque, san Antonio* etc.

283
Je ne sais trop sur quoi Cervantès fonde son éloge des théâtres étrangers. A son époque, les Italiens n'avaient guère que *la Mandragore* et les pièces du Trissin; la scène française était encore dans les langes; la scène allemande

était à naître, et Shakspere, le seul grand auteur dramatique de l'époque, ne se piquait assurément guère de cette régularité classique qui permettait aux étrangers d'appeler barbares les admirateurs de Lope de Vega.

284
Cet heureux et fécond génie est Lope de Vega, contre lequel Cervantès a principalement dirigé sa critique du théâtre espagnol. A l'époque où parut la première partie du *Don Quichotte,* Lope de Vega n'avait pas encore compose le quart des dix-huit cents comedies de *capa y espada* qu'a ecrites sa plume infatigable. Il faut observer aussi qu'à la même époque, le théâtre espagnol ne comptait encore qu'un seul grand écrivain : c'est depuis qu'ont paru Cable on, Moreto, Tirso de Molina, Rojas, Solis, etc., lesquels ont laissé bien loin derrière eux les contemporains de Cervantès.

285
Premier comte de Castille, dans le dixième siècle.

286
Le Cid n'était pas de Valence, mais des environs de Burgos, en Castille. Cervantès le nomme ainsi parce qu'il prit Valence sur les Almoravides, en 1094.

287
Guerrier qui se distingua à la prise de Séville, par saint Ferdinand, en 1248.

288
Ce n'est point du poète que Cervantès veut parler, quoiqu'il fût également de Tolède, et qu'il eut passé sa vie dans les camps : c'est d'un autre Garcilaso de la Vega, qui se rendit célèbre au siège de Grenade par les rois catholiques, en 1491. On appela celui-ci Garcilaso de *l'Ave Maria,* parce qu'il tua en combat singulier un chevalier more qui portait, par moquerie, le nom de l'*Ave Maria* sur la queue de son cheval.

289
Autre célèbre guerrier de la même époque.

290
L'histoire de Floripe et de sa tour flottante, où elle donna asile à Guy de Bourgogne et aux autres pairs, est rapportée dans les *chroniques des douze pairs de France.*

291

Le pont de Mantible, sur la rivière Flagor (sans doute le Tage), était formé de trente arches de marbre blanc, et défendu par deux tours carrées. Le géant Galafre, aidé de cent Tures, exigeait des chrétiens, pour droit de passage, et sous peine de laisser leurs têtes aux créneaux du pont. *trente couples de chiens de chasse, cent jeunes vierges, cent faucons dressés, et cent chevaux enharauchés ayant à chaque pied un marc d'or fin.* Fiérabras vainquit le géant. *(Histoire de Charlemagne,* chap· xxx at suiv.

292
Comme les Juifs le Messie, ou les Portugais le roi dom Sébastien.

293
L'histoire de ce chevalier fut écrite d'abord en italien, dans le cours du treizième siècle, par *le maestro* Andréan, de Florence; elle fut traduite en espagnol par Alonzo Fernandez Aleman. Seville, 1518.

294
Le Saint-Grial ou Sainl-Grual est le plat où Joseph d'Arimathie reçut le sang de Jésus-Christ, quand il le descendit de la croix pour lui donner la sepulture. La conquète du Saint-Grial par le roi Artur et les chevaliers de la Tables-Rondes est le sujet d'un livre de chevalier, écrit en latin, dans le douzième siècle, et traduit depuis en espagnol. Séville, 1500.

295
Les histoires si connues de Tristan de Léonais et de Lancelot du Lac furent également écrites e, latin, avant d'être traduites en français par ordre du Normand Henri II, roi d'Angleterre, vers la fin du douzième siècle. Ce fut peu de temps après que le poète Chretien de Troyes fit une imitation en vers de ces deux romans.

296
Ecrite à la fin, du douzième siècle par le troubadoue provençal Bernard Treviez, et traduite en Espagnol par Felgin Camus. Tolède. 1526

297
Cette trompe fameuse s'entendait, au rapport de Dante et de Boyarde, à deux lieues de distance.

298
Pierre de Beaufremont, seigneur de Charbot-Charny.

299

Ou plutôt Ravestein.

300
Juan de Merlo, Pedro Barba, Gutierre Quixada, Fernando de Guevara, et plusieurs autres chevaliers de la cour du roi de Castille Jean **II,** quittèrent en effet L'Espagne, en 1434 , 35 et 36, pour aller dans les cours étrangères *rompre des lances en l'honneur des dames.* On peut consulter, sur ces pèlerinages chevaleresques, *La Cronica del roy don Juan et II* (cap.) CCLV à CCLXVII).

301
Sucre de Quinones, chevalier léonais, fils du grand bailli (*merino-mayor*) des Asturies, célébra, en 1454 sur le pont de l'Orbogo, à trois lieues d'Astorga des jontes fameuses qui durèrent trente jours. Accompagné de neuf autres *mantenedores* , ou champions il soutint La lice contre soixante-huit *conquistadores* ou aventuriers, venus pour leur disputer le prix du tournoi. La relation de ces joules forme la matière d'un livre de chevalerie, écrit par Fray Juan de Pineda, sous le titre de *Paso honroso*, et publié à Salamauque, en 1888.

302
Cronica del rey don Juan et II (cap. CIII).

303
La Historia Caroli Magni, attribuée à l'archevêque Turpin, et dont on ignore le véritable auteur, fut traduite en espagnol et considérablement augmentée par Nicolas de Piamonte, qui fit imprimer ta sienne à Séville, en 1528.

304
Malgré l'affirmation du chanoine, rien n'est moins sûr que l'existence de Bernard dei Carpio; elle est niée, entre autres, par l'exact historien Juan de Ferreras.

305
L'altercation a commencé dans le chapitre précédent, de même que l'entretien entre don Quichotte et Sancho, qui lui sert de titre, avait commencé dans le chapitre antérieur. Faut-il attribuer ces transpositions à la négligence du premier éditeur, on bien à un caprice bizarre de Cervantès ?

A voir la même faute tant de fois répétée, je serais volontiers de ce dernier avis.

306
Virgile avait dit des Champs-Élysées.

> Largior hie campos æther et lumine vestit.
> Purpureo.
>
> EN., lib. VI.

307
Allusion au poëme de Giacabo Saunazaro, qui vivait à Naples vers 1500. L*'Arcadia* fut celèbré en Espagne, où l'un en lit plusieurs traductions.

308
On ne s'attendait guère à trouver dans le conte du chevrier une imitation de Virgile :

> Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

309
Autre imitation de Virgile, qui termine ainsi sa première églogne :

> Sunt nobis mitia poma,
> Castaneæ molles, et pressi copia lactis.

310
Voilà un passage tout à fait indigne de Cervantès, qui se montre toujours si doux et si humain ; il y fait jouer au curé et au chanoine un rôle malséant à

leur caractère, et il tombe justement dans le défaut qu'il a reproché depuis à son plagiaire Pernander de Avellaneda.

311
Les processions de pénitents (*disciplinantes*), qui donnaient lieu à toutes sortes d'excès, furent défendues, en Espagne, à la fin du règne de Charles III.

312
Dans le reste de l'Espagne, les femmes mariées conservaient et conservent entre leurs noms de filles. Cervantès, dans le cours du *Don Quichotte,* donne plusieurs noms à la femme de Sancho. Il l'appelle, au commencement de la première partie, Mari-Gutierrez ; à présent, Juana Panza ; dans la seconde partie, il l'appellera Teresa Cascajo ; puis, une autre fois, Mari-Gutierrez, puis Theresa Panza. C'est, en définitive, le dernier nom qu'il lui donne.

313
Il y avait alors à Saragosse une confrérie, sous le patronage de saint Georges, qui célébrait, trois fois par an, de joutes qu'on appelait *justus del arnes.* (Ger. de Urrea, *Dialogo* de *la verdadera honra militar.)*

314
Garcia Ordognez de Moutalvo, l'auteur de *Las sergas de Esplandian,* dit, en parlant de son livre : « Par grand hon heur il se retrouva dans une tombe de pierre, qu'on trouva sous la terre dans un ermitage près de Constantinople, et fut apporte en Espagne par un marchand hongrois, dans une écriture et un parchemin si vieux, que ce fut à grand peine que purent le lire ceux qui entendaient la langue grecque. » — La chronique d'Amadis de Grèce fut également trouvée « dans une caverne qu'on appelle les *palais d'Hercule,* enfermée dans une caisse d'un bois qui ne se corrompt point, parce que, quand l'Espagne fut prise par les Mores, on l'avait cachée en cet endroit. »

315
Cervantès ne pensait point alors à publier une seconde partie du Don *Quichotte.*

316
de demande pardon pour la traduction des sonnets et des épitaphes qui suivent. Que pouvait-on faire d'une poésie ridicule à dessein ?

317
Au temps de Cervantès, on commençait à peine à instituer des académies dans les plus grandes villes d'Espagne, Madrid, Séville, Valence. En placer une à Argamasilla, c'était une autre moquerie contre ce pauvre village dont *il ne voulait pas se rappeler le nom.* Cervantès donne aux académiciens d'Argamasilla des surnoms ou sobriquets, comme c'était l'usage dans les académies italiennes.

318
Issu du Congo.

319
Mot formè de *pan* y *agua,* pain et eau; c'est de ce nom qu'on appelle les commensaux, les gens auxquels on fait l'aumûne de la nourriture.

320
Le capricieux.

321
Le moqueur.

322
Nom de guerre d'un fameux renegat, corsaire d'Alger, et l'un des officiers de Barberousse, qui, sans le règne de Charles-Quint, fit plusieurs descentes sur les côtes de Valence.

323
Orlando furioso, canto XXX.
Cervantès répéte et traduit ce vers à la tin du premier chapitre de la seconde partie:

> Y como del Catay reciblô el cetro,
> Quiza otro cantarà con mejor plectro.

324
C'est l'écrivain qui s'est caché sous le nom du Alonzo Fernandez de Axellanada, natif de Tordesillac et dont le livre fut imprimé à Tarragone.

325

La bataille de Lépante. Allusion à Lope de Vega, qui était en effet prêtre et familier du saint-office, après avoir été marié deux fois.

326
Il y a dans le texte *podenco*, qui veut dire chien-courant. J'ai mis lévrier, pour que le mot chien ni fût pas repété tant de fois en quelques lignes.

327
Petite pièce de l'époque, dont l'auteur est inconnu.

328
On nomme *reinticuatros,* les *regidores* ou officiers municipaux de Seville, de Grenade et de Cordone, depuis que leur nombre fut réduit de trente-six à vingt-quatre par Alphonse le Justicier.

329
Las *coplas* de *Mingo Revulgo* sont une espèce de complainte satirique sur le règne de Henri IV (*et empotente*). Les uns l'ont attribuée à Juan de Mena, auteur du poème *et Laberinto* ; d'autres à Rodrigo Cota, premier auteur de la *Côtesline* ; d'autres encore au chroniqueur Fernando del Pulgar. Celui-ci, du moins l'a commentée à la fin de la chronique de Henri IV, par Diego Enriquez del Castillo.

330
Métaphore empruntée à l'art chirurgical. Il était alors très en usage de coudre une blessure, et l'on exprimait sa grandeur par le nombre de points nécessaires pour la cicatriser. Cette expression appelle une des plus piquantes aventures de la Nouvelle intitulée *Rinconete* y *Cortadillo.* Cervantès y raconte qu'un gentilhomme donna cinquante ducats à un bravache de profession, pour qu'il fit à un autre gentilhomme, son ennemi, une balafre de quatorze points. Mais le *bravo*, calculant qu'une si longue estafilade ne pouvait tenir sur le visage fort mince de ce gentilhomme, la fit à son laquais, qui avait les joues mieux remplies.

331
Depuis le milieu du seizième siècle, les entreprises maritimes des Turcs faisaient en Italie et en Espagne le sujet ordinaire des conversations politiques. Elles étaient même entrées dans le langage proverbial; Juan Cortès de Toledo, auteur du *Lazarille de Manzanarès*, dit, en parlant d'une belle-mère, que c'était *une femme plus redoutée que la descente du Turc.*

Cervantès dit également, au début de son *Voyage au Parnasse*, en prenant congé des marches de l'église San-Félipe, sur lesquelles se réunissaient les nouvellistes du temps : « Adieu, promenade de San-Félipe, où je lis, comme dans une zette de Venise, si le chien Turc monte ou descend. »

332
On appelait ces charlatans politiques *arbitrist is,* et les expédients qu'ils proposaient, *arbitrios.* Cervantes s'est moqué d'eux fort gaiement dans le *Dialogue des Chiens*. Voici le moyen qu'y propose un de ces *arbitristas*, pour combler le vide du trésor royal: « Il faut demander aux cortès que tons les vassaux de Sa Majesté, de quatorze à soixante ans, soient tenus de jeûner, une fois par mois, au pain et à l'eau, et que toute la dépense qu'ils auraient faite ce jour-là, en fruits, viande, poisson. vin, œufs et légumes, soit évaluée en argent, et fidèlement payée à Sa Majesté, sous l'obligation de serment. Avec cela, en vingt ans, le trésor est libéré. Car enfin, il y a bien en Espagne plus de trois millions de personnes de cet âge... qui dépensent bien chacune un réal par jour, ne mangeassent-elles que des racines de pissenlit. Or, croyez-vous que ce serait une misère que d'avoir chaque mois plus de trois millions de réaux comme passés au crible? D'ailleurs, tout serait profit pour les jeu-puisque avec le jeûne ils serviraient à la fois le ciel et le roi : et, pour un grand nombre, ce serait en outre profitable à la santé. Voilà mon moyen, sans frais ni dépens, et sans nécessité de commissaires, qui sont la ruine de l'état.. »

333
Allusion à quelque romance populaire du temps, aujourd'hui complètement inconnue.

334
Ce n'est pas suivant Tirpin, auquel on n'a jamais attribué de *cosmographies* mais suivant Arioste, dans l'*Orlando furioso*, dont Roger est le héros véritable.

335
L'Écriture ne le fait pas si grand. *Egressus est vir spurius de castris Philisthinorum nomine, Goliath de Geth, altitudinis sex cubitorum et palmi.* (Rois, liv. I, chap. XVII.)

336

C’est le poëme italien *Morgante maggiore,* de Luigi Pulei. Ce poëme fut traduit librement en espagnol, par Geronimo Anner. Séville, 1550 et 1552.

337
Roland, Ferragus, Renaud, Agrican, Sacripant, etc.

338
Medor fut blessé et laissé pour mort sur la place, en allant relever le cadavre de son maître, Daniel d’Almontée. *(Orlando furieso,* canto XXIII.)

339
Le poëte andalous est Luis Barahona de Soto, qui fil *Les Larmes d’Angélique* (Las làgrimas de Angelica), poëme en douze chants. Grenade, 1586. Le poëte castillan est Lope de Vega, qui fit. *La Beauté d’Angélique* (La Hermosura de Angélica), poëme en vingt chants. Barcelone, 1604.

340
Quelques années plus tard, Quevedo se fit le vengeur des amants rebutés d’Angélique dans son *Orlando burlesco*.

341
Formule très-usitée des historiens arabes, auxquels la prirent tes anciens chroniqueurs espagnols, et après eux les romanciers, que Cervantès imite à son tour.

342
Le mot *insula*, que don Quichotte emprunte aux romans de chevalerie, était, dès le temps de Cervantes, du vieux langage. Une île s’appelait alors comme aujourd’hui, *isla.* Il n’est donc pas étonnant que la nièce et la gouvernante n’entendent pas ce mot. Sancho lui-même n’en a pas une idée très-nette. Ainsi la plaisanterie que fait Cervantès, un peu forcée en français, est parfaitement naturelle en espagnol.

343
Quando caput dolet, cœtera membra dolent.

344
On comptait alors plusieurs degrés dans la noblesse : *hidalgos, cavalleros, ricoshombres, titulos, grandes*. J’ai mis *gentilshommes* au lieu de *chevaliers,* pour éviter l’équivoque que ce mot ferait naitre, appliqué à Don Quichotte.

Don Diego Clemencin a retrouvé la liste des nobles qui habitaient le bourg d'Argarmasilla de Alba, au temps de Cervantès. Il y a une demi-douzaine *d'hidalgos* incontestés, et une autre demi-douzaine d'*hidalgos* contestables.

345
Quant aux mœurs, Suétone est du même avis que don Quichotte; mais non quant à la toilette. Au contraire, il reproche à César d'avoir été trop petit-maître... *Circa corporis curam morosior, ut non solum tonderetur diligenter ac raderetur sed velleretur etiam, ut quidam exprobaverunt...* cap. XLV.

346
Sancho avait changé le nom de *Ben-Engeli* en celui de *Berengena,* qui veut dire aubergine, espèce de légume fort répandu dans le royaume de Valence, où l'avaient porté les Morisques.

347
Il y avait *presque un mois,* dit Cervantès dans le chapitre premier, que don Quichotte était revenu chez lui en descendant de la charrette enchantée, et voilà que douze mille exemplaires de son histoire courent toute l'Europe, imprimés dans quatre à cinq villes, et dans plusieurs langues. Le *Don Quichotte* est plein de ces étourderies. Est-ce négligence ? est-ce badinage ?

348
Sancho répond ici par un jeu de mots, à propos de *gramatica,* grammaire. « Avec la *grama* (chiendent), je m'accommoderais bien, mais de la *tica* je ne saurais que faire, car je ne l'entends pas » C'était intraduisible.

349
Le crime de fausse monnaie était puni du feu, comme étant à la fois un vol public et un crime de lèse-majesté. (*Partida* VII, tit. VII, lev 9.)

350
On appelle communément *el Tostado* (le brûlé, le hâlé) don Alonzo de Madrigal, évêque d'Avila, sous Jean II. Quoiqu'il fût mort encore jeune, en 1450, il laissa vingt-quatre volumes in-folio d'œuvres latines, et à peu près autant d'œuvres espagnoles, sans compter les travaux inédits. Aussi son nom était-il demeure proverbial dans le sens que lui donne Don Quichotte.

351
Ce rôle fut appelé successivement *bobo*, *simple, donaire,* et enfin *gracioso.*

352
Cette pensée est de Pline l'Ancien; elle est rapportée dans une lettre de son neveu. (Lib. III, epist. 5.) Don Diego de Mendoza la cite dans le prologue de son *Lazarillo de Tormès,* et Voltaire l'a répétée plusieurs fois.

353
La citation n'est pas exacte. Horace a dit : *Quando que bonus dormital Homerus.*

354
Ecclesiaste, chap. x, vers. 15.

355
Cervantès n'avait pas oublié de mentionner le voleur; il a dit positivement que c'est Ginès de Passamont; mais il oubliait le vol lui-même Voir la note 1, page 154, au chapitre XXIII de la première partie.

356
Orlando furioso, canto 27.

357
Depuis les hennissements du cheval de Darius, qui lui donnèrent la couronne de Perse, et ceux du cheval de Denys le Tyran, qui lui promirent celle de Syracuse, les faiseurs de pronostics ont toujours donné à cet augure un sens favorable. Il était naturel que Don Quichotte tirât le même présage des hennissements de Rossinante, lesquels signifiaient sans doute qu'on laissait passer l'heure de la ration d'orge.

358
L'Aragon était sous le patronage de saint Georges, depuis la bataille d'Alcoraz, gagnée par Pierre Ier sur les Mores, en 1096, Une confrérie de chevaliers s'était formée à Saragosse pour donner des joutes trois fois l'an, en l'honneur du saint. Un appelait ces jontes *justas del arnes*.

359
Sant Iago y cierra Espana, vieux cri de guèrre en usage contre les Mores.

360
La qualité de vieux chrétien était une espèce de noblesse qui avait aussi ses privilèges. D'après les statuts de *Limpieza* (pureté de Sang), établis dans les quinzième et seizième siècles, les nouveaux convertis ne pouvaient se faire admettre ni dans le clergé, ni dans les emplois publics, ni même dans

certaines professions mécaniques, A Tolède, par exemple, on ne pouvait entrer dans la corporation des tailleurs de pierre qu'après avoir fait preuve de *pureté de sang.*

361

Le goût des acrostiches avait commencé, dès le quatrième siècle, dans la poésie latine; il passa aux langues vulgaires, et se répandit notamment en Espagne. On l'y appliquait aux choses les plus graves. Ainsi, les sept premières lettres des *sept Partidas,* ce code monumental d'Alphonse le Savant, forment le nom d*'Alfonso.* Entre autres exemples d*'acrostiches* je puis citer une octave, de Luis de Tovar, recueillie dans le *Cancioncro gener et castellano* :

Feroz sin con u*clo y sa*nuda dama,
Remedia el trabajo *a na*die credero
A quien le sig*uio mar*tirio tan fiero
No seas *leon* o *r*eina pues t'ama.
Cien males se do*blan ca*da hora en que peue,
Y enti de tal gu*isa bel*dad pues se asienta,
No seas cru*el en a*si dar afrenta
Al que por te *amar ya* vida no tiene.

Il y a dans cette pièce singulière, outre le nom de *Francina*, qui forme l'*acrostiche*, les noms de huit antres dames : *Eloïsa*, *Ana*, *Guiomar*, *Leonor*, *Blanca*, *Isabel*, *Elena, Maria,*

362

Les commentateurs se sont exercés à découvrir quels pouvaient être ces trois poëtes que possédait alors l'Espagne, en supposant que Cervantès se fût désigné lui-même sous le nom de demi-poëte. Don Grégorio Mayans croit que ce sont Alonzo de Ercilla, Juan Rufo, et Cristoval Virues, auteur des poëmes intitulés *Araucana,* et *Austriada Monserate.* (Voir les notes du chapitre VI, livre I, première partie.) Dans son *Voyage au Parnasse*, Cervantès fait distribuer neuf couronnes par Apollon. Les trois couronnes qu'il envoie à Naples sont évidemment pour Quevedo et les deux frères Leonardo de Argensola; les trois qu'il réserve à l'Espagne, pour trois poëtes

divins, sont probablement destinées à Francisco de Figuéroa. Francisco de Aldana, et Hernando de Herréra, qui reçurent tous trois ce surnom, mais à différents titres.

363
Duleinca *del Totoso*.

364
Castellanas de à cuatro versos

365
Plusieurs anciens *romances,* très-répandus dans le peuple, racontent l'histoire de l'infante dona Urraca, laquelle, n'ayant rien reçu dans le partage des biens de la couronne que fit le roi de Castille Ferdinand I^{er} à ses trois fils Alfonso. Sancho et Gareia (1066), prit le bourdon de pèlerin, et menaça son père de quitter l'Espagne. Ferdinand lui donna la ville de Zamora.

366
Jeu de mots entre *almohadas,* coussins, et *Almohadis*, nom de la secte et de la dynastie berbère qui succeda, à celle de-Almeravide, dans le douzième. siècle.

367
On peut voir dans Ducange, aux mots *duellum* et *campiones,* toutes les lois du duel auxquelles don Quichotte fait allusion, et le serment que la pragmatique sanction de Philippe le Bel, rendue en 1506, ordonnait aux chevaliers de prêter avant le combat.

368
Palmerin d'Olive, don Florindo, Primaléon, Tristan de Léonais, Tirant le Blanc, etc.

369
Vêtement des condamnés du saint-office. C'était une espèce de mantelet ou scapilaire jaune avec une croix rouge en sautoir. *San – benito* est un abréviatif de *saco bendito*, cilice bénit.

370
Dans cette tirade et dans le reste du chapitre, don Quichotte mêle et confond toujours, sous le nom commun de *cavalleros.* les chevaliers et les

genlilshommes.

371
Othman, premier fondateur de l'empire des Turcs, au quatorzième siècle, fut, dit-on, berger, puis bandit.

372
Horace avait dit : (Lib. I, Episti II.)

Nos numeros sumus et fruges consumere nati. (Lib. I, Epist 11.)

373
Garcilaso de la Véga. Les vers cités par don Quichotte sont de l'élégie adressée au duc d'Alhe sur la mort de son frère don Bernardino de Toledo

374
L'oraison de sainte Apolline (*santa Apolonia*) était un de *ces ensalmos* ou paroles magiques pour guérir les maladies, fort en usage au temps de Cervantès. Un littérateur espagnol, don Francisco Patricio Berguizas, a recueilli cette oraison de la bouche de quelques vieilles femmes d'Esquivias. Elle est en petit vers, comme une *seguidilla ;* en voici la traduction littérale : « A la porte du ciel Apolline était, et la vierge Marie par-là passait. — Dis, Apolline, qu'est-ce que tu as? Dors — tu, ou veilles-tu ? — Ma dame, je ne dors ni ne veille, car d'une douleur de dents je me sens mourir. — Par l'étoile de Vénus et le soleil couchant, par le Très-Saint-Sacrement, que j'ai porté dans mon ventre, qu'aucune dent du fond ou du devant (*mucla ni diente*) ne te fasse mal désormais. »

375
Il y a dans l'original une *grâce* intraduisible. A la fin de la phrase qui précède, Sancho dit, au lieu de *rata por cantidad* (au prorata, au marc la livre), *gata por cantidad*. Alors don Quichotte, jouant sur les mots, lui répond : « Quelquefois il arrive qu'une chatte (*gata*) est aussi bonne qu'une rate (*rata*). » Et Sancho réplique : « Je gage que je devais dire rata et non *gata* ; mais qu'importe?... etc. »

376
L'original dit *revolcar* (vautrer), pour *revocar.*

377
L'usage des pleureuses à gages dans les enterrements, qui semble avoir cessé au temps de Cervantès, était fort ancien en Espagne. On trouve dans les *Partidas* (tit. IV, ley 100) des dispositions contre les excès et les désordres que commettaient, aux cérémonies de l'église, ces pleureuses appelées lloraderas, *plañideras*, *endechaderas.* On trouve aussi dans celui des romances du Cid où ce guerrier fait son testament (n° 96) item : « J'ordonne qu'on ne loue pas de planideras pour me pleurer; il suffit de celles de ma Ximène, sans que j'achète d'autres larmes. »

378
Garcilaso de la Véga. Ces vers sont dans la troisième églogue :

> Do cuatro ninfas, que del Tajo amado
> Salierou juntas, à cantar me ofresco, etc.

379
Le Pantheon, élevé par Marcus Agrippa, gendre d'Auguste, et consacré à *Jupiter vengeur*.

380
Cervantès se trompe. Suétone, d'accord avec Plutarque, dit an contraire que ce fut un augure favorable qui décida César à passer le Rubicon, et il dire: *Le sort en est jeté*. *(Vita Cœsaris*, cap. XXXI et XXXII.)

381
Jeu de mots, fort gracieux dans la bouche de Sancho, sur le nom de *Julio*, qui veut dire Jules et juillet, et d'*Augusto*, Auguste, qui, avec un léger changement, *agosto,* signifie août. Ce jeu de mots passerait bien en français, si l'on eût suivi l'exemple de Voltaire, et que le mois d'août fût devenu le mois d'Auguste.

382
c'est l'obélisque égyptien, placé au centre de la colonnade de Saint-Pierre, par ordre de Sixte-Quint, en 1586. Cervantès, qui avait vu cet obélisque à la place qu'il occupait auparavant, suppose à tort qu'il fut destiné à recevoir

les cendres de César. Il avait été amené à Rome sous l'empereur Caligula. (*Pline*, liv. XVI, chap. XL).

383
Cervantès avait pu voir, à l'âge de dix-huit ans, la pompeuse réception que fit le roi Philippe II, en novembre 1565, aux ossements de saint Eugène, que Charles IX lui avait donnés en cadeau.

384
Sans doute saint Diego de Alcala, canonisé par Sixte-Quint, en 1588, et saint Pierre de Alcantara, mort en 1562.

385
Media noche era por filo, etc.
C'est le premier vers d'un vieux *romance,* celui du comte Claros de Montalvan, qui se trouve dans la collection d'Anvers.

386
Nom des palais arabes (*al-karsr*). Ce mot a, dans l'espagnol, une signification encore plus relevée que celui de *palacio*.

387

Mala la bovistes, Franceses,
La caza de Roncesvalles, etc.

Commencement d'un *romance* très-populaire et très-ancien, qui se trouve dans le *cancionero* d'Anvers.

388
romance du même temps et recueilli dans la même collection. Ce *romance* du More Calaïnos servait à dire proverbialement ce qu'exprime notre mot: C'est comme si vous chantiez.

389

Mensagero sois, amigo,

Non mereceis culpa, non.

Vers d'un ancien *romance* de Bernard del Carpio, répétés depuis dans plusieurs autres *romances,* et devenus très-populaires

390
O diem lœtum notandumque *mihi candidissimo calculo !* (Plin., Lib. II, cap. VI.)

391
Xo, que te estrego, *burra de mi suegro,* expression proverbiale très-ancienne, et en jargon villageois.

392
Il y a, dans cette phrase, plusieurs hémistiches pris à Garcilaso de la Vega, que don Quichotte se piquait de savoir par *cœur.*

393
« Les physionomistes, dit Covarrubias (*Tesoro de la dengua castellana, au mot lunar)*, jugent de ces signes, et « principalement de ceux du visage, en leur donnant correspondance aux autres parties du corps. Tout cela est de l'enfantillage... »

394
Dans l'original, le jeu de mots roule sur *lunares* (signes, taches de naissance), et *lunas* (lunes).

395
Silla à la gineta. C'est la selle arabe, avec deux hauts montants ou arçons, l'un devant, l'autre derrière.

396
Cervantès voulait en effet conduire son héros aux joutes de Saragosse ; mais quand il vit que le plagiaire Avellanoda l'avait fait assister à ces joutes, il changea d'avis, comme on le verra au chapitre LIX.

397
Angulo et Malo. Cet Angulo, né à Tolède, vers 1550, fut célèbre parmi ces directeurs de troupes ambulantes qui composaient les farces de leur répertoire, et qu'on appelait autores. Cervantes parle également de lui dans

le *Dialogue des Chiens* : « De porte en porte, dit Berganza nous arrivâmes chez un auteur de comédies, qui s'appelait, à ce que je me rappelle, Angulo et Malo, pour le distinguer d'un autre Angulo, non point *autor*, mais comédien, le plus gracieux qu'aient eu les theâtres. »

398
C'était sans doute une de ces comédies religieuses, appelées *autos sacramentales,* qu'on jouait principalement pendant la semaine de la Fête-Dieu. On élevait alors dans les rues des espèces de théâtres en planches, et les comédiens, traînés dans des chars avec leurs costumes, allaient jouer de l'un à l'autre. C'est ce qu'ils appelaient, dans le jargou des coulisses du temps, *faire les chars* (*hacer los carros*.)

399
Autor. Ce mot ne tient pas du latin *auctor*, mais de l'espagnol auto, acte, représentation.

400
Il y a, dans l'original la *Caratala* et la *Farandula,* deux troupes de comédiens du temps de Cervantes. Philippe III avait ordonné, à cause des excès commis par ces troupes ambulantes, qu'elles eussent à se pourvoir d'une licence délivrée par le conseil de Castille. C'est cette licence qu'elles appelaient leur *titre* (*titulo*), comme si c'eût été une charte de noblesse.

401

No hay amigo para amigo,
Las canas se vuelven lanzas.

Ces vers sont extraits du *romance* des Abencerrages et des Zégris, dans le roman de Ginés Perez de Hita, intitulé *Histoire des guerres civiles de Grenade.*

402
Il y a dans l'original : « De l'ami à l'ami, la punaise dans l'œil. » Ce proverbe n'aurait pas été compris, et j'ai préféré y substituer une expression française qui offrit le même sens avec plus de clarte.

403
Dans tout ce passage, Cervantès ne fait autre chose que copier Pline le naturaliste. Celui-ci, en effet, dit expressement que les hommes ont appris des grues la vigilance (lib. X, cap. XXIII), des fourmis la prévoyance (lib. XI, cap. XXX, des éléphants la pudeur (lib. VII, cap. v), du cheval loyauté (lib. VIII, cap. XI.), du chien le vomissement (lib. XXLX, cap. IV) et la reconnaissance (lib. VIII, cap. XL). Seulement l'invention que Cervantes donne à la cigogne, Pline l'attribue à l'ibis d'Egypte. Il dit encore que la saignée et bien d'autres remèdes nous ont été enseignés par les animaux. Sur la foi du naturaliste romain, on a longtemps répété ces billevesées dans les écoles.

404
Saint Matthieu, cap. XII, vers. 34.

405
In sudore vulius tui vesceris pane. (Genes., cap. III.)

406
On avait vu en Espagne, du douzième au seizième siècle, une foule de prélats à la tête des années, tels que le célèbre Rodrigo Ximenez de Rada, archevêque, général et historien. Dans la guerre des *Comuneros,* en 1520, il s'était formé un bataillon de prêtres, commandé par l'évêque de Zamora.

407
Il y a dans l'original une expression qu'on ne peut plus écrire depuis Rabelais, et de laquelle on faisait alors un si fréquent usage en Espagne, qu'elle y était devenue une simple exclamation.

408
Cette phrase contient un jeu de mots sur l'adjectif *cruda,* qui veut dire crue et cruelle, puis une allusion assez peu claire, du moins en français, sur le déguisement et la feinte histoire de son chevalier.

409
Saint Matthieu, chap. XV, vers. 14.

410
Dans la nouvelle du *Licencié Vidriéra,* Cervantès cite également, parmi les vins les plus fameux, elui de *la ville plus impériale que royale* (*Real Ciudad*) *salon du dieu de la gaieté.*

411
Cette histoire plaisait à Cervantès, car il l'avait déjà contée dans son intermède *la Eleccion de los Alcaldes de Daganzo,* où le régidor Alonzo Algarroba en fait le titre du candidat Juan Berrocal au choix des électeurs municipaux.

> En mi casa probo, los dias pasado.
> Um tinaja, etc.

412
La Vandalie est l'Andalousie. L'ancienne Betique prit ce nom lorsque les Vandales s'y établirent dans le cinquième siècle; et de *Vandalie* ou *Vandalicie,* les Arabes, qui n'ont point de *v* dans leur langue, firent *Andalousie.*

413
La *Giralda* est une grande statue de bronze qui représente, d'après les uns la Foi, d'après les autres la Victoire, et qui sert de gironette à la haute tour arabe de la cathédrale de Seville. Son nom vient de *girar*, tourner. Cette statue a quatorze pieds de haut, et pèse trente-six quintaux. Elle tient dans la maingauche une palme triomphale, et dans la droite un drapeau qui indique la direction du vent. C'est eu 1568 qu'elle fut élevée au sommet de la tour, ancien observatoire des Arabes, devenu clocher de la cathédrale lors de la conquête de saint Ferdinand, en 1248.

414
On appelle *los Toros de Guisundo,* quatre blocs de pierre grise, à peu près informes, qui se trouvent au milieu d'une vigne appartenant au couvent des Hièronimytes de Guisando, dans la province d'Avila. Ces blocs, qui sont côte à côte et tournés au couchant, ont douze à treize palmes de long, huit de haut et quatre d'épaisseur. Les taureaux de Guisando sont célèbres dans l'histoire de l'Espagne, parce que c'est là que fut conclu le traité dans lequel Henri IV, après sa déposition, par les cortès d'Avila, reconnut pour héritière du trône sa sœur Isabelle la Catholique, à l'exclusion de sa fille Jeanne, appelée la *Bettraneja.*

On rencontre dans plusieurs autres endroits de l'Espagne, à Ségovie, à Toro, à Ledesma, à Banos, à Torralva, d'autres blocs de pierre, qui représentent grossièrement des taureaux ou des sangliers. Quelques-uns supposent que ces anciens monuments sont l'œuvre des Carthaginois ; mais les érudits ont fait de vains efforts pour en découvrir l'origine.

415
A l'un des sommets de la *Sierra de Cabrera,* dans la province de Cordoue, est une ouverture, peut-être le cratère d'un volcan éteint, que les gens du pays appellent *Bouches de l'Enfer.* En 1683, quelqu'un y descendit, soutenu par des cordes, pour en retirer le cadavre d'un homme assassiné. On a conjecturé, d'après sa relation, que la caverne de Cibra doit avoir quarante-trois aunes (*varas*) de profondeur.

416
Les deux vers cités par Cervantès sont empruntés, quoique avec une légère alteration, au poëme de la *Araucuna* de Alonzo de Ereilla :

Pues no es el vencedor mas estimado
De aquello en que el veneido es reputado

L'archiprêtre de Hita avait dit, dit, dès le quatorzième siècle :

El vencedor ha honra del precio del veneido,
Su loor es atanto cuanto es el debalido

417
Dans les duels, les Espagnols appellent *parrains* les témoins ou seconds.

418
C'était l'amende ordinaire imposée aux membres d'une confrérie qui s'absentaient les jours de réunion.

419

A esto vos respondemes, ancienne formule des reponses que faisaient les rois de Castille aux pétitions des cortès. Cela explique la fin de la phrase, qui est aussi en style de formule.

420

Senza che tromba ò segno altro accenasse,

dit Arioste, en decrivant le combat de Gradasse et de Renaud pour l'épée Durindane et le cheval Bavarl. (Canto XXXIII. str. LXXIX)

421
C'est du la sans doute que Boileau prit occasion de son épigramme :

Tel fut ce roi des bons chevaux.
Rossinante, la fleur des coursiers d'Iherie,
Qui, trottant jour et nuit el par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie.

422
Dans cette aventure si bien calquée sur toutes celles de la chevalerie errante, Cervantès use des richesses et des libertés de sa langue, qui, tout en fournissant beaucoup de mots pour une même choses, permet encore d'en inventer. Pour dire l'écuyer au grand nez, il a *narigudo, narigante, narizado ;* et quand le nez est tombé, il l'appelle *desnarigado* A tous ces termes comiques, nous ne saurions opposer aucune expression analogue.

423
Le mot *algebrista* vient de *algebrar,* qui, d'après Covarrubias, signifiait, dans le vieux langage, *l'art de remettre les os rompus*. On voit encore, sur les enseignes de quelques barbiers-chirurgiens, *algebrista y sangrador.*

424
Le gaban était un manteau court, fermé, avec des manches et un capuchon, qu'on portait surtout en voyage.

425
Il faudrait supposer à Cervantès, pauvre et oublié, je ne dirai pas bien de la charité chrétienne, mais bien de la simplicité ou de la bassesse, pour que cette phrase ne fût pas sous sa plume une sanglante ironie. On a vu à la note 1, page 301, au chapitre XXXVIII, de la première partie, quel sens a le mot *lettres* en espagnol.

426
Cervantès avait déjà dit, dans sa nouvelle la *Gitanilla de Madrid*: « La poésie est une belle fille, chaste, honnête, dis« crête, spirituelle, retenue.... Elle est amie de la solitude; les fontaines l'amusent, les prés la consolent, les arbres la « désennuient, les Heurs la réjouissent, et finalement elle charme et enseigne tous ceux qui l'approchent. »

427
Lope de Vega a répété littéralement la même expression dans le troisième acte de sa *Dorotea*. Il a dit également dans la préface de sa comédie *El verdadero amante*, adressée à son fils: « J'ai vu bien des gens qui, ne sachant pas leur langue, s'enorgueillissent de savoir le latin, et méprisent tout ce qui est langue vulgaire, sans se rappeler que les Grecs n'écrivirent point en latin, ni les Latins en grec... Le véritable poëte, duquel on a dit qu'il y en a un par siècle, écrit dans sa langue, et y est excellent comme Pétrarque en ltalie, Ronsard en France, et Garcilaso en Espagne. »

428
Nascuntur poetœ, fiunt cratores, a dit Quintilien.

429
Ovide, *Art* d'aimer, liv. III. v. 547 ; et Fastes, liv. VI, v. 6.

430
Allusion à l'exil d'ovide, qui fut envoyé, non dans les îles, mais sur la côte occidentale du Pont. Ce ne fut pas non plus pour une parole maligne, mais pour un regard indiscret, qu'il fut exilé.

Inscia quod crimen viderunt lumina, plector;
Peceatumque oeulos est habuisse meum.

(*Tristes*, oleg. 5.)

431
Les anciens croyaient, et Pline avec eux, que le laurier préservait de la fondre. Suétone dit de Tibère: *Et turbatiore cælo nunquam non coronam lauream capite gestarit. quod fulmine adfluri negelur in genus frondis.* (Cap. LXIX.)

432
On appelait *épées du petit chien* (*espadas del Perrillo),* à cause de la marque qu'elles portaient, les épées de la fabrique de Juliand et Rey, célèbre armurier de Tolède et Morisque de naissance. Les lames en étaient courtes et larges. Depuis la conquête de Tolède par les Espagnols sur les Arabes (1085), cette ville fut pendant plusieurs siècles la meilleure fabrique d'armes blanches de toute la chrétienté. C'est là que vécurent, outre Julian del Bey, Antonio, Cuellar, Sahagun et ses trois fils, et une foule d'autres armuriers dont les noms étaient restés populaires. En 1617, Cristobal de Fignéroa, dans son livre intitulé : *Plaza universal de ciencias y artes*, comptait par leurs noms jusqu'à dix-huit fournisseurs célèbres établis dans la même ville, et l'on y conserve encore, dans les archives de la municipalité, les marques ou empreintes (*cunos*) de quatre-vingt-dix-neuf fabricants d'armes. Il n'y en a plus un sent maintenant, et l'on a même perdu la trempe dont les Mozarabes avaient donné le secret aux Espagnols.

433
Ainsi Amadis de Gaule, que don Quichotte prenait spécialement pour modèle, après s'être également appelé *le chevalier des Lions,* s'appela successivement *le chevalier Rouge, le chevalier de l'Ile-Ferme*, *le chevalier de la Verte-Épée, le chevalier du Nain* et *le chevalier Grec.*

434
Les histoires chevaleresques sont remplies de combats de chevaliers contre des lions. Palmerin d'Olive les tuait *comme s'ils eussent été des agneaux*, et son fils Primaléon n'en faisait pas plus de cas. Palmérin d'Angleterre combattit seul contre deux tigres et deux lions ; et quand le roi Périon, père d'Amadis de Gaule, veut combattre un lion qui lui avait pris un cerf à la chasse, il descend de son cheval, *qui, épouvanté, ne voulait pas aller en avant*. Mais don Quichotte avait pu trouver ailleurs que dans ces livres un

exemple de sa folle action. On raconte que, pendant la dernière guerre de Grenade, les rois catholiques ayant reçu d'un émir africain un présent de plusieurs lions, des dames de la cour regardaient du haut d'un balcon ces animaux dans leur enceinte. L'une d'elles, que servait le célèbre don Manuel Ponce, laissa tomber son gant exprès ou par mégarde. Aussitôt don Manuel s'élança dans l'enceinte l'épée à la main, et releva le gant de sa maîtresse. C'est à cette occasion que la reine Isabelle l'appela don Manuel Ponce de *Léon,* nom que ses descendants ont conserve depuis, et c'est pour cela que Cervantès appelle don Quichotte nouveau *Ponce de Leon,* Cette histoire est racontée par plusieurs chroniqueurs, entre autres par Perez de Hita dans un de ses *romances* (*Guerras civiles de Grenada*, cap. XVII.)

! O el bravo don Manuel,
Ponce de Leon Hamado.
Aquei que sacarà el guante,
Que por industria fue echado
Donde estaban los leones,
Y el lo sacò muy osado !

435

Avant, d'être abandonnées à des gladiateurs à gages, les courses de taureaux furent longtemps, en Espagne, l'exercice favori de la noblesse, et le plus galant divertissement de la cour. Il en est fait mention dans la chronique latine d'Alphonse VII, où l'on rapporte les fêtes données à Lion, eu 1144, pour le mariage de l'infante dona Urraca avec don Garcia, roi de Nayarre: *Alii*, *latratu canum provocatis tauris protento venabulo occidebant.* Depuis lors, la mode en devint générale, des règles s'établirent pour cette espèce de combat, et plusieurs gentilshommes y acquirent une grande célébrité. Don Luis Zapata, dans un curieux chapitre de sa *Miscelanea*, intitule de *torros* y toreros, dit que Charles—Quint lui—même combattit à Valladolid, devant l'impératrice et les dames, *un grand taureau noir nommé Mahomet*. Les accidents étaient fort communs, et souvent le sang des hommes rougissait l'arène. Les chroniqueurs sont pleins de ces récits tragiques, et il suffit de citer les paroles du P. Pédro Guzman, qui disait dans son livre *Bienes del honesto trabajo* (discurso V)... « Il est avéré qu'en Espagne il meurt, dans

ces exercices, une année dans l'autre, deux à trois cents personnes... » Mais ni les remontrances des corès, ni les anathèmes du saint—siège, ni les tentatives de prohibitions faites par l'autorité royale, n'ont pu seulement refroidir le goût forcené qu'ont les Espagnols pour les courses de taureaux.

436
La différence qu'il y avait entre les joutes (*justas*), et les tournois (*torneos*), c'est que, dans les joutes, on combattait *un à un,* et, dans les tournois, de *quadrille à quadrille*. Les joutes, d'ailleurs, n'étaient jamais qu'un combat à cheval et à la lance; les tournois, nom général des exercices chevaleresques, comprenaient toute espèce, de combats.

437
Cervantès met ici dans la bouche de don Quichotte deux vers populaires qui commencent le dixième sonnet de Garcilaso de la Vega :

> ¡ O dulces prendas, por mi mal halladas !
> Dulces y alegres cuando Dios queria.
>
> Ces vers sont imités de Virgile (*Æn.*, lib. IV) :
> Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant.

438
Les joutes littéraires étaient encore fort à la mode au temps de Cervantès, qui avait lui-même, étant à Séville, remporté le premier prix à un concours ouvert à Saragosse pour la canonisation de saint Hyacinthe, et qui concourut encore, vers la fin de sa vie, dans la joute ouverte pour l'éloge de sainte Thérèse. Il y eut, à la mort de Lope du Véga, une joute de cette espèce pour célébrer ses louanges, et les meilleures pièces du concours furent réunies sous le titre de *Fama postuma.* — Cristoval Suarez de Figuéroa dit, dans son *Pasagero* (*Alivio* 3) : « Pour une joute, qui eut lieu ces jours passés en l'honneur de saint Antoine de Padoue, cinq mille pièces de vers sont arrivées au concours; de façon qu'après avoir tapisse deux cloîtres et la nef de l'église avec les plus élégantes de ces poésies, il en est resté de quoi remplir cent autres monastères. »

439

En espagnol *el pege Nicolas,* en italien *Pesce Cola*. C'est le nom qu'on donnait à un célèbre nageur du quinzième siècle, natif de Catane en Sicile. Il passait, dit-on, sa vie plutôt dans l'eau que sur terre, et périt enfin en allant chercher, au fond du golfe de Messine, une tasse d'or qu'y avait jetée le roi de Naples don Fadrique. Son histoire, fort populaire en Italie et en Espagne, est pourtant moins singulière que celle d'un homme né au village de Lierganès, près de Santander, en 1660, et nommé Francisco de la Véga Casar. Le P. Feijoo, contemporain de l'événement, raconte, en deux endroits de ses ouvrages (*Teatro critico* et *Cartas*), que cet homme vécut plusieurs années en pleine mer, que des pêcheurs de la baie de Cadix le prirent dans leurs filets, qu'il fut ramené dans son pays, et qu'il s'échappa de nouveau, au bout de quelque temps pour retourner à la mer, d'où il ne reparut plus.

440

Nemo duplici potest amore ligari, dit un des canons du *Statut d'Amour,* rapporté par André, chapelain de la cour de France, au treizième siècle, dans son livre de *Arte amandi* (cap. XIII).

441

La *glose,* espèce de jeu d'esprit dans le goût des acrustiches, dont Cervantès donne un exemple et fait expliquer les règles par don Quichotte, était, au dire de Lope de Vega, une *très-ancienne composition, propre à l'Espagne et inconnue des autres nations*. On en trouve en effet un grand nombre dans le *Cancionero général,* qui remonte au quinzième siècle. On proposait toujours pour objet de la glose des vers difficiles non-seulement à placer à la fin des strophes, mais même à comprendre clairement.

442

Il y a dans cette phrase une moquerie dirigée contre quelques poëtes du temps, mais dont on n'a pu retrouver la clef.

443

Cervantès a voulu sans doute montrer ici l'exagération si commune aux. louangeurs, et l'on ne peut croire qu'il se soit donné sérieusement à lui-même de si emphatiques éloges. Il se rendait mieux justice, dans son *Voyage au Parnasse,* lorsqu'il disait de lui-même « Moi qui veille et travaille sans cesse pour sembler avoir cette *grâce* de poëte que le ciel n'a pas voulu me donner. . . . »

444

Don Quichotte applique aux chevaliers errants le *Parcere subjectis et debellare superbos* que Virgile attribuait au peuple romain.

445
On appelait *danses à l'épée (danzas de espadas)*, certaines évolutions que faisaient, au son de la musique, des quadrilles d'hommes vêtus en toile blanche et armés d'épées unes. — Les *danses aux petits grelots* (*danzas de cascabel menudo*) étaient dansées par des hommes qui portaient aux jarrets des colliers de grelots, dont le bruit accompagnait leurs pas Ces deux danses sont fort anciennes en Espagne.

446
On appelait *danseurs aux souliers* (*zapateadores*) ceux qui exécutaient une danse de village, dans laquelle ils marquaient la mesure en frappant de la main sur leurs souliers.

447
Cada oreja con ou pareja. Pareja signifie la moitié d'une paire.

448
On appelle *tierra de Soyago* un district dans la province de Zamora où les habitants ne portent qu'un grossier sayon (*sayo*) de toile, et dont le langage n'est pas plus élégant que le costume. — Alphonse le Savant avait ordonné que, si l'on n'était pas d'accord sur le sens ou la prononciation de quelque mot castillan, on eût recours à Tolède, *somme au mètre de la langue espagnole.*

449
Hecho cabos de pulpo est une expression proverbiale qui s'applique à des habits déchirés.

450
Tinajas, espèce de grandes terrines où l'on conserve le vin, dans la Manche, faute de tonneaux.

451
Les danses *parlantes (danzas hab'adas* étaient, comme l'explique la description qui va suivre, des espèces de pantemimes mêlées de danses et de quelques chants ou récitatifs.

452

Alcancias. On nommait ainsi des boules d'argile, grosses comme des oranges, qu'on remplissait de fleurs ou de parfums, et quelquefois de cendre ou d'eau, et que les cavaliers se jetaient dans les évolutions des tournois. C'était un jeu araba unité par les Espagnols, qui en avaient conserve le nom.

453
La grand mère de Sancho citait un ancien proverbe espagnol, que le poëte portugais Antonio Enriquez Gomez a paraphrasé de la manière suivante :

El mundo liene dos linages solos
En entrambos dos polos.
Tener esta en Oriente,

Y no tener asiste en Occidente.

(*Academia, III, vista* 2.)

454
Allusion à la sentence si connue d'Horace : *Pallida mort,* etc.

455
On appelait ainsi des lames de métal, espèces de médailles bénites, que portaient anciennement les dames espagnoles, en guise de collier, et qui, dès le temps de Cervantès, n'étaient plus en usage que parmi les femmes de la campagne.

456
Les bancs de sable qui bordent la côte des Pays-Bas étaient fort redoutés des marins espagnols. Les dangers qu'on courait dans ces parages, et l'habileté qu'il fallait pour s'en préserver, avaient fait dire proverbialement, pour résumer l'éloge d'une personne recommandable, qu'elle pouvait *passer par les bancs de Flandre.* — Comme le mot espagnol banco signifie également banque, Lope de Vega dit ironiquement du maestro Burguillos nom sous lequel il se cachait, qu'on lui avait payé ses compositions, dans une joute littéraire, en une traite de deux cents écus sur les *bancs* de Flandre. C'est sans doute aussi par une équivoque sur le double sens du mot

banco, que Filleau de Saint-Martin traduit ce passage en disant de Quitéria : *Je ne crois pas qu'on la refus à la banque de Bruxelles.*

457
Il y a dans cette phrase une allusion à la parabole qu'adressa le prophète Nathan à David, après le rapt de la femme d'Urias ; et une autre allusion à ces paroles de l'Évangile, *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* (Saint Matthieu, chapitre XIX.)

458
Après leur sortie d'Égypte, les Israélites disaient dans le désert: *Quando sadebamue super ollas carnium et comedebamus panem in saturitate.* (Exode, chapitre XVI.)

459
Mulier diligens corou est ciro suo. (Prov.)

460
On a parlé, dans les notes précédentes, de la Giralda et des taureaux de Guisando. — L'ange de la Madeleine est une figure informe placée en girouette sur le clocher de l'église de la Madeleine à Salamanque. — L'égout de Vecingnerra conduit les eaux pluviales des rues de Cordone au Guadalquivir. Les fontaines de *Leganitos*, etc., sont toutes situées dans les promenades on places publiques de Madrid.

461
Il fallait dire Polydore Virgile. C'est le nom d'un savant italien, qui publia, en 1499, le traite *De verum inventoribus,*

462
La Roche de France est une haute montagne dans le district d'Alberea, province de Salamanque, où l'on raconte qu'un Français nommé Simon Véla, découvrit, en 1434, une sainte image de la Vierge. On y a depuis bâti plusieurs ermites et un couvent de dominicains. On appelle Trinité de Gaëte, une chapelle et un couvent fondés par le roi d'Argon Ferdinand V, sous l'invocation de la Trinité, au sommet d'un promontoire, en avant du port de Gaëte.

463
D'après les anciens *romances* de chevalerie, recueillis dans le *Cancioneva général*, le comte de Grimaldos, paladin français, fut faussement accusé de

trahison par le comte de Tomillas, dépouillé de ses biens et exilé de France. S'étant enfui à travers les montagnes avec la comtesse sa femme, celle-ci mit au jour un enfant qui fut appelé Montésinos, et qu'un ermite recueillit dans sa grotte. A quinze ans, Montésinos alla à Paris, tua le traître Tomillas en présence du roi, et prouva l'innocence de son père, qui fut rappelé à la cour. Montésinos, devenu l'un des douze pairs de France, épousa dans la suite une demoiselle espagnole, nommée Rosa Florida, dame du château de Rocha Frida en Castille. Il habita ce château jusqu'à sa mort, et l'on donna son nom à la caverne qui en était voisine. — Cette caverne, située sur le territoire du bourg appelé la Osa de Montiel, et près de l'ermitage de San-Pédro de Saelicès, peut avoir trente toises de profondeur. L'entrée en est aujourd'hui beaucoup plus praticable que du temps de Cervantès, et les bergers s'y mettent à l'abri du froid ou des orages. Dans le fond du souterrain coule une nappe d'eau assez abondante, qui va se réunir aux lagunes de Ruidèra, d'où sort le Guadiana.

464
Durandart était cousin de Montésinos, et, comme lui, pair de France. D'après les *romances* cités plus haut, il périt dans les bras de Montésinos à la déroule de Roncevaux, et exigea de lui qu'il portât son cœur à sa dame Bélerme.

465
Ce Merlin, le père de la magie chevaleresque, n'était pas de la *Gaule*, mais du pays de *Galles ;* son histoire doit se rattacher plutôt à celle du roi Arbus et des paladins de la Table-Ronde, qu'à celle de Charlemagne et des douze pairs.

466
La réponse de Durandart est tirée des anciens *romances* composés sur son aventure ; mais Cervantès, citant de mémoire, a trouvé plus simple d'arranger les vers et d'en faire quelques-uns, que de vérifier la citation.

467
Le Guadiana prend sa source au pied de la Sierra de Alcaraz, dans la Manche. Les ruisseaux qui coulent de ces montagnes forment sept petits lacs, appelés *Lagunes de Ruidéra,* dont les eaux se versent de l'un dans l'autre. Au sortir de ces lacs, le Guadiana s'enfonce, l'espace de sept à huit lieues, dans un lit très-profond, cache sous d'abondants herbages, et ne

reprend un cours apparent qu'après avoir traversé deux autres lacs qu'on appelle *les yeux (los ojos*) *de Guadiana.* Pline connaissait déjà et a écrit les singularités du cours de ce fleuve, qu'il appelle *sœpius nasci grudens (Hist. nat.*, lib. III, cap. III). C'est sur ces diverses particularités naturelles que Cervantes a fondé son ingénieuse fiction.

468
Expression proverbiale prise aux joueurs, et que j'ai dû conserver littéralement à cause des conclusions qu'en tire, dans le chapitre suivant, le guide de don Quichotte.

469
C'était le nom d'une famille originaire de Suisse et établie à Augsbourg, où elle vivait comme les Médicis à Florence. La richesse des Fucar était devenue proverbiale, et, en effet, lorsqu'à son retour de Tunis, Charles-Quint logea dans leur maison d'Augsbourg, on mit dans sa cheminée du bois de cannelle, et on alluma le feu avec une cédule de paiement d'une somme considérable due aux Fucar par le trésor impérial. Quelques membres de cette famille allèrent s'établir en Espagne, où ils prirent à ferme les mines d'argent de Hornachos et de Guadalcanal, celle de vif-argent d'Almaden, etc. La rue où ils demeuraient à Madrid s'appelle encore *calle de los Fucares.*

470
La relation des prétendus voyages de l'infant don Pédro a été écrite par Gomez de Santisteban, qui se disait un de ses douze compagnons.

471
Les cartes, inventées en France pendant la maladie de Charles VI, furent d'abord marquées du chiffre N. P., désignant le nom de leur inventeur, Nicolas Pépin. De là vint, d'après Covarrubias, qu'elles furent appelées en Espagne, *naipes.*

472
On accordait fort difficilement, du temps de Cervantès, les licences pour publier un livre. Le docteur Aldrele, qui fit imprimer à Rome, en 1606, son savant traité *Origen y principio de la lengua castellana,* dit, dans le prologue adressé à Philippe III, qu'on avait alors suspendu en Espagne, pour *certaines causes,* toutes les licences d'imprimer des livres nouveaux.

473
Cervantès fait allusion à son protecteur, le comte de Lemos, auquel il dedia la seconde partie du *Don Quichotte*.

474
Una sota-ermitano. Expression plaisante pour dire la servante de l'ermite, qui s'en faisait le lieutenant.

475
Una vontaja. On appelait ainsi un supplément de solde attribué aux soldats de naissance, qui se nommaient aventajados, et qui furent depuis remplacés par les cadets.

476
Officier municipal, échevin.

477
Albricias, present qu'on fait au porteur d'une bonne nouvelle.

478
Quel poisson prenons-nous ? expression italienne prêtée par Cervantès à don Quichotte.

479
Alzar ou *levantar figuras judiciarias.* On appelait ainsi, parmi les astrologues, au dire de Covarrubias, la manière de déterminer la position des douze figures du zodiaque, des planètes et des étoiles fixes, à un moment précis, pour tirer un horoscope.

480
Imitation burlesque du premier vers du second livre de l'Éneide, *Conticuere omnes, etc*.

481
Ces vers et ceux qui seront cités ensuite, sont empruntés aux *romances* du *Cancionero* et de la *Silva de romance*, où se trouve racontée l'histoire de Gaïferos et de Mélisandre.

482
Ce vers est répété dans un *romance* comique compose sur l'aventure de Gaïferos, par Miguel Sanchez, poëte du dix-septième siècle.

Melisendra esta en Sansuena,
Vos en Paris descuidado ;
Vos ausente, ella muge :
Harto us he dicho, miradlo.

483
La *dulzaina*, dont on fait usage dans le pays de Valence, est un instrument recourbé, d'un son très-aigu. La *chirimia* (que je traduis par clairon), autre instrument d'origine arabe, est une espèce de long hautbois, à douze trous, d'un son grave et retentissant.

484
Vers de l'ancien romance *Como perdio à Espana el rey Don Rodrigo*. (*Cancionero general*.)

485
Il y a trente-quatre maravedis dans le réal.

486
En style familier, prendre la guenon (*tomar ou coger la mona*), veut dire s'enivrer.

487

No rehuznaron en valde
El uno y el otro alcalde.

488
Les alcades sont en effet élus parmi les régidors.

489
Dans le roman de *Persilès et Sigismonde* (liv. **III,** chap. x), Cervantès raconte qu'un alcaldo envoya le crieur public (*pregonero*) chercher deux ânes pour promener dans les rues deux vagabonds condamnés au fouet. « Seigneur alcade, dit le crieur à son retour, je n'ai pas trouvé d'ânes sur la

place, si ce n'est les deux regidors Berrueco et Crespo qui s'y promènent. — Ce sont des ânes que je vous envoyais chercher, imbécile, répondit l'alcade, et non des régidors. Mais retourner et amenez-les-moi: qu'ils se trouvent présents au prononcé de la sentence. Il ne sera pas dit qu'on n'aura pu l'exécuter faute d'ânes, car, grâces au ciel, ils ne manquent pas dans le pays. »

490
Voici le défi de don Diego Ordonez, tel que le rapporte un ancien *romance* tiré de la chronique du Cid *(Cancionero general:* « Diego Ordonez au sortir du camp, chevanche, armé de doubles pièces, sur un cheval hai-brun; il va défier les gens de Zamora pour la mort de son cousin (Saucho le Fort), qu'a tué Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido. Je vous défie, gens de Zamora, comme traîtres et félons; je défie tous les morts et avec eux tous les vivants ; je défie les hommes et les femmes, ceux à naître et ceux qui sont nés; je défie les grands et les petits, la viande et le poisson, les eaux des rivières, etc., etc. »

491
Les habitants de Valladolid, par allusion à Agustin de Cazalla, qui y périt sur l'échafaud.

492
Les habitants de Tolède.

493
Les habitants de Madrid.

494
Les habitants de Gétafe, à ce qu'on croit.

495
On appelai ainsi une halafre on croix sur le visage.

496
Cette aventure d'une barque enchantée est très—commune dans les livres de chevalerie. Ou la trouve dans *Amadis de Gaule* (liv. IV, chap. XII), dans *Olivante de Laura* (liv. II, chap. 1), etc., etc.

497
Il y a dans l'original *longincuos*, mot pédantesque dont l'équivalent manque en français.

498
L'original dit : *« puto* et *gafo* avec le sabriquet de *meon*. » *Puto* signifie giton, *gafo*, lépreux, et *nicon*, pisseur.

499
On appelait ainsi la chasse au faucon faite à des oiseaux de haut vol, comme le héron, la grue, le canard sauvage, etc. C'était un plaisir réservé aux princes et aux grands seigneurs.

500
Ces expressions prouvent que Servantes n'a voulu designer aucun grand d'Espagne de son temps, et que son duc et sa duchesse sont des personnages de pure invention. On a seulement conjecturé, d'après la situation des lieux, que le château où don Quichotte reçoit un si bon accueil est une maison de plaisance appelée Buenavia, située près du bourg de pédrola en Aragon, appartenant aux ducs de Villahermosa.

501
Le *don* ou *dona*, comme le *sir* des Anglais, ne se place jamais que devant un nom de baptême. L'usage avait introduit une exception pour les duègnes, auxquelles on donnait le titre de *dona* devant leur nom de famille.

502
Allusion aux vers du *romance* de Lancelot cités dans la première partie.

503
Au temps de Cervantès, c'était un usage presque général parmi les grands seigneurs d'avoir des confesseurs publics et attitrés, qui remplissaient comme une charge domestique auprès d'eux. Ces favoris en soutane ou en capuchon se bornaient rarement à diriger la conscience de leurs pénitents ; ils se mêlaient aussi de diriger leurs affaires, et se faisaient surtout les intermédiaires de leurs libéralités, au grand préjudice des malheureux et de la réputation des maîtres qu'ils servaient. — Tout en censurant ce vice général, Cervantès exerce une petite vengeance particulière. On a pu voir, dans sa *Vie*, qu'un religieux de cette espèce s'était violemment opposé à ce que le duc de Béjar acceptât la dédicace de la première partie du *Don Quichotte.* C'est ce religieux qu'il peint ici.

504

Cet Alonzo de Maranon se noya effectivement à l'île de la Herradura, sur la côte de Grenade, avec une foule d'autres militaires, lorsqu'une escadre envoyée par Philippe II, pour secourir Oran qu'assiégeait Hassan-Aga, fils de Barberousse. fut jetée par la tempête sur cette île, en 1562.

505
On avait appelé *malandrins*, au temps des croisades, les brigands arabes qui infestaient la Syrie et l'Égypte. Ce mot est resté dans les langues du Midi pour signifier un voleur de grand chemin ou un écumeur de mer, et il est très-*fréquemment* employé dans les romans de chevalerie.

506
on peut voir dans la *Micellanea* de don Luis Zapata, le récit d'une plaisanterie à peu près semblable faite à un gentilhomme portugais chez le comte de Benavente. Peut-être Cervantès a-t-il pris là l'idée de la plaisanterie faite à don Quichotte.

507
En plusieurs endroits de la seconde partie de son livre, Cervantes s'efforce de la rattacher à la première; et pour cela il suppose entre elles, non point un laps de dix années, mais seulement un intervalle de quelques jours.

508
Oriane, maîtresse d'Amadis de Gaule, Alastrajarée, fille d'Amadis de Grèce et de la reine Zahara, et Madasime, fille de Pamongomadan, géant du Lac-Bouillant, sent des dames de création chevaleresque.

509
Nom que donnèrent les chroniques arabes à Florinde, fille du comte don Julien.

510
On appelait ainsi une eau de senteur très à la mode au temps de Cervantes. Il entrait dans la composition de l'eau des anges (*Agua de angeles*), des roses rouges, des roses blanches, du trèfle, de la lavande, du chèvrefeuille, de la fleur d'oranger, du thym, des lis, des œillets et des oranges.

511
Ce fauteuil du Cid (*escano,* banc à dossier) est celui qu'il conquit à Valence, an dire de sa chronique, sur le petit-fils d'Aly-Mamoun, roî more du pays.

512

Wamba régna sur l'Espagne gothique de 672 à 680.

513
Rodéric, dernier roi goth, vaincu par Thârik à la bataille du Guadulelé, en 711 ou 712.

514
Ya me comen , ya me comen Por do mas peeado habia.
Ces vers ne se trouvent pas précisément ainsi dans le *romance* de la pénitence du roi Rodrigue. (Voir le *conclonero eneral*, de 1555, t. XVI, folio 128.) Ils s'étaient sans doute allérés par la tradition.

515
Miguel Verino de Mayorque, était l'auteur d'un petit livre élémentaire, intitulé : *De puerorum moribus disticha,* qu'on apprenait anciennement aux écoliers. Cervantès, qui dut expliquer les *distiques* de Vérino dans la classe de son maître Juan Lopez deHoyos, se sera souvenu également de son epitaphe. composée par Angel Policiano, et qui commence ainsi :

> Michael Verinus florentibus occidit annis,
> Moribus ambiguum major, aningenio, etc.

516
Sancho se rappelait sans doute ce proverbes : « Si tu plaisantes avec l'âne, il le donnera de sa queue par la barbe. »

517
J'ai transposé les deux phrases qui précèdent, pour les mettre dans l'ordre naturel des idées, et je crois n'avoir fait en cela que réparer quelque faute d'impression commise dans la première édition du *Don Quichotte.*

518
Ce genre de politesse envers les dames n'était pas seulement usité dans les livres de chevalerie, où les exemples en sont nombreux. Mariana rapporte que, lorsque l'infante Isabelle, après le traité, de los toros de *Guisando,* qui lui assurait la couronne de Castille , se montra dans les rues de Ségovie, en 1474, le roi Henri IV, son frère, prit les rènes de son palefroi pour lui faire honneur.

519
En espagnol venablo. On appelait ainsi une espèce de javelot, plus court qu'une lance, qui servait spécialement à la chasse du sanglier.

520
Favila n'est pas précisément un roi goth. Ce fut le successeur de Pélage dans les Asturies. Son règne, ou plutôt soir commandement, dura de 737 à 759.

521
Noël, l'Épiphanie, Pâques et la Pentecôte,

522
El comendador griego. On appelait ainsi le célèbre humaniste Fernand Nunez de Guzman, qui professait à Salaman que, au commencement du seizième siècle, le grec, le latin et la rhétorique. On l'appelait aussi el Pinciano, parce qu'il était né à Valladolid, qu'on croit être la *Pincia* des Romains. Son recueil de proverbes ne parut qu'après sa mort, arrivée en 1453. Un autre humaniste, Juan de Mallara, de Seville, en fit un commentaire sous le titre de *Filosofia vulgar*.

523
C'est de la probablement qu'est venu le cri de chasse *halali !*

524
Mot latin qui était passé, en Espagne, dans le style familier.

525
Un carrosse, à l'époque de Cervantes, était le plus grande objet de luxe, et celui que les femmes de haute naissance ambitionnaient le plus. On voyait alors des familles se ruiner pour entretenir ce coûteux objet de vanité et d'envie, et six lois (*pragmaticas*) furent rendues dans le court espace de 1578 à 1626, pour réprimer les abus de cette mode encore nouvelle. Ce fut, au dire de Sandoval (*Historia de Carlos Quinto*, part. II), sous Charles-Quint, et dans l'année 1546, que vint d'Allemagne en Espagne, le premier carrosse dont on y eut fait usage. Des villes entières accouraient voir cette curiosité, et s'émerveillaient, dit-il, comme à la vue d'un cenlaure ou d'un monstre. An reste, la mode des carrosses, fatale aux petites fortunes, était au contraire avantageuse aux grands seigneurs, qui ne sortaient jamais auparavant sans un cortège de valets de tous les étages. C'est une

observation que fait un contemporain, don Luis Brochero (*Discurso del uso de los coches.*) « Avec la mode des carrosses, dit-il, ils épargnent une armée de domestiques, une avant-garde de laquais et une arrière-garde de pages. »

526
Diverses significations du mot dolorida.

527
Sancho fait ici un jeu de mots sur le nom de la comtesse Trifaldi. *Falda* signifie une basque, un pan de robe.

528

De la dulce mi enemiga
Nasce un mal que al alma hiere.
Y por mas tormento quiere,
Que se sienta y no se diga.

Ce quatrain est traduit de l'italien. Voici l'original, tel que l'écrivit Seratino Aquillano.

De la dolce mia nemica
Nasce un duol ch'esser non suole :
E per pin lormento vuole
Che si senta e non si dira.

529

Ven, muerte, tan escondida
Que no te sienta venir,

Porque el placer del morir
No me torne à dar la vida.

Ce quatrain fut d'abord écrit avec une légère différence dans le second et le troisième vers, par le commandeur Escriha,

530
Les *seguidillas*, qui commençaient à être à la mode au temps de Cervantes, et qu'on appelait aussi *colpas de seguida* (couplets à la suite), sont de petites strophes en petits vers, ajustées sur une musique légère et rapide. Ce sont des danses aussi bien que des poésies.

531
A des îles désertes.

532
Allusion ironique à la célèbre apostrophe de Virgile, lorsque Énée raconte à Didon les malheurs de Trois.

Quis, talia fando,

Myrmidomm, Dolopumve, aut duri mies Ulyssei.
Temperet a lacrymis.....

Æn., lib. II.)

533
Ces femmes, dont l'office était fort à la mode au temps de Gervantes, se nommaient alors *velleras*.

534
Cervantès a pris l'idée de son cheval de bois dans l'*Histoire de la jolie Magalone, fille du rai de Naples et de Pierre, fils du comte de Provence*, roman chevaleresque, imprime à Seville en 1553. Le docteur Jonh Bowle fait remarquer, dans ses *Annotations sur le Don Quichotte*, que le vieux Chancer, l'Ennius des poëtes anglais, mort en 1400, parle d'un cheval

semblable à celui-ci qui appartenait Cambuscan, roi de Tartarie ; il volait dans les airs et se dirigeait au moyen d'une cheville qu'il avait dans l'oreille. Seulement le cheval de Cambuscan était de bronze.

535
Bootès n'est pas un des chevaux du Soleil, mais une constellation voisine de la Grande-Ourse. Ce n'est point non plus Péritoa qu'il fallait nommer, mais Pyreeis, suivant ces vers d'Ovide (*Métam*., liv. II) :

> Interea volucres Pyroeis, Eous et Æthon,
> Solis equi, quartusque Phlegon, hinnitibus auras
> Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.

536
Claviteno et aligero. Nom forme des mots *clavija*, cheville, et *leno*, pièce de bois.

537
On appelait *cohechos* (concussion, subornation), les cadeaux que le nouveau titulaire d'un emploi était obligé de faire à ceux qui le lui avaient procuré. C'est ainsi qu'on obtenait, au temps de Cervantès, non-seulement les gouvernements civils et les offices de justice, mais les prélatures et les plus hautes dignités ecclésiastiques. Ce trafic infâme, auquel Cervantès fait allusion, était si commun, si général, si patent, que Philippe III, par une pragmatique datée du 19 mars 1614, imposa des peines fort grave aux solliciteurs et aux protecteurs qui s'en rendraient désormais coupables.

538
On aurait dit, en France, à Montfaucon. Péralvillo est un petit village sur le chemin de Ciudad-Réal à Tolède, près duquel la Sainte-Hermanda faisait tuer, à coups de flèches, et laissait exposés les malfaiteurs condamnés par elle.

539
Le docteur Eugénio Torralva fut condamné à mort, comme sorcier, par l'inquisition, et exécuté le 6 mai 1531. Son procès avait commencé le 10 janvier 1528. On a trouvé, dans les manuscrits de la bibliothèque royale de

Madrid, la plupart de ses déclarations, recueillies pendant le procès. Voici, en abrégé, celle à laquelle Cervantès fait allusion : « Demande lui ayant été faite si ledit esprit Zéquiel l'avait transporté corporellement en quelque endroit, et de quelle manière il l'emportait, il répondit : Étant à Valladolid au mois de mai précèdent (de l'année 1527), ledit Zéquiel m'ayant vu et m'ayant dit comment à cette heure Rome était prise d'assaut et saccagée, je l'ai dit à quelques personnes, et l'empereur (Charles-Quint) le sut lui-même, mais ne voulut pas le croire. Et, la nuit suivante, voyant qu'on n'en croyait rien, l'esprit me persuada de m'en aller avec lui, disant qu'il me mènerait à Rome, et me ramènerait la nuit même. Ainsi fut fait; nous partîmes tous deux à quatre heures du soir, après être allés, en nous promenant, hors de Valladolid. Étant dehors ledit esprit me dit: *No haber paura* : *fidate de me, que yo te prometo que no tendras ningun desplacer : per tanto piglia aquesto in mano* (ce jargon, moitié italien, moitié espagnol, signifie : N'aie pas peur, aie confiance en moi ; je te promets que tu n'auras aucun déplaisir. Ainsi donc, prends cela à la main) ; et il me sembla que, quand je le pris à la main, c'était un bâton noueux. Et l'esprit me dit : *Cierra ochi* (ferme les yeux) ; et, quand je les ouvris, il me parut que j'étais si près de la mer que je pouvais la prendre avec la main. Ensuite il me parut, quand j'ouvris les yeux, voir une grande obscurité, comme une nuée, et ensuite un éclair qui me lit grand'peur. Et l'esprit me dit : *Noti timere, bestia fiera* (n'aie pas peur, bête féroce,) ce que je lis ; et quand je revins à moi, au bout d'une demi-heure, je me trouvai à Rome, par terre. Et l'esprit me demanda : *Dove pansate que state adesso ?* (où pensez-vous être à présent?) Et je lui dis que j'étais dans la rue de la Tour de Nona, et j'y entendis sonner cinq heures du soir à l'horloge du château Saint-Ange. Et nous allâmes tous deux, nous promenant et causant jusqu'à la tour Saint-Ginian, où demeurait l'evêque allemand Copis, et je vis saccager plusieurs maisons, et je vis tout ce qui se passait à Rome. De là, je revins de la même manière, et dans l'espace d'une heure et demie, jusqu'à Valladolid, où il me ramena à mon logis, qui est près du monastère de San-Benito, etc. »

540
Nom que donnent les paysans espagnols à la constellation des Pléiades.

541
Cervantès veut parler ici, soit de Catan le censeur, soit plutôt de Dionysius Calon, auteur des *Distiche de moribus ad filium.* et dont l'ouvrage était

alors classique dans les universités d'Espagne. On ne sait rien de ce Dionysius Caton, sinon qu'il vivait après Lucain, car il le cite dans ses *Distiques.*

542
Allusion au paon, qui, dit-on, défait sa roue dès qu'il regarde ses pieds. Fray Luis de Granada avait déjà dit, usant de la même métaphore : « Regarde la plus laide chose qui soit en toi, et tu déferas aussitôt la roue de ta vanité. »

543
Allusion au proverbe : *Non, non, je n'en ceux pas, mais jette-le-moi dans mon capuchon.* Les juges portaient alors des manteaux à capuchon (*capas con capilla*).

544
La ley det encaje. On appelait ainsi l'interprétation arbitraire que le juge donnait à la loi

545
Suétone dit en effet (chap. XLV) que César s'habillait avec négligence, et ne serrait point la ceinture de sa loge. C'était de sa part une affectation, afin qu'on le prit pour un homme efféminé, et qu'on ne pût découvrir tout d'abord son courage et son esprit. Aussi quelqu'un demandant à Cicéron pourquoi il avait suivi le parti de Pompée plutôt que celui de César, « César, répondit-il, m'a trompé par la manière de ceindre sa loge. »

546
Sancho s'applique le cieux dicton : *Al buen callar Hamnn Sancho.*

547
Cervantès veut dire qu'il aurait mieux fait d'enlever ces deux nouvelles au *Don Quichotte,* et de les réunir à son recueil de *Nouvelles exemplaires ;* ce qu'ont fait depuis quelques éditeurs de ses œuvres.

548
Ces expression signifient, d'après Covarrubias *(Tesoro de la lengua castelluna*), à l'improviste, sur-le-champ.

549
Ce poète est Juan de Ména, mort en 1456. Il dit, dans la deux cent vingt-septième strophe du *Labyrinthe*, ou poëme des Trescientas coplas :

¡ O vida segura la manza pobreza !

¡ O dadiva sancta, desagradecida ! Hésiode, dans son poëme des *Heures et des Jours*, avait aussi appelé la pauvreté *présent des dieux immortels.*

550
Saint Paul.

551
Cervantès dit également dans sa comédie *La gran sultana dona Catalina de Oviedo* (Jordana 5a) : “..... Hidalgo, mais non riche ; c’est une malédiction de notre siècle, où il semble que la pauvreté soit une annexe de la noblesse.»

552
Cervantès fait sans doute allusion à une perte magnifique qui existait alors parmi les joyaux de la couronne d’Espagne, et qu’on appelait *l’orpheline* ou l’*unique (la huerfana* ou la *sola*). Cette perle périt, avec une foule d’autres bijoux, dans l’incendie du palais de Madrid, en 1754.

553
On appelle en Espagne *cantimploras* des carafes de verre ou des cruches de terre très-mince, que, pour rafraîchir l’eau pendant l’été, l’on agite à un courant d’air. De là vient la bizarre épithète que Cervantès donne au soleil.

554
Barato est, en espagnol, l’adjectif oppose à *caro*, cher: ce que nous appelons, dans notre pauvreté des mots les plus usuels, *bon marché*.

555
Au temps de Cervantès, beaucoup de roturiers s’arrogeaient déjà le *don*, jusqu’alors réservé à la noblesse. Aujourd’hui tout le monde prend ce titre, devenu sans conséquence, et qui est comme le *esquire* des Anglais.

556
Il y a dans l’original : *si la précédente sentence*. Cervantès changea sans doute après coup l’ordre des trois jugements rendus par Sancho ; mais il oublia de corriger l’observation qui suivait celui-ci,

557
Elle est prise, en effet, de la *Lombardica historia* de Fra Giacobo di Voragine dans la *Vie de saint Nicolas de Bart* (chap. III.)

558
Cette histoire, vraie ou supposée, était déjà recueillie dans le livre de Francisco de Osuna, intitulé *Norte de los Estados,* et qui fut imprimé en 1550. Mais Cervantès, qui pouvait l'avoir apprise, ou dans cet ouvrage, ou par tradition, la raconte d'une tout autre manière.

559
On appelait ainsi un baume composé avec des fleurs de millepertuis. Du nom de cette plante (*hiperico* en espagnol s'était formé, par corruption, le mot d'huile d'*aparicio*.

560
On lit dans le livre des *Étiquettes,* composé par Olivier de la Marche pour le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et qui fut adopté par les rois d'Espagne de la maison d'Autriche pour les règlements de leur palais : « Le duc a six docteurs en médecine qui servent à visiter la personne et l'état de la santé du prince : quand le duc est à table, ils se tiennent derrière lui, pour regarder quels mets et quels plats on sert au duc, et lui conseiller, suivant leur opinion, ceux qui lui feront le plus de bien. »

561
L'aphorisme est : *Omnis situratio mala, panis autem pessima.*

562
Peliagudo signifie également, au figuré, embrouillé, épineux, difficile.

563
La *olla podrida* (mot à mot *pot-pourri*) est un mélange de plusieurs sortes de viandes et d'assaisonnements.

564
Recio signifie raide, intraitable, et *aguero,* augure.

565
Tirteafuera, ou mieux *tirateafuera*, signifie *va-t'en d'ici*. C'est ainsi que l'emploie Simon Abril dans la traduction de *l'Eunuque*, de Térence, où la servante Pythias dit au valet Chéréa :

Neque pol servandum libi
Quidquam dare ausim, neque te servare. Apage le.

(Acte Y, scène II.)

En buena fe que ni yo osaria
Darte à guardar nada, ni menos guardarte
Yo. Tirateafuera.

566
A l'expiration de leurs charges, les gouverneurs, comme certains autres employés de l'État, étaient tenus à *résider* quelque temps dans le pays qu'ils avaient administré. Pendant ce temps, ils restaient exposés aux réclamations de leur subordonnés, devenus leurs égaux. Les Espagnols avaient pris cette sage coutume des Arabes.

567
Les Biscayens, à l'époque de Cervantès, étaient, presque de temps immémorial, en possession des places de secrétaires du roi et du conseil.

568
En espagnol *perlaticos* (paralytiques).

569
Il y a, dans l'original, du son *atalaya.* C'est le nom que les Arabes donnaient (al-thalaya'h) aux petites tours élevées sur des éminences, et d'où leurs éclaireurs avertissaient des mouvements de l'ennemi, au moyen de signaux répétés de poste en poste.

570
Montagnes, né dans les montagnes des Asturies, où tous les habitants se regardent comme les descendants de Pélage et de ses compagnons.

571
On appelait ainsi les cantères. (Voir *Gil Blas,* liv. VII. chap. 1.)

572

Les cautères et les sélons sur les bras et sur les jambes, et même derrière le cou, étaient très en usage au temps de Cervantès. Matias de Léra, chirurgien de Philippe IV, dit, dans un traité sur la matière, que les uns emploient ce remède pour se guérir de maladies habituelles, d'autres pour s'en préserver, d'autres enfin *vicieusement et seulement pour se mettre à la mode, (Pràctica de fuentos y sus utilidades.)*

573

Ollas podridas. Il y entre du bœuf, du mouton, du lard, des poules, des perdrix, des saucisses, du boudin, des légumes, et toutes sortes d'ingrédients. Le nom de ce mets lui vient sans doute de ce qu'on laisse cuire si longtemps les viandes qui le composent, qu'elles se détachent, se mêlent et se confondent comme des fruits trop murs.

574

On appelait *barato* l'espace de gratification que les joueurs gagnants donnaient aux assistants qui prenaient leur parti. Ces assistants, qui se nommaient *barateros* ou *mirones*, se divisaient en *pedagogos* ou *gansos*, ceux qui enseignaient les joueurs novices, et *doncaires* ceux qui les dirigeaient en jouant et décidaient les coups douteux. On appelait aussi *barato* ce que donnaient les joueurs pour les cartes et la lumière, aux maîtres des maisons de jeu, tenues aussi bien par de grands. seigneurs que par de pauvres hères, et qui avaient une foule de noms, tels que *tablages*, *tablagerias*, *casas de conversacion*, *leneras*, *mandrachos*, *encierros, garitos*.

575

On appelait *modorros* des filous expérimentés qui passaient à dormir la moitié de la nuit, et venaient, comme des troupes fraîches, tomber à minuit sur les joueurs chauffés, qu'ils achevaient aisément de dépouiller. C'est ce qu'ils nommaient, dans leur jargon, se réserver pour la glane (*quedarse à la espigu*).

576

Le mot espagnol *dormir* signifie également coucher. De là l'espèce de coq-à-l'âne qui va suivre.

577

Les hauts-de-chausses appelés *calzas atacadas,* serrés et collant tout le long de la jambe, arrondis et très-amples depuis le milieu de la cuisse, avaient le

nom populaire de *pedorreras,* auquel je n'ai trouvé d'autre équivalent supportable en français que pet-en-l'air. Ces hauts-de-chausses furent prohibés par une pragmatique royale, peu après l'époque où parut la seconde partie du *Don Quichotte.* Ambrosio de Salazar raconte qu'un hidalgo ayant été pris vétu de *calzas atacadas.* malgré la prohibition, fut conduit devant le juge, et qu'il allégua pour sa défense que ses chausses étaient la seule armoire qu'il eût pour serrer ses hardes. Il en tira effectivement *un peigne, une chemise, une paire de nappes, deux serviettes et un drap de lit.* (*Las Clavillenas de recreacion,* Bruxelles, 1625, f. 99.)

578
Les gens de qualité, qui portaient en voyage une espèce de voile ou masque fort léger pour se garantir la figure de l'air et du soleil. Le peuple appelait ces masques *papa-higos,* gohe-figues.

579
Jurer par la vie de ses père et mère était une formule de serment très-usitée du temps de Cervantès.

580
De stercore erigens pauperem, Ps.

581
Voir la note [1], à la page 586.

582
De haldas o de mangas. Ces mots ont un double sens : l'un, qui veut dire les pans d'une robe de magistrat, signifiait aussi les droits à percevoir comme gouverneur. L'autre, qui veut dire les manches, signifiait les cadeaux qui se faisaient aux grandes fêtes de l'année, comme Pâques et Noël, ou aux réjouissances publiques, comme l'avènement d'un nouveau roi. De là le proverbe : *Buenas son mangas despues de Pascua*.

583
On lit dans un auteur économique du temps de Cervantès : « Tandis que, ces années passées, le blé se vendait au poids de l'or à Ségovie, que le prix des loyers montait au ciel, et qu'il en était de même dans les autres villes, une paire de souliers à deux semelles valait trois réaux (quinze sous), et à Madrid quatre. Aujourd'hui, on en demande effrontément sept réaux, sans

vouloir les donner à moins de six réaux et demi. Il est effrayant de penser où cela va s'arrêter. » (*Man. de la Bibl. Royale* – Code 156, f. 64.)

584
Expression fort usitée dans un temps ou Rome dispensait toutes les faveurs et tous les pardons.

585
Tarde piache (pour *piaste),* phrase proverbiale dont voici l'origine : on raconte qu'un étudiant, mangeant des œufs à la coque, en avala un si eu frais, que le poulet s'y était déjà forme; il l'entendit crier en lui passant dans la gorge, et se contenta de dire gravement : *Tu piaules trop tard.*

586
Il y a là un intraduisible jeu de mots sur *nones*, qui veut dire *impairs* et *non* an pluriel, et *pures,* pairs.

587
Allusion au proverbe: *Les ailes sont venues à la fourmi, et les oiseaux l'ont mangée*

588
Alpargatas, chaussure ordinaire des paysans espagnols.

589
En Espagne et en Amérique, les vice-rois, gouverneurs et agents financiers devaient, en quittant leur emploi, résider quelque temps pour rendre leurs comptes.

590
Du nul allemand *Gold,* qui veut dire argent.

591
Cervantès parle, dans ce chapitre, du plus grave des événements dont il fut temoin, l'expulsion des Morisques. Après la capitulation de Grenade, en 1492, un grand nombre de Mores, restés musulmans, séjournèrent en Espagne. Mais bientôt, aux missions envoyées parmi eux, succédèrent les persécutions; et enfin un décret de Charles-Quint, date du 4 avril 1525, ordonna, sous peine de bannissement, que tous les Mores reçussent le baptême. Les chrétiens convertis par force furent alors appelés du nom de *Morisques (Moriscos)*, qui servait à les distinguer des *vieux chrétiens.* Sons Philippe II, on exigea plus que leur abjuration : en 1566, on leur défendit,

par une *pragmatique,* l'usage de leur langue, de leurs vêtements, de leurs cérémonies, de leurs bains, de leurs esclaves et même de leurs noms. Ces dispositions tyranniques, exécutées avec une impitoyable rigueur, provoquèrent la longue révolte connue sous le nom de *rébellion des Morisques*, qui tint en échec toute la puissance de Philippe 11, et ne fut étouffée qu'en 1570, par les victoires de don Juan d'Autriche. Les Morisques vaincus furent dispersés dans toutes les provinces de la Péninsule; mais cette race déchue continuant à prospérer, à s'accroître, par le travail et l'industrie, on trouva des raisons politiques pour effrayer ceux que ne touchait pas suffisamment le fanatisme religieux déchaîné contre elle. Un édit de Philippe III, rendu en 1609, et exécuté l'année suivante, ordonna l'expulsion totale des Morisques. Douze à quinze cent mille malheureux furent chassés de l'Espagne, et le petit nombre d'entre eux qui survécurent à cette horrible exécution allèrent se perdre, en cachant leur origine, au milieu des races étrangères. Ainsi l'Espagne, déjà dépeuplée par les émigrations d'Amérique, se priva, comme fit plus tard la Franche à la révocation de l'édit de Nantes, de ses plus industrieux habitants, qui allèrent grossir les troupes des pirates de Berbérie, dont ses côtes étaient infestées. (Voir *l'Essai sur l'Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne,* appendice, tome II). Au milieu des ménagements dont Cervantès s'enveloppe, il est facile de voir que toute sa sympathie est pour le peuple opprime.

592
Un autre écrivain du temps de Cervantès, Cristoval de Herrera. avait dit quelques années plus tôt : . . . . . « Il faudrait empêcher que les Français et les Allemands parcourussent ces royaumes en nous soutirant notre argent, car tous les gens de cette espèce et de cet habit nous en emportent. On dit qu'en France les parents promettent pour dot de leurs filles ce qu'ils rapporteront de leur voyage à Saint-Jacques de Compostelle, allée et retour, comme s'ils allaient aux Grande-Indes. » (*Amparo de pobres.*)

593
Plus loin il est appelé don Gaspar Grégorio.

594
Selon la tradition, Galiana était une princesse arabe, à laquelle son père Gadalife éleva un magnifique palais, sur les bords du Tage, à Tolède. On donne encore le nom de palais de Galiana à des ruines qui se voient dans le jardin *del Rey.*

595
Il y a ici une espèce de contradiction avec la lin du chapitre LI, où l'on dit que les habitants de l'île Barataria observent *encore Les Constitutions du grand gouverneur Sancho Panza*. Mais Cervantès sans doute n'a pas résisté au désir de de-cocher une épigramme contre le gouvernement de l'Espagne, qui avait, de ce temps-là, le défaut de rendre force lois et ordonnances sans pouvoir les faire exécuter.

596
Au dixième chant de *l'Orlando furioso,* Biréno abandonne son amante Olympia dans une île déserte. A son réveil, elle maudit le perfide et le charge d'imprécations, comme Didon au départ d'Énée. De là les deux comparaisons d'Altisidore.

597
Cette imprécation forme ce que les Espagnols appellent *el estribillo* (le refrain), et se trouve répétée à la fin de toutes les strophes.

598
Littéralement : *Tue-Mores.*

599
Regnum cælorum vim patitur (Saint Matthieu, chap. 11, v. 12.

600

Santiago, y cierra, Espana, Littéralement, *saint Jacques, et attaque, Espagne*. Le mot *cerrar*, qui a voulu dire anciennement attaquer, signifie maintenant fermer. De là le jeu de mots de Sancho.

601
Les gardiens des taureaux destinés aux courses les gardent à cheval, et portent des lances au lieu de fouets. Les taureaux qu'on amène des pâturages au cirque, la veille des combats, sont conduits par des bœufs dressés à cet usage, et qu'on appelle *cabestros.*

602
Cervantès parle ici de l'impertinente continuation du *Don Quichotte,* faite par un auteur aragonais qui s'est caché sous le nom du licencie Alonzo Fernandez de Avellanéda, continuation qui parut pendant qu'il écrivait lui-même la seconde partie. Cet Avellanéda peint en effet don Quichotte comme revenu de son amour, dans les chapitres IV, VI, VIII, XII et XIII. Il

avait dit an troisième chapitre : « Don Quichotte finit son entretien avec Sancho, en disant qu'il voulait aller à Saragosse « pour les joutes, et qu'il pensait oublier l'ingrate infante Dulcinée du Toboso, pour chercher une autre dame. »

603
Ce sont des injures grossières adressées directement à Cervantès.

604
Cervantès oublie que lui-même lui a donné ce nom dans la première partie, et qu'il l'appelle Juana Gutierrez dans le chapitre VII de la seconde.

605
Ces détails obscènes et ridicules se trouvent principalement dans les chapitres XV, XVI, XVII, XVIII et XIX.

606
La description de cette course de bagues est dans le chapitre XI.

607
Ces paroles sont celles que la tradition place dans la bouche du connétable Du Guesclin, lorsque, pendant la lutte de Pierre le Cruel et de son frère Henri de Transtamar, dans la plaine de Montiel, il aida celui-ci à monter sur le corps de Pierre, que Henri perça de sa dague.

608
Sancho applique à son maître les deux derniers vers d'un ancien *romance*, composé sur la tradition des sept infants de Lara (*Canc. de Amberes*, p. 172.) Gonzalo Gustos de Lara avait épousé dona Sancha, sœur de Ruy-Velazquez. Ce dernier, pour venger une offense, livra au roi more de Cordoue son beau-frère et ses sept neveux. Le père fut jeté dans une prison perpétuelle après qu'on lui eut servi sur une table les têtes de ses sept enfants. Cependant l'amour d'une femme arabe, sœur du roi, le tira de prison, et le fils qu'il eut d'elle, appelé Mudarra Gonzalo, vengea le sang de ses frères dans celui de Ruy-Velazquez. L'ayant rencontré un jour à la chasse, il l'attaqua, et, bien que l'antre lui demandât le temps d'aller chercher ses armes, il le tua après avoir répondu les vers que cite Sancho :

Esperesme, don Gonzalo,
Iré à tomar las mis armas –
– El *espera* que tu diste
A los infantes de Lara :
Aqui moriras, traidor,
Enemigo de dona Sancha.

609
C’étaient des petits mousquetons, qui avaient pris ce nom de *pedrenales* de ce qu’on y mettait le feu, non point avec une mèche, comme aux arquebuses, mais avec une pierre à fusil (*pedernal*).

610
Au temps de Cervantès, la Catalogue, plus qu’aucune autre province d’Espagne, était désolée par les inimities de familles, qui jetaient souvent parmi les bandits des jeunes gens de qualité, coupables de quelque meurtre par vengeance. Les Niarros et les Cadells divisaient alors Barcelone, comme les *Cupuletti* et les *Montecchi* avaient divisé Ravenue. Un partisan des Niarros, obligé de prendre la fuite, se fil chef de voleurs. On l’appelait Roque Guinart ou Guinart, ou Guinarte ; mais son vrai nom était Pédro Rocha Guinarda. C’était un jeune homme brave et généreux, tel que le peint Cervantès, et qui eut dans son temps, en Catalogue, la réputation qu’eut dans le nôtre, en Andalousie, le fameux José-Maria. Il est cité dans les mémoires de Commines.

611
C’est du mot *bando,* mandement à cri publie, qu’est venu celui de *bandolero,* qui désignait un brigand dont la tête était mise à prix. Peut-être le nom de *bandit* vient-il aussi du mot *ban.* 102

612
Au chapitre XII du Don Quichotte d’Avellanéda , il est dit que Sancho. reçut de don Carlos deux douzaines de boulettes et six pelottes de blanc-manger, et que, n’ayant pu tout avaler d’une fois, il mit le reste dans son sein pour le déjeuner du lendemain,.

613
Michaël Scotto, de Parme, que les Anglais nomment Scott et les Français Scot, ou Lescot, ou l’*Ecossais*. C’était un astrologue du treizième siècle, fort aimé de l’empereur Frédéric II, auquel il dédia son Traité de la physionomie *e* ses autres ouvrages. Dante fait mention de lui au chant XX de l’Enfer :

Quell' astro, che ne' fianchi è cosi poco,
Michele Scotto fu, che veramente
Delle magiche frode seppe li gioco.

On raconte qu'il invitait souvent plusieurs personnes à dîner, sans faire apprêter quoi que ce fût ; et, quand les convives étaient à table, il se faisait apporter les mets par des esprits. « Ceci, disait-il à la compagnie, vient de la cuisine du roi de France ; cela, de celle du roi d'Espagne, etc. » (Voir Bayle, article *Scot.)*

614
Ce qu'on appelait alors un sarao.

615
Formule d'exorcisme dont se servait l'Église, et qui avait passé dans le langage commun.

616
Allusion à un passage d'Avellanéda au chapitre XII.

617
On dit en Espagne les *prophéties de Péro-Grallo,* comme nous disons en France les *vérités de M. de La Polisse.*

618
Il a été souvent question de ces têtes enchantées. Albert le Grand, dit-on, en fabriqua une, et le marquis de Villéna une autre. Le Tostado parle d'une tête de bronze qui prophétisait dans le bourg de Tabara, et dont l'emploi principal était d'informer qu'il y avait quelque juif dans le pays. Elle criait alors : *Judœus adest,* jusqu'à ce qu'on l'en eût chassé. (*Super numer.,* cap. XXI.)

619
En espagnol, *los juguetes.*

620
Avant que Cervantès se moquât des traducteurs de l'italien, Lope de Véga avait dit, dans sa *Filomena :* « Dieu veuille « qu'il soit réduit, pour vivre, à

traduire des livres de l'italien en castillan ; car, à mes yeux, c'est un plus grand délit que « de passer des chevaux en France. »

621
Le *Pastor Fido* est de Guarini ; l'*Aminta*, du Tasse. L'éloge de Cervantès est surtout vrai pour la traduction en vers de Jaurégui.

622
Cervantès avait déjà dit des libraires, dans sa nouvelle du *Licencié Vidriéra :* « ... Comme ils se moquent d'un auteur, « s'il fait imprimer à ses frais ! Au lieu de quinze cents, ils impriment trois mille exemplaires, et, quand l'auteur pense « qu'on vend les siens, on expédie les autres. »

623
Luz del alma cristiana contra la ceguedad e ignorancia, par Fr. Felipe de Menesès, moine dominicain. Salamanque, 1564.

624
Allusion au proverbe : *A tout cochon vient sa Saint-Martin*.

625
C'était le *houra* de l'époque.

626
Don Luis Coloma, comte d'Elda, commandait l'escadre du Barcelone en 1614, lorsqu'on achevait l'expulsion des Morisques.

627
Commandant d'un navire algérien.

628
Le vice-roi de Barcelone était, en 1614, don Francisco Hurtado de Mendoza, marquis d'Almazan.

629
Vers d'un vieux *romance,* déjà cites au chapitre II de la première partie.

630
Cervantès jone ici avec grâce sur le mot *deslocado,* auquel il donne tantôt le sens de disloqué, tantôt celui de guérir de folie, de *loco,* fou.

631

Il y eut plusieurs commissaires charges de l'expulsion des Morisques, et ce don Bernardino de Velasco, duquel Cervantès fait un éloge si mal place dans la bouche de Ricote, ne fut commissionne que pour classer les Morisques de la Manche. Il est possible qu'il ait mis de la rigueur et de l'integrité dans ses fonctions, mais d'autres commissaires se laissèrent doucir, et, comme un le voit dans les mémoires du temps, bien des riches Morisques achetèrent le droit de rester en Espagne, en changeant de province.

632
Voir la note 1, page 80, au chapitre XIII, première partie.

633
Je demande pardon pour ce barbarisme, qu'il était peut-être impossible d'éviter.

634
Cervantès imite un passage de l'*Amadis de Grèce* (seconde partie, chapitre CXXXII). « Au milieu de ses nombreux «soucis , don Florisel de Niquéa, résolut de prendre l'habit de pasteur et de vivre dans un village. Cela décidé, il partit, « il découvrit son dessein à un bon homme, et lui fit acheter quelques brebis pour les conduirez champs, etc. »

635
On croit que Garcilaso de la Vega a désigné dans ses églogues, sous le nom de *Nemoroso*, son ami le poëte Boscau, à cause de l'identité entre le mot italien *bosco* et le mot latin *nemus,* d'où s'est formé le nom de *Nemoroso.*

636
Terminaison qui indique l'augmentatif en espagnol.

637
Espèces de cymbales.

638
Étrille.

639
Déjeuner.

640
Tapis.

641
Officier de justice.

642
Magasin.

643
Petite boule creuse, remplie de fleurs, ou de parfums, ou de cendres, qu'on se jetait aux tournois des Arabes, dans les danses à cheval.

644
Brodequin.

645
Galetas.

646
Petite monnaie valant la trente-quatrième partie du réal.

647
Giroflier.

648
Faquir, prêtre ou moine musulman. Cervantès oublie alfoli, magasin de sel, et *aljonjoli,* sésame, plante.

649
[*Après les ténèbres j'attends la lumière.* Ces mots latins, écrits en exergue autour d'une grue, formaient la devise de Juin de la Cuesta, premier éditeur du *Don Quichotte*, et ami de Cervantès.

650
Cette strophe et les deux derniers vers de la precedente sont copiés littéralement de la troisième *églogue* de Garcilose de la Véga.

651
Le bonnet pointu des condamnés du saint-office se nommait *coroza.* On l'appelait aussi *mitre scélerate.* pour la distinguer de la mitre des évêques.

652
O mas duro que marmol à mis que jas! vers de Garcilaso dans la première églogue.

653

Voir la note [1], page 854, au chapitre précédent.

654
Petite monnaie valant le quart d'un réal, un peu plus d'un sou.

655
Le proverbe entier est : On ne prend pas de truites sans se mouiller les chausses. *No se toman trachas à bragas enjutas*.

656
Ancienne ville du royaume de Léon, que se disputèrent longtemps les Arabes et les Chrétiens.

657
En espagnol : *Dé donde diere.* Cervantès, dans le *Dialogue des chiens*, cite le même mot du même Maulléon, qu'il appelle *poëte sot*, quoique académicien de l'académie des Imitateurs, Madrid en 1986, dans

Cette academie des imitateurs ou *Imitatoria* (à des académies italiennes) fut fondée à Madrid en 1986, dans La maison d'un grand seigneur, ami des lettres ; mais elle subsista fort peu de temps,

658
Voir les chapitre VIII, IX et XXVI du *Don Quichotte* d'Avellanéda.

659
Il y a, dans cette tirade, un perpétuel jeu de mots entre *gracioso*, plaisant, *gracias,* saillies, bons mots, et *gracia,* grâce, agrément, dont il est impossible de rendre en français toute la *grâce.*

660
Les mêmes expressions proverbiales se trouvaient déjà dans la lettre de Sancho à sa femme Thérèse (chap. XXXVI).

661
Il n'y a point de granges en Espagne. On bat les grains en plein vent, sur des places unies, disposées à l'entrée des villages, et qu'on appelle *las eras.*

662
Le héros d'anciens couplets populaires, où on lui dit :

¡ Ah! Mingo Revulgo, ô hao !
¿ Que es de tu sayo de blao ?
¿ No le vistes en domingo ?

« Hé ! *Mingo Revuigo,* ho hé ! qu'as-tu fait de ton pourpoint de drap bleu ? est-ce que tu ne le mets pas le dimanche ? «

663
Aina est un vieux mot qui veut dire vite, à la hâte. *Térésaina* signifierait Thérèse la pétulante. Sancho l'appelait précédemment *Téresona,* qui aurait signifié Thérèse la grosse.

664
Giacobo Sannazaro, né à Naples en 1458, auteur de plusieurs églogues italiennes et du fameux poëme latin *De Partu Virginis,* auquel il travailla vingt ans,

665
Ce que les Espagnols appellent *albaccas,*

666
Et comme il arriva aux huit villes d'Espagne à propos de Cervantès.

667
Vers d'un ancien *romance*.

668
Le pseudonyme Avellanéda termine la seconde partie de son livre en laissant don Quichotte dans la maison des fous (*casa del Nuncio*) à Tolède. Mais il ajoute qu'on sait par tradition qu'il quitta cet hôpital, et qu'ayant passé par Madrid pour y voir Sancho, il entra dans la Castille-Vieille, où il lui arriva de surprenantes aventures. C'est à cette menace d'une troisième partie que Cervantès fait allusion.

Bibliothèque nationale de France





Tous les renvois de pages contenus dans ce texte font référence à l'édition originale